JANVIER

1932



ART ET MEDECINE

DIRECTEUR: DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT

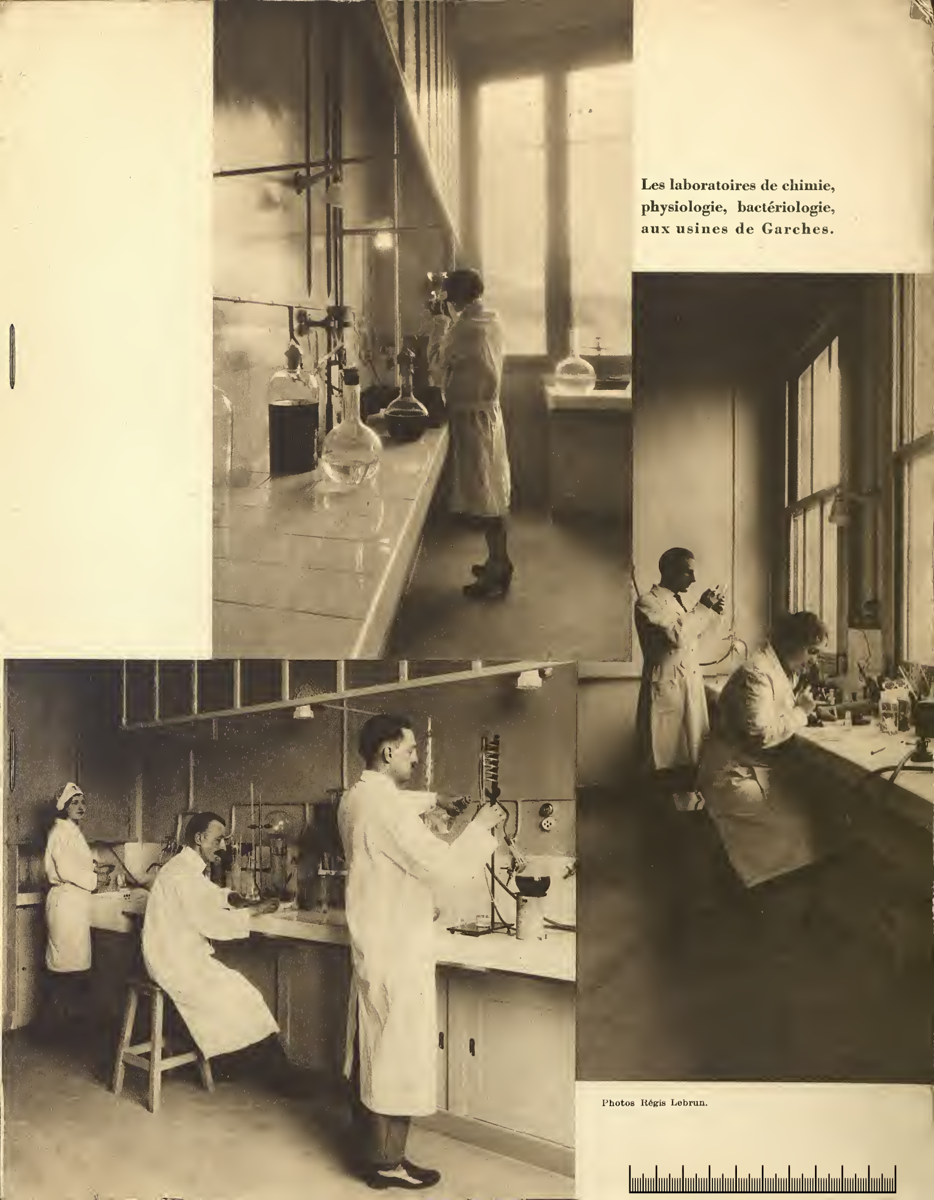
LES SPÉCIALITÉS

DES LABORATOIRES DU DOCTEUR DEBAT

Reposent sur une base scientifique indiscutable.

Elles sont créées pour répondre à un besoin réel du médecin et du malade.

Leur production industrielle permet de les vendre aux prix les plus bas.



Les laboratoires de chimie, physiologie, bactériologie, aux usines de Garches.

Photos Régis Lebrun.



Appareil à concentrer sous vide, à basse température pour la préparation du Pancrinol.

Photo Régis Lebrun.



Autre appareil de concentration sous vide, à faisceaux tubulaires.

Photo Régis Lebrun.



Photo Régis Lebrun.



SOMMAIRE

JANVIER 1932

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Prony

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ETRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS.

ART ET MÉDECINE

LE PROFESSEUR PIERRE LEREBOULLET

PROFESSEUR DE CLINIQUE DE LA PREMIÈRE ENFANCE ET MÉDECIN DE L'HOSPICE DES ENFANTS-ASSISTÉS, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE DES HOPITAUX, DE LA SOCIÉTÉ DE PÉDIATRIE ET DE L'ASSOCIATION FRANÇAISE DE PÉDIATRIE, DE LA SOCIÉTÉ DE NEUROLOGIE, ETC... AUTEUR DE PLUS DE SIX CENTS PUBLICATIONS, LE Dr PIERRE LEREBOULLET EST LAURÉAT, NOTAMMENT, DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE, DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE ET DE L'INSTITUT.

LE PROFESSEUR PIERRE LEREBOULLET

Dès que j'eus, aux Enfants-Assistés, franchi le seuil du pavillon Pasteur, ce furent des tout-petits qui me firent accueil : je n'étais séparé de la première salle que par une cloison de verre et je pouvais à travers celle-ci voir des rangées de lits dépassées à leur bout par de rondes têtes de bébés. L'une d'elles, derrière la glace, se souleva, le menu corps suivit, enchemisé de blanc, et deux yeux vifs d'écureuil parurent m'interroger. C'était un gentil brunet, à l'air, ma foi, pas malade du tout et dont c'était manifestement l'essentielle occupation de guetter le va-et-vient de l'entrée. C'est moi qui eusse voulu le questionner, l'appeler " petit portier de mon cœur ", " petite poupée en vitrine ", " poulbot du bon Dieu "... bref l'apprivoiser. Mais je n'étais pas venu pour cela.

Une infirmière me guida jusqu'au bureau, vide pour l'instant, du Professeur Lereboullet. J'eus le loisir de méditer sur une carrière qui, aiguillée d'abord vers l'étude du foie, fut ensuite comme une exploration et un fécond ensemencement du champ de la pédiatrie.

Bien qu'elle soit connue, je dirai ici cette carrière exemplaire. Petit-fils et fils de médecins éminents, Pierre Lereboullet ajoute encore au lustre d'une noble lignée. Premier externe des hôpitaux de Paris en 1895, premier interne deux ans plus tard, médaille d'or de médecine en 1901, docteur en 1902, médecin des hôpitaux en 1907, professeur agrégé à la Faculté en 1913, il a été le disciple de Tillaux, de Barth, de Brissaud, de Gilbert et d'Hutinel auprès de qui se développa sa véritable vocation : celle de médecin des enfants. Il est depuis 1928 professeur de clinique de la première enfance et médecin de l'Hospice des Enfants-Assistés où il a succédé au professeur Marfan. La pathologie et la thérapeutique médicales lui doivent, enfin, plus de 600 études, articles ou livres. L'on peut ainsi apprécier sa puissance de travail.

La main tendue, simple, cordial et souriant, il vint me prendre dans son bureau : " Venez, vous assisterez à la leçon des stagiaires. Écoutez ça, ils sont plus de cent... " Un piétinement de foule, un brouhaha traversé de jeunes éclats de voix emplissaient en effet les couloirs étroits — mais nets méticuleusement.

A l'entrée du Professeur dans la salle des stagiaires, ce fut une explosion. Toute la juvénile assemblée se leva, mains claquantes. Je n'oublierai pas le bon rire barbu du maître prenant place sur l'estrade ni son geste faisant cesser l'ovation. Je tiens à le relater, parce que " ce sont les faits qui louent ".

Un interne lui amena une fillette que la maman déshabilla tout en contant sa peine et son souci : " Elle ne mange pas... Caresses, menaces rien n'y fait...

— Voyons, toi, qu'est-ce que tu aimes ? La soupe ?... Les légumes ?... La viande ?... Les fruits ?... Non ? Ah ! Et les bonbons ?... Comment, tu n'aimes pas les bonbons ?

Ce disant, le Professeur scrutait l'enfant propret, en chemise courte, palpait les membres, le ventre du mystérieux petit être nullement effrayé, mais buté. Passionnante recherche ! Longues études, innombrable expérience... tout se rassemble à la minute dans un clair cerveau, pour venir au secours de l'innocente victime.

" Voilà, Messieurs, un cas d'anorexie mentale... L'enfant est sain, mais il suffit parfois qu'au premier âge il ait goûté d'une bouillie trop chaude pour que longtemps il se rebelle devant la nourriture et que l'anorexie s'installe."

La leçon se poursuit, bourrée d'exemples, de conseils pratiques, puis il faut rassurer la mère :

" Voulez-vous, Madame, nous laisser huit jours cette fillette ? Je vous promets qu'elle mangera. "

Un garçonnet de sept ans et demi remplace sur l'estrade l'anorexique. C'est un pauvre gamin affecté de troubles moteurs, de convulsions, de troubles mentaux, un hérédospécifique à l'ascendance lourdement chargée. Le Professeur Lereboullet s'enquiert auprès du médecin qui étudia spécialement ce cas grave.

" Pichon, Pichon ", crient les jeunes gens à l'adresse du nouveau venu consultant ses fiches. Il jouit évidemment, lui aussi, d'une affectueuse popularité. Le Professeur souriant laisse au docteur Pichon, médecin des hopitaux d'hier, le soin de rétablir le silence.

Et c'est encore une claire, une pénétrante et une *consolante* leçon. Un traitement complexe, mais surtout spécifique, viendra à bout de tant de maux : " Ne pleurez pas, Madame, et croyez-moi : nous vous le guérirons. " La douloureuse mère partie, le Professeur ajoute : " Nous n'en ferons pas un génie, mais un homme capable de gagner sa vie. Notez que déjà, une petite intervention d'orthopédie chirurgicale portant sur son membre hémiplégié a sensiblement remédié à ses troubles moteurs. "

Enfin apparaît un tout-petit. Il a trois ans, l'air frêle. Il perd du poids et la température monte. Des manifestations ganglio-pulmonaires se produisent. La plaque radiographique montre, à hauteur du hile du poumon droit, une inquiétante opacité.

Et comme le Professeur a trouvé en outre sur les jambes de l'enfant un érythème noueux, il part de là pour faire le point des connaissances acquises à cette heure sur les rapports possibles de cette affection avec la bacillose : l'une et l'autre sont souvent simultanées chez un même sujet, et pourtant rien ne permet d'affirmer que l'érythème fasse partie du syndrome bacillaire. Et c'est un raccourci merveilleusement dépouillé de tout mot qui ne soit plein de sens.

J'avais lu quelque part : " Pierre Lereboullet, c'est l'enseignement fait homme. " Mais il est mieux que cela. Pour avoir entendu de quel accent il réconforte les mères, pour avoir vu quel échange d'amitié caractérise les rapports qu'il a avec ses étudiants, je sais le secret et de son enseignement et d'une action par laquelle le taux de la mortalité globale, aux Enfants-Assistés, n'atteint pas aujourd'hui 1 % : le Professeur Lereboullet *se dévoue.* Il se dévoue par bonté naturelle, sans doute, autant que par respect d'une tradition familiale. Il aime l'enfance, la jeunesse, et il en est aimé. La Science, qu'anime en lui un sentiment de fraternelle justice, obtient ici des victoires qui furent refusées à la sainteté de Vincent de Paul.

René de Laromiguière.

N. D. L. R. — Les amis d'André Thérive se sont réunis le 15 décembre pour fêter son ruban rouge : réunion extrêmement brillante, formée de tout ce que Paris compte d'écrivains illustres ou notoires. En réponse aux chaleureuses allocutions de MM. Fortunat Strowsky, Gaston Rageot et Marcel Prévost, André Thérive prononça un remerciement tout de finesse, de pensée et d'émotion. C'est, entre autres raisons, pour les très nombreux témoignages d'amitié, si visiblement sincères, qu'il reçut ce soir-là que nous le prions de vouloir bien trouver ici nos affectueux compliments.

LE PAYS ALLOBROGE

PAR ANDRE THERIVE

C'EST en Savoie qu'il faut aller pour se convaincre de cette vérité que la France, si unie et centralisée qu'elle soit, reste une fédération de valeurs spirituelles. Voyez cette province montagnarde, la dernière ralliée à sa patrie, la plus récemment annexée, comme le dit grossièrement l'histoire diplomatique : c'est elle qui a montré qu'on peut changer de drapeau et conserver son âme. Sans la Savoie, la France non plus ne serait pas complète. Il lui manquerait ses montagnes les plus pastorales, son air le plus pur, et le berceau du vrai romantisme.

Il lui manquerait aussi un lustre particulier dans le monde. Car, par un hasard curieux, le nom de la plus terrienne de nos provinces est celui qui s'est le mieux répandu au delà des mers. D'abord à cause du nom d'une Compagnie de navigation italienne, le Lloyd Sabaudo ; ensuite par le snobisme anglais qui a élevé des *Savoy Hôtels* jusqu'à Héliopolis, à Ceylan, à Singapour et à Yokohama, sans parler de Moscou, me dit-on... C'est que les Anglais furent les premiers colonisateurs de cette patrie de la liberté, il y a cent ans environ, plus précisément lorsque la chute de Napoléon permit aux misses au voile vert de venir explorer les monts inaccessibles et les lacs romanesques qui allaient supplanter ceux d'Écosse dans leur littérature.

Mais elle se défend très bien contre l'envahisseur, cette noble Savoie. Comme le dit l'inscription française d'un arc de triomphe romain à Aoste :

Le Salasse ici-bas longtemps victorieux
Sut faire au dur Romain respecter nos aïeux...

Les Salasses, c'était une tribu des Allobroges, celle même sans doute où César souhaitait d'être le premier plutôt que le second sur le Tibre.

Et, de fait, je n'ai point vu un pays qui montre plus évidemment ses frontières naturelles. Quand vous passez le Rhône à Yenne, venant de l'aimable Belley, vous cherchez dans les châteaux-forts de poupée qui nichent sur la falaise, et au bout du pont de fer, un poste de carabiniers bariolés... Quand vous sortez par le tunnel des Échelles, descendant vers Grenoble, vous avez l'impression de traverser une interminable poterne dans une courtine gigantesque.

Et je vous laisse à penser si, du côté des limites nationales, la nature n'a pas fait les choses encore mieux. Au col de Morgins ou à la passe de Sagerou qui séparent le Châblais du Valais suisse, — au Petit Saint-Bernard, au Genèvre ou au Mont-Cenis, d'où l'on aperçoit soudain sur l'autre versant un lac incroyable, d'un azur méditerranéen à deux mille mètres d'altitude, où l'on a peine à retenir le cri que poussèrent les conquérants du Nord en saluant les terres bénies du Sud...

Le dirai-je ? où l'on éprouve la plus forte sensation de séparation des races, c'est justement aux abords de la plaine genevoise, où il semblerait d'abord qu'il ne passe que des frontières fictives. Quel brusque dépaysement ! Ici, c'est la grande ville propre et neuve et déjà l'Europe Centrale, le Kursaal au bord du lac, les temples protestants ; là, si vous montez à Monnetier sur le Salève, un hameau de montagne plein de boue et de courants d'air, des masures noires, des chapelles en plein vent sous les sapins. Il y a une lieue à vol d'oiseau entre un point et l'autre !

Dès lors vous comprenez pourquoi la Savoie est plus qu'une province, un État. La croix rouge sur écusson blanc orne toutes les routes, les monuments publics et même les casernes de chasseurs alpins. Elle n'a pas besoin de flotter sur les citadelles. Les plus beaux châteaux, les plus imprenables sont ceux où grimpent seuls les hommes libres, les sportifs exercés. Si cependant il fallait désigner ces hauts lieux dignes de porter un gonfalon, je désignerais l'altière Dent Parachée qui domine la Maurienne, le mont du Chat, qui commande les collines calcaires de l'Ain, le Granier qui fait face aux chaînes dauphinoises, et le Môle qui dresse au milieu du Faucigny, face à une assemblée de cimes royales, le belvédère le plus étonnant du monde ; enfin du côté du Léman, les Cornettes de Bise, le seul endroit d'où l'on découvre de bout en bout le sublime croissant du lac. Au pied de cette montagne, les rochers de Meillerie où faillirent se noyer M. de Saint-Preux avec la tendre Julie, et plus tard Shelley avec les espoirs de la poésie anglaise.

Mais pourquoi rêver tant de parade, alors que la gloire de la Savoie française réside ailleurs que dans la forfanterie ? Elle fuit même les prestiges visibles. Précisément, elle est dans cette modestie de la race, dure, obstinée, inébranlable dans sa douceur, fidèle dans son indépendance et qui a fourni peut-être les meilleurs guerriers du monde, les meilleurs prêtres, les meilleurs guides... A ce sujet, je me rappelle une ascension difficile où le guide qui avait taillé des pas sur une paroi presque à pic, se laissa pendre hors des prises normales et dit d'un air bonasse et courtois à ses voyageurs : « Passez seulement ! » Il n'y a pas de pays où l'on ait l'air plus endormi, où l'on parle à voix plus traînante et où l'on agisse avec plus d'énergie.

Les gens de Savoie ne se vantent jamais de leur puissance ni de leurs richesses. C'est pourquoi ils ont si longtemps passé pour une peuplade rude, confinée dans un canton sauvage du monde, disputant aux neiges leurs moissons, aux ours leur miel et aux conquérants leur liberté. Eux qui avaient eu pour évêque François de Sales, eux qui avaient fourni de princes et de soldats toute l'histoire de l'Europe, et qui se sont donnés à la France par deux fois, eux qui réunissent sur leur coin de terre tous les climats, toute la géologie de la planète, et qui offrent à l'homme moderne les derniers asiles pour la sagesse et le repos.



Photo extraite du livre de CHARLES DUFAYARD :
« *Aix-les-Bains, le lac, les environs* ».
Édité par la Librairie DARDEL, à Chambéry.

LE LAC
DU BOURGET

PAR ABEL BONNARD

Je ne connais pas de pays en France qui ait plus de charme, au sens réel de ce mot, que le lac du Bourget, dans les premiers temps de l'automne. Je le revois, en écrivant ceci, tel qu'il m'apparaissait à la fin de septembre, quand, dans une auto silencieuse, dont j'avais soin de ralentir l'allure, je glissais sur la route sinueuse qui borde ses eaux. Les lignes des montagnes ont un découpage brusque et hardi, qui n'est pas loin, parfois, de l'emphase ou de la violence ; mais ces âpres contours étaient adoucis par le velours de l'air ; cet air nébuleux comblait à demi les inégalités des pentes. La figure amie d'un petit château, ou celle d'une grande maison des champs, se montrait aux meilleurs endroits, des arbres brûlaient çà et là, chacun d'un feu différent, mais leur ardeur semblait assoupie et presque éteinte par une cendre impalpable. Tout aboutissait au lac, d'une inanité délicieuse, à cette eau qui étonne toujours l'esprit, parce qu'elle est vide de toute réalité et qu'elle est pleine de tous les rêves. Des feuilles noyées nageaient dans l'onde comme des mains d'or. Un lent bateau à voile avançait, si parfaitement reproduit par son reflet que l'œil cueillait à la fois, comme une fleur double, ces deux images pareilles. Quand la route me ramena au milieu des terres, j'en eus du regret. J'aurais voulu ne pas quitter ces eaux où il me semblait que l'âme de l'automne se laissait surprendre, être là encore quand les lueurs du couchant leur donneraient plus d'importance dans le paysage, être là quand la nuit ne les signalerait plus que par quelques

reflets d'étoiles, ne pas m'éloigner du miroir des heures.

Chaque lac a son caractère, qu'il est plus aisé de sentir que de définir : mais aucun n'en a un si particulier que celui-ci. Une aménité plus fine que celle des lacs suisses, des délices plus discrètes que celles des lacs italiens lui composent un charme intermédiaire, d'autant plus puissant qu'il est plus subtil. Il est plein de volupté, pour qui sait l'y sentir, sans prodiguer cette volupté d'une façon aussi publique que le lac Majeur qui semble presque en faire commerce. Ses jardins ne surchargent pas l'air de parfums épais, mais ils offrent d'admirables roses, pareilles à des lampes allumées dans l'air inerte de septembre. Ses rives, grasses et fécondes, ne portent point pourtant des récoltes trop lourdes. Enfin, son étendue n'est pas immense. Les lignes des monts qui l'enferment n'échappent ni à l'œil, ni à l'esprit, elles se joignent et se nouent au-dessus des eaux ; tout confirme l'âme dans le sentiment d'une possession délicate : il lui semble que ce lac lui convient mieux et lui appartient plus que les autres.

■

J'aime fort les lacs, parce que rien ne peut remplacer le plaisir particulier qu'ils nous donnent ; ils sont, avec les déserts, les seuls endroits d'inutilité qu'il y ait sur la terre. La mer ne leur peut être comparée : elle est activité, inquiétude, insomnie ; les lacs, au contraire, nous appellent par la promesse d'une vie qui sera aussi calme qu'un sommeil limpide. Quand on a longuement traversé des pays où la terre cultivée s'épuise à répondre aux efforts de l'homme, on éprouve un soulagement à apercevoir enfin ces provinces d'oisiveté, cette étendue qui ne sert à rien, ces vaines prairies où ne fleurissent que des nuances et qui n'ont pour faux que des rames. Aussi, quand la terre appartient à de durs seigneurs, quand la mer est l'empire des aventuriers, les lacs restent les fiefs des hommes qui n'ont pas vécu pour les choses matérielles, de ceux qui ont aimé, pensé ou rêvé. Lamartine a le lac du Bourget, Jean-Jacques le lac de Bienne, Byron le lac de Genève, Stendhal le lac de Côme, Catulle le lac de Garde, et Saint François d'Assise le lac Trasimène. La vie imitative et diminutive qu'on mène sur leurs bords ne laisse pas d'avoir elle-même un charme mélancolique. Ce bateau dont la sirène mugit, dont on largue les amarres et qui joue la comédie du départ, reviendra, avant ce soir, dormir à la même place, où, comme un oiseau tranquille, il passe toutes ses nuits. Ces hommes tirent leurs filets comme au bord des mers, mais tandis qu'ils y ramènent quelques poissons pareils à une poignée de monnaies d'argent, ils n'y trouveront jamais une de ces bêtes étranges qui, sur les plages marines, étonnent souvent les pêcheurs. Ces eaux ont même leurs tempêtes, dont les étroites fureurs font presque sourire. Le vent a beau rebrousser les vagues, il semble seulement qu'on a changé la coiffure de la Naïade et qu'on a remplacé par de courtes boucles ses longs cheveux lisses. Ces départs sans évasion, ces arrivées où l'on ne vient pas vraiment d'autre part, ces occupations distraites, composent une vie qui ne paraît point tout à fait vraie et dont les actes ne semblent pas avoir le même poids de réalité qu'ailleurs. Le vrai navire des lacs, ce sera toujours la barque oisive qui se promène sans but, ou qui reste arrêtée au milieu des eaux, comme la cétoine au cœur de la rose, ou qui, le soir, traîne une chanson sur le silence liquide.

■

Je revois encore ce lac du Bourget, lisse et miroitant dans les jours d'automne. En haut, la ligne des montagnes était énergie, en bas les eaux du lac n'étaient que paresse. En haut, ces contours étaient éloquence; en bas, cette surface était poésie. La montagne avait un accent de réalité, le lac un charme d'illusion ; l'une était présence, l'autre absence. L'air conciliant, chargé d'une subtile vapeur, rattachait ces éléments opposés : entre les rivages et les sommets apparaissaient des objets épars ; une maison moins blanche que jaune se présentait au regard. Des pampres posaient sur un mur leur signe d'ivresse et de folie, qu'amortissait la douceur de l'air. Un petit clocher, plus loin, net et aigu comme une dague, se laissait cependant mettre par la journée un fourreau de brume. A mes pieds j'apercevais en même temps deux magnifiques feuilles mortes, l'une préservée par l'eau, l'autre souillée par la terre. Si vagues qu'aient été alors les sentiments qui composaient mon plaisir, il me plairait de m'en rendre compte. La rêverie peut se dessiner comme la fumée. Il me semble que ce qui la rend si agréable, c'est un mélange d'intérêt et de désintéressement, une façon singulière qu'a le rêveur de considérer sa propre nature et sa propre vie avec la curiosité d'un observateur et le détachement d'un étranger. On ne tient plus à soi, quand on rêve, et cependant on y pense encore. Mais nous ne pouvons être portés à ces états ambigus que par l'influence d'une saison et d'un paysage. Il y faut l'automne avec sa langueur, il y faut un lac avec ses nuances. Il y faut une de ces journées où les choses semblent si douces qu'il n'y a plus de frontières entre elles et nous, où le présent perd sa crudité, où nous croyons déjà vivre dans notre mémoire.

Abel Bonnard

EN VANOISE

PAR PIERRE SCIZE



La dame, un peu forte, à qui son tour de taille a fait prescrire la cure de Brides, ouvre les persiennes de sa chambre sur son premier jour de Savoie. La veille, elle n'a vu confusément qu'une vallée où des torrents impétueux mugissaient, des jardins de casino, des façades d'hôtel. Voici son premier contact avec le paysage.

Tout de suite un poudroiement de lumière l'assiège et chasse de ses yeux les dernières brumes du sommeil. Tout est bleu et vert. Des eaux de cristal chantent dans le lit tourmenté des rivières. Le regard suit une étroite vallée, remonte des pâturages où semblent peintes, sur le vert immuable

« TOUT EST BLEU ET VERT... LE REGARD... REMONTE DES PATURAGES OU SEMBLENT PEINTES, SUR LE VERT IMMUABLE DES CHAMPS, LES VACHES BEIGES AUX CLARINES SONNANTES ; MONTE ENCORE VERS DE NOIRES SAPINIERES... ET, TOUT AU BOUT, DÉCOUVRE, BAIGNANT DANS LA COUPE DU CIEL, DES PRISMES ÉBLOUISSANTS... LES NEIGES DE LA VANOISE ». (CI-DESSOUS, INSECTES DE LA HAUTE MONTAGNE SUR UN CHARDON).





« SAVOIE DU ROC, DU SAPIN, DE LA CASCADE ET DU TORRENT ! LA, VRAIMENT AUTOUR DE L'ANTIQUE DARENTASIA, DONT NOUS AVONS FAIT MOUTIERS (MAIS LE NOM TARENTAISE EST RESTÉ POUR DÉSIGNER TOUTE LA RÉGION) EST LE CŒUR DE LA VIEILLE SABAUDIA ROMAINE. LA UN ÉTOILEMENT MAGNIFIQUE DE VALLÉES FAIT RAYONNER COMME UN ASTRE UNE TERRE TOUT EXFOLIÉE, AUX CREUX DE LAQUELLE COURENT DES TORRENTS DE LAIT ET D'ÉMERAUDES, ET DONT LES CIMES PORTENT DES CHAPES INCORRUPTIBLES. »



des champs, les vaches beiges aux clarines sonnantes ; monte encore vers de noires sapinières, sévère velours des rochers lointains et, tout au bout, découvre. baignant dans la coupe du ciel, des prismes éblouissants, qui y nagent comme des glaçons dans un verre d'eau bleue : les neiges de la Vanoise.

Dès lors, elle écoutera distraitement les conseils de son docteur, goûtera d'une lèvre prudente les eaux « sulfatées, sodiques et calcaires », confiera son corps aux ondes amères de la piscine de Salins avec une hâte peu dissimulée et ne sera contente que le jour où une voiture véloce la mènera vers les éblouissants glaciers qui veillent au sommet du val, sentinelles immaculées.

Du moins, il en sera ainsi pour peu qu'elle ait l'âme «un peu bien située» dont parle Alceste. Honte et dérision à qui peut se plaire à mi-côte quand il a entendu l'appel des sommets! Madame n'est pas de ceux-là. Par la belle route de Pralognan, elle gagne Bozel où, la nuit, scintille, diamant tombé dans les sapinières, l'usine électrique propre comme un joujou, qui, sans se lasser, envoie sur Lyon la galopade perpétuelle, métaphorique et sans cesse renouvelée de ses 12.000 chevaux...

L'ami de la nature trouvera alentour les sites modérés qui lui plaisent, ces pâturages enchantés d'une odeur de foin et de lait, où les belles vaches tarines errent, rejointes au soir par leurs infatigables pâtres. Il y savoure dans son écumeuse nouveauté le produit des traites rustiques. Puisse-t-il plaire assez au berger pour se voir offrir un morceau de ce fromage, où les aromes conjugués du lait des vaches, des chèvres et des brebis se marient si agréablement : le *tignard*, qu'on fait à Tignes, d'abord, mais par extension et parce que les bonnes choses se répandent vite, dans les vallées avoisinantes. C'est un laitage qui acquiert en vieillissant la consistance de la pierre. On en vient à le casser avec une hachette, mais il garde sa bonté, comme un cœur que la vie a endurci garde le goût de son enfance!

Laissons ces purs à leurs purs plaisirs... Le lieu de ma délectation est plus rare, plus difficile d'accès. Mais n'est-ce pas admirable, Savoie, que vous contentiez tant de goûts opposés ?

Savoie du roc, du sapin, de la cascade et du torrent ! Là, vraiment, autour de l'antique Daren-

tasia, dont nous avons fait Moutiers (mais le nom Tarentaise est resté pour désigner toute la région) cst le cœur de la vieille Sabaudia romaine. Là, un étoilement magnifique de vallées fait rayonner comme un astre une terre tout exfoliée, aux creux de laquelle courent des torrents de lait et d'émeraudes et dont les cimes portcnt des chapes de glace incorruptibles.

Je l'aime, cette région d'eaux vives et de terres sèches, où l'os de la planète affleure de toutes parts, où le regard, sans cesse arrêté par des murailles abruptes, connaît, lorsqu'un effort patient et volontaire nous a hissé en plein ciel, des festins d'horizons uniques au monde. Terre sévère et bien défendue. Les hivers y sont longs, les étés courts. Les saisons intermédiaires y amènent de grandes pluies. Mais j'y goûte un plaisir profond, dur, d'une essence très particulière.

La baigneuse de Brides, si elle s'est arrêtée à Aime, a pu y déchiffrer une inscription célèbre où un fonctionnaire romain du IIe siècle lamente son exil et regrette, au cœur des montagnes, les plaisirs et le climat de son Ombrie natale. Mais sa plainte ne me touche pas. Plus que ces nobles plaines et ces arbres abondants, plus que la fadeur d'un ciel toujours bleu et la romance langoureuse des contrées pastorales, j'aime ce sol hérissé, cet air nourri de féconde humidité, ces champs ingrats qui récompensent si chichement ceux qui les soignent, ces orgues de sapins d'où le vent tire des accords bouleversants. La pluie elle-même y acquiert un charme tragique et doux. J'ai souvenir d'une pauvre cabane de bûcherons où nous entretenions un maigre feu de pignes, cepen-



Photos Kertesz.

« L'AMI DE LA NATURE TROUVERA ALENTOUR (DE BOZEL « OU, LA NUIT, SCINTILLE, DIAMANT TOMBÉ DANS LES SAPINIÈRES, L'USINE ÉLECTRIQUE PROPRE COMME UN JOUJOU ») LES SITES MODÉRÉS QUI LUI PLAISENT,, CES PATURAGES ENCHANTÉS D'UNE ODEUR DE FOIN ET DE LAIT... »





« LES BELLES VACHES TARINES SONT REJOINTES AU SOIR PAR LEURS INFATIGABLES PATRES ». L'ON PEUT SAVOURER LA, « DANS SON ÉCUMEUSE NOUVEAUTÉ, LE PRODUIT DES TRAITES RUSTIQUES ». LA, L'INQUIÉTUDE DE L'ÉPOQUE NE SEMBLE PAS AVOIR ACCÈS.



PUISSE LE PROMENEUR «PLAIRE ASSEZ AU BERGER POUR SE VOIR OFFRIR UN MORCEAU DE CE FROMAGE, OU LES AROMES CONJUGUÉS DU LAIT DES VACHES, DES CHÈVRES ET DES BREBIS SE MARIENT SI AGRÉABLEMENT : LE TIGNARD, QU'ON FAIT A TIGNES, D'ABORD, MAIS PAR EXTENSION ET PARCE QUE LES BONNES CHOSES SE RÉPANDENT VITE, DANS LES VALLÉES AVOISINANTES. C'EST UN LAITAGE QUI ACQUIERT EN VIEILLISSANT LA CONSISTANCE DE LA PIERRE. ON EN VIENT A LE CASSER AVEC UNE HACHETTE, MAIS IL GARDE SA BONTÉ, COMME UN CŒUR QUE LA VIE A ENDURCI GARDE LE GOUT DE SON ENFANCE...»

dant que le vent rabattait sur nous une fumée résineuse et qu'une averse interminable tambourinait sur les " lauzes " du toit... On ne voyait rien qu'un brouillard d'eau entre les troncs lisses. Le soir venait à pas de loup. C'était une heure des premiers âges du monde. Une âme neuve et fruste nous naissait qui reléguait dans une perspective de rêve tous les souvenirs de la civilisation. La vie commençait et finissait à notre porte... Pluie en forêt au crépuscule en automne, se peut-il qu'on vous préfère ces rôtissoires que sont les plages d'une côte où l'azur fait de l'inflation ?

Mais je vous ai laissée, Madame, suspendue entre terre et cieux au Villard-de-Bozel où fument de noires usines. Venez, reprenons la route tortillée comme la piste d'un toboggan. Enfonçons-nous dans la cathédrale forestière. Les lacets nous hissent jusqu'à ce point où entre les fûts des sapins un peu de ciel paraît, qui annonce l'orée supérieure des bois. Bientôt Pralognan va surgir...

Ni les hôtels-tout-confort, ni les tennis, ni les buvettes-laiteries qu'on trouve au bout des sentiers, ni l'afflux de cinq cents estivants en robes bariolées, pull-over éclatants, blazers rayés, n'ôteront jamais à Pralognan sa pureté de bourg montagnard. La mode pourrait y installer un casino, un golf, un jazz et tous les commerces de luxe de la rue de la Paix, Pralognan ne cesserait pas pour cela de sentir le lait, le miel, le foin, l'étable.

Le bruit des potinières sera toujours couvert par le chant des Dorons (torrents) et les cloches des troupeaux. Car, assiégeant le petit village, les montagnes sévères rappellent leur présence. La mer n'intimide pas les caquets. On batifole avec elle. On la connaît. C'est quand on y plonge qu'on se sent le plus léger, le plus fort, le plus souple. Mais la dure pente des monts replace l'homme dans son humble condition, lui redonne son poids, mesure sa force, punit ses forfanteries. La montagne est là, comme un juge.

Et vous voilà, Madame, décontenancée. Monter si haut et ne point voir de glace ? C'est vrai, les champs éblouissants ont disparu derrière ces falaises grises du Petit et du Grand Marchet : on dit « les Marchet » comme deux frères. C'est que, voyez-vous, on n'obtient rien ici qu'on n'ait mérité. Gravissez les pentes de Challières. C'est trente ou quarante minutes d'une marche salutaire. Et voici, durs sur le ciel sombre, les champs de neiges éternelles de la Grande-Casse, les séracs de l'Arcellin, les pointes de Glière.

Photos Kertesz.



A ce moment je vous observe, Madame. Si vous respirez fort l'air, comme une poignée de neige, de l'altitude, si vous regardez plus volontiers les sommets que la vallée, le sentier à prendre plus que le sentier pris, si vous supputez le temps qu'il faut pour atteindre les premiers névés, si la lente approche du soir vous navre comme une journée perdue, alors vous êtes des nôtres, et demain nous vous montrerons les passes qui mènent au blanc royaume. Sinon...

Mais vous piaffez, déjà impatiente. C'est bien. Ce soir un guide rustique, doux comme un arbre et fort comme lui, tracera l'itinéraire de votre première course. Qu'il vous montre bien votre nouvelle patrie... ce glacier du Vallonet auquel on monte parmi les fleurs rouillées des rhododendrons, ces rochers de Villeneuve qui vous confrontent, toute petite, avec le Mont Blanc énorme malgré la distance, et surtout mon amie, la cascade du Grand Marchet.

C'est une horloge saisonnière. Elle commence à couler quand le printemps émeut les premières neiges et cesse de bondir dès que les premiers froids coagulent ses eaux. Selon qu'elle avance ou



« TERRE SÉVÈRE ET BIEN DÉFENDUE. LES HIVERS Y SONT LONGS, LES ÉTÉS COURTS. LES SAISONS INTERMÉDIAIRES Y AMÈNENT DE GRANDES PLUIES. » LOIN, SI LOIN DE NOUS LES CITADINS, DEUX PAYSANNES CONTRE UN MUR DÉCRÉPIT GOUTENT INNOCEMMENT LA DOUCEUR AMIE ET TROP BRÈVE DU SOLEIL. LA MAISON DE DIEU EST AUSSI RUSTIQUE QUE LES MAISONS DES HOMMES. L'HUMBLE CLOCHER, LUI-MÊME, RESSEMBLE A MAINT PIGEONNIER. SEULE, LA CROIX MARQUE LA PAUVRE DEMEURE DU SIGNE DE LA PRIÈRE, QUI EST AUSSI CELUI DU REPOS DOMINICAL ET CELUI DU GRAND REPOS.



Photos Kertesz.

retarde son flux ou son tarissement, les montagnards supputent un été hâtif ou un hiver rigoureux. Quand rien ne bouge encore dans les champs où l'hiver a tué toute vie, un mince filet courant sur les roches du cirque annonce la neuve saison sans mentir jamais. Dans le plein de l'été elle sonne fièrement et pulvérise ses eaux où le soleil décompose ses rayons, mais dès qu'elle ralentit son débit, dès qu'elle décroît, que son chant devient murmure, friselis, gazouillement, soupir, et cesse enfin, alors, les hommes des hautes vallées sont avertis que l'hiver est là qui les guette.

L'hiver...

L'hiver de la haute montagne. Pas celui des « sports » à base de chauffage central, de bars à cocktails, de costumes pittoresques. Quelque chose de sec, de désolé, de cristallin, qui sonne



clair comme une cloche de verre, un pur élément qui immobilise tout, réduit le paysage à sa ligne la plus nette, le dépouille de tout accessoire... L'hiver comme une mort blanche, lucide, glacée.

Ah ! si elle reste vraie la parole du poète : « Il y aura toujours assez de solitude pour ceux-là qui en seront dignes », je vous souhaite de mériter l'épreuve d'un hiver en haute montagne. Rien ne trempe mieux une âme, rien ne la met davantage en présence de sa petitesse et de sa grandeur. Si le siècle a tari en vous ces sources salutaires qu'étaient pour d'autres, plus heureux, une foi, une espérance, allez retrouver, au cœur du diamant hivernal, les hautes raisons qui consolent de vivre, la justification — ou l'excuse... — du séjour de l'homme sur la terre.



IL FAIT BON PARTAGER LE REPAS DES BERGERS ET DES BUCHERONS, DES GUIDES ET DES CHASSEURS DE CHAMOIS, QUAND ON A GAGNÉ LEUR SYMPATHIE. LA CHÈRE EST SIMPLE COMME LEURS MŒURS, SAVOUREUSE COMME LEURS PROPOS. « UNE AME NEUVE ET FRUSTE NOUS NAISSAIT QUI RELÉGUAIT DANS UNE PERSPECTIVE DE RÊVE TOUS LES SOUVENIRS DE LA CIVILISATION... » ICI, UNE JEUNE FEMME DE SAINT-MARCEL PORTANT LA COIFFE DE MAURIENNE, ET UNE PAYSANNE DE NOTRE-DAME DE PRÉ, AU VISAGE MARQUÉ PAR LES DURS TRAVAUX DE LA MONTAGNE.

Photos Kertesz.



UN AIR CHARMANT DE MONSIGNY, QUI SERAIT BIEN OUBLIÉ, S'IL NE SERVAIT DE MORCEAU D'ÉTUDE AUX JEUNES FILLES QUI APPRENNENT LE CHANT, COMMENCE PAR CES MOTS : « L'ART SURPASSE ICI LA NATURE... » S'IL EST VRAI QUE QUELQUES ŒUVRES DE GÉNIE SONT PLUS BELLES QUE LEUR INSPIRATRICE, IL EST AU MOINS UN CAS OU LA NATURE PARAIT INÉGALABLE. L'HIVER, PARFOIS, SE PLAIT A CRÉER DES JARDINS DE RÊVE, D'UNE GRACE D'AUTANT PLUS ÉMOUVANTE QU'ELLE EST PLUS FRAGILE. PAR LE JEU DES VENTS, SANS DOUTE, LA NEIGE SE COMPOSE EN TABLEAUX FÉERIQUES, AUX PENTES DE L'ALPE.

FLEURS DE NEIGE

UNE ÉTENDUE EST SEMÉE DE « FLEURS DE NEIGE». A DISTANCE, L'ON NE SAIT SI L'ON VOIT UNE MULTITUDE DE PETITS BOUQUETS OU BIEN UN PEUPLE D'OISEAUX POLAIRES SI LÉGERS, SI PEU ATTACHÉS AU SOL QU'ILS PARAISSENT MOBILES ET SUR LE POINT DE REGAGNER LE CIEL. DE PRÈS, LA FÉERIE EST PEUT-ÊTRE PLUS ÉBLOUISSANTE ENCORE. L'ON REGARDE UNE FLEUR : C'EST UNE FLEUR DE MAI ÉPANOUIE AU SOLEIL DE JANVIER. SI ELLE ÉMEUT LE POÈTE, ELLE CONFOND LE PHYSICIEN. ELLE EST, A ELLE SEULE, UNE CONSTELLATION D'ÉTOILES EXAGONALES, TOUTE UNE JOAILLERIE DE CRISTAUX MERVEILLEUX.



Photos Steiner.



Photo Thalvirler.

LE «BLANC MANTEAU DE LA NEIGE» EST UNE IMAGE VRAIE. LAINE OU FOURRURE IMMACULÉE, LA NEIGE EST UNE VÊTURE QUI ENTRETIENT UNE TIÉDEUR AU CŒUR DES PLANTES, DES ARBRES, DES RACINES, POUR MIEUX PRÉPARER LE MIRACLE DU RENOUVEAU. DES BRANCHES SE COURBENT SOUS LE POIDS DE LEUR MANCHON ET PRENNENT LES MOLLES INFLEXIONS D'UN PANACHE DE PLUMES D'AUTRUCHE. DES ARBRISSEAUX SE TERMINENT EN BOUQUETS, EN FEUX D'ARTIFICE SOUDAIN FIGÉS PAR UN SORCIER.

Photo Steiner.



Photo Tairraz.



Photo Wide World.



Photo Wide World.

Photo Steiner.

ARC AUSSI PUR DE LIGNE QUE DE COULEUR, JAILLISSEMENT DE FUSÉES, CROIX DE GLACE, ÉTRANGES FORMES BLANCHES TENDUES VERS LE ZÉNITH... « LA BEAUTÉ, DISAIT TYNDALL ADMIRANT LA STRUCTURE DES FLOCONS, SE SUPERPOSE A LA BEAUTÉ, COMME SI LA NATURE, UNE FOIS A LA TACHE, PRENAIT PLAISIR A MONTRER, MÊME DANS LA PLUS ÉTROITE DES SPHÈRES, LA TOUTE PUISSANCE DE SES RESSOURCES. » ICI, L'EAU LIMPIDE DES ESPACES, CHANGÉE EN CES FLOCONS AUSSI CANDIDES QUE PRODIGIEUSEMENT FAÇONNÉS, AJOUTE AU CHARME INNOCENT DES VÉGÉTAUX.

PABLO PICASSO

PAR LE DOCTEUR FERNAND VALLON



L'ANXIÉTÉ DE PABLO, SA SECRÈTE TRISTESSE IMPRÈGNENT LE PORTRAIT DE « MADAME PICASSO ». ELLE A PEUR DE LA VIE. TOUCHE, COULEUR, ACCORDS SONT CEUX D'UN PEINTRE. SA CLASSIQUE PURETÉ, SA FINE SENSIBILITÉ SERONT A VOTRE GOUT. IL N'EN SERA PAS AINSI DE SES AUTRES TOILES ET LA VOISINE DÉJA VOUS PLAIRA MOINS. ELLE EST BELLE POURTANT. LA CHÈRE EST MAIGRE. LA FEMME S'INDIGNE ET L'ENFANT ACROBATE AU CRANE D'HÉRÉDO S'EN DÉTOURNE, AMER... OR CECI APPARTIENT A CES « SALTIMBANQUES », SUJET QUI FUT CHER A HONORÉ DAUMIER ET DONT JUSQU'A CE JOUR LA MISÈRE SOLLICITA LE PINCEAU DE PICASSO.



Galerie Simon.

Ah ! monsieur ! Vous voilà donc ! Depuis tantôt deux mois, savez-vous qu'il n'est de jour que nous ne vous cherchions ? Les deux Dômes, la Coupole, la Rotonde elle-même, toutes les bibines de ces parages nous les avons fouillées. Elles ne vous ont pas livré, et nous désespérions de revoir « le Docteur », comme dit le respect de Solveig, à l'instant même où nous vous retrouvons. Or, le hasard veut que ce soit au lieu où je vous ai découvert. J'admire !

Aimez-vous toujours Picasso ?... Oui ? Nous enchaînerons donc.

Si j'ai bonne mémoire, vous avez donné de l'*acrobate* à notre Pablo. Le mot pourrait être dur, mais vous l'avez dit sans malice et je vous le laisse. C'est cela, en effet, si vous voulez — un merveilleux équilibristc. Sans autre balancier que son intelligence et son goût, depuis plus de trente ans, puissant et fin, il danse sur la corde raide et, le nez en l'air comme dans une *Parade* de Seurat, le bourgeois qui escompte la chute en est pour son sourire et son torticolis.

L'interroge-t-on, celui-ci ? Il dit : « Picasso est un fumiste » et, très docte, il ajoute : « Le cubisme, cette mystification, fut un sûr asile aux peintres sans valeur ». Il conclut enfin : « Votre Picasso ignore jusqu'au dessin ! »



Photo Serra

DANS SES HARDES LOSANGÉES IL S'ACCOUDE AU BALUSTRE DE CARTON, " L'ARLEQUIN " DU MUSÉE DE BARCELONE. IL EST HUMBLE ET GAUCHE DANS SON MUET DÉSESPOIR. ET L'ON SONGE A " L'HOMME QUI REÇOIT DES GIFFLES", TEL QUE L'A VU PITOEFF

Que je vous sais gré, monsieur, de penser autrement! Il vous est apparu que le farceur n'a pas cette mine inquiète ni cette secrète ardeur. Comme le croyant cherche Dieu, ce peintre cherche la peinture.

— Je crois, en effet, que son polymorphisme, ce passage incessant d'une forme à une autre, est un gage de sa sincérité. Il cherche, vous l'avez dit. Il cherche la formule de l'avenir. La trouvera-t-il ?

— Un moment, il avait cru la tenir. Vous n'êtes pas sans connaître la phrase célèbre de Cézanne : « Toutes les formes de la nature se peuvent ramener au cône, au cylindre et à la sphère ». Depuis des années, les artistes s'épuisaient à méditer cet oracle, quand Picasso, à un tournant de sa vie, rencontra l'Afrique. Fut-ce Vlaminck qui fit les présentations ? Il avait, écrit Carco, découvert « une statue nègre » et l'avait acquise « contre une tournée de blanc dans un bistrot de Bougival ». Fut-ce, comme me l'a

conté Dunoyer de Segonzac, Pablo qui découvrit. lui-même, et tout seul, une idole soudanaise chez un brocanteur de la rue de Rennes ? Les circonstances importent peu. Le résultat est là : ce fut le coup de foudre. Décourageant pour des années, avec une abnégation méritoire, la clientèle d'amateurs qui commençait à lui venir, Picasso fit l'hommage de son pinceau à la bien-aimée noire.

Restait à donner des principes et des directives à la nouvelle école. La fougue juvénile du peintre s'en chargea. Au théorème, il ajouta des corollaires retentissants. En voici deux, dont le fracas vous réjouira : « Lorsque tu fais un paysage il faut d'abord que ça ressemble à une assiette. — Si tu fais un portrait, mets les jambes à côté sur la toile.»

POURQUOI DANS CES LIGNES Y A-T-IL DE LA BEAUTÉ ? QU'ÉVOQUENT-ELLES DONC ? L'ANTIQUITÉ, SIMPLEMENT. CE PORTRAIT DE FEMME, QUI EST A NOTRE CONFRERE, LE DOCTEUR REBER DE LAUSANNE, POURRAIT ETRE AUSSI BIEN CELUI DE PORCIA OU DE LIVIE.



NOUS SOMMES EN 1905. L'ÉPOQUE BLEUE EST CLOSE. POURTANT CE " GARÇON BLEU " S'OBSTINE ET IL A RAISON. IL A L'ACUITÉ D'EXPRESSION DONT CERTAINS ESPAGNOLS ONT DOTÉ LEURS MISÉREUX. IL A LA SIMPLICITÉ ÉMOUVANTE DE LA VÉRITÉ. EN JARGON DE CRITIQUE ON DIRAIT : PROFONDEUR...

Photo Fleichteim.



Ce fut, vous pensez bien, un *tolle* général. L'indignation des foules n'est pas encore apaisée. Elle a trouvé des échos vengeurs. Adolphe Basler écrivit dans *La Peinture, religion nouvelle :* « Picasso se mit en devoir de dépouiller le Nègre, comme il avait déjà dépouillé l'Égyptien, le Phénicien, et comme il dépouillera plus tard le décorateur pompéien, le tapissier copte et tous les peuples artistes de la terre ».

Je traduis, monsieur, que Picasso a su promener ses doigts sur la lyre universelle. Mais pour pincer de cet instrument, ne fallait-il pas qu'ils fussent bien déliés et bien grande la main ?

L'une après l'autre, les cordes rendent leur son. Quelquefois, elles vibrent ensemble et c'est un bel accord. Car, comme il était digne de l'instrument, celui-ci lui a livré son âme gémissante. Vous qui avez de l'oreille, vous n'êtes pas sans avoir entendu la plainte sourde, en écoutant une toile de Picasso.

On lui a reproché d'avoir pillé le passé. Au hasard de ses routes, le cheminot a peut-être essayé le vêtement des morts, mais il n'en a pas fait les poches. Sous le pourpoint du Greco et de Velasquez, sous la cape de Goya, le frac de Lautrec ou la redingote de M. Ingres, il est toujours Picasso, rien que Picasso.

— Votre chaleur me ravit et on ne peut mieux nous faire écouter la rumeur que fait le monde dans le cœur d'un artiste. Me permettrez-vous une anecdote, car elle témoigne de la sensibilité et de la souplesse de votre ami ? Il y a quelques années, le professeur Gosset avait opéré (d'une appendicite, je crois) le jeune fils de Picasso. Comme le chirurgien ne voulait accepter d'honoraires, le peintre le pressait de choisir une toile. Après s'être longtemps fait prier, Gosset enfin céda. Un beau jour, il sonnait à la porte de l'atelier. Mais comme, déconcerté par ce qu'il voyait aux murs, il se taisait : « Ça ne vous plaît pas, tout ça ? » dit rondement Picasso. « Je vais vous faire autre chose. » Et, peu après, le petit Paul entrait dans le boudoir de Mme Gosset. Frère de féerie des autres Marie-Laurencins, les vrais, ceux qui ne sont pas de Picasso, il savait tenir sa canne enrubannée comme un sceptre. Il ne venait pas tout droit, ce galant petit Arlequin, de la comédie italienne. Il avait fait escale aux Trianons. Du seuil d'une toile en fête, blanc, rose et bleu, si amoureusement choyé par le pinceau paternel, il tendait, il tend encore à la femme de son sauveur un bouquet de fleurs des champs.

Et puis voici un souvenir : naguère, je rencontrai le professeur Jean-Louis Faure. Comment en vins-je à parler de notre peintre ? Je ne saurais préciser. « Quel étonnant portrait Picasso a fait de votre frère ! disais-je (1). Il a réussi à capter tout entière cette âme errante, éparse. Sa ligne ferme et tendre suffit à arrêter le grand voyageur. Elie Faure est là, dans cet

(1) Cf. *Portrait d'Élie Faure* par PICASSO. Numéro de nov. 1931.



PICASSO AIMA LA GRASSE CAMPAGNE ROMAINE. IL A DIT LA PLÉNITUDE DE SES FEMMES LEUR SEVE LOURDE LEUR MAJESTÉ MATRONALE "MUGITUSQUE BOUM"

« TOUT DANS LA NATURE POURRAIT SE RAMENER AU CONE, AU CYLINDRE, A LA SPHÈRE », S'ÉTAIT MURMURÉ CÉZANNE. A L'OBSCURE ET SOUDAINE LUEUR DE L'ART NÈGRE ON CRUT APERCEVOIR LE SENS DE L'ORACLE. ET LE CUBISME FUT. NOUS REPRODUISONS UNE DE SES ŒUVRES : « LES TROIS MASQUES ». CETTE TOILE DE PABLO EST A P. ROSENBERG. QUE NE POUVONS-NOUS EN REDIRE LA COULEUR! CAR AVEC LE PORTRAIT D'AMBROISE VOLLARD C'EST UN DES MEILLEURS PUZZLES DE PICASSO.

humble dessin, avec son altitude de pensée, sa générosité faite de sa compréhension et cette tristesse commune aux hommes qui sont allés au fond des choses. Ce n'est pas nous qu'il regarde de ses yeux profonds comme des trous, les yeux de Thogorma, les yeux qui *savent*, c'est l'avenir. — Oui, m'a répondu Jean-Louis. Votre barbouilleur a fait à mon frère une tête de chouette et des mains d'acromégalique.

— Cette réplique est charmante et tout ceci a pour moi l'attrait de l'inédit. Votre professeur a raison selon sa profession. Ne vous ai-jc pas dit que vous étiez, tous, victimes du préjugé anatomique ? Les mains que l'artiste a faites à Elie Faure, à Derain, à Strawinsky me plaisent infiniment. Elles œuvrent : il a donc voulu qu'elles fussent à l'honneur. Fidèles et dociles collaboratrices du cerveau, pourquoi n'auraient-elles pas d'ailleurs, tout comme la tête, droit au volume ? Dans les beaux dessins « ingristes » de l'artiste, elles sont un contrepoids.

— Songe-t-on à blâmer Maillol qui, pour mieux équilibrer la créature, a doté ses femmes de jambes d'éléphant ?

— Topez là, monsieur, car voilà qui est dit. Des philistins, enfin, ont eu le front de soutenir que Picasso ne sait pas dessiner. Or, son Andalou de père était du métier. Au premier coup de crayon du petit Pablo, ce professeur de dessin tira son bonnet. Vous pensez si l'enfant fut poussé, encouragé, dopé. A seize ans, c'était une manière de prodige et, si j'en crois André Salmon, il put, dès lors, s'affranchir de la tyrannie du modèle. Il n'ouvrit plus que de temps en temps le grand livre de la nature, « comme un dictionnaire », or je me suis laissé dire que Delacroix et quelques autres n'en usaient pas différemment.

En vérité, l'art est une version et c'est la réalité qu'il s'agit de traduire. Si l'on a du cœur on peut se passer de lexique et de grammaire. Je sais des contresens, voire des barbarismes qui sont beaux. Mais le mot à mot mérite zéro. C'est la note qu'après avoir achevé ce dernier demi — à la santé de Picasso — nous donnerons à feu Monsieur Bonnat.

Galerie Paul Rosenberg.



LECTURES

MARIE-ANTOINETTE ET AXEL DE FERSEN

PAR PIERRE DOMINIQUE

Emile Baumann que, jusqu'à ce jour, l'on ne connaissait que comme romancier — et romancier de grand talent — et aussi comme biographe de saints — je songe à son saint Paul — vient d'écrire un livre curieux, objectif, bien documenté, mais plus intéressant par le commentaire que par le document, sur Marie-Antoinette et le comte de Fersen. On sait que le comte de Fersen était un jeune Suédois qui s'en vint un jour à la cour du roi Louis XVI et, semble-t-il, aima la reine et fut aimé d'elle. Les pamphlétaires anti-royalistes — et même les royalistes — s'en donnèrent là-dessus à cœur joie. On prétendit que le second fils de Marie-Antoinette, celui qui mourut au Temple, était l'enfant de Fersen, mais Émile Baumann sourit de tous ces racontars. A la vérité, la reine était beaucoup trop surveillée pour que rien de sérieux pût se produire entre elle et celui qu'elle aurait pu distinguer... Et puis il semble que Marie-Antoinette, par ailleurs si dépensière et si frivole, n'était pas — comme l'ont représentée trop de ses ennemis, au nombre desquels il faut compter ses plus proches parents — une dévergondée. Elle était fort pénétrée de sa dignité et ceux qui l'oublièrent et poussèrent leur pointe un peu trop loin, reçurent promptement sur les doigts. C'est l'histoire de Lauzun, un de ses familiers, osant lui dire un jour qu'il l'aimait : « Sortez, monsieur, » dit-elle. Et Lauzun ne se le fit pas dire deux fois. C'est qu'elle était archiduchesse d'Autriche et, le cas échéant, savait le faire sentir.

Si Fersen alla jusqu'où Lauzun avait cru pouvoir aller, il est trop clair qu'on ne lui fit pas la même réponse, mais s'aventura-t-il jusque-là ? Il semble avoir été très discret et très prudent. Mais, cependant, nous dit M. Baumann :

...Il va faire des jaloux. La lettre fameuse de Creutz à Gustave III, unique document sérieux sur cette période de leur liaison, nous apprend qu'ils furent prompts à se déchaîner.

« 10 *avril* 1779. *Je dois confier à Votre Majesté que le jeune comte de Fersen a été si bien vu de la reine que cela a donné des ombrages à plusieurs personnes. J'avoue que je ne puis m'empêcher de croire qu'elle avait du penchant pour lui : j'en ai eu des indices trop sûrs pour en douter. Le jeune comte de Fersen a eu dans cette occasion une conduite admirable par sa modestie et par sa réserve et surtout par le parti qu'il a pris d'aller en Amérique. En s'éloignant il écartait tous les dangers ; mais il fallait évidemment une fermeté au-dessus de son âge pour surmonter cette séduction. La reine ne pouvait le quitter des yeux ; dans les derniers jours, en le regardant ils étaient remplis de larmes. Je supplie Votre Majesté d'en garder le secret pour elle et pour le sénateur Fersen. Lorsqu'on sut le départ du comte, tous les favoris furent enchantés. La duchesse de Fitz-James lui dit :*

— Quoi ? monsieur, vous abandonnez ainsi votre conquête ?

— Si j'en avais fait une, je ne l'abandonnerais pas, répondit-il. Je pars libre et, malheureusement, sans laisser de regrets.

Axel de Fersen partit donc en Amérique. Mais il devait en revenir, revoir la reine et prolonger son séjour en France, c'est-à-dire le *bonheur de sa vie.*

Il semble alors qu'il se soit décidé, puisque la femme qu'il aimait ne pouvait pas être à lui, à ne pas en épouser d'autres. Il eut des maîtresses, mais ou bien ce ne furent que des passades, ou bien il les employa à servir la reine. Fersen ne devait plus quitter Marie-Antoinette jusqu'au jour fameux du départ pour Varennes. Aux journées d'octobre il était là, mêlé à la foule, prêt à défendre la reine. Un peu plus tard il essayait de la sauver et de sauver le roi en organisant cette fuite qui ne manqua que par le plus étonnant concours de circonstances.

Puis on le retrouve à Bruxelles d'où il correspond avec Marie-Antoinette. Un peu plus tard il revient à Paris — audace étonnante — voit la reine aux Tuileries, et le roi, s'en retourne, apprend le premier drame, le second, et, dès lors, sa vie est perdue. Il la traînera jusqu'en 1810 où ce que Marie-Antoinette appelait sa « mauvaise destinée » retombera en quelque sorte sur Fersen. Le 20 juin, *date fatidique, anniversaire du jour où Fersen regrettait de n'être pas mort pour la reine*, comme il suit en carrosse le cercueil du prince Christian qu'on l'accuse d'avoir assassiné, Fersen est saisi par la foule et massacré. On rapporte qu'avant de mourir, il pardonna à haute voix à ses bourreaux. Tout comme Marie-Antoinette. « *Ainsi, tous deux*, dit M. Émile Baumann, *au delà de la mort, sur les collines éternelles du renoncement et du pardon, se rejoignent, dans l'Amour qui ne déçoit pas.* »

En lisant cette histoire amoureuse et tragique, on peut imaginer les pires faiblesses et l'on ne sait quel chiffonnage d'âmes dans un milieu frivole et léger, parmi les coups d'éventail, au bruit des jets d'eau. Et il se peut que tout au début, ce n'ait été qu'une fête galante. Cependant, nous louerons M. Baumann de n'avoir point cherché à pénétrer ce mystère d'alcôve pour étudier de près deux êtres que la vie dépouilla promptement des fanfreluches, qui se révélèrent dans le malheur de matière noble et forte, et qui firent preuve de constance, de courage et de fidélité.

Pierre Dominique.

P.-S. — Inutile, je pense, de signaler aux lecteurs d'*Art et Médecine* le *Mal d'Amour*, de Jean Fayard, qui vient d'obtenir le Prix Goncourt. Le livre n'est pas à lire seulement parce que c'est un roman excellent, mais parce qu'il faut y voir un témoignage précieux sur la santé de la génération de Jean Fayard qui — sauf erreur — peut avoir trente ans. Un témoignage loyal et présenté, avec toute la souplesse désirable, par un homme qui connaît admirablement son métier.



Photo Martinie.

DUHAMEL

PAR O. BÉLIARD

DANS le procès criminel intenté à la guerre par l'humanité épuisée et meurtrie, le médecin doit être cité comme le témoin le mieux renseigné et le plus lucide. Compagnon sans armes du combattant, souvent d'ailleurs menacé des mêmes périls, il réunit à son drame individuel la multitude de ceux qui venaient se dénouer entre ses bras fragiles et si souvent impuissants. Et parce qu'il eut dans un monde implacable le monopole de la miséricorde, les hommes tout nus et véridiques devant la mort lui confessèrent leur immesurable misère.

Il était nécessaire que le plus humain, le plus simplement émouvant des témoignages de guerre, fût celui d'un médecin. La publication de la *Vie des Martyrs*, en 1917, apporta la frissonnante réalité en même temps qu'elle révélait le nom de Georges Duhamel à une grande partie du public, inattentive au mouvement littéraire, qui le considéra et le considère peut-être encore comme un écrivain suscité par les événements et né de la guerre. Au vrai, Duhamel, docteur en médecine et physiologiste, à la fois attiré par la science et les lettres, avait déjà opté depuis des années pour celles-ci et y prenait la tête de sa génération. Poète au regard curieux et tendre qui marchait infatigablement à pied sur toutes les routes d'Europe, mangeant sur les talus et lavant son linge aux sources, cordial observateur des hommes, sensible conquérant vidant chaque chose de son contenu d'émotion et aspirant à ce qu'il définira peu après la *Possession du Monde*, il alignait quatre volumes de vers, deux essais critiques, trois pièces jouées, mûrissait une cinquième œuvre poétique et deux de ses meilleurs romans quand la mobilisation le rendit à la médecine pour qu'il devînt l'interprète de la grande souffrance. La guerre ne créa rien en lui qui n'y fût déjà ; mais elle fit entendre au monde la musique de son cœur.

Des livres sincères et terribles avaient, avant la *Vie des Martyrs*, traduit le réalisme de la guerre ; mais l'on n'y apercevait que le visage enflammé du combat. Et la tragédie ne pouvait guère être suivie plus loin que le poste de secours aux odeurs de curée chaude où les plaies sont encore engourdies et l'arrêt suspendu.

Georges Duhamel est entré plus profondément dans la

géhenne, là où les massacrés ne se défendent plus et où le désastre se mesure. Il s'est penché fraternellement sur des tronçons d'hommes dans lesquels une âme s'obstine à vivre, enfantine, peureuse, tout de même espérante, tout de même confiante et sachant parfois fleurir son sacrifice d'un sourire, d'un brave mot, d'une dernière coquetterie, d'une caresse reconnaissante. Il a recueilli des larmes silencieuses, des vertiges d'agonie et des regrets. Il n'a point observé ces martyrs avec une transcendante pitié, ni avec un lyrisme de convention, mais comme un médecin perspicace et comme un ami qui comprend. On n'entend de lui ni des cris, ni des mots excessifs, ni des colères grandiloquentes ; à peine quelques pages ironiques à l'adresse des gens qui tiennent quand même à parer la guerre de quelque beauté mystique, peut-être afin de masquer une réalité qui leur fait peur. Mais sa parole, tant dans la *Vie des Martyrs* que dans *Civilisation*, tombe simple et tragique comme le *consummatum est* des fins d'évangile après quoi l'orgue même se tait pour que le monde comprenne dans ce silence la grandeur de son crime contre l'amour.

L'amour domine l'œuvre de Georges Duhamel, non point sous la forme d'une passion jalouse et sexuelle, mais sous celle d'une religion humaine. Il n'est personne ni aucune chose qui ne lui montre un aspect par quoi il puisse l'attirer à lui, l'absorber en lui et en nourrir sa vie intérieure. Qui l'approche lui livre ses peines et ses joies, et cette émotionnelle *Possession du Monde*, qui ne diminue pas la part d'autrui et l'enrichit au contraire de tout l'amour dont elle est payée, est le secret que chacun peut trouver en développant sa sensibilité individuelle. Georges Duhamel observe — et le spectacle de la grande pandémie a assuré son diagnostic — que la maladie de la civilisation contemporaine est le manque d'amour, parce que, justement, elle tend vers la désindividualisation. Elle a sensiblement détourné l'individu de la culture du cœur qui l'eût fait maître de lui-même et possesseur ému de l'univers, et construit l'homme collectif luttant contre des besoins artificiels et perpétuellement croissants à l'aide d'un outillage scientifique sans cesse revisé et constamment prêt à se changer en outillage de destruction. Dans toute l'œuvre de Georges Duhamel on sent la peur de cet androïde monstrueux dont le thorax mécanique palpite automatiquement aux éloquences vides, aux lyrismes de convention, aux mots d'ordre, aux paniques ; de cet indifférent qui sert tous les intérêts, subit toutes les modes, supporte tous les esclavages ; de ce terrible innocent nourri de bruits qui adore sur un signal et qui, sur un autre signal, massacre. L'Allemagne avait formé pour la guerre un de ces automates. Et Georges Duhamel a écrit dans le tumulte : « Rien que pour cela, cette nation mérite la défaite, et il faudrait bien, finalement, qu'elle la connût plus que toute autre... Le triomphe de l'amour importe seul. »

Georges Duhamel est célèbre et justement choyé. Il a publié une quinzaine d'ouvrages dont les plus nombreux ont la forme du roman et qui sont entre les mains de tous les hommes qui sentent et qui pensent. Il serait impossible et d'ailleurs superflu de les analyser ici. J'y puis du moins remarquer le souci constant d'opposer l'individuel au collectif. L'individualisme pur que l'écrivain rencontre chez l'Africain indigène (*Le Prince Jaffar*) et, à l'état natif dans ses propres enfants dont il épie si tendrement les *Plaisirs et les Jeux*, lui représente la fraîcheur d'âme, la bonté jeune et la force du génie. Sa pitié naît à voir l'individu résorbé dans le collectif ou la machine rejetant cruellement les *Hommes abandonnés*, vidés de leur cœur. La *Pierre d'Horeb* et aussi le *Club des Lyonnais* montrent qu'il a visité des hommes en révolte, peut-être en suivant une robe comme son Rességuier, à moins que l'ait tenté le rôle intenable du « spectateur pur » ; car, évidemment, chacun de ses personnages est né de ses rencontres ou d'une goutte de son sang. Mais du moment où l'esprit de groupe a soufflé sur ces révolutionnaires et qu'il les a entendus, oubliant la vie de leurs âmes, parler de faire « de grandes choses », c'est-à-dire des actes collectifs et extérieurs à eux, il a dû les sentir aussi étrangers à lui qu'une bande d'ivrognes.

Et le long de toute l'œuvre chemine l'inquiète figure de Salavin, l'individualiste manqué, évoluant depuis *La Confession de Minuit* et *Deux hommes*, incapable d'amour, incapable d'amitié, incapable de finir un geste, victime larvaire des conventions, malade de ses spontanéités refoulées, frère noir que Duhamel traîne après lui comme son négatif et qui doit mourir, puisque Duhamel s'est conquis.

Nous croyons que l'individualisme est une vertu française qui se défendra chez nous ; mais l'évolution mondiale vers le collectif n'est pas douteuse. On a cru devoir s'étonner que Georges Duhamel, qui est allé enquêter aux deux foyers épidémiques, à Moscou et en Amérique, n'ait point aussi rigoureusement maudit l'automate bolchevique que l'homme-standard de Chicago. Il n'a pourtant, de toute évidence, que répulsion pour le système communiste ; mais il ne se refuse pas à examiner quel parti le peuple désaxé, ignorant et affreusement malheureux auquel il fut imposé, a tiré de sa provisoire tutelle. Une nouvelle humanité mûrie par tant de douleurs a le moyen de secouer ces artificielles disciplines et ce dogme froid d'instituteurs primaires.

L'impersonnel affairement de termitière des villes américaines, l'uniformisation mécanique de la vie, l'absorption de l'individu désâmé par la machine à produire de la richesse, de la nourriture, des sensations au poids et des idées à la toise, ce n'est point, assurément, toute l'Amérique et Duhamel l'a bien spécifié, mais c'est quand même l'américanisme, un mal dangereux parce que, né d'une excessive prospérité matérielle, il tente par l'attrait des paradis artificiels. Au fond, cela, qui se fait prendre pour la genèse d'une civilisation, n'est-il pas plutôt l'ivresse déchéante d'une foule que tous les vieux peuples contribuèrent à former ? L'invasion du système Taylor, de l'automobilomanie, du film puéril, du cocktail et du jazz-band a pu légitimement paraître à Georges Duhamel plus grosse d'avenir et plus inquiétante pour la lucidité française que l'infiltration des cellules communistes. Il oppose à l'une et à l'autre qu'il n'est de progrès qu'individuel et intérieur et qu'une civilisation n'est que barbarie si le cœur n'est pas au centre du mécanisme. Et s'il nous semble apercevoir l'indice d'un certain retour à nos traditions, peut-être que n'y est pas étrangère l'impression d'atmosphère irrespirable que le grand écrivain nous transmit dans les *Scènes de la vie future*.

Une génération que trop de savoir dessèche et que le sentiment n'instruit plus est en train d'oublier la musique de la joie. En ce grand péril, l'œuvre de Duhamel, émue et fraternelle, toute chaude de poésie et de jeunesse, s'offre pour restaurer le magistère du cœur. Et l'on comprend le dynamisme de cette œuvre à voir le foyer dont elle émane, la table de travail environnée de tendresse féminine et de rires d'enfants, refuge illusoire que Georges Duhamel a, une fois pour toutes, renoncé à défendre et où sa méditation se vivifie d'être assiégée ; cette table derrière laquelle vous accueille ou plutôt vous cueille un regard extraordinaire, qui a tout vu, tout compris, mais où demeure, néanmoins, on ne sait quelle miraculeuse enfance.

LES MÉDECINS ET LA MUSIQUE

PAR CLAUDE LAFORÊT

On sait que ce pseudonyme est celui qu'a choisi en littérature un de nos confrères qui a publié en 1919 aux éditions Arnette une remarquable "Introduction à la culture musicale" et en 1929, aux éditions Peyronnet, un tableau de "La vie musicale au temps romantique", ouvrage dont nous parlerons très prochainement.

On entend dire couramment que les médecins aiment la musique. Comme on leur prête volontiers une âme utilitaire et un esprit incliné vers les brutales réalités, ce goût pour le plus subtil des arts éveille la surprise. On le leur reconnaît, mais en manière d'hommage.

En aimant la musique, les médecins se rapprochent des ingénieurs et des mathématiciens qui l'aiment également, dit-on avec le même étonnement. Seuls, les poètes mélomanes se conforment à leur destinée. Or, les poètes sont connus pour ne pas comprendre la musique ni l'aimer. Ils la jalousent sans doute.

Les médecins aiment la musique qui les délasse. Ce n'est point la meilleure manière de l'aimer, mais c'est beaucoup déjà de préférer à d'autres ce délassement.

Les médecins aiment la musique parce qu'elle est dynamique. Elle les entraîne dans un mouvement auquel ils sont habitués. La maladie et le malade sont en constante évolution. La certitude est rare dans le jugement du bon médecin, parce que la certitude ne s'appuie que sur la stabilité. Il y a dans le plaisir musical quelque chose d'indéterminé, d'imprécis et de mouvant qui l'apparente au plaisir de l'observation médicale.

Aux esprits asservis à la réalité, la musique offre un jeu rare et précieux. Elle libère la pensée des chaînes du réel et l'associe à la plus noble sensualité.

La musique est ordre, mais ordre intérieur et sans contrôle, différent pour chacun de nous et merveilleusement subjectif. L'intelligence appliquée à des problèmes concrets se heurte à des limites infranchissables. A ce point, l'esprit qui s'abandonne à la musique, dans l'épanouissement de la symphonie trouve enfin l'explication suprême.

Ne sentez-vous pas qu'elle est l'acte pur des métamorphoses ? (1).

La musique fait appel à l'ouïe pour nous atteindre, mais l'audition n'est qu'intermédiaire et inertie. Dès que la phrase musicale a touché le vif en nous, voici qu'un mécanisme mystérieux se déclenche. Toutes les phases d'une émotion passionnée se déroulent. La pensée et le rêve intimement mêlés brodent dans l'inconscient des variations infinies. C'est une ivresse sacrée qui emporte dans un même tourbillon les sens avec l'esprit.

Ainsi apparaissent au médecin les manifestations de la vie et celles de la maladie. Comme des lueurs intermittentes et fugitives, il en saisit parfois le sens et la direction, mais leur substance même et leur évolution incessante lui échappent aux trois-quarts. Son observation est celle d'un infirme ; ses appareils compliqués ne sont que les cannes d'un aveugle et il ne supplée à leur indigence que par divination.

La musique possède en propre la faculté de peindre les passions en les provoquant, d'évoquer et de suggérer tout ensemble. La joie, la douleur, les balbutiements de l'amour et ses emportements se transposent en elle et d'elle en nous, de façon subtile et totale. Nous ne goûtons pleinement la musique qu'à condition de nous livrer aux émotions qu'elle traduit. Seule de tous les arts, la musique est donc psychologie et physiologie.

La joie qui éclate dans le *Final de la Neuvième*, l'amour triomphant et torturé qui s'épanouit dans les dernières mesures de *Tristan*, s'emparent de nous absolument. Toute critique s'abolit dans ce ravissement où l'acte et la pensée, le réflexe et le jugement participent à une même jouissance.

La vie est à la fois le rythme et la fantaisie. Il en est de même de la musique. Sous l'apparent dérèglement de la nature, le biologiste retrouve les lois éternelles comme sous les variations de la symphonie apparaissent au musicien les valeurs et les nombres.

Le poète fait appel à une collaboration trop disciplinée de notre esprit, le peintre et le sculpteur fixent la passion dans un geste inerte. La musique nous la révèle en nous communiquant son frémissement. Elle nous entraîne et elle nous suit. Elle se prête en les stimulant à toutes les inflexions de notre pensée et à tous les élans de notre sensibilité. La musique est le mouvement. La musique est l'art de la vie.

(1) Paul Valery. — *L'Ame et la Danse.*

DISCOPHILIE

Les admirateurs les plus fidèles du passé, les obstinés *laudatores temporis acti* sont bien obligés d'accorder sur un point leur estime à notre siècle dédaigné. Bien qu'ils nient systématiquement le progrès, ne sont-ils pas obligés de constater au moment du Jour de l'An que les enfants d'aujourd'hui sont plus favorisés du destin que ceux de jadis, parce que, grâce à la science, ils vivent en contact plus étroit avec les fées ?

Notre époque a en effet ceci de paradoxal : plus elle aggrave le prosaïsme de l'existence des grandes personnes et plus elle idéalise l'atmosphère de l'enfance. La splendeur et l'ingéniosité des jouets modernes touchent à la magie. Qui de nous, en présence des miraculeuses vitrines de Noël, n'a pas éprouvé un sentiment d'envie rétrospective et regretté de n'avoir pas pu connaître de telles joies ? Et si vous voulez songer à tous les présents que la Fée Électricité apporte au berceau de l'enfant moderne, si vous mesurez l'importance de ces choses surnaturelles que sont le cinématographe et le phonographe, vous comprendrez qu'une jeune imagination a maintenant, à l'heure de son éveil, des éléments d'idéalisme singulièrement grisants.

En ce qui concerne le disque, en particulier, des réalisations charmantes font désormais entrer la machine parlante dans la nursery de la façon la plus heureuse. Cette année un effort méthodique a été réalisé par les maisons d'édition pour intéresser au disque les jeunes auditoires et commencer de bonne heure le recrutement des discophiles. C'est ainsi que Columbia nous a donné des enregistrements délicieux des contes de Perrault (C) sous une forme extrêmement séduisante.

Une première série de disques, intitulée les *Chansons de Bob et Bobette*, avait permis à M. René-Paul Groffe et à M. Zimmerman de nous montrer l'habileté avec laquelle ils savaient intéresser l'enfance sans tomber dans la niaiserie. Les grands et les petits enfants avaient pris le même plaisir à écouter ces refrains charmants. Développant la même idée sous une autre forme, nos deux auteurs ont créé le *Théâtre de Bob et Bobette* (C) où ils ont realisé dans des décors sonores extrêmement réussis ces délicates féeries que sont les contes de Perrault. De ces récits inimitables ils ont fait de petites opérettes en raccourci dans lesquelles les personnages prennent, grâce à la musique, un relief extraordinaire. Les dialogues, les bruits de foule, les alertes refrains, les chœurs et toute l'ambiance sonore de ces petites scènes si vivantes ont vraiment un attrait exceptionnel.

Nous entendons ainsi le *Petit Chaperon Rouge*, le *Petit Poucet*, le *Chat-Botté*, *Cendrillon*, la *Belle au Bois Dormant* et *Barbe-Bleue* (C).

Notons en passant — et ce trait est tout à l'honneur du progrès de nos mœurs — que les auteurs n'ont pas osé nous faire assister à la scène répugnante et horrifiante, au véritable carnage qui termine le *Petit Chaperon Rouge*. Ils ont compris, en effet, que la machine parlante donnerait un réalisme insoutenable au massacre d'une dame âgée et d'une fillette, dévorées l'une et l'autre par un fauve. Ce qui prouve que la littérature émeut moins directement la sensibilité enfantine que la réalisation objective de la gravure sur cire.

Il faut louer les auteurs d'avoir fort bien choisi les voix des interprètes. Trop souvent le théâtre phonographique



Photo G. Paris

se désintéresse de ce problème. Que de scènes ont perdu leur éloquence parce que les acteurs qui dialoguaient avaient des timbres de voix trop semblables. Ici, au contraire, Mmes Feyrou, Nina Myral, MM. Huberdeau, Lamy, de Leu et le petit Jean Bara ont vraiment une personnalité vocale très affirmée et il est impossible de les confondre. Voilà une réussite tout à fait remarquable.

Les *Contes de Perrault* ont reçu en même temps un autre hommage. Le compositeur Darcieux les a transformés en chansons qui ont été orchestrées par Bervily avec une grâce charmante. La Compagnie du Gramophone nous offre ainsi un album où l'on retrouve *Barbe-Bleue*, *Cendrillon*, le *Petit Chaperon Rouge*, le *Petit Poucet*, le *Chat Botté*, et la *Belle au Bois Dormant* sous cet aspect un peu simplifié de folk-lore en y ajoutant l'*Adroite Princesse*, les *Trois souhaits*, les *Fées*, *Peau d'Ane* et *Riquet à la Houpe*.

Et signalons en bloc pour les parents dont le budget ne serait pas épuisé par le répertoire enfantin, quelques disques de haute qualité : le délicieux *Marigold* (P) de Billy Mayerl joué d'une façon ravissante et enchanteresse par Carmen Guilbert, l'admirable *Quatuor* de Debussy (C) dont nous attendions depuis longtemps une nouvelle réalisation, un disque de Kreisler contenant deux jolies pièces de Couperin : La *Précieuse* (Gr.) et la *Chanson Louis XIII* (Gr.)), trois fables de La Fontaine : les *Animaux malades de la peste*, le *Savetier et le Financier*, la *Mort et le Bûcheron* (Gr.) interprétés par Leitner, enfin un disque de diction réaliste, le *Muguet de Mai* et l'*Enterrement* (C) où la voix de Mlle Marguerite Greyval a une puissance, un relief et une netteté tout à fait extraordinaires.

Émile Vuillermoz.

(C) Columbia ; (P) Pathé ; (Gr) Gramophone.

LES MÉDECINS
LITTÉRATEURS

AUTOUR DU DRAME VÉNÉRIEN, par le Docteur HENRI MATHIAS. — SI ce livre portait un sur-titre ou une épigraphe, ce devrait être *Servir*. L'auteur l'a écrit à la fois pour « les médecins débutants ou ceux qui n'ont pas une pratique courante de la syphiligraphie et de la dermatologie» et pour le grand public.

L'enseignement de la syphiligraphie, dit le docteur Mathias dans son introduction, est de tout premier ordre dans les hôpitaux spéciaux de Paris. « Malheureusement, sur cent étudiants sortant de l'École de Médecine, une vingtaine ont passé par les services spéciaux. » Il résulte de cet état de choses que de jeunes médecins eux-mêmes, « se sont contaminés dans des conditions où, seul, le mépris des plus élémentaires notions de syphiligraphie peut être invoqué. » Après cela, il faut bien admettre que le grand public avait besoin, lui aussi, d'être instruit.

L'auteur a pleinement atteint son but. Son livre est bienfaisant au plus haut chef. (Nos compliments, en passant, au Conseil municipal de Paris et au Conseil général de la Seine qui ont subventionné cet ouvrage.)

Autour du drame vénérien effraie, puis rassure. Le docteur Mathias, rappelant l'extension de la syphilis pendant la période de guerre et s'appuyant sur les statistiques les plus dignes de foi, ne croit pas exagéré de dire que « le nombre actuel des syphilitiques qui déambulent dans les grandes villes du monde entier doit atteindre le tiers de la population ».

Mais il montre l'extraordinaire progrès des moyens de défense. Ce n'est qu'en 1905 que Schaudinn et Hoffmann découvrent le microbe. Aujourd'hui, « nous nous acheminons à grands pas vers sa jugulation définitive ».

Comment définir l'art avec lequel ce livre a été composé ? D'abord, l'auteur, de toute évidence, s'appuie sur une longue expérience pratique. Mais tout spécialiste consciencieux et intellectuellement bien pourvu dispose des mêmes acquisitions. Ce qui paraît appartenir en propre au docteur Mathias, c'est la volonté bien arrêtée, non point de bâtir des théories sur cette expérience, mais de citer un grand nombre de faits et de laisser le lecteur en dégager lui-même les conclusions. Et c'est aussi la faculté d'aller droit à l'essentiel, dans l'observation des sévices exercés par la syphilis et dans l'examen des problèmes posés « autour du drame vénérien ». Enfin, ce livre éminemment scientifique, mais d'une forme très littéraire, se lit avec une extrême facilité et il a le don singulier de s'imposer à la mémoire.

Après avoir rapidement décrit la marche de la syphilis, nettement défini la réaction de Wassermann et fait à son sujet les réserves nécessaires, le docteur Mathias passe au traitement de la maladie. Il dit simplement ce qu'il a cru et qu'il croit devoir faire dans l'intérêt du malade : salvarsan et cyanure de mercure ou bismuth colloïdal, conjugués au début *(traitement d'assaut* du professeur Jeanselme) ; salvarsan continué pendant quatre années pleines...

Mais nous ne pouvons le suivre dans les précisions qu'il donne. Elles sont, répétons-le, choisies dans le domaine de l'essentiel et avec un constant, un profond souci d'être utile. Les grandes divisions du livre sont les suivantes : *la syphilis acquise ; que doit-on penser du bismuth ; la syphilis héréditaire* (partie importante qui donne un large aperçu des suites héréditaires de la syphilis) ; *quelques problèmes* (sociaux entre autres) de *la syphilis et de l'hérédo-syphilis.*

Bref, outre que l'ouvrage est d'une grande valeur didactique, il résulte de l'accumulation de faits observés : 1° Qu'on peut considérer comme acquise la preuve que la syphilis est guérissable ; 2° Qu'on ne saurait surestimer l'étendue des méfaits de l'hérédo-syphilis, en tant que terrain favorable à l'éclosion d'un grand nombre de maux, cancer compris.

LA PSYCHANALYSE, par le Dr RENÉ ALLENDY. — Qu'est-ce que la psychanalyse ? « C'est une méthode pour explorer l'inconscient, dont l'originalité consiste en ce qu'elle procède par une interprétation. La psychanalyse, en tant que clef d'interprétation ou que somme d'observations, doit être distinguée de l'édifice théorique du freudisme. Cette explication ne doit être discutée qu'en partant des faits cliniques et, spécialement, des guérisons obtenues ».

Et nous voilà en présence d'une thérapeutique en plein développement, encore que relativement nouvelle : déjà « la psychanalyse a permis de guérir un nombre extrêmement étendu de névroses ».

Décrire l'inconscient ! Voilà des mots qui jurent d'être associés. Le docteur Allendy réussit cependant cette description, par des classifications, par des définitions précises, par la simplicité et la propriété des termes qu'il emploie. Et quand il aborde « la méthode d'exploration », l'étude du « contenu » et des troubles de l'inconscient, toujours il porte la lumière avec une étonnante sûreté dans le redoutable Inconnu que tous nous portons en nous. Et, certes, tout n'est pas éclairé, tout n'est pas pénétré jusqu'au tréfond. Mais ce livre nous paraît l'un des mieux faits, non seulement pour susciter des vocations de médecins psychanalystes, mais pour initier le profane à une science ardue entre toutes. Seulement, n'est-ce pas là, justement, un danger ? Nous nous sommes posé cette question à propos du beau drame de M. Martin du Gard : *Un taciturne.* Que les Moricheau-Beauchamp, les Pierre Janet, les René Allendy, les Voivenel affrontent les plus obscurs, les plus redoutables chemins de la connaissance, c'est tout bénéfice. Ce sont des hommes armés. Eux et leurs pairs peuvent un jour nous découvrir et nous formuler une éthique nouvelle, uniquement sanctionnée par la thérapeutique. Au vrai, cette éthique, bien imparfaite encore, est en route. Mais la psychanalyse est-elle une arme à mettre entre toutes les mains ? Par une divulgation prématurée de ce qui est peut-être le dernier secret, le Saint des Saints de la nature de l'Homme, n'incite-t-on pas celui-ci à couvrir n'importe lesquels de ses actes par la facile excuse de l'Inconscient ? L'homme a encore grand besoin, croyons-nous, de quelques impératifs catégoriques.

R. DE LAROMIGUIÈRE.



LE THÉATRE A PARIS
UN TACITURNE

PAR HENRI DELORIÈRE

EN HAUT, JOUVET ET RENOIR, AU DESSOUS, LECOURTOIS (JOE), EXCELLENT JEUNE PREMIER, ET Mme V. TESSIER (ISABELLE) L'INTELLIGENCE MÊME. AVEC EUX, Mmes BOGAERT ET MARIE-LAURE, ET ROMAIN BOUQUET ONT FORT BIEN SERVI L'AUTEUR ET SON DESSEIN.

Un *taciturne*, de M. R. Martin du Gard, au théâtre Louis Jouvet.— Voici le sujet — quasi médical — de cette pièce :

Thierry, aidé de sa sœur Isabelle et de leur cousin Armand, dirige une importante entreprise industrielle. Entre lui et sa sœur paraît exister une espèce d'amitié amoureuse, si ce n'est pis. Le même sentiment semble unir Isabelle et son amie d'enfance Wanda, elle aussi collaboratrice de l'entreprise. Thierry a décidé de ne point remplacer un employé qui vient de mourir. Mais un tout jeune homme, Joë, sollicite l'emploi. Il plaide sa cause avec tant de fougue et d'intelligence que Thierry se laisse fléchir, à l'étonnement d'Isabelle et d'Armand. Joë tient toutes ses promesses : c'est un collaborateur précieux, impeccable. En outre, sa puissance de sympathie conquiert tout l'entourage. Isabelle, dont il s'est épris, n'échappe pas à son charme. Elle refuse pourtant de l'épouser. Il la presse. Elle finit par lui confesser qu'à douze ans elle a frappé d'un coup de couteau dans le dos une petite camarade, par obscure jalousie. Isabelle a été punie par plusieurs années de détention dans un bagne d'enfants. Recueillie par Thierry à la mort de leur père, elle ne songe plus qu'à aider son frère et à continuer d'expier. Enfin, Joë triomphe de la résistance d'Isabelle. Ils se fiancent. Lorsque Thierry est informé de leur accord, il déclare, avec une extrême violence, s'y opposer. On croit derechef qu'il aime d'amour sa sœur. Armand l'amène à voir clair en lui-même. Thierry aime, non pas Isabelle, mais Joë. Alors, effrayé, révolté par son propre « inconscient », il se tue.

L'on pouvait craindre, sur la foi des on-dit, qu'une telle pièce ne dégageât on ne sait quel relent de sensualité malsaine. Mais l'art de l'auteur fut de se placer sur un plan où ces mots : « sain », « malsain », « sensualité », n'auraient plus qu'un sens ridiculement conventionnel. Car nous sommes ici en pleine psychanalyse.

Le Taciturne s'éprenant de Joë, Isabelle, qui a jadis poignardé Wanda et maintenant se laisse par elle baiser sur la bouche, on n'a pas envie d'ironiser sur ces trois personnages, de les appeler « tout ce joli monde », de les traiter d'anormaux. Ce sont des malheureux en proie à l'inconscient, et c'est une passionnante leçon clinique qui nous est faite sur leur cas. Il y a mieux, et c'est du grand théâtre : des premières aux dernières répliques, un *fatum* planc sur Thierry. Et ce n'est plus tout à fait la fatalité antique. Les Anciens avaient bien tout pressenti, mais il leur manquait les lumières de nos Sciences.

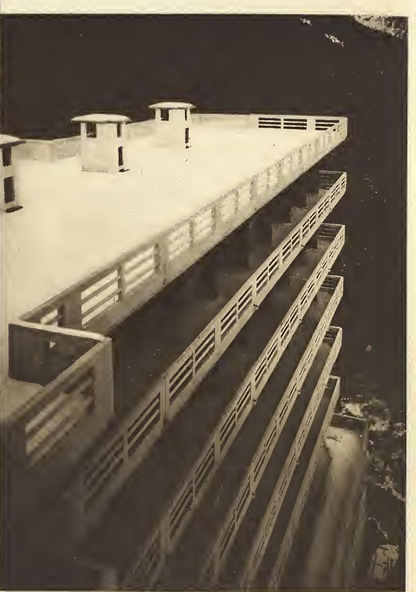
Maintenant, une remarque : Thierry, Isabelle et Wanda sont de troubles individualités, et Armand, lui, pousse l'esprit critique et la clairvoyance jusqu'à un cynisme désespérant. Seul, Joë, *leur cadet à tous*, est parfaitement net, supérieurement pur. Ce Parsifal du haut négoce est un franc amoureux, sans complications. Il existe certes dans la vie réelle, mais ce serait une erreur de croire qu'il symbolise la jeune génération, laquelle comprend apparemment, en même proportion que ses aînées, des braves gens, des anormaux et d'impudents arrivistes.

Ce qui tend, et c'est heureux, à disparaître, c'est le sceptique total de l'espèce d'Armand (merveilleusement joué par Louis Jouvet), qui a trop raisonné pour être encore capable d'agir. Son oraison funèbre à l'adresse de Thierry tient dans ce mot : « L'imbécile ! » Armand n'en représente pas moins un scepticisme sans autre issue que le néant. Le suicidé, lui, a cédé au désespoir (Pierre Renoir tient avec un profond talent ce sombre rôle) ; mais il a obéi, en outre, à une sorte de point d'honneur, à une loi morale, à l'une des règles inventées par l'Homme pour conserver sa propre espèce : il figure ainsi, paradoxalement, la vie même.

En résumé, voilà une œuvre dont le sujet faisait tout craindre et qui, à force sans doute de franchise, grâce aussi à un art littéraire de premier ordre, ne cesse pas un instant d'être haute et forte.



SANCELLEMOZ



LES ÉTABLISSEMENTS DU DOCTEUR TOBÉ, PROTÉGÉS CONTRE LES VENTS DU NORD-NORD-OUEST ET DU NORD EST PAR LA CHAINE DES FIZ, BÉNÉFICIENT, AU LIEU DIT SANCELLEMOZ, DU MAXIMUM D'ENSOLEILLEMENT, PAR LEUR EXPOSITION AU PLEIN MIDI. ILS COMPRENNENT LA CLINIQUE D'ASSY ET LES SANATORIUMS D'ASSY. DU SANATORIUM DE SANCELLEMOZ, VISIBLE CI-DESSUS, LE REGARD EMBRASSE MÉGEVE, COMBLOUX, SAINT-GERVAIS, TOUT LE MASSIF DU MONT-BLANC, DU BUET AUX ARAVIS. CI-CONTRE, LES BALCONS ÉTAGÉS ET «L'HÉLIODROME». EN PAGE DE DROITE, LE SANATORIUM.

La forêt de sapins en pentes douces ou abruptes, les éboulis du Dérochoir, décombres géants, un petit Lac Vert — c'est son nom — où se renverse l'image du Mont Blanc, des ruines romaines aux bords de l'Arve, des murailles rocheuses qui arrêtent le regard ou d'immenses échappées qui lui offrent l'essor et l'invitent à voler aux hautes prairies, aux cols, aux neiges et aux cimes : voilà quelques prestiges du pays de Passy, en Haute-Savoie.

C'est là, à trois lieues de Saint-Gervais-les-Bains, que se dresse l'un des ouvrages d'art et de science les plus parfaits de l'Europe et du monde : le sanatorium de Sancellemoz.

Le médecin — en l'espèce le Docteur Tobé — l'ingénieur et l'architecte se sont associés là pour bâtir à 1.050 mètres d'altitude le vaste refuge de ceux que la plaine et la ville ont blessés au poumon.

Avant d'ouvrir le roc et de dresser sept blancs étages au flanc de la montagne, ils ont pris conseil de la rose des vents, consulté l'air et ses fleuves chauds ou froids et surtout recherché l'alliance du soleil.

Maintenant, l'on voit, au milieu du cadre vert des sapinières, plus de cent fenêtres à balcons absorber avidement, avec l'air pur, la longue lumière du sud. Au-dessus des sept étages, de vastes terrasses forment comme une plage — « l'héliodrome » — inondée de clarté.

Et quant à l'intérieur de ce palais du repos, un machinisme merveilleusement perfectionné y distribue, du sous-sol où bourdonnent les dynamos jusqu'aux terminus des ascenseurs, en passant par les salons, les chambres, les couloirs, les salles de services médicaux, les collecteurs de poussières, le standart téléphonique à 160 postes, etc., la chaleur, ou la lumière, ou l'énergie... Mais c'est surtout le palais des mille gestes secourables.

Avec une gravité qui sait, à l'occasion, sourire, le Docteur Tobé « gouverne » la clinique et les sanatoriums d'Assy et, médicalement parlant, l'hôtel du Mont-Blanc. Un éminent état-major l'entoure. Le Docteur Maurer, chirurgien des Hôpitaux de Paris, vient fréquemment pratiquer les phrénicectomies, les thoracoplasties et toutes les autres interventions. Le Docteur Degcorges, (assistant du Docteur Tobé à l'hôtel du Mont-Blanc), le Docteur Lowys, (chargé de la Clinique d'Assy), le Docteur Douady, ancien interne des Hôpitaux de Paris, le Docteur Kanony, (phtisiologue et oto-rhino-laryngologiste, ancien interne des Hôpitaux de Paris, qui assure le service du sanatorium « Hommes »), sont groupés autour de l'énergique directeur de Sancellemoz, pour défendre, avec tout l'art, la foi, le dévouement humainement possibles, la grande nef émouvante contre les assauts du mal.

Là, dans le site magnifique, baignés de profond silence et comme bercés par lui, les hôtes sacrés attendent que le lent travail de la nature, aidé par une science qui nulle part ailleurs qu'en de tels lieux n'est à ce point « cœur et esprit », leur dispense la force qu'il faut pour redescendre vers le bruit, la fièvre et les rudes et tristes heurts des hommes d'en bas.

Docteur A. B.





ENTRE LA GRANDE ET LA PETITE BIBLIOTHÈQUE, L'UN DE CES RADIATEURS DIRECTS DONT LA GAMME DE PUISSANCE PERMET UNE ADAPTATION AUX LOCAUX DE TOUTES DIMENSIONS. L'ON REMARQUERA LE FAIBLE ENCOMBREMENT DE L'APPAREIL ET SES FACILITÉS DE DÉPLACEMENT

LE CHAUFFAGE ÉLECTRIQUE POUR TOUS

De tout temps l'homme a cherché une protection efficace contre les atteintes du froid. La découverte du feu a permis à l'homme des cavernes de conjurer les maux et l'inconfort dûs aux rigueurs de la température. Plus tard, les systèmes de chauffage s'étant perfectionnés, « l'hypocauste » décrit par les auteurs latins et que les résultats de nombreuses fouilles ont permis de reconstituer assez exactement, assurait le chauffage de la maison romaine au moyen d'un foyer unique.

Ainsi les archéologues nous apprennent que le chauffage central ne date pas d'hier ; mais de l'hypocauste romain comparable à notre calorifère à air chaud auquel il est cependant de beaucoup supérieur, il ne restait que des vestiges après l'invasion des barbares dont la force et le nombre ont pu anéantir une civilisation déjà tellement avancée.

Après la disparition d'un système aussi remarquable, l'humanité reste plongée dans l'ignorance en matière de chauffage, pendant quelque 14 ou 15 siècles. La cheminée, le poêle et d'autres procédés furent utilisés successivement, mais leur insuffisance était telle qu'hier encore se posait avec autant d'acuité le problème du chauffage.

C'est, une fois encore, l'électricité qui, rénovant à la fois le décor et les procédés, a permis de réaliser le mode de chauffage idéal, aussi parfait qu'on puisse l'imaginer et qui résoud entièrement le problème.

Les appareils électriques, dont les lignes sobres sont parfaitement compatibles avec notre souci d'élégance, séduisent notre esprit moderne et satisfont notre sens pratique.

Radiateurs directs, à action immédiate, et poêles à accumulation sont d'une souplesse incomparable.

Leur allure est réglable par l'usager lui-même, mais l'adjonction d'un thermostat peut rendre absolument automatique la manœuvre, supprimant ainsi toute surveillance devenue inutile, et par suite, toute main-d'œuvre, tandis que la température se maintient rigoureusement constante.

Du point de vue économique, il restait à rendre accessible à tous l'usage des appareils électriques. C'est maintenant chose faite. Le problème a été heureusement résolu par les distributeurs d'énergie qui consentent à d'importantes réductions sur les prix du courant destiné à de tels usages, et par les constructeurs qui ont imaginé les poêles à accumulation, construits pour utiliser au mieux les avantages offerts par les tarifications en vigueur sur la plupart des secteurs.

Il est à remarquer cependant que la façon d'utiliser les appareils influe considérablement sur le facteur « prix d'exploitation » et l'on ne doit pas craindre de faire appel à des spécialistes dont les conseils sont indispensables pour obtenir le meilleur rendement.

Une installation soigneusement étudiée et judicieusement conçue par des Ingénieurs Spécialisés, assure à toute personne soucieuse de son plus grand confort tout l'agrément qu'elle est en droit d'en attendre.

F. Carrel,
Licencié ès sciences, Ingénieur E. S. E.

Les lecteurs de cette revue qui envisageraient (pour Paris seulement) une installation de chauffage électrique, trouveront le meilleur accueil auprès des Ingénieurs du bureau d'Information de la C. P. D. E., 11, boulevard Haussmann (Taitbout 66-60) où ils pourront obtenir gracieusement tous renseignements utiles ou projets d'installation.

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT. R. C. Seine 2.514

Imprimerie Kapp, 130, rue de Paris, Vanves.

LABORATOIRES
DU DOCTEUR DEBAT



STRIBICK, FALLY & Cie CLICHY.

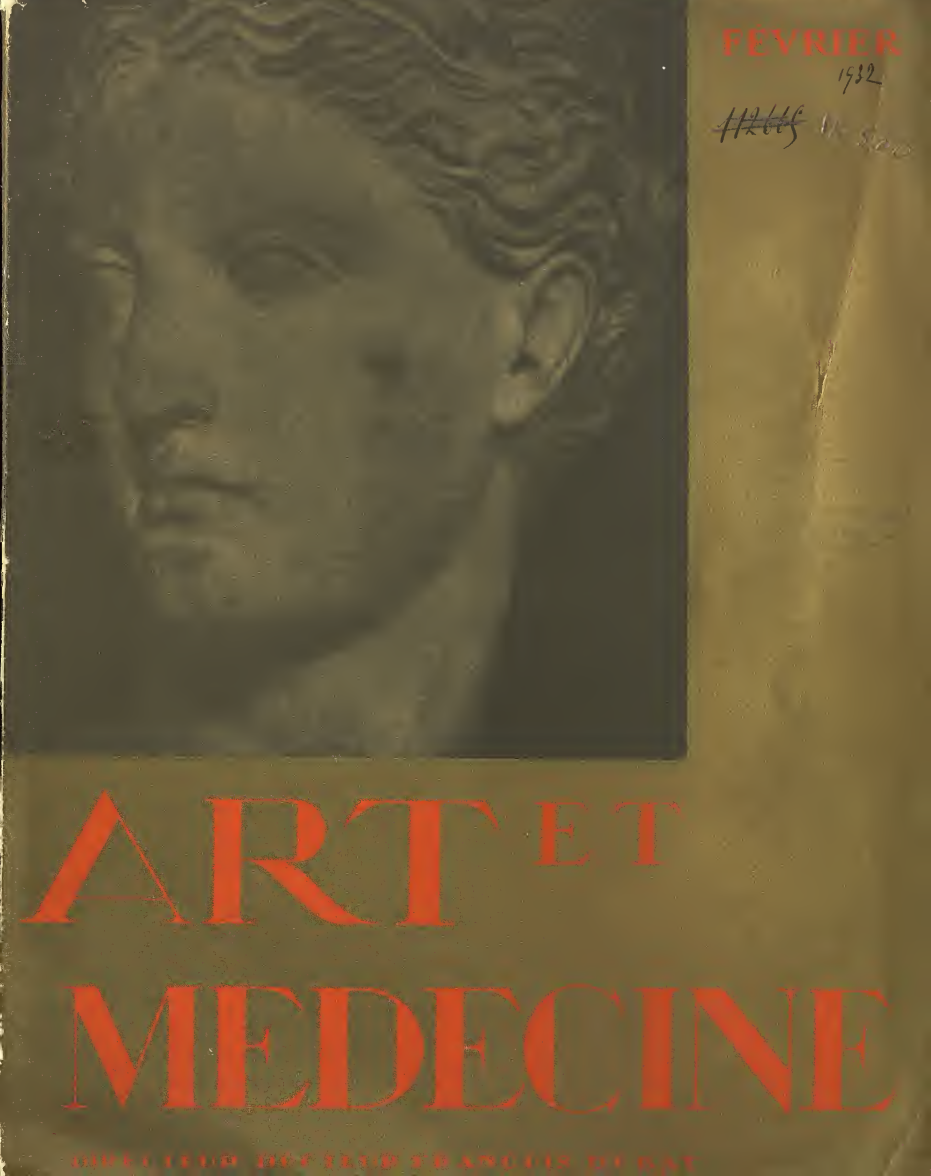

FÉVRIER
1932
ART ET MEDECINE
DIRECTEUR DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT



Photo Régis Lebrun.



Photo Regis Lebrun

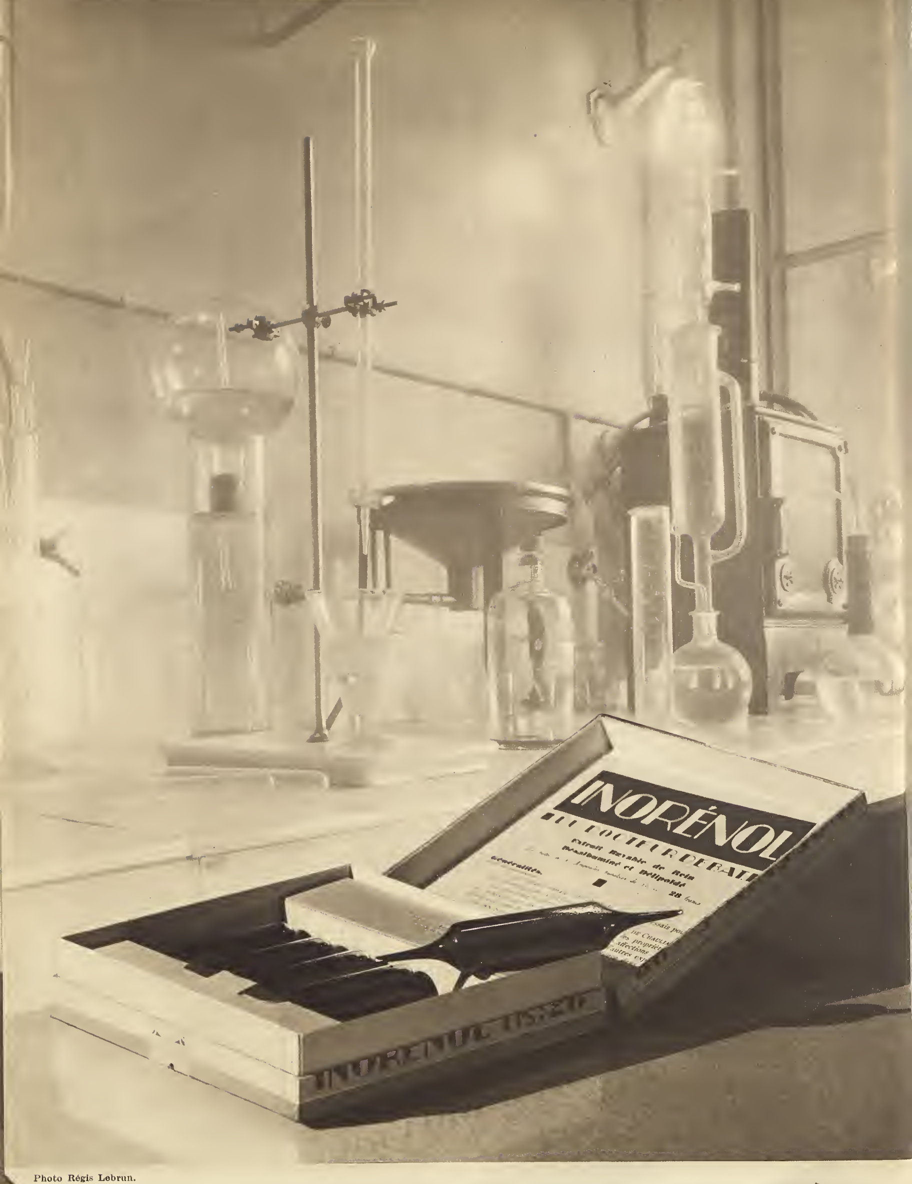


Photo Régis Lebrun.



Photo Régis Lebrun.

SOMMAIRE

FÉVRIER 1932



ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Prony

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ETRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS.

A NOS LECTEURS

Nous recevons chaque mois de très nombreuses cartes de demande d'échantillon sans adresse d'expéditeur.

Nous nous excusons de ne pouvoir ainsi donner satisfaction à ces confrères.

A LA LÉPROSERIE DE HARRAR

" Cette situation du lépreux, frappé d'ostracisme, et relégué, dès la vie, dans la région des morts, sert à expliquer le désordre moral qui finit par envahir l'esprit de ces infortunés, au point d'en faire de véritables anarchistes et les jurés ennemis de l'humanité ; si bien qu'alors la lèpre devient pour l'âme la maladie du désespoir. " **(Lettre de Mgr. JAROSSEAU)**

En Abyssinie, la vie de famille est interdite au lépreux. Dès l'apparition des premières taches, des premiers tubercules, il quitte sa famille et son village. Les parents se partagent les pièces de terre, les têtes de bétail, les pieds de café... — Pour lui, mort civilement, quel que soit son rang social, il devra tirer ses ressources de la mendicité.

Les lépreux se groupent autour des villes ; et c'est en les voyant se traîner sous les murs de Harrar, défendant avec peine leur existence, le jour contre les hommes, la nuit contre les hyènes, que Monseigneur Jarosseau, Vicaire Apostolique des Gallas, résolut de leur venir en aide.

Il y a trente et un ans — 23 février 1901 — que la léproserie est fondée. Débuts modestes : chaque matin le R. P. Marie Bernard se transporte au quartier des lépreux, relégué sous les murs de la ville, accompagné de deux sœurs franciscaines. Pendant un an il leur distribue des médicaments, des soins ; par sa parole il apaise la révolte qui gronde souvent au cœur de ces malheureux, devenus du jour au lendemain des proscrits, des parias et des relégués, après avoir été, parfois, des chefs.

Peu de temps après, S. A. le Raz Makonnen, parent du célèbre empereur Ménélick et père de S. M. Aïlé Selassié, l'empereur actuel, fait don à la mission du terrain où s'élèvent aujourd'hui les 50 « toucoules ». Il faut 16 mois d'un travail acharné pour aménager le terrain et les locaux. Et lorsque, en juin 1902, le R. P. Marie Bernard prend possession des locaux, il doit faire face à de nouvelles difficultés.

De la part des lépreux d'abord : révoltés, anarchistes, frondeurs, braillards, habitués au vagabondage, ils doivent se soumettre à un régime de clôture mitigée, à une discipline paternelle.

C'est trop leur demander, et ils déclarent un jour au gouverneur de la ville, venu pour les calmer, qu'ils ne reconnaissent aucune autorité, ni aucune loi. Petit à petit, tout finit par s'apaiser.

Ce sont ensuite les Européens de Harrar, qui, après avoir vu pendant longtemps et sans émotion les lépreux circuler dans les rues, découvrent soudainement le danger de la contagion et en conséquence demandent par pétition la suppression de la léproserie... Un peu plus tard, c'est un grand personnage religieux de l'Église d'Alexandrie, qui vient solennellement lancer des anathèmes contre l'œuvre et les ouvriers... Ménélick se fâche, il prend la léproserie sous sa protection hautement déclarée. On ne parle plus de la pétition, ni des foudres de l'Évêque Orthodoxe.

Pendant huit ans, le Père Marie Bernard demeura à la léproserie. Puis d'autres champs d'action, d'autres champs de bataille l'ayant attiré, la léproserie fut confiée au R. P. Charles qui la dirige depuis 23 ans.

L'œuvre, depuis sa fondation, a hospitalisé 360 lépreux et lépreuses, entièrement à sa charge. Le service médical a été assuré par le R. P. Charles et les sœurs franciscaines.

Ces derniers temps, l'arrivée à la Mission d'un médecin catholique a permis à l'œuvre d'étendre son action sur les villages de lépreux. Trois fois par semaine, le médecin, accompagné des lépreux infirmiers bénévoles, se rend dans une agglomération habitée par des familles de lépreux. Pansements et piqûres s'y font en plein air, mais bientôt une infirmerie, construite par les soins du gouvernement impérial, permettra de soigner, dans les meilleures conditions, un plus grand nombre de lépreux et d'indigents.

Chaque jour, soit au village, soit à la léproserie, cent lépreux reçoivent les soins nécessaires. Nous ne pouvons faire ici une étude sur la lèpre, mais nous pouvons dire que les traitements les plus modernes sont appliqués aux lépreux, et cela grâce à la générosité de la plupart des grandes maisons de spécialités françaises. Les observations sont tenues à jour, et lorsqu'elles seront assez nombreuses, les données d'un travail d'ensemble pourront s'en dégager. Docteur FÉRON.



« LÈPRE » nous a été proposé le jour même - curieuse coïncidence - où nous parvenait d'Abyssinie « La Léproserie de Harrar ». La publication simultanée de ces deux articles est destinée, d'une part, à faire connaître l'œuvre admirable que poursuit à l'étranger, dans une injuste obscurité, un petit groupe de Pères et de Sœurs franciscaines ; d'autre part, à attirer l'attention des chercheurs sur un mal qui affecte, entre autres régions tropicales, plusieurs de nos colonies. Une certaine propriété du bacille de Hansen, que Mme Titaÿna voulut mettre en lumière, nous paraît mériter d'être étudiée — tout au moins discutée, — comme l'ont été les rapports de la syphilis avec le génie. L'audace d'une grande voyageuse (elle choisit au péril de sa vie nombre de ses sujets) peut ici servir une cause émouvante.

LÈPRE

PAR TITAŸNA

« Le petit cotre portait « la moisson maudite des lépreux, fleurs vénéneuses accrochées au corail des îles basses, aux passes traîtresses... Nous étions seuls... remorquant ce cercueil de vivants... le soleil des tropiques brûlait ma nuque d'un fer rouge.»

En mon cœur, je l'appelle la Volupté rose. Pour notre ignorance elle revêt peut-être ce masque donné par la Religion à l'Amour : monstrueux. Non Révélée, elle est encore enclose dans le Paradis terrestre.

■

Un grand jardin dont les allées sont d'eau : au milieu du cercle tremblé des cocotiers devenus dans le soleil couchant un gigantesque brasier, elles se teignent de toutes les douceurs, avant de s'embraser vers les rives d'un ciel pareil à l'autre. Puis, les pâleurs du centre s'étalent, les flammes meurent, les cocotiers ont fini de brûler, ne sont plus qu'un bois calciné derrière lequel, déjà, se glisse la lune. Un flamant rose, debout, devient un flamant noir.

C'est ici le pays de la lèpre.

Beauté, Stupéfiant, ici des hommes tu fis des dieux : hommes-plantes.

■

Un jour, dans ton dos ou sur ta main, une légère tache indolore, rose comme le lagon, à l'heure où les aquarellistes plantent leur chevalet face à Mooréa.

Désormais, arraché à ta plage de sable ouvrant ses bras vers la pleine mer, tu seras l'hôte d'une petite case de bois au fond d'une vallée séparée des vivants.

Lépreux.

Pour nous, tu es seulement un mort qui le sait. Tu vas assister sous le soleil à ta pourriture du tombeau.

Mais au fur et à mesure que ton corps se séparera de toi, que tes doigts, tes mains, tes membres tomberont, tu entreras, mystérieux et initié, dans cette vie dont nous ignorons la joie...

Tes yeux couleront sur tes joues léonines, tes lèvres seront dévorées par un sourire immuable, tes oreilles seront mangées par le vent qui passe, comme les pétales des fleurs.

Alors tu verras ces paysages, nuées qui passent sans que nous puissions les fixer ou les comprendre. Tu chanteras ces harmonies inexprimées que seules tu entendras.

Initié, ton corps déchu entrera dans l'Amour.

Les hommes regarderont ta peau malade et parce

qu'ils ne savent aller au delà, ils ignoreront le domaine dans lequel tu te meus.

Lèpre. Psychose.

Il en est ainsi que de cette syphilis où certains puisèrent leur génie. Très au delà du génie encore humain, voici le mysticisme, parcelle de Divinité.

■

Dans la léproserie où je vais chaque jour en cette île chantante et chantée par les errants du Pacifique, il est un pavillon réservé aux grands lépreux : ceux dont il ne reste que l'essentiel à la vie.

Ce matin, une femme a disparu. Je la connais. Elle n'a plus d'âge, plus de pieds, plus de mains. Sa face est tordue par la bourrasque d'une lèpre nerveuse. Quel être vivant a emporté dans ses bras par les sentiers de la montagne ce corps qui peut à peine ramper ?

C'est un jeune Chinois. Il a vingt ans. Sa taille est élancée, ses membres souples, et son visage aux yeux longs, harmonieux comme ces chants exotiques qui ne finissent pas dans le ton, et laissent l'âme insatisfaite et suspendue.

Depuis huit jours il est entré au village maudit pour une tache apparue sur l'omoplate. Dans sa case de reclus et d'exilé, il a installé la vieille maorie, enlevée de toutes ses forces de jeune athlète. Maintenant il la veille, la panse, la berce. Pour elle, il cultive légumes et fleurs. Pour elle il se lève avant l'aube, afin de cuire le féi sous la cendre. Pour elle, il accomplit les besognes serviles que demande l'infirmier.

De toute sa chair il en a fait sa femme.

Je suis allée près d'eux. Parce qu'elle ignore le pidjin english, j'ai questionné :

— Tu es à peine atteint. J'ai le pouvoir de te rendre à ton pays. Tu guériras. Veux-tu partir ?

La réponse a été lumineuse :

— Pas sans elle.

■

Cette jeune femme a vingt-deux ans. Elle est belle. Elle est saine. Depuis trois ans, elle est volontairement enfermée avec les « malades » pour ne pas quitter son mari, vieux tahïtien pourri.

Il est mort cette semaine, et j'ai sous les yeux la supplique que sa veuve, élevée « à la mission », vient d'adresser au gouvernement. Elle implore la grâce d'avoir le droit de ne jamais retourner vers les vivants pour demeurer sur la tombe du mort.

Près du docteur, des gardiens, j'ai enquêté avec âpreté :

— Elle a donc ici une attache ?

—Non. Elle adorait son mari. Mais que voulez-vous ! Elle a goûté du lépreux : elle sait bien qu'elle ne pourra jamais plus s'en passer !

Chaque nuit, malgré surveillances, sanctions, armes et coups, des hommes et des femmes sains franchissent de terribles kilomètres à travers la montagne pour venir dans la vallée maudite dérober aux élus quelques heures de joie secrète.

Dans ma mémoire, se trace en lettres déformées et roses, cette phrase prononcée par un blanc un soir lourd et chaud où, sous l'humidité écrasante, les fleurs mouraient stériles comme nos pensées.

—Pourquoi je reste ici ? Parce que c'est le seul pays au monde où je puisse me procurer facilement des lépreuses.

■

La mauvaise goélette sur laquelle je naviguais subissant tour à tour la douche tiède des pluies tropicales, ou celle plus froide des vagues, errait d'ordinaire entre les îles hautes sur les rives desquelles les belles filles nous accueillaient en chantant, se jetant à la nage à notre rencontre.



Nous reçûmes l'ordre de faire voile vers le Sud, afin de recueillir la moisson maudite des lépreux, fleurs vénéneuses accrochées au corail des îles basses, aux passes traîtresses.

La population les accompagnait jusqu'au rivage, les regardait grimper sur le petit cotre que nous tirions derrière nous à la dérive. Puis la ligne des cocotiers s'estompait dans la réverbération, un moment encore les ululements des conques marines déchiraient l'air, et nous étions seuls courbés sur les lames, remorquant derrière nous ce cercueil de vivants, qui, en tas sur le pont, offraient leur pourriture au soleil.

Lorsque le vent tournait, la puanteur chez nous était si forte qu'elle imprégnait toutes choses, depuis nos vêtements de toile usée, jusqu'aux boîtes de corned beef notre seul aliment.

Au troisième jour (la mer n'avait d'autre trouble que le passage léger des poissons volants), je tenais la barre. Et soudain, il me sembla que mon esprit ouvert à des visions nouvelles comprenait brusquement l'irréel de la vie. Fantômes nous étions, fantômes sans consistance ni temps, ni lieu. Cramponnée à une barre illusoire, je me laissais emporter par les grandes ailes blanches, vers un infini que je n'atteignais pas, rivée par le poids de cette ordure à des flots glauques qui me retenaient comme une ventouse.

Le soleil des Tropiques brûlait ma nuque d'un fer rouge, me revenait au visage, renvoyé par le parquet lavé. Le vent gonflait à peine les ailes.

J'ai deux anges, la grand'voile et la misaine...

Soudain l'air vibra. Tout mon corps s'enveloppa de musique. Les lépreux chantaient. Leur chœur fait de notes graves et hautes, de plaintes longues et de cris de joie, atteignit l'horizon, le recula.

Juchés sur leur détresse, ils célébraient ce ciel de joie que je n'atteignais pas.

TITAŸNA.

Archipel des Tuamotus. — Paris.

LA BRETAGNE
ET LES BRETONS

PAR CHARLES LE GOFFIC
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

De même qu'il y a les Espagnes et non l'Espagne, selon Barrès (et les événements ne lui ont pas donné tort), il y a plusieurs Bretagnes dans la Bretagne et qu'il ne semble pas si facile, à première vue, de ramener à l'unité.

Non pas seulement une haute et une basse Bretagne — division reçue et courante — ou une Bretagne des bois (Argoat) et une Bretagne de la côte (Armor), mais une demi-douzaine d'autres Bretagnes, neuf en tout pour préciser, juste autant qu'il y



hoto Kertesz.

Photos Zuber.

A GAUCHE, UN ASPECT DU FINISTÈRE ÉTERNELLEMENT ATTAQUÉ PAR LES LAMES. C'EST L'UN DES ENDROITS DE NOTRE LITTORAL OU L'OCÉAN BRISE LE PLUS FURIEUSEMENT ET CACHE LE PLUS DE PÉRIL SOUS LE LUISANT DRAMATIQUE DE SES REMOUS. CI-DESSUS, LA PLAGE DE SAINT-MALO CRIBLÉE DE CES MILLIERS D'ORIFICES QUE FONT LES ANIMALCULES ABANDONNÉS PAR LE JUSANT. CI-CONTRE, AMAS DE ROCHERS POLIS.

avait de grandes seigneuries bretonnes sous la féodalité et de diocèses bretons avant la Constituante. Comme nos pères n'étaicnt pas des idéologues, mais des gens attentifs à plier leurs conceptions économiques, administratives, religieuses aux lois du monde physique, nous pouvons en inférer presque sûrement que ces divisions ecclésiastiques et politiques répondaient à de solides réalités.

De fait, pour ne parler que de la Basse-Bretagne ou Bretagne bretonnante, on reconnaît aujourd'hui encore, du premicr coup d'œil, un Léonard d'un Trégorrois, un Vannetais d'un Kernévote (ou Cornouaillais). Ni le type ethnique, ni le costume ne sont les mêmes, ni peut-être la façon de voir, ni sûrement celle de s'exprimer : si le fond de l'idiome est identique, les quatre diocèses bas-bretons, correspondant aux anciens comtés de Vannes ou Broërec, de Cornouaille, de Léon et de Tréguier, employaient chacun un dialecte différent. Les limites des diocèses ont

Photo Zuber.



DANS LA BAIE DE DOUARNENEZ, BARQUES DE PÊCHE QUI SE BALANCENT DANS L'ATTENTE DES GRANDS BERCEMENTS DU LARGE. " DE LA MER SANS DOUTE ET DES APPELS A L'AVENTURE QUI CHANTENT SUR LA LÈVRE DU FLOT... VINRENT (A L'ESPRIT BRETON) SON INSTABILITÉ, SON BESOIN PERPÉTUEL DU "PLUS OULTRE ", CE TOURMENT DE L'INFINI QUI POUSSE, AU VIe SIÈCLE, SAINT-BRANDAN ET SES MOINES ...A LA RECHERCHE D'UNE TERRE DE PROMISSION ET AUQUEL, DE NOS JOURS, CHATEAUBRIAND DONNE SA FORME LITTÉRAIRE ET DÉFINITIVE DANS RENÉ ".

changé : les dialectes sont demeurés avec leurs particularités syntaxiques et morphologiques. Jusqu'à la prononciation qui diffère : dans le chantant et traînant *i-a* (oui) des paysannes de la Cornouaille finistérienne (avec l'accent tonique très prononcé sur l'*i*), vous aurez peine à retrouver le dur et massif *ia* des Léonards qui ne pratiquent pas la diérèse. Ces compartiments linguistiques étonnent d'abord chez un si petit peuple. Mais n'en était-il pas ainsi chez les Grecs au temps de Périclès ? Comme eux, les Bas-Bretons du temps de M. Doumer ont leur ionien dans le dialecte kernévote, leur éolien dans le léonard, leur attique dans le trégorrois, leur dorien dans le vannetais, celui-ci tout à fait à part et presque incompréhensible pour les oreilles des voisins.

Que d'autres différences on pourrait noter! Mais sont-elles si irréductibles au demeurant que, de toutes ces Bretagnes, rapprochées, fondues, ne conservant que leurs traits généraux, on ne puisse faire une Bretagne à peu près homogène, où Nantes elle-même et toute la région de la basse Loire trouveraient leur place, bien qu'entre Nantais il ait été assez bien porté, naguère encorc, de faire fi du titre et de la qualité de Breton ?

Ce n'est plus le cas aujourd'hui où Nantes entend être aussi bretonne que Rennes, Brest et Saint-Malo. Avec raison en somme. Toute considération politique, tout esprit de parti écartés, qui contesterait par exemple qu'un Aristide Briand, qui est Nantais, présente quelques-uns des traits les plus caractéristiques de la race bretonne, race féminine par excellence, et qu'on retrouve notamment en lui ses dons extrêmes de séduction, sa souplesse ondoyante et ce que les uns, avec Michelet, appellent son goût de l'aventure et de la chimère, les autres, avec Renan, son incurable idéalisme, sa passion de l'absolu ? Comme il est incapable de se donner à moitié, le Breton est incapable de se contenter d'une vérité incidente et fragmentaire. Et peut-être enfin ce que La Bruyère dit du cœur que, seul, il admet les incompatibles, on l'appliquerait assez bien aux Bretons qui sont par-dessus tout, des sentimentaux. Chanter *l'Internationale* en sortant de la grand'messe est une chose qu'on ne voit que chez eux, mais qui n'étonne pas outre mesure chez ces grands enfants illogiques, pour qui l'inconséquence est comme une seconde nature. Car leur entêtement, leur attachement au passé ne sont pas des légendes, non plus que leur individualisme ni leur esprit d'indépendance. (Peut-être est-il juste d'indiquer qu'il est des parties de la Bretagne où idéalisme et entêtement s'entremêlent particulièrement et forment à eux deux tout l'essentiel du caractère ; et je songe aux Malouins et surtout à l'un d'eux : J.-J. Lemordant, sublime héros d'épopée pendant la bataille de la Marne, prestigieux martyr quand, aveugle, il réconfortait ses compagnons dans les prisons d'Allemagne et incomparable apôtre de la France et de l'art quand, après la guerre, il est allé de ville en ville, réveiller



Photo G. Krull.

AU PORT DE DOUARNENEZ, LES PÊCHEURS VÉRIFIENT LEURS FILETS AUX MAILLES SERRÉES. C'EST ICI LA "MÉTROPOLE DE LA PÊCHE SARDINIÈRE ". UN GRAND NOMBRE DE BATEAUX ANIMENT L'EAU GRISE OU VERTE AUX TREMBLANTS REFLETS. LES FILETS SONT BLEUS ET BEAUCOUP DE VOILES DIVERSEMENT TEINTÉES DONNENT ENCORE A CE SITE MARIN, MALGRÉ L'USAGE DE PLUS EN PLUS RÉPANDU DES BARQUES A MOTEUR, UN AIR DE FÊTE VERSICOLORE. DE LA JETÉE, L'ON JOUIT D'UNE VUE SPLENDIDE SUR TOUTE LA BAIE DE DOUARNENEZ.

les consciences assoupies.) Les Bretons ont fait la chouannerie, réaction violente contre le philosophisme constituant, mais après avoir saccagé les châteaux et les moûtiers et pas du tout (je crois l'avoir montré dans un livre récent) par regret de l'ancien régime. Simplement parce qu'on proscrivait leurs prêtres, qu'on leur substituait des « intrus » qu'ils ne connaissaient pas. Michelet les appelle quelque part « les fils aînés de la Liberté ». Aînés à ce point qu'ils étaient déjà républicains sous le grand roi, au temps où la révolte des Bonnets rouges faisait trembler Mme de Sévigné dans sa terre des Rochers, et où ils donnaient à la Déclaration des Droits de l'Homme cette espèce de préambule plein de grondements souterrains que fut le *Code paysan*. Si dégagés du fétichisme nobiliaire, si imbus de démocratisme, pour tout dire, qu'au plein de leur ferveur chouanne, quand les émigrés ne se conduisaient pas à leur gré, ils les fusillaient au coin du bois comme de simples « Bleus ».

On sait assez qu'aujourd'hui même des municipalités communistes gouvernent Pont-Labbé, la capitale du pays bigouden, et Douarnenez, la métropole de la pêche sardinière. La devise de Pont-Labbé est heb-chang (sans changer), et on pourrait la trouver d'une belle ironie si les pays bretonnants (à quelques cantons près du Morbihan) ne s'étaient toujours montrés les plus « avancés » en politique, ce qui constitue aussi à sa manière une tradition. Les derniers bastions, assez vacillants, du conservatisme breton, il faut les aller chercher dans les départements purement « gallots » : la Loire-Inférieure, l'Ille-et-Vilaine. On voit quelle erreur ce fut de considérer le celtique armoricain comme « une langue réactionnaire ». Car il ne faut pas croire que Douarnenez,

UN VILLAGE DE LA BRETAGNE MARITIME. RUDESSE DES ROCHERS, CALME D'UNE ANSE PROFONDE, GRACE DE CYGNE D'UN PETIT VOILIER, BLANCHE MODESTIE DES MAISONNETTES, CIEL PARCOURU DE CES NUAGES QUE CHARRIENT SANS CESSE LES GRANDS VENTS D'OUEST, TELS SONT LES ÉLÉMENTS DE MAINT PAYSAGES D'ARMOR (BRETAGNE DE LA COTE). MAIS CES ÉLÉMENTS SE COMPOSENT DE MILLE FAÇONS, SUIVANT L'ORIENTATION D'UN RIVAGE TOUT EN CRÉNEAUX IRRÉGULIERS.



Photo Kertesz.

Photo G. Krull.

Photo Zuber.

DANS L'ILE D'OUESSANT, L'UN DES LIEUX LES PLUS ATTIRANTS, LES PLUS ÉMOUVANTS D'ARMOR PAR LA MER VIOLENTE QUI L'ENTOURE, PAR SES COTES DÉCHIQUETÉES ET SON REMPART DE FALAISES, PAR SES RÉCIFS ET SES BRISANTS HÉRISSÉS D'AIGUILLES... UN VIEUX MOULIN ÉTIRE SES BRAS DÉVÊTUS DE LEUR TOILE ET QUI ONT RENONCÉ. CI-CONTRE, UN SITE A TRESTRAOU, L'UNE DES PLAGES DE SABLE FIN DE LA STATION BALNÉAIRE ET CLIMATIQUE DE PERROS-GUIREC.



Pont-Labbé soient des exceptions. Pays côtiers sans doute. Mais, avant eux et de très bonne heure, l'intérieur, le centre fut touché : la région montagneuse de Scrignac, de Poullaoüen, de La Feuillée, n'a pas attendu à manifester un anticléricalisme farouche, longtemps particulier à la haute Cornouaille : dès avant le combisme, l'une de ses paroisses, pour profanation d'église, était mise en interdit par l'autorité diocésaine. Hier encore, à Poullaoüen, ancien pays minier, la municipalité socialiste affichait la vente publique, comme vieux matériaux, de deux délicieuses chapelles désaffectées de la Renaissance.



Photos Zuber.



EN PAGE DE GAUCHE : DANS UN CHAMP DES COTES-DU-NORD (PRÈS DE BRELEVENEZ) LA « LESSIVE » MET SA NOTE DE VIE RUSTIQUE ET FAMILIALE. CI-DESSUS, UN MENHIR PARMI LES BLÉS, ÉTRANGE MONUMENT DIT MÉGALITHIQUE ET AUQUEL ON NE SAURAIT, FAUTE D'EN CONNAITRE L'ORIGINE, DONNER UN NOM PLUS PRÉCIS. L'ON RENCONTRE EN EFFET DE CES « GRANDES PIERRES » NON SEULEMENT EN BRETAGNE, MAIS EN AFRIQUE, DANS L'INDE... LE MENHIR, TOUTEFOIS, SEMBLE BIEN NE POUVOIR ÊTRE QU'UN SYMBOLE DE FERTILITÉ. CI-CONTRE, RUE DE VILLAGE.



VIEILLE MAISON A SAINT-JEAN-DU-DOIGT, CHARMANT VILLAGE DU FINISTÈRE, AINSI NOMMÉ PARCE QUE SON ÉGLISE GOTHIQUE (1440-1513) CONSERVE UN DOIGT DE SAINT-JEAN-BAPTISTE. SAINT-JEAN, PLOUGASNOU, PLOUÉZOCH, LOCQUÉLONÉ, TRÉGASTEL-PRIMEL... AUTANT DE LIEUX OU LES PRESTIGES DU PASSÉ, ÉGLISES VÉNÉRABLES, CALVAIRES, ANCIENNES DEMEURES DE COUREURS DES MERS... S'AJOUTENT A CEUX D'UNE TERRE SINGULIÈREMENT PITTORESQUE.

Photo Kertesz.

Nul pays pourtant n'est plus breton. Nous chevauchons ici l'épine dorsale de la Bretagne, *keign Breiz,* les dures vertèbres qui s'emboîtent autour de l'énorme et sauvage cuvette connue sous le nom de Yûn-Ellez et qui fut peut-être, au temps de la préhistoire, une Caspienne en réduction, un Léman armoricain : ce n'est plus aujourd'hui qu'une immense tourbière, la plus funèbre du genre. L'imagination bretonne y a logé son Orcus, sa bouche de l'Enfer. C'est peut-être de là, comme d'une réserve infinie de tristesse, que découle la mélancolie foncière de la race. Et l'on ne peut s'empêcher, en tout état de cause, d'y voir un symbole de l'espèce de torpeur, de besoin d'anéantissement qui saisit à certaines heures, comme un buveur assommé par l'alcool, cette race extrême en tout, capable des pires excès comme des plus magnifiques élans d'héroïsme et de piété. On sait les belles pages inspirées par le *Yûn* au regretté Anatole Le Braz ; on connaît moins celles d'Hippolyte Violeau dont les *Veillées bretonnes* et les *Pélerinages de la Bretagne* sont d'ailleurs introuvables. C'est Violeau qui, le premier, a fait à ces lugubres solitudes la place qui leur convient dans la formation

LA SORTIE DE L'ÉGLISE A LOCRONAN. AVEC LES GRANDS PARDONS, CETTE ÉGLISE FAIT LA JUSTE GLOIRE DU VILLAGE. C'EST UN BEAU SPÉCIMEN DE GOTHIQUE FLAMBOYANT (XV[e] SIÈCLE). UNE CHAPELLE ATTENANTE CONTIENT LE TOMBEAU DE SAINT-RONAN (XVI[e] SIÈCLE) ET UNE MISE AU TOMBEAU DE MÊME ÉPOQUE. LOCRONAN POSSÈDE EN OUTRE SUR SA PLACE, RENDEZ-VOUS DES TOURISTES, DES MAISONS RENAISSANCE DU XVI[e] ET DU XVII[e] SIÈCLES, AVEC DES LUCARNES A FRONTONS ET DE VIEUX PUITS.



Photo G. Krull.

de la sensibilité bretonne. Et les bois, la mer — la mer surtout — eurent aussi leur part dans la formation de cette sensibilité.

O breiz-Izel, o kaera vro,
Koat en kreiz, mor en e zro.

« O Basse-Bretagne, s'écrie Brizeux, ô le plus beau des pays, — bois au milieu, mer à l'entour». Le poète exagère à peine, si réduite que soit aujourd'hui l'immense forêt centrale, *duna*, « la profonde », dont Paimpont, l'antique Brocéliande, n'est qu'un infime débris avec sa fontaine de Baranton et sa fontaine de Jouvence, transformées en marécages. Cette tournure particulière de l'esprit breton, ce goût de la chimère, de la féerie, qu'on y relève à toutes les époques, lui vint de là. Et de la mer sans doute et des appels à l'aventure qui



Photo Zuber.

LE CIMETIÈRE DE GUIMILIAU, QUI FORME, AVEC LE CALVAIRE ET L'ÉGLISE DE CE VILLAGE DU FINISTÈRE, UN TOUT ARCHITECTURAL TRÈS REPRÉSENTATIF DE L'ART BRETON. LES HUMBLES MAISONS NE CRAIGNENT PAS D'OUVRIR LEURS FENÊTRES SUR LE CHAMP DE REPOS : SIGNE DE CET ATTACHEMENT AU PASSÉ QUE NOTE LE MAITRE ÉCRIVAIN CHARLES LE GOFFIC. VOILA UN ASPECT DE LA « PATRIE DANS LE SENS COMPLET, PARFAIT, DU MOT, CE QUI S'ÉPROUVE PAR UNE FAÇON NATURELLE DE JOUIR ET DE SOUFFRIR AVEC ELLE ET LE GRAND DÉSIR D'Y VIVRE ET D'Y MOURIR. »

chantent sur la lèvre du flot lui vinrent son instabilité, son besoin perpétuel du « plus oultre», ce tourment de l'infini qui pousse, au VIe siècle, saint Brandan et ses moines dans leur quête marine à la recherche d'une terre de promission et auquel, de nos jours, Chateaubriand donne sa forme littéraire et définitive dans *René*...

Des fées, des bardes, des saints, des « imrams », des cantiques, des oriflammes, des « pardons », des calvaires, c'est, semble-t-il, l'autre face, la face mystique de la Bretagne. Peut-être est-ce la même face sous un autre nom. C'est en tout cas celle qui séduit les poètes, les artistes, celle dont le peintre strasbourgeois Jean-Georges Cornélius, fixé à Bourzouls-Bihan, près de Ploubazlanec, le pays des pêcheurs d'Islande, me dira (de quel ton religieux et pénétré !) :

— J'ai trouvé en Bretagne bien autre chose que l'occasion d'une bonne prière : moi, déraciné Alsacien, j'y ai trouvé une patrie, patrie infiniment maternelle, qui, sous une première apparence morose, cache le sourire des sourires, le sourire d'après les larmes, le sourire même que doit avoir Notre-Dame quand elle accueille le pèlerin qui n'en peut plus... Oui, une patrie dans le sens complet, parfait, du mot, ce qui s'éprouve par une façon naturelle de jouir et de souffrir avec elle et le grand désir d'y vivre et d'y mourir. C'est bien là de l'amour, non le plaisir — un peu bas, un peu vulgaire — d'appartenir à une province pittoresque... J'ai succombé au charme d'une fée passée sainte et me voici l'adorant, Breton aux racines neuves. Ma Bretagne, c'est une Viviane devenue chrétienne et martyre, une enchanteresse catholique, qui n'a pas su renoncer à son ancienne puissance, mais qui exerce maintenant ses sortilèges au nom de la Très Sainte Trinité. Où qu'on aille, elle vous suit ou vous devance, cette fée sainte. On la rencontre dans les chemins creux ; elle respire dans les adorables printemps de « chez nous » ; elle vit surtout dans les heures bretonnes, les transformant, les spiritualisant : c'est elle qui ajoute tant de miraculeuse finesse aux heures claires du matin ; c'est elle qui, aux heures de prières, fait se recueillir la lande pauvre et prolonge sur elle le son des cloches comme un cantique de l'air ; c'est elle qui ordonne cette magie des soirs, magie telle que, de la douve du chemin où vous êtes assis, vous croyez attendre à la porte du Pa-

radis vous vous sentez proche des grandes joies. Et c'est encore Cornélius qui me disait :

— L'attente, c'est l'attitude de ce pays. Tout le monde attend, toute chose attend. La résurrection du roi Arthur ? L'avènement de la Cité nouvelle ? Ou simplement comptent-ils les minutes qui les séparent du Jugement dernier ? Quelque chose de grand, de très grand, semble en suspens sur leurs âmes. C'est pourquoi on ne peut pas peindre un Breton ni un aspect de sa terre, sans les enclore dans ce rêve que tous ont l'air de respirer en commun, on ne peut davantage vivre longtemps parmi eux, les comprendre, les « aimer» sans se prendre soi-même à cette rumination surnaturelle, à rêver comme eux, à attendre...

Nous cherchions la formule qui rassemblerait et concilierait les traits épars et contradictoires de l'âme bretonne ? Ce peintre, si fin observateur, l'a peut-être trouvée, et il est bien vrai que c'est ici, par excellence, conservateur ou révolutionnaire, croyant en Jésus ou croyant en Lénine, le peuple qui vit hors du présent, hors du réel, dans le mirage, — les Slaves de l'Occident.

Ch. Le Goffic

Photo Kertesz.

UNE PETITE PARTIE DU CALVAIRE DE PLOUGASTEL, LE PLUS BEAU, AVEC CEUX DE GUIMILIAU ET DE SAINT-THÉGONNEC, DE TOUTE LA BRETAGNE. CE SONT DES SPÉCIMENS D'ART RELIGIEUX UNIQUES EN FRANCE. LE CALVAIRE DE PLOUGASTEL A ÉTÉ ÉRIGÉ TOUT AU DÉBUT DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. L'ON VOIT ICI LES CROIX DU CHRIST ET DES DEUX LARRONS ET QUELQUES-UNES DES CENT CINQUANTE STATUETTES QUI REPRÉSENTENT LA PASSION. LE MONUMENT COMPREND AUSSI, SOUS L'ARCADE DE LA FAÇADE PRINCIPALE, UN AUTEL DE PIERRE AVEC DES STATUES DE SAINTS.

PHYSIOLOGIE
DE LA BRETAGNE

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Mme de Sévigné appelait les Bretonnes des Brettes. C'est le nom qu'on donne encore dans le Limousin aux femelles de l'espèce bovine (dont, par parenthèse, le nom propre est Chabrol, ce qui veut dire le Chevreuil : Dieu ! que la philologie est chose compliquée...).

Il y a en effet une parenté et une affinité évidentes entre les terres granitiques, qui portent toutes la bruyère et l'ajonc, le chêne et le châtaignier. Mais le chêne de Bretagne est plus individualiste que celui du Massif Central et que son frère cadet, le tauzin de Gascogne. De petite taille, tordu, déchiqueté, il semble sans cesse en proie aux orages venus de la mer ; et plutôt que de se grouper en forêts, il aime défiler le long des collines, border les pâturages, couronner les haies vives ou ces petits murs de pierres sèches qui compartimentent la vieille province bretonne.

Mais hélas ! la France continentale ne possède pas ces rivières magnifiques, ces fjords souriants, ces estuaires capricieux qui font pénétrer l'Océan très avant dans les terres. C'est sur les bords de ces fleuves côtiers qu'il faut voir naître le printemps lorsque les eaux se fleurissent de voiles et les collines de lessives blanches. On comprend alors le cri éternel de *Thalassa !* qui sort du cœur de tous les hommes lorsqu'ils aperçoivent la mer. Non pas la mer sauvage qui les appelle au large, mais la mer intérieure : cette eau comme enchantée dans les replis du sol celtique.

Celtique ? quel mot imprudent ! C'est un lieu commun que de saluer dans la Bretagne la métropole, en quelque sorte, des Gaules. Je sais bien que les historiens romantiques nous ont habitués à nourrir ce préjugé. En fait, on sait aujourd'hui que les Gaulois de Bretagne avaient été romanisés comme les autres, et que les Armoricains actuels descendent d'une immigration qui traversa la mer au ve siècle, venant du pays de Galles sans doute. La communauté de race entre les deux rives de la Manche ne fait d'ailleurs aucun doute ; cependant la civilisation celtique a dû être réimplantée chez nous ; on ne peut dire que la langue gauloise ressemblât à celle des Bretons, sinon par conjecture ; mais ce qu'on doit admettre, c'est que grâce à cette heureuse invasion la France devait mettre une couleur de plus sur sa palette latine.

Avez-vous vu quelquefois le portrait d'Edgar Poë ? Ses traits réguliers, sa tête ronde de brachycéphale, son poil noir et ses yeux clairs ? C'est le type même du Breton et aussi d'une race qui, si vous y songez, provigne encore sur tous les points de notre territoire. On la trouve dans l'Est, dans le Centre, dans la montagne et la plaine. Cheveux bruns et moustache rousse, ce contraste est extrêmement fréquent chez nous aux yeux de l'ethnologue. Il forme en quelque sorte notre blason d'Extrêmes Occidentaux.

Heureusement ; sans quoi il serait bien difficile de traiter de la psychologie d'une espèce qui a sa physiologie plus nette que son âme. Si la Bretagne est une sorte de pré-France, on ne doit pas en conclure que nous devrions ressembler tous à des héros de Botrel, ou sentir dans notre cœur les tourments de Lamennais, l'orgueil sauvage du vicomte de Châteaubriand, les doutes renaniens et la nostalgie des pêcheurs d'Islande. En fait, la Bretagne est aussi complexe que notre nation même. On a oublié trop souvent qu'elle a produit Le Sage, et qu'au xviie siècle elle abondait en auteurs gaillards, en farces, en fabliaux. On oublie enfin que la Galice espagnole lui ressemble plus qu'au pays basque, et qu'en somme il y a au bord de l'Océan toute une population de maraîchers qui, de leur vie, n'ont été regarder la mer...

C'est justement cette complication exquise qui devrait nous faire aimer l'humanité moderne, tout en mettant les théoriciens au supplice. On parle souvent de la rudesse bretonne ; mais il y a toute une part de cette rude province qui jouit d'un climat plus doux que la Provence, et depuis qu'on a importé des palmiers dans le Morbihan et des mimosas à Cherbourg, je ne crois plus à rien, même pas à la Table ronde...

Mais le pays où l'on est plus « bleu » ou plus « blanc » (plus « rouge » aussi) que nulle part ailleurs, où l'on est frère des Anglais et leur ennemi héréditaire, où Renan est à la fois le nom d'un grand saint et d'un grand libre-penseur, où les filles sont tantôt de lourdes kalmoukes, tantôt les plus sveltes et les plus fines des européennes, où l'on voit le plus de fantômes et où l'on récolte le plus de pommes de terre : oui, ce pays-là est fait pour nous enseigner que l'histoire ni la géographie ne sont simples. Comment ne nous l'enseignerait-il pas, lui qui, planté comme un coin dans la mer, forme une impasse devant tous les pèlerins en route vers l'Ouest ? La fin du continent, le bout des terres, le dernier refuge des hommes en marche, la Bretagne enfin...



Photo " Jardinage ".

Nous ouvrons deux nouvelles rubriques qui, dans l'esprit de notre directeur, n'en font qu'une. « Jardins » et « l'Art de la maison » (suivant en somme le dessein général qui fait l'unité de la Revue), tendent vers le même but : suggérer des moyens d'embellir l'existence. Un entrelacs de menus chagrins et de faibles allégresses forme l'ordinaire trame de la vie. Trame toujours dévastée en quelque endroit par une infinie douleur qu'aucune joie ne peut compenser. Mais l'ordinaire des jours permet et même réclame qu'on l'ordonne, le pare et l'éclaire. Nous voulons seulement rechercher pour lui un décor d'harmonie simple, de lumière et de sérénité, qui soit vivifié par l'haleine des verdures et des fleurs.

JARDINS

PAR ALBERT FLAMENT

Si nous imaginons les squares de notre enfance, un jardin c'est presque aussi horrible qu'une classe. Si nous évoquons les parcs créés, à l'instar de Versailles, par des souverains du commerce, de l'industrie et de la finance, calqués du temps de M. Loubet, sur Le Nôtre, sans Mansard et surtout sans Louis XIV, c'est mortel. Mais, si nous pensons à quelque jardin de curé, au printemps de l'Ile-de-France, de la Touraine, de la Normandie ou du Béarn, c'est délicieux.



Photos Giraudon

JARDIN D'ITALIE

DANS UN HEUREUX DEMI-SOMMEIL, CES ARBRES, CES MASSIFS ET CES BASSINS REÇOIVENT LES TIÈDES PARFUMS DE LA PLAINE TOSCANE QU'ILS DOMINENT. UNE ALLÉE CIRCULAIRE, DES ALLÉES TRANSVERSALES FORMENT UN CHEMIN DÉLIMITÉ, CEPENDANT SANS FIN, ET QUI NE MÈNE NULLE PART, SINON A LA SÉRÉNITÉ. C'EST LE JARDIN, HARMONIEUX, SOBRE, LATIN, DE LA VILLA DE GAMPERAJA, PRÈS DE FLORENCE.

La quantité de terrain ne crée ni la beauté, ni l'agrément d'un jardin, ni même d'un parc. La manière de le présenter compte, d'abord, c'est entendu. Mais encore et peut-être, surtout, la situation et le voisinage. Placez le plus admirable, le plus enchanteur des jardins à Saint-Denis, entre des gazomètres et des cheminées d'usines, au milieu des hangars où les ouvriers entrent et sortent au commandement des sirènes, quel repos, quel plaisir en imaginerez-vous, votre front, vos roses et vos mains, souillés de charbon et de suie ?

Symboles de repos et de paix, les jardins doivent être environnés de silence et terminer leur horizon sur les moutonnements des bois, la courbe des montagnes ou le rectiligne infini de la mer. Passé Versailles, vers Jouy-en-Josas, certaines propriétés d'aspect modeste possèdent sur quelques milliers d'hectares des horizons verdoyants de thébaïde française. On y évoque La Fontaine, après Ronsard. J'y connais un ermitage, d'ailleurs très confortable, ainsi placé comme une haute terrasse, d'où la vue n'embrasse que des essences diverses, chênes, bouleaux, noyers mêmes, dont les feuillages, du printemps jusqu'à l'hiver. se nuancent des gammes de tons les plus variés. Qu'importe, alors, le jardin. Il ne saurait être, à l'entour de quelques bancs, qu'un premier plan, un massif odorant et coloré.

Des jardins, des demeures, restreintes ou considérables, ne sont, ainsi, que des haltes, des belvédères, un cadre pour sertir cet horizon qui devient familier, intime même, sans jamais cesser de garder le grand mystère, chaque jour renouvelé, de la nature, et les secrets fixes mais impénétrables d'un long passé que l'on éprouve parfois l'illusion de se croire appelé à déchiffrer.

■

Est-ce pour échapper à ces interrogations de la Nature, que les maîtres du sol créèrent les premiers jardins de France ? Désiraient-ils vêtir à leur gré la douloureuse et séduisante présence des saisons, afin de refouler le désir d'évasion qui s'emparait d'eux dans les salles froides et sonores ou dans les étroits logis de leurs donjons ?

Pour l'antiquité, pour les orientaux, le jardin n'était qu'une sorte de tapis de mosaïque et d'eau, un bouquet de fleurs, placé devant les grilles dorées des fenêtres et lui-même jalousement défendu contre les regards des passants.

Plusieurs épouses d'un seul maître pouvaient y venir rêver d'un amant ou goûter, avec l'ivresse qui persévère de l'enfance chez la femme d'Orient, à des délices de parures, des triomphes de coquetterie et des petites débauches de vains bavardages.

Dans nos climats. la nature ne se fait point la complice immuable des sens. L'occidental doit lutter contre le froid, contre la pluie ; l'hiver dépouille les arbres. L'homme du moyen âge place dans l'ouverture de ses fenêtres, des vitres de couleur. Elles lui masquent la vue d'une nature trop changeante et trop souvent hostile. Ces vitres forment des bouquets de pierres précieuses, elles offrent d'immobiles images, devant lesquelles l'esprit va retrouver le même rêve, à volonté. Si l'habitant garde la fenêtre fermée, ni le nuage qui s'épaissit, ni le pommier en fleurs, ni le chêne qui se dénude, ne viendront influencer sa méditation.

Au moyen âge, le vitrail aura peut-être été le plus attrayant des jardins. Lorsque les hommes guerroyaient au loin et que s'enflammaient à l'approche du crépuscule, les rubis, les saphirs, les émeraudes du tableau translucide qui fermait aux regards le monde environnant, les femmes clignaient des yeux, en écoutant quelque joueur de cithare, de luth ou de hautbois, leurs paupières se plissaient et elles sentaient battre leur cœur, sous le velours épais des tuniques.

Les hommes intrépides étaient partis pour les croisades ou bien ils faisaient la guerre aux Sarrasins ou aux Anglais. Pendant ces années, des religieux, des clercs et des poètes créaient les légendes et formaient le langage de la France, au milieu des rondels et des oremus. Ils faisaient aussi jaillir du sol les premiers jardins, pour distraire de leur idée fixe ces épouses qui se croyaient déjà veuves.

Les croisés rapportèrent la rose, la tulipe et l'œillet. Avec quels soins, quelles difficultés ! Ils trouvèrent les jardins tout préparés. Ils y enfouirent leurs boutures anémiées et mourantes, afin d'évoquer dans leurs sombres donjons, près de leurs épouses recluses, d'autres recluses, aperçues en Orient et peut-être approchées, qui demeuraient étendues sous les caresses persévérantes du soleil, sur des coussins lamés, des dalles tièdes, dans l'ombre d'une galerie dont le seuil était rafraîchi par la poussière d'un jet d'eau, qui s'élevait au

JARDIN D'ESPAGNE

A L'ALHAMBRA DE GRENADE, LE PATIO DE L'ALBERCA, QUI EST AUSSI UN JARDIN PAR CES ÉLÉMENTS ESSENTIELS : DES ARBRES, DES BORDURES VÉGÉTALES ET DE L'EAU. JARDIN INTÉRIEUR, ET SECRET COMME L'AME D'UNE BELLE CAPTIVE. RIEN NE BOUGE. L'AIR MÊME SEMBLE FIGÉ. AUCUNE BRISE NE VIENT ÉMOUVOIR CES FEUILLAGES, NI, BRISANT CE MIROIR LIQUIDE EN PAILLETTES, LE SEMER D'ADAMANTINS SCINTILLEMENTS.





Photo Giraudon.

milieu de ces roses, de ces œillets, de ces tulipes et dans la fragance de ces jasmins qu'ils venaient de confier à la terre froide de nos climats.

■

Les conséquences imprévues de certains faits nous échappent longtemps. Le départ de l'élément actif, guerroyant, de l'élite humaine, le caractère rêveur et paisible des hommes demeurés auprès des femmes, engendrèrent nos premiers jardins. Mais ceux qui s'en étaient allés vers Constantinople et Jérusalem en rapportaient les fleurs qui seraient bientôt leur parure la plus précieuse. Si l'on veut ne pas oublier ce point de départ du jardin, on trouvera tout aussitôt beaucoup de charme à ces parterres assez réguliers, mais en somme naïvement tracés devant ou à proximité de la demeure. Ils n'ont jamais perdu l'atmosphère que leur avaient créée la piété des religieux qui les dessinèrent d'après une géométrie naïve, la poésie des adolescents qui les paraient de fleurs, et des aïeules qui souhaitaient qu'on y joignît des arbres fruitiers en attendant le retour des absents. La saveur, à jamais amère, des larmes que les femmes venaient y verser en secret, dans la matinée de printemps ou les trop doux après-midi d'automne, y persévère. Elles priaient pour le retour de l'époux, des frères, du père et des amis en allés, qui cheminaient sous de lourdes armures les pistes à peine tracées de l'Europe, laquelle commençait péniblement à se lotir dans la boue et le sang.

Voilà le jardin. Tout ce que l'on va créer par la suite n'est plus qu'orgueil et vanité. L'excès du pouvoir absolu l'engendrera. Comme les premiers jardins avaient été imaginés par des âmes sensibilisées à l'excès par la séparation, le mysticisme et l'amour.

Il faut se rapprocher de la fin de la Monarchie absolue pour retrouver au jardin toutes ses grâces et non plus cette apparence d'impassible ou cataleptique grandeur, qui prétend enfermer tout un horizon dans les limites d'une demeure, asservir la nature entière, subordonner

tout un pays à un parterre central, et faire du château le centre d'une contrée. Avec la prescience de ce qui se préparait au delà de l'horizon de Versailles et les antennes d'une femme, la reine Marie-Antoinette rêve de bosquets et de parterres qui abandonnent le parc pour revenir au jardin. Elle veut des bosquets, des chemins et des ruisseaux formant des méandres, des parterres de fleurs — et des pelouses qui ne soient plus régulièrement tracées, ni laborieusement tondues. Sur les boiseries, les lis royaux eux-mêmes retrouvaient leur calice et leurs pistils dorés. Chaque temps se crée, non seulement des demeures mais des jardins adaptés aux nouveaux modes de l'existence. L'anachronisme, le pastiche, sont donc des fautes irrémédiables, au jardin comme dans le salon. L'époque romantique eut besoin de saules pleureurs avec Lamartine et Chopin. Nos yeux habitués aux grandes nappes de lumière électrique reflétée sur la surface de nos plafonds, réclament aujourd'hui des nappes de fleurs aux nuances les plus vives. Nous ne pouvons plus supporter qu'elles soient réparties selon de rigoureux compartimentages de buis. Nous les voulons répandues dans un apparent désordre, un foisonnement, un peu démocratique sans doute. Mais l'œil ne cessera jamais de discerner dans leur masse, la corolle dont les nuances et le dessin l'emportent sur ses pareilles — ni ce qui s'en exhale, nous le verrons, et crée l'une des parures les plus célestes du jardin : le parfum.

ALBERT FLAMENT.

Photo " Jardinage ".

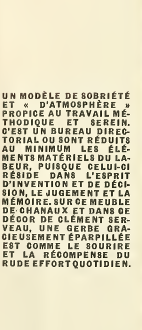
VERSAILLES

LES CENT MARCHES, ASCENSION DE PIERRE, ROYALES COMME LES ARBRES, LES GRILLES ET LE CHATEAU ILLUSTRE. RIEN N'EXISTE AU MONDE, QUI, AU MÊME DEGRÉ QUE L'ŒUVRE DE LE NOTRE : TERRASSES, PARTERRES D'EAU ET DE FLEURS, ALLÉES AUX LONGUES VOUTES VERTES, RÉALISE L'ORDRE DANS LA DIVERSITÉ ET LA MESURE DANS LA GRANDEUR. C'EST LA UN LIEU OU APPARAIT LA VOLONTÉ DE "SUBORDONNER UN PAYS A UN PARTERRRE CENTRAL ".



EN PROVENCE

CE N'EST PAS UN JARDIN A L'ABANDON. C'EST LA NATURE MÊME, EN QUELQUE SORTE AIDÉE, GUIDÉE, CHOYÉE. ENTRE LES CYPRÈS, HAUTES FLAMMES VERT-SOMBRE QUI SEMBLENT FRISSONNER D'AISE SOUS LE CIEL CLÉMENT DE THÉOULE, LES FLEURS RUSTIQUES NE PARENT LES MARCHES QU'EN VERTU DE HASARDS MÉDITÉS. « NOUS LES VOULONS RÉPANDUES DANS UN APPARENT DÉSORDRE, UN FOISONNEMENT»... DÉSORDRE SOUVENT EFFET DE L'ART.



UN MODÈLE DE SOBRIÉTÉ ET « D'ATMOSPHÈRE » PROPICE AU TRAVAIL MÉTHODIQUE ET SEREIN. C'EST UN BUREAU DIRECTORIAL OU SONT RÉDUITS AU MINIMUM LES ÉLÉMENTS MATÉRIELS DU LABEUR, PUISQUE CELUI-CI RÉSIDE DANS L'ESPRIT D'INVENTION ET DE DÉCISION, LE JUGEMENT ET LA MÉMOIRE. SUR CE MEUBLE DE CHANAUX ET DANS CE DÉCOR DE CLÉMENT SERVEAU, UNE GERBE GRACIEUSEMENT ÉPARPILLÉE EST COMME LE SOURIRE ET LA RÉCOMPENSE DU RUDE EFFORT QUOTIDIEN.

L'ART DE LA MAISON

PAR LÉON CHANCEREL

J'AIME mon médecin. Je l'appelle Philinte. Homme du monde, s'il en fût. Humaniste comme il sied. Un des derniers hommes qui sachent s'habiller, parler aux femmes avec grâce et respect, apprécier la cadence d'un vers, l'arabesque d'un dessin, l'architecture d'une sonate, sans jamais tomber dans l'afféterie, le lieu commun ou le snobisme. Que de séductions dans ses manières et dans sa voix ! Aussi bon joueur de golf que sûr clinicien, maniant le fleuret non moins précisément que le scapel, savant sans être pédant, il est à mes yeux le type parfait du « médecin moderne ». Européen qui n'oublie pas qu'il est né en France et tout ce qui s'ensuit, son « modernisme » fervent s'appuie sur la connaissance, l'amour et le respect de notre histoire ; l'esprit de tradition et le bon sens de la race, à travers Rabelais, Montaigne, Molière, La Fontaine et quelques autres, le défendent des modes passagères et des pseudo-*découvertes* d'une avant-garde outrancière.

De toutes les demeures de médecin que je connaisse, la sienne est assurément la plus agréable, la mieux équilibrée, la plus authentique et la plus tonifiante qui soit.

On nous a rabâché la phrase de Buffon affirmant que « le style, c'est l'homme même ». Combien volontiers, je dis : « La demeure, c'est l'homme même ». Il me suffit, cher docteur

Philinte, de passer votre seuil pour savoir qui vous êtes et dans quelle intime communion vous vivez avec votre temps, sans toutefois lui rien céder de votre personnalité profonde ! Oui, la demeure du médecin éclaire singulièrement le médecin. Puis-je espérer être compris, être soigné avec toutes les ressources de la science moderne par un homme dont l'ameublement porte les marques évidentes d'un attachement inquiétant à des formes et des usages périmés ? Puis-je espérer qu'il discernera seulement le désordre de mon organisme, ce médecin qui supporte dans son salon un désordre décoratif et mobilier ? Pourra-t-il ramener en moi l'harmonie, celui-ci chez qui tout est disparate ?... Et pourquoi ces « cantonnières » s'opposant aux jeux rassurants du soleil, ces rideaux mi-clos entretenant une pénombre trop souvent recherchée par les ameublements qui n'ont pas la conscience tranquille !...

Le docteur Philinte m'interrompit. Encore qu'il semblait fort amusé par mes propos :

— N'exagérons rien, me dit-il. Si je sais certains de mes confrères dont la demeure offre au patient le déprimant accueil que vous dites, je sais aussi que cela ne les empêche pas d'être d'admirables cliniciens, d'éminents thérapeutes et de sûrs dispensateurs d'harmonie. Il est fréquent de voir chez les savants et les artistes de telles contradictions. Le monde qu'ils portent en eux et dans lequel ils vivent les défend contre les pires injures du monde extérieur. Leur puissance spirituelle est si robuste et si saine qu'elle n'a pas besoin d'aide du dchors. Des hommes de cette trempe ne voient que ce qu'ils veulent voir, font abstraction de ce qui risquerait de les désaccorder. Enfin, n'oubliez pas que tel



LE SIMPLE ET GRAND CONFORT D'UN CABINET DE TRAVAIL EXÉCUTÉ PAR RUHLMANN. LES MURS SONT ENTIÈREMENT TRAITÉS EN PEINTURE, D'UN TON PIERRE UN PEU CHAUD. LE MOBILIER EST EN CHÊNE BLOND, CUIR DE COULEUR POUR LE FAUTEUIL ET LE SOUS-MAIN, CHROME POUR LES BOUTONS, POIGNÉES, ETC... ENFIN, DERRIÈRE LE BUREAU, UN PANNEAU DÉCORATIF ÉVOCATEUR D'UNE USINE, D'ACTION ET DE MOUVEMENT, (ŒUVRE DU PEINTRE IACOVLEFF) ANNONCE QUE NOUS SOMMES CHEZ UN CAPITAINE D'INDUSTRIE.

UN SALON CONÇU ET ÉDITÉ PAR D. I. M. LE MOBILIER EST BEIGE ROSÉ. LES FAUTEUILS, RECOUVERTS D'UNE ÉTOFFE TISSÉE A LA MAIN, PORTENT DES DESSINS MODERNES, VERTS SUR FOND BEIGE. L'ÉCLAIRAGE EST INDIRECT. PAR UNE INNOVATION QUI PEUT PARAITRE HARDIE ET QUI FUT HEUREUSE, LES MURS SONT PEINTS DE DEUX COULEURS. DEUX MURS CONTIGUS SONT VERTS ET LES DEUX AUTRES BEIGE ROSÉ. L'ENSEMBLE EST D'UNE TRÈS AGRÉABLE CLARTÉ.



meuble ou tel bibelot que de votre point de vue vous jugez si sévèrement a pour son propriétaire une valeur sentimentale, qu'il peut être un témoignage de gratitude et que par là il rayonne, pour qui sait, de la force et de la beauté...

— Certes ! mais il me semble, cependant...

Ces justes réserves faites, je vis bien que le docteur Philinte n'attendait que mon interruption pour développer une pensée qui lui est chère :

— Il vous semble bien, me dit-il. J'estime avec vous que, d'une façon générale, on a trop longtemps négligé l'art de meubler et décorer rationnellement sa demeure. Mais beaucoup de mes confrères se sont aperçus que pour garder la *mens sana* des anciens, il fallait non seulement un corps sain, mais en outre se préoccuper de loger sainement ce corps fragile. Et je ne parle pas seulement de la salubrité matérielle des locaux d'habitation, mais encore de leur salubrité artistique.

« Le civilisé ressemble au caméléon. Il subit l'influence du milieu. Il y a un mimétisme spirituel. Qui vivra au sein de l'harmonie, ordonnera plus facilement ses pensées et ses actes. « J'attribue mes déséquilibres, mes tristesses, faisait dire Mirbeau à *Sébastien Roch*, à la couleur du papier de ma chambre d'enfant... Un horrible papier de couleur sauce brûlée n'évoquant que d'abjectes comparaisons. » Octave Mirbeau avait raison et n'a point tort non plus cet aimable publiciste qui déclarait dernièrement : « On ne sait pas assez à quel point la couleur d'un papier de tenture peut influer sur la bonne harmonie d'un ménage. » Ce sont là d'agréables boutades sous lesquelles se cachent de grandes vérités. J'ai beaucoup réfléchi sur tout cela et je me suis efforcé, à la mesure de mes moyens, de mettre en pratique une théorie dont je sais d'expérience le bien-fondé. Vous aimez ma demeure. Vous me dites qu'elle vous met en allégresse, vous réconcilie avec la vie, vous incite à l'action. Vous ne pouvez rien me dire qui me soit plus agréable. Comment j'en ai conçu l'économie ? C'est bien simple. Comme le conseillait Vauban qui fut aussi bon psychologue que savant bâtisseur, j'ai commencé par « faire la cage pour l'oiseau ». Je suis parti de mes propres nécessités en fonction d'une profession dont l'objet est de tenir l'homme en parfaite santé. Lumière d'abord : une maison disposée de telle sorte que le soleil y pénètre à toutes les heures du jour par de larges ouvertures. Cela acquis, utiliser rationnellement la surface ouverte, en évitant des compartiments arbitraires, grâce à une conception architecturale basée sur les matériaux nouveaux (acier, verre, ciment) qui ne sacrifient pas le confort intérieur aux prétentions d'une façade ostentatoire. Je me suis d'abord préoccupé d'être logique et de ne pas laisser la décoration, qui n'est trop souvent que superposition gratuite, prendre le pas sur l'architecture. Vous dites que ma demeure a du style. C'est l'architecture qui lui donne son style et non la décoration. Dans toute œuvre d'art valable, efficace, *habitable* (qu'il s'a-



gisse d'une symphonie, d'un poème, d'un tableau ou d'une maison) c'est d'abord l'architecture qui compte. Elle seule détermine l'ensemble.

« De là ces pièces vastes, aérées, à peu près dépourvues d'ornements où vous vous sentez à l'aise, où rien n'est *ajouté*, où tout élément, jusque dans le plus petit détail, s'engendre l'un l'autre. Meubles réduits à l'essentiel. Des tables, des lits, des sièges. Commc l'a dit Le Corbusier, tout le reste est encombrement. Pourquoi ces énormes armoires, ces commodes (qu'elles disent !), ces buffets et ces *chiffonniers* (dont le nom est à lui seul une condamnation) quand l'architecte peut me ménager dans les murs l'espace clos dont j'ai besoin...»

Le docteur Philinte était lancé ! Il aurait pu parler ainsi pendant des heures.

Déjà, j'oubliais l'objet de ma visite. Il me le rappela doucement et le temps qui lui est mesuré, — non sans avoir résumé notre entretien en ces phrases pleines de prolongements, qu'à mon tour je soumets à vos réflexions :

« Voyez ces tulipes sur ma table dans cette simple boule de cristal. Comme elles remplissent pleinement leur office ; comme elles gardent bien toute leur valeur et prennent bien tout leur sens. Rappelez-vous ccs vases de prix, ornés, sculptés, tarabiscotés qu'affectionnaient nos grand'tantes. Elles en « ornaient » leur cheminée mais jamais ne leur confiaient la moindre fleur, laquelle, d'ailleurs, s'y serait sentie toute gauche, déplacée...

« Tout est là. Le contenant pour le contenu, à condition que ce contenu en vaille la peine. Simplicité, logique, choix, épuration ; désencombrer d'abord. Avec un amour fervent de la vie et un brin de fantaisie en sus, voilà tout le secret de la maison allègre... »

LÉON CHANCEREL.

UN AUTRE CABINET DE TRAVAIL DE RUHLMANN, TOUJOURS SIMPLE MAIS DE HAUT LUXE PAR SON MOBILIER EN LAQUE NOIRE, MAROQUIN GRENAT ET CHROME. L'ÉCLAIRAGE A FAIT L'OBJET D'UNE RECHERCHE TOUTE SPÉCIALE. LA CORNICHE LUMINEUSE EST A DOUBLE EFFET : INTENSE POUR L'ÉCLAIRAGE INDIRECT, ET RÉDUIT POUR L'ÉCLAIRAGE DIRECT DESTINÉ AUX TABLEAUX. L'ENSEMBLE TOUJOURS D'UN GRAND CONFORT, EST SÉRIEUX SANS INUTILE AUSTÉRITÉ.

ADRIENNE JOUCLARD

PAR LE DOCTEUR FERNAND VALLON



LES FANEUSES

— Jouclard, Jouclard... ? Attendez donc ! ça me rappelle quelque chose...

— Du mouvement, de la couleur, une ardeur qui réchauffe, une sincérité qui console de tant de mensonges, un tempérament, enfin ! Allons ! Vous n'êtes pas sans avoir vu, au moins, un de ses chevaux ou de ses boxeurs !

— Oui, oui, Pompon ! Je me souviens maintenant d'un labour de votre artiste. Je l'ai remarqué au Palais de Bois, en 1927. Cela ne date pas d'hier, n'est-ce pas ? Mais je vois la toile comme si j'étais encore devant. Couchés sur le collier, les beaux dadas avaient la couleur et la densité des mottes. Leurs pattes s'arrachaient mal, comme si la terre affectueuse eût voulu retenir ces très vieux compagnons de son labeur. Elle peut les aimer : il y a tant de printemps qu'ils traînent sur son dos brun tous les socs de l'humanité.

Les poings du laboureur pesaient aux mancherons. On entendait son cri périodique. C'était largement dit, mais — vous l'avouerais-je ? — les pattes de ses chevaux m'ont un peu découragé. Elles coulaient comme beurre en poêle. Elles évoquaient cette pâte à berlingots qu'étirait sur un barreau nickelé le confiseur des foires de ma jeunesse.

— Prenez garde ! dit vivement Pompon. Et, m'empoignant par ma veste, il me fit faire un pas en avant. Remerciez-moi, continua-t-il sans broncher. Ce n'est pas de la gueule du loup que je viens de vous tirer, mais de celle de l'hippopotame et vous me devez la vie. L'Exposition Coloniale n'a pas réussi à cette grosse bête. Elle y a vu, sans doute, trop de gens qui n'étaient pas à son gré. Vous l'excuserez. Le reste de mon peuple n'a pas, heureusement, la dent aussi prompte. Mais il ne souffre pas qu'on touche à ses amis. Jouclard en est. L'effleure-t-on du bout du doigt ? C'est une levée de muffles, de becs et de crocs. Voyez les yeux torves que vous fait la Chouette. En vous regardant — tenez ! — la sinueuse Panthère passe sa langue rose sur ses babines de bronze. Elle est tout près, j'en ai peur, de vous considérer comme une friandise. Voici d'ailleurs que M. le Corbeau change discrètement de direction. Il se dit — c'est clair : « Tout à l'heure, après la curée, peut-être restera-t-il autour des os de ce philistin quelque bribe nourricière... »

Pompon, vous m'effrayez ! Allons-nous en, voulez-vous ?

— C'est cela ! Réfugions-nous chez Jouclard. Incomparable occasion de le mieux connaître ! Puisque vous n'avez pas daigné le suivre, il est temps de vous apercevoir que ce bon artiste a, depuis 1927, fait des progrès.

Nous allâmes. Dans l'escalier de la caserne-atelier, Pompon me préparait : « Attendez-vous, disait-il, à voir un gaillard. Ah ! c'est bien l'homme des mêlées de football et des grands coups de poing qui ébranlent les carcasses. Il a l'encolure de sa peinture. »

Or, au n° 12 *bis* de l'interminable couloir, long et sombre comme une galerie de mine, ce fut une toute petite femme, toute fluette, toute menue, qui nous accueillit : « Oh ! Papa Pompon ! la bonne surprise ! » Et c'était Jouclard... *Adrienne* Jouclard. J'étais étonné et Pompon, ravi.

Une demi-heure après, je le retrouvai aux prises avec le Taureau, sexe-poème.

Eh bien ? interrogea-t-il en posant l'ébauchoir.

— Eh bien, votre athlète est bigrement fort.

— Que vous a-t-il montré ?

— Des tas de choses. Ses *petites vaches*, comme elle dit tendrement, douces, fermes et fines dans leur paysage mouillé, et puis ses *Joueurs de Quilles* dont l'entrain m'a gagné, le moutonnement tiède de ses troupeaux, les cornes mouvantes de ses cabris aigus, les fresques de ses larges moissons où tout marche, tire et trime... la vie discrète d'Onville, sa lorraine patrie. Le tambour de *l'Avertisseur* m'a accueilli. J'ai salué le képi du garde-champêtre, la blouse du boucher et la casquette graisseuse du *Père Eugène*. Je l'ai vu venir à moi, ce poivrot flageolant. Il ne marchait pas comme ses frères des villes. S'il titubait un peu, c'était selon le rythme rural. L'ivresse avait respecté ce balancement auguste que donne le sillon, même à ceux qui ne le suivent guère. J'ai assisté à la sortie de la messe. Les châles, comme les âmes, gardaient le pli de l'armoire et l'odeur de la naphtaline, et, toutes noires, les bigotes se propageaient à pas de dimanche, par les rues cafardes. Et puis ce fut la ruée des courses, les foulées héroïques, les allures désunies des paroxysmes de galop, telles qu'au millième de seconde sait les saisir l'œil de l'artiste. Postée au virage ou à la haie, le crayon prêt, elle guette. Et quand passe le peloton soufflant ce sont de furieuses envolées de lignes, le beau tumulte de croquis innombrables. De leur recoupement va naître la toile définitive, où, sur le green bien vert et bien peigné enclos de barrières blanches, s'ébat la joie multicolore des toques et des casaques, l'œuvre, enfin, où Jouclard, innocent chasseur de mouvement, nous livre l'émotion de ses affûts.

— Ce n'est pas autrement qu'elle travaille sur le ring, m'a-t-elle dit ?

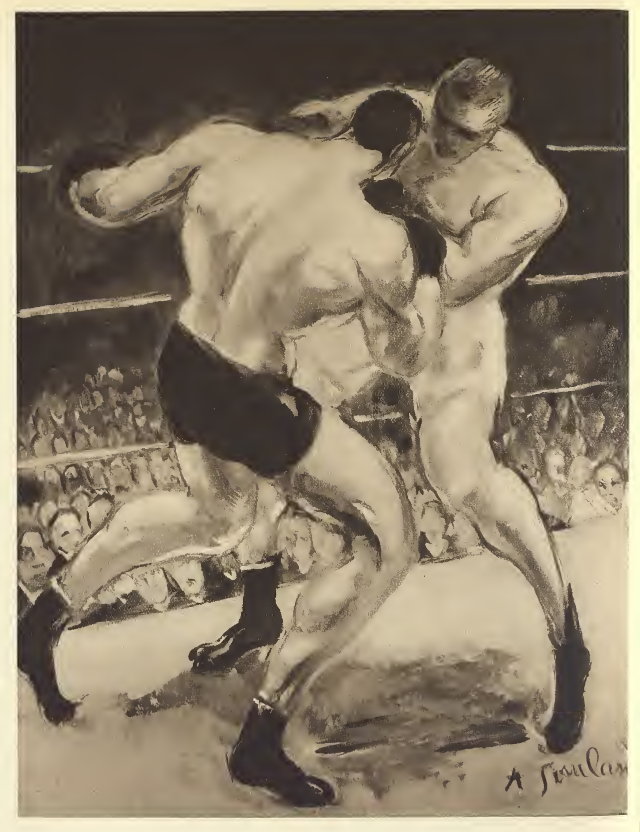
— Oui, mais là, c'est moins commode. Les premières places sont chères. Il faut gagner la sienne, au premier rang des populaires, par une longue et pénible attente. Encore y est-on beaucoup trop loin et quand ce ne serait que pour parvenir à voir, il faut à Mlle Jouclard une farouche volonté.

— Affronter ainsi, toute seule, toute petite, la brutalité du lieu ! J'admire son courage.

— Il y a des grâces d'état pour les artistes. Depuis qu'elle vient là, Nénesse et Dédé la connaissent. En bons fieux, ils se serrent et font serrer les autres pour la laisser s'installer. Et puis le peuple lui tend son simple laurier, car, entre deux rounds, les jeunes critiques du poulailler

LE PERE EUGÈNE

LES BOXEURS, PAR ADRIENNE JOUCLARD QUI GAGNA SA PLACE, "AU PREMIER RANG DES POPULAIRES. PAR UNE LONGUE ET PÉNIBLE ATTENTE". L'ON COMPREND "LES JEUNES CRITIQUES DU POULAILLER" QUI "SE PENCHENT SUR LA GRANDE FEUILLE ET SONT TOUT ÉMUS D'Y RETROUVER LE COMBAT LUI-MÊME, SES HOULES DE MUSCLES, SES BONDS ÉLASTIQUES ET SES BRUSQUES EFFONDREMENTS. IL LEUR SEMBLE REVOIR LES DÉPARTS DES POINGS LOURDS. ILS ENTENDENT, DE NOUVEAU, LES COUPS SOURDS DES ARRIVÉES".



se penchent sur la grande feuille et sont tout émus d'y retrouver le combat lui-même, ses houles de muscles, ses bonds élastiques et ses brusques effondrements. Il leur semble revoir les départs des poings lourds. Ils entendent, de nouveau, les coups sourds des arrivées.

— Enfin, vous l'avez dit, Pompon : cette petite femme, ce poids-coq est un redoutable champion.»

D'abord avec méfiance, puis avec une faveur croissante, le monde animal que Papa Pompon a recréé selon son cœur, toutes ces bêtes que, non content de leur donner la vie, il a mises au bord de l'humanité, m'avaient très attentivement écouté. Quand j'eus fini, des risettes se posèrent sur les museaux et les becs. Corne haute, le grand Cerf ne défiait plus les meutes oreillardes. Il ne disait plus à Hubert : « Je suis la Bête de Dieu. Repens-toi et sois un saint.» Ce dix-cors bramait à bouche close : « Vive Jouclard ! » Moins noir, le Corbeau ne pensait plus à mes os. Il avait allégé son pas d'échevin. Il faisait des grâces, si bien qu'à la rigueur ce croque-mort eût pu passer pour un gros merle. Quant au cher petit chien, dont, il y a un an, j'avais vu faire le « portrait», il remuait la queue, j'en jurerais ! Et Pompon, qui vit dans le miracle de sa Création, ne me contredira pas.

Dr FERNAND VALLON.

LES GRANDS PROBLÈMES

SURPRODUCTION

ET ÉCONOMIE MONDIALE

PAR MAURICE RECLUS

La crise économique mondiale qui sévit à l'heure actuelle est généralement et justement attribuée soit à la surproduction, soit à la sous-consommation, soit à ces deux causes ensemble, qui ne sont d'ailleurs que deux aspects d'un seul et unique phénomène. L'offre est supérieurc à la demande ; tout le monde cherche à vendre et il se présente peu d'acheteurs. Pourtant, il n'y a pas si longtemps, l'hymne à la production continuait encore, de-ci de-là, à retentir, sans doute par l'effet d'une vieille habitude. C'est seulement ces derniers mois que l'Europe et le monde ont fini par se rendre à l'évidence : on produit trop, la capacité d'absorption de la clientèle universelle avait des limites ; elle les a atteintes ; elle les a même dépassées.

Songez à toutes ces usines géantes qui, dans tous les pays, envahissent les banlieues des villes tentaculaires ; à ccs dizaines de millions d'ouvriers — parmi lesquels, hélas! tant de chomeurs — attentifs au fonctionnement d'un machinisme à la fois démesuré et minutieux ; à ces techniques perfectionnées adaptées à une production indéfiniment extensible ; aux pays neufs qu'on met de plus en plus et de mieux en mieux en valeur. Sans doute le commerce, lui aussi, amplifie et met au point ses méthodes ; les grands magasins, les grands établissements de produits alimentaires, imposantes cathédrales de la foi mercantile, dressent sur nos avenues leurs architectures dentelées de lumière. Et puis après ? On voit les magasins, mais où sont les clients ? On voit les tentations, mais où sont les besoins ?

La mégalomanie de la production est un cas particulier de cet « impérialisme » général qui pousse nos contemporains à toujours vouloir faire plus et faire plus grand, même quand la nature dcs choses ne le comporte pas. Produisant, par exemple, des automobiles par centaines chaque semaine, on a voulu les produire par centaines tous les jours, puis par milliers. Il est pourtant *certain* qu'on n'achète pas une automobile comme un mouchoir de poche et que, même si un Français sur dix doit un jour avoir sa voiture, ce Français n'en aura pas deux, ni n'en changera tous les mois. On produit au jugé, à l'aventure, ainsi que les conscrits tirent — comme on dit — dans le bleu.

Et tout le monde veut tout produire sans souci de son aptitude à telle ou telle production. Ici les peuples sont encore plus « mégalomanes » que les particuliers ; ils attachent une signification de prestige à l'existence de certaines industries sur leur territoire ; ils veulent doter de tous les fleurons, même les plus inattendus, la couronne de leur économie nationale. Le plus paradoxal de l'affaire est qu'ils prétendent toujours exporter et ne jamais importer, c'est-à-dire, vendre et ne jamais acheter. Cependant, pour le commerce comme pour l'amour, il faut être au moins deux.

Le résultat de toutes ces folies, nous le voyons : il n'est pas brillant et vient tout récemment de se compliquer d'une fâcheuse tendance de presque tous les pays à abuser du recours aux barrières douanières. Cela allait encore quand la crise n'avait pas atteint les produits de la terre. Mais depuis trois ou quatre ans, nous assistons au développement d'un fait inouï : la surproduction agricole. Qu'il puisse y avoir trop de caoutchouc, trop de coton, trop de ces bienfaisantes et protéiques matières premières d'utilisation universelle, c'était déjà déconcertant, mais il est proprement stupéfiant qu'il puisse y avoir trop de blé ! Ainsi il est avéré, il est constant que les produits strictement nécessaires à la vie pcuvcnt dangereusement foisonncr. On nous eût bien étonné si l'on nous avait enseigné cela, jadis, sur lcs bancs de l'école : aussi nous enseignait-on tout le contrairc. Mais le fait est là : si l'on n'y prenait garde le monde mourrait dc faim sur un tas de victuailles. On en est, non pas seulement à se consoler, mais à se réjouir d'une mauvaise récolte ; le malthusianisme économique, comme le malthusianisme industricl, est à l'ordre du jour.

Le remède ? On ne peut songer, hélas ! qu'à des palliatifs. Le plus efficace serait de l'ordre psychologique et consisterait à faire comprendre à tous les producteurs que la multiplication inconsidérée des produits fait nécessairement s'effondrer les cours. N'est-ce pas ce dont on s'est efforcé de persuader la viticulture ? Le pire effet de l'effondrement des cours est qu'il ne profite guère au public, lequel commence seulement à constater, au plus fort de la crise mondiale, un léger fléchissement des prix de détail : aussi y aura-t-il lieu de faire entendre raison aux intermédiaires dont les prélèvements souvent exccssifs élèvent une sorte de muraille de Chine entre producteurs et consommateurs. D'heureux effets pourraient encore être escomptés, surtout dans les pays neufs et les colonies, d'une politique démographique de grand style, qui, par l'augmentation des populations, ouvrirait de nouveaux débouchés en créant de nouvelles clientèles : si le malthusianisme industriel et agricole est un mal parfois nécessaire, ce mal trouverait évidemment son rcmède dans une prolifération accentuée et accélérée de notre pauvre race humaine, en proie aux affres de ces « contradictions » économiques dénoncées par P. J. Proudhon.

Rcmarquons qu'une telle politique, nécessairement à longue échéance, se heurterait à la plus consternante de ces contradictions, car l'on ne saurait augmentcr le nombre des consommateurs sans augmenter par cela même le nombre des producteurs. Aussi faudra-il bien songer, — et ce serait sans doute le fin du fin — à un système d'ententes internationales fondées sur l'adaptation des productions de chaque pays aux facultés particulières qu'il peut tenir de sa situation, de son climat, de son sol ou des aptitudes de sa population. Ainsi pourrait peut-être s'instituer sur le plan international l'état de santé (de bonne santé) économique qui résulte tout naturellement de l'équilibre entre la production agricole et la production industrielle, équilibre dont aujourd'hui, en France, nous apprécions les bienfaits sur le plan national, car il nous a permis d'échapper partiellement à la crise, ou tout au moins cn a retardé les effets. Vous me direz que tout cela n'est pas pour demain ; je vous répondrai qu'on y viendra parce qu'il faudra bien y venir.



Photo Martinie.

LUC DURTAIN

PAR O. BELIARD

L'INITIATION aux Sciences médicales qui sont, de toutes, les plus vivantes, les plus humaines, les plus favorables au développement de la sensibilité et de l'esprit, a contribué à révéler des écrivains de qualité. Mais la pratique d'une Médecine active est tellement peu conciliable avec le travail des Lettres qu'on les voit communément obligés de choisir une de ces carrières à l'exclusion de l'autre, et suivre leur plus impérieuse vocation. Les plus timides, ne se résignant pas à cette solution radicale, sont des écrivains occasionnels ou des médecins au ralenti.

Mais il y a quelques hommes extraordinaires. Le bon colosse Luc Durtain, infatigable et méthodique, conduit Médecine et Littérature au même train, sportivement, comme les chevaux d'un bige. Ou à peu près.

Tous les matins que Dieu fait, dès la piquette du jour, à l'heure tranquille et enténébrée où le balai du cantonnier frotte l'asphalte du boulevard Barbès, l'écrivain est à sa table de travail. Quand 9 heures sonnent, la plume se pose sur la phrase commencée et Luc Durtain, dont la journée est finie, s'évanouit comme un personnage de conte. Mais tout aussitôt, au côté opposé de l'appartement, un homme en blouse blanche qui lui ressemble comme un frère, ouvre sur le salon déjà plein de clients la porte d'un classique cabinet d'oto-rhino-laryngologiste, tout étincelant d'instruments nickelés. Et le Dr Nepveu, jusqu'à la tombée de la nuit, extirpera des végétations adénoïdes, ponctionnera des tympans, cautérisera des larynx, drainera des sinus, galopant un repas entre deux clients, ou griffonnant une communication aux Sociétés savantes, ou dessinant à grands traits précis un nouveau modèle de lampe frontale qu'il vient d'imaginer. Le repas du soir rend enfin à sa famille un homme heureux qui a le regard un peu las du Dr Nepveu avec le bon sourire de Luc Durtain.

Le Dr Nepveu dépose parfois le lourd fardeau de la clientèle. Mais s'il s'offre de longues vacances et de grands voyages, Luc Durtain n'en profite jamais pour se mettre au vert. Un laryngoscope peut bien rester des mois en vitrine sans se rouiller, mais il faut que la plume coure

tous les jours sur le papier ; la valeur d'un écrivain est à ce prix, le renom aussi. Durtain ne se souvient pas d'avoir manqué un jour à travailler trois heures. C'est la prière du matin qu'il fait à son bon génie. S'il était malade, il écrirait au lit. Il a visité l'Europe, l'Egypte, l'Extrême-Orient, l'Amérique. Avec Georges Duhamel — un si intime et si vieil ami que tout le monde le croit son parent — il a été l'un des premiers explorateurs, et le plus perspicace et le plus véridique de la Russie rouge. Où qu'il soit, en chemin de fer, en bateau, dans la chambre d'hôtel, l'isba ou la paillotte, dans le tumulte des villes, quand l'instant quotidien est venu d'écrire, il écrit, au besoin sur ses genoux.

Et qu'on ne dise pas que cette régularité dans le travail engendre une sorte de facilité automatique. Je suis du métier ; je sais ce qu'a coûté de patientes et scrupuleuses recherches ce style dense et comprimé ; ces images sont trop méditées pour s'être posées toutes seules sur la page. La volonté de Durtain est toujours présente en son œuvre. Une volonté enivrée de sportif intellectuel, qui se dédommage par une fatigue de luxe, par une conquête à son bénéfice personnel, de la servitude sacrée du médecin, de l'homme de famille, du *Donneur de sang*, titre significatif de son unique pièce jouée au théâtre.

Si méthodique que soit Durtain, je n'ose croire que l'unité de l'œuvre à accomplir lui soit apparue dès ses premiers livres. Mais il s'est rapidement rendu compte que ses successives *expériences* s'ordonnaient d'elles-mêmes suivant un plan, tout au moins celui de sa curiosité, et qu'un titre général, presque celui d'un livre de Duhamel, *Conquêtes du Monde*, convenait au programme de sa vie d'écrivain. Observer les Hommes, les Peuples, la vie des Idées, tel est le dessein qu'il veut poursuivre. Un important volume, en préparation, inaugurera bientôt la troisième de ces sections, encore vierge. La première contient présentement trois ouvrages : *Douze cent mille*, roman du Travail ; la *Source Rouge*, roman de la Maladie ; *Ma Kimbell*, qui évoque le sport, puisqu'il s'agit d'une motocyclette véhiculant un jeune indépendant qui tente de fuir l'amour. Et ce que l'on peut dire de ces livres charmants, c'est que l'originalité de l'auteur s'y dessine encore assez timidement. Des trames romanesques d'une grande ténuité, des caractères seulement esquissés ne semblent être utilisés que comme prétextes à tourner des films descriptifs d'ailleurs extrêmement sensibles.

C'est, du moins jusqu'à présent, en observant la physionomie des peuples, que Luc Durtain a donné sa mesure et gagné sa renommée. Il est allé tout droit vers ceux dont l'éthique, la politique et l'économique imposent ou menacent d'imposer à la vie mondiale des rythmes nouveaux : les Républiques des Soviets et l'Union américaine. Et aussi vers l'inquiétante Asie, travaillée par des ferments sournois, où le regard oblique des *Hommes jaunes*, obséquieux esclaves, promet des surprises aux *Dieux blancs*.

Duhamel et Durtain ont parfois associé leurs recherches. Ensemble ou séparément ils ont empli leurs yeux des mêmes choses et leurs affinités sont telles que leurs jugements sur l'âme russe et l'âme américainc ne paraissent pas différer essentiellement. Mais outre que l'œuvre de Duhamel déborde considérablement cet exotisme qui fait le meilleur de l'œuvre de Durtain, rien ne diffère plus que les tempéraments des deux écrivains que leur amitié et leurs rencontres m'obligent à rapprocher. Duhamel, en Russie, en Amérique, fut impressionné par les ensembles, les éclairages et les ombres. Ce que son œil a recueilli, sa pensée le transpose et le remodèle. Il enregistre beaucoup moins le document que ses réactions propres. Ainsi, pour représenter l'Amérique, il a « pris un parti », suivant l'heureuse expression des peintres et substitué à des réalités complexes et diversement centrées une construction en quelque sorte symbolique dont sa pensée fournit les lignes perspectives.

L'esprit de Luc Durtain est analytique et foncièrement objectif. Il tient de ses habitudes scientifiques l'amour du document précis. La découverte de chaque détail lui apporte sa joie. Tenez pour assuré que, chez les Russes, ses yeux ont tout vu et son cerveau tout compris. Il est de ceux à qui rien n'échappe et qui saisissent de chaque aspect la signification avec une finesse de clinicien qui se double d'une sensibilité d'artiste. Le monument de cette enquête, *l'Autre Europe*, peut-être archaïque déjà, car l'évolution se précipite, reste, parmi tant de témoignages passionnés, le seul auquel on puisse absolument se fier et dont l'impartialité soit reconnue par les plus inconciliables adversaires d'un régime dont Luc Durtain n'a point célé les aspects sympathiques, non plus d'ailleurs les difformités.

Il est le voyageur curieux qui ne se contente pas des apparences, mais certainement regarde les choses de près, tourne autour, veut savoir en Indo-Chine la condition du travailleur des rizières, le rendement des pieds d'hévéas, les idées de derrière la tête du commerçant chinois. S'il décrit la vie du Pétrole en Californie — et cette page est grande comme une de *Germinal* — c'est qu'il a minutieusement épié le travail mécanique de la foreuse, les gestes précis des ouvriers, noté leur argot professionnel, les bigarrures ethniques de ce peuple des puits. Observateur avant tout, il aborde le « motif » sans avoir rien préjugé de sa découverte ni rien construit d'avance ; ce qui lui a permis de distinguer l'extrême variété des aspects et des types humains dans un pays comme l'Amérique où nous pensons volontiers que le système social et les conventions ont achevé d'abolir les physionomies ; et de démasquer, derrière les attitudes apparemment soumises au milieu artificiel, les résistances des instincts individuels et les réactions raciales des éléments composites saisis par la machine.

Luc Durtain s'est presque fait une spécialité d'observer ces Américains, de bon gré et orgueilleusement asservis à des formules à condition de tricher de cent mille manières à leur propre jeu. Il leur a dédié trois livres parmi ses meilleurs : *Quarantième étage*, *Hollywood dépassé*, *Captain O. K...* Californie, Louisiane. Puritaine hypocrisie, bluff, spéculation. Pétrole, cinéma, prohibition. Des aventuriers encore inassimilés, des femmes, des nouveaux-riches. Et l'âme nègre, puérile, mystique, instinctive, avec ses joies ivres, ses souffrances, ses brutalités. Il prépare un quatrième ouvrage, avec les États de l'Est pour décor, où les derniers Peaux-Rouges joueront un rôle.

Ce sont des romans quant à la forme, mais surtout des études serrées, qu'une action secondairement inventée et d'ailleurs ingénieuse sert à présenter et à faire vivre. La part de l'artiste et du penseur, de l'écrivain en un mot, est de dissoudre en proportions variées le document dans l'événement, de choisir les valeurs colorées et les valeurs psychologiques, de disposer les accents, de liquider des stocks minutieusement rassemblés de détails et d'images par l'écoulement rapide de phrases qui perdent souvent leur verbe pour s'alléger et s'effilent parfois jusqu'à l'ellipse ; de produire enfin, par synthèse, des personnages tellement caractéristiques de leur catégorie que le bootlegger Mascari et le Captain O. K... sont déjà adoptés comme des types classiques par les lecteurs américains.

Telle est, je crois, la physionomie de Luc Durtain dont l'originalité puissante vient de ce qu'il est, dans son œuvre comme dans la vie, un bicéphale, unissant à l'ingéniosité créatrice du poète les moyens d'information du clinicien.

CROISIÈRE ATLANTIQUE

PAR LUC DURTAIN

SALVADOR de Madariaga, le grand essayiste d'*Anglais, Français, Espagnols*, lançait récemment, lors d'une réception au « Pen Club » de Paris, la curieuse idée que voici :

— Quelle est l'unité vivante d'une ville ? Ce n'est pas le pâté de maisons, le *block*, comme l'on dit aux États-Unis. Ces amples cubes de maçonnerie ont souvent quatre faces fort différentes : l'une donnant sur quelque large avenue, est occupée par de riches appartements et des commerces de luxe; les autres, par de médiocres boutiques, voire même, parfois, par de sordides industries. Ce qui apparaît comme la véritable unité urbaine, c'est l'espace situé entre deux blocks ou deux suites de blocks, c'est la rue ou l'avenue. Là, les façades se répondent par-dessus la chaussée, elles s'imitent l'une l'autre, elles s'équivalent et forment un tout. Eh bien, de même, les véritables unités dont la somme constitue le monde actuel, ce ne sont pas les continents. Le « block » Europe, le « block » Afrique, le « block » Amérique présentent, sur les quatre points cardinaux, des façades très différentes. Mais il y a entre eux des rues, des rues hantées de navires. Rue Atlantique, rue Pacifique, rue Méditerranéenne : avec les porches de leurs ports, avec leurs côtes comme d'immenses étalages. Ces doubles séries de façades qui se font vis-à-vis tendent à offrir le même style, font échange de civilisation d'un rivage à l'autre.

Je cite de mémoire, en paraphrasant un peu. Mais je me suis bien souvent, ces jours-ci, répété ces paroles en prenant connaissance du beau dessin que trace, sur la carte, l'itinéraire de la première « Croisière médicale française », organisée, pour Pâques prochaines, par la *Gazette Médicale de France* (1)... Quinze jours destinés à prendre notion directe de toute une suite de façades contiguës, élevées par quatre races différentes sur le littoral Est de l'Atlantique. Quatre pensées qu'un tel voyage peut juger sur leurs couleurs les plus éclatantes, quatre problèmes aussi qu'il saisira dans leur aspect le plus intense.

D'abord, l'Espagne Continentale. Vigo et Saint-Jacques de Compostelle, cette cité du Moyen Age, dont les cloches, emportées, il y a neuf siècles, sur l'ordre des rois Maures, par les captifs chrétiens, furent rapportées, sur l'ordre du roi Ferdinand, en 1236, par les épaules des captifs musulmans. Cadix avec Séville, un Séville de semaine de Pâques, avec ses processions célèbres, auxquelles, pour la dernière fois peut-être, assisteront la tour de la Giralda, et les festons de pierre de l'Alcazar, et la puissante cathédrale. Vision, aussi, de l'Espagne d'aujourd'hui, de ce nouveau visage que l'on commence à démêler entre les fumées des ostensoirs. Puis l'Espagne du dehors, les Canaries et le légendaire pic de Ténériffe, toujours fumant : Espagne, toujours lave et volcan ! Et pourtant, comme en Andalousie, les caresses mêlées aux violences dans cette admirable vallée de l'Orotava, neiges et tropiques à la fois, où, devant le Pic de Teyde et sa glace, tel camélia haut de dix mètres porte dix mille fleurs.

De même le Portugal du dehors, — Madère et sa fougueuse végétation — et ce Portugal ibérique qui semble, à l'extrême limite de notre continent, une empreinte de semelle marquée par la race blanche lors de son départ vers les pays d'outre-mer, il y a cinq siècles. Portugal, ici et là, tout imprégné encore, dans le style même de ses monuments, par l'esprit de la prodigieuse aventure et mêlant, sur la pierre, les trophées marins et exotiques aux signes de la conquête et de la foi.

Enfin, l'énergique esprit occidental de notre époque, importé, implanté, avec ses forces et ses tares, dans les quelques kilomètres carrés de Casablanca, autour des médinas, des médersas, des mosquées et des marabouts de la vieille ville. Et Rabat et ce Salé des Corsaires. Poignant contraste du machinisme docile et dévorateur avec le sable ingouvernable, et la fantaisie des arabesques, et la sagesse immobile gravée en caractères coufiques dans les vieilles murailles couleur de sang.

Toutes ces visions-là, non point abstraites, non pas revêtues de l'uniforme noir et blanc des livres, mais imprégnées d'odeurs salines, largement dépliées par l'étrave, et illuminées par un soleil révélateur.

La vérité n'est rien si elle n'est odeur, couleur et contact. La vérité des tropiques, vous la respirerez parmi les bougainvillers hauts comme nos chênes, parmi les fougères arborescentes et les forêts de palmes. La vérité de l'Occident, vous la reconnaîtrez sur les édifices, sur les œuvres de l'homme qui s'avancent dans la mer. La vérité de l'Islam, tout en contemplant les tours massives debout pour des siècles, vous l'entendrez murmurée par un mendiant qui vous demandera l'aumône avec ces simples paroles : « Je suis là ».

Dès lors, cette belle enquête impartiale que vous avez coutume de faire chaque jour au lit de vingt malades, vous la continuerez, à votre retour, mais debout au chevet de notre civilisation occidentale. N'aurez-vous pas reconnu, chemin faisant, dans votre voyage, maints de ses antécédents héréditaires ? N'aurez-vous pas examiné d'autres organes auxquels vous n'aviez pas encore eu accès ? N'aurez-vous pas observé d'autres symptômes, de loin, sous un autre jour ?

Un grand malade, cette civilisation-là ! Et qu'il ne suffit pas de distraire par une anecdote... Peut-être saurez-vous lui apporter un conseil, un éclaircissement, peut-être même lui rendre un vrai service quand vous lui direz un jour :

— Il me souvient, à Casablanca et Rabat, d'avoir remarqué...

Ou :

— On peut voir, à Santa-Cruz de Ténériffe...

Luc Durtain

(1) Croisière médicale sur le paquebot *Mexique* de 15.000 tonnes (Compagnie Transatlantique), du 20 mars au 4 avril. Renseignements au Secrétariat, 9, rue Soufflot, docteur Hussenstein.



Ph. G. Paris

LECTURES

PAR PIERRE DOMINIQUE

Maurice Martin du Gard, qui vient de publier *Courrier d'Afrique*, n'est pas ce qu'on appelle un écrivain exotique ou colonial. Mais Jean-Richard Bloch non plus n'en était pas un qui, pourtant, nous a donné, sur Dakar justement où nous entraîne M. Martin du Gard, des pages étonnantes de profondeur dans l'observation. Jean-Richard Bloch peignait et philosophait tour à tour ; il n'oubliait jamais qu'il avait dans l'Afrique noire un magnifique sujet, une merveilleuse occasion dont il fallait savoir profiter. M. Martin du Gard est, à première vue, plus sceptique. Il est parti là-bas, histoire de tuer deux mois ou trois, de changer d'air, de se détourner de la France le temps de se rendre compte qu'il ne pouvait pas vivre hors de son pentagone charmant. Mais il n'attache pas autrement d'importance à ce voyage et vous en parle sur le ton de celui qui reviendrait un dimanche soir des bords de la Marne ou des bois de Viroflay.

Et pourtant, que de questions il se pose ! Chaque page a la sienne. Tout l'intéresse. Il fait la moisson des témoignages et les présente honnêtement, sachant, au surplus, qu'il n'y a pas un témoin, en Afrique ou ailleurs, qui ne soit faux — un témoignage étant toujours un jugement, et l'homme, blanc ou noir, jugeant à travers ses habitudes, ses désirs, ses passions, craintes ou soucis du moment. Toutefois, ces témoignages, M. Martin du Gard prend la peine de les discuter. D'ailleurs, intéressé par tous les problèmes, mais persuadé que chacun comporte au moins deux solutions.

Et ce n'est pas là simple réflexe de littérateur. Aucun dédain de sa part. Il est fort à son aise en parlant chemins de fer, coton, arachide et le reste, pas plus gêné que lorsqu'il parle histoire des Bambaras ou des malheurs de Tombouctou lors de la grande conquête marocaine, ou encore lorsqu'il traite des méthodes coloniales et de savoir s'il faut apprendre le français aux indigènes ou leur enseigner seulement l'alphabet latin dont ils se serviront dans leurs dialectes coloniaux. Ou même lorsqu'il écoute le silence tropical : « *Des craquements, des chuchotements envahissaient mystérieusement le silence et je retenais ma respiration pour mieux entendre. Sous une lumière verdâtre, des arbres luttaient entre eux, se disputaient une terre, se suçaient réciproquement la sève. Nous allions sans savoir, suivant la route presque toujours droite, dans un paysage fantastique où se découpaient des statues mutilées.* »

Car dans ce vaste empire où le fonctionnaire est à la fois soldat, juge, ingénieur, collecteur d'impôts, que sais-je encore, le voyageur ne saurait se contenter de voir le ciel, la forêt, le fleuve, d'être peintre ou poète, ou bien historien, ethnologue et puis géographe, il lui faut encore être politique, économiste et sceptique par-dessus le marché. Je parlais tout à l'heure du scepticisme nonchalant de l'auteur, sa seule défense, avec sa culture — ce qui fait deux — il faudrait souligner aussi cette faculté d'observer promptement, de prendre, de saisir, de tirer au vol l'image comme un chasseur fait d'un oiseau, qui lui permet d'échapper le plus souvent à l'intermédiaire, commentateur de bonne foi sans doute, mais commentateur.

Ajouterai-je que lorsqu'on a lu ce livre qui n'est après tout qu'un « *courrier* » — on peut jouer sur le mot — rien qu'un carnet de notes et de route, on est stupéfait de ce que peut faire le génie français appliqué au point juste et durant un temps assez long. Revenant en France et près d'accoster au quai de Bordeaux, M. Martin du Gard se moque de lui-même : « *Je découvre, dit-il, une terre qui n'est plus rouge ; des arbres qui ne sont que verts et modestes, où des moineaux s'affairent ; entre les rives qui se rétrécissent, nous glissons doucement vers le port...* » Et, plus loin : « *La douane attend de pied ferme ceux qu'enivra l'espace, qui croyaient toute la vie commander à l'univers, et qui peut-être, dès ce soir, ne seront plus que de petits Français économes, heureux de raconter, autant que d'avoir vécu, ce qu'on aime à nommer l'aventure, quand on est de retour parmi les hommes.* »

D'accord. N'empêche qu'à vingt reprises, M. Martin du Gard nous a montré ces petits Français — bien que ce mot de petits me heurte — bâtissant un empire et souvent avec quels misérables moyens, le bâtissant dans la joie, au milieu des pires difficultés et sans pour cela se gonfler de leur importance, comme font tant d'autres peuples qui, parce qu'ils ont saisi un gros morceau du monde, se considèrent comme le nombril de la Terre. C'est pourquoi il faut lire avec amour ce *Courrier d'Afrique* qui nous donne des nouvelles d'un empire bâti en un tournemain et d'un génie national dont nous avions déjà conscience, mais dont il est bon de rappeler de temps à autre la puissance, la profondeur et l'étendue.



Ph. G. Paris

DISCOPHILIE

PAR ÉMILE VUILLERMOZ

J'ai reçu ce mois-ci, en même temps que le foisonnement habituel des airs d'opéra, des ouvertures, des fantaisies, des symphonies, des sonates et des airs de danse que nos usines de disques jettent sur le marché avec une prodigalité dangereuse, une réalisation d'un caractère tout à fait exceptionnel. On me permettra de m'y arrêter quelques instants dans cette rubrique où je m'adresse à des lecteurs particulièrement qualifiés pour apprécier la valeur d'une telle tentative.

Ce disque n'est pas édité par l'une de nos grandes firmes officielles. Il a été conçu et réalisé par un médecin. Il porte la signature du docteur Fauvel.

Il s'agit d'un disque de suggestion. La machine parlante est mise ici au service des théories de Coué et de l'École de Nancy. L'idée est toute naturelle. Des discours d'envoûtement ne peuvent qu'augmenter leur potentiel d'influence en sortant de cette bouche d'ombre mystérieuse qu'est un diffuseur de phonographe mécanique ou électrique. Détachée de l'individu, animée d'une vie propre et indépendante, cette voix miraculeuse qui sort d'un coffret magique possède un caractère surnaturel qui accroît singulièrement son éloquence et double son autorité. Elle vient de partout et de nulle part. C'est celle d'une divinité redoutable parlant à travers les nuées.

L'histoire des religions anciennes est d'ailleurs remplie d'anecdotes troublantes qui semblent bien indiquer que les prêtres ont utilisé autrefois la machine parlante pour frapper l'imagination des foules et créer des prodiges saisissants. Et rien ne prouve que la fameuse statue de Memnon — qui d'ailleurs n'a jamais représenté Memnon — ne recélait pas dans ses flancs un honnête phonographe. Les travaux du docteur Lothar et d'Armand Machabey nous montrent l'ancienneté des méthodes de suggestion mécanique faisant appel à la machine parlante. Ils nous rappellent l'existence des automates parlants dans les anciens palais chinois. D'autre part, « la statue du dieu Khonsou ne répondait-elle pas aux Ramsès ? Les sanctuaires Assyriens n'enfermaient-ils pas la voix d'Ishtar ? Le Verbe hébraïque ne jaillissait-il pas de la bouche des séraphins de bronze et de cèdre qui gardaient le Saint des Saints ? Junon, la Fortune, Mercure lui-même et les arbres sacrés des Grecs ne pouvaient-ils à l'occasion s'exprimer comme les humains ? » Et Bouddha enfant, en entrant dans le Temple, vit non seulement s'animer les statues des dieux, mais put entendre distinctement leurs voix pendant que résonnait un concert donné par des instruments que personne ne touchait. Boèce et Archimède ont construit des machines parlantes singulièrement perfectionnées et l'abbé Mical avec ses « têtes parlantes » forme le maillon intermédiaire de cette longue chaîne qui va de l'antiquité la plus reculée jusqu'à la tentative du docteur Fauvel.

Je n'ai pas à me prononcer sur la valeur thérapeutique de la méthode Coué, mais il est bien entendu qu'en confiant à une voix surnaturelle, purifiée, amplifiée et désincarnée, des phrases persuasives, des images motrices et des axiomes qui sont des accumulateurs d'énergie, elle met toutes les chances de réussite de son côté.

Chez un nerveux qui entend cette divinité inconnue lui répéter avec insistance : « Vous vous sentez chaque jour plus fort et plus capable de mener une vie normale... Vous avez non seulement la volonté de guérir, mais la certitude de la guérison... Vos réactions de défense sont rapides et vous triomphez plus facilement des offensives microbiennes... Votre accumulateur nerveux se recharge... Votre mémoire devient de plus en plus fidèle... Vos associations d'idées sont nombreuses et rapides... Chaque jour vous pouvez constater une amélioration de votre état... Vous avez en vous cette joie de vivre que tout être bien portant doit posséder... » il est bien évident que le coup de fouet doit être efficace.

De plus, la suggestion par disque permet un développement musical qui double l'effet du verbe. La musique est toujours un triomphe de l'esprit d'ordre et de discipline, elle agit simultanément sur le système nerveux, sur l'appareil circulatoire et respiratoire et sur l'équilibre musculaire à la façon d'un massage méthodique. Il est donc très facile de doubler par des suggestions musicales l'action de la parole qui cherche à « doper » un organisme affaibli et découragé.

Il me plaît, dans mon ignorance médicale, d'imaginer que le machinisme tant décrié peut, dans ce domaine comme dans tant d'autres, délivrer l'humanité de certains esclavages. Et je serais heureux d'apprendre que le disque, après avoir diverti tant de malades, peut à l'occasion atténuer certains de leurs maux.

FANNY

ASIE

MARCEL PAGNOL est, évidemment, le triomphateur du théâtre de ces dernières années. Nous dirons de sa réussite qu'il n'en est pas de plus juste.

Après *Topaze et Marius*, *Fanny* s'impose à la faveur publique. Fanny, c'est la pauvre amante qui, abandonnée par Marius, s'aperçoit qu'elle va être mère. Pour la sauver et parce qu'il l'aime, un brave homme l'épouse. Et le vrai sujet de la pièce, c'est l'enfant. L'on rit et l'on pleure, et l'on essaierait vainement de résister.

Lorsque Marius, revenu des mers chaudes, réclame l'enfant et affirme que l'enfant est à lui, Fanny répond :

Non, Marius, il n'est pas tien. Tu étais le père d'un petit bâtard, un désastre pour une famille, porté par une pauvre fille dans la honte et le désespoir. Où est-il, cet enfant? Il n'est pas venu, ce n'est pas le mien... Le mien, il est né dans un grand lit de toile fine entre la grand'mère et les tantes. Et il y avait deux grandes armoires, pleines de linge et de robes, et de lainages tricotés par les cousines des Martigues, et les grand'tantes de Vaison, et la marraine de Mazargues. Et mon beau-frère de Cassis, il était venu tout exprès pour entendre le premier cri... Et de Marseille jusqu'en Arles, partout où vivent les parents de mon mari, il y avait une grande joie dans trente maisons, parce que dans le lit de Me Panisse un tout petit enfant venait de naître, tout juste à la pointe du jour, le matin des cloches de Pâques... Va, Marius, tu as les dents pointues, mais n'essaye pas de mordre les pierres : cet enfant, tu ne l'auras pas. Il est planté en haut d'une famille comme une croix sur un clocher.

Et Fanny, pourtant, n'a rien renié de sa passion pour Marius. Eh bien, si son cri, (par lequel Mme Demazis, simple et vraie, arrache les larmes), si ce cri de Fanny ne sonne pas au naturel l'orgueil maternel, et l'orgueil familial et la saine vigueur d'un peuple, s'il n'est pas, en outre, la Provence même, par sa chantante poésie, s'il ne porte pas la marque d'un grand écrivain de théâtre, nous demandons où l'on en peut entendre un autre qui soit de plus franc aloi.

Et nous aimons, dans M. Marcel Pagnol, l'affection lucide avec laquelle il nous a peint ce coin de France. Sous les grosses plaisanteries, sous le comique facile de l'accent marseillais, sous la morale assez peu exigeante, l'on trouve de l'amour profond — et toute la finesse, toute la subtilité latine ; et derrière les protagonistes l'on découvre de ces « braves gens » qui font la solidité d'un pays. Souhaitons que d'autres provinces nous soient ainsi montrées dans leur vérité. Si toutes avaient leur Pagnol, magnifique serait le festin spirituel.

Fanny est excellemment jouée, au Théâtre de Paris, par Mmes Demazis, Chabert, Mathis et Alberti ; MM. Harry Baur, Charpin, Berval, Dullac et Vattier.

■

Nous avions prié M. Marcel Pagnol de nous communiquer (la pièce n'étant pas encore publiée), le passage qui, entre autres, nous avait profondément ému et que nous avons reproduit. Voici la belle lettre qui accompagna l'obligeant envoi de l'auteur de *Fanny*.

« Monsieur et cher confrère,

« Je suis très heureux de l'intérêt que vous portez à *Fanny*. Je suis heureux surtout de votre choix, lorsque vous me demandez les quelques lignes que prononce Fanny au dernier acte. Ces lignes, beaucoup de critiques ne les ont pas aimées, et m'ont reproché d'avoir fait parler une écaillère comme une princesse de tragédie.

» Mais, d'abord, Fanny n'est plus une petite écaillère. Elle est la femme de Me Panisse, juge au conseil des Prud'hommes, et millionnaire. Or, l'argent, s'il ne donne pas toujours beaucoup de distinction à un homme, fait beaucoup pour affiner une femme. Au dernier acte, Fanny est riche depuis deux ans... elle a une belle maison, elle est bien vêtue, elle s'habille chez un bon couturier. Il ne me semble pas exagéré de lui faire parler un français correct. Quant aux sentiments qu'elle exprime, ils sont d'une extrême simplicité. Mais comme ils sont extrêmement propres, extrêmement normaux, ils paraissent, à notre époque, beaucoup trop distingués.

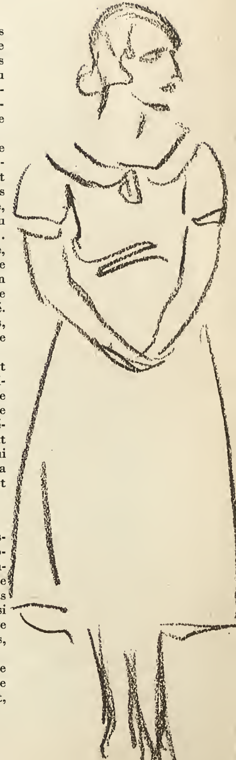
» Évidemment ces sentiments ne sont point quotidiens. Mais la situation elle-même, quoique simple, n'est point quotidienne — et il me paraît logique de penser que, dans une crise comme celle-là, les femmes s'élèvent aisément jusqu'aux plus hautes idées, qui sont d'ailleurs toujours des idées simples — et qui en l'occurence, se résument à celle-ci : « La passion a moins d'importance que l'intérêt d'un enfant »... MARCEL PAGNOL. »

■

Asie, au Théâtre Antoine, est tragique jusqu'à l'horreur. C'est l'histoire de Médée, modernisée. La princesse indochinoise Naham-Moun, trahie par le Blanc qu'elle aime, tue de ses mains, pour se venger, les deux enfants nés de leur union. Pour se venger, mais aussi pour que le père des deux innocents n'achève pas de les gagner aux idées, aux sentiments, à la civilisation d'Occident.

Le manque de place nous oblige à remettre au mois prochain l'analyse de cette pièce puissante. Enregistrons, pour le moment, son beau et légitime succès.

HENRI DELORIÈRE.



MADAME ORANE DEMAZIS, TOUCHANTE AMOUREUSE DANS "MARIUS", MÈRE ÉMOUVANTE DANS "FANNY".

LES MÉDECINS
LITTÉRATEURS

Le Chanteur, par le docteur A. Wicart. — Pour donner une idée de la qualité de cet ouvrage (1), je pourrais me borner à copier ces lignes de présentation : « Le livre qu'on va lire est deux fois extraordinaire. Il ne l'est pas seulement par sa valeur propre, par le profond savoir, la riche expérience, la surprenante divination qui s'y manifeste à chaque page, mais encore parce qu'il est unique en son genre... » Elles sont de Reynaldo Hahn qui, non content d'être un grand musicien, possède une voix et une façon de s'en servir que bien des chanteurs professionnels devraient lui envier.

Mais le livre du docteur Wicart traite d'un sujet qui m'a toujours paru si passionnant, que je veux, à mon tour, essayer, tout au moins, d'en faire sentir la valeur.

D'abord, grande est la portée d'un ouvrage qui est le fruit d'innombrables observations faites par un médecin spécialiste, pendant de longues années, sur une foule de chanteurs, célèbres ou obscurs, venus le consulter. Lorsque le docteur Wicart démonte devant nous le mécanisme de la voix chantée, il ne nous fait pas seulement une de ces leçons d'anatomie et de physiologie qui trouvent leur meilleur pouvoir didactique dans des planches bien dessinées. Il nous offre une doctrine, avec ce je ne sais quoi de vivant qui caractérise le savoir étayé par l'expérience pratique et avec une force persuasive qu'il tire d'un sincère amour du chant.

Que cette doctrine doive susciter des controverses, c'est probable, et d'ailleurs désirable, dans l'intérêt de cet art qui, seul entre tous, peut être directement influencé, voire commandé par la médecine.

Mais le livre du docteur Wicart a l'insigne mérite de fixer un grand nombre de points sur lesquels il ne me semble pas que le moindre doute puisse s'élever. Quand on sait dans quelle obscurité se débattent la plupart des chanteurs *et bon nombre de professeurs de chant*, sous quel amas de théories contradictoires disparaît peu à peu ce qui fut l'art de Faure, de Garat, ce qui est encore l'art prodigieux d'un Chaliapine, ce livre réconforte comme l'annonce d'une renaissance.

Pour preuve de ce que je viens d'avancer, je ne puis, faute de place, donner que deux exemples, mais ils contiennent, à mon avis, deux vérités qui pourraient à elles seules servir de base à un enseignement fécond.

Pour chanter, il faut, c'est entendu, une bonne respiration. Mais « les trois litres requis (à l'épreuve du spiromètre, que conseille le docteur Wicart), dépassent de beaucoup les besoins phonétiques... et ce n'est pas dans cette capacité qu'est le secret d'un souffle large et discipliné... *Il est dans la glotte.* Si la glotte est saine et l'émission bonne, l'expiration dans le chant ne doit laisser aucune préoccupation... » Autrement dit : *une voix saine et bien émise ne dépense presque pas de souffle.* Maxime à laquelle souscrira, j'en suis absolument sûr, tout chanteur expérimenté, mais qu'il est de grande conséquence de pouvoir appuyer d'une affirmation *médicale.*

Mais qu'est-ce qu'une bonne émission ? Voici la réponse : le chant bien émis « élargit le pharynx, entièrement libre et dilaté parce que la langue s'est portée en avant et le voile du palais en haut. De cette position d'ensemble il résulte que le jet des ondes sonores né de la glotte s'épanouit et vient « percuter » directement la paroi palatale dans toute son étendue ; il met en vibration l'air de la totalité des caisses de résonance sus-palatales. »

Or, il faut savoir que des injonctions telles que « chantez en avant », « chantez en dehors », amènent infailliblement les apprentis chanteurs à « pousser du souffle », à négliger l'emploi pourtant indispensable des caisses de résonance, à courir très vite à un épuisement *d'où peut naître la tuberculose.* Aussi me permettrai-je de regretter que le docteur Wicart n'ait pas formellement condamné des expressions de ce genre. Mais je me hâte d'ajouter que la condamnation fait implicitement partie de sa théorie de l'émission. Il écrit en effet ceci : « Les sons ne sortent pas, ils se propagent par des vibrations... Il importe seulement que les vibrations primordiales glottiques trouvent le moyen de s'amplifier dans le champ le plus vaste (bucco-pharynx et sinus) pour se propager ensuite en vibrations atmosphériques... »

Il faut, hélas, me borner. *Le Chanteur* est une véritable mine d'observations, de conseils, de vérités, dont beaucoup devraient faire loi. Je veux, pour conclure, noter l'accent éloquent avec lequel le docteur Wicart met l'art du chant sur son véritable plan. Je résume et je commente :

Le chant est un exercice physique idéal. (Tout le monde, désormais, est d'accord là-dessus.) Le chant a une très grande importance sociale, parce qu'il discipline et parce qu'il console — et l'Allemagne l'a infiniment mieux compris que nous. Un chanteur parfait est le meilleur ambassadeur de son pays à l'étranger — et nous sommes les seuls à ne l'avoir pas compris !

La vie musicale au temps romantique, par Claude Laforêt (1). — Il y a un grand charme mélancolique dans ce livre de Claude Laforêt (docteur Bonnet-Roy), au moins pour ceux qui, épris de musique et de chant, sont sensibles aux noms de ces artistes du siècle dernier, que nos pères ne prononçaient qu'avec une espèce de piété. Pauline Viardot, la Malibran, la Falcon, Rubini, Duprez, Nourrit... l'âge d'or du chant, les « romances » aux titres ridicules et charmants !... Comment ne pas rêver et s'attendrir ? La vie de ce temps-là fait un tel contraste avec la nôtre, et il y a eu tant d'épreuves, tant de bouleversements, depuis les beaux jours des salons romantiques et des « modestes réunions bourgeoises où, lentement, prudemment, s'infiltraient les succès du jour » ; depuis la création des *Huguenots* à l'Opéra, l'apogée du théâtre italien, la révélation de Beethoven, de Berlioz, au public parisien... Et l'on ne peut s'empêcher de penser qu'un peu de paix sur le monde permettrait aux enthousiasmes d'antan de renaître.

Le livre de Claude Laforêt constitue l'un des chapitres les plus colorés, les plus attachants — notamment par de fort jolies anecdotes — de l'Histoire de la musique.

René de Laromiguière.

(1) *Le Chanteur*, 2 volumes, chez Philippe Ortiz.

(1) Chez J. Peyronnet.

LA CUISINE MODERNE



D IS-MOI ce que tu manges, je te dirai ce que tu es », a dit l'auteur de *La physiologie du goût*, travestissant ainsi un vieil adage, à l'époque où les appareils de cuisine modernes étaient encore inconnus.

Aujourd'hui, à cette formule, il aurait, sans doute, ajouté une deuxième question : « Dis-moi ce que tu manges et comment tu le prépares, je te dirai ce que tu es ».

Le feu de bois, la braise, si appréciés des gourmets pour la cuisson de nos aliments, ne sont presque plus employés aujourd'hui. On les retrouve encore dans quelques restaurants qui pensent se créer ainsi et conserver une fidèle clientèle, ou dans quelques fermes, les plus reculées de nos campagnes, mais en notre siècle de progrès et de vitesse, d'autres procédés plus modernes se sont substitués au feu de sarment et de chêne.

Cependant, si jusqu'à ces dernières années, les moyens de chauffage utilisés ne permettaient pas d'obtenir cette perfection de la cuisine d'autrefois, il en est tout autrement aujourd'hui et les appareils électriques rendent compatibles notre besoin de confort, de rapidité, de propreté et la pleine satisfaction de notre goût.

La broche électrique des restaurants modernes et le four électrique domestique pemettent en effet la cuisson des rôtis comme à la broche, des grillades comme sur la braise.

La plaque chauffante du réchaud, aux allures variées, permet toutes les préparations savantes qui flattent notre palais et cela avec une précision et une facilité encore jamais atteintes. Mais la cuisine plus moderne, chère à notre grand Escoffier, et dont la simplicité n'exclut pas la qualité, se fait également dans les meilleures conditions grâce à l'électricité.

Un simple commutateur règle l'allure de marche des appareils, et l'égalité de la température pour un même réglage réduit la surveillance au minimum.

L'emploi de l'électricité est, en outre, parfaitement économique, les secteurs ayant mis à la disposition de leurs abonnés des tarifications très avantageuses.

C'est ainsi qu'à Paris le tarif dit « de nuit » de la C. P. D. E. permet, pendant les heures généralement adoptées pour la préparation des repas, de consommer de l'énergie électrique facturée à un prix très bas : 0 fr. 307 le kilowattheure (le fonctionnement pendant une heure, d'un four de taille moyenne — 1.000 watts — se traduit alors dans ces conditions par une dépense de 0 fr. 30).

Le public n'ignore sans doute plus ces nombreux avantages et le nombre de fours, de réchauds ou de cuisinières électriques en service croît avec une extrême rapidité.

La cuisinière à charbon, qui n'aura bientôt plus qu'un intérêt documentaire, est de plus en plus abandonnée tandis que les appareils électriques de cuisine prennent leur place dans toutes les familles où restent en honneur les traditions de la vieille cuisine française.

F. CARREL,
Licencié ès sciences, Ingénieur E. S. E.

■

Les lecteurs de cette Revue qui envisageraient (pour Paris seulement) l'utilisation de la cuisine électrique, trouveront au Bureau de Propagande de la Compagnie Parisienne de Distribution d'Électricité, 23, rue de Vienne, tous les renseignements qu'ils pourraient désirer. Ils pourront, en outre, obtenir toutes facilités d'essais gratuits ou de location.



Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT. R. C. Seine 2.514
Imprimerie Kapp, 130, rue de Paris, Vanves.

PANCRINOL

DU DOCTEUR DEBAT

□

COMPOSITION

Le PANCRINOL est un complexe d'extraits désolbuminés et délipoïdés de foie, rate, rein et surrénale totale, alliés dans une proportion telle qu'il contient :

60% d'extrait de foie
20% « de rate
20% « de rein et surrénale.

Il est présenté sous deux formes : ampoules buvables de 5 cc. et sirop.
1 cuillerée à soupe de sirop contient la même dose de principes actifs qu'une ampoule buvable de 5 cc.

ACTION

L'Extrait de Foie, agit sur le syndrome anémie (WHIPPLE & Collaborateurs 1920-29) et combat en outre l'insuffisance hépatique si fréquente chez les anémiés et les tuberculeux.

L'Extrait de Rate, héroïque dans les anémies secondaires (LAMBIE, XXe Congrès de Médecine Française, octobre 1929), exacerbe les réactions de défense de l'organisme contre les infections microbiennes (MONNIER, RAGAIN, BAYLE).

L'Extrait de Rein complète et augmente, par synergie, l'action hémopoïétique du foie et de la rate (WHIPPLE, MAC CAMM, LEMAIRE).

L'Extrait de Surrénale totale normalise la tension.

Sous l'influence du PANCRINOL, on constate **rapidement :**

UN ACCROISSEMENT DES GLOBULES ROUGES
UNE AUGMENTATION DU TAUX DE L'HÉMOGLOBINE
UNE REPRISE DU POIDS
LE REVEIL DE L'APPÉTIT
UNE AMÉLIORATION DE L'ÉTAT GÉNÉRAL
UNE SENSATION D'EUPHORIE & DE MIEUX-ÊTRE.

INDICATIONS

Les **anémies** de toutes sortes; les **convalescences**, en particulier celles des maladies infectieuses (grippe, typhoïde, etc.); les **états dépressifs** physiques ou nerveux; **les troubles de la croissance** et de la **puberté**. LE PANCRINOL est en outre l'adjuvant le plus précieux au cours du traitement des **tuberculoses.**

POSOLOGIE

	AMPOULES	SIROP
Adultes.	2 à 4 par jour	2 à 4 cuill. à soupe par jour
Enfants.	1 à 2 par jour	1 à 2 cuill. à soupe par jour
Nourrissons.		1 à 2 cuill. à café par jour

à prendre dans un peu d'eau froide, aux principaux repas. Ces doses peuvent être augmentées sans inconvénient, dans les cas graves.

AUCUNE CONTRE-INDICATION quels que soient l'âge et l'état du malade.

PANCRINOL

DU DOCTEUR DEBAT

AMÉLIORE

L'ÉTAT

GÉNÉRAL

1 à 4 ampoules buvables par jour
ou cuillerées à bouche de sirop

INOTYOL

DU DOCTEUR DEBAT

□

COMPOSITION

L'INOTYOL est une pommade composée de sulfo-ichtyolate d'ammonium, extrait distillé d'hamamélis frais, oxyde de titane, hydroxyde ortho-titanique colloïdal (produit d'un grand pouvoir couvrant, découvert dans nos Laboratoires), borate de soude, oxyde de zinc, alliés à un excipient particulièrement pénétrant.

ACTION

Par son pouvoir décongestionnant, l'INOTYOL calme le prurit et les brûlures. Il active la cicatrisation et fait disparaître rapidement érythèmes et irritations de la peau.

INDICATIONS

Toutes les formes des dermatoses non suppurées : eczémas, ulcères variqueux, démangeaisons, plaies atones, brûlures, toutes irritations de la peau, érythèmes fessiers, solaires, actiniques, crevasses et gerçures des seins, engelures.

MODE D'EMPLOI

Étaler en couche épaisse, sans frotter. Recouvrir d'une compresse de gaze ou d'une légère toile maintenue par une bande, si la localisation le permet.

IMPORTANT : Dans les cas de dermatoses suintantes on augmente l'adhérence de la pommade, et par suite son efficacité, en la recouvrant abondamment de poudre INOTYOL.

NOTA : Pour les brûlures graves, nettoyer et panser à la vaseline stérile pendant les deux premiers jours.

Méthode de Whipple

et

Opothérapie pluriglandulaire antianémique en 1931



Voici dix ans que furent publiés, par l'école américaine, les résultats des premiers travaux sur la régénération sanguine par l'ingestion de pulpe ou d'extraits hépatiques.

La méthode passa très rapidement dans la pratique médicale et y rencontra une fortune singulière.

Il est peu d'exemple de succès aussi universel, aussi persistant, aussi justifié.

C'est qu'en ce domaine la clinique et le laboratoire sont si étroitement unis que le médecin peut en toute sûreté orienter sa thérapeutique d'après les enseignements des physiologistes.

Au cours de ces dix années, les cliniciens utilisèrent en tous lieux l'action hématopoïétique de la pulpe ou des extraits hépatiques, les physiologistes poursuivirent leurs travaux. Cherchant plus de généralisation, ainsi qu'il est de règle en science, ils se demandèrent si cette propriété d'exciter l'hématopoïèse est particulière au foie, ou bien si d'autres viscères, présentant avec celui-ci des analogies embryologiques ou histologiques, ne partageaient pas ce même pouvoir.

Leurs recherches furent nettement concluantes.

A l'heure même où l'efficacité thérapeutique du foie était universellement connue, on apprenait que le rein s'avérait doué de la même activité, on reprenait l'action favorable de la rate dans les infections anémiantes.

Le rein et la rate témoignaient d'une capacité égale à celle du foie pour régénérer l'hématopoïèse.

Un premier progrès avait été accompli en remplaçant la pulpe hépatique en nature (généralement mal tolérée chez le malade) par des extraits hydroalcooliques (Cohn 1927) dont l'équivalence thérapeutique à l'organe frais était définitivement constatée par de multiples auteurs.

Une seconde étape fut franchie en combinant le pouvoir excitant de la pulpe hépatique, pour le système réticulo-endothélial, à celui des pulpes rénales et spléniques. Cette association médicamenteuse fut réalisée par le Pancrinol en 1929.

Actuellement deux ans se sont écoulés depuis l'entrée de cette médication dans la thérapeutique courante.

Le Pancrinol est composé d'extraits désalbuminés et délipoïdés de Foie, de Rate, de Rein et de Surrénale.

Les organes y sont mélangés dans les proportions suivantes :

60 % de Foie.
20 % de Rate.
20 % de Rein y compris la Surrénale.

Nous rappellerons brièvement que chacun d'eux, outre son pouvoir reglobulisant assume un rôle particulier dans le métabolisme général.

Le Foie constitue une barrière aux agents microbiens, les élimine au niveau de l'intestin, renforce la résistance humorale.

La Rate manifeste une propriété anti-infectieuse aussi marquée que celle du foie, en même temps qu'elle agit sur la régularisation du courant sanguin, sur le volume et la composition du sang, sur le métabolisme du calcium.

La reprise du poids sous l'influence des extraits spléniques est un fait clinique unanimement acquis.

Le Rein, dont la fonction anti-toxique est bien connue est un agent d'hématopoïèse qui augmente par synergie l'action du Foie.

La Surrénale diminue le temps de saignement et de coagulation, augmente la résistance à l'infection, régularise la tension et, agissant contre l'asthénie, relève le métabolisme basal abaissé.

Le Pancrinol permettant à ces divers extraits d'exercer simultanément leur efficacité provoque donc l'excitation des diverses glandes hématopoïétiques en même temps.

Nous ne ferons que rappeler ici l'importante expérimentation clinique permettant d'affirmer cette conclusion.

Le nombre est considérable des anémies, anémies primitives et secondaires, consécutives à des affections aiguës ou chroniques, à une viciation de la quantité ou de la qualité du sang, qui bénéficièrent de cette médication.

Un avantage frappant de son emploi est d'**éviter l'accoutumance**, échec fréquent des traitements prolongés avec un seul extrait d'organe (hépato-résistance aux extraits hépatiques seuls).

Mais surtout, par sa composition pluriglandulaire, le Pancrinol présente l'intérêt de **solliciter en même temps les centres les plus importants de résistance et de réparation.**

Dans toute anémie d'origine infectieuse par exemple (A. post-grippale, A. du Paludisme, A. par insuffisance hépatique ou gastro-intestinale, A. de la tuberculose, etc.), l'extrait hépatique, les extraits surrénaux et spléniques viennent **renforcer l'immunité.**

Dans les formes légères, ils contribuent à ramener à la normale l'état général déséquilibré.

Dans les formes graves, ils atténuent l'intensité des phénomènes généraux (asthénie, anoréxie, insomnie), en même temps qu'ils exercent directement sur l'agent nocif une action bactéricide.

Enfin, **ils préparent et assurent la réparation organique.**

Les extraits Foie, Rate, Rein, Surrénale, agissent unanimement pour stimuler l'**Hématopoïèse.**

Mais en plus de cette régénération sanguine constatée par de fréquentes numérations globulaires, ils favorisent, autre phénomène mesurable et constant, la **reprise du poids.**

En même temps que le poids augmente, la tension abaissée remonte avec des oscillations plus amples vers la normale et s'y stabilise.

Concurremment le malade accuse, signes précis d'amélioration, **le réveil de l'appétit, la reprise des forces, la régularisation des fonctions digestives.**

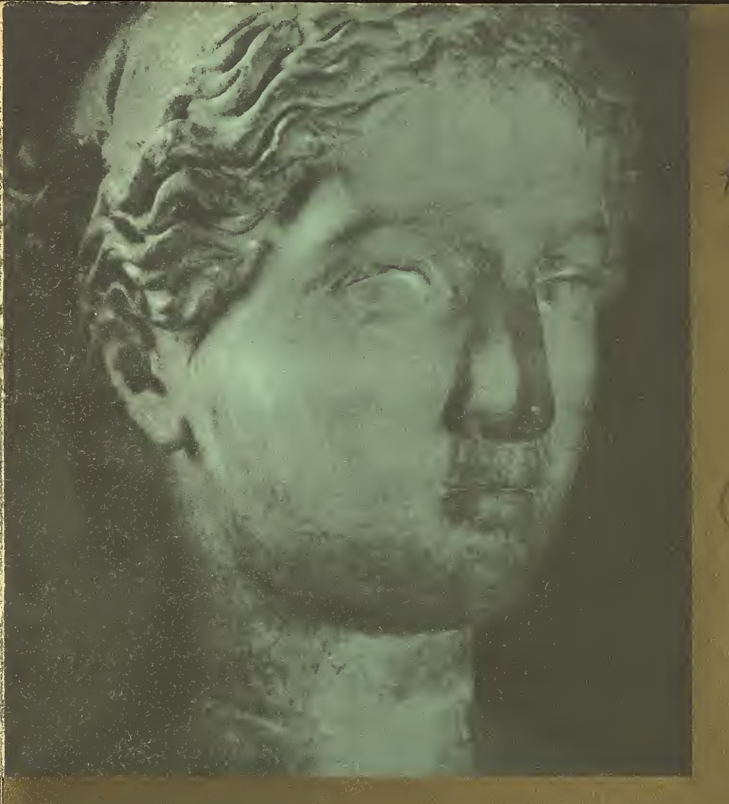
Grâce à cette médication, le clinicien peut contrôler objectivement que le mieux-être signalé par le malade repose sur une réalité.

Impressions Blondel La Rougery.-Paris, 7, r. St-Lazare 5031-12-31

LABORATOIRES
DU DOCTEUR DEBAT



STRIBICK, FALLY & Cie CLICHY



MARS

ART ET MEDECINE



Photo Regis Lebrun.



Photo Régis Lebrun.



SOMMAIRE

MARS 1932

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Prony

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ETRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS.



Photo Caillaud.

PROVENCE

PAR GABRIEL HANOTAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

S'IL n'y avait pas eu de Provence, il n'y aurait pas eu de France : c'est par le chemin des vieux Ligures, — devenu, ultérieurement, la *via Aurelia* des Romains — que l'invasion latine a pénétré en Gaule ; c'est par Nice et par Marseille que l'invasion phénicienne, l'invasion grecque et, à la suite, l'évangélisation chrétienne ont mis le pied sur cette même terre et ont gagné les pays du Nord; si la Provence n'avait pas été la première des *provinces* civilisées, la Gaule, selon la parole de Montesquieu, vivrait encore dans les bois ; et il en serait de même pour la Grande-Bretagne, pour la Germanie, l'Amérique et le reste des contrées civilisées. La Provence est le lieu du départ; il faut y revenir comme on revient au pays natal pour recouvrer la santé, prendre le repos de l'âme et du corps, puiser le suc bienfaisant au sein maternel.

Quand, des hauteurs de Lambescq, on débouchè sur la plaine de Provence, c'est un



UN SANTON DANS LE HAUT-VAR, L'UN DE CES MODESTES MONUMENTS QUE L'ON RENCONTRE ÇA ET LA AU BORD DES ROUTES PROVENÇALES ET QUI ABRITENT — OU ABRITAIENT — DANS LEUR NICHE L'EFFIGIE D'UN SAINT. CE SONT DE TOUCHANTS TÉMOIGNAGES DE LA FOI SIMPLE D'AUTREFOIS ET DE NAGUÈRE, DU TEMPS OU LE GRAND MISTRAL CHANTAIT : « TOI, SEIGNEUR DIEU DE MA PATRIE, QUI NAQUIS PARMI LES PATRES, ENFLAMME MES PAROLES ET DONNE-MOI DU SOUFFLE !... »

enchantemcnt. Le ciel bleu repose sur un sol bleuté à perte de vue : paysage d'azur, à la fois ferme et profond comme un émail de Limoges. La vallée se plie et se replie en souples modelés que la ligne des cyprès affirme et que l'estompe de l'olivier adoucit ; la vigne la meuble de ses hachures dorées. Un parfum pénètre jusqu'au fond des narines : menthe poivrée, tubéreuse, jasmin, et, dominant le tout, un goût frais d'air marin. Car, qu'on la voie ou qu'on ne la voie pas, la mer partout nous accompagne. Et c'est la mère des mers, la grande, la grand'mère et la grande mer, la Méditerranée. Si, sur le sol, on relève, au flanc des pentes inclinées, les pas de l'histoire en marche, de même, sur la mer, le sillage des antiques galères plisse encore la face mobile des eaux.

Tel est le grand attrait, le don que fait d'elle-même cette terre généreuse : pas un rocher, pas un creux de chemin, pas une crête, pas une margelle de puits, pas un vieux mur affaissé sous le poids des ans, pas une falaise battue de la vague, qui ne soient un témoignage. Cette conque est un foyer d'aïeule, plein de récits : tout est légende, histoire, évocation, mystère. Du haut du mont Agel, Cydnus a vu périr, frappé de la foudre dans le ciel, son frère Phaéton ; à la Turbie, Hercule a flambé sur son bûcher volontaire ; aux Roches-Rouges de Menton, l'homme tertiaire est apparu, et il a laissé ses colliers de dents de squale en héritage à son fils, le quaternaire ; Cynéas est parti de Marseille pour découvrir les mers Boréales ; aux Campi Putridi, Marius a repoussé la première invasion des Teutons et des Ambrons ; Auguste a élevé la tour triomphale de la Turbie, et il a inscrit, sur le socle, les noms des peuples



L'ÉCLATANT PRESTIGE DES RIVAGES MÉDITERRANÉENS EFFACE UN PEU INJUSTEMENT LE CHARME DE LA PROVENCE INTÉRIEURE : CHARME DANS LA GRANDEUR ET DANS L'AUSTÉRITÉ, PAR LA VERTU D'UNE LUMIÈRE DIVINE. TEL COL, SUR LA ROUTE DE NICE A PUGET-THÉNIERS, EST BORDÉ DE ROCHERS ROSES ET MAUVES, D'OU COULENT DES NAPPES AVEUGLANTES DE SABLE BLANC. ET LE VILLAGE D'ONGLES PRÈS FORCALQUIER A DES MAISONS DORÉES COMME DU PAIN.

Photos Caillaud.



Photos Caillaud.

qui n'ont plus de nom ; la Vierge, ayant, au Calvaire, reçu le corps de son fils dans ses bras, l'a porté jusqu'ici ; elle a escaladé les rochers de Roquebrune fixés dans leur chute par la plante du genêt, et, après s'être reposée à la « Pausa », elle a pris chemin vers la Sainte-Baume ; cependant les Saintes-Maries venaient par la mer ainsi qu'en témoigne, chaque année, le pèlerinage des Bohémiens ; les grands morts des chansons de geste sont couchés aux Alyscamps ; Charlemagne a traîné jusqu'ici « le charroi de Nîmes » ; François d'Assise, qui a laissé à Cimiez la croix du séraphin, priait Dieu « en français » ; à la fontaine de Vaucluse, Pétrarque sonne les sonnets d'amour ; Nice repousse Charles-Quint ; Mirabeau, secouant sa crinière de lion, bouscule un passé millénaire ; Bonaparte, du haut de ces monts sourcilleux, commande l'offensive qui le conduira à Arcole, à Marengo, à Vienne, à Moscou ; les papes, les empereurs, les soldats, les apôtres, les moines, les mendiants et les peintres, tous ont imprégné cette terre où fleurit l'oranger de leur foi mystique en une action terrestre s'élevant à grand'peine et ahan, jusqu'au repos du ciel ; c'est la loi de l'homme, et le poète n'a pas trouvé d'autre image pour l'exprimer, que celle qu'il a empruntée à ces lieux :

Tra Lerici a Turbia la piu diserta,
La piu romita via è una scala,
Verso di quella, agevole e aperta (1).

(1) Le chemin le plus désert, le plus âpre, de Lerici jusqu'à la Turbie est un escalier doux et facile comparé à celui-ci. — Purgat. III.



UNE PLACETTE DE SAINT-TROPEZ. UN SANTON, COIFFÉ DE FEUILLAGE, A SAINT-GABRIEL. SUR LES MURS NUS COMME SUR LA MER ET LA CAMPAGNE, RÈGNE L'ORGUEILLEUX SOLEIL. EN SOUVERAIN, IL ENNOBLIT TOUTES CHOSES. ET IL EXIGE QUE L'OMBRE SOIT NETTE, QUI RECULE DEVANT SA COURSE.

PRÈS DE MOUSTIERS-STE-MARIE, UNE PAYSANNE GARDE SON TROUPEAU. LES OLIVIERS ÉTAGENT DE TERRASSE EN TERRASSE LEURS MASSES GRIS-ARGENT. « MAIS, DISAIT, EN D'AUTRES OLIVAIES, VINCENT A MIREILLE, QUE D'OLIVEUSES IL DOIT FALLOIR, POUR CUEILLIR LES OLIVES DE TANT D'ARBRES... »



Photo G. Krull.

Photo Caillaud.

AU CENTRE DE LA PRESQU'ILE DE CAMARAT, RICHE EN PETITES BAIES ET EN RUINES ROMAINES, SUR UNE ÉMINENCE EXPOSÉE AU PLEIN MIDI, LE VILLAGE DE RAMATUELLE POSSÈDE, ENTRE AUTRES CURIOSITÉS, UNE ÉGLISE DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE QUI A UN TRÈS BEAU RETABLE, UN PEUPLIER GÉANT ET CE GROS « ORMEAU DE SULLY ». LE NÉGOCE DES VINS, DE L'HUILE D'OLIVE ET DU LIÈGE PERMET LA DES LOISIRS AUX JOUEURS DE BOULES.

A PERNES, DANS LA COUR DE L'HOTEL DE VILLE QUI EST L'ANCIEN HOTEL DES DUCS DE BRANCAS, UNE BELLE FONTAINE A HUIT MASCARONS ANIME DE SON FRAIS BRUIT LE CHAUD ET QUIET SILENCE. LA VILLE EST ORNÉE DE VIEUX PLATANES. ALENTOUR, DES CHAMPS DE FRAISES ET DE TABAC. C'EST LA RICHE RÉGION DE VAUCLUSE ET, PLUS PRÉCISÉMENT DU COMTAT VENAISSIN. FLÉCHIER, APPRIT LA D'UNE AIMABLE NATURE A FLEURIR SON STYLE.



Photo Caillaud.

On vient sur cette terre et sous ce ciel chercher la joie : mais, comme on s'y prend mal ! Au lieu de la joie, on trouve l'ennui. Car, une conjuration, un véritable maléfice tend, devant le voyageur, un piège auquel il lui est presque impossible d'échapper. Pas une gare, pas une affiche, pas un pignon, pas une chaumière, pas un mur, pas un poteau qui ne le précipite dans l'erreur : cette terrible contrainte qu'est la suggestion s'empare de lui et ne le laisse plus respirer ; il faut qu'il aille où l'on danse, où l'on boit, où l'on joue; il faut qu'il s'évertue, qu'il *s'amuse.*

C'est l'objet unique de son voyage, le sujet de son déplacement, le tout de son séjour. Les magnifiques palaces l'attendent, leurs salons tout en or le guettent, les théâtres, les concerts, les cinémas et le reste le poursuivent depuis les capitales qu'il fuit pour les retrouver ici : il n'aura pas une seconde pour regarder autour de lui, choisir lui-même ce qui serait son véritable repos et sa véritable joie s'il savait, s'il pouvait se libérer.

Qu'il ait seulement, une bonne fois, le courage de se détourner de la fête truquée, du dancing musqué, du carnaval fabriqué, qu'il s'avance d'un pas ferme hors du cercle de ces plaisirs mornes, et il aura sa récompense; il entrera dans le cycle de la joie vraie et de la douceur de vivre.

Quelques centaines de pas et, délivré de l'obsession, il aura obtenu, par son propre choix, la plus réconfortante des libérations avec le plus décisif de tous les régimes, celui qui le remet au sein de la mère-nature.



Photo G. Krull.

« A CETTE HEURE TU ES MOISSONNEUSE, ARLES ! ET COUCHÉE SUR TON AIRE, TU RÊVES AVEC AMOUR DE TES GLOIRES ANCIENNES... ROME A NEUF T'AVAIT VÊTUE EN PIERRES BLANCHES BIEN BATIES : DE TES GRANDES ARÈNES ELLE AVAIT MIS A TON FRONT LES CENT VINGT PORTES ; TU AVAIS TON CIRQUE ; TU AVAIS, PRINCESSE DE L'EMPIRE, POUR DISTRAIRE TES CAPRICES, LES POMPEUX AQUEDUCS, LE THÉATRE ET L'HIPPODROME »... AINSI DIT UN CHANT DE MIREILLE.

Donc, qu'il parte et qu'il marche ; qu'il marche encore ; qu'il entre dans le verger où les oliviers gris laissent pleuvoir avec leurs perles noires, une lumière tremblante ; qu'il grimpe, comme le sentier au flanc du coteau et qu'il hume le souffle excitant de la mer ; qu'il s'attarde devant un vieux mur soutenant un *plan* abandonné et qu'il écoute son langage de pierre ; qu'il pénètre dans une église aux arcs surbaissés et qu'il se fasse narrer par le bedeau la légende du grand saint qui sauva la cité et celle du méchant diable que la sainte maligne prit au piège. Qu'il monte, qu'il monte ! Qu'il aille recueillir, au sommet, le chant qui souffle dans l'orgue des pineraies, qu'il s'étende sur la mousse sèche et qu'il laisse la puissance de la vie pénétrer en lui, comme aux jours de la création ; que la divinité lui parle là-haut tandis que le faune rit en s'enfuyant parmi les chênes, et il aura trouvé ce qu'il cherchait, il aura compris le vrai sens du conseil qui l'envoyait ici : « Allez, allez passer l'hiver sur la Côte d'Azur ! » Ce bain de nature, c'était jadis, la vraie cure de la Riviera, et, ceux-là la retrouveront qui, ayant rompu le cercle diabolique, sauront énergiquement la chercher.

La Provence est le pays des belles villes, et si voisines l'une de l'autre, qu'avec l'auto, entre les deux déjeuners, on ne compte pas les merveilles ! Le Rhône, de son flot dur, les a jetées à profusion sur ses rivages et les a poussées jusqu'aux Alpilles qui fleurent le thym et le genêt.

Dès Orange, on entre dans la Latinité. Nulle part, même en Italie, on ne se trouve plus proche de l'Empire qui, d'ailleurs, si vite lâcha Rome pour devenir l'Empire gaulois.

La porte triomphale qui donne accès dans la ville accueillerait Auguste, ses licteurs, son cortège ; les deux colonnes antiques fleurissent dans le ciel bleu, et la muraille du théâtre résonne aux accents de Corneille comme elle résonnait aux vers de Sophocle et de Térence. Trois mille années sont là, contemporaines !

Pour connaître toute la saveur de ce coin du monde disposé par les dieux, il faut descendre le Rhône en bateau ; il faut voir, dressées dans le ciel, les silhouettes des châteaux légendaires qui paraissent, d'en bas, autant de gens d'armes, la pique au poing, dans leur cuirasse dorée par le soleil. Les remous du fleuve, sa lente traînée, son rythme tombé et repris, ses caprices, ses tourbillons, ses lenteurs, ses larges détours aux belles rives sont une perpétuelle musique des yeux, un balancement qui berce l'âme.

Mais le miracle, c'est quand Avignon surgit sur la haute roche ; Avignon avec ses terrasses, son château massif, ses clochers et ses tours, se découpant sur la

splendeur du ciel : « C'est Avignon et le Palais des Papes. Avignon, Avignon sur la Roque géante... Les bras se dressent tous ; et l'équipage, les passagers admirent Babylone... ainsi que la nomment les Italiens jaloux ». (Mistral).

Laissons Marseille, — Marseille qui est un monde et qui n'est pas uniquement de Provence puisqu'elle est capitale et impériale, Carthage et Rome, — et donnons le coup de volant qui nous conduira, à l'Est, vers la vraie capitale de la province, Aix.

Aix, c'est « noblesse de France » dans son caractère le plus pur, portant sur ses traits l'héritage de deux mille ans de civilisation se réglant et se mesurant en une vigilance perpétuelle et se pliant, par suite et tradition, aux lois les plus exquises du goût le plus pur.

Si vous voulez connaître l'ordre de France, la règle de France, le compas de France, allez à Aix et arrêtez-vous sur la place de l'Hôtel-de-Ville, regardez à droite, regardez à gauche, considérez les façades, les fenêtres, les balcons, les portes, — les portes surtout — ; arrêtez-vous devant la fontaine des Dauphins, entrez à la bibliothèque Méjannes, contemplez le buste de Méjannes, par Houdon, pensez à Vauvenargues et savourez, savourez longuement en vous-même, et, vous sentirez monter jusqu'à vos lèvres, la maxime du penseur soldat : « Les grandes pensées viennent du cœur ». Aix est ainsi.

Brignoles la modeste, qui bruit sur la place du Caramy, vous conduira au pied de l'Estérel, à Fréjus : ici, c'est la vraie antiquité romaine ; non pas précisément l'antiquité provençale dont on a dit si justement qu'elle était, par son évolution propre, une première Renaissance... Mais, d'abord, comment aborder Fréjus, sans donner un tour de roue vers ce cours de l'Argens dont le nom sonne et luit comme ses propres flots argentés ? « La perte de l'Argens », un de ces paysages peints par Boucher ou par Frago, où le XVIIIe siècle respire et nous offre tout ce qu'il a pu conserver d'antiquité dans la manière : c'est délicieux.

Avouons-le, pourtant. L'Argens a un crime sur la conscience : il a ensablé la baie où s'était creusé le port romain de Fréjus.

Fréjus morte reste debout ; mais, comme une magnifique momie fardée de son illustre passé. Quel spectacle devait offrir ce Toulon de l'Empire romain quand une flotte de trois cents galères y affirmait la sécurité méditerranéenne ! Cependant, la ville elle-même, les remparts, l'amphithéâtre, les piliers de l'aqueduc qui, n'ayant plus à porter l'eau de la Siagne, ne portent plus que leur grandeur, tout cela pèse d'un poids toujours lourd sur la terre immuable ; et puis, il y a tout ce que le moyen âge a bâti sur le roc de la colline : la cathédrale agenouillée et tassée comme pour pleurer la gloire défunte, le cloître à la

AVEC « LA VRAIE ANTIQUITÉ ROMAINE », L'ON TROUVE A FRÉJUS «TOUT CE QUE LE MOYEN AGE A BATI SUR LE ROC DE LA COLLINE : LA CATHÉDRALE AGENOUILLÉE ET TASSÉE COMME POUR PLEURER LA GLOIRE DÉFUNTE, LE CLOITRE A LA DOUBLE ARCADE... » CE CLOITRE, QUE L'ON VOIT ICI, EST DU XIIIe SIÈCLE. LE CINTRE BRISÉ DE SES ARCADES EST SOUTENU PAR DE MINCES COLONNETTES DE MARBRE QUI SÉDUISENT PAR LEUR GRACE JUMELLE.

Photo G. Krull.



LE CAP BRUN, L'UN DES LIEUX D'EXCURSION LES PLUS PITTORESQUES DES ENVIRONS DE TOULON. LA VERDURE DES PINS TEMPÈRE DE SA DOUCEUR LA TERRE RUDE, ROCHEUSE, DUREMENT DÉCOUPÉE SUR SES BORDS BAIGNÉS D'EAU BLEUE. L'ON JOUIT LA D'UNE ADMIRABLE VUE SUR TOULON ET SES RADES.

double arcade, la moindre des maisons d'où l'on dirait qu'une toge va sortir. Parcourez Fréjus, que dis-je, étudiez Fréjus, avec, en mains, le livre de M. A. Donnadieu, et vous emporterez l'inoubliable souvenir du passé qui fut si grand et qui n'est plus.

On monte, on descend ; on a franchi l'Estérel, la montagne primitive d'où les pauvres humains réfugiés ont subi le spectacle terrifiant du soulèvement des Alpes. Et voici Cannes, la reine de la joie moderne ; elle vous attend, la sirène, et, avec un sourire glauque, surprend votre curiosité par les tours carrées de Saint-Honorat. Elle vous trompe, la perfide ! Passons vite !... C'est Antibes qui devrait prendre pour devise la plus exquise inscription funéraire qu'il y ait au monde et qui s'applique si bien à ces cités de la joie : *Saltavit et placuit.* C'est Nice-la-belle, dont le visage illuminé dans les nuits d'azur, éteint la voie lactée, Nice digne de posséder l'acropole antique de Cimiez si elle l'aimait davantage ; enfin, la douce Menton, couchée au bord de la conque marine où, sans doute, naquit Amphitrite.

Photo G. Krull.





Photo G. Krull.

AU FOND DE LA BAIE DE TOULON — CHEF-D'ŒUVRE BURINÉ PAR LA MER DANS LA TERRE PROVENÇALE — UNE DARSE ABRITE LES BATEAUX DE PLAISANCE AUX VOILES DÉTENDUES, LES CANOTS ET LES TORPILLEURS AUSSI, QUI PARAISSENT DÉBONNAIREMENT VEILLER SUR TANT DE PAIX ENSOLEILLÉE.

Vous voilà vaillant, le pied agile, le souffle libre, les poumons bien rythmés : la côte a tenu sa promesse, — non pas celle des affiches, l'autre. La santé est revenue au spectacle de la beauté. Quittez le rivage, abordez la montagne : c'est Grasse avec Fragonard et ce musée qui fut la maison de la sœur de Mirabeau, cette marquise de Cabris réduite à la misère et à l'exil par la Révolution que déchaînait son grand frère. C'est Vence dont les vieux évêques, au buste de bois doré, saisissaient au vol, sur le rempart, les boulets tirés par les canons du « baron de Lesdiguières » et les retournaient sur les assiégeants ; c'est Luceram dédiée à la Vierge ; c'est Eze qui se hisse sur sa roche pointue pour guetter, sur la mer lointaine, la survenue des Sarrasins ; c'est Peïra-Cava qui mêle, sous ses sapins noirs, les rayons du soleil à la splendeur des neiges.

Pénétrez dans le moindre de ces villages, voyez le plus petit hameau, entrez dans une ferme isolée, et vous trouverez une fontaine qui chante, une goutte qui pleure, une pierre qui parle, une légende qui murmure dans cette langue à l'accent vigoureux et odorant que Mistral préféra, — Mistral le seul poète de nos « provences » capable d'une épopée ! C'est que tout ici est antique. Dans les vers comme dans les monuments, l'art s'est mué en vivant comme les peuples eux-mêmes : pas une fois le gothique ni l'accent froid du Nord ne sont venus altérer la grâce reçue de la Grèce et de l'Orient. Comment abandonner ce parler sonore, ce plain-chant et ce plein cintre enroulant si mollement la prière comme dans une vapeur d'encens ?

Et si, enfin, vous êtes pris, saisi, ensorcelé, captivé par ces plaines, ces collines, ces vallons, ces rochers, ces sommets où naît chaque matin la lumière auguste, restez. Mille spectacles nouveaux s'offrent encore. Approchez de cette vieille église au campanile aérien, entrez ; que vos yeux s'accoutument à la transparence sombre qui vous accueille ; qu'ils discernent ces lignes gracieusement équilibrées, ces visages angéliques émergeant de l'ombre, ces profils purs, ces mains tendues vers vous comme si l'on vous attendait. C'est la peinture niçoise, merveille entre les merveilles, née du pays aux belles filles et aux belles lumières, à la langue roulante et aux chants purs. Voilà qui vaut le voyage, — un autre voyage.

G. Hanotaux



Photos G. Krull.

LES PAQUEBOTS A LA JOLIETTE, LOURDS DE SOUVENIRS ET D'ATTENTE. LE GRAND SOLEIL SUR LES QUAIS. MARSEILLE ÉTAGÉE REGARDANT LE VIEUX PORT SON BERCEAU.

LES TROIS GRANDES BEAUTÉS DE LA MÉDITERRANÉE

PAR LOUIS BERTRAND
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Je ne voudrais faire de tort à aucune des reines de la Méditerranée. Quand je parle des trois grandes beautés, — à savoir Stamboul, Naples et Marseille — il va sans dire que j'ai la plus vive admiration pour les autres et que j'ai peur de paraître injuste en ayant l'air d'oublier certaines villes ou certains paysages insignes. On songera tout de suite à Venise. Mais Venise, reine de l'Adriatique a son domaine à part, son climat, son atmosphère spéciale. C'est presque une ville du Nord. Elle ne souffre aucune comparaison. Elle est seule de son espèce et quand on parle d'elle, on ne doit parler d'aucune autre. Enfin l'Adriatique est aussi une mer à part, ou, si l'on veut, une annexe de la Méditerranée, qui n'est plus proprement méditerranéenne...

On songera encore à toutes les glorieuses escales de la Grande Mer intérieure : Alger, Malaga, Carthagène, Alicante, Palerme, Barcelone, Smyrne, Beyrouth... Nul plus que moi n'est sensible à leurs charmes ou à leurs magnificences naturelles. Mais il faut que tout cède à ces trois beautés uniques, qui sont Stamboul, Naples et Marseille. Avec Venise et le



Parthénon, elles sont peut-être les trois seules qui ne déçoivent point. Chacune offre un spectacle incomparable : Stamboul est une ville — la Ville par excellence, comme son nom l'indique. Naples est un grand paysage marin. Marseille l'emporte par la vie de son port et la splendeur de ses rivages.

■

Dans leur fureur de nationalisme xénophobe, les Turcs ont proscrit le vieux nom helléno-latin de Constantinople, croyant peut-être que Stamboul a quelque chose de plus purement osmanli. Mais Stamboul est un mot grec qui veut dire : la Ville. Et, à ce propos, je remarque une fois de plus que, dans les pays d'Islam, il est très fréquent qu'un nom ou un usage ancien ait une origine grecque ou latine. Ainsi, je suis à peu près sûr que le fameux Karagheuz, que l'on considère comme un type foncièrement turc, n'est qu'un Polichinelle byzantin. Pour moi, l'étymologie du mot, c'est le grec *Kharax*, *Kharakos*, qui signifie pal ou pieu : étymologie indécente, mais des plus plausibles, si l'on songe au principal attribut de Karagheuz... Ainsi, Stamboul, c'est non seulement la Ville de Constantin, c'est la Ville unique, la Ville pour tout l'Orient, comme Rome était la Ville pour tout l'Occident. Un fantôme de cité ou d'île flottante, un grand décor de féerie orientale ; voilà d'abord comment elle apparaît, lorsqu'à l'arrivée on la voit émerger peu à peu des brumes de l'aube. On dirait une flotte à l'ancre, immobile entre les eaux bleues du Bosphore et celles de la Mer de Marmara. Trois silhouettes de cuirassés formidables se détachent au milieu du pullulement des caïques et des barques, et c'est Scutari d'Asie, Péra et Stamboul, avec leurs mosquées, leurs minarets, leurs kiosques de bois et leurs palais de marbre, leurs tours génoises, leurs murailles et leurs coupoles byzantines : des cuirassés qui porteraient, au ras des flots, des villes entières et qui s'inclineraient doucement sous le frissonnement de leurs pavois aux mille couleurs...

Mais tout cela a été décrit cent fois. De même pour Naples et son golfe. Naples est la capitale de l'Azur. Je ne rappelle ses titres et ceux de Stamboul que pour faire valoir ceux de Marseille qui sont, à mon avis, trop méconnus.

■

Marseille est calomniée. Barrès a parlé, je ne sais plus où, de son «agitation vulgaire» qui, selon lui, ne vaudrait pas un regard. J'ai déjà protesté pour Marseille. Je proteste encore. Marseille passe pour vulgaire ou banale, parce que c'est d'abord une ville de négoce et de transit. Et puis il faut bien l'avouer : Marseille est négligé. C'est un grand village, plein de camions et de charrettes, un hôtel de voyageurs, où l'on



Photo G. Krull.

LE QUARTIER DE LA CATHÉDRALE SAINTE-MARIE MAJEURE, VU DU PONT TRANSBORDEUR. LA CATHÉDRALE, CONSTRUITE EN STYLE BYZANTIN, (1852-1872) PAR L'ARCHITECTE LÉON VAUDOYER, EST L'ÉDIFICE RELIGIEUX LE PLUS VASTE ET LE PLUS BEAU ÉLEVÉ EN FRANCE DEPUIS LE MOYEN AGE. D'ASSISE EN ASSISE, LES PIERRES VERTES DE FLORENCE ALTERNENT AVEC LES PIERRES BLANCHES DE CALISSANNE.



Photo G. Krull.

MARSEILLE, LA GRANDE CITÉ MARITIME ET COMMERÇANTE, AU TRAVAIL SOUS LA FLAMBÉE DU SOLEIL : GRUES EN ACTION, PÊCHEURS RACCOMMODANT LEURS FILETS... « LA VIE DE MARSEILLE EST A ELLE SEULE UN MAGNIFIQUE SPECTACLE. ELLE A LA POÉSIE DE LA FORCE. SES PORTS, SES DOCKS SONT TOUT UN MONDE, OU LE PITTORESQUE LE PLUS RICHE ET LE PLUS IMPRÉVU VOUS ASSAILLE A CHAQUE PAS.»

a trop à faire pour s'occuper d'esthétique. Pourtant, il semble qu'un peu plus de tenue, un certain souci de magnificence ne messiérait pas à une grande métropole comme celle-là.

Ils ont un Hôtel de Ville qui ne manque pas de style et qui pourrait faire un charmant musée mais qui, comme palais municipal, est tout à fait mesquin et vraiment indigne d'une ville comme Marseille. L'intérieur en est sordide et d'un débraillé tout populaire. On est honteux quand on compare cette misère crapuleuse aux splendeurs et aux richesses d'art de l'*Ayuntamiento* barcelonais.

Mais peut-être que la bâtisse de magnificence répugne à la bonhomie et à l'aimable laisser-aller du caractère marseillais. On trouve bien à Marseille quelques échantillons d'architecture officielle : la Préfecture, le Palais de Longchamp, la colonne de Castellane. On regrette l'argent dépensé pour de si désolants résultats. Tout cela

Photo Keystone.

L'UNE DES RUELLES QUI DÉBOUCHENT SUR LE VIEUX PORT. MODESTES DEMEURES AUX LINGES SUSPENDUS, BARS A MATELOTS ET CHAMBRES MEUBLÉES, VA ET VIENT QUI, SANS CESSE, MÊLE L'INDIGÈNE AUX GENS DE MER VENUS DE TOUS LES PAYS DU MONDE, AUX NERVI ET AUX DÉRACINÉS DE TOUTES RACES, TEL EST L'UN DES ASPECTS ACTUELS DE LA VIEILLE VILLE NÉE SUR LES BORDS DU HAVRE PHOCÉEN.

Photo Keystone



a été fait pour la gloire, mais sans amour, par des gens qui n'y tenaient pas. Ainsi des commerçants enrichis, mais restés très simples dans leur train de vie, se disent un beau jour : « Nous allons donner un grand dîner ! » Ils ne regardent pas aux frais, mais c'est uniquement pour la montre et cela ne leur fait aucun plaisir... Ils viennent de construire un escalier monumental qui débouche devant la façade de la gare Saint-Charles. Là non plus, on n'a pas regardé à l'argent. Toutefois, le passant éprouve une grande consolation : cette descente sur la ville, cette vue planante sur l'immense cuve de lumière, de mouvement et de bruit qu'est Marseille, — cette vue-là est quelque chose d'admirable.

■

En réalité, je le crois, Marseille peut se passer de toutes ces ambitions décoratives et monumentales. Par sa beauté propre, elle est au-dessus de tous les embellissements.

Et d'abord elle a ses foules, ses foules indigènes et cosmopolites, — sa vie de grande cité maritime et commerçante. La vie de Marseille est à elle seule un magnifique spectacle. Elle a la poésie de la force.

Ses ports, ses docks sont tout un monde, où le pittoresque le plus riche et le plus imprévu vous assaille presque à chaque pas. Généralement, le touriste réserve son attention et ses faveurs pour le Vieux-Port, dont la physionomie est, en effet, des plus originales. Mais ce quartier a beaucoup perdu de son caractère depuis la raréfaction de la marine à voiles et surtout depuis qu'on en a bouché l'horizon par l'affreuse carcasse métallique d'un transbordeur. Néanmoins, le Vieux-Port soutient vaillamment sa réputation : quelle toile de fond que la colline de Notre-Dame de la Garde couronnée par sa basilique aérienne! Et quel spectacle aussi que celui de l'antique acropole massiliote, contemplée de l'autre côté des quais, sous les murailles crénelées de Saint-Victor : les toits rouges des vieux logis du Port, flambant au soleil sous un coup de mistral et, par-dessus cet amphithéâtre de vieux murs aux tons ardents, le clocher épineux des Accouls, les coupoles bulbeuses et la lanterne dorée de la Major!

Et pourtant rien de tout cela ne vaut encore la Joliette vue du haut des môles, la Joliette avec son foisonnement de navires, l'immensité de ses bassins, son peuple de travailleurs aux langues et aux costumes bigarrés, les fumées de ses usines aux nuances



Photo G. Krull.

LA BELLE MÉTROPOLE, PREMIER PORT COMMERCIAL DE FRANCE, QUI FOURNIT UN IMMENSE LABEUR DANS SES BASSINS, SES DOCKS, SES CHANTIERS, SES USINES, SES ATELIERS, OFFRE EN PLUSIEURS ENDROITS DES REFUGES D'INDOLENCE. DES RETRAITÉS, DES FLANEURS VIVANT DE PEU ÉLISENT DE PETITES PLACES, DES COINS DE RUES SANS MOUVEMENT, POUR Y JOUIR DE LA CHALEUR ET DU SOLEIL — ILS APPELLENT CELA « ALLER AU CAGNARD ».

et aux colorations paradoxales. Et, derrière cette vaste fresque changeante, bougeante et chaude, le cirque de montagnes qui domine ce rude paysage de labeur et d'industrie et qui lui confère une noblesse.

■

Quelque chose de plus beau encore, c'est Marseille vue de la haute mer, ce sont les rivages marseillais. Je crois bien qu'il n'y a rien de pareil en Méditerranée, pas même Naples et son Pausilippe. Déjà, le spectacle inverse, c'est-à-dire la haute mer, la baie et ses îles, Planier, le Château-d'If, considérés de la plage du Prado ou de la route de la Corniche, est d'une grandeur émouvante. Du pont d'un navire, l'aspect de la Côte provençale et de Marseille dans le lointain étonne non pas seulement par sa grandeur, mais par son âpreté, sa désolation splendide, son étrangeté vraiment extraordinaire. Cela ne ressemble à rien de ce que l'on vient de voir ailleurs : c'est infiniment plus africain que l'Afrique elle-même, en ce sens que le caractère désertique y est plus marqué que sur la côte algérienne.

Nulle végétation apparente, une blancheur d'ossements, un paysage strictement géologique affectant des formes de monstres pétrifiés, de forteresses ou de palais en ruines : ce sont les rochers des îles de Maïre, des monts de Carpiagne, des falaises de l'Estaque. Puis, plus haut que cette ceinture rocheuse qui, de loin, a le poli et la nudité du marbre, la ligne ondulée des monts de Provence, l'Alpille violette aux contours veloutés, qui passe en suavité les horizons de la Sabine et de l'Ombrie. Ce qui frappe surtout, c'est la forme harmonieuse, architecturale du paysage, beaucoup plus que la couleur ou la lumière. Cela est construit. Et c'est là peut-être le caractère le plus essentiel des rivages méditerranéens comparés à ceux de l'Océan, qui sont amorphes et inordonnés. Un conseil d'ordre, de beauté, de clarté, de mesure, descend de ces blocs formidables, qu'on dirait taillés par une main humaine. Ils vous révèlent un autre infini que l'Océan brumeux et vague : celui de la Perfection. La Méditerranée est éducatrice.

Nulle part cette grande leçon qui a fait surgir des civilisations millénaires, ne s'entend mieux qu'ici, en face de Marseille, devant ses îlots arides et ses rocs pareils à des citadelles pélasgiques...

Louis Bertrand



A SAINT-TROPEZ, EN FACE DE SAINTE-MAXIME, " LE PETIT PORT SI SOBREMENT TRICOLORE : MER BLEUE, FAÇADES D'UN ROSE USÉ, CIEL LAITEUX COMME AU SEUIL DU DÉSERT. " CE PORT, BIEN PROTÉGÉ PAR UNE JETÉE, ENTOURÉ DE LARGES QUAIS, CONNAIT UN TRANQUILLE TRAFIC DE LIÈGES VENUS DE CORSE ET DE TUNISIE. PARMI LES VIEILLES MAISONS D'ALENTOUR SE TROUVE L'ANCIEN CHATEAU DU BAILLI DE SUFFREN.

Photo Caillaud.

MIDI SÉVÈRE

PAR COLETTE

SAINT-TROPEZ ? Pyjamas. Dos nus. Boîtes à débardeurs truquées pour touristes riches. Deux cents autos de marque à partir de cinq heures, en travers du port. Cocktails, champagne sur les yachts à quai, et la nuit, sur le sable des petites criques, vous savez...»

Non, je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas. Je connais l'autre Saint-Tropez. Il existe encore. Il existera toujours pour ceux qui se lèvent avec l'aube.

Quand mon golfe des Cannebiers dort encore, avant que son azur englouti ne remonte jusqu'à sa vague courte, j'atteins, à petit bruit de moteur et les roues cotonnées de poussière blanche, la ville qui s'éveille assez tard et je gagne le port, où bâille et s'étire quelqu'un de ces matelots de tartane, qui ont souvent des pieds charmants, nus, polis par l'eau de mer. Rien ne bouge encore dans la rangée des yachts amarrés, qui naviguent peu. A cette heure, ils sont comme morts et ne me gênent pas. Derrière eux, les tartanes vides se balancent,

trinquent mollement entre elles, avec un doux bruit de muids vides. Beaux yachts blancs, fins yachts noirs rehaussés d'or, yachts d'acajou, couleur de peaux-rouges, passants paresseux... En face des belles maisons anciennes, à base épatée, ils cuvent leur soirée orageuse. C'est d'eux qu'elles ont appris à s'endormir peu avant l'aube, à s'éveiller tard, à dégorger nonchalamment leurs cargaisons d'espadrilles, de chapeaux en papier tressé, de cordages, de vannerie, de pyjamas, d'antiquités...

Fermées, elles retrouvent leur vrai visage à petits yeux. Ces vieux yeux mi-clos, ces étroites fenêtres ont regardé, il y a des siècles, venir l'assaillant. Il arrivait par un matin pareil à celui-ci, par un temps d'îles bienheureuses et au-devant des navires ennemis l'aube, sur la houle, portait des roses...

Sous une lune translucide, verdie par l'aurore, il est sage de quitter discrètement la place, avant que l'homme irrespectueux, de par son loisir d'été, son goût septentrional pour la couleur crue, ne défigure quotidiennement le petit port si sobrement tricolore : mer bleue, façades d'un rose usé, ciel laiteux comme au seuil du désert. Cinq heures tombent du clocher, mais un chat pirate, assoupi sur la pierre grasse où l'on versera, tantôt, les poissons, me dit qu'il n'est que quatre heures. Un chat ne saurait se tromper. La rascasse rouge, la pieuvre d'agate, la girelle à baudrier d'azur, l'affreux « ange » qui a des épaules comme un homme, la cliquetante langouste et le maquereau, miroir de l'arc-en-ciel, sont encore loin du vieux marché. A une demi-lieue du port, je retrouve, autour de ma maison, les prés salés, les cultures modestes de légumes et de fleurs, les vignes et les figuiers nourris par l'eau secrète en nappe souterraine, toute une verdure tenace, sans tache jusqu'en octobre.

Mais dans ce pays loti, bâti, acheté au mètre, loué à la semaine, ouvert le jour et la nuit, je m'attache surtout à ce qui demeure étrangement dur ou imperturbable, hostile à la commodité et à la fantaisie humaines. Quittez, par exemple, au sortir de Saint-Tropez, la grande route du tourisme — la route des mille autos moutonnières qui vont et viennent, de Sainte-Maxime à Saint-Tropez, de Saint-Tropez à Sainte-Maxime, Saint-Aygulf, Saint-Raphaël — bifurquez à gauche : vous voilà sur le chemin du Plan de la Tour, dans la rocaille, la pinède altérée, l'épine, le cyste, la montée tortueuse, la descente au flanc des coteaux effrités, au sein d'une solitude à grands décors rébarbatifs, où les mas abandonnés s'écroulent, où l'oiseau méfiant est muet... Ne perdez pas une roue, ne crevez pas votre dernier pneu ! Il n'y a point de piétons, toutes les autres voitures choisissent l'autre route, qui vous secourrait d'ici demain ? N'appelez pas à votre aide ce porteur de fusil entrevu là-bas, sur le versant siliceux et pailleté, entre deux touffes de figuiers sauvages : sitôt vu, sitôt fondu, à la manière de tous les braconniers, et le silence se referme, si pur qu'il passe votre espoir...

Ces surprises sont fréquentes, ici.

ON LIT AU CHANT III DE MIREILLE : " QUAND LES RÉCOLTES SONT HONNÊTES, QU'A PLEINS BARILS LES VERGERS D'OLIVIERS DANS LES JARRES D'ARGILE ÉPANCHENT L'HUILE ROUSSE.. ET, DIAPHANES, SUR LES GENÊTS, QUAND LES VERS A SOIE MONTENT EN FÊTE POUR FILER LEURS PRISONS BLONDES..., ALORS, EN TERRE DE PROVENCE, IL Y A, PLUS QUE JAMAIS, ÉBAUDISSEMENT! " LA FORTE JOIE QUE NE CONNAISSENT PLUS LES VILLES !

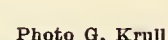
Photo G. Krull.



L'amabilité du paysage n'est que de commande, et aménagée par l'homme. La fleur, le fruit, la maison rose sont la frange riante de ces bords que recouvraient autrefois, jusqu'à la mer, le pin rigide, le chêne-liège et le cyprès insensibles au vent, le cactus à langue épineuse, et toute une broutille basse à longs dards, qui s'ouvre seulement devant l'incendie. Cette forêt du Dom, pelée par le feu chaque été, qu'elle est dure ! N'était l'auberge renommée qui nous arrête au tournant de la route, la futaie nous ferait peur. De Cogolin à Collobrières, sur le beau chemin du haut, l'homme n'a guère osé suivre la forêt. A l'automne, les châtaignes mûres roulent et se perdent sur les pentes impraticables, et si l'on vous montre au loin, prisonniers des chênes-lièges refermés, les restes d'un monastère, on vous dit aussi qu'aucun chemin ne mène plus aux ruines de l'Abbaye de la Verne...

Parce que j'ai commencé de démêler, sous des parures malencontreuses, et d'aimer son maigre flanc, sa face osseuse, ce pays me montre à tout instant son véridique aspect, qu'il tient secret pour la foule. Nous aimons bien monter, à cinq ou six amis, vers Thoronet, abbaye ruinée, mi-couchée, mi-debout, submergée de végétation et qu'une écume de clématites en graines plumeuses, blanches dès le mois d'août, signale. Nous nous exclamons de plaisir devant le jet puissant de sa fontaine, brandi hors d'un étroit canal comme une torsade de verre, car — les vieilles gravures en témoignent — ni la niche de pierre, ni la roide force du jet, ni la pureté de l'eau n'ont changé depuis trois siècles. Il fait bon voisiner avec la source, lui tendre un gobelet vide ou la panse d'une bouteille pleine, cependant qu'on ouvre le panier de figues violettes, qu'on débite en tranches la tarte à l'anchois. Nous apportons d'en bas notre appétit, en même temps que le vin de la côte. Mais le site est grave, dès qu'un nuage passant éteint le mur ensoleillé et noircit ses sceaux de vigne ; nous mesurons de l'œil les arcades du cloître, surbaissées au point que le fantôme n'y rôde, la nuit, autour des petites tombes, que courbé et bossu... Aussi, la faim tombée, nous nous étonnons de songer déjà au retour. Ne jurions-nous pas de ne bouger avant le lendemain, de dîner peu, de dormir sur le lit d'aiguilles ? Une certaine couleur violette, qui naît de l'Est comme une sombre aurore, nous met debout. Ce violet impossible à peindre, insinué entre le jour et la chaude nuit, met fin quotidiennement à la fête méridionale. Il se mêle dans la mer au soufre vert du couchant, il y maîtrise et éteint le cuivre liquide et rouge, il pousse hors de la plage, en troupeaux, les enfants d'acajou mouillé et les jeunes filles nues, qui frissonnent pour la première fois de la journée. Une ombre inhospitalière creuse les seuils, et les œuvres de l'homme s'attristent. Les façades neuves, les maisons de vacances à loggias, à pergolas, à créneaux, à belvédères, à péristyles, ne sont plus que des jouets chancelants. L'habitant s'abrite, en attendant la vraie nuit et son climat, et nous nous hâtons sagement sur la route du retour, sans la moindre tentation de bifurquer, en descendant, vers la Garde-Freinet et ses abîmes sylvestres. Dans une heure le bleu aura vaincu le violet, apaisé ce tremblement glacé qui se saisit des feuilles, couche les tamaris et les poivriers pleureurs. Dans une heure nous ne

" PARCE QUE J'AI COMMENCÉ DE DÉMÊLER, SOUS DES PARURES MALENCONTREUSES, ET D'AIMER SON MAIGRE FLANC, SA FACE OSSEUSE, CE PAYS ME MONTRE A TOUT INSTANT SON VÉRIDIQUE ASPECT, QU'IL TIENT SECRET POUR LA FOULE. NOUS AIMONS BIEN MONTER A CINQ OU SIX AMIS, VERS THORONET, ABBAYE RUINÉE, MI-COUCHÉE, MI-DEBOUT. NOUS MESURONS DE L'ŒIL LES ARCADES DU CLOITRE SURBAISSÉES..."


Photo G. Krull.

Photos Caillaud.

L'ABBAYE DE THORONET S'ÉLÈVE, AU VOISINAGE DE SAINT-TROPEZ, DANS UN VALLON FLEURI. L'ON Y ACCÈDE PAR UN PAYS AUX ONDULATIONS ARGENTÉES DE RUISSEAUX. L'ÉGLISE, AUX VOUTES EN BERCEAU BRISÉ, AUX CHAPITEAUX PEU ORNÉS, EST ÉMOUVANTE DE SIMPLICITÉ. COMME LE CLOITRE, DONT LES GALERIES INFÉRIEURES SONT DANS UN PARFAIT ÉTAT DE CONSERVATION, ELLE A BIEN LA MARQUE DE LA FIN DU XIIe.

verrons plus que les feux nocturnes du paysage. L'arête dénudée, le roc qui ne concède presque rien à la route, le sentier perdu, tout baignera dans une nuit offensée de lueurs ; — hostelleries, faux mas, dancings, bars, bals champêtres, enseignes américaines pour snobisme français, Seawood-Lodge, Holywood-Beach, sèment la lumière en ballons, en tubes blafards, en guirlandes, en perles versicolores... Ce sont là de petites parures, de petits secours à ras de terre, de quoi guider les pas et les jeux humains entre la mer bue par l'ombre et la forêt massive...

Souvent il choisit cette heure de nuit pour s'éveiller, se lever d'entre les pins à la faveur du mistral, — lui, le maître d'août... Dénoué, mol et pareil à la vague, à l'écharpe, à la chevelure, rose et noir, il s'enfle comme s'il couvait un astre ; — puis, effaçant sur son passage les fragiles jalons de l'homme, sifflant, sautant les voies, il se met en marche, lui, l'enfant des jours sans pluie et des nuits sans rosée, — le feu... COLETTE.

HISTOIRES
PROVENÇALES

J'ai eu une fois l'honneur d'être promené au large de Marseille et sur l'étang de Berre par la vedette municipale que la Ville venait d'acheter à son premier magistrat. C'était d'ailleurs par une pluie battante et par une tempête presque effroyable. Les vagues étaient marseillaises : elles faisaient énormément de bruit et d'écume, mais elles n'avaient aucune envie de nous engloutir.

Pour plus de tranquillité cependant, nous revînmes par le tunnel du Rove, qui est une des merveilles du monde, et dont on parlerait comme du pont de Brooklyn ou des chutes du Niagara, s'il était seulement situé en Amérique. Ce fleuve souterrain est d'une rectitude et d'une longueur à décourager le nautonnier Charon, lui-même, et d'une largeur triple de notre métro ; ses eaux au surplus abritent déjà une faune sous-marine analogue à celle des grandes profondeurs, des poissons aveugles, des lémures, des stryges et très probablement des iguanodons et des ichtyosaures. Il coule plus lugubre que les rivières des enfers, entre des quais où il faudrait être un héros de Jules Verne ou un mineur de profession pour aller faire du footing. Au-dessus de lui il y a des collines, des arbres, des villages. Le jour des vivants luit à chaque extrémité comme une étoile minuscule, et, ma parole, il scintille aussi, à l'instar de ces lampes célestes.

Quand on pense aux hommes qui ont percé ces lieues à travers le sol, pour y faire plus tard, on ne sait quand, défiler des péniches et des cargos, on est saisi d'une horreur sacrée, d'un respect écrasant qu'augmente la majesté funèbre des lieux... Mais nous n'arrêtâmes point de rire aux éclats en suivant ce Cocyte moderne, parce que nous contions des histoires marseillaises.

Je veux dire que je les racontais à des Marseillais, qui les goûtaient fort, étant bons compagnons, mais qui les ignoraient. Je les apportais de Paris, cueillies dans les recueils spéciaux ou sur les lèvres du bon Doumel, qui les forge dans les cafés de la place Blanche. Je ne jugerai pas ce folklore, qui eut le mérite de vaincre le mal de mer et les ténèbres souterraines. Il vaut ce qu'il vaut. Je ne le crois pas indigène. Car le Marseillais est un être très sérieux, raisonnable et qui plaisante à froid, s'il plaisante. Il n'y a pas de ville au monde où l'on se donne moins de coups de poing dans le dos et de tapes sur les cuisses.

Aussi, ayant déclaré de tels principes, je suis libre de vous rapporter, en la commentant, la seule *galéjade* authentique que je tienne de bonne source.

J'avais un oncle officier, en garnison à Marseille ; il fut chargé, pendant une période de manœuvres, d'aller préparer le cantonnement pour son bataillon. Il se présenta avec les fourriers dans un village où le maire les reçut avec un très mol enthousiasme. Cet homme n'avait d'ailleurs pour rôle que de leur montrer quelles écoles, quelles granges pouvaient contenir pour une nuit, cinquante hommes, quinze chevaux, trois sous-officiers, une cuisine, le temps d'une étape. De quoi déranger tout le monde, sans même faire marcher la limonade et enrichir la localité.

Ayant parcouru le village, le maire se dérida. Il fit un petit tour avec ses hôtes forcés, et soudain son œil se mit à flamber, son imagination s'empara de lui comme le dieu saisissait la Pythie, et il s'écria en montrant la colline la plus proche :

— Tenez ! s'il y en a là du caillou, capitaine ! et que, si vous vouliez, vous en pourriez construire, de ces casernes !

Il n'y croyait pas, bien sûr, il savait bien que son patelin ne deviendrait pas, surtout le soir même, une vraie garnison, et qu'en tout cas, son projet n'empêcherait pas d'encombrer les granges et les écoles... Mais que voulez-vous ? il y pensait... et il les voyait, les troupes, installées dans des bâtiments à quatre étages, avec confort moderne, les débits pulluler, la richesse se répandre sur le canton, et le dimanche, le kiosque abriter la musique militaire, tandis qu'il tournerait en rond avec son épouse au bras, et tous les notables, échangeant des saluts avec ces Messieurs... Té, pourquoi pas ?

La seconde histoire provençale que je puisse garantir, est celle d'un des gardiens fameux du château des Papes, en Avignon. Ce sont des cicerones célèbres pour leur esprit, leur faconde et leur gentillesse. Ils aiment leur métier en artistes et ils parlent mieux que bien des clercs en Sorbonne.

Celui dont je parle, après avoir essayé sa voix dans la Salle des Cardinaux (Mireille... eu ...eu...) et barytonné en pointant vers les voûtes une canne ferrée, digne du Club alpin de Tarascon, nous montra par les croisées la direction des Alpes, de la France, de la mer, l'Empire et le Royaume, et finalement sur le Rhône l'île de la Barthelasse « où les dignitaires, camériers, prélats, ambassadeurs, du temps des Papes, *allaient s'amuser avé les petites* ».

Et ce disant, il poussa du coude, en clignant l'œil, à la personne la plus proche. C'était une Anglaise sèche et austère, qui tenait un Baedeker relié comme une bible. Elle ne sourcilla pas.

Alors il haussa les épaules et cherchant un regard complice, rencontra le mien. Il me dit alors à mi-voix :

— Ça ne comprend rien à la vie, ça...

Et c'est de ce jour-là, en ayant mille autres raisons du reste, que j'ai compris que la Provence c'est une patrie, et que le soleil, c'est une civilisation.

André Thérive.



LA TÊTE SUD DU CANAL DE MARSEILLE AU RHONE, DIT LE CANAL DU ROVE. CET OUVRAGE, INAUGURÉ IL Y A QUELQUES ANNÉES, FUT CÉLÉBRÉ, CERTES, PAR TOUTE LA PRESSE, MAIS N'ÉMUT GUÈRE L'OPINION, MALGRÉ SON CARACTÈRE GIGANTESQUE ET CE QU'IL PROMETTAIT AUX TEMPS FUTURS PUISSAMMENT ÉVOQUÉS PAR M. GABRIEL BOISSY.

DISCOURS PRONONCÉ EN 2932

PAR LE RÉGENT SUPRÊME DE LA F. I. R. M. A.

PAR GABRIEL BOISSY

FÉDÉRATION IMPÉRIALE DES RÉPUBLIQUES MÉDITERRANÉENNES AUTONOMES

pour l'inauguration du monument à la gloire des créateurs du tunnel du Rove et du Grand-Port unifié de Marsalia (Marseille-Berre)

Seigneurs citoyens

Je suis tout particulièrement heureux de me trouver à votre tête en ce grand jour. Ce fut, depuis mon enfance, mon vœu de pouvoir glorifier, en chef conscient et responsable, les illustres ancêtres auxquels est due la constitution de notre Fédération et la puissance de notre empire méditerranéen. Mes jeunes études, en effet, furent consacrées à la connaissance de ces époques difficiles et primitives où se préparaient avec un génie divinatoire, mais dans l'ignorance, les temps que nous vivons. Peu d'annales nous sont restées de cette époque singulière, à la fois prétentieuse et géniale, puérile et prophétique. C'était une époque un peu enivrée d'elle-même parce qu'elle avait inventé quelques appareils de transports aériens, plus rapides, certes, que les véhicules à vapeur, mais qui, auprès de nos aspirateurs magnétiques, de nos propulseurs atomiques, ne nous paraissent plus que jouets. Rendons justice à ces précurseurs qui avaient entrevu cependant les voyages interplanétaires, ces voyages que les chemins éthéro-magnétiques nous ont rendu aussi familiers que décevants. Mais il y aurait quelqu'excès à les louer de prévisions aussi vagues, alors qu'ils ignoraient la nature de l'âme humaine, qu'ils discutaient sa réalité souveraine, ses facultés créatrices et rectrices et qu'ils s'égaraient dans une science si pauvrement matérielle.

Leur plus haut titre à la reconnaissance de notre Fédération Impériale des Républiques Méditerranéennes Autonomes, c'est d'avoir compris — notion à leur mesure, certes, mais qui les délivrait déjà de l'esclavage terrestre — que la forme de la terre n'était pas immuable, qu'on pouvait en modifier l'économie et, par là, agir puissamment sur l'économie publique et, enfin, grâce à toutes ces économies, — si vous me permettez ce souvenir de l'antique esprit français — faire une fortune !...

Cette fortune, c'est nous, notre glorieuse F. I. R. M. A., centre de la planète Terre, centre hypersensibilisé, fécond et généreux de la " boucle terrestre ", selon l'expression de nos ancêtres marsaliotes.

Jamais, Seigneurs citoyens, ne sera assez haut proclamé le génie de notre capitale méditerranéenne. Cette prévoyante cité que l'on plaisantait aux temps antiques sur ses mœurs faciles, avait su, mieux que les cités sévères, prévoir l'avenir, et le monument d'acier reconstitué et phosphorescent, à la fois phare et pylône de gloire, que nous inaugurons aujourd'hui, et que contemplent sur leurs miroirs individuels trois cent millions de méditerranéens, n'est qu'un faible hommage à ce génie et, plus spécialement, au génie de ces trois grands oligarques marsaliotes : Arto, Giro et Bregné. Est-ce bien là leurs



LES SEPT KILOMÈTRES DU TUNNEL DU ROVE.

noms ? Nos archéologues les prononcent ainsi sans oser en garantir l'orthographe exacte.

Mais voici ce qu'ont fait ces trois hommes et leur ville dite jadis Marseye, notre grande Marsalia.

En ce temps-là, la Marsalia ne s'étendait guère plus que de la Colline sacrée de la Vierge gardienne jusqu'aux rochers dits de l'Ouestac. Des hommes de science parurent un jour qui firent observer qu'il existait sur la surface de la terre le tracé d'une grande faille, ou, si vous préférez, d'un gigantesque chenal naturel qui pouvait, s'il était aménagé, réduire de 2.000, et dans certains cas, de plus de 3.000 kilomètres — selon les mesures de l'époque — le trajet des transports maritimes pour les produits venus des pays encore mal exploités et sauvages comme l'Asie, l'Afrique, les Indes. Le fleuve Rhône, en effet, une fois ouvert à de grosses embarcations, devenait une voie de communications directes entre la Méditerranée et tous les pays de ce qu'on appelait alors l'Europe Centrale, grâce à deux autres fleuves appelés le Rhin et le Danube, devenus aujourd'hui nos automatiques boulevards d'eau répartiteurs.

Des hommes audacieux comprenant aussitôt que, par ce chenal approfondi, les navires venus des pays d'Orient parviendraient, sans rompre charge, jusqu'au cœur des tumultueux ct ambitieux pays de l'Europe intérieure, qu'ils y apporteraient plus vite et à meilleur compte d'innombrables marchandises contraintes, jusqu'alors, de franchir 3.000 kilomètres et plus, pour atteindre les grands ports des nations anglaises, hollandaises ou allemandes aujourd'hui disparues ; que cette présence de la Méditerranée sociable atténuerait les ambitions de ces peuples bons mais violents, — ces hommes audacieux, donc, cherchèrent où il convenait d'amorcer cette nouvelle voie d'eau. L'immense et calme étang de Berre, dont le nom s'est conservé jusqu'à nous, s'offrit à eux. Ils en virent aussitôt tous les avantages : sa profondeur, qu'il était facile d'augmenter, ses rives plates où une ville et ses ports, et ses docks, et ses gares, et ses usines pouvaient se déployer à l'aise sur près de 75 kilomètres !...

Port déjà formidable qui battait tous les « records », comme on disait alors, éclipsait les célèbres Ambourg et Enver, un port qui allait devenir la première étape du cheminement actuel par le Rhône vers les canaux helvètes et les boulevards d'eau des anciens fleuves Rhin et Danube.

Mais avec un génie non moindre que celui des hommes auxquels on devait ce projet encore chimérique, les trois grands marsaliotes Arto, Giro et Bregné comprirent tout à coup que c'en était fait de leur port illustre et chéri, que Marsalia — qui s'appelait alors Marseye, après s'être appelé Massilia, et dans la nuit des temps Fossé, — allait être supplanté par le port de Berre, première écluse rhodanienne. Alors, ils décidèrent de s'annexer Berre. Les lois de cette époque ne permettaient pas pareille entreprise. Berre était séparé de Marsalia par une montagne rocheuse de près de dix kilomètres. Les lois de l'antique et timide République française, dernier vestige de ce qui avait été la grande France, n'autorisaient un port à s'annexer un autre port que s'ils étaient l'un à l'autre unis par un même plan d'eau.

« Qu'à cela ne tienne ! » s'écrièrent nos ancêtres marsaliotes. Et comme ils en avaient coutume, ils plaisantèrent : « Une montagne nous sépare : nous allons percer la montagne ! » Les Français de France, — car les Marsaliotes se disaient surtout Provençaux, c'est-à-dire issus de la province romaine, notre mère millénaire, — les purs Français donc se gaussèrent beaucoup de cette parole ainsi d'ailleurs qu'ils faisaient de tout eux aussi : « Encore une galoïade », dirent-ils. On appelait alors ainsi des histoires ironiques et légendaires...

Mais de la galoïade, les Marsaliotes firent une réalité. Ils percèrent la montagne. Ils y creusèrent le formidable tunnel que nous avons retrouvé, que nous avons rouvert et agrandi et où passent aujourd'hui nos vaisseaux à aspiration magnétique. Pendant plus de dix ans, ils creusèrent ces roches éternelles, sacrifièrent des milliers d'hommes venus de tous les points de notre Méditerranée ; dépensèrent des millions par centaines et comme l'État français manquait d'argent pour prendre sa part légale de ces dépenses dites nationales, ils prêtèrent à l'État leur propre argent !...

La France riait toujours ; le monde souriait et regardait ahuri et sceptique. Puis un jour, les navires glissèrent

sous cette voûte sombre, déjà fabuleuse, dont la courbe était tout entière revêtue de ciment ou de pierres taillées et qui ouvrait ses deux entrées comme deux soleils, l'un vers l'antique Marsalia, l'autre vers le jeune Berre, alors solitaire. Désormais, Marsalia n'avait plus de rival. Elle pouvait annexer le gigantesque port naissant.

Eh bien! Seigneurs citoyens, mesurez ici la sottise des hommes, leur esprit borné et leur éternelle inaptitude à prévoir l'avenir. Même ces travaux formidables, les plus grandioses qu'ait jamais entrepris aucun port en ces époques primitives, ces travaux qui allaient modifier l'orientation des routes commerciales et préparer l'avenir de notre Méditerranée, carrefour des voies maritimes, ces travaux restèrent ignorés ou méconnus des financiers devenus les maîtres absolus de la France moribonde.

Ces ministres, sous l'anesthésie des querelles démagogiques, restèrent sourds à tous les appels de notre glorieuse institution : la Chambre de Commerce marsaliote. On entendit mêmc les Chambres de Commerce d'Arela, d'Avignum, d'Orangio, de Valencia, de Lion, de Genef, de Lozan joindre leurs appels à ceux-là. Les ministres de ce grand pays n'entendirent pas davantage et n'entendirent même pas les objurgations des scribes et des poètes.

Mais les événements formidables qui devaient occuper de longs siècles, abattre les empires de France et de Grande-Bretagne, leur substituer la tyrannie germano-slave qui provoqua enfin le réveil et l'union des peuples méditerranéens, pères des premières civilisations tempérées, ces événements nous ont permis de retrouver ces travaux fabuleux, de les remettre en état, de les utiliser pour le bien de nos républiques autonomes et fédérées, de ramener ainsi les durs empires du Nord vers les mœurs douces et souriantes que l'on doit autant au radium solaire qu'à l'ingéniosité des esprits.

Nous avons désensablé et rééquipé les ports de Marsalia, dégagé le tunnel du Rove, nous avons donné à ce dernier des proportions modernes et convenables, nous l'avons éclairé de lumière magnétique solaire, nous avons déblayé la tranchée Gignague, retrouvé les bassins, les radoubs, les quais, les digues des étangs de Berre, de Caronte, couvert d'une ville nouvelle les collines du Rove, des Martègues, du Bouc, les plaines de Rogne, de Chamasse, tout le cercle magnifique enfin dont nos ancêtres géniaux avaient préfiguré l'activité et nous possédons, grâce à eux, grâce à nous-mêmes, le plus grandiose des ports de la planète terrestre.

Seigneurs citoyens des Républiques Méditerranéennes Autonomes et Confédérées, Seigneurs de la F. I. R. M. A., élevons nos âmes et nos hymnes en l'honneur de ces hommes prophétiques qui moururent méconnus. Prions tous les postes de réception magnétique de recevoir tous les saluts du vaste cirque méditerranéen pour en former une seule colonne de foudre apprivoisée qui, de partout visible, attestera mieux encorc que le pylone de feu, la gloire des descendants du dieu Pythéas et du héros Euthymème. Mais qu'est-ce que ces vains hommages et nos ancêtres ne sont-ils pas mieux récompensés puisqu'ils ont vu, vivants, par nos regards encore dans les limbes de leur prémonition, la merveilleuse métropole qui couvre aujourd'hui près de trente fois l'espace de l'antique cité, régularise les relations de l'Occident et de l'Orient, et qui régit, en mère attentive, les peuples enfin unis de la divine Méditerranée. *Pour Préaudition conforme :*

Gabriel Boissy.

LA TRANCHÉE DE GIGNAC, ENTRE LE TUNNEL ET L'ÉTANG





J A R D I N S

P A R A L B E R T F L A M E N T

Le printemps ne fait ses débuts ni avec les premiers lilas, ni avec les giboulées d'argent que traverse le soleil d'avril. Le printemps commence avec dureté, contrainte, douleur, sous les brumes de l'hiver. Il les devance, même, parmi les dernières végétations de l'automne.

Le jardinier arrache les dernières parures de l'été, jette au fumier les soleils effeuillés, auxquels il met le feu et qui se consumeront lentement sous une fumée puante. Les corbeaux sont les seuls hôtes du ciel. Nous touchons la complète et définitive léthargie, avant même que le 21 décembre n'ait amené l'hiver, pour faire scintiller des flocons d'ouate, sur les branches des sapins de Noël.

Le crachin ou le grésil brouillent la vue. L'amateur de jardins porte des chaussons fourrés dans des galoches, des vêtements usagés. Il a l'air d'un épouvantail. Il se plaît. Il se sent libre. Il erre dans le jardin sous les branches dépouillées, le long des parterres mis à nu. Il s'est évadé, celui-là, de tous nos passés qui, dans les villes, nous harcèlent. En dépit de ce que pensent les Parisiens, rien ne donne moins l'impression de la mort que les parterres sans fleurs dans le jardin et que ce réseau compliqué que forment les branches des chênes, des tilleuls, des hêtres, des frênes, privés de feuilles, où les yeux découvrent la trace du bourgeon.

Pas un instant, l'hiver, la terre ne cesse d'être vivante. Elle garde, sous la boue qui la recouvre ou cuirassée de gel, sa qualité intacte, sa puissance invisible. Il n'est pas dans le climat de la France d'arrêt complet, certain, palpable, dans la végétation. Et déjà, dans la cour abritée, contre le mur qui regarde l'estuaire de la Rance ou bien la vallée de Jouy-en-Josas, dès janvier, le jasmin à corolles jaunes vient fleurir sur ses tiges flexibles et dépouillées.

C'est dans la serre que nous passons chaque jour les minutes les plus précieuses de l'hiver, au jardin. En été, cette serre est une maison inhabitée, ouverte à tous les vents, comme un crâne vide. Mais l'hiver, une serre est un tiède abri, vivant. où se révèlent toutes les promesses du printemps.

Le crépuscule peut s'appesantir de sa noire humidité, traverser l'atmosphère des fades rayons d'un soleil oblique, cette petite vieille construction d'une serre familiale me fait redevenir enfant et me vieillit à la fois, tellement et si parfaitement, qu'il me semble (aussi âgé que le monde) présider aux plus secrets desseins de la nature. Les carreaux fragiles, encastrés dans une armature précaire de châssis, l'air qu'un poêle de fonte maintient à douze degrés ou que de plus récentes installations de chauffage à eau chaude entretiennent dans une atmosphère d'île océanienne, m'isolent du monde et de moi-même. De lourdes grappes de tubercules de dalhias, sont pendues à des cordes, au-dessus des oignons séchés, des glaïeuls et des cannas, qui ne seront replantés, en bonne place, qu'au début du printemps.

Lorsque nous pénétrons dans la serre tempérée, la plus humble de toutes, accotée à de vieux murs, la plus récente, comme la plus rudimentaire, la plus caduque, la plus rapetassée, celle où les vitres ne semblent plus maintenues que par la résistance des toiles d'araignées, deux étages de boutures attirent aussitôt nos regards. Au

Photos Kertesz



LES ARBRES NUS, SÉVÈRES, NOIRS COMME LE SOMMEIL QUI EST LEUR NUIT REPOSANTE AVANT L'EFFORT DES SÈVES DU PRINTEMPS. ELLES PRÉPARENT, DANS LE MYSTÉRIEUX SILENCE DE LA TERRE COMPACTE ET CLOSE, LEUR MONTÉE VERS LA LUMIÈRE, QUI FERA ÉCLATER LES BOURGEONS ET TRANSFORMERA LA SOMBRE ARCHITECTURE EN UNE VERTE ET BRUISSANTE CITÉ DES AIRS. SOUS LA NEIGE, SOUS L'EAU CHANGÉE EN VERRE, S'ÉLABORE LE MÊME MIRACLE DE RENAISSANCE.

« LE PRINTEMPS NE FAIT SES DÉBUTS NI AVEC LES PREMIERS LILAS, NI AVEC LES GIBOULÉES D'ARGENT QUE TRAVERSE LE SOLEIL D'AVRIL. LE PRINTEMPS COMMENCE AVEC DURETÉ, CONTRAINTE ET DOULEUR, SOUS LES BRUMES DE L'HIVER... L'AMATEUR DE JARDINS... ERRE... SOUS LES BRANCHES DÉPOUILLÉES, LE LONG DES PARTERRES MIS A NU. IL S'EST ÉVADÉ, CELUI-LA, DE TOUS NOS PASSÉS QUI DANS LES VILLES NOUS HARCÈLENT. »

ras du sol, dans une terre fraîche, retenue par des traverses, on a repiqué des branches coupées aux géraniums, aux arbustes de choix, aux lauriers-tins, lauriers de la passion. Les petites pousses des lauriers-roses trempent dans des bouteilles remplies d'eau, jusqu'à ce que des radicelles y aient paru en assez grand nombre pour permettre de les piquer en terre ou en pots.

Sur un rayon supérieur, à hauteur du coude, des plats de terre, des récipients comme pour mettre au four, nous montrent des pousses lilliputiennes, piquées à quelques millimètres de distance, et qui paraissent gouachées à même la terre par le pinceau d'un enlumineur du *quattro-cento*.

Une bordure d'oignons de jacinthes y dessinera, par coquetterie, une blanche ceinture odorante, pour l'Épiphanie.

Grâce à la serre, le jardinier peut fleurir, en effet, comme au printemps, tous les vases de la maison. Il y ajoutera, pour le salon ou la bibliothèque, une flore exotique, quelques pots d'anthurium au feuillage luisant, des bromélias dont la fleur épineuse est d'un rose si délicat ou ces strelitzias qui semblent, sur leur feuille acérée, des oiseaux bleus des tropiques au jabot couleur de citron. Les joies que procure une serre ne se concentrent point dans la serre elle-même ;' ses hâtifs cyclamens, ses cinéraires aux tons de pastels, ses primulas, permettent d'ignorer, même à cent lieues des fleuristes de la rue Royale, la rigueur des saisons, près de la cheminée où se consumeront des bûches enfouies dans les cendres accumulées.

Que de remèdes leur seraient évités, si la plupart des hommes possédaient une serre et qu'ils daignassent ne pas croire indigne de leur puissance et de leur valeur de s'y intéresser !



L'hiver est l'époque des grandes transformations dans le jardin, celle où l'on peut, devant et alentour de la maison, bouleverser à son gré, au milieu des pelouses ou dans les bordures de buis, des parterres que l'on a trop vus, pour se donner à soi-même l'illusion d'un nou-

Photo Kertesz.

veau décor et causer une surprise aux invités habituels.

Profitons de l'hiver, pour transformer, tâtonner, innover dans le jardin. C'est le seul moment de l'année, d'ailleurs, où nous pouvons y introduire des terrassiers et des maçons. Le défaut de ceux qui se sentent un réel penchant pour le jardinage, c'est de croire qu'ils peuvent tout régler, transformer, entreprendre, avec la seule collaboration du jardinier et de ses aides. S'il est bien conduit, le maçon peut faire merveille dans un jardin. Ni les Espagnols, ni les Italiens, ni les Arabes ne l'ont dédaigné. Mais il ne faut pas abuser de sa collaboration, ni cesser d'en garder le contrôle. Pendant le XIXe siècle, il fut de mode de donner aux parties réservées aux fleurs, la forme de coussins épais, qui ne laissaient plus apercevoir l'ensemble général, ni le charme du rapprochement des nuances et leur diversité.

Aujourd'hui, le terrassier creuse de vingt centimètres, parallèlement aux allées, de longs rectangles auxquels le maçon vient former un cadre avec des pierres à angles droits ou avec plusieurs rangs de briques échelonnées. Dans ces rectangles, nous traçons des parterres d'une géométrie naïve, bordés de briques placées sur champ. Le maçon exécute, entre eux, une sorte de dallage fait de galets encastrés dans une couche de ciment, de briques ou de pierres plates, entre lesquelles on peut laisser un espace suffisant pour y semer un peu d'herbe ; dans ces fissures, les Anglais cultivent de petites plantes de rocailles naines, tenaces et pittoresques.

Les parterres ainsi créés, sont traités presque exclusivement en plantes vivaces dont nous parlerons avec le printemps.

Plus un parterre est vaste, devant une demeure, plus les différences de niveau sont excellentes à créer. Une marche ou deux, placées en évidence, un petit mur, à hauteur du genou, sur lequel on posera des vases décoratifs ou, tout simplement, des pots de terre aux fleurs diverses et choisies, quelques caisses d'orangers, sortis à la belle saison, donneront au jardin un aspect à la fois vivant et plus varié. C'est pendant l'hiver que se réalisent ces transformations, souvent compliquées et encombrantes, mais dont, bientôt, avril nous récompensera. C'est de décembre aux premiers jours de mars, en parcourant la serre tiède, ou bien caressé par les flammes du foyer, les pieds sur les chenêts, que nous y rêverons, dans ce silence des grands renouvellements de l'hiver, qui enfante le printemps.

Albert Flament



Studio 11.

« RIEN NE DONNE MOINS L'IMPRESSION DE LA MORT QUE LES PARTERRES SANS FLEURS... ET QUE CE RÉSEAU COMPLIQUÉ QUE FORMENT LES BRANCHES DES CHÊNES, DES TILLEULS, DES HÊTRES, DES FRÊNES, PRIVÉS DE FEUILLES, OU LES YEUX DÉCOUVRENT LA TRACE DU BOURGEON. PAS UN INSTANT, LA TERRE NE CESSE D'ÊTRE VIVANTE. ELLE GARDE, SOUS LA BOUE QUI LA RECOUVRE OU CUIRASSÉE DE GEL... SA PUISSANCE INVISIBLE. »

CHEZ KISLING

PAR LE DOCTEUR VALLON



QUELLE CRUCHE EST DONC CASSÉE ? CETTE ENFANT A LA SENSIBILITÉ TRÈS SUPERFICIELLE DU PETIT MAITRE DU XVIIIe A QUI VOUS PENSEZ. POURTANT, L'AMANDE DES YEUX, LES GRAS ÉCHEVEAUX DE LA CHEVELURE D'OR ÉTONNERAIENT GREUZE, S'IL REVENAIT.

C'est lui qui m'ouvre, la palette au poing. Mélange d'Orient et d'Occident, de rêve et de réalisme, il est petit, robuste, un peu jaune et — son foie qu'il incrimine n'est peut-être pas seul en cause — un peu kalmouk.

Ses pommettes ont tendance à la saillie, ses yeux fauves à la bride. Cependant il m'explique à son modèle : « Ce n'est pas un homme, tu sais. C'est un médecin ».

La belle fille a d'ailleurs, pour accueillir ces indications rassurantes, une royale indifférence. Nonchalante, elle quitte la pose, glisse ses pieds nus dans ses Louis XV et, blonde et rose, va joncher près du poêle une natte de velours noir. Elle aura l'air, désormais, d'être descendue d'une toile de M. Paul Chabas.

Pendant tout notre entretien, elle ne cessera de fumer. Un cendrier lointain lui fournira le prétexte de balancer des hanches harmonieuses en traversant l'atelier. Et ce sera pour moi l'occasion de vérifier du coin de l'œil que, seuls, les modèles savent porter le nu.

Cependant, sans cesser de répondre à Kisling, j'inventorie son musée. Tout Montparnasse est là, en effigie. Devant l'ancienne Rotonde, voici la brochette des bons copains. Je reconnais Ortiz de Zarate et Kisling en cheveux, Max Jacob en crâne, Picasso en casquette et cet accessoire vestimentaire me restitue toute une époque, déjà défunte, où la casquette et le chandail étaient, comme le gilet rouge de Théophile Gautier, le manifeste d'une école et le symbole de l'affranchissement de la jeune peinture.

Plus loin, c'est, en ondine, sur les grèves de quelque Juan-les-Pins, Kiki de Montparnasse, « Kiki à son petit Kis-Kis », comme dit la dédicace qui fait hommage au peintre de deux cuisses rondes et d'un sourire espiègle. Et cela, aussi, c'est déjà de l'histoire.

Un pas de plus, nous sommes de retour à la Rotonde. A son doux désordre visuel je reconnais Hermine David, à sa superbe Charlotte Gardès, à son profil ambitieux Mariette Lydis ? Voici, retranché derrière sa frange et ses lunettes, minutieux, retors et caché comme son Orient, Foujita ; Kisling, enfin, qui rit au souvenir de je ne sais quelles messes noires, un Kisling, suppôt d'enfer.

Mais par les cornes de ce bon diable, n'est-ce pas lui, encore, qui, reproduit à cinq exemplaires tout au large de cette



Photo Roseman

dence, sa subtilité, son exquise civilisation. Il ne traînait pas à sa suite, comme son ami, l'atavique souvenir de la vieille Italie dont, dans la salle grise de l'hôpital parisien, la radieuse lumière se glissait sous ses paupières, déjà fermées, inondant son agonie. Moins cérébral, il est plus vigoureux. La solidité de sa construction l'a préservé de la morbidesse modiglianesque et de ses grâces exténuées. Avec la névrose des femmes de son rêve, il use de la manière forte. Il les traite par la couleur. Entre ses mains, c'est un remède héroïque. Il la leur donne, pure, sans mélanger, triturer ni salir. Telle qu'elle est, telle qu'elle sort du tube, il l'étale avec une joyeuse ferveur d'amoureux ou de croyant. Et sur le vieux pardessus de la petite fille qu'un soir de mistral bourru, il a recueillie, affamée et grelottante, dans une encoignure du Vieux-Port, ce sont de tendres modulations de gris de ciel et de bleus de nuit, de Mille et une Nuits. Ce sont sur son plaintif harem, joyaux qui consolent, des coulées d'or fondu, de rubis, de saphir et d'émeraude liquides.

Ses beaux yeux d'Oriental assemblent-ils des fleurs ? Le bouquet tenterait Shéhérazade. Jette-t-il, comme une poignée de gemmes mouillées, des poissons sur un plat ? Le sultan Schariar les souhaiterait pour sa table. J'admirais et, tout à mon enchantement, je me taisais. Pourtant, il fallut prendre congé. J'en étais aux banalités de la porte, quand : « Docteur, dit une voix féminine, docteur, mon ami voudrait que je maigrisse. Qu'est-ce qu'il faut faire, dites-moi ? » Amusé, je tâtais déjà mon stylo dans ma poche, en cherchant à me rappeler le régime de Heckel. Mais Kisling ne le toléra pas. Ses yeux flambaient. « Maigrir, maigrir ! ricanait-il âprement, elles en sont toutes là, mon cher ! Regardez celle-ci : elle est à peu près faite, n'est-ce pas ? — et, indiquant du bout de sa brosse quelques détails de la blonde enfant : ça se tient et c'est d'une pâte et d'une couleur qui ne sont pas répugnantes. Mais elle n'aura de repos que, plate comme un mannequin, elle n'ait les seins en berne et le ventre en persienne. Quand tu en seras là, ma fille, ce n'est pas Kisling qui te donnera du travail.» Il était furieux, ma parole ! Et l'excès de cette réaction me ravit. S'il n'avait cette belle fougue, cette sainte ardeur, il ne serait plus lui. Ce sont elles qui font battre son cœur quand il choisit et étale sa chère couleur. Ce sont elles qui offrent au spleen de ses femmes l'encens, la myrrhe et l'or, comme à l'enfant promis au crucifix, les rois mages, autres barbares magnifiques.

OR SIMBAD LE MARIN A FAIT UNE BELLE PÊCHE. SA VASTE HOTTE EST UN ÉCRIN D'OU TOMBENT EN CASCADES DE GEMMES, — PERLES DÉNOUÉES, ÉMERAUDES, RUBIS INCANDESCENTS ET DES TOPAZES ET DES SAPHIRS ET DES LAPIS — MIRACLE DE LA MER, LES POISSONS! JAMAIS KISLING N'EST PLUS PUR NI PLUS LARGE. JAMAIS IL NE RESPIRE A SI PLEINS POUMONS QU'AU SEIN DE CES FÉERIES OBJECTIVES.

REMARQUES

SUR LE THÉATRE NÔ

PAR ELIE FAURE

Tokyo, 20 Septembre 1931

Je ne médirai point du théâtre de l'Europe. Shakespeare, Calderon, Racine, Molière, Ibsen ont été tour à tour des moments nécessaires, et donc permanents, de l'Esprit. Mais le pouvoir de porter les passions sur les planches n'a jamais été parmi nous qu'un moyen d'expression du drame qui nous définit, et, par conséquent, d'une attitude de colère, ou de sarcasme, en tout cas toujours de surprise de l'intelligence critique vis-à-vis des conditions éternelles de l'Homme. Au fond, l'Europe refuse d'accepter notre destinée dérisoire, et c'est la grandeur de l'Europe. Mais c'est la grandeur de l'Asie d'y consentir et de tirer de ses constatations épouvantables le maximum de splendeur impersonnelle que comporte leur exposé. Le théâtre d'Asie, en général, et dans le théâtre du Japon, le *Nô*, au premier rang de tous, élève l'intelligence à la dignité d'un renoncement qui est peut-être bien le contraire du renoncement moral et qu'on peut qualifier de métaphysique, et qui consiste à amener le drame humain à la stylisation impartiale du meurtre, de l'amour, du sacrifice et de la douleur. Que, dans les hautes régions de l'esprit, l'attitude de révolte de l'Europe et l'attitude de soumission de l'Asie parviennent, en somme, à une conclusion identique, qu'en fin de compte Prométhée et Vyaza tombent d'accord, peut-être faudrait-il s'adresser à Eschyle — cet Européen si proche de l'Asie — pour nous donner de ce phénomène consolant une explication pratique. Je ne la chercherai pas. La gravitation des soleils est rigoureusement conditionnée par deux forces contradictoires.

Je ne connais pas de plus poignante exaltation que d'assister aux évolutions solennelles de ces formes ramenées aux attitudes essentielles des plus purs, c'est-à-dire des plus terribles entre tous les sentiments. Imaginez le ralenti cinégraphique de ce qu'il y a de plus naturel et de plus matériel dans les gestes de la bête ou de l'homme, ceux du cheval ou du chien au galop, ceux de l'oiseau qui vole ou de l'abeille qui frémit, ceux du patineur, du danseur, mis au service de ce qu'il y a de plus conscient et de plus spiritualisé dans les réactions de l'esprit. En somme, les mouvements de l'instinct conduits devant le miroir de l'intelligence transcendante pour exiger son consentement aux mouvements de l'instinct. Tout est conscient ici, tout est voulu. Et le miracle, c'est que l'expression dramatique de cette inexorable clairvoyance retourne, par un chemin secret, à l'acte animal, à l'acte entier de la plus aveugle impulsion.

Ce théâtre est un Art complet, auquel l'Européen moderne n'a rien compris, car, loin d'être l'image de la vie, il en est la loi cristallisée dans ses éléments invariables. Il définit parfaitement cette personnalité farouche du peuple des îles, qui est parvenue à se mouvoir dans le temps et l'espace comme une création absolue de l'Esprit. En sa présence, on ne peut s'empêcher de songer à celui des Grecs, qui avaient, il y a vingt-cinq siècles, réalisé avec les plus banales aventures de l'histoire, de la politique, des mœurs, avec les chants et danses populaires, cette machine spirituelle parfaite que Wagner a tenté en vain de recréer dans une Europe sans unité dans son âme, sans continuité dans ses desseins. Il n'est pas jusqu'à l'interdiction de paraître sur le plateau, jusqu'au rôle de la robe, des cothurnes, du masque impersonnel, dissimulant le visage mobile de l'acteur pour y substituer le visage immobile de l'éternelle passion, qui ne rapproche encore le peuple des îles du Soleil Levant, du peuple de l'Archipel et des presqu'îles d'Occident. Tout ce qui est accident est proscrit de cette œuvre parvenue dans le démontage et le montage des ressorts secrets de l'âme humaine à ne conserver — si je puis dire — que son squelette, ce quelque chose d'indestructible qui est comme sa consécration. Pas un mouvement, pas un geste qui contrarie ou dépasse les dimensions fixées entre lesquelles circule, lutte, jouit et saigne le drame que notre destin conditionne jusqu'à la fin des temps. La fureur, le désir, la haine, la luxure, les sentiments absolus par qui persiste la pensée, deviennent les acteurs immuables d'une construction secrète. La vitesse se fait lenteur, pour qu'on puisse suivre les enchevêtrements complexes de ses attitudes successives. Le meurtre devient danse, pour lui donner droit de cité dans le rythme universel. L'amour prend conscience de ses origines fatales pour y revêtir les apparences d'une forme hiératique, aussi cruelle que ses exigences, aussi sainte que la prière. Le rite couvre la vie démoniaque de son divin consentement.

Peut-être pourrait-on comparer cette parfaite mécanique de l'âme extériorisée à quelque cantate de Bach réduisant à ses arabesques et à ses thèmes essentiels le chaos du vieux cœur humain, à quelque Parthénon réconciliant, dans un bloc harmonique stable, les données contradictoires de la pesanteur des matériaux et de l'élan spirituel. Quelle que soit la langue qui l'exprime, il n'est pas un autre peuple au monde, si on le prend dans sa masse presque unanime — pas même le peuple anglais — plus décidé à maintenir, dans la maîtrise secrète de ses actes, l'association étroite de l'empirisme et de la volonté. Jamais, en apparence, le Japonais n'est lui-même, mais cela pour l'être et le rester plus complètement au fond. Son éternel sourire ne cache pas, comme le sourire chinois, une apathie intellectuelle et une résignation morale travaillées et perfectionnées par les sages durant cent générations au moins, mais une énergie sans cesse en éveil dont l'orgueil individuel et l'intérêt collectif maintiennent les sources fraîches. L'aspect caricatural que prend souvent l'art japonais et qui traduit pour une part un excès d'acharnement à accuser le caractère, vient pour une part d'une tension trop grande, et pour ainsi dire métallique, du ressort moral sous la visière du guerrier.

Elie Faure



Ph. J. Leduc.

LES MÉDECINS LITTÉRATEURS

HIPPOCRATE, *par le Docteur Gaston Baissette* (1). — Ce beau livre est tout respect et tout amour de la Médecine. De cela je fus averti dès avant la préface. La page de garde portait : « A M. le Docteur Debat, ami des écrivains, je dédie cet *Hippocrate* qui renonça à être fils des dieux pour pouvoir mieux aimer les hommes. » Il était évident, par ces quelques mots, que l'auteur n'avait approché Hippocrate qu'avec piété, qu'il lui avait voué une affection touchant au culte.

Seul, un médecin, ayant pleine conscience de la grandeur de la Mission médicale, pouvait écrire un tel livre, dresser cette vivante statue d'un des très rares surhommes qui furent réellement bienfaisants à notre pitoyable espèce.

L'extraordinaire « roman » que celui du Périodeute ! Il débute ainsi : « Au mois d'avril de la première année de la 83e Olympiade, ... les Asclépiades Grands Prêtres du temple de Cos, ... décidèrent que l'enfant Hippocrate, leur fils et petit-fils, ayant atteint l'âge de treize ans, devait être initié aux travaux de la médecine et qu'on lui ouvrirait les dernières portes du temple, jusqu'alors interdites, où sont les tablettes du Dieu. »

Plus loin, sa chambre nous est décrite : « Il occupait dans le Théokoleon une chambre aux lignes égales et nécessaires ... une vaste chambre vivante ouverte aux mouvements de la nature. La blancheur de ses pierres doucement polies enregistrait la moindre ombre issue de l'horizon. Aux voiles qui passaient sur la mer répondait sur les murs un trouble incertain et lent. »

L'on voit par ces courtes citations comment le Docteur Baissette a su faire vivre son héros, le « situer » dans son cadre familier. Il nous charme et à la fois nous inculque *sa* vérité, si fortement que nous aurions peine, désormais, à croire qu'elle n'est pas la seule vérité. Comment a-t-il pu, à plus de 2.000 ans de distance, « retrouver Hippocrate » — selon sa propre expression ? En montrant que les actes, les œuvres, l'époque de ce génie « forment une unité qu'il est impossible de briser ». La méthode, sans doute, était efficace, car nous sentons finalement que la vie d'Hippocrate a été *nécessairement* celle qui nous est rapportée.

Quatre ans après son initiation, Hippocrate est déjà « trop grand pour son île ... Les malades qu'il a traités dans la clinique du temple vont porter en toutes directions le nom de cet adolescent qui soigne merveilleusement et avec grâce ». Bientôt il accède à la dignité de prêtre, il part alors pour l'Égypte, où il est admis à pénétrer au cœur des temples et des mystères. Trois ans plus tard — à vingt ans — il est de retour à Cos. Il se consacre au développement de l'école qui va dès lors se poser en rivale de celle de Cnide.

Puis, c'est la peste d'Athènes, et l'offre fameuse des présents d'Artaxercès, et les préparatifs médicaux de l'expédition de Sicile, et une immense accumulation d'observations, de travaux, de découvertes, et la chute d'Athènes ... Hippocrate prend alors le bâton du périodeute et va par tous pays, « enseignant au peuple les tables de la médecine ». Vingt ans d'absence ! Une fois de plus il revient à Cos, où il est honoré comme un dieu. A cent ans, il repart, légendaire et bien vivant. « Vers 109 ans, il fait parvenir au monde, du fond de sa retraite mobile, une sorte de testament moral ... *La Règle :* La médecine est le plus illustre de tous les arts... » Un jour, en Thessalie, il s'était étendu à l'ombre d'un bois de pins. Il s'endort. Et c'est son dernier sommeil.

Mais ne va-t-il pas revivre ? Les dogmes pasteuriens sont ébranlés. Le triomphe de l'organicisme, de la médecine analytique, n'a plus autant d'orgueil. « Les faits, sans principes généraux, attendent la révélation d'une doctrine qui les rende utilisables. » Or, la révélation sera peut-être fournie « par un retour à cette *unité des sciences dont la médecine hippocratique nous donna l'image* »...

Oui, un beau et grand livre, cet « Hippocrate » du Docteur Baissette ! Dirai-je qu'il est l'un des signes annonciateurs d'un profond mouvement scientifique et philosophique — auquel pour ma part je crois ? J'ose avancer, en tout cas, qu'il est digne de passionner tout le corps médical, de l'étudiant au maître le plus chenu.

Grâce à ce noble ouvrage, je vois une lumière d'éternité nimber le bon Périodeute, le pur Génie qui ne voulut sans doute que se reposer un peu, lorsqu'il s'endormit sous les pins de Thessalie, entre Larisse et Gortone, pas bien longtemps avant l'avènement du doux pasteur de Galilée, vers le déclin du temps des dieux.

LES SCINTILLEMENTS, *par René de Vauvilliers* (2). — L'on aimera ce titre, qui pourrait aussi bien jeter ses feux au fronton d'un palais des fées. Mais l'important est de ne rien trouver, dans le livre ou le palais, qui ne tienne les promesses du seuil. Or, les poésies de René de Vauvilliers témoignent d'un talent à facettes variées et brillantes, des plus séduisants ; ce très délicat poète cisèle l'alexandrin avec la même sureté que l'octosyllabe, et sa pensée est toute fleurie de sensibilité — parfois galante, mais avec bon ton. Ce recueil, préfacé par Rosemonde Gérard en un sonnet charmant, est de ceux que l'on aime à prendre et reprendre. Il donne toujours un plaisir de choix, ou une émotion, ou un conseil aimablement philosophique.

RENÉ DE LAROMIGUIÈRE.

(1) Chez *Bernard Grasset*. (2) Au *Mercure de Flandre*, Lille.



Photo. G Manuel

LÉO GAUBERT

PAR O. BÉLIARD

Léo Gaubert est un écrivain de grande classe, mais — provisoirement du moins — de petit renom. Je compare volontiers les écrivains à des carriers dont la mission est d'ouvrir un chemin de communication entre les hommes. Les uns doivent à leur fortune le privilège de travailler en plaine et leur progrès de chaque jour est aperçu de partout ; mais il est des tronçons de la route qui passent sous des montagnes et c'est seulement au bout du tunnel que l'ouvrier sort dans la lumière.

Léo Gaubert travaille encore dans le tunnel, tout seul, sans une amitié utile, à près de cent cinquante lieues de l'unique carrefour où les ambitions convergent. Il serait d'ailleurs inhabile à mendier le succès et si ce nouveau Gaspard était venu vers les hommes de la grande ville, ils ne l'eussent pas trouvé malin. Il écrit, sans songer à plaire. Disons qu'il se délivre, avec une sorte de joie, comme le fruit qui éclate. Sentir, imaginer, penser, s'exprimer, c'est sa fonction naturelle, à quoi il ne peut se soustraire. Il répand le monde qui est en lui et il est payé. Cette autre récompense que la notoriété donne aux habiles et quelquefois même, comme par mégarde, à ceux que quelque génie maléficie, il la rêve, certes, mais sans trop l'attendre. La médecine est son métier, les lettres sont son amour. La médecine lui pétrit honnêtement du pain. Il peut faire crédit à l'amour.

Il me représente le type achevé, exemplaire, de l'écrivain-médecin. C'est réellement le professionnel à tout faire, le praticien crotté qu'on voit tout le jour conduire lui-même sa voiture sous la pluie et le gel dans les ornières de la banlieue de Bordeaux et qui a élevé durement sa famille avec les pièces de vingt sous des résiniers et des vignerons. Mais le client qui vient offrir sa poitrine au stéthoscope, s'il était de ces gens qui se mêlent d'observer, soupçonnerait que son médecin est d'un genre assez rare, rien qu'à inventorier le cabinet dont la physionomie s'est modelée sur l'âme de l'habitant : ce lutrin portant un vieil antiphonaire aux pages tachées de mouillures, ce vieux saint de bois vermoulu, l'ordre fantaisiste et confus des papiers et des livres, le

meuble où Léo Gaubert sculpta des symboles mystérieux, le vitrail qu'il peignit et sertit lui-même et où sont représentées les principales scènes de l'Apocalypse. Et l'observateur aurait prétexte à penser que s'élabore quelque alchimie lorsque la nuit est entrée dans ce cabinet et que la maison dort ; c'est, en effet, là qu'est opérée la transmutation du thérapeute en romancier. C'est là qu'une nocturne création littéraire tient éveillé ce solitaire, souvent interrompu par un coup de sonnette, parfois surpris par l'aube qui dilue dans ses pâleurs la *Bête à Sept Têtes* peinte sur le vitrail.

L'homme fait comprendre l'œuvre. Léo Gaubert est un catholique inquiet. Sa foi n'est point reposante. Ce monde des choses visibles qui est, pour le commun, la seule réalité positive, et à quoi la plupart des croyants eux-mêmes attribuent une rassurante solidité, n'est pour lui qu'un mince rideau couvert de signes. Le vrai, c'est ce qui est derrière, une immense Vie où notre grande affaire est de ne pas nous noyer. Les signes sur le rideau ont cela d'effrayant que, comme tous les cryptogrammes, ils sont pièges autant qu'avertissements ; ils posent le dilemme : deviner ou se damner. Si le Monde surnaturel a bien aux yeux de Léo Gaubert ce visage de Sphinx dévorant, je crains que son catholicisme ne fleure un peu le fagot. Sans doute, son aïeul maternel, sorcier du marais vendéen, lui laissa-t-il pour héritage une part de ses obsessions diaboliques, ct peut-être aussi son père, Méridional, lui apporta-t-il de l'Albigeois une goutte de sang cathare. Quoi qu'il en soit, Gaubert a mis sa confiance intégrale dans un catéchisme traditionnel qui propose impérativement une clef du mystère, et dans une discipline religieuse qui garantit contre les égarements. Mais cette confiance n'en reste pas moins frileuse, parce qu'il n'est pas du troupeau qui broute paisiblement la lettre des dogmes, et que son esprit, avide de saisir les significations, est moins occupé à considérer la face apparente de l'Eglise que son prolongement mystique. Rien n'est simple et tout est de valeur trouble pour un Mystique ; il déchiffre l'erreur dans l'axiome et la vérité dans l'illogisme ; il sait des vertus qui damnent et des souillures salvatrices ; pour lui, la sécheresse, le découragement, l'ignominie, le péché même sont parfois des signes d'élection. Sa religion est un cloître hanté où circulent pêle-mêle de saints fantômes et des démons travestis en anges de lumière. C'est miracle qu'on s'y reconnaisse et l'inquiétude y règne, traversée d'exaltations.

Le catholicisme des Espagnes est marqué de cette passion et de cette insécurité ; quoi d'étonnant si Léo Gaubert — qui d'ailleurs écrivit sa thèse de doctorat en partie sur Sainte-Thérèse d'Avila — semble résumer sur son visage nerveux et basané les caractères des portraits espagnols, si bien qu'on croit l'avoir rencontré au coin de quelque tableau ; peut-être à la Reddition de Bréda, plus sûrement à l'Enterrement du comte d'Orgaz ?

Mais son regard à paillettes, fin, curieux, très vivant, n'a point d'austérité, ni sa voix où vibre l'enthousiasme des inventions et des découvertes, ni son sourire de gosse qui a trouvé une surprise dans son soulier de Noël et qui, bien qu'il sache à quoi s'en tenir, veut quand même croire à un miracle, parce que c'est plus joli. Son clavier mystique s'éclaire, en effet, des gracieuses visions dont son enfance fut fleurie, et, son vrai refuge contre le vertige spirituel, c'est sans doute cette persistante fraîcheur de sentiment qui lui fait tapisser les murs de sa maison des plus naïves enluminures d'Épinal, Geneviève de Brabant et le Juif-Errant, et allumer, quand vient le soir, une veilleuse sous l'image de Notre-Dame.

Je le croirais volontiers indifférent à des beautés purement formelles, bien qu'il soit, lui, un virtuose de la forme et un éblouissant créateur d'images. Il mesure la valeur d'un spectacle ou d'une œuvre au contenu spirituel qu'il y trouve ou qu'il y peut introduire. Mais ce point de vue lui permet des admirations légitimes : *Peer Gynt*, *L'Annonce faite à Marie*, *Parsifal*. Voilà l'homme.

L'œuvre — des romans, du théâtre — est nombreuse, en partie seulement exposée aux yeux d'un public dont on n'a point sollicité l'attention, ardemment étudiée par des raffinés. Rachilde disait du roman d'*Héloïse Bion*, paru chez l'éditeur Grasset avant la guerre, qu'il était « beau comme une page d'Évangile ». Il faudra bien que remonte en surface ce livre fondamental, si suavement, si tendrement écrit, où l'auteur, vraiment à la fois mystique et nourri de science positive, donne un premier exposé de sa pensée maîtresse : que chaque chose et chaque événement susceptibles de recevoir une explication rigoureusement naturelle vivent pourtant surnaturellement, qu'un prodige même vainement attendu par la foi et qui manque à apparaître n'en est pas moins mystérieusement accompli et que, baignés d'une atmosphère miraculeuse, les hommes montrent leur aveuglement lorsque, en toute occurrence, ils prennent, comme il dit, le parti du non-miracle. C'est cette idée qui le poursuivra dans toute son œuvre, développée en clair dans l'*Heure d'allumer les Lampes*, illustrée par une pièce émouvante et encore inédite, *Prélude au Calvaire*, sorte de volet d'un triptyque inachevé, qu'un théâtre parisien d'avant-garde a retenue et qui n'est pas sans affinités tout à la fois avec les premiers drames de Maeterlinck, avec l'œuvre scénique de Paul Claudel.

Un peu partout, Léo Gaubert, à un clergé qui a perdu le sens du mystère et qui prend, lui aussi, le parti du non-miracle en considérant la religion comme un fonds pieux à faire valoir, à des ouailles bourgeoises protégées par des recettes de propreté morale, oppose des prêtres illuminés et suspects dont Dieu fait ses témoins, et des âmes en haillons, mais pleines d'amour, en qui se manifeste sa grâce... Dans l'admirable *Sainte-Pauline*, c'est quand l'héroïne est éclaboussée des souillures du monde et doute de son salut, que viennent se poser sur sa tête, comme des colombes, les Béatitudes.

On flaire des intentions mystiques jusque dans *Filets bleus* qui n'est qu'un roman écrit pour sa récréation, un excellent roman, humain et de facile accès, le moins caressé et pourtant, à son grand scandale, le plus lu de tous ses livres, qui recueillit quelques voix du jury Goncourt. Mais le lecteur doit être averti de son tourment surnaturel, surtout pour saisir la signification de ses dernières œuvres : *Ceux que l'ombre emporte*, où des personnages ne semblent être appelés à une existence évanescente que pour l'accomplissement de gestes presque inconscients, presque involontaires, qui sont comme des rides sur de l'eau ; l'*Homme qui meurt*, où la définition chrétienne du péché se cache derrière des figures étranges, assez dessinées pour paraître humaines mais vivant surtout de la vie profonde des symboles.

Faut-il enfin évoquer cet inédit, ce *Roman Marial*, qui n'est pas un roman et dont j'aimais mieux le titre originel emprunté aux litanies de la Vierge : *La Cause de notre Joie ?* Je n'ai jamais lu dans la littérature religieuse rien qui soit comparable à ces pages de terreur lyrique, à ce cri d'appel lancé vers une entité maternelle, par un croyant angoissé qui se fortifie d'amour, contre les ténèbres.

La beauté singulière de Léo Gaubert est de porter son catholicisme comme une plaie lancinante et suave à la fois, et de n'être pas un saint.

DISCOPHILIE

PAR ÉMILE VUILLERMOZ

Quelques belles pièces de collections ont vu le jour depuis notre dernière chronique. Rappelons les noms des plus caractéristiques. Un disque extrêmement curieux nous a apporté un essai d'orchestration verbale. Ce disque s'appelle *Naissance du Poème* (Gr.). Le texte en est dû à Fernand Divoire et l'interprétation en a été confiée au groupe « Art et Action » sous la direction de Mme Lara, sociétaire de la Comédic-Française.

Un poète est à sa table de travail et attend l'inspiration. Il appelle sa Muse qui lui demande le sujet qu'il se propose de traiter. Le poète répond : « La Forêt ! » Aussitôt ce mot magique fait naître dans les airs le « chœur des petites voix » dont parle Verlaine. Des murmures, des soupirs, des rires frais, des mots se mettent à tourbillonner autour du chercheur. Des fillettes, des jeunes filles ou de graves jeunes femmes lui proposent tour à tour les éléments de sa strophe future. C'est une polyphonie confuse et charmante dans laquelle le poète s'efforcc de trouver le rythme et l'accent décisifs. Et, peu à peu, le poème s'ordonne, se classe et s'équilibre. Il y a là une tentative tout à fait neuve qui mérite d'être encouragée.

Nous avons enfin une édition phonographique de cctte œuvre étonnante que constituent *Les tableaux d'une Exposition* de Moussorgsky, orchestrés par Ravel. Serge Koussévitzky (Gr.) a déjà gravé sur disques une version excellente de cette éblouissante partition qu'il a créée et dont il possédait, jusqu'à cette année, le monopole d'exécution. Mais ces disques ne seront vendus sous l'étiquette française que dans quelque temps. En attendant, voici une exécution très remarquable de l'ouvrage assurée par l'orchestre de l'Opéra National de Berlin sous la direction d'Aloïs Melichar (Pol.).

Au point de vue acoustique, ces disques sont de tout premier ordre et mettent admirablement en valeur l'instrumentation prestigieuse de Ravel. Mais je suis étonné de constater quelles différences profondes de mouvements peuvent exister entre deux interprétations du même texte. Entre Melichar et Koussévitzky, il y a des contradictions flagrantes. A mon sens, le chef d'orchestre américain est plus près de la pensée de Ravel que son confrère allemand. Mais la réalisation berlinoise a vraiment des qualités de timbre tout à fait remarquables.

On n'a pas oublié le succès du disque de Stokowsky consacré à la *Toccata et Fugue en ré mineur* de Bach (Gr.) qu'il avait orchestrée pour son magnifique orchestre de Philadelphie. Encouragé par la réussite de cette audacieuse expérience, Stokowsky vient de la renouveler pour la *Passacaille en ut mineur* de Bach (Gr.). Les puristes protesteront peut-être contre cet « agrandissement » d'un chef-d'œuvre classique, mais j'estime que tout ce qui peut faire connaître et aimer un ouvrage de valeur doit être encouragé et non découragé.

Parmi les grandes exécutions d'orchestre demeurant dans les limites de la tradition la plus pure il convient de signaler celle que nous donne le Concertgebouw d'Amsterdam qui, sous la direction de Mengelberg, nous présente dans de très belles conditions la *Suite n° 2 en si mineur* pour flûtes et cordes, de Bach (Gr.).

La cathédrale de Saint-Jean à Lyon est renommée par ses étonnantes qualités phonogéniques. Nous le savions depuis les premiers disques de son organiste Édouard Commette dont la machine parlante a révélé, d'une façon foudroyante, les mérites jusqu'ici connus d'une seule élite.

On vient de réaliser sous les voûtes de la Primatiale de nouveaux enregistrements. Ils sont d'une qualité vraiment étonnante. Le *Pie Jesu* extrait du *Requiem* de Fauré et chanté par Mme Jeanne Laval (C.) possède à la fois une pureté de timbre et une résonance « spatiale » réellement extraordinaires.

Le *Panis Angelicus* de Franck et l'*Ave Verum* de Chausson chantés dans les mêmes conditions par le ténor André d'Arkor (C.) avec accompagnement d'orgue, de violon, de violoncelle et de harpe forment également un disque remarquable.

De son côté, Édouard Commette vient de nous donner la *Fantaisie en ut mineur* et le *Prélude et Fugue en sol mineur* de Bach (C.) dans des conditions de sonorité admirables.

Les pianistes apprendront avec plaisir que Cortot vient de nous offrir un bel enregistrement des *Etudes Symphoniques* de Schumann (Gr.) et que Lazare Lévy a gravé un fragment du *Tombeau de Debussy*, la page que Paul Dukas avait écrite sous le titre : *La Plainte au loin du faune* (Gr.), ainsi que la *Sicilienne* (Gr.) d'Albert Roussel extraite de sa *Suite pour le piano*.

Quant aux violonistes, ils seront heureux d'étudier de près le fameux *Tzigane* de Ravel (C.) exécuté d'une façon éblouissante par Zino Francescati accompagné par Maurice Faure. Cette pièce de haute virtuosité ne pouvait trouver de meilleurs interprètes.

Émile Vuillermoz.

(Gr.) Gramophone ; (Pol.) Polydor; (C.) Colombia.

LE THÉATRE A PARIS

L'on donnait, ce soir-là, au Théâtre-Français, *Le voyageur et l'amour*, de M. Paul Morand, après les *Romanesques*. Quel contraste ! Entre les décors et les costumes, bien entendu. Mais surtout, deux images s'opposaient : celle d'Edmond Rostand, rimeur à panache, élégant, subtil et un peu ingénu, et celle de l'auteur d'« Ouvert la nuit » et de « Rien que la terre », froid comme un rail, rapide comme une onde courte, psychologue ès-sensualités aussi savant qu'un confesseur et, pour la sensibilité, aussi secret qu'une vierge forte. Entre les deux écrivains, un amas d'événements énormes, assez pour combler plusieurs siècles ordinaires.

Gilles, le voyageur, part pour les antipodes aussi naturellement qu'Edmond Rostand s'acheminait vers Cambo. C'est d'ailleurs son métier de partir : il vend des moteurs d'avions à tous les continents. Mais c'est surtout sa passion. Il aime d'amour la Compagnie Internationale des wagons-lits, les paquebots et le visage divers des escales. Au point que le premier *oui* tombé des lèvres bien-aimées l'émeut moins, en somme, que le sifflet du chef de gare et que la sirène du long-courrier. Et le sujet, malgré son air moderne, est un sujet éternel : Régine, honnête jeune femme, est bien plus attirée par cet errant, ce porteur d'inquiétude, cette espèce de voilier toujours tendu au vent qui va l'emporter, ce poète en un mot, que par l'autre soupirant, Ludovic, le sédentaire, l'homme sûr. Mais voici du nouveau : Gilles exagère la désinvolture ; Régine, qui espérait ardemment une lettre amoureuse, ne reçoit de Batavia qu'un distrait bulletin de santé ; Ludovic est chez elle comme tous les soirs, il va cueillir, cette fois, le fruit de sa constance, mais non ! le téléphone tinte et c'est Gilles qui, de Santiago où il vient de se poser, reprend Régine. Sa voix traverse les océans, *il n'y a plus d'absents !* Et ce n'est là qu'un petit coup de théâtre, à la manière, pourrait-on dire, de Jules Verne.

Mais ce qui est véritablement exquis, ce qui ravit d'aise, c'est le dialogue de M. Paul Morand. Régine, Gilles et Ludovic ne font pas de l'esprit. Mais comme on sent qu'ils en ont ! Ils paraissent n'échanger que des répliques de conversation courante, mais là-dessous, quel frémissement d'intelligence. Et, peut-être, quels sentiments profonds ! Seulement, une très fine pudeur les voile d'un sourire ou d'un mot enjoué. Par contraste, dès que se laisse voir, en éclair, la sincérité de la tendresse ou du désir, une brusque émotion sillonne l'atmosphère. Quant à l'interprétation, par Mme Madeleine Renaud — si gentiment casanière, si joliment française, par MM. Yonnel et Pierre Bertin, elle est purement admirable. C'est un chef-d'œuvre d'aisance verbale, de naturel et de goût.

M. Henri Decoin, journaliste, se révèle tout à coup, en sa maturité, comme un auteur dramatique de premier ordre. Son *Hector* a d'abord empoigné, aux Escholiers, toute la critique, puis, à l'Apollo, le grand public. Le sujet valait qu'on le méditât quatorze ans — depuis l'armistice : c'est l'amertume de l'ancien combattant tombé du rang de héros à celui de pauvre hère, de l'ancien combattant qui a tant souffert, dans sa chair et dans son âme, qu'il ne peut se résigner à perdre l'espoir de quelque inouïe récompense. Je ne sais trop quelle peut être la nature des dons que l'on attend du destin, lorsqu'on a vingt ans aujourd'hui. Mais je suis bien sûr que chez presque tous les hommes de la génération d'Hector, le plus beau rêve a été de rencontrer une vraie jeune fille et d'en faire sa compagne pour le meilleur et pour le pire : une jeune fille jolie, tendre, pure, et digne, dirait le Gringoire de Banville, « digne de l'adoration des anges ». Hector, justement, la rencontre. C'est Claire, qu'il croit pauvre. Elle est très riche. Le hasard veut qu'il ait lui-même l'apparence d'un mondain fortuné. Il a peut-être le tort de laisser faire au hasard, mais son excuse est qu'il est sincèrement épris. Claire est également amoureuse, mais lorsque la vérité se dévoile, elle ne peut s'empêcher d'apercevoir, sur son quasi-fiancé, toute la laideur de la pauvreté — et aussi du mensonge. Alors, Hector s'emporte, en un monologue qui peut se résumer ainsi : *Et pourquoi pas, malgré votre richesse?... Le capitaine Hector ne vous a-t-il pas méritée?...* Et c'est une grande scène, où passe une poignante douleur, au souvenir des pauvres compagnons de misère à jamais disparus. Par sa force, son sens du théâtre, sa sensibilité, M. Henri Decoin a touché d'emblée à la maîtrise. Sa femme, Mme Blanche Montel, fort jolie, montre là — comme à la Michodière, dans l'amusante *Banque Nemo*, de M. Louis Verneuil, et d'ailleurs dans tous ses rôles — ce rare talent : trouver le vrai dans la simplicité ; et M. Maurice Escande est un intelligent et très émouvant acteur.

HENRI DELORIÈRE.

MADELEINE RENAUD DANS "LE VOYAGEUR ET L'AMOUR".

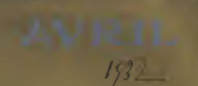
BLANCHE MONTEL DANS "HECTOR".

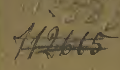


Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT. R. C. Seine 2.514
Imprimerie Kapp, 130, rue de Paris, Vanves.



PROVITOL
DU DOCTEUR DEBAT
Germe de blé traité et stabilisé
Extrait de carottes stabilisé
Orthophosphoglycérates α & β de Ca.
Association Vitaminée
la plus complète, la plus puissante
Stimule la nutrition
Facilite l'assimilation
Favorise le développement
Augmente les forces
Réveille l'appétit.
PROVI
DU DOCTEUR
Le plus puissant
des fonctions de la
Contient à l'état
mines d'entretien, de
de développement et
aux maladies
PRIX : 9.50
LABORATOIRES DU
60. RUE DE PRONY
STRIBICK, FALLY & Cie CLICHY.





ART ET MEDECINE

DIRECTEUR DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT

anémies
convalescences
surmenages



Photo Régis Lebrun.

troubles
de la
fonction rénale



eczēmas
ulcēres
prurits



Photo Régis Lebrun.

SOMMAIRE

AVRIL 1932



ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Prony

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ETRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS.

MENSONGE ET MÉDECINE

PAR LE PROFESSEUR LÉON BERNARD
DE L'ACADÉMIE DE MEDECINE

Le titre de cet essai peut au premier abord surprendre. Il est peu accoutumé de parler du mensonge autrement que pour le flétrir ; au regard de la médecine une brève condamnation ne peut-elle donc suffire à épuiser le sujet, que l'on se croie obligé à des développements ? En réalité, la part du mensonge dans la pratique de la médecine soulève des questions si ardues et si variées qu'il paraît nécessaire de s'expliquer à son propos, et de tirer des faits d'expérience des enseignements profitables.

La pratique de la médecine : c'est de ce seul point de vue que j'entends envisager le problème ; il n'entre pas dans mon dessein de le scruter en moraliste, mais de l'explorer en médecin, c'est-à-dire avec la seule préoccupation de sauvegarder les intérêts du malade et de tracer les limites de certaines obligations de conscience du médecin dans ses relations avec le malade.

D'une manière générale on peut avancer que, si le malade ne doit jamais mentir au médecin, le médecin peut être amené à mentir au malade. Les conditions et les formes du mensonge médical permis ou nécessaire, les principes qui fondent et bornent sa justification ; d'autre part les raisons qui réclament la véracité du médecin, les ressources de cœur et d'esprit qui laissent à cette sincérité sa bienfaisance sans la mêler de périls, voilà ce qu'il importe de préciser.

■

Mais tout d'abord déblayons le terrain. Il est dans les confins de la médecine une zone où règne le mensonge, ou, pour mieux dire, l'imposture : c'est du charlatanisme médical que je veux parler. Le charlatanisme est aussi vieux que la médecine, né sans doute en même temps qu'elle dans les mystères occultes de la magie et de cultes plus ou moins imprégnés de sorcellerie et de religiosité. Leur développement s'est poursuivi parallèlement. Si la médecine s'est petit à petit dégagée des moules de la tradition, comme des pratiques de la superstition, pour entrer dans les voies de la science, le charlatanisme s'est constamment accolé à ses trousses, lui empruntant l'aliment de son commerce, mais bénéficiant en même temps du progrès des méthodes du négoce par l'usage diligent et sans scrupule de la publicité. Jamais plus qu'aujourd'hui, en tous pays, le public désarmé ne s'est trouvé livré à l'assaut du charlatanisme. L'analogie apparente de leurs moyens d'action, les remèdes, expliquent assez qu'il soit malaisé au profane de discerner la médecine authentique du charlatanisme fallacieux. Avouons, d'autre part, que les excès de la publicité pharmaceutique favorisent singulièrement cette confusion ; comment ne comprendrait-on pas que, dénués de tout critérium, les malades, du fait de leur ignorance, ou, ce qui est pire, de leur faux savoir, crédules en raison de leur anxiété, parfois de leur découragement, se laissent duper par les faux guérisseurs, qui fascinent leur esprit, avide d'espérances, avec les miracles que ne sauraient, dans la modestie de leurs prétentions, leur promettre les médecins ! De tels abus, qui masquent de véritables escroqueries, n'en sont que plus criminels. N'est-ce pas La Bruyère, peu enclin — et pour cause — à admirer la médecine de son temps, qui écrivait déjà : « La témérité des charlatans et leurs tristes succès qui en sont les suites, font valoir la médecine et les médecins ; si ceux-ci laissent mourir, les autres tuent. » Il ne sera pas trop audacieux de ma part d'affirmer que nous laissons moins mourir qu'au XVIIe siècle, mais que « les autres » continuent souvent à tuer, du fait que leurs agissements intéressés et vains détournent les malades des traitements utiles et honnêtes.

Mais en voilà suffisamment sur ce triste sujet. Aussi bien n'est-ce pas de l'imposture en matière de médecine, mais du mensonge chez le malade et chez le médecin que je désire traiter.

■

« L'homme, a dit Pascal, ne veut pas qu'on lui dise la vérité, il évite de la dire aux autres ; et toutes ces dispositions, si éloignées de la justice et de la raison, ont une racine naturelle dans son cœur. » Combien cette pensée désolante est plus exacte encore lorsqu'on l'applique à l'homme malade !

Il faut être du métier pour savoir à quel point, consciemment ou inconsciemment, le malade cherche à tromper son médecin ! Inconsciemment souvent, car, en tronquant ou arrangeant le récit de ses maux ou de son passé, il ne se rend pas toujours compte qu'il travestit la réalité. Consciemment souvent aussi, car craignant certains aveux, s'estimant tenu à certaines réticences, ou bien se croyant en droit d'interpréter, de cacher ou de transfigurer certains faits, il sait et veut ne pas dire la vérité. A l'origine de ces errements — aveuglement d'une conscience obnubilée ou faux calculs d'une raison altérée — je considère que se trouve toujours ou la mollesse de l'examen de soi-même ou le défaut de confiance dans le médecin. Mensonge envers soi-même, mensonge envers le médecin, dans les deux cas, à quels dangers s'expose le malade ! De telles dénaturations désorientent le médecin ou le conduisent à l'erreur ; toujours c'est le

malade qui en pâtit. Les médecins le savent si bien, que beaucoup d'entre eux, et des meilleurs, n'accordent à l'interrogatoire du malade qu'une place restreinte et de nécessité, un crédit limité ou provisoire. Il faut bien reconnaître qu'en maintes occasions, examen d'un sujet comateux, aphasique ou délirant, d'enfants hors de toute famille présente, le médecin n'est guère gêné pour son diagnostic par le défaut de tout renseignement.

Des exemples empruntés au contact journalier avec les malades ? Ils abondent. Celui-ci, par une pudeur morale déplacée, cachera ou niera les excès auxquels il se livre ; tel autre n'avouera pas un antécédent capable d'éclairer le médecin, ou dissimulera soigneusement les tares qu'il connaît chez ses ascendants. Nul n'ignore que les chocs émotifs peuvent provoquer des désordres physiques susceptibles de créer un véritable état morbide. Le commerçant, l'industriel, le financier, bouleversés ou angoissés par les secousses de leurs affaires, se présentent à nous avec des troubles gastriques, des troubles hépatiques, des troubles nerveux qui pourront nous égarer si, par la volonté du malade, nous demeurons dans l'ignorance des facteurs moraux de son mal et que nous ne savons pas démasquer ceux-ci derrière les silences ou les dénégations. J'en pourrais dire autant de cette jeune femme, ravagée par les chagrins ou les complications de son existence, voire même seulement par le « mal de langueur », comme disaient nos pères, engendré par les obstacles à une passion malheureuse. Là aussi, à défaut des confidences que le malade lui doit mais lui refuse souvent, le médecin, sous peine de se tromper au préjudice du malade, doit savoir lire dans le cœur moral aussi clairement qu'ausculter le cœur physique !

C'est surtout la jeunesse qui tend à déguiser la vérité, d'abord parce que c'est un trait de sa nature même ; aussi, parce qu'à cet âge, on redoute parfois le médecin comme un redresseur de torts au lieu de ne voir en lui qu'un guérisseur de maux, dépouillé de toute prérogative morale. Que de jeunes hommes en mal vénérien, que de jeunes filles victimes de l'autre risque, ont ainsi, à leur détriment, dérouté leur médecin ! Aussi bien n'est-il pas d'erreur plus lourde pour les familles, à vrai dire moins souvent commise aujourd'hui que naguère, que de se servir du médecin comme d'un épouvantail auprès des enfants. Faire peur du médecin à l'enfant, c'est l'entraîner à tenir celui-ci pour un adversaire dont il doit se défier, alors qu'au contraire il faut, dès le jeune âge, habituer chacun à regarder le médecin comme un guide tutélaire digne d'affection et de confiance.

Proclamons-le hautement : il n'est pas de circonstance, il n'est pas de raison qui justifie le mensonge du malade à son médecin ; et affirmons qu'il n'est pas de mensonge de malade qui ne lui porte un dommage immédiat ou lointain.

■

La position du médecin vis-à-vis de son malade est plus délicate et se réclame de manifestations plus nuancées de pensée et d'action. Certes, en principe, le médecin doit la vérité à son malade. « Toujours le regard tourné vers la vérité », disait déjà Hippocrate. Mais ce que le médecin lui doit avant toutes choses, c'est son bien ! Or la vérité — toute nue — est parfois dangereuse à exposer ; disons vite que le mensonge lui aussi est souvent gros de périls. Là gît le sens profond du problème, comme la difficulté de le résoudre. Heureusement, je l'affirme, la vérité, dans l'immense majorité des cas, peut être dite, à la condition qu'on l'habille de formes qui lui enlèvent toute cruauté et qui doivent s'inspirer du cœur humain du médecin.

J'ai connu jadis un de nos maîtres, esprit paradoxal et miroitant plus que réfléchi et compréhensif, qui se tirait d'embarras par cette sentence : le médecin doit au malade le traitement, à la famille le pronostic, à Dieu seul et à sa conscience le diagnostic. La formule est simpliste ; et je sais des malades et des familles, dont les exigences seraient plus impérieuses et directes que celles de Dieu, voire même de la conscience ! D'autant qu'il faut bien convenir qu'il est de par le monde tant de « demi-savants » en médecine qu'on ne saurait plus admettre que le médecin se récuse devant le diagnostic.

Il ne paraît pas cependant — au moins chez nos gens de France, où l'on est bon et sentimental, éloigné de toute cruauté et épris de charité, — qu'un médecin puisse s'arroger le droit d'annoncer à un malade un diagnostic comportant un arrêt de mort. Ainsi aurait-il été considéré comme inhumain, il y a quelques années, de prononcer le mot de cancer devant un malade. Aujourd'hui cependant, où certains cancers sont justiciables de traitements efficaces, la dissimulation complète n'est plus permise ; c'est affaire de tact et d'appropriation de langage que de laisser le malade évoquer de lui-même la possibilité d'un cancer, tout en ne lui insufflant qu'une seule certitude, celle d'éviter ou de guérir le terrible mal s'il se soigne dans les conditions qui paraissent opportunes au médecin. Le mensonge complet, absolu, serait ici pernicieux ; il n'est autorisé qu'au cas où la médecine se reconnaît impuissante.

Il semble que, pour la syphilis, aucun doute ne s'élève, et que le devoir du médecin soit simple : la vérité. Certes il ne serait pas de plus lourde faute professionnelle que de cacher une syphilis au sujet atteint : faute envers le malade, qui ne se soignera pas et restera exposé à tous les méfaits à long terme de la maladie ; faute envers son entourage et la collectivité, où le syphilitique promènera et propagera sa maladie. Et cependant de combien de précautions le médecin doit entourer l'aveu de son diagnostic ! L'histoire est classique de ce malade qui alla se suicider sitôt qu'il eut appris brusquement d'un médecin qu'il avait contracté la syphilis. A tort ou à raison certaines maladies effraient plus que d'autres : certaines, en raison de leur qualification honteuse, semblent aux malades les transformer soudainement en parias, objets de répulsion ; d'autres en raison de leur renommée d'incurabilité, d'autres enfin à cause de leur caractère contagieux ou familial les plongent dans une angoisse qui peut les mener aux pires extrémités, à tout le moins compliquer d'autant leur affection. Aussi bien la brutalité n'est jamais de mise dans les propos du médecin : qu'il s'agisse de syphilis ou de tuberculose, la vérité doit être enveloppée de toutes les prudences verbales qui ne traduisent après tout que les mouvements d'un cœur plein d'intelligente compassion.

C'est surtout à l'occasion de la tuberculose que le problème de conscience se présente souvent au médecin de la manière la plus épineuse. Séculairement frappée d'une sinistre réputation, la tuberculose laisse, aujourd'hui encore, dans les esprits un sillage de terreur, qui s'aggrave encore du fait que personne n'ignore sa contagiosité et que trop de gens la croient fatalement héréditaire. Alors c'est la crainte d'être empêché de fonder un foyer ; de nuire même aux membres de sa famille ; d'être longtemps peut-être à charge aux siens pour finir tristement dans l'éloignement ou la misère. Devant de pareils phantasmes qui assaillent l'imagination tourmentée du malade, on comprend que le médecin ait le devoir, tout en préparant l'aveu de la vérité, d'échelonner l'expression de sa pensée, de peser ses mots et d'épargner l'émotion du malade. Mais, sous réserve de ces ménagements nécessaires, il faut l'amener doucement

à prendre conscience de son état, tout en le rassurant ; on peut y réussir d'autant plus facilement que nous sommes aujourd'hui en possession de moyens de traitements efficaces, et que, d'autre part, la connaissance précise des modes de transmission de la tuberculose nous permet de montrer au patient combien il lui est aisé de ne pas contaminer les siens.

Ainsi donc, pour le médecin, le droit au mensonge, qui alors se mue en un devoir, est limité par la certitude de son impuissance ; dès qu'il sait son action utile, il doit la vérité ; c'est qu'en effet, cette utilité est subordonnée à l'adhésion du malade ; l'action médicale est presque toujours une coopération du malade et du médecin ; la guérison est ordinairement le fruit de cette collaboration, issue de la confiance, laquelle repose sur un tacite contrat de sincérité réciproque.

Ce n'est pas tout : j'ai insisté sur l'obligation de ne pas faire de la vérité une source cruelle de tourments, voire même l'origine d'une dangereuse débâcle morale. Et cependant il arrive que le médecin soit conduit à une attitude inverse : il est des malades qui, par aveuglement ou par fanfaronnade, ne veulent pas comprendre la réalité ; cette fermeture d'esprit, les poussant à se dérober à tous soins et conseils, constitue pour eux un danger pressant ; ici le médecin doit effrayer son client, pour réduire son obstination, et le forcer, sous l'effet d'une exagération voulue, à écouter ses avis.

Il est encore des malades qui préviennent le médecin qu'ils connaissent leur propre pusillanimité et qu'ils préfèrent ignorer la vérité. C'est ici surtout que le médecin, quand sa conscience lui dicte d'éclairer le malade, doit prendre les plus grandes précautions pour s'y employer en dépit de ces objurgations ; il lui fera saisir, sans lui faire peur, son véritable intérêt et, pour amortir ou éviter le choc, se servira des mots qui rassurent pour traduire des notions dépouillées ainsi de toute aptitude émotionnelle.

Ce n'est pas seulement le malade qui désire parfois être bercé de paroles qu'il sait trompeuses et réconfortantes. Il peut en être de même des familles. Je sais une dame âgée, fort bonne et intelligente, femme d'un médecin, qui ne pardonna jamais au confrère qui soignait son mari d'avoir été par lui avertie de la fin prochaine de celui qu'elle aimait : « Vous m'avez arraché quelques jours de quiétude, de bonheur, s'exclamait-elle dans son accablement irrité, alors que la cruelle réalité m'aurait toujours atteinte assez tôt ! » Là encore il appartient à l'intelligence du médecin de percer le mystère de la pensée de ses clients, et à son cœur de dicter son attitude et ses paroles.

Ce que nous connaissons bien aussi, c'est le cas opposé au précédent, le malade qui avertit d'emblée son médecin de sa soif de vérité. Usons de la même circonspection : bien souvent ce courage illusoire s'effondrerait dangereusement devant une révélation redoutable et soudaine.

On le voit, le problème est complexe ; il est d'ordre psychologique : le médecin doit avoir pénétré l'âme du malade, en connaître les ressorts et les replis, et être capable, chez chaque sujet, d'en scruter les profondeurs afin d'en prévoir les réactions et maîtriser les remous. C'est dans ce cadre psychologique qu'il peut servir la vérité ou s'astreindre au mensonge en obéissant aux injonctions de sa conscience avec l'unique souci de l'intérêt du malade. Par cette seule pensée il se laissera guider, dédaignant les imputations, dont il sait qu'il sera trop souvent l'objet, suivant les caractères et les événements, d'avoir manqué de fermeté ou d'avoir fait montre de dureté.

Il est encore d'autres circonstances où le mensonge peut s'offrir dans la pratique de la médecine. Le médecin doit-il mentir aux enfants ? Non, cent fois non. Et ce n'est pas seulement la considération morale de ne pas donner aux enfants le spectacle du mensonge dans la bouche d'un homme entouré de respect, qui me porte à repousser pareille erreur. En vérité la confiance de l'enfant est aussi nécessaire à l'action du médecin que celle de l'adulte, et elle sera ruinée par le mensonge. Ici, ce n'est plus à l'occasion du diagnostic, bien évidemment, que se pose la question ; c'est à propos de l'examen. La douceur, la patience, très vite la persuasion et le raisonnement, se substituent avantageusement au mensonge pour faciliter chez l'enfant les actes du médecin.

Il arrive aussi que, dans un intérêt, qui souvent n'a aucune relation avec la santé, mais qui parfois peut cependant ne lui être pas complètement étranger, un malade ou une famille demande à un médecin de mentir. C'est surtout dans les affaires de mariage qu'une telle conjoncture peut se produire. Certes chaque cas doit être soumis au crible de la conscience du médecin ; toutefois cet examen doit être poursuivi à l'abri de ce précepte général que le médecin doit s'abstenir de ce que j'appellerai « le mensonge de complaisance ». Celui-ci m'apparaît de même catégorie que le certificat de complaisance. Il n'y a pas lieu d'insister.

De même que le mensonge du médecin dans un intérêt de famille ne se justifie pas, la vérité dans l'intérêt de la société s'impose au temps présent. Aujourd'hui que la médecine préventive doit être instaurée en vue de la protection de la collectivité, le médecin est tenu à ne pas cacher la vérité, chaque fois que celle-ci prend figure de défense de la société. Je sais bien qu'ici se heurtent deux conceptions, dont l'intransigeance pose un des problèmes les plus douloureux de l'esprit médical actuel : médecine préventive et secret professionnel. Ce n'est pas le moment d'en discuter ici le conflit. Mais à l'abri de la loi, le médecin peut facilement obéir à l'un sans trahir l'autre. Et pour les cas où la loi n'intervient pas, j'ai foi dans sa conscience, qui, éduquée suivant les principes et les lumières de la médecine d'aujourd'hui, saura toujours trouver le fil d'Ariane dans un labyrinthe d'injonctions, de scrupules et d'intérêts, qu'après tout l'éducation du public rend chaque jour plus accessible et plus viable.

Il est un dernier point que j'aborderai avec timidité : le médecin devant la mort. Il n'appartient pas au médecin d'annoncer au malade sa mort prochaine. Et cependant ! il est des circonstances — exceptionnelles, mais authentiques, — où des intérêts matériels impérieux incitent le malade à savoir la vérité ; il en est d'autres, beaucoup plus fréquentes, où les commandements imprescriptibles de la foi nécessitent que le malade connaisse son destin : dans les deux cas, il est interdit de laisser survenir le moment fatal sans avoir averti de son imminence au moins la famille ; et la primauté de la loi divine lie la conscience du médecin, même incroyant. D'ailleurs n'y est-il pas, ici encore, obligé par la considération de l'intérêt spirituel du malade, intérêt tel que celui-ci le conçoit, mais intérêt au moins aussi exigeant et respectable que tous autres.

Ainsi donc le culte de la vérité, dans la vie du médecin, ne s'érige pas comme un dogme intangible ; vérité et mensonge demandent à être éprouvés au contact de la réalité concrète de la pratique professionnelle. Pour le médecin il n'est qu'une mystique : l'intérêt humain ; c'est la seule valeur morale qui doive éclairer sa conscience et gouverner ses actes, car ,— citons encore le Père de la Médecine — « là où est l'amour des hommes est aussi l'amour de l'art ».



Photo Kertesz.

LE QUAI SAINT-VINCENT, SUR LA RIVE GAUCHE DE LA SAONE, DONT LES EAUX TRANQUILLES VONT BIENTOT ÉPOUSER LE RHONE ÉNERGIQUE. LE LENT COURANT LAISSE INTACTE L'IMAGE DES HAUTES MAISONS.

SIMPLICITÉ DE LYON

PAR PIERRE SCIZE

A Michel Mourguet

Il est des villes à qui l'on fait une réputation de mystère. Lyon est de celles-là. Pour peu qu'on n'en connaisse que ce qu'en ont dit la chronique, l'histoire, ou la littérature, la métropole du Sud-Est apparaît comme une cité maléfique et pieuse, où les fortunes se font dans les caves à soieries, où de sombres tragédies ravagent la haute bourgeoisie, où les sorciers, les mages, les apostats sont toujours sûrs de trouver clientèle, où le scandale cherche l'abri des sanctuaires, et où, dans des rues tortueuses et sans gaîté, une population de larves erre, le regard à terre, le dos fuyant et le pas furtif.

Rien de plus convenu que cet aspect-là. Rien qui se ressente plus de la facilité, de l'aptitude à généraliser et de l'observation hâtive et superficielle, qui sont, à bien y regarder, les plaies de notre époque pressée.

Lyon est une ville simple. Deux ou trois idées générales, qu'il ne faut pas perdre de vue en la visitant, aideront grandement à prouver ce que je veux dire.

Lyon me paraît avoir toutes les caractéristiques du type français. On y est travailleur. On y surveille strictement la dépense, on y déteste la fausse apparence, la poudre aux yeux, on y préfère, cartésiennement, la réalité au rêve, le solide à la chimère. On y suit les modes intellectuelles avec paresse et dix bonnes années de retard. On y prise peu les renommées qu'un succès matériel ne vient pas étayer. On y est gourmand, buveur de vin, chanteur de romances et diseur de gandoises. On n'y enrichit pas les tailleurs et les commerces de luxe. On y fait des économies.

Voulez-vous me citer, qualités et défauts, un ensemble qui réponde mieux à l'idée qu'on se fait un peu partout de notre pays ? Que bien des traits de ce caractère choquent quiconque a reçu, par heur ou malheur, un rayon de lune dans la tête, une sensibilité un peu délicate, et le goût d'une vie plus ornée — moralement et matériellement — voilà qui explique aussitôt le mauvais renom que les littérateurs ont fait à ma bonne ville.

Et puis aussi son aspect, grave et compassé, ne contribue pas à lui amener le suffrage des amis de la joie. Ville monumentale, où l'œil découvre cent clochers, dix palais, deux fleuves à la courbe pure, mais tout cela encotonné de brumes, lavé de pluie, sans cesse miroitant d'une récente averse ou fuligineux de brouillard.

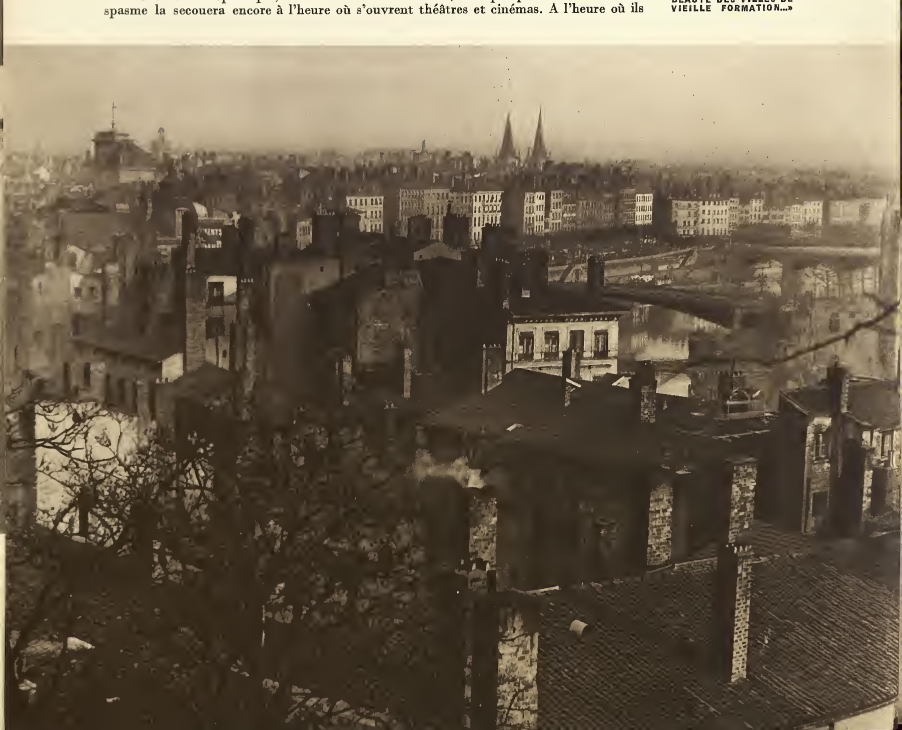
L'air d'ici noircit vite les pierres et l'on n'aime pas récrépir les façades. Cette belle ville est une ville noire. Assez peu éclairée, au reste, car les fastes de la publicité lumineuse semblent aux commerçants du cru un gaspillage éhonté.

Le Lyonnais est homme d'intérieur. Même aisé, on ne le voit pas souvent sortir le soir. Il honore la table familiale où la chère est exquise, et pour le surplus se couche tôt. Un Lyonnais qui va plus d'une fois au théâtre par mois est un monsieur qui vous a une réputation de prodigue. En revanche, il aime de satisfaire à domicile sa vieille passion pour la musique et l'Opéra, depuis que phonos et T. S. F. le lui permettent. Les commerçants spécialisés dans ces articles vous diront qu'ils ont connu à Lyon un succès tout particulier.

Une des stupeurs de l'étranger à Lyon, c'est la brusque métamorphose de la ville, dès que vient le soir. Il a erré tout le jour au sein d'une cité populeuse. La foule y encombre les trottoirs. Les autos y roulent en fanfare. Les terrasses des cafés, les grands magasins sont pleins. C'est Lille, c'est Bordeaux, c'est Marseille — mais sans le sourire. Déjà le visiteur commence à détruire en lui-même la légende de Lyon, ville morte. Et puis voici que sonnent aux horloges publiques ce que le romancier feuilletoniste serait obligé d'appeler paradoxalement les sept coups de dix-neuf heures. Un bref accès s'empare des rues. La circulation durant dix minutes s'accélère. Les grandes voies du centre font de l'artério-sclérose. Un instant, un seul... et c'est fini. Toutes les casernes du travail, toutes les alvéoles de la ruche se sont vidées à la fois. Tout leur contenu reflue sur les quartiers excentriques : Villeurbanne, Montchat, Monplaisir, Vaise, La Croix-Rousse... Et sur la ville tout à l'heure bruyante et claire, tombe le voile double de la nuit et du silence.

La rue de la République, artère centrale et brillante, est à peu près déserte. Un bref spasme la secouera encore à l'heure où s'ouvrent théâtres et cinémas. A l'heure où ils

LA SAONE VUE DE LA PLACE ROUVILLE. AU DERNIER PLAN, LES FLÈCHES DE L'ÉGLISE SAINT-NIZIER, ÉDIFIÉE AU XVe SIÈCLE. « PEU DE LIEUX AU MONDE DISPENSENT A L'AMATEUR DE CITÉS AUTANT DE PLAISIRS. C'EST TOUT D'ABORD LE CHARME DES MÉTROPOLES FLUVIALES, LES GRANDES COULÉES DE LUMIÈRE QUI SUIVENT LES EAUX PARESSEUSES OU PRESSÉES DE LA SAONE ET DU RHONE. C'EST ENSUITE LA BEAUTÉ DES VILLES DE VIEILLE FORMATION...»



Photos Kertesz.

fermeront, ce tressaillement superficiel se produira en sens inverse. Entre temps, et après minuit, à cette heure maudite où c'est péché d'être dehors, la ville coule à pic dans le sommeil des digestions laborieuses.

■

Lyon a créé à son usage un théâtre de marionnettes devenu classique en moins d'un siècle, imité et mis au goût des autres villes, mais qui ne ressemble à lui-même que dans le petit théâtre du quai Saint-Antoine. Transplanté, il perd son arome, sa force, son bouquet, devient puéril et sans esprit. C'est le théâtre Guignol.

Le théâtre Guignol met en scène les aventures de la famille Guignol, de ses amis et de ses ennemis. C'est très suffisant comme ressort comique. Quand on a sous la main un mari bon garçon, gobeloteur et fripouillard comme Guignol, une femme acariâtre et cancanière comme Madelon, un ami-confident, véritable éponge à beaujolais comme Gnafron, et un chœur aux voix alternées, de voisins, d'amis, de propriétaires, de concierges, de jouteurs, de mastroquets, on peut tout faire, tout dire, pour peu qu'on ait du génie.

Et le père Laurent Mourguet en avait bien un grain, qui tailla le premier dans le bois ces figurines inquiétantes de vie, à qui il suffit d'imprimer la moindre oscillation pour les voir s'animer miraculeusement, rire, gouailler, s'étonner, s'encolérer...

Le répertoire de Laurent Mourguet comporte une pièce, chef-d'œuvre d'observation qui donne, à qui sait l'entendre, la plus juste explication de Lyon. Cela s'appelle *les frères Coq*. L'anecdote est mince : un oncle d'Amérique revient à Lyon et cache son immense fortune sous les dehors d'une pauvreté sanglotante. Il se présente à ses neveux, deux frères : Jérôme et Guignol Coq. Le premier est grave, avare, laborieux, sec de cœur et très riche. Il accueille fort mal l'oncle calamiteux. L'autre est paresseux, gourmand, ivrogne, gai, généreux, insouciant : très pauvre, naturellement. Il

LE PONT DU CHANGE SUR LA SAONE, QUI RÉUNIT LE QUARTIER DE SAINT-NIZIER (RIVE GAUCHE) A CELUI DU PALAIS DES EXPOSITIONS, DU PALAIS DE JUSTICE ET DE LA GARE SAINT-PAUL (RIVE DROITE), LEQUEL EST DOMINÉ PAR NOTRE-DAME DE FOURVIÈRE. AU FOND, LE COTEAU DE LA CROIX-ROUSSE, BERCEAU DU VIEUX TISSAGE LYONNAIS : LA NAQUIRENT LA JUSTE FORTUNE, LA PUISSANCE ET L'ORGUEIL LÉGITIMES DE LA MÉTROPOLE DU SUD-EST.



SUR SON COTEAU, VUE DU PONT DE TILSITT, LA RICHE BASILIQUE DE NOTRE-DAME DE FOURVIÈRE, L'UN DES LIEUX DE PÉLERINAGE QUI ATTIRENT EN FOULE LES FIDÈLES DU MONDE CHRÉTIEN. CE MONUMENT, D'UNE RICHESSE GRANDIOSE, FUT ÉLEVÉ — POUR OBÉIR A UN VŒU — DE 1814 A 1888, SUR LES PLANS DE L'ARCHITECTE LYONNAIS PIERRE BOSSAN. AU PREMIER PLAN, L'ANCIEN ARCHEVÊCHÉ (FIN DU XV[e] SIÈCLE), ACTUELLEMENT BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE QUI CONTIENT 500.000 VOLUMES.

reçoit admirablement le miséreux postiche, parce qu'il est resté sentimental, et qu'à sa table, pas toujours servie, « quand il y en a pour deux, il y en a pour trois ». Vous devinez la suite : l'héritage de l'oncle échoira à Guignol qui en profitera pour détourner à son profit une importante part du fleuve de Beaujolais qui, avec la Saône et le Rhône, arrose la ville.

Eh bien, depuis le jour où le papa Mourguet personnifia les deux races principales de Lyonnais, la postérité de Jérôme et celle de Guignol n'ont pas cessé de s'accroître. Jamais elles ne s'unirent, c'est impossible et monstrueux. Mieux vaudrait marier la carpe au lapin. Mais leur descendance innombrable suffit à peupler la ville.

Voyez ce monsieur de noir vêtu qui semble avoir pris soin d'éteindre tous les reflets sur lui, mat de corps, d'habits, d'âme, ponctuel, automatique, sévère. Voyez Madame, en robe sombre, silhouette austère de patronesse, maintien décent, allure prude. Voyez ces enfants respectueux et obéissants, assidus à rendre leurs devoirs à la famille, réservés sur le choix de leurs relations comme sur le choix de leurs lectures. Voyez ces employés dévoués au service de « la Maison », attentifs à tout ce qui émane du Patron, prudents, surveillant leur langage et ne se permettant pas plus de joie que n'en autorise le calendrier romain, censurant leur parole, leurs regards et jusqu'à la nuance de leur journal. Ainsi vont par la ville les petits-fils de Jérôme Coq.

Mais, en revanche, pullulant, car on ne songe guère chez eux à désobéir au Dieu qui ordonna de croître et de multiplier, voyez un peu ces gaillards qui encombrent jeux de boules et bistrots, qui saucissonnent joyeusement sur les berges du canal de Jonage, qui encombrent la « plage » de Collonges d'une grenouillère populaire et gouaillante, voyez ces commères au bec alerte, ces flâneurs à la verve narquoise, ces sempiternels buveurs de beaujolais, ces piliers des petits cafés où l'on déguste le « fromage fort » et le « matefaim », ces expertiseurs de crus, ces sondeurs d'escargots, ces pêcheurs, jamais découragés, de la Saône, ces nageurs des « bêches », qui font « péter les agotiaux » (ne cherchez pas, gens d'ailleurs : ce sont les maîtres mots d'une

Photos Kertesz.



LA CATHÉDRALE SAINT-JEAN NON LOIN DE LA SAONE VERS LAQUELLE EST TOURNÉ SON CHEVET. CET ÉDIFICE, ENTREPRIS AU XIIe SIÈCLE, NE FUT ACHEVÉ QU'A LA FIN DU XVe. LE GOTHIQUE S'Y SUPERPOSE AU ROMAN. LA FAÇADE SURMONTÉE DE DEUX TOURS, UNE NEF HARMONIEUSE, DES VITRAUX DU XIIIe SIÈCLE, ET SURTOUT UNE QUANTITÉ DE MÉDAILLONS SCULPTÉS SUR LES SOUBASSEMENTS DE LA FACADE FONT DE L'ÉGLISE PRIMATIALE DES GAULES, L'UN DES PLUS PRÉCIEUX MONUMENTS DE L'ART RELIGIEUX.

caste !) ces godailleurs des « vogues » (fêtes foraines), ces mangeurs de bugnes, ces amateurs de joutes, tous gens au répertoire goguenard, tous exercés à cet esprit local, dont Émile Vuillermoz a dit si justement qu'il est à base de malveillance, mais dont la rancune est absente : voici, populaire, drue, fleurant rude et chantant faux, voici la descendance de Guignol Coq.

Les plaisirs des premiers sont rares et plus imposés par la situation sociale que goûtés avec ivresse. On est abonné aux concerts Witowsky. On va trois fois l'an au Grand-Théâtre. Madame et Mademoiselle fréquentent les Conférences des « Heures », imitées de l'Université des Annales. On donne deux ou trois dîners l'an. On a une auto, parce que c'est un signe extérieur de richesse auquel tout le monde sacrifie. Mais on ne s'en sert que pour aller à « la propriété ». *La propriété*, ce sont ces hectares de parcs opulents que chaque Lyonnais de la société possède, rigoureusement clos de murs, au bord de la Saône, ou dans le proche « Mont d'Or ». Les jeunes gens pratiquent l'alpinisme aux environs de Grenoble. Les mamans et leurs filles ont une ville d'eaux : Charbonnière-les-Bains (au nom paradoxal) qui leur semble un petit Deauville.

Les pères ont les affaires et cela leur suffit.

Mais la postérité de Guignol, le Lyon populaire, connaît, outre les quotidiens plaisirs de la gourmandise et de la dégustation des crus, de saines et sportives distractions : le jeu de boule, la pêche à la ligne, la natation, les bals des « vogues », l'art lyrique, l'ascension du Mont Ceindre, les joutes à la gare d'eau, et autres pures délices.

Les deux races, évidemment, se développent sur le plan de la prose et, gaie ou morose, ne sauraient quitter le sol. Mais chacune produit ses monstres, ses phoques blancs, ses brebis noires, je veux dire ses artistes.

■

Je connais bien des villes de France. J'en sais où l'humeur des gens est plus vive, où le rire est plus prompt, où l'accueil est plus généreux. Je n'en connais pas pour produire avec cette abondance un type d'artiste, pur, désintéressé, un tant soit peu farouche, et cultivant avec soin un idéalisme qui se satisfait des seules valeurs morales.

Ces goûts ont d'autant plus de mérite à se manifester qu'ils sont plus sévèrement jugés par l'entourage. Nulle part les coucous ayant couvé des aigles ne montrent plus de

IL EST VRAI QUE L'ASPECT DE LYON, «... OU L'ŒIL DÉCOUVRE CENT CLOCHERS, DIX PALAIS, DEUX FLEUVES A LA COURBE PURE, MAIS TOUT CELA ENCOTONNÉ DE BRUMES, LAVÉ DE PLUIE...» EST GÉNÉRALEMENT GRAVE ET COMPASSÉ. LYON OFFRE CEPENDANT DES SPECTACLES CHARMANTS, TELS QUE CELUI — LORSQUE LE SOLEIL BRILLE — DE LA PLACE DES TERREAUX, OU LES PIGEONS SONT FAMILIERS COMME DEVANT SAINT-MARC DE VENISE.





Photos Kertesz.

LA PLACE DES TERREAUX. SA FONTAINE DE BARTHOLDI, ALLÉGORIE QUI REPRÉSENTE LES FLEUVES ALLANT A L'OCÉAN. SON HOTEL DE VILLE, MONUMENT DU XVIIe SIÈCLE, CONSTRUIT PAR MAUPIN, RÉPARÉ PAR MANSART A LA SUITE D'UN INCENDIE ; UN BEFFROI DE 40 MÈTRES LE DOMINE.



surprise et de colère. Dans la « société », s'occuper d'autre chose que de la soie est une déchéance grave. La satisfaction d'un plaisir artistique y est considérée sévèrement comme le bas assouvissement d'une passion honteuse. Je connais un infortuné qui, affligé de ce grand malheur : aimer la peinture, s'est constitué une galerie magnifique — mais qu'il est obligé de dissimuler jalousement aux yeux de tous. S'il la montrait, il perdrait toute espèce de considération de la part de ses pairs. Il la cache et s'en repaît solitairement, comme d'un vice. Une idée de péché — de joie coupable — s'attache à la jouissance artistique. Un collectionneur lyonnais revenait de Paris où il avait admiré l'exposition du peintre Foujita. Il ne cachait pas aux gens sûrs, à qui il pouvait se

A GAUCHE, UNE RUE DU QUARTIER SAINT-JEAN, LE SOIR, APRÈS QUE « TOUTES LES CASERNES DU TRAVAIL, TOUTES LES ALVÉOLES DE LA RUCHE SE SONT VIDÉES A LA FOIS.» CE QUARTIER DE LA VILLE ANCIENNE FORME, SI L'ON TRAVERSE LYON DE L'EST A L'OUEST, UN SAISISSANT CONTRASTE AVEC LA GUILLOTIÈRE ET LES BROTTEAUX, AUX LARGES AVENUES ET AVEC LA VILLE CENRALE QUI S'ENORGUEILLIT A BON DROIT DE SA MAGNIFIQUE PLACE BELLECOUR. ICI, LA MONTÉE SAINT-BARTHÉLEMY CONDUISANT A NOTRE-DAME DE FOURVIÈRE.



Photos Kertes

confesser, qu'il y avait pris un plaisir extrême : « Seulement, ajoutait-il, je n'ai rien pu acheter : *je suis en deuil...* » Ce mot va loin.

Dans le peuple, l'éveil d'une vocation artistique confine au scandale pur et simple. Le symbole baudelairien de la naissance du poète y prend corps et j'y ai vu souvent : « *La mère épouvantée et pleine de blasphèmes — Tendre ses poings vers Dieu qui la prend en pitié.* »

La mère porte tablier bleu et caraco, et le fils est, en général, un grand « pillandre » qui vient d'avouer qu'il veut entrer aux Beaux-Arts ou au Conservatoire, ou écrire des livres...

Mais le courroux des parents a-t-il jamais détourné une vocation ? Quand je reviens

L'INDUSTRIE MODERNE, CONTINUANT LA TACHE DES ANCIENS MÉTIERS A MAIN, TISSE LA SOIE, LE VELOURS, LES ÉTOFFES QUI VONT, DANS LE MONDE ENTIER, DRAPER ET ORNER LA SOUPLESSE DES FEMMES. ELLE TISSE LA FORTUNE DE TOUTE UNE RÉGION NOBLEMENT LABORIEUSE, AVEC SES CHALES, SES CRÊPES, SES MOIRES, SES FAILLES, SES TAFFETAS, SES DENTELLES... L'ON VOIT ICI EN ACTION (AUX USINES F. DUCHARNE) UN « MÉTIER A VELOURS FAÇONNÉ DOUBLE CORPS ».



Cliché F. Ducharne.

à Lyon, si je veux rajeunir de vingt ans et retrouver intact le goût de mon adolescence, je n'ai qu'à passer dans les jardins du Palais Saint-Pierre, sous le cloître où l'on a rangé les vieilles pierres du Musée Epigraphique, ou encore au bord du lac de la Tête d'Or, au crépuscule. « Ils » sont là. Par deux, par trois, ils déambulent, disent des vers, se passent des brochures et des livres, peignent, crayonnent, fument des pipes de terre, tranchent les problèmes les plus ardus avec l'incompétence magnifique de la jeunesse. Ils sont pauvres et fiers. Ils fatiguent de bouquins et de papiers les poches de leurs vêtements. Repassez dans vingt ans : ce lot aura gagné depuis longtemps Paris, à qui il fournira des journalistes, des auteurs dramatiques, des romanciers, de grands acteurs — pas de peintres : le peintre lyonnais reste chez lui et ne consent pas à peindre autre chose que le Mont d'Or, les Dombes et la ville — des sculpteurs, des créateurs épris de leur art. Mais la relève aura été faite et dans le jardin, sous le cloître, au Parc, les mêmes grands chapeaux, les mêmes pipes en terre, la même intransigeance et les mêmes bouquins veilleront à ce que ne se perde point la race des illuminés et des gobe-lune.

Certes, d'autres villes, je le sais, possèdent une jeunesse que les diverses formes de l'art attirent. Mais aucune n'en montre d'aussi franchement désintéressée. On est artiste, à Lyon, comme on est prêtre, avec une rigueur intransigeante bien particulière. Natu-

rellement, la vie, la réussite, la lutte, humaniseront ces sacerdoces. Paris est là, redoutable polissoir, qui guette. Mais tant qu'il est à Lyon, le jeune Lyonnais que tourmente une vocation d'art, connaît des effusions et des macérations de lévite. Pour l'y encourager n'a-t-il pas le cadre de sa ville : une des plus rêveuses, des plus mystiques, des plus spirituelles qui soit au monde ?

■

Car enfin, si l'on cesse de se pencher en entomologiste sur la faune lyonnaise et que, levant les yeux, on considère un peu son habitat, il faut changer de ton et dire aux plaisantins de se taire.

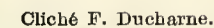
Peu de lieux au monde dispensent à l'amateur de cités autant de plaisirs. C'est tout d'abord le charme des métropoles fluviales, les grandes coulées de lumière qui suivent les eaux paresseuses ou pressées de la Saône et du Rhône. C'est ensuite la beauté des villes de vieille formation, où toutes les traces de l'effort humain restent inscrites dans la pierre : ces églises, comme autant de prières, ces cloîtres, ces dômes, ces façades aux nobles ordonnances. C'est, enfin, le pittoresque des villes bâties sur les collines. Cela forme de grands escaliers dont chaque maison est un degré. On y chemine par les hauts couloirs des rues montantes jetées en écharpe autour des coteaux. Et soudain l'on débouche sur des placettes d'où l'on découvre une ville grise et dorée, bourdonnante et carillonnante avec, çà et là, les taches vertes des parcs et des jardins et, jusqu'à l'horizon, des plaines où luit un fleuve comme un sabre tombé dans l'herbe...

On rencontre peu, par le monde, de gens connaissant Lyon et l'aimant (je mets à part les Lyonnais, naturellement). Cela tient à unc légende. Et aussi à ceci qu'il est peu de villes qui, vues du chemin de fer, soient moins tentantes. Les grands rapides de la Côte d'Azur vous y déposent à une heure maussade de la nuit, où il fait sommeil et morose. On met le nez à la portière : ce n'est qu'une gare sombre, fumeuse. Une mauvaise humeur naturelle semble pleuvoir des verrières de suie.

Mais si vous dépassez les apparences, si, malgré tout, vous consentez à donner à la ville deux ou trois jours de votre vie... Écoutez : il se peut que vous n'y reveniez plus jamais et qu'au seul nom de Lyon une espèce de vague effroi se peigne sur votre visage. Mais aussi il se peut que vous y contractiez une maladie agréable et que j'appellerai la « lyonnite ». Je sais des gens de toutes sortes qui en sont attcints. Et ils sont contraints de revenir plusieurs fois l'an, sur la terrasse de Fourvière ou sur les places de la Croix-Rousse, comme d'autres intoxiqués ne peuvent vivre sans revoir l'Arc de Trajan, le Lion de Saint-Marc ou les palmes de l'Alcazar...

PIERRE SCIZE.

LYON PRODUIT CHAQUE ANNÉE DES ÉTOFFES DE SOIERIES POUR PRÈS DE TROIS MILLIARDS DE FRANCS, ET ELLE EN EXPORTE POUR PLUS DE DEUX MILLIARDS. MALGRÉ L'AUTOMATISME FÉCOND DES MACHINES, UNE NOMBREUSE MAIN-D'ŒUVRE EST NÉCESSAIRE A UNE TELLE PRODUCTION. VOICI UNE OUVRIÈRE PROCÉDANT AU « REMETTAGE », OU PASSAGE DES FILS DANS LES MAILLES DU « REMISSE ». ELLE Y APPORTE LA CONSCIENCE HÉRITÉE D'UNE LONGUE TRADITION.



Cliché F. Ducharne.

LES GÉNIES LYONNAIS

PAR ANDRÉ THERIVE

Je me demande si les savants ne se paient point la tête du pauvre peuple quand ils dissertent gravement sur la situation géographique d'une ville et son importance pour le destin d'icelle... Prenez Lyon par exemple. On a raison de vanter le confluent du Rhône et de la Saône, l'équidistance des Alpes et du Massif Central, l'harmonieuse jonction du Nord et du Midi, que sais-je ? En réalité Lyon est une ville tournée vers l'Est et qui dépend, à proportions égales, des Alpes et de la Bourgogne, mais les Cévennes sont près de lui comme si elles n'existaient pas... Je promets du plaisir aux hommes d'État quand ils auront à trancher le débat qui oppose déjà les futures régions de la France décentralisée, et spécialement Lyon et Saint-Étienne. J'ai bien peur que la dispute n'aille jusqu'à la guerre ; on s'entre-tuera un jour à Roanne ou à Rive-de-Gier... Et les correspondants aux armées suivront les opérations sur la montagne de Tarare en buvant du beaujolais.

De cent kilomètres à la ronde, quand vous êtes sur la place Bellecour, vous pouvez sentir venir des démons qui ne s'entendent guère. Il y a le diable des vignerons charolais, bon diable, gaillard et paillard, au surplus un peu athée, ce qui est le comble pour un ci-devant ange ! Il y a le diable savoyard ou dauphinois, rude génie, trayeur de vaches, incendieur de forêts, qui fait craquer les glaciers et s'écrouler les avalanches. Il y a le « grappin » des Dombes, celui qui persécutait M. l'abbé Vianey, et dont on voit eneore le trou qu'il fit dans la muraille du presbytère. Il y a enfin le diable provençal, personne cultivée et folâtre, ancien dieu païen au surplus... Mais il n'y a aucun diable venu de l'Ardèche ou de la Loire. En somme, c'est chose assez naturelle : une ville, comme l'homme même, est héliotrope, et ne regarde guère que le soleil levant.

Je parlais par symboles, et les symboles sont obscurs. Cependant quand vous aurez appris l'histoire des Lyonnais dans le détail, vous verrez que les Italiens, les Suisses, les Allemands même y jouent un rôle que ne jouent point les Auvergnats. Lyon est hostile aux terres éruptives et granitiques.

C'est pourquoi le même accent règne à Lyon, à Chambéry et à Genève : une prononciation un peu traînarde et chevrotante, avec des finales en *é* presque diphtonguées comme en Lorraine, des *o* ou des *ot* brefs et très ouverts. Dans la bourgeoisie, on trouve en revanche un grand nombre de bredouilleurs précipités, des gens pour qui aucune muette n'existe plus, ni la loi classique des « trois consonnes » qui régit le français ; même les poètes lyonnais sont ceux qui disent le plus mal les vers. Hâte et respect humain. Cela n'empêche pas d'être très bavard ou très spirituel.

La cuisine lyonnaise est fameuse, parce que le vice de gueule est le seul que se permettent les bons chrétiens et les honnêtes gens. Elle essaime d'ailleurs, et son centre est difficile à repérer. Vous ne voudriez pas que je vous dise si entre Pérouge et Voiron, entre Mâcon et Vienne d'Isère, il existe un lieu géométrique... Je serais impérialiste en cette matière, et décentralisateur. J'estime que la très illustre et très vénérable *Pyramide* et *la mère Un tel* n'éclipsent point la gloire de cette commune où le libraire s'appelle Landru et où on sert le poulet en vessie, ni le renom de ce village où le gratin de bettes a sa maison-mère, ni l'éclat de cette sous-préfecture où les queues d'écrevisses nagent dans la crème et le vieux marc, et où le soufflé à la chartreuse n'a point d'égal.

Et puis n'oubliez pas que la Bresse toute proche a fourni deux recettes bien différentes, celle de la poularde en demi-deuil, et celle de ces humbles crêpes grises, les *matefaims*, dont se nourrissait l'ascétique curé d'Ars. Ce que l'étranger admet moins bien dans son panthéon gastronomique, ce sont les quenelles, fussent-elles vraiment de brochet ; ce mets a évidemment de la valeur pour les gens très cultivés, comme la poésie de Delille ou la prose de M. Octave Feuillet. Mais les papilles blasées et les critiques émoussés n'aiment pas les effets trop discrets et les pâtes trop fades.

Je manquerais aux devoirs sacrés si je ne rappelais le souvenir du *Petit-Versailles*. C'était un bistro inconnu, presque malpropre, qui se tenait sur la colline de Fourvière, dans la noire ruelle Tramassac. On y mangeait très bien et pour des sommes infimes, entouré de tâcherons en salopette et de littérateurs. La terrible catastrophe de l'hiver dernier a enseveli la rue et le restaurant, non sans victimes. C'est un des lieux dont on ne trouvera même plus la trace. Mais s'il y a un génie des choses, un fantôme unanimiste, je crois bien que le spectre du *Petit-Versailles* rôde encore dans ce quartier désolé.

Vous savez peut-être que M. Renan, étant administrateur du Collège de France, membre de deux académies et illustre dans tout le monde civilisé, ne mourut pas heureux : il avait un vieux camarade de séminaire, le cardinal F..., qui, à la même époque, avait reçu la pourpre cardinalice et l'archevêché de Lyon. On a beau être le plus fameux exégète et le plus grand écrivain, on regrette un peu de n'être pas le Primat des Gaules... Eh bien ! j'ai compris cette nostalgie sacerdotale, en même temps que ce dépit amoureux, une après-midi de février que je passais dans la vieille église de Fourvière, assis sur une chaise de paille, à rêver dans l'ombre parfumée d'encens. Le vent sifflait et rugissait sous la porte, et on sentait par moment l'odeur du chocolat qu'un débitant intrépide prépare sur la terrasse pour les jeunes pèlerins. Un je ne sais quoi me persuadait que j'étais au centre du monde, parmi les prières de l'univers entier, et qu'il existait des âmes.

C'est pourquoi je compris, en redescendant vers la Croix-Rousse, que l'on eût porté de un à deux sous l'entrée du passage Geay. Il n'y a pas de tarifs trop chers pour la porte du Paradis ni pour la nacelle à Charon.



Photo Jean Collas.

MADAME ET MONSIEUR ANDRÉ MAUROIS DANS LEUR « LIVING ROOM », A NEUILLY. LE CANAPÉ ET LES DEUX FAUTEUILS SONT EN CUIR NATUREL, LA LAMPE EN VERRE DE VENISE JAUNE FONCÉ. TABLEAU DE B. BOUTET DE MONVEL.

LE DÉCORATEUR ET L'ÉCRIVAIN

PAR ANDRÉ MAUROIS

Il est plus facile de composer sans fautes de goût trop graves un intérieur ancien, ou imité des anciens, que de créer des formes nouvelles. Ainsi l'écrivain qui, dans un style archaïque, pastiche, parfois inconsciemment, les bons auteurs des siècles précédents, donne sans effort à des juges superficiels le sentiment qu'il écrit bien. Mais ce n'est pas plus se montrer grand décorateur que de placer de beaux meubles Louis XVI dans un salon vêtu d'authentiques boiseries que ce n'est se montrer grand écrivain que de mêler Bossuet à Pascal. De celui qui meuble une maison comme de celui qui orne une phrase, nous attendons à la fois qu'il invente, qu'il se souvienne et qu'à des besoins nouveaux il adapte des formes antiques.

Longtemps la folie des décorateurs modernes fut de vouloir recommencer l'histoire de l'art, comme si le monde avait été créé en 1895. C'était l'erreur où tombent certains écrivains qui prétendent inventer eux-mêmes leur langage. Vers le début



LE CABINET DE TRAVAIL DU GRAND ÉCRIVAIN. LES MEUBLES ET LES PORTES SONT EN NOYER ET RONCE DE NOYER VERNI, DE TEINTE CLAIRE. LES SIÈGES SONT RECOUVERTS DE SATIN TÊTE DE NÈGRE. LES BIBLIOTHÈQUES TOURNENT TOUT AUTOUR DE LA PIÈCE ET SUR TOUTE LA HAUTEUR DES MURS. AU-DESSUS, CORNICHE LUMINEUSE. LA MOQUETTE EST UNIE, D'UN TON NOISETTE, ET LES SOUPLES RIDEAUX SONT EN SHANTUNG CITRON.

de ce siècle on vit proscrire les courbes simples, les médaillons elliptiques des fauteuils anciens, et dessiner dans le bois et la pierre d'étranges paraboles ou d'inhumaines hyperboles. « Mais un art trop libre s'égare toujours.» Depuis la guerre nous voyons travailler parmi nous une génération de décorateurs qui a compris que l'ornement doit être soumis aux besoins et qui, je crois, est en train de créer le style de notre temps.

De ce style, je ne prétends pas ici en quelques lignes indiquer le caractère, ni l'originalité ; je voudrais seulement marquer quelques analogies qui me semblent importantes entre l'art du décorateur et celui de l'écrivain.

a) Une œuvre d'art, qu'il s'agisse d'une chambre ou d'un roman, doit être intelligible. Elle doit donc être bâtie suivant un plan. Point d'art sans ordre. Mais cet ordre ne doit pas être trop simple (sinon peut-être dans les grands monuments). « La musique, écrit le philosophe Alain, se meut entre le bruit et la vertu.» Le bruit est désordre, chaos ; la musique académique est la vertu ; la grande musique est un ordre imposé au bruit. De la même manière on pourrait dire que la beauté des intérieurs se meut entre le fouillis et la vertu. Des meubles, des ornements, des tableaux assemblés sans ordre, sans dessein clair et intelligible, ne feront jamais un beau décor et cela même si chacun d'eux considéré en lui-même est une œuvre d'art. Il faut qu'en entrant dans une chambre, l'esprit y perçoive sans réflexion un centre, ou des

centres, des groupes de meubles définis, une harmonie encadrée, des symétries de lignes et de tons. Mais de même qu'un roman trop bien composé est mal composé, un salon trop bien orné est mal orné. On souhaite quelque folie dans cette sagesse, quelque faiblesse dans cette vertu. Des êtres humains et non des dieux vivent parmi ces objets ; même absents, il faut que le visiteur les devine et les reconnaisse.

b) L'ornement doit naître du travail. Une image, une métaphore sont belles quand elles ont surgi naturellement du travail de l'auteur pour exprimer plus clairement sa pensée. De même un ornement de décoration est beau quand il est l'œuvre d'un artiste qui se plaît à chercher des formes stylisées dans sa lutte avec la matière ; il est laid s'il est le travail d'un manœuvre qui reproduit mécaniquement dans une matière vaincue d'avance des formes inventées par d'autres. Exemples de laideur : les « pâtisseries » de stuc des appartements construits entre 1880 et 1914. Faute de grands sculpteurs sur bois ou sur pierre, mieux vaut la nudité du style et c'est ce qu'ont admirablement compris les meilleurs décorateurs de ce temps.

Il resterait beaucoup à dire sur l'adaptation d'un mobilier à un mode de vie. L'intérieur d'un écrivain devrait avoir pour noyau sa table de travail, jamais trop grande, pour cadre : ses livres. Une chambre où l'on souhaite des rêveries exige de larges divans, une lumière voilée, indulgente. Un salon où l'on voudrait entendre des conversations brillantes et tenir tout visiteur alerte doit au contraire rester fidèle au siège classique qui fixe l'homme dans une attitude attentive, éveillée. De la forme d'un fauteuil, un Balzac saurait déduire la société qui l'engendra.

André Maurois

UNE AUTRE PARTIE DU LIVING-ROOM. LES MURS PEINTS (CRÉPI BLANC), SONT D'UNE ARCHITECTURE FORMANT, PAR ENDROITS, DES RENFONCEMENTS. LES RIDEAUX SONT DE SOIE, TISSÉS A LA MAIN, AVEC DÉGRADÉ BEIGE. CERTAINS SIÈGES SONT EN CUIR NATUREL, D'AUTRES RECOUVERTS DE REPS VERT. LA CHEMINÉE EST EN PIERRE « COMBLANCHIEN », LA LAMPE EN VERRE DE VENISE BLEU AVEC ABAT-JOUR VERT, EN VOILINE. (INSTALLATIONS DE DIM.)

Photos Jean Collas.





Voué aux chats

PAR PAUL MORAND

J'ai eu au moins cent chats, ou plutôt — comme disait Michelet — cent chats m'ont eu. J'aime les chats parce qu'ils sont silencieux et, à ce titre, incompris; je n'entends pas dire qu'ils ne miaulent jamais, mais ils ne miaulent qu'à bon escient, pour demander des choses précises ; bien différents en cela des chiens ou des oiseaux, dont le bavardage et les grimaces attendrissent les esprits superficiels. Les chats sont incompris, parce qu'ils dédaignent de s'expliquer ; énigmatiques, ils ne le sont que pour qui ignore la puissance expressive du mutisme. Il n'est pas d'être vivant dont le visage soit plus éloquent que celui d'un chat : la curiosité, l'étonnement, l'appréhension, la terreur, la gaîté, la férocité, la gourmandise, la volupté, la déception, la colère et même l'amour (quand, assis sur leur derrière, ils vous regardent, la tête renversée, une paupière mi-close, en ronronnant) passent en longs éclairs dans leurs yeux. Je ne connais qu'un regard humain plus riche de nuances, plus infini : c'est celui de Greta Garbo ; et si elle était tentée de s'offenser de ce rapprochement, le trouvant sacrilège, qu'elle se souvienne que, cinq mille ans avant elle, la chatte était déesse.

Les Égyptiens tenaient en grande vénération un dieu de la musique et une déesse des amours qui étaient figurés par un corps humain surmonté d'une tête de chat (je suis d'ailleurs sûr que les chats aiment la musique et les mathématiques). A Memphis une femme avait d'autant plus de titres à la beauté qu'elle ressemblait davantage à une chatte (que n'ai-je vécu alors !... Les femmes au nez court et aux yeux félins m'« ont» toujours) ! Le docteur Jumaud, ce protecteur en France de la gent fourrée et gantée, nous conte que les temples égyptiens abritaient des familles de chats d'une espèce particulière à chaque temple, où ils étaient traités en divinités. On frappait même des médailles à l'effigie de ces idoles pour les passer au cou des enfants « voués au chat ». Selon Hérodote, quand un chat venait à mourir dans une maison égyptienne, tous les habitants se rasaient les sourcils en signe de deuil ; le cadavre, embaumé avec des aromates, était déposé dans un petit cercueil reproduisant l'image de l'animal, en bronze ou en bois peint incrusté d'yeux d'émail et parfois d'une plaque d'or. Puis, suivi des premiers magistrats, le corps était conduit et enterré dans un cimetière spécial, réservé exclusivement aux chats, où

j'ai vu leurs dépouilles, sèches comme de vieux cigares, toutes semblables à celles des chats sacrés des civilisations préincaïques. C'est ainsi qu'en 1890, on put trouver près de Beni Hassan, dans un hypogée appelé la Grotte de Diane, 180.000 momies de chats dont plusieurs furent ramenées à Londres. Si quelqu'un venait à tuer un chat, même accidentellement, le peuple égyptien se jetait sur le meurtrier et le faisait mourir dans les supplices. Les Égyptiens craignaient tellement de leur faire du mal que lorsque le roi de Perse Cambyse voulut s'emparer de la ville de Péluse, il fit marcher devant ses troupes un peloton de chats et en fit porter un, en guise de bouclier, à chacun de ses officiers et soldats ; de peur d'atteindre les chats, les Égyptiens se rendirent sans combattre.

On accordait au chat le don de chasser les serpents. On le parfumait, on le couchait dans des lits somptueux et, dans les festins, il occupait les places d'honneur. Chez les Grecs, Homère n'en parle qu'avec les plus grands égards et Corinthe possédait une statue de chat accroupi, en bronze, de la taille de notre Lion de Belfort. Les Barbares germains avaient adopté le chat comme symbole de l'adultère et aussi de la liberté. Pour le moyen âge le chat fut la forme visible du démon et le chat noir, la monture favorite des sorcières ; enfin les Scandinaves en faisaient l'emblème de l'amour. Tout cela, liberté, adul-



tère, péché, amour, magie, se tient ; ce sont les faces d'un même mystère.

Les Anglais, si amis de toutes les bêtes, ont pour le chat une admiration sincère qui s'est affirmée par la création (sous l'égide de l'ancêtre, le *National Cat Club*, fondé en 1887), de quatorze clubs de chats, que j'énumère, non pour faire de l'érudition. mais pour leurs noms charmants : The Silver and Smoke Persian Cat Society, Black and White Club, The Blue Persian Cat Society, The Orange, Cream, Fawn and Tortoise-Shell Society, The Chinchilla Cat Club, The Short Haired Cat Club, etc. Nous voilà bien près des temples égyptiens dédiés à chaque race de chats. A Londres, le restaurant pour animaux, situé dans le quartier de Westminster, réserve des tables aux chats pensionnaires, reconnaissables à la médaille qu'ils portent au cou. En Amérique, un écrivain célèbre et d'une science encyclopédique, mon cher Carl van Vechten, a consacré au chat deux de ses plus beaux livres : *Lords of the Housetops* et *The Tiger in the House* (avec la plus complète bibliographie sur le sujet et près d'un millier de références). En Allemagne, la société protectrice des chats s'affuble d'un nom riche en consonnes : der *Deutschangorakatzenschutzverein.* Mais les vrais sanctuaires de chats, c'est à Paris qu'on les trouve : ce sont les loges des concierges ; dans leur demi-jour, trône un chat coupé, généralement énorme et toujours immobile. En français le mot « chat » est frappé à l'image même de la bête : mou, feutré, ramassé. Paris honore les chats ; cette race féline, la plus nerveuse du globe, si puissamment vitale, électrique, capricieuse et inspirée, organisée pour jouir et souffrir au paroxysme, féminine avant tout, avec la grâce des femmes, leur ressort formidable et leur inouïe résistance à la mort, méritait, bien mieux que la galère insubmersible, d'incarner dans sa totale et plus secrète essence, Paris.

Et moi qui suis né à Paris, je rends un culte au chat ; j'ajoute sans modestie mon nom à la liste des illustres fervents de ce culte. Quel palmarès ! Le Tasse, Pétrarque, Montaigne, Colbert, Bernardin de Saint-Pierre, Locke, Swinburne, Savage Landor, Jean-Jacques Rousseau, Samuel Butler, George Moore, Chateaubriand, Victor Hugo, Hoffmann, Mérimée, Théophile Gautier, Maupassant, Flaubert, Taine, Loti, Alexandre Dumas, rien que des gens bien ; et Richelieu avec sa « chatterie », installée près de sa chambre à coucher, et Baudelaire qui les a chantés en vers immortels, et la grande Colette, et Clemenceau qui avait pour mascotte une petite chatte persane nommée *Prudence* (la seule Prudence qu'il ait jamais eue dans sa vie), et Lénine qui régnait au Kremlin, un chat sur les genoux.

Un chat n'est jamais ridicule, quels que soient les noms dont on l'accable ; ceux de Catulle Mendès portaient sans faiblir des noms wagnériens. « Les chats peuvent être laids, ils ne sont jamais vulgaires », disait mon père, qui aimait tant son siamois que lorsque ce chat s'étendait sur son papier, il écrivait tout autour de la bête pour ne pas la déranger. Du plus loin qu'il m'en souvienne, je trouve des chats mêlés à tous les événements de ma vie. J'ai eu des chats républicains et des chats royaux, des fils du siamois du président Poincaré ou des angoras de la reine Carmen Sylva, mais c'est une petite chatte de gouttière qui me fit verser mes premières vraies larmes, à qui je dois mon premier contact avec la souffrance, la pitié et la mort ; écrasée à moitié par une voiture, un long martyre la mena au trépas. Je fus ensuite l'esclave d'une dynastie d'angoras blancs à yeux bleus (et qu'on ne vienne pas me



Photo Kertesz



Photo Kollar.

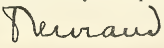


dire que cette race est sourde, car ce n'est pas vrai) dont l'un surtout se distingua : navigateur (il avait fait tout le périple d'Ulysse en Méditerranée), explorateur, grand coureur, chasseur intrépide, il mettait en fuite chiens, moutons et cochons ; mais un jour sa jactance s'effondra devant un rat des champs, à la vérité gigantesque, qui lui sauta au nez, et nous ne vîmes plus que de dos, dans un tourbillon, les pantalons bouffants de *Petit Patou*, et sa fraise blanche qui le faisaient ressembler à un Hollandais de Franz Hals. Pour le fixer au logis, je lui achetai une épouse ; elle était chinchilla et s'appelait aussi *Chinchilla ;* on me l'avait donnée pour une jeune chatte, mais elle était déjà sur le retour et, d'une rébarbative vertu, repoussait avec des cris harmonieux les attentions de son mari ; cachée toute la journée dans les ressorts de mon lit, elle n'en sortait qu'à cinq heures, pour faire, à petits pas secs et compassés, sa promenade dans le corridor... C'est à elle que succéda une personnalité tout à fait extraordinaire du nom d'*Amélie*. Cette persane bleue de la plus merveilleuse beauté, aujourd'hui âgée de douze ans, a connu et dépassé toutes les vicissitudes du cœur ; elle a eu la douleur de me voir adopter une jeune siamoise ; de ce jour date la métamorphose de son caractère ; jamais visage n'exprima plus clairement la stupeur, le désespoir et, enfin, la plus morne résignation. Son âme ne survécut pas à ma trahison. Désormais insensible et glacée, *Amélie* versa dans la mondanité et se mit à sortir tous les soirs. Par un singulier retour, c'était la petite siamoise *Wampoum*, qui s'occupait des chatons délaissés et faisait leur éducation, non sans avoir mis beaucoup de temps et de tact à se faire agréer comme nurse par *Amélie*. Cette dernière n'a plus de goût que pour les distractions et n'apparaît au salon que les jours de réception ; un soir, installée dans l'auto, elle m'obligea même à l'emmener au bal. Elle mène une vie tout à fait à part de la mienne et ne se manifeste à moi que par d'étranges lubies où je devine l'effort d'un être désaxé qui veut combler le vide de son cœur. « Mais les chats n'ont pas de cœur », direz-vous ? C'est que vous ne connaissez pas l'histoire de l'étalon arabe *Godolphin*, ce célèbre ancêtre et créateur du pur sang anglais ; *Godolphin* s'était lié d'amitié avec un chat noir ; quand il mourut, en 1753, le chat veilla le cadavre de son ami jusqu'à l'arrivée de l'équarrisseur, puis il s'en alla mourir dans une grange voisine. *Kroumir*, le chat de Rochefort, se laissa périr de faim après le décès de son maître. Le chat de Modigliani se suicida aussitôt après la mort de ce peintre. La chatte de Mme Michelet sentant venir sa fin, disparut trois nuits de suite, emportant chaque fois un de ses chatons ; la troisième fois elle revint agonisante ; on découvrit qu'elle avait été confier ses petits à une chatte voisine pour les lui faire allaiter.

Les chats ont la sensibilité la plus délicate, la plus nuancée, la plus impétueuse. Comment seraient-ils indifférents et inertes, ces êtres mystérieux qu'agitent les vagues d'une force obscure, pareilles aux ondes hertziennes ? Dans leur immobilité tendue et vibrante,

ils répondent au moindre choc ; leur oreille frémit de ses vingt-sept muscles ; leur sang qui court à la cadence de cent soixante pulsations par minute, les rend chauds au toucher comme un oiseau ; leurs moustaches sont plus sensibles que nos doigts et ils ont, disait Mme Michelet, le cerveau dans la patte (neuf personnes sur dix sont incapables de tenir un chat sans le faire frémir et se débattre) ; leurs nerfs exigeants et vite ennuyés se dépensent en simulacres de combats, rappels des grandes chasses ancestrales. Ils ont le naturel le plus varié et il est de notoriété publique que les chats blancs sont paresseux, les noirs voyageurs, les gris bons chasseurs, les fauves très coureurs, que les chattes tricolores sont recherchées pour leur fécondité, que les tigrées sont gamines, mais qu'il faut se défier des chattes rousses et de leur hypocrisie.

« Les chats ne sont attachés qu'en apparence », dit Buffon qui a pourtant accoutumé de mieux connaître les animaux ; c'est le contraire qu'il faudrait dire ; sous une apparence d'indifférence, seul le chat est capable de profonde affection ; mais c'est un Oriental et, comme tel, soucieux de ne pas perdre la face ; fera-t-il les premiers pas ? Non, il nous laisse venir. « Il ne nous caresse pas, il se caresse à nous », disait injustement Rivarol ; mais les misogynes en disent autant et aussi injustement des femmes. Comme la femme, le chat nous attire sans en avoir l'air et nous attend; mais c'est toujours lui qui nous choisit.



Photos Kertesz

LE CORBEAU, LE COQ — DEUX BÊTES, DEUX DES VASES AU GALBE PUR OU POMPON A SU ENCLORE L'AME DE NOS PETITES SŒURS. LE LISSAGE NE NUIT EN RIEN A L'ANATOMIE. LES TÊTES D'OS RÉPONDENT TOUTES A L'APPEL QUAND LE SOLEIL LES NOMME... DIVIN COLLABORATEUR, L'ASTRE FAIT LE POIL DU LION ET LA PLUME DE LA PERDRIX.

UN GROUPE
D'ANIMALIERS

PAR LE DOCTEUR F. VALLON



PARTANT de Michel-Ange, rattrapons les sculpteurs sur la route du temps. Nous les trouvons à leurs besognes : Puget entasse les pierres de taille sur les épaules douloureuses de ses galériens ; Rude a ramassé le clairon de Napoléon. Cramoisi, il sonne, il sonne... Quel souffle il a ! Et Carpeaux, léger et puissant, danse au son des crotales. Aucun n'annonce Rodin qui va naître au génie. Et tous, pourtant, sont de grands sculpteurs. Tous, ils ont trouvé le chemin de notre cœur. Mais eussent-ils été doués de dons plastiques encore plus émouvants et d'une sensibilité encore plus aiguë, il leur aurait manqué l'intelligence qui, seule, permet d'atteindre au plan supérieur. De là, seulement, on peut, embrassant les ensembles, découvrir, comme Baudelaire, « les correspondances » et pénétrer l'intime et secrète signification du monde. C'est le plan des généralisations.

Or, chemin faisant, entre Rude et Rodin, à la hauteur de Carpeaux, nous avons salué Barye et, immédiatement, nous avons évoqué Pompon. Car il est impossible de ne pas penser à l'un à propos de l'autre. Pourquoi ? Ce sont des animaliers, oui ! Mais ça ne suffit pas. Ce sont des antithèses et les contraires s'appellent.

Il y a plus de différence entre Puget et Rodin, par exemple, qu'entre Barye et Pompon. En revanche, Pompon est tout près de Rodin. Celui-ci généralisait, avons-nous dit. A travers un individu, il atteignait l'humanité. Pompon atteint l'espèce,



Photo Bernès Marouteau.

O USURIER DE NOS JEUNES ANS, SI TU RÊVES DE SUSPENDRE CE CROCODILE AGRESSIF AU PLAFOND DE TON ÉCHOPPE, PRENDS TON RIFLE ET TUE-LE : AIE PITIÉ DE L'EMPAILLEUR ! NUL N'A SU, MIEUX QUE LEMAR, RENDRE LA GLU DES MEMBRANES ET LA PIERRE DES SQUAMES. ET LA VIE VEILLE AU CRÉNEAU DE SA FORTERESSE SAURIENNE.

bien mieux, l'animalité, à travers un animal. Un tigre de Pompon, c'est *le* Tigre. Un tigre de Barye, si beau soit-il, est toujours *un* tigre. Élaguant comme Rodin les caractères particuliers, Pompon nous livre le spécifique, l'essentiel, l'éternel.

L'un travaille en force et en surface, l'autre en profondeur. Le premier extériorise, rayonne, diffuse. Le second groupe, rassemble, condense. Et, pour user de mots scientifiques, Barye est centrifuge, Pompon centripète.

Barye, c'est le romantisme musculaire, l'hypertrophie lyrique. Devant son *Jaguar dévorant un lièvre*, devant ce grandiose paysage de muscles — monts et vallées — qu'on découvre depuis la croupe du fauve et dont les puissantes ondulations courent, comme des houles, le long de l'échine, je pense à Delacroix. Hommes du peintre, bêtes du sculpteur, n'ont-elles pas un commun héroïsme ? Toutes, elles dépassent le particulier, mais sans s'élever jusqu'au général. Ce ne sont que de magnifiques épisodes, ce n'est qu'un chant inachevé.

Pompon, lui, a écrit tout le poème. Il a écouté, il a admiré l'hymne de Barye, mais quand il a pris son ébauchoir il ne s'en souvenait plus.

Le Secret de Rodin, ce symbole lapidaire, qui est à l'Hôtel Biron, pourrait être la devise de Pompon. Il s'est approché sur la pointe du pied (il s'agissait de ne pas effrayer la bête). Comme celles de son ami, ses mains ferventes se sont doucement



DEVANT CE BLOC FORMIDABLE ON ÉVOQUE CHÉOPS, L'ÉGYPTE... C'EST QUE HILBERT PRATIQUE LA TAILLE DIRECTE QUI FUT CHÈRE A MICHEL-ANGE, A J. BERNARD, A TANT DE MAITRES. ÉMOTION, DENSITÉ RÉCOMPENSENT L'HONNÊTETÉ DE CE PROCÉDÉ OU LE PRATICIEN MERCENAIRE A CESSÉ DE S'INTERPOSER ENTRE L'ARTISTE ET LA MATIÈRE.

fermées, et le principe subtil est enclos, à jamais, dans les beaux flancs polis du vase.

Qu'on n'aille pas croire que le lissage de l'animal, cette longue caresse de sa forme, nuise à son anatomie. Chaque bête est rigoureusement exacte, aucune des saillies cardinales ne manque. Mais c'est la lumière que Pompon a chargée de nous les montrer. Toutes les têtes d'os sont présentes. Une à une, le soleil les nomme. Divin collaborateur de l'adorable artiste, c'est lui qui fait le poil de la Panthère et la plume du Corbeau.

Les lunettes de Pompon ne grossissent pas. Elles n'affaiblissent ni ne déforment. Elles *subliment* la Nature. Toute la jeunesse les lui envie et s'essaie à les chausser. Mais elles ne sont pas à sa vue. C'est pourquoi, depuis l'apparition de l'Ours blanc qui fut, en 1922, une révélation et une consécration à la fois, il y a tant d'animaliers.

« Que cet homme soit loué ! se sont-ils écrié. En la rendant si décorative, il ne s'est pas contenté de mettre à la mode la sculpture animalière, il l'a mise aussi à la portée de toutes les mains. Il fait des synthèses, disent ces Messieurs de la Critique. Vive donc cette synthèse-là ! Elle nous épargnera les longueurs et les difficultés de l'analyse. Enveloppons, amis, enrobons, estompons et nous vendrons, tout comme Pompon ! »

Or, plus consciencieux, quelques jeunes ont frappé à la porte du petit atelier de la rue Campagne-Première : « Enseignez-nous ! » ont-ils dit à son hôte. Si la délicieuse modestie de Pompon lui défendait de croire à la stricte personnalité de sa conception de l'animal, elle lui permettait bien moins encore d'être un professeur. Il déclina l'honneur en rougissant, mais, comme François Pompon a l'âme du saint d'Assise dont il porte le nom, il accueillit gentiment ces enfants. De tous leurs yeux, ils regardent modeler ses mains laborieuses. C'est à croire qu'ils espèrent saisir le secret et partir avec ! Le bon sculpteur pourrait dire à ces gosses pressés : « Cette besogne, je l'ai faite, vingt ans chez Saint-Marceaux, dix ans chez Rodin. Apprenez d'abord le métier. Dans chacune de mes petites bêtes, serait-il en droit d'ajouter, s'il avait le moindre orgueil, il y a, qui tremble, une petite lampe d'Aladin », et, leur passant l'ébauchoir : « Voilà le briquet, allumez-la ! »

Or, il ne dit rien. Il sourit, comme s'il avait quelque chose à se faire pardonner.

A défaut d'une école, il vient d'accepter de fonder un groupe d'animaliers dont je vais vous parler.

Guyot ne déclame pas ses animaux. Il a pour les raconter un ton tout uni qui plaît. C'est celui de l'honnêteté et de la vérité. Il a su se garder de l'enveloppante magie de Pompon et ce sage, qui veut rester lui-même, hausse les épaules en voyant s'allonger sans cesse le cortège des suiveurs du bon maître.

Guyot ne cherche pas à voir l'animal de loin. Certes, il n'atteint pas au général, mais il réussit si bien le particulier !

Plus anecdotiques, moins « philosophiques » — si l'on veut du terme — que ceux de Pompon, ses animaux sont beaux et si vous en voulez un exemple, je vous renvoie à l'ours de cet artiste qu'expose, dans la salle des nouvelles acquisitions, le Musée du Luxembourg.

De tous les jeunes sculpteurs du groupe, **Hilbert** est le plus émouvant. Dans celui de ses ateliers, nu, glacé, tout blanc, où il dompte la pierre, je l'ai surpris, la pointe et

PLUS QUE TOUS CEUX DU GROUPE, LE BON PETIT ARTUS A SUBI L'ENCHANTEMENT DE POMPON. MAIS CET APPRENTI SORCIER N'A PAS TOUTES LES FORMULES MAGIQUES. IL LUI MANQUE ENCORE CELLE QUI DONNE LA PLÉNITUDE ET LA FERMETÉ, LA CADENCE, LE RYTHME. IL A COMPRIS ET DÉJA IL RENIE CETTE MOLLE PANTHÈRE LAMINÉE.



Photos Marc Vaux.

la masse aux poings. Il achevait de tirer d'un bloc de granit d'Écosse un beau puma, et la matière rouge, aux veines pâles, avait la sombre richesse du porphyre.

Car Hilbert est un apôtre de la taille directe. La probité, la vaillance de ce procédé, cher aux anciens et, parmi les modernes, à Joseph Bernard, peuvent être récompensées (notre artiste le prouve) par une puissance dans les volumes et une ferveur dans l'exécution, qui sont inaccessibles au praticien. Il n'intervient pas chez Hilbert. Cette belle jalousie d'artiste qui éloigne de l'œuvre chérie les mains étrangères lui prescrit même de la polir, des siennes, quand elle est achevée.

Devant certains dessins de **Chopard,** n'a-t-on pas pensé à ceux de la préhistoire ? Le rapprochement est à l'honneur de cet artiste. Ne réalise pas qui veut l'élégante ellipse des dessins rupestres où s'inscrit tout l'animal. Il est loisible, aussi, d'évoquer la fatalité et la densité de l'Égypte, en présence de tel orang noir, réplique quadrumane du Penseur. Pure comme le clair de lune de Gizeh, une lumière caresse de bleu et cerne de blanc le mystère de ce petit frère du grand Sphinx.

Ici, c'est le panache barbare d'Assur qu'on croit distinguer parmi l'encornure d'un ruminant élancé. Là, c'est la tête crépue du continent noir. Ailleurs c'est le front de cuivre du Pérou des Incas.

Pourquoi vouloir situer ces choses ? Il se peut qu'elles en rejoignent d'autres. Car, conduit par son amour, Chopard est remonté aux sources, et là, il a rencontré cette pureté élémentaire qui fait la gloire des premières civilisations.

On connaît **Adrienne Jouclard.** A l'appel de son nom, des fers sonnent parmi des galops sourds. Un peloton de chevaux soufflants passe en trombe, et c'est le drame bref des courses. Quatre percherons pattus tirent à plein collier le long du sillon brun. Des vaches lentes traversent une prairie mouillée. Du sang fleurit au bout des swings, des directs et des uppercuts. Car — pardon, Carpentier ! — Mlle Jouclard est une animalière et pour chanter le muscle en action, cette petite femme sait trouver des accents d'une puissance singulière.

Mlle **Poupelet** m'excusera-t-elle de préférer son crayon à son ébauchoir ? Le premier, en effet, m'a-t-il semblé, va plus loin et fouille mieux.

J'ai retenu notamment deux dessins : une vache, un âne. Barbu, hirsute, celui-ci, de sa bouche noire mâchait une vague provende. Un regard lui suffisait pour nous dire sa longue patience, l'offense du bât, les charges trop lourdes, les coups, les chardons...

Quant à la vache, elle nous livrait la misère de sa croupe, sa queue sans grâce, ses pis crottés. C'était mieux que la vache sous la pluie : c'était la vache... Et j'ai remercié Mlle Poupelet de cette tendresse et de cette pitié.

Artus travaille de tout son cœur, comme les autres du groupe, mais, plus que tous les autres parmi les jeunes, il a subi l'enchantement de Pompon. Pour écrire le poème animal, il ne connaît de plus belle langue que celle de Pompon, et il a raison : elle est si ferme et si pure ! Mais il a tort de vouloir l'employer. Sous sa plume, les mots perdent leur accent tonique et les strophes leur rythme. Ce jeune homme, toutefois, a l'avenir pour se dégager du maître merveilleux. Déjà, son dernier envoi au Salon d'Automne 1931 ne le satisfait plus : « De la nature cet âne n'a que les dimensions, dit-il à qui le loue. C'est une esquisse et elle ne fait rien, Elle, que d'achevé. »

Sa sensibilité, très féminine, trouve de touchantes expressions dans les plus petits des oiseaux, et entre tous ses charmants becs-fins, j'admire son plus récent rossignol, rossignolet nouvelet d'une vie nerveuse et délicate.

Lemar est le sculpteur de la membrane et de l'écaille. Il nous redit la belle hideur du sang froid, la glu des peaux flasques et glauques qui battent, la pierre des squames, le crénelage de la forteresse saurienne. Son Crapaud du dernier Salon des Indépendants était un monument. Je me suis tenu à prudente distance de son Crocodile 1932, encore inédit. Car combien ce reptile est-il plus inquiétant que les troncs d'arbres mélancoliques, qui flottent sur les eaux pauvres du Jardin des Plantes ! Toutes pattes dehors, dans un beau mouvement sinueux, il attaque. Dans l'instant il découvrira la double scie de ses formidables mâchoires. Or, moins sûr que notre vieux Zoo, l'atelier de Lemar ne possède pas de grillages...

J'ai admiré les dessins solides et riches de **Margat,** l'ardent velours et le silence redoutable de ses fauves. J'ai aimé surtout ses singes tentaculaires, vivant éloge de la préhension. Il a rendu l'obscur effroi que nous vaut cette humanité mineure, un peu démoniaque, les pieds et les mains unguifères, si longs, si souples, et les yeux angoissants. Et bientôt, j'en suis sûr, nous lui devrons mieux encore que ces magnifiques documents.

De Mlle **Profillet** j'ai aimé un furet. Elle a su bourrer de vie le petit sac blond dont la forme indécise, toujours mouvante, est si difficile à fixer. Nul n'a mieux saisi l'insaisissable, l'étrange bestiole albinos, aux yeux roses, si près du sol qu'elle semble ramper sur ses vives petites pattes fouisseuses.

Non loin de cette ennemie jurée de sa race, Jean Lapin, qui ne craint plus rien d'elle, du renard, ni de l'homme — il est en bronze — rêve, tout rond, tout doux, les oreilles au dos.

De sculptural, Mlle Profillet n'a pas que le nom. Le modelé de son Furet est plus qu'une belle promesse.

Saint-Marceaux, qui porte un nom célèbre dans la sculpture, n'est encore qu'un espoir. L'intelligence éclaire sa vocation artistique, très réelle. La sûreté de son sens critique lui vaut pour lui-même de louables exigences. Vingt fois, avec une ardeur toujours nouvelle, il reprend ses modelages et s'il nous livre enfin l'œuvre, c'est d'un bras raccourci. Son dernier-né, un calao, m'a fait regretter la rigueur de ce self-contrôle.

Enfin, vous connaissez **Jouve** et ses bêtes fastueuses. Elles sont denses, souples et chaudes comme l'Orient. Elles portent dans leurs flancs un peu de mystère divin. Selon la tradition des Védas, ce sont des génies.

De temps à autre, Paul Jouve disparaît, car c'est un grand voyageur. Il va voir couler l'Euphrate et le Tigre ou notre père le Gange. Avec les éléphants sacrés, il a bu de son eau jaune. Il a rapporté de cette source du vieux monde une vision élargie et dans l'interprétation de l'animal une richesse et une ampleur inconnues de notre Occident.

Le sang déferle sous le granit sombre de ses pachydermes, et, toujours prêt, veille le muscle sous la peau élastique de ses fauves. Il la plisse comme un velours et fait courir d'amoureux frissons sur la croupe des panthères.

Jouve est encore un beau sculpteur. Nous lui devons enfin les illustrations du *Livre de la Jungle.* Mais « ceci est une autre histoire », comme dit précisément Rudyard Kipling. Un jour, peut-être, essaierai-je de vous la conter, car je veux revenir bientôt sur cet artiste.

C'est à dessein que je l'ai gardé pour la fin. Pompon, Jouve, c'est l'armature du groupe. Ainsi encadré, il comparaîtra demain devant le public (1), en attendant l'heure de se présenter aux guichets étroits derrière lesquels veille la Postérité. Souhaitons que cette reine sévère le laisse passer tout entier.

(1) L'exposition aura lieu le 8 avril et jours suivants à la Galerie Ruhlmann, 27, rue de Lisbonne.



MADELEINE LUKA SCULPSIT

ELLE VIENT, EN EFFET, DE S'ATTAQUER A LA GLAISE. ACHEVÉE EN DEUX HEURES ET INCONTINENT EXPOSÉE AU SALON DES INDÉPENDANTS, TELLE EST SA PREMIÈRE ŒUVRE. ELLE NOUS PERMET D'AFFIRMER QUE SON ÉBAUCHOIR ÉGALERA SON PINCEAU. CETTE SCULPTURE EST D'AILLEURS UNE TRANSPOSITION DE SA PEINTURE, ON Y RETROUVE DANS UN STYLE DE PRIMITIF FLORENTIN, TRÈS ATTENDRISSANT, L'AME LÉGÈRE ET FINE DE CETTE CHARMANTE FEMME.

LA JACHÈRE PAYSANNE EN CHINE

PAR ÉLIE FAURE

Pékin 20 Octobre 1931

Le long effort des sages et des mandarins leurs élèves a porté tous ses fruits, les meilleurs, et aussi les pires. Saisie dans ses bandelettes rituelles, la position de défense continue des hautes classes a amené peu à peu dans les masses cet état d'équilibre stable si impressionnant à distance mais contraint, pour ne pas se rompre, de cultiver dans les cerveaux une passivité croissante où les déchets s'accumulent. Devenue progressivement incapable de réagir, l'âme chinoise est comparable à ces poutres maîtresses où le ver, sous la peinture, a pullulé et qui, devenues creuses à l'insu des habitants de la maison, tiennent par habitude jusqu'au jour où elles tombent en poussière, suivies des murs et des toits. Négligeant, pour sauvegarder son formalisme étriqué, d'entretenir les facultés d'observation positive chez ce peuple cependant pratique avant tout, la science mandarine en était venue à oublier et à faire oublier au cultivateur même l'utilité des canaux et des routes, le sainte mission des forêts. Elle l'avait abandonné à sa routine, industrieuse certes, mais réduite à n'explorer qu'un cercle chauve, comme celui de la bête de somme attachée à son piquet. Les routes défoncées sont maintenant d'impraticables pistes, les canaux envasés et rompus sont de longs étangs endormis où murmurent les moustiques, l'arbre vénéré des sages a disparu, l'eau s'évapore, le désert reprend les cultures quand le torrent ne vient pas, en brusque cataracte, emporter ce qui en restait. Double action continue de la torpeur du dedans et des reprises infinies et sournoises du dehors qui la laissent insensible. Dans ce masque peu mobile du Chinois, il y a quelque chose d'atavique et sans doute d'originel, le poids de deux ou trois cent mille années d'un sang quelque peu apathique enfonçant l'espèce paysanne dans ses pratiques monotones pour qui elle est peut-être faite dès le départ et en tout cas façonnée par un milieu massif, éloigné des mers, et dont les travaux les plus machinaux, ceux de la terre, constituent le rythme éternel et presque unanime. Mais cette demi-somnolence, cette incapacité d'attention que décrivent les voyageurs et que je ne puis que confirmer est chose évidemment plus récente, surajoutée, et le règne millénaire du lettré aidé par l'abus de l'opium, qu'il consomme et qu'il répand, en porte, de toute évidence, la responsabilité. La sanctification du bon sens, la ritualisation du sens pratique stabilisent la société, mais elles la désarment contre les assauts extérieurs. Malheur à toute civilisation qui ne comporte pas le plus petit grain de folie ! Diviniser la sagesse n'est pas d'un sage accompli.

La décomposition actuelle de la Chine, unanimement constatée, pourrait être son salut, à condition qu'elle libérât — j'entends par là une mise en liberté *chimique* — les éléments populaires, et refusât d'appuyer ces éléments purifiés sur un mandarinat plus ou moins dissimulé et toujours accroupi dans la culture exclusive des lettres antiques. Pour le mandarin, et le politicien son successeur, pour l'étudiant même qui revient d'Europe ou d'Amérique, l'Européen et l'Américain restent le barbare. C'est sans doute vrai en un sens. Il y a plus de sagesse, au moins livresque, chez tel Chinois des hautes classes pris au hasard, que chez la plupart des savants de Paris, de Berlin ou de Boston. Mais cette sagesse qu'il pousse jusqu'à ignorer, voire à nier la science européenne, risque de refuser tout élément d'émancipation aux profondeurs de la sagesse même, qui commande l'adaptation aux formes évoluantes d'un monde tendant de plus en plus à déborder ses propres conquêtes. Il serait d'autant plus dangereux pour lui de considérer trop longtemps la science européenne comme une magie extérieure au domaine de l'intelligence, que l'esprit chinois serait précisément porté, par sa nature même, à tirer de la science le parti le plus minutieux, le plus exact et le plus pratique. Si la Chine *persiste*, notez que je n'écris pas « progresse» — c'est à la pénétration européenne qu'elle le devra, comme l'Inde demain peut-être, et comme hier le Japon. La science n'est pas « le progrès », mais elle est devenue, pour quelques siècles sans doute, et en tout cas depuis cent ans, l'aliment nécessaire à la régénérescence des peuples, celui qui leur permet de persévérer dans leur être en leur en révélant — souvent par contraste — les possibilités et les lois. Le nationalisme chinois, éveillé par la turbulente Europe, est un mal nécessaire que la science servira en lui fournissant les moyens de s'affirmer d'abord, de s'extérioriser ensuite. « L'harmonie sociale déchue, le patriotisme naît », dit Lao Tseu. Oui, mais peut-être afin de revendiquer pour tel groupe d'hommes en dissolution le moyen de recréer cette harmonie avec des organes nouveaux. La faillite du mandarin est évidemment accomplie, mais un peuple qui compte peut-être un demi-milliard d'hommes ne peut faillir. Il importe peu que les vertus sociales et familiales de la Chine soient en dissolution. Ce qui importe, c'est de donner la parole aux multitudes dont les qualités foncières rendirent efficaces ces vertus. Il est remarquable qu'au début de l'ère chrétienne, la vieille société chinoise, bouleversée par les invasions massives et l'avènement des marchands, des éleveurs, des industriels enrichis dans les désastres publics, se soit précisément reconstituée au milieu de la corruption des mœurs et de la débâcle apparente des coutumes ancestrales. « L'adaptation oblitère le mal. » C'est encore Lao Tseu qui parle.

L'absence millénaire du confort extérieur, qui fait supporter facilement au Chinois l'immense et sanglante misère actuelle et suscite nécessairement en lui des suppléances intimes, assure à ce peuple étrange une inépuisable jachère. Au XIVe siècle aussi, après l'expulsion des Mongols, les chefs victorieux se battaient, dans l'anarchie générale, pour se disputer les dépouilles de ce grand corps blessé. Quand le Chinois explose, sa torpeur morale devient chaos. Mais il faut remarquer qu'à cette époque encore enfoncée de partout dans le rythme féodal, c'est un paysan, Hong Wou, qui a fondé la dynastie rénovatrice et rendu pour quatre siècles à la culture du sol, toujours minutieuse et patiente, derrière le masque rituel, dans le fourmillement des bons génies, son activité bienfaisante. Or, justement, la presque unanimité des paysans chinois a rejeté d'instinct ce masque, non par révolte, certes, mais par indifférence, par lente usure d'une routine extérieure que la promiscuité et la famine rendaient difficile à maintenir. Le jour où il acceptera le tracteur et l'engrais chimique, la rénovation morale de la Chine sera l'œuvre du paysan.



Studio 11.

LECTURES

PAR P. DOMINIQUE

André Maurois, un des écrivains les plus considérables de ce temps, en est un des plus divers. Biographe, essayiste, romancier. Et ses biographies sont de toutes sortes, littéraires, politiques, militaires, comme ses essais le sont puisque avec les « Études anglaises » il met ses pas dans les pas de Taine, avec « Les Mondes imaginaires » il fait de la psychologie, avec ses « Dialogues sur le commandement » de la bonne, de l'excellente sociologie. Si l'on prend André Maurois par un certain côté, il est le meilleur peintre que nous ayons des milieux de banque, d'affaires et d'industrie, encore qu'il réduise son étude à celle des lainiers et fabricants de drap de la vallée de l'Eure. Si on le prend par un autre il est notre naturel intermédiaire avec l'Angleterre. Par un troisième, il est un des rares écrivains de notre époque qui s'intéresse à la politique en y pénétrant, bien entendu, par la grande porte. On peut trouver en lui un psychologue, un moraliste et, si l'on pousse un peu, un métaphysicien. C'est un esprit perpétuellement affamé, perpétuellement en quête. Les gens qui ont faim ne sont pas si nombreux qu'il ne soit utile de souligner ce caractère d'un trait accentué.

A première vue, la peinture qu'il nous donne aujourd'hui a déjà été faite. J'avais pour ma part négligé l'épigraphe et je ne saurais assez conseiller de la négliger d'abord, de ne pas s'y appesantir. On verra pourquoi.

Je suis tombé sur le roman d'une petite fille qui découvre que sa mère a un amant et qui en souffre. En grandissant, elle s'attache de plus en plus à son père jusqu'à refuser, quand le père meurt, l'entrée de la chambre mortuaire à la femme adultère qui revient de chez son amant. Tel est le drame dont on va voir les conséquences. Mais avant que d'en parler, je suis bien obligé de transcrire l'épigraphe : « Car je suis le Seigneur votre Dieu, le Dieu fort et jaloux, qui venge l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et jusqu'à la quatrième génération... » (*Exode*, XX, 5). Ajouterai-je que peut-être André Maurois a ici confondu deux idées, celle du châtiment et celle de ce qu'on pourrait appeler la survie du péché ?

Mais passons. Seconde partie : Denise Herpain s'est mariée avec un homme qu'elle n'aime pas, mais qu'elle respecte, dont elle a des enfants. Son mari la quitte pour un assez long voyage ; elle se trouve seule ; une entremetteuse se trouve à point pour la jeter dans les bras d'un snob quelconque, très vite lassé de sa conquête. Est-ce la vengeance du Seigneur ? Ou bien faut-il la voir dans le scandale qui suit et dans l'accès de confusion mentale — très bien observé au surplus — où sombre un instant la raison de Denise Herpain ?

Troisième partie : la vie de Paris, la bataille de l'année 1931 où tant de financiers et de banquiers imprudents laissèrent des plumes, la demi-ruine du mari, la vie curieuse de la femme, ayant quelques liaisons, mais éphémères, et pour le reste entourée d'hommes qui ne sont que ses amis. Denise est à cet instant très pessimiste, quasi désespérée ; elle sent grandir avec ses filles, qui sait ? peut-être un jugement contre elle jusqu'au jour où elle se décide à céder à la destinée, à renouer avec sa mère, à ne plus réagir contre la source même du péché. Elle revient dans la petite ville qu'elle avait quittée à la mort de son père, revoit l'homme qui a remplacé ce malheureux, cesse d'être une révoltée, trouve sa définitive défaite.

On se rend compte que je n'ai pu, en quelques lignes, rendre tout ce que ce roman a de large, de plein, de magnifiquement nourri. Cercle de famille, dit le titre. Mais c'est bien plus que cela. Quatre générations se succèdent, les deux générations centrales étant seules étudiées à fond. Denise Herpain est sans doute le centre du drame, mais pour les besoins de la construction, et c'est un monde qui s'agite sous nos yeux. Les scènes se succèdent avec une intensité extraordinaire : la jeune fille et son premier flirt ; la jeune fille et son amant ; la jeune fille et son fiancé ; la jeune femme en présence du beau-père ; la jeune mère ; le premier amant de la femme mariée ; que sais-je ? Il faut voir là, sans doute, une série d'eaux-fortes d'une profondeur de trait, d'une richesse de vie dont je ne vois pas l'équivalent dans la littérature contemporaine. Et puis, un peu partout, jetées dirait-on avec négligence, ces pensées qui éclatent comme des fruits mûrs : « *Tout homme a des souffrances... Un écrivain doit cultiver les siennes et appuyer sur les points névralgiques. C'est quand il se fait crier de douleur, quand il touche aux cordes sensibles, qu'il libère le meilleur de son talent... Moi j'ai une théorie et je vous le dis avec rudesse, c'est que l'écrivain moderne n'atteint pas les profondes masses populaires parce qu'il ne connaît plus assez la misère.* » Et plus loin : « *Il y a une période tragique, qui est la jeunesse, et une période de méditation du tragique qui est l'âge mûr.* » On pourrait citer jusqu'à demain. De quelque côté qu'on prenne le livre d'André Maurois, ampleur de la construction, originalité de la pensée, profondeur de la psychologie, heureuse simplicité du style qui atteint facilement la force et l'éclat, le livre touche, émeut, ne permet pas qu'on lui échappe. La plus grande réussite d'André Maurois peut-être. La peinture d'un caractère. Celle d'une société. Celle d'une époque. Que peut-on demander de plus ?



Photo Martinie.

PIERRE DOMINIQUE

PAR OCTAVE BÉLIARD

Ce que je suis, je le dois à la solitude », m'a dit Pierre Dominique.

J'imagine par là ce qu'il put être quand il vint apprendre la médecine à Paris. Un étudiant corse, sain et dur comme l'olive quand elle est verte. Très sympathique, certes, et de précieux commerce, mais peut-être peu enclin aux effusions, au moins ne les prodiguant pas à tout venant et reformant autour de ses songes des frontières d'île, d'autant plus aisément qu'un nom moins francisable que celui du grand compatriote Buonaparte, — il s'appelle Lucchini — l'isolait déjà.

La médecine paraissait être alors sa grande affaire, mais non point sa seule affaire. Un simple point de départ pour des ambitions imprécises. Il vivait à l'écart pour dévorer des gourmandises littéraires, pour contenter des curiosités de touche-à-tout et construire dans l'imaginaire avec des matériaux empruntés au réel. Il ignorait peut-être qu'il dût devenir un écrivain, mais à coup sûr il écrivait, rimant des vers qu'il juge sévèrement aujourd'hui.

Il était interne des Asiles quand le tocsin sonna. Il quitta une maison de fous pour un monde en folie, la petite chambre studieuse pour les postes de secours de l'avant où l'on pouvait être tout aussi solitaire. Médecin auxiliaire, puis aide-major lorsqu'il eut, en pleine guerre, présenté au jury du doctorat une thèse sur l'*Epilepsie*, il ne cessa, durant quatre années et plus, de hanter les marges du *no man's land*, sur le front français et sur le front oriental, et n'a pourtant pas conté son aventure, ce qui, pour un homme de sa génération, constitue une sorte d'originalité. On peut essayer d'expliquer ce mutisme. Quand la paix revint, le docteur Lucchini n'avait pas encore distinctement entendu l'appel des Lettres ; quand il l'entendit, la littérature de guerre ne promettait plus de nouveauté. Et sans doute aussi l'homme était-il de ceux en qui la Vie et le Style sont tellement séparés que les événements qu'ils ont le plus intensément vécus doivent être, pour ainsi dire, dissous avant de fournir les matériaux ordonnés d'une œuvre. Nous verrons en effet, dans les livres romanesques de Pierre

Dominique, qu'il n'y utilise pas le document en nature et tout vivant, mais que ses mouvements et ses personnages ont l'irréalité et la vérité logique de créations stylisées.

La démobilisation vint poser le problème du pain quotidien. Ecrivain, on ne l'était qu'en rêve ; médecin, on avait perdu le bénéfice de la spécialisation. L'île natale s'offrit comme un refuge. Mais ce fut, plus que jamais, la solitude. Solitude du médecin de campagne, dans un coin reculé de l'arrondissement de Sartène, sans chemin de fer. Des visites à cheval, par les lacets de la montagne. Une vie simple, pauvre, anachronique de praticien à la Balzac.

Mais le pays est beau et ne ressemble à aucun autre ; le peuple qui l'habite est d'un singulier relief ; avant de produire le monstrueux génie qui l'introduisit dans la grande Histoire, il eut sa petite histoire particulière, peu connue du reste du monde, pourtant vive, turbulente, romanesque, héroïque, cruelle, fière et voluptueuse. Les souvenirs de cette histoire-là restent accrochés à la tradition de chaque famille, au registre de chaque paroisse. Les collectionner est assez souvent le passe-temps d'un curé mi-intellectuel, mi-paysan, de vieille souche autochtone, que la race eût fait aventurier et qui hume au moins, avec délice, les odeurs d'aventure que les parchemins ont conservées. Le docteur Pierre-Dominique Lucchini reçut de curés de cette sorte le goût des récits du passé, qu'on écoute près d'une fiasque de vin rose, sous la pergola qu'embaume le vent du maquis. Et le soir, après les harassantes tournées, il rédigeait ses notes, interrogeait des documents, rêvait la plume à la main, noircissait des manuscrits qui devaient, plus tard, paraître dans leur forme définitive sous le titre de *Chroniques corses.* Déjà il méditait d'écrire *Sa Majesté*, cette histoire vraie qui semble un roman, l'aventure picaresque de ce petit baron de Neuhoff qui fut réellement roi de Corse au XVIIIe siècle sous le nom de Théodore Ier.

Mais à s'occuper ainsi, l'écrivain se sentit pousser des ailes. Pouvait-il accepter l'horizon bouché d'un praticien de village picorant à moments perdus les archives du canton et endormant les heures d'ennui aux sons d'un violon d'Ingres ? Il patienta quatre ans, et puis il s'échappa. Un mouvement de belle folie, un saut dans le vide. Il abandonnait, sans se retourner, une existence étroite mais sûre, pour courir bravement sa chance, sans plan de campagne précis, sans refuges préparés à l'avance, avec — pour unique talisman — son diplôme.

A Paris, par fortune, il trouva le docteur Toulouse. Le directeur de l'hôpital Henri-Rousselle, écrivain lui-même, et maître chez lui, ouvrit l'un de ses services à l'ancien interne des Asiles. La psychiatrie assura donc la matérielle sans nuire à la préparation d'un succès littéraire qui fut rapide et soudain. L'année suivante parut, en effet, un premier livre, le roman de la Folie, sous ce titre : *Notre-Dame de la Sagesse.* L'auteur s'était fait de ses deux prénoms, Pierre Dominique, un nom de plume, auquel le Prix Balzac donna une immédiate notoriété. Quarante mille exemplaires de *Notre-Dame de la Sagesse* furent enlevés en quelques mois. Depuis lors, deux ou trois œuvres de Pierre Dominique sont publiées chaque année et reçoivent des lecteurs le même accueil privilégié. Un aussi intense travail littéraire ne put longtemps souffrir la concurrence des occupations médicales et, en 1927, l'écrivain acheva de tuer le médecin.

Pierre Dominique a des curiosités multiples, il aime à disperser son activité ; un genre ne saurait être pour lui qu'un cantonnement d'étape. Il serait peut-être malaisé de découvrir actuellement le point central dans lequel la physionomie de l'écrivain se résume. On trouve plus facilement ce qu'il n'est pas : un réaliste. Il y a, en littérature, le côté de l'observation et le côté de l'invention. Pierre Dominique romancier est plutôt du côté de l'invention, ce qui ne veut pas dire qu'il bâtit Néphélococcygie, mais qu'il prolonge le réel par le plausible et que, comme le géomètre, les volumes solides que lui montre son œil, il en fait fuir les arêtes vers l'infini par des lignes ponctuées. C'est même la figure que forment ces lignes ponctuées qui l'intéresse le plus et qui nous intéresse le plus, nous, ses lecteurs. Qu'il nous montre, dans *la Proie de Vénus*, une fausse réputation de séductrice créant autour d'une petite bourgeoise, parfaitement innocente et même peu jolie, une telle *aura* passionnelle qu'elle devient le foyer d'une épidémie d'amour et de suicides ; que dans *le Rajah de Bornéo*, il nous fasse le conte d'un *jandumidi*, qui s'est paré d'une couronne fallacieuse en pays lointain, s'obligeant à rester des ans caché dans un placard pour soutenir sa tartarinade ; ce sont là histoires idéalisées dont une robuste imagination créatrice a grossi les traits pour les rendre exemplaires, qui sont de la lignée de *Don Quichotte* et d'autres pièces satiriques ou morales. Je gagerais même que, si Dominique aima l'aventure du baron de Neuhoff, c'est qu'elle est trop belle pour avoir l'air d'être authentique, encore qu'elle le soit. Même le dernier roman que je viens de lire, *les Poux du Lion*, celui d'un peintre de génie exploité par des paysans rapaces, doit le meilleur de sa valeur tragique, qui est considérable, à ce que l'auteur ajouta d'irréel à la passivité du peintre et à la cruauté des autres.

Une des formes par quoi l'idéaliste se désigne, c'est l'anticipation. Pierre Dominique a publié deux « anticipations », l'une à court terme, *les Mercenaires*, l'autre qui prophétise la fin du monde, *Selon Saint Jean.* Dans la première, il suppose sans invraisemblance que la guerre a développé dans une certaine catégorie d'hommes un esprit d'aventure, une sorte d'énergie que ces hommes songeraient à utiliser, au temps de paix, en s'organisant en compagnies franches pour vendre leurs services à l'un des partis politiques en lutte ; et il imagine un proche avenir de tumultes et de guerre civile dans lequel ces mercenaires prépareraient la victoire du plus offrant. Dans la seconde, il peint les probables réactions des individus et des foules devant l'imminence du cataclysme final prédit par l'Apocalypse. L'imagination foisonnante de Pierre Dominique crée des fresques de vie ardente, remue des masses humaines, distribue de puissantes taches de couleur, aiguise des détails cruels ou satiriques.

Ce visionnaire qui peuple l'atmosphère d'images devait être attiré par l'Histoire, celle des époques troubles, des émeutes. L'Histoire c'est l'image toute dessinée qu'il n'est besoin que d'animer de couleurs en suivant scrupuleusement les contours du dessin. Et Dominique a écrit l'histoire de la *Commune*, sans rien corrompre du document, mais en le faisant vivre, en le ressuscitant de son haleine.

Mais la faculté d'imaginer, si grande chez Dominique, loin d'exclure celle d'observer les événements et la vie, l'enrichit d'une particulière lucidité en empêchant l'observation de s'égarer dans le détail et en favorisant l'esprit de synthèse. Curieux de sociologie et très mêlé aujourd'hui à la vie de son temps, comme journaliste politique et comme polémiste, Dominique étudie la chimie qui bouillonne dans les pays de révolutions ou de dictature. Dans *les Fils de la Louve*, *Oui... mais Moscou*, *Marche... Espagne*, il a écrit ses impressions et plus que ses impressions, découvrant le sens derrière les aspects, avec une perspicacité quasi-divinatoire qui prolonge le sillage des événements. Et l'on ne peut lire cette partie de son œuvre sans être frappé de la singulière vivacité de ses aperçus, de la nouveauté de ses images, de l'originalité de son jugement.

LE THÉATRE A PARIS

Il était une fois... de *M. Francis de Croisset*, aux Ambassadeurs. — Ce n'est pas exactement un conte de fées, encore que l'on y trouve une affreuse créature, aussi laide au moral qu'au physique, un bon génie, un prince charmant, un méchant homme. C'est plutôt un conte à la Dickens, mis au goût scientifique de notre époque et agrémenté d'une thèse. Le bon génie est un grand chirurgien qui réussit miraculeusement la chirurgie faciale. La laideur d'Ellen faisait sa méchanceté. Il la rend belle, pensant la rendre bonne. Et, en effet, chargée d'assassiner un enfant, elle est touchée par sa grâce et le sauve.

Thèse discutable ! Qui ne connaît des femmes laides qui se font pardonner leur disgrâce à force de bonté ? Quant aux femmes armées de leur beauté comme d'un venin, l'espèce en est si connue qu'elle a engendré le poncif des femmes fatales. Pourtant, il y a dans la pièce une grande, une émouvante vérité. L'héroïne, née dans les bas-fonds de Londres, n'a jamais connu que la méchanceté, les injures, les coups. En pareil cas, c'est par une sorte d'automatisme qu'un être restitue au monde extérieur ce qu'il en a reçu. Le jour où cet être, non seulement est tiré de la misère, mais ne rencontre plus que des visages honnêtes, affables, aimants, il peut fort bien faire âme neuve.

Au demeurant, M. Francis de Croisset s'est bien gardé de trop insister sur sa thèse. Il n'a voulu qu'intéresser, amuser, plaire. Peut-être, aussi, donner à Mlle Gaby Morlay l'occasion de déployer toutes les ressources de son génie de grande comédienne.

En ce cas, elle ne l'a sûrement pas déçu. Sa laideur truquée est quelque chose d'incroyable. Mais l'on goûte surtout l'art avec lequel, au premier acte, elle se compose une hideur intérieure et la rend visible, par ses attitudes, par de secs petits rires et jusque par le son de sa voix; l'art avec lequel, au second acte, devenue jolie, elle traduit un commencement de désarroi devant l'enfant charmant et affectueux qui lui est confié et qu'elle s'essaie à caresser : jeu admirable de gaucherie, d'hésitation, d'ignorance du bien et de l'humain, indication merveilleusement subtile du combat qui se déclare entre la fille vipérine qu'elle était hier et la jeune fille normale qui naît en elle. Le dialogue est alors excellent, et l'interprète incomparable.

En bref, *Il était une fois...* apporte à la scène un sujet nouveau, qui pouvait être traité en profondeur, et sur lequel l'auteur, qui est le plus fin des derniers boulevardiers — les Boulevards, aujourd'hui, sont aux Champs-Elysées — préféra ne point bâtir une théorie péremptoire.

Avec Mlle Gaby Morlay, M. Debucourt, M. Jean Max et M. André Dubosc sont les protagonistes pleins de talent de cette pièce de grand agrément et promise à un long succès. Quant au petit Bara, qui ne doit guère avoir plus de dix ans, il joue avec l'aisance et la sûreté d'un vieux chevronné de théâtre.

Domino, de *M. Marcel Achard*, au théâtre Louis Jouvet. — Domino est un aventurier bien sympathique, comme l'était le vagabond de *La Vie est belle*. Bien élevé et cultivé, il est de ces ratés intelligents, tantôt quasi-fastueux, tantôt claque-patins, qui savent parfaitement voir les cas où ils pourraient profitablement et sans grand danger franchir les clôtures légales. S'ils ne font pas le saut, c'est, souvent, par jolie fierté. Or, une annonce de journal met Domino en rapport avec Lorette Heller, belle et riche jeune femme. Fidèle à son mari, elle a cependant gardé, du temps où elle était jeune fille, une lettre d'amour dont l'auteur est François Crémone, qu'elle voit journellement, puisqu'il est l'associé d'Heller. Celui-ci trouve la lettre et soupçonne Crémone. Lorette cherche un tiers sur qui égarer les soupçons ; en somme, un chandelier. Domino sera ce chandelier. Mais Heller montrera une jalousie exaspérante, Crémone fera piètre figure et, surtout, Domino incarnera trop bien le parfait amoureux que Crémone ne sut pas être. Lorette et Domino partiront sur les routes de l'aventure. Pour l'amour de son amie, il refera honnêtement la fortune qu'elle perd en s'en allant.

Et aucun spectateur ne saurait douter de Domino, de ses promesses, de son destin. Car M. Marcel Achard excelle à dessiner, sur une trame de fantaisie toujours séduisante, des personnages vivants, naturels, pleins de « puissance de sympathie », qui vous conquièrent infailliblement.

Henri Delorière.

EN HAUT, VALENTINE TESSIER QUI AVEC LOUIS JOUVET ET PIERRE RENOIR, Mmes OSSIPOVA ET DUPLESSY, MM. EUG. CHEVALIER ET DEVALDE, DONNE DE " DOMINO " UNE INTERPRÉTATION PARFAITE. - AU-DESSOUS, GABY MORLAY GRIMÉE, PUIS AU NATUREL.



Ph. G. Krull.

DISCOPHILIE

PAR ÉMILE VUILLERMOZ

Malgré le prosaïsme redoutable de l'heure, certaines de nos maisons d'édition font vraiment des efforts intéressants et méritoires pour maintenir le niveau artistique de l'édition phonographique. C'est ainsi que la Voix de son Maître vient de nous donner un magnifique enregistrement du *Martyre de Saint Sébastien*, de Debussy (Gr.). Il y a là vraiment une initiative dont le mérite doit être souligné. Le disque remplit ici une de ses plus nobles missions de diffusion, de propagande et, osons dire le mot, de vulgarisation.

Combien de fois peut-on entendre par an la partition du *Martyre de Saint Sébastien?* L'entend-on même une fois tous les ans ? Et combien de personnes sont admises au bénéfice de ces rares auditions ? Dites-moi également combien de Français moyens et même supérieurs sont capables de tirer un profit quelconque de la lecture de cette partition d'orchestre ? Dans ces conditions, mesurez le bienfait d'une gravure sur cire qui apporte à tout le monde cette œuvre vivante avec toutes ses couleurs orchestrales, tous ses accents et toute sa force persuasive.

Il ne s'agit pas de l'audition intégrale avec les soli vocaux et les chœurs. Cela viendra plus tard. Pour l'instant, voici le « Prélude », la « Cour des Lys », la « Danse extatique sur les charbons ardents », l'épisode de la « Passion » et celui du « Bon Pasteur ». Evidemment, il eût été intéressant d'ajouter à ces disques une notice explicative. Cette musique porte en soi un élément de mystère, de mysticisme et de magie qui exige quelques explications préalables. On aurait évité beaucoup de malentendus si l'on avait créé autour de ce chef-d'œuvre l'atmosphère exigée par le poème de d'Annunzio, mais malgré tout il y a assez de musique pure dans l'œuvre de Debussy pour intéresser profondément les auditeurs les moins initiés à ce troublant chef-d'œuvre. Ces fragments symphoniques ont été mis au point avec beaucoup de soin par l'orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire sous la direction de Piero Coppola pour qui le microphone n'a plus de secrets.

Autre geste artistique non moins courageux : l'édition de la *Troisième Symphonie* d'Albert Roussel (Pol). Cette œuvre créée en Amérique et introduite depuis peu dans nos concerts symphoniques s'est signalée à l'attention des connaisseurs par sa vitalité extraordinaire et par un équilibre nouveau dans la technique de son auteur. Albert Roussel. qui depuis longtemps semblait chercher son style, nous donne l'impression d'avoir trouvé une solution heureuse du problème. Voilà une œuvre réalisée avec une netteté de lignes et de volumes très remarquable. Sa sonorité est d'une couleur extrêmement fraîche et tous ses rythmes ont un relief exceptionnel. Ici également, le disque rendra les plus grands services à un ouvrage qui ne pourrait, par les moyens orchestraux ordinaires, accomplir son chemin dans le monde.

Il faut signaler également une jolie exécution de la *Symphonie en sol majeur* de Haydn, par l'orchestre du Conservatoire de Bruxelles, sous la direction de M. Defauw (C).

Autre réussite : la *Sonatine* de Ravel, exécutée par Alfred Cortot (Gr.). Cette œuvre délicieuse, qui contient en puissance tout le génie harmonique de l'auteur de *Daphnis*, reçoit ici un juste hommage. Elle est complétée par cette pièce éblouissante qui s'appelle *Les Jeux d'eau* (Gr.). Dans cette œuvre de piano, on trouvera la plupart des effets nouveaux qui ont marqué l'évolution de l'écriture du clavier depuis trente ans.

Pour les amateurs de bel canto, signalons le nouveau disque d'Yvonne Printemps, *Plaisir d'Amour*, où, avec un style discutable, la délicieuse cantatrice fait admirer une voix d'une fraîcheur et d'un éclat extraordinaires. Offrez également une place choisie à deux enregistrements de Kreisler, la *Jota* de Manuel de Falla, et la *Sérénade espagnole* de Glazounow (Gr.).

Enfin, écoutez les Abels détailler le *Beau Danube bleu* (Pol) avec des nuances vocales exquises et vous serez converti à la religion renaissante de la valse.

(Gr.) Gramophone ; (Pol.) Polydor ; (C.) Colombia.

LES MÉDECINS
LITTÉRATEURS

GRANDEUR ET SERVITUDE MÉDICALES (1), par le Docteur Gil Robin. — Le métier de médecin ennobli par l'art médical — ou, aussi bien, l'art ennobli par le métier, le dur métier qui est tout abnégation — quel champ pour le philosophe ! Et l'homme mis à nu par la souffrance et par la peur, quel matériau pour l'écrivain !

Le Docteur Gil Robin a observé, manié, soupesé cet homme, il a exploré ce champ.

Philosophe, il s'exprime par phrases courtes, musclées, nerveuses :

« Les plus grands, les plus humbles. Médecins de campagne. Médecins de quartier. Saint-Vincent-de-Paul de la médecine. Ils voient la misère de près. Ils la touchent. Ils la respirent. Ils embrassent en une journée toutes les forces de la vie... Nivellement merveilleux : ils auscultent la même pleurésie à la ferme et au château, à l'atelier, dans la mansarde, dans l'arrière-boutique ou dans la villa du petit rentier. Égalité, fraternité profondes. Chaque malade, pour le médecin, a la beauté d'un Rembrandt. Une main approche la lampe et baigne la pauvre face ravagée. Dans la pénombre de la pièce, s'agitent un père, une mère, des enfants. Tant de parents, tant d'intérêts, tant d'amour et tant de haine... On ne peut rien lui cacher. Il est le médecin de la famille... »

« Il n'a pas le temps. Il n'a jamais le temps... On ne le voit que sur les routes ou dans les cages d'escalier. Des kilomètres et des étages. Le seul travailleur ici-bas qui n'ait pas choisi — et pour cause — entre le jour et la nuit, entre la semaine et le dimanche. »

Conteur vigoureux, qui ne s'attarde pas à l'accessoire, le Dr Robin charge l'anecdote de montrer, en sa vivante réalité, un labeur dont nous ne savons pas assez qu'il touche parfois à la plus authentique sainteté.

L'un des principaux personnages de *Grandeur et Servitude Médicales* est surnommé le « Saint ». C'est un médecin de quartier. Il symbolise la bonté sans limites, le complet oubli de soi. Un autre, médecin en pays de montagne, symbolise le devoir, l'honneur médical. Mais ce ne sont point là de froids symboles. Les actions et les pensées de ces gens de bien sont choses vécues. On le sent, on en est sûr et, du reste, l'on retrouve de ces « choses » dans ses propres souvenirs, et de ces figures de dévouement, d'autant plus grandes et poignantes, dans l'éloignement des années, que, peut-être, l'on a le remords de ne les avoir point saluées, jadis, assez bas...

Le Docteur Gil Robin ira, avec son beau livre, droit au cœur de ses confrères, et il gravera, il doit graver, dans l'esprit du grand public, au moins cette question et cette réponse : Qu'est-ce que le médecin, sinon l'ami des mauvais jours !

LES COMPAGNES DE ROUTE (2), par le Docteur Augustin Alquier, lauréat des jeux floraux de France. — Ces compagnes, ce sont les poésies que le Docteur Alquier a composées sous toutes les latitudes et qui ont marqué « les étapes d'une carrière vagabonde ». En Judée, dans l'Inde, en Extrême-Orient, à la guerre, il a chanté ce qu'il voyait et, ce me semble, n'a chanté qu'en les aimant les images offertes à ses yeux ou inspirées à son imagination par le spectacle du vaste monde. Voilà, je crois, le grand secret de son charme qui est profond, et de l'émotion qu'il nous donne, qui est belle et noble. Il a aimé, fugitivement — le temps d'un regard — cette Béthléémite :

Le visage plus pâle et le profil plus pur
Que ses sœurs de Judée ou de la Samarie,
Cette femme portant la mitre de Syrie
Et le grand voile blanc des provinces d'Assur...

Au pays des Brahmes, il a aimé leur religion, en Indochine, la piété d'un Annamite, et le peuple Khmer disparu, le peuple qui construisit Angkor... Pour son Ode aux héros de la médecine coloniale, en partance pour les pays d'outre-mer après avoir fait leur devoir au front

Avec nos héros d'épopées,
Remparts vivants, saintes épées...

pour cette seule Ode, le Docteur Alquier mériterait l'admiration. Mais chaque poésie de son recueil, par quelque endroit, éveille en nous une résonance — piété, pitié, amour... — qui est sans doute ce que nous avons de meilleur. Cependant, il ne suffit pas, pour faire un poète, d'être sensible, le fût-on avec une rare délicatesse. Il faut encore donner à sa propre émotion une forme digne d'elle. Et cette forme est, chez le Docteur Alquier, strictement, purement classique. Qu'il soit loué de l'avoir adoptée. Lorsqu'un alexandrin bien frappé apporte à notre oreille une plénitude de satisfaction, c'est, décidément, dans sa juste cadence que nous apercevons le mieux la loi de la vraie poésie, cette éloquence harmonieuse.

TRÉPONÈME (3), par Marc la Marche. — Nous avions, dans un numéro déjà ancien, annoncé ce livre. Il justifierait une longue analyse. Plutôt que de tarder encore, disons, en quelques mots, tout le bien que, très chaleureusement, nous en pensons. *Tréponème* est une œuvre puissante, hallucinante comme un conte d'Edgar Poe : c'est le roman d'un Médecin surhomme qui a découvert le secret de manœuvrer le terrible spirille pour en faire à sa guise un agent créateur de Génies. Extraordinaire sujet, traité d'un style fort, et composé avec une adresse d'où résulte le maximum de « crédibilité » ! Il vous saisit dès le premier chapitre et ne vous lâche plus jusqu'à la fin.

RENÉ DE LAROMIGUIÈRE.

N. B. — Nous signalons avec plaisir à nos lecteurs que la « Revue des Indépendants » (143 *bis*, Promenade des Anglais à Nice) va faire paraître une *Anthologie littéraire du corps médical*, ouverte à tous les praticiens littérateurs.

---

(1) Aux Éditions Flammarion.
(2) Éditions de la « Revue des Poètes ».
(3) Éditions de la Jeune Académie.

CONFORT ET...

ÉLECTRICITÉ

Lorsqu'on jette un regard sur le passé, on est fort tenté de croire que le confort appelé moderne n'est pas né d'hier. Les ruines exhumécs à Pompéi, les auteurs latins nous apprennent en effet qu'un grand nombre de maisons de la Rome impériale possédaient déjà des toilettes à eau courante, des bains munis d'une installation d'eau chaude et froide et que l'hypocauste romain était un système remarquable de chauffage.

Ces vestiges du passé commanderaient par conséquent la plus grande modestie, si nous n'étions parvenus à asservir l'électricité qui, pourvoyant à tout, nous permet maintenant d'atteindre à la notion la plus récente et la plus parfaite du confort.

Le problème de la distribution d'eau chaude, en particulier, qui n'avait reçu que des solutions imparfaites, se trouve définitivement résolu par l'emploi du chauffe-eau électrique à accumulation.

Le chauffe-eau électrique substitue à la distribution collective qui s'adaptait mal à notre tempérament essentiellement individualiste, la distribution par appartement qui supprime les ennuis et les difficultés provoqués par le comptage ou les évaluations forfaitaires.

Le principe de l'appareil repose sur l'échauffement lent d'une quantité d'eau, proportionnée aux besoins journaliers, dont la température se maintient ensuite constante grâce au calorifuge qui entoure le réservoir.

Les avantages d'une répartition de la période de chauffe sur un assez grand nombre d'heures sont les suivants :

La puissance de l'appareil étant d'autant plus faible que cette période est étendue, les frais de raccordement électrique sont réduits au minimum et il n'est pas rare que les appareils de contenance moyenne puissent être branchés sur le circuit lumière.

Le chauffage de l'eau pouvant se faire en dehors des heures de pointe des usines de production d'énergie électrique, l'appareil ne consomme que du courant vendu par le secteur à un prix très réduit. La production d'eau chaude obtenue par ce procédé est donc parfaitement économique (un bain revient à 2 fr. 20 à Paris, au tarif de nuit).

Quelle maîtresse de maison n'a souhaité cent fois de posséder chez elle une pareille source de confort !

Le chauffe-eau électrique permet d'avoir à sa disposition, à tout moment et à tous les postes d'eau alimentés par l'appareil, l'eau chaude nécessaire aux besoins journaliers ; grâce à l'épaisse enveloppe calorifuge, l'eau se maintient, en effet, à une température constante, généralement comprise entre 70 et 95°, suivant le réglage du thermostat.

Les tarifications en vigueur sur certains secteurs et qui ne font pas intervenir l'heure d'utilisation, permettent, en outre, de laisser l'appareil constamment en circuit ; l'eau froide est alors chauffée au fur et à mesure de son introduction dans le réservoir, ce qui présente trois gros avantages :

La capacité du chauffe-eau peut être, sans inconvénient, inférieure à la quantité d'eau chaude nécessaire journellement et l'appareil peut ainsi se placer dans les salles de bains et dans les cuisines les plus exiguës. La puissance nécessaire est diminuée dans les mêmes proportions. L'eau soutirée en fin de journée est rigoureusement à la température désirée.



Photo O'Doyé.

SALLE DE BAIN ÉQUIPÉE AVEC UN CHAUFFE-EAU ÉLECTRIQUE A ACCUMULATION. LE DÉCORATEUR A JUDICIEUSEMENT CHOISI L'EMPLACEMENT DE L'APPAREIL. UNE PORTE, OUVERTE ICI, LE SOUSTRAIT ORDINAIREMENT AU REGARD. (APPARTEMENT DE M. L., A PARIS. MM. PERRET, ARCHITECTES.)

Enfin, il ne faut pas oublier que le fonctionnement, entièrement électrique, de cet appareil, permet de le placer dans n'importe quel local, même dépourvu de toute ventilation.

Le chauffe-eau électrique est un appareil propre qui n'altère pas le décor de la pièce qui le reçoit — et c'est là un gros avantage au point de vue économique — ; il est en outre parfaitement hygiénique, d'une grande commodité d'emploi et d'entretien presque nul. Nul doute que ne se répande rapidement l'usage d'un appareil qui résout d'une façon particulièrement élégante le problème délicat de la distribution d'eau chaude dans un intérieur moderne.

F. Carrel,

licencié ès sciences, ingénieur E. S. E.

Pour toute installation éventuelle à Paris (intra-muros), MM. les abonnés de la C. P. D. E. peuvent obtenir tous renseignements complémentaires auprès des ingénieurs spécialisés du Bureau d'Informations de la Compagnie Parisienne de Distribution d'Électricité, 11, boulevard Haussmann (tél. : Taitbout 66-60), qui leur réserveront toujours le meilleur accueil. Référ. : S. A. 10. B. 1.

N. B. — Le cliché que nous avons reproduit dans Art et Médecine de février (page 47 : "*La Cuisine Moderne*") était dû à l'obligeanee de M. Barret, architecte-décorateur.

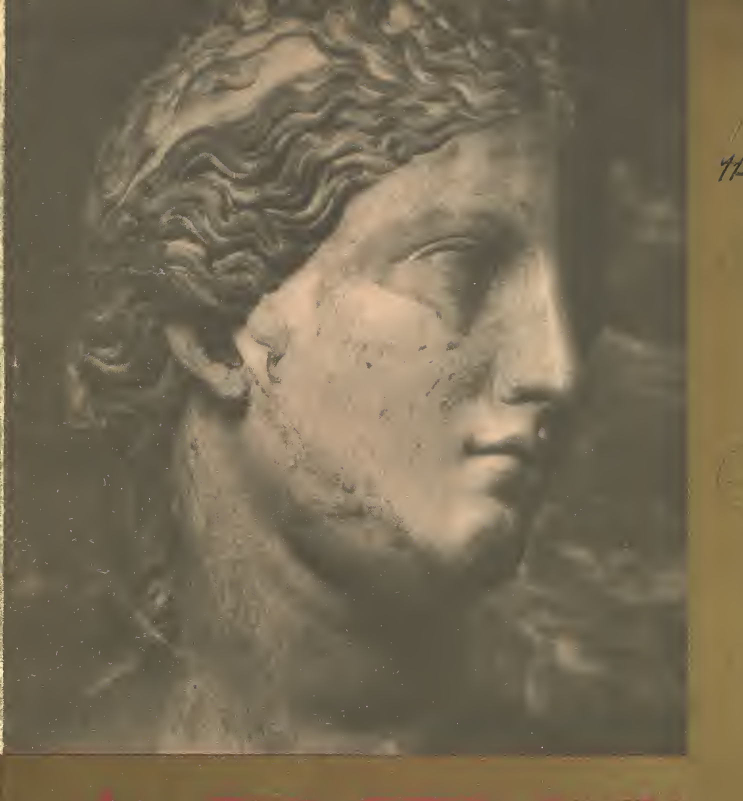


Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT. R. C. Seine 2.514
Imprimerie Kapp, 130, rue de Paris, Vanves.


PROVITOL
DU DOCTEUR DEBAT
Germe de blé traité et stabilisé
Extrait de carottes stabilisé
Orthophosphoglycérates α & β de Ca.
Association Vitaminée
la plus complète, la plus puissante
Stimule la nutrition
Facilite l'assimilation
Favorise le développement
Augmente les forces
Réveille l'appétit
PROVI
DU DOCTEUR
Le plus puissant
des fonctions de la
Contient à l'état
mines d'entretien, de
de développement et de
aux maladies
PRIX : 9.50 LA
LABORATOIRES DU DOCTEUR
60. RUE DE PRONY — PARIS —
STRIBICK, FALLY & Cie CLICH

MAI

1932



ART ET MÉDECINE

DIRECTEUR DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT

l'Anti-virusthérapie

Traitement des Infections de la peau et des muqueuses

Les Antiseptiques

Les Antiseptiques sont irritants et plus dangereux qu'efficaces, car : " les microbes ne sont tués que par des doses franchement toxiques pour l'organisme " (WRIGHT).

Les Vaccins

Les vaccins généralement douloureux, quelquefois sans effet, provoquent souvent des réactions locales, et même générales, très violentes.

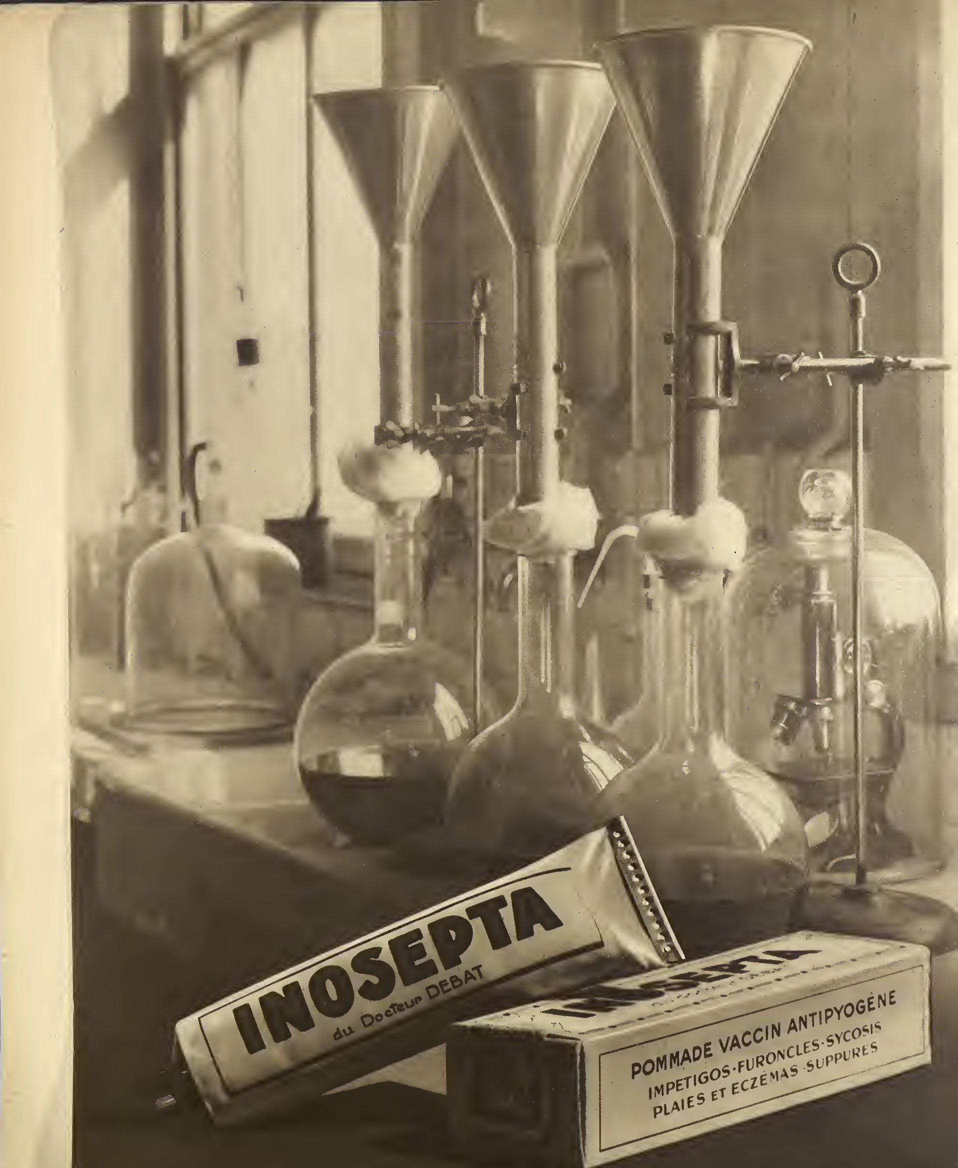
Les Antivirus

Les Antivirus activent la réaction de défense personnelle du sujet, sont toujours inoffensifs et possèdent une activité remarquable.

Dans toutes les infections de la peau et des muqueuses le traitement par les Antivirus est préférable à tout autre



Photo Régis Lebrun.


INOSEPTA
du Docteur DEBAT
INOSEPTA
POMMADE VACCIN ANTIPYOGÈNE
IMPETIGOS · FURONCLES · SYCOSIS
PLAIES ET ECZÉMAS · SUPPURES

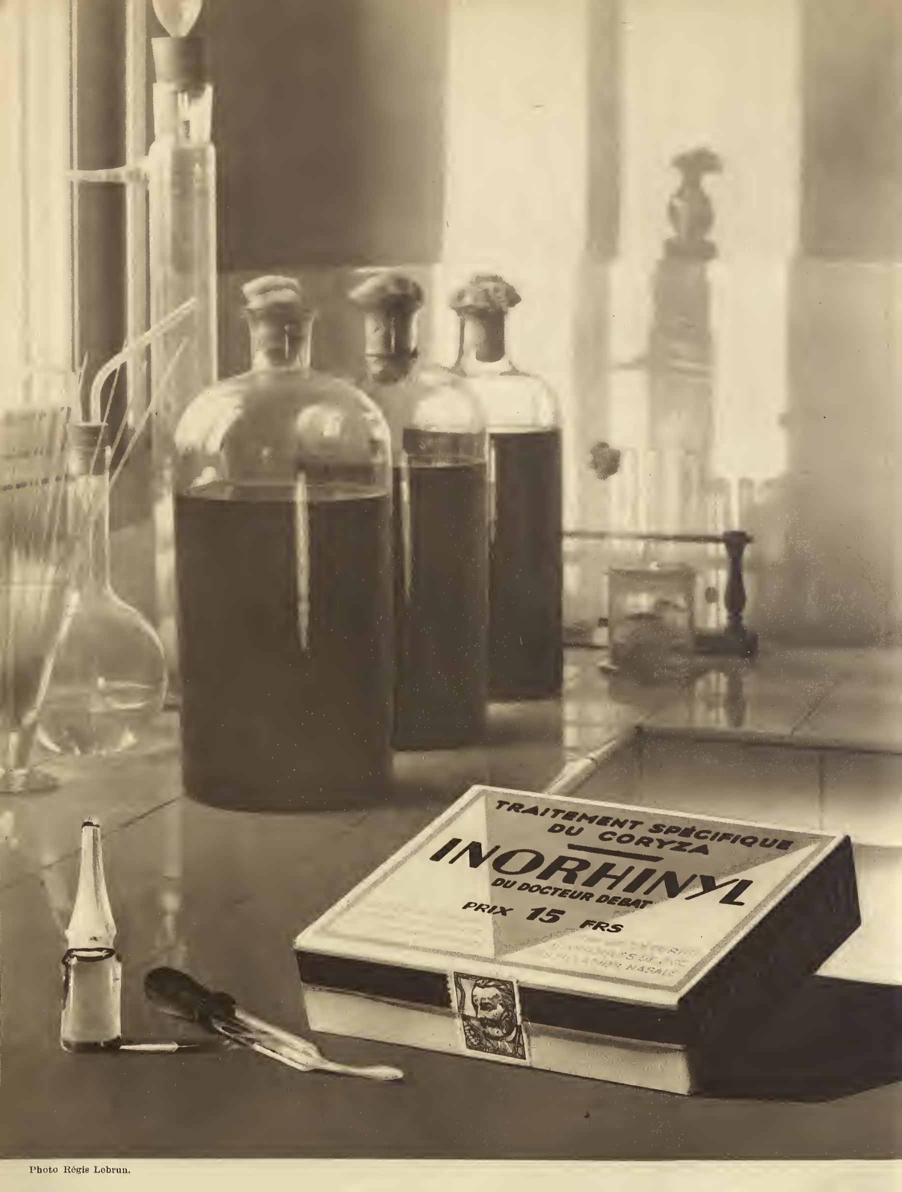


Photo Régis Lebrun.



Photo Régis Lebrun.



SOMMAIRE

MAI 1932

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Prony

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ETRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS.

ART ET MÉDECINE



À Mon Ami
Le Dr Dartigues
en souvenir de nos
Causeries médicales de jadis.
Affectueusement
E. Branly

UN PHYSICIEN GÉNIAL DOCTEUR EN MÉDECINE

LE PÈRE DE LA T. S. F.

ÉDOUARD BRANLY

PAR LE DOCTEUR DARTIGUES

La médecine a ses grands écrivains et philosophes, ses poètes, romanciers, dramaturges, historiens ; ses orateurs, peintres, sculpteurs, musiciens, archéologues, tragédiens. Elle a aussi, en dehors de ses savants spéciaux en clinique et thérapeutique, ses grands scientifiques : biologistes, naturalistes, physiciens, chimistes...

Je parlerai ici du plus grand : *Branly*.

Un vaisseau dans l'aveuglement de la nuit terrible sur la mer furieusement soulevée, exhale la détresse de sa charge humaine menacée de sombrer aux abîmes en une horreur désespérée...

Loin de tout secours, au fond des steppes infinis, ou dans la mouvante et ardente étendue des sables illimités, ou sur le désert figé d'un pôle glacé, un groupe misérable est sous la menace d'une implacable perdition...

L'issue d'un événement qui passionne l'univers est attendue par le monde haletant de la connaître...

Et voilà que vole au secours, sur les houles écroulées, à travers les espaces gelés ou brûlants, l'homme vers son semblable ; et voilà que la nouvelle fait communier toute la terre dans la simultanéité d'une même connaissance qui retentit dans l'esprit d'un milliard d'individus, comme dans un unique et immense cerveau...

Et encore, au même instant, des plus vastes palais des villes aux plus humbles chaumières, une même parole ou subjugue, ou captive, ou exalte, ou instruit, une même voix ou charme, ou berce, ou ravit, un même orchestre fait retentir l'océan de ses rythmes sonores aux oreilles des êtres dispersés...

Et encore, à des milliers et milliers de lieues se transmet une immédiate image par la photographie à distance...

Information, verbe, mélodie, suavité sonore des instruments, transmission des images, et même direction lointaine des mécanismes dans le ciel ou sur la mer, tout cela se réalise à travers l'espace invisiblement et sans autre lien que les vibrations des ondes éthérées parce qu'un génie parmi les plus grands que la terre ait portés, en une découverte initiale et sans précédent que de grandes intelligences savantes appliquèrent en des réalisations pratiques, par sa réflexion attentive devant les instruments dans le silence du laboratoire, alors qu'au dehors gronde la fourmilière bruyante et frénétique de la ville éternellement en rumeur, et par l'observation obstinée de phénomènes physiques, a trouvé la solution d'un problème dont les conséquences sont incommensurables et du même coup a fait bondir la puissance humaine à des altitudes presque inconcevables.

Transmettre l'appel du secours à la face du destin qui semblait inexorable, faire savoir l'immédiate nouvelle, frapper collectivement les esprits par la parole en gestation, enchanter les cœurs innombrables sous une même mélodie ou un même embrassement musical, c'est faire communier les intelligences, les âmes et les cœurs de l'homme si petit sur la terre mais devenu subitement prodigieux parce qu'il s'agrandit de pouvoir éprouver, savoir, comprendre, connaître, pleurer, rire dans une communion simultanée universelle.

L'homme qui a pu par sa découverte produire ce miracle dont le songe seul pouvait paraître insensé, a fait franchir le plus grand pas vers la *solidarité* de l'humanité, puisqu'elle a fait de toutes les cellules humaines animées éparses sur le globe, un être collectif et centralisé par une métamorphose et une synthèse uniques...

Que tous les peuples s'honorent qu'un tel génie se soit élevé parmi les enfants des hommes dont il est une des plus hautes expressions spirituelles. Vainqueur de la matière, passant à travers les murailles les plus épaisses, survolant, impondérable, les espaces imbornés, Branly est peut-être l'homme qui nous a donné la preuve la plus profonde des possibilités indéfinies de l'ascension sans fin de notre pauvre nature vers les sphères les plus divinement sublimes.

Voilà ce qu'on peut réellement conclure, quand on pense à cette personnalité qui, finalement, a surhumanisé l'individu dans son effort, l'a groupé dans sa collectivité unifiée au suprême degré.

Tous ceux qui sont plongés dans cette féerie des yeux et cette joie de l'esprit, offertes par cette éblouissante revue, connaissent certainement le nom de Branly. Mais tous savent-ils que Branly est aussi un des nôtres, docteur en médecine ? Peut-être pas, comme beaucoup ignoraient que Clemenceau le fût aussi.

Mais que de gens, dans les foules ininstruites, ignorent ce nom ! Dans leur naïveté ignorante, les noms des vedettes cinématiques ou théâtrales, qui ne méritent que très peu l'appellation d'*étoiles* pour leur médiocre apport de lumière, les noms de romanticules pour concierges, occupent la place où devrait être l'esprit de ces vraies valeurs. Certes, je suis de ceux qui sont assez ouverts et bienveillants pour savoir que tout le monde peut être utile ici-bas et que celui qui fait rire ou distrait la foule par des sujets sans consistance et sans grand intérêt, remplit un rôle qui peut être bienfaisant, car l'humanité qui rit se détend de la peine laborieuse, car la pensée du mal s'éloigne des cerveaux en gaîté et des cœurs en liesse, car la parole mauvaise ne s'échappe pas des bouches ouvertes par la joie et le rire déchaîné. Je le sais, et je rends grâce à ceux qui ont le pouvoir reposant de faire que nos âmes, durant quelques moments, soient moins soucieuses, en défronçant nos fronts et détendant nos traits.

Mais enfin, quelle injustice pour ceux dont les bienfaits sont cependant incomparables ! C'est que la foule se presse vers les tréteaux en vue, pleins de bruit et de vaine ou puérile agitation, tandis que les sommets de l'esprit humain travaillent dans la solitude du laboratoire ou du cabinet, absorbés qu'ils sont dans la tension de la recherche de la vérité et dans la révélation de la découverte.

Je tiens à dire ceci pour une protestation contre la vanité des fantoches et l'infirmité spirituelle des foules ignares. Mais pour les lecteurs d'*Art et Médecine* que Debat a groupés en une nombreuse et grandiose élite intellectuelle, je désire faire connaître davantage cette exceptionnelle figure de Branly, scientifique et médicale, dont nous devons recevoir, nous, médecins, les reflets de gloire.



NOS MARCHES DE L'EST
LA SARRE

PAR DÉSIRÉ FERRY

LA MINE DE CAMPHAUSEN, L'UNE DES MINES DE LA SARRE. ELLES S'ÉTENDENT, AU TOTAL, SUR 20 KILOMÈTRES DE LARGE ET 50 DE LONG.

La Sarre, à la limite Nord-Est de notre sol national, c'est encore la Lorraine. Ce petit territoire, aux confins des pays allemands, fut toujours disputé par deux civilisations.

Son histoire est celle du va-et-vient de notre frontière, tantôt portée en avant vers le Rhin, tantôt en repli vers la Moselle.

Quelle destinée tragique, celle du peuple lorrain, placé sur la route des invasions ! Il a souvent changé de maîtres. Périodiquement, il a subi, sans plier, l'occupation étrangère, la conquête et la servitude. Il a connu les plus terribles drames de conscience. Il a vu, au cours du siècle dernier, les deux étapes de la poussée allemande vers l'ouest.

En 1815 et en 1871, une partie de ses habitants a préféré quitter la terre natale plutôt que de vivre sous la domination prussienne.

Malgré l'effort de germanisation, malgré la masse des immigrés, il a toujours conservé dans la bourgeoisie des villes et dans les campagnes agricoles, un faisceau irréductible de familles qui gardent la tradition et le culte de la France.



SARREBRUCK, VU DU WINTERBERG. CETTE VILLE IMPORTANTE EST FORMÉE D'UN VIEUX QUARTIER GROUPÉ AUTOUR DU CHATEAU EN PARTIE DÉTRUIT, ET DES QUARTIERS SAINT-JEAN, DE MALSTATT-BURBACH ET DE SAINT-ARNUAL.

Les temps plus heureux sont venus. La victoire de 1918 a, suivant le mot du Président Wilson, réparé le tort causé à la France en 1871, mais elle n'a pas réparé celui qui lui avait été causé en 1815. Les territoires naguère français n'ont pas été rétablis dans leur état antérieur. Pourquoi cette demi-mesure ? Y a-t-il donc, en matière internationale, prescription pour l'injustice, après qu'un demi-siècle s'est écoulé ?

Nos compatriotes qui, depuis notre retour en Sarre, y sont installés, s'indignent souvent de l'ignorance et même de l'indifférence manifestée par la plupart des Français à l'égard du problème sarrois.

Qui donc, chez nous, s'en préoccupe ? En dehors de quelques spécialistes, comme le commandant Lanrezac qui dirige avec ferveur la *Société des Amis de la Sarre*, et Jean Revire (pseudonyme sous lequel se cache un patriote averti) qui s'efforce de faire connaître l'état d'esprit des Sarrois, il y a cependant beaucoup de Français, désireux de s'intéresser à ce problème, et qui, souvent mal renseignés, ne se rendent pas exactement compte de ses données.

Il faudrait tout de même que, chez nous, on prît intérêt à la question sarroise — au moins autant qu'en Allemagne — où elle suscite, grâce à la propagande nationaliste, de violentes passions.

Le « Territoire de la Sarre » a été une création du traité de Versailles, qui

A SARREBRUCK, LE PONT BISMARCK. LA VILLE EST GÉNÉRALEMENT SÉVÈRE, VOIRE TRISTE, SURTOUT DANS SES LONGS FAUBOURGS. VOICI POURTANT UNE AGRÉABLE COURBE DE LA SARRE, BORDÉE D'ORMEAUX ET DE PELOUSES.



Photos Kollar.

a réuni « des cercles » (circonscriptions administratives) de la Prusse rhénane et du Palatinat bavarois.

Il offre cette double caractéristique d'être le seul territoire gouverné par la Société des Nations, et de ne pas avoir encore un statut politique définitivement fixé.

En janvier 1935, ses habitants décideront, par un plébiscite, s'ils désirent conserver le *statu quo*, ou s'ils préfèrent que leur pays retourne à l'Allemagne, ou qu'il soit réuni, comme autrefois, à la France.

L'attente de cet événement attire sur ce petit pays, qui mesure moins de 2.000 kilomètres carrés, l'attention internationale, que ne lui avait jamais value son importance économique, pourtant considérable.

Le Territoire de la Sarre a été créé, au lendemain de la guerre, pour

réparer les dommages causés à la France. Malgré la demande de nos négociateurs, le Conseil des Trois, devant l'attitude intransigeante du Président Wilson, avait refusé de rendre la Sarre à la France.

On n'a tout d'abord réglé que le préjudice récent : la destruction systématique de nos charbonnages du Nord par les Allemands. Le Traité de Versailles nous a remis, en toute propriété, et quittes de toutes dettes et charges, les houillères du bassin de la Sarre.

Afin de permettre leur exploitation en toute tranquillité, dans l'atmosphère de neutralité nécessaire, le Traité décide que, durant 15 années, à partir du mois de janvier 1920, le territoire sera placé sous l'autorité de la Société des Nations, qui déléguera, pour le gouverner, une commission internationale, composée de cinq membres, dont un représentant local.

Ainsi a été constituée, en 1920, une unité administrative nouvelle, englobant 260 communes.

Le territoire, tel qu'il a été fixé, comprend dans son étendue les houillères (autrefois mises en exploitation par l'Empire français) et aussi les cantons habités par le personnel des mines et des usines.

Si la Sarre a été séparée de la France un demi-siècle avant l'Alsace et la Lorraine, il y a des liens historiques, des souvenirs anciens qui se sont maintenus dans la population autochtone.

Ces liens étaient si évidents que les Alliés, en 1814, avaient maintenu à l'intérieur de notre frontière la partie sud et la partie ouest du territoire actuel.

UNE PARTIE DU PORT, ENTRE LE VIEUX PONT ET LE PONT FRÉDÉRIC. C'EST UN ANCIEN BRAS DE LA SARRE QUI A ÉTÉ BARRÉ ET AMÉNAGÉ POUR LE CHARGEMENT DU CHARBON, UN BAS-FOND QUI SERAIT MÉLANCOLIQUE SI LE MOUVEMENT DES PÉNICHES NE LUI DONNAIT SON ANIMATION ET L'EAU, MÊME AUSSI CALME, SA VIE ET SES LUEURS. IL EST A NOTER, D'AILLEURS, QUE CE QUI CARACTÉRISE LE MIEUX SARREBRUCK, C'EST LE TRAVAIL, PAR ENDROITS PRESQUE FÉBRILE





otos Kollar.

UNE AGRÉABLE TACHE DE LUMIÈRE, AU MOINS PAR BEAU TEMPS, DANS LA CITÉ INDUSTRIELLE : C'EST LA PLACE SAINT-LOUIS, DANS UN QUARTIER QUI OFFRE AU TOURISTE, OUTRE L'ÉGLISE PROTESTANTE SAINT-LOUIS, CONSTRUITE EN 1775, QUELQUES VIEILLES MAISONS DE NOBLE ALLURE, ENTRE AUTRES, CETTE DEMEURE BATIE PAR STENGEL AU XVIIIe SIÈCLE. ELLE EST D'AUTANT PLUS REMARQUABLE QUE, SEULE, LE TEMPS L'A RESPECTÉE. ELLE N'A ÉTÉ L'OBJET D'AUCUNE RESTAURATION.

En 1815, après les Cent Jours, Waterloo et le second Traité de Paris, cette frontière a été perdue.

Les mines de Sarrebruck et de Sarrelouis nous étaient enlevées. On ne tenait pas compte que Sarrelouis était une ville fondée en 1680 sur les plans de Vauban, quand Louis XIV organisait le Nord de la Lorraine et qu'une colonie de Français (dont les habitants de la région portent encore les noms) s'efforçait de fonder une nouvelle province.

En 1815, la Prusse était par les soins de l'Angleterre (qui s'en défend encore) installée sur la rive gauche du Rhin et ses troupes en Sarre, « les uhlans à trois étapes de Paris ».

Après un siècle d'éloignement, la France est revenue sur les bords de la Sarre.

Elle y a été accueillie par des manifestations de sympathie. Des milliers de demandes ont été déposées par les Sarrois pour obtenir la nationalité française.

Tout cela aurait dû décider les Alliés à admettre le retour pur et simple de la Sarre dans la communauté française.

Du moins, la France garde, avec les mines, une situation dominante.

Depuis dix ans, la propagande allemande s'efforce de combattre notre influence en Sarre.

Tout a été entrepris pour préparer le retour de l'Allemagne. Nous

avons dû consentir le retrait de nos troupes et renoncer à la Présidence de la Commission de Gouvernement.

Cependant l'État Sarrois s'est peu à peu constitué, avec ses organes, sa gendarmerie, son drapeau national.

Aujourd'hui, quel est l'état d'esprit des Sarrois, trois ans avant le plébiscite ? Peut-on connaître leurs tendances, prévoir leur orientation ?

L'opinion sarroise a subi des fluctuations diverses. C'est ainsi que



Photos Kollar.

LE " NEUES RATHAUS " (NOUVEL HOTEL-DE-VILLE, CONSTRUIT EN 1900), QUE L'ON VOIT ICI, EST L'UN DES MONUMENTS DE SARREBRUCK QUI MÉRITENT UNE VISITE. C'EST L'IMITATION FIDÈLE ET, EN SOMME, HEUREUSE, DU STYLE GOTHIQUE ALLEMAND DU XVe SIÈCLE. A L'INTÉRIEUR, LA SALLE DES FÊTES EST ORNÉE D'UNE INTÉRESSANTE FRESQUE DE WRAGE. A DROITE, L'ÉGLISE SAINT-MICHEL. AU BAS DE L'ESCALIER, SUR UN PILIER, L'ON DISTINGUE NETTEMENT LA CROIX GAMMÉE D'HITLER!

L'UNE DES VIEILLES RUES DE SARREBRUCK, AU DÉTOUR DE LAQUELLE L'ÉGLISE DU CHATEAU ÉLÈVE SON CLOCHER BULBEUX, PAREIL A BEAUCOUP DE CLOCHERS DU TERRITOIRE SARROIS. PEU A PEU, LE TEMPS FAISANT SON ŒUVRE, DES IMMEUBLES MODERNES S'INTERCALENT PARMI LES MAISONS BASSES QUI SONT COMME CELLES D'UN VILLAGE ET QUI POUR LA PLUPART N'ONT CHARME NI PRESTIGE.



Photos Ko

l'introduction du franc, d'abord favorable (au moment de la chute du mark), a causé là-bas de grandes inquiétudes (au moment de la crise financière en 1925-1926).

Mais du jour où des conversations ont été engagées pour trancher avant 1935 le sort du Territoire, les Sarrois ont réfléchi au lendemain. Ils ont pris conscience des avantages de leur situation présente.

La propagande pangermaniste qui s'est toujours exercée, avec de puissantes ressources, en s'appuyant sur les fonctionnaires allemands, les industriels, les secrétaires de syndicats socialistes, ont longtemps convaincu les Sarrois que le retour de leur pays au Reich était fatal, inévitable.



LA PLACE DU MARCHÉ, AVEC SON ÉLÉGANTE FONTAINE DE STENGEL. C'EST UN LIEU ÉMOUVANT — OU QUI DOIT L'ÊTRE — POUR TOUT VISITEUR FRANÇAIS. PAR LA ONT DU PASSER LES ARMÉES D'INVASION QUI TOUTES PRIRENT, POUR MARCHER A LA CONQUÊTE DE LA TERRE DE FRANCE, PAR LE VIEUX PONT TOUT PROCHE, L' " ALTE BRUCKE ", CONSTRUIT EN 1549 ET QU'EMPRUNTA CHARLES-QUINT TROIS ANS PLUS TARD. EN BAS, LE SARREBRUCK DU XV[e] SIÈCLE.



Photos Kollar.

SUR LA ROUTE DE SARREBRUCK A TRÈVES, METTLACH, SUR LA SARRE, ET SA FABRIQUE DE FAIENCES ET DE MOSAIQUES. METTLACH EST UN CENTRE DE CHARMANTES EXCURSIONS : LES RUINES DU CHATEAU DE MONTCLAIR, QUE CONSTRUISIT EN 1180 ARNOLPHE DE WALECOURT, LA CLEF, LE LUDWINUSBERG, ETC... PAR DES SENTIERS FORESTIERS, L'ON ACCÈDE A DES SOMMETS DE FAIBLE ÉLÉVATION, D'OU L'ON DÉCOUVRE NOMBRE DE TRÈS BEAUX PAYSAGES, CEUX, NOTAMMENT, DE LA VALLÉE DE LA SARRE.

Au moment des fêtes du millénaire rhénan en 1925 et de la crise du franc en 1926 (qui coïncidait avec le triomphe du mark-or), il était permis de considérer la question sarroise comme réglée d'une façon certaine dans le sens du rattachement à l'Allemagne.

Mais la crise économique avec le chômage, en s'abattant sur l'Allemagne, a renversé la situation. Les mineurs et les ouvriers ont compris que le retour de la Sarre au Reich aurait pour conséquence d'augmenter le chômage dans les mines sarroises qui occupent environ 60.000 mineurs et font vivre 180 à 200.000 personnes, le quart de la population du territoire.

Dans toutes les classes de la population, chacun s'est rendu compte que le rétablissement de la souveraineté du Reich entraînerait des conséquences économiques redoutables (le retour au mark dont le sort est incertain, la suppression de la barrière douanière entre l'Allemagne et la Sarre, qui protège le travail sarrois contre l'invasion des produits allemands). On a vu apparaître à l'horizon « le spectre du chômage ».

La crainte de la misère fait, en ce moment, pencher une notable partie de la population pour le maintien du *statu quo*, pour la prolongation indéterminée du Gouvernement de la Société des Nations.

Mais, si évidents que soient ces faits, qui comptent pour une population réaliste comme celle du Territoire, il y a des éléments d'ordre psychologique qui interviennent, et qui peuvent l'emporter sur les intérêts matériels les plus certains : il faut compter avec l'exaltation du sentiment allemand dans la population immigrée, devenue la plus nombreuse depuis le développement des mines et de la grande industrie.

Rien ne permet encore de prédire à coup sûr le résultat du plébiscite prévu pour l'année 1935. Tout porte à croire qu'il pourrait à l'heure actuelle se prononcer en faveur du *statu quo*, qui procure aux Sarrois tant d'avantages et les dispense des lourdes obligations qui pèsent sur les citoyens des grandes nations.

Si les événements permettent d'aboutir, dans trois ans, à cette solution, il faudra s'en réjouir. Le maintien de l'union douanière de la France avec la Sarre est indispensable pour leur double vie économique. D'autre part, l'existence d'un État neutre, à un point sensible de notre frontière de l'Est, serait pour l'Europe une solide garantie de paix.

Henri Ferry

DÉTAILS D'ARCHITECTURE DE LA FAIENCERIE DE METTLACH. CETTE CÉLÈBRE FABRIQUE EST BATIE SUR L'EMPLACEMENT D'UNE ABBAYE DE BÉNÉDICTINS FONDÉE AU VII[e] SIÈCLE, DÉTRUITE PENDANT LA GUERRE DE TRENTE ANS, ET DONT IL NE RESTE QU'UNE TOUR. LE BATIMENT CENTRAL A ÉTÉ ÉDIFIÉ EN 1737. UN MUSÉE ATTENANT CONTIENT DES PIÈCES ANCIENNES PARMI LESQUELLES L'ON REMARQUE SURTOUT CELLES DE L'ILLUSTRE BERNARD PALISSY ET DU GRAND PORCELAINIER ALLEMAND BOETTCHER.





LA SARRE APRÈS METTLACH. C'EST L'UN DES MAGNIFIQUES PAYSAGES QUI S'OFFRENT A LA VUE, DU HAUT DES COLLINES QUI AVOISINENT CETTE VILLE. LA CAMPAGNE SARROISE EST D'UN PITTORESQUE TRÈS PARTICULIER. LA FORÊT COUVRE LE TIERS DU TERRITOIRE. AVEC LA SAPINIÈRE, LE HÊTRE SURTOUT Y ABONDE, PLANTÉ EN QUINCONCE. LE SILENCE EST LA MAJESTUEUX, SANS MÊME UN CHANT D'OISEAU.

RECONNAISSANCE DE L'EST

PAR ANDRÉ THERIVE

Le samedi de Quasimodo, l'an mil deux cent quarante-huit, le comte de Salebruche décida d'accompagner le sire de Joinville à la Croisade et de partager avec lui les frais de location d'un navire chez des armateurs marseillais.

En ce temps-là Sarrebrück s'appelait en français Salebruche et n'était considéré que comme un fief ardennais.

L'idée de nation (et celle de race moins encore) n'habitait pas les cervelles des hommes. La rivière de Sarre coulait tranquillement du mont Donon à la Moselle, sans prévoir que son cours serait coupé par tant de frontières, unissant la ville césarienne de Trèves à un gentil vallon des Vosges qui n'est pas moins romain, car il s'appelle le Valérysthal !...

Aujourd'hui il est plus difficile de descendre ses rives qu'à l'époque féodale. Il y a moins de forêts, plus de douaniers, infiniment plus de cheminées ; mais il y a toujours cette couleur bitumineuse de la terre, cette noirceur des sapins, cette propreté des maisons peintes, qui annoncent l'Europe centrale, au sortir de la Lorraine pâle, aux courbes molles, aux maisons négligées... Le fumier devant les portes dure jusqu'à Saint-Avold, lorsqu'on arrive de Metz. On franchit en voiture ces vastes cirques boisés où le décor est composé fort savamment de portants en bon équilibre, de toiles de fond infinies, et où l'on fait lever, hélas ! le souvenir des premiers combats de 70, les seuls où nos armes aient remporté quelques succès. De minuscules cimetières dorment autour de monuments démodés, dans des bouquets d'arbres, derrière des grilles rouillées : juste la place d'un calvaire de carrefour, d'une croix de mission. Quand on pense aux immenses



LES MINES DE VELSEN, L'UNE DE CES RICHESSES NATURELLES DONT LA POSSESSION FAIT NAITRE TANT DE CONVOITISES. LE CHARBON DE LA SARRE, DÉCOUVERT AU XVe SIÈCLE PAR LES PAYSANS, A PLUSIEURS FOIS, DEPUIS, CHANGÉ DE MAITRES. IL DEVINT AU XVIIIe SIÈCLE PROPRIÉTÉ DU PRINCE DE NASSAU QUI EN ORDONNA L'EXPLOITATION MÉTHODIQUE. PLUS TARD, L'EMPIRE FRANÇAIS AMÉLIORA GRANDEMENT CELLE-CI. EN 1815, LES MINES PASSÈRENT A L'ÉTAT PRUSSIEN. DEPUIS 1820, LA FRANCE LEUR DONNE LE PLUS REMARQUABLE ESSOR.

nécropoles, à ces casernements de morts qui couvrent, noirs et blancs, les plaines de Verdun !...

La ville de Salebruche (j'y tiens) a décuplé sa population depuis vingt ans, tous les dictionnaires en font foi ; malgré des faubourgs sombres et maussades, elle ressemble aujourd'hui à n'importe quelle ville du Palatinat voisin ; avec cette différence que les agents de police commencent à être un peu débraillés, au contact des fonctionnaires venus de l'Ouest, qu'il y a quelques boutiques où l'enseigne n'est pas peinte directement sur la muraille, et qu'enfin les prix sont affichés en chiffres qui, Dieu merci, représentent des francs. Diantre ! si c'était des marks, on n'y vivrait que millionnaire. Un mendiant se promène dans les rues, portant au cou un écriteau calligraphié (Armer Blinde). Les écoliers ont déjà des casquettes multicolores, mais ne les bahutent pas, comme à Metz, et n'ont garde de casser la visière. Les autos indigènes, en désespoir de trouver un indicatif assez clair dans les lettres de l'alphabet, arborent un SAAR en toutes lettres, sans quoi l'S les ferait croire suédoises : mais il y a autant de D (Allemagne) et de L (Luxembourg) que de F (France) sur l'arrière des garde-boue.

Et aussitôt qu'on abandonne la capitale du *Gebiet* pour le Nord ou l'Est, soit qu'on attaque la petite « Forêt Noire » qui domine Sarrebourg, soit qu'on se dirige vers Casseloutre (ainsi nos aïeux appelaient Kaiserslautern) le romantisme allemand s'empare en despote du paysage. Si c'est l'hiver, la neige a l'air plus épaisse, les chevaux s'attellent à des traîneaux, les serveuses portent déjà des tresses ; si c'est l'été, des touristes se montrent par bandes, avec un sac énorme sur les épaules et pas de chapeau, sinon un feutre orné de plumes, — les genoux découverts, l'alpenstock en main, douze insignes sur la poitrine, et le chœur de leur *Verein* (à quatre voix) plein le gosier.

En France on les croirait chasseurs de casquettes. Là-bas, ce sont des ouvriers ou des

commis qui jouent aux montagnards. Ils vont planter sur un sommet de cinq cents mètres la bannière de leur corporation, communier avec la Nature et se convaincre que la race a gardé son dynamisme (*etwas Dynamismus*) en face du statisme (*Statismus*) de ces sortes de Belges ou de Lorrains qui les entourent, et qui se contentent de jouer aux cartes. Le décor d'Eviradnus, pour ne pas dire des Nibelungen, est déjà machiné sur ces aimables collines, et ne cessera plus jusqu'à l'Eifel, jusqu'au Brocken. Les fondrières s'appellent Trou-du-Géant, Forge-de-Siegfried, le moindre éboulis Mer-de-Rochers ou Roc-du-Dragon. Mais il y a partout des Syndicats d'initiative, des pancartes multicolores et des corbeilles à papier jusque dans les cavernes de Brunehilde. Nos Alpilles ne sont pas si bien organisées. Une lithographie animée, un joli paysage de boîte à musique, du médiévisme soigneux, des tables de panorama, des maisons forestières, qualifiées de « huttes » même lorsqu'elles ont le confort moderne (« chambres confortables avec bains — bains dans le ruisseau tout proche », annonce le guide impassible).

J'ai rarement vu douaniers français plus aimables que la dernière fois que j'ai traversé, il y a huit mois, cette ligne qui met entre l'ancienne province bavaroise et la Sarre une séparation économique. En face d'eux leurs confrères allemands, astiqués et impeccables, logeaient dans une villa ; ils avaient, eux, un gourbi enfumé et se traînaient en pantoufles. Ils ne regardèrent même pas mes bagages. Ils étaient d'humeur folâtre ; d'abord parce que le mark, en face, flanchait, et que le prestige passait du côté de notre monnaie. Ensuite, parce que... mais c'était trop drôle... Ils en pouffaient encore : ils me conseillèrent de faire vite pour rattraper le véhicule qui les avait tant réjouis.

Je le rejoignis donc, bien avant Landstuhl ; c'était une énorme cafetière sur roues, grande comme le char de la Reine des Reines, et qui prônait le Malt X... en tonitruant le *Danube Bleu* grâce à un haut-parleur qu'elle avait dans le ventre. Les villageois l'entouraient ébaubis. Aucun ne souriait : nous étions en Allemagne.

André Thérive

L'UNE DES NOMBREUSES USINES DONT LES FUMÉES OBSCURCISSENT LE CIEL. LE TERRITOIRE SARROIS COMPTE PLUS DE TRENTE MINES EN EXPLOITATION. IL ÉTAIT FATAL QUE LA GROSSE INDUSTRIE S'INSTALLAT AU VOISINAGE IMMÉDIAT DU PRÉCIEUX COMBUSTIBLE. CINQ FORGES PRINCIPALES PRODUISENT LES FERS BRUTS ET LAMINÉS, LES TOLES, LES PLAQUES DE BLINDAGE, LE MATÉRIEL ROULANT QUE RÉCLAME NOTRE SIÈCLE. DES VERRERIES, DES FAIENCERIES, DES INDUSTRIES CHIMIQUES UTILISENT AUSSI, SUR PLACE, LE CHARBON.

Photo Kollar.



LA CRISE

PAR JACQUES DUBOIN

EST-IL nécessaire de décrire, une fois de plus, le mal dont souffre le monde ? Crise cyclique, disent les augures, elle passera comme ont passé toutes les autres. Cependant, objectons-nous, celle-ci n'a rien de commun avec celles dont on a cru noter la périodicité, rien de commun avec celles qui apparaissent, de loin en loin, comme les vaches maigres succédant aux vaches grasses de l'Écriture.

D'abord le cataclysme sévit sur tous les pays civilisés et non sur un ou plusieurs d'entre eux. Le mal a atteint les États-Unis, a gagné le Canada, l'Amérique centrale, l'Amérique du Sud, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Europe centrale, l'Espagne, l'Italie, la France. Il se fait sentir en Extrême-Orient, en Australie.

Ensuite il est généralisé en profondeur, toutes les activités humaines, y compris l'agriculture, sont paralysées.

Signalons aussi qu'il ne s'agit plus de surproduction, ou de cet autre phénomène qui ressemble au premier comme un frère : la sous-consommation. La crise a un côté paradoxal puisque l'abondance de tout ce qui est utile aux hommes coïncide avec une restriction générale. S'il y avait disette, comme dans une ville assiégée, cette restriction s'expliquerait. Mais c'est au moment où l'humanité est comblée de tous les biens, où les besoins à satisfaire sont immenses, où il y a trop de blé, trop de café, trop de coton, trop de cuivre, trop de tout, c'est le moment que choisit la misère pour faire son entrée dans le monde !

Une dernière observation va nous confirmer que le mal est d'une nature particulière. C'est que tous les remèdes connus s'avèrent impuissants à le combattre : politique d'argent cher, politique d'argent bon marché, monnaie saine, inflation, déflation, étatisme, mesures dictatoriales, laisser faire... toute cette thérapeutique appliquée, çà et là, sur toute la planète, a fourni la démonstration de son inefficacité totale. Bien au contraire, la situation a tendance à s'aggraver.

■

La force des choses oblige à désigner la guerre comme étant la cause de tous les désordres dont nous sommes les témoins stupéfaits. Ce fut le plus fort bouleversement de notre génération. Il a dérouté les hommes les plus avertis. On s'est trompé sur sa durée, pourquoi en aurait-on prévu toutes les conséquences ?

■

Comparons le monde tel qu'il apparut à l'armistice et tel qu'il est aujourd'hui, nous ferons des constatations troublantes.

La guerre terminée, les peuples avaient épuisé tous les stocks existants. Pendant quatre ans et demi, les forces économiques du monde (belligérants et neutres) avaient été concentrées sur la destruction. Des richesses immenses avaient été détruites, des départements français, parmi les plus riches, avaient été pulvérisés. L'avis général était que le travail intensif de plusieurs générations serait indispensable pour récupérer les pertes de substance, relever les ruines, reconstituer le monde tel qu'il était avant 1914. Le problème se compliquait du fait que des millions de travailleurs (morts ou grands blessés) manquaient à l'appel. D'autres millions d'hommes (mutilés et malades) ne pouvaient plus fournir qu'un effort très amoindri. C'est à ce moment précis qu'une clause du traité de Versailles institua la journée de huit heures. Le moment parut vraiment mal choisi.

Or, douze ans après l'armistice, la situation est transformée du tout au tout. Les régions dévastées sont reconstruites, les stocks sont reconstitués et au delà, J'entends par cet «au delà» que l'on a fait si bonne mesure. *que les richesses n'ont jamais été aussi abondantes.* On brûle le blé, ou on laisse pourrir sur place les céréales ; on jette le café à la mer, ou l'on s'en sert, au Brésil, comme combustible sur les locomotives ; partout les stocks de matières premières s'accumulent sur les lieux de production.

Mais le miracle ne s'arrête pas là. La crise de main-d'œuvre, si redoutée, ne s'est pas produite. Bien au contraire, *vingt millions de nouveaux travailleurs sont devenus inutiles.*

■

Ce sont ces quarante millions de bras nouveaux, dont le monde n'a plus l'emploi, qui vont nous donner la clef de l'énigme : *Le miracle n'a pu être accompli que parce que la guerre a fait réaliser à la technique de la production des progrès démesurés.*

■

Pendant les quatre années et demie qu'a duré la guerre, la technique a parcouru une carrière qui aurait peut-être exigé un siècle en temps de paix. Pourquoi s'en étonner ? C'est le besoin qui pousse au progrès. Et lorsque les ouvriers se raréfient, pour une raison ou une autre, ce progrès s'accélère. Ces deux facteurs se sont trouvés combinés pendant la guerre. D'une part, d'immenses besoins pour le champ de bataille ; d'autre part, raréfaction de la main-d'œuvre, puisque les hommes étaient aux armées. Le phénomène n'est pas nouveau. Pendant le blocus continental, on découvrit, en quelques mois, des procédés pour suppléer au sucre de canne, aux produits chimiques, au coton. De même, de 1914 à 1918, les machines-outils à grand rendement vont se perfectionner, le travail à la chaîne et la fabrication en série vont se généraliser, enfin va apparaître *la rationalisation* avec sa formule : *produire le maximum, dans le minimum de temps, et avec le moins de travailleurs possible.*

■

Dès que le canon s'est tu, ces progrès, cette nouvelle organisation du travail, ces méthodes rationnelles vont être appliquées aux industries du temps de paix. On va produire intensément et douze années vont suffire pour que cette technique dégage, au sens chimique du mot, plus de vingt millions de travailleurs. *Car le progrès technique trop rapide amène le chômage et son cortège de misères.*

Les industriels de tous les pays vont faire la chasse impitoyable aux efforts déréglés ou mal conçus. Partout ils vont s'efforcer de remplacer la main-d'œuvre par des machines de plus en plus perfectionnées, qu'il suffira de surveiller. Quant aux ouvriers, ils changeront d'usine d'abord, de métier ensuite, jusqu'au jour où la rationalisation les rejettera pêle-mêle sur le pavé, où ils viendront rejoindre les artisans, les contre-maîtres, les employés, les petits patrons. Mais, car il y a un mais redoutable, *au fur et à mesure que la technique triomphe, la production enfle, déborde... mais la consommation diminue.*

Cela bouleverse nos idées classiques : c'est cependant rigoureusement vrai et cela s'explique tout seul. Toutes les richesses existantes ont un propriétaire légitime. Cependant l'homme dépourvu de tout n'est pas condamné à mourir de faim. Il lui est loisible de se procurer une part des richesses produites, mais à une condition cependant, c'est d'avoir *quelque chose à offrir en échange*, et ce *quelque chose, il ne peut se le procurer que par son travail.* Si le travail vient à manquer, c'est la consommation qui manque à son tour.

Or, vingt millions de chômeurs dans le monde représentent une sous-consommation annuelle de plus de *cent milliards de francs.* Ajoutez les chômeurs partiels, et aussi tous les hommes dont les revenus ont diminué du fait du ralentissement des affaires. Demandez-vous, alors, s'il faut chercher ailleurs l'explication de la paralysie qui gagne petit à petit tous les pays, les causes d'un mal qui sévit d'autant plus sévèrement chez les peuples, que leurs progrès techniques ont été plus rapides ?

Le pouvoir d'achat diminuant dans chaque pays, les industriels, alertés par la constitution de stocks, vont chercher à aller s'emparer du pouvoir d'achat des voisins. Exportons coûte que coûte devient le mot d'ordre. Mais le voisin qui souffre, lui aussi, de la diminution du pouvoir d'achat de ses nationaux, va demander l'élévation de la barrière douanière. Il y sera riposté par les contingentements. Ainsi se déchaîne dans le monde une guerre économique moderne, avec gaz asphyxiants tels que : contrôle des devises, abandon momentané (on l'espère !) de l'étalon-or, etc. Chacun veut vendre coûte que coûte, au dehors, chaque peuple veut une balance *active.* C'est à faire dresser les cheveux sur la tête d'un apprenti comptable !

■

La crise, en s'aggravant, accentue encore le progrès technique, car l'industriel qui veut durer est, lui aussi, obligé de sacrifier à la déesse Rationalisation. Lui aussi va serrer son prix de revient, ce qui, inévitablement, se traduit par une économie de main-d'œuvre.

■

Les économistes vont nous rassurer. Des besoins nouveaux, insoupçonnés, provoqueront la création d'industries nouvelles. Celles-ci permettront, un jour, d'employer ceux qui, aujourd'hui, sont sans travail.

C'était vrai autrefois. Mais je constate aujourd'hui que toute industrie nouvelle prend le progrès au point où il est parvenu ; elle est *rationalisée* dès sa naissance, elle s'équipe tout de suite avec le minimum de main-d'œuvre !

Il y a des marchés économiques qui sont aujourd'hui fermés, ajoutent les économistes, d'autres qui sont à peine prospectés. Voilà la soupape de sûreté au trop-plein actuel, voilà qui va décongestionner l'Europe. Pardon, répondrons-nous, il ne peut être question de vendre aux Chinois, sans rien leur acheter en échange. De peuple à peuple, les marchandises se troquent contre des marchandises. Or, nous avons déjà trop de tout !

■

Alors, direz-vous, où va le monde ? *Le chômage, après avoir été la rançon du progrès technique, en deviendrait-il la mesure exacte ?*

Ce risque n'est pas exclu, car, autrefois, le grand remède au chômage était l'immigration vers les pays neufs. Sait-on le nombre des travailleurs européens — manuels et intellectuels — qui, en quarante ans, sont allés se fixer en Amérique seulement ? Il dépasse vingt millions ! Aujourd'hui les pays neufs ont vieilli, aucun d'eux n'accepte plus la main-d'œuvre du dehors. On reconduit même à la frontière les ouvriers étrangers dont on a pu temporairement avoir besoin.

Voit-on la gravité du problème ?

(*A suivre.*)



Photos Kertesz

DANS UN VIEIL HOTEL LE PEINTRE BOUTET DE MONVEL A FAIT DE CHAQUE PIÈCE UN LIEU DE CHARME ET DE PAIX. CETTE CHAMBRE A, COMME TOUTE LA DEMEURE, DES MURS BLANCS. AU-DESSUS DU LIT EMPIRE, RECOUVERT DE SOIE GRENAT, DES FLEURS A L'AQUARELLE SONT ENCADRÉES DE CITRONNIER. LE MARBRE DE LA COMMODE APPELLE ET ADOUCIT LA LUMIÈRE. LA LYRE DU LIT SE RETROUVE DANS LES PIEDS DE LA TRICOTEUSE.

L'IMPORTANCE DE LA MAISON

PAR ABEL BONNARD

Il n'est rien de plus important pour nous que notre maison: c'est notre royaume et notre refuge; ailleurs nous vivons dans le monde d'autrui, tel qu'il nous est imposé. Cet étroit domaine est le seul endroit où tout soit organisé selon notre volonté, à moins que nous n'en ayons pas eu le goût ou la force, ce qui est le signe d'une singulière défaillance. Je n'ai jamais pu voir sans un mélange de compassion et de répugnance les chambres encombrées où certaines personnes acceptent de vivre : il me semble que dans leur appartement même, elles ne sont pas vraiment chez elles : leur asile est envahi. Des papiers inutiles, de vieux journaux y sont comme le dépôt de la vie banale. Ces gens-là croient à tort coucher dans leur chambre. Ils dorment dehors, encore qu'ils aient un toit sur la tête. Il leur a manqué de réagir contre ce monde qui nous entoure et qui ne doit pas nous submerger. Cette réaction contre l'immense dehors, ce retour de nous sur les choses, cette défense et cette résistance aussi positives que celles du baron féodal qui se construisait une forteresse, voilà ce qui donne sa figure à notre maison ; elle est à proprement parler le château de l'âme.

Les qualités qui se marquent dans ces arrangements intérieurs varient autant que

DANS LE PETIT SALON DE MUSIQUE, DES RIDEAUX DE CALICOT BLANC A FRANGES VERTES ET BRUNES ENCADRENT LE JOUR VENU DU JARDIN. LES MEUBLES DE CITRONNIER SONT RECOUVERTS D'UNE TAPISSERIE AU POINT DE SOIE, DONT LES VIVES COULEURS JOUENT SUR UN FOND BLANC. LE DESSUS DE LA PETITE TABLE S'ORNE DE MOTIFS DE FLEURS EN PERLES. L'ON APERÇOIT, A GAUCHE, UN PEU D'UN GUÉRIDON DE MARBRE VERT DE MER.

les diverses natures des hommes ; cependant il en est quelques-unes de principales qui se retrouvent dans toutes les maisons où l'autorité d'une personne est établie. Nous l'avons dit, d'abord c'est l'ordre. Un homme qu'entoure un désordre habituel montre qu'il ne surmonte pas les vagues des jours : c'est un nageur à demi noyé. C'est un vaincu. Cela est si vrai qu'il n'est aucun de ceux qui vivent dans cette confusion qui s'y soit vraiment résigné. Ils se promettent toujours de la vaincre et de rétablir leur commandement sur les choses qu'ils doivent régir. Mais ils remettent tellement l'instant d'engager cette bataille qu'ils finiront par avoir passé toute leur vie dans un décor qu'ils n'ont jamais accepté. Certaincs gens ont dcs idées si brouillées qu'ils confondent le désordre et la fantaisie : il n'est pas d'erreur plus grossièrc. La fantaisie se déploie au-dessus de l'ordre et non pas contre lui. Ellc est jolie et brillante, au lieu que le désordre est de la laideur. Il faut réagir et dominer les petites choses pour pouvoir appartenir aux grandes. J'ai connu des personnes, hommes et femmes,



DANS LE BOUDOIR, UN MOTIF DÉCORATIF COMPOSE GAIEMENT SES COULEURS SUR LA BLANCHEUR DU MUR. AUX PIEDS DES MEUBLES LOUIS-PHILIPPE, TENDUS DE SATIN BLANC, UN TAPIS AU POINT S'ORNE DE MOTIFS DE FLEURS SUR FOND BLANC. UN PETIT MEUBLE A LYRES GARNIT UN COIN A PEINE OMBRÉ. " DANS CERTAINS LOGIS, ÉCRIT DÉLICATEMENT ABEL BONNARD, L'ORDRE SE TAIT; DANS D'AUTRES, IL CHANTE". ET CE LOGIS EST DE CEUX OU L'ORDRE CHANTE.



délicates entre toutes, faites pour avoir une maison charmante qui n'aurait été que la transcription visible de leurs qualités, et qui, cependant, ne réussissaient point à se donner ce cadre digne d'elles, parce que ces délicats n'avaient pas eu d'abord le courage de maîtriser cette émeute d'objets, ce chaos vulgaire que la vie, si nous n'y prenons garde, entretient autour de nous ; ainsi oppressés et opprimés, mécontents d'eux-mêmes, ils vivaient dans un état de cauchemar atténué. Au contraire, l'ordre délivre. Il fait de la place à notre âme dans notre vie. Quoi qu'on en pense d'ordinaire, le goût de l'ordre est une qualité de poète.

Il va de soi que cet ordre dans la maison est affecté de caractères fort différents, selon la nature de ceux qui l'ont établi. Il va de la symétrie à l'harmonie, il peut être strict ou libre, rigoureux ou inventé ; il est des maisons où il semble fait de l'esclavage des objets, fixés chacun à sa place, surveillés par un maître sévère ; il en est où il semble fait du bonheur des choses ; dans certains logis l'ordre se tait ; dans d'autres il chante.

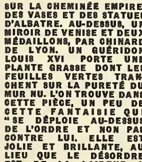
Sans aller plus loin dans la distinction de ces différences, je me bornerai à rappeler une qualité d'ordre domestique que nous avons tous connue : c'est celui qui était établi dans beaucoup de vieilles demeures françaises, principalement en province ; il ne se bornait pas aux pièces de réception, il s'étendait de la cave au grenier et triomphait à la cuisine où les pots et les casseroles étaient rangés comme des bataillons et des escadrons ; il régnait dans ces profondes armoires où les confitures représentaient le tribut des saisons et où le linge faisait sentir la durée des familles ; il prenait un caractère plus subtil dans la chambre d'une jeune femme : là aussi la disposition

des meubles, la place des moindres objets annonçaient la répétition des mêmes œuvres à travers les jours ; mais la vie qui s'était écoulée ainsi avait peut-être nourri d'autant plus de rêveries qu'elle avait comporté moins d'accidents. La table à ouvrage était placée près de la fenêtre, afin que celle qui travaillait là profitât mieux de la lumière ; mais n'avait-elle jamais levé les yeux vers les nuages ? L'ordre est le cadre d'un rêve invisible.

■

Il est une autre qualité qui me paraît nécessaire à notre demeure : c'est d'être une maison de silencc. Je veux dire que par la tranquille et douce harmonie de ses murs, de ses rideaux, des étoffes qui couvrent les sièges, elle doit faire conspirer tous les éléments qu'elle réunit à nous rendre la paix que notre vie du dehors nous a ôtée trop souvent. Quand on voit certains appartements décorés dans une gamme de couleurs criardes et bariolés comme des foulards, on ne peut guère croire à l'importance personnelle de ceux qui y habitent, et qui, du reste, y passent aussi peu de temps que possible. Dans ces chambres où l'éclat des devantures, la crudité des affiches, la banalité brillante des bars et des restaurants semblent se prolonger, c'est la vie extérieure qui se continue, ce n'est pas celle du dedans qui commence. Mais, dira-t-on, j'aime les couleurs vives : raison de plus pour ne pas les répandre comme

Photos Kertesz.


SUR LA CHEMINÉE EMPIRE, DES VASES ET DES STATUES D'ALBATRE. AU-DESSUS, UN MIROIR DE VENISE ET DEUX MÉDAILLONS, PAR CHINARD DE LYON. UN GUÉRIDON LOUIS XVI PORTE UNE PLANTE GRASSE DONT LES FEUILLES VERTES TRANCHENT SUR LA PURETÉ DU MUR NU. L'ON TROUVE DANS CETTE PIÈCE, UN PEU DE CETTE FANTAISIE QUI "SE DÉPLOIE AU-DESSUS DE L'ORDRE ET NON PAS CONTRE LUI. ELLE EST JOLIE ET BRILLANTE, AU LIEU QUE LE DÉSORDRE EST DE LA LAIDEUR. "

de l'eau, alors qu'il faut les réserver comme des essences. Que l'harmonie d'une maison soit fine et discrète, et la moindre bribe de couleur, pourvu que le ton en soit beau, y retentira comme le signal d'une fête. Il faut qu'une décoration justement conçue, bien loin de parler trop haut, soit préparée seulement pour faire valoir l'élément imprévu qu'on voudra y introduire. Elle est comme un gong inerte et suspendu, qui n'attend que d'être effleuré pour rendre un son net et pur.

Dans un décor ainsi ménagé apparaissent comme les magiciens d'une féeric secrètc quelques objets choisis pour les mystérieuses affinités qu'ils ont avec nous. Dans ces chambres, ils nous attendent. Nous y arrivons fatigués de besognes et harcelés de soucis, à la fois las et impatients, en grand danger de laideur. Mais ces objets élus nous ramènent à nous-mêmcs. Ils nous marquent un niveau de vie au-dessous duquel nous ne devons pas descendre. Ils nous rappellent les états les plus nobles de notre personne. Bientôt nous laissons au-dessous de nous les vils tracas où nous avions risqué d'être retenus. Notre demeure peut redevenir celle de l'amitié et de la conversation, celle de l'amour et de la musique, celle de la solitude et de la lecture. Notre maison nous a sauvés de la rue. Elle nous ouvre le monde où nous vivons selon notre propre nature. Elle est le port où nous nous abritons pour penser et d'où nous partons pour rêver.

Abel Bonnard

Photo Kertesz.



LES PORTES DE L'ANTICHAMBRE SONT ENCADRÉES DE RIDEAUX EN TREILLIS BEIGE. ENTRE LES DEUX PORTES, UN BAROMÈTRE EMPIRE DONT LES LETTRES, LES CHIFFRES ET LES ORNEMENTS SONT D'OR PASSÉ. LA TABLE EST MODERNE. ELLE A DES PIEDS DE FER ET UN DESSUS DE MARBRE VEINÉ NOIR ET BLANC. L'HOTEL, ENTRE UNE IMPASSE ET UN JARDIN, DONNE DÈS L'ANTICHAMBRE L'IMPRESSION SOUHAITÉE PAR ABEL BONNARD : « IL EST UNE... QUALITÉ QUI ME PARAIT NÉCESSAIRE A NOTRE DEMEURE : C'EST D'ÊTRE UNE MAISON DE SILENCE...



Cliché G. Moser

JARDINS

PAR ALBERT FLAMENT

C'est au printemps que le soleil nous cause le plus complet enivrement. Nous assistons chaque jour à de mystérieuses et sublimes métamorphoses, que cause l'éclosion de la vie. Pourquoi voudrions-nous, alors, vivre toujours ? Pour regarder vivre.

Du matin au crépuscule, les arbres, les arbustes, les plus humbles plantes, se transforment. Si le temps lui était favorable, un peintre recommencerait chaque matin, avec un nouvel enthousiasme, le tableau de la veille.

Les tilleuls sont surmontés de tiges rouges. Au décharnement des branches rigides et noires, succèdent de jeunes pousses qui paraissent s'envelopper sur l'azur de mars d'une sorte de tulle qui en adoucit les contours.

C'est le printemps, poussons les fenêtres de la serre, soulevons les châssis vitrés, ouvrons les portes de l'orangerie. C'est le printemps ; la terre retrouve sa senteur vivante, dans l'humidité matinale et les premiers ensoleillements.

Vers octobre dernier, selon les climats, nous avons enfoui dans le sol, au pied des ifs pyramidaux, des thuyas de Chine ou des cyprès, des oignons de narcisses et de jonquilles... Dans les carrés d'herbe ou sur les pelouses dévalantes, nous avons enterré par poignées et selon des choix de nuances sélectionnées, des tubercules de colchiques, de jacinthes, de tulipes naines, qui commencent à jaillir du sol après Pâques.

Les marronniers aux bourgeons bruns et luisants s'entr'ouvrent pour laisser paraître leurs premières feuilles pâles, puis les hêtres, les frênes et les tilleuls dont les jeunes pousses ressemblent à une immortelle. Des rideaux d'arbres aux tiges nouvelles prennent des tons rouges de laque de Chine, tandis que les haies d'aubépines cessent d'être transparentes et commencent à verdoyer.



Globe Photo-Service.

Cliché " Jardinage ".

Quelques arbres fruitiers doivent empiéter sur les jardins proprement dits, qui environnent la demeure de leurs géométriques tapis de fleurs bordés de buis.

Le potager est indispensable à l'arrière des jardins et aussi quelque verger. Je ne dis pas seulement pour la nécessité, la logique, mais pour l'esthétique même d'une habitation. Les pommiers en fleurs, les précoces et les tardifs, les vieux poiriers aux troncs noueux, dans l'écorce desquels s'incruste la mousse, les amandiers, les pêchers de plein vent aux corolles plus rosées, forment à l'arrière-plan du jardin, pendant les premières quinzaines du printemps, un cortège immobilisé mais radieux. Il est indispensable de donner aux horizons qui nous sont familiers cette impression de nature qui ne soit pas uniquement de plaisir et de fantaisie. Je préfère diminuer la dimension des espaces réservés aux fleurs, mais posséder un potager, avec une allée centrale, aux parterres latéraux bordés de ces petits œillets blancs appelés mi-

gnardise, qui fleurissent si abondamment, blancs ou roses et dont le parfum est doux. Les arbres fruitiers en forme de fuseaux ou bien qui créent, sur des tiges de fer, reliées par des fils de métal, des murs que la nature fait évoluer sans cesse, nous conduiront à quelque statue de vierge gothique ou même du XVIIIe siècle, qui semble répandre les bénédictions et le calme de la prière sur les prémices du printemps. Au crépuscule, cette allée devient un promenoir pour la méditation, la causerie moins frivole, l'évocation des souvenirs. J'en connais une ainsi où les rosiers blancs alternent avec les arbres fruitiers, où, dès le printemps, les jacinthes et les tulipes blanches conduisent à la vierge de pierre, dans un couloir de fleurs blanches où les lis achèveront, vers la fin de mai, leur exubérante floraison.

■

Les fleurs du printemps sont les plus agréables, les plus fraîches aux regards, non seulement les plus blanches — nos pères disaient vermeilles — mais les plus parfumées. Le narcisse et la jonquille n'ont de semblables que la tubéreuse ou la fleur d'oranger dans nos climats.

Mais, pour le jardin, le printemps permet de composer des ensembles de couleur. De même que nous venons de suivre l'allée blanche, dans le potager, nous pouvons créer le jardin bleu ; les Anglais y excellent. Il durera près de deux mois.

Globe Photo-Service.

“ Jardinage ”





Chemins de fer Suisses

MODESTE EST LA MAISON, RUSTIQUE L'ESCALIER, MAIS SES DEGRÉS ONT BEAU ÊTRE DE CAILLOUX ET DE BOIS A PEINE ÉQUARRI, ILS FONT COMME UN CHEMIN POUR LES FÉES. L'HEURE EST PROBABLEMENT MATINALE, TANT LA LUMIÈRE PARAIT PURE, TANT IL Y A DE FRAICHEUR ET DE JEUNESSE DANS L'AIR, ET DE PLAISIR DE VIVRE CHEZ LES ARBUSTES, LES PLANTES GRIMPANTES ET LES HERBES FOLLES. ET C'EST ALORS LA FINE FLEUR DU RENOUVEAU, LE PRINTEMPS DU PRINTEMPS.

Pour ce jardin bleu, dont la disposition dépend du terrain, de la place et du goût du propriétaire, il faut commencer par les pensées, d'un mauve si délicat et si pâle qu'il est azuré, les jacinthes également bleues, les phlox nains et hâtifs, et les premiers iris, qui commencent en janvier sur la Côte d'Azur et à la fin d'avril dans nos climats, pour durer jusqu'en juin.

Mais le triomphe du jardin bleu, qui est la réussite de printemps la plus intéressante à préparer, le triomphe de ces bleus nous est fourni par trois plantes que les Anglais ont beaucoup améliorées, le delphinium, l'anchusa et le lupin. Ils vont du bleu pâle à l'outremer et au bleu de Prusse les plus sombres.

Ce sont de hautes hampes chargées de petites fleurs extrêmement serrées, dont la corolle est claire au centre et plus foncée sur les contours. En fleurs coupées, elles forment des bouquets de l'effet le plus décoratif.

Mais, autour de ces *royalties* du jardin bleu, existent l'agathea qui couvre la terre et se multiplie longtemps, les fleurs de lin alpestre, amélioré ; l'aquilea, dont le feuillage est découpé et pareil à celui d'une fougère naine. Le myosotis peut simuler de véritables rivières azurées, parmi des bleus plus intenses ; il peut être semé avec trois semaines de retard, à des places différentes et ouvrir ainsi plus longtemps ses mille petits yeux candides : *forget me not*, *vergiss mein nicht*, *ne m'oubliez pas*.

Les véroniques améthystes, les campanules, les centaurées, les scillas bifolia, achèveront dans certaines parties ce jardin bleu. Pour être plus parfait, il ne doit pas être conçu seulement « à la française » mais aussi, dans certaines parties, en *garden rock*, ce jardin où l'apport des pierrailles et de quelques rochers permet d'utiliser des plantes naines et sans parfum, mais dont les nuances sont parmi les plus vives.

■

Préférez-vous au jardin bleu, le jardin rose ?

Vous avez encore des pensées, des tulipes et des jacinthes. Certaine jacinthe *La Victoire* et certaine tulipe *Crimson King*, les ixias que l'on dirait légèrement gouachés, certains pyrèthres, les aubretias, donnent un fond dans la gamme des roses, sur lequel plusieurs espèces de petits pavots fragiles et légers viendront mettre des tons de chair... Puis les géraniums, les valérianes, les salpiglossis et les pétunias, qu'il est difficile de se procurer dans cette nuance car ils tournent vite aux violets.

Et puis, juin venant, les roses, les *Crimson Rambler* et toutes les variétés connues, apporteront leur appoint éclatant.

Mais, il faut surtout orienter ses choix sur les plantes vivaces. Elles mettent dans

ces jardins — les *herbaces bordures* — l'imprévu, le laisser-aller, l'exubérance, que les corbeilles uniquement formées de plantes annuelles, préparées en serres ou sous châssis et apportées en pots, ne nous offrent jamais. Avec les plantes vivaces, les inégalités de la nature paraissent plus vivement et, par conséquent, nous rapprochent d'elle.

Dans le jaune et l'orange, nous trouverions de quoi composer un parterre éclatant. Mais il est préférable de garder cette gamme des jaunes, des orangés, des *saumonés* pour juillet et le commencement de l'automne.

■

De toutes les nuances choisies, le jardin bleu est, évidemment, celui qui s'accommode le mieux du printemps ainsi que le potager avec son allée blanche, évoquant le cloître, les religieuses et le culte à la vierge Marie, dans lequel les Gaulois, les Celtes que nous sommes, retrouvent sous l'influence et le mélange du sang latin, la Vénus, l'Amphitrite des Anciens...

Mais ces fleurs, toutes ces fleurs de printemps, les plus délicieuses de toutes à voir fleurir, ont besoin, toujours, d'un cadre auquel nous ayions longtemps pensé, qui soit dessiné et architecturé à l'avance, selon le cadre, le climat, la demeure — et la fantaisie de l'organisateur — le maître passager de ces choses éphémères !

Globe Photo-Service.



ICI, LE PRINTEMPS HÉSITE ET LA JOURNÉE, QUI A CHANTÉ D'ALLÉGRESSE AUX TOUT PREMIERS RAYONS DU SOLEIL NEUF, ET VOLUPTUEUSEMENT MURI EN SON TIÈDE MIDI, LA JOURNÉE S'ATTRISTE AUX APPROCHES DE SON AGE SOMBRE. PAR UN SOUFFLE UN PEU AIGU, QUELQUES NUAGES COULEUR DE NEIGE, L'HIVER PARAIT NE POINT VOULOIR MOURIR. IL SE DÉFEND ENCORE, AVANT DE TOMBER AUX ABIMES DU TEMPS. MAIS L'AUBE VERNALE, DEMAIN, SERA DE NOUVEAU TRIOMPHANTE.



PÉTERELLE

PAR LE DOCTEUR F. VALLON

Il a eu des contrats, mais, au moment de livrer son tableau, il lui découvrait une pauvreté rédhibitoire et le massacrait. Pourtant des galeries sont parvenues à lui en arracher et, d'apprendre que le marchand avait vendu un Péterelle dix mille francs, l'artiste a ouvert tout rond celui de ses yeux que lui a laissé la guerre. Par instants, cependant, il a l'air de savoir ce qu'il vaut. Tout à l'heure, il va saisir un de ses sombres dessins sculpturaux. C'est un pastel. Or, autour de cette tête de femme semble rôder je ne sais quel souvenir des petits-maîtres du XVIII[e]. Mais, en admettant qu'il soit de la famille, c'est un étrange parent, trop riche ou trop pauvre à votre gré, excessif en tout cas. C'est un La Tour qui aurait connu Goya, Manet et Carrière, fréquenté Zola, lu Dostoievsky, après avoir essuyé trois révolutions et fait la dernière guerre, dans les *mille-pattes* (lisez l'infanterie, puisque c'est ainsi que Péterelle, avec un vaillant sourire, désigne « la reine des batailles »).

Il accroche son pastel sur la cimaise encombrée, se recule, cligne de l'œil et me regarde, inquiet. Car le hasard a voulu que l'œuvre voisine avec des photographies des voûtes de la Sixtine. Une des vastes figures, si puissamment lasses, de Michel-Ange est couchée sur le "La Tour 1932." Celui-ci résiste, néanmoins : il ne plie pas sous le poids formidable. « Ça se tient, dis-je, même parmi ça ! » Il hausse les épaules, reprend son carton, le jette dans un coin et parle d'autre chose. L'instant d'après, il me le donnera : « Puisqu'il vous plaît ! » insiste-t-il. N'en douterait-il pas qu'il aurait le même geste, je le sens, car il a l'effusion prompte des enthousiastes et la générosité des féconds.

Il rêve : « Faire un tableau, un seul qu'on puisse ne pas rougir de laisser derrière soi ! » Il dit encore : « Les choses doivent être intérieures et non pas extérieures. » C'est tout un programme et c'est tout son art. Saurait-il exprimer quelque chose qui ne soit passé par son cœur, n'ait été mêlé à son sang ?

Il me montre des églises. Car, orphelin à un an, il fut, à sept, recueilli par une sœur de sa mère et la bonne dame était pieuse. Il l'accompagne aux offices et c'est pour le petit peintre une révélation bouleversante. Ce sont les grandes ailes des orgues qui l'éventent et dans le recul des nefs obscures la flamme jaune des cierges qui monte en tremblant vers le paradis des vitraux. Ce sont les vieilles pierres, dont, plus tard, sa brosse redira le grain et l'élan, qu'elle sculptera, solide comme un ciseau, dans la profondeur de ses toiles. Et comme, déjà, il a, tel Delacroix, « un orage dans le cœur », tout ce qu'il voit prend une ampleur terrible. Quelques années après, au Louvre, il rencontrera les Espagnols et n'en croira pas ses yeux, tant ils lui restitueront le frisson sacré de son enfance. Aujourd'hui, à 58 ans, il peuple

encore de pénitents bruns la pénombre de ses églises, il achemine encore de véhémentes processions dans ses paysages dont le tourment est digne de ses amis de l'Inquisition. Pour exprimer le zèle des âmes, il allume sur le cortège les feux de son ardente couleur et les vermillons, les bleus et les ors crépitent sur les cagoules comme un feu d'artifice. Dans sa *Bénédiction*, il retrouve les accents d'une piété perdue. Comme au temps des grandes calamités médiévales, le geste lumineux du prêtre s'élève sur la prostration des fidèles. Sévère et pure symphonie à deux notes : le blanc et le noir.

Massifs et nocturnes, les dessins de Péterelle la chantent en chœur. Voici le charretier et son cheval qui nous arrivent de front ; telle infante, âpre comme un Goya, noire statue qui s'enfonce dans les gris brouillés, si tendres, et, perdue dans le désert et le silence d'une grande feuille, une étrange petite tête ronde, stridente comme un cri, dure comme un caillou, tragique comme une tête coupée. Et puis, à pleine page, règnent de monumentales faces humaines, dont la fixité a quelque chose de fatal et la matière la dureté et l'éternité triste du granit.

« Avec quelle maîtrise — souplesse et liberté — maniez-vous le noir et le blanc ! m'écrié-je. Quel incomparable lithographe eussiez-vous fait ! — Ne regrettez rien, répond-il. J'ai fait de la litho, j'en fais encore, mais je ne suis pas incomparable : il y a Daumier, vous savez bien, Daumier... ? Le mieux qu'on puisse dire de mes *cailloux*, c'est que je me suis efforcé de ne pas les salir inutilement. Car on ne doit pas travailler sur la pierre comme sur le papier.

L'instant d'après, je suis en présence des *Fresques*, selon le nom que leur a donné un éditeur intelligent. Elles ont, certes, l'ampleur de la plus belle peinture murale. Entre toutes, j'en ai aimé deux : une femme et un paysage que je vais essayer de vous dire en deux mots.

En vue de lentes collines noires, jonchant le sombre gazon lithographique, ancillaire un peu et plantureuse comme un Renoir, puissante et chaste comme un Michel-

TOUS, LES GRANDS PEINTRES ONT SU SIGNER LA PIERRE. EN SACRANT " FRESQUES " LES LITHOGRAPHIES DE PÉTERELLE, FRAPIER, LEUR ÉDITEUR, A EU UNE HEUREUSE INSPIRATION. BLANCHES ET NOIRES, PUISSAMMENT, TELLE CETTE " RÊVERIE ", ELLES ONT L'AMPLEUR DE LA MEILLEURE PEINTURE MURALE. FRESQUES, AUSSI, MAIS EN COULEURS, SONT CES " VENDANGES " DONT L'ORDONNANCE ET LE MOUVEMENT SONT ADMIRABLES.





DELACROIX COMMENT N'Y PAS PENSER DEVANT CE DRAME ? DEVANT LA DÉTRESSE DE CETTE " BARQUE DE SAUVETAGE ", COMMENT N'ÉVOQUERAIT-ON PAS L'AME DU GRAND PEINTRE ? SON TOURMENT INTÉRIEUR, SON POIGNANT LACONISME ? NE SEMBLE-T-IL PAS QU'ON Y ENTENDE LE CRI STRIDENT DONT IL SAVAIT SI BIEN NOUS REMUER ? IL EMPLIT LE SILENCE DE CETTE TOILE.

Ange, celle-là était étendue. L'ombre et la lumière se disputaient son large dos avec des chances alternées. Il y avait de belles victoires, où, abandonnant les sphères de la croupe devant les blancs de neige, les noirs de velours reculaient en masse.

Avec, parmi les nobles montagnes, la large courbe de son fleuve profond, l'autre avait la majesté d'un paysage biblique. Il était assez vaste pour être le cadre de quelque Création du Monde.

— C'est curieux, s'écrie Péterelle, à quel point vous me rappelez, en ce moment, *l'Amateur d'estampes :* même attitude penchée, même recueillement, même secrète délectation.

Car il est plein de Daumier. Il parle la même langue, grave, dépouillée, concentrée et concentrique. Les grandes coulées ardentes de Péterelle font penser à la « boue sanglante » de Daumier. Tous deux, d'ailleurs, ont dans la forme le même enveloppement tendre, le même arrondissement sculptural et, dans l'émotion, la même pudeur. Mais Péterelle, qui est bien plus peintre, a plus d'éclat. A force d'amour et de travail, il est arrivé à donner à sa peinture une matière inédite. Fondue au creuset de son cœur, elle a les couleurs du grand feu, elle évoque des fusions de métal.

Décidément, j'ai gagné sa confiance, car pour me montrer son « Renoir de cuivre », comme il dit, le voici qui ouvre l'armoire interdite. Admirable toile, un reflet de fournaise l'éclaire encore ! Et, comme pour calmer cet embrasement, des bleus, les bleus de Péterelle, ruissellent, telle une fontaine, des mains au rouge sombre.

Mais l'artiste fouille encore son trésor et s'impatiente car il ne trouve pas la peinture qu'il cherche. Il la découvre enfin. « Et celle-là, qu'en dites-vous ? » interroge-t-il.

C'est la dernière dont je vous parlerai.

Malgré le cargo qui sombre, là-haut, à la ligne d'horizon, trop près du cadre pour qu'y puissent avoir place l'espoir et la douceur du ciel, malgré la barque de sauvetage, si tragique avec sa cargaison de douleur et de mort, la mer, épaisse et lourde comme le Styx, demeure farouchement déserte. Et le bateau ivre, *sans rameurs*, spectral, descend en diagonale vers les premiers plans.

Devant ce drame on pense à Delacroix. Mais il ne suffit pas à Péterelle d'avoir, comme le grand peintre, un orage dans le cœur, il connaît encore la sombre magnificence du « prince persan ». N'aurait-il pas, d'ailleurs, un peu de son âme véhémente, son nom l'eût prédestiné : ce n'est pas en vain qu'on s'appelle si romantiquement Péterelle, comme l'oiseau des tempêtes.

L E C T U R E S

COLETTE ET QUELQUES AUTRES

PAR PIERRE DOMINIQUE

Printemps, premiers beaux jours, premiers beaux livres. Le fait est que depuis quelques semaines ils nous arrivent, l'un poussant l'autre, à faire croire — et après tout il y a de ça — que nous sommes à une de ces époques où les écrivains remarquables, pour ne pas dire les grands, foisonnent comme les fruits aux branches des beaux vergers français. Voici donc François Mauriac avec *Le Nœud de Vipères*, Julien Green avec *Épaves*, Colette avec *Ces Plaisirs*, Louis Bertrand avec *Hippolyte porte-couronnes*, André Chamson avec *Héritages*, Jacques de Lacretelle avec *Sabine*, Gaston Chérau avec *L'Enfant du Pays*, Georges Duhamel avec *Querelles de famille*. Je dois en oublier. Et pourtant, tout cela est à lire, à lire de près.

■

François Mauriac est un chrétien. Ayant écrit un jour une *Vie de Racine*, il nous montra dans Racine non le poète auquel nous étions habitués, mais le poète chrétien que, par convention, nous affections de ne pas voir. Une autre fois, retraçant la figure classique de l'empoisonneuse, il la fit chrétienne. Ses amants sont chrétiens, et c'est ce qui les rend si douloureux, car M. Mauriac sait que ce que l'athée peut prendre pour un divertissement devient un jeu sublime pour un chrétien qui, confiant d'une part en la grâce de Dieu, et de l'autre menacé à tout instant par la mort, joue sa vie éternelle sur le sein à demi flétri d'une maîtresse, au creux odorant d'une nuit d'amour. Cette fois-ci, François Mauriac avait décidé de peindre un vieil avare ; il se souvint qu'Harpagon, plongé pourtant dans une société chrétienne, ne se montrait pas chrétien, ne voyait pas Dieu dans le jardin où il enterrait sa cassette, et que le père Grandet ne le voyait guère non plus dans les chambres de sa maison de Saumur. Et il peignit un grand bourgeois français, avare et chrétien. C'est le personnage central du *Nœud de Vipères* dont on ne peut pas dire que voilà un livre facile : c'est une peinture noire, sinistre, une longue méditation, tragique, une lente descente au plus creux de ce puits profond : un cœur humain qui étouffe, gorgé d'or.

■

Peinture noire, ai-je dit. Celle que M. Julien Green nous offre est terriblement grise. Dans *Leviathan* on trouvait un élément dramatique, des actes violents, du sang répandu. Les personnages d'*Épaves* demeurent les bras ballants. Une espèce d'Océan gris dont la houle interminable se déroule sous un ciel bas, voilà la vie, et sur cette eau glacée flottent des épaves : hommes et femmes, pauvres êtres abandonnés. Ces éléments d'une humanité attristante n'ont pas été brisés par quelque naufrage : ils sont épaves depuis leur naissance, et passent de vague en vague, d'amertume en amertume, sans jamais pouvoir se dérober à leur maître souverain, un puissant et profond ennui. L'œil qui les suit les voit soudain surgir du brouillard comme des formes gigantesques, puis considérés de près, ils apparaissent pour ce qu'ils sont, et, le brouillard les reprenant, redeviennent soudain des monstruosités silencieuses. Il est dangereux d'entreprendre, sans avoir quelques heures devant soi, la lecture du livre de M. Green, car il est difficile de le fermer avant que d'être arrivé à une dernière page qui n'est qu'un soupirail par lequel l'auteur jette ses personnages dans on ne sait quelle rue noire où, longtemps, nous les verrons tristement allongés.

■

En regard de ce gris, les roses noires, les iris bleus, les œillets rouges que brusquement Colette jette devant vos yeux. Fleurs éclatantes et qui meurent vite, mais Colette renouvelle les brassées. Hommes et femmes d'une humanité extrêmement cultivée, et qui n'est sans doute que la pointe la plus aiguë d'une civilisation qui va peut-être mourir. Ces plaisirs... lesquels ? Ceux de Don Juan et quelques autres dont les moins étranges ne sont pas ceux que prennent quelques belles amazones, androgynes comme leurs sœurs de Grèce. On trouvera notamment dans ce livre des pages étonnantes de vie sur Renée Vivien, la grande poétesse qui fit passer sur les bords de la Seine l'ombre de Sappho et refleurir son âme parmi nos peupliers. Négligeons même, si vous voulez, les autres visages que nous présente Colette ; ne parlons que de celui-là, il est étonnant, effrayant de vie. On connaît le nom, le personnage de Renée Vivien ; on a lu sur elle des douzaines d'articles ; on a lu ses poèmes ; cependant elle est toujours chez les morts. Brusquement Colette intervient, saisit cette ombre, la charge d'une chair et charge cette chair des vêtements de son temps ; un cadre s'ordonne autour de cette créature ; voici le rythme des gestes, le son de la voix ; c'est une résurrection. Don de la vie, le plus précieux de tous, c'est le don majeur de ce grand écrivain.

■

Et maintenant sortons du cercle des romans, encore que nous en soyons déjà à demi sortis avec Colette. Car nous ne sommes pas dupes de l'apparence romanesque d'*Hippolyte porte-couronnes*. Il s'agit d'une destinée, rien de plus, de la destinée d'une génération, celle qui avait de quinze à vingt ans en 1885, celle de M. Louis Bertrand lui-même. Génération qui eut à se défaire des haillons romantiques, et ce n'était pas positivement facile, car le père Hugo en avait accumulé, et d'éclatants, pourpre et or, auxquels on tenait. S'il n'y avait eu que cela, mais on pataugeait dans le verbalisme — tout le monde n'ayant pas le génie d'Hugo — et puis, les anciennes disciplines étant mortes, tout se défaisait et l'on voyait surgir aux trous des vieux murs le masque désespérant de l'anarchie. Il fallut analyser d'abord les causes du grand trouble où l'on était jeté, reconstruire ensuite. Une multitude de jeunes gens se levèrent qui se cherchèrent des disciplines nouvelles. M. Louis Bertrand était de ceux-là. Il se retourne aujourd'hui vers sa jeunesse et fait la chronique d'une génération. Quand il l'aura achevée, il se retrouvera avec assez de victoires dans les mains pour pouvoir, l'esprit tranquille, renouveler le geste du coureur antique et passer le flambeau.



Photo Martinie.

MAURICE BEDEL

PAR O. BÉLIARD

Le trait le plus caractéristique de Maurice Bedel, c'est la curiosité. Elle se trahit dans ses yeux mobiles et amusés, dans son sourire jeune, dans son nez flaireur et tout juste assez discipliné pour ne pas se relever du bout. Maurice Bedel, né à Paris en 1884, appartient d'ailleurs à une famille d'illustres curieux, les d'Orbigny, gentilshommes naturalistes. Alcide d'Orbigny fut l'un des fondateurs de la Géologie et de la Paléontologie ; son frère Charles fut aussi un grand géologue, un botaniste et zoologiste ; son fils Henri explora le monde des insectes. C'est surtout ce dernier et l'entomologiste Louis Bedel qui, avec des ancêtres artistes, me semblent avoir déterminé le genre d'esprit de notre écrivain, comme je veux le dire. Maurice Bedel, curieux par hérédité, s'est fait une élégance de son aptitude innée pour l'observation et n'a demandé aux sciences, cultivées par goût, que la parure d'esprit à quoi le siècle de Saint-Simon reconnaissait *l'honnête homme*. Il a exploré l'Histoire naturelle et principalement l'Entomologie, comme cela allait de soi ; il s'est informé de l'Archéologie, de la Géographie ; on le vit suivre les cours de Peinture de l'Académie Julian et des leçons de Philosophie, tandis qu'il étudiait la Médecine, élève de Brissaud et de Gilbert-Ballet, et que trois ans d'externat chez les aliénées de la Salpêtrière lui fournissaient les éléments de la thèse doctorale qu'il soutient en 1911 sur les *Obsessions périodiques*. Mais Maurice Bedel était fermement résolu à n'embrasser ni l'état de médecin, ni aucun autre. hormis celui de l'écrivain qui n'a point de limite à son domaine, et trouve dans le fonds commun de l'universelle connaissance la matière ouvrable, dans la gymnastique des multiples labeurs l'habileté qui la rend docile à l'ouvrier. Il ne considérait et n'a cessé de considérer tant d'explorations curieuses que comme une nécessaire introduction au métier d'écrire ; et je pense qu'il se réjouit fort de passer pour un amateur aux yeux jaloux de gendelettres improvisés sans culture. Son œuvre

ne coule si limpide et si légère au goût, que parce qu'un art consommé y rend invisibles les substances dissoutes.

Il n'avait encore publié qu'un volume de poèmes, le *Cahier de Phane*, en 1912, sous le pseudonyme de Gabriel Senlis, lorsque vint la guerre. Pour avoir, comme il le fit lui-même, accompagné durant quatre ans les bataillons d'infanterie dans les cercles infernaux, je puis bien imaginer la vie du médecin aide-major Maurice Bedel. On sait que, devant la mort, les médecins des corps de troupe eurent assez belle mine et qu'ils ont fourni au martyrologe dans la même proportion que les officiers combattants. Mais il y eut plusieurs façons d'être brave et la plus élégante, à mon opinion, fut de l'être par curiosité intellectuelle. Bedel n'eut-il pas cette curiosité de naturaliste, celle qui conduisait Empédocle au cratère de l'Etna et qui retenait Pline l'Ancien sous la pluie de cendres du Vésuve, lui qui, tant de fois blessé, à l'épaule, à la jambe, je ne sais où encore et laissé pour mort aux Éparges avec un trou dans le crâne, revenait toujours sur les lignes de feu, jaloux d'épier, dût-il en mourir, toutes les phases de l'effrayant phénomène ?

Le même esprit curieux, après la conclusion de la paix, lui fit parcourir l'Afrique et l'Europe. Les écrivains de cette génération sont volontiers globe-trotters et celui-ci avait en tête l'idée d'une série de romans cosmopolites. La Norvège le tenta ; il y avait des amis : des volontaires rencontrés parmi les chasseurs-skieurs dont il avait été, dans les Vosges, le médecin de bataillon. On lui donna pour prétexte d'aller à Oslo une série de conférences à dire sur des peintres contemporains, Matisse, Derain, Picasso, et il aborda la Norvège non pas en été, comme un touriste, mais en hiver, comme un observateur qui sait que le froid donne aux pays du Nord tout leur caractère — et comme un sportif, grand amateur de luge et de ski. Les jeunes filles nouèrent des rondes, sous les sapins alourdis de neige, autour du Français charmant, racé et de si bonne compagnie et il eut son tabouret chez les dames mûres qui ne soupçonnèrent pas son sourire ironique de psychiatre et son regard attentif d'entomologiste découvrant une espèce nouvelle. Des mois après, il rentrait en France et laissait mûrir ses souvenirs qui se concrétisèrent en un manuscrit apparemment de petit avenir, puisque tous les éditeurs de Paris le refusèrent tour à tour avant que ne l'acceptât Gallimard en croyant vraisemblablement faire une grâce à l'auteur inconnu.

Il vaut mieux qu'on n'insiste pas sur le flair commercial des éditeurs de romans... En décembre de la même année 1927, *Jérôme, 60° latitude Nord* gagnait le prix Goncourt. On le traduisait dans seize langues, plus de deux cent cinquante éditions s'écoulaient en quelques mois et la série continue.

Le prix Goncourt est une investiture. L'écrivain ignoré à qui il échoit devient incontinent célèbre et il est de tradition qu'on lui fasse expier son insolent succès par des brimades qu'il doit supporter avec bonne humeur, ayant d'ailleurs de quoi s'en consoler. Les journaux et les salons déplorent l'aveuglement du jury ou sa corruptibilité ; le lauréat n'a pas l'ombre d'un talent ; son livre est un plagiat manifeste, etc... On répandit le bruit que la Norvège, calomniée par l'auteur de *Jérôme*, exigeait, par la voie diplomatique, des réparations. Au vrai, la Norvège ne bougea pas, comme bien l'on pense, et Bedel n'y perdit pas un ami. Tout au plus, quelque temps après, un professeur de l'Université d'Oslo, qui voulut présenter l'œuvre du romancier à un auditoire de jeunes filles comme exemple de style, fut-il un peu chahuté. Et peut-être Bedel, s'il revenait en Norvège, devrait-il protéger ses yeux des coups d'ongles. Mais cela ne l'émeut point et il adore d'être égratigné. Une critique qui n'a jamais désarmé et qui houspille copieusement chacun de ses livres émousse ses traits sur son indulgente ironie.

On conçoit d'ailleurs que son œuvre, irritante comme une botte d'orties, trop charmante aussi, lui fasse des ennemis et des jaloux. « Je suis toujours, sans m'en donner l'air, l'élève de Gilbert-Ballet, me dit-il. L'Europe est détraquée et j'observe la psychose de l'Europe. » Les fous n'aiment point cet aliéniste malin qui ne prend pas leur folie au sérieux : les jaloux affectent de trouver trop léger le style de ses observations, justement parce que le tour spirituel n'en est pas sans rappeler une tradition qui s'est insensiblement perdue en France depuis M. de Voltaire et que le lecteur regrettera toujours.

Des ligueurs en difficulté avec la formule sociale moderne et avec le pape ne lui ont pas pardonné la grosse popularité de *Molinoff, Indre-et-Loire*, paru en 1928, qui taquine leur rêve.

L'an 1929, vint le tour de M. Mussolini et de l'Italie en chemises noires... J'ai vu sur le bureau de Bedel la photographie du dictateur, rapportée comme un trophée, barrée d'une dédicace confiante et signée par la main redoutable. « C'était avant le livre », me fit remarquer Maurice Bedel. Ou plutôt avant les livres, car il en eut deux : un documentaire, *Fascisme An VII*, et un roman, *Philippine*. Après quoi, bien entendu, il ne fut plus question de vacances en Italie et dernièrement, quand notre ami, revenant de Turquie par mer, accosta au quai de Naples, il y vit au bout de ses jumelles le *fascio* napolitain, prévenu par le *fascio* de Constantinople, qui attendait au débarcadère *il signore Bedel* pour le régaler d'une petite scène de la *Commedia dell'arte*.

« L'an prochain, la Turquie me sera fermée », prévoit Maurice Bedel avec un regard vers le dossier rapporté de la Corne d'Or. C'est la rançon de sa curiosité. Au reste, s'il soulève des colères, ailleurs de petits peuples perdus sur la carte d'Europe supplient ce bon Monsieur Bedel de leur faire visite et de leur donner quelque horion qui fasse parler enfin d'eux.

Finalement, cause ou conséquence de cette tant diverse folie de l'Europe, il paraît qu'on y voit une maladie sur l'amour comme sur les vignes. Tel est au moins l'avis de Maurice Bedel qui, après nous avoir montré comment l'amour s'évade des traditions classiques chez les Scandinaves et comment il est officiellement proscrit chez les Romains, a dénoncé la camaraderie des sexes comme un phénomène nouveau dont leurs rapports sont si profondément affectés qu'une enquête menée dans les provinces de France et abondante en détails aussi piquants que pittoresques n'a pu lui révéler que l'extrême rareté des indices réellement symptomatiques de l'amour.

Mutation brusque dans les mœurs de l'espèce, que Maurice Bedel signale sans alarme. Il tient surtout des entomologistes de sa famille. Sa curiosité sereine est essentiellement entomologique, et aussi son ironie. L'univers est pour lui rempli de familles d'insectes comiquement affairés à de toutes petites choses qui n'ont pas autrement d'importance ! Maurice Bedel s'amuse de l'humanité comme les dieux et les enfants. Il regarde ces bestioles dessiner sur la terre les mouvements de leur vie qui sont bizarres et variés et, quand il se juge suffisamment informé de leurs migrations, de leurs querelles, de leurs vols et de leurs pariades, son sourire les pique en ses romans comme une fine épingle sur un bouchon de liège.



Photo G. Krull.

DISCOPHILIE

PAR ÉMILE VUILLERMOZ

L'ÉDITION mécanique continue à placer son effort sous le signe de la circonspection et de la prudence. La crise la détourne des vastes desseins. Nos catalogues ne contiennent pas, ce mois-ci, de surprises bien savoureuses. Mais ils nous apportent quelques réalisations de tout repos.

C'est ainsi que Toscanini nous présente, avec son autorité, sa minutie et sa précision habituelles, la *Symphonie n° 35, en ré majeur*, de Mozart (Gr.). Vous retrouverez là toutes les qualités de ce prestidigitateur d'orchestre. Dans l' « andante », en particulier, vous admirerez des nuances d'une finesse et d'une souplesse étonnantes. Il est regrettable que certains détails de l'enregistrement soient moins parfaits que d'habitude au point de vue matériel, mais cette exécution demeure, malgré tout, d'un très vif intérêt.

Chez Columbia, l'ouverture d'*Euryanthe*, solidement traduite par Mengelberg, à la tête de l'orchestre du Concert-gebouw d'Amsterdam, représente à elle seule toute la production symphonique de la maison.

Chez Polydor, on s'est contenté de rééditer la *Symphonie sur un chant montagnard français*, de Vincent d'Indy, sous la direction d'Albert Wolff et avec la collaboration de Jeanne-Marie Darré qui en avait déjà donné la gravure précédente.

Pathé nous offre la *Danse macabre* dirigée par Ruhlmann, et Odéon se contente d'enregistrer une fantaisie sur *Les Deux Pigeons*, très bien exécutée d'ailleurs par un excellent groupe d'instrumentistes choisis et dirigés par Paul Minssart.

Quant à Ultraphone, il s'en est tiré par un effort d'importation, en nous donnant des enregistrements de l'Orchestre philharmonique de Berlin, le *Prélude et Fugue en mi bémol majeur*, de Bach, sous la direction d'Erich Kleiber ; la *Granada Catalina*, d'Albeniz, conduite par Ernest Liebig ; une *Fantaisie* sur les œuvres de Puccini et deux *Danses espagnoles*, de Moskowsky, sous la baguette de Selmar Meyrowitz.

Mais vous voyez que, dans l'ensemble de la production d'avril, nos orchestres symphoniques français n'ont pas été appelés à accomplir de bien étonnantes prouesses. Il faut le déplorer car, sous prétexte d'économie, nos maisons de disques sont en train de décourager toute une clientèle sérieuse dont elles ont tort de sous-estimer l'importance commerciale.

Les discomanes devront chercher ailleurs que dans les belles exécutions orchestrales modernes leur plaisir habituel. Ils le trouveront dans le premier livre des *Préludes*, de Debussy (Gr.), exécuté par Alfred Cortot, avec cette intelligence pénétrante que vous lui connaissez.

Ils auront ainsi la satisfaction de retrouver l'étonnant Yéhudi Menuhin dans la *Folie*, de Corelli (Gr.), où le prestigieux petit violoniste affirme une fois de plus son éblouissante maîtrise.

Zino Francescati, dont le métier est si solide et si brillant, leur donnera aussi le régal d'un parfait enregistrement des *Variations*, sur un thème de Corelli (C.) et d'un *Rondino*, sur un thème de Beethoven (C.).

Ils retrouveront avec plaisir le saxophoniste Viard dans une *Danse* de Dvorak (P.) et dans une *Valse tzigane* (P.) et ils salueront avec sympathie l'entrée au studio du saxophone-alto de la Garde républicaine, M. Mule, dont la jolie sonorité fait merveille dans une *Tyrolienne* (C.) et dans la fameuse sérénade des *Millions d'Arlequin* (C.).

Et il convient de nous féliciter de voir un corniste de la valeur de Jean Devémy nous conserver cette page délicieuse qu'est la *Vilanelle* de Paul Dukas (P.).

Que ces quelques réussites nous consolent de la pauvreté des catalogues actuels et nous permettent d'attendre avec patience des efforts plus sérieux.

(Gr.) Gramophone ; (C.) Columbia ; (P.) Pathé.

LE THÉATRE A PARIS

A L'Opéra : *Marie-Antoinette, musicienne.* — C'est un médecin de Toulouse, le docteur Louis Duby, qui est venu rappeler au Tout-Paris que Marie-Antoinette, reine de France, fut un compositeur plein de délicatesse et de sensibilité. Le docteur Duby apportait ainsi son concours au beau gala organisé par l'Union des Arts décoratifs au profit des œuvres d'Orient. Par une conférence d'un très joli tour littéraire, il sut émouvoir autant que plaire. Par la voix prenante de Mme Marcelle Villeroy, qui s'accompagnait ellemême, à la harpe comme au clavecin, il fit connaître plusieurs chansons de Marie-Antoinette. Elles étaient charmantes ou touchantes et l'on eut, le costume de la cantatrice aidant, l'illusion que la reine ellemême chantait ses joies ou sa douloureuse résignation. Le public fit au conférencier et à l'interprète un succès des plus chaleureux.

Aux Mathurins : *Prenez garde à la peinture*, par René Fauchois. — Deux mercantis de la peinture s'abattent chez le docteur Gadarin, possesseur de toiles du peintre Mavrier qu'il soigna jadis et qui mourut dans la misère. Ils se gardent bien de l'avertir que le probe critique d'art Grepeaux vient de proclamer le génie de Mavrier. Aussi Cotillard, le premier arrivé, enlève-t-il au naïf docteur, pour trois cents francs, deux œuvres qui en valent des centaines de mille. Mais Gadarin est informé du dol. Il sera riche, car il lui reste d'autres tableaux qu'une servante au grand cœur, Ursule, a sauvés de la destruction.

A tout instant se déclenche le rire, et par des moyens du meilleur aloi, tirés de la vérité bien observée. Et l'interprétation est excellente, avec, en tête, M. Aquistapace qui, après une très belle carrière de chanteur, s'affirme indiscutablement comme un comédien de grande classe. Mlle Laurette Clody est impayable de drôlerie dans un rôle de jeune fille en quête d'un mari. Mlle Christiane Jean, autre jeune fille, est délicieuse de simplicité, de tendresse. Elle forme avec son amoureux, interprété avec une jolie flamme juvénile par Serge Nadaud, un couple très charmant. Mmes Clasis, Sarbel et Derny, MM. Juvenet et Robert concourent aussi avec beaucoup de talent au vif succès, si mérité, de cette gaie comédie, où M. René Fauchois, lui-même, joue fort bien le critique d'art Grepeaux.

Au Théatre Antoine : *La Prochaine.* — La prochaine guerre, évidemment ! Cette pièce de M. André-Paul Antoine, qui d'abord annonce un tempérament très original, déçoit ensuite. M. André-Paul Antoine nous permettra de déplorer que l'esprit de parti, créateur d'espèces de monstres purement conventionnels, passe de la politique dans les lettres. Que maint vieillard ait fait bon marché de la vie de ses cadets au nom d'un patriotisme, chez lui, tout verbal, ce n'est que trop vrai. Mais, de grâce, n'oublions pas que la jeunesse est souvent belliqueuse et que quelqu'un d'assez perspicace a dit à son sujet : « Cet âge est sans pitié ». Il y a pourtant, dans cette pièce, de l'invention, qualité rare. Aussi attendons-nous avec confiance la prochaine... nous voulons dire la prochaine comédie de M. André-Paul Antoine.

Comme toujours, M. René Rocher a favorisé son auteur d'une mise en scène parfaite et d'une troupe de choix où l'on applaudit notamment Mlle Suzette Maïs et M. Escande.

Au Théatre Pigalle : *La Pâtissière du village.* — Cette pièce vient de quitter l'affiche ! Elle développait pourtant, avec tout l'art et l'esprit qui ont fait la juste célébrité de M. Alfred Savoir, une idée hardie : la femme laide et le vieux général ont été parmi les profiteurs de la guerre ; la femme de la zone des armées, prise pour Vénus par les soldats, redevient, dès l'armistice, un laideron, et le général un vieux monsieur quelconque, tous deux restant d'ailleurs sympathiques, car M. Savoir a trop de finesse pour donner dans l'esprit partisan. Normalement, *La Pâtissière du village* devait largement dépasser la centième... L'on se demande avec effroi si les trop fréquentes puérilités du cinéma ne sont pas décidément, ô Duhamel ! en train d'abrutir le public.

Henri Delorière.



EN HAUT, M. JÉROME GOULVEN QUI S'EST RÉVÉLÉ COMME UN ACTEUR DE QUALITÉ, AU THÉATRE ALBERT-Ier, DANS " AU BOUT DU MONDE ", PIÈCE INTÉRESSANTE, TIRÉE PAR IRÉNÉE MAUGUET DU ROMAN DE CURWOOD. AU-DESSOUS, MARGUERITE PIERRY DANS " LA PATISSIÈRE DU VILLAGE ". ET RENÉ FAUCHOIS AUTEUR-ACTEUR.

LES MÉDECINS **LITTÉRATEURS**

GUERRE-PAIX, par le docteur Dartigues. — Un important volume du docteur Dartigues vient à nouveau témoigner de l'extraordinaire puissance de travail de cet auteur.

Bien que la Science y soit partout présente, *Guerre-Paix*, comme *Para-Chirurgie*, est un ouvrage classé par l'écrivain lui-même dans la production « extra-scientifique » qu'il conçut et qu'il réalise « pour l'influence spirituelle latine ». C'est d'abord l'histoire d'une mission chirurgicale au Caucase, que dirigea le médecin principal Dartigues, puis une impressionnante relation de l'activité de l'Umfia. La partie « guerre » comprend, notamment, des *Lettres caucasiennes* au docteur Helme, dont la pensée et l'accent sont des plus élevés. Et l'anecdote et le portrait abondent dans ces pages où le style, au demeurant, c'est bien l'homme : la phrase énergique du docteur Dartigues est toute vie, toute action, à un degré étonnant. Comme la forêt légendaire, ce livre est une sorte de foisonnement en marche. Mais il garde une solide unité qui lui vient de la foi ardente de l'auteur dans la grandeur, la bienfaisance, l'invincible pérennité de la civilisation latine. Si l'Umfia est puissante, c'est que le docteur Dartigues est une force, une telle force, qu'elle a inspiré au professeur Legueu — type accompli de Latin élégant et, lui aussi, énergie trempée comme acier — ce magnifique éloge qui termine sa présentation de *Guerre-Paix* : « Par ses qualités d'intelligence, de mesure et de générosité, la race latine est plus capable que toute autre de replacer le monde sur des bases normales d'équilibre et de santé morale. Si cette heureuse évolution devait un jour se réaliser, les peuples se rappelleraient que Dartigues fut à l'origine de ce mouvement dont, avec un style frémissant d'émotion, il expose ici les origines premières, en ce livre où l'on sent vibrer le souffle du plus pur patriotisme et où l'on trouve à chaque page des raisons nouvelles d'admirer, de croire et d'espérer. »

PIERRES DU FORUM, par le docteur J. Labougle. — Il paraît impossible d'être plus que le docteur Labougle imprégné de l'esprit de la Rome antique. Sous le titre *Pierres du Forum*, il a réuni près de cent sonnets qui font revivre les monuments, les aspects, les personnages de la Ville auguste. Or, l'impression dominante que laisse la lecture de son recueil est une impression singulière d'ordre et de solidité. Cette succession de sonnets pouvait être monotone. Elle est comme une droite rangée de colonnes toutes égales, mais diversement colorées par les jeux de lumière d'un riche foyer poétique. Aussi apparaissent-elles tantôt nobles et robustes, tantôt gracieuses. Une forte érudition en fait le ciment — le ciment romain — et les plus sévères ont toujours quelque ornement, quelque acanthe artistement ciselée.

Les figures de proue, ornement des trirèmes
De Cosmus, sont des dieux, — des dieux de vermillon,
Et pour creuser aux flots un immense sillon.
Des rameurs sont courbés dont les faces sont blêmes.

Neptune se complaît en ces puissants emblèmes
Laissant Phœbus grandir dans l'or de ses rayons,
Et bientôt le nocher, de son haut pavillon,
Verra le port d'Ostie étinceler de gemmes.

. . . .

Je voudrais faire partager une certaine émotion que j'éprouve. Il est une « Académie des Jeux floraux » qui s'honora naguère en couronnant le docteur Labougle. C'est celle de Constantine, ville capitale, entre autres, d'une terre aux vestiges grandioses, où le soldat et le laboureur des Gaules sont venus mettre leurs pas dans les pas des fils de Romulus. Là, maintenant, fleurit l'amour des belles-lettres, sous l'égide palladienne de la Paix Française...

■

LE ROSEAU DE TRAPANI, par René Thiébaut. — Avec bien du retard, je signale un livre du docteur René Thiébaut, qui me fait souhaiter d'avoir bientôt à lire un nouvel ouvrage signé du même nom. *Le Roseau de Trapani* est un curieux roman d'amour où, fort habilement, l'auteur, mêlant l'étude d'un cas pathologique à l'évocation d'un sortilège, crée une atmosphère de drame et d'étrangeté, pour laisser à la fin une impression de bonheur serein. Le personnage de l'héroïne, Anne-Marie, suscite d'abord la curiosité, puis la crainte, puis la tendresse. L'on ne l'oublie plus, après l'avoir connu.

■

LE VIEUX MANS MÉCONNU, par le Dr A. Sinan. — Comme l'on voudrait que le Dr A. Sinan trouvât des imitateurs ! Combien fécond pourrait être son exemple ! Au cours d'une longue carrière, il s'est épris de la ville qu'il parcourait en tous sens, à la fois chasseur du mal, de la souffrance, semeur de vie, et découvreur des vivantes empreintes que laissèrent les ancêtres dans le bois et la pierre. Et, doué d'un égal talent de dessinateur et d'écrivain, il a dessiné et décrit le vieux Mans méconnu. Le résultat de ce double labeur est un très beau volume dans lequel cinquante-quatre planches hors-texte, de l'art le plus sensible, le plus amoureux, pour ainsi dire, de son sujet, sont accompagnées d'excellents commentaires de leur auteur, de l'érudit Dr Paul Delaunay, des chanoines Ledru et Denis, de Robert Triger, Raoul de Linière et Robert Delagrange, tous savants, et qui tous visiblement communièrent dans l'amour de leur cité.

Un médecin, malgré le surmenage professionnel, a trouvé le temps et la force de grouper des talents, des bonnes volontés, et de fixer sur le papier, avec leur collaboration, le décor d'existence d'une vieille province. Voilà l'exemple ! Il n'est pas unique, mais il est trop rare pour qu'on ne salue pas avec respect ceux qui le donnent avec tant de savoir et de foi.

RENÉ DE LAROMIGUIÈRE.

LA CUISINE

ELECTRIFIÉE



Dans les appartements les plus luxueux comme dans les studios les plus réduits, l'électricité simplifie notre existence. Dans la cuisine, le four et le réchaud, ou la cuisinière, complétés par le chauffe-eau, permettent des préparations parfaites, dans des conditions de commodité que seule peut fournir l'électricité. L'image montre une cuisine dont le chauffage est assuré par un poêle à accumulation. Tout s'y fait d'ailleurs électriquement. Les appareils offrent, avec d'évidentes garanties de propreté et d'hygiène, des facilités de cuisson qui concourent à l'excellence particulière des mets. Enfin, ils sont économiques : le fonctionnement, à grande allure et pendant une heure, d'un four de 1.000 watts, ne coûte que 0.30 à Paris, au tarif de nuit.

Appartement de M. L., à Paris
MM. Perret, Architectes.



auriculaire



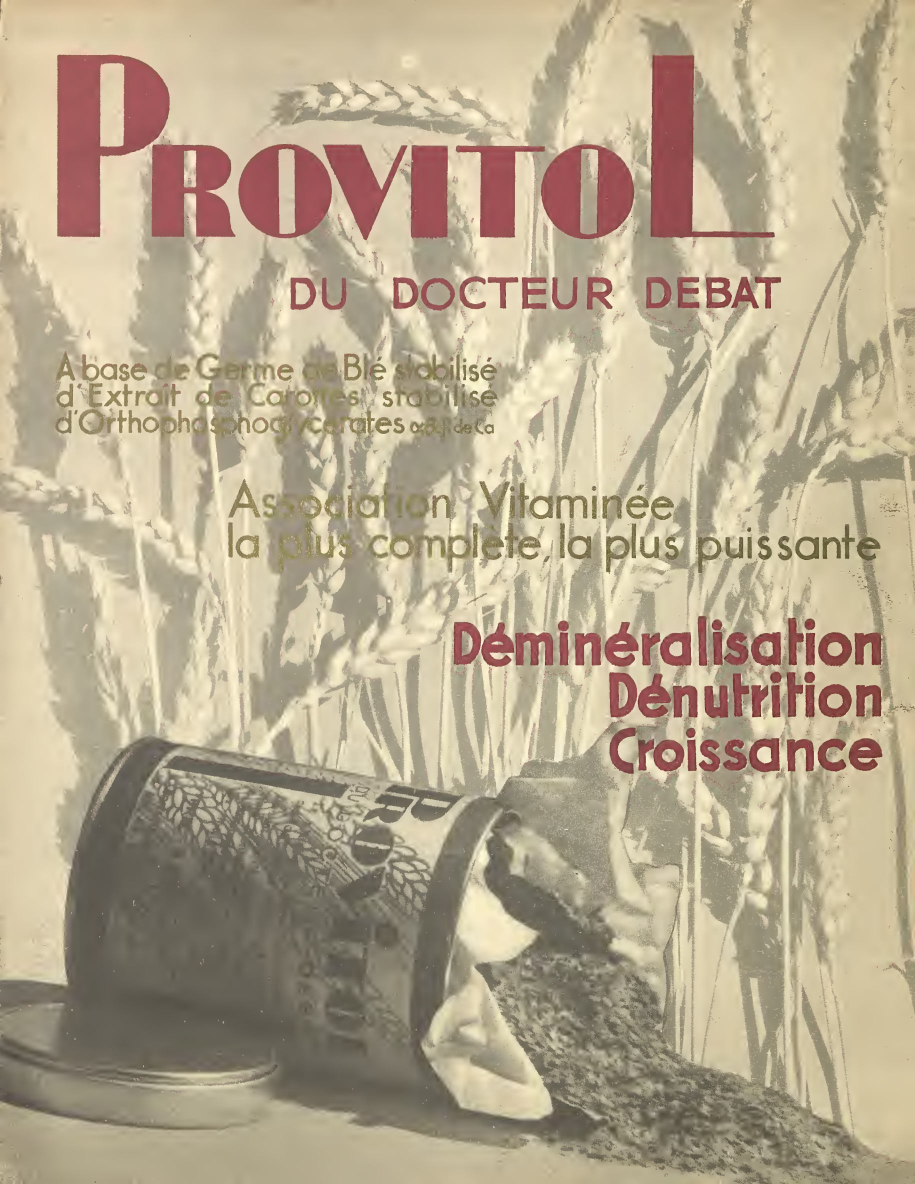
ophtalmique



dermatologique

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT. R. C. Seine 2.514

Imprimerie Kapp, 130, rue de Paris, Vanves.


PROVITOL
DU DOCTEUR DEBAT
A base de Germe de Blé stabilisé
d'Extrait de Carottes stabilisé
d'Orthophosphoglycerates α&β de Ca
Association Vitaminée
la plus complète, la plus puissante
Déminéralisation
Dénutrition
Croissance



ART ET MEDECINE

DIRECTEUR DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT

Les Préparations Opothérapiques

DES LABORATOIRES DU Dr DEBAT

Après plusieurs années d'efforts incessants nous croyons pouvoir affirmer que nous avons fait réaliser d'immenses progrès à la préparation des produits opothérapiques, grâce à la compétence de nos techniciens et au modernisme de notre outillage.

L'accueil que le corps médical a bien voulu réserver à nos spécialités (plus de 20 millions d'ampoules préparées annuellement) est la récompense de notre labeur.

Plus que jamais, nous nous efforcerons d'être dignes de la confiance dont nous sommes honorés, en mettant à la disposition des médecins et des malades des produits de qualité irréprochable aux prix les plus bas.

Inorénol

Opothérapie rénale

Traitement physiologique des

Néphrites
Azotémie
Albuminurie
Troubles de la fonction rénale



SOMMAIRE

JUIN 1932

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Prony

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ETRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS.

ART ET MÉDECINE



LE PROFESSEUR BESREDKA, DE L'INSTITUT PASTEUR

«POUR MODIFIER LA NATURE HUMAINE... LES HOMMES N'ONT QU'A SE RALLIER SOUS LA BANNIÈRE DE LA SCIENCE... ELLE SEULE EST A MÊME DE NOUS PRÉPARER UNE VIE FUTURE...» «L'ŒUVRE DE METCHNIKOFF», PAR LE PROF. A. BESREDKA.

Photo Henri Manuel.

LE PROFESSEUR
BESREDKA

PAR LE DOCTEUR S. DEJUST-DEFIOL

La rue Dutot sépare les deux groupes de laboratoires de l'Institut Pasteur.

La rue Dutot sépare deux mondes.

A droite, chimistes et physiciens attachés certes aux problèmes de la biologie, mais les attaquant par la méthodc des sciences les plus rigoureuses, les plus rigides. Travailleurs pliés aux exigences rigoureuses des appareils de mesure délicats, à la précision quadrillée du papier à courbe.

Laboratoires où on analyse en les détruisant les corps qui furent vivants, mais déjà si lointains de la vie ; laboratoires si semblables à tous les laboratoires de physique, de chimie.

Traversons la rue. Ici, le vieux Pasteur, édifié en un temps où la sérologie n'existait point, où la microbiologie ne songeait pas à faire de la contrebande avec les sciences exactes, par-dessus les frontières de la botanique et de la zoologic.

Franchissant la rue, les travailleurs se rendent visite d'un côté à l'autre, parfois musent au hasard d'une rencontre droit au milieu de la chaussée.

Cependant, chaque rive conserve son existence propre, ses méthodes, son esprit.

Et l'esprit de la Rive gauche de la rue Dutot est bien exprimé par Besredka.

Né biologiste, il pense, médite, respire en biologiste. Son objet : la vie, l'étude de la vie, la connaissance de l'organisme vivant. Presque chaque travail de lui exige l'animal comme réactif : l'animal vivant.

Il n'éprouve jamais le besoin de faire appel aux secours des physiciens et des chimistes.

La pénétration d'un produit vivant dans un organisme et les grandes réactions de cet organisme, tel est le thème, le leitmotiv de toutcs ses recherches.

La délicatesse que d'aucuns requièrent de l'outillage, sa pensée la lui fournit.

Hors l'abondance dcs animaux, abondance nécessaire pour confirmer la valeur des résultats, son laboratoire fut toujours bien peu exigeant en matériel. On peut répéter ses expériences dans les installations les plus modestes.

Ce n'est point d'avoir pu disposer (même en put-il disposer ?) de somptueuses ressources matérielles, qui a permis à Besredka de se réaliser, mais bien plutôt d'avoir présenté lui-même une immunité congénitale vis-à-vis des théories généralement admises.

A côté de la simplicité des moyens mis en œuvre, un autre caractère encore marque les travaux de Besredka : leur immédiate application à la thérapeutique.

Au moment où l'anaphylaxie suscite d'innombrables recherches et met en branle un attirail de laboratoire complexe, Besredka, utilisant un peu d'antigène, quelques animaux, une seringue, publie l'admirable procédé dont s'empare aussitôt la clinique : l'action désensibilisante des injections répétées de petites doses.

En 1902, Besredka propose la vaccination par les virus sensibilisés. La durée d'action de vaccination par les sérums s'avérait éphémère, la vaccination par les cultures chauffées ou tuées assurait l'immunité à un prix tel que d'aucuns préféraient courir le risque de la maladie.

Il fallait obtenir des vaccins inoffensifs.

On savait, depuis Erlich et Morgenroth, que des microbes préalablement traités par une immersion dans des sérums d'animaux immunisés fixent l'anticorps correspondant à l'exclusion de toute substance, albuminoïde ou autre, contenue dans le sérum.

Les microbes qui happent ainsi l'anticorps, constate Besredka, ne le lâchent plus. Hors du sérum, lavés à l'eau physiologique, ils demeurent imprégnés d'anticorps.

Et les microbes teints de la sensibilisatrice spécifique constituent des vaccins « sensibilisés », dépourvus de toxicité, conférant très rapidement, en 24 ou 48 heures, une immunité d'action durable et sûre.

Les premiers vaccins sensibilisés furent obtenus avec le bacille de la peste, le vibrion cholérique, le bacille typhique ; puis Besredka prépara les vaccins sensibilisés contre le bacille de la diphtérie, le pneumocoque, le streptocoque, le bacille tuberculeux, et voilà encore des réalisations thérapeutiques.

Intuition, simplicité, esprit pratique en même temps que savant bactériologiste : Besredka est un vrai médecin.

Les hasards de sa vie, de sa carrière ne l'attachèrent cependant pas au lit du malade, dans la salle de l'hôpital.

Son domicile intellectuel, son climat, c'est le laboratoire.

Mais dans le cours de ses travaux, on retrouve, adhérentes aux dons de l'homme de science, toutes les qualités du clinicien.

Il sait lire le détail pour d'autres insignifiant que l'aventure d'une expérience met devant ses yeux.

« Un jour, manquant de souris neuves pour une expérience de contrôle, nous eûmes l'idée d'utiliser une souris qui avait reçu, un mois auparavant, des bacilles paratyphiques par la bouche. Notre surprise fut grande lorsque nous constatâmes que cette souris, à laquelle nous avions injecté la veille $1/100^e$ de culture paratyphique virulente, c'est-à-dire une dose sûrement mortelle, grignotait ses grains, comme si de rien n'était... En présence de ce résultat inattendu, nous reprîmes ces recherches sur des centaines de souris, en faisant varier les conditions de l'expérience. Force fut de s'incliner devant le fait que le virus introduit *per os* conférait l'immunité... »

Son esprit, sans cesse alerté, soupçonne la valeur du fait exceptionnel que d'autres constatent, mais négligent. Il flaire le symptôme d'une loi générale comme le praticien dépiste la maladie à tel signe imperceptible.

Et, conservant toute sa liberté au milieu des documents entassés par les autres, Besredka déblaye le terrain de toutes les pseudo-impossibilités que les théories en cours opposent toujours à une expérience hardie.

Voyez comment il fait la preuve de l'immunité locale.

Il parvient, au moyen d'un artifice de technique, à faire pénétrer le microbe du charbon dans l'organisme du cobaye sans léser la peau. Il introduit dans la cavité péritonéale une ampoule de verre scellée renfermant une culture virulente, puis la brise à travers la peau une fois cicatrisée de la plaie opératoire.

L'animal reste indemne.

La peau seule est donc réceptive. Il suffit de vacciner la peau pour protéger l'organisme.

« En immunisant la peau par frictions ou mieux encore par injection intra-dermique, nous réussîmes sans grande peine à conférer au cobaye une immunité anti-charbonneuse des plus solides. La légende faisant du cobaye un animal non vaccinable n'est plus. »

Une expérimentation portant actuellement sur des dizaines de milliers d'animaux démontre la réalité du phénomène.

Or, cette constatation à propos du charbon, Besredka vérifie qu'elle s'applique aux autres microbes vivant habituellement sur la peau : staphylocoques, streptocoques, et il conclut, contrairement à la doctrine de Wright : toutes les voies vaccinales se valent.

« Nous croyons que le choix de la porte d'entrée n'est pas moins important que le choix du vaccin lui-même. Les cellules réceptives étant spécifiques, la voie par laquelle on se propose de réaliser la vaccination doit être spécifique. »

Il ne suffit pas d'injecter un germe virulent à l'animal.

Ce germe, pour donner son plein développement, doit rencontrer des « cellules réceptives ». Le charbon, le staphylocoque manifestent une affinité vis-à-vis des cellules cutanées, pour les infecter aussi bien que pour les immuniser ; le virus dysentérique, le virus typho-paratyphique, les vibrions cholériques témoignent une attraction élective pour la paroi intestinale.

Quelles sont, dans la peau, les cellules jouant un rôle actif au cours de l'infection et de l'immunisation ?

Pour Besredka, ce sont des cellules de la couche réticulo-endothéliale, celles précisément qui tiennent le rôle de phagocytes locaux.

Phagocytes ! Théorie humorale, théorie cellulaire.

Toute l'histoire de l'œuvre de Metchnikoff est évoquée par ces mots !

Et le seul oubli dont le professeur Besredka nous tiendrait rigueur, c'est de ne pas rappeler que le maître d'aujourd'hui fut le disciple aimé et fidèle de Metchnikoff.

Personne n'a consacré à l'œuvre de l'illustre savant des pages plus compréhensives et plus émues sous leur froideur objective que celles de l'histoire d'une idée (*L'Œuvre de Metchnikoff*, par A. Besredka).

Or, continuant dignement l'œuvre du maître disparu, Besredka précise le mécanisme de l'immunité.

Immunité ne signifie plus vaguement production d'anticorps. Le sort de l'organisme dépend de l'issue du conflit au niveau même des cellules réceptives, lesquelles absorbent la majeure partie du virus ou de l'antivirus libéré par les phagocytes.

L'immunité localisée au début dans un seul point limité s'étend et gagne du terrain, immunité particulièrement solide et rapide.

La vaccinothérapie ne guérit point une cellule malade, elle protège celles demeurées saines, elle circonscrit le foyer de pullulation microbienne, en mettant les cellules indemnes dans l'impossibilité de servir d'aliment à une infection nouvelle. De proche en proche, l'immunité s'installe dans tout l'organisme.

Quant aux cellules infectées, les phagocytes les débarrassent des corps nocifs par lesquels elles ont été envahies.

Une vaste expérimentation portant sur l'animal et sur l'homme confirme pleinement cette théorie.

Les pansements spécifiques font actuellement partie de la thérapeutique quotidienne.

Certains microbes sécrètent dans le milieu ambiant des substances non toxiques, douées des mêmes propriétés que les vaccins eux-mêmes : les « anti-virus ».

Les pansements à l'anti-virus paralysent la vitalité des microbes et les empêchent de se développer, en même temps qu'ils renforcent la résistance à l'infection des tissus environnants.

Des pansements aux anti-virus, Besredka passe à l'étude du rôle des pansements à base de sérum curatif (immunité locale passive).

Sur la peau du ventre d'un cobaye, préalablement rasée et scarifiée, il place une compresse imbibée de sérum antitétanique. Le lendemain ou quelques heures après, il injecte à cet animal, sous la peau du ventre, une dose mortelle de toxine tétanique. L'animal demeure indemne, les témoins non traités succombent.

Des tentatives analogues, et déjà pleines de promesses, sont pratiquées avec des pansements aux sérums antidysentérique, antigonococcique, antigangréneux.

Si précieux qu'il puisse être de faire entrer dans la thérapeutique une série de vaccins nouveaux, efficaces, sûrs, la découverte de l'immunité locale demeure d'une bien autre portée.

Elle prouve que des tissus différents présentent des qualités dissemblables au point de vue de l'immunité.

La peau, région frontière, possède des sensibilités qui manquent aux territoires de l'intérieur.

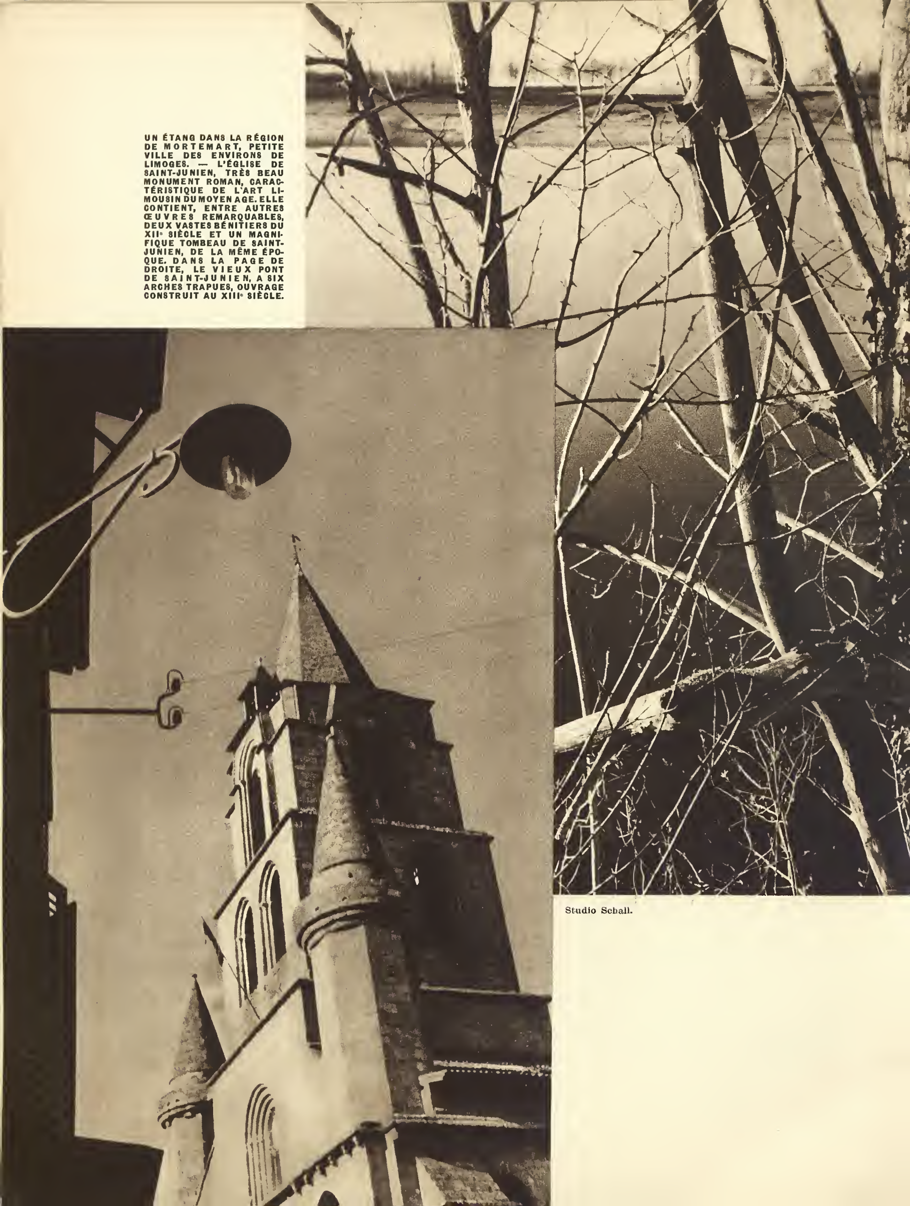
A chaque tissu correspond une résistance spécifique.

Besredka rend à la cellule sa dignité, son individualité.

Après avoir considéré la résistance d'un organisme, nous envisageons celle d'un organe, d'une cellule, « à chaque cellule son virus », en attendant que la cytologie nous permette de distinguer le constituant cellulaire vecteur de ces propriétés.

A Besredka revient le mérite d'avoir démembré l'immunité.

Dr Suzanne Dejust-Defiol.



UN ÉTANG DANS LA RÉGION DE MORTEMART, PETITE VILLE DES ENVIRONS DE LIMOGES. — L'ÉGLISE DE SAINT-JUNIEN, TRÈS BEAU MONUMENT ROMAN, CARACTÉRISTIQUE DE L'ART LIMOUSIN DU MOYEN AGE. ELLE CONTIENT, ENTRE AUTRES ŒUVRES REMARQUABLES, DEUX VASTES BÉNITIERS DU XII[e] SIÈCLE ET UN MAGNIFIQUE TOMBEAU DE SAINT-JUNIEN, DE LA MÊME ÉPOQUE. DANS LA PAGE DE DROITE, LE VIEUX PONT DE SAINT-JUNIEN, A SIX ARCHES TRAPUES, OUVRAGE CONSTRUIT AU XIII[e] SIÈCLE.

Studio Schall.



MA PETITE VILLE

PAR JÉRÔME ET JEAN THARAUD

Saint-Junien, ma petite ville, était, lorsque j'étais enfant, un chef-lieu de canton mi-ouvrier, mi-campagnard, avec une petite bourgeoisie composée de trois médecins, deux pharmaciens, deux notaires, de quelques commerçants qui habitaient la ruc du Pont-Levis, et d'un petit nombre d'industriels qui commençaient à transformer du tout au tout l'air qu'on y respirait. Mais en ce temps-là, sur la Vienne et la rivière de Glane, les moulins des mégisseries et les fabriques de papier de paillc ne troublaient guère la paix d'un paysage idyllique. Dès qu'on était sorti de l'étroit espace enfermé dans les anciens remparts, on était cn pleine campagne, et la plus ravissante. Il me semble toujours qu'ici seulement on voit un pré, une rivière, des arbres, parce qu'un pré, une rivière, un arbre, c'est jusqu'à la fin de notre vie la rivière, l'arbre et le pré que nous avons vus dans notre enfance ; et la façon dont ils s'arrangent entre eux pour composer un paysage, c'est justement cela qui nous fait battre le cœur.

De quelque côté qu'on dirigeât ses pas, vers Rochechouart et le Bois-au-bœuf, le Châtelard et la forêt de Brigueil, Limoges, Notre-Dame du Pont, Bellac ou Mortemart, tout de suite on tombait sur des châtaigneraies, des eaux vives. Mon endroit préféré était la vallée de la Glane, si romantique avec ses écluses, ses rochers aux formes animales et ses pentes boisées où l'eau ruisselait au printemps sous les fougères et les mousses. Dieu, que je m'y suis amusé, avec les enfants de mon âge, sur cette rivière enchantée ! Au fond de nous tous, on retrouve un certain nombre de souvenirs qui forment un fonds

essentiel, une fontaine où toute la vie de l'esprit s'alimente. J'ai le sentiment que les rochers et les eaux bruissantes de ma petite rivière limousine représentent pour moi ce trésor.

Une foule de choses qui m'ont tant séduit plus tard par le monde, n'étaient que des réminiscences de mes vagabondages au bord de mon torrent et, souvent, quand je suis parti à l'aventure, c'était, à mon insu, avec le désir de replacer mes pas dans mes pas d'autrefois et de retrouver des émotions que j'avais éprouvées sur ses rives... Je me disais cela, l'autre jour, en Indochine, dans une forêt vierge, au bord d'une rivière rapide, dont j'ai oublié le nom ; et le plaisir que j'éprouvais à voir les rochers et l'écume de cette eau exotique se mêlait à la nostalgie d'une rivière toute pareille, dans un repli du Limousin...

La Glane m'a aussi donné, je crois, le goût d'une certaine existence qui n'a jamais cessé d'exercer sur moi son attrait. J'ai pêché dans ses eaux brunes des goujons et des ablettes, j'ai chassé dans ses taillis avec l'arc et la flèche, j'ai fait cuire sous la cendre des pommes de terre et des châtaignes. Tout cela, je n'en doute pas, a rendu familières à mon imagination tant d'existences primitives que j'ai rencontrées par la suite. Au bord de mon libre ruisseau, je fus un enfant, un vrai enfant, c'est-à-dire un sauvage, un primitif, et il m'en est resté quelque chose.

■

La maison de mes parents était un peu en dehors de la ville, à l'entrée d'un faubourg qui s'appelait le faubourg Saler. Elle est devenue la Banque de France. En montant ainsi en grade, en se transformant en maison très cossue, elle a perdu l'aspect rustique et sa



DANS LA PAGE DE GAUCHE, LA VIENNE PRÈS DE SAINT-JUNIEN ; CI-DESSUS, UNE VUE DE LA VALLÉE DE LA GLANE ; A DROITE, UNE LAVANDIÈRE SUR LA VIENNE : TROIS ASPECTS DE LA PROVINCE FRANÇAISE ET QUI EXPRIMENT BIEN SON AME. UNE RIVIÈRE MODESTE ET PAISIBLE, UN AUTRE COURS D'EAU LUI AUSSI SANS PRÉTENTION, MAIS QUI N'EN A PAS MOINS SA CHARMANTE PERSONNALITÉ ; ENFIN UNE FEMME DU PEUPLE, FIDÈLE AU TRAVAIL POUR LA MAISON ET LA FAMILLE : C'EST BIEN NOTRE PAYS.

ET C'EST DANS CE DÉCOR QUE S'EST ÉCOULÉE L'ENFANCE DES FRÈRES JÉROME ET JEAN THARAUD. « DÈS QU'ON ÉTAIT SORTI DE L'ÉTROIT ESPACE ENFERMÉ DANS LES ANCIENS REMPARTS (DE SAINT-JUNIEN), ON ÉTAIT EN PLEINE CAMPAGNE, ET LA PLUS RAVISSANTE... MON ENDROIT PRÉFÉRÉ ÉTAIT LA VALLÉE DE LA GLANE, SI ROMANTIQUE AVEC SES ÉCLUSES, SES ROCHERS AUX FORMES ANIMALES ET SES PENTES BOISÉES OU L'EAU RUISSELAIT AU PRINTEMPS SOUS LES FOUGÈRES ET LES MOUSSES.»

Studio Schall.

ENTRE CES DEUX ARBRES, LA TOUR DE L'ÉGLISE DE ROCHECHOUART, FUT DE PIERRE OCTOGONAL, COMME EUX SOLIDEMENT PLANTÉ DANS LE VIEUX SOL LIMOUSIN. CETTE TOUR, NÉANMOINS, N'EST PAS TOUT A FAIT TELLE QUE L'ÉLEVÈRENT DE PIEUX OUVRIERS DE LA FIN DU XIIIe SIÈCLE: SA FLÈCHE EN SPIRALE EST TOUTE MODERNE. DU HAUT DE LA COLLINE QUI SERT DE SOCLE A ROCHECHOUART, L'ON VOIT UN TRÈS BEAU PANORAMA.



plaisante simplicité d'autrefois. Elle a surtout perdu la plus grande partie de son jardin.

Ce jardin s'enorgueillissait d'un arbre rare, miraculeux, un magnifique magnolia, qui continue d'avoir pour moi une couleur qui n'existe que dans mon imagination, la couleur de mon enfance.

Face à notre maison, de l'autre côté de la rue, il y avait un hospice tenu, si j'ai bonne mémoire, par les sœurs de la Providence. Dans cet hospice, une petite école, un asile, comme on l'appelait, dirigé par sœur Marie-des-Anges. Et quand j'écris ce nom je suis bien sûr, cette fois, de ma mémoire ! En principe, j'étais censé me rendre à l'asile deux heures le matin et deux heures l'après-midi. Mais si j'étais assez exact, en hiver, à me

DEUX RUES DE ROCHECHOUART. DE TELLES PETITES VILLES ONT TRÈS SOUVENT, CHEZ NOUS, AVEC DES QUARTIERS MODERNES, DES PARTIES D'ANCIENNETÉ ET DES PARTIES QUASI-VILLAGEOISES. VOICI UNE RUELLE OU, DERRIÈRE LES FENÊTRES CINTRÉES, L'ON IMAGINE LES ARTISANS DU VIEUX TEMPS, SELLIERS, BOURRELIERS, TISSERANDS ÉBÉNISTES, PRATIQUANT BONNEMENT LA SAGESSE DE LA FABLE DU SAVETIER ET DU FINANCIER.

Studio Schall.

ET VOICI UN VRAI COIN DE VILLAGE, AVEC SES MAISONS POSÉES DE GUINGOIS, SANS SOUCI D'ALIGNEMENT. MAIS CETTE RUELLE, OU SE HATE UNE HUMBLE PORTEUSE DE FARDEAU, POURRAIT BIEN, PEUT-ÊTRE, CARACTÉRISER UN TRAIT NATIONAL, CELUI, ENTRE AUTRES, QUI NOUS PEINT COMME TOUT IMPRÉGNÉS, EN TOUT LIEU, DE VIE PAYSANNE.

ET TOUJOURS, ET PARTOUT LES ÉMOUVANTS TÉMOIGNAGES HÉRITÉS DE NOTRE LONGUE RACE. DEPUIS COMBIEN DE SIÈCLES ROCHECHOUART ÉTAIT-IL PROTÉGÉ ET A LA FOIS COMMANDÉ PAR SON CHATEAU DRESSÉ SUR UN GÉANT ÉPERON ROCHEUX ? LE CHATEAU QUE L'ON PEUT VOIR DE NOS JOURS A ÉTÉ PRESQUE ENTIÈREMENT RECONSTRUIT DANS LES PREMIÈRES ANNÉES DU XVIe SIÈCLE. L'ENTRÉE PRINCIPALE, QUE SIGNA LA RENAISSANCE, EST FLANQUÉE D'UNE TOUR DU XIIIe. ET L'IMAGE CI-CONTRE NOUS MONTRE SES ARCADES ROMANES.



rendre chez sœur Marie-des-Anges, qui m'apprenait à écrire avec une ardoise et de la craie, dès que venaient les beaux jours on ne m'y voyait plus. A la maison, ni à l'école, personne ne s'en inquiétait.

J'avais repris mes habitudes, on le savait, c'était bien ainsi. « Il faudrait pourtant que cet enfant apprenne à lire », disait ma mère quelquefois. « Bah ! répondait mon père, on en fera un cordonnier. » Et il faisait avec ses mains le geste de tirer le ligneul... Quant à Sœur Marie-des-Anges, lorsqu'on lui demandait si je faisais quelque progrès, elle disait avec gentillesse : « Comment cela se pourrait-il ? Le pauvre enfant dort tout le temps ! ». C'était bien vrai. Rien que de me trouver avec ma craie dans les doigts et mon ardoise sur les genoux me donnait une invincible envie de dormir...

Aujourd'hui j'ai toujours le même sentiment quand un travail quelconque me retient dans mon cabinet et que dehors le beau temps me fait signe.

■

Dans le beau livre que mon ami Joseph Nouaillac vient de consacrer à l'histoire du Limousin et de la Marche, il a bien raison d'écrire que la vallée de la Vienne, comme celle du Rhin, est une rue-aux-Prêtres, une rue d'anachorètes et de saints. Nous avons saint Martial, premier évêque de Limoges qui, si l'on en croit Grégoire de Tours, fut au nombre des sept évêques envoyés de Rome, sous l'empereur Dèce, pour évangéliser l'Aquitaine ; nous avons ses disciples : Alpinien, Aurélien, Austriclinien, Just et André ; nous avons saint Martin l'Espagnol qui renversa les tables des sacrificateurs de Priape et fut lapidé par le peuple ; saint Éloi, splendeur de son siècle, né à Chappetat, près de Limoges ; saint Léonard, fils d'un officier de Clovis et disciple de saint Rémi ; saint Victurnien, noble Écossais ; saint Arédius, saint Dumine, saint Baumar, saint Joussaud, saint Pardoux, et j'en passe ! Évidemment ma petite ville ne peut pas se glorifier d'avoir eu des saints de la taille de saint Martial ou de saint Éloi ! Mais enfin, elle possède, elle aussi, des patrons qui sont, à mon goût, des plus intéressants. L'un s'appelle Junien, l'autre Amand. Il faut bien que j'avoue que Junien n'était pas de notre terroir. C'était un jeune homme de Cambrai. Comment l'idée lui vint-elle de se réfugier auprès d'Amand, pieux ermite qui vivait dans la forêt de Commodoliac, entre la Vienne et la Glane ? Cela, je n'en sais rien. L'histoire ne le dit pas. Le certain, c'est qu'il passa là quarante ans de sa vie à prier sous une aubépine en fleurs ; qu'il baptisait les païens, et guérit un grand nombre de pèlerins venus du Poitou et qu'affligeait le mal des Ardents. Quand il mourut, on l'ensevelit sous l'aubépine merveilleuse, on défricha la forêt, et autour de son tombeau se développa la ville qui porte son nom.

Tous les sept ans, on expose à la vénération publique les chefs de nos bons Saints ; on refait avec des feuillages la forêt de Commodoliac ; tous les enfants sont habillés en saints, en ermites, en évêques, voire en pèlerins poitevins, pour rappeler les malheureux Ardents que Junien a guéris. C'est la grande fête des Ostensions.

ENTRE SAINT-JUNIEN ET BELLAC, SUR UNE HAUTEUR, LE VILLAGE DE BRIGUEIL OFFRE AU TOURISTE DE VIEILLES MAISONS ET LES VESTIGES D'UNE ANCIENNE ENCEINTE FORTIFIÉE. C'EST, AU NORD ET AU NORD-EST DE LA PETITE PATRIE DES FRÈRES JÉROME ET JEAN THARAUD, LA RÉGION PITTORESQUE DE NANTIAT, DE LA TUILIÈRE, DE MORTEMART, DES JOLIES VALLÉES DE LA GLAYEULE, DU VINCOU ET DE L'AURANCE. BELLAC A SON VIADUC SUR LA GARTEMPE, SON ÉGLISE ET, SURTOUT, L'AMPHITHÉATRE DE SES DEMEURES PATINÉES PAR LE TEMPS



Studio Schall.



L I M O G E S

LIMOGES, SUR LA VIENNE, EST UNE VILLE PITTORESQUE ET FORT ANCIENNE, DANS UNE PROVINCE PARTICULIÈREMENT RICHE EN LIEUX HISTORIQUES ET EN BEAUTÉS NATURELLES. CI-DESSUS, UN ASPECT DE LA « CITÉ ».

La première fois que j'y pris part, cette fête eut pour moi un caractère bien dramatique. J'avais alors cinq ou six ans. Je ne sais quelle malheureuse idée traversa l'esprit de ma mère : au licu de m'habiller d'une peau de mouton comme les infortunés Poitevins, d'une dalmatique et d'une mitre dorée comme saint Martial ou saint Éloi, d'une longue tunique à bordure pourpre comme un anachorète, ou de faire de moi un Saint Jean tirant avec unc ficelle un agneau enrubanné, elle eut l'inspiration funeste de m'habiller en saint François. Une robe de bure, un capuchon, une corde et des sandales, tel fut mon lot.

Dans la troupe des enfants, j'étais le seul de mon espèce ! Cela me mit au désespoir. Le jour des Ostensions venu, sous mon capuchon de bure, je traversai la forêt de Commodoliac, je veux dire toute la ville, dans la confusion et les larmes... Depuis, j'ai réfléchi à mon cas, il est indéfendable ! J'eus honte, ce jour-là, de la sainte pauvreté, je crus que même parmi les saints il y a des classes et des catégories, et qu'il était honteux pour moi de n'être pas aux échelons supérieurs. Saint François, pardonnez-moi !

Il y a quelques années, repassant par ma petite ville, le hasard me fit tomber sur le jour des Ostensions. Sous les branches vertes de l'antique forêt, je vis passer devant moi les saints Martial, les saints Amand, les saints Junien, les Poitevins, saint Joussaud l'Auvergnat, et le bon père saint Pardoux, saint Aurélien et tous les autres. Ils étaient tous là, comme autrefois, sous leurs toges, leurs tuniques, leurs peaux de bêtes et leurs chlamydes. Mais c'est vainement que je cherchai dans la troupe brillante un petit saint François humilié et en pleurs. Espérai-je donc me retrouver moi-même ? Mon espoir fut déçu...

Jérôme et Jean Tharaud.

LA RIVE DROITE DE LA VIENNE, AU-DESSUS DE LAQUELLE S'ÉLÈVE LIMOGES EN AMPHITHÉATRE. LA «CITÉ» QUI EXISTE ENCORE (L'ANCIENNE ÉTAIT SITUÉE PLUS EN AVAL), A PRIS NAISSANCE AU BORD DE LA RIVIÈRE ET S'EST ÉTENDUE AUTOUR DE LA CATHÉDRALE (QUE L'ON VOIT A LA PAGE PRÉCÉDENTE). LA VILLE ACTUELLE EST BATIE AU-DESSUS ET AUTOUR DE LA CITÉ. ELLE A D'ASSEZ BELLES VOIES, MAIS L'ATTRAIT DE LIMOGES EST DANS LES RUES, LES MAISONS, LES REMPARTS D'AUTREFOIS.

Studio Schall.





BAS-LIMOUSIN

PAR ANDRÉ THÉRIVE

A l'époque où l'on ne saura plus où chercher des impérialismes, je proposerai d'en créer un : l'impérialisme limousin. Il sera appuyé, comme les autres d'ailleurs, sur de fort bonnes données historiques. D'abord c'est un fait que la notion de Limousin, tant géographique qu'ethnographique, a été longtemps vague et extensible. Les compagnons limousinants étaient en général des maçons ou des terrassiers de la Creuse que nous appelons aujourd'hui la Marche. La langue limousine a désigné au moyen-âge toutes sortes de dialectes, depuis le poitevin jusqu'au catalan. De nos jours, grâce aux Tharaud le Limousin a annexé la Charente, et grâce à Jean Giraudoux il menace l'Indre, le Berry, car enfin Angoulême et Châteauroux ce sont des colonies, des terres d'Empire. Je ne vous rappellerai pas que la limousine proprement dite, ç'a été successivement une danse, un manteau de berger et une voiture couverte. Bref, si le Limousin n'a pas conquis autrement l'univers, c'est simplement parce qu'il lui a manqué un Alexandre ou un Napoléon.

Mais à défaut des impérialismes, on peut cultiver des régionalismes. Et, bien que je sois né à Limoges, je cultive surtout celui du Bas-Limousin.

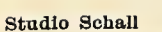
On appelle ainsi les terres les plus hautes de cette province, en somme les plateaux de Corrèze. Voilà, à mon sens, un des plus beaux pays du monde et qui ne livre pas ses secrets à un touriste hâtif. Il est mal exploité, mal accueillant, il végète sous un climat dur, il a le tort de n'offrir qu'un pittoresque délicat, n'étant ni le Nord ni le Midi, ni la plaine ni la montagne. Et pourtant il a plus de grandeur dans son étroitesse que les plus fameuses provinces... Montez d'abord au sommet de Millevaches, à peu

LA ROUTE, ENTRE LIMOGES ET UZERCHE. LA ROUTE ET SA BLONDE COULÉE DE LUMIÈRE OU L'ARBRE AMICAL, L'ARBRE ADORABLE JETTE L'OR VERT DE SES TREMBLANTES OMBRES. ELLE EST, POUR L'HOMME DES VILLES, LA TENTATRICE, L'INÉPUISABLE LIBERTÉ. ELLE DIT : VOICI, A MES COTÉS, L'INNOCENCE DES HERBES, DES FEUILLES ET DES BRANCHES ET JE NE SORS D'UNE ÉTREINTE DE ROC OU DE FORÊT QUE POUR ÉPOUSER UNE VALLÉE ÉLARGISSANT A PERTE DE VUE SES CHAMPS NOURRICIERS, SES PRÉS ET SES BOCAGES...

près aux sources de la Vienne, sur cette croupe embroussaillée, à près de mille mètres d'altitude, d'où vous dominerez des champs de bataille à la Decamps, où ne manquent que les chars brisés et les armures éparses : des plis infinis où alternent les rochers et les tourbières, mille ruisselets qui sourdent de la terre gonflée, des hordes de nuages qui chevauchent sans cesse ce toit de la France...

Vrai décor ossianesque, ces landes désertes n'ont de voix que le cri monotone des bergers et des chiens. Tout s'y défait, les formes, les perspectives, les buts de vivre. Le sol usé, où le granit profond se cache sous la boue végétale et le sable, nourrissant de rares genévriers et quelques bouleaux transis, semble par un curieux paradoxe un lieu où la création commence à peine, un lieu de genèse. On n'est nulle part, on est partout. Il n'y a plus de points cardinaux, plus de méridiens.

Un désordre minéral sous une toison de fleurs sauvages, mousses, bruyères, genêts,


Studio Schall

«LA OU REPARAIT LA FORTE BRUYÈRE, LA VRAIE, LA ROUGE PLANTE CELTIQUE, IL FAUT ALLER VOIR EN ÉTÉ SON DOMAINE, PAR EXEMPLE QUELQUE HAMEAU BLOTTI SOUS LES HAUTES MONÉDIÈRES; CHAUMEIL, UN VILLAGE BLEU APPUYÉ A L'IMMENSE TAPIS PERSAN DE LA MONTAGNE OU NUL NE PASSE QUE LES LIÈVRES ET LES SERPENTS... » ICI, L'ÉGLISE DE CHAUMEIL. FACE AU PORCHE, LA HAUTE CROIX DE PIERRE, COMME LE CLOCHER ET COMME LES ARBRES, INVITE A UNE MÉDITATION SEREINE.

qui pourrit sans cesse sur elle-même et s'épaissit d'automne en automne.

De ce centre, descendent lentement des plateaux vagues, des cascatelles, des vallons qui jadis furent torrents, cataractes, précipices : un massif enlisé. La grisaille même s'en empare peu à peu, éteignant les vives couleurs des rochers et des plantes. On a planté des sapinières, on a défriché des pentes, chaulé des terrasses. Il n'y a plus de loups, bientôt il n'y aura plus de moutons. Mais là où reparaît la forte bruyère, la vraie, la rouge plante celtique, il faut aller voir en été son domaine, par exemple quelque hameau blotti sous les hautes Monédières ; Chaumeil, un village bleu appuyé à l'immense tapis persan de la montagne, où nul ne passe que les lièvres et les serpents, — les failles de terrain qui dévalent vers Treignac, et qui ressemblent avec leur mignardise grandiose et leurs accessoires romantiques à une Ecosse de keepsake, à une lithographie pour Walter Scott, — ou enfin les plateaux au nord de Gimel, fourrés, humides, pétris de cette étrange terre pleine d'eau et faite pour le feu, où poussent des fleurs de celluloïd, à l'odeur fraîche, où dansent le soir des vapeurs et des fées...

Les villes sont réfugiées dans le creux des vallées qui coupent profondément cette carapace. C'est pourquoi elles ont toutes une acropole de rocher, une rivière bruyante, des escaliers et des maisons taillés dans la colline même. Uzerche est connue de toutes les agences ; c'est pourquoi il faut plutôt chanter Meymac, Egletons, Treignac, cette dernière vrai chef-d'œuvre de vieille ardoise au-dessus d'une gorge profonde, toute en passages couverts, en ruelles abruptes, en perrons, en terrasses, avec des églises sombres que le soleil ne caresse que deux heures par jour. Argentat enfin, patrie d'une lignée de mes ancêtres, assise sur la Dordogne claire et majestueuse, et où, chose rarissime, on a imposé des servitudes aux architectes pour lui conserver son aspect archaïque et sa mélancolie...

C'est près d'Argentat que débouchent des vallées vertes et spacieuses, dont le relief, les courbes, la végétation sont alpestres jusqu'au trompe-l'œil. Deux cents mètres de dénivellation, dans ce pays, c'est comme mille mètres ailleurs. Et la zone des châtaigniers, des noyers, des arbres les plus majestueux et les plus opaques du monde, cesse à peine au-dessus des fonds, que les prairies, les sapins les remplacent. Le paysage tantôt



Studio Schall.

U Z E R C H E

UZERCHE (CORRÈZE) EST LA VILLE LA PLUS PLAISANTE, PEUT-ÊTRE, DU CENTRE DE LA FRANCE, A LA FOIS PAR LE PITTORESQUE DE SES VIEILLES DEMEURES A TOURELLES, DU XVe ET DU XVIe SIÈCLE, ET PAR LE CHARME DU SITE QU'ELLE DÉCORE : UN PROMONTOIRE DANS UNE BOUCLE DE LA JOLIE VÉZÈRE. SES PRINCIPAUX MONUMENTS SONT : LE PONT TURGOT, UN ÉDIFICE FLANQUÉ DE QUATRE TOURS, APPELÉ LE CHATEAU, LA PORTE BARACHAUDE, L'ÉGLISE, DU XIIe SIÈCLE, ENFIN LA MAISON EYSSARTIER ANCIENNE PHARMACIE DU XVe SIÈCLE.



TREIGNAC (EN CORRÈZE) EST ENCORE UN LIEU FORT ATTIRANT. C'EST UNE PETITE CITÉ BATIE SUR UN PLATEAU QUI DOMINE DE TRÈS HAUT LA VÉZÈRE. SES VESTIGES DU PASSÉ (LA CHAPELLE DES PÉNITENTS, LA CHAPELLE DES CAPUCINS, LE COLLÈGE, L'HOTEL DE VILLE, LA MAISON DES ANGLAIS — D'OU LA VUE EST SPLENDIDE — ETC.) SONT DES PLUS REMARQUABLES. EN OUTRE, TREIGNAC EST UN CENTRE DE TRÈS BELLES EXCURSIONS, NOTAMMENT DANS LA VALLÉE DE LA VÉZÈRE QUI COULE, NON LOIN, DANS UN MAGNIFIQUE DÉFILÉ.



tragique, tantôt aimable, est toujours marqué d'ostentation romantique. Allez plutôt voir les ruines de Merle qui sont, en leur genre, incomparables à tout ce que le Rhin fournit de mieux : ces ravins effrayants, ces buttes, ces rocailles pleines de hiboux et de vipères, ces confluents de cours d'eau prisonniers du roc, quel metteur en scène a machiné tout cela ! Et quel peintre (qui hélas ! ne pouvait prévoir M. Didier-Pouget, tyran doucereux de ces âpres solitudes) agença les rives de la Dordogne jusqu'à Beaulieu,

ces collines rougeoyantes, ces falaises noyécs de brume, ces portants et ces toiles de fond ! L'aube, sur ces hauteurs, est célèbre, lorsqu'elle fait monter ses brouillards de la vallée, lorsque la rosée, je veux dire l'aigaille, après avoir ravivé les ajoncs et les bruyères, semble aussi tendre devant le soleil tout neuf un voile de triste fraîcheur. Il y a le soir moins de beaux crépuscules, comme si la mélancolie était réservée là-bas à ce qui est d'habitude la splendeur et la jeunesse du monde, au matin découragé ?

Du côté de Tulle, les plateaux tombent à pic sur des amas de forêts aveugles, plus mystérieuses, plus inextricables que celle d'Ardenne ; les routes s'entrelacent à des sentiers insidieux ; de loin une clairière, de près un étang ; de loin une plate-forme, de près une fondrière grouillante. Si ce coin-là appartenait aux Allemands, il y aurait partout des écriteaux avec des noms d'opéra : *Trou d'Enfer*, *Roc des Géants*, *Pont de Brunehilde*. (Ici : *écho*). Mais il y aurait aussi des corbeilles pour les papiers gras et des défenses de fumer...

C'est précisément cet abandon, cet oubli où on laisse cette terre si riche en sa pauvreté, qui lui conservent son charme. Charme, au vieux sens d'envoûtement. Il n'y a rien d'apprêté dans sa sauvagerie, ni sa majesté, ni sa solitude. On en a fait un parc national, sans le vouloir, un conservatoire des vieux paysages gaulois, où des hauts lieux déserts, depuis le début du monde, jusqu'aux villages dépeuplés, le voyageur peut retrouver l'image de ce qu'était la vieille terre avant qu'il y eût une France.

Alors les hommes y vivaient cantonnés dans leurs clans, pêchant, chassant, menant leurs bêtes, priant leurs idoles, chaque famille séparée du reste du monde, en lutte avec la solitude et en défiance contre la société, mais allumant le soir des grands feux dont l'aile rougeoie sur le ciel jusqu'aux monts d'Auvergne, et se saluant de loin avec les grands cris transmis par leurs ancêtres, les mêmes qui annoncent l'alerte guerrière, la peur des orages ou des grondements souterrains, qui en appellent désespérés à la fraternité des hommes devant la menace des dieux.

André Thérive

UNE FERME SUR LA ROUTE DE LIMOGES A UZERCHE : UN PETIT TABLEAU RUSTIQUE QUI POURRAIT ÊTRE INTITULÉ " PUISSANCE PAISIBLE DE LA FRANCE " C'EST EN EFFET SOUS DE TELS HUMBLES TOITS PERDUS DANS LES BOIS OU LES CHAMPS, QUE RENAIT SANS CESSE LA FORCE D'UNE VIEILLE RACE. PUISSENT-ILS NE JAMAIS PÉRIR D'ABANDON ! LE PAYSAN LIMOUSIN, ROBUSTE, FRANC DE LANGAGE ET DE COLLIER, PÉTRI DE BON SENS, A FOURNI AUX ARMÉES DE LA GRANDE GUERRE, PAR MILLIERS, DE VAILLANTS SOLDATS.

Studio Schall.



FARGUE ENRHUMÉ

PAR LUC DURTAIN

Un Rat, un énorme Rat pris au piège. Immobile : mais vivant. La preuve, c'est, par instants, ce frisson.

Le Rat tourne brusquement une tête aiguë d'emprisonné : les emprisonnés ont des têtes plus aiguës que les autres êtres, moulécs sur l'intervalle des barreaux. Avee un mouvcment des mâchoires, il paraît, cn effet, ronger des barres... Ce captif-là, c'est Léon-Paul Fargue, qui, depuis un grand quart d'heure, attend dans le salon du docteur Trépan. Seul, car il est très tard. Seul avec son coryza.

Soudain — que s'est-il passé ? — plus de Fargue ni de Rat. A leur place, un Lion Noir d'infinie majesté — les effigies imprimées sur les boîtes de cirage n'en donnent qu'une idée mesquine — broie les os de la bergère dorée. Rauquements et râles. Férocités énormes. Tout de même, une pareille attente !... Puis, nouvelle métamorphose. De la bergère dorée, miraculeusement intacte, se lève une Veuve, une Vcuve Fatale: yeux marqués de cernes en culs de bouteille. N'a-t-elle pas, sur la conscience, le célèbre meurtre, et tous ces bouts de cigare dans les corridors des assiscs ? La Vcuvc, pour la reconstitution du crime, soulève, près de la bcrgère, le couvercle d'un grand cercueil. Il y a, dans le cercueil, une prodigieuse rangée de dcnts : les unes blanches, les autres noires. L'assassiné aurait dû passer par les soins du dcntiste. La Veuve pose le doigt sur une des molaires du demi-queue. Jaillit une notc aiguë, comme un poignard. Une autre, tire-bouchon. Puis, l'un après l'autre, tous les cris, les horribles cris de la victime.

Occupé de la sorte à trépasser, Fargue n'a pas entendu, dans l'entrée de l'appartement, résonner le timbre électrique par lcquel le médecin annonce à l'infirmière la sortie du précédent malade, ni les serrures se refermer. Si bien que tout à coup, à l'instant le plus poignant des obsèques nationales votées à Fargue par les deux Chambres, dans un embarras d'autos ministérielles, décoré de tambours voilés et de coups de clairon, la porte du salon s'ouvre. Et, sans aucune préparation, nullement précédée d'un maître des cérémonies, voici, sur le seuil, l'âpre silhouettc du docteur Trépan.

Le docteur a ouvert la porte : à l'instant, débarrassé du Rat, du Lion, de la Veuve, c'est Le Plus Madré des Paysans Normands qui se trouve dans le salon. Trépan — durant le dixième de seconde où il n'a pas encore reconnu Fargue — s'est penché, dans l'embrasure, durement pareil à une pince dans un sucrier, silhouette sombre et crispée d'inquisiteur ? Peut-être pas... Profil où, à bien observer, on verrait poindre un ventre de moine bien entripaillé : qui, après avoir entendu dans la journée quelque vingt-cinq ou trente âmes dénoncer les péchés de leurs corps, voudrait bien se trouver ailleurs que dans ce sacré confessionnal, et jouer aux quilles. Pourtant, diable de regard doctoral, qui a l'air de vouloir vous avaler en deux minutes ! Eh bien, Maît'Fargue, de Caen, d'Orbec ou de Bourguebus, résiste. Il ne faut pas qu'on se foute dc lui ! Il a beau avoir un petit peu de rhume, on ne fera pas bon marché de ses champs spirituels. Il ne les laissera pas estimer un écu de moins qu'ils ne valent, à l'arpent. On ne lui fera pas croire que son cidre est piqué ! Il ne la lui fera pas, le docteur !

Maît'Fargue entre. On négociera. Voyons voir.

Dès que l'ami a passé le seuil du bureau médical, Trépan n'a plus la gueule en coin, les yeux en trous. Effet libérateur de la poésie véritablc ! L'infortuné marchand de soins — qui vend son temps et sa vie pour les bouts de papier que reçoit la poubelle d'un tiroir — a l'air d'avoir touché une vraie pièce d'or. De la copinerie sort par toutes les fissures de sa carcasse d'homme.

— Qu'il y a-t-il, vieux ? demande le spécialiste. Ça ne va pas, ce nez-gorge-oreilles ?

A cette question, Fargue ne veut pas répondre. Fargue, avec une sollicitude extrême, excessive, inquiétante, s'enquiert de sa santé à lui, Trépan :

— Et toi, mon vieux, ça va-t-il aussi ? Y en a-t-il des épaisseurs d'éternité, des paies et des pagailles ! depuis qu'on ne s'est vu. Héhé, tu m'as l'air bien pâle, bien éreinté, mon pauv'vieux... Vrai, tu ne tousses pas ? Pas de fièvre ? Alors ? tes enfants ?

En fait d'enfant, il y a dans le cabinet médical, remplaçant soudain le Paysan, un Écolier de huit ans, bien décidé à ne demander aucun conseil... Après tout, peut-être le rhume est-il resté dans le salon ? Peut-être, si l'on ne fait pas de bruit, si l'on ne parle pas, le rhume n'osera pas pousser la porte, et s'en ira par l'escalier de service ?... Ainsi un gosse étend le bras, et lâche son porte-plume, pour voir si, par hasard, l'objet oubliant de tomber, resterait en l'air.

Il y a l'Écolier. Et le Sombre Envoûteur.

Trépan connaît bien ces manières-là. Il sourit à voir un Fargue de plus en plus alarmant insister pour avoir des nouvelles précises de lui, Trépan, et de sa famille. L'appendicite du garçon a-t-elle été opérée ? Pas de bronchopneumonie, cette année-ci ? Pas de colique de miserere ? Pas de capotage d'automobile ? Trépan sait très bien que Fargue est en train de partager sa maladie en morceaux entre toutes ces victimes. L'opération magique a l'air de réussir. Fargue va pouvoir s'en aller sans avoir demandé conseil.

Cependant Trépan sent on ne sait quelle félure naître dans l'incantation. L'Envoûteur aurait-il esquinté le bout de sa redoutable épingle ?

C'est qu'en effet, de nouveau, un léger, mais incontestable, imprescriptible chatouillement travaille l'arrière-nez de Léon-Paul Fargue... Peut-être la famille de Trépan ne suffit-elle pas, comme papier buvard à maladies ? Fargue étend le partage. Il évoque toute la littérature. Duhamel aussi bien que Max Jacob, Valéry comme Cocteau, et Soupault, tout juste autant que Supervielle,

auront sans doute, ce soir, chacun, une petite parcelle de rhume. Un ami, vraiment, peut bien leur demander d'accepter ça : à titre de souvenir.

Rien n'y fait. Le chatouillement se propage jusqu'aux hypocondres... Ça ne serait-il pas l'instant d'adresser, par T. S. F., une bonne dose de coryza aux maréchaux de l'Académie française ? Dommage qu'ils ne soient plus là, Joffre et F...och ! Tout est perdu ! Offre ! et Och ! Encore et encore ! Fargue, tout entier, du gros orteil à l'occiput, éternue, prodigieusement. Suréternue. Vice-éternue. Offre ...och ...och ...och ...och ...offre !... Fargue est tombé dans l'océan sternutatoire.

Fargue y enfonce.

Fargue se noie.

Alors il se raccroche aux basques de Trépan, à ses vergues, à ses branches.

— Il s'agit, mon vieux copain! de me sauver plus que la vie! Il faut *absolument* que Léon-Paul puisse, ce soir, briller d'un vif éclat, au dîner de la duchesse.

— Oh, ce n'est pas pour la vieille, bien sûr. Mais hum... N'est-ce pas, tu te doutes ?...

Mystère. Octaves graves de la belle voix d'ombre. Silence.

Fargue, à l'instant d'être à jamais englouti, avait levé le bras hors des ondes. Il brandit, au bout, des métaphores, qu'il lance au front du ciel. (Ça frappera peut-être le Dieu du rhume, ces mots-là ! Ainsi dans les contes arabes, un noyau jeté dans l'air crève l'œil du fils d'un Génie.)

— Il faut t'expliquer exactement, vieille branche, ce qui m'arrive. Regarde bien dans mon blair, tu verras, sur le troisième trou du fourneau sinusal, une espèce de langouste à l'américaine. La bougresse : poivre de Cayenne et paprika ! Mais ça, la brûlure des condiments, ça n'est rien. Ce sont les poils de ses antennes qui me chatouillent. Le cuisinier aurait bien pu les lui gratter, le cochon !

Enfin, non sans une dernière hésitation, le patient s'assied dans le fauteuil médical. L'ascenseur à pédale le soulève.

— Sacré *liftier*, comme dirait Proust ! Tu nous bourres t'y le crâne, mon vieux Trépan, avec la pédale de ton machinskoff aluminotaure.

Trépan, miroir allumé au front, braque sur l'inquiet Ulysse un œil de Cyclope. Sa main dans le plateau saisit un spéculum à pif. Les branches, devant le regard de Fargue, s'écartent, comme Charybde et Scylla. Ou comme les deux Amériques.

— Attention, bougre d'Alabama ! Tu sais, je suis douillet comme une petite femme. Et nom de Dieu, ne m'abîme pas ! Rappelle-toi que mon bonheur éternel dépend de mon galbe de tzigane, ce soir, au foie gras.

Maintenant, le glaive d'un rayon plonge dans le poète. Une tige lui explore la base du cerveau, un abaisse-langue l'ouvre jusqu'aux intestins. Un moment, et, dans l'obscurité, Fargue, une lampe allumée dans la bouche (tel qu'en lui-même la diaphanoscopie le change), se regarde dans un miroir : tête de ténèbres, signaux de chair lumineuse crevant les pommettes.

Fargue est enthousiasmé :

— Comment, tu dis que je n'ai rien ? Tu es sûr ? Rien aux pubérus mamillaires, ni aux éminences comtales ? Tu sais, mon vieux Trep, quand même, coupe, rogne, perfore, rabote, sabre, charcute ! Fais tout ce que tu veux.

Sans doute, le poète se voit-il, la peau du crâne arrachée et pendant sur les sourcils, jouer au bilboquet avec sa cervelle : Marsyas, jouissant avec sadisme de son propre dépeçage.

Mais Trépan dépose son œil de flamme, éteint les musiques. Trépan s'en va, lourd et las, comme un navire à la dérive, vers son bureau.

Il fait une ordonnance. Oh ! ce n'est pas qu'il ait la moindre illusion sur ce qu'un tel papier signifie pour Fargue ! Mais Trépan respecte les rites médicaux. Le guérisseur écrit. Longtemps.

Fargue prend la feuille.

Il est satisfait du menu pharmaceutique.

— Tu n'as pas oublié les truffes ?

Baume du Pérou : une attention de la part de Trépan, cet exotisme-là. Essence de Niaouli.

— Niaouli ? La décoration turque, hein ? Rudement chic de ta part, de me verser la danse du ventre dans les opercules...

La liste manuscrite porte, d'ailleurs, des noms très scientifiques. On peut lire *Chlorétone inhalant de Simpson and Pipps*. Ça dégage une senteur de dollar... Allons, Trépan s'est fendu !

Mais, bigre : *Garder la chambre demain. Ne pas fumer.*

Fargue ergote. Comme si, de l'acquiescement verbal de Trépan dépendait ou non la nocivité des concessions que le poète lui arrache.

— A la chambre... oui. Mais bien entendu, ce soir, le dîner, tu n'y vois pas d'inconvénient ? Ah !... Puis il faut aussi que j'aille au *Zébu* et au bar *O. K.* Rendez-vous d'affaire de toute importance... (Pas un mot à personne, n'est-ce pas ?) Et vraiment, tu n'auras pas le cœur de m'interdire quelques cigares... Des Henry May, c'est très bon pour les cordes vocales, je peux t'affirmer.

Fargue, maintenant acquitté de ses devoirs vis-à-vis de sa santé, s'indigne. N'est-ce pas, un honnête homme, ayant chipé un rhume, fait consciencieusement tout ce qu'il faut pour s'en débarrasser. C'est-à-dire, passe chez le notaire du corps, prend une consultation. Tout de même, il ne faut pas qu'Hippocrate exagère ! Une ordonnance ? Rien de plus pratique que la moitié manuscrite pour frotter les chaussures s'il y a de la boue au liséré de la semelle. Le reste du papier reste blanc ? Peut se plier en cocotte, ou servir à noter dix courses urgentes dont on retrouvera, quinze jours après, la liste égarée.

Poignée de mains. Fargue enfin s'évade de la prison médicale. Il monte l'escalier.

Je dis bien. Malgré les apparences. Fargue ne descend pas, il monte. Marche à marche. Ces médecins : quels em...! A coups de talon imaginaire, Fargue défonce les côtes du piano, trépigne bergère, fauteuil et vitrine, toute la sacrée boutique de Trépan ! Le voici parti en voyage. Le poète a franchi le palier des Tropiques : la loge, odeur d'épinards évoquant des palmes académiques. Sous le serpent du cordon, Adam flirte avec une Eve à barbe.

Fargue, rendu à l'air libre, ne tarde pas à voguer dans le ciel. On n'est pas mal entre l'Ourse et les Pléiades...

Tout à coup, sur le trottoir, il se heurte à deux copains. Avec eux, il s'en va, boulotter chez un bistrot. Veau marengo, Bercy à trois francs : il a totalement oublié l'invitation de la duchesse. Café au *Jemmy's*. On fait le tour de tous les dancings, sans consommer le moindre tango, de tous les golfs miniature, de tous les bars de luxe, sauf, précisément, *O. K.* et le *Zébu*.

Vers quatre heures du matin, un bonhomme qui ressemble à Fargue, se balade, solitaire, dans quelque allée du Bois. Enfin, sous un obscur acacia couleur d'encre, il la rencontre, cette chute de poème qu'il n'avait pas cessé de suivre à la piste chez Trépan ! Dire que cet animal-là s'est imaginé qu'il venait lui demander une consultation !

Fargue rentre chez lui au petit matin.

A pied, bourgeoisement.

Guéri.

N. D. L. R. — Ce portrait de Léon-Paul Fargue, d'une force comique que nous n'avons pas besoin de souligner, va paraître dans le très prochain livre de Luc Durtain : *D'Homme à Homme*, chez Flammarion.



Photo Giraudon.

LA CLINIQUE DE L'INSPIRATION

MAURICE ROLLINAT

CHIQUÉ OU NÉVROSE ?

PAR PAUL VOIVENEL

PORTRAIT DE ROLLINAT, PAR J. CARRIÈS

L'AFFAIRE est toujours revisable.

Quand Maurice Rollinat, misérablement, est mort après deux tentatives tremblées de suicide, certains parlèrent de folie consécutive à une névrose évidente.

D'autre part, le docteur Guilbert, prenant la suite de ceux qui criaient au procédé et à l'insincérité absolue, insiste dans son livre, *L'Envers du Génie*, sur le tempérament anodin d'un homme « qui eut la vie calme d'un petit rentier » et ne fut même pas « le charmant poète de la nature *qu'il aurait pu être* ». Sévère à l'extrême, il ne lui reconnaît quelque valeur que dans la littérature descriptive, et ne considère son œuvre satanique que « comme une copie outrée, assez mauvaise du reste, de Baudelaire, un commentaire d'Edgar Poe ».

Le docteur Roger-Émile Grimaud (1) dans sa thèse inaugurale inspirée par le professeur Sabrazès (la troisième en quelques années (2), et cela se conçoit quand il s'agit d'un poète qui intitula *Névroses* son livre le plus célèbre, fut « consulté » par Gilbert Ballet et mourut dans la maison de santé de Moreau de Tours), voit en lui un émotif cyclothymique dont il compte et mesure les périodes dépressives. Il note les progrès du mal. « A l'obsession phobique de la mort, à la peur sans objet, au doute intellectuel et moral succèdent l'hypocondrie, l'angoisse, les tentatives de suicide. » Notre jeune confrère ne met pas en doute que Rollinat ait exprimé ce qu'il a ressenti.

■

Étudions le dossier.

Certes, les antécédents héréditaires n'offrent rien de sensationnel, quoique Frugier en ait conclu que le grand-père et le père « ont transmis à Maurice et à son frère la débilité physique d'une race surmenée ». Le grand-père était un vieillard vif et gai, intelligent et artiste, porté aux femmes. Le père, un avocat travailleur et honnête. La mère, une dinde acariâtre et guindée. Dès son adolescence Rollinat manifeste des goûts macabres puisque, après son baccalauréat, ses camarades s'amusent à transformer en chapelle ardente sa chambre d'hôtel de Poitiers. Il fait son droit. De travers. Tous les soirs dans les maisons publiques, il boit et se débauche, si bien que des vertiges, des céphalées, des troubles cardiaques (il en faudrait bien moins aujourd'hui pour légitimer une réaction de Wassermann et s'attendre à la trouver positive) l'obligent à se mettre au vert dans la propriété familiale du Berry, où il manifeste de l'insomnie et même de l'onirisme hallucinatoire.

Aspirant à la gloire littéraire, il va à Paris, demandant sa subsistance à un emploi de comptable au bureau des naissances et des décès de la mairie du 7e arrondissement. Il fréquente les poètes et les chansonniers et débite ses premières poésies dans les cabarets où sévissent les « décadents ».

Baudelaire et Edgar Poe l'ont marqué. Ses goûts funèbres, fréquents chez certains anxieux dont la vie est une longue méditation de la mort, son émotivité exa-

(1) Dr Roger-Émile Grimaud : *Maurice Rollinat*, étude médico-psychologique. Thèse de Bordeaux, 1931.

(2) Félix Codvelle : thèse Lyon 1917 ; Raymond Frugier : thèse Paris 1923.

cerbée par ses débordements de pubère en bois tendre, l'ont à la fois sensibilisé à leur influence et désigné pour en capter surtout le côté morbide.

Qu'il ait subi la mode qui, après le rigorisme parnassien débridait la sensualité, l'évidence s'impose, mais les résonances de cette mode existaient à l'état potentiel dans les fibres de son émotivité. On ne simule bien que ce à quoi on est prédisposé et, dans nos expertises mentales, nous admettons que le plus souvent nous avons affaire à de la « sursimulation ». Le sujet « en ajoute ». Il ne peut en ajouter que parce qu'il « en possède ».

Le nervosisme originel de Rollinat s'exagère progressivement dans le milieu qui va lui servir de bouillon de culture, comme se renforce ou s'atténue dans nos laboratoires la virulence des microbes. Le jeune poète en rupture de registres administratifs passe ses soirées et une partie de ses nuits dans les « caveaux » (nom prédestiné) littéraires, si nombreux à cette époque, et là, dans l'atmosphère que l'on sait, cuit à point par l'alcool, le tabac et l'éréthisme des consommateurs qu'accompagnent trop de jolies filles faciles, il déclame ses premières poésies. Comme on le pense bien, ce sont les plus exagérées. L'esprit révolutionnaire ne souffle guère, en effet, que sur les âmes de vingt ans. Les terroristes de la politique, de la littérature et de l'art ont généralement cet âge. Aujourd'hui, ils gueulent leurs manifestes sur le surréalisme et portent au bout de leur stylo la folie de Lautréamont, faute de n'y pouvoir planter la tête de leurs adversaires.

Rollinat exagère par prédisposition, par jeunesse, par mode et aussi par habileté. Il cherche, il trouve de suite le ou plutôt « son » filon. Il y prend immédiatement d'ailleurs quelque joie et connaît

le savoureux tourment de son art volontaire.

Mais qu'est-ce quand il se livre au public ?

Dans ce combat passionné, et quasi-sensuel dans ses crises, que mènent, toujours dressés l'un contre l'autre, l'artiste et la foule, il énumère des triomphes éclatants. Il conquiert parce qu'il se donne, et, comme il possède tous les dons d'un grand acteur, il transporte ceux qui l'écoutent ; il leur tord les nerfs au point que Sarah Bernhardt, dit-on, s'évanouit la première fois qu'elle l'entendit. Il est romantiquement beau. Masque nerveux et volontaire, lèvres impérieuses, l'œil dur et brillant, longue chevelure sombre. Sa voix trouble les femmes. Il en joue admirablement. Quand il ne la modifie pas, il possède un superbe clavier de baryton ; quand il la transpose, on croirait un ténor. Il ajoute à tous ces effets la musique ardente, libérée des règles, dont il renforce ses poésies. La réceptivité de l'assistance aidant, — réceptivité faite de la prescience qu'ont les morphinomanes et les alcooliques du sort qui les attend — il flambe en météore et quand, à trente-sept ans, il publie sous le titre habile de *Névroses*, ces poésies dont le « satanisme » avait brûlé des imaginations magnétisées par la présence de ce superbe « cabot », la gloire fond sur lui.

■

Elle fond comme la bête féroce qu'elle est, avec la menace sous ses caresses.

Et voici la morsure, séquelle du spasme.

A la lecture, le charme s'évanouit. Les phrases d'un orateur meurent sur le papier. L'emprise de Rollinat est si *personnelle*, si sensuellement pénétrante, que lorsque l'intelligente Yvette Guilbert récite ses vers, le public impatienté stigmatise, un soir, leur outrance, en lui criant au milieu de sa déclamation : « Eh ! la messe ! » Tout le plaqué, tout l'artificiel apparaissent d'autant mieux quand on parcourt le livre, qu'on cherche instinctivement à racheter par les critiques les extases naïves qu'on a éprouvées.

On exagère alors dans le sens opposé et on met tant d'ardeur à ébousiner le bloc, qu'on ne sait plus en voir la pierre.

Certes le fantastique et la peur chez Rollinat n'émeuvent pas comme chez Hoffmann, chez Poe, chez Maupassant, qui, eux, n'ont décrit que ce qu'ils ont aperçu et vécu. On y sent l'effort et le procédé. Les notations se succèdent, trop littéraires, alors que l'auteur du *Horla*, simplement, nous bouleverse, parce que sa peur, inscrite entière dans sa chair, a le pouls accéléré, les pupilles dilatées, le larynx serré, la peau horripilée et que, dans son attente anxieuse, l'hallucination, la phobie, l'obsession se succèdent.

Mais une telle sincérité se paie d'un prix considérable.

■

Il s'élève cependant, de la première partie de l'œuvre de Rollinat, un brouillard angoissant qui finit par saisir à la gorge. Compte tenu des exagérations aveuglantes de *La Belle Fromagère* par exemple, et de nombreuses « récitations », une telle méditation de l'horreur, une liaison si constante de la volupté et de la pourriture ne peuvent fleurir que sur l'imagination d'un anxieux...

Si les excès du poète signaient dès sa jeunesse son émotivité morbide, son brusque et définitif départ de Paris, en pleine gloire, en devient pour moi la preuve définitive. Blessé par l'accusation d'exhibition, il fuit la capitale, et dans son Berry mènera désormais la plus régulière des existences en compagnie d'une femme qui l'aime et qui remplace auprès de lui une épouse que son caractère avait vite effarouchée.

Je ne puis, dans les limites imposées de cet article, comparer sa littérature désormais apaisée et objective à ses *Luxures* et à ses *Spectres*, mais je note, ainsi qu'on l'observe chez les anxieux améliorés, des poèmes qui, de temps à autre, — tribut payé à la névrose — traduisent la persistance de l'obsession. Nous connaissons bien ça chez nos malades. Campagnou dit : « Ils passent au guichet, comme chez le percepteur, et assurent ainsi, par contributions plus ou moins régulières, leur tranquillité relative ». Rollinat réagit aux insinuations à la façon des psychasthéniques qui, trop touchés, ne luttent pas et s'enfuient. Rien n'est en effet plus pénible à ces écorchés que la suspicion de ceux qui les entourent.

■

Le refuge paysan du poète devient sa maison de santé où sa vie n'est pas seulement celle d'un rentier, comme l'écrit mon confrère Guilbert, mais celle d'un émotif blessé qui se soigne.

Sa gastrite hyposthénique le harcèle, les céphalées et les topoalgies persistent, l'hypocondrie le transfixe de phobies. Il a peur d'avaler les noyaux des fruits et les compte dans son assiette, il se croit enragé parce que sa compagne a été mordue par son chien familier, et quand, rongé par le cancer de l'intestin, il s'est amenuisé au point de ne plus peser que quarante-cinq kilos, il essaie maladroitement par deux fois de se tuer. Ainsi font ceux qui attentent à leurs jours par crainte de la mort. Leur maladresse est la protestation de leur désir désespéré de vivre.

■

Je crois en la « sincérité de départ » de Maurice Rollinat.

Émotif constitutionnel, marqué dès sa jeunesse par ses goûts macabres, il a trouvé dans Baudelaire et Poe, dans la mode littéraire de l'époque, des exemples et des autorisations... Son cabotinisme a surchargé, mais derrière les frondaisons artificielles et la coupure de sa vie, nous retrouvons une unité psychologique qui correspond parfaitement au tableau clinique de l'anxieux obsédé et phobique.

PAUL VOIVENEL.



Photo G. Krull.

ANCIEN OU MODERNE

PAR ABEL BONNARD

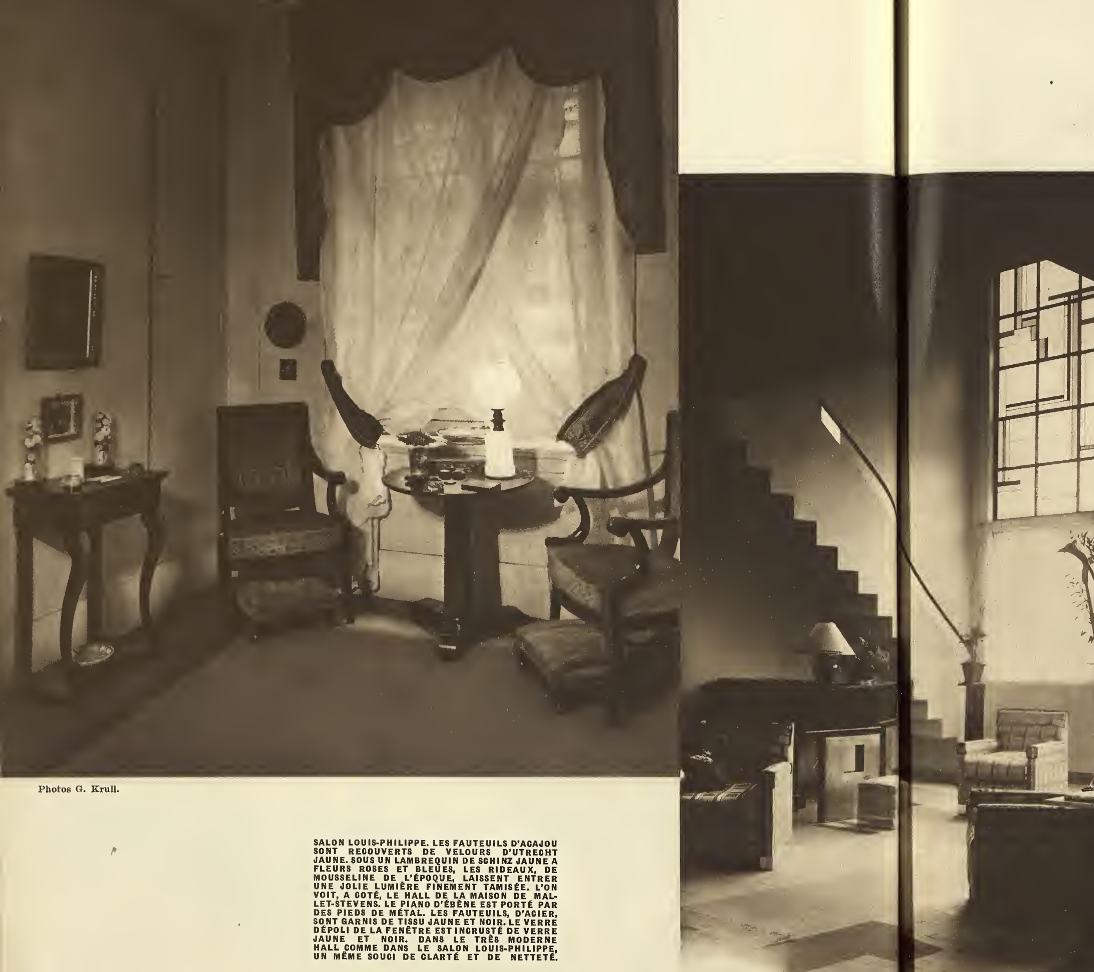
Si, convaincus de l'importance de notre maison, persuadés de la fonction qu'elle peut exercer pour nous ramener à nous-mêmes, nous ne voulons plus abandonner au hasard l'aspect qu'elle nous présente, nous avons à décider selon quels principes nous ordonnerons la figure de notre demeure. Nous pouvons nous demander d'abord quel style nous y ferons régner, l'ancien ou le moderne. Cette question est utile, en tant qu'elle distribue et partage les idées qui se présentent à nous ; mais il n'est guère de difficulté que la plupart de nos contemporains abordent avec un esprit moins libre. Il n'y a certes aucun motif de proscrire des meubles ou des objets, parce qu'ils sont modernes. Nous n'avons aucune raison de croiser la baïonnette devant notre temps et de lui déclarer la guerre, mais nous n'en avons pas davantage de souffrir qu'il nous envahisse, et de laisser la rue inonder notre âme. Il est d'une bonne méthode de se porter d'abord avec sympathie vers l'esprit de l'époque où le sort nous a jetés, alors même que nous devrions ensuite revenir de ce sentiment ; mais ce n'est pas du tout la même chose d'être de notre temps, ou d'être à lui. Les individus qui appartiennent tout entiers à leur époque sont ceux qui ne la dépassent en rien. Dès que nous développons, au contraire, notre nature et notre personne, s'il n'est pas forcé que nous nous opposions à notre temps, du moins nous lui échappons. Nous en atteignons beaucoup d'autres où nous pouvons nous plaire aussi. Etre un homme cultivé, cela consiste précisément à se promener entre les siècles, comme un amateur de jardins entre les espaliers dont il peut cueillir les fruits à son gré.

Ainsi l'arrangement de notre maison doit marquer notre liberté. Nous ne sommes pas plus obligés à chasser de chez nous les objets modernes qu'à en bannir les objets anciens. Toutes les maisons de style sont fastidieuses, qu'on y ait établi le règne absolu du

Louis XV, ou celui d'un certain art 1932. Ces ensembles trop rigoureux ne peuvent être réalisés que par une obstination maniaque ; ils sont contre nature, ils offensent la vie ; le problème de la décoration d'une maison serait par trop simple, s'il suffisait, pour le résoudre, d'y établir la tyrannie d'un style unique. Non, la décoration d'un logis doit être autrement variée et subtile, mais il faut que la diversité en soit concertée, dominée par nous, réduite à une harmonie d'autant plus précieuse qu'elle est plus riche d'éléments divers. Un homme d'aujourd'hui qui ne voudrait dans sa maison que des choses d'aujourd'hui, donnerait une idée fausse de lui-même. Car, si moderne qu'il soit et qu'il veuille être, il ne naît pas du néant; il porte encore en lui tous ceux dont il est sorti ; si rien ne les lui rappelle, il se prive de leur héritage, et si grand que soit le luxe dont il s'entoure, il habite un palais d'enfant trouvé; il vit dans une maison misérable parce qu'elle est sans fantômes; un beau fauteuil de la Régence évoque la noble politesse de nos pères; un bon meuble rustique, solide et lustré, nous rend présentes les vertus de l'ancienne France ; il est impossible que quelque chose de ces qualités ne survive pas en nous ; mais elles y resteraient engourdies et endormies, s'il n'y avait pas, pour les réveiller, la percussion douce et répétée des sensations que ces objets d'autrefois nous donnent.

Ici l'on pourrait se poser une question, celle de savoir si ce style moderne dont je parle existe tout de bon et s'il n'y a pas au contraire des raisons très fortes de penser

Photo Sybille de Kaskel.



Photos G. Krull.

SALON LOUIS-PHILIPPE. LES FAUTEUILS D'ACAJOU SONT RECOUVERTS DE VELOURS D'UTRECHT JAUNE. SOUS UN LAMBREQUIN DE SCHINZ JAUNE A FLEURS ROSES ET BLEUES, LES RIDEAUX, DE MOUSSELINE DE L'ÉPOQUE, LAISSENT ENTRER UNE JOLIE LUMIÈRE FINEMENT TAMISÉE. L'ON VOIT, A COTÉ, LE HALL DE LA MAISON DE MALLET-STEVENS. LE PIANO D'ÉBÈNE EST PORTÉ PAR DES PIEDS DE MÉTAL. LES FAUTEUILS, D'ACIER, SONT GARNIS DE TISSU JAUNE ET NOIR. LE VERRE DÉPOLI DE LA FENÊTRE EST INCRUSTÉ DE VERRE JAUNE ET NOIR. DANS LE TRÈS MODERNE HALL COMME DANS LE SALON LOUIS-PHILIPPE, UN MÊME SOUCI DE CLARTÉ ET DE NETTETÉ.

qu'il ne peut pas exister. Ce n'est pas que des artistes de talent n'aient essayé de nous le donner, mais peut-être la tâche qu'ils assument est au-dessus de leurs forces ; car ce qu'ils veulent accomplir, un individu ne saurait le faire ; on ne crée pas un fauteuil à soi tout seul ; il y faut non seulement un certain état des métiers et des arts, mais aussi une hiérarchie paisible de la société, avec des besoins, des désirs, des genres de vie auxquels réponde l'effort des artistes. Mais quand on considère notre époque, ouverte à toutes les influences sans en ressentir profondément aucune, prise dans un tourbillon d'idées qui ne font que l'effleurer, agitée, incohérente, pleine d'une confusion d'éléments désintégrés, on comprend que, bien loin de devoir se chercher un style, il faut de toute nécessité qu'elle n'en ait pas, et que cette absence de style est la révélation qu'elle donne d'elle-même.

Voilà ce qu'on peut dire et ce que je ne suis pas loin de penser. J'ajouterai seulement que cette opinion est trop absolue. Sans créer un style complet, des artistes d'aujourd'hui, doués de talent et de goût, peuvent inventer pour nous, sans absurdité ni extravagance, des meubles qu'il nous plaise d'associer à notre vie ; mais ces meubles marquent précisément ce qu'ils valent en faisant très bon ménage avec ceux que le passé nous a laissés. Ainsi notre propre goût reste le seul arbitre des arrangements que nous faisons dans notre logis ; il choisit aussi bien du nouveau que de l'ancien, en ayant pour seule règle l'appréciation de l'objet lui-même, et il faut, en effet, mêler ces deux éléments pour enrichir la poésie d'une demeure. Car s'il est un charme de l'objet ancien, qui nous arrive doré par le temps et pénétré d'âme, il y a un charme aussi dans la pureté, la virginité de l'objet neuf, qui ne date que de nous, son histoire n'existe que par les sentiments que nous attachons à lui, et qui, dans notre vie, brille d'abord avec la netteté d'un cristal.

Il est un autre point que je voudrais toucher. C'est que la décoration de notre appartement peut fort bien être entendue dans un esprit différent, selon les pièces dont il s'agit. On conçoit très bien, par exemple, on souhaite même que le bureau d'un homme d'aujourd'hui soit une pièce tout à fait moderne, puisque c'est là qu'il donne rendez-vous à son époque ; c'est le champ clos où il se mesure avec elle ; rien ne doit le distraire de son effort, aucun objet d'un autre ordre ne doit lui soutirer une partie de son attention ; une pièce pure, nue, abstraite, où règne un ordre absolu, où tout favorise la concentration de l'esprit sur le but choisi, voilà ce qui convient en ce lieu. Les anciens cabinets d'avocats ou de médecins en renom, encombrés de meubles, avec leurs peluches et leurs velours aux couleurs de confitures, les tableaux anciens mis là pour donner à leur propriétaire un brevet d'amateur, paraissent surannés et font sourire. Mais quand nous passons dans les pièces où nous abritons notre loisir, tout change. Notre temps n'y garde que l'importance que nous voulons bien lui laisser, ou plutôt, dans ce refuge enchanté, nous sommes libres d'évoquer, de rendre présent n'importe quel temps, qui, peut-être, eût été plus réellement le nôtre que celui où le hasard nous a fait vivre. Alors ce qui nous parle tout bas de cette secrète patrie, cela peut être des meubles nobles et fleuris de l'ancienne France ; cela peut être des vases, des coupes de la Grèce antique, où les convives, autrefois, ont bu à longs traits le vin de Thasos ou de Rhodes et qui, pour nous enivrer, maintenant, n'ont plus besoin d'être pleines ; cela peut être une miniature persane riante de mille détails, ou une peinture japonaise d'un raffinement ravissant, ou un vase chinois d'un blanc pâle, plus pur qu'un sommet couvert de neige. Par la médiation d'un seul objet, des temps disparus ressuscitent, nous abordons aux époques les plus délicates et les plus exquises que l'humanité ait produites, nous atteignons les mondes les plus éloignés, et, en même temps, par une merveille qui enveloppe de la plus simple douceur ces bonheurs magiques, nous sommes chez nous.

Abel Bonnard

PAR LE DOCTEUR F. VALLON

Renée Vautier



CEUX des édifices qui ne parlent ni ne chantent ne méritent que le dédain ; ce sont choses mortes, inférieures dans la hiérarchie à ces tas de moellons que vomissent les chariots des entrepreneurs et qui amusent, du moins, l'œil sagace par l'ordre accidentel qu'ils empruntent de leur chute. »

Vous avez reconnu la *réfringence* de Paul Valéry. Or, naguère, ce fut, armé, comme d'un sévère monocle, du cristal de cette phrase que je dévisageai et toisai un immeuble de Neuilly. Lui ne broncha pas, car il n'avait jamais eu la prétention de parler, encore moins de chanter et j'en fus pour mon dédain... Il s'obstina dans son refus de me livrer ce que, sur la foi des annuaires, j'étais venu lui demander : l'atelier, précisément, du plus récent imagier de Paul Valéry, Mme Renée Vautier.

Dans quel coin la digne maison avait-elle bien pu reléguer le petit bohème ? « Il est dans la cour, en appentis », me dis-je soudain. Tout courant, j'entrai. Mais la concierge arrêta mon élan. Car il était sur le toit, comme un nid, comme une strophe légère griffonnée en marge d'une quittance de loyer. Subite générosité de cet égoïsme à cinq étages, il a poussé là-haut, sans bruit, cet hiver. Et, désormais, à la barre du ciel ses larges verrières plaident la mauvaise cause de tant de fenêtres étroites, petites cafardes qui surveillent la rue.

Pour le mériter, j'aurais dû, élevant mon âme avec mes pas, gravir, marche à marche, le long escalier. Pourquoi, en compagnie du locataire du quatrième, ai-je, si platement,



POUR ÊTRE LA MAISONNETTE DU SAGE, RIEN NE MANQUE A L'ATELIER DE NEUILLY : L'ALTITUDE, LE JARDIN ET LES BÊTES FAMILIÈRES QUI EN FONT UNE ARCHE SUR LE DÉLUGE DES TOITS. EN VOICI DEUX, LE CHIEN ET LA BREBIS. LE PREMIER NOUS LIVRE SON HUMEUR DE CLOWN A QUATRE PATTES. TOUTE L'ACTIVITÉ CACHÉE DU TOUTOU PARADOXAL EST DANS SON BEL ARRÊT. OR, LA BREBIS EST BLONDE ET TIÈDE. ON PASSERAIT LA MAIN SUR ELLE, TANT SA LAINE EST DOUCE.

pris l'ascenseur? Or, là-haut, ce fut les vacances. Rien n'y manqua, pas même le jardin. Savez-vous résister aux jardins ? Moi, non ! Profitant donc d'une solitude provisoire, je m'y glissai. Et vous m'y voyez, cher lecteur, qui admire sept cheminées de taille égale et de nombre fatidique, en rang sur un mur bas, dieux thermes, un peu cubistes, comme s'ils avaient été vus par Léger, Braque ou Picasso ? M'apercevez-vous qui, par delà les garde-fous, adore la trinité des bois : Verrières, Meudon et Saint-Cloud ?

Eux, s'accoudant aux collines, encourageaient d'un sourire le petit jardin urbain, si suspendu. Car c'était, dans la ville et sur le toit, celui de Gallus... Et, parmi ces bucoliques de ciment armé, j'aurais été parfaitement heureux, sans le gravier. Telles les oies du Capitole, il criait à l'intrus sous chacune de mes semelles.

« Savez-vous bien, dit-on derrière moi, que je me demandais ce que vous étiez devenu ? » C'était mon sculpteur. Je le regardais, je l'admirais. En cherchant des mots à l'éloge du jardin ingénieux, je revoyais les plus purs échantillons de la race artistique, naguère si monotonement, si gauchement masculine. Le Sanzio, l'enfant Chassériau, et, à la rigueur — malgré son crâne « en pétase d'Ulysse » et ce goût pour l'estaminet que lui reprochait si aigrement Th. Sylvestre — le beau Courbet, c'était les seuls dont, me semblait-il, ce Tanagra eût pu, sans trop déchoir, accepter le bras.

De nouveau, *il* parla : « Vous êtes bon pour le petit jardin ! Le serez-vous autant pour l'atelier ? »

De *la Jeune Fille sage* (elle date de 1923), je ne vous dirai que la grâce et la calme pureté. Car fût-il signé Bourdelle, Bernard ou Maillol, l'archaïsme m'ennuie.

De *la Joueuse de Tennis* (elle, du moins, la souple fille, n'est pas archaïque), j'ai aimé l'élégante activité. La rigueur dans le modelé ne nuit pas à cette moderne volontaire. Or, au cours d'un voyage en Égypte, Mme Vautier a envié à tous les scribes de Rhamsès et d'Aménophis cette apparence immédiate qu'ils doivent à la couleur et, dès son retour, elle a fait de sa vive porte-raquette une réplique coloriée, très « égyptisante ». Mais on ne jouait pas au tennis à Memphis. Pendant le passage qu'était la vie, on gardait l'immobilité préparatoire à la mort et quand, encore vivant ou déjà défunt, on était statufié, ce n'était que pour tenir compagnie à d'illustres momies

ON SE SOUVIENT DE CE BUSTE DE VALÉRY QUI FUT AU DERNIER SALON D'AUTOMNE. TOUTE L'ALACRITÉ CÉRÉBRALE DE L'HOMME EST DANS SON IMAGE. CE MASQUE ACCIDENTÉ EST COMME A L'AFFUT. C'EST UN PIÈGE A IDÉES. CHACUNE DES RIDES ATTENTIVES LEUR EST UNE DANGEREUSE CHAUSSE-TRAPPE. ON Y LIT L'EUPHORIE, NÉE DU COMMERCE DES PETITES FÉES; ON Y DÉCOUVRE AUSSI LE SOUCI QUE DONNENT LES PLUS DÉLIÉES, CELLES QUI, RIEUSES ET LÉGÈRES, S'ÉCHAPPENT SANS CESSE ET QU'IL FAUT FORCER DANS LEURS SECRÈTES DEMEURES. SA SUBTILITÉ N'EXCLUT PAS LA VIGUEUR.



dans les hypogées hermétiques. Mme Vautier a compris, depuis lors, que, pierre ou plâtre, la matière doit se suffire à elle-même. En statuaire, c'est la lumière qui fait la couleur. Le polychromisme est un vain artifice dont, tels MM. Barrias et Gérôme, usent, seuls, les sculpteurs sans lendemain.

La patine rose de son *Paul Valéry* m'en avait un peu éloigné au dernier Salon d'Automne. Cependant toute l'alacrité cérébrale de l'homme est dans son image. Cette figure accidentée est comme à l'affût. C'est un piège à idées et chacune de ses rides attentives leur est une chausse-trappe. On y lit l'euphorie, née du commerce des petites fées ; on y découvre aussi le souci que donnent les plus déliées, celles qui, rieuses et légères, s'échappent constamment et qu'il faut poursuivre et forcer dans leurs secrètes demeures. Sa matérialisation plastique a dû plaire à cet esprit qui a tant de sécurité pour dénoncer la périlleuse division du monde et qui garde un si clair sourire parmi l'obscure embûche de la rhétorique universelle.

Je veux vous dire, enfin, le *Chien* et la *Brebis*, et ceci n'est pas une fable. Le voisinage de l'Intelligence ne gêne pas les douces bestioles. Essayant sans cesse sa grande flûte incertaine, assis ou dansant sur la mousse, Pan n'est-il pas, depuis la nuit des temps, leur commensal?

Du *Chien*, un fox à poil dur, de belles ombres modèlent les cuisses prêtes au saut, caressent les fronces des lèvres, la truffe du nez et l'amande des yeux. Tout le paradoxe de cette forme animale falote, comiquement hybride, tout l'humour de ce chien en bois sont exprimés dans sa petite statue, sans que l'auteur l'ait chargé, soucieux d'éviter cette tendance à la caricature qui perd tant d'animaliers.

Au Salon d'Automne de 1926, Pompon a vu cela. Il a félicité l'artiste, j'aurais voulu qu'il vît encore la *Brebis*, exposée deux ans plus tard. Elle est vivante dans la pierre. Elle a conservé toute la palpitation de ses naseaux délicats, la tendresse de sa bouche humide qui rumine, le moutonnement de son dos, surtout, et cette belle laine blonde qui bouge selon les mouvements de la respiration et les frissons de la peau. La matière — cette pierre de Pouillenay, travaillée à la boucharde — ajoute à l'illusion...

Comme Mme Léon Bernard entrait, précédée des deux enfants de Mme Vautier, sa fille, je crus devoir prendre congé. J'eus le temps, néanmoins, d'admirer le petit garçon blond. Avec un magnifique mépris des contingences, il faisait déjà, sur le tapis, d'allègres culbutes. Quant à la fillette, je n'en ai retenu que des yeux étonnants dont, tour à tour, clair ou foncé, l'azur changeait selon les mouvements de sa petite âme. Malgré les cris du jeune acrobate, elle avait entrepris de me conter ses impressions chez le coiffeur. Hommage de ce jeune esprit à la souveraineté de la machine, le souvenir de la tondeuse y revenait sans cesse.

Or, dans la rue, je me hâtai de traverser la chaussée et, le nez en l'air, je cherchai le petit atelier. Je le découvris enfin, au milieu du toit. Comme les choses de mérite, on ne le voit pas, d'abord : il faut prendre du champ.

Ce fut ce moment que choisit l'ombre de Phèdre pour me chuchoter, en manière d'épilogue, ces paroles opportunes :

« ... il est d'une grâce inexplicable. On y sent bien la présence d'une personne, la première fleur d'une femme, l'harmonie d'un être charmant... »

Je connus qu'il s'agissait du temple qu'Eupalinos avait construit à l'image d'une jeune fille de Corinthe. Arrachant alors ce lambeau qui brillait dans ma mémoire, comme, dans le soleil celui d'un voile transparent, j'en drapai le faîte du petit atelier.



ARTUS EST L'UN DES MEMBRES DU SI SYMPATHIQUE " GROUPE DES DOUZE ", FONDÉ PAR POMPON ET DONT "ART ET MÉDECINE" A DÉJA ENTRETENU SES LECTEURS. LE SUCCÈS DE L'EXPOSITION DES DOUZE A LA GALERIE RUHLMANN A ÉTÉ FORT VIF. ARTUS EXPOSE EN CE MOMENT AUX DÉCORATEURS, ENTRE AUTRES ŒUVRES REMARQUÉES, CE " TROUPIALE ", GRAS ET ROBUSTE PETIT-COUSIN DE NOS MOINEAUX DE PARIS, D'UNE SAISISSANTE VÉRITÉ DANS SA FORME RAMASSÉE, AVEC SES PATTES PRÊTES A LA DÉTENTE ET SON ŒIL A LA FOIS CRAINTIF ET AVIDE. ET LA MATIÈRE INVITE A LA CARESSE DES MAINS.

LE TROUPIALE

PAR ARTUS



J. C. MARDRUS

PAR O. BÉLIARD

Il m'est revenu — mais Allah est plus savant ! — que la guerre durait déjà depuis de longs mois, quand à l'ambulance de Montdidier, un médecin se présenta qu'on avait jusque-là oublié dans les corps de troupe de l'avant, bien que son âge lui donnât droit à de plus paisibles emplois. Il s'appelait le Dr Mardrus et ce nom parut n'évoquer aucun souvenir dans l'esprit des confrères dont il fut cordialement accueilli. Un seul parut marquer de l'émotion. « Mardrus, dit celui-ci avec une joie dans les yeux. Seriez-vous l'écrivain ?... » Le Dr Mardrus sourit presque timidement : « J'ai rencontré beaucoup de médecins sur le sentier de la guerre, répondit-il. Aucun autre que vous ne m'a posé la question. » La famille médicale est-elle si indifférente aux lettres qu'elle ignore ceux des siens qui les ont ornées ? Quand tout l'univers intellectuel sait qu'elle a couvé un Enchanteur, faut-il le lui apprendre ?

L'Enchanteur, il convient de le noter, n'est point jaloux de la renommée qui lui est venue un peu malgré lui, tout au moins qu'il n'attendait pas, qui l'étonne toujours. Grande fut sa surprise le jour où quatre-vingts pages de son écriture qu'on lui avait dérobées furent cotées vingt mille francs à l'Hôtel Drouot. Mardrus, qui vit retiré dans les jardins de l'esprit, a transmis un durable éblouissement aux yeux de ceux qu'il y introduisit ; ne le savait-il pas ?

Je me souviens. J'étais étudiant quand la *Revue blanche* publia la première édition de ses *Mille Nuits et une Nuit.* Les seize volumes en arrivaient un par un et chaque fois c'était comme si la caverne d'Ali-Baba s'ouvrait sur un trésor nouveau. Certes, on connaissait déjà les *Mille et Une Nuits* du bonhomme Galland, dont les grâces ne sont point niables ; mais après la révélation d'une telle poésie puisée aux sources vives, que pouvait-il rester de la vieille traduction infidèle, conventionnelle et fragmentaire et de cet Orient de ballet à la mode de Versailles? Mardrus nous fit bien voir qu'une Schahrazade de style Louis XIV ressemble aussi peu à la fine et délicieuse épouse de Schariar que les ornements égyptiens du mobilier Empire aux merveilles de la Vallée des Rois.

Et j'ai devant moi dans ma bibliothèque ces seize vo-

lumes à la brochure fatiguée, aux pages usées et jaunies... Je les contemple avec émotion. Tant de fois lus que je les sais presque par cœur, ils ont été mon paradis artificiel et quand la vie m'est dure, je n'ai point cesse de demander au Tapis enchanté de me conduire vers le poète Ishâk de Mossoul, vers le beau prince Kamaralzâman ou vers Farizade au Sourire de Rose.

Les Mille Nuits et Une Nuit contiennent toute l'âme profonde et diverse de l'Islam, son rêve du merveilleux, son épopée populaire, sa sensualité, son esprit, son parfum. On ne recueille pas tout cela si l'on n'est à la fois un lettré et un poète ; on ne le pénètre pas si l'on n'a soi-même respiré en naissant l'atmosphère qui dilue la matière subtile dont cette âme prend la vie. D'une vieille famille mingrélienne que sa foi chrétienne n'empêcha pas de faire figure dans le monde musulman, le Dr Mardrus est un Français d'Orient. Son grand-père était le bras droit du grand imam Schamyl qui défendit longtemps victorieusement le Caucase contre les Russes et, finalement vaincu, s'en alla mourir à La Mecque en 1871. Cet aïeul émigra du Caucase après la défaite et acquit pour lui et sa descendance la nationalité française, mais sans rompre ses attaches avec l'Orient. Mardrus naquit au milieu des jardins en bordure du Nil et téta jusqu'à l'âge de quatre ans le sein bistré d'une nourrice musulmane qui veilla sur toute son enfance et fut sans doute sa conteuse Schahrazade pendant des nuits qui dépassèrent la mille et unième.

Ainsi c'est d'abord sur les lèvres populaires qu'il lut les vieux récits traditionnels. Enfant du Caire, il ne se plaisait que dans les quartiers aux rues étroites, aux impasses tortueuses, où vivent encore les souvenirs médiévaux, se mêlant à la foule bigarrée du Mouski, familier des mosquées que hantent les pigeons et les corneilles, écoutant les graves personnages qui pérorent en égrenant leurs chapelets d'ambre dans la boutique des barbiers et au seuil des échoppes d'artisans, ami des couvents de derviches. Plus âgé, il confronta la tradition orale avec les manuscrits précieux des bibliothèques et visita en pèlerin passionné tout le monde islamique depuis l'Inde jusqu'au Moghreb, se faisant livrer des trésors jalousement gardés, avec d'autant moins de difficulté qu'il savait parler à chacun dans son idiome, dans son dialecte même. Car cet homme extraordinaire a reçu le don des langues et non seulement il a l'usage des parlers sémitiques aujourd'hui vivants, mais encore l'antiquité de l'Orient classique n'a pas laissé d'inscriptions sur les papyrus, sur les briques et sur les pierres, en copte hiéroglyphique, hiératique ou démotique, en hébreu ou en chaldéen, qu'il ne soit capable de déchiffrer.

De toute évidence les études qu'il fit à la Faculté de Médecine de Paris ne répondirent qu'au souci d'universaliser sa culture intellectuelle. Mais si même il eut un instant l'intention de faire servir son diplôme à des fins pratiques, la rapide notoriété qui lui vint de son œuvre l'en détourna et, pouvant être un médecin comme tant d'autres dans la foule desquels il se fût perdu, il comprit que les astres amis l'avaient destiné à l'enivrante solitude du philologue et qu'il était, avec les reclus des abbayes bénédictines, de ces rares privilégiés dispensés de tout besoin et de toute ambition à qui il est permis d'étudier pour leur joie et celle d'autrui les œuvres de sagesse et de beauté qui ont la même indispensable inutilité que les fleurs.

Après avoir révélé, avec les *Mille Nuits et une Nuit*, toutes les formes de la poésie arabe et persane, il aborda les livres mystiques de l'Islam par la traduction de la *Djanna*, poème occulte qui ouvre l'entendement des Croyants à la Vision béatifique, et la religion proprement dite par une éblouissante traduction des sourates essentielles du *Coran*. A la Mystique biblique, il emprunta son livre, la *Reine de Saba*, traduisit directement du syro-chaldaïque *La Création*, première partie de la Genèse, le *Livre des Rois*, celui de *Ruth et Booz*, celui d'*Esther*. Et amant raffiné de la beauté formelle, il a fait paraître de tous ces ouvrages des éditions précieuses, quelques-unes habillées par des maîtres comme Schmied ou Bourdelle, que la passion des bibliophiles a rendues introuvables.

Profondément versé dans l'égyptologie, il a sondé les mystères de la vieille sagesse héliopolitaine et memphite d'où le peuple juif a tiré son élection et la Grèce l'ésotérisme éleusinien, la pensée de Pythagore et celle de Platon. Ce papyrus mystérieux que les anciens Egyptiens plaçaient dans le cercueil des momies comme un viatique pour les guider dans les royaumes de l'Au-delà, et à quoi des archéologues ont voulu donner le nom de *Livre des Morts* ou de *Livre de ce qu'il y a dans l'Hadès*, Mardrus en a apporté la synthèse dans *Le Livre de la Vérité de Parole*. Et c'est avoir retrouvé la source de l'antique initiation.

Un Enchanteur, ai-je dit. Un maître ès sciences magiques, devrais-je ajouter. Quoi que l'on puisse en penser, lors des fouilles qui mirent au jour le seul hypogée royal qui fût resté inviolé jusqu'à nous, le Dr Mardrus prédit un mois à l'avance — la collection du journal *Le Matin* en fait foi — les calamités qui allaient s'ensuivre. « Craignez, dit-il à Lord Carnarvon, qui l'avait invité à l'ouverture du tombeau de Tut-enkh-Amoûn, craignez la vengeance du Pharaon offensé et couvrez-vous au moins par des exorcismes !.. » Et il reproduisait dans les colonnes du journal l'incantation imprécatoire contre les violateurs de tombeaux inscrite sur la « stèle de Malédiction ». Or, on sait comment se manifesta la mystérieuse *puissance du dessous des choses :* à l'entrée même de la syringe, le serin apprivoisé que le noble Anglais portait sur l'épaule fut happé par un cobra ; sur la civière qui devait servir au transport de la momie, ce fut Lord Carnarvon lui-même, frappé de mort subite, qu'on sortit du sépulcre ; son ami, le milliardaire américain George Jay-Gould, périt de la peste bubonique, son autre ami M. Woolf Joel, mourut subitement en montant en bateau ; Sir Archibald Douglas, expert-radiographe, succomba, au moment où il s'apprêtait à radiographier la momie ; et la peste parut en Egypte, violente et meurtrière, immédiatement après l'ouverture de l'hypogée... Troublante suite de coïncidences ! ou peut-être y a-t-il une autre science que la nôtre. Il y a plus de choses au ciel et sur la terre, Horatio...

Le Dr Mardrus, Cassandre inécoutée, a passé pour magicien ; on pense bien qu'il ne tira de sa funèbre prophétie aucune satisfaction d'amour-propre et c'est d'ailleurs l'homme le moins accessible à la vanité. Son œuvre même, presque entièrement faite de traductions, mais comme le miel est la traduction du suc des fleurs, ne lui semble pas être son bien personnel ; il dirait volontiers de lui-même, comme Mahomet, qu'il n'est qu'un transmetteur et un messager. « Où trouver chez le traducteur, écrit-il, le génie simple, anonyme et libéré de la *niaise manie de son nom ?* » Et il écrit encore : « Une méthode seule existe, honnête et logique, de traduction : *la littéralité* impersonnelle, à peine atténuée... »

Mais n'est-ce pas merveille d'avoir su amoureusement caresser les textes originaux et d'avoir découvert juste les mots qui en rendent exactement le tour naïf et le parfum même ? Il est des pages bibliques que l'on croit connaître depuis l'enfance et qui sont comme des fleurs séchées. Et quand Mardrus nous ramène vers elles, nous les retrouvons transfigurées, parées de leurs grâces fraîches et naturelles, odorantes comme les roses de Saron.



Photo Krull.

L E C T U R E S

JACQUES DE LACRETELLE ET Cie

PAR PIERRE DOMINIQUE

JACQUES DE LACRETELLE est l'auteur de *Silbermann* et du *Retour de Silbermann*, et ceux qui n'ont lu ni l'un ni l'autre de ces deux petits livres se privent d'un magnifique plaisir, car les deux *Silbermann* demeureront, et dans cinquante ans, dans cent ans et plus. on les lira, on les relira comme des témoignages d'une précision merveilleuse sur le Juif français au XXe siècle, sur le Juif tout court. De toute l'œuvre de M. de Lacretelle c'est cela surtout qui compte, voilà ce que nous aurions dit avant *Sabine*. Et aujourd'hui ? Eh bien, aujourd'hui, nous nous garderons de prophétiser, parce que *Sabine* n'est que le premier volume d'un ensemble dont nous ignorons encore quelle sera l'ampleur. Le mouvement paraît singulièrement lent, mais, encore une fois, il faut attendre que deux, trois volumes peut-être aient paru pour juger sainement de l'œuvre. C'est l'étude, psychologiquement très poussée, d'une famille vendéenne peu après la guerre de 1870. Peut-être M. de Lacretelle va-t-il nous donner le grand roman de la troisième République, nous montrer le lent écroulement de toute une noblesse, de toute une bourgeoisie terriennes. Il faut avouer que nous nous plaisons à ces analyses de l'état d'âme de nos pères et de nos grands-pères ; nous sentons que nous allons naître : nous nous attendons venir.

Ainsi M. de Lacretelle, pour mieux étudier ses personnages remonte le cours du temps, entre dans le silence des années mortes. GASTON CHÉRAU, au contraire, entend bâtir son livre avec la vie que nous menons, la vie provinciale, électorale, politique d'aujourd'hui. Autant dire qu'il va être satirique, pas bien méchamment d'ailleurs. Comme il le dit lui-même dans une lettre à Léon Daudet, qui sert d'introduction, à côté de certains modèles qui courent les rues, Me Jullauforie, le héros du livre, est un honnête homme.

C'est un notaire gascon dont les affaires vont plutôt mal, c'est-à-dire que ce diable de notaire s'occupe bien plus de chasse que des intérêts de ses clients, et puis il est léger, paresseux, enclin aux solutions faciles, et sans grande moralité ! Il trompe sans vergogne. Il emprunte à l'un pour payer l'autre. Bref, il se trouve à la veille de la ruine quand ses amis se réunissent pour le sauver et tout bonnement le présentent aux élections comme « l'enfant du pays ». Pas plus malin qu'un autre, certes, ce Jullauforie, absolument incapable de rien comprendre aux grandes questions que les hommes d'État voient sous un jour souvent tragique. Gonflé de vanité, il tombera à Paris entre les mains d'un de ces brasseurs d'affaires venus de n'importe où et qui se servent des Jullauforie comme de pantins dont ils tirent les ficelles.

Tel est ce roman qui n'est pas une œuvre de combat, mais où, tout en riant, Gaston Chérau a souligné, d'une plume précise et cruelle, l'une des faiblesses, l'un des vices de la société moderne, celui sans doute par où elle périra.

Voilà pour les romans. Pendant longtemps, l'écrivain moderne, subjugué par Flaubert, Stendhal, Balzac, Zola, Daudet, Maupassant, bien d'autres, n'a voulu écrire que des romans. Aujourd'hui on revient de cette mode-là comme de bien d'autres. GEORGES DUHAMEL, pour ne citer que lui, a écrit pas mal de romans, mais peut-être encore davantage d'essais. On se souvient notamment du *Voyage de Moscou* et de ces fameuses *Scènes de la vie future*, qui sont, croyons-nous, à l'origine de la prise de conscience par les Français contemporains de l'Amérique d'aujourd'hui. Nous avions un petit peu trop vécu jusqu'à ce jour sur une Amérique dont la verdeur puissante pouvait plaire à un monde européen à ce point cultivé qu'on le pensait en pleine décadence. Duhamel nous a donné de cette Amérique une image plus neuve et singulièrement tragique au surplus.

Depuis, revenu en Europe, il y a découvert ce qu'on peut bien appeler une petite Amérique. Toujours le règne de la machine, règne qui ne plaît pas à ce terrible non-conformiste, plus préoccupé de culture que de civilisation et qui répète à qui veut l'entendre : sauvons d'abord notre âme et nous verrons après. Dans une série de chapitres qui peuvent passer pour autant de petits pamphlets Duhamel nous présente successivement l'intellectuel dévoré par la machine, et qui en souffre, le ménage moderne dévoré, lui aussi, mais qui trouve cela parfait, et surtout *L'Héritier des Dieux*, comme il dit, ce petit jeune homme d'après guerre dont on ne peut imaginer sans chagrin que dans vingt ans lui et ses pareils formeront une part importante de la structure de la nation.

LA CRISE

PAR JACQUES DUBOIN

Nous disions dans un précédent article que le chômage est la rançon du progrès technique et que celui-ci, pendant la guerre, avait fourni une si belle carrière, qu'appliqué aux industries du temps de paix, il avait dégagé dans le monde, en douze ans, plus de vingt-trois millions de travailleurs.

C'est que la machine est plus puissante, plus docile, plus sûre et surtout beaucoup moins coûteuse que la main-d'œuvre.

■

Et le remède, direz-vous ?

Je presse mes contemporains de le découvrir car, pour ma part, je me borne à quelques observations, suivies de quelques suggestions.

■

Écartons, en souriant, la solution spirituelle de Georges Duhamel qui propose, en résumé, de *moratorier* les inventions pendant le temps dont le monde a besoin pour retrouver son équilibre.

Et faisons une constatation. C'est que, depuis 1928, quatre remèdes ont été déjà expérimentés, sous nos yeux, dans quatre pays différents.

En Amérique, on a essayé d'obliger la consommation à suivre la production malgré sa grande avance. Ce fut la politique conjuguée des hauts salaires et du crédit. L'échec a été si retentissant qu'il n'est point besoin d'insister. Les États-Unis n'en sont pas encore remis.

En Angleterre, on imagina le « dole ». C'est l'assistance officielle au « sans travail ». Celui-ci devint vite un fonctionnaire ayant droit à la retraite avant d'avoir été en fonction. Le budget anglais ne tarda pas à donner des signes évidents de fatigue. La chute de la livre, la conversion de M. Mac Donald, les économies héroïques, sont encore dans toutes les mémoires.

En Allemagne, on conçut le plan d'exécuter de grands travaux d'utilité publique... ou sans utilité du tout. Tout alla bien tant que les crédits étrangers abondèrent. Puis ils tarirent et se congelèrent. L'Allemagne reste avec un outillage « colossal » dont l'emploi normal réclame la clientèle de toute la planète.

En Russie, ce fut le plan quinquennal. Nous manquons vraiment un peu trop de renseignements encourageants pour essayer de porter un jugement sur cette thérapeutique nouvelle.

■

Saluons au passage la théorie de l'économie « dirigée ». On oublie de nous dire par qui. Il est difficile déjà de conduire, seul et sans accroc, une grande industrie ; à plus forte raison *toutes les industries d'un pays.* Voit-on les conséquences incalculables de la plus petite erreur de ce dictateur ? Ce ne serait plus un krack localisé mais le bouleversement de toute l'économie nationale.

Théoriquement, comment se pose le problème ?

1.000 ouvriers, travaillant 8 heures par jour, exécutaient un travail que 500 ouvriers aujourd'hui suffisent à mener à bien. Est-il préférable de continuer ainsi et d'assister tous les inutiles, ou est-il préférable d'employer tout le monde, quitte à ne travailler que moitié moins longtemps ?

La diminution des heures de travail est, malheureusement, une mesure d'ordre international. Comment réduire la journée de travail, chez moi, si mon concurrent, de l'autre côté de la frontière, n'en fait pas autant ? Il faudrait maintenir aussi les salaires à un taux élevé, sinon c'est la consommation qui diminue.

Cependant, dans cet ordre d'idées, rien n'est impossible, puisque la journée de travail a passé de 12 à 10 puis de 10 à 8 heures au cours d'une seule génération. Et combien d'usines aujourd'hui tournent 48 heures par semaine ?

■

On peut concevoir aussi une politique fiscale qui mette un frein aux transformations incessantes de matériel. J'entends d'ici fulminer les industriels. Mais lorsque l'on voit un fabricant, comme on peut en citer de multiples exemples, mettre tout son matériel au rancart avant même d'avoir fini de le payer, obligé comme il l'est de suivre les transformations de certains concurrents, n'est-il pas évident que les mesures légales qui ralentiraient cette course folle, bénéficieraient à l'ensemble des industriels d'un pays ? Un impôt sur les amortissements d'outillage, d'autant plus fort que l'amortissement serait plus rapide, éviterait de se ruiner infailliblement à une échéance plus ou moins rapprochée.

■

La mise en valeur de certaines de nos colonies, ce qui suppose une politique intelligente de concessions et de crédits, permettrait aussi à la France de respirer pendant quelque temps. C'est un avantage qu'elle possède et dont elle ne se sert pas.

■

Diminution de la journée de travail, politique fiscale destinée à freiner les transformations du matériel, toutes autres mesures que l'on imaginera encore, se heurtent toutes *au même obstacle :* pas de solution dans le cadre de la nation. Le remède est d'ordre international pour la simple raison que le progrès lui-même est international et que *la science ne connaît pas de frontières.*

■

Il peut paraître paradoxal d'écrire cela au moment où tous les pays, sans exception, tournent le dos à une politique d'entente et s'en éloignent au pas accéléré. On s'apercevra avant peu, que fragmenter la crise en la *nationalisant*, n'est pas le moyen de la résoudre.



ENHAUT, Mlle CONTI ET Mlle REINHARDT, EXCELLENTES INTERPRÈTES, AVEC M. FRESNAY, DE L'HERMINE. EN BAS M. LÉON BERNARD, QUI A FAIT A LA COMÉDIE-FRANÇAISE LA TRÈS BELLE CRÉATION DU PERSONNAGE DE COGOLIN DANS LA PIÈCE DE M. ANDRÉ BIRABEAU, AVEC, A SES COTÉS, Mme DE CHAUVERON, PATHÉTIQUE, Mlle RENAUD, FINE ET GRACIEUSE, MONTEAUX, D'UN COMIQUE PLEIN DE DISTINCTION.

LE THÉATRE A PARIS

Baisers perdus, par M. André Birabeau, à la Comédie-Française. — Étienne Cogolin croit depuis vingt ans qu'il n'est pas le père de sa fille Henriette. Il imagina, jadis, un roman d'amour entre sa femme Thérèse et le meilleur ami du ménage, le séduisant Henri Pailhes. Il n'en démord pas : Henriette est la fille d'Henri. Il a beaucoup souffert, mais ne s'est vengé que par une attitude de philosophie hargneuse qui, à la longue, lui est devenue presque chère. C'est Boubouroche conscient et organisé. Seulement, la jeune Henriette, à vingt ans, ne supporte plus cette hargne. Comme, tout au contraire de Cogolin, Henri Pailhes l'a toujours apparemment aimée, elle en a conclu que son vrai père était Henri et, un beau jour, excédée, elle part s'installer chez lui. Mais Cogolin surprend une conversation qui ne peut lui laisser aucun doute : Thérèse a été une épouse impeccable et Henri un ami sans reproche. Ce Cogolin, au fond, n'est pas un mauvais homme. Il souffre, maintenant, de ne pas avoir aimé son enfant. Quel chemin à parcourir, pour regagner son cœur ! Et que de baisers perdus !...

Un tel sujet pouvait être traité en comédie légère, avec ce ton plaisant, cette gaîté aux fusées imprévues et finement colorées, cette bonhomie qui ne s'attendrit qu'avec pudeur, qui forment le talent, d'un charme si personnel, de M. André Birabeau. Mais il traite *Baisers perdus* plus sévèrement, plus dramatiquement, et le fait est qu'il y avait là trois « situations » fort dramatiques : celle de Cogolin repentant et avide de tendresse, celle de Thérèse cruellement blessée dans sa dignité d'honnête femme, celle d'Henriette s'essayant à l'amour filial.

Il semble que l'auteur ait voulu ne point tirer de ce triple drame toute son essence. Certes, nous éprouvons une émotion qui n'est pas sans profondeur, nous sommes parfois au bord d'un grand bouleversement. Mais l'auteur nous fait grâce. Il y a tout à parier que lui-même s'est gardé de trop appuyer sur l'accent ému et, au fond, nous lui en sommes reconnaissants. D'autant plus que cette modération, qui ne l'a pas empêché de dessiner magistralement le caractère de Cogolin, lui a permis de ne point nous priver de ces répliques dont l'esprit, chez lui, nous enchante. Et il est évident que M. Birabeau, qui sait à merveille déclencher le rire, pourrait aussi bien, s'il lui plaisait, faire fleurir dans une salle tout un blanc pavois de mouchoirs.

Mlle Renaud, Mme de Chauveron, M. Monteaux et, surtout, M. Léon Bernard, bourru malfaisant, puis repentant, sont les parfaits interprètes de cette pièce excellente, dont le succès sera long.

L'Hermine, par M. Anouilh, au Théâtre de l'Œuvre. — Il nous est, peut-être, né un grand homme. Écrire, à vingt-deux ans, une pièce de la force de *l'Hermine*, est bien, semble-t-il, le fait d'une prédestination. Franz aime Monime. Elle l'aime malgré sa pauvreté. Mais il la veut parée, choyée, luxueuse, à l'abri des laideurs qui peuvent tacher un bel amour, quand on n'a pas d'argent. Pour se procurer immédiatement la fortune, il tue. Au culte de sa passion qui doit rester pure comme l'hermine, il sacrifie une vieille dame riche. C'est un mystique sanguinaire, un Parsifal de l'assassinat-pour-l'auto-les-grands-couturiers-et-le-collier-de-perles. Et nous écrivons cela sans ironie, en regrettant toutefois que l'auteur n'ait pas fait sentir que son titre était, lui, ironique. Car nous tenons, quant à nous, que ce Franz n'est qu'un abominable gredin, et nous en voulons un peu à M. Anouilh d'en avoir fait une espèce de chevalier qui se place au-dessus des lois, pour les beaux yeux de sa dame. Le résidu de cette chevalerie-là, c'est tout bonnement ce que le vulgaire appelle « un poil dans la main ».

Mais nous sommes au théâtre et, jusqu'au cou, dans la littérature de théâtre. Le miracle, c'est qu'à force d'intelligence, M. Anouilh réussisse à nous faire oublier, presque constamment, qu'il ne s'agit là que de littérature. Il y a été d'ailleurs puissamment aidé par M. Pierre Fresnay, son principal interprète qui, non content d'être un merveilleux acteur, a eu, dit-on, le mérite de découvrir cet écrivain de vingt-deux ans si étonnamment précoce.

Henri Delorière.



Photo Kertcsz

DISCOPHILIE

PAR EMILE VUILLERMOZ

L'ÉVÉNEMENT du mois, pour les discophiles, a été l'attribution du Prix Candide aux meilleurs enregistrements de l'année. On sait que ce concours a pris dans l'édition phonographique la même place que le Prix Goncourt dans l'édition littéraire.

Le Prix Candide a été, pour le grand orchestre symphonique, attribué à l'exécution si délicate et si précise que Piero Coppola, à la tête de l'Orchestre du Conservatoire, a donnée du *Tombeau de Couperin* de Maurice Ravel (Gr.). C'est, en effet, une réussite remarquable qui réjouira tous les auditeurs attentifs et éclairés.

Pour les instruments divers, deux subdivisions avaient été créées. La première concernait les soli avec accompagnement d'orchestre. Le vainqueur de cette épreuve fut notre grand flûtiste Moyse, dans le *Concerto pour flûte et orchestre* de Mozart (Gr.). La seconde comprenait les instruments isolés. Seul, le piano fut jugé digne d'un grand prix et ce prix fut attribué à l'unanimité aux délicieuses exécutions de Mlle C. Guilbert aussi bien pour sa *Sixième barcarolle* de Fauré (P.) que pour les gracieuses impressions syncopées de Billy Mayerl, intitulées *Marigold* (P.) et *Jasmine* (P.).

Une récompense spéciale fut attribuée ensuite à un quatuor de saxophones de la Garde Républicaine, pour son exécution remarquable du scherzo du *Quatuor en la mineur* de Schumann (Par.).

Pour la musique de chambre, le jury crut devoir formuler des scrupules. Il couronna l'édition du *Quatuor* de Debussy (C.) pour encourager le principe même de l'édition, mais il a tenu à souligner le caractère insuffisamment debussyste de l'interprétation donnée par le quatuor Calvet.

Pas de grand prix de chant. Aucun disque ne parut suffisamment parfait pour le mériter.

La musique légère fut représentée dans l'opérette par l'élégant *Brummel* (O.) de Reynaldo Hahn et, dans la chanson, par *Déjà*, de Colline (P.) et par *Lise* d'Édouard Mathé (C.), chantée par Jean Sorbier.

Le prix de diction fut attribué à la fameuse scène de l'ivresse des *Vignes du Seigneur* (C.) dans laquelle Victor Boucher est inimitable. On voulut également mettre en valeur les mérites d'un des disques de *Topaze* (P.), la «Leçon de morale » magistralement professée par Lefaur.

On créa une section spéciale pour le théâtre phonographique, c'est-à-dire pour des réalisations conçues spécialement pour le microphone. L'amusant recueil des *Contes de Perrault* (C.), transformé en opérettes-minutes, par Groffe et Zimmermann, rentrait évidemment dans cette catégorie et fut, à ce titre, récompensé.

Enfin, quelques mentions d'honneur vinrent compléter cette liste de récompenses. Le jury voulut signaler les mérites de l'enregistrement si parfait au point de vue acoustique de l'ouverture de *Mignon* sous la direction d'Eugène Bigot (C.), de la musique de scène de *Donogoo* de Jacques Ibert (A.) et de la *Symphonie en ré mineur* de Franck (Pol.), conduite par Albert Wolff. Pour consoler les violonistes, on a accordé également cette distinction au Prélude de la *Première Sonate* de Bach, pour violon seul, exécuté par Merckel (C.). Enfin, pour apaiser les chanteurs, on a également honoré Panzéra, pour son air de la *Damnation de Faust* (Gr.) et Germaine Martinelli pour son fragment de *Marie-Madeleine* de Massenet (Pol.).

Et voilà une collection d'enregistrements de qualité, qui, dans tous les genres, fait le plus grand honneur à notre industrie française. Nous sommes heureux de voir un jury en signaler à la foule les mérites indiscutables.

(Gr.) Gramophone; (P.) Pathé; (Pol.) Polydor; (C.) Columbia; (A.) Auber; (O.) Odéon; (Par.) Parlophone.

LES MÉDECINS LITTÉRATEURS

Henri Martineau : *Stendhal et le salon de Madame Ancelot.* — M. Henri Martineau, médecin, est bien plus connu comme auteur-éditeur. A la vérité, il ne s'adonne plus, depuis longtemps déjà, qu'aux travaux de la chose littéraire. Le troupeau des égrotants y perd sans doute, puisque tout docteur homme d'esprit est de bon et rassurant commerce. Mais, à coup sûr, la littérature y trouve son compte. M. Henri Martineau l'a maintes fois prouvé, il le prouve encore par le très agréable petit livre qu'il vient de publier sur *Stendhal et le salon de Madame Ancelot.*

L'avouerai-je ? Cette bonne dame Ancelot, qui m'est sympathique, m'agace toutefois un peu. Je crois sentir qu'elle boit du lait, qu'elle fait la roue, lorsqu'un homme illustre vient orner son salon aux profitables palabres. Comme si elle avait mis au monde l'homme illustre, ou que par son génie elle se sentît soudain fécondée ! Les femmes qui, dans les Lettres, sont les égales des maîtres les plus consacrés, ne donnent généralement pas dans de telles démonstrations.

Mais Mme Ancelot, qui eut quelques ridicules et point de génie, se racheta par bien des qualités. M. Henri Martineau nous la montre bonne, serviable et, au cours de ses brouilles et raccommodements avec Stendhal, fort sympathique. Oserai-je marquer que Stendhal, en ces variations, ne paraît pas jouer tout à fait le beau rôle ? Mais oui, et c'est à l'honneur de M. Henri Martineau, scrupuleux historiographe, de n'avoir point celé que l'auteur de *La Chartreuse de Parme*, pour lequel il est toujours prêt à rompre des lances, manqua sans doute de charité à l'égard de son hôtesse intermittente. D'après les lettres de reproches que Mme Ancelot lui écrivit, il dut maintes fois, de concert avec l'impitoyable Mérimée, se moquer d'elle.

Et voilà où elle fait fort digne figure. Une lettre, notamment, ne se peut lire sans émotion :

« Vous (Stendhal et Mérimée) êtes devenus méchants pour moi par les raisons qui devaient vous rendre bons. Vous prenez ma douceur pour de l'apathie, ma bonne amitié pour de la coquetterie, mon plaisir d'être avec vous pour de la vanité de vous avoir près de moi !...

» Ce n'est pas la peine de sortir des ennuyeuses réalités de la vie pour aller chercher quelque chose qui les efface et ne rapporter qu'un mal plus réel : le cœur blessé, l'esprit trouble et l'envie de pleurer...

» Quant à moi, malgré bien des défauts et des inconséquences, je verrai sans trouble arriver la fin de cette vie, si je puis me dire que... jamais je n'ai porté le chagrin dans le cœur de ceux qui m'aiment et qu'aucun mal n'est arrivé par moi à qui que ce soit... »

Pareil langage ne vient-il pas d'une âme noble et charmante ? « Nul doute — écrit M. Henri Martineau — que Beyle, chez qui le cœur valait mieux que l'attitude fanfaronne qu'il affectait souvent, ne l'ait senti. » Et Beyle, en effet, devait, jusqu'à sa mort, continuer de voir Mme Ancelot ou de correspondre avec elle. Il éprouva certainement quelque remords d'avoir parfois blessé sa vieille amie. « Ce libertin sentimental avait un cœur délicat. »

L'on en croira volontiers M. Henri Martineau, après avoir lu son livre. Sa passion pour Stendhal n'enlève rien à son impartialité. Puis, l'on saura un peu mieux comment se comportaient les gens de lettres, le « monde » et l'Académie vers le deuxième tiers du XIXe siècle. L'histoire de la littérature compte un témoignage de plus, d'autant d'intérêt que de vif agrément.

■

Gabriel Delater : *Bled.* — Serai-je partial, pour ma part, en parlant de *Bled ?* Par acquit de conscience, je ne cacherai pas que j'ai une prédilection pour les ouvrages coloniaux.

Bled n'est pas un roman. C'est un recueil de notes prises par un médecin militaire au cours de ses pérégrinations dans les territoires du Sud-Algérien et au Maroc. Le docteur J.-G. Grafon les écrivit. Lorsqu'il tomba, mortellement frappé dans un combat en plein Atlas, son ami M. G. Delater recueillit les carnets. Par admiration et par pieuse fidélité au souvenir, il les a publiés (au Tambourin) avec une émouvante préface de Pierre Grasset, lui-même ami du disparu. Pensée d'homme de cœur, que doit récompenser la gratitude du public. Je suis sûr qu'elle ne fera pas défaut à Gabriel Delater.

Car *Bled*, par l'acuité de l'observation comme par le style dépouillé et pourtant frémissant de sensibilité, est un document de premier ordre à la fois sur la vie militaire, la vie indigène de régions encore peu connues, et sur un caractère de jeune médecin qui s'observe lui-même, « se cherche, puis se rassemble », comme l'écrit très justement M. Delater. Et, en dernière analyse, *Bled* nous laisse l'impression, très forte, d'avoir vu de nos propres yeux le désert, l'oasis, le légionnaire, d'avoir senti la brûlure du soleil et celle du froid, d'avoir vécu, enfin, l'existence de ces Français d'outre-mer qui nous gardent un prodigieux empire, après que leurs aînés nous l'ont conquis.

■

Louis Corman : *Visages et Caractères.* — Ce livre, écrit par le docteur Corman avec la collaboration du docteur Gervais Rousseau et préfacé par le docteur Vurpas, médecin de la Salpêtrière, échappe à notre rubrique, par son caractère purement scientifique. Si cependant nous signalons ces « études de physiognomonie », c'est que nous croyons que, ne pouvant laisser indifférent aucun médecin, ni même aucun lecteur, elles doivent tout spécialement retenir l'attention des médecins-littérateurs. L'ouvrage peut être discuté dans le détail. Mais il nous semble bien édicter des lois capables de faire autorité, sur les rapports du physique et du moral. Une aubaine pour les écrivains férus de psychologie !

René de Laromiguière.

L'ARMOIRE FRIGORIFIQUE ÉLECTRIQUE


Photo Cap.

HYGIÈNE, agrément, voilà par quoi l'électricité contribue au confort de notre home, que ce soit pour l'éclairage, pour les soins du corps (avec le chauffe-bain électrique), pour l'hygiène alimentaire enfin, dans la cuisine où figure, nécessairement, une armoire frigorifique électrique.

Quel que soit le principe (absorption ou compression) mis en œuvre par le frigorifique, il accomplit sa tâche avec perfection.

La chaleur et l'humidité favorisent extrêmement l'éclosion et le développement des micro-organismes, corrupteurs de nos aliments.

Pour conserver ceux-ci, il faut arrêter la vie microbienne, donc agir sur les deux facteurs : chaleur, humidité.

Or, l'armoire frigorifique « fait du froid » ; elle le fait sans glace, c'est-à-dire sans humidité. Voilà le secret d'une efficacité absolue.

Avec elle, nous aurons des aliments toujours frais, c'est-à-dire sains et agréables.

Nous aurons une glace propre, faite avec de l'eau pure, et des entremets, des sorbets, des boissons glacés...

Tout cela à peu de frais, en raison des économies réalisées par l'achat de provisions plus abondantes et la suppression des déchets.

L'armoire frigorifique électrique s'impose à tous ceux qui ont souci de leur confort ; mais les médecins apprécieront tout particulièrement ses vertus d'hygiène.

Pour tous renseignements, adressez-vous au Bureau d'informations de la Compagnie Parisienne de Distribution d'Électricité, 11, Boulevard Haussmann (Taitbout 66.60), où des ingénieurs spécialisés se tiennent à la disposition des abonnés de la Compagnie pour les documenter utilcment et sans aucun engagement de leur part (pour Paris seulcment).



Photo Regis Lebrun.

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT.

R. C. Seine 2.514

Imprimerie Kapp, 130, rue de Paris, Vanves.



PROVITOL
DU DOCTEUR DEBAT
A base de Germe de Blé stabilisé
d'Extrait de Carottes stabilisé
d'Orthophosphonoglycérates α & β de Ca
Association Vitaminée
la plus complète, la plus puissante
Déminéralisation
Dénutrition
Croissance

JUILLET



ART ET MÉDECINE

DIRECTEUR: DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT

Les produits dermatothérapiques

DES LABORATOIRES DU Dr DEBAT

Nos Laboratoires ont étudié sans arrêt depuis 20 ans la technique de la fabrication industrielle des pommades.

Un tel effort nous a permis, croyons-nous, de perfectionner au plus haut point les spécialités dermatothérapiques qui sortent de nos usines de Neuilly et de Garches.

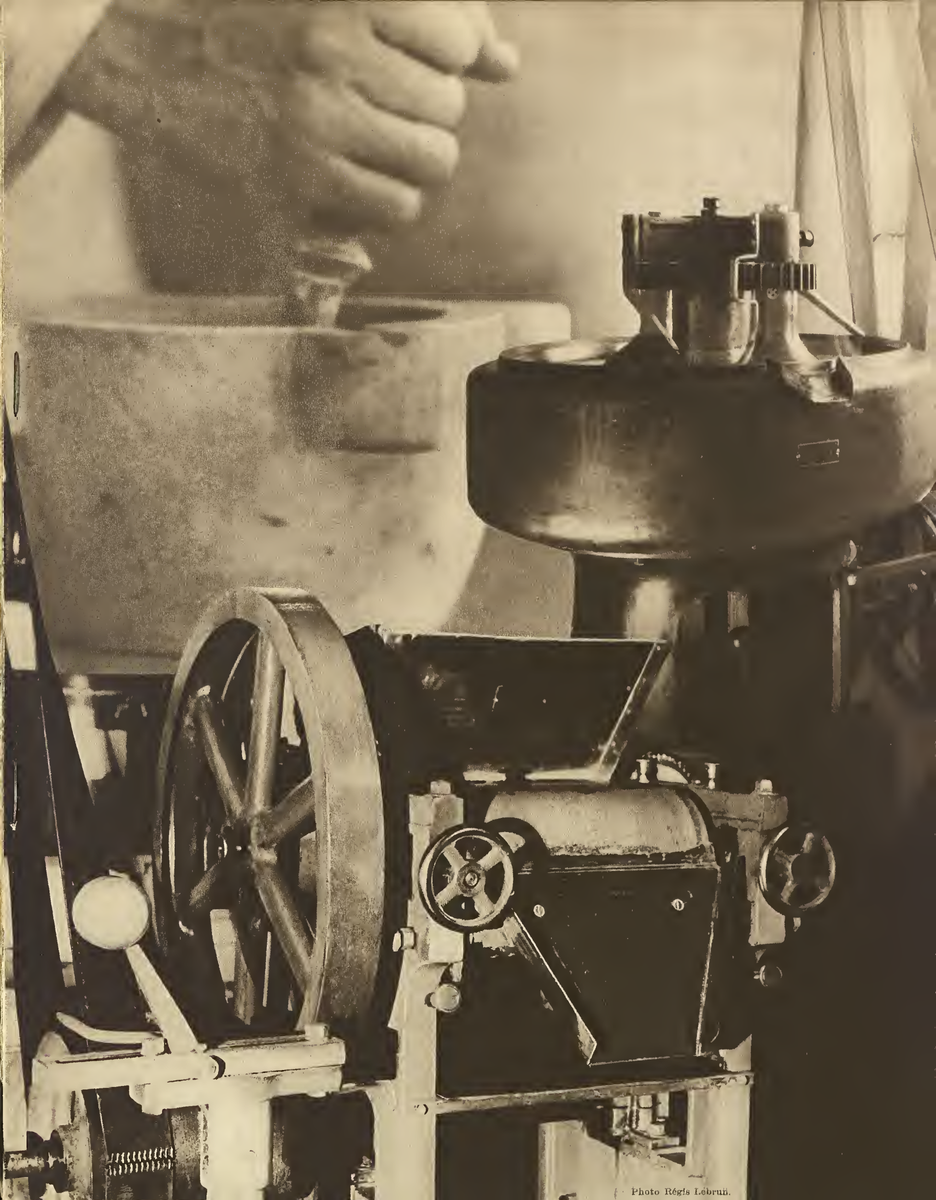


Photo Régis Lebrun.

Eczémas
Ulcères
Brûlures

Toutes lésions
ou irritations de la peau



Photo Régis Lebrun.



Inotyol

à base

de Sulfoichtyolate d'Ammonium,
d'Extrait distillé d'Hamamélis frais,
d'Oxyde de Titane,
d'Hydroxyde orthotitanique colloïdal,
d'Oxyde de Zinc.

Grâce à l'extrême pureté de ses matières premières et de l'excipient utilisé.
Grâce à la perfection de notre outillage et à la compétence de nos techniciens

l'Inotyol

réalise, croyons-nous, la perfection de la thérapeutique cutanée.

Son efficacité hors de pair lui a valu, en France et dans le monde entier, un succès sans précédent.

Plus de 3 millions de tubes fabriqués annuellement.

Furoncles
Anthrax
Impétigo

et toutes pyodermites



Photo Régis Lebrun.

Inosepta

Antivirusthérapie des Pyodermites.

Les Antivirus streptococciques, staphylococciques et pyocyaniques

sont préparés

dans nos Laboratoires de bactériologie

en partant de souches nombreuses
(actuellement plus de 800 souches)

Ces souches sont cultivées dans un milieu extraordinairement riche dont la formule a été mise au point dans nos Laboratoires et qui utilise comme base essentielle les tourteaux de Pancrinol.

Ici encore, la pureté de nos matières premières, la perfection de notre outillage et la compétence de nos techniciens expliquent la remarquable activité de ce produit.

Inotétanol

En appliquant une pommade à base de sérum antitétanique au niveau des plaies contaminées par le bacille tétanique, on réalise la prophylaxie du tétanos, à la condition toutefois d'appliquer cette pommade dans les trois heures qui suivent la blessure.

l'Inotétanol

renferme 37,5 % de sérum antitétanique purifié à 5.000 unités par 10 cc.

A ce sérum

nous avons ajouté 12,5 % d'antivirus strepto-staphylo-pyocyanique.

Cette adjonction, en évitant la pullulation des germes pyogènes au niveau de la plaie, renforce considérablement l'action prophylactique du sérum antitétanique.

SOMMAIRE

JUILLET 1932

ART ET MÉDECINE

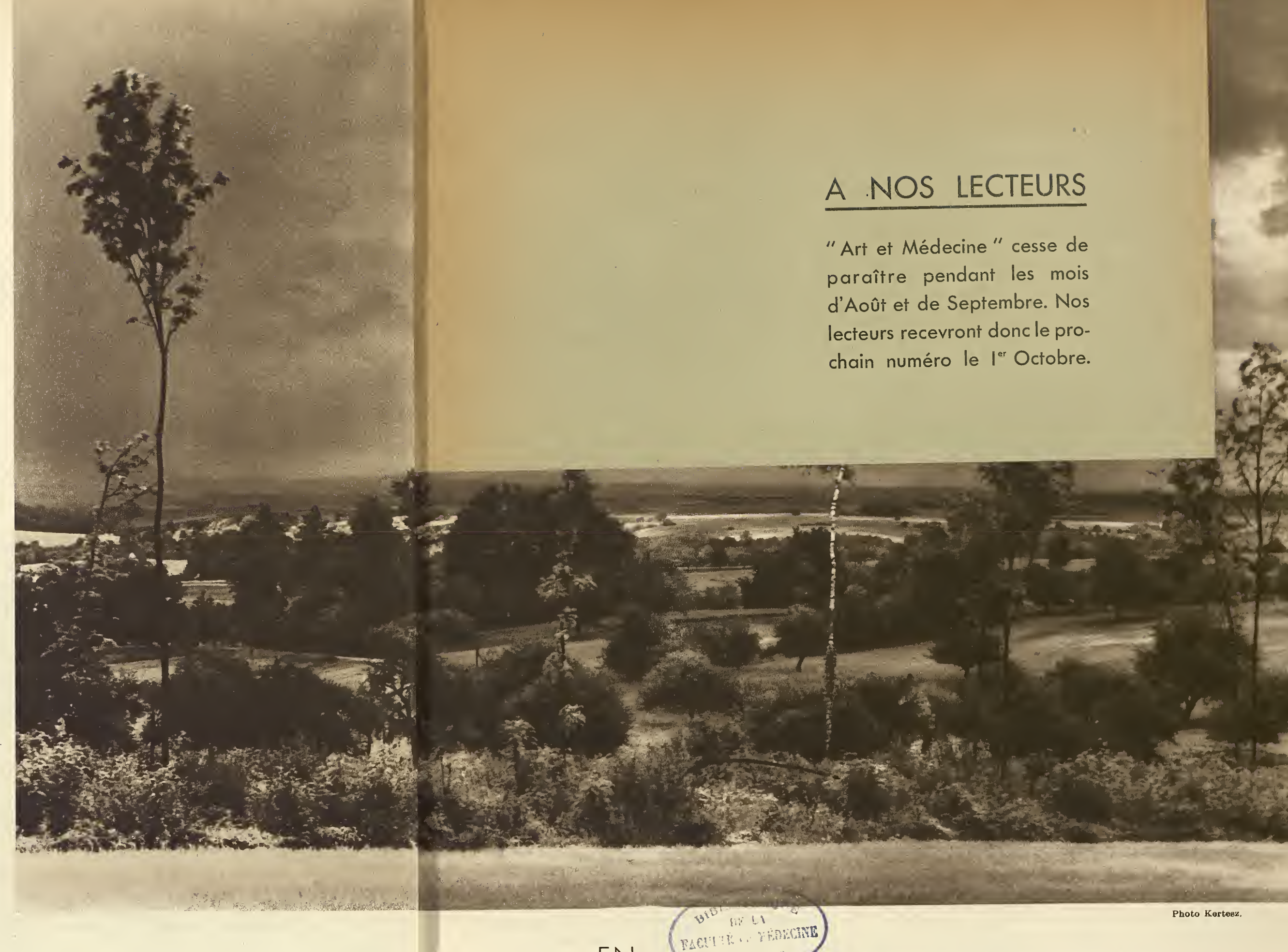
REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Prony

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ÉTRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS



A NOS LECTEURS

" Art et Médecine " cesse de paraître pendant les mois d'Août et de Septembre. Nos lecteurs recevront donc le prochain numéro le 1er Octobre.

Photo Kertesz.

EN ILE-DE-FRANCE

PAYSAGE AU NORD DE LA ROUTE DE MEULAN A MANTES, EN ALLANT DU MARAIS A OINVILLE. UN ORAGE VIENT D'ASSAILLIR LA PLAINE ET TRAINE ENCORE SUR ELLE DE GRIS LAMBEAUX. MAIS, EN CE MOMENT, TRIOMPHE LA LUMIÈRE, LE DOUX OR D'ILE-DE-FRANCE.

ART ET MÉDECINE
REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL
DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT
Rédaction-Administration : 60, rue de Prony
PRIX : 8 FRS
ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ÉTRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS



Photo Kertesz.

EN ILE-DE-FRANCE

PAYSAGE AU NORD DE LA ROUTE DE MEULAN A MANTES, EN ALLANT DU MARAIS A OINVILLE. UN ORAGE VIENT D'ASSAILLIR LA PLAINE ET TRAINE ENCORE SUR ELLE DE GRIS LAMBEAUX. MAIS, EN CE MOMENT, TRIOMPHE LA LUMIÈRE, LE DOUX OR D'ILE-DE-FRANCE.



Photo Vizzavona.

LE MARÉCHAL PÉTAIN

PORTRAIT PAR PAUL DEVAMBEZ

On ne peut parler de l'Ile-de-France sans évoquer les événements dont elle a été le théâtre au cours de la guerre et les dispositions prises par les trois grands chefs, Joffre, Foch et Pétain, pour la préserver de l'invasion.

La tâche de Pétain commença en 1917, quand il prit le commandement en chef des Armées françaises avec le prestige que donnait à son nom le salut de Verdun.

D'une main sûre, avec un sens hautement éclairé des possibilités, il redressa d'abord le moral de ses soldats, un moment ébranlé par l'ajournement d'une victoire qu'ils avaient espérée prochaine.

Puis il endigua la ruée menaçante et conduisit avec un éclatant succès les offensives prescrites par Foch, qui dégagèrent les riches campagnes de la Marne, de l'Oise, de l'Aisne, au large de Paris.

Au Maréchal Pétain, l'un des plus indiscutables sauveurs de l'Ile de France, à la mémoire des médecins et de tous les soldats tombés pour notre pays, "Art et Médecine" dédie très respectueusement et avec reconnaissance les pages qui suivent.

unis dans la souffrance et, d'un
même élan, courant au sacrifice, nos
admirables combattants de toutes conditions
comme de tous grades ont sauvé le
cœur de la France.

Pourrait-on ne pas dire le récon-
fort que leur apporta, dans cette œuvre
de salut, un corps médical dont le
dévouement fut sans égal?

Payant de leur personne sur les
champs de bataille et parmi les ambu-
lances ou les hôpitaux, généreusement
penchés sur les mourants et les blessés,
les médecins et leurs dévouées collabora-
trices les infirmières, ainsi que tout
le personnel associé à leur tâche,
les Aumoniers, ont inscrit au livre
de gloire de la Patrie une des
pages les mieux remplies, toutes d'abné-
gation et de désintéressement.

Avec les mères des combattants
nous leur disons notre remerciement
et nous souhaitons que leurs exemples
ne soient pas oubliés

Ph. Pétain



L'AME DE L'ILE-DE-FRANCE

PAR ABEL BONNARD
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Il y a bien des genres de paysages ; les uns sont d'une majesté si évidente et d'une grandeur si monumentale qu'ils s'imposent à l'esprit avec la même autorité que les œuvres d'art ; d'autres, au contraire, n'existent que par une profusion d'espace, par les variations ténues de l'étendue sur les choses. Les paysages de l'Ile-de-France sont également loin de ces deux extrêmes. La terre, en Italie, en Sicile ou en Grèce, offre des aspects d'une beauté à ce point manifeste, qu'elle frappe les âmes les plus obtuses et qu'on est presque gêné de ne pas la trouver plus discrète. Il en est ici tout autrement et ces paysages sont tels qu'on peut être sûr que celui qui n'est pas digne de les aimer les traverse sans les avoir aperçus. Ils sont moins construits que concertés, les collines expirent doucement sur le ciel plutôt qu'elles n'y impriment leurs

A GAUCHE : LA ROUTE D'ORLY A BUSSIÈRES (SEINE-ET-MARNE) GRAVIT DOUCEMENT UN MAMELON OU LA MEULE ET LE BOUQUET D'IFS SONT COMME LES GARDES DU SILENCE ET DE LA SOLITUDE. ICI, LES LONGS LABOURS DES ENVIRONS DE SENLIS.



notos Kertesz.

contours ; rien n'y présente d'aspect étonnant, aucun des éléments qui y ont part ne mérite d'être remarqué, si on le sépare des autres, mais ils composent à eux tous un ensemble tel qu'il n'en est nulle part d'aussi rare. Tout y semble réglé sur une modulation secrète. C'est un paysage qu'on écoute plus encore qu'on ne le regarde, ou plutôt il demande, pour être senti, une fine et amicale attention de toute l'âme ; on le regarde, on l'écoute, on le goûte, on le respire. Il n'est pas au monde de nature plus humanisée que celle-là ; la race qui l'habite y a si bien répandu son esprit qu'on y pourrait parler de l'urbanité des paysages ; la réunion des choses y est affable comme une société de personnes. Mais cette nature pénétrée par l'homme a été cependant respectée par lui, du moins jusqu'à ces derniers temps. Les grandes forêts subsistent encore, mais,





Studio Schall



A GAUCHE, LA CHAPELLE RUINÉE (PRÈS DE CHANTILLY) DE L'ABBAYE DE ROYAUMONT QUE FONDA SAINT LOUIS EN 1228 ET QUI APPARTINT AUX OBLATS DE 1865 A 1906, AVANT DE DEVENIR PROPRIÉTÉ PRIVÉE. DANS L'ARBRE VOISIN DU PIEUX CLOCHER, LES BOULES DE GUI RAPPELLENT UNE AUTRE RELIGION ET LE SYMBOLE CELTE DE L'IMMORTALITÉ.- CI-CONTRE, QUELQUES MAISONS NICHÉES DANS LA VERDURE, NON LOIN DE LA ROUTE DE MEULAN A PONTOISE. - AU-DESSOUS, DES ARBRES EN FLEURS COMPOSENT UN PAYSAGE DE PRINTEMPS, FRÈRE DE CEUX DE NORMANDIE, OU TOUT N'EST QUE DOUCEUR ET QUE JEUNESSE.



Photos Kertesz.

éclaircies par les chemins qui les percent, étoilées de carrefours réguliers, elles sont vidées non seulement de toute horreur, mais de toute sauvagerie. La songerie des étangs vient s'enfermer dans le cadre exact des bassins. Le canal qui s'en va tout droit, entre la route et la rivière, semble le frère de toutes les deux, utile comme l'une et rêveur comme l'autre.

Dans ce paysage apparaissent les châteaux, avec leur façade offerte aux heures. Différents selon le génie de l'époque et celui de l'architecte, plus robustes et plus familiers, moins dédaigneux du verger et du potager, quand ils

Photo Krull.

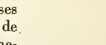
Photo Kertesz.

AU BORD DE L'EURE, SUR LA ROUTE DE MAINTENON A NOGENT-LE-ROI, UN PRÉ ENTOURÉ DE SAULES QUI NE PLEURENT PAS MAIS INCITERAIENT PLUTOT A DES OARISTYS. C'EST L'UN DE CES SITES DE BON GOUT QUE L'ON RENCONTRE AUTOUR DE PARIS, A TOUS LES DÉTOURS DES CHEMINS.



SAINT-OUEN-SUR-MORIN, PRÈS DE SAINT-CYR QU'HABITE MAC ORLAN, DANS CETTE VALLÉE QUI « S'INCORPORE DE DROIT DANS LES PLUS DÉLICATS PAYSAGES DE L'EUROPE». VILLAGE QU'« UNE PARENTÉ DISCRÈTE, UN COUSINAGE CHARMANT RELIENT AUX PALAIS..., AUX CATHÉDRALES CÉLÈBRES.»

Photo Kertesz.



ont été construits sous le règne de Louis XIII, plus nobles quand ils datent de celui de Louis XIV, plus aimables quand ils datent de celui de Louis XV, ils ont toujours ce caractère commun, d'être purs de toute emphase. Les masses bleues du château de Saint-Germain, quand on les aperçoit de loin, au haut de leur colline, répondent aux masses moins déterminées des nuages. Fontainebleau offre agréablement, dans ses aspects différents, les divers souvenirs d'une même histoire. Le château de Dampierre, au fond de sa conque, semble recueillir la paix dont elle est remplie. Chantilly, de ces beaux séjours le plus romanesque, fixe sur ses pâles façades le charme des bois et des eaux. Vaux, fait pour ce Fouquet dont on nous dit qu'il était d'une ambition sans limite, n'est que modération et mesure. Versailles même, qui m'a toujours paru



LA ROUTE DE FONTAINEBLEAU, DONT LES LIGNES DROITES INVITENT AUX VITESSES TROP SOUVENT MEURTRIÈRES. ELLE N'A PAS ENCORE, ICI, PÉNÉTRÉ LA FORÊT CÉLÈBRE, SA PROFUSION, SON SILENCE ET SA MAJESTÉ. MAIS DE PART ET D'AUTRE DE SES RIVES D'ARBRES STRICTEMENT ALIGNÉS, S'ÉTENDENT CES CAMPAGNES AVENANTES, CES RICHESSES D'UNE TERRE GÉNÉREUSE, CES HARMONIES DE LIGNES, DE COULEURS, DE NUANCES ET DE VOLUMES, QUI FONT REGRETTER LE TEMPS OU UN PROMENEUR SOLITAIRE POUVAIT VRAIMENT LES REGARDER ET S'IMPRÉGNER LENTEMENT DE LEUR PAIX.

Photo Sougez.

avoir quelque chose de presque asiatique, et où perce un orgueil prêt à se faire adorer, reste le monument d'une grandeur contenue par la politesse. L'énorme masse s'introduit dans l'espace par des lignes qui le ménagent, elle se garde bien de blesser ce ciel si fin, de troubler, si peu que ce soit, les grisailles de l'après-midi, les féeries mélancoliques du couchant.

Dans cc paysage où résident les châteaux, jaillissent les cathédrales. Elles sont ce que l'homme a bâti de plus hardi et cependant elles règlent leur élan sur des rythmes si sûrs qu'elles sont sublimes sans déranger la douceur des

LE PALAIS DE FONTAINEBLEAU, BATI, COMME ON LE SAIT, SOUS FRANÇOIS Ier, A LA PLACE D'UN CHATEAU DE LOUIS VII, PAR GILLES LE BRETON, DÉCORÉ PAR LE PRIMATICE, ACHEVÉ PAR PHILIBERT DELORME, OU PRESQUE ACHEVÉ, CAR DES GALERIES NOUVELLES S'AJOUTÈRENT AUX PREMIÈRES SOUS CATHERINE DE MÉDICIS, HENRI III ET HENRI IV. C'EST L'UN DES GRANDS CHEFS-D'ŒUVRE DE LA RENAISSANCE ET, EN OUTRE, UN LIEU PARTICULIÈREMENT ÉVOCATEUR DE GRANDES HEURES HISTORIQUES, DONT LA MOINS ÉMOUVANTE N'EST PAS CELLE DES ADIEUX DE NAPOLÉON A SA VIEILLE GARDE.

espaces qui les environnent, et, bien loin de troubler le concert où elles entrent, elles ne font qu'y intervenir comme la chanteuse dont la note suprême achève toute l'harmonie au haut de laquelle elle tremble. La cathédrale de Laon, toute trapue qu'elle est, s'incorpore à l'air par la façon dont l'espace se joue entre les piliers de ses tours. Même Beauvais, la sœur folle de toutes les cathédrales sages, la nef éperdue qui rompt ses amarres, la masse de pierre aux ondulations de flamme, semble calmée par un baiser de ce ciel indulgent qu'elle cherche avec tant d'amour.

Ces harmonies magnifiques, dont la puissance se dérobe sous la délicatesse qui l'enveloppe, se continuent en mineur dans les petites villes et jusque dans les villages. Rien, sauf quelques bâtisses modernes, n'y tombe au-dessous du niveau marqué par un art supérieur, et une parenté discrète, un cousinage charmant relient aux palais, aux châteaux, aux cathédrales célèbres, telle maison modeste qu'on découvre au fond d'une cour, tel pignon, telle chapelle enfouie dans le feuillage. La ferrure d'un vieux balcon semble, dans sa calligraphie parfaite, au bas de ce grand ensemble, la signature secrète du Goût, comme celle qu'un artiste mystérieux cache dans un coin de son œuvre. Des villes, des bourgs et des hameaux mêmes, jaillissent partout des clochers incomparables ; ils relèvent les lignes des horizons, ils montent aussi droit que l'essor de l'alouette. Je ne suis jamais revenu de Compiègne à Paris sans éprouver, sur la route, le même choc de bonheur, quand soudain, au delà du

hoto Kertesz.



UNE VUE DE LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU. SUR PRÈS DE 17.000 HECTARES VIT UNE IMMENSE FAMILLE D'ARBRES AUX ESSENCES VARIÉES QUI FONT DE CETTE RÉGION, A L'AUTOMNE SURTOUT, UNE FÉERIE VERSICOLORE. MAIS EN TOUTE SAISON, LES HAUTES FUTAIES, LES RUDES BROUSSAILLES, LES NAPPES SABLEUSES ET LES ROCHERS SURGISSANT EN ILOTS PARMI LA MER SYLVESTRE OFFRENT L'UN DES PLUS PRENANTS SPECTACLES NATURELS QUI SE PUISSENT VOIR EN ILE-DE-FRANCE ET MÊME EN FRANCE. ICI, LES GORGES D'APREMONT.

moutonnement de la forêt qui allait jusqu'à l'horizon, j'apercevais le chaste clocher de Senlis, comme une harpe offerte au ciel par la terre.

L'Ile-de-France, au cours des saisons, a deux aspects plus beaux que tous les autres. Le premier s'offre à nous au moment où le printemps s'élargit et se déborde dans l'été, de la fin de mai au commencement de juin. Alors, pendant quelques jours, le pays de la raison s'emplit d'une ivresse divine. Le sureau étale ses dentelles au bord des chemins. La glycine semble une princesse fatiguée qui s'est arrêtée à l'auberge. Les prairies sont envahies d'un pullulement de fleurs minuscules, qui ne sont rien quand on les regarde de haut et dont chacune, de près, est une merveille. Les lilas écument, et comme l'effervescence de la végétation élève partout le niveau des plantes, on dirait que les maisons s'y enfoncent ; une vieille église semble faire dans ces bouillonnements de verdure un naufrage heureux, et quand on a poussé la porte qui crie un peu et qu'on s'arrête à l'entrée de la nef presque ténébreuse, les gouttelettes de couleurs qui emplissent les vitraux ne semblent que les embruns multicolores que la vague des jardins a jetés là de dehors. Le soir, celui qui sort de la maison tranquille où règnent les lampes et s'avance de quelques pas sous les arbres est soudain surpris par une volupté ineffable. Des odeurs roulent dans l'obscurité ; un festin de parfums est suspendu dans l'ombre.

Le moment de l'automne, dans les années favorisées, est d'une qualité plus haute encore, parce que sa magnificence évidente s'y double d'une mélancolie secrète. Alors, en cette Ile-de-France, on voit le délicat s'unir à l'intense. Un arbre est consumé d'un feu de plus en plus rose. Une feuille morte est d'une rareté si insigne qu'on ne croit pas plus pouvoir la laisser par terre qu'un





Photos Kertesz.

bijou perdu. Dans une limpidité sans limites, tout est comme épuré, immatériel ; un village n'est plus qu'un brasier de vitres ; l'horizon lui-même semble fait d'un fil plus fin que dans les autres saisons. Un tel paysage porte à l'extrême nos puissances, sans les pousser jamais vers l'excès. Si l'on voulait résumer en un mot cette contrée si claire et si tendre, on pourrait dire que c'est un pays de conscience ; on pourrait dire aussi que c'est un pays d'amitié, en prenant ce mot dans son acception plénière, où il enveloppe et étreint l'amour. C'est un pays qui excite à exercer à la fois, sans les confondre jamais, le cœur et l'intelligence ; il donne envie d'aimer sans être dupe et de connaître sans être cruel. Quel plaisir n'aurions-nous pas, en effet, à nous promener avec nos amis le long de ces allées dont le dessin semble aider au développement d'une pensée juste, en parlant des livres et des hommes, ou même en leur racontant les sottises que nous avons faites et dont nous serions bien consolés par le suc de sagesse que nous en tirerions avec eux. Il n'y aurait qu'un plaisir plus grand : ce serait d'aller par les mêmes chemins à côté de la compagne élue qui répondrait à ce paysage et qu'on aimerait dans le même esprit, avec une tendresse qu'on lui aurait exprimée mille fois, par les inventions de mots les plus ingénieuses, et avec une ardeur qu'on ne lui aurait jamais dite tout à fait.

Abel Bonnard

LE CHATEAU DE DAMPIERRE, QUI RÉALISE CETTE ESPÈCE DE MIRACLE D'ARCHITECTURE : ÊTRE A LA FOIS EXQUIS ET PUISSANT. EXQUIS PAR L'HARMONIE ROUGE ET OR DE SES BRIQUES ET DE SES PIERRES ALTERNÉES, COMME PAR SA SERTISSURE DE FORÊT LAINEUSE ET VERTE; PUISSANT PAR LA PROPORTION ENTRE SA LARGE ASSISE ET SA HAUTEUR MODÉRÉE, QUI LE FAIT TRAPU SANS LOURDEUR. EN DEÇA COMME AU DELA DE LA CLAIRIÈRE OU IL TRONE, UNE LARGE ENTAILLE RECTILIGNE COUPE EN DEUX LA SOMBRE ÉPAISSEUR VÉGÉTALE.

LA SEINE ET SES PETITS

PAR GASTON CHÉRAU
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

CI-DESSOUS, LES BORDS DE L'EURE, QUI SONT ENCORE UN PEU L'ILE-DE-FRANCE PAR LEUR GRACE SOURIANTE ET DISCRÈTE. PUIS, LA VALLÉE DE LA SEINE VUE DE LA TERRASSE DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE. ENCORE UN LIEU JUSTEMENT ILLUSTRE. COMME LE TOIT PLAT DU CHATEAU, NOBLE ÉDIFICE DE LA RENAISSANCE, LA TERRASSE SUPERBEMENT TRACÉE PAR LE NOTRE EN BORDURE DE LA FORÊT EST DESTINÉE A LA CONTEMPLATION D'UN SITE PARFAIT DANS SA VASTE ÉTENDUE.



Photos Kertesz

Elle est jolie, mais pourquoi est-elle si jolie ? Et toute sa famille est comme elle. Que ses fillettes soient claires à en sembler blondes, qu'elles coulent dans une allée de peupliers légers ou librement au ras des prés, qu'elles glissent avec lenteur, sans rides, ou que leur cours soit cardé par des cailloux et bousculé par des rochers ; que ses fils soient secrets, bruns et sombres, prisonniers dans des replis verts ou filant dans un tunnel d'aulnes ; que l'un d'eux, méchant garçon, néglige sa tenue, fréquente les mauvais lieux qu'on nomme jonchères, sols patouilleux, cressonnières ou marécages, ils ont toujours, à un moment, un air de famille qui est charmant, rieur, qui vous fait signe et vous retient. On se rappelle un jardin embaumé de fraises, au début de juin : la rivière coulait au bout du terrain, un homme en bachot pêchait le brochet ; il y avait des libellules de velours aux ailes du bleu des gros bourdons ; sur l'autre rive, dans un jardin bien peigné, des enfants jouaient en poussant des cris de martinets : une de leurs balles est tombée à l'eau ; il y a eu des larmes quand on a laissé la balle s'en aller vers son destin inconnu, petit œuf rouge qui dansait à la vague... Une péniche remontait le courant et le paysage, dans la rivière, était brouillé — le ciel avec sa procession de nimbus, les jardins et leurs reflets, les arbres d'une futaie ; mais tout s'est vite remis en place, comme dans la vie — la rivière a repris sa sérénité.

Et que de mérites elles ont, ces rivières, à ressortir les délices de leur nature primitive et à remporter sur les hommes une victoire que les hommes, depuis des siècles, se sont attachés à rendre impossible : canalisations, redressements des cours, maçonneries des rives, constructions de biefs ou de chaussées, recreusements — quand il était si agréable de voir la rivière monter de son lit pour s'épandre au soleil sur une plage de graviers — digues, barrages, usines, moulins...

Halte ! Les moulins ont trahi les hommes et se sont rangés dans le parti des rivières. Ils ont fait pour l'eau ce que leurs frères des polders de Hollande, des plaines du Brabant et de notre Artois ont fait pour l'air qui leur donne la vie ; ils se sont soudés au paysage sans l'abîmer et ils se sont laissés gagner par lui.

Un moulin sur la rivière ? C'est par lui que la rivière respire. Le lierre gagne les toitures, les joncs et les iris

Photos Kertesz.

lui montent aux chausses, les lentilles d'eau et les volets, qu'on nomme nénuphars quand on veut bien parler, lui font un tapis ; c'est le paradis pour la rousserole qui chante toute la nuit, dès février, tandis que sa femelle couve, posée sur son godet de feuilles tressées que le couple a fixé à trois roseaux. Les palettes de la roue, qui débitent l'eau par tranches, ne la dérangent pas ; le mâle chante sa rauque mélopée; le moulin fait l'accompagnement avec, pour les lointains musicaux, la chute de l'eau du déversoir ; et tout cela est si calme, si ordonné, qu'on se croirait dans le silence de la première belle nuit du monde.

Des moulins ! Il y en a d'exquis, si parfaits pour le poète que la nature semble les avoir créés pour lui — et il y en a pour tous les goûts des poètes, d'étroits, de pointus, de larges, de robustes et de fragiles, de moussus qui éteignent les bruits, et de sonores comme une caisse de tambour. Les plus beaux, les plus riches, c'étaient, jadis, les moulins de Meaux. Aucun poète n'y a jamais habité — ceux-là n'auraient convenu qu'à un poète-roi, suivi de toute sa cour, pour une retraite de mélancolie ; jusqu'à leur dernière heure ils n'ont cessé de travailler. Plantés au milieu de la Marne, leur immense architecture vêtue d'ardoise du grand siècle, ils dominaient les eaux courantes. Le soir, avec leurs cent fenêtres éclairées, on s'imaginait qu'on y donnait une fête ; et quand on traversait le pont auquel ils étaient accrochés on pouvait trembler au-dessus du torrent qui donnait l'assaut à leurs pilotis. Postés à la boucle de la rivière, ils dominaient le pays comme la cathédrale le commande. De leurs

LA SEINE VUE D'EVECQUEMONT, SUR LA ROUTE DE PONTOISE. QUAND LA SEINE EST SORTIE DES VERDURES DU BOIS DE BOULOGNE, «C'EST COMME APRÈS LE SACRE : ON NE PEUT PLUS LUI DISPUTER SA COURONNE. C'EST LA SEINE DE SÈVRES QUI TRIOMPHERA DES USINES DE SAINT-DENIS, QUI ARRIVERA FRAICHE A MAISONS-LAFFITTE ET SERA DANS TOUTE SA BEAUTÉ A MANTES POUR IMPRIMER SA GRACE DANS LES COTEAUX NORMANDS VERS LESQUELS ELLE SE DIRIGE LENTEMENT».

LE CANAL DE L'OURCQ : UNE EAU DONT LA PARESSE N'EST JAMAIS QU'UN INSTANT REMUÉE PAR LE LABEUR A PETIT BRUIT DES PÉNICHES QUI VONT ET VIENNENT. VOIE HÉROIQUE, AUX BORDS DE LAQUELLE, A DEUX REPRISES, SE JOUA LE DESTIN FRANÇAIS. QUAND LE SANG EUT FINI DE COULER, L'INVINCIBLE GRACE DE L'ILE-DE-FRANCE REPRIT LA, PEU A PEU, SES DROITS, TANDIS QUE LES PAYSANS RIVERAINS FRÉMISSAIENT DE JOIE AU CONTACT DE LA CHARRUE RETROUVÉE.

plus hautes lucarnes on voyait les jardins de Bossuet, sa terrasse et ses deux pavillons, les allées de la ville, les clochers du plateau, Trilport, La Ferté-sous-Jouarre et Crécy... En septembre 1914, on se dit qu'ils n'avaient vécu si longtemps, traversant victorieusement les troubles, les révolutions et les catastrophes, que pour mieux mourir sous les obus — et chacun les contemplait, gravant avidement leur image dans sa mémoire. La guerre passa ; on les retrouva intacts, ou à peine écornés par une blessure. On les crut éternels. Un jour, en pleine paix nouvelle, une flamme jaillit au cœur de l'un d'eux... En trois heures ils s'évaporèrent ! Le beau conte dont leurs aubes avaient écrit les mots lettre à lettre était fini ! La Marne charroya des débris pendant une semaine ; le Grand Morin, gonflé de colère, l'aida vivement à faire disparaître les traces du désastre — mais à Meaux il manque les témoins familiers de la rivière, les nobles ancêtres que le moindre choc agitait jusqu'aux toits, qui semblaient fragiles comme les cages que le Japon construisait pour les oiseaux, et qui tenaient solidement à leurs assises.

Il y en a d'autres sur les rivières de l'Ile-de-France, des moulins ; il n'y a plus ceux-



là dont on ne peut pas chasser le souvenir quand on les a connus.

Sur le Grand Morin, il en est de si aimables ! Cependant c'est la rivière elle-même qui est maîtresse de sa beauté. Dès le mois de mai, elle disparaît sous une étoffe d'herbes. Elle l'a tendue en huit jours et elle a escamoté son courant. Alors, des jardins en terrasses ou des champs qui la bordent, on n'aperçoit plus que des miroirs clairs qui, par place, reflètent le ciel. C'est de ces fenêtres d'eau que jaillissent les poissons chassés par le brochet : un soudain éclair d'argent aussitôt suivi d'une gueule fendue en cuillère ; mais le petit chevaine est tombé sur le tapis d'herbe, un peu plus loin ; deux vifs mouvements et il s'enfonce, sauvé, à moins que la gueule sauvage ne le guette sous le plafond.

Encore de féériques verdures, ce sont celles de l'Eure, entre Maintenon et Louviers ! C'est là que sont les plus belles truites d'eaux vives. En juin, au moment où les vairons ont le rouge, elles sont comme folles. Quand on en découvre une sous l'abri de la rive, on peut être certain qu'il y en a trois, quatre, cinq autres échelonnées. Leurs souples javelots orientés dans le courant, elles attendent. A certaines heures, le matin à la pointe de l'aube, le soir très tard — durant la nuit aussi, peut-être... mais qui peut le savoir ? — elles se mettent en chasse. Le fretin est à la fraie, dans les petites anses ou, ce qui est mieux, dans l'estuaire des biefs ou des ruisseaux. La compagnie de truites s'y rend et là, c'est l'hécatombe ! Les fuseaux de mort se lancent, raidis, sur les proies ; de longues flèches de cristal se dessinent au-dessus d'elles sur la peau de l'eau, coupées d'un brusque arrêt ; cependant l'homme qui sait a tendu ses araignées de fine soie bleue et la truite fonce dans cette vapeur, se maille net, s'arrête, stupéfaite de sentir que ses efforts sont endormis par une pesée qui ne se relâche pas ; elle ne bouge plus.

Plus bas, à quelques mètres, il y a la vraie rivière avec ses toisons d'herbes que le courant lisse et n'embrouille jamais : la sécurité, le danger ne veillant que dans les fonds à l'endroit où le verveux attend dans une coulée de rouches le poisson qui remonte en suivant le sol de sable — barbillon, carpe ou gardon — la truite aussi,



L'OISE. « L'OISE AU CALME MAINTIEN, SI VASTE, SI PROFONDE, SI CLASSIQUE. QUAND, AVANT COMPIÈGNE, ELLE CERNE LA FORÊT, FAISANT NAVIGUER LENTEMENT SES FILES DE PÉNICHES, C'EST COMME UNE PRINCESSE QUI SE DÉPLACE PROCESSIONNELLEMENT : ELLE AVANCE COMME SUR LE RYTHME D'UNE SYMPHONIE ». DANS LA PAGE DE DROITE, LA SEINE VUE DE MEULAN, PETITE VILLE PARTICULIÈREMENT CHARMANTE DE SEINE-ET-OISE, PAR UN DE CES MATINS DE BRUME ET DE SOLEIL, GRIS ET OR, QUI SONT UN ENCHANTEMENT



otos Kertesz.

mais la grosse, la vieille, celle qui ne recherche que le festin d'importance et qui, à sa suite, pénètre dans l'engin.

Et les beaux endroits ! Chérizy, l'embouchure de la Blaise, celle de l'Avre qu'on peut remonter si l'on veut voir un château pour une illustration de conte bleu, Saint-Lubin-des-Joncherets. L'Avre, une rivière au cours si pur que, bien avant qu'on eût songé à amener son eau à Paris, la Pompadour, qui aimait le linge fin et la lessive à l'eau fleurie, séchée sur les prés, y avait érigé sa blanchisserie. Ensuite, l'Eure muse au pied de la raide descente de la forêt qui, longtemps, a été l'un des endroits de France où les hardes de cerfs foisonnaient : elle passc sous des ponts, reflète les restes du château d'Agnès Sorel, pénètre ensuite dans le domaine de Diane de Poitiers. Anet ! Anet et ses adorables restes où la chapelle, la fontaine de Diane et l'île d'amour voisinent. Jean Gougon, Philibert Delorme... Les nobles ombres et les beaux pays que fréquentent les rivières !

Et l'Oise ! L'Oise au calme maintien, si vaste, si profonde, si classique ! Quand, avant Compiègne, elle cerne la forêt, faisant naviguer lentement ses files de péniches, c'est comme une princesse qui se déplace processionnellement : elle avance comme sur le rythme d'une symphonie. Mais à Creil, si ses eaux restent calmes, elle s'anime. Les trains de péniches sont devenus nombreux, l'agitation gagne la rivière : la Seine n'est pas loin ! Et la Seine, pour les rivières, c'est Paris pour les routes et les chemins de fer. Les rivières s'y jettent avec toutes les richesses qu'elles peuvent porter. Cependant, tout près, il y a encore, pour rctenir les plus jolies, la forêt d'Hallate et Chantilly la somptueuse qui vient d'accueillir une ombre nouvelle, celle du charmant Marcel Boulenger qui prend son rang dans l'assemblée de Sylvie.

Les eaux de l'Ile-de-France ont leur reine. Quand elle arrive à Paris, c'est sous un dôme de poussière et de fumée ; mais aussitôt elle met ses atours et tout ce qui l'avait abîmée, depuis Corbeil, Draveil, jusqu'à Ivry, disparaît. On ne voit plus en elle que les images de la Cité, de l'île Saint-Louis, du Châtelet, du Palais de Justice, la magnificence du Louvre, les palais, Passy, dont le pont cloisonne les verdures de Boulogne... Quand elle sort de là, c'est comme après le sacre : on ne peut plus lui disputer sa couronne. C'est la Seine de Sèvres qui triomphera des usines de Saint-Denis, qui arrivera fraîche à Maisons-Laffitte et sera dans toute sa beauté à Mantcs pour imprimer sa grâce dans les coteaux normands vers lesquels elle se dirige processionnellement.

Gaston Chérau.



Photo Sougez.

VERSAILLES

VILLE MAGNIFIQUE ET MODESTE

PAR JERÔME ET JEAN THARAUD

VERSAILLES,

Verse-paille, peut-être, à cause des violentes bourrasques qui soufflent souvent sur ce plateau. Étymologie douteuse, mais qui a pour elle le mérite d'avoir conservé son nom à la ville. Il arriva, en effet, qu'en 1789, un sans-culotte proposa de changer le nom de Versailles compromis par la royauté, en celui plus au goût du jour de Berceau de la Liberté. Par bonheur quelqu'un fit remarquer que dans Versailles il y a *Verse* et que verse s'accordait au mieux avec tous les bouleversements en train de s'accomplir. Le nom de Versailles fut sauvé.

C'est une remarque qui s'offre tout de suite à l'esprit que cette ville, qui tient dans l'histoire une si grande place, est une des plus jeunes de France. Elle a tout juste ses trois siècles — ce qui est l'enfance pour une ville. Quand Louis XIII fit bâtir son rendez-vous de chasse, il n'y avait là qu'un hameau dans les bois, et c'était encore un misérable village au moment où Louis XIV résolut de venir y habiter. Mais à partir de ce moment que de changements dans Verse-paille ! On jeta bas les chaumières du village pour construire des maisons. Mais de ce côté-là, on ne pouvait s'étendre, car d'une part on se heurtait au potager du roi, et de l'autre aux murs d'un vaste enclos où l'on gardait des animaux pour la chasse, et qu'on nommait le Parc aux Cerfs. Il fallut donc chercher



Photo S. de Kaskel.



Photo Sougez.

A DROITE DE LA TERRASSE DU CHATEAU DE VERSAILLES ET, PLUS PRÉCISÉMENT, A DROITE DES MARCHES DE LATONE D'OU L'ON CONTEMPLE LA SPLENDIDE PERSPECTIVE DU TAPIS VERT, DU BASSIN D'APOLLON ET DU GRAND CANAL, LA « FONTAINE DE DIANE » EST ORNÉE A L'UN DE SES ANGLES PAR L'ÉLÉGANTE DIANE CHASSERESSE DE DESJARDINS (VAN DEN BOGAERT).

ailleurs et construire un quartier nouveau sur l'autre bord de la cour du château. Ainsi naquit la Ville Nouvelle, qu'on appela ainsi par opposition au Vieux Versailles, comme on disait déjà, bien que les deux quartiers fussent à peu près contemporains.

Dans la Ville Nouvelle vinrent surtout s'établir des fournisseurs, des artisans. Quant aux gens de cour, pour la plupart, ils continuaient de séjourner à Paris. Quelques-uns d'entre eux seulement résidaient à Versailles. Leurs hôtels étaient bâtis presque tous à droite et à gauche de la cour qu'ils encadraient de trois couleurs, le bleu des ardoises, le blanc des murailles, et le rouge de la brique qui se détachait sur la chaux. C'est aussi à ce moment-là que furent percées les trois larges avenues qui aboutissent au château. De chaque côté de l'avenue centrale on construisit la Grande et la Petite Écurie, qui se balançaient exactement et complétaient l'ensemble formé par le château lui-même et les maisons des grands seigneurs. Au-delà des deux écuries, le manège, le chenil royal avec le logis du Grand Veneur, occupaient l'emplacement de l'actuel Palais de Justice, ct en face, le jardin et l'Hôtel de Conti couvraient l'espace où se trouve aujourd'hui l'Hôtel de Ville. C'était là les seules constructions qu'on voyait sur l'avenue de Paris. Le roi défendait d'y bâtir pour lui garder son caractère de percée faite uniquement pour le cheminement et la vue.

A la mort de Louis XIV, le Régent qui n'avait rien des goûts à la fois rustiques et pompeux du Grand Roi, délaissa Versailles pour Paris. Pendant la minorité de Louis XV, la petite ville fut abandonnée. Mais Louis XV, devenu majeur, ayant décidé de reprendre les traditions de son grand-père, vint s'installer à Versailles, et il s'y installa si bien que durant tout son règne on ne le vit que sept fois à Paris et qu'il n'y coucha jamais. Rapidement la ville se trouva trop petite pour héberger le personnel de plus en plus considérable de la suite et de l'administration royale. Les deux Versailles, que séparait l'avenue de Paris, se développèrent tous deux en même temps. Mais l'effort principal se porta du côté de la réserve du Parc aux Cerfs. Déjà Louis XIV avait abattu les murs du parc, y avait coupé beaucoup d'arbres, nivelé le terrain et dessiné les lignes principales d'un lotissement, comme on dirait aujourd'hui. Mais ce ne fut que sous Louis XV qu'on se mit à y bâtir.

La caractéristique des constructions

nouvelles fut le goût et la modestie. A ce propos il faut noter que déjà sous le Grand Roi les maisons de Versailles, en dehors des bâtiments royaux, portaient la marque de la simplicité. Louis XIV était de nature ombrageuse et l'on savait qu'il ne faisait pas bon étaler trop de luxe sous ses yeux. Tout ce quartier du Parc-aux-Cerfs bâti sous Louis XV et qui avec le vieux Versailles forma la paroisse Saint-Louis, s'offre à nous tel qu'il a toujours été, comme un quartier décent, paisible, construit en médiocres matériaux (une seule maison en pierre de taille) et qui tire tout son charme de cette paix, de quelques beaux arbres et de la perfection du goût qu'on avait à cette époque. Peu de véritables hôtels, mais surtout des maisons de rapport, dont on louait les étages comme on fait aujourd'hui. Ce qui se comprend bien puisqu'il s'agissait avant tout de loger là des fonctionnaires.

Une des gentillesses du quartier, c'est ce petit ensemble de maisons à un étage (un petit étage mansardé) situé à peu près au milieu du Parc aux Cerfs, et qui formait la place centrale du lotissement nouveau. En principe ces baraques, comme on les appelait, et l'espace qu'elles enfermaient, devaient constituer le marché du nouveau quartier. Mais jamais un marché ne parvint à prospérer ici. Le grand, le vrai marché de Versailles, resta toujours où il était autrefois, où il est encore maintenant, dans la paroisse Notre-Dame, et les baraques furent occupées par de petites gens et de petits métiers qui n'ont guère dû changer. Ah ! pourvu qu'on n'y touche pas, à ces baraques, à ces quinconces, à ces fontaines, à ces bornes, à ce petit ensemble architectural parfait, qui exprime si bien le caractère modeste et charmant de Versailles et s'oppose si discrètement au grandiose du château et à la majesté des avenues !

Pendant très longtemps, Versailles qui n'avait ni passé, ni franchises, ni traditions, demeura la chose du roi, une dépendance de sa maison, qu'administrait un gouverneur, choisi à l'ordinaire parmi ses valets de chambre. Ce ne fut que deux ou trois ans avant la Révolution que la ville cessa d'être sous la tutelle royale pour devenir une véritable ville avec son maire et sa municipalité. Jusqu'alors les habitants n'avaient eu pour les représenter près du roi que la délégation des marguilliers de la paroisse Notre-Dame. Et jamais ces délégations ne

ENCORE AU HAUT DES MARCHES DE LATONE, MAIS CETTE FOIS A GAUCHE ET DEVANT LA FONTAINE DU POINT-DU-JOUR, UNE TRÈS REMARQUABLE COPIE DE L'ANTIQUE, PAR VAN CLÈVE : LA STATUE COUCHÉE D'ARIANE (OU CLÉOPATRE ?) LE PARC DE VERSAILLES CONTIENT UN GRAND NOMBRE DE CES SCULPTURES DE PREMIER ORDRE, DIGNES DE LEUR CADRE.

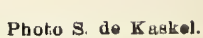


Photo S. de Kaskel.



LE TAPIS VERT, CE LONG RECTANGLE DE GAZON QUI DESCEND EN PENTE DOUCE, ORNÉ DE GRANDS VASES DE MARBRE ET DE STATUES, VERS LE BASSIN D'APOLLON. A DROITE ET A GAUCHE DES DEUX ALLÉES QUI BORDENT LE TAPIS VERT, LES ARBRES MAJESTUEUX CACHENT DANS LEUR ÉPAISSEUR MAINTS CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ART DES JARDINS : QUINCONCES, BASSINS, STATUES, BOSQUETS, ROCAILLES, ET CETTE COLONNADE DE MANSART, QUI EST SANS DOUTE L'ORNEMENT LE PLUS EXQUIS DE TOUT LE PARC. PAGE 33, L'UN DES DEUX BASSINS DES LÉZARDS QUI ORNENT LES PARTERRES DE LATONE.

Photos S. de Kaskel.

furent prises au sérieux comme on le voit par maintes anecdotes qui circulent à leur sujet.

Une fois, en je ne sais trop quelle occasion, un baptême je crois, lesdits marguilliers de Notre-Dame demandèrent à être reçus par le roi. Bontemps les introduisit. C'était de braves commerçants peu entraînés à l'éloquence. Dès qu'il fut devant Sa Majesté, leur président oublia tout à coup le compliment qu'il avait préparé, et pour manifester sa joie et sa fierté il ne trouva rien de plus opportun que d'entonner à pleine voix, comme il faisait au lutrin : «*Domine salvum fac regem.*» A quoi ses compagnons firent écho en chantant à tue-tête : « *Et exaudi nos in die qua invocaverimus te...* » Louis XIV s'en amusa beaucoup, mais Bontemps qui, en sa qualité de gouverneur de Versailles, s'estimait humilié par la simplicité de ses administrés, s'empressa de les pousser dehors.

Une autre fois, quand Louis XV annonça son retour à Versailles, nos marguilliers ne manquèrent pas de demander d'être reçus par lui le jour de son entrée. Mais cette fois encore l'affaire tourna au comique. Nos gens étaient dans le château quand le roi et son cortège arrivèrent. Attirés par le beau spectacle qui se déroulait dehors, ils s'égaillèrent vers les fenêtres, et quand on voulut les rassembler, on ne trouva plus personne...

Enfin, dernière mésaventure, lors de la naissance du Dauphin, ils crurent qu'ils ne pouvaient moins faire que

de demander une audience. On la leur accorda. En conséquence les dix bourgeois qui formaient la députation, en habit noir et en manteau, furent placés sur le chemin du roi qui se rendait à la messe. Le cardinal Fleury pria Sa Majesté de s'arrêter devant eux. Le roi s'arrête, l'orateur s'avance, ouvre la bouche et ne peut proférer aucun mot... Le roi le toisa une seconde, ne dit rien lui non plus, et passa...

Ces anecdotes expriment bien, je trouve, la petite vie simple qui, en marge de l'existence qu'on menait à la Cour, était celle de Versailles. Cependant l'on se tromperait si l'on imaginait que tout le menu peuple des artisans et des bourgeois ne comptait pour rien dans la ville. Entre tant d'autres, voici un fait qui montre le contraire. Le parc du château, qu'on se représente volontiers comme un endroit fermé, inviolable, était ouvert à tout venant. Tout le monde y passait, venait s'y promener, tellement que le roi importuné pensa le fermer un moment. Il le fit, mais s'en repentit bientôt devant les récriminations des administrés de Bontemps. Aussi dut-il le rouvrir sans tarder, et pour avoir un endroit où il pût se promener sans gêneurs il bâtit le Grand Trianon.

■

A peine Versailles était-il devenu une ville comme toutes les autres avec son conseil et son maire, que la Révolution éclata. C'est merveille que le château n'ait pas été brûlé. On n'était pas si royaliste que cela dans la cité royale ! On avait vu la royauté et la noblesse de trop près. *Major e longinquo reverencia.* Il s'en fallut de peu que le château ne fût détruit. Un membre de la *Société*





UN COIN DE LA RUE ROYALE, FORMÉ PAR L'UNE DE CES «BARAQUES» DONT PARLENT JÉROME ET JEAN THARAUD : « UNE DES GENTILLESSES DU QUARTIER, C'EST CE PETIT ENSEMBLE DE MAISONS A UN ÉTAGE (UN PETIT ÉTAGE MANSARDÉ) SITUÉ A PEU PRÈS AU MILIEU DU PARC AUX CERFS... AH ! POURVU QU'ON N'Y TOUCHE PAS...»

Photo Sougez.

populaire de la Vertu sociale des Sans-Culottes de Versailles proposa de passer la charrue sur ses fondations ; un autre de fondre le bronze et le plomb des bassins ; un autre de couper les arbres des majestueuses avenues. De tous ces beaux projets civiques le dernier seul fut mis à exécution. On ne toucha pas au palais, mais pendant des années et des années, il resta dans un état pitoyable. Toutes les vitres en étaient brisées ; l'herbe poussait sur les toits et j'ai lu quelque part qu'on y voyait paître des vaches ! Un juif acheta le mobilier qu'il paya en fourrage, l'entassa dans des resserres et l'écoula peu à peu, en Angleterre surtout. Napoléon, qui dans son enfance avait vécu quelque temps avec son père à Versailles dans une maison qui existe toujours, se désintéressa tout à fait de la demeure de ses prédécesseurs. On lui prête même ce propos : « Si seulement un bon incendie pouvait m'en délivrer ! » Tout ce qu'il fit fut d'aménager quelques salles du Grand Trianon, qu'il défigura d'ailleurs en faisant vitrer le péristyle, ce qui lui enlevait son beau caractère aérien.

Ni Louis XVIII ni Charles X ne se soucièrent davantage du château où ils avaient pourtant des souvenirs ! L'homme qui s'attacha à préserver Versailles de la ruine, et que bien injustement on accuse de vandalisme et du plus mauvais goût, ce fut Louis-Philippe. C'est lui qui, sur sa cassette personnelle, empêcha que l'œuvre des Mansart, des Gabriel et des Le Nôtre subît le sort désastreux de Marly, dont il ne reste rien, pas une pierre, pas un jardin et qu'on laissa glisser à l'abandon, à la mort... Le plus bourgeois des rois, mais un des plus intelligents, fut le sauveur de Versailles ; et après lui, c'est un autre bourgeois, l'Américain Rockfeller, qui a fait le plus pour le château, en donnant des sommes considérables pour reconstruire, après la guerre, tant de choses qui avaient besoin de réparations urgentes et tant d'autres à refaire entièrement.

Aujourd'hui, qu'est-ce que Versailles ? Si nous étions en Angleterre, et que Versailles fût à vingt kilomètres de Londres, comme il l'est de Paris, on imagine tout de suite que cette ville serait devenue un séjour où tous les soirs, les affaires terminées, les Londoniens seraient rentrés pour jouir avec bonheur du repos. Mais les Parisiens aiment habiter Paris, et ne leur parlez pas de venir s'enterrer à Versailles, qui leur semble en général la ville la plus triste du monde ! Il ne s'est pas établi de lien vivant entre les deux villes. Versailles est restée provinciale et même beaucoup plus provinciale que des villes perdues au fond de la province. Elle est devenue un refuge de fonctionnaires, de militaires à la retraite, d'une foule de gens qui, sur la fin d'une existence errante, ayant un jour à choisir un lieu où se fixer, viennent s'y établir volontiers. Évidemment, ils sont séduits par l'idée qu'ils seront là à deux pas de la capitale, mais ils finissent vite par fréquenter Paris aussi peu que les Parisiens Versailles. Il s'est ainsi créé dans l'ancienne ville royale une bourgeoisie d'un caractère assez particulier, une bourgeoisie d'État, pourrait-on dire, qui, à bien voir, y perpétue la bourgeoisie d'ancien régime. De vieilles familles nobles continuent aussi d'y vivre avec cette modestie qui est le caractère même de la ville. Le quartier Notre-Dame, qui déjà au temps de Louis XIV était le quartier du commerce, l'est toujours demeuré, tandis que le quartier Saint-Louis, où habitaient de préférence les gens de l'administration, a conservé un air plus aristocratique et fermé. Et entre les deux quartiers, l'avenue de Paris, dont les arbres coupés aux jours de la Révolution ont heureusement repoussé, s'étend à la manière d'un fleuve, un fleuve idéal, si l'on peut dire, qui sépare ces deux esprits différents.

Jérôme et Jean Tharaud.

LE PORT ROYAL DES CHAMPS

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Je ne connais pas les champs où fut Troie ni même les ruines de Carthage où Marius, à demi nu, agenouille sa méditation académique ; mais je connais malgré tout quelques vestiges célèbres de civilisations disparues : et peu sont aussi émouvants, c'est-à-dire aussi décevants, que ceux du Port-Royal.

Il y a bien vingt ans que j'y vins pour la première fois ; à la Sorbonne, c'était un rite pour les étudiants du vénéré père Gazier, qui était, chacun le sait, le dernier des jansénistes, et dont la bibliothèque, la pinacothèque, la glyptothèque étaient sans prix. Il disait modestement « mes collections » et n'en parlait qu'avec respect humain ; on aurait dit que ce fidèle paroissien de Saint-Jacques du Haut-Pas craignait un peu le Saint-Office. Et ma foi, je crois qu'il eût été imprudent de trop pousser ce vieillard timide et impétueux sur la grâce, le Concile du Vatican, l'Immaculée Conception et les Jésuites...

En ce temps-là vivait à Port-Royal, dans une cabane, qui maintenant sert aux cicerones, une dame de grand âge et de grande allure, Mme d'A... de P..., fille d'un général qui s'illustra à Sedan. Elle était, elle aussi, la dernière janséniste et faisait aux visiteurs recommandés les honneurs de l'oratoire et des portraits de Philippe dc Champaigne. C'est grâce à elle qu'on pouvait acquérir un moulage du masque mortuaire de Pascal, épreuve fort rare autrefois, plus courante à présent. Je crois qu'un des premiers qui en acheta une était Georges Duhamel. Il m'a fait un jour remarquer, sur ce plâtre qui pend dans sa bibliothèque, l'asymétrie des cloisons du nez et ce pli douloureux, ce signe d'angoisse des phtisiques qui ont longtemps respiré avec effort...

Le fond de la vallée de Chevreuse, et spécialement ce vallon où coule le Rodon, que j'ai pris longtemps pour l'Yvette, est un des lieux du monde où souffle le vent le plus terrible. C'est à n'y pas croire : sans doute que la nature a agencé le décor chaque fois que j'y suis venu, afin de me marquer par des hurlements, des sifflements, des secousses brusques, des fuites éperdues de l'air peuplé de fantômes, que ce gentil coin d'Ile-de-France garde malgré tout un peu de tragique. Si c'est l'Esprit qui halète ainsi, il faut convenir que c'est un des plus tourmentés et des plus subversifs qui aient jamais paru.

Et comment s'en plaindre ? Sans cette mise en scène, on ne trouverait plus rien dans cette solitude où s'arrêtent des voitures, des autocars, et où j'ai vu des écriteaux vantant une essence, qu'on a fait disparaître heureusement. Sur la hauteur, les Granges ont gardé un peu de majesté et de consistance ; mais commc une brave ferme qu'elles étaient, une de ces fermes d'autrefois que nous appellerions châteaux. Plus de vignes, plus d'arbres fruitiers ; dans l'herbe des pierres, des dalles d'escaliers, rien qui s'efforce à la mélancolie, rien qui vous arrache du siècle, ou qui fasse un contraste si fort avec le présent qu'on y sente la mort aussi puissante que la vie... Aux yeux de nos pères, bien d'autres luttes se menaient là, celle de la sainteté contre le monde, et celles aussi de l'homme contre la nature : ils nous ont représenté à l'envi le Port-Royal comme une thébaïde atroce, sauvage, montagnarde : rochers, fourrés, précipices, marécages, serpents... Est-ce que le paysage a tellement changé ? ou est-ce que les yeux, moins blasés par les spectacles grandioses, gardaient de la fraîcheur enfantine ? A dix ans, dans un labyrinthe de buis, au fond d'un potager, on joue au Robinson ; à vingt ans, je vous aurais juré que les collines au nord de Verdun avaient des pentes abruptes et des sommets inaccessibles (ils l'étaient d'ailleurs, pour certaines raisons). Je les ai revues : ce sont des plis de terrain aux courbes molles, que j'avais simplement regardés à ras du sol, comme les animaux rampants... Eh bien ! la perspective du XVIIe siècle était plus anthropocentrique que la nôtre, voilà tout ; et on allait au Port-Royal en une journée et non point en vingt minutes. Le monde était plus vaste, réellement plus sauvage, moins hospitalier. C'était tant mieux si on pouvait à meilleur compte se retraire et se défendre contre lui et contre les hommes, qui vous menacent bien davantage.

A Port-Royal, on ne voit guère que des mûriers, des orties, des avoines et ces bons petits arbres qui sont créés pour servir l'homme et non pour abriter sa rêverie. Dans le ci-devant « affreux désert », des ruines gigantesques comme celles de Longpont et de Jumièges ne seraient pas d'ailleurs à l'échelle. Les quelques piliers gothiques qu'on nous montre encore, et où Mme de Longueville s'appuya peut-être, semblent appartenir à un cimetière campagnard. Le puits des Granges où Pascal adapta une machine merveilleuse, est un bon vieux puits de métairie ; et s'il faut tout dire, je vois assez bien dans ce cadre de terroir les solitaires disputant, jardinant, scribouillant, tels que les a peints non pas M. d'Andilly, sur le modèle de saint Jérôme, dans sa grotte, avec un lion et une tête de mort, mais Henri de Régnier dans *Les Rencontres de M. de Bréot*, solides gaillards dont l'ascétisme même souffrait d'une tare mondaine : la vanité théologique et littéraire, la même au fond, s'il vous plaît...

C'est pourquoi on peut quitter ces lieux où j'ai vu, ô joie ! quelques bruyères, les seules d'Ile-de-France avec celles du Désert de Chaalis et de la forêt de Brévannes ; et l'on peut aller saluer Port-Royal là où il est vraiment : rassurez-vous, ce n'est pas dans les bibliothèques où M. Brémond trouble seul l'éternel et poudreux repos de M. Arnauld et dc M. Hamon ; c'est sur la place du Panthéon, derrière l'autel de Saint-Étienne-du-Mont, dans cette chapelle où, sous la garde d'angelots mignards, reposent Pascal et Racine, et où, même incroyant, même moliniste (ce qui serait bien pis !) vous pouvez vous recueillir.

André Thérive



[Ph]oto Kertesz.



AUTOUR DE MA MAISON

PAR PIERRE MAC ORLAN

CETTE toute petite maison basse, allongée au bord d'un chemin vicinal qui aboutit à un bois peuplé de renards et de blaireaux, n'est pas encore ce que je voudrais : une halte définitive. Elle n'est pas à l'abri d'une de ces mystérieuses agressions sociales qui déparent les ornements traditionnels de la nature en leur imposant quelque chose de sournois et d'arbitrairement provisoire. C'est un point de départ au milieu des blés et des prairies entre deux coteaux boisés, au bord d'une rivière froide hantée par quelques rares canoës dont le passage provoque sur l'eau des bruits de voix surprenants. La vallée du Petit Morin n'est pas exactement une plaisanterie. C'est une vraie vallée, large, bien encaissée, soumise à des vents froids et à des inondations hivernales qui ne sont pas exemptes d'une mélancolie distinguée. Les corbeaux, les freux, les corneilles, les choucas et leurs alliées les pies habitent ces paysages d'eau et d'isolement. Quand le Petit Morin déborde, chacun reste chez soi et Paris semble si éloigné des buts immédiats de la vie qu'on peut prendre peur. Alors on se confie au téléphone et l'on dit n'importe quoi à n'importe qui. Cette vallée tout à fait impropre à nourrir les intellectuels est aimable pour d'autres raisons. La principale est qu'elle appartient

à l'Ile-de-France et qu'elle s'incorpore de droit dans les plus délicats paysages de l'Europe. La douceur de vivre dans un clos planté de pommiers et de cerisiers en fleurs est indescriptible parce qu'elle appartient au bien-être physique qui ne peut guère se commenter que par le silence.

Le Petit Morin qui donne le ton à ce paysage d'agrément, prend sa source dans les marais de Saint-Gond, sous le soleil homicide qui brûle les routes autour de Sézanne. La légende fait de ce paysage de marécages que j'aime le tombeau d'une partie de la Garde allemande. Tous ces pays révèlent la bataille, l'angoisse des patrouilles, le mystère des embuscades, le lent déploiement des masses d'infanterie derrière les bois, dans la direction de Soizy et de Corfélix. Au bout de cette route de l'Est, c'est-à-dire jusqu'au point le plus extrême de ma familiarité avec les paysages qui font partie de « mon système » se trouvent les camps de Châlons et de Mailly. C'est la plaine crayeuse où des sapins rabougris rangés en bataille dissimulent des pièces d'artillerie mortes. Quelquefois, j'arrête ma voiture au bord de la route, je prends du pain, du vin et de la viande froide et je mange comme je mangeais pendant la guerre pour le plaisir de manger n'importe quoi de simple, des mets sans littérature, des mets destinés à la nourriture des hommes. À l'horizon, des pièces d'artillerie lourde attendent dans la solitude, ce sont de vieux canons de 380, peints en peau de serpents. Aucune présence humaine n'accompagne cet isolement rouillé, dans l'ancienne boue sèche de la guerre. Quand j'éprouve le besoin de savoir que je ne suis pas grand'chose, je vais m'installer au bord de cette route, je me couche dans l'herbe, les mains sous la nuque et je regarde les aviateurs faire des acrobaties niaises au-dessus des fils du télégraphe et de la camionnette du boulanger.

■

De Saint-Cyr-sur-Morin on peut atteindre familièrement, c'est-à-dire sans se préparer pour accomplir un voyage, La Ferté-Milon, Ermenonville, Senlis et la forêt d'Halatte. Ces paysages complètent parfaitement l'idée que je me fais de ma demeure. Ils l'enjolivent gratuitement et, à tout bien peser, constituent le bénéfice le plus net de ma profession.

En Halatte, un Français un peu raisonnable prend connaissance de la douceur de vivre entre certains arbres, certains mouvements de terrain, sous un ciel bien choisi.

IMPOSÉ AU GRAND PUBLIC PAR LE HAUT TALENT QUI DISTINGUE « LA CAVALIÈRE ELSA », « LA BANDERA », « QUARTIER RÉSERVÉ », ETC., ETC., PIERRE MAC ORLAN EST BIEN CONNU DE SES INTIMES POUR L'ART AVEC LEQUEL IL JOUE DE L'INSTRUMENT DES CARREFOURS, DONT VILLON EUT AIMÉ L'AME DRAMATIQUE ET NARQUOISE. QUAND IL ACCORDE UN RÉPIT A SA DISCIPLINE DE GRAND LABORIEUX, MAC ORLAN JOUE POUR LUI-MÊME, OU POUR UN AMI, OU BIEN ENCORE, SORTANT DE SA MAISON DU SAGE, IL VA DEMANDER A SON CLOS S'IL EST CONTENT DE LA SAISON.

Photos Kertesz.





Photo G. Krull.

J'aime les grandes forêts françaises, particulièrement celles dont le nom donne aux arbres une dignité presque sociale. Ici et là, au hasard des paysages qui m'entourent, je ne peux m'empêcher de penser à Marcel Boulanger qui, depuis Gérard de Nerval, fut le seul à aimer et à comprendre avec exactitude le pays forestier qui s'étend depuis Chantilly jusqu'à Compiègne. Si en ce moment il ne m'est plus permis d'y rencontrer les fantômes charmants des deux Sylvie, du moins ma vision s'enrichit de cette exacte apparition de rois mages dans les forêts bien ordonnécs de l'Ile-de-France que provoquent les deux régiments de spahis algériens et marocains en garnison à Senlis et à Compiègne. Sévères et dignes sur leurs petits chevaux, encerclés de chargeurs, ils chevauchent dans les layons d'une forêt aussi émouvante qu'un poème de François Villon, chez qui le goût de la campagne pouvait être fort vif et plein de préjugés charmants et parisiens. Paul Fort, il me semble, doit offrir une image séduisante de ce que Villon eût été dans la paix et l'allégresse du printemps de l'Ile-de-France assez loin des cabarets et des étuves qu'il célébrait. Paul Fort est ici présent et j'imagine cncore Paulette et Margot en liberté provisoire dans les bosquets d'Ermenonville, de Morfontaine et dans ceux qui sont tout à fait mes voisins, c'est-à-dire les frondaisons fleuries de rondes surannées de Mortcerf au sud et de La Ferté-Milon au nord. La forêt garde le souvenir des présences humaines. Le braconnier la connaît comme un érudit connaît un livre de chevet. Il sait qu'une pierre manque à tel sentier et qu'une main inquiétante a dérangé telle branche au cœur même du fourré. Le lyrisme de la forêt est confidentiel. A chaque carrefour un film commence dont les actcurs ne peuvent être que des fantômes. Il est inutile de rappeler le paysage des belles camarades d'enfance de Gérard de Nerval. En allant vers Château-Thierry le bois Belleau s'organise comme un musée. Avec le temps, ces souvenirs deviennent faux. Ils seraient plus vrais si la mitrailleuse posée au centre d'une clairière n'était plus là pour imposer une vision de la guerre qui est tragique, si l'on veut, mais dans la proportion où l'imagination du témoin pénètre dans son propre passé !

Il est difficile de vivre autour de ma maison sans se préoccuper de la guerre. Il est bien entendu que ces préoccupations ne sont limitées que par l'âge. Un jeune homme et moi nous ne contemplons pas une crête, une lisière de bois, des villages comme Vareddes, Barcy, Saint-Soupplet en subissant les mêmes émotions. Pour ce jeune homme ma maison peut offrir l'apparence d'un presbytère de petit village occupé par un laïc. Cette maison n'est pas une cure mais une sorte de halte basse entre la ville et la forêt. C'est précisément de là, c'est-à-dire du seuil de ma porte au sommet arrondi, que j'ai entendu venir un soir les quatre cavaliers de l'Apocalypse.

Je tendais bien l'oreille aux bruits familiers du crépuscule de la nuit. Au loin des perdrix « rappelaient » dans une éteule et leur chanson imitait le grincement d'une charrue qui rentre à la ferme ; dans les peupliers les oiseaux de nuit lançaient leur appel afin de saluer les premières lumières du village. Dans le lointain, au tournant de la route de l'Est, je crus bien entendre le pas d'une petite troupe de cavalerie. Il me vint à l'esprit, tout de suite, que c'était là le bruit ordinaire par quoi les gendarmes s'annoncent au village afin d'y soulever une curiosité passionnée. Ce n'était pas cela, naturellement. Le bruit de cette chevauchée paisible ne se révéla jamais assez nettement pour que je puisse écrire : ce soir, à vingt heures, les quatre cavaliers de l'Apocalypse sont passés devant une porte sur la route d'Archet. Ces surprises des sens donnent néanmoins de l'attrait aux décors de la campagne. Ici la forêt reflète la ville comme un miroir sombre. A chaque rue correspond un chemin ou un layon et il y a des arbres qui attendent au bord d'une route comme des filles publiques dans un carrefour. Il est facile de concevoir que dans un décor discret une maison peut devenir un être infiniment riche en mystère.

PIERRE MAC ORLAN.

Photo Kertesz.



PAGE 38, VIADUC PRÈS DE CHANTILLY. ICI, UNE VUE DU PAYS FORESTIER QUI S'ÉTEND DEPUIS CHANTILLY JUSQU'A COMPIÈGNE... « LA FORÊT, ÉCRIT MAC ORLAN, GARDE LE SOUVENIR DES PRÉSENCES HUMAINES. LE BRACONNIER LA CONNAIT COMME UN ÉRUDIT CONNAIT UN LIVRE DE CHEVET. IL SAIT QU'UNE PIERRE MANQUE A TEL SENTIER ET QU'UNE MAIN INQUIÉTANTE A DÉRANGÉ TELLE BRANCHE AU CŒUR MÊME DU FOURRÉ. LE LYRISME DE LA FORÊT EST CONFIDENTIEL. A CHAQUE CARREFOUR UN FILM COMMENCE DONT LES ACTEURS NE PEUVENT ÊTRE QUE DES FANTOMES. »



Photo G. Krull.

LA GUINGUETTE ATTEND LE PUBLIC DES « BEAUX DIMANCHES » : BAIGNEURS, PÊCHEURS, ET CES « COUPLES D'AMOUREUX A L'AISE COMME DANS LEUR CHAMBRE PARMI LES ROSEAUX» OU QUI, « SUR LE PARQUET DES BALS, TOURNENT, GLISSENT, SOURIENT AUX NUAGES, ET OUBLIENT LA SEMAINE. »

AH! LES BEAUX DIMANCHES!

PAR PIERRE SCIZE

Il n'y a qu'à fermer les yeux et à y ramener la pensée fugitive. Tout de suite ces trémies de lumières que font les feuilles sous le ciel dansent derrière ma paupière. Et il y a tout à côté le bourdonnement d'une géante abeille, d'une abeille extra-terrestre. Et un rire de l'eau, une odeur de roseaux et d'herbes foulées. Quoi encore ? Une chanson... bien niaise... si belle d'être caressée par une gorge chère... et... Mais je n'en dirai pas plus long.

Rouvrons les yeux : je l'aurais parié, voici les étangs de Chaville !

L'odeur, la chanson, l'eau qui jase, tout est là. Il n'y a que mon cœur... Mais, chut !

Le paysage est signé Corot. Les promeneurs sont de Daumier ou de Paul de Kock. Les plus jeunes de Murger. Les plus beaux de Musset. Mais oui : ils peuvent bien parler auto, radio, tennis, s'habiller en boys-scouts et échanger des titres de disques, en eux chante une romance dont l'air ni les paroles ne sont près de changer.

Comme ce paysage est éternel ! Rien ne l'entame. Nous y sommes venus par le sentier des Fausses-Reposes, qui est comme un bras arrondi à la taille d'une colline. De là, par-dessus un premier plan de jeunes pousses, par-dessus une cascade de futaie, on découvre une ville blonde et bleue où un fleuve luit comme un ventre de poisson, où les dômes et les tours mènent, bergers, les troupeaux des maisons, pendant que la Tour Eiffel essaye et ne parvient pas à poignarder le ciel. Paris. Mais un Paris estompé, sublimisé par un éloignement qui est juste ce qu'il faut pour que le fond ressorte bien sur la toile, une distance qui n'est ni trop grande, ni trop petite, classique, comme ces deux pas en arrière que fait l'amateur éclairé qui veut apprécier l'ensemble d'un tableau. Ce Paris-là, peint sur la porcelaine tendre de l'horizon, a perdu sa rumeur, ses passants, ses autobus, ce long cri infatigable qu'il pousse nuit et jour. C'est une ville de rêve qui n'est là que pour rassurer les Parisiens perdus dans les bois, pour leur rappeler qu'ils ne sont pas égarés, que les sentiers ont beau être mystérieux, moussus, et se perdre dans les entre-colonnements des trembles, des chênes et des bouleaux, ils n'en mènent pas moins, tous, aux auto-

bus de Meudon, à l'embarcadère de Saint-Cloud et au tramway Louvre-Versailles.

Et puis soudain c'est la descente sur les étangs. Un peu de brume sur les eaux et entre les troncs. On hésite : qui a laissé là ces mousselines? La pipe de Corot, ses nymphes?

Mais le bruit de l'abeille géante retentit. Qu'est-ce que cette basse entêtée qui se mêle aux flûtes du paysage ? Quel insecte irrité a-t-on dérangé dans son sommeil ? Une minute suffit à vous montrer la source de ce bruit.

Une minute, le temps de passer entre deux potagers bien tenus, et le charme des étangs, les nymphes, la brume, le père Corot, tout a basculé hors du temps sans mémoire. Et vous voilà sur la berge d'un fleuve d'automobiles. C'est la route, l'abominable route du dimanche parisien, noire et puante, où les voitures se touchent, de pare-choc à pare-choc. De l'aube au soir, en un double courant canalisé par les gendarmes, les capots reniflent les spiders. Tout cela coule à grand bruit entre des murs bien gris, entre des maisons crépies de boue par les pneumatiques. C'est la grand'route de Paris à Versailles, par Sèvres et Viroflay, terreur des chauffeurs qui quittent Paris ou y entrent, péage de poussière, de puanteur et de claxons qu'on acquitte les dimanches d'été entre les mains du dieu jaloux qui a décidé, une fois pour toutes, que l'homme n'obtiendrait rien de bon sans peine !

Trois notes de clairon égorgent le silence. Personne jamais ne vit cet instrumentiste qui, de Nogent à Champigny, de Saint-Maur à Joinville, jette éperdûment ses trois notes fausses au ciel, heureusement sourd. Peut-être n'existe-t-il pas, et peut-être son concert de cuivre n'est-il que le cri de la Banlieue-Est, la voix naturelle de ces plaines où se tord la Marne paresseuse.

Mais il est là, n'en doutez pas, le clairon des beaux dimanches. Il acidifie le ciel bleu, il odorise le lilas, fruite le vin blanc, donne du ton à la friture, il sert de départ aux contredanses des bals publics.

Nogent le dimanche ! Les grenouillères des baigneurs, les lestes glissades des canots sur l'eau, les grosses mères barques qui piquent du nez sous le poids d'un pêcheur obèse, la mystérieuse ligne des rives, où l'on débusque, si on la longe au crépuscule d'un aviron furtif, tant de couples d'amoureux à l'aise comme dans leur chambre parmi les roseaux... Nogent !

La verdeur des orchestres vous saoule. Ils crépitent. Ils mènent sur le parquet des bals, au bord de l'eau, cent couples unis, qui tournent, glissent, sourient aux nuages et oublient la semaine.

Voilà le paradis du mécano et de la vendeuse, l'Eldorado du calicot. Nogent compose un népenthès à l'usage de tous ceux que courbe la dure loi du comptoir, de l'établi, de l'atelier, du bureau. Nogent est au bout de la semaine de travail, comme cette place éblouissante de soleil qu'on découvre au bout d'un tunnel sombre et qui résume tout le monde pour celui qui chemine dans les ténèbres.

Ici la Marne est encore une victoire. Victoire sur le travail et sur l'ingrate discipline du travail, et victoire sur le chef morose et le supérieur tatillon, et sur le client désagréable, et sur l'amère nourriture du pauvre. Victoire sur la vie « aux travaux ennuyeux et faciles ».

Et je sais bien qu'il y a, au bout, cette heure affreuse du retour où les chants mêmes semblent pleurer. Écoutez rentrer un soir, vers Vincennes, vers la Bastille, ces trains, ces tramways de Nogent, pleins de gens ruinés, pauvres de ce beau dimanche qu'on croyait devoir durer autant qu'une fortune et qu'on a dépensé d'un seul coup, en prodigues ! On y chante presqu'autant qu'on y chantait le matin, mais un grelottement sinistre est sur ces chœurs : lundi, à la face de carême, lundi est déjà là, au bout d'une brève nuit dont il aura attristé jusqu'aux caresses et jusqu'aux rêves.

Il y a encore les dimanches de Grandes Eaux, à Versailles, et la satisfaisante justice qu'on sent à voir ce plaisir fastueux et inutile, composé pour un roi, divertir un peuple. Le bosquet de Vertumne est peuplé de gens qui broutent le saucisson des dînettes. On s'écrase sur l'Orangerie. La pièce d'eau des Suisses reflète une humanité débonnaire. Le canal est plein de barques. Mille Kodaks en batterie mitraillent les jeux d'eaux. On gifle Toto, on écrase le gazon des massifs, on transpire, on rouspète, on s'amuse. Et le rire innombrable de l'eau dans les bassins, les thermes de marbre, les naïades, les végétaux taillés, les marches du grand escalier, le ciel cassé aux mille carreaux de la façade, tout compose au plaisir dominical des familles un décor riche, qui parle de loisirs et d'ordre, de gaspillage et d'économie, de gloire et de sagesse.

Si vous goûtez mieux la beauté moderne des machines, mêlez-vous à la foule qui monte au Bourget, voir les avions.

Files innombrables de marche-à-terre, groupes admirant des « rampants », ils sont là, contre les grilles de l'aéroport, à regarder se poser et s'envoler les oiseaux rouges et les oiseaux blancs. L'orgue des moteurs résonne. L'air vibre comme un tambour. L'avion de Londres part. Celui d'Amsterdam arrive. Des morceaux d'Europe tombent du ciel sur ces bourgeois pacifiques. Plaisir monotone qui satisfait les parents plus que les enfants. Beau miracle, pour les petits, que ces oiseaux de toile et d'aluminium qu'ils ont toujours connus ! Vite, ils retournent à leur marelle. Mais pour le papa, qui se souvient de Védrine, des frères Wright, de Blériot qui traversa la Manche, et des nuits d'alertes quand les Fokkers ronronnaient dans le ciel nocturne...

Il y a Robinson et les gargotiers qui se disputent l'honneur de posséder « le vrai arbre » celui où l'on dîne parmi les branches. Il y a Chevreuse, les bois de Dampierre, et le Vallon de Port-Royal où fréquentent les familles d'universitaires, il y a la terrasse de Saint-Germain-en-Laye, si noble que la vulgarité des foules n'y peut respirer et que tout y prend un air de décence et de bon ton.

Il y a les hippodromes ! Glorieuses compétitions ! Longs calculs toujours déçus, chance fugace, enthousiasmes fauchés nets, colères, amertumes, serments « que cette fois c'est fini ! bien fini ! Mais qu'est-ce qu'il faut jouer dans la troisième ? »

Et le stade ? Et les piscines ? Et les randonnées à bicyclettes ? Et — comme s'il y avait besoin de sortir de Paris pour être heureux ! — et la lente déambulation des familles sur les boulevards, promenade ruminante de la République à l'Opéra, coupée de haltes rituelles devant le Palais de M. Paramount, où Chevalier fait sa lippe souriante, à la terrasse de Dupont-tout-est-bon, où l'on vide un demi, et à l'éventaire du père Coupe-toujours où l'on mange, chaude et grasse, la brioche au suif, triomphe de la pâtisserie parisienne. Il y a encore... il y a... il y a...

Il y a dimanche, qui rit et chante et qui fait tinter ses grelots.

Pierre Seize



L'HOTEL CABASSUD A VILLE D'AVRAY
PAR JEAN-BAPTISTE COROT (AU LOUVRE).

LES PEINTRES DANS LA FORÊT

PAR LE DOCTEUR FERNAND VALLON

COMMENT, monsieur ? Vous, un des nôtres et qui voulez, par surcroît, communier avec la Nature sous ses espèces les plus pures, celles du paysage, vous la mettez d'abord dans votre poche ! Nous avons plus d'amour et de respect, nous autres ! Moi qui vous parle, je n'ai jamais pu cueillir ni voir cueillir une fleur et quand une araignée des champs fait à ma nappe l'honneur d'y promener ses fins arpèges, je m'applique à manger à petits gestes, à moindre bruit.

Des documents, ces choses que vous emportez ? Allons donc ! Vous les regarderez quand, tout à l'heure, vous serez rentré chez vous : la fleurette, qui naguère avait la couleur de l'aurore, l'écorce qui brillait sur l'arbre, à faire damner Diaz. Ce ne seront plus que cadavres. Elles ne sont belles qu'au vif, dans leur grand décor sonore et mouvant, sous le tamis lumineux des feuilles, dans la perpétuelle vibration des éclairages. Croyez-moi, jeune homme : ce n'est pas dans son gousset qu'on emporte la Nature, c'est dans son cœur ! Seule, la ferveur de votre mémoire est digne de vous faire revivre la sainte émotion de la forêt.

Des documents ? En a-t-il besoin, celui qui sait voir Dieu dans chacun de ses arbres ? Je te le demande, Millet ? »

Et, gravement approbatif, Jean-François hochait une barbe de druide, pendant que, confondu, le coupable (c'était un petit peintre qui s'en venait tout droit de son Alsace), se hâtait d'alléger sa conscience de quelques bouts de bois mort et d'une demi-douzaine de pommes de pin. Mais la restitution ne suffisait pas. Il fallut tout remettre en place et de pieux scrupules exigèrent que ce fût au millimètre.

Ainsi, en 1850, sous un chêne de la Gorge aux Loups, au cœur de cette forêt de Fontainebleau, qui lui fut « un Eden et une Thébaïde », Théodore Rousseau rendait-il la justice. C'était selon la tendre loi d'un autre Rousseau, car *La Nouvelle Héloïse*, les *Confessions* et *Le Contrat social* étaient aux solitaires de Barbizon un code et un évangile. Toute leur mystique, ils la devaient au plus sensible des hommes et c'était admirable que ces barbes touffues, ces chevelures généreuses, ces enthousiasmes colorés pussent se réclamer de la calviniste perruque et des méditations grises du Promeneur Solitaire.

Certes la Révolution avait pieusement recueilli le vaste patrimoine d'intelligence et de sensibilité que lui laissait celui-ci, mais elle était si pressée d'agir et de mourir qu'elle n'eut pas le temps d'en faire l'inventaire.

L'Empire, lui, avait bien d'autres besognes. Est-ce qu'on regarde le paysage pendant la bataille ? Il ne connut de la nature qu'un aspect stratégique. Sabrant les cartes, le crayon rouge de Napoléon mettait du sang dans les fleuves et, dès lors, j'imagine, on commençait à nommer les collines du chiffre de leur altitude : tel Mont aux Grives, tout doré de vignes mûrissantes, devint soudain,

pour d'éventuels carnages, *la cote 153*. Cependant le tambour de la conscription ne cessait de rouler et les grands tableaux de David ne se lassaient pas de crier : Aux armes ! On trouverait moins encore de nature que d'humanité dans ces sublimes affiches de recrutement.

Mais, avec la Restauration, de son petit pas ferme, M. Ingres, autre despote, entrait en scène. A l'école du vieux régicide, il avait appris le sacrifice. Raréfiant l'air, obscurcissant le soleil, chassant le reflet, cette effusion des choses et son ennemi personnel, il fit des coupes sombres. Ces exécutions, néanmoins, ne suffirent pas. Il tira sur ses héros le verrou de ses contours. Tel M. Bertin, quelques prisonniers de marque et toutes les captives furent bien traités. Pour caresser celles-ci, sa belle calligraphie ne s'est pas relâchée de sa vigilance, certes, mais elle a connu un lyrisme spécial, dont la pénétrante sensualité nous grise. Alors il n'écrit plus en marge des anciens, alors il n'annote plus Raphaël : ce n'est plus un « scoliaste ». C'est un créateur, c'est un poète.

Mais Théophile Silvestre nous le fait remarquer sans indulgence (c'était avec Baudelaire, vous le savez, le meilleur glaive de Delacroix, archange), les fleurs de Mme d'Haussonville feraient à la moindre brise un bruit de papier; dans d'autres tableaux, les palmiers sont en zinc, les chevaux en bois, les chiens en faïence et ce « peintre chinois égaré en plein XIXe siècle dans les ruines d'Athènes » ose « peindre en bleu cru et plat de porte cochère, la mer émue par la naissance de Vénus Anadyomène ».

« Physionomiste », donc « passionné », cet incomparable portraitiste eut, comme David, la simplicité de croire que la seule passion était capable de créer une atmosphère. Il est aux antipodes de la nature.

Ce devait être aux romantiques qu'allait échoir l'honneur de la retrouver. Ils rouvrirent l'herbier de Jean-Jacques et, au fond de la vieille boîte ronde, sous la poussière de tant de fleurs séchées, ils découvrirent une chose étrange : c'était une graine. Elle était petite et toute bleue. Et, dès qu'ils l'eurent touchée, elle leur révéla la beauté des humbles et des simples, les prés, les bois, les bêtes, tous les murmures, ceux des eaux et ceux des ramures, tous les bêlements et toutes les prières, et le ciel par-dessus.

Récoltée par l'ermite d'Ermenonville, la semence merveilleuse germait soudain dans une autre forêt de l'Ile-de-France, à Fontainebleau.

Désormais Rousseau y marcha, chapeau bas. Le cœur battant, il s'agenouillait sous les « nefs végétales » et je sais de lui des dessins qui sont de pures actions de grâce. A la fin du jour, il se hâtait par les sentes, obscures déjà, pressé de rapporter à son chevalet ses émotions de la journée, mais il en perdait en chemin. Car les cinq ou six kilomètres qu'il avait à franchir, son carton sous le bras, lui étaient comme des centaines de lieues. Peints, ses arbres n'ont plus le jaillissant lyrisme qu'ils avaient, dessinés. Ainsi souvent du brouillon à la page achevée, de la glaise à la pierre, du dessin à la toile, y a-t-il d'incommensurables distances. Avant la lettre, c'était la vie, après, c'est le labeur. « Travail compliqué, plein de ruses et de repentirs », a noté Baudelaire, et Silvestre accuse la « sûreté de prime abord » de son ami. « Elle fige, dit-il, ou découpe les choses, contrarie cette belle onction ou cette belle fonte des objets et des êtres dans l'air, la lumière, la vaporisation des distances : elle appauvrit enfin les formes grasses au profit des os et des arêtes ».

Les dessins de Rousseau, c'est le plus souvent son cœur ; sa peinture c'est son esprit et sa main. Pour at-

LE PRINTEMPS PAR J.-F. MILLET. (LOUVRE)

Photos Giraudon.



teindre à une sorte de perfection parnassienne, ce subjectif s'efforce à l'objectivité et cet effort et cette discipline nous éloignent de lui.

Le père Corot, lui, n'encourt pas le reproche de l'écrivain. Avec quel respect il sait toucher aux choses. Il ne les déguise ni ne les contraint. Les couleurs qu'il pose sur elles, d'une main si légère, ont la limpidité des sources et la transparence des voiles. Lui aussi, le délicieux harmoniste, délaissant Ville-d'Avray, se hâtait quelquefois dans les layons de la forêt.

C'était toujours à la pointe de l'aube, « avant que le soleil ne tue tout ». Il s'installait en vue des saules dont il aimait le brouillard vert. Il cherchait les lisières, les clairières, car il y trouvait ce qu'il adorait et qui est le génie même du paysage : « la belle fonte des objets et des êtres dans l'air, la vaporisation des distances ».

Au Bas-Bréau, dans les gorges d'Apremont ou dans la vallée de la Solle, on entendait souvent sonner le « pilon » de Diaz. C'est ainsi que, gaiement, le peintre disait de sa jambe postiche. Car sa malechance et l'innocence de l'époque voulurent qu'à la suite de la piqûre du plus banal moustique, dans les bois dominicaux de Saint-Cloud, il ait dû laisser la vraie aux mains des chirurgiens.

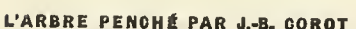
Il s'asseyait sur une roche, devant ses bouleaux favoris et il avait pour les dessiner un orgueil d'autodidacte. Il prenait sa revanche, car, longtemps, l'arbre lui avait été comme un épouvantail, et quand, jadis, l'amateur ou le marchand lui commandait un paysage, le jeune ingénieux, exploitant le goût romantique du jour, peignait un désert. De l'arbre comme du reste, d'ailleurs, il ne devait jamais prendre le temps de voir autre chose que l'écorce. Mais il a su si bien chanter celle de ses préférés, râpe d'argent, tachée de mousse verte et noire. On admire la minutie inattendue de cet ennemi de la peinture « finie et pourléchée », de ce spécialiste fécond dont l'étonnante virtuosité faisait dire à Sigalon : « Il fait ses tableaux, comme un pommier ses pommes », et dont l'œuvre élégant et factice « s'épanouit soudain avec la splendeur d'un éventail ».

Barye, parfois, apparaissait et pendant quelques jours la forêt parisienne se peuplait de griffes et de crocs, de bonds et de rugissements. C'était à croire qu'il avait emporté dans sa vieille valise toute la ménagerie du Jardin des Plantes. Il ne se contentait pas de modifier si profondément la faune, il attentait aussi à la flore et, par la grâce du grand sculpteur, tel honnête genévrier devenait sous un ciel d'équateur un arbre étrange et redoutable. Et le peuple inquiet des cerfs et des chevreuils eût eu grand'peur si tout ceci n'avait pas été papier et mine de plomb.

Là, Daubigny venait enrichir son répertoire, et sa molle et charmante chansonnette en poche, il allait la roucouler sur l'air qui leur plaisait aux boutiquiers en mal de campagne.

Daumier ne dédaignait pas d'y jouer du crayon, en bavardant avec ses amis de Barbizon, et ses arbres ont l'ampleur et l'humanité de ses gueux.

Dupré n'épargnait pas ses assiduités à la forêt. Il lui faisait largesse de ses mauvais ciels, comptait les feuilles de ses chênes, la rapetissait par l'accumulation des détails et ses malices de palette en faisaient une grande miniature. Le mage Baudelaire a dit justement : « Les tableaux de Dupré rendent d'abord les minuties et c'est pour cela qu'ils enchantent le vulgaire dont l'œil dans tous les genres ne s'ouvre qu'à ce qui est petit ».



L'ARBRE PENCHÉ PAR J.-B. COROT



Photos Giraudon.

LES CHÊNES PAR TH. ROUSSEAU

Troyon y menait paître les troupeaux. Rien ne nous retient chez ce praticien dont le pinceau ne fut que « jeux et voltiges ». Il plut aux foules et c'est justice. Alors il jeta sa limousine aux orties, quitta Barbizon et prit le frac. Dorénavant, pour faire face à l'abondance des commandes, à peine eut-il le temps de « retourner son veau». Le mot est de lui. Il est magnifique, comme l'hôtel que lui construisit Viollet-le-Duc, prix de tant de bétail peint.

L'ombre de Millet plane toujours sur la forêt. A l'égal de Rousseau, il fut vraiment, comme on disait alors, l'apôtre d'une religion nouvelle, et il me plaît qu'une roche de Barbizon réunisse, en effigie, les crinières léonines des deux amis. La pureté de leur romantique amour a touché la nature...

Chez Rousseau, cependant, l'homme est rare. Avec les mares fameuses, *le Rageur*, l'*Henri IV*, le *Chêne charmé*, le *Chêne aux Fées*, tous les chênes de Fontainebleau sont les grands premiers rôles de son immobile et mélancolique théâtre végétal. Et, quand il est en scène, notre petit frère y fait piètre figure. Ce n'est qu'une vague utilité ou un point de repère : il meuble une clairière ou nous donne l'échelle des arbres.

Chez Millet, c'est un roi. C'est plus qu'un roi, c'est un tyran. Et les bons petits tableaux à musique du vieux maître ont valu bien des alarmes à leurs contemporains. On détournait la tête de « ces rustauds couleur de cuir et de brique, monstrueuses réminiscences des Patriarches de la Bible et des Esclaves de Michel-Ange ». Jean Rousseau apercevait dans le fond des inoffensives *Glaneuses* « les Guillotinés de 93 ». Paul de Saint-Victor les jugeait pauvresses très féroces « montées sur leurs ergots » et Baudelaire (ce prince de l'esprit n'était rien moins que républicain), indisposé, sans doute, par ce qu'il croyait découvrir de démagogie dans les paysans de Gréville ou de Barbizon, criait au pédantisme. Il avait raison, d'ailleurs, de signaler chez leur auteur un fatigant souci de style.

Mais nous,

O Dante des manants, Michel-Ange des rustres
Qui, seul, as peint le Ciel et l'Enfer des moissons...

nous aurons plus d'indulgence, ô doux théoricien, nourri de Jean-Jacques, contemporain de Proudhon et du Père Enfantin, cher républicain de 1830. Nous aimerons les larges dessins que tu as jetés sur la nature, comme un épervier. En trois coups de crayon, ils savent ramasser les arbres, les roches, les meules, les maisons et la terre et le ciel, tout le paysage avec toute son émotion. Nous aimerons la robuste tendresse de tes portraits magnifiques. Nous aimerons, même, tes paysans. Ils méritent d'être consolés : en les galvaudant aux quatre coins du monde, la chromolithographie les a bien assez punis, les pauvres petits, de cet orgueil et de cette convention qu'on leur reprochait si aigrement ! Nous leur ferons grâce de leur fausse couleur « terne et boueuse » (a dit Elie Faure) et en faveur du « sentiment profond » que leur découvrait Eugène Delacroix, nous voudrons ignorer la « prétention » dont il leur faisait grief.

Et puis, avant de quitter la forêt, nous gagnerons, si vous voulez, mon cher lecteur, certain point de sa lisière que je connais. Il fera soir et nous serons à l'automne, car nous aurons choisi l'heure et la saison, et nous apercevrons un clocher noir sur l'horizon d'une plaine rose. « Quoi ! me direz-vous, c'est donc pour me montrer cela que vous m'avez fait faire tant de chemin ? » Et je vous répondrai : « Plus bas, ami ! Découvrons-nous ! Ce clocher, c'est celui de Chailly. Il projette son ombre aiguë sur le petit cimetière où dorment côte à côte Millet et Rousseau. Cette plaine, c'est celle de l'*Angélus*... Et voilà que la cloche s'éveillera, là-bas, dans le silence fervent. Alors une larme brillera dans vos yeux et j'en ferai hommage autant à la mémoire des deux peintres fraternels qu'à la tendre beauté de ce coin d'Ile-de-France qu'ils aimèrent tant. »

Galloy



CLÉMENT SERVEAU

AU SALON DES ARTISTES FRANÇAIS

" Demain, à la fraîcheur, avec une autre bande,
" Nous reviendrons danser à l'entour de tes bords... "

Ce délicieux panneau décoratif d'un peintre de très grand talent s'inspire des vers de *La Fontaine d'Hélène* de Ronsard, et il en a tout le profond charme bucolique. Par cette inspiration comme par la composition qui est toute harmonie, il témoigne du parfait classicisme de Clément Serveau. (Est-ce que, par hasard, être un classique, cela ne signifierait pas simplement : connaître à fond son métier... et, avec art, « danser dans les chaînes», les chaînes que s'imposèrent fermement l'intelligence et le goût des grands Anciens ?) L'œuvre a une curieuse histoire : Clément Serveau ayant vu, par hasard, dans un cercle d'amis, danser le jeune prince Cantacuzène, fut frappé d'admiration et obtint qu'il posât pour lui. D'une très forte impression de beauté vivante est née la vie de ce tableau. Quant à sa couleur, l'on peut regretter que, destinée à recevoir, sur un mur blanc, la pleine lumière, elle perde de son extrême délicatesse au Grand-Palais, sous un éclairage grisâtre et sur un fond... d'ocre jaune ! R. L.

JARDINS

PAR ALBERT FLAMENT

Voici l'été... L'été des jardins des matins frais et des soirs tièdes. Dès l'aurore, les parterres resplendissent des plus vives couleurs. A l'approche du couchant, ils prennent les nuances des nuées. Lorsque tombera la nuit, ils imposeront par leurs senteurs leur présence autour de la maison.

Le printemps éveillait l'attention, sollicitait les regards par son miracle, captivait notre curiosité, notre émerveillement. Au cœur de quelques feuilles à peine jaillies de terrc, nous apercevions déjà la fleur prochaine, certaine et encore mystérieuse pourtant, dont la tige s'élançait avec une prodigieuse et secrète vigueur, dont la hampe montait, avec une rigueur que rien ne saurait pondérer, vers un soleil encore voilé de brume. Avril et mai donnent le sentiment du choix, d'une sélection. Mais l'été, c'est l'apparente confusion des apothéoses de féeries, des couronnements impériaux ; l'été c'est la Fête-Dieu des roses, le Quatorze-Juillet des corbeilles, les processions du Quinze-Août des plates-bandes. Le jardin n'est plus bleu, ni blanc. Il devient pour la couleur, ce que Babel fut jadis dans la confusion des langues.

Le jardinier ne doit pas solliciter la croissance d'une jeunesse toujours prête à s'anémier. Il lui faut sévir au cœur des foules adultes, compactes, trop pressées de prendre leur part fugitive de soleil, d'azur, d'eau — et de joies.

Le jardin d'été, nous ne pouvons l'imaginer que dans la profusion et le débordement. Les rouges, les jaunes vont dominer et le produit de leur fusion même, cet orangé qui fixe au cœur des arbres rassemblés les nuances des soleils couchants, comme au centre du cirque plongé dans la pénombre, des acrobates nuancés et brillants, aux costumes bariolés et couverts de coruscations.

Mais, suivons le chemin de l'été, depuis juin jusqu'à la fin de septembre.

■

Le long des haies de thuyas, d'ifs ou de cyprès, les lis ont fleuri. Ils forment un cortège de carmélites, d'archanges, brûlés dans le cœur de quelque flamme cachée : — ce pistil, jaune et odorant, que son excès de suavité matérialise soudain, comme pour nous faire désirer des ivresses moins détachées de ce monde. Un lis symbolise toute la pureté ici bas. Dix ou vingt lis continuent cette image, — au plein air. Mais cent, mais deux cents, dans une chapelle de Palma de Majorque ou de l'Andalousie, dans certains couvents italiens, quels vertiges font-ils monter au cerveau des créatures humaines prosternées devant les autels ?

Vers la fin des lis, fleurissent les agapanthes et les hémérocalles. Ces fleurs ont de hautes tiges. Leurs calices sont orangés et mauves. Comme les *agapanthes*, les *hémérocalles* portent leurs corolles au faîte de leur hampe. Ce sont d'autres sortes de lis, comme aussi cette *Couronne Impériale* que les aquarellistes ont tant aimée.

Le choix des espèces par taille approximative est aussi indispensable que le discernement dans la gamme des couleurs. Les plantes vivaces refleurissant plusieurs années et se multipliant dans le sol, il est nécessaire de les placer de manière à n'être pas contraint de faire des changements continuels, qu'il s'agisse des *iris* le long des degrés d'un escalier de briques ou des *gazanias* aux corolles orangées qui forment de luxuriantes bordures dans le voisinage des *pensées*, des *agératums* ou des *mufliers*. Le rideau qu'une haie forme derrière les plantes vivaces à haute tige, sert à les présenter, comme un portraitiste offre ses modèles devant une draperie.

Au début de l'été, et toujours parmi les fleurs à haute tige, nous voyons encore les corolles bleues des *anchusas*, les *phlox*, ces vieux amis des jardins et des potagers, dont les têtes rondes, roses, rosées, rosâtres, se renouvellent jusqu'aux premières gelées.

Parmi les plantes vivaces décoratives, qui commencent avec les derniers lis et se dessèchent au temps des chrysanthèmes, s'offrent, dans la demi-ombre, les *hortensias*.

Lorsque j'étais adolescent, à l'âge où la littérature aide aux enchantements que cause la nature, mais souvent les immobilise dans une formule, une impression empruntée à d'autres et dont notre esprit, notre sensibilité s'affranchissent difficilement, nous répétions en manière de plaisanterie, deux vers, — était-ce même des vers ? — de Robert de Montesquiou, que M. Léon Daudet appelait : *hortensiou*.

« Aimons les hortensias,
Les bleus, les blancs et les roses... »

Nous les préférions bleus, alors, comme tout le monde, après tant d'artistes, décorateurs, verriers, tant de modistes et de dames de tous les mondes, qui en fleurissaient leur salon ou leur boudoir. Montesquiou, Helleu, Lorrain, Gallé et Lalique : hortensias bleus. Lalique y joignait la fleur pleurante du fuchsia.

En Bretagne, surtout, mais encore dans certaines parties de la France au sol ferrugineux, dans le cloître humide d'Auray, l'hortensia est d'un bleu qui « est dans les prunelles » et dont Sully Prudhomme *se mourait*, bien avant Robert de Montesquiou. L'attrait du bleu dans la nature, et l'abus que certaines personnes en ont fait dans les jardins, est particulier. C'est un cliché, mais, sans doute, l'organisme, les sens, la cellule retrouvent-ils dans ces différents azurs quelque atome de leur éther initial ?

J'ai vu, j'ai même fait planter, renouveler, arroser des hortensias bleus, le long d'une chapelle, dans une cour de vieux petit manoir que les ans, les générations s'étaient plu à embellir ou bien avaient laissé glisser à l'abandon, tour à tour. Ce n'est plus pour moi-même, à présent, qu'un souvenir. Cependant, je n'imagine jamais sans quelque inexplicable et vivace mélancolie, ces hortensias géants, si bleus, entre lesquels s'insinuaient les tiges des *montbretias* aux fleurs orangées.

Les *glaïeuls*, constamment améliorés par les horticulteurs, offrent aujourd'hui des palettes de tons surprenantes. Ils semblent se prêter, comme la tulipe, à toutes les combinaisons du coloriste. Placés en masse, dans une longue plate-bande, dans un emplacement assez enso-

leillé, où l'on peut aller en cueillir chaque jour, pour la maison, ils forment un tapis d'une richesse orientale, qui va de la pourpre la plus cardinalice, au jaune de Naples, le plus doux.

Comme le glaïeul, le *dahlia* doit servir, dès juillet, d'ornement le long des allées, ou bien au centre de certains groupements, mais, surtout, à l'arrière-plan et dans les potagers principalement où l'on ira les cueillir ou les regarder, pour le seul plaisir des yeux. Depuis un tiers de siècle, je pense, peu de fleurs se sont prêtées aux fantaisies des horticulteurs, comme le dahlia, — sinon le chrysanthème. Nous l'avons vu grandir, jusqu'à devenir disproportionné, avec toute autre fleur, avec les vases mêmes, dans lesquels on le plaçait et avec l'ameublement des chambres. Il était hors de toute échelle humaine. Il ne pouvait à peine plus être toléré que devant d'immenses paysages. Et vu d'une automobile. C'est tout. Comme pour le chrysanthème, la mode veut des dahlias microscopiques, aujourd'hui. On les dirait sortis des mains d'une modiste ou d'une repasseuse experte, avec leurs petites alvéoles triangulaires, leur tuyautage régulier; ils peuvent maintenant garnir un de ces chapeaux — toujours étrange — petit ou grand, et toujours disproportionné, que les jeunes femmes adoptèrent en quelques jours, l'an passé.

■

Les plantes vivaces dont nous venons de tenter une rapide énumération, garnissent les jardins d'été, à l'arrière-plan de ces *herbaces bordures*, au centre dallé, dans lesquelles les fleurs paraissent avoir grandi, sans intention ni surveillance, sans aucune aide, librement.

Mais il en est maintenant de moins hautes, également vivaces, — toujours dans les pays tempérés, — comme les *pavots*, les *spirées*, de très grande taille parfois, les *gaillardes*, les *campanules*. simples ou pyramidales, les *aconites*, les *œillets de poète*, les *mufliers*, *penstemons* et toute la famille des soleils, moyens et grands. La *gaillarde* fut longtemps négligée, — oubliée ? — on ne sait. Elle figure, cependant, sur de nombreuses toiles du XVIIe siècle. Elle n'est pas « soleil » et ne tient pas à le devenir. Elle rayonne moins haut, ses pétales jaunes se colorent de garance, ils se découpent inégalement et, sur leurs



Globe Photo.

BIEN RARES SONT CEUX QUI RESTENT INSENSIBLES A LA BEAUTÉ DES FLEURS, QUI TRAVERSENT UN PARTERRE, PASSENT SOUS UNE TONNELLE, APERÇOIVENT UN BOUQUET, SANS RESSENTIR SINON UNE ÉMOTION VÉRITABLE, DU MOINS L'EFFET D'UN LÉGER CHOC, OU D'UN SOUFFLE, D'UNE HALEINE OU TREMBLERAIT UN TIMIDE AVEU D'AMOUR... MAIS COMBIEN LES FLEURS GAGNENT A ÊTRE CONNUES! ON NE PEUT REGARDER DE PRÈS LEUR CHAIR FRAGILE ET PURE, LE CHEF-D'ŒUVRE DE LEUR STRUCTURE, SANS ÊTRE SAISI DE TENDRE ADMIRATION. - LE JARDIN DU MARÉCHAL LYAUTEY A THOREY.



Photo Kertesz.

tiges flexibles, ces *gaillardes* s'alanguissent avec grâce.

Les *mufliers* ont été beaucoup améliorés par les Anglais. Il en est de toutes les nuances et, dans certains climats, ils sont parmi les premiers à fleurir et les derniers. Ils sont d'apparence rustique, ils sont robustes et inégaux, ils ont un charme populaire, leur sève n'obéit point aux caprices des maîtres. Auprès des mufliers, le *penstemon* est plus délicat, quoiqu'à peu près semblable. Il a des roses et des blancs de lingerie élégante. Au seuil d'un *garden rock*, au milieu d'une plate-bande, il représente la transition entre l'éclat de ce qui est rural et la grâce de ce qui s'affine. Les fleurs, comme les humains, ont de secrètes délicatesses, une personnalité que connaissent seuls, évidemment, ceux qui ont longtemps vécu en leur compagnie.

Pour parfaire les résultats obtenus à l'aide de ces plantes vivaces, il reste l'emploi des fleurs annuelles. Il en est de légères, comme la *Nigelle de Damas* ou *Cheveux de Vénus*, à cause de son feuillage et qui peut se parsemer ; de compactes, dont l'emploi réussit par masses serrées, qui forment des étendues uniformes, comme l'*agératum*, dont on ne sait jamais s'il est véritablement mauve ou véritablement bleu. Mais qui *compte* pour *bleu*. Il suggère la pensée de flaques d'eau parmi ses sœurs. Il fait une opposition harmonieuse avec certains violets des pensées ou des quarantaines, à la fin du printemps, ou avec le jaune des *calcéolaires* et le rose ou le rouge des *géraniums*, au cœur de l'été.

Les *calcéolaires*, les *géraniums*, les *bégonias*, nous voici revenus aux fleurs essentielles des jardins réguliers, mosaïqués, froids et géométriques de notre enfance, dont les corbeilles avaient l'air d'épures d'architectes et de plats montés par des cuisiniers d'ambassades nègres.

Cependant, certaines grandes lignes de géraniums vermillons, devant la mer, sur la terrasse d'une villa normande, ont, au mois d'août, un heureux aspect. Il en est des roses, très doux, comme gouachés, qui font une tache exquise. Les géraniums roses, rampants et grimpants, tantôt mêlant leurs premières fleurs aux grappes d'une glycine, tantôt se mêlant aux *capucines* envahissantes dont le jaune se fonce jusqu'au cuivre rouge, apportent dans un jardin d'été des aspects fantaisistes. Ils créent un mouvement, une impétuosité qui ne sont pas souvent du goût des jardiniers, mais qui plaisent à ceux qui savent que pour exister, âme ou fleur, il n'est, sous le ciel, d'aspiration que vers la liberté.

Mais, pour le soir, faites placer des *pétunias* et des *nicotianas* alentour de la maison — puis attendez que la lune se lève et que chante le rossignol — ou le phonographe.

Albert Flament



PAUL VOIVENEL

PAR O. BÉLIARD

Le cas du Dr Paul Voivenel est, sinon unique, du moins particulier : un *cas-limite.* Car Voivenel est tout autant médecin que littérateur et excellent à ce double titre. Le monde des lettres le reconnaît pour sien, le monde médical le revendique. Il est vrai que la neuro-psychiatrie, dont il fait sa principale occupation professionnelle, lui assure un champ d'observation et d'action singulièrement vaste : celui de l'âme humaine dont les écrivains psychologues et sociologues ont la tâche d'explorer le mystère et ne le peuvent réellement qu'avec la lampe du savant pour guide.

La valeur médicale de Voivenel est grande. Ancien interne des hôpitaux de Toulouse, chef de clinique des maladies mentales à l'Hospice de la Grave, il marchait d'un pas sûr vers l'agrégation et le professorat quand, en 1908, sa volumineuse thèse, *Littérature et Folie*, également lue par les savants, les lettrés et l'élite des gens du monde, vint amorcer un renom qui le dispensa de briguer des titres dont il obtenait tout de go les avantages. Dans sa chère ville rose, pourtant si lointaine, l'élégant hôtel qu'il habite et dont une fée silencieuse disposa le souriant décor, est devenu un centre d'attraction dont l'influence est sentie beaucoup au delà du pays d'Oc et même des frontières de France. Des corps douloureux et surtout des âmes inquiètes, souvent illustres, y vinrent chercher l'apaisement. Et de compréhensibles jalousies confraternelles ont désarmé devant un succès légitimé par un concours heureux d'aptitudes et par la beauté du caractère. L'occasion ne fait pas défaut à qui la mérite ; le Dr Voivenel connut plusieurs fois la grande vedette. Il fut le jeune aide-major qui prit la responsabilité de secourir par une prompte intervention le colonel von Winterfeldt, envoyé militaire allemand, blessé grièvement aux manœuvres de 1913 à Grisolles. Et il sauva l'homme. Il fut en 1926, appelé de son lointain Languedoc, pour témoigner en qualité d'expert de la défense avec Maurice de Fleury, au procès célèbre jugé à Arras, de Mme Lefèvre, la paranoïaque qui avait tué sa bru; et sa conviction humaine, appuyée sur une science sûre, illumina cette

cause nébuleuse. Entre temps il avait fait la guerre ; beaucoup savent de quelle façon courageuse et utile.

Voivenel n'a pas seulement reçu l'éducation du médecin : il a le don. Qui se met sous sa direction lit dans son regard appuyé, extraordinairement pénétrant, la fin, devinée et inscrite à l'avance, de la confession qu'il commence de lui faire et qui n'eût peut-être pas été tout à fait véridique. Une âme malade se dilate pour s'être déchargée de son tourment secret sur ses épaules affectueuses. Et sa voix qui remplit de riches harmoniques les salles de conférences, avec un accent du Midi qui la frappe de soleil, se révèle dans l'intimité miraculeusement persuasive et tonifiante ; une voix de bronze évoquant celle des cloches religieuses dans le métal desquelles on a, lors de la fonte, jeté de l'or.

La sensibilité, plus encore que le savoir, fait le médecin. Voivenel n'a peut-être autant d'empire sur l'inquiétude d'autrui que parce qu'il est né lui-même et qu'il a grandi sous le signe de l'inquiétude. La bacillose qui fit son enfance doublement orpheline imposa à l'origine de sa pensée l'obsession de la mort que les incidents pathologiques de sa jeunesse, quoique de nature différente, fortifièrent ; et l'on n'est pas médiocrement surpris de découvrir que cet homme, si manifestement sain, que ce robuste *rugbyman* aux muscles héracléens est, pour ainsi dire, parasité par le doute. Le sentiment, qu'il ne peut chasser, de la fragilité de sa vie, la vision constante de la mort eussent engendré chez un faible le découragement et la psychasthénie ; la réaction vitale de ce fort a enkysté le parasite. Le risque accepté, il a pu accueillir chaque jour nouveau comme une victoire et comme un gain et toutes ses valeurs humaines en demeurent exaltées comme celles du soldat l'étaient à la guerre.

Si Voivenel est foncièrement un homme de lettres bien qu'il s'en défende un peu — « mes livres, dit-il, sont la fumée de ma cigarette, ma philosophie, je la fume » — du moins sa littérature est-elle tributaire de sa médecine. D'esprit trop universel pour une étroite spécialisation professionnelle, relié au phénomène humain par des antennes multiples, il a attiré vers lui les hommes de pensée, les hommes d'expression, à commencer par Rémy de Gourmont qui leva presque pour lui seul les consignes d'une solitude jalousement défendue et lui mit le pied à l'étrier en lui procurant une rubrique au *Mercure de France*. Les sujets les plus exemplaires sont venus d'eux-mêmes se placer dans le champ de son observation. Une incessante lecture, faite le crayon à la main, livre à sa méditation les conceptions des philosophes, l'imagination et les réactions sensibles des poètes et des romanciers. La guerre lui fut en outre un inépuisable objet d'étude. Mais toutes les acquisitions de cette énorme culture s'ordonnent suivant les habitudes d'esprit qu'imposent les disciplines scientifiques. De ces phénomènes observés, c'est toujours en définitive le psychiatre qui tire la leçon en les rapportant au jeu des ressorts physiologiques et pathologiques.

L'œuvre de Voivenel est considérable, qu'il a construite seul ou aidé de collaborateurs successifs. Après avoir, dans un livre robuste et décisif, avec le professeur Rémond (de Metz), défini le *Génie littéraire* et montré qu'il est indépendant des prétendues causes pathologiques à quoi volontiers on le rapporte, il analysa l'âme des belligérants avec le Dr Huot dans trois ouvrages : *le Courage, le Cafard, la Psychologie du Soldat*, fixa un aspect de la folie mondiale, avec le Dr Paul Martin, dans *la Guerre des Gaz* et publie périodiquement à présent les feuillets de son journal de guerre sous le titre : *Avec la 67e Division de réserve*. Indépendamment de leur substance philosophique, de leur vérité documentaire et de la vivacité familière des récits, toutes ces pages écrites dans les postes de secours aventurés et sous les tentes ambulancières sont encore enrichies à mes yeux par le parfum de jeunesse et de générosité qui y persiste et me remet en cet esprit du front qu'on nous a fait oublier.

Depuis la paix, Paul Voivenel a publié seul *Rémy de Gourmont vu par son médecin, la Maladie de l'Amour, la Raison chez les fous et la Folie chez les gens raisonnables, les Belles-mères tragiques, la Chasteté perverse*, et, avec Louis Lagriffe, une étude sur la folie de Guy de Maupassans : *Sous le signe de la P. G.* — En 1930, il a fondé l'*Archer*, une revue littéraire qui paraît mensuellement avec l'épaisseur d'un volume et qui donne le ton à la vie intellectuelle du pays d'Oc.

Les écrits de Voivenel sont généralement d'un clinicien attaché à démontrer par des faits que les physionomies intellectuelles et morales sont déterminées par l'harmonie ou le trouble des organes ou de leurs fonctions ; et à établir le magistère de l'involontaire et de l'inconscient, particulièrement de l'instinct sexuel, bien qu'il n'adhère pas sans réserve à l'évangile de Freud. Tout naturellement donc ces travaux, nourris des dossiers de l'expérience personnelle et du butin des bibliothèques, sont coulés dans le moule de la conférence, du traité, de la thèse, de la monographie. Voivenel veille avec scrupule sur leur objectivité et ne consent à y être personnellement représenté que par le tour d'esprit, la perfection expressive et l'originalité des images. Ce psychologue à qui l'indice le plus ténu révèle le secret d'autrui n'en a que plus de pudeur à se confesser. Il est heureux pour les lecteurs qui, comme moi, cherchent surtout dans les livres un visage, que la personnalité de Voivenel soit trop vivante pour ne pas s'échapper souvent à son insu. Et il ne sait pas combien de telles effusions involontaires sont précieuses, combien émouvant paraîtra le Voivenel des confidences quand sera publié le livre écrit pour lui seul, *le Médecin devant la Douleur et devant la Mort* dont j'écoutai, frémissant, les pages manuscrites, un soir, au murmure du torrent de Vicdessos.

D'ailleurs, il y a un camarade qui en sait long sur le savant Dr Voivenel et qui n'est pas tenu à la discrétion. C'est Campagnou. *Le Lien médical*, *Septimanie*, *l'Archer* publient *les Propos de Campagnou* et même en ses livres les plus graves, s'il y a prétexte à mettre les pieds dans quelque plat, à lâcher une phrase un peu verte, Voivenel passe la parole à Campagnou. Il est aussi célèbre que Voivenel, il est tout à fait aussi érudit, tout à fait aussi intelligent, tout à fait aussi philosophe. Et il ne se contraint pas, il se confesse en bon français et même en patois. Campagnou est sensible et jovial, il fait de la critique littéraire —avec de la dent ! il épilogue sur le temps et sur les hommes, discourt *de omni re scibili*, s'émeut, s'indigne, s'ébat en liberté, respire la vie par tous les pores. C'est Voivenel qui a « tombé la veste » et dont le pli timide de la bouche s'est effacé. A Toulouse, dans ses salons blanc et or, Paul Voivenel est l'homme de science, le médecin, le liseur d'âmes ; et c'est aussi l'arbitre sportif du rugby, l'homme considérable qui érigea sur la ville, sous les platanes qui bordent le royal chemin d'eau de Pierre-Paul Riquet, en mémoire d'un champion du stade mort à la guerre, un temple à l'*Héraclès*, de Bourdelle. Mais à la fin de chaque semaine, on peut le voir, jeune et rustique comme un chasseur d'isards, dans un val pyrénéen, à la frontière de l'Andorre, humant avec une joie d'enfant l'air vibrant de sonnailles et, son chien Flocon entre les jambes, ruminant *les Propos de Campagnou*. C'est là que je le suivis un beau dimanche, que je l'aimai et que Voivenel et Campagnou ensemble sont devenus mon ami.



Photo Sougez.

LECTURES

JULES ROMAINS ET QUELQUES AUTRES

PAR PIERRE DOMINIQUE

JULES ROMAINS qui inventa l'unanimisme et en est resté pénétré, vient de nous donner d'un seul coup deux livres qu'il est bien difficile de juger, parce qu'ils ne sont que le début d'une œuvre dont nous ignorons encore tout le développement. C'est, à première vue, le début d'une vaste étude sur la société parisienne en octobre 1906. Jules Romains considère Paris bouillonnant d'ambitions et de misères, d'espoirs et de désespoirs, de grandeurs et de servitudes, et pousse des pointes çà et là dans sa vie physique, intellectuelle, morale. Nous passons d'un quartier à l'autre, d'un monde à l'autre jusqu'à nous trouver en présence d'une quinzaine de vies qui se groupent par deux ou trois, si bien que cinq ou six tragédies ou comédies évoluent parallèlement. Au début, le lecteur est un peu étonné : habitué à suivre le fil d'une histoire, comme un train suit les rails, il est brusquement, au bout de dix pages, jeté sur une autre voie, puis au bout de vingt pages sur une troisième, et puis ramené sur la première et ainsi de suite. Mais qu'il s'habitue au procédé, et très vite, sortant de la littérature, il entrera dans la vie. Il vivra ces deux livres comme il vit une journée, voyant l'un, voyant l'autre, avec cette simple différence qu'il ne verra pas l'extérieur seulement des hommes, mais qu'il entrera dans leurs âmes, pénétrera jusqu'au fond de leurs consciences, invisible observateur de personnages qui ne se sentent pas observés.

Jules Romains nous a habitués aux réussites et dans les deux genres qui paraissent les plus contradictoires : le théâtre et le roman. Mais la réussite des *Hommes de bonne volonté*, croyons-nous, passe les autres.

■

Second roman : celui d'ANDRÉ CHAMSON : *Héritages*. Roman contemporain celui-là, et qui tient en un volume. Roman qui pourrait d'ailleurs être poursuivi et le sera peut-être. C'est l'histoire du fils de famille qui, dans une petite ville de montagne, succède à son père. Mais tandis que le père était le « notable », comme dirait Daniel Halévy, très proche du peuple, au fond aimé de lui, le soutenant, le guidant, le conseillant, le fils ne peut plus reprendre le rôle. Il essaie : impossible. Et ce n'est pas par manque de bonne volonté, c'est parce que l'atmosphère n'y est plus. Les bras de Georges Cavérac sont tendus en vain. Ingénieur, directeur d'une usine, il ne peut plus être le patron paternel, il ne peut être que le représentant quasi-anonyme d'une force anonyme qui l'écrase lui-même. Hier, un être humain en face d'êtres humains. Aujourd'hui une force collective en face d'une autre force collective : capitalisme et prolétariat.

Le livre d'André Chamson prend ainsi un caractère singulièrement cruel qu'on ne peut lui reprocher, puisque cette cruauté n'est que le reflet de la vie. Le romancier après tout ne peut que constater. Il y a dans le monde moderne un caractère dur qui effraie. Encore faut-il le mettre en lumière. C'est ce qu'André Chamson a fait d'une manière nette, sobre et puissante.

■

Et, pour terminer, une *Vie de César*. Ce n'est pas la première — on sait que Napoléon III en écrivit une, et tant d'autres étudièrent le conquérant des Gaules. Mais celle que nous donne AUGUSTE BAILLY est singulièrement claire, précise, vivante et fait admirablement comprendre le personnage. Il y a là un exemple dont tous les hommes politiques devraient s'inspirer, car bien plus qu'un soldat, César, tout comme Bonaparte, fut un « civil » qui ne fit la guerre qu'à son corps défendant. Les hommes politiques verraient notamment dans le cas de César un bel exemple d'unité de vie, de fidélité à des idées plutôt qu'à un parti. Dès le début de sa vie politique, César se pose en adversaire d'une aristocratie qui ne peut plus rien pour la République. Il s'appuie sur le peuple ou mieux sur les adversaires de cette aristocratie qui finira d'ailleurs par l'assassiner ; et, jusqu'à la fin, on ne le voit pas dévier d'une ligne. De même qu'on ne le voit jamais sacrifier l'intérêt de l'État à son intérêt personnel. Le cas est assez rare pour qu'on le signale en passant. Ce n'est pas là faire de la politique, mais de la morale, tout simplement.

LES MÉDECINS **LITTÉRATEURS**

Édouard Laval : *Souvenirs d'un médecin-major.* — L'on ne peut rien ajouter au magnifique éloge que le maréchal Pétain a bien voulu écrire dans *Art et Médecine* à l'adresse des médecins de France. Pourtant, comment me retenir de dire tout ce qu'a remué dans ma mémoire la lecture des *Souvenirs d'un médecin-major*, par le médecin-colonel de réserve Édouard Laval ? Dans une autre ambulance que la sienne, en 14-15, je vous ai vus à l'œuvre, docteurs Coulogner, Jean Rouget, Théodore Girod, Henri Thiel, pharmacien Delaby, et je sais avec quelle bonté et au milieu de quelles difficultés, tous, inégalement galonnés, vous avez rempli votre mission d'humanité. Et cette abnégation qui gardait le sourire ! Vous pleuriez, cependant, Monsieur le médecin-chef Coulogner, en enterrant votre caporal infirmier, le pauvre Coutheleau, criblé la veille par un obus devant l'ambulance, alors qu'il courait au secours des copains blessés...

Je me souviens, comme tous vous vous souviendrez, en lisant les *Souvenirs* du médecin-major Laval. Mais ce livre pénétrera chez bien d'autres lecteurs que vous. C'est de l'histoire (où l'on trouve en passant, sur Galliéni, dont le Dr Laval fut le collaborateur, le médecin et l'ami, des pages passionnantes qui complètent un livre antérieur de cet excellent écrivain : *La Maladie et la Mort du général Galliéni).* Voilà des documents qui nous restituent la vie même du Service de Santé pendant la guerre.

J.-M. Eylaud. — Le recueil de poèmes de cet auteur, *Disques et Clichés*, est presque entièrement épuisé. Nous regrettons donc vivement de n'avoir pu le signaler plus tôt à nos lecteurs. Ils nous sauraient gré, pensons-nous, de leur avoir recommandé la lecture de cette œuvre. Mais l'on annonce, pour un prochain jour, un autre volume intitulé *Vie*, dont la valeur, d'avance, n'est pas douteuse à nos yeux.

Dr Amieux. — Sous le pseudonyme de Jean de La Ferrière, le Dr Amieux a publié un recueil de « Contes du docteur à ses malades » : *Au Couvent des Intellectuels fatigués*, œuvrette fort amusante, écrite avec enjouement et, parfois, une gaillarde liberté qui n'a certes rien pour déplaire à ceux qui n'oublient jamais — comme ils ont raison ! — qu'ils ont été étudiants.

Marc Tinoy : *La Caravane dans le Ghetto.* — Le Dr Henri Sergent, qui a signé « Marc Tinoy » *La Caravane dans le Ghetto*, possède ce don précieux du romancier, qui consiste à créer des personnages sympathiques au lecteur dès le premier contact.

Un homme avait fait jadis un rêve. Il avait rêvé la rencontre d'une femme voilée, dans une ville d'Orient. Depuis, il était hanté par un incessant désir de voyage. Plusieurs fois le hasard ou le destin s'oppose à son départ. Enfin les obstacles tombent. Il part pour le Levant. A Jérusalem, le songe ancien se réalise et c'est une grande félicité qui échoit au voyageur : la femme voilée qu'il suit dans les ruelles nocturnes est une Française qu'il s'était pris à aimer sur le bateau, entre Marseille et Beyrouth. Nous nous apercevons, à la fin, que c'est comme un conte de fées, très pur et très tendre, qui nous a été fait. Cet homme avait conquis notre sympathie par ses premiers mots, en se racontant simplement, sincèrement. De même, un peu plus loin, nous avions eu de l'amitié pour la jolie Denise Revard, parce que l'écrivain nous l'avait montrée charmante, simple et gaie. Et nous avions senti que ces deux êtres se méritaient l'un l'autre. Une étrange prémonition, une péripétie mystérieuse ajoutent leur attrait à celui d'une relation de voyage, et voilà comment peut plaire et charmer un roman.

Raoul Gaubert Saint-Martial : *Ab renuntio.* — Il est bien vrai que « les chants désespérés sont les chants les plus beaux ». Le livre de vers du Dr Gaubert Saint-Martial, tout entier, émeut par sa mélancolie, mais ceux des poèmes qu'inspira une grande douleur revêtent dans *Ab renuntio* une forme singulièrement belle. Et le poignant, c'est peut-être d'entendre le poète appeler la Foi à son secours. L'ouvrage exprime une lutte pour la conquête de la sérénité ou, tout au moins, de la résignation et c'est cette lutte, noblement chantée, qui, de poème en poème, nous lie puissamment à l'auteur.

René Burnand : *Terre où j'ai vécu.* — La sérénité, la paix du cœur et même la joie de vivre, ah ! qui sait si la clef de ces trésors se peut trouver ailleurs que dans le simple amour de la terre ! Mais l'on n'éprouve cet amour que si l'on a des yeux pour voir. Le Dr René Burnand a vu profondément le pays vaudois. Il le décrit dans un luxueux volume où vivent littéralement les champs, le verger, la forêt, le ciel, les fermes, les métiers et les hommes, et d'excellents dessins de David Burnand ajoutent leur vérité à celle d'un texte limpide comme l'eau « prodigue et sincère » qui descend des montagnes. *Terre où j'ai vécu !* Chez quiconque porte en soi, comme une nostalgie, cette parole, le livre du Dr Burnand sera comme s'il étanchait une soif.

Luc Durtain : *D'Homme à Homme.* — Comment dire, maintenant, la richesse inouïe de ce livre ? Sur les écrivains célèbres, comme sur le roman, la poésie, l'art en général, et le voyage, et le style, et le lecteur lui-même, chaque mot est comme le choc générateur, sur l'eau, d'une infinité d'ondes concentriques dont la plus grande épouse la circonférence terrestre. C'est que Luc Durtain a visité plus de trente pays et, simultanément, le monde de la pensée. Je dis « simultanément » parce qu'il est manifeste que ce puissant écrivain ne peut *voir* un être, un objet, une contrée, sans *penser* la terre, la chose ou l'homme rencontré. Ni d'ailleurs lire un grand livre sans s'égaler à lui, puisqu'on ne saurait comprendre ce livre plus profondément qu'il ne fait. Son regard pensant passe au travers de l'apparence inanimée comme de l'être et de ses mobiles. Dirai-je qu'il est doué d'une vertu radioscopique ? Non. C'est mieux encore : un regard fraternel. Et voilà peut-être, chez Luc Durtain, le beau secret qui lui assure une vaste famille admirative.

Kim était l'intelligence même et le bon prêtre thibétain l'appelait « Petit ami de tout au monde ». Avec sa taille et sa carrure, Luc Durtain serait-il pas le « Grand ami de tout au monde » ? R. de Laromiguière.

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE



La Comédie-Française reprend Hamlet. Yonnel et Mme Renaud, leurs camarades, la mise en scène... tout est là intelligence et feu sacré. De haut en bas, A. Field, Yonnel, Clariond, Alcover; par La Rocha.

Ludo, de Pierre Scize. — Ludo est l'un de ces ingénus qui croient encore à l'amitié, à l'amour, à la reconnaissance... Mais il s'aperçoit que sa petite amie, Anne-Marie, qu'il aimait si tendrement, si joliment, n'est que de la graine de courtisane ; que Paul, son vieux camarade de lycée, n'est qu'un aigrefin qui l'a complètement ruiné ; que le puissant financier Le Chartier est, lui aussi, un faux ami : constatations d'autant plus aveuglantes que l'on sait Ludo incapable de se venger et l'on n'a donc pas à se gêner avcc lui.

En effet, il ne se venge pas. Il méprise — oh ! à peinc — et même, somme toute, en pardonnant. Et comme il faut vivre, il cultive son jardin, à sa façon qui est de fabriquer des poupées. Ludo, certainement, possède à fond son Voltaire et son France. Mais les êtres qui l'ont trahi trouvent en eux-mêmes leur châtiment, tandis que Ludo est heureux, autant du moins qu'on peut l'être en cette vallée de larmes. Ainsi triomphent la bonté, la générosité et la justice immanente.

Mais... la justice immanente serait-elle donc au service d'un tendre idéalisme ? Ludo, à coup sûr, est un tendre et il persiste à regarder le monde avec des yeux purs, même après avoir appris à ses dépens que le monde n'était pas précisément couleur d'idéal. Ne veut-il donc pas que les hommes soient laids, stupides et méchants ? Est-ce donc un naïf ? Eh bien, non, et ce n'est pas une nuance, une subtilité que nous exprimons ici, c'est toute la différence qu'il y a entre une stérile négation et une volonté créatrice : il veut que les hommes ne soient pas ou ne soient plus tels qu'il les voit et il leur démontre que, pour la recherche du bonheur, c'est lui qui est dans la vérité. Et nous découvrons ainsi l'unité du souple et vigoureux talent de Pierre Scize. Qu'il écrive une pièce délicieuse comme *Ludo*, avec autant d'esprit et dc poésie que de délicate émotion, ou que, polémiste, il exprime, par exemple, sa haine de la guerre, il ne fait jamais que donner à entendre la protestation d'un cœur généreux, dont il veut étayer de raison les raisons.

Pourtant, étant donné cette personnalité, une mais multiple, de Pierre Scize, nous ne pouvons nous empêcher de nous poser à son sujet une question. Supposons que Ludo étende à la politique la même sorte de pacifisme qu'il montre dans l'amour et dans l'amitié. Supposons en outre qu'un jour, jour de deuil pour toute la communauté humaine, son pays soit conquis. Quelle serait l'attitude de Ludo qui a, très certainement, un fier caractère, devant le poing levé d'un soudard étranger ivre de sa conquête ?... Ah ! nous avons, nous aussi, l'horreur du sang versé, mais nous sommes bien sûr d'une chose : c'est que le soudard ne devrait pas trop compter sur la non-résistance de Ludo... Seulement, il serait trop tard. Et Ludo, à qui l'on prendrait sûrement son jardin et peut-être ses poupées, Ludo connaîtrait sans doute le fond du désespoir. Nous n'en sommes heureusement pas là et, pour le moment, une excellente pièce connaît au Théâtrc Michel le plus justifié succès, auquel concourent ces bons interprètes : MM. Alcover, Clariond et Jean Wall, Mlles Field et Leroy.

Chœurs, chants et rondes de Mme Nageotte-Wilbouchewitch. — Mmc Nageotte-Wilbouchewitch a deux façons d'exprimer sa sensibilité : d'abord en exerçant l'art de soigner ses semblables, puis, quand elle en a le loisir, en cultivant l'art musical. Elle a donc deux sortes de confrères, qu'elle invita récemment à entendre ses œuvres : des « Chants sur des poèmes de Lermontov » et « neuf rondes » pour piano (1). Et ce fut une très agréable soirée. Les « rondes » de Mme Nageotte sont d'une fraîcheur charmante — certaines avec des traits fort spirituels — et les « chants » témoignent autant d'une science approfondie de la composition que, pour la plupart d'entre eux, d'un rare don du pathétique. Médccins et musiciens firent un très chaleureux accueil à ces compositions ainsi qu'à leurs remarquables interprètes, Mmes Protopopova-Defosse et Clément, MM. Braminoff et Defosse.

Festival Claude Debussy au Théâtre des Champs-Élysées. — Faute de temps et de place, disons seulement que cette récente manifestation a été éclatante, dignc de Paris et du génial musicien que d'Annunzio surnomma Claude de France. Grâces en soient rendues aux promoteurs de cette fête splendide, notamment à MM. Paul Léon, Dukas, Inghelbrecht, Vuillermoz, Louis Laloy, et à son organisateur, M. Gabriel Astruc qui, en pareille matière, a quelque chose d'infaillible.

(1) Sénart, éditeur.



Photo Sougez.

DISCOPHILIE

PAR ÉMILE VUILLERMOZ

Malgré la crise qui atteint très durement l'industrie phonographique, les discophiles ont pu collectionner depuis quelque temps des enregistrements de qualité.

Il y a eu, tout d'abord, un très grand effort de la « Voix de son Maître» qui nous a donné une collection extrêmement intéressante au point de vue documentaire aussi bien qu'au point de vue artistique. Il s'agit d'un enregistrement très étendu du répertoire et des artistes de la Comédie-Française. Le soin de composer cette collection a été confié à un critique dramatique, notre confrère Lucien Dubech, qui s'est acquitté de sa tâche avec beaucoup de goût et de discernement. Il y a là un commencement d'archives officielles tout à fait précieuses. Depuis longtemps, les théâtres d'État auraient dû laisser une trace gravée de leur travail. Il est bon que l'industrie privée prenne l'initiative d'un effort de ce genre. Ce sera un exemple fécond.

Vous avez donc la possibilité d'entendre désormais, dans le style exact de la Maison de Molière, des fragments caractéristiques de Corneille, de Racine, de Molière, de Marivaux, de Favart et de Beaumarchais. Les ouvrages choisis sont : *Le Cid*, *Polyeucte*, *Andromaque*, *Bérénice*, *Britannicus*, *Athalie* et *Les Plaideurs*, *L'Ecole des Femmes*, *Les Femmes savantes*, *Amphitryon*, *Le Misanthrope*, *Les Fourberies de Scapin*, *Monsieur de Pourceaugnac* et *Le Malade imaginaire*, *Les Fausses Confidences*, *Les Trois Sultanes* et *Le Barbier de Séville* (Gr.).

Toute la troupe de la Maison de Molière a été mise à contribution. A leur tête on a placé Mme Bartet qui vient de faire au studio une rentrée infiniment émouvante dans *Andromaque* et dans *Bérénice*. Jamais sa voix n'avait été plus pure, plus touchante et plus prenante. Le disque qui la fixe aujourd'hui pour toujours, constituera une pièce de collection de premier ordre. Autour d'elle, Dehelly, Siblot, Dessonnes, Brunot, Croué, Bernard, Alexandre, Hervé, Bertin et Dorival ; Segond-Weber, Cerny, Bovy, Madeleine Renaud, Mary Marquet, de Chauveron, Jeanne Sully, Mary Morgan et Vera Korène affirment toute leur personnalité et perpétuent les traditions un peu attardées du Conservatoire dans le domaine de la déclamation classique. On devine l'intérêt d'un pareil florilège qui, au point de vue éducatif aussi bien qu'au point de vue artistique, rendra des services inappréciables à la génération de demain.

La diction, dans un autre ordre de préoccupation, vient d'enregistrer également un succès démonstratif. Avec le concours des créateurs, on a gravé dans la cire la scène fameuse de la partie de cartes dans *Marius* (C.) de Marcel Pagnol. La voix magnifique et tonitruante de Raimu, les accents inoubliables de Charpin, de Vattier et de Dulac dans les rôles de César, de Panis, d'Escartefigue et de M. Brun le Lyonnais, ont fait merveille. Ce disque, d'une gaîté irrésistible et d'une force de suggestion incroyable, transporte à domicile une minute théâtrale parfaite.

Autre pièce de grande valeur, le *Concerto* pour piano et orchestre de Maurice Ravel (C.) enregistré par sa créatrice, Mme Marguerite Long et l'orchestre Straram sous la direction de l'auteur. On sait quel succès immédiat a accueilli cet ouvrage éblouissant. Maurice Ravel a voulu traiter le piano dans un souci constant de faire valoir son feu d'artifice cristallin. Il l'a presque conçu comme une grande boîte à musique et a réuni, dans son vocabulaire, toutes les trouvailles les plus modernes, y compris celles du jazz.

L'œuvre est d'une fantaisie, d'une vivacité et d'une bonne humeur indescriptibles avec une partie centrale extrêmement sérieuse et méditative, traitée dans le style de Bach.

C'est un des ouvrages les plus réussis de l'auteur de *Daphnis*. Sa première audition peut déconcerter, mais, grâce au disque, les musiciens pourront étudier de près cette partition ravissante et en apprécier toutes les nuances. Une fois de plus la musique mécanique sera venue victorieusement au secours des Muses en péril.

(Gr.) Gramophone. (C.) Columbia.

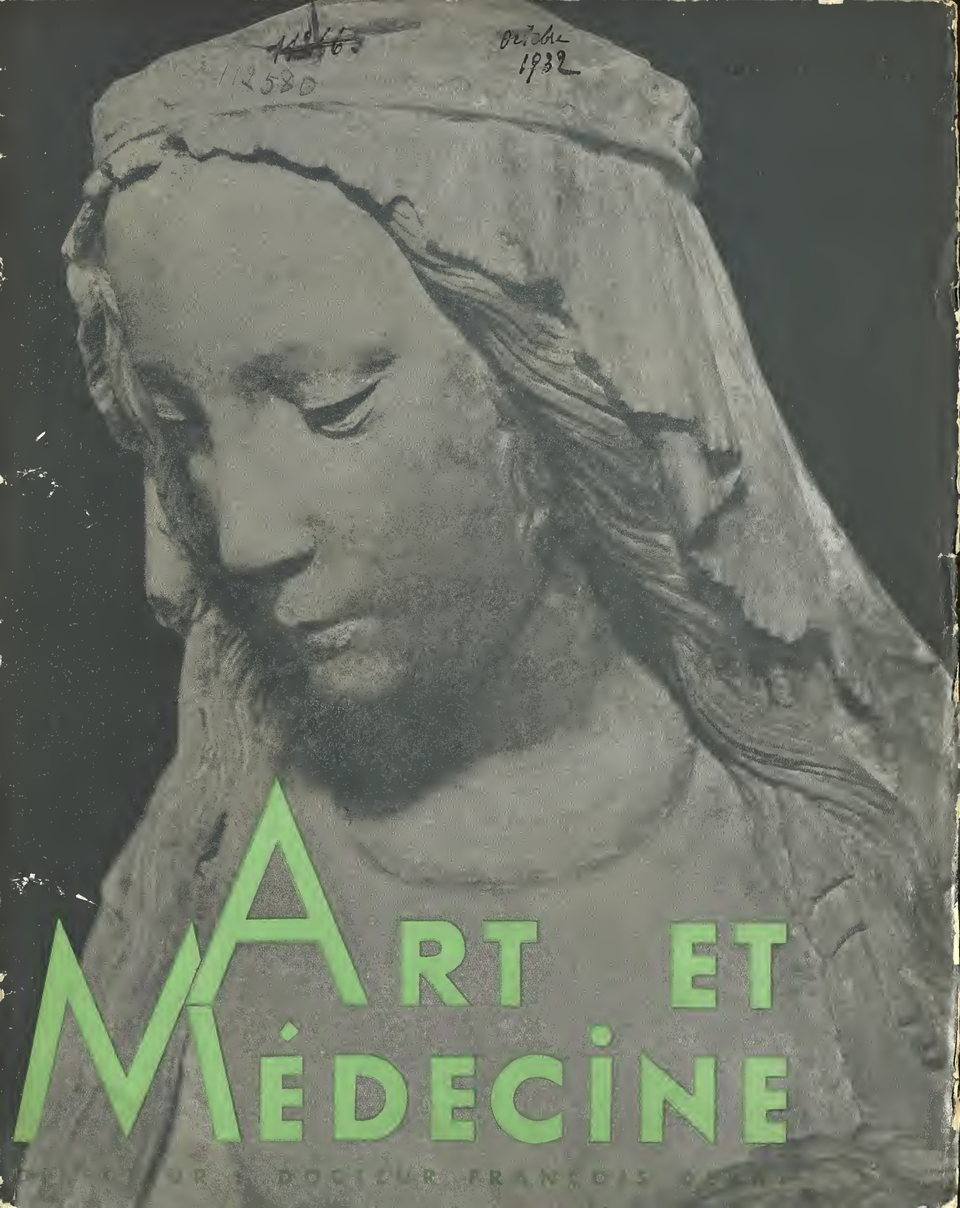


Photo Régis Lebrun.

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT. R. C. Seine 2.514

Imprimerie Kapp, 130, rue de Paris, Vanves.


PROVITOL
DU DOCTEUR DEBAT
A base de Germe de Blé stabilisé
d'Extrait de Carottes stabilisé
d'Orthophosphoglycérates α & β de Ca.
Association Vitaminée
la plus complète, la plus puissante
Déminéralisation
Dénutrition
Croissance


ART ET
MÉDECINE
DIRECTEUR : DOCTEUR FRANÇOIS [illegible]

ART ET MÉDECINE

■

Ses collaborateurs depuis 1930

MM. Maurice Barrès, de l'Académie française (extrait inédit des Cahiers); Octave Béliard; le professeur Léon Bernard, de l'Académie de Médecine; Louis Bertrand, de l'Académie française; Gabriel Boissy; Abel Bonnard, de l'Académie française; Henry Bordeaux, de l'Académie française; Marcel Boulenger; Paul Bourget, de l'Académie française; Jean-Jacques Brousson;

MM. Francis Carco; Gaston Chérau, de l'Académie Goncourt; Jean Cocteau; Mme Colette; M. Curnonsky;

Le Dr Louis Dartigues, président de l'U. M. F. I. A.; le Dr Suzanne Dejust-Defiol; MM. Tristan Derème; Fernand Divoire; Pierre Dominique; Jacques Duboin, ancien ministre; Georges Duhamel; Luc Durtain;

MM. Elie Faure; le professeur Jean-Louis Faure, de l'Académie de Médecine; Désiré Ferry, ancien ministre; Albert Flament;

MM. Gaston-Gérard, ancien ministre; le Dr Jean Girou;

MM. Reynaldo Hahn; Gabriel Hanotaux, ancien ministre, de l'Académie française; Jacques Hérissay; Abel Hermant, de l'Académie française;

Le Dr Claude Laforêt; MM. René de Laromiguière; le Dr Lasnet, inspecteur général du Service de Santé des Colonies; le professeur Laignel-Lavastine; Hervé Lauwick; Georges Lecomte, de l'Académie française; Charles Le Goffic, de l'Académie française; André Lichtenberger;

Le maréchal Lyautey, de l'Académie française;

MM. Pierre Mac Orlan; François Mauriac, président de la Société des Gens de Lettres; André Maurois; Albert Maybon; Pierre Mille; Paul Morand;

Le gouverneur général Marcel Olivier;

Le maréchal Pétain, de l'Académie française;

MM. Henri Pourrat; Marcel Prévost, de l'Académie française;

MM. Maurice Reclus; J.-H. Rosny aîné, de l'Académie Goncourt;

MM. Frédéric Saisset; le Dr Sabouraud;

M. Albert Sarraut, ministre des Colonies;

MM. Pierre Scize; Paul Strauss, ancien ministre;

MM. Jérôme et Jean Tharaud; André Thérive; Thiébault-Sisson; Mme Titayna;

MM. Paul Valéry, de l'Académie française; le Dr Fernand Vallon, Jean Variot; Jean-Louis Vaudoyer; Paul Voivenel; Émile Vuillermoz.

Monsieur et très honoré Confrère

Je vous serais très reconnaissant si vous vouliez bien lire la lettre ci-dessous, dans laquelle je vous expose les raisons qui nous ont incités à créer un journal scientifique : les Annales de Thérapeutique Biologique

Dr Debat

LABORATOIRES DU DOCTEUR F. DEBAT

PARIS (17e)

60. Rue de Prony Octobre 1932.

Monsieur et très honoré Confrère,

Nos Laboratoires se sont donné pour but la mise au point de spécialités originales, susceptibles d'apporter aux Praticiens une aide efficace, dans l'exercice de leur Art.

Créer des formules remplissant ce programme, nécessite un effort scientifique considérable : Recherche bibliographique - Expérimentation longue et délicate - Vérification clinique minutieuse et prudente.

Depuis longtemps, et de plus en plus, nos Laboratoires font ce grand effort sous les directives de Savants et de Médecins éminents, avec le concours de Collaborateurs compétents et consciencieux.

Nous avons pensé qu'il pouvait être utile tant aux chercheurs qu'aux praticiens d'être tenus au courant de ces travaux. L'exposé en sera fait régulièrement dans notre nouvelle revue mensuelle " LES ANNALES DE THERAPEUTIQUE BIOLOGIQUE ".

LES ANNALES DE THERAPEUTIQUE BIOLOGIQUE offriront chaque mois à leurs lecteurs une série d'articles originaux et une bibliographie des plus complètes se rapportant aux préoccupations directes de nos Laboratoires; elles s'efforceront en outre de traiter, du point de vue le plus scientifique et général, toutes les questions répondant aux préoccupations actuelles de la bactériologie et de l'endocrinologie, branches dans lesquelles nous sommes spécialisés.

Si nos ANNALES DE THERAPEUTIQUE BIOLOGIQUE ont l'heureuse fortune d'intéresser nos Confrères, et de leur rendre service, nos efforts seront largement récompensés.

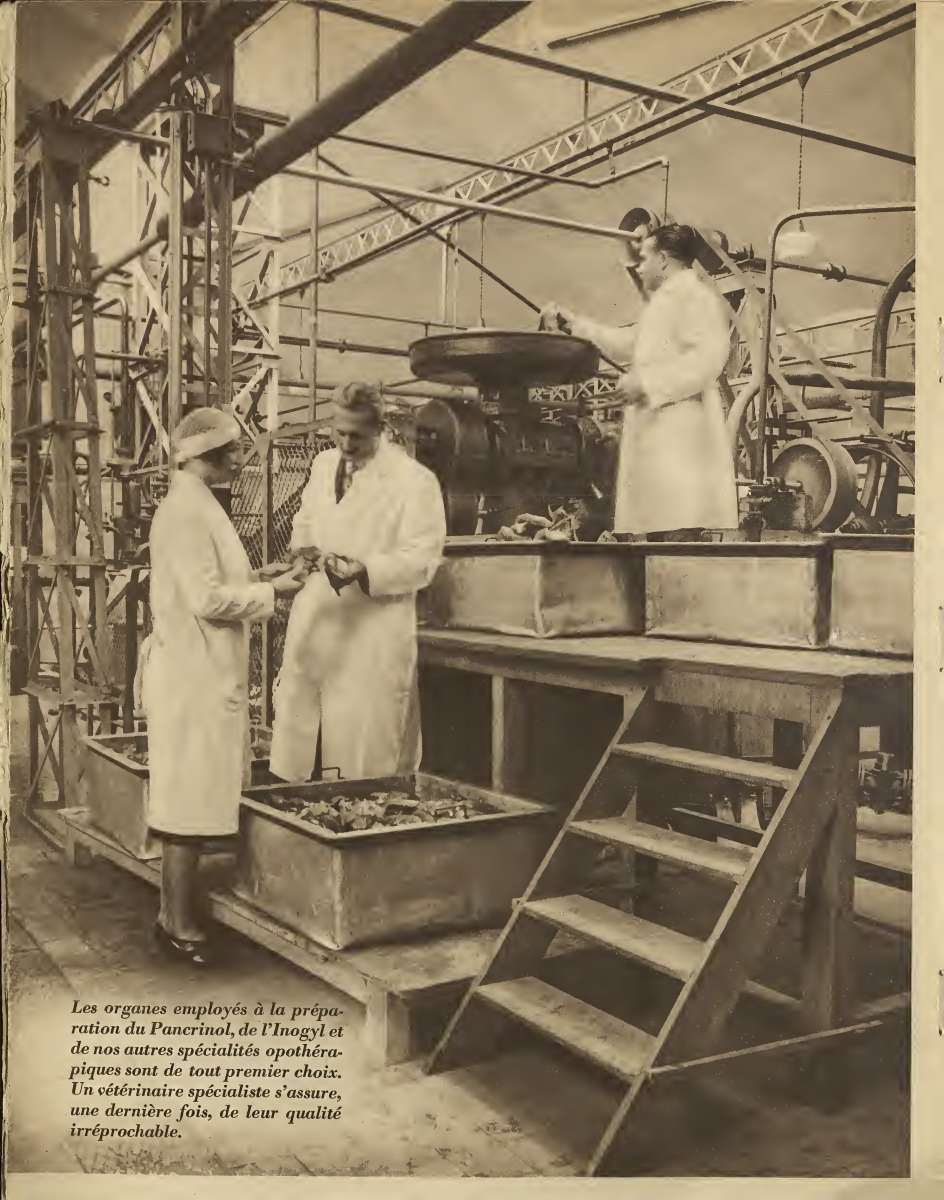
Dr Debat

ANNALES DE THÉRAPEUTIQUE BIOLOGIQUE



Édité par les Laboratoires du docteur F. Debat

15 OCTOBRE 1932



Les organes employés à la préparation du Pancrinol, de l'Inogyl et de nos autres spécialités opothérapiques sont de tout premier choix. Un vétérinaire spécialiste s'assure, une dernière fois, de leur qualité irréprochable.



Les autres matières premières, de même que les produits en cours de fabrication, sont l'objet d'un contrôle rigoureux exercé par un docteur ès-sciences assisté de pharmaciens.

Avant de livrer les produits à la consommation, des essais d'activité et d'innocuité sont effectués pour chacun d'eux, dans nos Laboratoires de physiologie.

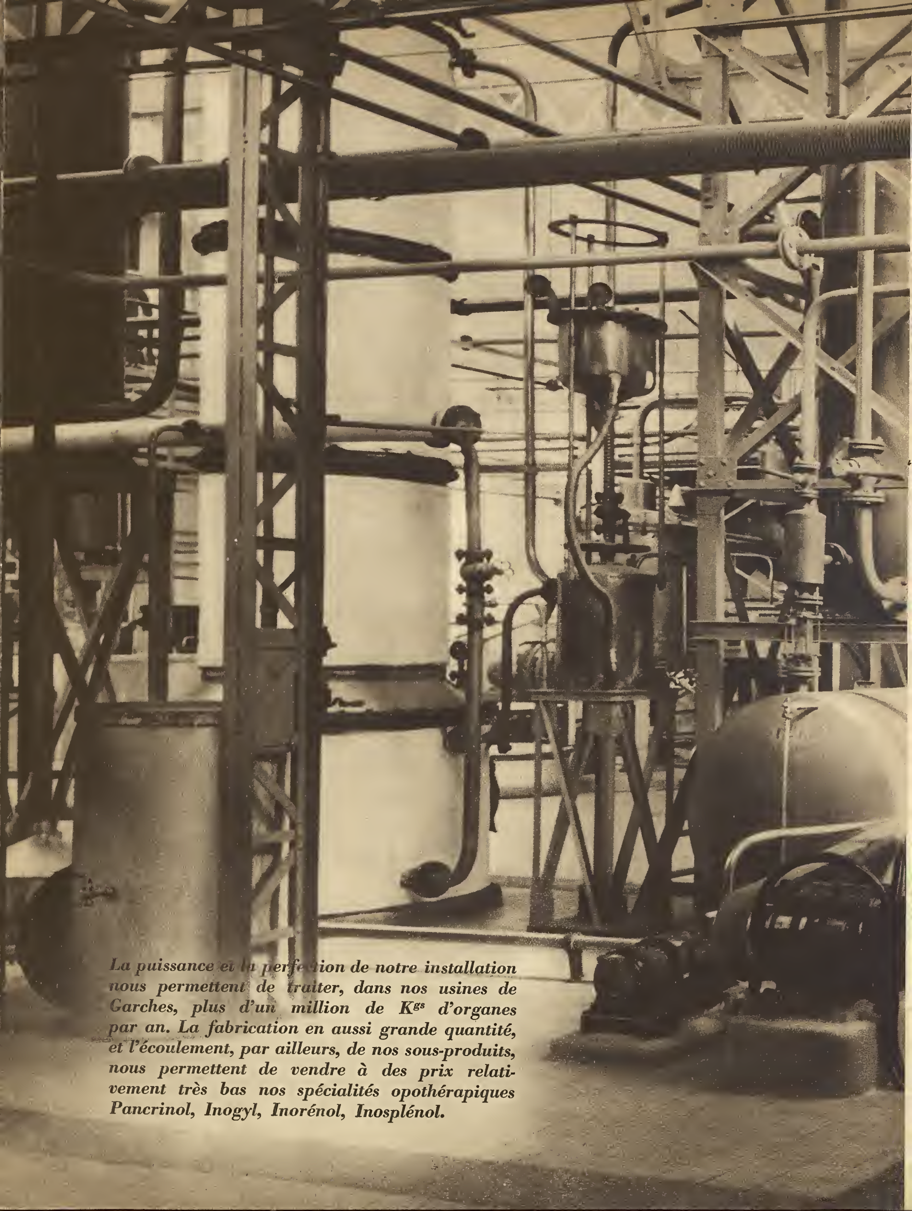
Photos Régis Lebrun

La valeur d'une spécialité pharmaceutique dépend tout d'abord de la qualité irréprochable des organes ou matières premières entrant dans sa composition.

Mais il est non moins indispensable qne sa préparation demeure sous une surveillance constante et que son efficacité soit éprouvée avant la mise en vente.

Ces trois exigences sont respectées

à nos usines de Garches



La puissance et la perfection de notre installation nous permettent de traiter, dans nos usines de Garches, plus d'un million de K^{gs} d'organes par an. La fabrication en aussi grande quantité, et l'écoulement, par ailleurs, de nos sous-produits, nous permettent de vendre à des prix relativement très bas nos spécialités opothérapiques Pancrinol, Inogyl, Inorénol, Inosplénol.

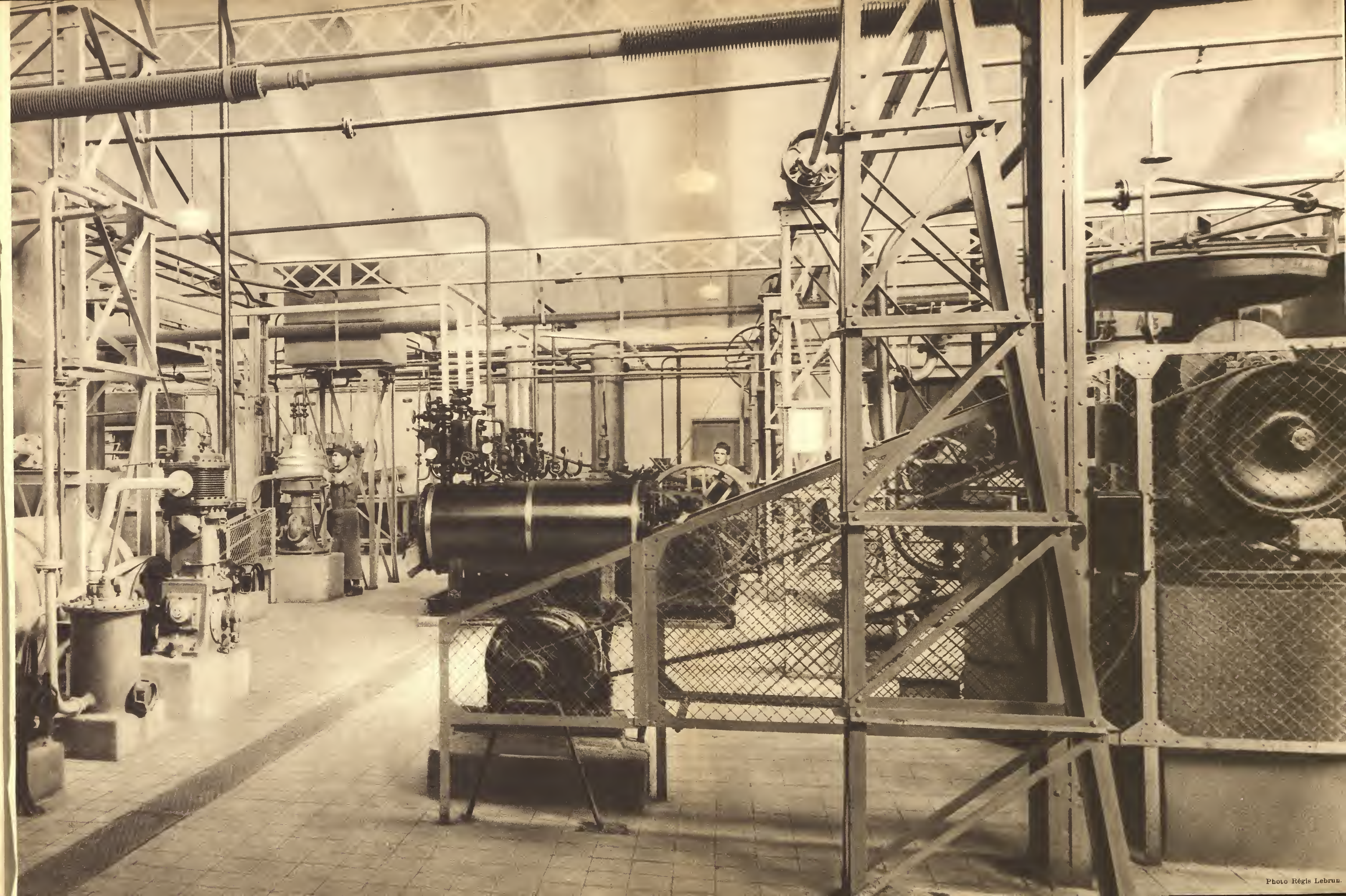


Photo Régis Lebrun.

Un outillage puissant et moderne,

Une technique de préparation originale,

Une fabrication à l'abri de tout contact extérieur,

Une collaboration compétente,

assurent au Pancrinol, à l'Inogyl

et à nos autres produits opothérapiques

---

une qualité sans défaillance,

une activité toujours égale.



1° sirop de saveur agréable

1 cuillerée à soupe = 1 ampoule de 5 cc.

2° boîte de 12 ampoules buvables de 2.5 cc.

1 à 2 ampoules par jour.

ANÉMIES
CONVALESCENCES
TUBERCULOSE
PANCRINOL
DU Dr DEBAT
SIROP
EXTRAITS DE FOIE, RATE
REIN ET SURRÉNALE
POSOLOGIE
ADULTES. 2 à 4 cuillerées à bouche
ENFANTS 2 à 4 cuillerées à café
aux principaux repas
dans un peu d'eau froide
Laboratoires du Dr DEBAT
60, rue de Prony, PARIS
MADE IN FRANCE

PANCRINOL
DU DOCTEUR DEBAT
DOUZE AMPOULES BUVABLES
POUR ENFANTS
EXTRAITS DE FOIE, RATE
REIN ET CAPSULE SURRÉNALE
ANÉMIES CONVALESCENCES TUBERCULOSE

PANCRINOL

pour les Adultes

boîte de 10 ampoules buvables de 5 cc.
boîte de 30 ampoules buvables de 5 cc.

DOSES : 2 à 4 ampoules par jour

PANCRINOL
DU DOCTEUR DEBAT
TRENTE AMPOULES BUVABLES
EXTRAITS DE FOIE, RATE
REIN ET CAPSULE SURRÉNALE
Laboratoires du Docteur Debat

PANCRINOL
DU DOCTEUR DEBAT
DIX AMPOULES BUVABLES
EXTRAITS DE FOIE, RATE
REIN ET CAPSULE SURRÉNALE

pour les Malades de l'A. M. G. et les Mutilés de Guerre

ampoules en vrac d'extrait hépatique



Photos Régis Lebrun.

SOMMAIRE

OCTOBRE 1932

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Prony

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR. ÉTRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS



Photo Kertesz.

TOURAINE

LA LOIRE EN AVAL DE TOURS. — C'EST LE PLEIN ÉTÉ. LE FLEUVE PARESSE, DISPERSÉ PARMI LES BANCS DE SABLE. IL SE DIVISE PARFOIS EN MINCES FILETS D'EAU SCINTILLANTS QUE LES HEUREUX HABITANTS DU JARDIN DE LA FRANCE APPELLENT DES «LUISETTES».





Photo Henri Manuel.

LE PROFESSEUR LOEPER

L'ÉTUDIANT LOEPER, REÇU EN 1898, AVEC LE N° 2, A L'INTERNAT DES HOPITAUX DE PARIS, REMPORTE EN 1901 LA MÉDAILLE D'OR. IL EST INTERNE CHEZ BRAULT, DIEULAFOY, DEBOVE, ACHARD, FOURNIER. SA THÈSE EST DE 1903. RAPIDEMENT MÉDECIN DES HOPITAUX ET AGRÉGÉ, IL EST CHEF DE SERVICE A TENON AVANT D'ENTRER A LA PITIÉ OU IL POURSUIT PRÉSENTEMENT UN INFATIGABLE LABEUR. C'EST EN 1927 QUE LE DOCTEUR LOEPER A ÉTÉ NOMMÉ PROFESSEUR DE THÉRAPEUTIQUE.

DANS LE SERVICE N° 5
A LA PITIÉ

PAR LE DOCTEUR R. DE MARCONNAY

Le reporter a de précieuses ressources. Il décrit les intérieurs et les « extérieurs », comme disent les cinéastes, le paysage et la maison, les aîtres et les êtres, la calvitie du « Maître » et la moustache du Maréchal.

Mais moi, qu'*Art et Médecine* chargea naguère d'aller saluer le professeur Loéper, que vous dirai-je que vous ne sachiez ? Les intérieurs, vous les connaissez. Les salles du Service numéro 5, à la Pitié, ressemblent comme des sœurs à celles des Services 4 et 6. Les malades sont les mêmes. Ils ont pour accueillir le patron et le suivre des yeux, pendant toute la visite, le même regard religieux que vous connaissez bien : c'est le regard de l'espérance. « Monsieur le docteur ! » murmure une voix sans timbre. Lui, passe vite. Si, deux lits plus loin, bien gardé par ses élèves, il parle plus vite, et plus haut, c'est pour ne plus entendre l'appel de l'agonisante. Devant la mort, comme vous et moi, il souffre de son impuissance, cet homme, mais déjà la jeune femme s'est enfoncée, de nouveau, dans sa pénombre intérieure. Les yeux clos, elle file son râle.

Vous ne voudriez pas non plus, j'imagine, que j'évoque les beaux toits de la Salpêtrière, le donjon de Charles V, qui surveille le moutonnement vert du bois de Vincennes, ni la gare de Lyon, avec, nef et clocher de cette cathédrale ferroviaire, les toits de son hall et la pâtisserie de sa tour horlogère. Ce vous sont des horizons familiers.

Et que vous apprendrais-je du professeur Loéper, que vous ne sachiez ? La volonté de ses yeux clairs, la vivante et chaude souplesse de sa parole, si nette, tout illustrée d'images cursives, film parlant, qu'on voit autant qu'on l'entend ? Vous vous souvenez de l'élève brillant que fut le maître, naguère — il n'y a pas si longtemps ! Vous vous rappelez ses concours et les magnifiques épreuves qu'il y signa. Que pourrais-je vous apprendre, à vous qui suivez son patient effort et qui le voyez confronter sans cesse, pour y intégrer la chimie, la clinique avec l'anatomie pathologique. Car dans le Service numéro 5 on joue de l'iode, du carbone, du bore, du soufre. Tous les métalloïdes, je crois, y sont interrogés, sans compter les métaux et l'organique et, d'ores et déjà, vous pouvez applaudir à leurs réponses : elles sont pour la plupart affirmatives. Et, comme moi, vous êtes persuadés que de telles enquêtes sont de nature à rénover la vieille thérapeutique.

Voici le Bore, qui donne de si beaux résultats dans le goitre exophtalmique. On l'oppose au syndrôme sous forme de borate de soude ou de bore organique. Grâce à lui, l'état général s'améliore rapidement, le poids augmente, et si l'exophtalmie est peu influencée, le volume de la tumeur diminue, avec la tachycardie et la sérinémie. Décelée par le métabolisme basal à toutes les époques du Basedow, celle-ci est le test de la suractivation thyroïdienne.

Succédané toujours inoffensif du Bismuth, qui peut être toxique, à doses utiles, voici le Charbon. Urotropiné ou naphtolé, il panse les intestins ulcérés par l'Eberth. Il faut d'ailleurs le donner à temps et, pour les panser, ne pas attendre, comme jadis, qu'ils aient saigné.

Et puis voici le Bismuth lui-même. S'il est un peu déchu de sa gloire ancienne, si on ne le convoque plus guère que dans la grêle, c'est pour y faire de la bonne besogne, car — le professeur Loéper l'a établi depuis longtemps — les oxyures n'ont pas de meilleur ennemi.

Voici l'Urotropine. Dès 1917, Loéper en prescrivait dans de multiples infections — dont la dothiénentérie — des injections intraveineuses.

Voici les extraits, cortico-surrénale ou adrénaline. Ils collaborent avec la transfusion sanguine, *l'immuno-transfusion*, dans la typhoïde et particulièrement dans les formes nerveuses, hypertoxiques, de la maladie, où ils font merveille.

Voici les extraits de muqueuse gastrique ou les extraits de pepsine, qui, en injections intra-musculaires, constituent la médication parentérale, « cavitaire ». Traitement de choix des ulcères d'estomac, celle-ci triomphe dans les états dyspeptiques.

Voici le Sucre dont la déficience dans l'organisme se traduit par tant de troubles graves. Il modifie heureusement les états asthmatiques. Il est à la thérapeutique cardiaque un utile adjuvant. En nourrissant le muscle cardiaque, il amendera l'angine de poitrine. On peut l'associer à l'insuline (et j'ai noté la formule à votre usage : 50 grammes de glucose pur et 10 ou 20 unités d'insuline). Mais l'angor est justiciable — et c'est miracle — du simple sirop de sucre de nos pères.

Le Sucre prévient, encore, les anaphylaxies alimentaires et si vous ne voulez pas payer en monnaie d'urticaire l'ingestion d'un plat de moules, prenez avant, pendant et après, un peu d'eau sucrée.

Voici le Lait et son intradermoréaction qui « est une synthèse pour apprécier les substances réservées aux maladies ». Par lui on fait le départ des nausées, des vomissements, des brûlures avec ou sans érythèmes, avec ou sans asthme, avec ou sans ce singulier *coryza tardif*, qui afflige le patient, tous les soirs, vers 5 heures, avec une désespérante ponctualité.

Enfin, voici les médicaments-aliments, les œufs, la bière, le vin — malfaisant dans la colibacillurie, il excite très utilement les sécrétions tubaires — les légumes, dont la potasse et les vitamines sont si précieuses.

On dose, on mesure, on calcule chez le professeur Loéper, et votre espoir est attentif. Car, si la médecine est un art et qu'elle vous permette (vous en êtes fier) d'exercer vos qualités personnelles, votre sagacité particulière, si elle vous offre la possibilité de ces intuitions cliniques, qui sont comme autant de coups de phare sur la route trop souvent nocturne, ce qu'il y a d'approximatif, d'indéterminé, d'empirique — disons le mot — n'est pas sans parfois vous désoler. C'est pourquoi une telle aspiration à la précision vous paraît émouvante. Vous sentez la nécessité de compléter l'outillage scientifique de la Médecine et vous remerciez le professeur Loéper d'y travailler sans cesse. Il veut que nous entendions le plus rarement possible l'appel de la jeune agonisante.

Dr R. de Marconnay.



Photos Kertesz.

LES CHATEAUX DE LA LOIRE

PAR LOUIS HOURTICQ
DE L'INSTITUT

Chacune des provinces de France porte dans les traits de son visage le souvenir de quelque période brillante de notre histoire. Tout comme la nature, l'art tient une place dans la composition des physionomies régionales. De la géographie relèvent les éléments permanents, le sol et la flore. De l'histoire les monuments-témoins, toutes ces empreintes de l'humanité installée sur ces terrains qu'elle façonne pour son usage et son agrément. Presque toujours, ces provinces conservent à travers la durée le style du temps où elles ont atteint leur plein épanouissement ; malgré la vie qui continue, elles semblent à jamais fixées dans les modes artistiques qui correspondent à leur première splendeur. L'histoire, telle que nous la racontent les livres, nous semble bien souvent sans fraîcheur, comme un bouquet de fleurs coupées, sans racines et sans vie. L'histoire que disent les vieilles pierres nous montre chaque province faisant son entrée dans la continuité de la



A GAUCHE, LE CHATEAU DE LUYNES, RUDE TYPE DE FORTERESSE FÉODALE DEUX FOIS DÉTRUITE AU COURS DES SIÈCLES. LE CHATEAU ACTUEL DATE DU XVe SIÈCLE ET A ÉTÉ AGRANDI ET REMANIÉ AU XVIIe. — CI-DESSUS, CHAMBORD, LE PLUS CÉLÈBRE DES CHATEAUX DE LA LOIRE ET L'UNE DES PLUS AUTHENTIQUES MERVEILLES DE LA RENAISSANCE. — A DROITE, LE CHATEAU DE LANGEAIS, « PALAIS ACCUEILLANT DANS UNE ENVELOPPE DE FORTERESSE ». IL RENFERME DES COLLECTIONS D'ART DU MOYEN AGE ET DE LA RENAISSANCE.

vie nationale. Et quand nous survolons maintenant l'histoire et la géographie de notre pays, les divisions provinciales se trouvent coïncider avec des chapitres de l'archéologie. La Provence reste romaine à tout jamais. L'Auvergne, le Languedoc sont encore des provinces de l'art roman, tandis que l'Ile-de-France et la Normandie portent la marque du style gothique. Quant à la Renaissance, c'est évidemment en Touraine qu'elle a donné sa plus belle fleur. Les châteaux de la Loire sont les joyaux de la Renaissance française.

C'est par l'architecture que s'est manifestée le plus brillamment notre Renaissance. Cette exubérance d'imagination, cette explosion incoercible de vitalité que d'autres nations mettaient alors en d'autres arts, ce sont les constructeurs de châteaux qui les ont exprimées dans le royaume de Louis XII et de François Ier. C'est dans une architecture qui ressemble beaucoup au château de Chambord que Rabelais a installé son abbaye de Thélème, cette Salente de la Renaissance française. La folie de construction, l'enthousiasme pour les châteaux de nouveau style avaient gagné la monarchie, la noblesse, la bourgeoisie de finance.

Il n'est pas difficile de trouver la grande raison pour laquelle la plus exubérante floraison de châteaux s'est fixée en Touraine. C'est le destin de la monarchie, qui a sur ce

Photos Kertesz.



LE CHATEAU D'AMBOISE, CONSTRUIT SUR UN PLATEAU QUI DOMINE LE CONFLUENT DE LA LOIRE ET DE L'AMASSE ET QUI SUPPORTA SUCCESSIVEMENT DES ÉDIFICES GAULOIS, ROMAINS ET FÉODAUX DONT IL NE RESTE AUCUNE TRACE. LE CHATEAU ACTUEL EST DU XVe SIÈCLE. COMMENCÉ SOUS CHARLES VIII QUI Y FIT TRAVAILLER DES ARTISTES ITALIENS, IL FUT L'OBJET DES SOINS DE LOUIS XII ET DE FRANÇOIS Ier. LE LOGIS DU ROI ATTENANT A LA TOUR QUE L'ON VOIT ICI EST UN CHARMANT MORCEAU D'ARCHITECTURE.



LE CHATEAU DE CHAUMONT, DU XIIIe SIÈCLE, PARTIELLEMENT DÉTRUIT SUR L'ORDRE DE LOUIS XI POUR CHATIER L'HOSTILITÉ DE PIERRE D'AMBOISE, RECONSTRUIT VERS LA FIN DU XVe SIÈCLE ET TERMINÉ SOUS FRANÇOIS Ier. LA RENAISSANCE S'Y MÊLE AU GOTHIQUE. C'EST UN PENTAGONE IRRÉGULIER, AUX MURAILLES FLANQUÉES DE TOURS PUISSANTES. SI L'ABORD EN EST UN PEU SÉVÈRE, LA COUR, QUI S'OUVRE AU NORD SUR UNE VUE SPLENDIDE, EST BORDÉE DE BATIMENTS TRÈS AGRÉABLEMENT ORNEMENTÉS.

point conduit l'histoire de l'art. Sous la menace anglaise, le roi de France dut abandonner Paris et, refoulé vers le Sud, se tint à l'abri derrière le fossé de la Loire. Quand il eut récupéré sa capitale, il conserva une prédilection pour cette aimable région et ses successeurs s'y attardèrent jusqu'à la fin du XVIe siècle. C'est en 1418 que le dauphin Charles VII avait dû s'enfuir précipitamment de Paris où pénétraient les bandes bourguignonnes. C'est à Chinon que dix ans plus tard Jeanne d'Arc vint le chercher. Son fils, Louis XI, après avoir passé sa jeunesse à Loches, acheva son règne dans sa fameuse demeure de Plessis-lès-Tours. Charles VIII mourut à Amboise ; c'est à Blois surtout que Louis XII a vécu. François Ier y a aussi laissé des souvenirs importants de son séjour ; tout auprès, Chambord fut entièrement son œuvre. Mais déjà pourtant la monarchie commençait à renouer son alliance séculaire avec sa vieille capitale. François Ier ramène la Renaissance vers Paris avec les châteaux de Fontainebleau, de Saint-Germain, du Louvre ; Henri II continue avec les Tuileries ; en venant s'installer en ville, les châteaux de la Renaissance abandonnaient leur allure rurale et militaire. Le « château de la Loire » en pénétrant en Ile-de-France a perdu beaucoup de son aspect féodal pour prendre une physionomie urbaine.

Quand on suit cette route de Chinon à Paris qui ramenait par étapes la monarchie dans sa capitale, c'est aussi un peu l'histoire du château qui se déroule sous nos yeux, depuis la forteresse médiévale jusqu'au palais classique. Chinon et Loches furent de puissantes citadelles, des acropoles dominant la plaine du haut de leur plateau rocheux. Au milieu de ces ruines écrasantes, le promeneur s'étonne d'une telle accumulation de maçonnerie où l'épaisseur des murailles, la profondeur des caves font naturellement songer à d'effrayantes captivités et jettent sur l'histoire des ombres sinistres. Mais du haut de ces ruines, quel belvédère ! Le regard enfin libéré de la prison de pierre, parcourt avec ravissement l'immensité de la plaine. C'est au sommet de leurs donjons, en fouillant des



L'ENTRÉE DU CHATEAU DE BLOIS ET LE GRAND ESCALIER. — LA PARTIE LA PLUS ANCIENNE DU CHATEAU, QUI DATE DU XIIIe SIÈCLE, RENFERME LA SALLE DE JUSTICE, DITE SALLE DES ÉTATS. L'ESCALIER, MERVEILLE SANS ÉGALE DE LA RENAISSANCE, EST DU AU MAITRE D'ŒUVRE JACQUES SOURDEAU (1515 A 1519). — A LA PAGE 17, CHENONCEAUX, OU LA PLUPART DES GRANDS ÉCRIVAINS DU XVIIIe S. FURENT LES HOTES DU FERMIER GÉNÉRAL DUPIN.

yeux le lointain, que les hommes ont appris la beauté d'un vaste panorama, où ils n'avaient d'abord fait que guetter les menaces de l'horizon. Dans tous ces châteaux, ou tout au moins dans ceux qui occupent l'emplacement de vieilles forteresses, l'homme du XVIe siècle et le visiteur moderne continuent, pour le seul plaisir de contempler le paysage, les heures de garde de l'antique guetteur sur son chemin de ronde.

Langeais, Ussé, Chaumont ne sont pas des places fortes, mais des châteaux qui enferment un palais accueillant dans une enveloppe de forteresse. A l'extérieur, les courtines et les tours massives, ouvertes de fenêtres rares, couronnées de mâchicoulis, de créneaux, coiffées de hautes toitures où s'accrochent les cheminées et les lucarnes. Malgré la gaieté exubérante de ces combles, le château oppose au monde extérieur la puissance massive de son rempart aveugle. Mais à l'intérieur, les corps de logis ouvrent sur la cour de larges fenêtres, animées de meneaux et de croisillons, encadrées d'accolades et le contraste entre l'hostilité guerrière du rempart et le sourire accueillant de la cour ne fait qu'accentuer les deux emplois du château, un palais enclos dans une forteresse. Mais déjà cette carapace militaire semble bien lourde ; l'insécurité n'est pas telle qu'elle justifie une armure aussi pesante. Dès lors, des fenêtres se creusent dans les murailles épaisses et même, pour s'ouvrir à la lumière et à la nature, l'enceinte se fend, un corps de logis est supprimé et par la brèche les façades intérieures peuvent contempler au loin la plaine. Mais le château pourtant conserve au delà de leur utilité les organes de la vieille forteresse. Les tours, les créneaux, les mâchicoulis, les ponts-levis, autant de rappels de la demeure féodale, autant de signes de noblesse. Ils subsistent, atténués, comme l'épée dans les costumes de cour, survivance et réduction de l'appareil guerrier maintenant hors d'usage.

Mais nous voici à Amboise et à Blois, les demeures les plus brillantes de la monarchie, les architectures les plus typiques de la Renaissance, car on y voit la construction française se parer aux modes italiennes. Il ne reste guère de la « cité » que Charles VIII avait bâtie à Amboise, sur le roc qui domine la Loire. Mais le « logis du roi » montre toujours sa façade d'une richesse précieuse, sa galerie, ses contreforts semés de niches, et par-dessus son élégante balustrade ses lucarnes hérissées de pinacles ; la chapelle Saint-Blaise, isolée maintenant au rebord d'une large terrasse, dresse une fine et pure silhouette gothique et présente un por-

tail historié de reliefs pittoresques qui apportent des gentillesses flamandes dans l'élégance tourangelle de cette architecture royale. Tout mutilé qu'il soit, le château d'Amboise qui juxtapose une façade Renaissance aux restes massifs d'un puissant donjon, nous rappelle que si ces châteaux présentent une telle variété, c'est que d'abord leur plan est toujours adapté aux exigences du terrain et c'est aussi parce que les architectes n'ont jamais tout à fait rasé les bâtiments qu'ils devaient compléter, rajeunir ou remplacer. Dans un château du XVIe siècle, il reste bien souvent une tour, une salle, une chapelle qui rappellent des monuments antérieurs. Un très lointain passé survit dans ces édifices d'aspect toujours imprévu : l'histoire a collaboré avec l'imagination des architectes. Dans cette variété, reconnaissons le désordre de la vie.

A Blois, les corps de bâtiment qui sont venus successivement remplacer les courtines d'une enceinte disparue racontent au moins deux siècles d'architecture ; Charles d'Orléans, Louis XII, François Ier, Gaston d'Orléans, le frère de Louis XIII font cercle autour de la terrasse du haut de laquelle nous regardons aujourd'hui le cours tranquille de la Loire. L'aile de Louis XII nous charme par le pittoresque de sa brique et de sa pierre finement taillée, l'élégance de sa galerie intérieure et ses combles d'ardoise. Ici, nulle trace de l'architecture militaire des tours et des murs à créneaux. Le manoir du roi de France est d'allure bourgeoise plutôt que féodale. Mais l'aile de François Ier présente deux façades — sur la cour et sur la ville — qui apportent dans notre histoire une beauté et jusqu'à une âme nouvelles. Elles sont apparues entre 1515 et 1525, les dix premières années du règne de François Ier, les années triomphantes et les modes italiennes qui ne s'étaient encore insinuées que timidement s'étalent soudain avec une splendide assurance. Au lieu de la brique humble et pittoresque, la pierre blanche, sans autre décor que le dessin des fenêtres et l'entre-croisement des pilastres et des bandeaux horizontaux de chaque étage. La richesse ornementale s'accentue au sommet, dans la balustrade et les énormes lucarnes. Il faut analyser de près le détail des sculptures aux chapiteaux, sur les pilastres, sur les panneaux qui séparent les fenêtres et où sont appliquées des salamandres ; partout l'élégante richesse du « grotesque » italien a remplacé les maigreurs nerveuses du flamboyant à son déclin. L'escalier qui conduit jusqu'aux combles par une rampe visible occupe une tour ajourée dont on ne se lasse pas d'admirer la construction ingénieuse et la décoration parfaite. Devant des détails de cette beauté, on se rappelle que l'architecture ne fut pas seulement pour les hommes de ce temps une activité utilitaire ; les constructeurs ont mis dans le travail de la pierre cette exaltation lyrique qu'en d'autres temps nous allons chercher surtout dans la poésie et dans la musique. Sur la façade extérieure, les constructeurs ont creusé dans l'épaisseur de la muraille de profondes loges dont l'alignement et la superposition reproduisent l'ordonnance des loges de Bramante dans la cour de Saint-Damase au Vatican. Ces splendeurs ont servi de cadre ou de fond aux tragédies de l'histoire, sous les derniers Valois, aux aventures héroïcomiques de la querelle entre Marie de Médicis et son fils, le roi Louis XIII. Peu après, Gaston d'Orléans élevait l'aile de style Mansart qui ferme le quadrilatère de la cour





Photo Kertesz

LE CHATEAU DE LOCHES, QUI DOMINE LA VALLÉE DE L'INDRE, FUT AU MOYEN AGE UNE TRÈS IMPORTANTE FORTERESSE. SON ENCEINTE RENFERME LE MASSIF DE LA PORTE DU CHATEAU, UN IMPOSANT DONJON CARRÉ, L'ÉGLISE SAINT-OURS ET LE BEL ÉDIFICE REPRÉSENTÉ ICI ET QUI LUI-MÊME SE DIVISE EN DEUX PARTIES, L'UNE A CRÉNEAUX ET L'AUTRE ÉLÉGAMMENT ORNÉE.

et qu'il laissa d'ailleurs inachevée; les Monuments Historiques construisent actuellement l'escalier de pierre qu'attendait depuis trois siècles la cage vide.

Blois n'était pas achevé que François Ier, à quelques lieues de là, fit élever Chambord. Comme Louis XIV, quittant plus tard le Louvre pour Versailles, peut-être le roi voulait-il créer un édifice qui fût vraiment son œuvre et qui pût se déployer librement sur une terre vierge, au lieu de se chercher sur une aire étroite, resserrée par le voisinage d'une ville, encombrée par les constructions antérieures. Dans le détail de sa décoration, Chambord révèle qu'il est de même famille et du même temps que l'aile François Ier à Blois; mais par sa conception et par son plan, ce château est d'une entière originalité. Et d'abord on y retrouve l'hérédité féodale; les tours d'angle y jouent un rôle prépondérant; les quatre tours qui cantonnent l'enceinte rectangulaire, et surtout les quatre puissantes tours qui flanquent l'énorme donjon. Le cœur du donjon est occupé par le fameux escalier à vis à double révolution qui s'achève sous une admirable lanterne posée sur les combles. L'architecte a très ingénieusement développé cette partie du château-fort qui en était l'endroit le plus attrayant, le chemin de ronde. C'est d'ailleurs sur les toits qu'il a également, à la manière gothique, multiplié la richesse ornementale. On circule là-haut, contemplant au loin la plaine, écoutant les cors des chasseurs, parmi les cheminées et les lucarnes parées de sculptures et de placages d'ardoise. D'en bas, l'énorme donjon, surmonté de ces fioritures exubérantes, semble un chevalier dans son armure, partant pour le tournoi, casqué de métal, empanaché de plumes. La Renaissance est ici complète, car le moyen-âge s'y reconnaît encore sous l'emphase italienne.

Des châteaux, comme Azay-le-Rideau et Chenonceaux, pour être moins éblouissants, charment peut-être davantage, car nous y trouvons, mieux que partout ailleurs, cette alliance de l'architecture et de la nature fraîche à laquelle l'homme d'aujourd'hui est le plus sensible. Les rivières et les étangs réfléchissent les façades de pierre et la verdure encadre leur fine pâleur. Les antiques fossés sont devenus des miroirs d'eaux, comme les rudes mâchicoulis dessinent maintenant une fine collerette, une sorte de corniche à la base



LE PONT DE PIERRE SUR LA VIENNE, QUI RELIE CHINON, BATI SUR LA RIVE DROITE, AU FAUBOURG SAINT-JACQUES. LA PETITE VILLE GROUPE SES VIEILLES MAISONS AU PIED DE COTEAUX SOMMÉS PAR LES RUINES D'UN IMMENSE CHATEAU. CES MAISONS ONT UN CHARME PRENANT. DE PETITS HOTELS DES XVe ET XVIe SIÈCLES, SURTOUT, SONT D'UN RARE INTÉRÊT ARTISTIQUE.

de la toiture, tandis que dans les créneaux se sont insérées les lucarnes. Les tours d'angle ont subsisté ; elles s'achèvent si joliment sur le ciel par des toitures en flèche ! Mais elles se sont allégées, au point que maintenant elles sont suspendues en encorbellement. A Chenonceaux, un architecte, reprenant une idée de Philibert Delorme, non sans l'alourdir gravement, a élevé un corps de bâtiment sur le pont qui traverse le Cher. Ces fantaisies rappellent que l'architecture était alors un jcu de l'imagination ; l'habileté du constructeur suivait l'esprit dans ses caprices sans rien sacrifier de la probité de son métier.

La galerie de Chenonceaux sur le Cher date de 1580. L'ère des châteaux de la Loire était alors bien close. François Ier avait déjà ramené la monarchie dans sa capitale. Henri IV, qui eut tant de peine à y rentrer, ne pouvait songer à l'abandonner. Les beaux châteaux de Blois, Chambord, virent encore de temps en temps la Cour en voyage. Ce n'étaient que des apparitions de plus en plus rares et brèves. Mais surtout le type d'architecture, qui avait trouvé à Chambord ou Azay sa pointe suprême de perfection, était décidément bien mort longtemps avant la fin du XVIe siècle. Les survivances du style féodal, tours, créneaux et mâchicoulis, enceintes fermées, le plan, l'élévation, le décor, tout cet ensemble faisait place à des corps de logis quadrangulaires, avec pavillon au centre et aux ailes, qui rappelaient peut-être les tours disparues, mais qui n'étaient en somme que l'ancien hôtel urbain, entre cour et jardin, accommodé à la régularité du style classique. Versailles ne sera pas un château, mais un hôtel urbain agrandi, une immense « maison des champs ».

Louis Hourticq

Photos Kertesz

UN CULTIVATEUR TOURANGEAU, PUISSANT ET TRANQUILLE COMME SON TERROIR D'ENTRE CHAMBORD ET CHEVERNY. EN DOUBLE PAGE, LE CHATEAU DE CINQ-MARS-LA-PILE, OU NAQUIT HENRY D'EFFIAT, MARQUIS DE CINQ-MARS, DE TRAGIQUE MÉMOIRE. IL N'AVAIT QUE 22 ANS LORSQU'IL FUT DÉCAPITÉ AVEC SON AMI DE THOU, POUR AVOIR, COMME ON SAIT, GRAVEMENT CONSPIRÉ CONTRE LE CARDINAL DE RICHELIEU.

NOTES SUR LA TOURAINE

PAR JULES ROMAINS

Je ne me sens pas trop mal placé pour parler de la Touraine : je l'habite depuis trois ans, une grande partie de l'année, et je ne suis pas Tourangeau. Ma connaissance du pays peut donc garder de la fraîcheur, et ma sympathie rester impartiale.

Ajoutez que j'ai parcouru toutes les provinces françaises, et fait, dans plusieurs d'entre elles, des séjours durables. Je ne manque pas de termes de comparaison.

■

A coup sûr le paysage lui-même n'est pas saisissant. Un plateau de faible élévation, creusé de vallées peu profondes, d'ailleurs charmantes. (Nous reparlerons de la Loire.) Des reliefs médiocres, qui méritent à peine le nom de collines. Peu de vastes horizons. Les parties de plaine n'atteignent pas à cette morne grandeur que l'on finit par admirer en Beauce ou en Champagne.

Mais la végétation est toujours riante, et plus d'une fois magnifique. Les deux principales parures en sont la vigne et la forêt. La Touraine contient quelques-unes





Photo Kertesz

PAYSAGE SUR LA ROUTE DE CHINON A LOCHES. ICI EST RENDUE AVEC UNE HEUREUSE FIDÉLITÉ LA LÉGENDAIRE DOUCEUR TOURANGELLE. TOUT EST MESURE, ÉQUILIBRE, SÉRÉNITÉ SUR CETTE TERRE, ET L'AIR ET LA LUMIÈRE MÊMES L'ENVELOPPENT DE BIENVEILLANCE. C'EST PAR EXCELLENCE UN LIEU DE TRANSITION OU CALMEMENT S'AVANCENT L'UN VERS L'AUTRE ET SE PÉNÈTRENT LE NORD ET LE MIDI. TERRE FÉCONDE, EN OUTRE, QUI ENVOIE SES DONS, PAR PLEINES CHARRETÉES, AUX GRANGES COMME AUX CELLIERS.

des forêts non pas les plus importantes mais les plus belles de France, avec une riche variété d'essences, et des futaies d'arbres centenaires. Quant à la vigne, elle se dispose souvent avec grâce. Elle se mêle, dans le paysage, à d'autres cultures. Elle jette sur des ondulations, sur des flancs de coteau, une gaîté du Sud. Point de ces monotones étendues de vignobles qui prennent en d'autres régions un caractère industriel.

En tout cela, une seule grandeur, mais de premier ordre, celle de la Loire. Tant la nappe du fleuve et les îles que l'ordonnance de la vallée, composent un ensemble qui supporte toutes les comparaisons. Pour ma part je n'ai vu en Europe qu'un fleuve aussi majestueux que la Loire aux environs de Tours, c'est le Danube en Hongrie. Certains morceaux de la vallée, loin des agglomérations, évoquent même une nature primitive, ou exotique ; l'intérieur d'un immense continent plus jeune que le nôtre. Un écrivain américain que j'y menais l'autre jour me disait penser au Mississipi.

Il y a aussi la lumière de Touraine. Son éclat et sa transparence résistent aux sombres nuées de l'hiver. Ce n'est pas la lumière décapante de Marseille. Si vous voulez, c'est un mélange de lumière provençale et de lumière hollandaise (ou bretonne).

Au total, le paysage tourangeau ne laisse personne indifférent. J'ai remarqué, en écoutant mes visiteurs, combien les étrangers en éprouvent le charme, même les plus difficiles, les plus blasés sur les beautés naturelles. Je me rappelle le ravissement de mon ami Stefan Zweig. Or il habite Salzbourg, au cœur de régions qui regorgent de « pittoresque », et il voyage beaucoup. La Touraine dépasse le « pittoresque ».

A ceux qu'il a plus ou moins lassés, elle réserve une surprise.

Il faut se hâter de dire que nulle part le paysage n'est aussi inséparable des œuvres de l'homme (sauf en ces quelques solitudes de la Loire que je citais). Le voyageur ne peut guère démêler ce que son ravissement doit aux formes du sol, ou aux constructions, ou à leur mutuelle convenance. La Touraine tout entière est un musée d'architecture fastueux et complet. Je n'ai pas besoin de vanter les châteaux. Nous devons pourtant réfléchir qu'ils réussissent à être très différents les uns des autres, et à nous présenter chacun un type achevé. La Loire, qui fut le boulevard des rois, est devenue une galerie de chefs-d'œuvre.

Comme « série » d'importance comparable, je ne vois que les cathédrales gothiques, et les monuments de la vallée du Nil. Mais les cathédrales sont dispersées. Et les monuments du Nil, s'ils sont des chefs-d'œuvre de l'homme, sont des chefs-d'œuvre inhumains.

Le plus admirable d'ailleurs est que les grands châteaux de la Loire ne forment que l'aristocratie d'un peuple d'architectures, dont la moindre se ferait saluer dans un autre pays.

Avant de m'installer en Touraine, je connaissais comme tout le monde Chenonceaux, Azay, et leurs égaux. Depuis que je parcours la région familièrement, je



SI LE GRAND ATTRAIT DE BLOIS RÉSIDE DANS SON CHATEAU OU, DANS UN CADRE GRANDIOSE, APPARAIT L'HISTOIRE DE FRANCE A CHAQUE PAS, LA VILLE ELLE-MÊME EST CHARMANTE. BATIE EN AMPHITHÉATRE SUR DES COTEAUX QUI DESCENDENT VERS LA LOIRE, ELLE A DES RUES ÉTROITES OU ABONDENT LES VIEILLES MAISONS. CELLES QUE L'ON VOIT ICI SONT PRISES DE LA TERRASSE DU FOIX QUI SURPLOMBE DE TRÈS HAUT LES ANCIENS FOSSÉS ET D'OU L'ON JOUIT D'UN PANORAMA MAGNIFIQUE.

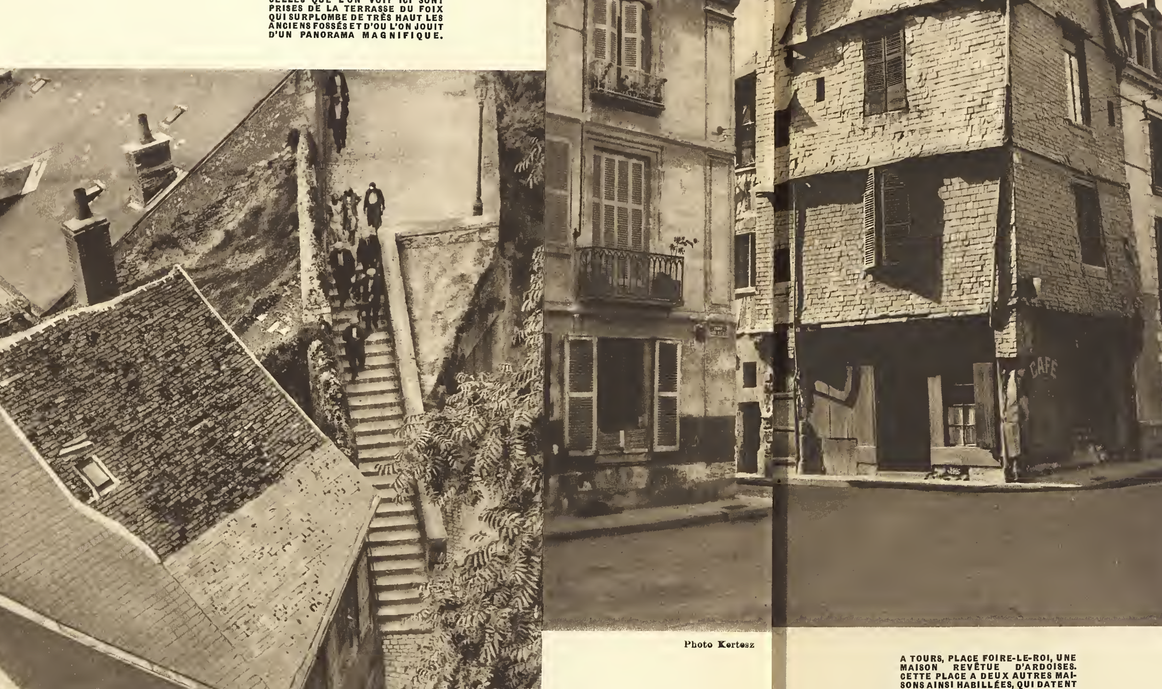


Photo Kertesz

A TOURS, PLACE FOIRE-LE-ROI, UNE MAISON REVÊTUE D'ARDOISES. CETTE PLACE A DEUX AUTRES MAISONS AINSI HABILLÉES, QUI DATENT DU XVe SIÈCLE, ET UN VIEIL HOTEL DIT « DE JEHAN GALLANT », CONSTRUIT SOUS FRANÇOIS Ier ET QUI ABRITE AUJOURD'HUI LE MUSÉE DES ANTIQUITÉS DE TOURAINE. C'EST, A L'EST DE LA RUE NATIONALE QUI DIVISE NETTEMENT LA VILLE EN DEUX PARTIES, LE QUARTIER DE L'ANCIENNE « CITÉ » GALLO-ROMAINE », DEVENU DE NOTRE TEMPS UN CENTRE ADMINISTRATIF.

découvre par douzaines les châteaux de second rang; par centaines les maisons bourgeoises du style le plus pur, et quelquefois le plus magnifique, les églises, les hôtels de ville; par milliers les maisons paysannes dotées d'une valeur architecturale, et de même race que les grands châteaux, leurs chefs de file. Tel village de Touraine, tout juste marqué sur la carte routière, contient à lui seul plus de « monuments » que la Norvège d'Oslo au cap Nord. Je le dis pour l'avoir constaté.

■

La pierre de Touraine a merveilleusement servi l'appétit architectural des gens. Elle se travaille avec facilité. Elle surabonde, formant des lignes entières de coteaux.

En bien des points, il a suffi de dégrossir sur place un pan de rocher, et d'y percer des ouvertures, pour que le pan de rocher devînt façade de pierre de taille, de la plus gaillarde apparence. Avec un rien de distraction, en croyant creuser une cave, on construisait une maison cossue.

Cette pierre, en outre, est blanche, et reste blanche. Elle reflète la lumière tourangelle et y ajoute. Elle donne au site une allégresse qu'on ne retrouve que loin dans le Sud.

Elle vieillit bien, et mal. Bien, en ce qu'après des siècles il suffit d'un léger grattage pour lui rendre tout son éclat ; mal, en ce que, trop souvent, elle s'effrite, s'écaille par larges plaques et ne résiste guère au gel.

■

Le vin de Touraine a du mérite. (J'ose en parler, étant devenu moi-même un peu vigneron.) On ne le connaît pas assez. On le juge d'après un ou deux spécimens, fort estimables, mais qui, pour diverses raisons, sont loin d'exprimer fidèlement et complètement le terroir.

D'abord, on ignore d'ordinaire le rouge de Touraine. C'est pourtant un vin curieux ; et, comme vin de table, le plus aisé, le plus accommodant peut-être que nous ayons avec le beaujolais. Médiocrement alcoolisé, il n'est ni chargé de tanin comme le bordeaux, ni délicieusement toxique comme le bourgogne ; Knock lui-même le permet, dans quelques cas. C'est un vin pour intellectuels.

Certains crus, comme le Saint-Avertin — que je connais d'assez près — ont une tendance très discrète au pétillement, et font penser, en plus léger, à ces vins charmants de l'Italie du Nord, comme le Barbera ou le Nebiolo.

Le vin blanc de Touraine, par lui-même, est sec. La douceur où l'inclinent certains procédés de fabrication ne me paraît pas lui convenir. Il s'accorde on ne peut mieux à la dégustation des huîtres ; et, pour les gens qui ont bon estomac, à l'allégresse des promenades du matin.

■

Il faudrait dire un mot de l'homme de Touraine.

Physiquement, il n'est pas très remarquable.

On le devine fort mélangé, bien qu'un type moyen ait fini par s'établir au cours des siècles (la stature, médiocre ; les cheveux et les yeux, bruns; la tête, ronde; le teint, rose vif). Il arrive assez souvent que les femmes, et surtout les jeunes filles, soient jolies. Mais avouons que, du côté des hommes, c'est moins brillant.

Dès avant la trentaine, trop de ventres bedonnent, trop de cous deviennent épais, trop de visages bouffis et d'une



expression vraiment un peu paisible. Je sais bien que la plupart de nos provinciaux se tiennent mal, mangent sans mesure et, du moins quant à l'aspect, vieillissent vite. Mais, dans telle ville de province, l'on rencontre plus d'un cas d'élégance naturelle ; l'on observe de souples et nobles démarches, des visages intéressants. Faut-il accuser ici la race, le régime, le climat? Un peu tout, sans doute. Mais j'ai l'impression que les Américaines qui viennent visiter, en grand nombre pourtant, les châteaux de la Loire, se sentent trop préservées de glisser à ces désordres où l'on prétend qu'ailleurs, en Afrique du Nord par exemple, l'attrait des indigènes mâles les fait tomber.

Je suppose que même les moins aventureuses d'entre elles en éprouvent une déception de principe, tant le prestige de la Touraine est grand là-bas. Quand j'étais à New-York, je n'ai pas pu dîner avec un millionnaire sans qu'il me confiât, à un moment ou à l'autre : « Je veux faire encore quelques économies. Mais ensuite je m'achèterai un château en Touraine, et j'y vivrai la moitié de l'année ». C'était avant la crise. Il se peut que mes millionnaires aient aujourd'hui des soucis plus immédiats. Retenons-en que le « château en Touraine » signifiait pour eux la vie inimitable. Il me semble que cela crée des devoirs esthétiques pour les Tourangeaux et Tourangelles.

On les dit extrêmement aimables, et le voyageur en est si persuadé que d'ordinaire il le proclame, comme un fait d'expérience, dès l'instant où le porteur de la gare de Tours lui prend sa valise. Que faut-il en penser au juste ?

Eh bien, les Tourangeaux sont aimables, mais on le leur a trop dit. Si vous aimez mieux, ils ont été avenants et courtois dès une époque où le voyageur ne rencontrait guère dans les autres provinces que paysans farouches, aubergistes insolents et bourgeois butors. Mais, depuis ce temps-là, les autres provinces ont fait des progrès. Elles ont, presque toutes, rattrapé la Touraine. Plusieurs, sans la dépasser, ont fondu la politesse acquise dans une bonne humeur ancestrale. D'où la charmante facilité des rapports avec certaines de nos populations méridionales (je dis certaines). Ce qui manquerait peut-être à la politesse tourangelle, qui est grande, et fort répandue, c'est justement cette facilité, cette bonne humeur. Les gens sont un peu trop fiers, un peu trop sûrs d'eux-mêmes. Très méfiants aussi, et peu liants (ce qui étonne dans ce pays

LES RIVES DE LA LOIRE EN AMONT DE LUYNES. — PRESTIGIEUX DESTIN D'UN FLEUVE, LE PLUS LONG DE FRANCE ! IL EST, A SA NAISSANCE, QUASI LANGUEDOCIEN. A PEINE PLUS MÉRIDIONAL, IL POUVAIT, APRÈS UN COURT VOYAGE, ALLER HEUREUSEMENT SE FONDRE DANS LA MER LATINE. SON PÈRE LE GERBIER-DE-JONC, L'APRE CÉVENOL, LUI ASSIGNA UNE CARRIÈRE PLUS COURAGEUSE. LA LOIRE DOIT VAINCRE DES BARRIÈRES CHAOTIQUES, AVANT DE FÉCONDER LES PLAINES ET D'ALLER, PAR LES MOLS HORIZONS, ÉPOUSER L'OCÉAN.

A AMBOISE. — LA LOIRE, COMME ULYSSE, FAIT UN BEAU VOYAGE. SI ELLE POUVAIT DANS SA COURSE EMPORTER DES REFLETS COMME DES SOUVENIRS, ELLE SE RAPPELLERAIT, AU SEUIL DE L'ATLANTIQUE, LES DURS OBSTACLES SURMONTÉS ET L'OMBRE AUGUSTE DES FORÊTS, LA VERTE ALLÉGRESSE DES PRAIRIES ET L'OR DES GRÈVES SABLONNEUSES, LES VIGNES ET LES BLÉS, LES VIEUX PONTS FIDÈLES ET LES DEMEURES ROYALES, LES FERMES, LES PEUPLIERS ET LE BŒUF ALTÉRÉ QUE MÈNE BOIRE UN PATIENT PAYSAN...

où la vie de société est si ancienne). Un commerçant de Tours est un homme avec qui les relations seront parfaites tant que vous n'aurez que des compliments à lui adresser. La célèbre maxime du commerce le plus moderne : « Les clients ont toujours raison » ne fait ici l'objet d'aucune pancarte.

Mais on leur trouve à l'usage des qualités plus sérieuses. Leur confiance est longue à acquérir, mais sans caprices. Leur fierté repose souvent sur le sentiment qu'ils ont de leur probité (qu'y a-t-il de plus long à décourager que la politesse d'une fripouille levantine ?) Enfin, ils sont raisonnables. Et par le temps qui court, la vue, le contact d'un peuple raisonnable est quelque chose de réconfortant. Je pourrais en donner maint exemple, comme de leur tolérance en matière religieuse ou politique. Qui se douterait, en se promenant à Tours, ou même en y vivant, que la ville est depuis longtemps une des capitales du socialisme unifié ? Les haines, les brimades, les violences ne prospèrent pas dans ce terroir.

On y honore les grands hommes dans l'ordre de l'esprit (après leur mort, m'a dit quelqu'un). Je m'amuse toujours de l'étonnement de mes amis, étrangers ou français, quand je les promène dans cette ville de Tours, où les rues, lorsqu'elles n'ont pas gardé leurs noms du moyen âge, ne s'appellent que Descartes, Rabelais, Victor-Hugo, Blaise-Pascal, Fénelon, Laplace, Auguste-Comte, Émile-Zola, Anatole-France : où les statues, sur les places principales, glorifient non des hommes de guerre ou des politiciens locaux, mais des écrivains, des philosophes, et les plus grands. Vous m'objecterez que Rabelais, Descartes, Balzac sont, pour la Touraine, des gloires locales (même Anatole France, par adoption). Heureux pays, où les gloires locales sont de ce calibre-là.

Jules Romains



RABELAIS, BALZAC ET M. BERGERET EN TOURAINE

Au témoignage des fabricants de *Dialogues des Morts* — Lucien, Fénelon... — les illustres trépassés usent leur éternité à contrefaire les mortels. D'abord, ils éprouvent le vertige de l'Infini. Mais, bientôt dégoûtés par la monotonie du paysage, ils reviennent à la terre. Ils hantent les lieux qui leur furent chers, où ils travaillèrent, où ils aimèrent, où ils souffrirent. Invisibles et présents, ils se mêlent à nous. Ils reprennent nos manies, nos querelles, nos petitesses, nos infirmités : il faut bien tuer le temps !

Ainsi, l'autre jour — jour d'été, de soleil et de soif, plein d'abeilles, de guêpes, de pivoines éclatantes, l'ombre d'Anatole France rencontra, aux environs de la Béchellerie, sous l'ogive d'une tonnelle, les ombres de Balzac et de Rabelais.

— Le beau temps pour chopiner ! déclara le curé de Meudon. Que vous sert-on, cher Bergeret ? Rouge ? Clairet ?

— Hélas ! avoua le père de *Thaïs*. Je suis au régime. Le toubib des Champs-Élysées me tient à la camomille : c'est à cause de mon foie.

— Et peut-être à cause de ces ventes impertinentes, où l'on brocante, illustre Maître, vos fonds de tiroirs, vos brouillons, vos lettres d'amour. Laissez donc la tisane ! Et trinquez, comme Crainquebille ! Il y a, dans cet estaminet, un vin de Touraine qui possède le velouté, la couleur et l'odeur de la rose. En boire, c'est exalter sa soif ; c'est communier avec l'été.

— Non, vous êtes excessif, comme tous les gens d'Église. Vous êtes trop dévot... envers Bacchus ! Laissez-moi vous le dire, maintenant que nos amours-propres ne sont plus que des ombres, et nos livres de la cendre : votre œuvre sent un peu le vin.

— Et la vôtre, un peu l'huile, mon cher France. Ah ! si vous eussiez versé, dans votre écritoire, quelques gouttcs dc pinard !

— J'eusse été un autre Rabelais !

— Vous l'avez dit.

— Et vous, Balzac, avec quelles liqueurs ferez-vous libations aux Immortels qui nous permettent de contrefaire les mortels ?

— Avec du café, naturellement !

— Craignez-vous de vous endormir ? C'est un mol oreiller que l'éternité ! Allons, laissez-vous tenter par mon chinon natal. Voyez comme il scintille dans ce gobelet !

— Éloignez de moi ce calice ! Je dois trop au moka pour lui être infidèle. Je crains, toutefois, que le café soit sans prestige dans cette auberge rustique : c'est une aristocratie que le café.

— Il y a, déclara France, le vin de la démocratie. J'aime mieux la camomille.

— Quand j'enfantais *Eugénie Grandet*, dans mes nuits fiévreuses, continua le romancier, j'étais arrivé à me passer de toute nourriture vulgaire : le café me suffisait. J'en absorbais jusqu'à vingt tasses que j'élaborais moi-même, sur ma table de travail. Je broyais la graine embaumée. Elle provenait de Golconde. Elle était réservée aux princes du pays. Des jeunes filles, d'une étrange beauté, veillaient comme des vestales sur ces pieds de caféier. Des jeunes filles et des eunuques. Toute la récolte était confisquée, mise dans des sacs de soie, de la Chine, torréfiée par des impubères, à l'aide de recettes, anciennes et magiques. Mais quel café ! Quel arome ! Quelles imaginations ! Quel vertige ! Une tasse contenait un chapitre.

— Et d'où tiriez-vous ce café fabuleux ? goguenarda Anatole France.

— D'un réfugié russe, ami d'une princesse

PAR J.-J. BROUSSON

polonaise. Cet exilé, qui avait beaucoup couru le monde, avait séduit une des vestales du caféier royal. Il lui donnait rendez-vous, la nuit, dans les plantations défendues. Il la saoulait de caresses. A chaque baiser, il dérobait un grain, qu'il glissait dans une écharpe de houri. Une nuit, ils furent surpris. Un coup de feu traversa l'ombre et tua, sur son cœur, la belle pâmée. Lui, se sauva, avec mon sac de café, ensanglanté... Mais que va-t-on me servir dans cette auberge ?

— Évidemment, dit Bergeret, on n'ira pas assassiner une jeune fille pour désaltérer votre ombre ! Il faudra vous contenter, illustre romancier, du café de l'épicier.

La fille servante apporta les verres et les tasses. Elle était grasse... Elle était lasse... De ses hanches et de sa gorge suante, montait une odeur de fruits. Les ombres illustres s'égayèrent à la pincer. Elle protesta avec mollesse. La tonnelle était en liesse. Rabelais, après avoir épuisé le pichet, remarqua :

— Nos boissons favorites, ce vin, cette camomille, ce café, symbolisent à merveille notre philosophie. Le pinard, c'est le rire de la terre. Et le rire est le propre de l'homme.

— Le pinard fait tituber, dit sévèrement Anatole France. Curé de Meudon, il y a dans votre œuvre je ne sais quel vertige bachique. Les mots tintent comme des carillons. Tout tourne, comme au cabaret de la chanson.

— Tout tourne dans l'univers, précisa Rabelais, et tout recommence. Le vin, deux fois divinisé par les faux et vrai Dieu, le vin est la richesse du pauvre, le courage du timide, la pureté du déclassé, la science de l'illettré, la jeunesse du vieillard. Quand vous me dites : « Rabelais, ton œuvre est vineuse ! » vous m'inondez de joie et d'orgueil. Les horizons de France sont vineux. Les propos des Français titubants. Et voilà pourquoi ils sont allés si loin.

— Il y a l'ivresse, remarqua Anatole France, en dégustant sa camomille. Mais il y a aussi, l'analyse, la réflexion.

— A quoi bon chercher les pucerons sur les roses, et les moucherons dans les verres ?

— Ce café empoisonne la chicorée ! siffla Balzac. Heureusement, je n'ai aucun feuilleton à achever. Rabelais, me permettrez-vous une remarque ? Sans la graine exotique et sa noire infusion, je n'eusse rien écrit.

— Tant pis pour nous ! Tant mieux pour vous !

— Le café a changé l'âme de la France. Avec le vin, une révolution, c'est la Fronde : cela finit par des chansons. Avec le café, c'est Voltaire, et cela finit par la guillotine.

— Par la guillotine et Napoléon, ajouta Anatole France, en montrant une abeille, exaspérée au goulot de la bouteille.

— Buvons ! dit Rabelais.

— Travaillons ! dit Balzac.

— Analysons ! dit M. Bergeret.

La nuit venait, amenant dans la tonnelle une fraîcheur bleuissante. La fille servante cueillait des roses au fond du jardin.

— J'aime beaucoup la botanique, dit Rabelais.

Et il s'en fut vers les buissons fleuris et épineux.

— On ne fera jamais rien de ce paillard, confia Anatole France à Balzac, occupé à griffonner sur la table de bois, avec sa cuiller à café. Ce n'est qu'un farceur !

— Les farceurs mènent le monde, mon cher Anatole, conclut d'une voix lasse le père d'*Eugénie Grandet*.

JEAN-JACQUES BROUSSON.



SECRETS DE TOURAINE

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Il me souvient d'une visite que je fis, avec des amis américains, à des troglodytes qu'on nous avait signalés près de Vouvray. Ces barbares (je veux dire les troglodytes) habitaient en effet des cavernes creusées dans la colline calcaire depuis les temps préhistoriques où l'homme avait à se défendre des fauves... ou depuis les temps historiques où il s'avisa de creuser des celliers bien frais pour son vin blanc.

Ils avaient ménagé devant leur tanière des balcons pleins de fleurs, des vergers en terrasse, pleins de fruits, et jusqu'à un minuscule château-fort dont les courtines servaient de clôture au jardin, dont les couleuvrines, en vrai zinc, remplaçaient les gouttières. L'un de ces naturels était retraité des douanes; l'autre, ancien portier dans les grands hôtels, parlait toutes les langues civilisées. Le mobilier de la caverne était du meilleur style « Samar » ou « Nouvelles Galeries». Et, bien entendu, un pick-up nasillait dans ces entrailles de la terre.

Ce troglodytisme moderne me paraît fort symbolique de la Touraine en particulier et de la France en général. En aucun lieu du monde on ne cache si bien son luxe, son confort, sa noblesse. Il y a peu de petits rentiers qui, pour être en paix avec le fisc, ne se logeassent comme à l'époque de la Guerre du Feu... Et on ne me fera jamais croire qu'il y ait eu des pithécanthropes dans la vallée de la Loire, sur ces coteaux de Vouvray qui étalent au soleil des vignes cartésiennes et voltairiennes, et que signale un clocher presque florentin, entouré de cyprès.

Les deux provinces de luxe de la France sont la Côte d'Azur et la Touraine, pour

omettre quelques pâles imitations côtières ou continentales. On appelle provinces de luxe celles où les indigènes ont l'air en villégiature et où les tramways mêmes sont des salons où l'on cause. Dans celle-ci il n'est pas rare de trouver une ferme installée dans un monastère, ni un banquier dans une résidence royale, ni un duc dans un pavillon de garde-chasse. Les soldats de deuxième classe jouent au golf sur le terrain de Tours, près du camp d'aviation ; les clients dévots de la maison Mame (*Turonibus*) jettent en sortant de vêpres un coup d'œil sur la librairie profane où M. Anatole France avait sa chaise. Les socialistes revendiquent Rabelais et les réactionnaires Descartes. Si Jean Fouquet revenait, il s'établirait photographe, car là-bas on n'admet pas la trahison, le chiqué, l'inexactitude : il n'y a jamais eu de cubistes tourangeaux.

Un des derniers étés que je fus en Touraine, on se montrait sur une pelouse un bananier qui donnait des bananes, un peu vertes, ma foi, moins grosses qu'à Menton, mais qui témoignait devant les Anglais en vacances qu'ils étaient bien arrivés dans un pays méridional. La blancheur et le poudroiement des routes, la gentillesse des habitants pourraient aider aussi à convaincre les visiteurs. Mais l'accent n'y est pas, cet accent que viennent chercher pieusement les jeunes filles scandinaves et les philologues d'outre-Rhin.

Qui diantre a répandu cette légende que le Jardin de la France était aussi le conservatoire de son pur parler ? En réalité les Tourangeaux ont l'accent traditionnel des



AU PIED DU COTEAU DE MONTLOUIS SE SUCCÈDENT DES HABITATIONS CREUSÉES DANS LA BELLE PIERRE BLANCHE ET TENDRE. ELLES DOIVENT ÊTRE D'UN RARE AGRÉMENT, CAR TOUTES NE SONT PAS DES DEMEURES PAYSANNES (POURVUES DE CAVES INCOMPARABLES) ; CERTAINES SONT AMÉNAGÉES AVEC LUXE. C'EST CETTE PIERRE QUI PERMIT AUX GRANDS MAITRES D'ŒUVRE D'AUTREFOIS DE CISELER L'ORFÈVRERIE DES CHATEAUX. ET ELLE DONNE AUX VILLAGES LEUR CHARME SOURIANT.

LA PAGODE DE CHANTELOUP, SUR LA ROUTE D'AMBOISE A BLÉRÉ. CET ÉTONNANT ET GRACIEUX MONUMENT EST TOUT CE QU'IL RESTE, AVEC DEUX PETITS PAVILLONS, DU DOMAINE DE CHOISEUL, DONT LE CHATEAU FUT DÉTRUIT PENDANT LA RÉVOLUTION. C'EST UNE TOUR A SIX ÉTAGES, DE 40 MÈTRES DE HAUT. LA FERRONNERIE DES BALCONS EST DE TOUTE BEAUTÉ, LES ÉTAGES SANS BALCONS SONT ORNÉS DE FEUILLES DE LAURIER, ET LES FENÊTRES DE DESSINS VARIÉS. DU DERNIER BALCON, L'ON DÉCOUVRE UNE IMMENSE ÉTENDUE.



paysans de Molière, des *r* liquides, des *ê* très ouverts comme en Poitou et des traînassements rustiques. A les comparer aux gens de l'Est, ils ont presque une prononciation dialectale. Mais n'ébruitez pas cette vérité. Elle ferait tort à trop de pensions de famille.

La Touraine garde plusieurs autres secrets. L'un est celui de la raison méthodique et discursive ; l'histoire de la philosophie en témoigne, bien que l'homme qui naquit à notre La Haye (ville célèbre par ses papeteries autant que par ses raisonnements) ait préféré vivre dans des climats plus rudes... L'autre est celui des omelettes, qu'on fait très bien partout, mais qui, à Saint-Avertin, participent de l'alchimie et de l'occultisme. Personne ne vous révélera jamais la recette, même dans cette guinguette en style 1880 qui rappelle les anciennes Folies-Bergère.

A Amboise, règnent des fricassées et des pâtés de gibiers ; le poisson du Cher, comme celui de la Loire, vient de Paris dans des frigorifiques. La tour du château, où des rampes praticables permettraient d'aller monter la faction à cheval, est faite comme le minaret de Hassan au Maroc.

C'est pour avoir entendu dire cela que l'épicier du lieu, en me vendant une carte postale, m'assura que ce colimaçon a été fait pour Abd-el-Kader. L'émir a été réellement prisonnier dans cette aimable citadelle. Je prie donc qu'on répande une tradition aussi honorable pour l'hospitalité française.

Mais il y a encore des captifs dans cette province bénie : allez au milieu des bois qui moutonnent à l'infini autour de la pagode de Chanteloup, vous verrez soudain des équipes d'enfants vêtus en forçats revenir au pas cadencé de la fenaison ou du recépage. Ce sont les pensionnaires d'une maison de correction qui, tout près de là, expient des hérédités plutôt que des fautes. Je ne suis pas ennemi de ce contraste. La Loire blonde, les collines sommées de résidences, les villages d'ardoises et de perle, tout ce pays noble et calme semblent prêcher même aux indociles et aux maudits la douceur du repentir et les contentements de l'ordre.

André Thérive

L'HOTEL-DIEU DE BLOIS

PAR JACQUES HÉRISSAY



UAND, venant de la Sologne, on traverse le pont de la Loire, qui unit Blois à ses faubourgs, l'œil est attiré, à gauche, par un ensemble monumental qui se dresse au pied des soubassements de l'ancien château royal : un immense bâtiment du XVIIe siècle, — façades de pierre et hauts toits d'ardoise, — replie ses deux ailes régulières vers le quai et, un peu en arrière, une église, du style ogival naissant, semble veiller sur lui, jetant vers le ciel ses flèches aiguës... Cet ensemble n'est autre que l'Hôtel-Dieu, — l'ancien monastère de Saint-Laumer, dont l'abbatiale est devenue la paroisse Saint-Nicolas.

Sans doute, parmi nos vieux hôpitaux de France, les plus émouvants sont-ils ceux qui se sont conservés intacts au cours des siècles, — celui de Beaune, celui d'Oiron, par exemple... Malgré tout, lorsque des édifices consacrés à la prière ont été, comme à Blois, transformés en asile de souffrance, beaucoup de leur âme subsiste et ils ne semblent pas être entièrement détournés du but pour lequel ils avaient été créés.

C'est en 924 que cette abbaye fut fondée par des Bénédictins de Corbion, qui fuyaient le Perche, avec le corps

Photos Kertesz

UNE PARTIE DE L'HOTEL-DIEU DE BLOIS (OU HOPITAL CIVIL ET MILITAIRE) : " FAÇADES DE PIERRE ET HAUTS TOITS D'ARDOISE... C'EST L'ANCIEN MONASTÈRE DE SAINT-LAUMER, DONT L'ABBATIALE EST DEVENUE LA PAROISSE SAINT-NICOLAS ". CETTE ÉGLISE SAINT-NICOLAS, BATIE DE 1138 A 1210, EST LA PLUS REMARQUABLE DE BLOIS, PAR SES VOUTES OGIVALES APPUYÉES SUR DES PARTIES ROMANES, PAR SON STYLE DE TRANSITION ET MAINTE SCULPTURE...

de saint Laumer, devant l'invasion normande : le roi Raoul, à la prière du comte de Blois, Thibault-le-Tricheur, leur donna cet emplacement qu'on appelait alors le faubourg du Foix ; une église, Saint-Lubin, y existait et fut, au XIIe siècle, remplacée par le sanctuaire actuel, en même temps que le couvent s'élevait alentour...

Peu à peu celui-ci se développa sous l'impulsion de puissants abbés commandataires, tels que Jacques Hurault, évêque d'Autun, François, cardinal de Tournon, Hippolyte d'Este, cardinal de Ferrare ; plus d'une fois il fut l'objet des faveurs des rois de France, qui faisaient alors de Blois leur résidence favorite ; il était florissant quand les Huguenots le saccagèrent en 1568. Un siècle plus tard seulement, avec l'appui du cardinal de Sourdis, les moines réformés de la congrégation de Saint-Maur redonnèrent à l'abbaye toute sa prospérité : de 1663 à 1773 ses bâtiments et leurs dépendances devinrent à peu près ce qu'ils sont aujourd'hui, et les modifications qui y ont été apportées au XIXe siècle, pour les besoins de sa destination nouvelle, intelligemment conçues, n'en ont nullement altéré la beauté ; l'aile ouest, commencée en 1836, reproduisit dans ses grands traits celle de l'est, qui a si noble allure avec les baies en plein cintre, à moulures et clefs saillantes, de son rez-de-chaussée, les fenêtres à linteaux bombés de son premier étage et les lucarnes à fronton triangulaire qui bordent son toit ; la partie dont on fit alors le corps de logis principal ne fut pas non plus déformée par l'adjonction du campanile et du motif religieux en haut-relief, qui existaient sur une autre façade et furent simplement ramenés là ; la grille elle-même, qui fut posée en bordure de la route, dégagea l'édifice et permit d'en admirer les belles proportions...

Celui-ci, après la dispersion de ses religieux, en 1791, et la vente de leur mobilier, en 1793, avait été transformé en hôpital, en Vendémiaire an V (octobre 1796) — affectation qui devint définitive par la loi du 22 Frimaire an X (13 décembre 1801). On eut au moins la sagesse de ne rien démolir de ce qu'avaient magnifiquement conçu les fils de Saint-Benoit et cela nous permet aujourd'hui d'avoir, sur les bords de la Loire, un établissement hospitalier pourvu de toutes les données modernes, installé dans un cadre grandiose légué par le passé...

L'intérieur, en fait, semble avoir été préparé pour le service auquel on l'utilise : les escaliers, aux rampes de fer forgé, ont des degrés faciles à monter pour les malades, — les couloirs s'ouvrent très vastes au passage des brancards, — les salles, — anciens dortoirs, anciens réfectoires, ancienne salle capitulaire, ancienne bibliothèque — dont certaines ont gardé leurs colonnades et leurs voûtes, ont des proportions faites pour recevoir les lits blancs qui s'y alignent, très espacés les uns des autres ; — les cellules elles-mêmes ont leur emploi pour des pensionnaires payants ou des contagieux qu'il faut isoler... Surtout, dans chaque pièce, l'air et le jour entrent à flots, par les larges baies, et le soleil y achève aisément la guérison de ceux qu'avec tout leur dévouement ont soignés ou opérés les docteurs Marmasse, Vigneron, Croisier, Penot, Lusuy, Rollet et Dubois... Le rétablissement



PRÈS DE LA POUPONNIÈRE, DANS UN COIN DU JARDIN DE L'HOTEL-DIEU, " EMBAUMÉ DE FLEURS, BORDÉ DE BUIS TAILLÉS, ENSOLEILLÉ A SOUHAIT...", MAIS SÉPARÉS DES CONVALESCENTS PAR UNE TERRASSE, LES ENFANTS JOUENT SOUS LA DOUCE SURVEILLANCE D'UNE SŒUR. LES JOUETS NE LEUR FONT PAS DÉFAUT, MAIS UN PETIT SOMME AU GRAND AIR NE MANQUE PAS DE SÉDUCTION. — PAGE 35, UNE SALLE DU XVIIe SIÈCLE, AFFECTÉE A LA CHIRURGIE.



Photo : Gerlesz

de la santé n'est-il pas hâté quand, de sa couche même, on peut laisser sa rêverie suivre le cours du fleuve et contempler les horizons si doux du Blaisois, évocateurs déjà de la Touraine toute proche ?...

Les Filles de la Sagesse, sous la direction des chefs de service, prodiguent leurs soins aux quelque trois cents pensionnaires recueillis là de tous les coins de Loir-et-Cher, et la maison garde un peu de son caractère monastique grâce à leur robe de laine grise et à leur coiffe blanche... Quand on les entend psalmodier leurs prières dans la petite chapelle voûtée et lambrissée, — quand on les voit s'affairer dans les cuisines autour des fourneaux et des bassines de cuivre, — quand on les regarde, sous les soins diligents de M. Rivière, ranger les bocaux et les mortiers de la pharmacie, — quand elles passent surtout dans le grand cloître, dont la flèche de Saint-Nicolas surplombe les arcades de pierre, leur silhouette religieuse évoque naturellement ceux qui construisirent tout cela...

Rien que de 1703 à 1773, les Bénédictins dépensèrent pour leur couvent la somme, énorme pour l'époque, de 173.678 livres ; désireux de faire œuvre magnifique, ils n'hésitèrent pas à appeler de Caen, pour diriger leur chantier, le grand architecte de leur ordre, Guillaume de La Tremblaye, qui y élevait, au même moment, l'Abbaye-aux-Hommes... Ces moines travaillaient pour les générations à venir et on aime ici, — est-ce l'effet du hasard ? est-ce voulu ?... à retrouver en quelque sorte leur signature, au détour d'un couloir, sous la forme d'une énorme armoire de chêne massif, qui porte à son fronton leur écusson : les trois clous de la Crucifixion surmontés du mot *Pax*.

C'est du jardin, embaumé de fleurs, bordé de buis taillés, ensoleillé à souhait pour les convalescents qui peuvent y descendre, qu'il faut, avant de quitter l'Hôtel-Dieu de Blois, jeter sur lui un dernier regard...

Des pavillons modernes, placés un peu à l'écart, n'en sont certes pas la plus belle parure et détonnent un peu dans cet ensemble archaïque, mais il faut, en raison des services qu'ils rendent, beaucoup pardonner à cette Maternité, où Mlle Fourcade soigne chaque année quelque trois cent cinquante à quatre cents mamans, — à cette crèche aussi, où la cornette des bonnes sœurs se penche avec amour sur les berceaux des tout-petits... De l'autre côté, en revanche, l'aspect d'autrefois n'a pas changé et le monastère de Saint-Laumer apparaît tel qu'il était au temps de sa splendeur, appuyant aux murs austères de son abbatiale du XIIe ses constructions majestueuses du XVIIe... Ainsi, en un saisissant raccourci, s'évoquent de longs siècles d'Histoire...

JACQUES HÉRISSAY.

La partie historique de cette étude a été puisée dans l'ouvrage du Dr. Fr. Lesueur : *l'Église et l'Abbaye bénédictine de Saint-Laumer de Blois.* — Blois 1923.



L'ESTHÉTIQUE DE LA SÉCURITÉ DANS LE RENONCEMENT

PAR FRANÇOIS MAURIAC

Lorsque les circonstances m'obligèrent à meubler un nouveau logis, je n'eus pas recours à des principes esthétiques depuis longtemps conçus. La nécessité, plus que le goût, avait fixé mon choix sur l'un de ces immeubles blêmes qui surgissent partout où fleurissaient, naguère, les derniers lilas d'Auteuil.

Bien qu'il soit entendu que l'on y possède son appartement, ce n'est pas assez de dire que l'on s'y sent très peu chez soi et qu'il ne faut pas espérer d'éternuer à l'insu du voisin. C'est un marché où l'on ne gagne rien, mais où l'on perd, en revanche, le droit d'être soi-même : nul doute que la vie de famille ne soit épiée et interprétée par les voisins de palier, d'en dessus et d'en dessous.

Entre ces semblants de murs, je n'ai vu que ce qu'il ne fallait pas faire. Et d'abord, impossible d'imiter, dans les cellules d'un immeuble moderne, les styles des grandes époques classiques. D'autre part, comment vivre au milieu d'un mobilier 1930 ? Comment transformer chaque pièce en un stand des arts décoratifs ? D'ailleurs, pour des raisons à la fois financières et sentimentales, j'étais résolu à ne pas renier mes vieux fauteuils Régence (anciens, mais à la façon du couteau de Jeannot,

A GAUCHE, LE GRAND SALON DE FRANÇOIS MAURIAC : MURS BLANCS, FAUTEUILS RÉGENCE EN BOIS NATUREL NON CIRÉ, RECOUVERTS DE TOILE BISE A GROS GRAINS, CANAPÉ MODERNE EN CUIR TABAC BLOND CLAIR, PORTES EN PAILLE. ICI, LA SALLE A MANGER «ANGLAIS 18e», MEUBLE ACAJOU, RIDEAUX DE GROSSE TOILE.

Photos Kertesz



car ils durent changer souvent, au cours des siècles, de pieds et peut-être de bras).

Mon ami Jean-Michel Frank voulut bien me prêter quelques-unes de ses lumières, et, oublieux un instant de sa clientèle milliardaire, appliquer son esprit aux sordides problèmes que je lui proposai. Il les résolut, en badigeonnant de blanc les murs, comme dans les métairies de mon enfance. Après avoir décapé les fauteuils, dont les bois eussent été trop noirs, il les recouvrit de toile bise, et suspendit aux fenêtres des rideaux de ficelle. Ce siècle aura inventé une ruineuse pauvreté et cette étrange indigence qui n'est pas à la portée de toutes les bourses. Il avait même été question de recouvrir un divan de cette toile à laver dont les femmes de journée se servent pour le ménage. Mais je reculai devant une telle folie, et me contentai de la simple peau de vache. Les ravissantes portes de paille inventées par Jean-Michel Frank, un escalier en staff (défense de se servir de la rampe) achevèrent de donner « à mon délicieux home » un cachet vraiment moderne.

Mais ce qu'il faut admirer surtout dans la mode actuelle, c'est ce vide dont elle n'a pas horreur et qui est au fond sa grande découverte. Rien sur les murs, rien sur

LA RUE D'AUTEUIL, OU HABITE FRANÇOIS MAURIAC : " LA NÉCESSITÉ, PLUS QUE LE GOUT, AVAIT FIXÉ MON CHOIX SUR L'UN DE CES IMMEUBLES BLÊMES QUI SURGISSENT PARTOUT OU FLEURISSAIENT, NAGUÈRE, LES DERNIERS LILAS D'AUTEUIL... " MALGRÉ L'AVENANTE BLANCHEUR DES FAÇADES ET MALGRÉ LES ARBRES QUI DONNENT ICI TOUT CE QU'ILS PEUVENT D'AMITIÉ, IL SEMBLE QUE LE MAITRE ÉCRIVAIN GARDE UNE PRÉDILECTION POUR LES FORÊTS, LES PAMPRES ET LE SOLEIL DE SA GUYENNE.



les meubles ; pas de couleur, hors le blanc et le beige. Aucune faute de goût ne semble plus à craindre : c'est l'esthétique de la sécurité dans le renoncement.

Comme on dit d'un estomac qu'il ne tolère plus rien, le goût moderne fatigué vomit les bibelots et les tableaux des jeunes maîtres achetés 20.000 francs en 1925 et dont personne ne veut plus, même pour rien. Et il faut reconnaître qu'à l'âge où je suis parvenu, cette formidable purge ordonnée par le docteur Frank est fort salutaire : il y avait encore, après vingt ans, des cadeaux de mariage qui n'étaient pas encore complètement éliminés, des bonbonnières, des vases de Martine.

L'Esthétique, aujourd'hui, a donc recours à la « table rase », mais ne remplace pas ce qu'elle supprime. Du moins, cet étrange luxe du rien nous aidera-t-il à recréer la cellule nue où le philosophe suivait sa pensée, où le chrétien trouvait son Dieu ? Je ne crois pas calomnier les décorateurs d'aujourd'hui en affirmant qu'ils n'y songent guère. La suppression de presque tout ce qui n'est pas le divan — ce divan-omnibus

LE CABINET DE TRAVAIL, AUX MEUBLES RECOUVERTS DE TOILE BEIGE ET AUX MURS TAPISSÉS DE LIVRES. TOUTES LES GRANDES ŒUVRES DE LA LITTÉRATURE, QUI EXALTENT OU CONSOLENT, ET CELLES AUSSI QUI CHARMENT OU DÉLASSENT, TOUS LES BONS ET SURS COMPAGNONS DE L'HOMME DE PENSÉE SONT LA, SUR CES RAYONS. ILS VOIENT L'AUTEUR CÉLÈBRE DE " GENITRIX ", DU " BAISER AU LÉPREUX ", DU " NŒUD DE VIPÈRES ", CONTINUER LEUR PLUS HAUTE LIGNÉE.

fait à souhait pour entasser quantité de sardines humaines — les tables basses qui ne sont à portée que des personnes vautrées, et d'où la lampe qu'on y pose ne saurait éclairer ni l'ouvrage à l'aiguille, ni le livre ouvert sur les genoux, tout cela nous incline à penser que ce dépouillement ne ressemble en rien à celui qui nous est recommandé par l'Évangile. Au vrai, l'homme désire de moins en moins fixer ses traces sur la terre. Nos appartements trahissent l'état d'esprit de gens qui ne croient pas au lendemain. On dirait que nous sentons venir l'époque où des « camarades » disposeront des cubes d'air et des mètres carrés auxquels nous n'aurons plus droit. Sur mes murs blancs, j'imagine déjà des dessins au charbon et les cœurs percés de flèches dessinés par des voyous que nous n'aurons pas invités.

Peut-être le hasard est-il le meilleur des ensembliers ? J'écris ces lignes dans le vieux salon de Malagar, où l'on n'a point cherché à faire le vide, mais où, au contraire, les ventes, les héritages, les partages ont amené des quatre coins de ma famille les meubles les plus disparates. C'était ce que ma mère appelait un « fourre-tout ». Il n'est pas une maison d'un de mes grands-parents qui, avant de disparaître, n'ait laissé ici quelques épaves. Presque rien de voulu dans l'arrangement, sauf peut-être ce verre d'eau en opaline qui devrait être dans une chambre et qu'on a descendu pour faire bibelot. Tout le reste, ce sont les circonstances qui l'ont apporté. Tel qu'il est, cet humble salon me semble vivant. Chaque objet a de la mémoire et je raconte à mes enfants ce dont il se souvient. De tous les horizons paternels et maternels, de Bordeaux, de Langon, l'acajou Louis-Philippe est venu se mêler au palissandre Second Empire. Mon portrait et celui de mon fils aîné, peints par Jacques-Emile Blanche, ont perdu ici leur caractère moderne et sont déjà de vieux portraits de famille. Le privilège d'un tel ensemble, c'est que tout s'y incorpore, y prend sa place, selon les lois d'une harmonie non préconçue et qui est celle même de la vie. Si je ne possédais cette très humble maison des champs, dont les murs épais conservent tant de reliques, peut-être me résignerais-je moins volontiers à l'appartement d'Auteuil et à ses murs sans histoire.

F. Mauriac

Photos Kertesz



LA VIE D'UN ARTISTE

PAR LE DOCTEUR F. VALLON



MAXIMILIEN LUCE... En épinglant cette étiquette aux langes du nouveau-né, l'État-civil a-t-il eu la prescience d'un destin et la révélation d'une psychologie ? Nul homme, en tout cas, ne fut mieux nommé.

Maximilien, le prénom, a le bronze et l'élan d'une torchère, et *Luce*, le nom, brille à son faîte, avec une tremblante douceur : Lux... lucis... *luce*. En vérité, je ne sais de meilleur symbole.

Maximilien est toute volonté ; Luce, toute tendresse. Le premier ne compose ni ne transige (on le verra bien, quand, en 1894, il sera impliqué dans le Procès des Trente). Le second vibre à tous vents, comme une flamme.

Dans une excellente monographie, parue chez Crès, M. Tabarant nous conte l'histoire de l'artiste. Tout de suite la vie va se charger d'éprouver le métal de Maximilien. Fils d'un petit employé de la Ville, il connaît d'abord des guerres, l'étrangère et la civile. Dans l'ordre précaire, au bruit des canons, celui des Fédérés et celui de Versailles, il s'asseoit sur les bancs de l'École des Arts Décoratifs. Attentif et résolu comme un arpète de Daumier, il observe, il écoute. Quand le second des sièges de Paris

L'ÉGLISE DE ROLLEBOISE. AINSI VUE D'EN BAS, LA NEF A L'AIR D'UNE BARQUE ÉCHOUÉE SUR LES GRÈVES CÉLESTES. VOULEZ-VOUS UNE AUTRE IMAGE ? ON DIRAIT QUE D'UN COUP D'ÉPAULE LA VIEILLE TERRE EXAUCE LE VŒU DE L'ÉGLISE EN L'APPROCHANT DE DIEU. CETTE TOILE EST UN HYMNE. NON QUE MAXIMILIEN SOIT UN TRÈS GRAND CROYANT ! MAIS SA SENSIBILITÉ SAISIT L'ÉPARSE BEAUTÉ DES CHOSES. MÊME ÉMOTION PANTHÉISTE DANS CES ARBRES, CETTE CHÈVRE ET CE ROCHER.



Photos Drouot.

C'EST LE PEINTRE AUSSI DE L'USINE ET DU CHANTIER, DE LA RUE ET DU PORT. NUL N'A MIEUX ÉVOQUÉ L'AFFAIREMENT DES DOCKERS DONT LA PLANCHE FLEXIBLE BALANCE LE FARDEAU, ET QUI " RELIENT SANS CESSE LES QUAIS AUX CARGOS ". LA SIMPLICITÉ, LA VÉRITÉ D'ATTITUDE, LE MUSCLE QUI JOUE SOUS LE GESTE DÉTERMINENT LA VIE. COMPOSITION, ÉQUILIBRE, CONSCIENCE ET PUISSANCE NOUS CHANGENT DES JEUNES QUI, POUR ÉLUDER, ESCAMOTENT ET BACLENT.



s'achève, dans tant de sang, il a treize ans.

Qu'a fait Luce depuis 1871 ? De la gravure, le jour, chez l'entrepreneur Hildebrand; du dessin, le soir, à l'École de la rue de Vaugirard, avec deux peintres, Truphème et ce bon Panis, qui fréquente le vieux Corot et admire Manet; de la peinture, le reste du temps. Celle-ci, Diogène-Ulysse-Napoléon Maillard la voit par hasard et se récrie : Diogène a trouvé un peintre ! Car, malgré tant de prénoms ridicules, ce professeur a du goût. Il persuade Luce de suivre le cours qu'il fait, de 5 à 7, à la Manufacture des Gobelins. Quelques élèves, qui ne sont pas tapissiers, peuvent y être admis, par voie de concours. Le petit se présente (Maximilien ne doute de rien), il est reçu. Il va trouver encore le moyen d'étudier le modèle à l'atelier Suisse. D'illustres passants y ont taillé leur crayon : Bonnington, Delacroix, Courbet... Il le sait et cela l'enthousiasme. Mais un ami qu'il se fait là le présente à Carolus Duran. La gloire de ce mime ingénieux était alors à nulle autre pareille. Le renard avait su se glisser si doucement dans la peau du lion et il la portait avec tant de majesté que toute une génération s'y laissa prendre. C'était donc chez ce grand tricheur qu'entrait l'honnête petit artiste. On pouvait craindre qu'il ne perdît : il jouait si franc jeu ! Il gagna... Si l'assiduité de Carolus, professeur, était assez incertaine, au moins avait-il du sens critique. Luce prit le meilleur de ses corrections. On le juge intéressant, d'ailleurs, et, quand l'élève part à Guingamp au 48e d'infanterie, le maître n'a garde de l'oublier. Il le réclame bientôt, au bout de dix-huit

mois, et Paris revoit Luce, un Luce inattendu, avec, sur chaque manche. deux galons de laine rouge. Peignant chez Duran ou chez Lançon, gravant chez Froment, dont il est devenu le meilleur ouvrier, dessinant un peu partout, toujours travaillant, le caporal Luce achève de « tirer » ses trois ans. En 1884, il reprend sa vieille blouse, très civile, si laborieuse! Il ne la quittera plus. Dès lors, il songe à exposer. Mais où ? La Société des Indépendants pourrait, certes, résoudre la question. Elle fait profession d'ignorer les jurys et sa libre formule est faite pour plaire à Maximilien. Mais il hésite encore : il a si peur des groupes, cet homme libre ! Il se laisse tenter enfin. Il donnera un tableau au Salon des Indépendants de 1887. C'est un ouvrier qui, le torse nu, se lave. C'est un succès. Paul Signac, le président du Salon, achète *L'Homme à la Toilette* à son auteur, que Seurat félicite, que Pissarro veut connaître. Voilà Luce ordonné prêtre de l'impressionnisme et le destin veut que ce soit précisément au moment où un schisme va déchirer la doctrine. Comme toutes les religions, celle-ci, en effet, tend à l'absolu. Il ne lui suffit pas d'avoir sauvé la peinture des bitumes romantiques, elle aspire à la pureté intégrale. « Plus d'empâtements! s'écrie Seurat avec Signac. Laissons à chaque couleur sa limpide personnalité. Que sa joie soit sans mélange! Divisons, l'œil additionnera et ce sera bien plus beau!» Car le néo-impressionnisme est advenu. Déjà, il ouvre, toutes grandes, ses ailes irisées dans ses toiles transparentes.

N'eût-il admiré ses nouveaux amis, que Luce eût été séduit. Son nom lumineux le prédestinait et l'obligeait, d'ailleurs. Il divisera donc. Il fera des Seurats moins abstraits, plus humains que les vrais. C'est qu'il ne rêve, ni ne stylise, lui! Il est bien éveillé, en contact intime avec la Nature. Il a beau s'ajouter à elle, il ne l'altère ni ne la déforme. Longuement, désormais, il écoutera vibrer sous ses doigts la belle harpe de lumière. Mais Paris, où il vit, Londres qu'il traverse par deux fois, (la seconde avec Pissarro), Camaret où il suspend aux mâts oscillants le frisson des grands filets bleus, Saint-Tropez, où il rejoint Signac, ont de tout autres atmosphères que le Hainaut. En 1897, après une visite, en Belgique, à l'ami Verhaeren, il s'y aventure sur les traces de Constantin Meunier. Il va devoir au pays noir une des plus fortes émotions de sa vie. Le divisionnisme ne lui suffira plus. Sa trame aérienne, il le sent, céderait sous le poids de si lourdes usines. Langue radieuse, dont l'alphabet et la grammaire sont contenus dans le prisme, le néo-impressionnisme pourrait-il évoquer le drame des cruelles industries — fer et houille ? Il voit danser le reflet des fours sur les verriers aux joues forcées, monstrueux buccinateurs. Il voit les cages des ascenseurs avaler la foule hâve des mineurs. Et, tout le long de la route noire, les hauts fourneaux dressent dans des ciels hagards leurs burgs flamboyants. La coulée n'aura plus de secret pour lui, et quand, au retour, il prendra la brosse pour traduire l'effroi de ce moment, le tumulte de toute une ferraille menaçante, pinces et ringards, chaînes et treuils, emplira ses oreilles, la torride réver-

CE DESSIN NOUS MONTRE DE QUELLE RICHE ÉTOFFE LUCE, QUAND IL Y CONSENT, SAIT VÊTIR LE SQUELETTE. DANS SES NUS FÉMININS, COMME DANS SES PAYSAGES, C'EST LA MÊME QUALITÉ D'AMOUR ET DE LYRISME. CETTE FEMME EST LA SŒUR DE SES ARBRES. CAR ELLE A LEUR SÈVE JAILLISSANTE, LEUR MASSE ET LEUR ÉLAN. POUR CÉLÉBRER LA NATURE LE PEINTRE SE FAIT POÈTE. IL L'AIME TROP POUR LA SALIR JAMAIS. SA STROPHE NOMBREUSE A LA CHASTETÉ DES FORTS.



bération de la cascade de métal fondu lui brûlera les yeux et il retrouvera cette espèce d'horreur qu'il avait éprouvée là-haut.

Pour plaindre ces ombres dont le danger discipline la hâte et que la fournaise dore sur tranche, il lui suffit de sentir fortement les choses et de savoir les exprimer avec ce pathétique sobre et cette touchante sensibilité, qui déterminent son talent.

S'il fait, au retour, le portrait de quelques ponts, c'est qu'après une telle évocation il a besoin de fraîcheur. Il aime tant, d'ailleurs, parmi les vieilles pierres, le glissement des eaux. Il ira les voir dans leur pays d'élection, cette Hollande, dont les paysages et les ciels brouillés sollicitent l'exquise finesse de sa notation. Mais, là, il n'y a pas que les moulins et les polders, les ailes blanches sur la grasse verdure, il y a, aussi, les « villes tentaculaires » de l'ami Verhaeren.

Assis sur une balle de coton, au bord d'un quai, Maximilien hait ce Rotterdam que Luce admire. Une dragueuse lui apparaît dans le soir sous les espèces d'une bête méchante. En crénelant son échine, le chapelet de ses godets la vertèbre et le col oblique qu'elle allonge fait penser à je ne sais quel monstre de la préhistoire. Parmi les « mangeuses d'hommes », il n'a garde d'oublier les hommes. Et ses dockers, gravissant ou descendant la planche flexible, relient sans cesse les quais aux cargos.

Mais la notoriété va venir. « Comme Angrand et Pompon, trente ou quarante ans trop tard, dit Georges Besson que cite Tabarant, on commence à célébrer Luce. » Les amateurs ont précédé les marchands dans le petit atelier de la rue de Seine. Car c'est la gloire, ce sera bientôt la fortune... Luce n'attendait ni l'une ni l'autre. Il dut ouvrir bien grands les yeux ironiques que je lui connais.

Aujourd'hui, après un si long labeur, n'aurait-il pas le droit de flâner et rêver un peu dans ce Rolleboise, au nom sylvestre, où il prend ses quartiers d'été ? Il ne sait pas. Et puis, lui aurait-on appris, qu'il y aurait toujours, au détour de la Seine, l'apparition de quelque remorqueur. Cinq ou six péniches brillent sous l'écheveau de sa fumée blonde. Sa cheminée noire, baguée de rouge, traîne sur les vertes collines. Annonçant son convoi à l'écluse prochaine, il donne de la voix, soudain. Il est beau. Et, déjà, l'œil ardent sous les lunettes rondes qui chevauchent son nez aigu, Luce achève de le confier à son album. Il sera le héros de quelque toile harmonieuse, fraîche et fine, où dans un ciel, doux comme un regret, chantera l'âme lyrique du vieil impressionnisme.

Se reposer ? L'émotion du plus tendre des artistes ne le permettrait pas. Toujours jaillissante, elle réclame toujours aussi impérieusement son expression plastique. C'est elle qui lui a fait verser tant de larmes de pitié ou de ferveur sur la misère des hommes ou la beauté de la Nature. C'est elle qui, chaque matin, attelle Maximilien Luce à cette charrette que, toute sa vie, a si vaillamment tirée Honoré Daumier.

Godloy

L'ATMOSPHÈRE DE LONDRES DEVAIT INSPIRER TOUS LES IMPRESSIONNISTES. LA VIBRATION SOURDE DE SA LUMIÈRE DANS LE BROUILLARD, QUI, SI DOUCEMENT, ESTOMPE LES PROFILS ET FOND LES VOLUMES, A TENTÉ ENTRE AUTRES, MONET, PISSARO ET LUCE, NOTRE PEINTRE.



UNE FORCE
LE SPORT

PAR LE DOCTEUR BELLIN DU COTEAU

FAUT-IL donc affirmer une fois de plus que le sport est un bienfait ? L'apostolat apparaît presque inutile aujourd'hui ; mais nous avons vécu d'autres temps et d'autres mœurs : cette époque où la Renaissance Sportive en était aux balbutiements, où la pincée de pratiquants se heurtait à l'indifférence, voire à l'animosité.

Le recul permet la vue d'ensemble ; il semble bien que nous avions raison contre la multitude : la vague sportive déferle et sa violence prouve mieux que toute argumentation. Avouons que nous servîmes de cobaye. Au carrefour de notre jeunesse, nous fîmes cette découverte d'un bazar tout enrichi de jeux splendides et inconnus, ou, à tout le moins, méconnus depuis l'ancienne Grèce.

Nous nous précipitâmes — faut-il le dire ? — sur ces formes nouvelles de l'activité physique, et, sans aucun discernement, nous livrâmes « à corps perdu », à une véritable débauche de travaux forcés athlétiques : tout pour tout le monde. Cette gloutonnerie inconsidérée ne tua cependant personne. Sur nos traces, d'autres s'élancèrent, d'autres encore qui peu à peu s'assagirent.

On peut considérer notre stupidité comme expérimentation véritable, et qui prouve, rigoureusement, que le sport ne peut nuire. Certains efforts sont, de toute évidence, « à séparer » et doivent être prescrits minutieusement. Nous sommes trop médecin pour le nier.

Toutefois nos propagandistes ont eu ce rare mérite de travailler en faveur de l'espèce humaine, travail officieux et combien désintéressé, cependant que les gouvernements réservaient leur attention à d'autres espèces animales. A tel point que nous sommes accoutumés de protester violemment quand on nous accuse de faire des gros cœurs, ces bons gros cœurs bien solides, autrement complaisants que ceux de l'inactif chronique. Que si l'on veut argumenter et nous reprocher le thorax insuffisant, logeant à l'étroit un muscle cardiaque hypertrophié, nous transmettrons la réclamation aux ministres de l'Instruction Publique qui nous débitent à seize ans du jeune Français mal conditionné. Telle est notre défense.

Mais le sportif riposte. Il n'admet point cette déchéance de la forme humaine dont on veut l'accabler. Il rappelle que les Grecs discernaient les Κουφοι et les Βαρεισ, les « légers » et les « lourds ».

Les gymnastiques musculaires qui, avant l'avènement du sport, retenaient seules l'attention, avaient symbolisé l'homme fort sous le type morphologique d'Hercule.

En réalité l'évolution exige que l'être humain se prête à des adaptations : Hercule devenait gênant dans l'autobus et les écuries d'Augias logent des 10 HP. D'où, par moindre participation du train supérieur, soulagé par l'aide mécanique, l'hypotrophie musculaire du thorax et des bras, d'où la prédominance des longilignes et de l'athlète « fil de fer ».

Mais ces longilignes se révèlent biologiquement athlétiques, leur carrosserie étriquée logeant un moteur cardio-pulmonaire supérieurement trempé.

Al. Brown, boxeur talentueux, Keller, un des meilleurs coureurs de 800 mètres du monde, Antonin Magne, gagnant du Tour de France, illustrent cette thèse que la production n'a pas de rapport avec le « bâti » et que le facteur esthétique ne renseigne nullement sur le facteur production.

Le sport justifiant cette différenciation a démontré que, sans être un modèle de beauté plastique, un sujet peut cependant devenir recordman du monde : manière de revanche assez philosophique et qui évoque le triomphe de David sur Goliath. La leçon des faits a dicté la ligne de conduite des experts sportifs, des « managers ». Ils ne condamnent personne sur des défauts. Révélateurs de qualités, ils préféreront extérioriser, exalter les dons de nature, ne s'arrêtant qu'aux résultats.

Dans notre monde, en effet, seul le résultat compte. On peut discuter du talent, du génie même, épiloguer sur la valeur du lauréat d'un grand concours, sur l'élection d'un académicien — le jugement le plus impartial ne se dégage pas toujours des effluves de la sympathie et de l'antipathie. Mais on ne discute pas un recordman du monde qui a conquis son titre indubitablement.

La victoire, contrôlée par un instrument de mesure — mètre ou chronomètre — ne saurait prêter à l'interprétation ; au cas où la Vérité quitterait un jour cette terre, elle trouverait dans le Stade un asile sûr.

On conçoit donc que le Record soit devenu une de nos idées-force. Il s'exprime en la devise : « Faire mieux, encore mieux ». Avec cet intelligent correctif de l'entraînement raisonné, lequel permet d'obtenir le meilleur résultat avec le minimum d'effort.

Du record, de la compétition, naît l'émulation, sentiment très séduisant, très juvénile... et très respectable, puisque auxiliaire du progrès.

L'attirance vers la prouesse, cause primordiale de l'engouement de la masse pour le sport, fut excessive, dit-on, et on nous objectera que le recordman du monde n'est pas plus utile à l'État qu'un bon joueur de quilles.

L'esprit de record, en réalité, déborde le sport et crée au sportif un caractère ; la recherche de l'effort pour l'effort — utilitarisme et stoïcisme mêlés — situe le sportif.

Nous ne percevons point le danger de cet état d'âme et nous souhaiterions plutôt le voir diffuser dans la vie extra-sportive : il conduit à l'amélioration du Moi, à la majoration du rendement avec, comme aboutissant pratique, le Championnat de la lime et du rabot.

N'est-ce point du Championnat que s'inspire le Concours du meilleur ouvrier de France, destiné à rénover l'Artisanat que certains sociologues voient disparaître à regret ?

Nous voilà donc élevant le débat : pour beaucoup, le sport demeurera un simple et sain délassement, un salutaire dérivatif en ces périodes trépidantes, un bain d'aise dans la tourmente de la lutte pour la vie.

Concluons : il importe, en toute justice, de faire justice de certaines légendes antisportives :

Celle du soldat de Marathon — coureur mal entraîné — qui aborda l'effort surprolongé sans préparation vraie et en mourut.

Celle de la puissance invincible du dogue : le lévrier démarre et se joue de lui.

Celle du sportif, brute sanguinaire : l'escrimeur inventa l'arme qui ne fait pas de mal. Record des records.

JEUNE CHEVALERIE







Photos Kertess.

LIRE UNE CARTE, MONTER UNE TENTE OU ALLUMER UN FEU EN QUELQUES INSTANTS, VOILA QUELQUES-UNS DES EXERCICES PRATIQUES AUXQUELS SE LIVRENT LES SCOUTS. IL EN EST D'AUTRES : CEUX, PAR EXEMPLE, DE SAUVETAGE, QUI TROUVENT SOUVENT DANS LA RÉALITÉ DES APPLICATIONS.

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE

L'AN dernier, descendant du port de Vénasque, je dépassai une colonne de chantantes fillettes. Cotillons courts et souliers plats, elles allaient bravement, rythmant de la voix leur marche, sous la conduite d'une fine jeune fille. Que tous ces visages souriaient joliment, honnêtement ! Qu'il y avait de plaisir et de santé dans ces yeux, sur ces joues que dorait le soleil dardé en lames horizontales à travers l'immense hêtraie !

Ainsi me fut révélée l'âme collective d'une compagnie de « Guides ». Rien ne pouvait mieux l'exprimer qu'un chant disciplinant des pas légers sur la route.



LES LOUVETEAUX, GUETTANT UN SIGNE DE LA CHEFTAINE, VONT BONDIR POUR LE JEU. S'IL SE TROUVE PARMI EUX UN TRICHEUR, IL N'ÉCHAPPERA PAS AU REGARD DE LA JEUNE FILLE. — PAGE 49, LA "BELLE HISTOIRE" DE KIPLING.

Plus récemment, j'ai vu des boy-scouts à l'œuvre, dans une vaste prairie contiguë au Parc de Versailles. Le commandant de Saint-Rémy, commissaire de district aux *Scouts de France*, avait invité le docteur Debat et moi-même à partager le repas préparé par ses« garçons».

Il faisait ce soir-là un temps fort maussade. Au ciel gris passaient de lourds convois de nuages noirs qui épanchaient leur pluie sur la campagne. S'il est un Génie des boy-scouts, c'est lui, assurément, qui nous avait préparé ce décor, pour donner plus de valeur démonstrative au spectacle qui nous attendait.

Dès que nous eûmes traversé le petit bois qui sépare la route de Saint-Cyr du terrain des Sabotiers, quel vivant tableau ! Quantité de tentes parsemaient l'herbe de leurs dièdres minuscules, des fumées, un peu partout, s'élevaient des foyers, des scouts de douze à vingt ans vaquaient à leurs besognes.

Était-ce la vaillante obstination de ces rougeoyants tisons à brûler sous la pluie ? Le va-et-vient alerte des scouts, leurs voix nettes, les morceaux de chansons brusquement jetés au vent par un porteur d'ordres, un cuisinier, un gosse tout à la joie de s'aiguiser l'appétit en courant ?... J'atteste qu'il n'y avait plus pour nous la moindre tristesse entre le ciel morne et le sol spongieux. Qu'importait les grises contingences ! Le soleil était dans les cœurs.

Le commissaire de Saint-Rémy, prévenu par un agile coureur, vient à notre rencontre. Sous sa conduite, nous visitons le camp. La nuit tombe, les scouts achèvent leur cuisine. (Par quel secret entretiennent-ils leurs feux ?) Ils portent du bois ou des vivres, tendent les cordes d'une tente ou celles où l'on suspend, hors des atteintes de la boue, les ustensiles culinaires, roulent les sacs de couchage et les toiles imperméables pour faire de la place dans les tentes, puisque on ne pourra dîner dehors... Et il est extrêmement frappant que leur activité s'enchante de la plus réelle joie. Sans cesse elle jaillit, cette joie pleine et saine, en plaisanteries, en amicales bourrades, en trois notes d'une chanson soudain coupée par l'appel d'un camarade, en cris et en rires sonores. Sous nos yeux, un torrent de jeunesse, puissant, joueur et pourtant discipliné, se pousse au moulin du scoutisme, au gai moulin qui moud le bon grain de l'énergie, de la droiture et de l'entr'aide.

Des lointains brumeux du camp, que les fumées bleuissent, un solide « routier » de vingt ans accourt à grands bonds élastiques. L'eau dégouline sur ses bras nus. Il s'arrête, droit comme un I, main gauche tendue, l'autre au chapeau :

« Chef, le dîner est prêt.

— Merci, frère... Tu vas te changer, j'espère.

— Oui, chef, soyez tranquille. »

Notre guide nous conduit à sa tente où nous attendent l'aumônier du district, le commissaire-adjoint et plusieurs chefs de clan. Une planche sur des tréteaux, deux bancs fort étroits sont tout le mobilier. Dans cette salle à manger de toile et de bois tout juste équarri, va-t-on nous servir un brouet spartiate ? Non, l'on sait que les scouts mettent leur amour-propre à préparer avec soin leurs aliments. De fait, le potage à la purée de haricots, les tranches de bœuf cuites à la braise, les pommes de terre passées à la poêle nous composent un menu parfaitement succulent. L'âme subtile du feu de bois lui a donné comme un goût et un parfum de forêt, comme une saveur, merveilleusement excitante, de vie primitive.

Ah ! nous étions tous un peu courbés sur nos assiettes, de par l'inclinaison des parois de toile. Mais un même air détendu, heureux, était sur tous les visages. C'est, sans doute, que dans les neuf ou dix mètres carrés où nous tenions à dix, régnait une communion des cœurs et des caractères, celle qui naît toujours parmi des hommes qu'assemble une grande cause, qu'anime une même vérité.

Cette vérité, que nous dirons tout à l'heure, a trouvé pour la servir de véritables apôtres, tels que le sénateur Viellard qui apporte au développement du scoutisme, avec ce don d'action réfléchie et énergique qui lui est propre, sa haute autorité d'éminent parlementaire. Apôtre aussi, le docteur Deschamps, médecin des scouts. (Le Parlementaire et le Praticien, soit dit en passant, souhaitent tous deux, avec raison, que tout groupement scout soit assuré d'une direction médicale.)

Apôtres encore, ces officiers, cet aumônier paternel,

ces jeunes médecins ou internes en médecine, ces chefs à divers degrés qui réservèrent au docteur Debat la plus cordiale hospitalité. Tous, en effet, sont hommes de labeur, et tout le peu de temps que leur laissent leurs occupations professionnelles, ils le donnent à une idée désintéressée.

Cette vérité, dont nous ferons notre conclusion, nous l'avons saisie non seulement dans les francs propos de nos hôtes, mais encore et surtout dans le *regard droit et content* de ces jeunes gens qui savent, devant le chef ou l'homme d'âge (le vieux loup, comme ils disent) être déférents sans timidité, affectueux et empressés sans flagornerie. Aucune pose, aucune affectation. Une simplicité d'enfants heureux de vivre — et peut-être de réaliser, sans y songer, la fusion des classes par l'amitié et l'estime mutuelles, aux antipodes des doctrines de haine. Ces « garçons », quels gentils garçons !

Ils m'ont définitivement conquis, ces jours derniers et, cette fois, par un clair soleil matinal.

Sur le même terrain versaillais, quelques scouts faisaient des exercices de sauvetage, de montage des tentes, de construction d'un feu... Et trois gracieuses jeunes filles, une cheftaine et ses assistantes, apprenaient à une « meute » de louveteaux le rudiment du scoutisme où tout s'apprend par le jeu. Sérieuse et gaie, la cheftaine gouvernait les galopades, les mêlées, les luttes pour rire de ce petit monde charmant et elle y prenait part avec ses deux camarades. Ou bien, elle réunissait la meute en cercle pour lui faire pousser le « grand hurlement ».

Akela, disait le premier sizenier, *Akela*, *nous ferons de notre mieux ;*
De notre mieux, mieux, mieux, mieux.
Et le chœur ajoutait :
Oui, de notre mieux, mieux, mieux ;
Le louveteau écoute le vieux chef ;
Le louveteau ne s'écoute pas lui-même.

Ou encore, la cheftaine, assise dans l'herbe devant les enfants en demi-cercle, leur contait une belle histoire, une bien belle, car elle était tirée du *Livre de la Jungle*. Et les petits visages tendus buvaient la profonde aventure de Mowgli, fils adoptif des loups vaillants et fiers...

Et voici ce qu'il faut, en toute sincérité, conclure :

Tout démontre que la loi scoute : *être propre dans son corps, ses pensées, ses paroles, ses actes*, est obéie par ceux qui lui ont juré obéissance.

Que l'enfant ne demande qu'à s'imprégner de loyauté et d'honneur, dès lors que ces sentiments, qui sont à la base du scoutisme, ne prennent plus pour lui figure rébarbative, mais au contraire souriante.

Que la vie des champs et des bois, dont le degré de rudesse est d'ailleurs soigneusement mesuré à l'âge, fait du mélancolique un être de joie, du malingre un fort, de l'hésitant un volontaire.

Qu'enfin la plus admirable, la plus féconde des règles d'existence : celle qui commande aux hommes d'être fraternels les uns aux autres, façonne de toute évidence le cœur et l'esprit des scouts.

Or, ils sont 60.000 dans notre pays (dont 40.000 pour les « Scouts de France » et 20.000 pour les « Éclaireurs de France » et les « Unionistes », ces groupements n'étant d'ailleurs nullement rivaux, observant — comme aussi les Compagnies de Guides — la même loi et entretenant des rapports cordiaux), et plus de 2 millions dans le monde.

Et le grand miracle, c'est qu'une chevalerie s'est créée, un espoir de fraternité est sorti du domaine des chimères et, de méthodes d'éducation en apparence purement corporelles, naît une forte vie intérieure, capable de triompher de la matière (témoin les fusées d'allégresse des scouts sous la pluie), et qui, tout en armant l'enfance et la jeunesse pour la vie pratique, n'est rien d'autre qu'un magnifique idéalisme. René de Laromiguière.




Photo Martinie.

H. MARTINEAU

PAR O. BÉLIARD

Je ne rencontre pas sans émotion un homme tel que le docteur Henri Martineau et j'ai envie de l'aborder avec le mot de la Jungle : « Nous sommes du même sang, toi et moi. » Tout au moins de la même formation et d'un temps où l'étudiant en médecine ne pensait pas que la Médecine dût cloîtrer ses hommes. Est-ce une illusion d'optique qui me le montre, en ce temps-là plus qu'en celui-ci, mêlé à la vie, fervent d'art et de lettres, esthète, philosophe, critique, poète ?

Quand ce fils d'un médecin de campagne vint à Paris de son Poitou, il obéissait à la vocation héréditaire et prenait la piste, sagement tracée d'avance, qui, passant par la Faculté, le ramènerait à une clientèle paysanne fidèle à sa dynastie. Mais il apportait avec lui l'âme songeuse du marais poitevin, la chanson légendaire de la forêt de Mervent où persiste le souvenir ambigu de la fée Mélusine ; et aussi l'esprit d'indépendante méditation et de critique qui pousse sur la plaine luçonnaise, depuis les guerres de religion jusqu'à l'époque du confrère Georges Clemenceau. Il avait des poèmes plein ses poches et une cervelle lucide. Les milieux de la jeune littérature l'accueillirent à cause des poèmes ; sa bonne tête organisatrice fut précieuse aux équipes. Il collaborait à une revue, *Les Essais*, qui n'était point seulement un navire-joujou pour le bassin du Luxembourg, car parmi les hommes de l'équipage, nombreux sont ceux qui ont fait une belle traversée : des Ramuz, des Jean-Louis Vaudoyer, des Eugène Marsan, des Robert de Traz, des Fernand Divoire. On était entre 1905 et 1907. Martineau publiait des vers, *les Vignes mortes*, « les derniers, à peine d'un homme », aurait dit Alfred de Musset. C'est presque toujours en chantant qu'on apprend à écrire ; mais le nom de poète est réservé à ceux qui, toute leur vie, écrivent en chantant. Henri Martineau devait autrement se définir ; sa mission, à lui, était d'observer les hommes et les œuvres, d'expliquer les hommes par les œuvres, de ressusciter un homme dans une œuvre. Je n'ai jamais trouvé que le travail de critique fût si aisé qu'un vers célèbre de Destouches le voudrait faire croire. La critique

relève aussi noblement de l'intelligence que l'invention relève de l'amour et une âme d'écrivain peut s'exprimer avec originalité par l'une comme par l'autre.

Aux occupations extra-médicales de Martineau, la Médecine ne perdait rien, au contraire. Si la peinture de l'humanité est l'objet par excellence de l'invention littéraire, quelle science offre à l'homme de lettres une méthode d'investigations plus sûre, un champ d'observation plus vaste et plus complet que celle qui pénètre les mécanismes physiologiques et pathologiques des actions et des passions et qui, seule, provoque la confidence de l'homme sincère et nu ? Et si l'objet de la Médecine est de ramener au comportement des moteurs organiques les manifestations de l'activité humaine, quels documents seront plus précieux au médecin que les ouvrages où les écrivains de génie, types exemplaires, ont consigné les enquêtes qu'ils eurent la volonté de faire et se sont surtout définis eux-mêmes involontairement et comme à leur insu ? Martineau, studieux élève de Chauffard et de Jean-Louis Faure, complétait les enseignements de l'école par ceux du livre et lisait en médecin. Déjà dévot à l'œuvre stendhalienne, il pensa un moment écrire sa thèse inaugurale sur la *Physiologie de Stendhal*. Mais l'énormité de la tâche l'intimida. L'auteur d'*Henri Brulard* ne se livre entièrement qu'aux méditations de toute une vie.

A la thèse décidément choisie, Henri Martineau donna un autre sujet et un titre presque ironique : *Le Roman scientifique d'Emile Zola*. Il ne manquait sans doute pas de révérence pour la puissance démiurgique qui fait du père des *Rougon* une sorte de Tintoret ; mais le critique-médecin, qui eût admis que le romancier fût ignorant de la Médecine, pouvait bien lui reprocher de prétendre y être savant et d'avoir construit tout son système sur cette prétention redoutable. Zola lui parut avoir pioché les traités de pathologie avec la profane imprudence d'un esprit curieux mais primaire ; et sans manquer de reviser en détail les multiples observations du romancier improvisé clinicien, il s'attacha à dénoncer la conception linéaire de l'ensemble, qui distribue entre les individus d'une même famille la collection quasi-complète des psychopathies l'une par l'autre engendrées. Ainsi, dans le *Robinson Suisse* de mon enfance, l'auteur, naïf pédagogue qui se piquait non moins de naturalisme quoique d'autre façon, résumait-il sur la superficie d'un îlot la flore et la faune de toute la terre.

Pourvu de son diplôme, le docteur Martineau s'en alla recueillir à Coulonges-sur-l'Autize les clients paternels. Il fut un praticien dans le sens intégral et le plus noble, un vrai médecin de campagne, avec tout ce que ce titre évoque de générosité, de dévouement quotidien, de responsabilité bravement acceptée. Nul plus que lui n'aima son état, à son avis le plus beau, le plus utile, qui tient l'homme plongé dans un bain d'humanité et lui confère les prérogatives d'une providence éclairée. Mais il n'en restait pas moins fidèle aux Lettres, vivait en familiarité avec les livres et, pour ne pas perdre le contact avec ses amis lointains, fonda dans sa solitude cette précieuse revue, *Le Divan*, actuellement âgée de vingt-quatre ans, dont les premiers collaborateurs furent ceux des défunts *Essais*, auxquels s'adjoignirent Louis Thomas, Émile Henriot, Marcel Drouot, puis Jean-Marc Bernard et ce Paul-Jean Toulet dont le docteur Martineau n'a pas peu contribué à faire connaître et aimer le singulier génie. Et le *Divan*, mince d'aspect mais bien vivant et riche de substance, prit immédiatement tant d'importance au regard de ceux qui pensent et écrivent, qu'il n'y eut peut-être en France point de jeune talent qui n'ambitionnât d'y collaborer ou tout au moins de soumettre ses écrits au solitaire de Coulonges. Si bien que, durant des années, a constaté Jean Giraudoux, toutes les postes de la République dirigeaient de confiance sur ce vert petit trou des Deux-Sèvres les poèmes manuscrits dont on n'avait su déchiffrer l'adresse. J'ai d'ailleurs assez suivi les chroniques littéraires de Martineau, et lu les études qu'il a, sous le titre commun de *Silhouettes*, consacrées à des auteurs de ce temps, pour dire qu'il est aujourd'hui l'un des très rares juges dont les balances soient justes, dont l'attention intelligente et sensible égale la culture et dont l'indépendance soit telle que les plus bruyantes renommées ne lui en imposent point, que la plus opaque obscurité ne l'empêche pas d'apercevoir le mérite.

Cependant le médecin de Coulonges-sur-l'Autize menait si dure vie que sa santé s'altéra. Après une quinzaine d'années passées au chevet des malades, l'exercice de la profession qu'il aimait lui fut interdit. Les livres furent donc son refuge et, en 1922, il s'en vint à Paris fonder la maison d'édition et la librairie du *Divan*, dont tout le monde connaît aujourd'hui, sur la place Saint-Germain-des-Prés, la façade aux harmonies bleues et jaunes. Sanctuaire d'écrivains choisis, dont l'autel majeur est réservé au culte de Stendhal. Car, depuis nombre d'années, Martineau a fait de Stendhal sa principale compagnie ; et si ses amis l'ont surnommé le « Grand Vizir » parce qu'il est le maître du *Divan*, le monde des Lettres le connaît plus communément sous l'appellation de « stendhalien », comme animateur du Stendhal-Club, éditeur et préfacier de la plus exacte, la plus complète et la plus élégante collection de l'œuvre stendhalienne.

En attendant le gros livre qui doit servir de conclusion à l'étude de toute son existence, le docteur Martineau n'a guère cessé de publier ses recherches, dont le dernier témoignage est l'ouvrage récemment paru sur *Stendhal et le salon de Madame Ancelot*. Et si un renouveau de gloire vient à ce grand homme, non point certes oublié, mais qui déjà peut-être s'endormait dans le linceul de pourpre et dont beaucoup de lecteurs se contentaient de connaître superficiellement *Le Rouge et le Noir*, *La Chartreuse de Parme* et *L'Amour*, on le doit sans doute à celui qui sut trouver les meilleurs textes, en pénétrer l'esprit et en expliquer l'origine par les rencontres et traverses d'une vie et d'une pensée épiées, pour ainsi parler, au jour le jour. Ce qui est bien le mode d'observation d'un médecin et montre assez l'aide qu'on peut tirer de nos études pour la compréhension des hommes et des œuvres.

C'est ainsi que Martineau, homme de pensée et de style, nourrissant moins d'ambition personnelle que de dévouement à la gloire d'autrui, s'est créé dans le milieu littéraire une place respectée. Et je ne puis mieux figurer cette place que par le coin intime qu'il s'est ménagé dans le magasin, ouvert à tout livre et à tout venant, où ce marchand d'esprit guide sûrement le choix du lecteur. C'est un lieu étroit mais rempli de lumière, avec un divan, nécessaire ici et symbolique, qui n'est point meuble de repos mais de conversation. Les murs répètent, obsédants, le regard appuyé de Stendhal, le profil ironique de P.-J. Toulet. Un tableau du peintre-poète Tristan Klingsor et des effigies éparses groupent les auteurs du *Divan :* Charles Maurras, Paul Valéry, Derème, Carco, Marsan, Chabaneix... Autant de témoins de l'activité intellectuelle et de l'excellence du maître de céans : on se situe par ses admirations et par ses amitiés. Et le goût contemporain des Lettres subit une douce mais certaine influence, qui souffle de la place Saint-Germain-des-Prés comme naguère de l'ermitage poitevin où Henri Martineau faisait à la fois œuvre d'humanisme et œuvre d'humanité.

Octave Béliard.



Studio 11

DISCOPHILIE

PAR ÉMILE VUILLERMOZ

La période des vacances n'a pas été évidemment très favorable à la production des disques. Les maisons d'édition réservent tout naturellement leur effort pour la rentrée. Pourtant, on peut signaler quelques réalisations intéressantes qu'il serait fâcheux de voir sombrer dans l'indifférence des amateurs pendant cette période de morte-saison.

Il est bien certain, par exemple, que l'édition du *Concert* de Chausson (Gr.) constitue un événement musical et phonographique d'une importance considérable. Non seulement, en effet, l'œuvre a une valeur artistique indiscutable, mais l'interprétation qui nous est offerte aujourd'hui est d'une qualité exceptionnelle.

C'est en effet à Alfred Cortot et à Jacques Thibaud que l'on a confié cette haute mission. Les deux éminents virtuoses ont souvent donné dans les concerts la traduction prestigieuse de l'ouvrage de Chausson. La gravure sur cire nous en conserve aujourd'hui un témoignage fidèle sous une forme impeccable. Les ingénieurs du son n'ont rien laissé échapper de l'atmosphère discrètement pathétique de cette partition solidement écrite et pensée. Il y a là une très belle réussite qui fait le plus grand honneur à la « Voix de son Maître ».

L'obligation dc compléter le dernier disque dont une face demeurait vacante, nous a valu une aubaine délicate. On en a profité, en effet, pour nous donner, avec les mêmes interprètes, une exécution ravissante de la *Berceuse* de Fauré (Gr.). Cette page exquise que trop de violonistes massacrent en l'édulcorant à l'excès ou en brutalisant ses contours, nous est présentée ici avec un tact parfait par deux musiciens qui ont le don du charme, de la grâce et de l'enveloppé. On est heureux de voir le disque fixer ainsi une interprétation qui pourra servir de modèle à d'innombrables amateurs de bonne volonté.

La musique symphonique proprement dite a été un peu négligée. Nous ne trouvons à signaler que deux pages, d'ailleurs charmantes, de Léo Delibes, la « Pavane » et le « Passepied » du *Roi s'amuse* (Gr.), exécutés par le London Symphony Orchestra avec beaucoup de délicatesse et une très jolie sonorité.

On sait que Verdi bénéficie en ce moment d'une véritable apothéose internationale. En Allemagne, en particulier, son étoile menace celle de Wagner. Nous en trouvons un nouveau témoignage dans ce *Verdi pot-pourri* (U.), enregistré par l'Orchestre Philharmonique et qui nous apporte des fragments caractéristiques du *Trouvère*, de *La Traviata* et de *Rigoletto*.

Théo Mackeben, prenant la baguette de Furtwängler, a demandé à l'Orchestre Philharmonique de Berlin deux exécutions de pages aimables et sans prétention, celle de la *Chanson du Printemps* de Mendelssohn (U.), et celle du *Menuet* de Paderewski (U.).

Dans la même édition, vous trouverez le *Rêve d'Amour* (U.) de Liszt exécuté avec beaucoup de chaleur communicative, et un arrangement ingénieux du fameux *Prélude en ut dièse mineur* de Rachmaninoff (U.), où Schlessinger a enveloppé d'un accompagnement orchestral fort adroit la partie de piano que W. Grosz exécute très intelligemment. A noter l'effet sûr que produira dans la dernière reprise l'utilisation des cloches qui augmente l'impression d'ailleurs puissante de sombre désespoir qui se dégage de cette page dont le succès est loin d'être épuisé.

Dans les disques de diction, il faut signaler l'utilisation depuis si longtemps réclamée des textes de Courteline. Après avoir subi tant de monologues d'une stupidité révoltante et de sketches fabriqués par les interprètes eux-mêmes, il est bon de recourir à des auteurs comiques véritables. Il faut donc féliciter ceux de nos éditeurs qui se lancent dans cette voie et encourager des disques comme ceux qui nous apportent des fragments de *Hortense couche-toi* (Gr.) et de *Au temple* (Gr.). Lucien Brûlé et Émile Roques détaillent ces textes savoureux avec beaucoup d'intelligence.

(Gr.) Gramophone ; (U.) Ultraphone.

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE

SIGNOR BRACOLI, de M. Jacques Deval (d'après le roman de Mme Christie adapté par M. Michael Morton). — Quelqu'un déclarait, à propos des pièces policières : « Dès qu'on connaît le coupable, il n'y a plus de pièce ». Il me sera permis de ne point partager cette opinion, au moins en ce qui concerne *Signor Bracoli*. Le criminel que ce détective italien démasquera *in fine*, vous avez beau savoir d'avance son nom, vous n'en êtes pas moins captivé par la pièce. D'abord, elle est habilement agencée et d'en suivre la trame fil à fil n'est pas un plaisir médiocre. Puis, tous les personnages prêtant au soupçon, nous participons à l'inquiétude des innocents, et l'intérêt que nous prenons aux péripéties va grandissant, en même temps que s'impatiente notre désir de voir le coupable confondu. C'est à se demander s'il ne vaut pas mieux que nous soyons, dès les trois coups du régisseur, doués de l'œil, si averti, qui regardait Caïn.

Enfin *Signor Bracoli* est merveilleusement joué par Lucien Rozenberg. Il est disert, louangeur, déférent, civil, conciliant, tout cela au superlatif ; avec une imperceptible ironie, il a des gestes arrondis — pour ainsi dire fleuris — des courbettes, de vifs redressements, des virevoltes... Bref, il compose un personnage italianissime véritablement étourdissant. Fantoche ridicule au début de la pièce, il n'impose que par une savante gradation sa supériorité, son autorité, et il touche finalement à la grandeur — mais quelques instants seulement, avec un souci très louable de ne pas « appuyer » — quand il revêt l'attitude d'un justicier. Lucien Rozenberg est fort bien secondé par Mmes Alice Field, Barbier-Krauss, Simone Duc, Clairjane et Nooky-May, MM. Champell, Vanderic, Gil-Rolland, René Worms, Numès fils, Henry Dreyfus, Vonelly et Bauvey.

MADEMOISELLE, de M. Jacques Deval, au théâtre Saint-Georges (Reprise). — "Mademoiselle" aide unc jeune fille du monde, dont elle est la gouvernante, à accoucher clandestinement. Honnête, elle ne fait rien d'extra-légal. Avare, elle assume les frais de l'accouchement et va même jusqu'à sacrifier ses dernières économies pour désarmer un maître-chanteur. Pourquoi ? Parce qu'elle veut pour elle ce petit enfant qu'elle juge, trop justement, destiné à être abandonné par sa mère. Si " Mademoiselle " n'a pu elle-même en avoir un, c'est qu'elle a les hommes en horreur (mais j'ai idée que, peut-être, *ils* sont trop verts...) Bref, c'est un type de vieille fille desséchée — que ce mot est donc physiologiquement exact ! — par le célibat, et qui n'a plus rien dans le cœur, hormis une effrénée envie de maternité.

Le sujet, ce me semble, était neuf et M. Jacques Deval l'a traité — on l'a dit avant moi — de main de maître. Mais a-t-on assez marqué ce qu'il y avait de *cruelle* vérité dans le personnage de la jeune fille ?

Le relâchement des disciplines familiales aidant, elles sont trop, celles qui se perpétuèrent en la personne d'un petit être dont elles ne veulent plus, délivrées, entendre parler. Quelques-unes — le Malin est si malin ! — en arrivent à se convaincre qu'elles ont conçu par l'opération du Saint-Esprit. N'empêche qu'elles passèrent par des heures bien angoissantes.

Et ces heures — c'est là que j'en veux venir — constituent l'un des deux plus clairs bénéfices des histoires de garçonnes (l'autre revenant, monnayé, à de soi-disant « littérateurs » des deux sexes).

Pauvres jeunes filles, pauvres dupes d'une « facilité » qui fait si bien l'affaire des hommes et à laquelle vous induit tel ou tel roman sous prétexte de vous émanciper, je ne saurais trop vous conseiller d'aller voir le jeu, comme toujours si intelligent, de Mme Géniat ; celui, désopilant, de Pauley et de Betty Daussmond ; celui, très remarquablement nuancé, de l'exquise René Devillers ; celui enfin de Christian Gérard, d'un savoureux cynisme... Après, vous méditerez !

A L'EMPIRE. — Je ne veux pas clore cet article sans dire tout le bien que je pense de ce music-hall qui vient de faire, rajeuni, sa réouverture. Athlétisme, chansons, animaux savants, bouffonneries de clowns acrobates, etc., l'on sait de quoi se composent les spectacles de l'Empire : il y a un classicisme du music-hall. Mais il est rare que chaque numéro n'apporte pas quelque nouveauté, tant est grande l'ingéniosité inventive des artistes. Celle-ci me laisse, pour ma part, chaque fois stupéfait, et très sympathiquement admiratif.



DE HAUT EN BAS : L. ROZENBERG, A. FIELD, S. DUC, PAR LA ROCHA.

LES MÉDECINS LITTÉRATEURS

PAUL VOIVENEL : *Le Bacille et l'Amour.* — Une magistrale étude ! Elle a d'abord connu la faveur du public toulousain, sous la forme d'une de ces conférences où excelle le docteur Voivenel. Elle garde, sur le papier, le mouvement, la chaleur, toute la vie que pouvait lui donner, dans l'action oratoire, une parole sonore, énergique et persuasive.

Le Bacille et l'Amour n'a qu'un petit nombre de pages, mais qui sont riches de substance condensée. C'est, sur un sujet poignant, un document d'autant de valeur pour la Science que pour l'Histoire de la Littérature. Seul un médecin pouvait le produire avec autorité. Il fallait un écrivain de grande culture pour le concevoir et l'écrire.

Chez les personnages d'Henri Bataille, de François Mauriac, de Julien Green, des Goncourt, de Camille Mauclair, de Michel Corday, etc., le docteur Voivenel distingue ces types de tuberculeux dont il garantit la véracité clinique : le Déficur (dans *le Phalène*), « malade révolté dont le désespoir fulgure d'orgueil », le Sacrifié volontaire (Jean Pelouyere du *Baiser au Lépreux*), et encore le Hargneux, le Mystique et l'Idéaliste passionné, le Sensuel triste et chaste, et enfin le Sexuel. Puis il détermine les motifs physiologiques et les motifs psychologiques de leur sensualité.

Ainsi de grandes créations littéraires sont-elles l'objet d'un double examen critique, pour lequel le savoir scientifique et la profonde connaissance de la Littérature et de l'art d'écrire étaient également nécessaires. Rien de plus curieux, dans ce genre d'ouvrage du docteur Voivenel, que ses notations de clinicien alternant avec des citations — prose ou vers — artistement choisies. Nous voyons là s'exercer et se fondre harmonieusement les deux techniques du Médecin et de l'Homme de lettres, et, en fin de compte, fraterniser l'Art et la Médecine pour une meilleure connaissance de la plus redoutable des maladies qui menacent notre espèce.

AMÉDÉE FAYOL : *La Vie et l'Œuvre d'Orfila.*—Ce n'est pas une vie romancée, c'est l'histoire, scrupuleusement vraie, d'une vie, mais elle est intéressante comme un roman, entendons-nous... comme un roman bien fait. Orfila, disons-le, est au naturel un type accompli de héros de roman, tel que l'auteur à l'imagination la plus hardie n'oserait l'inventer. N'est-il au monde, en effet, que des romans d'amour ? N'y a-t-il pas des romans d'énergie, d'intelligence ? *La Vie et l'Œuvre d'Orfila* retrace, de façon fort attachante, une carrière mue par l'ambition, assurée par un esprit aussi vif que profond et par une volonté de fer.

Mathieu Orfila, c'est certain, fut aidé par la chance. Né dans un milieu aisé, il reçoit une solide instruction classique. On le destine à la profession de marin. Dès son premier voyage, il est pris par les pirates, mais son père ayant naguère obligé l'un d'eux, le jeune navigateur est aussitôt rendu à la liberté. Revenu dans son île natale de Minorque, il y rencontre un savant allemand qui parfait son instruction en lui apprenant les sciences exactes : hasard heureux qui très probablement décide de sa carrière médicale. Ajoutons qu'il est doué d'un beau physique et de ces qualités corporelles qui créent autour d'un individu une sorte de champ magnétique : il possède, par exemple, une splendide voix de ténor qui lui vaut maints succès mondains.

Mais si Orfila, encore étudiant, fait sensation par son savoir, si, une fois diplômé, il devient, à Paris, le meilleur élève, puis le collaborateur et l'ami des chimistes Fourcroy et Vauquelin, s'il est nommé, à 28 ans, membre correspondant de l'Académie des Sciences, s'il acquiert, par ses ouvrages et par son enseignement, une rapide et éclatante célébrité, la chance n'a pas grand'chose à voir dans son ascension. Le secret de celle-ci est avant tout dans l'acharnement au travail d'un homme fort intelligent, certes, mais qui poussa l'énergie, à un certain moment, jusqu'à ne dormir que deux heures par nuit.

Dans la préface que M. Louis Madelin a écrite pour le livre de M. Amédée Fayol, l'éminent académicien, citant un mot de Robert de Flers, rappelle qu'il faut « se donner joliment de peine pour avoir de la chance ». Vérité dont on apprécie mieux la profondeur, lorsqu'on a lu cette *Vie*, écrite au demeurant avec la même souriante élégance qui distingue le héros lui-même, l'heureux Orfila.

LOUIS ESTÈVE : *Le Nudisme, vertige érotico-mystique.* — Sur un sujet qui donne lieu, depuis quelques années, à une curieuse inflation littéraire, le docteur Estève publie une utile mise au point. Son petit livre, fortement documenté, a le visible souci d'être impartial, et cet indispensable scrupule nous paraît bien avoir conduit l'auteur — par des chemins semés de fleurs sensuelles, où il ne semble pas, ma foi, se déplaire — à penser juste et à dire vrai. Il estime que le nudisme est, sous une direction médicale, une excellente pratique d'hygiène *individuelle*, mais que l'élimination de tous vêtements en groupe, âges et sexes réunis, pourrait bien être d'une hygiène sociale suspecte. Il se garde autant de l'anathème que du dithyrambe, mais il avertit les sectateurs fanatiques de la déesse Nature qu'ils sont eux-mêmes des mystiques — et souvent des érotiques qui s'ignorent. En somme, il fait « appel à la *modération* dans le changement des mœurs préconisé par de trop zélés néophytes ». Et cet appel est, à notre avis, la sagesse même.

N. D. L. R. — L'Académie française vient de décerner au docteur J. Giuliani (en littérature Germain Trézel), pour sa pièce *La Tunique de Nessus*, le prix Capuran, prix triennal destiné à récompenser la meilleure œuvre dramatique ou lyrique. Nous sommes particulièrement heureux de voir cette distinction échoir à un médecin qui, non content d'être un écrivain de grand talent, est un excellent animateur. Le docteur Giuliani préside à Lyon la Société des Médecins-littérateurs, qui publie actuellement une « Anthologie des Médecins-Poètes contemporains » et prépare un grand Congrès des Médecins-Littérateurs et Amis des Lettres. Nous exprimons ici au docteur Giuliani nos plus chaleureux compliments.



Photo Germaine Krull

PALAIS DE MARBRE DÉCORATEUR.

CHAUFFAGE ÉLECTRIQUE

DANS les appartements luxueux ou modestes, grands ou petits, dans tous les locaux industriels ou commerciaux, on peut employer le chauffage électrique. Ce mode de chauffage est propre (pas de poussière), pratique (simplicité de manœuvre et de réglage), hygiénique (aucune odeur dégagée).

Les appareils de chauffage électrique, dont les lignes sobres sont parfaitement compatibles avec notre souci d'élégance, séduisent notre esprit moderne.

Du point de vue économique, il restait à rendre accessible à tous l'emploi du chauffage électrique. C'est maintenant chose faite, grâce aux distributeurs d'énergie (entre autres, la C. P. D. E., à Paris) qui ont créé des tarifs spéciaux réduits pour la vente du courant destiné à cet usage.

Pour tous renseignements complémentaires, adressez-vous au secteur électrique qui vous dessert.

Produits Inséva

de l'Institut de Séro et Vaccinothérapie de Garches

Produits	Composition	Indications principales	Présentation	Posologie
INOSEPTA	Antivirus de streptocoques, staphylocoques, b. pyocyaniques, dans un excipient gras.	Acné, furoncles, anthrax, panaris, toutes dermatoses suppurées.	Tube, 1/2 tube.	*Lésions non ouvertes : faire pénétrer par un léger massage. Lésions ouvertes : appliquer sans frotter.*
INOSEPTA OPHTALMIQUE	Antivirus de strepto, staphylo, pyocyanique, pneumocoques de Fraenckel.	Conjonctivites, blépharites, orgelets.	Tube avec embout.	*2 à 3 fois par jour.*
FILTRAT INOSEPTA	Antivirus de strepto, staphylo, pyocyanique.	Infection du conduit auditif.	Boîtes de 10 ampoules de 2 cc.	*Le contenu d'une ampoule dans l'oreille avec une petite mèche.*
INOXYL	Dentifrice à base d'antivirus de strepto, staphylo, diplococcus pharyngis flavus, micrococcus catarrhalis, proteus.	Stomatites, gingivites, pyorrhées, carie.	Tube.	*2 à 3 fois par jour.*
INORHINYL	Antivirus de strepto, staphylo, micrococcus catarrhalis, pneumobacille de Friedlaender, pneumocoque.	Coryza, infections rhino-pharyngées.	Boîtes de 6 ampoules de 3 cc.	*Instiller dans les narines 1 à 2 fois par jour le contenu d'une ampoule.*
INOTÉTANOL	Sérum antitétanique, antivirus strepto-staphylo-pyocyanique, excipient gras.	Prophylaxie du tétanos.	Tube.	*Appliquer, moins de 3 h. après la blessure, laisser le pansement durant 24 h.*
INOSPHACELOL	Antivirus de strepto, staphylo, diplocoque, proteus, pseudo-diphtérique, perfringens.	Ulcérations sphacélées des néoplasmes buccaux et utérins.	Boîtes de 6 ampoules de 10 cc.	*En gargarisme ou en pansement.*

Echantillonnage et vente : 60, rue de Prony, PARIS (17e)

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT — R. C. Seine 2.514

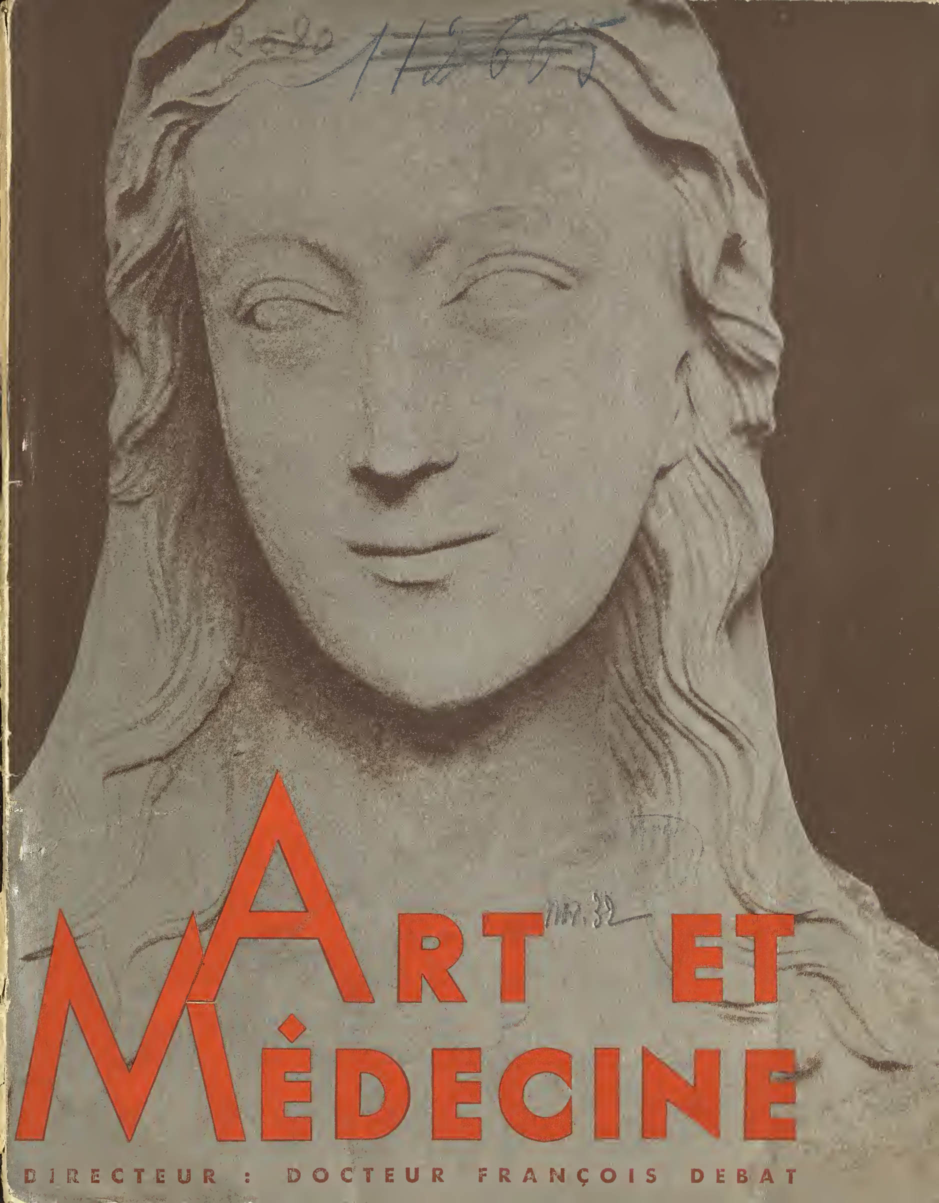
Imprimerie Kapp, 130, rue de Paris, Vanves.

Produits des Laboratoires du Dr Debat

Produits	Composition	Indications principales	Présentation	Posologie
PANCRINOL	Extraits de foie, rate, rein, surrénale.	Anémies, convalescences, surmenage, déficiences organiques, insuffisance hépatique.	*Adultes :* Ampoules de 5 cc. boîtes de 10 et de 30. *Enfants :* Sirop. Ampoules de 2,5 cc. boîtes de 12.	*2 à 4 par jour.* *1 à 4 cuillerées à café.* *1 à 4 ampoules.*
INOGYL	Extrait placentaire total.	Troubles de la puberté, de la menstruation et de la ménopause.	Boîtes de 10 ampoules buvables de 5 cc.	*1 à 3 pendant 20 jours par mois.*
INORÉNOL	Extrait de rein.	Insuffisance rénale, néphrites, albuminurie, azotémie.	Boîtes de 6 ampoules buvables de 10 cc. Boîtes de 10 ampoules injectables de 5 cc.	*1 à 2 ampoules pendant 12 jours.*
INOSPLÉNOL	Extrait de rate.	Dermatoses prurigineuses, paludisme.	Boîtes de 6 ampoules buvables de 10 cc. Boîtes de 10 ampoules injectables de 5 cc.	*1 à 2 ampoules par jour.*
INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Oxyde de Titane, Hydroxyde orthotitanique colloïdal, Oxyde de zinc.	Eczémas, ulcères, prurits, toutes dermatoses non infectées.	Tube, 1/2 tube, quadruple tube.	*En application épaisse sur la partie irritée.*
POUDRE INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Hamamélis, Borate de soude, Silicate de magnésie.	Erythèmes, intertrigo, toilette des bébés.	Boîte poudreuse	*En poudrage direct, ou, dans les dermatoses suintantes, pour recouvrir la pommade.*
SUPPOSITOIRES INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Chlorhydrate d'adrénaline, Stovaïne, Beurre de cacao, Hamamélis.	Hémorroïdes, toutes lésions anales.	Boîtes de 10 suppositoires.	*1 ou 2 suppositoires par jour.*
OVULES INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Hamamélis, Belladone.	Métrites, vaginites, leucorrhées, vulvites.	Boîtes de 6 ovules.	*1 ovule le soir.*
INOXÉMOL	Gynocardate d'éthyle, Glycérides gynocardiques, Soufre, Goudron, Camphre.	Dermatoses kératinisées, eczémas rebelles, psoriasis.	Tube.	*En couches épaisses recouvertes d'un léger pansement.*

LE PANCRINOL




ART ET
MÉDECINE
DIRECTEUR : DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT

ANNALES
DE THÉRAPEUTIQUE BIOLOGIQUE



Éditées par les Laboratoires du docteur F. Debat

15 NOVEMBRE 1932





Monsieur et très honoré Confrère,

En créant notre Revue, ou, plus exactement, si vous le voulez bien, votre Revue, nous avons poursuivi un but : celui de vous être agréables.

Nous avons redoublé d'efforts pendant trois ans pour perfectionner, sans cesse, ce journal et le rendre ainsi de plus en plus digne d'un public aussi éclairé que le public médical.

Au seuil de notre quatrième année, voulez-vous me permettre de vous demander si notre but a été atteint ?

Vous sera-t-il agréable de continuer à recevoir, chaque mois, notre publication ? - Si oui, vous n'aurez qu'à nous retourner la carte ci-jointe.

Si vous aviez des suggestions ou des critiques à nous faire, nous serions heureux de les recevoir.

Nous ne pouvons, naturellement, nous engager à suivre toutes les directives, certaines pouvant être opposées, mais nous nous ferons un devoir de suivre celles qui seront facilement réalisables et susceptibles de rendre notre journal plus attrayant, pour la majorité de ses lecteurs.

Si notre Revue poursuit le but de vous être agréable, notre Laboratoire poursuit celui de vous être utile dans votre pratique quotidienne. - Serais-je indiscret en vous demandant si ce but est lui-même atteint ?

Avez-vous, là encore, des critiques et des suggestions à nous faire, tant en ce qui concerne la composition, la présentation, l'efficacité de nos spécialités, que le fonctionnement de nos divers services et la conception de notre publicité ?

Si ce questionnaire vous paraît importun ou indiscret, je vous prie de vouloir bien m'en excuser. En vous l'adressant, j'ai voulu créer entre nous une communication directe qui nous permette de mieux connaître vos désirs, pour mieux les satisfaire et être ainsi, pour vous, un collaborateur dévoué et même, si vous le voulez bien, un ami.

Je ne veux pas terminer cette longue lettre sans dire au Corps Médical la reconnaissance émue que je lui garde pour les témoignages d'intérêt et de sympathie dont il a bien voulu récompenser nos efforts.

Ces témoignages nous imposent un impérieux devoir, celui de faire mieux encore, pour continuer à en être dignes.

Dr Debat

pour les Enfants

boîte de 12 ampoules buvables de 2.5 cc.

DOSES : 1 à 3 ampoules par jour.



Photo Régis-Lebrun



Le Pancrinol facilite la Croissance

**Il réveille ou accroît l'appétit
et élève rapidement le poids.**

Le Pancrinol combat l'Anémie

**Il multiplie les Globules rouges
et élève le taux d'Hémoglobine.**

Le Pancrinol abrège les Convalescences

**Il est un reconstituant énergique et
améliore notablement l'état général.**

pour les Adultes

boîte de 10 ampoules buvables de 5 cc.
boîte de 30 ampoules buvables de 5 cc.

DOSES : 2 à 4 ampoules par jour

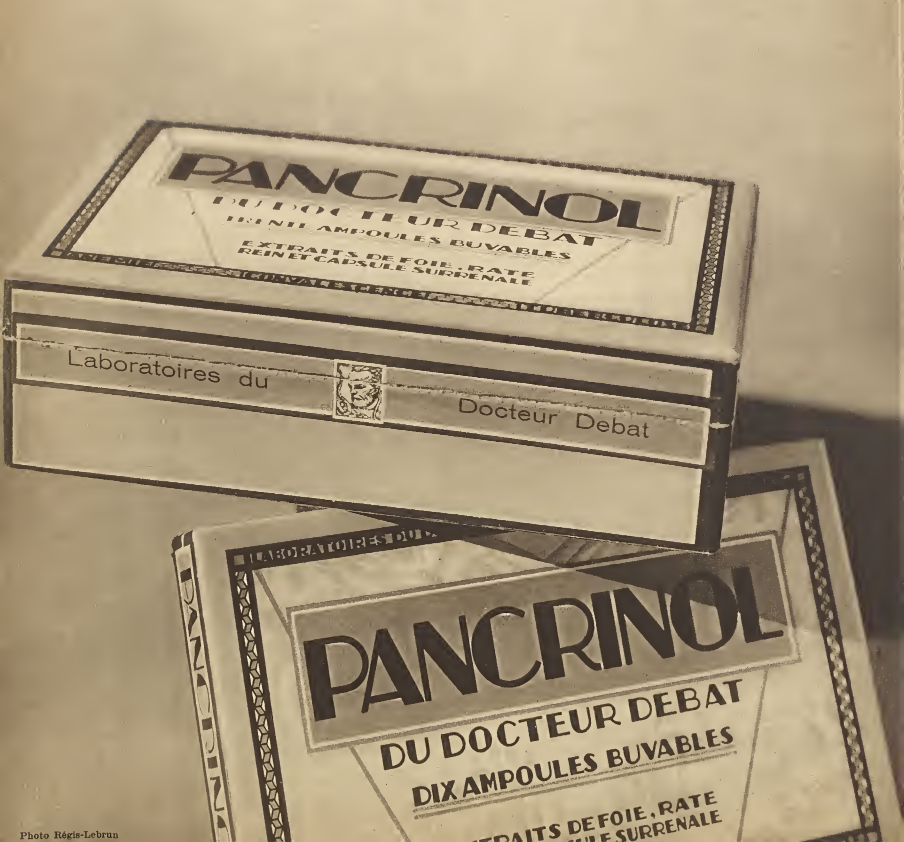


Photo Régis-Lebrun

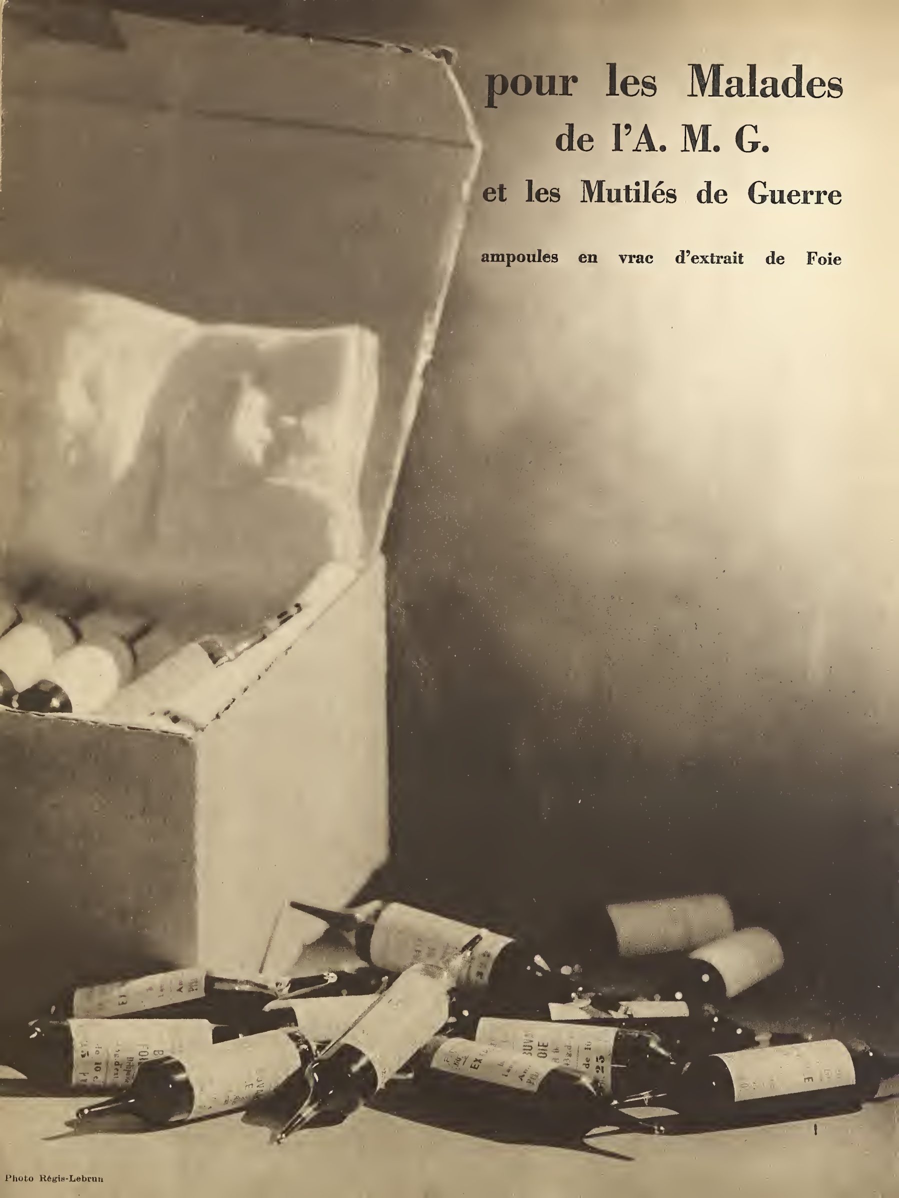


Photo Régis-Lebrun

SOMMAIRE

NOVEMBRE 1932

ART ET MÉDECINE
REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL
DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT
Rédaction-Administration : 60, rue de Prony
PRIX : 8 FRS
ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ÉTRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS



Photo Kertesz.

MAETERLINCK

DANS LA CHAMBRE LA PLUS INTIME DU CHATEAU DE MÉDAN, TROIS OBJETS (SONT-ILS SYMBOLIQUES?) SE DÉTACHENT SUR UN MUR NU: UNE BRANCHE FLEURIE, UN OISEAU DE LÉGENDE, LE PORTRAIT DE L'ENFANT QUI DEVAIT CRÉER UNE FÉERIE PHILOSOPHIQUE.



Photo Kert

L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN MAETERLINCK DANS SON CABINET DE TRAVAIL, AVEC SA CHIENNE MÉLISANDE.

MAURICE MAETERLINCK

PAR ANDRÉ THÉRIVE

C'est le 29 août dernier que Maurice Maeterlinck a accompli sa soixante-dixième année ; les gouvernements de Belgique et de France, qu'on peut bien appeler ses deux patries, ont pris cette date comme un jubilé. L'un l'a fait comte, l'autre grand-officier de la Légion d'honneur. Certains estimeront que la gloire s'accompagne de patience ou d'indifférence envers les sanctions officielles. Mais la renommée de Maeterlinck manque d'un autre fleuron qu'il n'appartient à personne de lui ajouter, en vertu d'un règlement absurde. Si jamais

l'Académie française a perdu une belle occasion de modifier ses statuts, ce fut bien à propos de Maeterlinck. Elle songeait sérieusement à cette réforme après la guerre, quand il s'agit de prouver au monde que la France spirituelle a des frontières plus larges que la France politique... Et puis la routine, l'engourdissement l'emportèrent. Faudrat-il attendre des siècles pour que le souci de notre culture l'emporte sur le respect d'un parchemin de 1635 ?

Cette circonstance est d'autant plus fâcheuse aujourd'hui que M. Maeterlinck pouvait représenter toute une classe menacée de disparaître : j'entends cette bourgeoisie flamande de langue française que le nouveau régime du royaume va automatiquement condamner soit à s'expatrier en terre wallonne, soit à perdre sa langue de civilition. Il ne nous appartient aucunement de juger une querelle qui passionne nos voisins et même les déchire... Mais le fait est là : si la séparation linguistique s'accroît entre les deux Belgique, il n'y aura plus à l'avenir de Maeterlinck, de Verhaeren, de Mockel, d'Elskamp, de Krains, de t'Serstevens : il y aura en Flandre des écrivains de langue flamande. On voit ce que la grande France, celle qui n'annexe personne et admet tout le monde, y perdra.

Si Maeterlinck est septuagénaire, sa célébrité n'a que quarante-deux ans et trois mois, car c'est un article de Mirbeau qui le rendit fameux en août 1890. Si le rôle du grand poète est, comme disait l'autre, de lancer des « guitares » nouvelles, notre auteur l'a merveilleusement rempli, à l'époque de ce symbolisme où l'on a parfois péché contre le goût, contre le bon sens, contre la métrique, mais où on a notablement enrichi l'arsenal lyrique, introduit des mythes, des images, des légendes neuves, un médiévisme wagnérien, une antiquité préraphaélite et (on l'a dit sans méchanceté) ce shakespearisme des poupées de son qui se trouve dans les drames maeterlinckiens. Aujourd'hui où le film allemand a conquis l'estime des délicats, il est incroyable que le cinéma n'ait pas plus souvent essayé de reconstituer leur atmosphère. Il ne me souvient que d'une bande (*Les Vagabonds*, où jouait Fritz Kortner) qui se réclamât de Maeterlinck. Mais les filiations les plus sûres ne sont pas les mieux avouées.

Nul plus que Maurice Maeterlinck ne peut représenter, outre le symbolisme français, toute une époque « fin de siècle » que se partageaient deux influences assez contradictoires : le mysticisme esthétique qui pouvait tourner en religiosité, et le culte de la science. Au point exact de jonction entre les deux disciplines, également sensible aux ordres de la raison positive et aux appels confus de l'intuition et du cœur, l'auteur de *Grand Secret* donnait pâture à tous ses contemporains à la fois. La période de sa vie ou de son œuvre qu'on pourrait appeler occultiste (bien qu'il se défende de mériter une telle épithète) fut aussi celle de son succès universel. Tous les peuples du Nord, de la Norvège à l'Amérique, ont reconnu alors le meilleur interprète de leurs soucis moraux et spirituels : au sein d'une civilisation matérielle où les bornes du connaissable avaient reculé, mais où l'homme ne se sentait plus environné d'infini, bien des gens ne se résignaient pas à cette victoire décevante.

Il fallait un poète pour élargir encore l'horizon, pour rappeler que, comme le dit Hamlet, il y a plus de mystère dans les choses qu'on n'en découvrira jamais, pour peupler d'ombres ce royaume ensoleillé, desséché, où la race des mortels avait trouvé sa conquête et sa prison. Ne craignons pas de le dire : quelque opinion qu'on professe sur la valeur de son information et la puissance de sa pensée, Maeterlinck peut être tenu pour le Lucrèce de ce temps. *La Grande Féerie*, *La Vie de l'Espace*, complétant *Sagesse et Destinée*, ont servi à rompre cet isolement de l'homme dans le monde inhumain. En vulgarisant des données scientifiques, consolantes et désolantes à la fois, en exprimant dans le langage de chacun la synthèse que les spécialistes abandonnent dédaigneusement aux philosophes, aux théologiens ou aux rêveurs, il a réalisé ce paradoxe d'un Fontenelle sensible. Il arrivait à point nommé pour rendre un peu de courage et d'humilité à une époque que les découvertes physiques, chimiques, astronomiques ou biologiques avaient enorgueillie ou déprimée outre mesure.

Chose curieuse, ce génie septentrional (bien qu'il vive à Nice, il n'aime guère les pays du Midi, et ses injustices sur l'Italie sont légendaires) trouvait moyen, en accomplissant cette tâche, de donner l'exemple de l'esprit le plus clair, de la langue la plus châtiée, la plus raisonnable. On a rarement si bien vu que le mode français de penser sert de filtre aux idées, soumettant au cadre rigide des mots et de la syntaxe le flux vague des sentiments et des intuitions. Pas de meilleure prose que la sienne, pas de plus traditionnelle, pas de plus éloignée de la hardiesse barbare ou de l'ostentation. L'Europe germanique et le Nouveau Monde ont reçu la traduction de leurs goûts les plus secrets dans ce langage qui ne semblait pas admettre le vague et le faux, dans l'idiome de Voltaire et de Claude Bernard. Quelle leçon ! et quelle propagande !

Il serait malaisé de dire si la philosophie de Maeterlinck est originale : conçue par un « honnête homme » qui se pique de s'exprimer pour le grand public, elle manque de tous les défauts qui forcent le respect chez les penseurs de premier ordre. Mais elle est profonde, étant profondément vécue. Et ce qui marque le mieux qu'elle n'offre pas un exercice de rhétorique ou une fantaisie de moraliste, c'est le pessimisme où elle incline peu à peu ; or, il n'y a pas de pessimistes menteurs, en dehors des satiriques, qui font métier de bateleurs et qui s'amusent les premiers à médire de la vie ou des êtres vivants.

La destinée de l'homme ou des hommes que croit entrevoir Maeterlinck est en définitive lugubre et si j'ose dire rationalisée, ce qui est bien le pis pour un poète. L'immortalité la plus probable sera peut-être telle que la conçoivent les primitifs pour les fantômes de la *Nekuïa* d'Ulysse ; le bonheur le plus tangible, ce sera l'anéantissement de la conscience individuelle au sein d'une activité de masse. Et la pensée disparaîtra sans doute avec la douleur qui l'engendra. Telles sont du moins les perspectives qu'ouvrent la *Vie des Fourmis* et la *Vie des Termites* ; soit que l'auteur nous appelle avec désespoir à réagir contre cette évolution inhumaine des hommes, soit qu'il nous invite à nous résigner et à reconnaître que, animaux dévoyés, nous redeviendrons des animaux paisibles, accordés à l'obscurité qui les entoure, sans révolte et sans clarté, quoique doués de la science suprême.

Dans l'un et l'autre cas, la conclusion mérite d'être méditée par les modernes. Quant à la postérité, elle commettra assurément les contresens habituels. Elle concevra — qui sait ? — Maeterlinck comme un poète évanescent, lui, ce parfait prosateur, comme un prophète brumeux, un ascète immatériel ce robuste sportif, cet homme d'un siècle pratique, qui a couru le monde, beaucoup vécu, bruyamment aimé, et qui, à minuit, patinait à roulettes dans les couloirs de Saint-Wandrille sans souci des fantômes... comme un tenant de l'esprit germanique, ce Belge qui a aimé la France par-dessus tout, qui nous a même donné des leçons pendant la guerre et après, de méfiance et de patriotisme... Enfin, comme un obsédé de la mort ce philosophe qui n'en a voulu à la vie que parce qu'elle restait impénétrable et cruelle, qu'elle fait trop penser et trop souffrir...

André Thérive



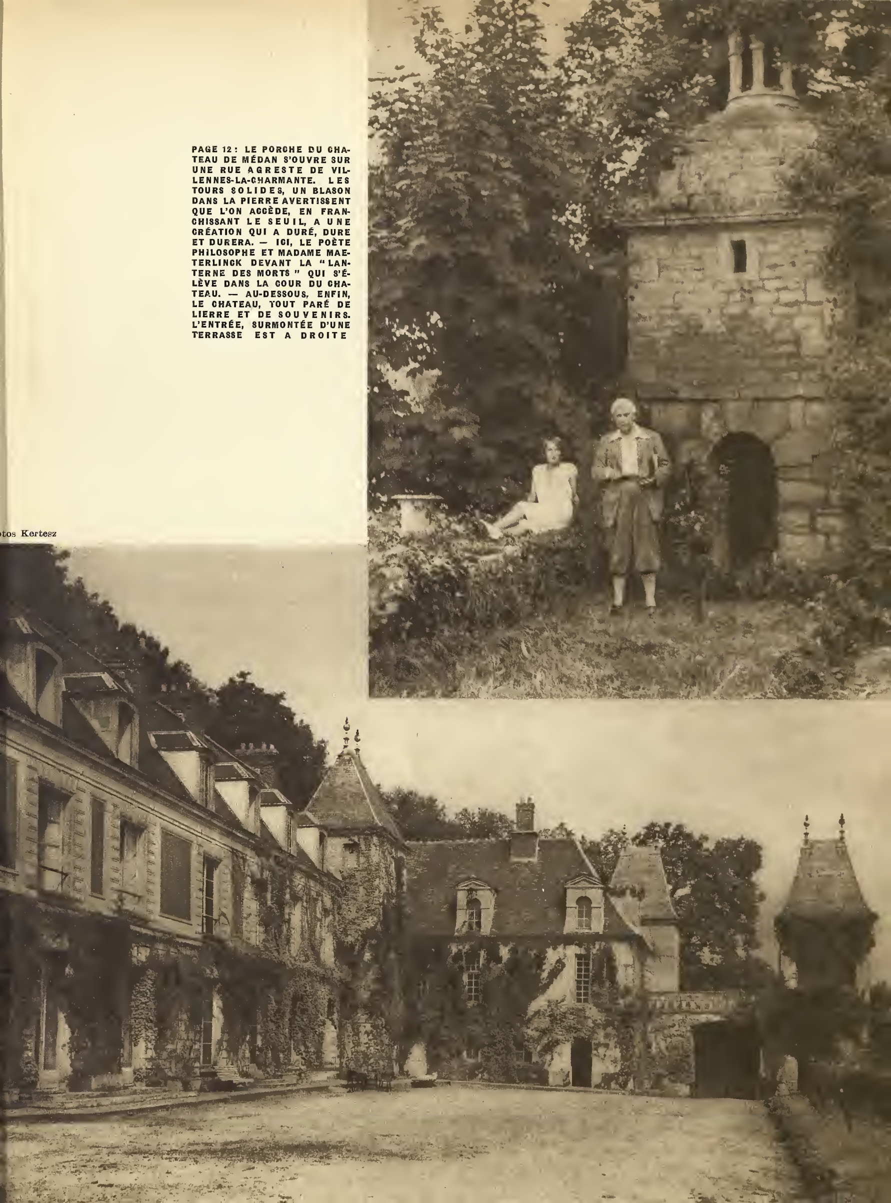
MAETERLINCK, RONSARD, MÉDAN

PAR LE DOCTEUR FERNAND VALLON

MAETERLINCK nous fit ouvrir une salle basse et voûtée. « C'est ici, dit-il, qu'au retour de la chasse, Pierre de Ronsard accrochait son gibier. » Effectivement, les crocs de fer sont toujours au mur. Ils n'ont cessé d'attendre le faisan et le lièvre qu'y suspendait, par le bec ou le jarret, la main fine, soigneusement gantée. Mais, depuis 347 ans, le beau veneur n'est plus par « les Ombres Myrtheux » qu'une ombre légère et il n'y a guère moins d'années que l'a rejoint sa dame, cette Elène de Surgère, bastille de vertu qu'il sut si bien investir.

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle...

« Ronsard, continua Maeterlinck, est le plus touchant et le plus glorieux des hôtes de Médan. Tous les ans il accourait, convié par le maître de ces lieux, dont le jeune humanisme ornait la magistrature. Si le baron d'Holbach mérita le nom de « Maître d'hôtel de la Philosophie », Jean Brinon a été celui de la Poésie. L'Encyclopédie fut la joyeuse commensale du premier, la Pléiade du second. Et Dorat,



PAGE 12 : LE PORCHE DU CHATEAU DE MÉDAN S'OUVRE SUR UNE RUE AGRESTE DE VILLENNES-LA-CHARMANTE. LES TOURS SOLIDES, UN BLASON DANS LA PIERRE AVERTISSENT QUE L'ON ACCÈDE, EN FRANCHISSANT LE SEUIL, A UNE CRÉATION QUI A DURÉ, DURE ET DURERA. — ICI, LE POÈTE PHILOSOPHE ET MADAME MAETERLINCK DEVANT LA "LANTERNE DES MORTS" QUI S'ÉLÈVE DANS LA COUR DU CHATEAU. — AU-DESSOUS, ENFIN, LE CHATEAU, TOUT PARÉ DE LIERRE ET DE SOUVENIRS. L'ENTRÉE, SURMONTÉE D'UNE TERRASSE EST A DROITE

otos Kertesz

Jodelle, Baïf, Rémy Belleau, Olivier de Magny, Tabouret des Accords qui dînèrent quelquefois, grâce à lui, l'ont célébré à l'envi.

« Pierre Belon, le savoureux naturaliste, nous le montre à la tête de la *troppe* folâtre et diserte, qui se répand par la douce campagne de Seine :

« — En l'an 1551, au temps d'esté, plusieurs poètes, s'estant alliés ensemble en faveur de M. J. Brinon, conseiller du roy, près de Poissy, sur la rivière de Seine, l'accompagnaient voir ses muses, Médan et Villaines. Iceluy s'estant mis en devoir de les recevoir humainement, les festoya comme il appartenait. Ores, cheminants par taillis, tendants aux oysillons... cueilloyent diverses herbes sur les montaignes et entre les vallées. Et là, trouvant arguments nouveaux, y firent sonnets, odes et épigrammes, grecs, latins et françoys, en la louange de celuy qui les avoyt conduicts et de ses nymphes. »

« Quelle rosée de jeunesse brille sur ces lignes ! En l'an 1551, il n'y avait pour ces jeunes hommes *temps d'esté*, d'automne ni d'hiver. Ils vivaient le printemps de leur

LA LUMIÈRE DISAIT, AU COURS DE LA MERVEILLEUSE ET TENDRE AVENTURE DE TYLTYL ET DE MYTYL : " JE CROIS QUE CETTE FOIS NOUS TENONS L'OISEAU BLEU... NOUS SOMMES A L'ENTRÉE DES JARDINS ENCHANTÉS OU SE TROUVENT RÉUNIS, SOUS LA GARDE DU DESTIN, TOUTES LES JOIES, TOUS LES BONHEURS DES HOMMES " ET L'ON VOIT DE LA LUMIÈRE AU VISAGE DE MADAME MAETERLINCK.

Photos Kertes





IL SEMBLE QUE LA JEUNE FEMME, APPUYÉE SUR SON BRAS, LASSE ET S'ABANDONNANT, VIENNE D'INTERROMPRE UN JEU. MAIS SÉLYSETTE DISAIT A MÉLÉANDRE : "...C'EST PEUT-ÊTRE SUR L'AME..., C'EST QUELQUE CHOSE QUI PÈSE, ET QUELQUE CHOSE QUI FAIT COMPRENDRE... QUOI?... JE N'EN SAIS RIEN ENCORE, MAIS JE SUIS PLUS HEUREUSE QUE DANS LE TEMPS OU JE NE SENTAIS RIEN PESER SUR MOI...

Renaissance. Dans un renouveau qui paraissait devoir durer toujours, ils s'éveillaient soudain à la nature.

« Ces gentils compagnons, d'ailleurs, n'en doutons pas, sortaient de table et Brinon les avait traités *humainement*. Il connaissait ses gens et savait quc, pour les voir brillants, il fallait les bien nourrir. Écoutez Ronsard...

« *Table n'est qui plus dument*
Ne plus bénigne entretienne
Les gens doctes que la sienne. »

« Mais si grand bruit que fissent ses amis dans la vie de leur hôte, ils nc parvenaient pas à couvrir la voix désabusée qui chuchotait en lui. Des pressentiments le hantaient. Torturant son nom, il en tirait de funestes anagrammes : *Rien bon n'y a. Janus Brino : ruina bonis...*

« Ronsard n'avait pas été sans surprendre cette secrète mélancolie, sœur de la sienne. Elle lui rendait plus cher son Janus Brino. Il s'ingéniait à le distraire et au jardin de son cœur, lui cueillait ses plus beaux vers. Vous savez que la tradition lui attribue un appartement dans l'aile la plus ancienne du château. Voyez-le qui s'y enferme, à la vesprée, après la chasse. Il allonge ses bottes terreuses sous « la table de Ronsard » et puis, penchant son front promis au laurier, pointant sur l'écritoire sa barbiche aiguë, il rime en l'honneur de son ami :

« *Tu montas sur un char que deux lynces farouches*
Trainaient d'un col félon, maschantes en leurs bouches
Un frein escumeux ; leur regard était feu,
Pareil aux yeux de ceux qui, de nuit, ont beu ;
Un manteau tyrien s'écoulait sur tes hanches... »

« Pauvre Bacchus, si dérisoirement mortel ! Son beau manteau n'était plus qu'un trou quand, en 1554, ses amis l'y couchèrent pour le porter en terre. Il n'avait pas trente ans. Sa ruine était à peu près consommée. Car les poètes ont les dents longues. La Pléiade avait dévoré Jean Brinon... Mais elle ne connaissait pas l'ingratitude : elle lui éleva le



Photos Kertesz

plus beau des tombeaux littéraires et chacun, pieusement, y apporta sa pierre.

Longtemps après l'on oira ton nom.
Voilà que sert d'aimer les poètes. »

Ainsi parla Maeterlinck. Je rougis de ne pouvoir vous restituer l'humour délicat et tendre dont il aiguisa ces propos.

Mais je vous vois vous agiter. « Qu'avez-vous donc fait pour être reçu ? » me demandez-vous et votre question a de l'aigreur car Maeterlinck est, aussi, votre héros. Ce que j'ai fait ? Rien de plus que vous. Comme vous, j'avais rôdé autour de la belle porte. Marquée au front d'un blason, flanquée de deux tourelles militaires, elle vous est familière. Comme vous, j'ai imaginé les noires pupilles que faisait à ses meurtrières, rondes comme des yeux, le canon des arquebuses, quand, de Mantes à Paris, Bourgogne et ses bandes tenaient la vallée. C'était en 1418 et Henry Perdrier, changeur et bourgeois de Paris, n'avait pas encore reconstruit l'église ravagée. Les fonts où fut baptisé Charles-Quint n'étaient pas encore l'orgueil sacré de Médan. Une clef de voûte de l'église royale de Saint-Pol, à Paris, se mirait encore dans leurs eaux lustrales. Ronsard n'était pas né, ni tous les seigneurs de Médan... Pernelle Perdrier, fille du changeur, et Jean Brinon, président au Parlement de Rouen, père et mère de notre *Janus Brino*, ni le cardinal de Lorraine, propre frère de ce duc de Guise dont Henri III devait mesurer, avec tant de respect, le cadavre sur ses tapis de Blois. Ni ce charmant Guy de Morogues, dont Tallemant des Réaux écrivait : « Il est fort riche, mais un peu fou et quelquefois jusques à être lié. Il dit d'une maison qu'il a sur un coteau, au bord de la Seine (Médan vers Saint-Germain) : Chose étrange ! Plus on monte à ma maison, plus on a belle vue ! » Ni, de père en fils, ces Gilbert des Voisins dont le premier fut président au Parlement de Paris et le second, avocat du roy au Châtelet, marquis de Villaines, Grosbois, Saint-Priest, Saint-Etienne et autres lieux, devait laisser sa tête à la Terreur, en gage de tant de titres ronflants et d'un civisme incertain. Tous ces seigneurs étaient à naître, mais les Maeterlincks étaient, dès le XIVe siècle, bien avant tous les Perdrier, de glorieuses gens. Un Maeterlinck, bailli de Renain, avait sauvé sa ville de la famine et la famille de ce nom inscrivait sous les trois louchets de ses armes parlantes la devise vaillante : « Quand Dieu voudra ».

Comme moi, vous avez été de la foule docile des admirateurs. Vous avez sonné la cloche de Médan avec l'Anglaise ou l'Américaine en quête de souvenirs, le journaliste en mal de copie, l'opérateur de cinéma qui brandit sa caméra — cette mitrailleuse, l'amoureuse chargée de son cœur, toute l'humaine limaille qui se colle à l'aimant du

génie, tous les moutons qui bêlent au seuil de l'Esprit. Péril immense pour le Seigneur de Médan ! Pourtant, une chambrière suffit à le conjurer. « Monsieur est à Nice », affirme-t-elle par la porte entre-bâillée. « Assurément, il regrettera ! » ajoute-t-elle aussitôt, car au service d'un tel Professeur de Bonheur elle a appris les mots qui consolent. Et c'est une déroute grégaire, à croire que l'humble soubrette fut dans une vie antérieure l'élève de l'admirable Panurge.

Par la suite, vous avez écrit — moi aussi ! Mais, à partir de ce moment, peut-être ai-je été plus heureux que vous. Car on m'a répondu. Le poète m'a même envoyé son dernier livre. Ne me dites pas que l'*Araignée de verre* n'est pas le plus pur de ses chefs-d'œuvre. N'insinuez pas, surtout, que la dédicace a déterminé ma prédilection : je vous taxerais incontinent de jalousie. Ce livre limpide brille dans ma mémoire comme, sous le soleil, le cristallisoir où montent et descendent, tels des ludions, les ingénieux scaphandres de l'Argyronète aquatique. Le tendre lyrisme de Maeterlinck est à la science le plus touchant hommage de la poésie. Avant que les abeilles, les termites et les fourmis ne fussent passés par son cœur, représentez-vous l'Entomologie. C'était la plus sèche vieille dame du monde. L'enchanteur étendit sa baguette. Elle fit peau neuve, soudain, et belle et désirable, enjamba tous les parchemins, dont depuis Pline l'Ancien l'enveloppaient tant de froids compilateurs et de moroses systématiques.

Maeterlinck ne devait pas s'en tenir là. En le plaçant sous le signe de la mesure, son nom flamand n'entend symboliser que l'équilibre et l'harmonie de son être psychique. Car « Le Mesureur » ne nous a jamais mesuré son âme.

Lisez le petit livre qu'il vient de nous accorder encore. Dès les premières lignes vous serez conquis à la passion de *savoir* qui, tant d'heures, approcha des flancs du vase le beau front casqué d'argent et, si longtemps, retint les yeux bleus, bleus comme l'Oiseau qui s'envola d'eux,

PAGE 16, LE THÉATRE AMÉNAGÉ PAR LE MAITRE A L'EXTRÉMITÉ DU GRAND SALON DU CHATEAU. LES TENTURES ET LES RIDEAUX EN SONT TOUT SEMÉS D'OISEAUX BLEUS, SUR FOND GRIS. C'EST UN THÉATRE SANS TOILE DE FOND : IL DONNE ACCÈS, DE PLAIN PIED, DANS UN JARDIN (PAGE 17) OU DES JETS D'EAU, DROITS COMME DE NOBLES PENSERS, CHERCHENT LE SOLEIL PARMI LE FEUILLAGE D'UNE TONNELLE. L'ON AIME A RETROUVER ICI, A LA VUE DES OISEAUX BLEUS, LE SOUVENIR D'UNE FÉERIE QUI RÉVÉLA QUE LA PHILOSOPHIE POUVAIT ÊTRE EXQUISE.



LA SALLE A MANGER ET SES FAUTEUILS DE CUIR AUX ARMES DES MAETERLINCK. — L'AUTEUR DE "PELLEAS ET MELISANDE", D' "INTÉRIEUR", DE "LA MORT DE TINTAGILE", DE TANT D'AUTRES DRAMES POIGNANTS ET PROFONDS, SE PLAIT A DIRE, EN OUVRANT LA PORTE DE CETTE SALLE A MANGER : "VOICI LA PIÈCE LA PLUS IMPORTANTE DE LA MAISON". IL PRÉVIENT AINSI, SANS DOUTE, OU BIEN NARGUE LES FLATTERIES, MAIS IL DÉCLARE AUSSI, AVEC FRANCHISE, ESTIMER A LEUR PRIX LES JOIES PHYSIQUES.

certain jour... Vous vous souvenez ? Ce fut pour l'humanité un jour de fête. Car son trésor spirituel venait de s'enrichir d'une gemme incomparable. Il y avait, désormais, dans l'Armoire aux Rêves, un nouvel élixir, dont aucun jusqu'alors n'avait la couleur, ni la saveur magiques.

Or, voici que, par une fortune constamment ascendante, j'ai vu s'ouvrir devant moi la porte fortifiée. Pour vous qui êtes restés de l'autre côté, j'essaierai d'évoquer sinon la noble maison (ce serait trop long et puis les photos de Kertesz seront bien plus éloquentes que moi), du moins ses hôtes. Lui, d'abord. Nous n'avions pas achevé de dénombrer tous les oiseaux bleus du vestibule, tissés, moulés ou peints, qu'il parut, et nous ne songeâmes pas à nous étonner que ce fût d'une façon un peu surnaturelle. Fraternellement voisin de celui de Ronsard, son cabinet de travail est au premier étage et il descendait pour nous accueillir. Or, un animal étrange l'accompagnait. Une grande chienne lévrière nouait à ses pas sa vivante arabesque. En retardant sa marche, cette héraldique chimère l'entourait d'un apparat qu'il redouta. Il adjura la cantonade : « Appelle donc la chienne ! » — « Mélisande ! Mélisande ! » dit une voix jeune et fine, et ce fut au long de l'escalier de chêne ciré une glissade de griffes dans une cascade de fourrure. Au même moment, la voix entra, côté jardin, et nous fîmes face.

Princesse de légende est un abominable cliché très 1900. Pourtant, je ne trouve pas de meilleurs mots pour définir Mme Maeterlinck. Qu'elle soit indulgente à cette pauvreté d'imagination ! Incarnation de quelque adorable Sélysette, elle appartient, en effet, et de corps et d'âme à la légende maeterlinckienne. Elle en est née, tout armée d'une souple, vive et câline élégance de femme-enfant.

Cependant le poète rejoignait celle qui semble tellement être la créature de son esprit. Quand il nous tendit la main il la dominait de sa haute taille (puisqu'il est la force, ne fallait-il pas qu'elle soit la grâce ?). Ses longs cheveux blancs, coupés droit sur la nuque, le chapeau, le costume de sport, les bas lui donnaient une apparence indéfinissable — médiévale, peut-être... Passé, avenir, à quoi appartient-il, au fait ? Ses yeux, eux-mêmes,

ne sont pas de ce monde, qui dérobent constamment leur songe clair. Ils préfèrent, c'est évident, l'espèce à l'individu, l'humanité à l'homme.

Hors du temps et de l'espace, il plane sur nos pauvres contingences et si son nez le rattache à la terre, ce n'est sans doute que par une courtoise application de son possesseur. De passage ici-bas, il veut être, au moins par un détail, semblable au commun des mortels. Mais ce n'est pas si simple. Car, arrondi du bout, charnu, charnel, ce nez a bien trop d'esprit pour être d'usage courant. Parbleu ! me direz-vous, prompts au diagnostic facile, c'est un nez de gastronome et nous n'en imaginons pas d'autre à Brillat-Savarin.

Tout doux, mes maîtres ! Ce n'est pas que cela. Ce nez est un des plus subtils que je connaisse. C'est un des collaborateurs de cette radieuse intelligence. Il lui a soumis toute une partie du monde sensible. Avec leurs parfums, il lui a livré l'âme errante des eaux, des bois et des fleurs.

Au retour, je méditais sur la gloire exceptionnelle de cet écrivain. Deux peuples, pensais-je, ne cessent de se le disputer. La Belgique tend vers lui des mains adorantes. Les autels qu'elle lui a élevés succombent sous les offrandes.

Quant à nous, nous venons de le faire grand-officier de la Légion d'honneur et, depuis trente ans, en pensant à lui, l'Académie française relit tristement les statuts de Richelieu et ne se console pas de ne pouvoir l'accueillir.

Alors, à point nommé, je me souvins de la parole du simple Guy de Morogues : « Plus on monte à ma maison, plus on a belle vue.»

Il en est, me dis-je alors, de l'œuvre de Maeterlinck comme du domaine de Médan. Plus avant on y pénètre, plus on s'élève et, s'élevant, plus on admire. La découverte d'horizons toujours nouveaux, édéniques, est la récompense de l'ascension.

Et c'est pourquoi l'humanité a tant de gratitude pour le guide magnanime. C'est pourquoi tant de cassolettes fument devant l'idole. Tout cet encens officiel lui est-il agréable ? J'en doute. Les gouvernements font de leur mieux, certes. Mais Maeterlinck est si modeste. Et puis, d'ailleurs, il a le nez si fin !

DOCTEUR FERNAND VALLON.

LE CABINET DE TRAVAIL SITUÉ DANS "L'AILE RONSARD", OU LE GRAND ÉCRIVAIN... N'ÉCRIT PAS. IL PRÉFÈRE LA PIÈCE OU NOUS L'AVONS VU PRÉCÉDEMMENT. MAIS ICI, LA VIEILLE TABLE MASSIVE, LES HAUTS LANDIERS, LES POUTRELLES APPARENTES (L'ON NE CACHAIT PAS, JADIS, LA BEAUTÉ DU BOIS) PERPÉTUENT UN LIEU D'AUTREFOIS, OU MÉDITER EN METTANT SES PAS DANS LES PAS DES GÉNÉRATIONS PASSÉES : DÉMARCHE FAMILIÈRE AU GÉNIE ET QUI EST LA PLUS SURE POUR ALLER DE L'AVANT.

Photos Kertesz



IMAGES

D'UNE

CONQUÊTE

Ces images sont empruntées au " Journal " de l'Exploration de Michel Vieuchange à travers les régions inconnues du Sahara espagnol, jusqu'à la mystérieuse Smara, la ville sacrée des Maures. D'abord déguisé en femme, puis après une première tentative manquée, accompagné de trois guides inquiétants et peu sûrs, tantôt marchant des jours entiers, les pieds sanglants, dans les affreuses vallées caillouteuses de la Hamada, tantôt passant des heures enfermé dans un ballot sur le chameau qui le transporte, à vingt-six ans, ce Français, ce poète de l'action, ramassant toute sa vie dans un suprême don de soi pour l'accomplissement de ce qu'il jugeait le plus difficile, parvient implacablement au but qu'il s'était fixé.

Il pénétra dans Smara le jour de la Toussaint, le 1er novembre 1930.

PRÉSENTÉES PAR ELIE FAURE

L'ATTIRANCE du désert vient de ce désespoir intime qui pousse les grandes âmes à leur propre contemplation. Il est l'image, et pour quelques-unes d'entre elles, la condition de la solitude intérieure. L'énergie effrayante de ce jeune homme, qui choisit comme on fait d'une amante le point le plus mystérieux de la redoutable Afrique pour lui confronter son désir, qui brave seul la fixité de la fournaise, la morsure des nuits glacées, l'horreur des hommes voilés accroupis derrière la dune, l'énigme terrifiante des idiomes impénétrables qui le verrouillent en lui-même, la menace qui rôde dans le regard de ses sordides compagnons, la faim, la soif, la diarrhée où fondent les muscles, l'angoisse de l'inconnu, et qui consent à être aspiré par la mort, fait songer à un Christ de ces temps inouïs où nous avons recréé de nos propres mains tous les éléments de notre éternelle aventure à l'heure même où nos conquêtes matérielles auraient pu nous faire croire que nous touchions aux certitudes de la sagesse, du bien-être et du repos. Il n'est pas surprenant qu'il n'ait plus aperçu que Lui aux dernières heures de sa vie. L'athée qui signe cette page n'a nulle peine à avouer qu'il y a quelque chose de nécessaire en cette conversion qui a retourné en un mois un esprit complètement isolé devant le spectacle le mieux fait pour nous convaincre que les petites passions et les petits intérêts des hommes s'agitent assez misérablement au sein d'une unité impassible, et comme abstraite, où l'amour de ce qui demeure, alors que tout s'écoule et s'efface, reste le seul sentiment capable de désaltérer un cœur. Il a subi la tentation du jardin de Gethsemani, et comme l'Autre il l'a vaincue, parce qu'il a su consentir à regarder le supplice comme la consécration et la récompense de sa volonté d'être lui.

Il a montré que l'action n'était pas du corps, mais de la totalité de l'être, qu'elle pouvait obéir aux impératifs de la solitude et du silence et escalader les régions les plus élevées de l'esprit. Le sentiment de l'indivisibilité absolue de nous-mêmes est la suprême étape de la volonté, que quelques-uns d'entre nous possèdent, d'ordonner leur vie intérieure. Nous ne saurons réellement pardonner leurs péchés aux autres que le jour où nous découvrirons dans les nôtres mêmes l'origine et la condition de l'action purificatrice que nous pouvons exercer en nous et autour de nous.

J'ai été longtemps hanté, et le suis encore, par l'apostrophe illustre de Napoléon à Gœthe, vers le sens de laquelle, il me semble, l'humanité commence à peine à s'orienter, et que la rencontre de deux génies de cette taille pouvait seule faire éclater comme une étincelle dans la nuit des âmes, et dont ces deux hommes eux-mêmes n'ont peut-être pas saisi la véritable grandeur, justement parce que le génie exprime mais n'explique pas : « Vous êtes un homme, Monsieur Gœthe ! »

Jamais peut-être parole humaine ne suscita en moi tant de hauts pressentiments. Le souffle de Dieu s'y perçoit. Entourés tous deux de valets, de soudards, de diplomates, ils se reconnurent au premier regard, respirèrent profondément et s'avancèrent l'un vers l'autre, comme délivrés de leurs chaînes. L'homme assez fort pour verser le sang de ceux qui se plaçaient entre lui et son rêve d'universalité dans l'ordre social, l'homme assez fort pour briser les règles morales communes qui le séparaient de l'organisation impartiale de l'intelligence unanime, sentaient qu'ils poursuivaient dans un accord muet la même œuvre émancipatrice. J'imagine qu'on peut trouver, dans les six dernières semaines de la courte vie de Michel Vieuchange, où l'activité la plus virile et l'esprit le plus désintéressé découvrirent dans la solitude intérieure et le désert l'inépuisable richesse de l'héroïsme humain, la représentation symbolique et la démonstration pratique de l'unité de l'amour.

Elie Faure

MICHEL VIEUCHANGE AVANT LE DÉPART, PUIS, FRAPPÉ A MORT POIGNANT TÉMOIGNAGE DE " L'ÉNERGIE EFFRAYANTE DE CE JEUNE HOMME QUI CHOISIT COMME ON FAIT D'UNE AMANTE LE POINT LE PLUS MYSTÉRIEUX DE LA REDOUTABLE AFRIQUE POUR LUI CONFRONTER SON DÉSIR... ".



Le 4 Novembre, Michel Vieuchange écrivait, à chameau, ce qui suit :

Dans les jours confortables, ce corps fragile qui nous occupe tant — notre richesse — que l'on considère avec humeur, regret, amertume parce qu'il se désagrège : cette dent qui jamais ne se retrouvera, ce cheveu, ces rides, ce bien, cette fortune qui s'épuise chaque jour.

Ici, simple instrument pour l'acte à accomplir. Tu ne comptes plus que comme tel, comme l'argent pour un achat. Et ce qu'on acquiert ne peut se dissiper — mis en coffre pour notre existence mortelle.

C'est de cette impression d'être dans le vrai, l'essentiel, d'amasser les actes, que naît la meilleure joie de la vie, le contentement pour les regards en arrière et en avant. Soi,



L'ADMIRABLE OASIS DE TIGILIT EST SITUÉE AU PIED DU DJEBEL BANI, UN DES DERNIERS CONTREFORTS SUD DE L'ATLAS MAROCAIN ET NON LOIN DE L'OUED DRA. C'EST DE LA QU'APRÈS UNE ATTENTE LONGUE ET PÉNIBLE, CACHÉ PENDANT PLUSIEURS SEMAINES A L'INSU DES HABITANTS DANS UN MISÉRABLE RÉDUIT, POUR AINSI DIRE IMMOBILE AU CŒUR DE L'ACTION, MICHEL VIEUCHANGE VA S'ÉLANCER POUR SA RANDONNÉE HÉROIQUE A TRAVERS LE DÉSERT.

plus comme bulle de savon. Nous voici forts par ceci et cela. Et les déficiences du corps même, associées à l'acte voulu — et comme voulues — et non venues comme des voleuses, nous surprendre, nous atteindre malgré nos précautions, notre argent, notre repos. Ce vieux corps abîmé on peut encore l'aimer.

Mais pour mieux comprendre Michel Vieuchange et le regretter plus profondément encore, il faut remonter un peu le cours de sa vie brève et chercher dans les écrits antérieurs à sa "conquête" les signes d'une souplesse et d'une richesse d'esprit qui s'égalaient chez lui à la grandeur du caractère. Lisons donc, avant les "derniers feuillets" de l'explorateur, ces passages d'un essai sur l'action.

... Quand je lis que Léonard de Vinci, avant d'entreprendre la statue équestre du Sforza, s'applique six ans à étudier l'anatomie du cheval, mon sang bouillonne et j'aime Léonard.

Voilà la preuve d'un égoïsme transcendental. Ainsi, il a fait tenir tout l'intérêt du monde, de la vie, tout son vivre, dans cette entreprise. Vous me direz que pendant ces six ans il avait d'autres sujets d'études. Il est vrai. Mettez-en dix, cela n'importe : les fortifications, les égouts, l'appareil volant...

Voilà où tient l'intérêt du monde pour Léonard. Il en gonfle toute sa vie.

Cela dresse en face des vaines imaginations qui nous tracassent, des contradictions qui embrouillent nos pensées, un chant à la réalité, à l'effort, aux mains, à la matière, un exemple de l'esprit oubliant de se dévorer lui-même pour l'appliquer à l'assaut de la difficulté, des lignes, de la simplification dans le marbre...

Il faut l'opposer au mal d'un Antonin Artaud qui écrivait à Jacques Rivière : « Je souffre d'une effroyable maladie de l'esprit. Ma pensée m'abandonne à tous les degrés. Depuis le fait simple de la pensée jusqu'au fait extérieur de sa matérialisation dans les mots. Mots, formes de phrases, direction intérieure de la pensée, réactions simples de l'esprit, je suis à la poursuite constante de mon être intellectuel. »

Comme ce mal nous excède — dont est atteinte son âme, envahie par cette moisissure, cet effilochement ! Une soif irrésistible d'action me dévore. Et j'aime Léonard pour cette ardeur à la fois simple et grandiose de vouloir s'incorporer les lois du bronze. Et même j'ai peur que l'effort soit voulu, cherché, et que ce mélange d'intellectualité aiguë et de réalisation cache une angoisse.

J'aime encore mieux que Léonard, Costes quand il enlève ses chaussures, avant de décoller, pour mieux sentir ses commandes.

L'OUED DRA, DONT LES BORDS SONT PEUPLÉS DE ROSEAUX, SERT DE FRONTIÈRE AU MAROC MÉRIDIONAL ET LE SÉPARE DU SAHARA ESPAGNOL, DE CE DÉSERT REDOUTABLE, LIEU DE REFUGE DES PILLARDS QUI GUETTENT LA CHUTE DES AVIONS OU VONT AU LOIN TENDRE DES EMBUSCADES AUX CARAVANES. DE LA A SMARA, BUT DE L'AVENTURE, IL Y A DEUX CENT CINQUANTE KILOMÈTRES DE SABLES SANS UNE OASIS.



Photos Vieuchange.

Chez ce Costes il y a une volonté durable.

Je m'attendris de trouver une preuve semblable de passion pour l'acte, ce frémissement prolongé ou bref de celui qui va entreprendre une chose avec amour.

Et surtout je saisis au passage cet exemple d'un équilibre enviable.

Son esprit, il ne le met pas au pinacle ; c'est son serviteur, comme sa main et son pied. Il ne lui sert qu'à avoir de l'attention, à contrôler ce que fait la main et le pied. Et même il est réparti si parfaitement en lui, qu'il n'est pas précisément dans sa tête, mais autant dans son pied, dans sa main, dans son œil.

Voilà ce qui le rend adéquat à sa besogne. Fait pour être d'abord pilote.

A la veille de l'action décisive (il est alors à Mogador) Michel Vieuchange écrit :

... Je me sens à la fois très fort, très sur le bord de l'exécution, très prêt à la ruse...

Je sens mon attitude, mes yeux chargés de désir, de contentement. La chose s'est brusquement rapprochée. L'aventure est là, exécutable. Elle va être tentée. Je vois sa figure, ses contours. Déjà la forme qu'elle aura. Le puzzle se fait ; tous ces petits morceaux qui me fatiguaient l'esprit se joignent, prennent corps. L'inutile tombe, disparaît.

Bien sûr je ne serai pas toujours ainsi. La fatigue. Peut-être aurais-je aussi ma car-



casse comme Turenne. Il n'y a pas de vague sans crête et sans fond. Mais « une fois au fond rappelle-toi la crête ».

... J'oublie tout, la France. Rien ne me manque : actuellement une seule chose me préoccupe, m'engage tout entier : cette aventure. Je suis déjà dedans, ça me fait un bien très réel de sentir comme je suis capable de calme... Il faut d'ailleurs que ce soit ainsi, car comment s'engager dans une affaire pareille avec l'esprit troublé...

Jean (1) est la seule compagnie qui me fera encore du bien.

A Marrakech, les deux frères vont prendre l'auto qui les conduira jusqu'à l'oued Massa. Michel note auparavant ces impressions :

Comme ceux qui crient : enlevez les cales.

Pour un bond qui arrache du grouillement impersonnel et obscur..., vers les silhouettes lumineuses impérissables dans la vie puis dans la mort.

.....

Contention des *moi* dans l'acte volontaire qui les fait changer d'essence.

Telles les molécules d'or de toute une terre de charbon, condensées par le découvreur dans un gramme visible et pur.

Passé le Noun, passé le Dra — étapes pour la modification recherchée — atteinte au premier toucher de la terre sainte de la ville.

CETTE HALLUCINANTE VISION A ÉTÉ SAISIE PAR L'APPAREIL DE MICHEL VIEUCHANGE DU HAUT DE SON CHAMEAU DONT ON DISTINGUE A DROITE L'OMBRE. ACCOMPAGNÉ DE SES TROIS GUIDES, IL TRAVERSE LE DÉSERT DU GAA, AU CŒUR DU RIO DEL ORO. AUCUN EUROPÉEN N'AVAIT FOULÉ CES PISTES. A PART LE FUSIL D'UN DES INDIGÈNES, LA SCÈNE DEVAIT ÊTRE LA MÊME IL Y A MILLE ANS. LE SABLE HOSTILE, MEURTRIER, EST TOUJOURS LA, COMME POUR UNE INTERDICTION ÉTERNELLE.

ET VOICI MAINTENANT LES DERNIERS FEUILLETS...

12 Novembre 1930.

Nous sortons et dans l'obscurité faisons une centaine de mètres. Puis le Mahboul me fait m'asseoir dans les rochers et me quitte me disant que le Reguibat va venir me rejoindre et me conduire à un kilomètre de là près des chameaux.

J'attends près de trois heures dans ces rochers ; peu à peu furieux contre le Mahboul,

(1) "Jean" est le très distingué Docteur Jean Vieuchange, frère de Michel, à qui nous devons la communication de ces extraits que nous publions, d'un beau livre qui va paraître chez Plon, avec une noble préface de M. Paul Claudel.

de ces colères qui m'envahissent, me rongent. C'est trop de jours, d'heures où toujours rien n'arrive, où toujours je suis en suspens.

J'épie les bruits — car les yeux ne peuvent guère servir : seuls, je vois le sable blanc, les montagnes sombres et le ciel vaguement lumineux. Et tantôt c'est le sable qui s'assombrit et tantôt le ciel. Parfois quelques étoiles y naissent, puis s'effacent.

. . . .

Pendant d'interminables parlotes avec mes guides, ils laissent s'éloigner les chameaux et quand on veut les rassembler, un manque. On le cherche plus de deux heures, jusqu'à 1 h. 1/2, en vain.

Quelle façon de travailler ! Peu leur importe de faire soixante kilomètres inutilement, de perdre une journée ! A chaque instant des chameaux s'égarent. Ils n'ont pas encore pris l'habitude de les surveiller utilement. Mais ça aussi, ils l'ont dans le sang.

Cette espèce d'inconscience qui nous sépare de ces gens, plus que je n'aurais cru. Cette prééminence du présent, absolue, folle... C'est folie que de tout vouloir jeter dans la journée, dans la seconde. Quand j'écris, quand je parle, quand j'agis, certes, je ne réserve rien,

L'ÉTONNANTE SILHOUETTE DE SMARA, REINE DÉLAISSÉE DU DÉSERT. LES BRIGANDS, PILLARDS ET MARCHANDS D'ESCLAVES QUI S'Y RÉFUGIENT NE L'HABITENT QUE QUELQUES MOIS DANS L'ANNÉE. LA PURETÉ ÉTRANGE DE SON STYLE ARCHITECTURAL TRANSPORTE L'ESPRIT EN PLEIN MOYEN-AGE AFRICAIN. L'ASPECT ASIATIQUE DE CERTAINS DE SES PROFILS EST FRAPPANT. AU-DESSOUS, VUE GÉNÉRALE DE LA GRANDE KASBAH DE SMARA-LA-MYSTÉRIEUSE (LA MENAÇANTE AUSSI).





je voudrais me vider tout entier : mais dans ces vouloirs absolus subsiste un enchaînement, un dessin, une forme qui organise volontairement. Effort, idée qui a un début, un centre, une fin, un avenir, un présent, un passé. Ils ont, eux, le présent informe, fragmenté. Il ne sort point l'œuvre de cela, seulement des gestes, des faits souvent qui s'opposent, se fracassent à quelques instants d'intervalle.

Le temps a été sombre et lourd. Le Chibani, Lhassen, sont de l'autre côté de la vallée qui font du pain. J'entends les pierres plates jetées dans un feu de broussailles qui éclatent. Il a plu quelques gouttes d'eau. Le temps toujours couvert fraîchit. Le Mahboul monté à mi-flanc de la montagne afin de voir plus loin dans la vallée et en même temps surveiller les allées et venues des deux méharis, redescend pour boire son thé.

Jeudi 13 Novembre.
(Halte de 9 heures) 10 heures.

Ce qui domine hier, aujourd'hui, c'est une entérite formidable qui me met à bout.

A 5 h. 1/2 du soir, hier, dans la vallée sans presque de jour, l'Aït Chogout qui s'avance à pas précipités. Nous partons à sa rencontre. Raconte que le chameau n'est pas retrouvé — seulement bagages renversés. Et ses traces, voudrais-je dire ? Il précède le Reguibat et Ali de peu. En effet, ceux-ci arrivent avec les seuls effets du Chibani.

Marche jusqu'à 8 heures. Trop noire la nuit. Halte. Thé dans la nuit. Nous sommes sept. Ils se sentent forts. Jamais je n'avais tant vu le sang noir de l'Aït Chogout à la lueur des flammes.

Départ à minuit. Temps couvert ou même pluie fine que perce à peine la faible lune. Mais le cheminement des vallées n'est pas mauvais.

Près du matin, nous faisons une nouvelle halte de une heure et demie. Ce sont à présent de vastes mouvements de terrain. Mais partout sécheresse, touffes grillées, pas de buissons.

A la halte, puisons eau dans citerne, la première rencontrée depuis Tigilit. Chibani se couchant pendant la marche, çà et là, a perdu notre trace. L'Aït Chogout tire un coup de mousqueton. Peu après, l'égaré rejoint.

A 9 heures, halte. Vallée s'ouvre face à djebel noir, flancs abrupts, important. Temps se lève. Photo. Selles et selles liquides.

. . . .

VOICI UN AUTRE EXEMPLE DE CE STYLE AUX ÉLÉMENTS SI COMPLEXES, DEVANT LEQUEL ON PENSE A LA FOIS A L'ART DE L'ISLAM, A L'ÉGYPTE ET A LA CHINE. C'EST LA TOUR RONDE QUI SE DRESSE AU CENTRE DE LA PETITE KASBAH. PLASTIQUE DU MOYEN-AGE OCCIDENTAL, RYTHMES EXTRÊME-ORIENTAUX ? SMARA FUT CONSTRUITE PAR L'ORDRE DE MA EL AININ, " LE SULTAN DU SUD". CES DOCUMENTS UNIQUES OFFRENT LES PLUS BEAUX EXEMPLES DU STYLE BERBÈRE ET MAURITANIEN.

Ici s'interrompt le récit de voyage de Michel Vieuchange. La terrible dysenterie qui le tue ne lui permet plus d'écrire. Mais il continue jusqu'au bout à regarder, à observer, à prendre des mesures jusqu'au moment où l'effort héroïque qu'il fournit depuis deux mois enfin brisé trouve dans la mort son accomplissement. Michel Vieuchange atteint à travers les pires difficultés la zone française. Il rejoint son frère, le docteur Jean Vieuchange, à Tiznit. De là, transporté en avion à l'infirmerie-ambulance d'Agadir, il passe plusieurs jours en entretiens avec son frère Jean. Il lui révèle ses ultimes découvertes intérieures et la foi retrouvée au terme de sa "conquête".

Il succombait le 30 novembre 1930.

MICHEL VIEUCHANGE DEVANT LA VILLE DE SON RÊVE — ATTEINTE POUR QUELQUES HEURES ET DONT LES IMAGES ONT ÉTÉ CONQUISES AU PRIX DE SA VIE. PAR LA PERSPECTIVE, L'EXPLORATEUR PARAIT, ÉTRANGEMENT, PLUS GRAND QUE SON BUT. MAIS LES ACTES HÉROIQUES ONT SOUVENT D'INATTENDUS PROLONGEMENTS. COMMENT NE PAS ASSOCIER LE SOUVENIR DE VIEUCHANGE A CELUI DE CAILLÉ QUI VOULUT, AVEC LA MÊME FAROUCHE ÉNERGIE, "VOIR" TOMBOUCTOU !...

SOUVENIRS DE L'HOTEL DE VILLE

AU TEMPS OU J'ÉTAIS CONSPUÉ

En évoquant cet épisode de ma vie municipale, je ne cède pas au désir immodeste de me poser en martyr rétrospectif. Je n'ai conservé aucune amertume de la petite et inoffensive manifestation à laquelle se sont livrés, dans les couloirs de l'Hôtel de Ville, des étudiants en médecine mal informés, dans l'après-midi du samedi 19 novembre 1892. L'émoi ne fut pas de longue durée et le monôme, qui s'était dirigé de l'Assistance publique au Conseil municipal, aux cris de « Conspuez Strauss ! Conspuez ! » n'avait rien de belliqueux.

Le fait qui avait suscité mon impopularité passagère dans la jeunesse des hôpitaux a été connu, à l'époque, sous le nom d'incident Salmon ; il peut être ainsi rappelé dans ses éléments essentiels. Le 14 novembre 1892, la Ve Commission du Conseil municipal, que je présidais, visitait les services de l'hôpital Saint-Antoine ; en parcourant une salle où étaient en traitement des malades des voies respiratoires et des tuberculeux, nous fûmes surpris de rencontrer un groupe de jeunes gens, le chapeau sur la tête, dont l'un fumait sa cigarette. Des observations leur furent adressées par le directeur. Cette intervention n'ayant produit aucun effet, je me vis dans la nécessité d'objurguer ces jeunes gens pour la double incorrection commise dans une salle de malades. Peine perdue. Le directeur de l'Assistance publique, l'excellent Dr Peyron, informé de l'incident, eut la main un peu lourde et menaça l'interne Salmon d'une révocation, qui, d'ailleurs, ne pouvait être prononcée qu'après comparution et défense devant la Commission de Discipline du Conseil de Surveillance de l'Assistance publique. La peine disciplinaire ne tarda pas à être commuée en peine de suspension, d'ailleurs levée sur mes instances ; le jeune interne vint me voir et m'exprima ses regrets. L'incident était heureusement clos.

Mais on n'avait pas manqué de me représenter dans la presse à laquelle déplaisaient mes opinions, comme un nouveau Gessler, comme un Louis XIV au petit pied. Tout cela n'était pas méchant et l'oubli ne tarda pas à se faire sur l'incident Salmon, pour lequel le Conseil municipal, dans son immense majorité, m'avait témoigné ses sympathies confiantes.

Au cours de ma communication au Conseil municipal, à la séance du 21 novembre 1892, j'avais fait justice d'une légende qui me considérait comme candidat à la Direction de l'Assistance publique de Paris. Ce bruit courait depuis l'époque où deux des membres les plus influents du Conseil de Surveillance de l'Assistance publique, avec lesquels j'étais lié, le très actif et très bienfaisant Dr Dubrisay, et Charles Risler, maire du VIIe arrondissement et beau-frère de Jules Ferry, avaient tenté d'obtenir mon adhésion à des démarches auprès du Président du Conseil, Jules Ferry, et de mon ami Waldeck-Rousseau, Ministre de l'Intérieur, lors de la succession ouverte par le départ de Charles Quentin.

La petite manifestation, occasionnée par l'incident Salmon, avait été, sinon provoquée, tout au moins encouragée par un chef de service, agissant de très bonne foi sans doute. C'était l'époque où, fort de l'appui de médecins, de chirurgiens, d'accoucheurs des hôpitaux de grande valeur, — je ne citerai que les noms du Dr Lucas-Championnière, du Dr Pierre Budin, du Dr Variot, du Dr Henri Huebard — j'avais proposé au Conseil municipal de Paris d'organiser, avec des subventions de la Ville, l'enseignement de la

PAR PAUL STRAUSS

médecine dans les hôpitaux. Cette modeste proposition apparut comme préjudiciable à la Faculté de Médecine ; celle-ci riposta par l'organe vénéré du professeur Potain, à côté duquel j'avais le grand honneur de siéger au Conseil de Surveillance, par une contre-proposition de réorganisation libérale du stage hospitalier, à l'effet d'intéresser un certain nombre de médecins des hôpitaux à la propédeutique. La Société médicale des Hôpitaux, impressionnée par la présence des illustrations de la science médicale, repoussa les présents d'Artaxercès. Les objections reposaient surtout sur la crainte que la future Faculté municipale — alors que le projet se bornait à fortifier l'enseignement pratique hospitalier, de tout temps professé bénévolement avec un admirable désintéressement par le corps médical des Hôpitaux — ne permît au Conseil municipal d'appeler à une chaire l'un de ses membres, Cattiaux, officier de santé, qui fut plus tard l'un des adversaires violents de Pasteur.

Pour donner suite à mon projet, accueilli et soutenu par une élite médicale, exempte de toute arrière-pensée d'hostilité à l'égard de la Faculté de Médecine, uniquement désireux de mieux utiliser, avec plus de méthode et de ressources, l'incomparable outillage hospitalier de Paris, le Conseil municipal, après avoir approuvé ma proposition le 19 octobre 1891, vota un très modeste crédit de cinquante mille francs au lieu de cent mille précédemment proposés. J'étais alors rapporteur du budget de l'Assistance publique et rapporteur général du budget de la Ville de Paris. L'occasion était favorable pour réaliser un projet d'organisation de l'enseignement pratique hospitalier, sans la moindre atteinte aux attributions légitimes et au prestige sans égal de la Faculté de Médecine.

Au commencement de l'année 1892, l'éminent doyen, Paul Brouardel — avec lequel j'avais fait dans mon extrême jeunesse de la politique dans le VIe arrondissement, et avec lequel j'étais en relations d'amitié — m'aborda, en se frottant les mains : « Je vous ai roulé », dit-il en riant. — Je ne manquai pas de l'interroger, et il m'exposa que, sur son intervention pressante auprès de notre ami commun Léon Bourgeois, Ministre de l'Instruction publique, la délibération du Conseil municipal, accordant une subvention à l'enseignement médical des hôpitaux, avait été annulée.

Une tentative municipale, qui n'avait pourtant rien de subversif, avait échoué. J'eus beau, le 15 juin 1892, me plaindre à la tribune du Conseil municipal de cette décision gouvernementale contestable, les débats se poursuivirent uniquement sur l'organisation du stage hospitalier et sur la création de circonscriptions hospitalières. Le malentendu ne se dissipa pas et des espoirs hospitaliers furent déçus.

Plus tard, le Conseil municipal préféra créer des chaires à la Faculté de Médecine et sa générosité ne pouvait qu'être applaudie, surtout par ceux qui, comme moi, sont également dévoués au corps médical des hôpitaux et à la Faculté de Médecine de Paris.

Il ne m'appartient pas de conclure, étant juge et partie, sur le point de savoir si nous avions tort ou raison en 1890 et en 1892, mais j'ai le droit d'établir un lien de connexité entre un infructueux essai d'une Ecole pratique des Hôpitaux et la manifestation consécutive à l'incident Salmon, au cours de laquelle j'ai été conspué avec autant de bonne humeur que d'injustice.

PAUL STRAUSS.



LES VACANCES FINIES, LES ENFANTS ONT REPRIS LE CHEMIN DE L'ÉCOLE. BIEN LOIN EST L'ÉTÉ PROCHAIN. ILS ONT DIT ADIEU, LES PLUS FAVORISÉS, AUX PLAGES ÉCLATANTES ET AUX MONTAGNES ÉGAYÉES DE SOURCES, PARFUMÉES D'ODEURS SAUVAGES, LES PLUS HUMBLES AUX JARDINS PUBLICS, TOUS A LA LIBERTÉ. COMME LEURS OMBRES SONT MINCES ET MÉLANCOLIQUES, ET QUE DE TENDRESSE VIGILANTE IL FAUT A CES PLANTES FRAGILES !...

SURMENAGE ET MALMENAGE SCOLAIRE

PAR LE PROFESSEUR P. LEREBOULLET

C'EST une question bien souvent débattue que celle du surmenage chez l'enfant ; et, dans ces dernières années, de nombreuses enquêtes lui ont été consacrées, une commission ministérielle a été nommée, des rapports ont été faits, quelques mesures ont été prises... et pourtant le mal subsiste. Quand vient l'époque des vacances, nombreux sont les enfants dont la fatigue physique, les troubles nerveux, souvent aussi l'échec aux examens font accuser le surmenage scolaire de multiples méfaits. Il en sera ainsi longtemps encore et les quelques lignes qu'on m'a demandées pour cette revue auront sans doute le même sort que les enquêtes auxquelles je faisais allusion. *Verba et voces !* Aussi me bornerai-je à rappeler quelques vérités trop souvent méconnues.

La réalité même du *surmenage scolaire* a été discutée et, de fait, voici longtemps que Charcot a mis en relief ce fait que « le surmenage se produit seulement par des efforts de volonté ». Si un enfant est inerte, passif, s'il ne veut pas travailler, il ne travaille pas. On ne surmène pas un enfant, car, dès que son cerveau commence à se fatiguer, il cesse d'écouter, *a fortiori* de retenir, et l'*inattention* intervient aussitôt comme moyen de défense contre le surmenage. L'enfant qui commence à se fatiguer cérébralement, ou qui ne veut pas travailler, ferme le guichet à la manière de l'employé qui a assez de répondre aux questions des clients. Toutefois, à cette règle, vérifiée depuis Charcot par bien des observateurs, il est de fréquentes exceptions, lorsque intervient la volonté d'apprendre de l'enfant et que joue l'émulation. Il y a, même dès l'âge de 8 à 9 ans, des enfants assez nombreux, qui, ardents au travail, intelligents, veulent connaître et réussir. Chez ceux-là, facilement le surmenage cérébral peut se manifester et le nervosisme en résulter. A mesure que l'enfant grandit, s'il ne sait, ou si on ne sait autour de lui discipliner son effort et régler son travail, il est exposé au surmenage.

Même si on discute ce terme de surmenagc, il faut reconnaître, avec mon collègue le professeur Nobécourt, que le *malmenage scolaire* intervient fréquemment et que, chez nombre d'enfants, le travail intellectuel prend la place des heures qui pourraient et devraient être consacrées au développement physique ; de ce fait, la santé se ressent. *Mens sana in corpore sano.* Combicn de fois, sous prétexte de développer l'esprit, ne néglige-t-on pas d'abord l'essor physique de l'enfant ! Combien fréquemment oublie-t-on que la croissance et la nutrition de l'enfant, à l'âge scolaire surtout, peuvent absorber ses forces et réduire sa capacité d'attention et de travail ! Il suffit de voir ce qui se passe dans les classes de nos jours pour comprendre à quel point on est loin de l'idéal, qui doit être d'assurer l'harmonieux développement du corps et de l'esprit.

Les programmes multiples et surchargés, du fait du développement général des connaissances, le souci de

chaque maître de faire retenir à l'élève ce qu'il croit au minimum indispensable, la nécessité de sanctionner par des examens l'assiduité et le travail de l'élève, ont créé — au moins pour les enfants qui ne restent pas passifs — de multiples causes de fatigue et de surmenage. Pour les autres, c'est du temps inutilement pris sur celui qu'ils pouvaient consacrer à se développer physiquement par une vie de plein air sagement réglée et combinée à un travail réduit mais effectif.

Moins surcharger les études serait donc la première mesure et la vraie solution. Ce n'est pas malheureusement la tendance actuelle et ce n'est pas le développement de l'école unique, avec les classes d'ores et déjà trop remplies, qui facilitera une telle transformation ; il est donc à craindre que le malmenage scolaire soit, longtemps encore, à l'origine du mal. Comme l'a dit excellemment, il y a quelques années, M. P. Legendre, les méthodes pédagogiques ne devraient jamais perdre de vue *les besoins physiologiques* généraux de l'enfant : besoins de *mouvement* (assuré quotidiennement par une quantité suffisante d'exercices physiques appropriés), d'*aération* (ces exercices devant être faits au grand air, à une heure favorable et les classes devant être régulièrement ventilées) et d'*alimentation* variée, réparatrice, (malheureusement la nourriture est actuellement trop souvent inadaptée), de *repos* suffisant après les repas et surtout celui du soir (jamais un écolier ne devrait travailler après dîner !) Combien souvent voit-on dans tous les milieux, et surtout dans les classes secondaires, méconnaître ces besoins primordiaux !

Il serait pourtant possible d'arriver à un résultat si, plus souvent, maîtres et parents se rappelaient la règle, formulée jadis par M. Appell, que le but de l'enseignement secondaire est d'*apprendre* à *apprendre*. Même dans l'enseignement primaire, l'œuvre du maître est beaucoup plus une œuvre de formation qu'une œuvre d'instruction. On donne à l'enfant des connaissances dont on pèse l'utilité future, comme si elles devaient être définitivement retenues. On formule ainsi un programme encyclopédique qui ne ferait qu'encombrer le cerveau de l'enfant si, fort heureusement, il n'était en grande partie vite oublié. On s'éloigne des humanités, sous prétexte qu'elles ne serviront pas plus tard, oubliant leur supériorité certaine dans la formation. Combien, parmi nous, ont retenu vraiment ce qu'ils ont appris à l'école ! Ce qu'il faut demander à l'enseignement des premières années, c'est de former un cerveau beaucoup plus que de le meubler. Or, il semble bien que, dans l'évolution actuelle, trop souvent le programme de mémoire s'enfle au détriment du programme de formation. Si pourtant ceux qui ont charge de l'éducation nationale pouvaient simplifier les programmes en les envisageant sous cet angle de la formation, en diminuant ce qui ne vise que la mémoire (qu'il faut sans doute développer, mais qui n'est pas tout), si une place plus large était faite à l'éducation physique aux heures propices (par la réforme des classes d'après-midi), combien seraient moindres les risques de malmenage et de surmenage scolaire !

Pour aboutir dans cette question si souvent débattue, des réformes hâtives et partielles (telles que la réduction ou l'aménagement trop limité des heures d'enseignement) sont inopérantes. Bien des voix se sont fait entendre dans les commissions officielles et en dehors de celles-ci. Elles n'ont pas abouti parce que, sur les causes du malmenage scolaire et sur ses remèdes, l'accord n'est pas fait entre éducateurs et médecins. Au moment où les règles de l'éducation de nos enfants sont l'objet d'une vaste réorganisation, il est à souhaiter que l'entente se fasse sur quelques principes clairs et simples, susceptibles d'être compris et approuvés de tous, desquels découlent les réponses pratiques permettant de mieux réaliser l'essor physique et intellectuel de la jeunesse. La disparition du malmenage entraînera celle du surmenage.

Photos Kertesz.



Le Cyclisme

PAR LE DOCTEUR HENRY AURENCHE



Studio Intran



FAUCHEUX BAT MICHARD DANS UNE COURSE DE VITESSE AU PARC DES PRINCES. CES SYMPATHIQUES COUREURS NE SAURAIENT OUBLIER QU'UN PRIX RÉCOMPENSERA L'EFFORT LE PLUS EFFICACE, MAIS ILS SONT PROFONDÉMENT SENSIBLES A LA DÉSINTÉRESSÉE " IVRESSE DE S'AFFRANCHIR DE L'INERTIE PESANTE ET D'ÉPROUVER L'ÉMOUVANTE SENSATION DE LA VITESSE, DE LUTTER COUDE A COUDE SUR LA PISTE EN INTÉGRANT TOUT SON ÊTRE DANS UNE VOLONTÉ DE VAINCRE ". — ET, CI-CONTRE, BLANCHONNET AU VÉLODROME BUFFALO.

Je dois au « vélo » les plus saines et les meilleures joies de ma jeunesse. Au lointain de mes souvenirs, je me vois, aux environs de 1890, juché en équilibre combien instable sur un vénérable bicycle de Michaux, les jambes ballantes, car je n'aurais pu atteindre les pédales, dévalant, dans un magnifique bruit de ferraille et au grand effroi des commères, les rues en pente de ma petite ville : Privas-en-Vivarais. Sous l'impulsion de *g cos. a.*, le véhicule prenait une vitesse impressionnante, qui faisait se cabrer les mulets sur la route ; puis, dans un virage audacieux, ma monture rétive m'expédiait proprement « dans lcs décors »... C'était le bon temps.

Plus tard, lycéen au cœur ingénu, jc me vois collectionnant les coupures de l'*Auto-Vélo*, relatant les grandes épreuves sportives qui passionnaient les élèves : le duel à mort de Linton-Rivierre, sur Bordeaux-Paris, les triomphes de Constant Huret à la Galerie des Machines.

Et puis, je pris mon vol. Un beau matin du printemps de 1896, sur un vélo tout neuf, que m'avait valu mon baccalauréat, j'ouvris les ailes au mistral qui soufflait cn chantant sur le Rhône ; et, par les belles routes de Provence, givrées de poussière et toutes bruissantes du chant des cigales, « je descendis en Avignon ».

Dès lors, ce fut fini. D'avoir contemplé les lumineux paysages, suivi dans le ciel mon rêve qui volait d'horizon en horizon, découvert le charme des petites cités que j'apercevais au détour de la route et qui me souriaient



Studio Intran

AU COURS DE L'ÉTAPE CANNESNICE DU TOUR DE FRANCE, CAMUSSO ET BENOIT-FAURE PASSENT LE COL DE BRAUS. — CI-CONTRE, ARCHAMBAULT ET PESENTI VIENNENT DE FRANCHIR LE POINT CULMINANT DU COL D'AUBISQUE. APRÈS L'EFFORT DE LA MONTÉE, QUI MIT A UNE RUDE ÉPREUVE LES MUSCLES, LES POUMONS, LE CŒUR ET SURTOUT L'ÉNERGIE DE CES VAILLANTS, C'EST LE PÉRIL DE LA DESCENTE : IL FAUT ALLER VITE GAGNER DU TEMPS, A LA FAVEUR DE LA FORTE PENTE, MAIS GARDER DANS LES LACETS UN INÉBRANLABLE SANG-FROID.

au passage, d'avoir, surtout, abordé la ville des Papes à l'heure où le soleil, penchant derrière les Garrigues, verse des coulées d'or sur les remparts et les tours du château de Clément VI, il m'est resté un grain de folie dans la cervelle et, ma vie entière, j'ai rêvé de ciel bleu, de lointaines villes blanches, et du rire sonore des belles filles qui dansent la farandole sur les arches mutilées du pont Saint-Bénézet.

J'ai travaillé, certes, et ce goût des aventures ne m'a pas fait oublier les livres. Mais, étudiant en médecine dans la bonne ville de Lyon, où François Rabelais professait en 1535, je me retrouvais chaque soir au Vélodrome du Parc de la Tête d'Or avec mon condisciple Lagarde, qui est devenu le grave docteur Clair, et mon compatriote Emile Friol dont une plaque, sur le seuil de sa maison natale, dit au passant : « Champion de France, trois fois champion du monde, mort au champ d'honneur ».

Quelle ivresse de s'affranchir de l'inertie pesante, et d'éprouver l'émouvante sensation de la vitesse, de lutter coude à coude sur la piste en intégrant tout son être dans une volonté de vaincre ! Sans compter que, souvent, ma modeste bourse d'étudiant recevait de substantielles apostumes, conquises à toutes pédales dans les cités environnantes. Je m'engageais sous un pseudonyme, bien entendu. Mon Dieu, qu'auraient dit mes parents s'ils avaient appris que leur enfant bien-aimé courait « sur les vélocipèdes, avec des acrobates et des pire-encore » !

Avant l'internat, je fis à bicyclette le tour de la France, comme mon grand-père, compagnon du devoir, le fit à pied en 1840. Ce fut un mois de pures délices. Il ne m'y arriva aucune aventure. Sauf qu'un jour, à La Rochelle, n'ayant plus d'argent et n'ayant pas encore reçu le mandat sauveur de mon frère, je couchai à la belle étoile, sur la plage, étendu sous les tamaris des bains Richelieu. C'était le 6 août. Le soir n'était qu'une douceur. Les yeux mi-clos, j'entendais la puissante respiration de la mer voisine. Le ciel palpitant d'étoiles était zébré par l'essaim fulgurant des Perséides. Ce fut la plus belle nuit de ma vie.

Depuis, je suis devenu raisonnable. J'ai suivi ma carrière. J'ai, à peu près, cessé de pratiquer les sports athlétiques, mais le cyclisme est resté ma grande passion, et je lui ai voué une tendresse qui ne finira qu'avec mes jours.

■

Le cyclisme, à notre époque, est le plus populaire et le plus vivant de tous les sports. C'est un bienfait social, a dit son « précurseur » Pierre Giffard. Cet homme, par la voie puissante du *Petit Journal*, convia le monde, en 1890, au tournoi héroïque de Paris-Brest et retour. Il stupéfia la France entière et lui montra les possibilités infinies du cyclisme sur la route. Grâce à lui, les hommes vinrent en foule à la bicyclette, qui est devenue « la petite reine ».

Elle a d'ailleurs, depuis cette époque, bien évolué, la monture d'acier. Ce n'est pas en vain que les dirigeants des puissantes usines qui ont nom Peugeot, Clément, Gladiator, Acatène, Automoto, Alcyon, lui consacrèrent les études de leurs ingénieurs. Aujourd'hui, le vélo est devenu un moyen de transport agréable et sûr à la portée de toutes les bourses, de toutes les énergies, de tous les âges. C'est là ce qui fait son succès universel.

Mais cette progression continue a pour but la compétition sportive qui, seule, attire l'attention des masses, aussi bien que des élites et qui, par les courses et les records, entretient dans le monde entier une puissante émulation.

Le cyclisme, en France, est le mieux organisé et le plus probe de tous les sports. C'est presque une religion, car il a son grand pontife : Léon Breton, président de l'Union Vélocipédique de France, qui régit avec sagesse et fermeté trente mille sociétaires. L'U. V. F., comme on la nomme, groupe une élite de sportifs éclairés dans son comité. Elle possède un représentant, un consul dans la moindre bourgade. Aucune course, amateurs ou professionnels, n'échappe à son contrôle. Ses décisions sont respectées. Grâce à elle pas de compérage, pas de déloyauté en course, pas d'amateurisme « marron », la plaie de tant de sports à notre époque. Son organisation a servi de modèle à tous les pays voisins qui ont fondé des associations sur le plan de la nôtre. Ses dirigeants président les congrès internationaux, les compétitions olympiques. Le cyclisme français contribue pour une part à la notoriété de notre pays dans le monde.

Toute religion a son prophète. Le cyclisme a Henri Desgrange, directeur du grand quotidien *L'Auto*.

L'Auto, c'est tout dire. Fondé aux temps héroïques, en 1899, par deux hommes de cœur et de volonté, Victor Goddet et Henri Desgrange, ce journal a conquis la première place dans le monde sportif. Son tirage, en août dernier, dépassait 800.000 exemplaires. Combien d'organes de grande information souhaiteraient pareil succès ?

La plupart de nos grandes cités possèdent des vélodromes. Paris s'enorgueillit de l'étonnante verrière du Vélodrome d'Hiver, dont les balcons étagés, surplombant l'anneau de bois de teck, peuvent recevoir vingt mille spectateurs, et du Stade Vélodrome du Parc des Princes, enserrant sa piste de tribunes colossales, qui peuvent donner place à quarante mille êtres humains.

Le bon géant, Robert Desmaret, au sourire malin, dirige avec autorité et souplesse ces établissements où chaque dimanche l'âme du Paris populaire vibre aux exploits des athlètes hardis qui roulent à quatre vingts kilomètres à l'heure, dans le tonnerre des motos.

Là, jadis, j'ai vu courir ces hommes extraordinaires qui s'appelaient Zimmermann, Major Taylor, Ludovic Morin, Bourillon et Jacquelin, l'idole de Paris. J'ai applaudi aux triomphes de mon ami Emile Friol sur les grands champions de son époque : Hourlier, tombé comme lui au champ d'honneur, et Gabriel Poulain qui fournit la plus étonnante carrière athlétique que j'aie pu connaître. J'assiste maintenant aux exploits des jeunes : Michard, Grassin, Paillard, qui vient de remporter à Rome le championnat du monde. Un peu de mélancolie m'accompagne dans la loge du « service médical », car souvent à mes côtés je crois voir s'asseoir les ombres légères de ces champions qui furent des hommes vaillants et pleins de force et qui maintenant ne sont plus. Mais les plus belles épreuves cyclistes se courent sur route. Qui ne connaît Bordeaux-Paris, Paris-Roubaix, Paris-Brest (qui n'a lieu que tous les dix ans), Paris-Tours, dont les journaux les plus graves, comme *Le Temps*, ou les plus férus de politique, ne dédaignent pas de donner des comptes rendus détaillés. Et puis, surtout, il y a le Tour de France ; l'épreuve monstre passionne chaque année, durant un mois, des millions de cyclistes et emplit de ses moindres péripéties « la belle page » de tous les journaux de France et de Navarre. Elle mobilise les plus célèbres reporters d'informations, une usine ambulante de mécaniciens, une équipe spéciale de télégraphistes, l'équipe dite « présidentielle ».

Au soir de chacune de ses vingt-quatre étapes, elle suspend, pour ainsi dire, la vie du pays dans l'attente d'un résultat.

Cette course prodigieuse est l'œuvre d'Henri Desgrange qui depuis vingt-cinq années l'organise, la dirige et la commente. Elle a suscité des épreuves pareilles en

Italie, en Allemagne, en Espagne, en Belgique. C'est un événement.

J'allais oublier les « Six jours ». Evidemment je vous concède que, pour un vrai cycliste, c'est un spectacle de décadence qui, n'a, avec le sport, que des rapports très éloignés. Mais cependant les six jours, ou mieux, les six nuits de Paris, c'est une des grandes manifestations de la vie parisienne. Sous l'immense voûte du Vél d'Hiv', inondée de la projection des *sunlights*, emplie nuit et jour comme une cloche bourdonnante, retentissent les cris passionnés de vingt mille êtres humains. Les personnalités politiques, les plus hautes figures de l'élégance et de la mode parisienne sont heureuses de s'y rendre et de s'y montrer. C'est Byzance à l'hippodrome. Soit. Mais, pour moi, voyageur mélancolique, qui me suis plu maintes fois à rêver dans les ruines de l'*At Meïdan* de Stamboul, lorsque je m'imaginais les émouvantes courses de quadriges, où les « bleus » et les « verts » roulaient dans un galop furieux sous la tempête des clameurs populaires, je ne pouvais m'empêcher, fermant les yeux au pied de l'obélisque de Constantin, de voir passer dans mon rêve le frénétique tourbillon des « six jours ». Et l'hippodrome de Byzance est un des grands souvenirs de l'humanité.

■

Cependant, le cyclisme ne consiste pas exclusivement en épreuves sportives. Son utilité serait bien mince en ce cas et j'aurais tort d'emboucher pour lui la trompette du lyrisme. Les courses, les records, les dithyrambes des publications sportives forment, pour ainsi dire, la couverture du livre immense dont toutes les pages sont remplies des bienfaits de « la petite reine ». Ces bienfaits sont innombrables et puissants. Je ne veux pas parler ici de la révolution qu'il a apportée à la vie des campagnes, mais je n'oublie pas que c'est à des médecins que, moi-même, médecin, je m'adresse.

En trouverais-je un seul pour méconnaître les résultats heureux dus à la pratique raisonnable du cyclisme : développement physique, énergie morale ? Montaigne, qui rêvait un équilibre harmonieux de l'individu et qui fut un grand sportif jusqu'à l'âge où son bassinet devint une carrière de sable, aurait aimé cet exercice si naturel qui donne une satisfaction immédiate et ennoblit et enrichit le corps et l'esprit. Jean-Jacques, le rêveur chimérique, après avoir connu, par les ailes du pneumatique, l'ivresse de la communion avec la nature dans le silence des campagnes, aurait accompagné son cher Emile sur les routes de la Savoie pour lui donner, en s'arrêtant à l'ombre d'un chêne, les conseils de sa généreuse intelligence.

Pour moi, du jour où j'ai couru seul, sur les routes de France, loin des soins attendris de mes parents, j'ai connu l'orgueil de ma jeune force et le prix de ma liberté. Quelques expériences un peu cuisantes m'ont aussi donné le sentiment de la mesure et m'ont conseillé la prudence. D'avoir cheminé des heures sous la pluie ou de m'être heurté au mur mobile du vent, j'ai apprécié la tiédeur du foyer familial. Si, dans la vie, j'ai de mon mieux marché droit, c'est parce que j'avais appris, sur le vélo de mes quinze ans, qu'il faut être fort pour aller vite et prudent pour aller sans dommage ; que c'est en consacrant toutes ses forces à atteindre un but que l'on y peut parvenir ; et aussi, qu'il est vain de s'enorgueillir d'une victoire, car, le lendemain, plus fort que vous peut vous ravir la palme.

Ecole de prudence et de volonté, voilà ce qu'est le cyclisme ; et c'est pour cela que, le jour de ses quinze ans, j'ai donné un vélo à mon fils.

Docteur Henry Aurenche.



LEDUCQ ENTRE PAU ET LUCHON, PENDANT LE TOUR DE FRANCE. UNE BELLE IMAGE D'ATHLÉTISME ! L'HOMME, TOUS SES MUSCLES JOUANT SOUPLEMENT, HARMONIEUSEMENT, FAIT CORPS AVEC LE LÉGER INSTRUMENT.

Studio Intran.

CHEZ WLERICK



PÉTERELLE m'avait dit : « Puisque tu n'aimes ni M. Barrias, ni M. Puech, et que tu médis couramment des sculpteurs, je n'aurai de repos que je ne t'en aie fait connaître un selon ton gré, un *vrai*, ajouta-t-il — et il pesait sur l'adjectif. — « Certainement », avais-je répondu, car je suis poli, mais comme je suis méfiant aussi (il y a, de par le monde, tant de « boueux », si peu de sculpteurs), je souhaitais sournoisement que le bon peintre n'ait pas de mémoire.

Il en avait et ne fut pas vingt-quatre heures sans me le prouver. Dès le lendemain, en effet, il frétait une vieille Citroën et nous voilà traversant Paris.

Après avoir brûlé la rue de Lappe, qui, déserte à cette heure matinale, ronflait, derrière ses volets clos, en rêvant peut-être des fusils-mitrailleurs d'Al Capone, notre cavalerie mécanique attaquait le dernier tronçon de la rue de la Roquette. Au seuil de celle de la Croix-Faubin, perdues dans le pavé banal, quatre pierres blanches évoquaient l'échafaud d'une prison fameuse, et, là-bas, la lourde porte du cimetière devait au recul une noblesse inattendue. Pourtant j'étais de bien mauvaise humeur. « Ton grand homme, bougonnais-je, serait-il, déjà, au Père-Lachaise ? » Péterelle souriait dans son coin et ne disait mot. Nous vînmes tout de même à bout de l'avenue Gambetta. Une mairie, un square et, familières malgré leurs noms lointains, les rues de la Chine et du Japon annoncèrent notre vieux Tenon, dont le mur défila. La barrière approchait à vue d'œil. « J'aurais dû le prévoir, m'écriai-je, de plus en plus hargneux. Le sculpteur inconnu habite la province ! » Mais Péterelle heurtait le carreau. Un coup de volant tardif nous jeta dans une rue basse, comblée de ciel et merveilleusement déserte. Parmi toutes ses portes, ce fut la plus rustique et la plus verte que choisit le taxi-surprise. J'y lus : « Wlérick » et respirai.

Il parut ; il parla. Le soleil de Mont-de-Marsan dorait encore son fin accent. Il s'excusait d'avoir modèle. Mais la séance touchait à sa fin. « Vous m'attendrez là, disait-il, le temps que la dame se rhabille et je suis à vous. » Et il ouvrait la porte du grand atelier. Péterelle eût bien voulu m'y suivre, sans doute, mais il était aux mains des petites Wlérick. Dans la cour-jardin elles l'attelaient à leur petit chariot et comme il adore les enfants et qu'elles étaient également jolies, ces petites filles de six ans qu'appariait le tendre miracle de leur gémellité, il plongeait des bras dociles dans les nœuds coulants. Il piaffa aussitôt et rua parmi les rires de cristal et, comme moi, vous auriez cru voir briller sur la crinière grise de ce dada de l'Evangile la propre auréole de François d'Assise. Car, il n'y a guère que des saints ou de purs artistes pour savoir, malgré la vie et les années, garder dans les fraîches arcanes de leur vie intérieure, de telles âmes de gosses. Je fus donc seul et m'en félicitai, car pour essayer de saisir l'esprit épars dans tant de pierre et de bronze, il faut pouvoir se recueillir et s'accorder. Ma méthode, je vous le confie, est de m'adresser d'abord aux murs. Il y a toujours quelque chose d'accroché. Je me fais les yeux sur la peinture de l'atelier. Elle est pour moi comme ces tableaux d'essai qu'on voit chez l'opticien. Et puis, elle ne me sert pas seulement à accommoder : elle est pleine d'enseignements : « Dis-moi qui tu fréquentes... » Je n'aurais garde de négliger un proverbe si avisé.

Or, Wlérick a de bonnes fréquentations. Péterelle, d'abord, et pendant que je l'entends hennir dans la cour,

PAR LE DOCTEUR FERNAND VALLON

j'écoute, une fois de plus, chuchoter au mur son humble génie. Je reconnais sous sa couleur éclatante et sourde la douce méditation de ses formes closes. Splendide, comme tous ses dessins, l'un d'eux me redit la foi confuse, si touchante du bon artiste. C'est une notation pour une de ces processions qu'il aime tant à peindre. Un étrange évêque passe. Sous l'aiguillon de sa ferveur, il court. Sa lourde mitre vacille. Il galoche de tous les gros souliers dont l'a chaussé l'innocence de Péterelle. Ce prélat hâtif a je ne sais quoi d'héroïque et de gueux qui me ravit et parmi les blancs très purs l'encre de Chine chante, en mineur, avec une puissance d'orgue.

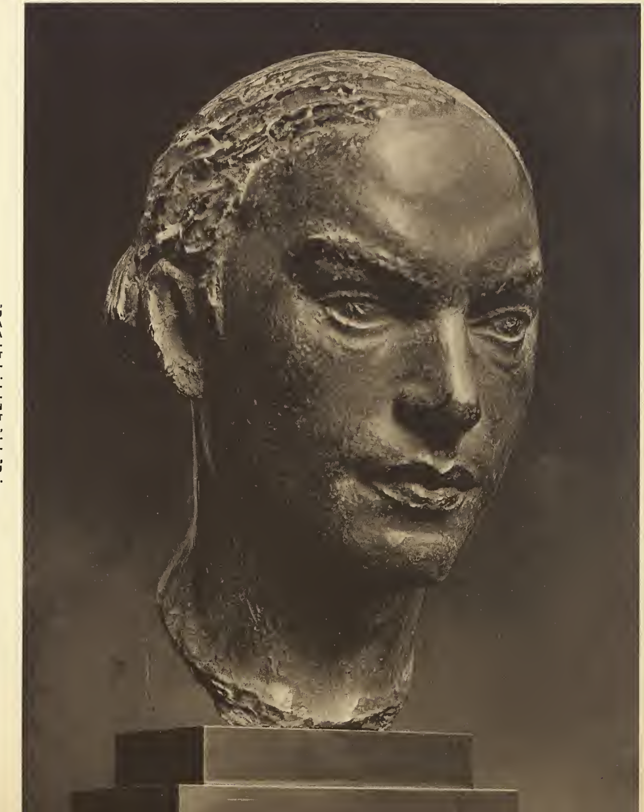
Et puis il y a là des Dufresnes, une certaine aquarelle surtout, à qui Wlérick a fait les honneurs du chevalet. Le sujet ? me demandez-vous, incorrigibles morphologistes, mes frères. Pour vous répondre, je vais y regarder. Je m'approche donc et je distingue un cuirassier central, debout dans un pantalon garance et des basanes



FIGURES CLOSES QUI MÉDITENT, LE SILENCE ANIMÉ DE LA FLEUR ET SA DOUCEUR ET SON PARFUM. ET SUR SA CHAIR DE VELOURS LA DIVINE LUMIÈRE QUI GLISSE. LA PLÉNITUDE DES FRUITS MURS PARMI LES GRAPPES LOURDES DE L'ODORANTE CHEVELURE. UNE POÉTIQUE D'UNE INGÉNUITÉ TRÈS SAVANTE, UN ARCHAISME SUBTIL DE PRIMITIF ITALIEN ÉGARÉ DANS LA RENAISSANCE. VOILA POUR CETTE VIERGE SAGE. QUANT A CE TORSE, IL EST BEAU. NE PEUT-ON DÉPLORER NÉANMOINS SA PRÉSENTATION FRAGMENTAIRE QUI PRÉTEND A L'ANTIQUE?

noires, une femme couchée — nue (bien entendu) — et puis que sais-je ? C'est l'impertinence habituelle, la pirouette du clown, le claquement de doigts, en castagnettes, deux ou trois notes de guitare, dans un sourire. Ce n'est qu'un prétexte. Mais c'est exquis, d'une très rare harmonie de couleurs, d'une délicieuse arabesque, d'un esprit et d'une distinction incomparables. Nulle main ne peut poser de plus suaves accords sur le clavier des couleurs.

Maintenant je suis prêt à subir le choc de la pierre et du bronze. Je regarde longuement, avidement. Je fais tourner, je diminue le jour ou le fais friser, je cherche, j'admire déjà et je songe : « Le moderne est environné de périls. Tous les Sourires de Reims, toutes les calmes madones florentines, tous les dramatiques Donatellos, et tous les Rodins et tous les Maillols et tous les Despiaux le sollicitent. Toutes, ces filles-fleurs l'appellent en tendant les bras. Malheur à lui, s'il leur cède. Elles en font un esclave. Et qu'il est difficile, par contre, de ne pas se souvenir de tous, les maîtres du passé et du présent et, parmi eux, surtout si l'on a de la sensibilité, de Despiau ! Quand on a vu ce pollen d'âme qu'il répand comme une poudre sur le visage de ses femmes divines, quand on a surpris le mystère de ce frémissement sensuel et pourtant si pur, qui court sur leur bronze argenté, comment résister ? Comment ne pas vouloir



TELLE EST, VUE PAR WLÉRICK, LA TÊTE, TRÈS SATANIQUE, DU GENTIL ORFÈVRE LACROIX. SA FIXITÉ UN PEU CRUELLE, ET LA PASSION CONTENUE QU'ON DEVINE CHEZ LE MODÈLE SONT DIGNES DE LA MATIÈRE : LACROIX APPELAIT LE BRONZE. POUR CHANTER L'AMI PÉTERELLE, WLÉRICK A PLUS DE TENDRESSE. IL A SURPRIS LE BON PEINTRE QUAND, VIEUX CHAT MAIGRE, GRIFFANT, GRATTANT, ADOLPHE MARTYRISE SES TOILES DANS SON ATELIER NOCTURNE. ALORS SON FRONT SE CRISPE, SON ŒIL A LE REGARD AIGU QUE LUI A FAIT LE SCULPTEUR.

être, à son tour, le dieu qui dispcnse une vie si précieuse ?»

Comme tant d'autres, Wlérick a succombé jadis à la tentation. Malgré sa vigueur originelle, il s'est laissé enfermer dans le cercle enchanté jusqu'au jour où, d'un bond, il s'est évadé. Depuis lors il oublie les formules magiques. Libre enfin et seul, il s'approche de la vie. Pour attacher aussi fortement la tête de cette femme assise, que je vois de dos, pour célébrer le cou puissant, le repos de ces lourdes épaules qui tombent avec tant d'ampleur, la plénitude de ces reins, pour asseoir cette croupe qui pèse au tabouret, il est *lui*, rien que lui, désormais. Et il obtient chez qui le voit ce qui est la récompense de la vérité et le critère du talent : l'émotion.

Son métier, joint à ces inspirations plastiques qui font le vrai sculpteur, lui permet de belles audaces. Il peut délier les volumes sans les affaiblir.

Je n'en veux pour preuve que certaine de ses charmantes femmes de bronze. En souvenir du siècle de Boucher et de Falconet, il a voulu qu'elle soupesât un de ses beaux seins. Le porte à faux ingénieux l'allège et la suspend sans diminuer sa vigueur et son aplomb.

A qui sait comprendre ainsi la chair et cueillir ainsi la vie dans le brouillard d'une haleine, sur les lèvres de Péterelle, de l'orfèvre Lacroix ou de cette émouvante Mme Wlérick dont le masque condense toutes les tendresses et les ferveurs de la femme, s'applique vraiment le titre de sculpteur, si jalousement disputé.

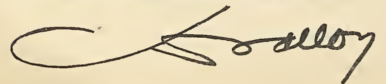
J'en étais là de ces méditations un peu solennelles, en vérité, quand la porte s'ouvrit. Avec un flot de soleil elle éclusa Wlérick, Péterelle et les petites filles. Ce fut une inondation. « Voyons, mes mignonnes, il faut laisser M. Péterelle ! Vous le fatiguez », disait Wlérick. Il avait dételé le peintre, d'autorité. Lui, le cheval supposé, s'ébrouait en riant. Il s'épongeait le front et je le regardais, stupéfait que le fameux mouchoir à raies roses que je connaissais si bien pût servir à d'autres usages qu'à essuyer les tableaux.

Par l'atelier de moulage, Wlérick nous fit entrer dans celui de pose. Le modèle n'était plus là, mais son sosie de glaise avait conservé toute la saveur et tout le parfum de la vivante, ses flancs profonds, ses seins dardés et le geste souple de ses bras blancs. Comme, cn silence, nous tournions autour de cette frémissante évocation : « Voulez-vous, dit Wlérick, voir des dessins ? »

Et ce fut — sanguine ou Conté — de beaux dessins de sculpteur, gras, lumineux et pleins, qui savent garder, autant que la glaise, l'hallucinant souvenir des corps.

Wlérick partage avec Despiau l'honneur d'être né dans les Landes. Il ne lui a pas suffi d'aimer son pays. Il a voulu le chanter et je ne sais rien de plus charmant que ces dessins à l'encre dont son pinceau délicat fait des aquarelles blondes. Il évoque cette terre toute grésillante de chalcur et crissante de cigales, la pureté de ses profils, le jet de ses fûts, l'échevèlement des pins, le toit déclive, très japonais, de la cabane basse. Elle attend, porte close, la visite du résinier dont, sous le béret basque, l'œil vif brille comme celui de Despiau. Avec un sentiment très pur de la nature, et une poétique ingénue, il y a unc science intuitive des valeurs qui affirme l'artiste et annonce le peintre.

Mais Wlérick se contente d'être un beau sculpteur.



COMME MAILLOL ET DESPIAU, WLÉRICK AIME LA SIMPLICITÉ. IL CRAINT LE CHARLATANISME, LE FRACAS DE SES BONIMENTS ET SA CAISSE ET SON CASQUE. A L'ENCONTRE DE BOURDELLE, IL ABHORRE LA LITTÉRATURE. IL NE PERMET A SES STATUES QU'UNE VIE INTIME, ET C'EN EST ASSEZ POUR QUE LEUR MÉTAL AIT LA TIÉDEUR ET LA SOUPLESSE DE LA CHAIR. TOUTES LES LÈVRES SONT HERMÉTIQUEMENT CLOSES. ON " N'ENTEND QUE LE SILENCE ". LES GESTES SONT A LEUR DÉBUT. ET, TOUT AISES DE COLLABORER NOUS LES ACHEVONS, EN PENSÉE.



G. L. Manuel

R. ALLENDY

PAR O. BÉLIARD

Le docteur René Allendy est, en Médecine, un hérétique. Ne croyez pas que je prenne ce mot dans un sens péjoratif. Pour moi, l'hérétique est tout uniment celui qui refuse d'admettre et au besoin combat une doctrine officielle. Ne me mettez pas non plus en difficulté en supposant que mon admiration pour Allendy comporte une adhésion à l'héresie et que je vais prêcher ici l'évangile homœopathique. Je n'ai dans les mains qu'un crayon de portraitiste et c'est un homme, un écrivain que je vois, très remarquable en sa personne et fortement caractérisé même par son attitude ; car une orthodoxie confère au plus grand nombre la licence de ne pas penser, tandis qu'on n'embrasse pas ordinairement une cause persécutée sans de la force d'âme et de l'activité d'esprit. D'ailleurs, en ce qui concerne les doctrines, je m'en tiens au mot de Pilate, inventeur méconnu du doute scientifique : « Qu'est-ce que la vérité ? » La vérité médicale surtout... puisque l'imposture elle-même fait des cures. Toutes les conceptions ont leurs succès, pourvu, quand on a adopté un principe, qu'on mette de la logique dans les applications.

L'œuvre écrite d'Allendy ne permet pas qu'on sépare l'écrivain du médecin dissident qu'il est devenu pour avoir, étant externe à Lariboisière, perdu la foi dans les thérapeutiques officielles. C'est parce qu'il eut l'impression que l'art de guérir était relégué à l'arrière-plan de l'enseignement et qu'en outre, le médicament atteignait bien plus rarement l'agent morbifique que des réactions défensives qu'il eût été utile de respecter ; c'est pour cela, dis-je, qu'Allendy eut l'idée d'interroger les variations de la pensée médicale à travers les temps. Des ouvrages d'histoire sur l'Alchimie le guidèrent vers les traités d'Hermétisme et bien au delà, jusqu'au père spirituel que la Médecine vénère toujours en effigie mais qu'elle a cessé de suivre. Hippocrate enseignait comme une vérité fondamentale le *similia similibus curantur* et ne permettait au thérapeute que d'aider la Nature spontanément médicatrice, en lui empruntant ses propres moyens. Il parut à René Allendy que les bases expérimentales et la logique

profonde de cette doctrine n'avaient pas été ruinées par les constructions étranges et ridicules dont l'ignorance antique et médiévale les recouvrit ; et que les idées de Galien sur la médication *a contrariis*, répandues sous l'influence de l'École de Salerne en réaction contre tant de rêveries, n'avaient fait qu'imposer à l'avenir un sophisme commode en place d'une vérité corrompue. Il constata que l'hippocratisme, officiellement disqualifié dès lors, porte en lui une force imperdable, inspirant à la Renaissance le génie de Paracelse et les travaux des Spagyristes, encore trop pauvres de moyens pour dégager une science d'une tâtonnante philosophie, mais qui pourtant surent défendre le principe des similitudes, posèrent les bases de l'organothérapie et proclamèrent l'activité des doses infinitésimales. Au bout de ses études, il était immanquable qu'Allendy rencontrât, sur la ligne directe de la plus vieille des traditions médicales, Hahneman combattu, ridiculisé au nom d'une orthodoxie qui incline pourtant, comme par mégarde, en prescrivant des virus, des extraits organiques et des métaux colloïdaux, vers les méthodes dont elle écarte le principe.

Que le docteur Allendy se soit tourné vers l'homœopathie, au scandale de sa famille qui compte un doyen de la Faculté de Lille, mais — savoureux détail — avec l'approbation du professeur Roger, alors doyen de la Faculté de Paris et gardien de sa doctrine, ce n'est pas ce qui m'intéresse à proprement parler. Mais la curiosité qu'il eut des traditions et l'étude qu'il entreprit des sciences condamnées sont à l'origine de sa formation d'esprit, expliquent sa personnalité de philosophe et d'écrivain.

Nos contemporains ne comprennent guère que l'on consacre du temps et de l'effort à l'Arithmologie de Pythagore, à la Chimie métaphysique d'Hermès Trismégiste, à l'Astrologie et à la Médecine spagyrique. Ce sont là des folies mises au grenier et la vraie Science leur paraît être née sans ancêtres avec Descartes qui donna une méthode à la raison, avec les Encyclopédistes qui donnèrent une méthode à l'observation, avec Claude Bernard qui donna une méthode à l'expérience. On ne songe pas que ces folies enveloppaient et déguisaient une sagesse plurimillénaire, que dans cette bourbe ont germé des connaissances toujours vivantes et qu'elle est encore toute pleine de germes qu'on a cru tuer et qui éclosent contre toute résistance ; qu'enfin l'on réinvente après de pénibles recherches des notions que nos ancêtres possédaient et dont nous avions repoussé le legs. Notre Science qui roule sur des rails a le considérable avantage d'aller droit ; mais les rails mettent hors de son investigation une infinité d'aspects qu'on ne découvrirait qu'en s'écartant librement, qu'on nie pour ne les avoir pas vus.

La vieille science maudite possédait, avec le principe de l'Universelle Analogie, un moyen propre de conclure du connu à l'inconnu : *les effets analogues répondent sur tous les plans à des causes analogues.* Origine d'un million d'erreurs, mais aussi d'un million d'hypothèses hardies et fructueuses. Il n'est que de penser à la lampe de Galilée et à la pomme de Newton pour n'en pouvoir médire. Mais on ne s'en remettait pas au hasard pour faire apparaître les analogies : l'intelligence était rompue à leur recherche systématique. Il y avait là une discipline. Et je reconnais cette discipline dans l'œuvre du docteur Allendy. Elle lui a servi d'abord à récupérer des visages perdus de l'ancienne connaissance. Je lis de lui, après sa thèse de doctorat sur *l'Alchimie et la Médecine* (1912), des opuscules consacrés notamment à la *Table d'Emeraude* qui fut le «credo» de l'Hermétisme, et au *Symbolisme des Nombres.* Je lis un fort ouvrage sur les quatre bons vieux *Tempéraments* de l'ancienne classification, le nerveux, le sanguin, le bilieux et le lymphatique, dont on ne parle plus, et qui pourtant, grâce à la renaissance de l'humorisme en Médecine, se révèlent légitimes comme des expressions diverses du métabolisme et parfaitement « à la page », imprimant réellement leurs *signatures* sur la morphologie et le comportement physiologique, psychologique, pathologique de quatre types humains exemplaires.

La même discipline d'esprit a guidé vers le Freudisme, dès 1922, René Allendy, peut-être encore contraint aux méditations de chaise-longue par une tuberculose de guerre dont je ne sais s'il faut attribuer la cure à l'homœopathie, mais dont aujourd'hui sa floride quarante-troisième année ne semble pas avoir gardé le souvenir. Car la doctrine de Freud est incontestablement l'héritière des vieux systèmes philosophiques dont se réclament les sciences dites *occultes* et qui le sont en effet, provisoirement, comme l'étaient avant l'automobile les paysages de France où ne passait pas le rail. Les inscriptions dans l'Inconscient des impressions passées qui déterminent mystérieusement la destinée psychique de l'individu n'ont fait que remplacer dans la théorie les *clichés astraux* d'autrefois et la pratique de la psychanalyse s'offre comme une forme plus acceptable de l'oneirocritie et d'autres arts mi-divinatoires, mi-psychurgiques. L'adaptation facile de la méthode analogique et de la Symbolique à la pensée moderne est même une belle preuve de leur plasticité et de leur vitalité.

Allendy devait être logiquement des premiers en France, avec Mme Sokolnicka et le docteur Laforgue, à prévoir la fortune du freudisme. Il s'attacha à vérifier les idées de Freud par une série d'expériences faites dans le service de Claude à Saint-Anne, devint membre fondateur et secrétaire de la Société française de Psychanalyse. Professeur d'homœopathie à l'hôpital Saint-Jacques, il est actuellement, hormis Henrik Meng de Francfort, l'unique médecin au monde à la fois psychanalyste et homœopathe. De cette culture est sortie une œuvre écrite déjà considérable, dont plusieurs morceaux ont un caractère presque exclusivement doctrinal et ne m'arrêtent point ici, mais dont les parties principales à mon goût ouvrent assez d'ailes à la pensée philosophique pour que leur valeur dépasse les disputes de l'école. De ce genre sont *Orientation des Idées médicales*, *le Problème de la Destinée*, *la Justice intérieure*, *Capitalisme et Sexualité*, et sans doute aussi le livre en préparation qui traitera physiologiquement, psychologiquement, voire socialement de la *Guérison* et se rencontrera dans la généralité et l'abstraction avec la théorie alchimique de la Médecine Universelle. Quelque opinion que l'on puisse avoir de la fécondité scientifique des modes d'observation que l'âge moderne crut devoir abandonner, cette œuvre littéraire et pensée, qui fait surgir entre les concepts et entre les faits tant de rapports analogiques imprévus, montre l'influence formatrice de l'initiation à l'Occulte sur l'originalité d'un écrivain philosophe et médecin. Au reste, Allendy n'a rien d'un rêveur passéiste et ne se penche sur une matière scientifique trouble que pour en extraire des idées claires et assurées de vivre. Il est depuis 1922 le directeur d'un Groupe d'Etudes philosophiques et scientifiques qu'il a fondé à la Sorbonne pour l'examen des tendances nouvelles et qui réunit des universitaires, des savants, des littérateurs et des artistes de toute origine et diversement notoires. C'est un homme d'avant-garde gagné à toutes les audacieuses tentatives, jeune, vivant, actif. Le souriant cabinet où il travaille à Auteuil, souvent en collaboration avec une intelligente compagne dévouée aux œuvres sociales de miséricorde, n'a rien de l'obscur réduit d'un souffleur d'athanor.

Octave Béliard.



Photo Sougez



LECTURES

PAR PIERRE DOMINIQUE

Tous les médecins connaissent Elie Faure. Mais trop de lecteurs en sont encore à l'ignorer. C'est un de ces hommes chargés d'idées au point de vous interdire de les lire hâtivement, un de ces esprits non pas seulement ornés et cultivés, mais gonflés de trésors qu'ils distribuent d'ailleurs avec une parfaite générosité. Élie Faure a recueilli les siens au creux d'une vingtaine de livres qui, pour la plupart, parurent alors que l'auteur n'était plus un jeune homme, ce qui, entre nous, est le rêve, au moins pour l'essayiste. (Souvenons-nous de Montaigne et de son départ tardif.)

Élie Faure, médecin et qui donc commença d'écrire seulement quand il eut quelque chose à dire, fut, d'abord, un historien de l'art. Je me souviens, pour ma part, d'avoir dévoré tout jeune les merveilleux bouquins qu'il écrivait sur l'histoire de l'art, ou mieux les deux premiers de la série, qui seuls avaient alors paru, et de m'être gorgé de ce lyrisme étonnant qui, d'ailleurs, au long des derniers livres de l'auteur, semble s'être non pas atténué certes, mais dépouillé.

Jadis le flot des images était si puissant que la pensée, aussi noble et forte qu'on l'imaginât, était noyée dans ce tumulte ; aujourd'hui le flot est presque plus de pensées que d'images, et ces pensées sont pour la plupart d'une qualité telle qu'il y faut voir une des nourritures les plus substantielles que je connaisse dans la littérature de nos contemporains.

Je prends comme exemple les deux derniers livres d'Élie Faure, ceux qui nous servent de prétexte pour parler de lui : *Mon Périple* (car il vient de faire le tour du monde) et *Découverte de l'Archipel*, c'est-à-dire de l'Europe. Je ne sais si vous avez lu les livres de Kayserling de qui assurément la réputation est mondiale. Je les ai pour ma part lus péniblement ; pour ne parler que de *Découverte de l'Archipel*, j'ai lu, au contraire, ses 300 pages sans fatigue et j'affirme ici, au risque de passer pour un de ces hommes qui ne savent pas sortir de chez eux, que je préfère Élie Faure à Kayserling. Il a la même pénétration psychologique, le même esprit d'observation doublé d'un remarquable esprit de synthèse, la même immense culture, mais il est clair. Et puis il ne demeure pas, comme Kayserling justement, sur un socle ou dans une chaire, il ne dogmatise pas sans arrêt, il est humain, il s'approche de nous, nous parle avec gentillesse, il plaisante au besoin. Son livre ainsi s'allège, s'aère, prend une allure de conversation facile qui pour ma part m'enchante (remarquez que Montaigne ne procède pas autrement). Il se dispute au passage avec des camarades. Il dit à Duhamel, et cette querelle entre médecins est bien amusante, d'autant que j'espère bien qu'un jour nous aurons la réponse de Duhamel : « *Quand vous stigmatisez la brutalité américaine au nom de nos vieilles valeurs, vous semblez croire que Venise et la moisson des cathédrales ont poussé seules, sans besoin ni appétit... Entre nous, la machine, si cruelle qu'elle soit, est-elle plus impitoyable que l'homme féodal et sa réserve de reîtres, ou que la corporation des bourreaux? Croyez-vous qu'un capitaine d'industrie soit en moyenne plus féroce qu'un frère de la Côte, ou le baron des Adrets, ou Wallenstein? Ou que le volant d'une locomotive fasse sensiblement plus de victimes innocentes que la roue de l'échafaud?* »

Ainsi, Élie Faure, grand connaisseur des peuples et des siècles, se meut avec aisance dans l'espace et dans le temps. A la lumière du passé, non seulement il étudie le présent, mais il prévoit l'avenir. Dans son livre comme au lit du malade, c'est un médecin, un médecin qui voit clair, qui sait comment on peut sauver un Occident que le docteur Tant-Mieux ne sait qu'amuser, que le docteur Tant-Pis abandonne sans conseils ni remèdes. Nous avons besoin d'esprits comme celui d'Élie Faure qu'il faut sans hésiter appeler de grands esprits ; en les suivant nous saisissons notre chance de salut qui est peut-être unique ; on ne saurait, croyons-nous, faire à un écrivain — doublé il est vrai d'un philosophe — louange plus haute.

DISCOPHILIE

PAR EMILE VUILLERMOZ

Studio 11

Dès le début de la saison, nous nous trouvons en présence de quelques efforts intéressants. Dans le domaine de l'orchestre on nous a présenté une très élégante version de la *Symphonie italienne* de Mendelssohn (C), que le Halle Orchestra, sous la direction de Sir Hamilton Hardy, a détaillée avec infiniment d'adresse et de précision. Cette musique particulièrement phonogénique a trouvé ici une expression très séduisante qui servira utilement à sa diffusion.

Respectueux de sa mission documentaire et historique, le disque, sans arrière-pensée de succès, vient de fixer dans la cire une œuvre de Darius Milhaud, *La Création du Monde* (C). Cet acte de désintéressement a été récompensé. Cette œuvre étrange qui, lors de son apparition aux Champs-Élysées, au moment des Ballets suédois, avait été jugée férocement agressive, prend au microphone une sonorité beaucoup moins revêche. Les dix-neuf solistes qui composent l'orchestre créent un ensemble de sonorités que le disque recueille le plus aisément du monde. A la grande surprise des amis et des ennemis de Darius Milhaud, cet enregistrement va charmer toute une catégorie d'auditeurs qui demeuraient rebelles à l'audition directe.

Les *Variations d'Istar* de Vincent d'Indy (Gr) et la *Joyeuse Marche* de Chabrier (Gr) entrent ensemble dans notre discothèque. On étudiera avec plaisir le poème symphonique si ingénieusement construit sur le thème de l'épopée d'Isdubar qui nous montre la fille de Sin abandonnant à chacune des sept portes qui la séparent de la demeure des Morts un des voiles qui la couvrent. Vincent d'Indy s'est servi de cette légende pour nous présenter des variations à rebours, c'est-à-dire une suite commençant par l'état le plus complexe d'une réalisation, se dépouillant peu à peu pour aboutir à l'exposition de l'idée dans son état de nudité complète représenté par l'unisson.

Voici maintenant un morceau de choix pour les amateurs de bons enregistrements de piano et d'interprétations délicates et nuancées. Walter Gieseking, cet extraordinaire virtuose qui tire du clavier des effets si variés et si subtils, vient de nous donner un enregistrement extrêmement réussi de la *Suite Bergamasque* de Debussy (C). On sait que cet incomparable pianiste, qui a passé toute sa jeunesse en France, est un interprète debussyste inégalé. Vous retrouverez toutes ses qualités de finesse, de grâce et de profondeur dans le *Prélude*, le *Menuet*, le *Passepied* et surtout dans le poétique *Clair de Lune* dont il nous donne une édition d'une pureté parfaite et d'une intelligence supérieure.

Une belle pièce de collection : le *Concerto en ré mineur* de Bach (Gr), interprété par Yehudi Menuhin et Georges Enesco. Document unique à conserver avec soin. Autre curiosité documentaire, la Toccata de la *Cinquième Symphonie* de Widor, exécutée à l'orgue par son auteur (Gr).

Et maintenant, voici quelques disques de diction de très belle qualité. Berthe Bovy, dont on n'a pas oublié l'éclatant succès dans *la Voix humaine* de Jean Cocteau (C), nous donne aujourd'hui un poème de Jehan Rictus, intitulé *Jasante de la Vieille* (C), émouvant soliloque d'une vieille femme qui vient converser à mi-voix au cimetière d'Ivry avec son fils qui a été enfoui dans la fosse commune après avoir été guillotiné. L'excellente artiste donne à toute cette scène macabre un réalisme profondément émouvant et un accent d'humanité intense.

Et il faut louer l'initiative qui nous a valu la cristallisation en un seul disque d'une âpre et ironique comédie d'Henri Duvernois: *Devant la porte.* Dans le couloir d'une clinique où l'on va opérer une jeune femme, deux hommes se rencontrent et s'affrontent : le mari abandonné et l'amant que leur commune anxiété rapproche. En attendant le résultat de l'intervention du chirurgien, ces deux êtres inquiets fraternisent et se tendent les mains. Mais dès que l'on annonce que la malade est sauvée et que la vie reprend son cours normal, les deux hommes veulent s'étrangler et il faut appeler les agents pour les séparer. Excellente réalisation dans laquelle André Berley se montre très adroit et fait s'irradier du disque toute la psychologie de son personnage.

EMILE VUILLERMOZ.

(C.) Colombia ; (Gr.) Gramophone ;

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE



CI-DESSUS, Mlle SOLANGE MORET ET M. ANDRÉ BRULÉ DANS " AVRIL ". — CI-DESSOUS, Mlle FRANCE-ELLYS DANS " SORTILÈGES ". PAR L. DE LA ROCHA.

STUDIO DES CHAMPS-ÉLYSÉES : *Sortilèges*, de H.-R. Lenormand — La phrase d'Hamlet : « Il y a plus de choses au ciel et sur la terre... » est souvent citée depuis quelque temps et il est de plus en plus question de forces mystérieuses... Et c'est très bien ainsi. Un tel état d'esprit ne saurait aboutir au fatalisme, mais au contraire il nous rapproche des *vrais* savants, de ceux qui, sachant le plus, savent aussi le mieux qu'ils ne savent rien et ne sont nullement des résignés.

Attitude supérieure, à mon avis, à celle de cet homme d'État qui voulait éteindre les étoiles. L'on peut espérer beaucoup de l'*homo sapiens*, et dire néanmoins (faisant abstraction de la Foi, état infiniment respectable et probablement digne d'envie) que personne au monde ne sait si la longue, tâtonnante, douloureuse quête de notre espèce trouvera au bout de sa voie une loi mathématique, le néant, ou Dieu. En bref, l'humilité n'est que prudence, et l'inquiétude est féconde. C'est pourquoi j'aime et j'admire *Sortilèges*.

Camille Rambert s'est donnée à Vinatier, qui pratique la magie. Elle se reprend et s'éprend d'un musicien aussi sympathique que l'autre était antipathique. (Il est difficile ici de ne point songer à Ariel et Caliban). Vinatier prétend se venger par des procédés d'envoûtement. Il est sur le point d'y réussir, et nous voyons la malheureuse Camille, littéralement *possédée* (au cours d'une scène magnifiquement rendue par Mme France-Ellys), n'être sauvée que par la mort du magicien.

Eh bien, la morale de cette histoire — où l'angoisse monte, monte comme une marée, grâce à un art accompli du théâtre et du langage — peut-elle être que M. Lenormand croit au diable et à ses maléfices ? Il est plus probable que, loin de descendre aux enfers, il s'est placé sur un plan élevé, celui de Shakespeare, et qu'il estime que nos sens pourraient bien être plus de cinq. Cette pièce étonnante est jouée avec la plus grande intelligence par Mmes France-Ellys, Marie Kalff et Jane Lory, MM. Delaitre, Beaulieu et Prelier.

VARIÉTÉS : *Avril*, de MM. Georges Berr et Louis Verneuil. — Philippe Menneray, homme séduisant, est en tiers depuis vingt ans (je ne sais si je me fais bien comprendre) dans le ménage Carbonnel. Il veut assurer une fortune à la jeune fille de la maison, sans que Carbonnel, père légal, puisse s'en formaliser. Il examine divers statagèmes, vainement. Mais le plus scabreux de tous se trouve imposé par les circonstances : Philippe, père de Simone, épousera Simone ! Bien entendu, le mariage sera blanc. Mais Simone, jeune fille avertie de tout, sauf de sa filiation, trouve cette blancheur bien décevante. Elle se fait provocante et, une nuit, Philippe succombe à la tentation !

Oui, c'est comme je vous le dis. Vous pensez bien que c'est un inceste pour rire — il y avait eu tromperie sur la date de naissance de Simone — et le fait est que l'on rit beaucoup à cette comédie. Maintes situations y sont cocasses, et Mlles Praince et Delyne, MM. Arnaudy, Berthier et Gautier y jouent dans un mouvement excellent des rôles de plaisants fantoches. Quant à M. André Brûlé, il a toujours cette autorité qui fait les vedettes, et qui est dans *Avril* pleine de tact élégant. Enfin, Mlle Solange Moret est une très charmante et déjà grande artiste. Mais ce lourd sujet traité légèrement ne laisse pas de faire naître parfois un peu de gêne...

MICHODIÈRE : *La Fleur des Pois*, de M. Édouard Bourdet. — Cette pièce est gaie, spirituelle, oui ! Elle frôle, mais évite intelligemment le scandale, d'accord ! elle est une cinglante et bienfaisante satire du snobisme, soit ! Mais lorsque nous voyons, dans *La Fleur des Pois*, l'homosexualité au premier plan, notre réticence ne provient-elle pas de ce que l'exceptionnel y apparaît comme le principal ? Evidemment, le sens de l'ouvrage est : « Le snobisme va jusque-*là* ». Mais la satire n'eût-elle pas gagné à être plus générale, à ne traiter de l'homosexualité qu'accessoirement ?... Bilitis, dans tous ses gestes, garde de la grâce, et un gémissement saphique peut avoir l'accent de la tragédie, tandis que les postures de Corydon ne sauraient avoir ni gentillesse, ni grandeur, et les gens normaux sont un peu embarrassés d'avoir à les évoquer — pardon... les présumer — pendant trois actes. Embarras constamment dissipé, d'ailleurs, — mais, à la réflexion, il revient — par le délicieux ou fort talent de Mmes Marguerite Deval et Yolande Laffon, de MM. Victor Boucher, Saturnin-Fabre, Alerme et de tous leurs camarades représentant les trois ou quatre sexes.

HENRI DELORIÈRE.

PAGE 45, DE GAUCHE A DROITE, M. VICTOR BOUCHER, DIRECTEUR DE LA MICHODIÈRE, Mme YOLANDE LAFFON, PRINCIPALE INTERPRÈTE (AVEC MARGUERITE DEVAL) DE " LA FLEUR DES POIS ", ET M. ÉDOUARD BOURDET, L'AUTEUR.

Photo Lipnitzki.



LES MÉDECINS LITTÉRATEURS

Dr. Mardrus. — *Toute-Puissance de l'Adepte.* — Il faut que je l'avoue : si *les Mille Nuits et une Nuit* m'ont toujours « enchanté » — au sens magique comme dans une acception de joie profonde — au point que le seul titre de cet ouvrage à jamais fameux suffit à m'éblouir d'une vision de paradis oriental, j'ai au contraire éprouvé une sorte d'appréhension en lisant, sur la couverture d'un livre de la Bibliothèque Eudiaquc, ces mots intimidants :

Toute-Puissance de l'Adepte
Transcription des Hauts-textes Initiatiques de l'Égypte,
Le Livre de la vérité de Parole.

Certes, l'Égypte a de l'attrait. C'est un énorme mystère à peine éclairci et je vous défie d'y songer sans un frisson d'angoisse, pour peu que vous fassiez le rapprochement qui s'impose entre la nuit qui recouvre les splendeurs probables de la civilisation pharaonique et la nuit qui menace l'Europe frappée de folie (*Jupiter dementat...*) ; entre deux engloutissements — l'un passé, l'autre futur — sous la cendre et le sable indifférents des millénaires.

Mais j'ose aller au bout de mon aveu : tout ce qui est d'Egypte me paraît ésotérique et je n'ai pas en ma possession, pour oser m'aventurer parmi les papyrus, m'enfoncer dans l'ombre des hypogées et des religions défuntes, le petit, mais patient, obstiné, invincible lumignon que les Champollion, les Maspero ou les Dr. Mardrus acquirent au prix de longues années de labeur spécialisé.

Or, ouvrons *Toute-Puissance de l'Adepte* (la préface s'appelle ici « Portique ») et lisons :

« L'Egypte ancienne, tout le long de ses deux rives, depuis la Nubie jusqu'à la mer, est un livre de pierre d'un développement de 1.400 kilomètres...

« Ce livre indestructible semble, à première vue, le langage de quelque génie bâillonné qui, par gestes désespérés et magnifiques, cherche à se faire comprendre du passant, mais sans jamais y parvenir. »

Sans jamais y parvenir !... Si le Dr Mardrus fait une telle constatation, l'humilité sied, vraiment, au profane que je suis. Mais poursuivons :

« Il en est de même de ces beaux exemplaires sur papyrus... incantations puissantes enfermées dans le sarcophage, avec la Momie. Ces exemplaires devaient, précisément, servir d'aide-mémoire à la Momie, au cas où elle viendrait à oublier, devant ses juges, dans l'Amentit, ce qu'elle avait appris sur terre en vue de sa justification dans l'Au-delà. »

Nous tenons déjà la clé de l'ouvrage. *Toute-Puissance de l'Adepte*, synthétisant les connaissances qui permettent d'entrevoir l'ancienne conception égyptienne de la vie et de la mort, nous montre le mort, qui n'est qu'un candidat à la vraie vie, franchissant douze portes successives et comparaissant devant autant d'aréopages qu'il salue chaque fois du nom de « Formes d'éternité ».

Et cette synthèse n'a pas l'obscurité que l'on pouvait craindre, et la religion ainsi évoquée est très belle.

Au fond, qu'est-ce qui peut séparer un bon chrétien moderne, ou Parsifal, de ce voyageur d'outre-sarcophage qui dit à ses juges : « Je suis un Revêtu de Lin, aux mains pures, aux lèvres pures » ; qui s'insurge contre les « Mauvais » ; qui « par le VERBE détaché de l'Essence divine », change en réalité « la puissance de la vérité de Parole »...

En résumé, le Dr Mardrus nous conduit, avec son Adepte, dans des régions si riches de trésors intellectuels et moraux, que son lumignon, à lui, paraît être une Lampe, la Lampe même d'Aladin.

H. Aurenche. — *Le Pèlerinage de Compostelle.* — Un petit, tout petit livre, mais d'une lecture combien rafraîchissante, combien tonique ! Le Dr Aurenche nous avait donné des ouvrages plus importants. Mais on retrouve dans *le Pèlerinage de Compostelle* ce don de l'écrivain-né, qui consiste à faire vivre aussi bien des époques révolues que des paysages, grâce (je jurerais que là est le secret) à beaucoup d'amour. Le Dr Aurenche aime ses pèlerins et le bon Saint Jacques comme il aime Stamboul. Il promène dans les archives, comme sur les sites de la Corne d'Or, des regards aussi affectueux qu'ils sont droits et lucides. Puis, nous proposant un livre, il a le talent de nous prêter un moment ses propres regards.

Charles Briand : *Aliaga.* — Ce roman mouvementé, romanesque, est une œuvre à la fois de psychologue, de pamphlétaire et de moraliste, où une riche imagination a pour ferment l'exacte et pénétrante observation des caractères et des mœurs, une œuvre musclée, ironique, saine malgré sa crudité, bref, vraiment singulière.

Aliaga est le nom d'une ville de luxe et de luxure, ou, si l'on veut, d'une « affaire » où s'affairent la politique et la finance, incarnées notamment dans une belle et séduisante aventurière. Si la politique s'en mêle, c'est que, pour bien assurer la prospérité d'Aliaga, un vote de la Chambre doit accorder l'autorisation des jeux à cette cité méditerranéenne, déjà dotée par la nature d'un climat ensoleillé, et, par ses roublards inventeurs, d'une espèce de « sex-appeal ».

Mais survient une menace d'interpellation sur « les scandales d'Aliaga ». La parade est énorme, épique : la France fera don de la Ville à la Société des Nations !...

L'on voit par ce trait jusqu'où M. Charles Briand peut pousser la satire. Quant à son langage, il atteint ce maximum d'audace qui, depuis Rabelais, ne saurait être dépassé. Et les gens informés assurent reconnaître dans les personnages d'*Aliaga* nombre de figures contemporaines...

L'on ne saurait pourtant accuser l'auteur de pessimisme outrancier. En effet, une jeune fille, charmante et touchante, une artiste qui est une sorte de sainte laïque, un journaliste qui est la probité même, et jusqu'à une femme de lettres qui ne commerce de son corps que parce qu'elle doit vivre indépendante pour écrire librement, font équilibre avec l'Aventurière-Circé, les politiciens et les affairistes sans scrupules. Et c'est bien ainsi que va le monde.

Voilà un livre plein, puissant, avec des défauts qui ne sont que des qualités en cocon, et au sujet duquel l'on a déjà plusieurs fois prononcé le nom de Balzac.

René de Laromiguière.

LE CHAUFFE-EAU
ÉLECTRIQUE

"Le Chauffe-Eau de 200 litres dessert 2 salles de bains" Appartement de M. T. à Paris MM. Perret frères, architectes.



Photo O'Doyé

De l'eau chaude à tout instant sans danger ni peine, par la simple manœuvre du robinet, voilà bien une condition du confort optimum.

Pour l'obtenir économiquement avec toute la régularité désirable, une solution s'impose : le chauffe-eau électrique à accumulation.

Fonctionnant automatiquement et sans aucune surveillance, n'exigeant qu'un entretien minime, il est l'appareil idéal pour assurer la distribution d'eau chaude dans un appartement.

Pour Paris, demandez tous renseignements sur cet appareil au bureau d'information de la C.P.D.E., dont les ingénieurs se mettront gracieusement à votre disposition et vous feront connaître les nouveaux tarifs en vigueur sur le réseau de la C.P.D.E à partir du 1er octobre 1932 et qui présentent encore sur les précédents une baisse sensible.

Bureau d'Information de la C. P. D. E.
11, Bd Haussmann. Tél. : Taitbout 66-60.

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT R. C. Seine 2.514

Imprimerie Kapp, 130, rue de Paris, Vanves.

Produits des Laboratoires du Dr Debat

Produits	Composition	Indications principales	Présentation	Posologie
PANCRINOL	Extraits de foie, rate, rein, surrénale.	Anémies, convalescences, surmenage, déficiences organiques, insuffisance hépatique.	*Adultes :* Ampoules de 5 cc. boîtes de 10 et de 30. *Enfants :* Sirop. Ampoules de 2,5 cc. boîte de 12.	*2 à 4 par jour.* *1 à 4 cuillerées à café.* *1 à 4 ampoules.*
INOGYL	Extrait placentaire total.	Troubles de la puberté, de la menstruation et de la ménopause.	Boîte de 10 ampoules buvables de 5 cc.	*1 à 3 pendant 20 jours par mois.*
INORÉNOL	Extrait de rein.	Insuffisance rénale, néphrites, albuminurie, azotémie.	Boîte de 6 ampoules buvables de 10 cc. Boîte de 10 ampoules injectables de 5 cc.	*1 à 2 ampoules pendant 12 jours.*
INOSPLÉNOL	Extrait de rate.	Dermatoses prurigineuses, paludisme.	Boîte de 6 ampoules buvables de 10 cc. Boîte de 10 ampoules injectables de 5 cc.	*1 à 2 ampoules par jour.*
INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Oxyde de Titane, Hydroxyde orthotitanique colloïdal, Oxyde de zinc.	Eczémas, ulcères, prurits, toutes dermatoses non infectées.	Tube, 1/2 tube, quadruple tube.	*En application épaisse sur la partie irritée.*
POUDRE INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Hamamélis, Borate de soude, Silicate de magnésie.	Erythèmes, intertrigo, toilette des bébés.	Boîte poudreuse	*En poudrage direct, ou, dans les dermatoses suintantes, pour recouvrir la pommade.*
SUPPOSITOIRES INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Chlorhydrate d'adrénaline, Stovaïne, Beurre de cacao, Hamamélis.	Hémorroïdes, toutes lésions anales.	Boîte de 10 suppositoires.	*1 ou 2 suppositoires par jour.*
OVULES INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Hamamélis, Belladone.	Métrites, vaginites, leucorrhées, vulvites.	Boîte de 6 ovules.	*1 ovule le soir.*
INOXÉMOL	Gynocardate d'éthyle, Glycérides gynocardiques, Soufre, Goudron, Camphre.	Dermatoses kératinisées, eczémas rebelles, psoriasis.	Tube.	*En couches épaisses recouvertes d'un léger pansement.*

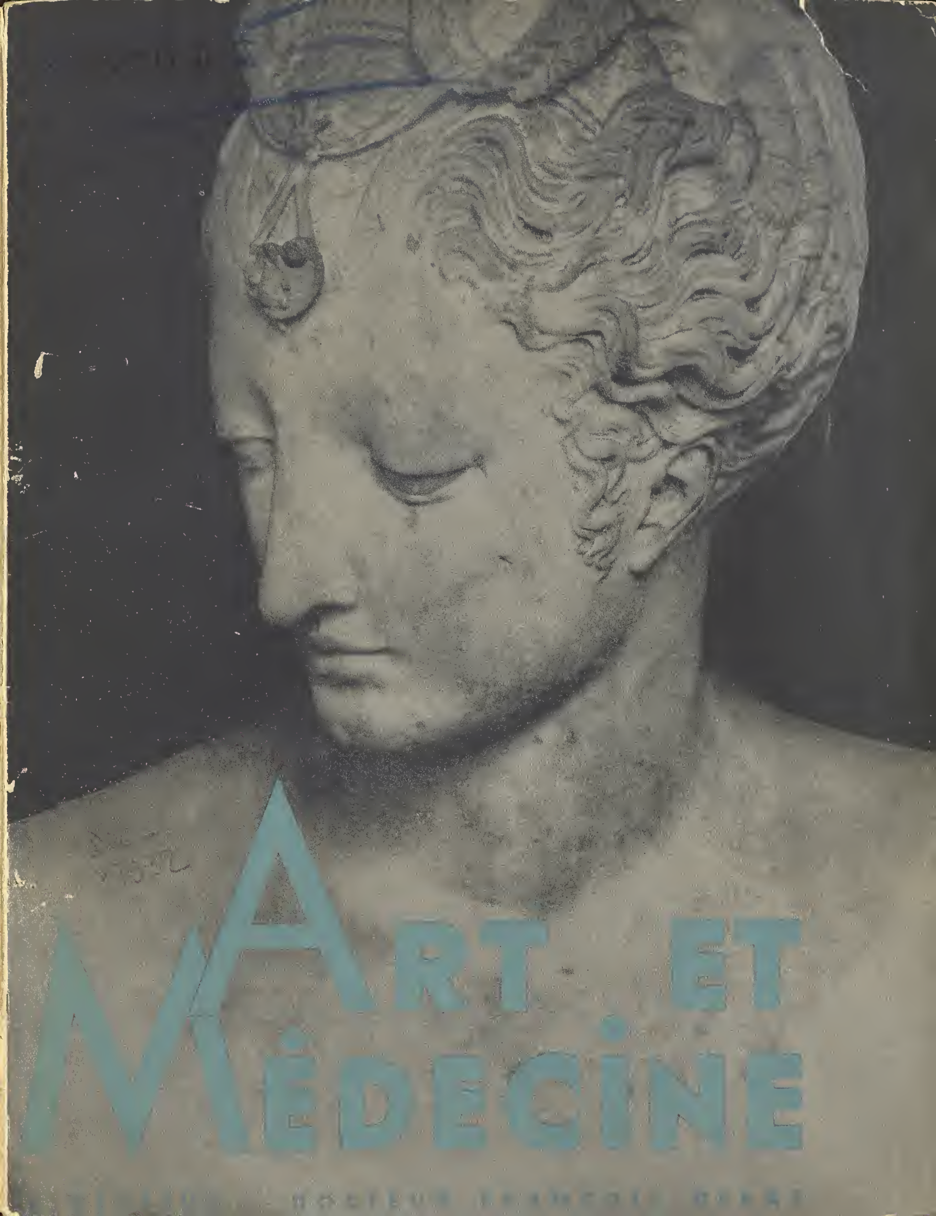

ART ET
MÉDECINE

Photo Régis Lebrun

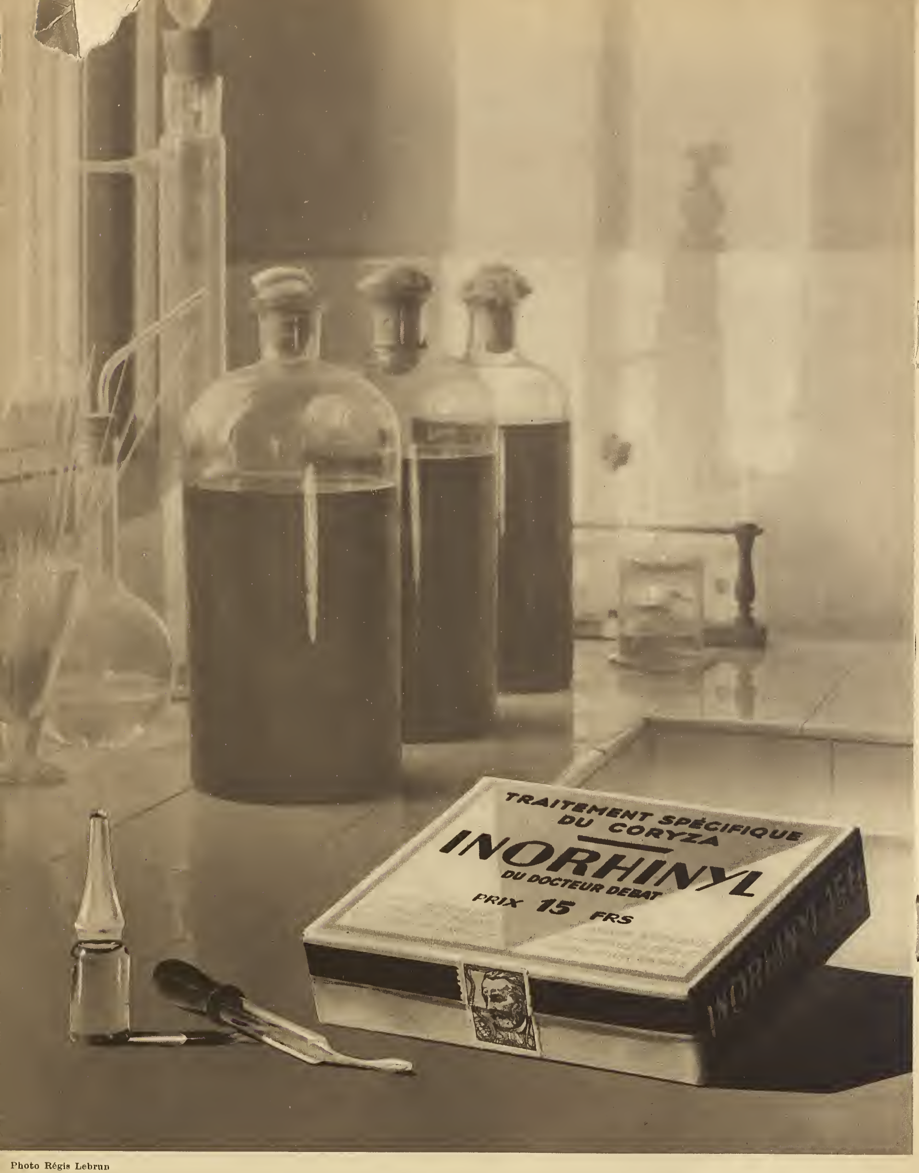


Photo Régis Lebrun

INORHINYL

Antivirus de staphylocoques, microcoques, streptocoques, pneumobacilles, pneumocoques

Pour le traitement spécifique du Coryza et des Infections rhino-pharyngées

2 à 3 instillations nasales par jour







Photo Régis Lebrun

INOSEPTA OPHTALMIQUE

A la demande de nombreux ophtalmologistes, nous avons joint, pour cette forme, aux antivirus strepto-staphylo-pyocyaniques des antivirus de

Bacilles de Morax et de pneumocoques

Les indications de la pommade Inosepta ophtalmique se trouvent ainsi étendues aux

dacryocystites

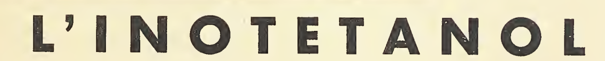
et aux lésions dues à ces deux microbes



PROPHYLAXIE DU TÉTANOS

par application locale

Les travaux de Calmette, Besredka, Nacagawa et Urbain, ont montré qu'il était possible de réaliser la prophylaxie du tétanos par voie cutanée. En effet le sérum antitétanique, appliqué au niveau des plaies, de 3 à 6 heures après la contamination par le bacille tétanique, exerce un effet curatif.



L'INOTETANOL

renferme 37,5 °/₀ de sérum antitétanique particulièrement actif.

A ce sérum

nous avons ajouté 12,5 °/₀ d'antivirus strepto-staphylo-pyocyanique

dont la présence, en évitant la pullulation des germes pyogènes au niveau de la plaie, renforce considérablement l'action prophylactique du sérum antitétanique.

Photos Régis Lebrun

SOMMAIRE

DÉCEMBRE 1932

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Prony

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ÉTRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS



Photo Schall.

LA CÔTE VENDÉENNE

MAISONS DE PÊCHEURS DE LA CHAUME, FAUBOURG DES SABLES-D'OLONNE. LES MURS BLANCHIS A LA CHAUX SONT ÉCLATANTS DE LUMIÈRE, PAR UN BEL ÉTÉ. C'EST LA UN VRAI VILLAGE MÉRIDIONAL, OU PROSPÈRENT LE FIGUIER, LA VIGNE, MAINTES PRIMEURS.



Ph. Gaston Chérau

La forêt Vendéenne

PAR GASTON CHÉRAU
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

Il y a quelques années, Hilaire-Etienne Gossuais, qu'on ne connaissait que sous le nom de Frisepoulet, vivait encore dans un petit hameau de la forêt de Vouvant et racontait à l'occasion ce qu'il avait appris de son grand-père Martin Gossuais, le petit Chouan du Bocage qui, à vingt-quatre ans, en 1796, avait déja échappé plus de trente fois à la mort. S'il n'avait pas été à Cholet, il avait compté dans une bande qui obéissait à Bonchamp, puis dans celle d'Henri de La Rochejaquelein ; auparavant, il avait opéré pour son propre compte avec deux camarades qui refusaient la conscription comme lui ; il s'était battu aux Aubiers et puis à Fontenay ; pris dans une embuscade, il avait échappé aux hommes de l'abominable Ronsin, il avait été blessé, s'était échappé encore une fois ; il avait eu affaire ensuite à « une colonne infernale » : pendant quatre jours il était resté caché dans un tronc d'arbre, se nourrissant de larves de lucanes, tandis qu'à quelques mètres de lui, une escouade de bleus faisait la soupe — c'est, paraît-il, ce qui l'avait le plus chagriné. Il se nommait bien Gossuais, mais son nom de guerre était Frisepoulet, attendu qu'il avait l'habitude, pour opérer sous le masque, de plonger son visage enduit de miel dans de la plume de volaille.

— Quand mon grand-père a reçu l'avis qu'on soulevait les Vendéens, racontait Hilaire-Etienne, il se trouvait près de Sigournais où habitait sa famille ; deux hommes qui venaient des Herbiers par La Flocellière et Pouzauges avaient porté l'alarme dans le pays. Eux-mêmes, ils avaient reçu la nouvelle des hommes du marquis de La Rouërie qui étaient partis de Saint-Philibert et de Machecoul; cependant, il y avait déjà un bon bout de temps que les gens du Bocage de par ici savaient qu'ils devaient se tenir prêts. Un des cousins de mon grand-père, qui était d'assez mauvaise vie, avait connu Pierre Cottereau, le frère de Jean Chouan, le contrebandier, et il était gagné à la cause...

Hilaire-Etienne Gossuais, qui revendiquait lui aussi le

nom de Frisepoulet comme son grand-père, racontait les années sanglantes de la Vendée : ici, M. de Charette était passé deux fois ; là Cathelineau, qui remontait de Chaillé et de Sainte-Radegonde dans le Marais, faisait la liaison avec le Bocage par Maillezais, Velluire, Fontaines, Saint-Martin, Saint-Michel et L'Orbrie.

— Une fois là, il était chez lui, vous comprenez ! Voyez comme on pouvait y être tranquille !...

Ici, c'était la forêt sombre de Vouvant, jadis impénétrable pour qui n'y était pas né, avec ses chemins creux à la géographie inextricable, ses vieux arbres au ventre ouvert pour cacher un homme, aux grosses branches tendues horizontalement où le soldat à veste grise, au grand feutre décoré de la cocarde blanche, attendait l'ennemi de sa foi et de son roi.

— A cette place, il n'y a pas vingt ans, disait Hilaire, on voyait encore un frêne où se juchait un homme au gilet brodé du cœur étoilé ; j'ai reconnu sa place, au croisement de deux branches. Il se postait là parce que c'était un bon passage. Jamais un coup de fusil, jamais un cri, sinon celui de la chouette pour avertir les camarades. Il plaçait ses sabots à la fourche de deux branches, disposait sa faux, dont il avait enduit le *dail* de terre pour éteindre les feux de l'acier, le long du tronc tandis qu'il appuyait le manche sur une bosse à portée de sa main. Allongé comme un chat sauvage, il guettait sa proie. Parfois, il la laissait passer — les hommes étaient trop nombreux ; mais si le dernier tirait un peu trop la patte, alors il soulevait le manche de la faux, et, pesant dessus à pleins bras, il abattait son arme sur le malheureux. Oui, pas un cri ! Les autres ne s'apercevaient même pas de la disparition de leur compagnon ; encore moins le pauvre homme.

La forêt n'a plus que des secrets qui frémissent comme le chant nocturne du grand-duc, mais elle est plus que jamais la forêt des contes et des légendes.

L'hiver, sous la tempête de l'Océan, qui arrive sur elle avec toute sa puissance vierge, elle a de tragiques lamentations. Quand on est au creux d'une vallée et qu'on entend sa charge qui donne l'assaut aux arbres du plateau, c'est comme si l'on assistait à la fin du monde. Dans le repli de la combe, le silence s'est accroché au sol ; tout se tait tandis que là-haut c'est un déchaînement de hurlements, de menaces, de craquements et de dévastations. En été... Ah ! En été, par les jours de chaleur lourde où la couleuvre s'attarde à traverser l'eau tranquille des rivières, où, entre les rocs, encadrés de pierrailles, dorment les miroirs limpides de la *Mer* et du *Vent*, c'est un complot de merveilles dans le calme absolu d'une nature qui semble n'avoir jamais bougé. La vie y est si puissante que les rochers ont l'air d'y participer.

Vous sortez de Mervent, qui est étendu sur le coteau, par un « clairoir », vous descendez le pré dont la pente est raide et conduit au moulin — une fois là, tout vous appartient parce qu'il vous apparaît que vous êtes le seul homme au monde à connaître le mystérieux Eden. Les arbres poussent au milieu des eaux, les eaux n'ont pas de rives, et quand vous voulez trouver leur cours, il faut attacher longuement vos regards à une feuille de hêtre qui, détachée de l'arbre, chemine si lentement qu'elle semble immobile.

Vous pouvez aller ainsi tout le jour, franchissant les passages difficiles, pénétrant le mystère de la forêt, vous attardant à des clairières où l'eau surgit devant vous pour refléter idéalement ce que vos yeux n'aperçoivent pas, et vous vous étonnez parfois d'entendre le chant du même oiseau parce que vous ne vous êtes pas aperçu que vous avez tourné sur vous-même et que vous êtes revenu à l'endroit où vous l'avez surpris il y a un instant.

Ici, les partisans de Charette et de Cathelineau ont passé ; là, des bleus qui venaient de Fontenay-le-Comte ont exécuté un coup de main ; sous cet amas de grisons, il y a une excavation où les fils de Perthuisot, le bûcheron, venaient se cacher chaque fois qu'on signalait la venue de la police du Salut Public...

Histoires ?... Légendes ?... Qu'importe ! Le temps pacificateur a passé ; il n'y a plus que le décor qui reste. La forêt, selon son humeur, vous murmure ses confidences.

Une poule d'eau sort d'une joncheraie et, à larges pas précautionneux, avance vers une petite crique où elle trouve des moules d'eau qu'elle casse à coup de bec. Un ramier décrit ses cercles au-dessus d'un arbre où ses petits achèvent de se débarrasser de leur duvet. Un roitelet roule dans le buisson, vif, actif, nerveux, sans souci de votre présence. Vous atteignez une clairière et vous voyez, éclatante dans la lumière, la magnifique oronge qui fait une tache entre les herbes maigres des endroits oubliés.

Avancez ! Vous pénétrez dans le lit du ruisseau qui s'enfonce sous des arceaux de verdure et soudain, devant vous, dansant dans un rayon tendu, vous avez le spectacle d'une naissance d'éphémères qui font un nuage resplendissant.

Arrachez-vous de ce charme qui vous enlise et remontez la pente ; suivez un sentier si encaissé que vous vous imaginez égaré dans un des fossés que vous avez vus et qui sont des limites — c'en est un ! Il vous conduira quand même à un vrai chemin que vous aborderez après un si brusque détour qu'une fois sorti dans le jour qui vous inonde vous ne seriez plus capable de retrouver vos traces si vous vous retourniez pour les chercher.

Devant vous, au milieu de l'étroite chaussée qu'empruntent les bestiaux, il y a une huppe qui, casquée de son haut éventail de plumes, fait la chasse aux mouches vertes.

Allez encore et vous serez devant un château avec pont-levis, douves sombres où l'eau marron est menaçante... Là, fut la demeure d'un gentilhomme qui vivait comme un loup traqué ; lui mort, la famille dispersée, la ferme a mordu dans le gâteau du seigneur ; la salle des gardes est devenue écurie, la salle d'honneur est la cuisine du paysan où l'on couche aussi, les étables ont pris d'autres pièces, les granges sont dans les salons ; les chambres des tours sont pour les hiboux et les chauves-souris. Quelque part dans l'enceinte de ces murs doit reposer la Belle au Bois dormant.

« *Forêt de Vouvant, domaine des Chouans* ».

Mais quelle douceur apaisante quand on ne se rappelle plus l'histoire de la Vendée, et quelle douceur ensorcelante quand on revit le conte de Mélusine, épouse de Raymondin qui, tout près de là, a sa tour qu'on voit encore, où l'on monte pour trouver au faîte un rosier en fleurs dans un parterre de marguerites et de balsamines. A la tombée du jour, quand vous en sortez, vous avez la tête pleine de féeries — et vous les prolongez par une autre qui vous conduira jusqu'au crépuscule : vous avez pris une route qui n'est ni route ni sentier, large à certaines places comme une voie royale et belle comme la plus belle de celles qui conduisent au plus merveilleux des palais. Le sol en est ferme et souple, tassé par les sabots des hommes et des bêtes, sans un caillou comme les chemins des bois qui sont tracés dans l'humus de feuilles mortes par les piétinements du gibier ou des bêtes domestiques ; un puits près duquel est l'auge de pierre où, un à un, des bœufs viennent boire avant de regagner l'étable ; des chênes centenaires veillent sur la procession du bétail comme ils protègent, la nuit, la sarabande des fadets.

A chaque heure de la ronde promenade des aiguilles sur le cadran, la forêt a une beauté neuve qui broche sur son canevas éternel et qu'elle vous offre.

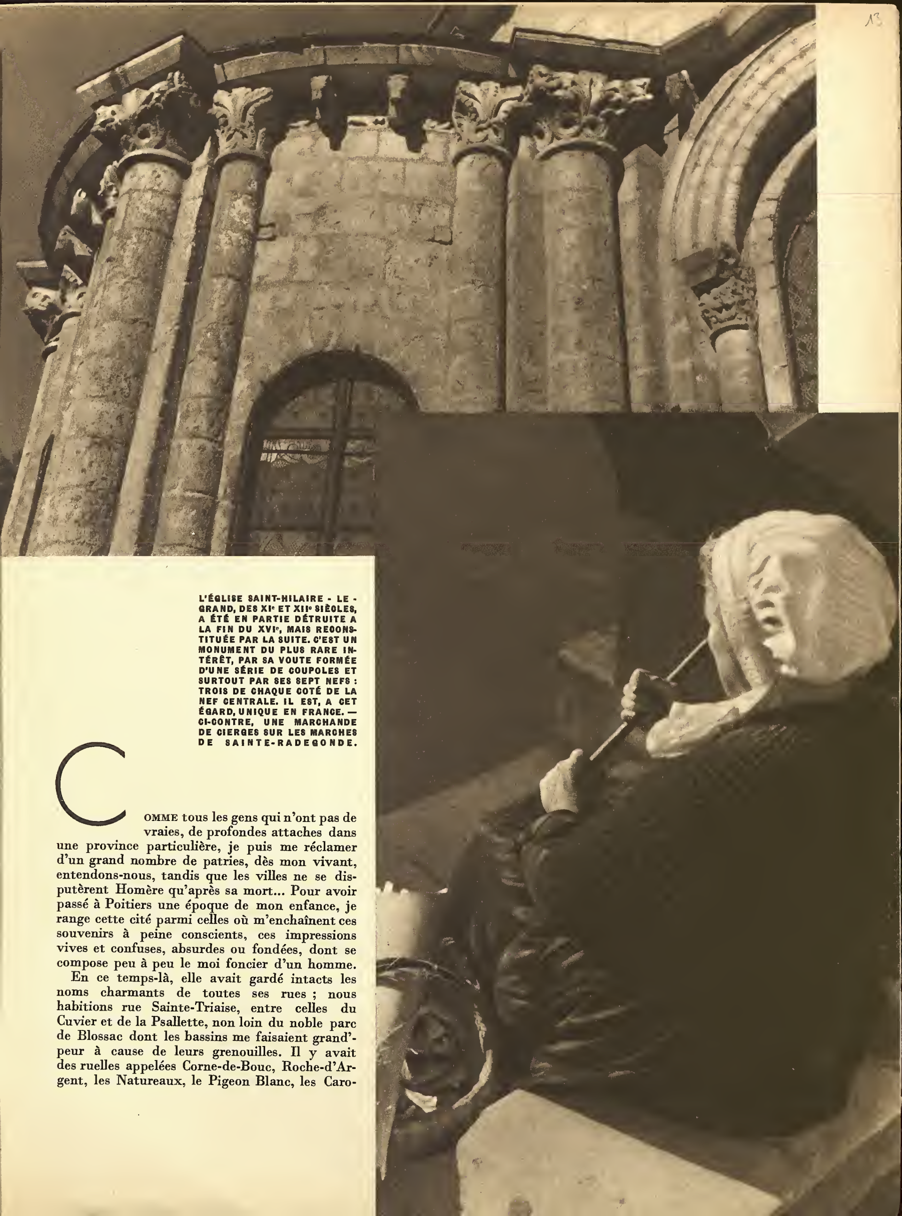
Fontenéra[illegible]

POÉSIE DU POITOU

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Photos Schall.

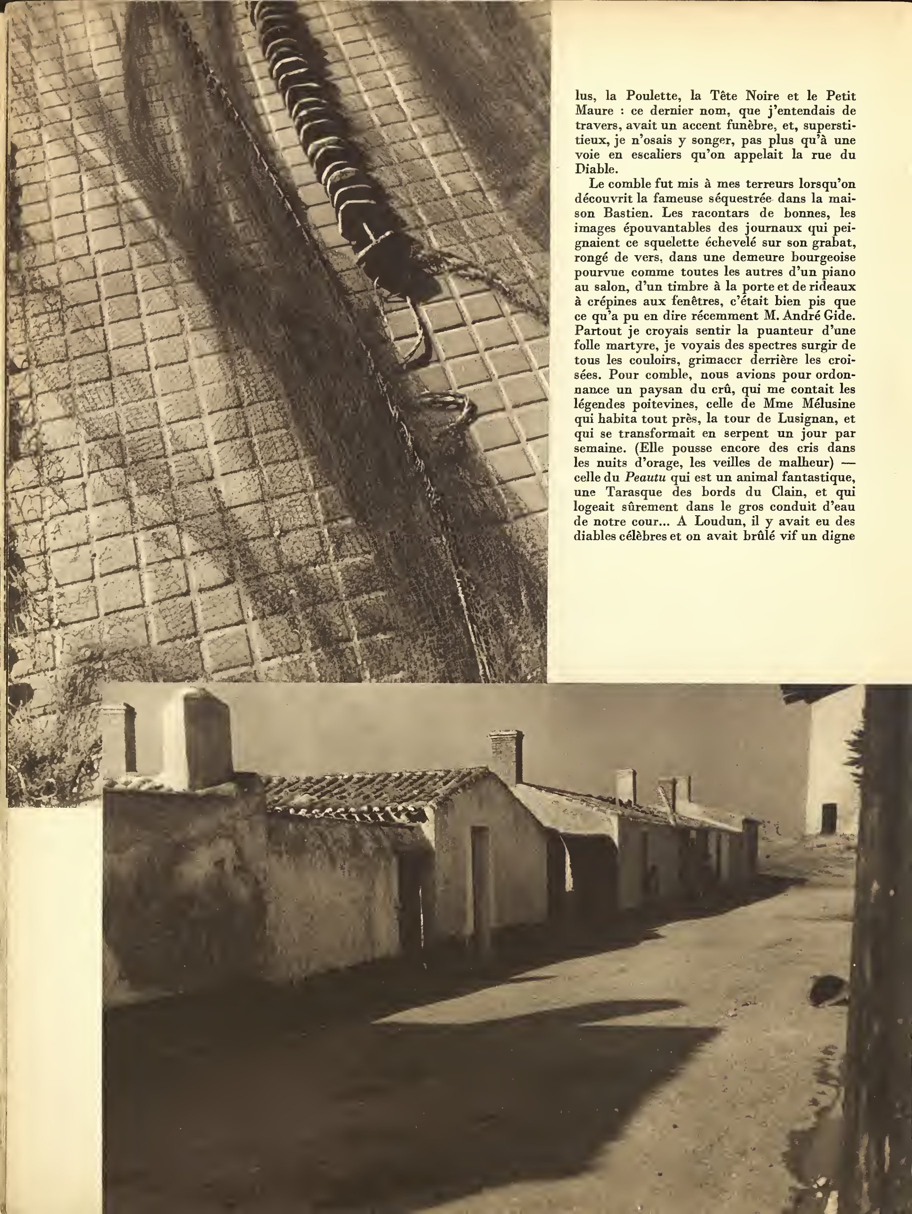
A POITIERS. EN HAUT, LA BASILIQUE DE SAINTE-RADEGONDE, QUI ÉTAIT POUR ANDRÉ THÉRIVE ENFANT « UNE CAVERNE FABULEUSE, AVEC DES VITRAUX D'ENFER ET LE BRASILLEMENT DES CIERGES ». AU VRAI, CETTE ÉGLISE EST UN ENDROIT DE PIEUX PÈLERINAGE. UN CULTE FIDÈLE Y ALLUME DE PETITES FLAMMES TOUCHANTES EN L'HONNEUR DE LA PATRONNE DE POITIERS. A DROITE, L'ÉGLISE ROMANE NOTRE-DAME-LA-GRANDE, DU XI[e] SIÈCLE.



L'ÉGLISE SAINT-HILAIRE - LE - GRAND, DES XIe ET XIIe SIÈCLES, A ÉTÉ EN PARTIE DÉTRUITE A LA FIN DU XVIe, MAIS RECONSTITUÉE PAR LA SUITE. C'EST UN MONUMENT DU PLUS RARE INTÉRÊT, PAR SA VOUTE FORMÉE D'UNE SÉRIE DE COUPOLES ET SURTOUT PAR SES SEPT NEFS : TROIS DE CHAQUE COTÉ DE LA NEF CENTRALE. IL EST, A CET ÉGARD, UNIQUE EN FRANCE. — CI-CONTRE, UNE MARCHANDE DE CIERGES SUR LES MARCHES DE SAINTE-RADEGONDE.

COMME tous les gens qui n'ont pas de vraies, de profondes attaches dans une province particulière, je puis me réclamer d'un grand nombre de patries, dès mon vivant, entendons-nous, tandis que les villes ne se disputèrent Homère qu'après sa mort... Pour avoir passé à Poitiers une époque de mon enfance, je range cette cité parmi celles où m'enchaînent ces souvenirs à peine conscients, ces impressions vives et confuses, absurdes ou fondées, dont se compose peu à peu le moi foncier d'un homme.

En ce temps-là, elle avait gardé intacts les noms charmants de toutes ses rues ; nous habitions rue Sainte-Triaise, entre celles du Cuvier et de la Psallette, non loin du noble parc de Blossac dont les bassins me faisaient grand'-peur à cause de leurs grenouilles. Il y avait des ruelles appelées Corne-de-Bouc, Roche-d'Argent, les Natureaux, le Pigeon Blanc, les Caro-



lus, la Poulette, la Tête Noire et le Petit Maure : ce dernier nom, que j'entendais de travers, avait un accent funèbre, et, superstitieux, je n'osais y songer, pas plus qu'à une voie en escaliers qu'on appelait la rue du Diable.

Le comble fut mis à mes terreurs lorsqu'on découvrit la fameuse séquestrée dans la maison Bastien. Les racontars de bonnes, les images épouvantables des journaux qui peignaient ce squelette échevelé sur son grabat, rongé de vers, dans une demeure bourgeoise pourvue comme toutes les autres d'un piano au salon, d'un timbre à la porte et de rideaux à crépines aux fenêtres, c'était bien pis que ce qu'a pu en dire récemment M. André Gide. Partout je croyais sentir la puanteur d'une folle martyre, je voyais des spectres surgir de tous les couloirs, grimacer derrière les croisées. Pour comble, nous avions pour ordonnance un paysan du crû, qui me contait les légendes poitevines, celle de Mme Mélusine qui habita tout près, la tour de Lusignan, et qui se transformait en serpent un jour par semaine. (Elle pousse encore des cris dans les nuits d'orage, les veilles de malheur) — celle du *Peautu* qui est un animal fantastique, une Tarasque des bords du Clain, et qui logeait sûrement dans le gros conduit d'eau de notre cour... A Loudun, il y avait eu des diables célèbres et on avait brûlé vif un digne



Photos Schall

EN PAGE GAUCHE, DES FILETS DE SARDINIERS, SÉCHANT AU SOLEIL SUR LA JETÉE DES SABLES-D'OLONNE ET L'UNE DES RUES CHARMANTES ET RUSTIQUES DE LA CHAUME. ICI, UN EFFET DE VAGUES AU SOLEIL LEVANT : LEUR VOLUTE EST A PEINE SENSIBLE, TANT EST FAIBLE LA DÉCLIVITÉ DE LA MAGNIFIQUE ET DOUCE PLAGE DES SABLES - D'OLONNE, LA PLUS VASTE DE FRANCE. AU-DESSOUS, DES SABLAISES, FEMMES DE PÊCHEURS, QUI RÉPARENT LES FILETS SUR LA JETÉE.

Photos Schall.

SUR L'EAU PEUPLÉE PAR ENDROITS DE NÉNUPHARS DORMENT LES « PLATTES » QUI SERVENT, DANS LE MARAIS POITEVIN, AU TRANSPORT DES RÉCOLTES, DES ENGRAIS, DES BESTIAUX; CES EMBARCATIONS SONT MÊME, POUR LES HABITANTS DE NOMBREUSES FERMES ENCERCLÉES DE CANAUX, L'UNIQUE MOYEN DE DÉPLACEMENT, L'OUTIL ESSENTIEL DES TRAVAUX AGRICOLES COMME LE VÉHICULE DES CORTÈGES NUPTIAUX OU FUNÈBRES. LE MARAIS, D'UNE GRANDE FERTILITÉ, EST EN OUTRE D'UN PITTORESQUE DES PLUS PRENANT.

curé, M. l'abbé Grandier. Si j'avais su que le manoir de Gilles de Rais n'était pas non plus si loin, je pense que le Poitou et les confins de la Vendée garderaient encore à mes yeux l'aspect d'une terre maudite et mystérieuse.

D'ailleurs quand on s'allait promener dans la campagne, c'était toujours près de quelque Pierre-Levée comme il y en a tant sur le plateau de Thorus. En ville, la Basilique de Sainte-Radegonde, malgré la statue de cette reine studieuse qui tient un livre gros comme un dictionnaire, était une caverne fabuleuse, avec des vitraux d'enfer et le brasillement des cierges. Le vieux Temple Saint-Jean offrait son baptistère en coquille enfoui comme un sépulcre; le sol poudreux et les gravats romains semblaient receler quelques ossements de



martyrs, qu'on n'eût pas heurtés du pied sans sacrilège. Et pour tout dire, il y avait pis encore : la façade d'un noir collège ecclésiastique, qui se nommait Picpus, et où on promettait de m'interner... Il paraît que les cyprès qui, çà et là, marquaient des jardins, indiquaient le lieu où un propriétaire protestant se fit enterrer, jaloux et superbe, sur sa propriété ; en sorte que le Poitou était comme un cimetière en désordre.

Les enfants sont modernistes, et il ne faut pas leur demander d'aimer naturellement le moyen âge, ni une salle de garde, ni une cathédrale à gargouilles, ni même la tour Maubergeon qui abrita, dit-on, une cour galante et débauchée. Saint-Porchaire me plaisait seul, église modestement alignée avec les magasins de sa petite rue, auprès d'une boutique qui offrait comme enseigne un gros bicorne d'incroyable. Mais la vie triomphait ailleurs : sur les bords du Clain qui forme une enceinte à l'hémicycle glorieux de Poitiers, dans les guinguettes de la banlieue, sur les rives où des laveuses jacassaient, où on pêchait des poissons si heureux de briller au soleil, et enfin au sommet de la colline d'en face... Là étaient les casernes d'artillerie, auprès d'une statue dorée de la Vierge, que je croyais gigantesque. On me hissait sur un grand cheval au plus haut de l'esplanade, et je descendais ainsi vers la ville, en position de général ou d'empereur, avec des officiers à pied autour de moi...

Toute cette province a pris depuis lors, sous mes regards d'homme, une diversité infiniment plus plaisante. Les vallées bocagères, les rivières enfouies dans la verdure, les canaux du Marais y contrastent avec le plateau calcaire qui donne un fromage aussi sec et parfumé que lui, le chabichou. Moins d'églises romancs frappent ma vue, plus de fermes et de laiteries, d'emblavures, de vergers et de vignes. Le Poitou produit jusqu'à des amandiers, ce qui est signe qu'il appar-

Photos Schall.

APRÈS LA MOISSON, SUR LES HAUTES PLAINES FERTILES DU POITOU. — LA PAILLE EST LONGUE ET LE GRAIN LOURD, EN CETTE RÉGION GÉNÉREUSE OU LES VILLES PLEINES D'ART ET D'HISTOIRE SONT ASSISES PARMI LES CHAMPS DE CÉRÉALES ET LES PATURAGES. — AU-DESSOUS, PAYSANNE VENDÉENNE.

tient déjà moralement au Midi. Au Moyen Age, on confondait si bien les notions que l'Aquitaine s'étendait jusqu'à lui, et souvent on appelait langue poitevine le limousin ou le gascon que des poètes courtois faisaient parler, comme idiome des snobs, à la cour de la comtesse, puis duchesse, puis reine Eléonore. Jusqu'à la mer les toits sont plats dans cet heureux pays ; le mimosa y pousse ; nous avions rue Sainte-Triaise un figuier avec de vraies figues : et depuis mon époque on a acclimaté le palmier. Les paysans vendéens ont le même masque net et dépouillé que les Provençaux et les Basques, et sous un



UNE FERME VENDÉENNE, TRAPUE, SOLIDE, AVEC CET AIR DE FAIRE CORPS AVEC LA TERRE, D'EN ÊTRE EN QUELQUE SORTE L'UN DES FRUITS, QUI CARACTÉRISE LE PLUS JUSTEMENT, LE PLUS FORTEMENT, NOTRE VIEUX PAYS DE LABOUREURS. LE BATTAGE DU BLÉ : DUR TRAVAIL, DÉCOR D'OR.

soleil d'été cuisant, il n'y a pas plus méridional que l'immense plage des Sables-d'Olonne. Pourquoi ce mot de méridional ? Dans notre Europe, c'est occidental qui est synonyme de civilisé...

Chaque fois que je retourne là-bas, fût-ce au passage, je suis frappé par le caractère riant de cette province où je n'avais senti que des secrets, des drames et des terreurs. La poésie a changé de camp. Et si je risque de faire un vrai pèlerinage, ce sera plutôt qu'à cette ville et à ces campagnes où gît, ensevelie sous les mensonges, un peu de mon enfance, à Ligugé où Rabelais a vécu, et qu'il a célébré mainte fois, à Ligugé où tous les amis de J.-K. Huymans vont saluer sa blanche maison conventuelle, la rampe semi-gothique qui descend sur des groseilliers, et le jardin où il a dit tant de chapelets en fumant tant de cigarettes.

André Thérive

NANTES

ET LA BASSE LOIRE

PAR OCTAVE BÉLIARD

LE rocher qui domine le port de Nantes, comme une acropole, au-dessus des carrières de Miséri, est sous l'invocation de Sainte-Anne, patronne des Brctons. Ce sont les ducs indépendants qui firent pousser sur la berge de Loire les tours massives de ce château qui, plus tard, arracha à Henri IV un cri de surprise : « Ventre Saint-Gris ! nos cousins de Bretagne n'étaient pas de petits compagnons ! » Résidence de la cour bretonne, Nantes devint en fait la capitale du duché dont Rennes n'était que le cerveau têtu. Mais ce fut lorsque le vieux pays commençait à lier son destin à celui de la France et lui donnait successivement trois connétables pour commander ses armées contre

AU PORT DE NANTES, LE QUAI DE LA FOSSE (PAGE 20), L'UN DES ENDROITS LES PLUS ATTRAYANTS DE LA VILLE, PAR SON ANIMATION ET LES ASPECTS VARIÉS DE LA LOIRE PORTEUSE DE NÉGOCE. PAGE 21, LE PONT TRANSBORDEUR QUI RELIE CE MÊME QUAI A L'ILE DE LA PRAIRIE-AU-DUC OU S'ÉTENDENT D'IMPORTANTS CHANTIERS DE CONSTRUCTIONS NAVALES. CET OUVRAGE D'ART COMPREND DES PYLONES DE 76 MÈTRES DE HAUT ET UN TABLIER LONG DE 191 MÈTRES. LA, A 50 MÈTRES AU-DESSUS DU FLEUVE, ON JOUIT D'UNE BELLE VUE SUR LE PORT ET LA VILLE.

l'Anglais. Et c'est de Nantes que Madame Anne partit en pleurant pour mettre à son doigt l'anneau du roi Charles. Nantes a livré la Bretagne à la France.

Nantes n'a pas l'âme bretonne, ni les bruyères de la Bretagne, ni ses ajoncs, ni sa fière pauvreté. Malgré la fiction de la géographie administrative, une ligne de coteaux au nord de la Loire, qu'on appelle le Sillon de Bretagne, coupe le département en deux comme une vraie frontière et sépare le pays nantais de l'arrondissement de Châteaubriant et de presque tout l'arrondissement de Saint-Nazaire. Quand le Nantais franchit cette limite, il dit : « Je vais en Bretagne ». Lui, c'est un homme de la Loire. Le grand fleuve qui coule du cœur de la France l'a déposé là, comme une formation d'estuaire, sur les alluvions qui ne font, sur la rive droite, qu'une étroite bande arrêtée par le Sillon, mais qui s'étendent de l'autre côté de l'eau, par les immenses plaines de Retz, sans transition, jusqu'au Marais Vendéen. C'est là, réellement, le terroir nantais, pays de labours et d'herbages, nourrissant une faune et une flore particulières, des bœufs nantais, des volailles nantaises, des légumes nantais et, sur les bords de la Sèvre Nantaise, un vin spirituel, traître, fruité, inconnu ailleurs et joli comme son nom : *le muscadet.*

L'homme et sa ville ont aussi une physionomie qui n'appartient qu'à eux, mais où il ne serait peut-être pas impossible de discerner ce qui revient à l'arrière-pays et qu'apportèrent les charriages de la Loire. C'est d'une pierre tendre de la Touraine ou du Saumurois que les derniers Gothiques construisirent la cathédrale qu'ils laissèrent



Photos Schall.



inachevée et dont les restaurations ont fait disparaître la Bible en images ruinée par les pluies de quatre siècles. Et l'incomparable joyau qu'elle contient, le tombeau du duc François, œuvre de Michel Colomb qui fait la liaison entre l'art du Moyen Age et celui de la Renaissance, est, en marbre d'Italie, une fleur de la statuaire tourangelle. Quelle fut la part du Beauceron, du Tourangeau, de l'Angevin dans le caractère des gens de Nantes et de la Basse-Loire qui se montrent volontiers expansifs mais avec une infinité de tiroirs secrets, aiment une vie large mais en calculent strictement les moyens, mènent de grandes entreprises en « voyant petit », sont formalistes jusqu'en la débauche et bourgeois jusqu'en l'aventure, avec un sentiment aigu de la respectabilité provinciale et des sacrifices qu'on lui doit ? Et quelle lente infusion de toutes les finesses paysannes des riverains est venue se concentrer dans le sens diplomatique des Nantais politiques, dans la cautèle chafouine de Fouché et dans la bonhomie matoise d'Aristide Briand ?

Mais ce sont des héritages lointains dont Nantes a presque oublié l'origine depuis qu'elle a cessé de regarder le côté d'où vient l'eau pour porter son attention intéressée vers la mer où elle s'en va. Dès la fin du XVIe siècle, mais surtout à partir des Ordonnances de Colbert, les proues des grands voiliers écrivirent sur les flots les fastes de l'opulente marchande et les incessants apports exotiques en transformèrent le visage et les mœurs. Les richesses des Iles se déversaient sur ses quais ; le sucre d'abord, denrée inconnue et précieuse : « *Bise tonton qui revient de Bourbon, il a la goule sucrée* », dit-on encore dans le peuple, par tradition. Nantes était la porte des Indes occidentales, les cadets de famille colonisaient les Antilles ou faisaient la flibuste sur la mer caraïbe ; les navires de Jacques Cassard mettaient les côtes du Brésil sous le tir des canons du Roi ; les négriers convoyaient vers la Martinique et Haïti des cargaisons de « bois d'ébène ». Les armateurs nantais dotaient la ville d'une fortune comparable à celle de Venise et bâtissaient sur le quai de la Fosse, dans la rue Kervégan, des hôtels somptueux, aux balcons sculptés de mascarons et de cariatides, avec des patios à l'espagnole, des escaliers de pierre et de fers forgés ; les façades sont aujourd'hui noircies et lépreuses, mais on a quelquefois la surprise de découvrir à l'intérieur de ces maisons ridées des boiseries en acajou massif avec des dessus de portes peints par Lancret ou Pater. L'histoire de Nantes est celle de ses marins et de ses vaisseaux, plus encore que celle de l'Édit pacificateur d'Henri IV, vainqueur de la Ligue, plus que celle de l'arrestation de Fouquet, plus même que celle d'une Révolution froide et sinistre qui mit des lividités de cadavres dans l'eau ténébreuse des bras de Loire que l'on comble aujourd'hui entre les îles de la Cité.

Et cette histoire se continue. Nantes-la-Grise a souffert de vicissitudes ; l'abandon de la navigation à voiles aurait pu lui porter un coup mortel et les cargos modernes hésitent à remonter jusqu'à elle par les chenaux changeants du fleuve en contournant les îles basses. Elle n'a jamais consenti à n'être plus un grand port et une capitale provinciale. Elle a lutté, d'abord en creusant le canal de la Martinière, trop tôt insuffisant, et en fondant Saint-Nazaire. Et puis, jalouse, elle a lutté contre Saint-Nazaire même, sa fille parvenue, en approfondissant son port. Le

commerce d'outre-mer déclinant malgré tout, elle a bravement et victorieusement développé son industrie et fait fumer cent usines. Je la vois toujours prospère et forte, et désormais une longue rue industrielle la prolonge sur la rive droite de la Loire, par les raffineries, les savonneries et les usines de conserves de Chantenay, les forges de Basse-Indre, d'Indret et de Couëron, jusqu'aux Aciéries de Trignac au bord de la tourbière briéronne et aux chantiers de Saint-Nazaire.

Son pire adversaire est son propre fleuve, cette Loire indisciplinée, torrent en hiver, en été filet d'eau égoutté par les grèves arides, qu'elle médite obstinément d'aménager jusqu'au canal de Briare, et qui, rendue docile, apportant tout le fret fluvial de l'Europe Centrale au détriment de Rotterdam et de Hambourg, referait sûrement de Nantes l'un des plus grands ports du monde.

C'est le rêve du peuple de l'estuaire, des vieux marins long-courriers qui ont pour toujours jeté l'ancre sur la rive gauche paisible et sans fumées d'usines, depuis Trentemoult jusqu'à Paimbœuf et pour qui toute la beauté du monde, qu'ils ont vue, s'efface devant la splendeur des rouges couchants de l'embouchure, la douceur grise des eaux troubles et des vases fines, l'incessant chuchotement des pluies d'hiver et le hululement nostalgique d'un steamer qui crache de la brume.

Octave Béliard

DANS LA PAGE GAUCHE, UNE VUE DES ATELIERS ET CHANTIERS DE LA LOIRE, OU LA FORÊT DES MATS SE CONFOND AVEC CELLE MÉTALLIQUE DES GRUES IMMENSES. CI-DESSOUS, LE MARCHÉ SITUÉ A UNE EXTRÉMITÉ DU QUAI TURENNE. C'EST, NON LOIN DE LA BOURSE, UN LIEU DE PETIT COMMERCE, OU PEUT-ÊTRE, SUR LE VISAGE DES MÉNAGÈRES ET DES MARCHANDES, S'ÉVOQUE ASSEZ BIEN « LE CARACTÈRE DES GENS DE NANTES ET DE LA BASSE-LOIRE », SUBTILEMENT DÉCRIT PAR OCTAVE BÉLIARD.



Photos Schall.

DEVANT LE ROCHER SCULPTÉ

DE MAHAVELLIPORE

PAR ÉLIE FAURE

C'EST ici le lieu, à mon sens, d'un des plus grands miracles — sinon le plus grand — qu'ait accompli l'art de l'image. C'est ici que la communion mystique a été à la fois la plus générale dans les foules et la plus étroitement attachée par toutes ses antennes à la vie universelle. Rien n'y est séparé des sèves qui les nourrissent. Chez nous, la plante est objet de décoration, l'animal comparse secondaire, créé pour notre usage personnel. Chez les Grecs, chez les sculpteurs de l'Occident, il apparaît surajouté, relégué par l'homme en un plan autre que le sien, jamais lié, dans l'expression plastique, à la composition en profondeur, sauf parfois, comme par éclairs, dans l'art ogival du moyen âge. Nous avons bien eu, en France, au XIXe siècle, l'admirable Barye, l'égal des tailleurs de pierre de Mahavellipore. Mais il n'a pu exprimer l'animal qu'en l'isolant de l'homme et de la nature elle-même, en le traitant comme un objet en soi. Ici l'animal, comme la plante, comme l'homme — cet homme eût-il vingt bras et quatre têtcs — est une projection de la vie intérieure qui anime la totalité de l'univers. Il y a une telle unité dans la décoration rupestre, que le sculpteur semble brasser la roche même comme une pâte brûlante. Plutôt qu'une surface sculptée, on dirait d'une peinture gigantesque, d'une fresque exprimant, dans toutes les dimensions de l'espace, la solidarité de tous ses plans.

Le rocher était peint sans doute, à l'origine, et je vous laisse à penser quel effet, sous cette terrible lumière, devaient produire ces tableaux en mouvement, où alternaient de grandes colorations simplifiées, ocres et bruns pour les formes humaines nues, verts pour les rameaux et les feuilles, piqués de points vifs pour les fleurs, et, pour les vêtements, alternances contrastées de rouges, d'orangés, de bleus. Mais ne regrettons pas trop que ces couleurs aient disparu. Les roches sculptées de l'Inde restent de vastes peintures, grâce aux procédés du sculpteur, ou bien plutôt grâce à l'esprit qui l'animait, à la flamme de l'enthousiasme, à la profondeur de la foi. Il maniait l'ombre et la lumière comme avec un pinceau géant. Il établissait avec une subtilité fulgurante les passages continus entre les formes et les fonds. Il suggérait brièvement la fuite des contours et le déroulement des arabesques intérieures, je veux dire la continuité des surfaces en mouvement avec la masse du rocher. Avant la grande peinture symphonique de l'Occident imaginée par Venise et développée surtout par Tintoret, Rubens, Rembrandt, Delacroix, celle qui donne, par des procédés artificiels, l'illusion de la saillie, il installait dans la réalité concrète l'enfoncement et l'émergeance alternantes des formes en mouvement. La sculpture entière nage dans son atmosphère de pierre.

Ce n'est pas seulement la grande peinture occidentale que la sculpture rupestre hindoue a devancée. C'est l'instrument le plus moderne de l'expression européenne tendant à devenir l'expression universelle — je veux dire le Cinéma. Voyez précisément cette atmosphère où les fonds et les formes, pénétrant les uns dans les autres, enchevêtrent de proche en proche leur onde ininterrompue, comme si un cœur central les soulevait de pulsations rythmiques. Voyez la lumière plonger entre les saillies en action pour colorer leurs ombres transparentes, s'insinuer dans leurs intervalles ainsi qu'un fluide vivant qui tente d'en faire le tour, et les baigne entièrement de son flot sans cesse agité. Voyez la tendance constante et instinctive du sculpteur à déterminer la forme par le mouvement — alors que la peinture et la sculpture occidentales cherchaient, avant le cinéma, à exprimer le mouvement par la forme — si bien que l'imagination, quand l'œil se voit contraint d'abandonner cette forme à l'instant où elle se confond avec le rocher, continue sa progression dans ses parties invisibles. Voyez ces têtes et ces bras multiples dont le tourbillon traduit, sur des plans sans cesse rompus, les attitudes simultanées ou successives que commandent la pensée, l'impulsion, les relations morales avec les objets et les êtres. Voyez, pour la première et unique fois dans l'Histoire — toujours avant l'apparition du Cinéma — ce souffle, issu de l'action d'une multitude, circulant dans tous les gestes qui expriment cette action. Devant un de ces hauts reliefs immenses, on se croirait en présence d'une foule réelle, et d'une foule agitée par les sentiments les plus divers, mais aussi les plus permanents. Elle passe devant nous, elle fait le tour du support granitique derrière lequel elle défile, elle reparaît à l'autre bord, et, grâce à la variété, à la violence, à la douceur, à l'impulsivité des mouvements qui l'animent, elle nous impose, chaque fois qu'elle repasse sous nos yeux, l'image grouillante et sans cesse renouvelée de ses mouvements passionnels. Le sang gonfle les corps, le rut agite les croupes, l'esprit et la bestialité se confrontent et se mêlent pour les mêmes conquêtes et pour les mêmes combats. Je suis devant *la Descente du Gange*, la sublime fresque de pierre de Mahavellipore. Les hommes courent, nagent, les reptiles glissent pour suivre l'onde immémoriale, ce flux toujours mouvant et renaissant qui fait des fleuves le symbole de la durée imposant à la matière universelle la forme toujours pareille et toujours variée de ses vagues, cependant que les éléphants, immergeant leurs formes massives, paraissent imprimer par contraste une rumeur plus haute à l'incessant frémissement des eaux. En fait, avant le Cinéma, les sculpteurs de l'Inde dravidienne ont suggéré que le temps pourrait bien n'être qu'une dimension de l'espace, à moins que l'espace ne soit une fonction du temps. En accord intérieur, secret, avec les sages de l'Inde, ils ont figuré la prescience des conquêtes essentielles que la science européenne aperçoit à peine de nos jours.

ELIE FAURE.



Photo Kertesz.

JARDINS

PAR ALBERT FLAMENT

Le jour s'est levé dans un ciel monotone. Une brume légère flotte sur l'horizon. L'air est frais et humide. Le soleil ne paraît pas devoir réchauffer l'atmosphère et la terre semble désirer sommeiller jusqu'au soir. Faut-il laisser la fenêtre ouverte encore, en souvenir de l'été ? Ou subir le premier instinct physique de la fermer ? C'est l'automne.

Pourtant, la brume se dissipe, le ciel se marbre et bleuit, la lumière retrouve un peu partout à la fois des éclats. Les fleurs du jardin montrent soudain des tons plus vibrants. Les rouges, les jaunes, les cadmiums n'ont jamais paru si vifs et, sans doute, ne l'ont-ils jamais été. Ils évoquent les ors et les vermillons, les garances des parades militaires, aux temps des rois. Souvenirs du printemps, les derniers bleus et les roses se

sont effacés. Dans ce qui subsiste de brume, la couleur prend une mâle solidité. C'est bien un régiment qui a l'air de s'être un instant immobilisé sous nos fenêtres, — mais c'est un régiment qui s'en va !

Dans les parterres et les larges bordures, ne règne plus, comme en juin, l'exubérante et claire harmonie sans un trou d'ombre. Les déchirures montrent l'obscurité, la prochaine pourriture et la mort.

Les jardins du Midi de la France, ceux de Toscane, de Rome, et ceux de l'Andalousie ou des îles méditerranéennes, montrent moins tôt, et toujours moins profondément, l'approche de l'hiver. Les fleurs y sont moins profusément cultivées, plus espacées, plus rares. Les arbres à feuillage toujours verts, les cyprès, libres ou taillés en haies, dont la verve du décorateur modifie les courbes et le dessin, sont pareils à des portants de théâtre. Ils créent des décors qui ne laissent mesurer la fuite du temps et le passage des saisons que dans la mesure où le permettent la pureté du ciel et la température.

Photo Globe.

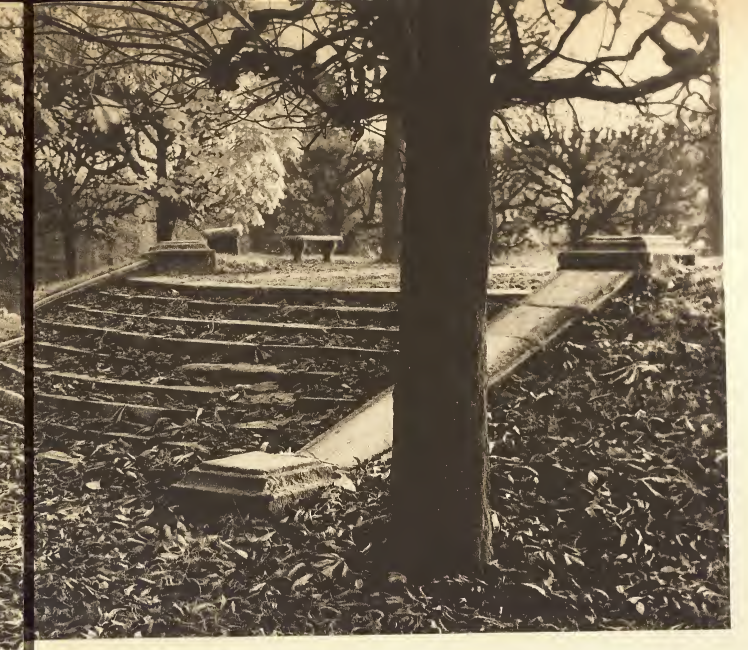


Photo Kerte

DES DAHLIAS, NAGUÈRE ENCORE UN PEU DÉDAIGNÉS. ON LEUR REPROCHE PARFOIS DE N'AVOIR POINT DE PARFUM — CELUI DES ROSES EST SI VOLUPTUEUX! — MAIS ILS ONT UN CHARME DE CHASTES CŒURS RAYONNANTS. — LES ANNÉES ONT BRISÉ PAR ENDROITS L'ESCALIER DE PIERRE. IL EST JONCHÉ UNE FOIS DE PLUS DE PETITES CHOSES MORTES... POUR NE PAS CÉDER À LA MÉLANCOLIE D'UN PARC AUTOMNAL, IL FAUT VOIR SEULEMENT SA SPLENDEUR MORDORÉE, OUBLIER LA FAUX DU TEMPS ET VIVRE TOUT ENTIER DANS L'HEURE FUGITIVE.

Dans nos climats où l'approche et la présence de l'hiver se font plus durement sentir, l'automne peut *durer*, comme disent les jardiniers, jusqu'à la Saint-Martin, quelquefois même, en Bretagne, par exemple, plus longtemps encore. Dans la courbe la plus abritée de la baie du Mont Saint-Michel, sur la côte de Saint-Méloir-des-Ondes, il m'est arrivé de déjeuner devant la maison, passé la Toussaint, et de cueillir encore des soucis et quelques roses, bien peu de jours avant Noël.

C'est toujours dans l'espérance d'un de ces automnes qu'on nomme tardifs, de ces belles journées attardées, que les amateurs de jardin préparent les fleurs susceptibles de braver les premières intempéries.

■

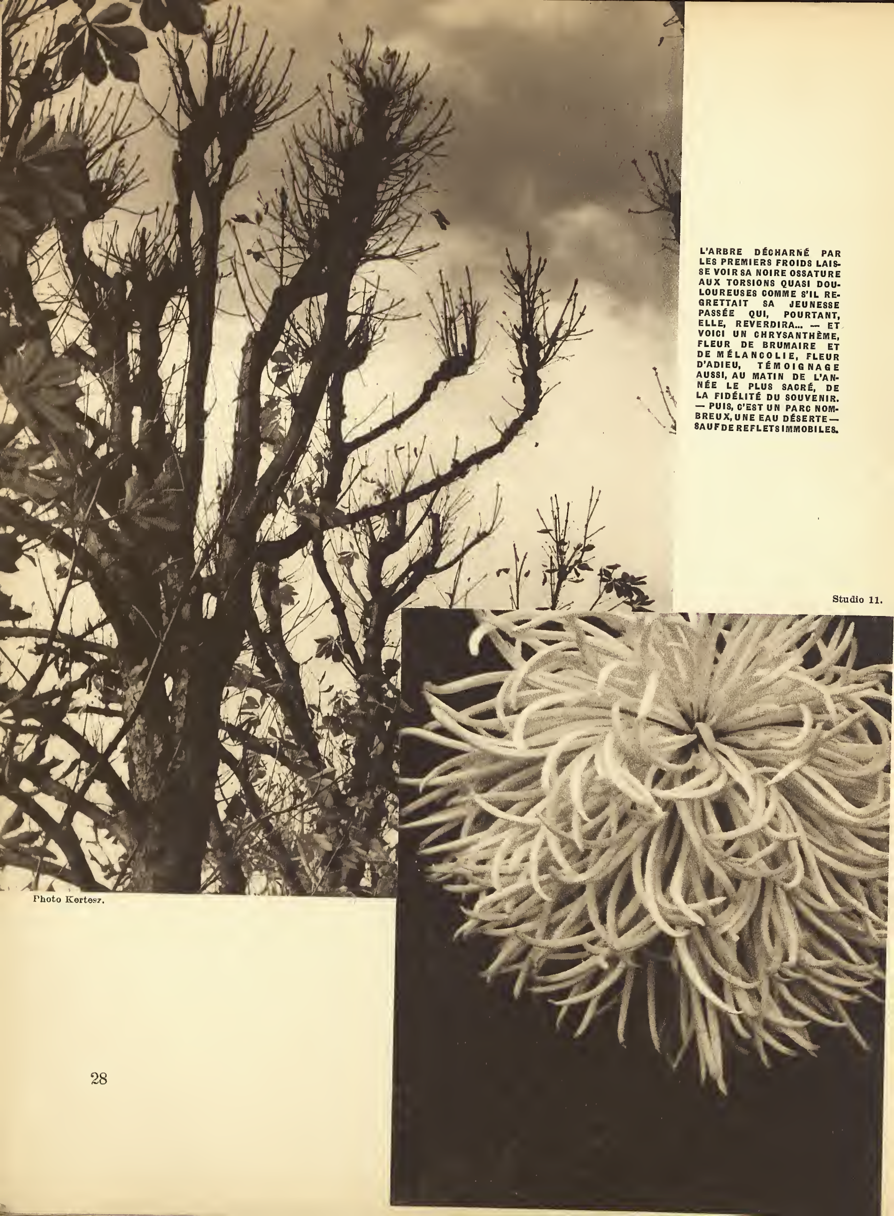
Les *soucis*, — qui donnent parfois, précisément, tant de peine à expulser, ce qui leur a valu, certainement, ce nom de *soucis* ,qui leur est resté ! — les *dahlias*, les *cannas*, les *soleils* de différentes sortes, les *heleniums*, les *rudbeckias*, sont parmi les plus éclatantes et les plus durables des fleurs d'arrière-saison.

Si l'on peut détester une fleur, j'ai longtemps détesté les *cannas*. Sans doute, à cause de leur feuillage abondant et brun, parfois. Et plus encore, peut-être, à cause de la manière dont les présentaient, en touffes, au milieu des corbeilles, les jardiniers. Je les ai réintégrés dans le domaine des possibilités, depuis que je les ai vus foisonner librement sur la Côte d'Azur, entre les agaves et les yuccas, parmi les orangers, les citronniers, les feuillages luisants et les fleurs d'un jour du magnolia, près des mimosas même ou d'un unique palmier. La fleur du canna, d'un jaune ou d'un rouge si intense, souvent jaspé de ces deux tons, évoque alors les nuances du madras, noué sur le front et au-dessus des yeux convexes et brûlants des Martiniquaises.

■

Les *dahlias* sont devenus les fleurs les plus variées, aux dimensions, comme aux formes et aux coloris les plus divers. Et c'est au début de l'automne qu'ils apparaissent dans leur resplendissante multiplicité. Du rang secondaire où ils étaient tenus, le discernement des horticulteurs, étrangers ou français, les a fait passer au premier plan.

Ils ornaient et ils ornent encore les potagers, avec quelle abondante sérénité, entre les citrouilles, les potirons, les dernières tiges des fèves et les branches folles d'une vigne dorée. On leur refusait presque de paraître au salon, dans les vases, alentour des premiers feux de bois. Peut-être les plaçait-on plus volontiers sur la nappe d'un déjeuner, presque à plat, couchés sur les larges feuilles tigrées d'un platane ou d'un chasselas. Mme Madeleine Lemaire, qui excellait dans l'art de recevoir, préparait elle-même à l'automne, comme pour lui servir ensuite de modèles, des tables de déjeuner dignes de Van Huysum, de Desportes ou de Monnoyer, au château de Réveillon, dans la Marne.



L'ARBRE DÉCHARNÉ PAR LES PREMIERS FROIDS LAISSE VOIR SA NOIRE OSSATURE AUX TORSIONS QUASI DOULOUREUSES COMME S'IL REGRETTAIT SA JEUNESSE PASSÉE QUI, POURTANT, ELLE, REVERDIRA... — ET VOICI UN CHRYSANTHÈME, FLEUR DE BRUMAIRE ET DE MÉLANCOLIE, FLEUR D'ADIEU, TÉMOIGNAGE AUSSI, AU MATIN DE L'ANNÉE LE PLUS SACRÉ, DE LA FIDÉLITÉ DU SOUVENIR. — PUIS, C'EST UN PARC NOMBREUX, UNE EAU DÉSERTE — SAUF DE REFLETS IMMOBILES.

Studio 11.

Photo Kertesz.

Photo Kertesz.



Le dahlia suivit trop longtemps, selon la mode d'alors, l'enflure du chrysanthème. Il est redevenu moins disproportionné. On le préfère à fleurs moyennes, tuyautées comme par le fer d'une repasseuse experte, ou simple, à pétales libres, de deux tons, passant presque toujours du blanc ou de l'ocre clair à des nuances vives. C'est ainsi que les premières gelées le terrassent, comme un roi brillamment vêtu, surpris par les hordes grises des invasions.

Le dahlia n'a pas l'éclatant exotisme de coloris du canna. Mais tous deux s'unissent pour former ce magnifique concert des yeux qui ne semble si rutilant que parce qu'il est condamné par l'hiver.

Pendant qu'il vivait en Angleterre, Van Dyck fit l'un de ses propres portraits, l'index posé sur le cœur brun d'une de ces immenses fleurs de tournesol, appelées soleils. Était-ce un hommage au roi Charles Ier, qui l'admirait, posait pour lui fréquemment et l'avait comblé de présents et d'honneurs ? Ce tournesol, adopté par Louis XIV comme emblème vivant, parmi les lys stylisés, ce tournesol vint végéter et resplendir dans l'enclos des garde-barrières. On l'y découvrit. On l'acclimate dans les jardins, on l'affine, on l'amenuise. Aux derniers jours de septembre, peu de « tableaux » de fleurs rivalisent avec une haie de soleils variés, d'*heleniums* à hautes tiges, après lesquelles s'enlacent les vrilles et les calices des *hypomées de Naples*, qui sont, depuis l'aurore jusqu'à l'heure de midi, d'un bleu de céramique persane, avant de tourner au violet et se faner devant le crépuscule.

Les *mufliers*, les *penstemons*, les *zinnias*, les *œillets d'Inde*, les *tagètes* persévèrent, avec ces alternatives mystérieuses de vie et de décrépitude qui donnent à la nature ces formes de courage ou de renoncement dans lesquelles elle se débat sans cesse.

C'est pourquoi, peut-être, le plus exigu des jardins devient sous nos yeux la réduction du monde, comme la chambre habitée peut offrir, sous un plafond, le raccourci ou le résumé de l'humanité.

■

Une place particulière, un paragraphe, doit être réservé au chrysanthème. Il peut exister des jardins d'automne sans chrysanthèmes, mais pour bien des gens, l'automne sans chrysanthème dans leur jardin perdrait toute saveur. Ils collectionnent des catalogues dans lesquels sont mentionnées des milliers d'espèces de cette fleur, dont les Japonais avaient fait leur emblème impérial et qui deviendra, quelque jour peut-être, celui de leur république.

UN LIEU POUR LA MÉDITATION, OU POUR LA LECTURE DE MONTAIGNE. L'IMMORTEL PHILOSOPHE SE PROMENA PARFOIS AU JARDIN D'ÉPICURE — QUI N'EST PAS LE JARDIN QUE L'ON VOIT ICI. MAIS IL INCLINAIT AU STOICISME, ET VOILA L'ATTITUDE QUI CONVIENT SOUS LES CIELS ASSOMBRIS COMME DANS LE COMMERCE DES HOMMES... OU DANS UNE SOLITUDE OU L'ON SE "RÉSIGNE" A NE LES POINT LAISSER PÉNÉTRER.



L'Exposition des chrysanthèmes offre chaque automne l'un de ces spectacles familiaux, de *goût* et d'*élégance*, que fréquentent des gens qui étouffent dans leur famille, qui sont sans goût et qui ne se douteront jamais que l'élégance soit une qualité. Ils vont « voir les chrysanthèmes », sur le Cours la Reine, comme ils vont « voir les tableaux », au printemps, tout à côté, dans les galeries du Grand-Palais. C'est sans doute à leur intention que, pareils aux toiles du Salon, les chrysanthèmes devinrent pendant si longtemps toujours plus démesurés chaque année. Nous vîmes alors des fleurs aux têtes échevelées, couleur du soleil couchant, de l'aube gelée, de l'Adriatique ou des ornements épiscopaux. C'était un concours de fleurs dans le genre de celui des *Animaux gras*. Et les visiteurs admiraient toujours.

Mais il advint que des gens qui, d'ailleurs, ne se rendent peut-être jamais aux expositions de fleurs, protestèrent contre ces chrysanthèmes qui semblaient découpés dans du papier de soie, qui n'avaient ni forme ni grâce, et pour lesquels il n'existait plus de vases suffisamment grands à la maison.

Pour les jardins, le chrysanthème éléphantiasique était jugé dès longtemps.

Nous avons vu depuis quelques années, palissés sur des tiges de bambous, des chrysanthèmes à fleurs moyennes mais parfaites, d'un charmant effet décoratif.

En hiver, l'homme des villes se crée des jardins passagers. Grâce à la chaleur maintenue par les radiateurs, les plantes exotiques vivent dans les pays froids. Pas une maison alentour de Berlin, qui ne possède des aloès, des cactus, des figuiers de Barbarie dans des poteries. Les glycines naines chargées de grappes mauves et soignées en serre, viennent créer de fantaisistes jardins dans la manière d'Outamaro devant nos vitres parisiennes glacées par le givre matinal. Et, devançant les premiers cinéraires, les chrysanthèmes aux petites fleurs de nuances délicates permettent de nouveau des bouquets dont la japonaiserie ravirait encore M. de Goncourt. Dans une pièce aux larges vitrages, sur des nattes, près de quelques petits matelas d'étoffe d'un ton choisi, ces chrysanthèmes renouvelés donnent un air de fête, rare et précieux, qui retrouve son caractère d'Extrême-Orient. Derrière la vitre, la première neige peut tomber, ce jardin abrité, aujourd'hui si fort à la mode, qu'est devenue la chambre, demeure tempéré grâce aux radiateurs, avec son nuage de fumée de cigarette pareil à ceux qui traversent le Fushihama et les petits soleils de ses fleurs étoilées.

■

Entre les pages d'un Montaigne, je viens de découvrir une guêpe du dernier été, déjà sèche. Son cadavre m'évoque les petits déjeuners du matin sur les dalles cernées de végétation de l'allée, devant les lauriers roses. A l'apparition d'une guêpe, des amies en pyjama bondissaient devant leur plateau chargé de biscottes et de fruits. Peut-être es-tu l'une de celles qui leur ont fait si peur ? Pourquoi ? A cause de la piqûre ? Je ne crains pas de me sentir environné par les arabesques que forme le vol d'une guêpe, ce sigillateur des jardins. Je demeure immobile et j'attends. Elles connaissent les amis de leurs domaines et nous ne les voyons blesser que les profanateurs. Peut-être t'es-tu posée sur ma main confiante, avant de périr entre les hiéroglyphes du texte d'un grand solitaire ?

En toutes saisons, et davantage à l'automne, ce solitaire est l'hôte que préfère le jardin, — comme le bégonia est, certainement, la fleur qu'il craint le plus, même lorsque toutes les autres sont retournées au néant !

Albert Flament



Photo Vizzavona.

DOÉLAN, VILLAGE COTIER, DONT LE NOM DOLENT RIME RICHEMENT AVEC GOÉLAND, RETINT L'ARTISTE. VOILA LE CHEVAUCHEMENT DE SES MAISONS PALES, SON ATMOSPHÈRE TRANSPARENTE, SON CIEL NUANCÉ, SA RIVIÈRE NOSTALGIQUE DONT LES MOUETTES SURVOLENT LES VASES GRISES. ET C'EST LE DIGNIMONT QUE COLETTE APPELLE "L'ANCIENNE JEUNE FILLE".

ANDRÉ DIGNIMONT
ET L'APRÈS GUERRE

PAR LE Dr F. VALLON

Je souhaiterais à tous ceux qui ont le culte du bon vieux temps le goût de Dignimont, la sûreté de son éclectisme et la verve de sa fantaisie. Comme rue Chalgrin, son ami Lebey — autre André, autre artiste — il a su créer dans l'intimité bien close d'un appartement parisien, à la corne de l'île Saint-Louis, dans un paysage de pierre et d'eau, un adorable petit musée. Les grands, en regard, nc sont que des nécropoles. Car jamais, dans les vitrines de Carnavalet, le passé n'a eu ce frais visage. Il se meurt d'ennui chez Mme de Sévigné. Chaque jour, un peu plus, le camée se fêle, le brocart s'éteint, la fleur s'efface. Chaque jour, un peu moins, la robe se souvient du jeune corps qu'elle a contenu. Mais parmi le tendre bric-à-brac de Dignimont, dans tant d'amour ambiant, les vieilles choses se raniment. Elles se reprennent à sourire, comme jadis, et de coiffer un vase ou d'humbles mannequins sans figure, donne aux gibus hirsutes (tromblons et bords plats) une nouvelle jeunesse. Ils retrouvent l'air fat qu'ils avaient à la Grande-Chaumière, quand, mariés pour deux jours à la capeline de Lisette (Dieu ait en sa garde les petites valseuses de 1830 !) ils tournaient, tournaient dans une envolée soyeuse de rubans bleus et

d'anglaises blondes. Pièges à fillettes, moyens de séduction dont l'automatisme épargnait au galant des gaspillages d'intelligence, chez Dignimont, comme jadis dans la petite maison, les boîtes à musique égrènent toujours leur grêle et limpide musique. En l'entendant, en voyant, tricornes en tête, le quatuor des singes emboucher, avec une humaine application, la clarinette et le trombone et racler la contrebasse et l'alto, que voulez-vous donc que devînt la vertu de Fanchon, la lingère ? Conquise déjà, l'enfant riait à belles dents. Le porto de l'en-cas faisait le reste. Mais avant de partir, elle exigeait qu'on tournât encore la manivelle et, à croupetons devant la boîte vitrée, elle regardait, toute pensive, la grimace du ouistiti clarinettiste, qui la moquait...

Or, à voir le peintre, une main à plat sur l'instrument, l'autre à la manivelle, plonger de ses vastes épaules à chaque tour, avec un geste de professionnel, on eût dit, ma foi, qu'il jouait de l'orgue de Barbarie, depuis son sevrage. Il se redressa enfin. En chandail et béret sombres, bien balancé, bien découplé, l'œil clair et droit, la lèvre vive et rase — très « gars de la marine », tel il nous apparut. « Hououououou ! » dit, à point nommé, un remorqueur qui passait et Dignimont se découpa sur cette sirène comme sur une toile de fond.

« C'est *Pierrot*, expliqua l'artiste. Au milieu d'une flotte et les yeux fermés, je le reconnaîtrais, je crois, rien qu'à la voix. J'avais tout juste vingt-sept ans et je venais d'être démobilisé quand, en 1919, j'ai fait sa connaissance. Ensemble, lui dessous, moi dessus, nous traversions le pont des Arts. J'adore les bateaux : je le regardai. Veuf de ses péniches, celui-ci faisait tant d'écume et de fumée, il battait le fleuve d'une hélice si résolue qu'il m'inquiéta. S'arrêterait-il au Havre ? Je le voyais déjà, petit futrot sans quille, aux mains violentes de la mer. Vous excuserez peut-être tant d'imagination si vous voulez bien vous reporter à cette époque fabuleuse. Tous alors — et les vieux remorqueurs y compris — nous avions des âmes de héros.

« Le geste ne lui suffit pas, il parla : « Partir... Partir ! » disait-il de sa grosse voix charbonnière. Cassant alors sa cheminée, il piqua dans l'arche médiane du pont des Saints-Pères et disparut.

« Partir, déjà ? pensai-je. Si tu nous laissais arriver... Et puis où partir ? Où rencontrer le Monde ? On l'aurait manqué, car il était en route. Chantant comme l'oiseau après l'orage, il venait à notre rencontre. Jaune, noire ou même blanche, chaque jour, une main nouvelle ajoutait un couplet à la chanson. C'étaient quatre mesures d'un jazz frénétique et douloureux, c'était une portée de griffes et de miaulements cataires et, rêveurs, Milhaud, Ravel et Stravinsky écoutaient les syncopes noires et les demi-tons jaunes. Du fond de l'Afrique les fétiches s'acheminaient sans cesse. Nouveaux dieux lares, ils s'installaient au meilleur de nos maisons et les souples petits Nippons, à pied d'œuvre, racontaient nos femmes dans le style d'Outamaro. De butte à butte, de Montmartre à Montparnasse, par dessus la Ville qui dansait éperdument, les guitares — hawaïenne et banjo — tissaient un dais d'amour. Partir ? Pas avant, s'il te plaît, vieux camarade, d'avoir vidé la coupe : on avait eu si soif ! On ne voulait entendre parler d'embarquement que pour Cythère. Aimer... voilà le seul verbe que nous voulions conjuguer. A voir briller nos yeux de jeunes loups dans nos maigres figures, le moindre psychologue s'en serait douté, mais l'ami *Pierrot* n'était qu'un remorqueur.

— J'entends bien, repris-je, mon cher Dignimont, que vous avez prêté à cet esquif séquanais des intentions qui dépassent son principe purement mécanique. Cependant, pour abonder dans votre fiction, laissez-moi vous dire que l'ami *Pierrot* était un précurseur. En parlant de départ au petit soldat du pont des Arts, il ne faisait qu'anticiper. *Partir*, ç'allait être précisément un des prochains titres de Dorgelès et, déjà, escomptant les âpres joies de sa navigation solitaire, Alain Gerbault regardait l'Atlantique.

« Après cinq ans de guerre et tant de mortelles émotions, le lit, la table qu'on avait retrouvés, comme par miracle, commençaient de devenir monotones. Quelle fatigue d'aller de l'un à l'autre ! Le pot au feu bourgeois était en grand danger de sembler fade quand Francis Carco, Mac Orlan et Galtier-Boissière y versèrent quelques vigoureuses épices. Reprenant pour leur compte la prospection de Charles-Louis Philippe, ils descendirent chez tous les Bubus-de-Montparnasse, comme Loge et Wotan chez les Niebelungen. Leur détachement, leur objectivisme furent ceux de vétérans qui en ont vu bien d'autres. Comme eux, choisi par eux, vous alliez étudier les mœurs de l'aquarium avec une tranquille curiosité de pisciculteur. Tour à tour, des rues fameuses — Gaîté, Lappe et Ravignan — vous virent passer, armé jusques aux dents de votre léger crayon. Amusé de vous reconnaître dans les glaces, parmi les pensionnaires indulgentes, attendries, vous vous êtes assis sur le velours des banquettes, douces aux chairs nues. Vous avez promené votre loyal sourire dans les plus borgnes hôtels, dans les plus louches bistrots et ces bals musette, si vite ensanglantés qu'ils ignoreront toujours les cars de Paris-la-Nuit. Au bras de leurs dames lucratives, Petit-Louis, Gras-du-Genou, Cuisse-de-Mouche, tous les preux du trottoir, innocent gibier de bagne et de Bat' d'Af', candides soudain comme une noce de Rousseau, le Douanier, posaient pour votre album. Car vous êtes sympathique, même aux gars du milieu.

« Nanti d'une telle documentation, ce que vous avez pu en illustrer de livres étonnants ! Ils évoquent l'après-guerre et c'est une époque. Voici quelques titres : *L'Equipe*, *Bonne Fille*, *Ces Messieurs Dames*, *Le Chant de l'Equipage*, *Nuits de Paris*, *Perversité*, *Nuits au Bouge*, *La Bonne Vie*.

« Ces nouvelles épopées ne suffirent pas. A votre intention, on en réédita d'anciennes. On vous ouvrit des « maisons » fameuses — *Tellier* et *Philibert* — dont la première, au moins, est un monument. Rhabillée par vous, la *Marthe* de Huysmans refit son entrée chez le libraire. Comme Croquebolle et La Guillaumette eussent été contents de la rencontrer sur les degrés, vernis de pluie, de la ville inconnue, obscure, hostile, où une fatalité, digne de l'antique, poursuivait leur marche incertaine, sous l'averse ! Car on rééditait pour vous, comique et cruelle odyssée, le magnifique *Train de 8 h. 47*. Partout, là comme ailleurs, vous affirmiez cette intelligence, ce goût que je découvrais tout à l'heure dans le choix des objets qui sont ici et dont je faisais part à mes lecteurs. Par...

— Souffrez, interrompit Dignimont, que je vous laisse avec eux. Vous en êtes à l'éloge, je le vois bien. Or, quand on me loue, il me semble toujours qu'on m'enterre. Convenez que c'est assez désagréable et laissez-moi passer dans la pièce voisine. Je viens de recevoir une délicieuse boîte à musique. Elle a pour chevroter sa petite valse la meilleure volonté, mais l'injure du temps et les vicissitudes du sort l'ont privée d'une demi-douzaine de notes. Pendant que vous achèverez mon oraison funèbre, j'essaierai de les lui rendre. Et, quand vous en serez à la pelletée de terre et que vous aurez dit, d'une voix brisée : « Dignimont, adieu ! » je rentrerai, ressuscité, et ce sera, j'espère, ma boîte à la main. »

VOYEZ COMME, SOUPLE, VIVE, CETTE ARABESQUE S'ÉLANCE AUX CIMES DE LA FEUILLE. L'ÉLÉGANTE PROMPTITUDE DE L'ÉVOCATION PLASTIQUE FAIT SONGER AUX JAPONAIS. CAR NOUS RETROUVONS ICI CETTE SURETÉ DE MAIN QUI PERMET A L'ARTISTE D'ÉCRIRE SON ÉMOTION, D'UNE HALEINE, D'UN ÉLAN. C'EST LA MEILLEURE FAÇON, CELLE QUI, SEULE, CONFÈRE LA VIE AUX LIGNES D'ENCRE, CELLE QUI PEUT DONNER AU PLAT DESSIN LINÉAIRE LA PLÉNITUDE, LA VOLUPTÉ, L'APPARENCE, ENFIN, DE LA CHAIR.



Photo Ruckert.



LES ARBRES, LES VIEUX ARBRES TORDUS PAR LES ANS ET LE VENT INCRUSTENT DANS LE CIEL CLAIR, SI DOUX, LE FILIGRANE SOMBRE DE LEURS RAMURES MORTES. LEUR GESTE FULGURANT SEMBLE APPELER LA FOUDRE. LEUR PUISSANCE NOUS PROUVE QUE DIG SAIT FAIRE AUSSI BIEN LES VIEUX ARBRES QUE LES PETITES FEMMES.

Souriant, il s'en fut avec cette souple élégance dont, dans son œuvre illustré, il sait se tirer des plus mauvais pas. Je restai tout coi. En fermant mes guillemets, le traître m'avait ravi la ressource du discours direct. Subrepticement, je les rouvre pour vous engager à feuilleter les livres que Dignimont a contresignés. Ne craignez pas d'y rencontrer l'obscène ou même le grivois : vous n'y trouverez que l'amour. C'est la grande directive de Dignimont, celle qui a déterminé son art. Il aime ses femmes. Il les choye, il est pour elles aux petits soins. Dame ! la pudeur ne les étouffe pas et si le chaste *Art et Médecine* avait consenti à vous en montrer quelques-unes, vous verriez qu'elles sont presque constamment décloses, car Dignimont croirait manquer à la chair s'il ne la décrivait dans ses moindres détails. Certaines, il est vrai, sont habillées. Le nez sur leur aiguille, elles s'affairent à de vertueux ouvrages. Onques ne vîmes telle sagesse et jusqu'à la ceinture il n'est plus édifiantes créatures. Au-dessous, hélas, le décor change et, ne fût-ce que pour le salut de nos âmes, je nous souhaite un scotome qui nous le dérobe. Car *Dig* dit ce qu'il lui chaut, sans ambages ni réticences. Indice d'une belle santé cérébrale et lombaire, cette franchise n'est pas sans mérites, d'ailleurs. Ses « maisons » ne connaissent pas les détours, un peu sournois, des sérails de M. Ingres. Son libre crayon dont la grâce évoque quelquefois certains petits maîtres du XVIIIe, voire les Japonais, ignore le butinage libertin des premiers, ces papillons de l'amour et la galante virtuosité de Boucher. Il ne reste pas au bord des choses, lui. Il attaque, mais sans cette brutalité, cette passion crispée qui caractérise les seconds.

Joignez à cela qu'il a, comme tous les vrais amoureux, beaucoup de candeur. Il dispense cette manne céleste aux sinistres « affranchis » de ses auteurs, à cette vaillante petite gouape de Cuisse-de-Mouche, dont, entre autres, Galtier-Boissière a fait le héros de sa *Bonne Vie*. Dans la scène ineffable de la première communion voyez tomber sur les prie-Dieu les larmes si pures de la maison Tellier ! La fleur qui, malgré tant d'outrages, est vivace au cœur des femmes de Dignimont a dans le sien la couleur du ciel. Elle règne, si bleue, dans ses fines illustrations d'un juvénile esprit, dans leurs coloris dont les accords sont

toujours si délicats. Elle s'épanouit dans toutes ses grandes aquarelles où, pour chanter la nature, il a sa vraie voix qui est toute fraîcheur. Ceci n'a pas échappé à Mme Colette, dont il a illustré *L'Ingénue Libertine*, *L'Entrave* et *La Vagabonde*, trois livres. Comme toujours subtile et tendre, elle lui a dédié ces lignes :

« Quand je veux me trouver seule à seul avec vous, j'écarte poliment vos acrobates, vos matelots et vos sous-officiers à la bouche en cerise, je dis « pardon » à votre doux bétail féminin, je tourne l'angle d'une maison vide dont la persienne bat, paisiblement tachée de sang, et je vous rencontre penché sur un cul-de-lampe fleuri — cœurs de Jeannette et ancolies mêlées (n'oublions pas le myosotis) que vous peignez soigneux, ému et rêveur comme une ancienne jeune fille. »

J'avais à peine achevé de me les réciter que l'ancienne jeune fille rentrait. Elle tenait à la main l'objet promis. C'était sur une boîte rectangulaire trois petites ballerines en tutu. Un déclic et, au son d'une exquise musiquette, toute fêlée, elles se mirent à tourner en faisant des pointes. C'était délicieux et triste — triste à pleurer.

L'heure passait. Il fallut s'arracher. Dans l'escalier le peintre me dit : « Une autre fois, pour vous rappeler l'ambiance du bal musette — mes délices — je vous jouerai de l'accordéon et il vous semblera entendre Julot, l'encaisseur, qui, interrompant sans pitié le tango de ces messieurs-dames (la confiance ne règne pas), fait sonner sa sacoche et crie : « Passez la monnaie ! » Peut-être même irais-je, car vous me plaisez, jusqu'à vous chanter *Le Vélocipède* ou *L'Adjudant*. En attendant, faites mes amitiés à vos confrères. Ils sont, paraît-il, 40.000 à lire votre *Art et Médecine*. Je compterai à loisir combien cela fait de seringues, de bistouris, de barbes, de calvities et de graves lunettes. Dites-leur que je les aime, tous ! A défaut des qualités mirifiques que vous allez me prêter, cela prouvera, du moins, que j'ai du cœur. »

J'étais à l'étage inférieur quand il me rappela : « Surtout ! Excusez-moi bien auprès d'eux de n'avoir jamais été malade », cria-t-il et, de bas en haut, je le voyais, rieur, gamin, charmant, qui, surplombant la rampe de ses épaules d'athlète, bombait un vaste thorax sous son chandail maritime.

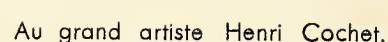
Dr Fernand VALLON.

CETTE FILLETTE A-T-ELLE EXIGÉ QU'ON TOURNAT ENCORE LA MANIVELLE DE LA BOITE A MUSIQUE ET SERAIT-CE LA MOQUEUSE GRIMACE DU OUISTITI CLARINETTISTE QU'ELLE REGARDE, PENSIVE : NOUS NE SAVONS. TOUJOURS EST-IL QU'A DÉFAUT DE PLUS AMPLE COSTUME, VÊTUE DE BELLES VALEURS CHAUDES, ELLE EST EXQUISE.



Photos Vizzavona.

INSCRIPTIONS SUR DES BALLES



Le tennis ? Une synthèse de la géométrie et de la danse.

Au Stade Roland-Garros. Un rectangle rouge.

Des lignes blanches divisent le rectangle rouge. Et le drame aérien va se jouer entre la balle fugitive et la ligne stable.

La petite sphère décrit des orbes, des courbes, des droites. Elle dessine un poème du mouvement. Chaque coup de raquette est une phrase. L'échange est une strophe que termine le point gagnant.

L'intensité atteint son maximum pendant que la balle est en l'air. Qu'elle tombe de quelques centimètres en dehors de la ligne et un espoir s'écroulera.

Autour d'un stade, la multitude passe du mutisme aux clameurs, du silence des respirations à la foudre des applaudissements.

Une reprise désespérée, un placement invraisemblable, arrachent un cri, un *ah !* prolongé aux poitrines. Plaignons les cardiaques...

Pendant les passes décisives, on ne surveille plus son attitude. On pétrit l'épaule du voisin. Avec la tête ou le genou, on pousse la balle.

Le court central de Roland-Garros, surmonté de ses tribunes, est un entonnoir profond. Des papillons viennent s'y prendre. Pendant les minutes fiévreuses de la Coupe Davis, leur blancheur nonchalante nous frôlait.

Je me souviens d'une demi-finale des championnats de France. Elle opposait Lacoste à Borotra. Le Basque servait. Une hirondelle vint se prendre dans sa raquette.

Pendant le match Cochet-Vines, le court, un moment, fut divisé par l'ombre, dans le sens de la longueur. Et la chance tourna pour Cochet.

La nature joue. Mais le geste de la vie et celui de la joie, pour elle, ne font qu'un.

La vie humaine est tellement maussade, la contrainte pèse si lourdement sur nous, qu'il faut jouer dans les marges.

On comprend que la mouette s'amuse en pêchant son repas. Pour le bureaucrate qui se dirige vers la machine à pointer, la manille sera une belle évasion.

La bêtise sociale justifie celle de certains plaisirs. Le yo-yo a pour excuse la comptabilité.

Puisque l'utilitarisme nous asphyxie, le jeu doit être fait d'éléments inutiles. Ou vraiment nécessaires.

Le tennis est tout à la fois un sport, un art et une science. Il emprunte à la force, à l'énergie, à la grâce, à l'intelligence, aux réflexes et à l'inspiration.

COCHET


BOROTRA

PAR CARLOS LARRONDE
DESSINS DE LA ROCHA

Une balle qu'on frappe et qui rebondit : image métaphysique et résumé des lois physiques.

On manifeste le mouvement universel. On prélève sur lui un certain nombre de gestes et la division arbitraire des points limite le jeu.

C'est dans le calcul — et l'instinct des angles — que réside la finesse du tennis.

La puissance du coup de raquette est certes un facteur important. Mais la manière d'attaquer la balle a plus d'importance encore.

L'Américain Johnston eut un des plus terribles drives qu'on ait vu passer. On l'appelait « le cyclone ». Johnston n'avait rien d'Héraclès. C'est par une rotation du poignet qu'il donnait à ses balles une cadence irrésistible.

Sachez bien qu'un drive fumant, un smash-éclair, filent à une allure de train rapide. 60 à l'heure ? Un minimum. La vitesse ! Voilà peut-être le facteur essentiel. Presque toujours c'est le joueur le plus vite qui gagne.

A plus forte raison celui qui a, comme Cochet, le génie de l'anticipation, cette sur-rapidité.

Le génie ! N'est-ce pas un bien grand mot, appliqué à un sport ? Non. De même qu'il y a une conscience musculaire, il y a un génie musculaire. Comment le définir ? Un accord entre l'intuition et la détente physique.

La première fois que Tilden fut battu par Cochet, il l'appela : « un joueur inspiré ».

Rien n'est plus capricieux que l'inspiration. C'est pourquoi Cochet donne, certains jours, l'impression qu'on ne peut rien contre lui et, d'autres fois, l'impression de ne rien pouvoir contre lui-même.

Plus le tennis est pratiqué par des as, plus il paraît facile. Plus on y fait de progrès, plus il paraît difficile.

La raquette a ses champions et ses demi-dieux. Entre eux, ce n'est pas la science ni la force qui diffère. C'est l'essence.

En France, les demi-dieux du tennis sont des mousquetaires. Et, comme ceux de Dumas, ils sont quatre.

L'impulsif Borotra est d'Artagnan ; le subtil Cochet, Aramis ; Athos, le sage Lacoste ; Porthos, le fidèle Brugnon.

Borotra est le paladin ; Cochet le poète ; Lacoste le virtuose ; Brugnon l'ami.

On leur a trouvé des équivalents zoologiques : à Borotra le kangourou ; à Cochet la panthère ; à Lacoste l'alligator.

On n'a comparé Brugnon à aucun animal. Je propose le pingouin, non à cause d'une ressemblance physique,



ALLISON

mais parce que cet oiseau gifle avec son aile : le coup droit de Brugnon.

Nos mousquetaires ont de commun l'audace et la chevalerie. Ils sont aussi bons joueurs qu'ils sont grands joueurs.

La manière de Cochet : souplesse, facilité, improvisation ; celle de Borotra : cran, énergie, détente ; celle de Lacoste : volonté, application, sang-froid ; celle de Brugnon : vigueur, finesse, abnégation.

Hélas ! nos mousquetaires entreront bientôt dans le panthéon des demi-dieux. Borotra et Lacoste joueront-ils encore la Coupe Davis ? Brugnon a trente-huit ans. Cochet n'est pas en déclin, mais Vines, cet interminable Californien au visage lugubre et aux allures de tâcheron, lui a ravi, cette année, la couronne mondiale. La panthère a encore ses griffes. Attendons l'an prochain.

Par-dessus tout, le tennis est rythme, mouvement. Dans ce jeu, tous les gestes sont courbes. C'est la balle qui le veut. Quand le bras, vertical, frappe en massue, le corps tourne et les jambes fléchissent.

Il n'y a de lignes droites que celles, conventionnelles, dont le court est divisé. Encore faut-il les rafraîchir souvent.

Ici, nous retrouvons la danse. Voyez donc, sur l'écran, ce que donne le tennis au ralenti. Une danse. Certains joueurs sont des chorégraphes-nés. Suzanne Lenglen, élastique et rieuse. Borotra dans ses courses au filet. Quand, avec son style « couleuvre », Cochet fait des « à droite-à-gauche» au fond du court, il dessine une figure de ballet.

Si le sport a sa poésie, sa philosophie, il a aussi sa morale, qui n'est pas la moins haute. Deux beaux exemples viennent de le prouver. Et nous les devons encore à nos mousquetaires.

Borotra ne voulait plus jouer les simples. Un échec sans gloire à Wimbledon, au cours du même tournoi qui vit l'apothéose de Vines, l'avait fortifié dans cette décision. Et la presse sportive, avec une élégance unanime, proclama son déclin.

Lacoste devait, avec Cochet, disputer contre les Américains la finale de la Coupe Davis. Il tomba malade la veille de la rencontre.

Sur la demande impérative de la Fédération Française de lawn-tennis, Borotra consentit à jouer. Mais il n'avait plus confiance en ses moyens.

Borotra, l'homme qui s'amuse plus qu'un autre sur le court et met la galerie en joie, ne joua pas pour s'amuser, mais par discipline sportive, par devoir. Lui, l'accrocheur par excellence, il joua battu. Mais il joua comme s'il pouvait gagner. Et il gagna.

Le tirage au sort l'avait appelé à disputer le premier match contre Vines, le nouveau Tilden. Borotra, même au mieux de sa forme, n'avait jamais battu Tilden en plein air. Je n'oublierai pas sa figure contractée, douloureuse, pendant les premiers échanges. Mais il retrouva toute sa volonté, toute sa science, avec plus de lucidité encore. Double victoire d'un champion, sur son adversaire et sur ses nerfs !

Songez un peu aux risques qu'assumait Borotra. Il avait annoncé sa retraite. Vaincu, on n'aurait vu que son échec. Son dévouement, on l'aurait appelé présomption.

Quel enthousiasme quand, au quatrième set, Vines fut battu ! De telles minutes vous réconcilient avec la foule. Rien de grand ne lui échappe. C'est la force morale qu'elle acclamait, autant que la valeur athlétique.

Avec Cochet, autre cas, autre exemple. L'univers sportif attendait son choc contre Vines, le troisième jour de la Coupe Davis. La question de suprématie, entre ces deux super-champions, allait être tranchée.

On connaît l'histoire de ce match, qui fut à la fois magnifique et torturant à suivre. Cochet, aussi confiant que Borotra avait paru inquiet, fait ce qu'il veut, domine comme il veut, pendant les deux premiers sets, gagnant le second par six à zéro.

A ce moment, Vines, qui a mis son jeu au point, réagit. Cochet, je ne sais pourquoi, continue, au fond du court, l'assaut de régularité où il n'est plus le maître et ne monte que rarement au filet. Il perd, de justesse, le troisième set, est à deux points du match au quatrième. Et Vines l'emporte.

De cette partie, une des plus belles qu'on ait jamais vues, il résulta que Cochet avait fourni le meilleur jeu pendant trois manches sur cinq. L'impression générale fut que, si le sort de la Coupe Davis avait été lié à celui du Match, « Henri » eût gagné. En tout cas, Vines, même vainqueur, ne fut pas jugé supérieur à notre champion.

Quel était l'intérêt de Cochet ? Attendre l'année prochaine. Prendre sa revanche sur ce même « Central » du Stade Roland-Garros, où le terrain et l'ambiance lui sont favorables. Il mettait, ainsi, toutes les chances de son côté. La suprématie mondiale, jusque-là, restait indivise entre lui et l'Américain. Cochet conservait la moitié de sa couronne.

Il voulut reconquérir immédiatement l'autre moitié et c'est contre lui qu'il mit toutes les chances. Cochet s'engagea dans les championnats d'Amérique. Il alla défier Vines dans son pays, sur son terrain (« mi-laine, mi-coton ») et devant son public.

Notre mousquetaire, au mieux de sa forme, résolu à vaincre, parvint en finale. Et les organisateurs du tournoi — peu chevaleresques — lui firent disputer, avant la suprême rencontre, le dernier set d'une demi-finale contre Allison-le-Coriace. Douze jeux et trois quarts d'heure de lutte, il n'en faut pas plus pour émousser les réflexes. Cochet fut battu par Vines une seconde fois.

Admettons qu'il le fut régulièrement. Vines, certes, est de sa classe et il a vingt ans.

Mais ne trouvez-vous pas, mieux que de la crânerie, une véritable grandeur, dans la conduite de cet athlète, qui pouvant conserver son titre une année encore, le risque tout de suite ? Cochet s'est montré un peu spéculateur. Mais il a été au-devant de la sélection impitoyable. Et, d'avoir perdu, il est grandi. Grandi par la leçon de désintéressement qu'il donne.

Un tel geste compense bien des marchandages de champions de boxe qui financent leur titre au lieu de le mettre en jeu.

Or le jeu, c'est la manifestation la plus aristocratique de l'homme. C'est l'antithèse de la guerre.

Tant que l'homme sourira, on pourra croire en lui. Tant que deux hommes « avec le sourire » se feront face des deux côtés d'un filet tendu, on pourra croire en eux. Tout ne sera pas, dans le monde, calcul, laideur et férocité.

CARLOS LARRONDE.

V I N E S

PROPOS SUR LA MUSIQUE

PAR REYNALDO HAHN

Nos lecteurs ne trouveront pas dans cette page la chronique que nous espérions leur offrir. Le Dr Debat l'avait demandée à M. Reynaldo Hahn comme à l'un des critiques les plus autorisés de notre époque. L'on comprend combien nous regrettons de ne pas l'avoir obtenue de lui. Mais sa réponse est d'une utile, d'une tonique amertume, et elle contient au demeurant une demi-promesse. C'est pourquoi nous croyons devoir la publier.

Cher docteur

Je vous suis très reconnaissant de l'honneur que vous m'avez fait en me demandant de me charger de la critique musicale dans votre magnifique Revue. Votre pensée me flatte ; et elle me touche, car si vous l'avez eue, c'est sans doute que vous gardez quelque souvenir de ma collaboration au *Journal* et du souci que je montrais de donner à mes articles un caractère général, ne me bornant pas à des comptes rendus de soirées éphémères et m'ingéniant à considérer les « événements de la saison » comme des prétextes à parler musique plutôt que comme des faits divers qu'on relate.

J'ajoute qu'en attribuant à ces écrits un peu plus d'importance qu'à de simples « papiers » de dernière heure, je m'étais fait des illusions, car, ayant projeté, il y a quelques années, d'en réunir un certain nombre en volume, je me suis attiré de plusieurs éditeurs des rebuffades bien pénibles. « Croyez-vous vraiment, me dirent-ils l'un après l'autre, qu'on ait le temps, à notre époque, de lire des articles de critique musicale ? Pensez-vous qu'on s'intéresse beaucoup à la musique aujourd'hui ? »

Eh ! oui, je le pensais alors. Je ne le pense plus. Et c'est mon tour de vous dire, mon cher Docteur : Pensez-vous qu'on s'intéresse beaucoup à la musique aujourd'hui ? Je ne dis pas seulement à la musique en général, mais à celle qui constitue *l'actualité musicale?* N'êtes-vous pas frappé de la profonde indifférence qui accueille les productions les plus diverses, et jusqu'à celles dont les auteurs, dans leur naïf arrivisme, n'ont pour but que de causer de la surprise, de la stupeur, voire de l'indignation ?

Que voulez-vous ! On a fini par se blaser. Les monstres, ça n'amuse plus. Et quand, par hasard, il se glisse parmi tant de laideurs et de niaiseries quelque chose d'intéressant ou simplement de curieux, on le confond avec le reste et l'on passe. Il est d'ailleurs bien malaisé de s'y reconnaître dans les classifications, les subdivisions, les schismes et les dissidences de la mode musicale, infiniment plus fugace que la Mode tout court, parce que la toilette est chose fort coûteuse et aussi parce que dans la corporation des couturiers il y a encore de véritables artistes... Voilà pour la musique « moderne ». Quant à l'autre, à celle qui ne prend point part aux Championnats de Hideur ni aux Grands Concours Internationaux de Tam-Tam (instrument plus usité encore aujourd'hui que la trompette bouchée ou le saxophone), on ne lui accorde même pas une seconde d'attention : on est pour cela trop affairé, trop pressé, trop préoccupé de passer d'un néant à l'autre, et, surtout, trop soucieux de ne rien aimer.

Tout ce que je viens de dire s'applique plus particulièrement à ce qu'on joue dans les concerts, car dans les théâtres de musique on ne joue plus grand'chose. Tout y est si compliqué ! Les répétitions sont rares et courtes, parce que les musiciens sont accaparés par les enregistrements de disques ou de films ou parce que les « syndicats » interdisent ceci ou cela ; les très rares chanteurs encore possibles s'en vont en Amérique ou exigent des cachets ridicules ; les décors, les costumes sont inabordables ; les choristes jeunes ignorent leur métier et ceux qui le savent ont cent ans, etc... Tout cela représente une somme infinie d'efforts et de dépenses et aboutit presque toujours à un « ratage », car un tiers du public s'abstient d'aller assister au spectacle, un autre y va mais n'écoute pas et le troisième écoute mais n'entend rien parce qu'on fait du bruit dans la salle, ou que l'orchestre joue trop fort, ou que les chanteurs prononcent trop mal. Le lendemain, dans les journaux, des personnes dénuées, pour la plupart, de toute instruction musicale, écrivent « c'est très mauvais » ou bien « c'est assez intéressant », trouvent toujours les interprètes « admirables » et la mise en scène « de premier ordre », ce qui console un peu le directeur; quant à l'auteur, il ne compte pas... Si l'œuvre a du mérite et attire l'attention de quelques gens de bonne foi, ils en disent du bien à leurs amis, qui les croient sur parole mais préfèrent aller au cinéma. Après quelques représentations devant des salles à moitié vides, on renonce à s'entêter et l'on fait une reprise de la *Traviata* avec un chanteur italien, ou de *Tristan* avec une chanteuse allemande, ce qui attire toujours le public élégant, — à moins qu'on ne donne des représentations de *Manon* ou de *la Bohême*, avec une chanteuse américaine, ce qui n'attire personne mais prouve qu'on essaye un peu de tout...

Tel est, avec un peu d'outrance peut-être — oh ! mais très peu, — l'état actuel de la musique à Paris. (De la province, mieux vaut ne pas parler). Telles sont les raisons qui m'empêchent d'accepter votre amicale proposition :

Pour soulever un poids si lourd,
Sisyphe, il faudrait ton courage !

Or, je n'ai plus le désir ni le courage de batailler.

Vous me direz qu'il y a encore des gens qui chérissent la musique, qui ont plaisir à en entendre, qui aiment en parler sérieusement, affectueusement et à loisir. C'est vrai ; et, sans flatterie aucune, c'est dans les milieux médicaux qu'on en voit le plus. Il existe sans doute des rapports secrets entre la Musique et la Médecine; certains attributs communs à Apollon et à Esculape semblent d'ailleurs l'attester. Pour ma part il m'arrive très souvent de trouver parmi vos confrères des esprits infiniment sensibles à la musique et curieux de ses mystères. Aussi, tout en déclinant la tâche trop ardue de statuer régulièrement sur ce qui se compose et se joue, je serais très heureux, si vous me le permettiez, de venir, de temps à autre, confier à vos lecteurs et à vos amis des impressions, des sensations que la musique, au cours de ma vie, a pu ou pourra me faire éprouver et je vous remercie à l'avance de l'accueil que vous voudrez bien accorder à ces épanchements.

Reynaldo Hahn

LECTURES

A. THÉRIVE ET J.-J. THARAUD

PAR PIERRE DOMINIQUE

Si l'on vous demande qui est André Thérive, gardez-vous de dire, encore que cette *Anna* vienne après bien d'autres romans, qu'avant tout c'est un romancier ; il serait trop facile de vous prouver qu'avant tout c'est un critique, et si vous l'admettez, de vous prouver qu'avant tout c'est un grammairien et, si vous capitulez une seconde fois, de vous prouver qu'avant tout c'est un grand lettré qui sait tout, connaît tout, a des lumières sur tout, antiques et modernes, Français et étrangers, qui a, comme cela, en se jouant, écrit vingt-huit livres depuis quatorze ans, vingt-huit livres dont un de poèmes et qui vous donnera un livre d'histoire, demain, non si vous le demandez, mais si cela lui plaît.

Tel est Thérive, d'esprit étonnamment clair, orné comme on ne l'est plus, curieux au possible, poussant sa pointe dans toutes les directions où il y a de quoi grappiller, avec je ne sais quoi de rieur en lui et de léger, d'aéré, de subtil, en somme un être qui touche à peine terre, mettons un oiseau fort capable de vous quitter soudain pour piquer dans le bleu et puis revenant sur sa branche et vous regardant d'un œil moqueur.

Car Thérive, parmi les hommes, s'amuse énormément. Je ne l'ai jamais vu que riant ou souriant, observant ses contemporains et leurs sottises d'un petit air sarcastique, prenant sa joie non dans leurs douleurs, car il n'est pas méchant, mais dans leurs petites misères et leurs petites faiblesses qu'il a parfaitement analysées et étiquetées, et dont il les accouche, mais sans se permettre une bien inutile consolation.

Un jour, il y a de cela quelques années, il inventa le populisme, avec un camarade. Un nom comme un autre et qui fit fortune. Ils furent un certain nombre qui s'accrochèrent à ce radeau. Pour Thérive, ce n'était qu'un nom, d'ailleurs charmant. Il ne faisait pas des romans d'après cette méthode, pas du tout. Il avait, depuis le *Plus grand péché*, une certaine manière à lui d'écrire des romans ; le roman fait, écrit, à son goût, il l'analysait, le démontait, et remontant en public le mécanisme qui, chez lui, correspondait à une certaine complexion mentale, il disait aux bonnes gens : « Voici la recette du populisme ».

En d'autre termes, sachant que certains — je le dis sans rire — ont été de bons écrivains, parfois de grands écrivains, avec un métier étonnant, tout en étant d'une intelligence médiocre, il tenait à s'affirmer excellent écrivain, un des meilleurs, un des plus souples, un des plus fins, un des plus forts de sa génération, mais en même temps un être suprêmement intelligent et, ce qui ne gâte rien, un homme d'esprit.

Pour le reste, lisez *Anna*. J'ai suivi Thérive depuis ses débuts, nous avons décroché une couronne ensemble ; je sais ce qu'il y a en lui de bon, d'excellent, de meilleur et de « comme ça », puisque aussi bien Homère lui-même dormait parfois ; mais *Anna*, voyez-vous, c'est encore ce qu'il a fait de plus fort.

■

Thérive a voyagé, il a été du moins en Pologne, mais c'est le sédentaire parfait à côté des frères Tharaud. Ils sont deux, on le sait, Jérôme et Jean, qui en 1906 sont allés chercher un héros à Londres et dans le Sud-Africain. Les Boers, trois ans plus tôt, étaient alors à la mode, et Rudyard Kipling donc, dont les romans et les histoires étaient dans toutes les mains. Ce premier livre fut un terrible coup de gong au-dessus du pépiement, du gloussement de la gent littéraire et quel effarouchement dans le poulailler ! Un grand écrivain — en deux personnes — venait de naître.

Oui, mais le grand écrivain — toujours en deux personnes — se met à courir le monde. On le trouve à Scutari, où l'on se battait. Il pousse au cœur du Soudan avec Samba-Diouf, s'en va vers Damas, Jérusalem naturellement, cherche et trouve des Juifs partout et jusqu'au fond des Karpathes, court à Saïgon, revient au Maroc, s'attarde à Fez et à Marrakech et, franchissant le détroit, le voilà à Séville. Beau spectacle que celui du vaste monde, mais plus que la mer mobile et que les cieux changeants, plus que les hommes en général, ce sont certains hommes en particulier dont l'apparence et l'âme touchent les deux frères : ce sont les Juifs. Sur eux, une bonne demi-douzaine de livres. Ils peignent des Juifs comme Rembrandt les peignait, avec amour, admiration, pitié. Seulement, Rembrandt les trouvait dans son faubourg ; eux, ils vont les chercher partout.

Mais c'est un empire bien bref que l'espace ; tout de suite on est au bout de la terre ; alors ils remontent le cours du temps. Est-ce le hasard qui les mène, n'est-ce pas plutôt leur goût ? *Ravaillac... Les Frères ennemis...* deux études où la religion tient une part immense, où elle apparaît d'ailleurs alourdie de politique, la politique elle-même étant religieuse. Car voilà dans le domaine du temps leur siècle préféré, comme dans le domaine de l'espace, les ghettos. C'est le XVIe siècle, le plus combatif, le plus cruel, le plus voluptueux des siècles et l'un des plus chargés, sinon le plus chargé, des chefs-d'œuvre de l'art.

Les siècles, les peuples... Les Tharaud ont encore un besoin, c'est de retracer des figures de contemporains, hautaines si possible et aussi peu courantes que possible. Ils choisissent Déroulède qui n'était qu'un clairon, mais faire l'histoire d'un clairon, c'est faire l'histoire d'une bataille, et puis Péguy, surtout, « *notre cher Péguy* », comme ils disent. Et puis Barrès. Mais surtout Péguy. Ils se sont attardés près de Péguy, du souvenir, du cadavre, du génie de Péguy. C'est le troisième point où l'on voit s'asseoir ces grands voyageurs. Le XVIe siècle, le ghetto et cette aire étroite peuplée d'une grande figure éloquente et combative, qui est limitée par les églises d'Orléans, l'École normale et ce champ de blé du Soissonnais où, en avant de sa ligne de tirailleurs, Péguy trouva la mort.

Tout cela pour dire que voici *Les Bien-Aimées* sur ma table, et que, le livre lu, je ne sais quel plaisir se tord en moi. Que dirais-je de plus ? J'ai noté mon plaisir — je puis maintenant l'analyser. Les Tharaud ont, cette fois-ci, dépouillé tout le pittoresque ; ils sont demeurés sur ce plan résolument humain où se complaisent nos grands classiques, et leur analyse, plus lente peut-être que d'habitude, vient d'atteindre son point de perfection.

Pierre DOMINIQUE.



Ph. Fontès.

JEAN FRUMUSAN

PAR O. BÉLIARD

Et déjà, écrit quelque part le docteur Frumusan, je n'aperçois à mes côtés que la grave et indulgente sérénité qui guide mes derniers pas. » Du spécialiste qui pratique l'art de retenir la jeunesse et même celui de la rappeler, cette allusion à son poil gris comporte quelque coquetterie. Frumusan ne paraît pas encore avoir l'âge qu'il est mélancolique d'atteindre ; il possède la sagesse souriante que la plupart des hommes n'atteignent jamais. Je ne sais à quel prix cette sérénité fut conquise (il parle volontiers et sans amertume d'hostilités vaincues), mais j'incline à penser qu'il porte en lui-même une source de paix dont la chance ne règle pas le débit et qui changerait plutôt le cours d'une destinée adverse. Affirmer d'un philosophe possédant non loin des Champs-Élysées pignon sur rue, qu'il se fût contenté du tonneau de Diogène, est toujours hasardé. Je crois pourtant qu'on pourrait le dire de celui-ci.

Les livres de Jean Frumusan expriment la pensée tranquille d'un sage de la Grèce. Non point l'anguleux scepticisme de Pyrrhon ; non point l'inhumaine austérité de Zénon. Mais un épicuréisme tempéré, aussi éloigné de l'absolu renoncement auquel aboutit, chez le Maître calomnié, la morale du Plaisir, que de la voluptueuse interprétation des disciples. Épicure avait délivré le monde des « vaines terreurs » et sa morale était dépouillée de tout mysticisme ; elle se donnait le but de cueillir en cette vie le plus de joie possible, ce qui revenait à écarter les causes de douleur par l'éloignement de tous les excès et la recherche de toutes les harmonies. Frumusan est tout du même avis. Que la mort vers laquelle il s'achemine sans crainte soit un mur rendant le son de plein, ou qu'elle soit la porte d'un pays mystérieux, c'est une question à quoi il trouverait téméraire de faire une réponse que l'observation ni l'expérience ne lui peuvent inspirer. Et Frumusan, qui ouvre un large crédit aux forces ignorées dont les manifestations alimentent nos étonnements, estime ce monde assez riche d'inconnu pour qu'il ne soit ni nécessaire ni raisonnable d'attribuer aux messages d'un autre ce qui reste inexpliqué. Nous avons d'ailleurs en cette existence de suffisantes raisons d'être bons et ver-

tueux : être vertueux c'est assurer sa santé et sa beauté ; être bon c'est répandre la santé et la beauté sur autrui. Deux moyens pour qu'ici-bas il fasse beau et l'on soit bien.

L'éthique du docteur Frumusan c'est l'hygiène et la médecine appliquées à l'âme en même temps qu'au corps et avec les mêmes règles. Le moraliste ne laisse jamais oublier le médecin, ancien externe des hôpitaux, qui, après avoir soutenu sa thèse en 1901 sur la *Massothérapie en Gynécologie et en Obstétrique*, est parvenu progressivement, sans publicité bruyante, à peupler son cabinet de gens des cinq parties du monde, attirés par sa valeur humaine autant que par son savoir et sa méthode (quand verra-t-on que le savant n'est que la moitié du médecin ?) Les livres qu'il écrit appartiennent assurément à la littérature par la grâce du style, la sensibilité, l'étendue des horizons qu'il explore avec bonhomie, mais ils repoussent la discipline de la composition littéraire. C'est la conversation libre du coin du feu, sautant d'un sujet à l'autre et souvent coupée par l'appel d'un malade ; des pensées jetées au hasard sur un bas de page et recueillies ensuite au ramasse-miettes, des lambeaux de confidences, de petites thèses, des dissertations, un credo idéaliste ; un code de morale générale et des préceptes de cette morale particulière au médecin qu'on nomme déontologie. Pas d'audaces, pas d'aperçus surprenants, rien peut-être que le lecteur ne puisse reconnaître pour l'avoir trouvé en soi ; mais justement pour cela il est mis à son aise comme l'est un convive devant une viande loyale, un fruit mûr, un flacon d'une marque éprouvée. Et puis, sans transition, le bénin professeur de morale tourne franchement à l'hygiéniste et au thérapeute, donnant des directives pour se bien porter et se rendre compte qu'on se porte bien, prenant parti pour le nudisme et l'éducation physique des sexes mélangés, exposant une méthode de désintoxication par des jeûnes réglés, rigoureux et périodiques !

Tout cela tient actuellement en huit volumes et le neuvième se prépare. *La Cure de Rajeunissement*, *Réflexions d'un Médecin*, *Le Jardin d'Esculape*, *En Marge de mon Carnet*, *Idées médicales nouvelles*, *La Résurrection de la Beauté*, *La Cure de l'Obésité*, *Propos du Médecin*... Et dans chaque volume il y a un peu de tout, pourtant l'unité est manifeste et Frumusan, quelque sujet qu'il traite, reste dans sa ligne. Quoi qu'il écrive c'est encore de la médecine qu'il fait, n'en prononçât-il point le nom. La médecine est la source de toute sa philosophie et cette philosophie est celle des Antiques qui ne concevaient pas que gérer raisonnablement son domaine corporel, penser avec modération, pratiquer la bienfaisance sous toutes ses formes et vivre en société fussent des arts séparés et distincts de l'Esthétique.

Cette morale commande avant tout de ne pas être malade, de ne pas souffrir, de ne pas vieillir. Enoncé de cette façon, le précepte semble réclamer de l'homme plus qu'il ne peut faire. Mais, à y bien regarder, la fatalité engendre moins de souffrance et de maladies que nos fautes individuelles, nos erreurs sociales et nos ignorances ; d'autre part, la vieillesse physiologique, dernière étape du cycle vital, n'est pas confondue avec la misère déchéante et prématurée que nous nous infligeons à nous-mêmes par nos dérèglements. Frumusan enseigne à chacun comment conduire une machine délicate, dont tous les organes sont entretenus par une activité méthodique. Il veut que l'on en use modérément et qu'on ne recueille le plaisir attaché à chaque mouvement qu'avec un coup d'œil prudent au manomètre. Il ne faut pas payer une satisfaction par de la douleur. Épicure pensait ainsi, mais la crainte de souffrir lui fit, dit-on, proscrire des élans sans lesquels la vie ne vaut pas d'être vécue et demander à l'ascèse un plaisir purement négatif. La sobriété de Frumusan est un raffinement et s'il s'abstient de déjeuner c'est pour payer d'avance la satisfaction de bien digérer un excellent dîner. L'hygiéniste homme de goût peut jouir de tous les biens avec impunité pourvu que chaque jouissance soit précédée ou suivie d'une privation compensatrice. Et de même qu'une saine ardeur amoureuse est entretenue par la continence, de même l'abstinence habituelle rend invulnérable aux dangers d'un trop bon repas et fait trouver la chère plus savoureuse, la vieille eau-de-vie plus fine, le vin meilleur. Périodiquement, une bonne lessive de l'organisme, un jeûne complet, prolongé et surveillé, délivrant de toutes les peines corporelles que nos imprudences nous ont fait encourir, nous referait, avec de la jeunesse, une nouvelle aptitude à la joie.

Que le médecin ne soit le plus souvent que le réparateur des machines cassées, appelé en désespoir de cause par des gens qui ont grillé leur moteur, cela est fort regrettable et le docteur Jean Frumusan remarque que les médecins et leur clientèle auraient un égal intérêt à ce que fût régulièrement constaté plutôt le bon état de la machine que ses détériorations et ses pannes. Le médecin serait moins souvent le confident des jours de misère s'il était le conseiller des jours de santé. Et Frumusan ne lui prescrit pas de posséder du savoir, ce qui va de soi, mais, dans ses rapports avec ses confrères, comme avec ses clients, d'être digne, intelligent, sensible, d'être fraternel avec ce tact qui est l'élégance de la bonté.

La bonté... Ce mot contient toute la sociologie de cet excellent écrivain. Un mot vieilli, qui a des sonorités de guitare et qu'on n'écoute plus. Il est écrit depuis bien longtemps : « Aimer, voilà la Loi et les Prophètes. » Dommage qu'on ne puisse le répéter sans avoir l'air candide d'un chansonnier sentimental ! Certes, je pense aussi que les difficultés sociales ne se résoudront pas par l'équilibration calculée des égoïsmes et que la machine bloquée réclame l'huile de la grâce. Mais au philanthrope qui propose pour remède cette introduction de la générosité dans les rapports sociaux on répond par un soupir. Il n'est pas douteux que la formule de la paix tienne dans le silence des passions égoïstes et le culte de l'intérêt d'autrui ; mais c'est, humainement, à condition de réciprocité. Et, hors les explosions de foi collective et d'enthousiaste renoncement, comme l'univers malade en attend un aujourd'hui, ni les peuples ni les individus ne se résolvent à échanger ce qu'ils estiment être leur part contre l'austère et saint honneur d'être des dupes volontaires.

Pourtant la morale de Jean Frumusan et l'exemple qui nous est donné pour notre rafraîchissement, d'hommes que je pourrais bien dire, montreraient que la générosité qui ne porte pas intérêts n'est point un fonds perdu pour soi-même, mais un plaisir délicat de raffinés, un parfum répandu qui assainit le milieu et rend les respirations plus heureuses. Au fond, je crois que Frumusan est bon, et qu'il veut qu'on le soit, par besoin de propreté, voire d'asepsie. Sa sollicitude pour les hommes est entretenue par son aversion pour les causes de la douleur, corruptions, excès, cupidités, haines, défiances, etc... qui sont toutes laides et sordides. Il faut mettre de l'ordre dans tout cela, et secouer même les pudeurs, qui sont de vieux nids à poussières. Le monde qui serait souhaitable, Frumusan semble se le représenter comme un paysage serein de Puvis de Chavannes, plein de soleil, de verdure et d'eaux courantes, où un beau peuple de nudistes sains et fraternels préluderait par des ablutions, des jeux sportifs et des jeûnes aux délices du goût et aux digestions heureuses et où les couples paisibles, parmi les asphodèles, goûteraient les plaisirs parfaits des amours physiologiques.



Photo Régis-Lebrun.

DISCOPHILIE

PAR ÉMILE VUILLERMOZ

Les discophiles n'ignorent pas les mystères de la phonogénie qui sont exactement du même ordre que ceux de la photogénie à l'écran. De même que certains visages de femmes s'imprègnent plus ou moins miraculeusement des rayons lumineux qui les transfigurent, de même, certaines voix livrent au microphone ce qu'il y a de plus secret et de plus émouvant dans leurs inflexions et dans leur timbre. Dans les deux cas la machine accomplit une magique prospection de l'âme à travers la chair. Elle atteint les régions les plus profondes de notre subconscient.

Certains enregistrements de Ninon Vallin et de Chaliapine possèdent cet étonnant privilège et prouvent l'extraordinaire pouvoir du machinisme dans des domaines qui semblaient théoriquement soustraits à l'action de la mécanique. Il est une autre cantatrice française qui bénéficie, elle aussi, de cette faveur. C'est Madeleine Grey dont l'organe à la fois fantasque et passionné, aérien et charnel, possède les ressources les plus variées.

Cette voix a une rare puissance de suggestion. Les premiers enregistrements des *Chants d'Auvergne* de Canteloube (C) nous avaient permis de le constater. Aujourd'hui, nous en avons une preuve nouvelle avec les *Chansons madécasses*, de Maurice Ravel (Pol).

Certes, la première partie a opposé à la cire une résistance farouche et nous assistons à un conflit assez brutal entre les sons harmoniques des instruments d'accompagnement, un violoncelle, une flûte et un piano, qui n'arrivent pas à se plier aux mêmes disciplines acoustiques. Mais la seconde contient des détails réellement délicieux qui agrandissent à l'infini les horizons évoqués.

Les *Trois Chants hébraïques* du même auteur (Pol) offraient moins de difficultés d'enregistrement. La voix de Madeleine Grey y fait merveille. La Prière pour les morts, intitulée *Kaddisch*, trouve ici une interprétation singulièrement prenante et pathétique et il est difficile de donner plus de couleur et de relief à *Mejerke* et à l'*Enigme éternelle*.

Le disque nous procure également la joie de retrouver une artiste d'un talent singulièrement délicat, Mme Maggie Teyte, dont aucun debussyste n'a perdu le souvenir. On lui doit, en effet, des représentations inoubliables de *Pelléas*. Au studio, elle a enregistré une mélodie de Fauré, *Après un Rêve* (D), et la célèbre page de Reynaldo Hahn *Si mes vers avaient des ailes* (D).

Parmi les autres disques de chant, il convient de souligner le mérite de ceux qu'a enregistrés Mme Eidé Norena. Son air de Pamina dans *la Flûte enchantée* (Gr.) a une pureté, une transparence et un éclat remarquables. L'Ave Maria d'*Othello* (Gr) lui a permis également de montrer toute la maîtrise de sa technique et toute la richesse de son timbre de soprano léger.

Gabriel Fauré, trop souvent oublié par nos maisons d'édition, est aujourd'hui à l'honneur avec un disque de Vanni-Marcoux qui contient *le Secret* (Gr) et un autre d'Alice Raveau où nous trouvons la même mélodie à laquelle a été adjoint *Au cimetière* (P).

Germaine Martinelli, dont on connaît le talent si équilibré et si sûr, nous donne le grand air d'*Aïda* (Pol) ainsi que l'Ave Maria d'*Othello* (Pol) qui jouit décidément de la faveur des cantatrices. Ninon Vallin, d'ailleurs, entraînée par ce courant mystérieux, chante, elle aussi, un *Ave Maria* (P), mais cette fois c'est celui de Gounod. Enfin, pour compléter l'effet de cette vague de spiritualisme, Jeanne Laval nous détaille avec charme le *Notre Père* (C) et la *Salutation angélique* de Busser (C).

Signalons enfin une très belle édition artistique du quatuor célèbre de *la Vie de Bohème* (P) où l'on trouve réunis les noms de Ninon Vallin, Madeleine Sibille, Villabella et André Baugé. Le disque seul peut se permettre d'aussi fastueuses distributions.

(C) Columbia; (Pol) Polydor; (D) Decca; (Gr) Gramophone; (P) Pathé.

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE

THÉATRE ANTOINE : *Périphérie*, de Frantisek Langer, version française de MM. Benjamin Crémieux et Henri Jeanson. — L'on entend dans cette pièce un personnage démontrer que la Justice n'est pas juste. Ce personnage est un ancien juge qui dut abandonner la toge pour cause d'ivrognerie et qui maintenant prononce sous les ponts ses sentences. Il est burlesque, dramatique, hoffmannesque — non sans grandeur : un Éaque d'asiles de nuit, qui trouve dans le cognac sa vérité !

Voilà une vérité que je me permettrai de discuter. C'est, je le crains, la justice de « l'ordre établi » qui est accusée.

Franzi sort de prison. Il devient l'amant de la racoleuse Anna qui exerce son métier dans un faubourg de Prague. Tous deux, sincèrement épris l'un de l'autre, veulent sortir de leur misérable condition. Mais la fatalité veut, elle, que Franzi, en état de quasi légitime défense, tue un « client » d'Anna. Pas un instant la police ne soupçonne le meurtrier.

Dès lors, Franzi réussit dans tout ce qu'il entreprend. Mais le remords le tenaille. Ou plutôt, si j'ai bien compris, Franzi a de la Justice un sentiment si élevé qu'il ne peut admettre qu'elle soit à ce point trahie, lorsque précisément le bénéficiaire de ce déni, c'est lui-même ! Il avoue donc qu'il fut meurtrier, mais personne ne veut le croire. Alors, pour trouver la lumière que seul peut lui dispenser le châtiment, et conseillé en ceci par le juge bachique, il tue encore. Il étrangle Anna qui, du reste, décidée à ne pas survivre à l'arrestation recherchée par son amant, noue autour de son propre cou les mains affreusement tentées !...

Soit ! Admettons cette conception excessivement slave de l'Entité-aux-Balances, puisque les auteurs ont eu assez de talent pour nous la rendre presque plausible. Admettons-la au théâtre... Mais voilà des théories qui nous paraissent promettre au monde bien plus de ténèbres que de clartés.

La Justice est imparfaite ? Mais oui, ce sont des hommes qui la rendent. Seulement, il en est de ce mot de Justice comme de tous les mots : Prolétariat, Patronat, Capitalisme, Bourgeoisie, etc..., trop souvent pris dans une acception absolue. Quand verrons-nous surgir l'homme qui résoudra cette antinomie : *vouloir avec fureur la mesure*, la mesure hors de laquelle il n'est pas de vérité ? Quel sage de génie saura et pourra écrémer les doctrines et n'en garder que les parties pures, pour leur donner force de loi ?

Dans les faubourgs couleur de falaises basaltiques, qui regardent sombrement la cuve illuminée des soi-disant plaisirs, nous voudrions tendre la main aux Franzi-de-bonne-volonté, aux Anna-ennoblies-d'amour, encore que les prostituées, un apitoiement exagéré — cela s'est vu — jusqu'à la sottise risque de les multiplier, en atténuant la sanction du mépris ; et qu'aux outlaws plus ou moins rachetables, l'on ait le droit de préférer les pauvres sans tache qui cohabitent avec eux.

Mais nous nous défions d'un magistrat tombé au ruisseau, qui, prenant la parole au nom des pauvres et des déchus, généralise son anathème. La plaie de notre temps, qui menace de tourner en gangrène mortelle, c'est cette généralisation-là. Comme il y a de bons et de mauvais riches, d'excusables Franzi et d'impossibles gouapes, il y a de bons et de mauvais juges, et, plutôt que de chercher à changer les étiquettes posées sur l'actuel « ordre de choses », il serait infiniment plus expédient de dénoncer et de châtier *exemplairement* les individus indignes.

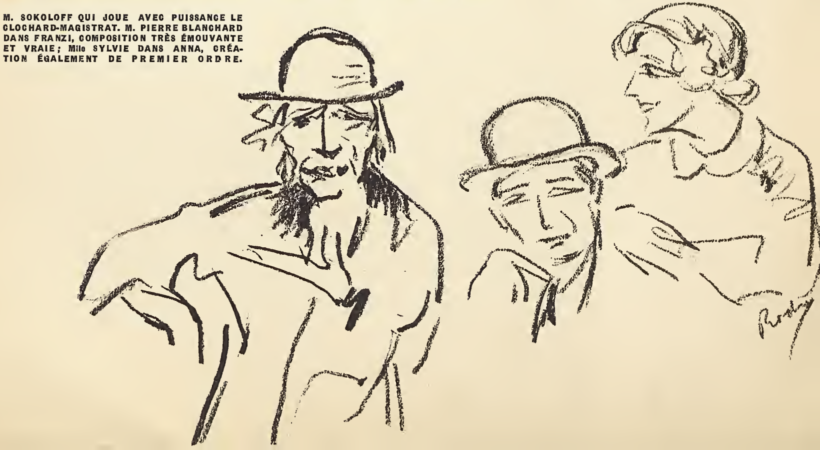
Peut-être, au demeurant, MM. Crémieux et Jeanson et l'intelligent directeur René Rocher ont-ils simplement voulu ressusciter le théâtre réaliste. En ce cas, reconnaissons que *Périphérie* marque un grand progrès sur cette forme de littérature qui visait surtout à agir sur les nerfs. Le réalisme de *Périphérie* est sans excès et il est mêlé d'un humour de qualité. La scène entre Franzi et le Commissaire, notamment, est d'une excellente verve comique.

Et la pièce est jouée à la perfection par Mlle Sylvie, MM. Pierre Blanchar, Sokoloff et Armand Morins, par tous les protagonistes et par les interprètes des plus petits rôles. Quant à M. Palau, qui fait le Commissaire, l'on se demande pourquoi tous les directeurs ne se le disputent pas.

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS : *Jeanne*, de M. Henri Duvernois. — Je ne puis que signaler, pour le moment, le grand succès de cette comédie qui pose un problème moral, social et, même médical, et le résout d'une façon fort émouvante. L'on doit beaucoup de gratitude à M. Henri Duvernois, qui pratiqua longtemps l'ironie. Il vient de mettre autant de cœur que d'esprit au service d'une cause fort grave.

HENRI DELORIÈRE.

M. SOKOLOFF QUI JOUE AVEC PUISSANCE LE CLOCHARD-MAGISTRAT. M. PIERRE BLANCHARD DANS FRANZI, COMPOSITION TRÈS ÉMOUVANTE ET VRAIE ; Mlle SYLVIE DANS ANNA, CRÉATION ÉGALEMENT DE PREMIER ORDRE.



LES MÉDECINS LITTÉRATEURS

MARCEL HAMON : *Le Pérot.* — Le grand Maurice Maeterlinck a écrit, à propos des *Fantômes* de Marcel Hamon : « C'est hallucinant ». Le mot peut s'appliquer généralement à l'œuvre de cet écrivain.

Quelle forte, quelle singulière personnalité le monde médical a donnée au monde littéraire en introduisant dans ses rangs — les premiers — Marcel Hamon ! Je veux dire par là qu'à l'origine de son talent il y a une culture et des disciplines scientifiques. Dès les premières pages de l'un de ses livres, l'on s'aperçoit que l'on lie commerce avec un esprit trempé par ces méthodes de Faculté qui démontent les ressorts humains *en se gardant de nier leur part de mystère*, apprennent à observer, à juger, à déduire, sinon à découvrir par intuition, ce qui, je crois, n'appartient qu'à quelques prédestinés.

La culture littéraire est tout aussi manifeste chez Marcel Hamon. L'on n'a son style ferme que par la fréquentation des classiques. A ce sujet, qui sait si beaucoup d'écrivains-nés n'ont pas avorté pour avoir pensé, aussitôt après leurs humanités : « Tout est dit, et l'on vient trop tard... » ? Poser cette question, c'est peut-être le meilleur moyen de comprendre les médecins qui écrivent. Ils voient bien, eux, que rien n'est dit, tant que la Science est en devenir. Or, ce devenir-là ne saurait être qu'éternel, puisque c'est un mouvement qui ne fait reculer l'Inconnu que pour agrandir ses parois d'ombre.

Qu'est-ce que *Le Pérot ?* C'est l'histoire d'un homme qui, ayant rendu mère sa maîtresse, l'épouse, voit mourir son enfant, puis sa femme, et se retire, loin des hommes, dans une solitude alpestre. Telle est l'affabulation, dépouillée de son atmosphère. Seulement, c'est celle-ci qui importe. Elle est créée, non par des procédés de rhétorique, non point même par les actes du principal personnage, mais par une sorte de halo qui l'entoure et qui est comme l'émanation de son drame intérieur.

L'atmosphère, dira-t-on, est créée aussi, dans la dernière partie de l'ouvrage, par certaines descriptions de la montagne. D'une beauté saisissante, ou simplement jolies, elles dégagent, en effet, encore du drame ou, tout au moins, de la mélancolie. Mais l'on sent que tel ou tel site n'est peut-être pas triste en soi.

Florent Fleurnoy, que les paysans des Alpes dauphinoises n'ont pas encore surnommé le Pérot, gagne sa retraite définitive : « Comme il descendait dans une prairie, il passa entre des haics d'épines roses et d'épines blanches, brillantes de gouttelettes. Une fuite d'oiseaux le couvrit de pluie et de pétales. Un arome très doux acheva de l'enivrer. Son cœur céda. Un engourdissement délicieux le fit s'étendre... » Et voilà un petit coin agreste dont le charme propre n'est pas douteux. Seulement, nous savons par avance que le répit accordé là au voyageur sera bien bref. « Hâtivement il repartit. Et les fantômes du passé peu à peu le rejoignirent... » Ils devaient le rejoindre. Nous n'espérions pas qu'il pût trouver le repos, nous avions trop partagé son inquiétude. *Le Pérot ?* Simple histoire « dédiée à tous ceux qui ont parfois ressenti — même dans le bonheur, même près des êtres qui leur sont chers, — une désolation que rien n'explique, un vide que la vie ne comble pas, une rupture avec le monde qui fait d'eux soudain des étrangers, une Solitude que la solitude n'apaise pas ! »

Et Marcel Hamon ? Eh bien, Marcel Hamon est un écrivain chez qui une double culture et l'exercice de la profession médicale — qui permet une observation de l'homme si assidue — ont développé un sens que peut-être nous possédons tous, mais ne savons, pour la plupart, utiliser : celui que l'on a désigné sous le nom d'« antennes». Il semble qu'il ne veuille connaître le monde extérieur que par ces organes immatériels, et que ce soit grâce aux révélations de ce subtil toucher qu'il parvienne à nous faire voir de l'invisible. Stimulé par l'humilité même de la Science, il n'a pas pu croire que tout était dit.

RENÉ DE VAUVILLIERS : *Mademoiselle Folâtre.* — Après ses charmants *Scintillements*, René de Vauvilliers a publié un très agréable recueil de nouvelles. L'on sait que la nouvelle est un genre fort difficile, et il est remarquable qu'un poète y ait réussi. Là comme dans toute production littéraire, certes, la fée-inspiration est la bienvenue. Mais il faut la guider dans les chemins du réel. Puis-je appeler la nouvelle un conte vrai ? Ces petites histoires courtes, c'est de l'histoire de tous les jours, avec une présentation de personnages, une action qui se noue, un dénouement aussi frappant que possible et néanmoins satisfaisant la vérité. Or, les nouvelles de René de Vauvilliers suivent ces règles comme en se jouant : ce qui signifie que le labeur de composition n'y apparaît point et qu'au contraire, elles sont vives, alertes, aisées, font alterner, comme dans la vie, la comédie et le drame, bref, se lisent avec le plus vif plaisir.

Dr DARTIGUES : *Le Livre d'airain.* — Présentation par le professeur Cunéo. — Le docteur Dartigues vient d'ajouter une nouvelle pierre à l'admirable monument qu'il construit. *Le Livre d'airain*, troisième volume de son *Faisceau scriptural*, est une Histoire de la Médecine, de la Chirurgie et de la Science contemporaines, qui sera pour les historiens futurs une mine extraordinairement féconde. Outre la souplesse du verbe, tantôt puissant dans le lyrisme, tantôt enjoué — et de façon fort plaisante — dans l'humour, un certain accent de tout cet ouvrage prend et attache le lecteur, et c'est l'accent de la bonté. L'on se demande, au sujet des médecins-littérateurs, mais très particulièrement du docteur Dartigues, si ces écrivains ne sont pas, d'instinct, en voie de substituer à la parole décidément trop belle, trop divine pour notre laideur : « Aimez-vous les uns les autres », ce conseil plus terrestre : « Ayez pitié les uns des autres ». S'ils parvenaient à guider dans ce sens l'opinion, quel changement pourrait survenir, quel chemin s'éclairer !...

RENÉ DE LAROMIGUIÈRE.

INVITATION

Vallon serait heureux de vous accueillir, le dimanche 18 décembre, dans l'atelier du sculpteur Arnold Huggler, 11, villa Seurat (101, rue de la Tombe-Issoire).

Des sept artistes qui y seront représentés, il en a évoqué quatre, déjà, dans *Art et Médecine :* Madeleine Luka (nº 3, décembre 1930) ; Charles Le Cour (nº 9, Juin 1931); Adolphe Péterelle (nº 16, mai 1932) ; André Dignimont (nº 21, décembre 1932).

Dans la petite maison ingénieuse et élégante qu'André Lurçat a construite pour Huggler, vous trouverez encore Christiane Rivaud, avec ses peintures candides et ses dessins blonds; F.-A. Cazals, enfin, le chansonnier de *La Plume*, le grand copain de Verlaine. Ses aquarelles et ses dessins vous restitueront le vrai visage de Verlaine. Presque tous exécutés à l'hôpital (Broussais, Cochin, Tenon, Saint-Louis, Bichat), et quelques-uns même *sur une feuille d'observation*, ils sont d'une criante vérité.

Entre tous, vous admirerez celui où, ayant, une fois de plus, endossé sa livrée de misère — bonnet de coton et « capote de foireux » (comme il disait) — le poète oublie soudain les lugubres contingences pour chanter avec une allègre mimique, extraordinaire : « J'étais avec Fathma, Fathma, Fathma... », la chanson du jour qui plaisait à son âme légère.

Peut-être tous ces Verlaine, vus par Cazals, seront-ils le clou de cette petite manifestation sans prétentions d'un groupe qui veut s'appeler modestement, familièrement, « *ENTRE AMIS* ».

L'exposition durera une semaine et deux dimanches, du 18 au 25 décembre, *inclus. Vernissage le dimanche* 18 *décembre, à* 15 *heures.*

Champagne de crise, les deux dimanches (car le second est la Noël).

Beaucoup de cordialité les autres jours de la semaine.



Photo Vizzavona.

EST-CE ATTILA ? NON ! C'EST VERLAINE QUI PROMÈNE SA JAMBE DE LAINE SOUS LES PILOTIS DE BROUSSAIS.

E N T R E   A M I S

expose chez **Arnold Huggler,** sculpteur, 11, villa Seurat (101, rue de la Tombe-Issoire), Paris (14e), du 18 au 25 décembre *inclus*, de 15 h. à 19 h.

Vallon y recevra les dimanches 18 et 25 (Noël).

Métro, station : Alésia; Tramways 8, 86, 127, arrêt : Alésia ; Tramway 124, arrêt : Sarrette ; Autobus AE, CB, AR, CC/28, arrêt : Alésia.

Madeleine Luka : peintures et dessins.
Christiane Rivaud : peintures et dessins.
F.-A. Cazals : *Verlaine à l'hôpital*, aquarelles et dessins.
André Dignimont : aquarelles et dessins.
Arnold Huggler : sculptures.
Charles Le Cour : sculptures, orfèvrerie, bijoux.
Adolphe Péterelle : peintures, dessins, lithographies.

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT — R. C. Seine 2.514

Imprimerie Kapp, 130, rue de Paris, Vanves.

Produits des Laboratoires du Dr Debat

Produits	Composition	Indications principales	Présentation	Posologie
PANCRINOL	Extraits de foie, rate, rein, surrénale.	Anémies, convalescences, surmenage, déficiences organiques, insuffisance hépatique.	*Adultes :* Ampoules de 5 cc. boîtes de 10 et de 30. *Enfants :* Sirop. Ampoules de 2,5 cc. boîtes de 12.	*2 à 4 par jour.* *1 à 4 cuillerées à café. 1 à 4 ampoules.*
INOGYL	Extrait placentaire total.	Troubles de la puberté, de la menstruation et de la ménopause.	Boîte de 10 ampoules buvables de 5 cc.	*1 à 3 pendant 20 jours par mois.*
INORÉNOL	Extrait de rein.	Insuffisance rénale, néphrites, albuminurie, azotémie.	Boîte de 6 ampoules buvables de 10 cc. Boîte de 10 ampoules injectables de 5 cc.	*1 à 2 ampoules pendant 12 jours.*
INOSPLÉNOL	Extrait de rate.	Dermatoses prurigineuses, paludisme.	Boîte de 6 ampoules buvables de 10 cc. Boîte de 10 ampoules injectables de 5 cc.	*1 à 2 ampoules par jour.*
INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Oxyde de Titane, Hydroxyde orthotitanique colloïdal, Oxyde de zinc.	Eczémas, ulcères, prurits, toutes dermatoses non infectées.	Tube, 1/2 tube, quadruple tube.	*En application épaisse sur la partie irritée.*
POUDRE INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Hamamélis, Borate de soude, Silicate de magnésie.	Erythèmes, intertrigo, toilette des bébés.	Boîte poudreuse.	*En poudrage direct, ou, dans les dermatoses suintantes, pour recouvrir la pommade.*
SUPPOSITOIRES INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Chlorhydrate d'adrénaline, Stovaïne, Beurre de cacao, Hamamélis.	Hémorroïdes, toutes lésions anales.	Boîte de 10 suppositoires.	*1 ou 2 suppositoires par jour.*
OVULES INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Hamamélis, Belladone.	Métrites, vaginites, leucorrhées, vulvites.	Boîte de 6 ovules.	*1 ovule le soir.*
SAVON INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Borate de soude, Extrait d'Hamamélis.	Séborrhées, toilette des peaux sujettes aux dermatoses.	Pain.	*En savonnage.*
INOXÉMOL	Gynocardate d'éthyle, Glycérides gynocardiques, Soufre, Goudron, Camphre.	Dermatoses kératinisées, eczémas rebelles, psoriasis.	Tube.	*En couches épaisses recouvertes d'un léger pansement.*
PROVITOL	Germe de blé stabilisé, Extrait de carottes stabilisé. Orthophosphoglycérate α et β de Ca. Saccharosate de Ca.	Déminéralisation, croissance, dentition, débilité, grossesse.	Boîte.	Enfants : *1 à 2 cuillerées à dessert par jour.* Adultes : *1 à 2 cuillerées à soupe.*


ART ET
MÉDECINE

Observations

MADAME CH..., 30 ANS - Asthénie post-grippale et grande lassitude - Anorexie avec amaigrissement - Pas de lésion organique.

A la mise en traitement..	47 k°
au 10° jour..	47 k° 600
au 20° jour..	48 k° 300
au 40° jour..	49 k° 900

MONSIEUR SCA..., 29 ANS - Présente, depuis 6 mois, de l'asthénie, sans lésion organique décelable - Amaigrissement progressif depuis 2 ans environ.

A la mise en traitement..	45 k° 100
au 15° jour..	45 k° 900
au 30° jour..	46 k° 800
au 40° jour..	47 k° 200

MONSIEUR B..., 43 ANS - Anémie croissante secondaire à une intervention chirurgicale, accompagnée d'une chute de poids importante.

A la mise en traitement..	45 k°
au 10° jour..	45 k° 900
au 20° jour..	46 k° 700
au 30° jour..	47 k° 500
au 40° jour..	48 k° 200
au 50° jour..	49 k°

sous l'influence du

Pancrinol

les amaigris

reprennent du poids

49.500
49
48.500
48
47.500
47
46.500
46
45.500
45

MISE EN TRAITEMENT AU PANCRINOL

0
5
10
15
20
25
30
Jours

PANCRINOL

Photo Régis Lebrun

Sous l'influence du Pancrinol

ce cobaye adulte est passé de 797 grammes à 940 en 67 jours



Photos Kertesz.

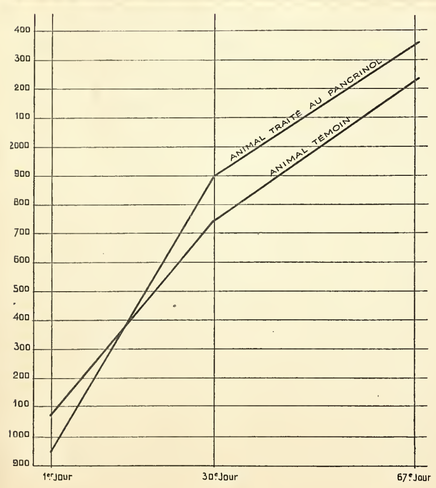


LE PANCRINOL
facilite la croissance

L'expérience faite sur 2 lots de même importance de cobayes du même âge donna les résultats suivants :

	au 1er jour	au 30e jour	Augmentation
Poids moyen des cobayes du lot témoin	**420 gr.**	**470 gr.**	**50 gr. (12 %)**
Poids moyen des cobayes du lot traité	**390 gr.**	**472 gr. 50**	**82 gr. 50 (21 %)**

Photos Kertesz.





Une expérience analogue faite sur deux lots de lapins accuse des résultats comparables.

	Poids au 1er jour	au 67e jour	Augmentation
Lapin du lot témoin (gris)	1.072 gr.	2.220 gr.	1.148 gr. (107 %)
Lapin du lot traité (noir)	946 gr.	2.340 gr.	1.394 gr. (147 %)

Pour les Mutilés et les Malades de
l'Assistance médicale gratuite

Extrait Buvable de Foie

Ampoules de 10 cc en vrac

Photos Régis Lebrun.

Cet extrait se vend également en boîtes de 6 et de 12 ampoules, pour permettre aux praticiens de prescrire, dans certains cas, l'extrait hépatique pur.

AMPOULES DE 10 CC.
Extrait Buvable de Foie
désalbuminé et délipoïdé
3.25 L'AMPOULE
F. DEBAT, PHien, 60, RUE DE PRONY, PARIS (17e)

Extrait Buvable de Foie
LA BOITE DE 6 AMPOULES 19.50
LA BOITE DE 12 AMPOULES 39. »

Extrait Buvable de Foie

Boîtes de 6 et 12 ampoules de 10 cc

SOMMAIRE

JANVIER 1933

ART ET MÉDECINE
REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL
DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT
Rédaction-Administration : 60, rue de Prony
PRIX : 8 FRS
ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ÉTRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS



SOMMAIRE

JANVIER 1933

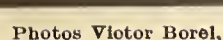


Photo V. Borel.

L'ARTOIS

LA PLAINE D'ARTOIS VUE DE LA COLLINE DE NOTRE-DAME-DE LORETTE, D'HÉROÏQUE MÉMOIRE. LE CHAMP DE REPOS CONSEILLE AU MONDE ENTIER LA PAIX, ET, D'ABORD, CELLE QUI DEVRAIT, ENTRE D'ANCIENS FRÈRES D'ARMES, DEMEURER A JAMAIS SACRÉE.

SCÈNE AGRICOLE PAR UN CRÉPUSCULE D'ARTOIS, FORT PAYS OU LE LABOUREUR ET L'OUVRIER ONT TOT EFFACÉ D'INCROYABLES RAVAGES. AU-DESSOUS, L'UN DES CRASSIERS DES MINES DE NŒUX, DANS LE PAS-DE-CALAIS OU LA TERRE FUT MEURTRIE, DÉVASTÉE, JUSQUE DANS SES ENTRAILLES. PAGE 11, PAYSAGE ENTRE HAZEBROUCK ET DUNKERQUE. C'EST LA RICHE PLAINE FLAMANDE — CULTURES ET PATURES — COUPÉE DE LIGNES D'ARBRES



Photos Victor Borel.

NORD NORD-OUEST

PAR PIERRE MAC-ORLAN

En suivant cette direction de la rose des vents, nous entrons tout de suite dans Péronne. Bien entendu, je prends pour point de départ l'aimable petite ville de Château-Thierry, qui est voisine de mon domicile. Jusqu'à Péronne, où je suis né, la route m'est familière. On y mange mal, quelle que soit la forme du hasard que l'on peut subir en voiture. Quand le temps le permet, il est préférable d'emporter son vulgaire poulet froid accommodé selon les traditions familiales. La première ville qui soit émouvante sur la route du nord-nord-ouest, c'est



Péronne, toute menue au centre de ses remparts, qui se reflètent au crépuscule de la nuit dans l'eau mélancolique des marais. Entre Péronne et Arras le pays m'est familier et je l'aime pour des raisons qu'il me sera peut-être impossible d'expliquer. A Arras même, des souvenirs de jeunesse traînent encore autour de la porte Baudimont. C'était au temps où les sapeurs-conducteurs du génie portaient la tunique à jupe, comme une redingote, et où je buvais volontiers derrière la Préfecture avec les sous-officiers du 33e. Ceux-là sont tous morts. Ce sont des fantômes qui peuplent encore la grande place et la petite place reconstruites d'une manière surprenante. La belle chanson de Marcel Legay a rendu la Scarpe immortelle, la Scarpe que nous vîmes près de Mont Saint-Éloi à peu près comblée par les boîtes de « singe » vides, les vieux godillots en carton et les linges de toute provenance.

En 1914, et pendant quelques mois de 1915, j'ai vécu dans le pays devant Lens et Douai occupés. Nœux-les-Mines, Béthune, Lillers et Bruay se paraient d'une poésie charmante qui n'était plus celle des corons peuplés de femmes douces et négligées, mais une plus nouvelle et plus inexplicable, celle qui donnait au repos d'un soldat d'infanterie une sorte de grâce provisoire. En été, malgré la présence des accessoires nécessaires à une armée en campagne, la route ombragée entre Aubigny et Bruay était gaie et franche. Les jolies maisons de l'Artois et de la Picardie, basses et bien protégées contre le vent, dormaient aux bords des routes comme des bélandres blanches, goudronnées à la ligne de flottaison. Les petits volets verts et blancs s'ornaient d'une rangée

PAGE 12, LA GRANDE PLACE D'ARRAS, DONT LES MAISONS FLAMANDES, DÉTRUITES PAR LES BOMBARDEMENTS, ONT ÉTÉ RECONSTRUITES SOUS LEUR ASPECT EXACT D'AUTREFOIS. DE MÊME, LE CÉLÈBRE HOTEL DE VILLE, REPRÉSENTÉ CI-CONTRE, EST, AVEC SES ARCADES GOTHIQUES, LE FASTE DE SON ORNEMENTATION, SON BEFFROI DE 75 MÈTRES DE HAUT, LA RECONSTITUTION SCRUPULEUSE DE L'ÉDIFICE DU XVIe SIÈCLE, DONT IL NE RESTAIT GUÈRE EN 1918. AU-DESSOUS, LES MINES DE BÉTHUNE.

Photos Victor Borel.



Photo Borel.

LA MER A DUNKERQUE, LA MER DU NORD, GRIS D'ARGENT SOUS LE SOLEIL, GRIS DE PLOMB SOUS LES BRUMES QUI, SI SOUVENT, VOILÈRENT LES LEVERS D'ANCRE DE JEAN BART ARMÉ EN COURSE. PAGE 15, L'UN DES BASSINS DU PORT DE DUNKERQUE. CE HAVRE MARCHAND ET DE PÊCHE, QUI REÇOIT COMME UN CŒUR LES ARTÈRES DE NOMBREUX CANAUX ET OUVRE VERS L'INFINI DES MERS UNE GRANDE PORTE D'ÉCHANGES, N'EST PAS LE MOINDRE ATTRAIT D'UNE VILLE ANCIENNE ET RESTÉE VIVE.

de pots de géranium. Quelquefois un beau bras de jeune fille saluait les fleurs et les soldats en marche, toujours rigoleurs et farauds.

Ces routes de Picardie, j'aime à les suivre jusqu'à Boulogne en passant par Hesdin et sa charmante petite place si discrètement bourgeoise et ancienne, devant une auberge accueillante.

C'est à Hesdin qu'il faut prendre la Nationale 28, qui mène à Saint-Omer, triste petite ville perdue dans le mélancolique et séduisant paysage des water-gangs. La silhouette du noble moulin de Clairmarais si honnête au centre même de tous ces canaux aux barques désormais décolorées, vaut à lui seul une escale. Il est honorable de se laisser photographier sur une barque qui transporte également un cheval devant un horizon plat coupé par la haute silhouette d'un moulin déjà flamand.

Les abords de Dunkerque sont ainsi décorés de bourgades délicieuses qui peuvent paraître comme autant d'anachronismes. Tout ce que la guerre n'a pas détruit se repose sur les traditions du pays picard et flamand. Des petites villes propres et prospères ne peuvent plus délicieusement vieillir. La vieillesse des villes du Nord est si paisible qu'elle communique une sorte de santé puissante qui s'attrape à la longue. Je pense en ce moment à Cassel et à Bergues où Reus le bon chevalier doit encore apparaître debout devant son peuple. A Dunkerque, à cause des fils des tramways, Reus est assis sur une chaise. Toute cette région est douce et sereine. La vie est ici sans mystère et le mystère, quand on le pressent, ne peut être qu'une apparence un peu plus colorée du calme pittoresque des pays du Nord.

Dunkerque même, malgré la présence de ses matelots nordiques coiffés sur leurs cheveux couleur de paille d'une casquette bleu de marine à petite visière galonnée de soie noire, n'est pas une ville mystérieuse comme Marseille ou Barcelone. On se cogne dur cependant dans les petites rues qui accèdent au quai des Hollandais.

Avant d'arriver à Dunkerque, il faut passer par Bergues et Bergues est une ville propre et luisante de bonne santé autour de son beffroi célèbre. A Bergues, il existe un petit estaminet dont l'enseigne est à *La Noble Rose*.



Photo Kertesz.



Photos Kertesz.



Photo V. Borel.

SOUVENT, DANS LES PLAINES DU NORD, LE CANAL ACCOMPAGNE LA ROUTE. IL EN EST LE FRÈRE PAISIBLE, PHILOSOPHE, DIRAIT-ON, TANT LE CONTRASTE EST FRAPPANT ENTRE UN CHEMIN D'EAU QUI PREND TOUT SON TEMPS, LE LONG DES PEUPLIERS, ET UNE VOIE ENFIÉVRÉE DE VITESSES ÉPERDUES. — UN MOULIN PRÈS DE CASSEL, L'UN DES RARES SURVIVANTS DE CETTE ASSEMBLÉE, JADIS NOMBREUSE, QUI APPELAIT A GRAND BRAS LES GÉNIES DE L'AIR A MOUDRE LE PAIN DES HOMMES.

C'est délicat et parfaitement conforme à ce que l'on peut attendre de cette ville. Il n'est pas d'hommage plus distingué pour souhaiter la bienvenue au voyageur qui, le nez en l'air, respire l'odeur de Bergues. La noble rose existe elle-même, ravissante, au-dessus de la porte de l'estaminet. C'est une rose sculptée dans le bois et peinte de couleurs fraîches et tendres. La rose est rose et le feuillage d'un jaune vert de printemps. Le peintre Pierre Ladureau, qui est de Dunkerque, peut chanter en flamand le joyeux air de Reus. Cela, je le voudrais, j'aimerais pouvoir parler le flamand en me souvenant des vers de Max Elskampf. Celui-là a compris l'émouvante candeur et l'honnêteté presque religieuse de cette contrée riche en images puériles et précieuses.

Mais tout ceci constitue la partie d'un voyage facile dont le pittoresque est évident. C'est au sud et au sud-est de Lille, capitale du calme et du confort bourgeois, qu'il faut vivre un peu pour aimer ce grand pays du Nord tant de fois décrit et si difficile à pénétrer profondément. J'aime le paysage des



SOUVENT, DANS LES PLAINES DU NORD, LE CANAL ACCOMPAGNE LA ROUTE. IL EN EST LE FRÈRE PAISIBLE, PHILOSOPHE, DIRAIT-ON, TANT LE CONTRASTE EST FRAPPANT ENTRE UN CHEMIN D'EAU QUI PREND TOUT SON TEMPS, LE LONG DES PEUPLIERS, ET UNE VOIE ENFIÉVRÉE DE VITESSES ÉPERDUES. — UN MOULIN PRÈS DE CASSEL, L'UN DES RARES SURVIVANTS DE CETTE ASSEMBLÉE, JADIS NOMBREUSE, QUI APPELAIT A GRAND BRAS LES GÉNIES DE L'AIR A MOUDRE LE PAIN DES HOMMES.

Photo V. Borel.



grandes fosses où les crassiers s'élèvent comme des anticipations ou des inventions littéraires de paysages martiens. L'odeur de « ch'carbon » est tout aussi émouvante que la chanson de Desrousseaux. C'est un paysage sans attraits classiques. La nature diminuée s'incline souvent devant les volontés de l'homme et c'est peut-être dans ce renoncement qu'il faut chercher l'origine de cette singulière mélancolie qui habite les pays miniers et leur donne une poésie généreuse et féconde.

Lille rayonne au centre même de cette Flandre à cheval sur deux frontières. Il est, cependant, impossible d'imaginer une frontière, tant la vie est égale des deux côtés de la démarcation politique.

Ces provinces : l'Artois, la Picardie et la Flandre, ne sont pas très riches en grands hommes. La vie est ici trop unie, trop familiale, pour produire des figures d'exception. Soldats en Picardie, marchands en Flandres, telles sont les richesses humaines du Nord-Nord-Ouest. C'est suffisant pour émouvoir un homme sensible qui sait ce que contiennent ces deux vocations. En tête des Vieux Régiments, qui, je crois, étaient au nombre de six, flottait l'étendard de Royal Picardie. En vérité, je ne sais pas si, de nos jours, les Picards ont à cœur de servir sous les armes plus qu'il n'est nécessaire. Il y a plus de cent cinquante ans, la Flandre, l'Artois et la Picardie offraient, à ce que l'on appelait naturellement le vieux monde, l'exemple de leurs fameux conventionnels. Certains parmi eux furent plus durs que l'acier et d'une intelligence inhumaine. Dans cette terre d'apparence froide et paisible les idées vont quelquefois jusqu'au bout de leur destin.

Pierre Mac Orlan

LES RÉGIONS DU NORD DE LA FRANCE ONT UN RENOM DE MONOTONIE CERTAINEMENT INJUSTIFIÉ. LES CHAMPS ADMIRABLEMENT CULTIVÉS, LES GRASSES PRAIRIES D'ÉLEVAGE COUPÉES DE RIDEAUX DE BEAUX ARBRES, LES INSTALLATIONS MINIÈRES Y PORTENT LE TÉMOIGNAGE VARIÉ DE RICHESSES PROFONDES. BEAUCOUP DE VILLES, AU DEMEURANT, OFFRENT LES PLUS RÉELS ATTRAITS. BERGUES EST UNE DES PLUS CHARMANTES ET DES PLUS BELLES PAR SES MAISONS FLAMANDES, SES REMPARTS ET LE MAGNIFIQUE BEFFROI DU XVIe, QUE L'ON VOIT DANS CETTE PAGE.



CHANSONS

ET FOLKLORE DU NORD

PAR ANDRÉ THÉRIVE

LORSQUE Jules Lemaître avait à parler des Tourangeaux ses compatriotes, il assurait que c'était le peuple le moins lyrique de la terre, et qu'il ne connaissait dans sa province qu'un distique de sorciers, destiné à tuer les souris et les rats... Pareillement je connais des gens du Nord qui se croient voués à la prose sous prétexte que les ouvriers de là-bas ont composé cette chanson, évidemment dénuée du sens de l'infini :

Et dire qu'in est sur les frontières ed' la Belgique
Et qu'i nous faut toudis chucher tros fos l' même chique !
A m' mod' est qu'tertous i s'foutent ed' l'ouvrier :
L'tabac à chinq sous l'brouette va raugminter.

Cependant cette plainte des amateurs de pétun indique déjà une disposition poétique ; car fumer et même chiquer sont des modes d'entretenir l'illusion et d'échapper à la vie. Pour moi, je suis tout disposé à trouver aux refrains du Nord une grande vertu. Il faut les avoir entendus, des années durant, ressasser dans des circonstances tragiques ou bouffonnes, comme un sarcasme au destin, avec cet accent picard qui date d'Adam de la Halle et qu'a noté La Fontaine dans une fable célèbre, cet accent qui dans le Pas-de-Calais offre des liquides presque vocales, à la façon de l'anglais, — ou bien cet accent *lillot*, si imprégné de raucités flamandes, où les tendresses et les rudesses font bon ménage. Tel cantique, en passant par cette voix là, prend un charme primitif où je m'avoue très sensible :

Il est né, che petit n'éfant,
Che petit n'éfant du miraque,
Il est né, che petit n'éfant,
Cantons tous sen avénement.

Le Nord est la seule région de France où le juron, le blasphème aient été volontiers édulcorés par le peuple. A côté des *vingt dieux !* que connaissent tous les charretiers, on y entend un *milliard Polyte* des plus touchants. La plupart du temps, des formules propitiatoires suffisent, telles que *Le temps s'broulle* ou *Tiens t'maronne !* Et parfois elles dégénèrent en scies complètes, chantées ou non, qui reflètent toute une civilisation : soit la traction par chiens qui va de Roubaix à Amsterdam :

Il est dins l'carrette,
Ils me l'ont mis, ches pourris, ches vauriens
Dins l'carrette à quiens (bis).

Soit les humbles travaux de la vie citadine :

Encore un qui s'in va querre du burre
A l'épichier du coin (bis).

Soit les kermesses et ducasses où les gosses sans pitié contrefont les infirmes et défilent camouflés en cortège de Cour des Miracles, selon la tradition du moyen âge :

Ah ! qu' j'ai ri... à vir tous ches bochus !

Soit enfin les vieilles ritournelles paysannes qui, dans un pays aux trois quarts industriel, n'ont pas cessé de hanter les mémoires :

Un nid d'pie su ch'poirier
J'intinds ch'pie qui cante
Un nid d'pie su ch' poirier
J'intinds ch'pie canter.

La guerre a certes popularisé dans toute la France des chansons du Nord qui, pour la plupart sont d'origine savante ou artificielle. Celle du *P'tit quinquin* a failli passer au rang d'hymne national, certains poèmes de Mousseron, le sublime chantre de la « fosse », et ma foi telle autre que je ne saurais nommer, car elle a une inspiration de Karagueuz sur un air de marche entraînante (*Et quand la chocheté s'ra forte... On acatera in biau drapiau*, etc...) que chacun connaît et caresse dans son subconscient. Elle forme la version peu convenable d'un autre hymne très correct, celui de la *Chocheté des Longué-pipes.* Il faut y ajouter des poèmes de circonstance, les uns dus à l'actualité politique (*Fais semblant de rin... le Frère Flamidien...* ou la complainte du déserteur belge : *Le roi Popol est un roi de mes...*). Sorties du fonds des foules impures, comme disait Renan, ou de la cervelle d'un auteur demi-lettré, ces chansons ont toutes une grande force de suggestion et une grande action sur la vie collective. Je revois, à les entendre, ces estaminets où, au son du piano mécanique, tant de mineurs ou de tisserands jouent au piquet ou aux tarots (selon une tradition de cinq siècles) en buvant la bière ou le genief', tandis que le mangeur de sous, l'*appareil à jus*, fait entendre son déclic fatal. Avez-vous vu les faubouriens d'Armentières préparer les combats de coqs, discuter la valeur des champions, le taux des enjeux ? Cela rappelle de très loin le tableau de Gérôme « selon l'antique », mais cela vous fait penser qu'il en est ainsi depuis Jacques d'Artevelde, sinon depuis que les rois francs régnaient à Thérouanne, aujourd'hui village accroupi parmi les betteraves et les peupliers...

Que de fois j'ai ouï conter par ces garçons blonds du pays minier ou les maigres demi-Espagnols laissés à Valenciennes, des histoires de géants qui remontent à l'époque où l'on organisait les processions de mannequins tutélaires dans toute la France, depuis Lille jusqu'à Lyon ! Elles n'ont subsisté que dans les villes du Nord, dans les livres érudits sur les sources de Rabelais, et qui sait ? dans les contes de grand'mères qu'on se passe d'âge en âge. La légende du tomonet ou « lait sauvage », qui s'étend jusqu'à la Suisse, comme si Charles le Téméraire n'était pas mort et mort vaincu, est une sorte de survivance de ce temps où l'axe de la civilisation passait par la Flandre et la Bourgogne, et où la France menaçait de ne pas exister...

Mais où il faut surprendre le folklore du Nord, c'est dans les intarissables bavardages des dockers ou des tullistes de Calais : population noiraude, criarde, de petite taille et de langue bien pendue, qui répond bien mieux que le Marseillais à l'image du méridional traditionnel. Je n'ai jamais vu de tels causeurs, de tels « gabeurs ». comme on disait jadis ; certains, dans les ateliers ou les marchands de boissons, se sont acquis une renommée d'aèdes, de trouvères ; ils payent leur écot en romans oraux, en galéjades, s'il faut tout dire.

Et ils m'ont rappelé ce trait que je ne sais quel ancien géographe, Strabon je pense, attribue aux Gaulois : ils arrêtaient les voyageurs, non pour les détrousser ou égorger, mais pour leur faire conter des histoires. Avis aux romanciers !

André Thérive



CEUX DU RAIL

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE

UNE VIEILLE MAISON De Dunkerque — ce nom sonne à mon oreille comme si j'entendais une cloche de brume heurtée par un croc d'abordage — de Dunkerque à Saint-Pol-les-Belles-Vacances, il n'y a pas loin : une rue dont les dernières maisons, clairsemées, semblent ne pas savoir si elles veulent aller à la ville ou à la campagne ; puis, à droite, une allée ombragée ; quelque trois cents pas dans cette allée... et alors devient tout à fait visible une maison qui n'avait montré, de loin, à travers les arbres, que de vagues blancheurs usées. C'est une ancienne ferme cossue, née au XVIIe siècle, restée fière et jolie. Elle a vu bien des générations, et celles entre autres que bouleversa la Révolution. Maintenant, elle regarde les ébats des petits cheminots du Nord et, ma parole, elle sourit, paisible, avec cet air raisonnable qu'elle a de naissance et un autre air, peut-être, de bonne vieille qui songe : « Si tant de luttes ont engendré ce que je vois aujourd'hui, l'on peut faire confiance à la race qui sut les rendre fécondes. Ces enfants, chez eux dans mes murs comme sur mes terres, m'égaient toute de leur mouvement, de leurs chants et de leurs rires. Ma vieillesse sans envie aime leur jeune joie. Mais, bien mieux, ils me font tressaillir d'espoir : ils sont, en germe, une grande œuvre de justice »...

AU VENT DE LA MER Une file de garçonnets gagnait le terrain de jeu, vaste prairie comprenant une piste pour la course à pied, un gymnase, deux piscines... Ils allaient d'un pas vif et chantaient, le nez au vent. Arrivés à la prairie, ils se débandèrent pour jouer, en toute fantaisie. à se poursuivre, à grimper avec des souplesses de jeunes chats aux agrès du gymnase et sur les barres de bois qui délimitent le terrain, ou bien encore à se raconter des histoires importantes, à en juger par l'animation de quelques groupes de deux, trois ou quatre péripatéticiens en culotte courte.

Comme ils étaient divers ! A les regarder d'un peu près, il n'était pas difficile de distinguer parmi eux le timide et le hardi, l'affectueux et le réservé, le vif et l'indolent... Mais tous se ressemblaicnt par un maintien droit de petits gars bien portants et par ce hâle doré, ce teint avivé de sang à fleur de peau, qu'ils tenaient du soleil d'un été favorable et des grands souffles, goulûment aspirés, de l'Océan tout proche.

A TABLE Derrière la maison, suivons ces petites filles en tabliers de toile bise. Elles se dirigent vers le réfectoire, elles aussi la lèvre fleurie d'une chanson.

Que cette vapeur, qui s'échappe des soupières, a donc un parfum attirant ! Le beau temps entre ici par de larges baies, en faisceaux lumineux où l'on croirait voir danser les bonnes fées de la Famille, la Fée Sécurité, la Fée Bon Accord, la Fée Bonheur de se mettre à table ensemble et de bavarder, bavarder, bavarder... En réalité, ce ne sont, prosaïquement, que les aromes, devenus visibles et semblables à de flottantes écharpes transparentes, d'un bouillon de bœuf et de légumes longuement mijoté.

EN PAGE 20, LA VIEILLE MAISON DU XVII[e] SIÈCLE, A SAINT-POL-SUR-MER. ICI, UNE RONDE CHANTÉE A LAQUELLE PRENNENT PART LES ASSISTANTES, INGÉNIEUSES ET GAIES ANIMATRICES DES JEUX. L'ON VOIT AUSSI, A SAINT-POL, DES MONITRICES DE DIX ANS DIRIGER LES GESTES, RYTHMÉS SUR UNE CHANSON, DE CHARMANTS PETITS GROUPES AUX BRAS GRACILES. ELLES SONT ÉLUES PAR LEURS CAMARADES.



Photos Kertesz.



Mais nous sommes bien en famille. Ces cent petites cheminotes, bien assises, résolues, devant dix tables de bois dûment lavé et étrillé, sont comme cent petites sœurs que surveillent et servent des aînées : non pas des servantes, mais des jeunes filles aux façons aisées, gentilles, prévenantes d'accomplies maîtresses de maison (ce sont des assistantes sociales qui *servent* là *gracieusement*, dans tous les sens de ces deux mots).

Ah ! mais oui, elles sont résolues, nos cheminotes. Les assiettes profondes étaient tout à l'heure remplies jusqu'au bord. Pourtant, çà et là, on lèche sa cuillère, d'une langue preste, et tous les regards, en coin, menacent déjà les larges tranches de bœuf qui arrivent de la cuisine.

LA GRANDE ALLÉGRESSE La saison est trop avancée pour qu'on aille à la plage. Mais il y a la double piscine : le bassin polygonal, où l'on apprend à ne pas craindre l'eau, où l'on glisse tête en avant, par un plan incliné, dans la faible profondeur translucide, où les sveltes corps s'étonnent de savoir bientôt flotter, où l'on se jette par surprise des paquets d'eau, où l'on barbote, jabote, gesticule, nage, plonge, s'ébroue, crie et rit, où les maillots verts, rouges, jaunes, blancs, font une fête de couleurs — et le grand bassin rectangulaire, devant lequel les tout-petits écarquillent des yeux respectueux et qui est un lieu d'émulation pour les grands, les as de la brasse, de la planche, du crawl et des fonds de trois mètres : émulation fermement surveillée par un bel athlète fraternel, professionnel de l'éducation physique selon Hébert.

BATISSEURS DE VILLES Il faudrait aussi décrire les dortoirs, les cuisines, les bains-douches et les écoles et les maisons, où éclate le luxe de l'ordre parfait, de la lumière et de l'air prodigués. Mais Saint-Pol n'est qu'une petite partie d'une œuvre immense, incroyablement réussie,

LES FILLETTES EN TABLIER DE TOILE BISE, AVANT DE SE RENDRE AU RÉFECTOIRE, PROCÈDENT A L'INDISPENSABLE LAVAGE DES MAINS. OUTRE SES DEUX PISCINES, LA COLONIE DE VACANCES DE SAINT-POL-SUR-MER POSSÈDE DE NOMBREUX LOCAUX D'ABLUTIONS, EN PARTICULIER DES BAINS-DOUCHES TRÈS MODERNES ET DE L'ASPECT LE PLUS COQUET. L'HYDROTHÉRAPIE TIENT UNE GRANDE PLACE DANS LES DISCIPLINES D'HYGIÈNE QUE L'ON INCULQUE ICI AUX ENFANTS.

QUELQUES PETITES CONVIVES DU RÉFECTOIRE DE SAINT-POL. LES JEUX, LES EXERCICES PHYSIQUES, LES BAINS ONT DONNÉ A CES FILLETTES UN MERVEILLEUX APPÉTIT. IL Y EST POURVU PAR UNE CHÈRE ABONDANTE ET SOIGNEUSEMENT PRÉPARÉE DANS DES CUISINES D'UNE EXTRÊME NETTETÉ. DANS UN DÉTAIL SE RETROUVE ENCORE L'ESPRIT DE FAMILLE DES CHEMINOTS : BEAUCOUP ENVOIENT A SAINT-POL LES LÉGUMES DE LEURS POTAGERS CULTIVÉS DANS LES CITÉS-JARDINS.

Photos Kertesz.

de bâtisseurs de villes. Et nous avons encore à visiter la Cité-jardin de Lille-Délivrance, une des plus importantes entre celles que créa, depuis la guerre, un effort gigantesque et qui ne paraît pas tel à ceux mêmes qui l'accomplirent, tant il fut, à l'origine, calculé avec génie. Je n'hésite pas à employer ce mot. Quel autre conviendrait pour caractériser cette idéale mathématique qui *simultanément* compta des ressources financières, pesa du matériau et dénombra dans le plus petit détail les besoins d'hygiène et de délassement, les besoins affectifs et même les besoins d'espérance d'une vaste population ?

A LA PLACE DES MARAIS... A dix kilomètres de Lille, en 1921, les marais de Lomme furent asséchés et, sur le sol assaini, commença de s'élever la Cité de Lille-Délivrance, ainsi baptisée pour perpétuer l'indicible souvenir du reflux de l'invasion. Aujourd'hui, de larges avenues plantées de marronniers, de tilleuls, de platanes, d'acacias, donnent accès aux demeures pimpantes, aux écoles, aux terrains de sport. Aujourd'hui, ces demeures, de *soixante types différents*, délimitent leurs domaines respectif par 12 *kilomètres de haies de troëne* et 5 *kilomètres de haies de rosiers*. Les chiffres, parfois, dégagent une poésie.

CHIFFRES Aussi bien est-il indispensable de recourir à la précision des chiffres. Ils traduisent des faits et ces faits sont l'honneur d'une corporation, qui rejaillit sur tout notre pays.

Lille-Délivrance est une cité de 4.000 habitants, répartis dans plus de 900 logements. Chaque logement comporte un jardin de 300 à 500 mètres carrés. Des écoles riantes, des cours post-scolaires, trois bibliothèques, une piscine, un établissement de bains et douches, des services médicaux et d'hygiène, des terrains de foot-ball, de basket-ball, de pelote, de dressage des chiens, deux courts de tennis, une salle de gymnastique, une salle des fêtes, etc..., assurent à la Délivrance l'instruction, l'éducation, la santé, le plaisir.

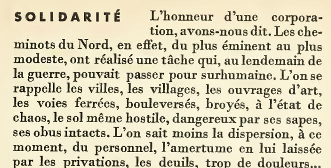
Si l'on sait que l'ensemble des cités construites par la Compagnie du Nord comprend quelque 11.000 logements qui abritent près de 38.000 âmes, et que ces cités sont semblables — au chiffre de population près — à celle de la Délivrance, l'on peut apprécier la grandeur de l'œuvre édifiée.



L'HEURE DU BAIN, A LA MER OU DANS LA PISCINE, EST LE GRAND MOMENT DE LA JOURNÉE. C'EST ALORS QUE L'ON DISCERNE LE MIEUX CE QUE VAUT LA VIGILANCE QUI S'EXERCE A SAINT-POL. ELLE Y EST ASSEZ SUBTILE, ASSEZ AIMANTE SURTOUT, POUR NE GÊNER EN RIEN L'AMOUR DE LA LIBERTÉ QUE DÉCHAINE CHEZ LES ENFANTS LE SEUL MOT DE « VACANCES ». ET RIEN POURTANT NE LUI ÉCHAPPE. LES JEUX UTILES RESTENT DES JEUX ET L'ÉMULATION Y A SON ROLE.



Photos Kertesz.



SOLIDARITÉ L'honneur d'une corporation, avons-nous dit. Les cheminots du Nord, en effet, du plus éminent au plus modeste, ont réalisé une tâche qui, au lendemain de la guerre, pouvait passer pour surhumaine. L'on se rappelle les villes, les villages, les ouvrages d'art, les voies ferrées, bouleversés, broyés, à l'état de chaos, le sol même hostile, dangereux par ses sapes, ses obus intacts. L'on sait moins la dispersion, à ce moment, du personnel, l'amertume en lui laissée par les privations, les deuils, trop de douleurs...

Les chefs, alors, furent supérieurs aux effrayantes conjonctures. Ils durent, certes, tendre à l'extrême tous les ressorts de leur volonté et de leur esprit, mais j'imagine que le secret de leur miraculeux succès se trouve dans un sentiment très simple : celui de la solidarité qui, réduit lui-même à sa plus simple expression, n'est rien d'autre que le sentiment familial.

Reconstruire et créer, telle était la double tâche imposée à ces chefs et tout d'abord à M. Javary, directeur général de la Compagnie du Nord, qui, par bonheur, se trouva réunir en lui, non seulement les plus hauts talents et l'instinct social, le dévouement au bien public, mais la connaissance des hommes. Il sut donc, dans son entourage, discerner, comprendre, aider, un homme « rare », très rare, par la clarté d'esprit, le savoir, l'énergie, la puissance de travail : M. Dautry (aujourd'hui directeur général, comme on sait, du Réseau de l'État). Or, il semble que si M. Dautry, à la tête des bâtisseurs de villes, n'avait pas ressenti profondément la force du lien qui unit entre eux les cheminots, un élément essentiel eût manqué à sa





Photos

propre force. Lien évident, lien obligé ! Aucun corps de métier n'est chargé d'autant de responsabilités que celui des cheminots, aucun ne connaît plus de devoirs solidaires, aucun ne constitue aussi nécessairement une famille et ne doit plus assidûment cultiver les mêmes saines façons de vivre qui rendent forts et joyeux les foyers individuels.

La cité-jardin de la Délivrance a été construite en six mois et concurremment, d'ailleurs, avec celle de Lens, dc même importance ! Comment admettre qu'un cerveau, même le mieux organisé, eût suffi à mener à bien une telle opération magique ? Il y fallait la flamme d'un cœur généreux et qu'elle eût la vertu de se communiquer de proche en proche à l'ingénieur comme à l'architecte, au poseur d'éclisses comme au tâcheron de chantier.

Nous aurions à citer bien d'autres noms que ceux de MM. Javary et Dautry. Mais il faudrait tout un palmarès ! Nous ne saurions cependant passer sous silence le nom de M. Flament, ingénieur en chef à la Compagnie du Nord, qui continue magistralement la grande pensée initiale, lui fait porter tous ses fruits et *crée* à son tour : par exemple, un équipage mobile de radiologie, en deux wagons à boggies, qui est un chef-d'œuvre par la perfection de l'outillage comme par l'ingéniosité des aménagements. Et nous n'omettrons pas de remercier les plus courtois et diserts des inspecteurs généraux, MM. Dassencourt et Schuhler qui voulurent bien nous guider parmi les jardins... et quelques statistiques.

Une belle figure féminine doit aussi être évoquée dans ces pages : celle de Mlle Grange, surintendante sociale, qui inspecte et dirige les assistantes sociales et les infirmières visiteuses du réseau et leur communique sa foi. C'est elle qui nous reçut dans la colonie de vacances de Saint-Pol, dont l'organisation est presque tout entière son œuvre. Nous n'oublierons pas cette autorité toute maternelle, — nous l'avons vue servir elle-même les petites filles du réfectoire — cette élégance d'esprit et de caractère qui font de Mlle Grange une personnalité de premier plan.

Enfin, un très particulier hommage est dû aux docteurs Lucien Rivet et Fernand Hirschberg, qui dirigent avec autant de dévouement que de science les services médicaux du réseau et, notamment, la lutte antituberculeuse ; ainsi qu'aux docteurs Maroger, Lheureux, Carrez, Pointin, Banteignie, Paris, qui à Tergnier, Lens, Dunkerque, Longueau, Aulnoye, Arras — pour ne citer que les principaux centres — font, littéralement, de la vie.

UN PARC DE PLAISANCE Sur le trottoir d'une avenue buissonnière et sylvestre, trois petits enfants s'en vont bien tranquilles : deux blondins et un brunet qui ont les mêmes joues en pommes rouges. Tout est quiet, serein. Ils traversent la vaste circonférence d'une place et disparaissent dans la boutique du libraire-buraliste (il n'y a qu'une autre boutique à Délivrance, celle du coiffeur).

De cette place rayonnent, non pas d'interminables murailles, mais d'autres avenues, ornées de villas un peu en retrait. L'on pense à des coquetteries de ville d'eau. Mais quelle est la station balnéaire où toutes les maisons, sans exception, ont leur jardin particulier, avec ses arbustes, ses fleurs et sa prodigalité potagère ?... Pas d'alignement apparent ; une incroyable diversité de styles ; pourtant, une harmonie délicieuse. Voici des toits flamands, des pans de bois normands, des auvents alsaciens et des bow-windows, et des pergolas, et de clairs treillages où s'enlacent la vigne-vierge et les clématites, et tout cela chante aux regards. Une seule disposition commune, me semble-t-il, à ces gracieux logis : un porche ouvert, sorte de vestibule extérieur à baies latérales sans vitres, sous lequel on voit une ménagère repasser son linge, un cheminot fumer sa pipe, ou dormir un bébé dans sa voiture...

La Cité est un parc de plaisance, lumineux, aéré, chatoyant des couleurs diverses de ses arbres et de ses maisons. Notons-le : elle est administrée par un Conseil où les cheminots des plus petits emplois, par voie d'élection, font librement entendre leurs critiques comme leurs vœux.

L'ENFANT-ROI Manifestement, la grande affaire de la Cité, c'est l'Enfant, et c'est l'homme ou la jeune épousée de demain. Tout ici est conçu pour fortifier la vie de famille, lui faire rendre toute sa chaleur où mûrir sainement, noblement, le fruit vivant des foyers.

A GAUCHE, LA PLACE PRINCIPALE DE LILLE-DÉLIVRANCE, ORNÉE AU CENTRE D'UN VASE DE SÈVRES MONUMENTAL QUE DESSINA LE GRAND ARCHITECTE PATOUT POUR L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS. CETTE ŒUVRE D'ART ET LA CITÉ-JARDIN SONT DIGNES L'UNE DE L'AUTRE. — LA SALLE DE RÉUNION, DE PRÈS DE 600 PLACES, EST SOUVENT TROP PETITE POUR LES FÊTES QU'Y ORGANISENT LES CHEMINOTS. — ICI, UN BÉBÉ DODU, MAIS ASSEZ CRAINTIF, SUBIT AVANT LA CONSULTATION L'ÉPREUVE DE LA PESÉE.



L'école maternelle, avec son vestibule aux frais carreaux de faïence jaunes et bleus, aux frises de « cocottes » et de petits bateaux, avec son ameublement de poupée, ses grandes glaces coulissantes, semées de fleurs peintes par les maîtresses, son hall pour le jeu, plein de jouets, ses lavabos de Lilliput, l'école maternelle est un spectacle de joie, de cette joie qui serre la gorge, tant elle remue dans l'âme ce qu'elle contient de meilleur. Les tout-petits, ceux que laisse à l'entrée une douce main ou une forte poigne, sont trop petits pour savoir lire et compter. Alors, chacun pend ses effets sous une vignette qui représente un mouton, un chat, un cerceau — et jamais ne se trompe de crochet. Il y a des pleurs dans la maison quand un rhume empêche d'aller à l'école ! Et mille détails affirment que l'enfance, à la Maternelle comme dans les avenues, est sous la protection de la Cité, et tout entourée d'amour.

POUPONS La même sollicitude se retrouve, plus précautionneuse encore, dans le tiède bâtiment où se fait la consultation des nourrissons. Les voitures des bébés y pénètrent, petits carrosses vernis qui rivalisent d'astiquage. Et ce ne sont là, sous l'œil jaloux des mamans attendant leur tour, que figurettes qui dorment, ou interrogent vaguement l'inconnu du vaste monde, ou sourient à des doigts qui font Guignol.

De cet endroit, nommé « garage », les mères passent avec leurs poupons dans la salle de déshabillage. Chairs tendres, fossettes, bras et cuisses généralement potelés. Très peu de malingres. Puis, c'est la pesée, par une gaie et preste infirmière, des petits corps confiants ou qui regimbent ; et l'examen du docteur Devailly qui connaît par cœur tout son monde, conseille, rassure, gronde un peu quand c'est nécessaire ; et des inscriptions sur des fiches méticuleuses ; et des livraisons de lait impeccable ; et de menus propos (« Moi, mon Pierrot a pris 40 grammes » — « Moi, je *lui* donne son biberon à peine, à peine tiède, *il* aime mieux ça ») échangés pendant le rhabillage...

L'ART DE SE DÉBROUILLER Faut-il décrire les écoles primaires et les terrains de sport ?... Là encore, la place nous fait défaut. Disons seulement que les beaux bâtiments scolaires sont le dernier mot de l'hygiène... et de la psychologie : ils attirent, et ils éduquent déjà, par un ordre et une propreté extrêmes, et chaque classe s'ouvre largement sur les arbres, les gazons et les fleurs.

JEUNES APPRENTIS DANS L'UN DES ATELIERS DE DÉBROUILLAGE, CELUI DE LA MENUISERIE. ILS Y APPRENNENT LA BELLE FIERTÉ DE SE FAIRE DES DOIGTS ADROITS, DE TIRER DE LA MATIÈRE BRUTE DES FORMES PRÉCISES, DE CRÉER DES OBJETS UTILES OU D'AGRÉMENT, VOIRE D'EXPOSITION. UNE ARMOIRE, AU FOND DE L'ATELIER, CONTIENT DE PETITS CHEFS-D'ŒUVRE D'ÉBÉNISTERIE QUI FURENT EXÉCUTÉS PAR DE TELS ÉLÈVES.





Photos Kertesz.

UNE FOIS PAR SEMAINE, L'ÉCOLE MÉNAGÈRE OUVRE SON COURS DE CUISINE A QUATRE FILLETTES DE LA CITÉ. LA, ELLES S'INITIENT, SOUS UNE DIRECTION BIENVEILLANTE, A L'ART DE CALCULER DES MENUS ET DE PRÉPARER DES ALIMENTS SAINS ET SUCCULENTS : ART SUBTIL, ET, AUSSI, RUSE DE BONNE GUERRE, CAR — C'EST BIEN CONNU — UNE TABLE APPÉTISSANTE CONTRIBUE POUR BEAUCOUP A RETENIR L'HOMME A LA MAISON.

Quant au sport, un chiffre : il s'est disputé, en un an, dans les cités, 960 matches de football ! Ce qui ne veut pas dire que le tennis, le baskett-ball, l'athlétisme, la natation, etc..., soient délaissés. Il serait plutôt question d'agrandir tous les espaces réservés au jeu-culture physique.

Mais il faut voir un peu attentivement comment l'on donne aux fillettes et aux jeunes garçons toutes les chances de former plus tard de bons ménages. A la Délivrance, comme à Tergnier, Dunkerque, Amiens, Arras, Lens, etc..., fonctionnent des ateliers et cours d'orientation professionnelle, dits « cours de débrouillage ». Nous avons vu là des enfants et des adolescents manier avec un évident plaisir le tour, l'équerre et la varlope, la lime, la foreuse et la scie à métaux, les fils, les isolants et les manettes d'un tableau électrique, des contremaîtres pleins d'expérience et de patience guider les gestes malhabiles ou déjà experts, créer de l'émulation en tirant d'une armoire une queue d'aronde, un ajustage parfait, chef-d'œuvre d'un ancien élève qui, au sortir de l'atelier, trouva une avantageuse embauche... Mais il s'agit surtout, dans ces ateliers, de faire des hommes capables d'économiser les ressources d'un ménage et d'embellir un foyer, en réparant eux-mêmes un objet abîmé, en fabriquant de leurs mains un jouet ou montant un appareillage électrique, voire en forgeant un lustre ou en tournant les pieds d'un fauteuil. L'on parle même, prévoyant les maladies, les couches, qui peuvent arrêter les épouses, d'apprendre aux jeunes gens l'art bienfaisant de la cuisine !

CORDONS BLEUS ET COUSETTES

Mais, pour l'instant, allons regarder les fillettes de l'école ménagère. Elles sont quatre, sous la direction d'une robuste Flamande, dont l'incarnat des joues et le bon sourire ont l'air d'une enseigne pour une rôtisserie, elles sont quatre qui ont invité deux camarades — c'est la règle — et qui préparent donc pour sept personnes un potage aux potirons, des côtelettes de porc, des flageolets et une crème au chocolat. L'odeur est exquise, la propreté reluit partout. Et les fillettes ont établi au tableau noir le prix de revient : 3 fr. 41 par personne. Elles ont de dix à douze ans. Elles servent celle qui les enseigne et leurs invitées. Je félicitai la plus grande : « Chez vous, vous devez aider votre maman, je pense ». Sérieuse, digne et gentille, elle fit : « Oh ! monsieur, vous pensez bien !... »

Dans la même maisonnette, le même jour, soixante à quatre-vingts petites filles



LE COURS DE LESSIVE A L'ÉCOLE MÉNAGÈRE. LES GENTILLES LAVANDIÈRES SE LIVRENT SANS DÉPLAISIR A CES TRAVAUX QUI LES PRÉPARENT A ÊTRE D'ACCOMPLIES GOUVERNANTES DES ARMOIRES, DE VRAIES FEMMES DE FOYER. DANS L'AUTRE PAGE, LES FILLETTES DU COURS DE COUTURE, TANTOT SILENCIEUSES, MINUTIEUSEMENT APPLIQUÉES, TANTOT BRUISSANTES DE RIRES, DE BAVARDAGES, DE TOUTE LEUR JEUNESSE D'AUTANT PLUS GAIE QU'ELLE SE SENT MIEUX GUIDÉE, PROTÉGÉE, AIMÉE.

apprennent la couture. La même bonté, la même maternité que j'ai rencontrée dans la Cité sur maint visage de femme, je la retrouve sur celui de la maîtresse de couture. Elle est un peu timide, mais s'anime pour me parler de l'œuvre du trousseau. Ces cousettes qui, en poussant l'aiguille, se confient des choses à l'oreille et étouffent des fou-rires, commenceront, quand elles auront l'âge de souhaiter un fiancé, à couper et coudre leur propre trousseau. « Et voyez, monsieur, ce qu'elles peuvent faire ». Je vois sortir alors de cartons soigneusement déficelés des draps, des mouchoirs, des taies d'oreillers... cousus à miracle et parfois brodés merveilleusement. Amoureusement, peut-être !...

ENTRE EUX Et les cheminots de la Délivrance se créent des distractions où l'esprit de famille réapparaît comme un nouveau témoignage de leur santé morale. Ils ont un cercle artistique dont la présidence a été confiée au docteur Devailly, médecin-inspecteur de la Cité. Il y a quelques semaines, une « revue » à grand spectacle, entièrement organisée, mise en scène, jouée, chantée par eux, obtint un éclatant succès. Des che-

minots avaient peint les décors. Les jeunes filles du cercle avaient confectionné les costumes, les accessoires... A cette occasion, combien de familles (auxquelles un « urbanisme » merveilleusement réfléchi épargna la promiscuité génératrice de désaccords) apprirent à se connaître dans une atmosphère d'aménité, de réjouissance, d'union nécessitée par le but commun ?... Après deux mois, parler de « La Cité en revue » aux habitants de la Délivrance, est un sûr moyen de les faire sourire d'aise et de bonne fierté.

ENCORE QUELQUES CHIFFRES Le pourcentage des naissances, dans les cités du Réseau du Nord est : 2,37 0/0 ; pour les départements du Nord, du Pas-de-Calais, de l'Oise, de la Somme et de l'Aisne, il est de 2,08 0/0 et, pour l'ensemble de la France, de 1,74 0/0. La mortalité infantile est de 4,95 0/0 dans ces Cités contre 8,10 0/0 dans les cinq départements ci-dessus, et 7,59 0/0 pour l'ensemble de la France (statistiques de 1931).

A ces chiffres, il ne faudrait peut-être rien ajouter. Pourtant, il est des périodes obscures, où l'on a pour devoir de s'éclairer, au maximum, d'espérance !

L'EXEMPLE Les inventeurs et les animateurs des cités-jardins du Réseau du Nord ne sont pas seuls de leur espèce.

Leur œuvre, à notre connaissance, est la plus grandiose, la plus probante de toutes les œuvres qui, par des chemins droits, où brille la joie de vivre, guident la foule vers sa propre élévation. Mais il est d'autres bienfaiteurs sociaux qui, pour se dévouer dans un cadre plus restreint, n'en exercent pas moins, par *l'exemple* qu'ils donnent, une action admirable. Et pourquoi ne préciserais-je pas ma pensée ! Je songe à des enfers industriels et je leur oppose certaines usines de Garches tout enveloppées d'arbres, de gazons et de fleurs, pénétrées de lumière et de bonté.

Pour ma part, j'espère ! Et je prête à la vieille ferme de Saint-Pol cette conclusion :

Enfin... Enfin... philosophes de ma jeunesse, fontaines de vérités et d'erreurs, voici décanté, sans doute, le vin de vos enseignements, si les Hommes s'aperçoivent qu'un jardin, c'est le premier et le dernier mot de la sagesse...

R. DE LAROMIGUIÈRE.

Photos Kertesz.




Photo Illa

OMBRES DE CHIENS

PAR COLETTE

Ils n'ont pas tous été prodigieux. Mais l'aptitude, le trait de caractère, la propension, rehaussaient chaque chien et me les gardent tous vivants. Que d'ombres!... Ces âmes désintéressées, les ai-je rendues heureuses ? Il est bien temps de m'en inquiéter, vraiment. Que vient faire ce souci ? Il témoigne d'une pusillanimité récente, qui ne fera que croître. Mes compagnons défunts ne se sont pas souciés, eux, d'être heureux avec moi... Comme eussent fait des amants irréprochables, ils ne voulaient que vivre à mes côtés.

L'un porta respectueusement à sa patte un faux pansement d'herbes, noué par ma main d'enfant. L'autre se couchait pour me plaire dans un lit de poupée — je n'aimais pas les poupées — et feignait le sommeil. Un autre encore gravissait pour me rejoindre, en tremblant de vertige, l'échelle qui menait à la branche maîtresse d'un arbre où j'élisais domicile... Plus tard, une bouledogue entrait dans la mer à ma suite, et nageait avec horreur... S'ils étaient heureux ? Ils n'y pensaient guère, ils pensaient à moi.

■

Depuis que j'ai appris, une nuit d'autrefois, ce qu'est l'attente, — depuis que j'ai épié, dans le profond silence, l'approche d'une voiture, tandis qu'au plafond de ma chambre l'ombre du balcon, selon la molle volte des phares, tournait et grossissait comme un cauchemar, — depuis ce temps-là je ne ris plus lorsque mes chiennes, quand je rentre, manifestent une gaîté épuisée et aboient de joie avec un accent sans espoir.
Pour ma chienne d'aujourd'hui, je cache les valises qui annoncent mon départ. Mais elle voit plus loin que le mur.

■

Ils apprennent trop de noms, trop de mots de notre langue, guettent le retour d'un son nouveau, cherchent le geste ou l'objet qui l'ont suscité. En son quatorzième mois, aux premiers jours de son second automne, la bouledogue Souci catalogue, sans erreur,

Dans les <u>Anémies</u>

et les <u>Convalescences</u>

<u>Pancrinol</u>

2 à 4 ampoules par jour.

Inotyol

Eczémas
Ulcères
Prurits.

Inosepta

Furonculose
Impétigos
Plaies infectées

En tubes de 50 gr et 1/2 tubes de 25 gr

A GAUCHE, UN BOULEDOGUE. NOUS AIMERIONS CES PETITS MOLOSSES, MÊME SI LA PRÉDILECTION DE COLETTE NE LES DÉSIGNAIT PAS A NOTRE SYMPATHIE. ILS ONT UNE FORME ADAPTÉE A LEUR FONCTION QUI EST D'ÊTRE FORTS ET DE TENIR BON, MAIS PEUT-ÊTRE, SE CROIENT-ILS LAIDS, CES NIGAUDS, SONGEANT A DES LEVRETTES: CE QUI EXPLIQUERAIT LEUR AIR BOURRU ET NOTRE AMITIÉ ATTENDRIE. — CI-DESSOUS, UN GRIFFON VENDÉEN, INTELLIGENTE BROUSSAILLE.

que le « marron » est différent de la « pomme de pin » et qu'une « taupe » n'a point de parenté avec le « petit lapin ». Et cette manière, quand résonne un timbre téléphonique suspendu, cette manière de regarder, avant que j'y touche, non le timbre, mais l'appareil transmetteur... Grands pavillons des oreilles doguines, sensibilité musicienne, choix et connaissance ! Souci, au passage, à l'arrêt d'une automobile, s'écrie : « C'est *la* Ford ! » quand je suis tout au plus capable, moi obtuse, de dire : « C'est une Ford ».

■

La vue, chez elle, n'est pas inférieure à l'ouïe. C'est vrai qu'elle peut voir des deux côtés à la fois, comme les oiseaux, comme les libellules. Je trouve même qu'elle va un peu loin. Si je ne peux même plus porter un chapeau neuf ! Sous l'insistance et l'étonnement de son bel œil latéral, je croyais, au commencement, que je m'étais coiffée sens devant derrière.

■

Puisqu'il vous faut, parfois, choisir votre chien parmi des frères et sœurs de la même portée, tâchez de choisir celui qui, tout petit, sait déjà ne pleurer qu'« en dedans ».

■

Pourquoi le chien — c'est toujours une chienne — que je viens d'acheter me suit sans laisse ? Mais je n'en sais rien. Si je le savais, je vous donnerais la recette. Encore y manquerait-il, comme à toute recette, le « tour de main ».

L'avant-dernière chienne, je l'avais achetée rue de Castiglione, et je voulais traverser



Photo Ilia.



Photo Globe.



Photo Ilía.

UN LÉVRIER RUSSE, SORTE D'ARISTOCRATE MÉLANCOLIQUE : IL NE PEUT PLUS ÊTRE HÉRALDIQUE, IL N'EST PLUS QUE SPORTIF. — UN QUI SE MOQUE DU BLASON ET DES ÉLÉGANCES D'ANCIEN RÉGIME, C'EST LE TERRIER A POIL DUR, PAS COMMODE, LA DENT PROMPTE, MAIS VAILLANT, ÉNERGIQUE, SUR DE LUI : UN AMBITIEUX PAS BÊTE DU TOUT, QUI A SU SE METTRE A LA MODE, ET MIEUX, UN TYPE QUI DONNE L'IMPRESSION QUE L'AVENIR LUI APPARTIENT.

avec elle les Tuileries. Avec une confiance apparente j'ouvris le mousqueton de la laisse au seuil du jardin, et la bouledogue neuve me suivit. Elle aussi affichait une confiance apparente, et elle steppait à mes côtés comme les enfants qui marquent militairement le pas. Mais comme elle tremblait ! Quel effort, quelle réflexion pour demeurer sous ce que vous appelez mon « charme » ! Il n'y a que les chiens à gros crâne sphérique pour accepter, conscients, tant de risques. Il n'y a qu'eux, — et moi.

■

Lorsque, ayant marché sur un éclat de verre, ou ramassé une épine sous son petit pied éléphantin, ma bouledogue accourt patte tendue, supporte l'aiguille qui fouille, l'iode qui brûle, en me regardant sans faiblir, — quand je la délivre et la guéris, je sens que je ressemble, pendant un moment, à l'image qu'elle se fait de moi.

■

Tous, ils mentent.

Mais plus ils sont intelligents, et moins ils usent du mensonge pour nuire. Un chien médiocre, ou jeune, ou mal équarri, vole. Il dérobe la viande, le sucre oublié sur la table, il boit le lait du chat. C'est souvent l'affaire d'un temps, l'âge ingrat du dol grossier ; il vole comme l'enfant coupe les franges des rideaux ou se ronge les ongles. Un chien de premier ordre cesse tôt de voler, mais garde, Dieu merci, l'habitude de mentir, tout au moins de dissimuler, pour sauvegarder les limites de son domaine mental et ses préférences personnelles. Il ne s'approprie que les objets qui n'appartiennent pas à son maître.

Pati-Pati, valeureuse brabançonne, démon cornu, très petit, mais dense et pesant ses deux kilos et demi, ne m'eût pas fait tort d'un biscuit sec. Mais par delà les os interdits, le sucre révéré et ceint d'une barrière invisible, passées la porte et la grille, il y avait l'aubaine, le miracle, les trésors promis au plus hardi, au plus adroit, au premier passant...

Sur un chemin de Bretagne, je vois, je revois la branbançonne trapue, rousse comme le maïs mûr, sans nez, masquée de noir; — le poète Hélène Picard — et moi. Le ciel est couleur de lait bleuâtre, et le chemin ne va nulle part. Au bout du chemin, une marge de pré marin s'effrite dans la mer qui lance, sur le gazon ras, des fleurs d'écume.

HÉLÈNE. — Comme cette chienne est touchante ! Au lieu de jouer, elle préfère nous suivre sagement et écouter ce que nous disons.

MOI. — Simplement elle a chaud.

HÉLÈNE. — Pourquoi votre interprétation serait-elle plus juste que la mienne ? D'abord, il ne fait pas chaud. Elle ne tire même pas la langue.

MOI. — C'est vrai. *(Silence. Quelques pas. Un champignon violet. Une grappe de mûres. Une pomme tombée, des linaires en touffe...)*



Pboto Ilia.

CHIEN DE MEUTE, QUI CONNAIT LE SUPRÊME ENTHOUSIASME LORSQU'IL GALOPE ET ABOIE EN CHŒUR SUR LA PISTE D'UN GIBIER D'AVANCE ACCABLÉ PAR LE NOMBRE. CONTRAIREMENT AU CHIEN D'ARRÊT, IL PRÉLÈVE SA DIME SUR LA PROIE ABATTUE — AVEC LA PERMISSION DU MAITRE. SYMPATHIQUE MALGRÉ TOUT ! D'AILLEURS, COMMENT ÉCHAPPER A LA CONTAGION DE TANT D'AMOUR FLATTEUR QUI, DEPUIS TOUJOURS, VOUE LE CHIEN A L'HOMME ?

HÉLÈNE. — Vous avez blessé cette bête, elle a certainement entendu ce que vous avez dit, regardez comme elle reste en arrière ! Pati-Pati, viens ! *(Pati-Pati ne vient pas. Hélène retourne sur ses pas et va jusqu'à la chienne.)* Pauvre Pati-Pati méconnue! Veux-tu que je te porte ? Veux-tu courir ? Tiens, la petite pomme! Tu-tu-tu, va chercher la petite pomme! *(Elle fait rouler la pomme. Pati-Pati ne court pas.)* Colette, cette bête me fend le cœur. Vous ne la ménagez pas assez. Vous lui avez fait une peine profonde.

MOI, *avec doute.* — Oh !...

HÉLÈNE, *soudainement.* — Colette ! la petite chienne est malade !

MOI, *avec doute.* — Heu...

HÉLÈNE, *au comble de l'agitation.* — Mais laissez donc vos mûres, et occupez-vous de cette bête! Elle a été piquée par un frelon, ou mordue par une vipère ! Regardez ! Elle ne peut pas articuler un mot et elle a un côté de la figure affreusement enflé !

MOI, *accourant enfin.* — C'est ma foi vrai. Pati-Pati, qu'est-ce que tu as ?

La chienne, muette et debout à mes pieds, une fluxion dans la joue, baisse les yeux et bat des paupières précipitamment...

HÉLÈNE, *désolée.* — Mon Dieu, elle respire à peine ! Emportons-la, le vétérinaire n'est pas à plus de onze kilomètres, et...

MOI, *inspirée.* — Pati-Pati, crache !

Pati-Pati ouvre la gueule, et laisse échapper... le crottin d'âne, rond et dur comme une bille, vieux de huit jours, le dessert momifié qu'elle cachait dans sa joue...

Après le châtiment, d'ailleurs bénin, et quelques phrases qui ne dépareraient pas un sermon de carême, Pati-Pati, l'âme lavée, galope en avant, traque la taupe, aboie aux oiseaux...

HÉLÈNE, *mélancolique, après un silence.* — Un des traits de votre caractère que je comprends le moins, Colette, et qui m'attriste, c'est ce réfrigérant scepticisme...

■

Le docteur F..., à Saint-Tropez, sonne-t-il à ma grille ? Entre-t-il dans ma petite maison de mer pour requérir, par grande chaleur, le rafraîchissement provençal que tous deux nous prisons : un verre de vin couleur de framboise où nage un glaçon cubique ? Voilà ma bouledogue hors d'elle, exhalant les cris les plus rares de son riche langage, des chants de pleureuse, des aboiements de chacal... En même temps elle tord sa lèvre rose et noire, rit d'un côté au visiteur, le menace de l'autre, lui mord les doigts, le lèche sous l'oreille, boite nerveusement d'une patte antérieure, et le rouge de sa langue tourne au gris mauve... Visage, corps, accents, elle est toute gauchie, faussée par la complexité de son tumulte intérieur, car elle revit l'heure, vieille d'un an, où l'on me rapporta gisante. Elle se souvient que le docteur F... pansait avec douceur ma jambe blessée, mais elle n'oublie pas qu'en même temps il écartait de moi la frénésie, l'intervention, le tout-puissant secours de la chienne bouledogue.

COLETTE.



Photo Kertesz.

POÈME

PAR PAUL GÉRALDY

IL DISAIT...

Non! Ne t'enfuis pas!... Ce geste
de te repousser de moi,
cette rigueur, cette voix,
ce mot brutal... — Reste! Reste! —
ne s'adressaient pas à toi.

Je ne gronde et vitupère
que contre mon propre ennui.
C'est sur toi qu'en mots sévères
se délivrent mes colères...
Mais c'est moi que je poursuis.

T'en vouloir? De quoi?... Je pense
à ton cœur sans récompense...
Je le voulais rendre heureux...
C'est de mon insuffisance,
comprends-tu, que je t'en veux...

Ris-toi donc du méchant geste,
et pardonne au mot mauvais...
Et ne sois pas triste... Et reste!
En toi ce que je déteste,
c'est le mal que je te fais!



A PROPOS DE BONNARD

PAR F. VALLON

Il y a quelques années, je voulus porter moi-même à Georges Duhamel les pages que j'avais écrites sur le Musée du Luxembourg. Maxime Lanvol tint à m'accompagner.

« A tout prendre, disait-il, j'ai un peu collaboré à ce chef-d'œuvre... Oh! tranquillise-toi, je ne songe pas à faire valoir mes droits d'auteur. J'aime trop Duhamel, d'ailleurs, pour songer à lui imposer ma présence. La tienne lui suffira, je ne monterai pas. »

L'auteur du *Club des Lyonnais* me reçut avec sa courtoisie habituelle. Il partait dès le lendemain pour l'Amérique et je ne restai qu'un intant.

« Déjà! s'écria Max quand il me revit, et il avait un sourire atroce. T'aurait-on mis à la porte ? »

Les malveillances de mon ami me touchent au vif. Néanmoins je pris le ton le plus uni pour lui dire l'amoncellement des malles, la maison bouleversée par l'immi-

nent départ et ce que les circonstances ajoutaient d'émotion aux yeux tendres et à la bouche grave de l'écrivain.

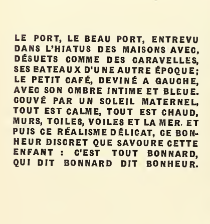
Le « veinard ! » s'exclama Lanvol et, me saisissant vivement par le bras, dans un mouvement que ma simplicité prit d'abord pour de l'affection : « Qu'est-ce qu'il a comme tableaux, ce pèlerin-là ? »

« Le pèlerin » — et Lanvol ne croyait pas si bien dire — m'avait beaucoup ému. C'était la première fois que je le voyais et de le trouver si conforme à son œuvre sensible j'avais oublié de regarder ses murs. Cependant, j'avais entrevu de grands, de très beaux panneaux décoratifs de Bonnard.

« Bonnard... » répéta Lanvol, comme un écho.

« Évidemment ! J'aurais dû m'en douter. N'ont-ils pas la même probité, un pareil respect, une foi égale ? N'ont ils pas en présence de la Créature le recueillement des Rois mages à la Crèche ?

« Bonnard ! Quelles merveilleuses floraisons a mûries son soleil intérieur ! Il semble



LE PORT, LE BEAU PORT, ENTREVU DANS L'HIATUS DES MAISONS AVEC, DÉSUETS COMME DES CARAVELLES, SES BATEAUX D'UNE AUTRE ÉPOQUE ; LE PETIT CAFÉ, DEVINÉ A GAUCHE, AVEC SON OMBRE INTIME ET BLEUE. COUVÉ PAR UN SOLEIL MATERNEL, TOUT EST CALME, TOUT EST CHAUD, MURS, TOILES, VOILES ET LA MER. ET PUIS CE RÉALISME DÉLICAT, CE BONHEUR DISCRET QUE SAVOURE CETTE ENFANT : C'EST TOUT BONNARD, QUI DIT BONNARD DIT BONHEUR.

Photo Vizzavona.

qu'il nous ait révélé l'univers. Et pourtant nous y étions nés, avant que de connaître le peintre, nous y vivions. Toutes ces choses qu'il nous montre aujourd'hui nous entouraient, dès lors. Mais nous les ignorions. Il a transmué la matière vile, disant : « Pour que tu sois heureux, voilà comme il faut qu'elle t'apparaisse. » Et le fait est que je ne suis jamais si heureux (œil, cœur et cerveau — la chair à peine et c'est tant mieux) qu'en regardant du Bonnard.

« Il a chassé les moustiques et les vipères. Il a exempté la rose de ses épines. Il a désarmé la Nature et l'a aménagée à son usage. Il a peuplé d'Albines pensives la féerie de ses paradous. Adulées par le reflet de ses couleurs somptueuses, elles sont là qui sourient en dedans...

— Paradou, Albine... je ne savais pas que *La Faute de l'abbé Mouret* était tellement de tes livres et Zola de tes auteurs ! Mais me diras-tu ce que l'énorme écrivain vient faire entre Bonnard et Duhamel ? Est-ce que son action, constamment centrifuge, n'est pas de sens contraire à la gravitation interne des deux contemporains ? Ils ne considèrent l'homme qu'en lui-même (*Tel qu'en lui-même...* C'est un titre de Duhamel) et Zola, tu le sais bien, ne sépare jamais l'individu de la société. Pouvait-il, ce dynamique, connaître l'immobilité prudente, le tendre égoïsme, les pudeurs, les contrôles étroits, les repentirs et les anxiétés, les petites lâchetés et les grands courages de tous les Salavins que nourrit l'adorable Duhamel ? Pouvait-il s'attarder à cette introspection minutieuse, aiguë et sourdement douloureuse, lui qui, dans ses fresques monumentales prétend nous évoquer l'humanité ?

» Il ouvre, toutes grandes, les portes qu'assourdis et dépassés par la cohue et la passion, toujours accrues, de la vie collective, verrouillent les personnages de Duhamel.

— Quelle éloquence et quelle pénétration !

— Mais, si tu le permets, je ne rattacherais que Bonnard à Zola. Encore sera-ce par des fils spirituels trop ténus, je le crains, pour que tu les aperçoives. Moi. je les vois briller, comme au clair de lune des fils de la Vierge. »

On se défend comme on peut. J'insinuai donc : « Ne serait-ce pas ceux de ton araignée ? »

Mais il continua sans sourciller : « Le beau lac du peintre est au confluent de deux eaux, le ruisseau limpide et souterrain de Duhamel et le fleuve limoneux, le Nil en crue qu'est Zola... »

J'interrompis encore : « Prends garde que Bonnard est l'aîné de Duhamel! » Il haussa les épaules.

« Entre le peintre et l'écrivain, il ne saurait être question d'influence réciproque, mais d'affinité intellectuelle, je le répète. Zola a déterminé l'époque de l'artiste et l'artiste lui-même dans l'époque. Le réalisme de celui-ci, ses formes bonnasses, familières, pataudes et déliées à la fois — car, sublimées par l'amour, elles restent légères — ses atmosphères même, la vibration lyrique de ses jardins, tout, chez le peintre, me rappelle l'écrivain. Souviens-toi de ses figures féminines. Des robes hermétiques les engoncent, des casques de cheveux ou de lourds chapeaux pèsent sur leurs fronts, mais les ombres que ces abat-jour portent sur le mystère des yeux ont la couleur et l'eau profonde de l'améthyste, cette pierre de pensée.

» Rappelle-toi *La Couture*, la petite femme de tant de bonne volonté qui enfile son aiguille et s'applique. Poupine sous la grosse brioche de la chevelure, comme elle est modeste et laborieuse ! Ce ne serait qu'un gentil paquet, si le pied — et ceci n'a pas échappé à Lucie Cousturier — le petit pied qui dépasse, un peu, de la jupe informe, n'allégeait l'ensemble et ne lui conférait soudain une bravoure active et gaie. C'est, ce bijou de pied, l'hommage du peintre à la Femme. Le tableau a droit à un titre si général. Le geste qu'il décrit atteint, d'emblée, au spécifique, à l'éternel. *La Couture* nous rappelle *L'Art de Tisser*, *L'Arithmétique*, *La Grammaire*, *La Musique*, autres tableaux — de pierre, ceux-là, losangiques et hexagonaux — qui sont l'orgueil du Baptistère. Car, sous le ciseau de Giotto comme sous le pinceau de Bonnard, la vieille humanité retrouve son innocence première.

» Quel illustrateur de Zola Bonnard eût été, d'un Zola qui, comme lui, aurait voulu ignorer la laideur et la méchanceté du monde, du Zola des Angéliques et des Albines. Pour grand qu'il fût, Manet n'aurait pas tenu l'unisson s'il eût voulu peindre ou dessiner, en marge d'un tel auteur. Il était trop âpre, trop rigoureux. Il n'a jamais oublié que la vie est un combat, car, chaque jour un peu plus, la sienne se chargeait de le lui prouver. On compte, dans son œuvre, les détentes et les abandons. Il n'en a connu, je crois bien, que deux ou trois et son pinceau n'a guère molli que sur les visages de sa mère, de sa femme et de son fils. Encore ce guerrier n'était-il pas sans regretter ces tendresses comme des défaillances. Il s'est à peine donné. Bonnard se livre, lui. C'est un ami sans détours, le plus affectueux et le plus sincère des amis.

» Quant à Renoir, autre naturaliste, sa puissance, certes, est digne de Zola. C'est un peintre splendide, mais dans l'acception la plus légère du mot, bestial (n'aie pas de haut-le-corps). Comprends ! Il n'a pu chanter que la gloire de la chair dans la lumière, mais comme il l'a chantée ! Sens-tu combien Bonnard est plus cérébral ? La sensibilité de Renoir, unilatérale, ne s'exerce qu'au profit d'un seul objet...

— La croupe de sa bonne ? Va, ne te gêne pas! ».

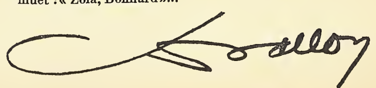
Lanvol poussa un gémissement. Un instant il me regarda et jamais je n'ai senti peser sur moi plus profonde commisération. Il enchaîna, enfin :

« ...celle de Bonnard court sur tout, dans tout. La création tout entière la sollicite. Avec le soleil elle infuse les feuilles, les fleurs, la pulpe des fruits et des lèvres, le pelage électrique des petits chats, le museau humide de ses enfants de chiens. Le minéral, lui-même, en est animé et transfiguré. C'est un petit dieu Pan. »

Pendant que Max parlait, nous avions gravi les rues Claude-Bernard et Gay-Lussac.

« Assez causé, décida-t-il. Duhamel, Bonnard et Zola ont bien failli me faire manquer l'occasion d'une de mes chères enquêtes. Je dois aller voir, cet après-midi, l'atelier d'une artiste. Avec ses yeux de rêve et sa simple réserve, cette petite femme est aussi touchante que celles de Bonnard. Elle aussi, d'ailleurs, fait de la peinture. Ce n'est pas du Manet, certes, ni du Renoir, ni du Bonnard, ni même de l'Odilon Redon. C'est du Barbara Konstan, tout pur, et c'est exquis. Elle voit se lever en elle d'étranges décors nocturnes. Sans le secours d'aucun grand peintre, elles les cristallise dans des toiles d'une poésie somnambulique, paisiblement hagarde, et Madeleine Luka, qui m'a présenté, a d'elle un étonnant vaisseau-fantôme. Blanc comme des ossements, il repose sur la vase des grands fonds, parmi l'imperceptible frisson des eaux sous-marines. Ça m'a fait penser à une Océanide de Chassériau. Mais voici mon tramway. Adieu ! »

Ce disant, insoucieux des passages cloutés, sourd aux hurlements des claksons et à la malédiction des chauffeurs, il fendit le flot des autos. Il avait réussi à sauter dans un « Montrouge-Gare de l'Est » qui démarrait et, sur la plate-forme encombrée, sous l'œil étonné de la receveuse, cantinière noire et sans grâce, il levait l'index, comme qui enseigne, et ouvrant largement la bouche pour mieux détacher les syllabes, il me criait en langage de sourd-muet : « Zola, Bonnard »...



Pour les enfants débiles

Pancrinol enfants

En boîtes de 12 ampoules de 2 cc½

1 à 3 ampoules par jour.

Photo Roseman

Ampoules d'extrait buvable

de Foie (Debat)

1° Pour les Mutilés,
et les Malades de l'A.M.G

Ampoules en Vrac
3f.25 l'ampoule de 10cc

2° Pour la Clientèle

Boîtes conditionnées de
6 ampoules de 10cc = 19.50
12 —— = 39f

Lallor



LE TAUREAU

DE POMPON

La divinité de ce dieu quadrupède est de plus simple essence que celle des kéroubs. Il n'envie pas aux hommes leur face ni aux oiseaux leurs ailes. Cas-type, chargé d'un sens si général qu'il nous évoque tous les taureaux de la création, il tend à la lumière son mufle qu'elle humecte et blondit. Fier galion animal, fait pour braver victorieusement cet « océan des âges » dont Lamartine entendait le flot, il nous montrait au Salon d'Automne les fines nervures de sa belle carène, monument dans le monument, il érigeait sa statue sur le socle du Coleone. Plus grandiose que celle des hommes, il était l'architecture de la nature. Sexe-roi, vivante entité, il témoignait de ce don de synthèse qu'a son auteur. Son destin en fait l'hôte des Palais, car pendant que l'État décorait mieux Pompon, la Ville achetait son héros ruminant. Pour aller du grand au petit et pour entrer dans l'immortalité, celui-ci n'aura qu'à traverser la rue.

Photo Roseman



Photo Lutétia.

JEAN-LOUIS FAURE

PAR O. BÉLIARD

Leur fraternité est inscrite sur leurs visages et leurs cœurs mêmes se ressemblent. Mais ils ne vivent pas sur le même plan. Les milieux qui recueillent la pensée d'Élie Faure peuvent bien ignorer quelle parenté l'unit au chirurgien célèbre ; parallèlement, le monde médical, dont le professeur Jean-Louis Faure est l'une des gloires, découvre peut-être malaisément, dans l'ombre de ce grand artiste, un frère qui, médecin, a mal tourné. Le destin des cadets de Gascogne est de courir leur chance et, battant les buissons, de découvrir des pays nouveaux ; Élie Faure est un de ces aventuriers lyriques. Aux aînés conviennent les itinéraires régulièrement jalonnés des hiérarchies sociales ; ils enrichissent la race de parchemins, de titres et de seigneuries. La valeur de Jean-Louis Faure se mesure à la force socialement utilisable qu'il répand, à ses réalisations dans l'ordre scientifique et dans l'ordre technique ; il est, à la tête de sa catégorie, un prince. L'œuvre d'Élie est de portée purement spéculative : donc elle ne classe pas son auteur et ne lui vaut aucun grade. Dans la société, un assembleur d'idées, maître d'une forme expressive, qui ne vise pas un but utile, est un irrégulier.« Tu veux être écrivain ? me disait ma mère. Ce n'est pas une profession. Fais-toi médecin, et tu écriras pour ta récréation.» Toujours le malentendu ! Le caractère de l'écrivain vrai, comme Élie Faure — ou du vrai musicien, ou du vrai peintre — est d'être la proie d'un démon tyrannique ; il sera médecin si la nécessité le veut, avec bonne humeur, ou résignation, ou même avec un intérêt ardent ; mais sa grande affaire, sa vraie façon de se donner est de libérer sa pensée dans un verbe. Ecrire n'est pas sa récréation, mais son travail.

Jean-Louis Faure est un trop grand savant, un trop grand chirurgien, pour être réellement un écrivain conforme à cette définition. L'art qu'il aime passionnément et où il est le maître des maîtres, tout l'univers sait quel il est. Néanmoins, il a assez écrit pour prendre parmi les « Médecins de Lettres » la place de choix que même l'Académie réserve aux princes, aux gens d'épée et à ceux de robe, en souvenir de son patron le Cardinal de Riche-

lieu qui avait la coquetterie de rimer des vers et la délicatesse de n'y point trop exceller. Et je pense que tout orchestre eût souhaité d'offrir un pupitre à M. Ingres, ce grand génie de la peinture, qui d'ailleurs jouait très bien du violon. Jean-Louis Faure a présentement publié ses œuvres, peut-être un peu trop complètes, en trois gros volumes, sous le titre : *En Marge de la Chirurgie;* et cela signifie qu'à ses propres yeux la littérature est l'accessoire, l'ornement, le vêtement dont il drape son principal ouvrage, son ouvrage quotidien, cette sculpture de sanglant Michel-Ange qui lui assure la gratitude et l'admiration des hommes.

Œuvres un peu trop complètes, je le répète, recueillies avec ce soin de ne rien laisser perdre qui caractérise un auteur ménager de son bien, justement parce que sa récolte est petite et que, même si toute occasion le provoque à écrire, il reste un écrivain occasionnel. Trop de choses qui n'ont plus d'odeur ; des rimes de la vingtième année qui ont l'air de fleurs séchées et de chansons passées de mode ; des commémorations chaleureuses de chirurgiens morts, si morts que leurs noms mêmes ne réveillent aucun écho ; et des pages marquées de l'empreinte d'un temps où la raison individuelle se taisait devant la commune passion, où notre âme offensée ne distinguait plus la justice qu'on doit même à des ennemis. Mon respect et mon admiration me laissent voir tout cela fort nettement, sans bésicles. Et j'ai peine quand Jean-Louis Faure, biographe de Claude Bernard, agenouille cette gloire devant celle de Pasteur : l'horizon intellectuel de Claude Bernard est, en effet, considérablement plus vaste que celui de l'autre bonhomme, si grand que l'aient fait une longue application et une découverte démesurée. Celui qui donna une méthode à l'expérimentation est, en tout état de cause, le maître des plus admirables expérimentateurs ; une tête philosophique dépasse une tête ingénieuse et patiente. Mais il faut bien comprendre que cet hommage dont Claude Bernard fait les frais est écrit, comme tout le reste, en marge de la Chirurgie, laquelle doit son innocuité, donc son audace, donc ses victoires à Pasteur. Jean-Louis Faure pense en chirurgien, avec l'âme reconnaissante du chirurgien, avec le sens pratique du chirurgien. Position particulière, qui peut quelquefois limiter la vue, mais souvent aussi la rendre plus nette. La meilleure littérature qui soit en ses ouvrages, n'est-elle point — si je mets à part des pages d'économie politique que les hommes d'État auraient grand profit à consulter — celle qui fait de la Chirurgie son unique sujet ?

Parlant de ces livres, je viens de dire *littérature*, et j'ai pensé *éloquence*. Les morceaux qu'on y trouve, à très peu près, ont été composés non pas tant pour des lecteurs que pour des auditeurs ; mais de ceux même qui ne durent pas être prononcés la manière est oratoire. Éloges funèbres et notices nécrologiques, leçons solennelles, entretiens, toasts, discours ne sont pas plus chantants que les articles, les études, les comptes rendus de voyages faits à travers les salles d'opérations et les amphis américains. Partout le couplet cordial, l'air de bravoure, le panache des phrases et le clairon des mots rappellent que l'auteur naquit non loin de Bergerac ; partout les amples balancements des périodes, et souvent la vigueur des portraits qu'il trace, révèlent le culte scolaire des grands modèles et, çà et là, un mot mouillé, un petit sanglot romantique tend à la sensibilité de l'auditoire le piège candide où le cœur de l'orateur s'est déjà pris.

Un cœur sentimental et sonore, dans une chaire de la Faculté, la rencontre est rare. Elle est charmante. La Science ordinairement se masque d'une impassibilité sans doute utile à son prestige. La Chirurgie à plus forte raison. L'homme qui, comme Eviradnus, mais avec des gestes moins scurriles, va disputer à la mort une âme réfugiée dans l'inconscience et qui, le front serein après la dure bataille, dira :« Madame, avez-vous bien dormi ?» a bien prétexte à dissimuler une foi inquiète et des nerfs sensibles : c'est sa certitude affichée qui engendre le confiant abandon des malades. On soupçonne pourtant un frémissement d'humanité, voire de la tendresse derrière les traits immobiles du Maître de la Vie, s'il a vraiment la noblesse de l'artiste et pas seulement l'habileté mécanique du virtuose. Mais nul peut-être avant Jean-Louis Faure n'en avait fait la confidence. Nul en tout cas ne l'a faite si éloquemment et n'a mieux dit combien un rôle si exorbitant, qui semble outrepasser la morale de l'espèce et côtoyer le sacrilège, éveille de trouble dans la conscience, combien il y faut d'audace et combien il y faut d'amour, ces deux moitiés de la chevalerie. Oui, cette page, *l'Ame du Chirurgien*, qui dans son œuvre est capitale, a quelque chose à la fois d'héroïque et d'élégiaque qui situe l'artiste du couteau à l'extrémité d'une lignée chevaleresque. Et ce n'est pas seulement par orgueil de famille que ses plus beaux éloges écrits vont aux chirurgiens nés comme lui entre Dordogne et Pyrénées ; c'est peut-être surtout que le propre de certains crus est de faire pousser des hommes de sang, généreux et hardis, dont le poignet est ferme et le cœur ému. Le baron Larrey, avant Paul Reclus, était du Béarn, Lannelongue du Gers, Jalaguier de Montauban, Broca, Peyrot, Pozzi, Routier naquirent, comme Jean-Louis Faure, au pays de Cyrano ; et Guyon, lui-même, né accidentellement à la Réunion, avait une mère périgourdine.

Pour comprendre le chirurgien gascon, il faut se rappeler les soldats aux œuvres violentes que l'amour respectueux des femmes belles dotait de l'inaltérable et pure enfance des poètes. Il y a un poète en Jean-Louis Faure. Pas le rimeur de la salle de garde de Bicêtre, assurément, ni le fiancé madrigalisant. Mais l'opérateur fervent qui volontiers s'agenouillerait pour demander grâce, avant d'enfoncer l'acier au ventre sublime d'une femme endormie et qui s'isole pour mettre un baiser contrit sur le front glacé de celles que n'a pu sauver son intervention désespérée.

Quand il rend témoignage de son art, Jean-Louis Faure écrit des pages qui indubitablement dureront, tant pour leur valeur propre que pour celle que ce temps leur donne. S'il a la rhétorique des Latins, il en a aussi la clarté. Et puis cet homme, qui a le droit et la puissance de définir un art qu'il a tant contribué à conduire à sa perfection, l'aura accompagné à toutes les étapes. Il a vu le chirurgien, soldat heureux, gagner un royaume et faire grâce à des millions de vies condamnées. Il aura été le porte-voix le plus autorisé et le plus éloquent d'une corporation illustre qui doit après lui, peut-être même de son vivant, perdre progressivement son prestige ; et cette fin même, il l'aura prédite tout le premier.

Car la Chirurgie ne peut plus grandir et doit diminuer. On voit déjà qu'une patiente Médecine saura dénouer demain avec douceur la plupart de ces nœuds gordiens que les chirurgiens coupent aujourd'hui. L'ère chirurgicale n'aura pas duré cent ans et Jean-Louis Faure en a l'âme obsédée et mélancolique, bien qu'il ne puisse se révolter contre une évolution heureuse, en somme. Mais si la Chirurgie perd de son utilité, quelque chose de beau cessera d'exister, qui n'est pas seulement le doigté du chirurgien, mais son âme aventureuse et forte. Et ce quelque chose, on ne le retrouvera que dans les écrits de Jean-Louis Faure, comme on ne retrouve que dans les Chansons de Geste, l'âme de la Chevalerie.

Octave Béliard

LECTURES

ÉCRIVAINS CONNUS ET PRIX DE L'ANNÉE

Beaucoup de lecteurs d'Art et Médecine ont récemment exprimé le vœu d'être plus complètement informés de la production littéraire. Nous ne pouvons, encore cette année, consacrer plus de deux pages par mois à la rubrique des livres. Du moins essayons-nous, dès aujourd'hui, de dire en peu de mots l'essentiel d'un assez grand nombre d'ouvrages.
(N.D.L.R.)

Il est difficile de tout dire en une page, de parler de tout ce qui se publie. Voici pourtant quelques mots sur deux écrivains connus : MM. Jules Romains et Ramuz, et sur deux prix de l'année, MM. Guy Mazeline et Ramon Fernandez.

On ne se permettra pas de présenter M. Jules Romains aux lecteurs d'*Art et Médecine*. Tout le monde sait que M. Jules Romains a écrit *Knock ou le Triomphe de la Médecine*. Bien rares sont les gens cultivés qui n'ont pas lu au moins un de ses romans. Mais depuis un ou deux ans, M. Jules Romains a entrepris une espèce de vaste fresque qui comprendra un nombre encore indéterminé, mais à coup sûr un grand nombre de volumes, et dont font partie *Le 6 Octobre* et *Le Crime de Quinette*, dont nous avons déjà rendu compte ici, *Les Amours enfantines* et *Eros de Paris*, dont nous rendons compte aujourd'hui.

Nous avons donc le devoir d'avertir qu'au long de ces quatre ouvrages, conçus suivant la formule unanimiste, M. Jules Romains n'est pas toujours facile à suivre : « *J'ai conscience*, dit-il lui-même aux lecteurs, à la fin du quatrième, *de vous avoir demandé un effort, le plus malaisé de tous, peut-être, qui était de rompre avec de vieilles habitudes.* »

Et il a bien raison, ayant voulu faire du neuf, de parler d'effort. Pour tout dire, ici, comme dans les deux premiers volumes, les personnages changent souvent avec le chapitre, sinon toujours, et il se passe précisément ce qui se passe dans ces pièces de théâtre conçues sous la forme de tableaux et où il ne semble pas y avoir de lien, à première vue, entre un tableau et l'autre. Puis le lien apparaît, tout psychologique parfois, à la fin du drame ou de la comédie. Ainsi en est-il des romans, des beaux romans unanimistes de ce Jules Romains qui eut une grande ambition et pour l'heure la réalise : traduire son temps dans « *une vue complexe et ramifiée des choses* », comme Balzac fit pour la première moitié du XIXe siècle et Zola pour la seconde.

■

Voilà pour Jules Romains. Ramuz est bien différent de lui. Ramuz est un Suisse de langue française, un Vaudois qui, sans trop se presser, a écrit depuis vingt ans une dizaine de beaux ouvrages tous placés dans ce cadre d'eau et de montagnes que sont les pays de Genève et de Vaud. D'un livre à l'autre, le cadre ne change pas, ai-je dit, mais les personnages non plus. Ce sont toujours les mêmes paysans, vignerons, bonnes gens du pays de Ramuz. S'il y en a un qui ait des vices, l'autre le dénonce, comme font les paysans vaudois, mais sans insister autrement, si bien que les pires des tragédies contées par ce bel et puissant écrivain peuvent émouvoir, sans les troubler, les âmes les plus pures.

Cette fois-ci, c'est l'aventure d'un libertaire que son récit déroule, l'aventure d'un brave homme de faux-monnayeur qui n'accepte ni les pièces, ni les lois, ni par conséquent la prison du gouvernement, qui se fait aimer des filles, combat les gendarmes et finit comme il se doit, tué par eux. Car Ramuz sait fort bien quelles sont les bases naturelles de la société et que si son Farinet, qui est le plus vivant des hommes, gagnait finalement la partie, cela signifierait ou le triomphe d'un nouveau régime ou celui de l'anarchie. Or, ce Suisse de bon sens n'aime pas les changements de régime et déteste l'anarchie.

■

Au tour maintenant de deux des prix de l'année ; je dis de deux, car il faudrait aussi parler de Mlle Simonne Ratel et de cet extraordinaire Céline (encore un médecin), mais enfin le prix Goncourt et le prix Fémina font prime.

M. Ramon Fernandez (le prix Fémina) est un homme fort intelligent qui a écrit de remarquables essais mais qui en est à son premier roman. Que vaut ce livre ? Est-il bon ? Est-il mauvais ? Il est au moins original, en ce sens qu'il met en scène un monde assez mal connu, celui des coureurs d'automobile. On trouve dans *Le Pari* des pages vraiment extraordinaires et la course, notamment, est puissamment traitée. Toutefois on a l'impression, mais ceci n'est pas une critique, que le romancier n'est peut-être pas encore suffisamment dégagé de l'essayiste. On découvre une composition parfaite, une étude sérieuse et parfois profonde des personnages, on note que le travail a été vingt fois recommencé suivant les vieux préceptes classiques, mais quelque chose manque à cela, qui est un coin de lyrisme, un mouvement de passion, plus simplement un peu d'émotion. C'est très bien fait, très savant, mais jusque dans cette course dont je parlais tout à l'heure et qui est un fort beau morceau, on ne sent pas assez, à mon gré, trembler l'homme.

■

Finissons par M. Guy Mazeline qui a décroché le Goncourt. Il l'a décroché avec *Les Loups*, un bouquin de 622 pages en petits caractères. Dirais-je que le livre est long ? Ce serait injuste. Il ne le paraît pas, à la condition de le lire par petites doses. C'est l'histoire d'une famille du Havre, ou plutôt de tout un monde d'hommes d'affaires et d'officiers de la marine marchande qui ont des ennuis, marient leurs filles ou leurs garçons, se jalousent, se détestent, se battent, accumulent toute une somme de réussites et d'échecs qui laissent le lecteur un peu désemparé dans ce réseau extrêmement serré de faits, de gestes, de dialogues. Les personnages d'ailleurs sont très vivants, l'atmosphère est extraordinaire ; peut-être cependant oserai-je dire que pour ma part, j'aimais mieux *Piège du démon*, un livre de M. Mazeline qui date d'il y a déjà quelques années. Le premier enfant était plaisant, celui-ci est un peu monstrueux ; je dis cela sans malice — sachant que l'avis du critique ou du lecteur est rarement celui de l'auteur — mais je le dis tout de même, car après tout c'est en nos bras que la mère — l'auteur en l'espèce — vient de déposer l'enfant.

PIERRE DOMINIQUE.

VIENT DE PARAÎTRE

Le Siège de Paris, par Pierre Dominique (chez Bernard Grasset). — Romancier, essayiste, pamphlétaire, critique, Pierre Dominique est, avec un égal bonheur, historien. Ayant lu son dernier livre, je me sens encore un peu mieux affermi dans cette conviction que le plus passionnant des sujets, c'est un moment de la vie d'un peuple, pourvu que la narration en soit vivante. Or, voilà la grande vertu du *Siège de Paris*. Les flambées d'enthousiasme, la gouaille, les fureurs, l'ingénuité, les défaillances, les traits d'esprit, la sottise, les héroïsmes rigoleurs, effarants, d'une foule investie, tout cela nous est restitué, parmi les textes qui font foi, avec le mouvement et la chaleur mêmes de faits *présents*. Ce beau livre frémissant a-t-il une « tendance », malgré la volonté manifeste, chez l'auteur, d'être « objectif » ? Il se peut. Mais je suis bien sûr d'avoir là touché du doigt, vu de mes yeux l'amour enragé d'un peuple pour sa ville et pour son pays. Cela est d'un grand sens, à l'heure où nous sommes.

Voyage au bout de la nuit, par Louis-Ferdinand Céline (chez Denoël et Steele). — Plus de 600 pages, en texte serré, et je garantis que l'on va au bout ! Ce n'est pas un roman. C'est bien un récit de voyage. Mais quel atroce voyage ! Le sujet, c'est l'Homme — à la guerre, en pays colonisé, en Amérique, dans un faubourg de Paris, au cinéma, à son lit de mort, de jouissance ou de souffrance... — l'Homme et son infini de misère, de laideur, de méchanceté, de sottise. C'est *Pot-Bouille* agrandi à des dimensions de continents et je n'hésite pas à écrire que Zola est ici dépassé. Céline fouille bien plus profondément les corps et les âmes, il n'imagine pas, ou à peine, il dissèque, il désespère et il maudit, le tout avec un humour qu'ignora toujours l'auteur des *Rougon-Macquart* — et un terrible corrosif dans cet humour. Très peu d'êtres, trois, quatre au plus, trouvent grâce à ses yeux et, en ce cas, par contraste peut-être, quelques mots suffisent à l'auteur pour brusquement nous dilater le cœur, nous inonder de tendresse. Mais aussitôt reprennent l'impitoyable ironie, l'invective, la condamnation sans appel. Un livre puissant, effrayant, si effrayant que, par bonheur, il ne peut manquer de susciter des réactions d'optimisme. L'univers humain est fort laid, soit ! Mais il n'est pas affreux, misérable, désespérant, à ce point-là.

Chacun pour soi, par Constance Coline (chez Plon). — Marie-Claude, jeune fille moderne, s'éprend d'un beau garçon. Elle est jolie, intelligente, sensuelle — et riche. Il l'épouse. Ils ne font pas mauvais ménage, mais il n'y a pas entre Gabriel et Marie-Claude l'accord profond du véritable amour, qui est dévouement, dévotion réciproque ; il n'y a que l'accord des sens et pas même l'inquiétude de savoir si l'un ou l'autre est fidèle ou volage. Gabriel revient à une ancienne maîtresse et ce ne serait rien, mais il est indifférent à ce qui n'est pas lui, ses succès, ses gains, ses vanités. Marie-Claude, le cœur vide, donne son affection à un ancien soupirant, Étienne, mais n'est pas physiquement tentée. Elle accepte, par contre, le désir contagieux d'un singulier personnage, assez sympathiquement malheureux pour lui inspirer en outre quelque compassion. Mais plus elle avance dans sa vie de jeune femme, plus elle éprouve la tristesse du « chacun pour soi ». Enfin, appelée par Étienne en danger de mort, elle connaît la sereine, la pure et sûre joie de se dévouer sans même penser qu'elle se dévoue, elle connaît pour la première fois la vraie tendresse. L'aisance élégante du récit est d'une vive séduction, mais ne saurait faire croire à de la facilité. Etude de mœurs et de caractères très finement poussée, *Chacun pour soi* est un roman fort attachant, et qui finit en beauté, dans l'émotion.

Sentinelles, prenez garde a vous ! par le Dr Frantz Adam (chez Amédée Legrand). — Le Dr Adam a fait la grande guerre, comme médecin de bataillon pendant trois ans, comme médecin-chef de régiment pendant la dernière année. Publiant ses souvenirs, il leur donne un titre qui dit bien le sens grave de l'ouvrage. Témoin de certaines « erreurs », il voudrait qu'elles fussent évitées, si un nouveau cataclysme devait fondre sur notre pays. Livre bien utile aujourd'hui ! Il contient en outre nombre de pages émouvantes : toutes celles où réapparaît la mâle amitié qui régna très réellement aux armées sans acception de grade, chaque fois que les chefs furent de bons chefs...

La Maison des Bories, par Simonne Ratel (Prix Interallié 1932, chez Plon). — Il ne faut pas tant médire des prix littéraires ! *La Maison des Bories*, sans le Prix Interallié, eût certainement fait son chemin dans le public, mais combien plus lentement, peut-être !... Et que c'eût été injuste, et dommageable au renom des Lettres françaises ! La première impression est d'étonnement. L'homme qui n'a pas su se faire aimer de sa femme et qui est jaloux de l'amour qu'elle a pour ses enfants, la séparation d'une famille en deux camps : d'une part le père et, de l'autre, la mère et ses petits, voilà un « cas » que l'on est surpris de n'avoir pas plus souvent rencontré en littérature, puisque, dans la vie, il n'est pas exceptionnel.

Et puis, l'on admire ! Le drame est mené de main de maître, il progresse avec une logique qui paraît être la simple vérité de la chose vue et, enfin, il s'éteint par un départ qui laisse vide la « Maison des Bories », ou plutôt il semble s'éteindre... Exactement, il fait silence ! Mais l'on sent qu'il veille dans les âmes. Trame qui serait assez sombre si elle n'était illuminée d'amour maternel, et traversée de rayons grâce à la constante présence de trois enfants dont les plaisirs et les peines sont décrits avec, encore, une vérité à laquelle peut seule atteindre l'union du cœur, de l'intelligence et de l'art. L'on n'ose parler de chef-d'œuvre. Le mot ne peut s'employer que par comparaison. Mais à coup sûr *La Maison des Bories* est une belle œuvre, et passionnante.

La vie d'Ambroise Paré, par Carlos d'Eschevannes (chez Gallimard). — C'est l'histoire à peine « romancée » — avec le maximum de vérité — de ce génial révolutionnaire de la chirurgie, qui posséda « à la fois la Science et la bonté », comme le dit dans sa préface le maître Jean-Louis Faure. L'enfance, les longues années utiles, les œuvres, le crépuscule d'Ambroise Paré nous sont rapportés, le plus souvent, par le moyen de l'anecdote, qui est bien le meilleur de tous pour faire aimer l'Histoire. Et le livre, ainsi fait, est de ceux que l'on peut placer, dans sa bibliothèque, aussi bien sur le rayon des « documents » que sur celui des œuvres excellentes de délassement. Nous aurons d'ailleurs à reparler du Dr d'Eschevannes, écrivain d'une très grande distinction.

R. L.


Photo Landau.

DISCOPHILIE

PAR EMILE VUILLERMOZ

Quelques belles pièces de collection parmi les enregistrements récents. Toutes ne sont pas des réussites aussi musicales que phonographiques, mais elles ont, tantôt le mérite de nous charmer par leur qualité acoustique, tantôt celui de nous émouvoir par leur valeur de pensée, tantôt celui d'enrichir nos archives de documents essentiels.

C'est ainsi qu'il faut signaler pêle-mêle l'*Histoire du Soldat* (C.) de Strawinsky, présentée brutalement à la foule, sans explications ni commentaires ; le *Concerto en ut majeur* de Prokofieff (Gr.), exécuté par son auteur avec ce brio étourdissant que vous lui connaissiez et accompagné par le London Symphony Orchestra et la suite d'orchestre tirée de la musique de scène que Gabriel Fauré écrivit pour *Shylock* (Gr.). Cette partition exquise, trop rarement jouée dans nos concerts symphoniques, résume l'art délicieux et aristocratique de l'auteur de *Pénélope*. Le disque permettra de l'étudier de près et d'admirer l'étonnante souplesse d'écriture et la délicatesse de pensée du plus spécifiquement français de nos musiciens. Il y a, dans cette suite, un *Nocturne* qui est un véritable chef-d'œuvre d'émotion discrète et de pureté de forme.

Avis aux gourmets : se servir de l'aiguille douce pour toute cette réalisation que Coppola a un peu « poussée » dans le sens de la richesse sonore.

Un très beau disque, qui est en même temps un acte de justice : un fragment de *La Lépreuse* (Gr.) de Sylvio Lazzari, le généreux artiste qui a eu le plus à souffrir de l'ingratitude de ses contemporains. La cire nous conserve aujourd'hui la tendre *Berceuse* et le monologue d'Aliette, pages imprégnées d'une émotion si mystérieuse et si intense et qui gardent, hors de la scène, toute leur force pathétique. Madeleine Sibille, qui en fut l'interprète au studio, leur donne une puissance d'envoûtement absolument irrésistible. Qu'attend-on pour accorder à d'autres fragments de ce chef-d'œuvre l'utile diffusion que peut seule désormais assurer la machine parlante ?

Les violonistes pourront s'instruire en écoutant le *Quatuor en ut majeur* de Mozart (U.), exécuté par le quatuor Brunier avec une rare conscience. Disque d'une réelle valeur pédagogique. Dans un autre domaine, Alfredo Campoli leur donnera des leçons de fougue et de virtuosité en enlevant à la pointe de l'archet l'air tzigane *Kasbik* (D.), tandis que Zigheva, mettant un frein à sa légendaire effervescence, interprète dans un style assagi l'*Aria* de Bach (D.) et la *Gavotte variée* de Corelli (D.).

Les pianistes recueilleront avec satisfaction la *Sonate en si mineur* de Chopin, interprétée par Cortot (Gr.), et la *Suite de Valses* de Brahms (U.), gravées par Auguste de Radivan.

Les chanteurs trouveront de belles satisfactions artistiques et techniques dans l'étude attentive de l'air d'*Iphigénie en Tauride* par Georges Thill (C.), ainsi que celui des *Abencérages* (C.) de Chérubini par le même artiste.

Ninon Vallin, après avoir chanté l'air des cartes et la danse du second acte de *Carmen* (P.), a enregistré un duo de *La Fille de Madame Angot* (P.) avec Madeleine Sibille, puis a pris part à une exécution collective de *La Tosca* (O.) en compagnie d'Endrèze et de Di Mazzei. Tous ces disques ont des qualités différentes mais nous restituent toujours le timbre et la radio-activité si caractéristiques de l'admirable cantatrice.

Et n'oublions pas de signaler aux amateurs de disques de diction une seconde scène des *Vignes du Seigneur* (C.), par Victor Boucher. On n'a pas oublié le succès prodigieux de la scène de l'ivresse qui était une réussite éclatante. Le nouvel enregistrement n'est pas inférieur au précédent. Il permet de savourer, dans l'amusant dialogue que poursuit avec Mlle Deguyse un amoureux transi et circonspect, toutes les nuances de la voix de l'admirable comédien. Le disque réalise ici un modèle de théâtre en chambre.

Émile Vuillermoz.

(C.) Columbia ; (Gr.) Gramophone ; (U.) Ultraphone ; (P.) Parlophone : (O.) Odéon ; (D.) Decca.

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE

NOUVEAUTÉS : *Jeanne*, de M. Henri Duvernois. — C'est un cri d'alarme. Les médecins apprécieront !

André Savignolle remarque, dans l'atelier de fleuriste de sa mère, la jolie et sage ouvrière Madeleine. Il devient son amant. Lorsqu'elle lui annonce qu'elle est enceinte, il ne l'abandonne pas, mais il exige qu'elle aille chez la « faiseuse d'anges ». Par la suite, il l'épouse et s'en trouve fort bien, puisque, sous son influence il fait du modeste atelier une très importante maison. Mais rien ne peut consoler Madeleine d'avoir renvoyé à ses limbes la petite fille qui ne demandait qu'à voir le jour. Non seulement « Jeanne » n'est pas née, mais le « destin » a puni la mère artificieusement délivrée, en la frappant de stérilité définitive. Au dernier acte, nous voyons les époux en proie à la solitude. Et Madeleine meurt, très émouvante, dans un délire qui lui fait tendre les bras au fantôme de « Jeanne »...

Nous avons déjà dit le succès de la pièce. Il est dû à la fine sensibilité, à la tendre ironie de M. Henri Duvernois valeureusement interprété par MM. Grétillat, Gildes et Vattier, Mmes Auger, Ribes et Barbier-Krauss et surtout par Mme Régina-Camier qui a trouvé dans Madeleine l'un de ses meilleurs rôles.

PALAIS-ROYAL : *La Maison d'en face*, de M. Paul Nivoix. — M. Pic, intègre fonctionnaire jusqu'en son âge mûr, est un jour si bien convaincu que l'argent et les femmes mènent seuls les affaires de ce monde qu'il en arrive à diriger une certaine « maison » — dont il épouse, au demeurant, la propriétaire, « Mme Anna ». La conscience des autres personnages est à peu près aussi élastique. Il n'y a guère dans tout ce joli monde, pour inspirer quelque estime, que Mme Anna — paradoxe amusant — et la fille de M. Pic, jeune ingénue. La première respecte l'innocence de la seconde et celle-ci n'est coquette que pour le bon motif. Encore Mlle Jane Renouardt joue-t-elle Mme Anna avec tant de simplicité dans l'élégance et la joliesse physique et tant de gentillesse dans la distinction, qu'on en oublie le caractère spécial du rôle pour ne plus voir que l'interprète. Et le tact de M. Louvigny, la bonne humeur de M. Duvallès, bref, les talents divers de l'excellente troupe font accepter le plus scabreux des sujets.

COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES : *La Margrave*, de M. Alfred Savoir. — Le Margrave d'Anspach, qui déteste sa femme, en a eu toutefois une fille, la princesse Dorothée, à qui il lègue sa couronne. La Margrave en est fort dépitée. Déjà, elle avait organisé sa régence. Pas d'autre ressource que de marier Dorothée à quelque prince qui lui fera quitter Anspach. Mais tous les projets matrimoniaux échouent. Alors, elle tente d'avilir sa fille en lui donnant pour amant le Français Lebrun, peintre officiel de la Cour ! Mais ce Français est honnête homme. Malgré les avances de Dorothée elle-même, il se contente de lui donner la fessée. Au surplus, Lebrun était amoureux de la Margrave qui tombe finalement dans ses bras. Et c'est en somme un conte libertin, mais bien plus intellectuel que vraiment sensuel. Qui sait même si M. Savoir ne s'est pas surtout amusé, en l'écrivant, à satiriser le machiavélisme?...

Mme Vera Sergine, dans la « charge » très savoureuse qu'elle fait d'une princesse ambitieuse, laisse à la Margrave une haute allure. Mlle Bogaert, Dorothée — est impayable de drôlerie et de fausse innocence. M. Renoir, par son jeu intelligemment sobre et mesuré, sauve le rôle un peu ingrat du peintre. Et quant à M. Louis Jouvet, dans le Margrave, il dessine, pour notre joie, une caricature irrésistible.

POUR LES « ORPHELINS DE LA MÉDECINE ». — Il s'agissait du « Secours d'urgence des Orphelins de la Médecine ». Appel émouvant ! Comme toujours y répondirent des artistes d'autant de cœur que de talent. Salle Gaveau, Mmes Vallandri et Yvonne Brothier, de l'Opéra-Comique et Mlle Le Bargy chantèrent *Orphée*, de Gluck ; l'admirable « Ensemble Paul Bazelaire », de cinquante violoncelles, fit entendre Bach et Boccherini ; avec le parfait flûtiste Paul Rémond, l'orchestre et les chœurs Girardin Marchal, qui sont de premier ordre, apportèrent leur concours (les chœurs donnèrent toute leur mesure dans deux exquis *Vieux Noëls*, sans accompagnement), et enfin Mlle Alice Sauvrezis, musicienne accomplie, chef d'orchestre de grande valeur, dirigea l'exécution du beau programme. Un très nombreux public avait lui aussi répondu à l'appel. Il fit un magnifique succès aux artistes.



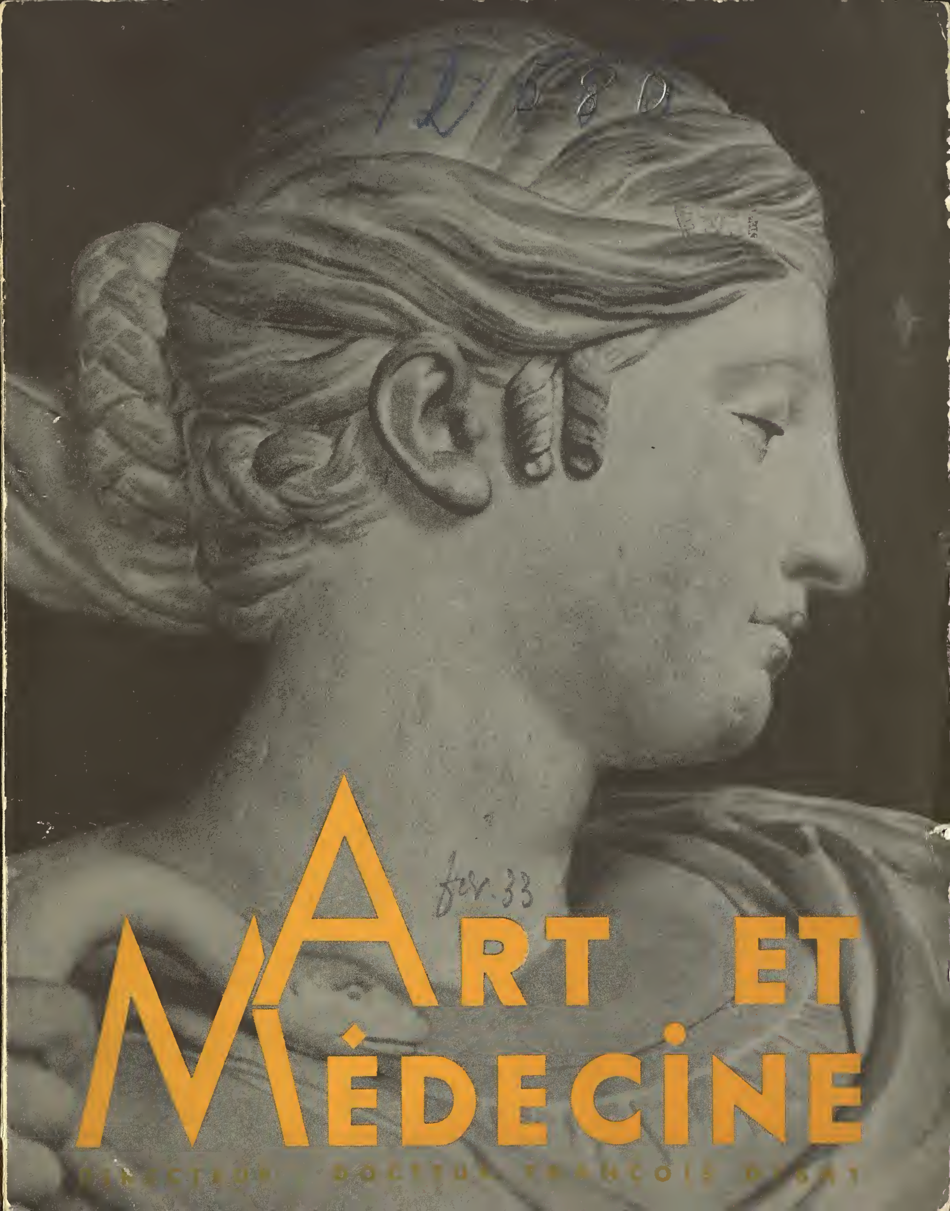
Mme VERA SERGINE
Mme LUCIENNE BOGAERT
M. LOUIS JOUVET

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT — R. C. Seine 2.514

Imprimerie Kapp, 130, rue de Paris Vanves.

Produits des Laboratoires du Dr Debat

Produits	Composition	Indications principales	Présentation	Posologie
PANCRINOL	Extraits de foie, rate, rein, surrénale.	Anémies, convalescences, surmenage, déficiences organiques, insuffisance hépatique.	*Adultes :* Ampoules de 5 cc. boîtes de 10 et de 30. *Enfants :* Sirop. Ampoules de 2,5 cc. boîtes de 12.	*2 à 4 par jour.* *1 à 4 cuillerées à café.* *1 à 4 ampoules.*
INOGYL	Extrait placentaire total.	Troubles de la puberté, de la menstruation et de la ménopause.	Boîte de 10 ampoules buvables de 5 cc.	*1 à 3 pendant 20 jours par mois.*
INORÉNOL	Extrait de rein.	Insuffisance rénale, néphrites, albuminurie, azotémie.	Boîte de 6 ampoules buvables de 10 cc. Boîte de 10 ampoules injectables de 5 cc.	*1 à 2 ampoules pendant 12 jours.*
INOSPLÉNOL	Extrait de rate.	Dermatoses prurigineuses, paludisme.	Boîte de 6 ampoules buvables de 10 cc. Boîte de 10 ampoules injectables de 5 cc.	*1 à 2 ampoules par jour.*
INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Oxyde de Titane, Hydroxyde orthotitanique colloïdal, Oxyde de zinc.	Eczémas, ulcères, prurits, toutes dermatoses non infectées.	Tube, 1/2 tube, quadruple tube.	*En application épaisse sur la partie irritée.*
POUDRE INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Hamamélis, Borate de soude, Silicate de magnésie.	Erythèmes, intertrigo, toilette des bébés.	Boîte poudreuse.	*En poudrage direct, ou, dans les dermatoses suintantes, pour recouvrir la pommade.*
SUPPOSITOIRES INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Chlorhydrate d'adrénaline, Stovaïne, Beurre de cacao, Hamamélis.	Hémorroïdes, toutes lésions anales.	Boîte de 10 suppositoires.	*1 ou 2 suppositoires par jour.*
OVULES INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Hamamélis, Belladone.	Métrites, vaginites, leucorrhées, vulvites.	Boîte de 6 ovules.	*1 ovule le soir.*
SAVON INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Borate de soude, Extrait d'Hamamélis.	Séborrhées, toilette des peaux sujettes aux dermatoses.	Pain.	*En savonnage.*
INOXÉMOL	Gynocardate d'éthyle, Glycérides gynocardiques, Soufre, Goudron, Camphre.	Dermatoses kératinisées, eczémas rebelles, psoriasis.	Tube.	*En couches épaisses recouvertes d'un léger pansement.*
PROVITOL	Germe de blé stabilisé, Extrait de carottes stabilisé. Orthophosphoglycérate α et β de Ca. Saccharosate de Ca.	Déminéralisation, croissance, dentition, débilité, grossesse.	Boîte.	Enfants : *1 à 2 cuillerées à dessert par jour.* Adultes : *1 à 2 cuillerées à soupe.*



127580
fév. 33
ART ET MÉDECINE
DIRECTEUR DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT

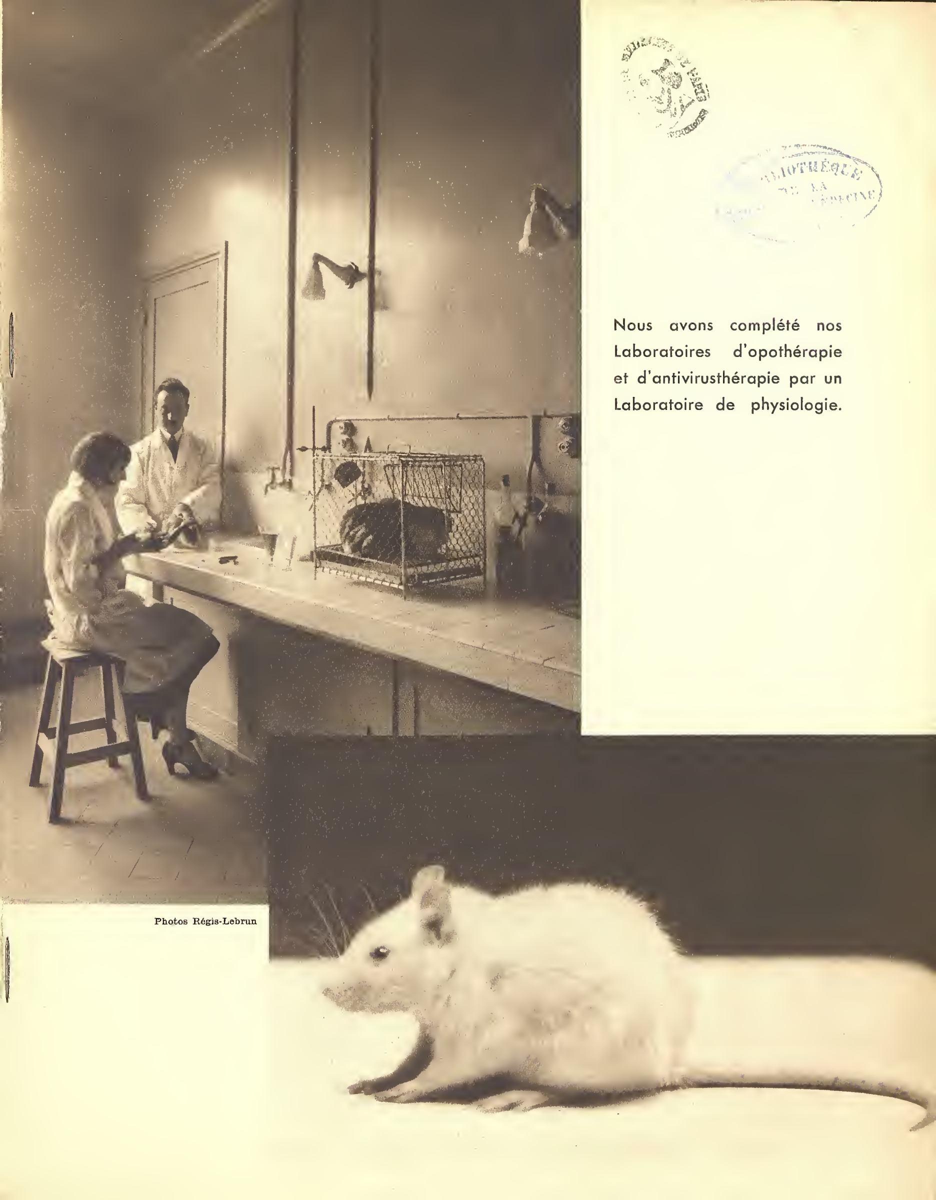
ANNALES
DE THÉRAPIE BIOLOGIQUE

SOMMAIRE

15 Janvier *1933*

Éditées par les Laboratoires du Docteur F. Debat.

Ce journal scientifique d'endocrinologie et de bactériologie, édité par nos Laboratoires, reflétant leur activité scientifique, sera adressé gracieusement, chaque mois, aux médecins qui voudront bien nous en faire la demande par lettre



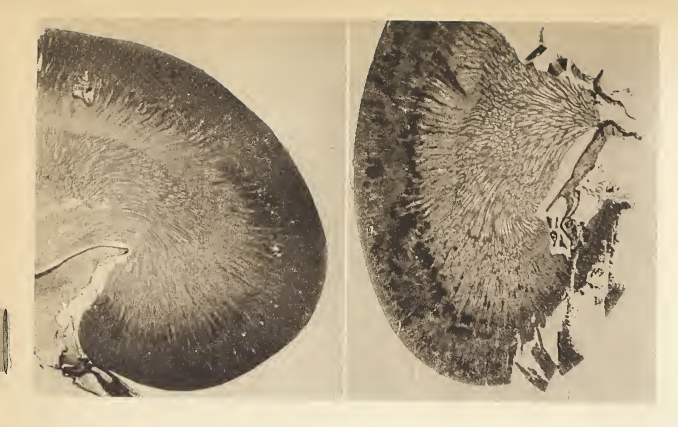
Nous avons complété nos Laboratoires d'opothérapie et d'antivirusthérapie par un Laboratoire de physiologie.

Photos Régis-Lebrun

Ces coupes histologiques de foie montrent, bien que le grossissement soit inférieur à celui obtenu avec le microscope, que l'absorption massive de Pancrinol n'a pas provoqué de lésion, et qu'il n'apparaît aucune différence entre le lobule hépatique de l'animal témoin (à gauche) et celui de l'animal traité.



L'examen de ces deux pulpes de rate ne révèle aucune différence entre elles — celle de gauche provient du cobaye témoin, l'autre du cobaye en expérience.



La zone médullaire du rein de l'animal traité (à droite) ne présente, elle non plus, aucune modification structurale, par rapport à celle de l'animal témoin.

LE PANCRINOL

est d'une innocuité absolue

Nous avons fait ingérer à des animaux (cobayes, lapins, chats et chiens) des doses de Pancrinol très supérieures aux doses thérapeutiques humaines.

Aucun animal n'a présenté l'apparence du moindre trouble.

Après sacrifice de certains d'entre eux, les examens histologiques pratiqués avec la plus grande rigueur ont montré que les cellules des principaux organes, foie, rate, rein, ne portaient aucun signe d'altération ou de modification.



Photos Régis-Lebrun

Cette expérience de recherche de la présence de folliculine et de principes actifs dans l'INOGYL montre la congestion obtenue avec ce produit sur les organes génitaux du jeune rat : augmentation légère des testicules et hypertrophie considérable des vésicules séminales en forme de crosse.

Cette deuxième expérience est pratiquée sur un rat femelle impubère. Elle montre que l'INOGYL a provoqué l'augmentation et la foliation des ovaires, ainsi qu'une hypertrophie des cornes utérines qui présentent normalement chez la femelle impubère un volume infiniment plus réduit.

INOGYL

Aménorrhées - Dysménorrhées
Ménopause naturelle ou opératoire.

L'Inogyl contient, outre la folliculine, les diverses hormones du placenta qui, physiologiquement, font disparaître les troubles de la dysfonction ovarienne (1 à 3 ampoules par jour).



Ampoules

d'extrait buvable de Foie

(Debat)

Pour les Mutilés de Guerre et les Malades de l'Assistance Médicale Gratuite.

Ampoules en vrac de 10 cc.

Photos Régis-Lebrun

Cet extrait se vend également en boîtes de 6 et de 12 ampoules, pour permettre aux praticiens de prescrire, dans certains cas, l'extrait hépatique pur.

AMPOULES DE 10 CC.

Extrait Buvable de Foie

désalbuminé et délipoïdé

3.25 l'AMPOULE

F. DEBAT, PHien, 60, RUE DE PRONY, PARIS (17e)

Extrait Buvable de Foie

LA BOITE DE 6 AMPOULES 19.50

LA BOITE DE 12 AMPOULES 39. »

Extrait Buvable de Foie

Boîtes de 6 et 12 ampoules de 10 cc.

SOMMAIRE

FÉVRIER 1933

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Prony

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ÉTRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS



Photo Schall.

CHAMPAGNE

UN VIGNOBLE AUX ENVIRONS DE BOURSAULT, DANS LE CANTON DE DORMANS. DE LENTES ANNÉES ONT RECOUVERT DE PAMPRES LES PLAINES ET LES COTEAUX QU'UNE JOURNÉE DE BATAILLE AVAIT PARFOIS SUFFI A CHANGER EN DÉSOLÉES ÉTENDUES CHAOTIQUES.

Photos Schall.



LES LIEUX SAINTS DE LA CHAMPAGNE

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Un de mes amis qui fut capturé par l'ennemi, comme officier-interprète, dès le mois d'août 1914, m'a raconté une anecdote singulière. Il était au bord de la Marne, désarmé, désolé, et entouré de soldats allemands qui menaient la vie joyeuse. L'un d'eux essayait sur le phono d'une villa déserte tous les disques qu'il pouvait trouver et, négligemment, les jetait à mesure...

Des troupes solidement bottées défilaient. La rivière charriait des dépouilles étranges, des tiroirs brisés, des bottes de paille, et surtout des bouteilles de champagne qui, le goulot en l'air et vides, bien entendu, flottaient comme des poissons morts.

Un des vainqueurs dit devant lui : « Elles seront à Paris demain, mais nous après-demain. »

Sur ce, un officier bavarois, d'une rare élégance, arriva, salua mon ami et lui dit : « — Monsieur, j'ai remarqué que vous comprenez parfaitement notre langue. Aussi, vous prié-je d'excuser la goujaterie de ces hommes. Ils ont peut-être bu votre vin, mais ils n'ont pas encore vaincu votre armée.» Et il se présenta dans les règles.

Cette histoire, absolument authentique, a pu prendre depuis lors une valeur de symbole. On a soutenu que c'était les libations de champagne qui

DEUX VUES DE LA MARNE PRÈS DE DAMERY, CETTE COMMUNE QUI FUT PRESQUE ANÉANTIE PENDANT LA GRANDE GUERRE. LA RIVIÈRE EST DOUCE, TRANQUILLE, MODESTE. C'EST LA SAGE ÉPOUSE D'UN TERROIR LUI-MÊME SANS AUTRE AMBITION QUE DE PORTER DE BEAUX FRUITS. ELLE NE CHERCHA PAS A DEVENIR ILLUSTRE. ELLE L'EST, POURTANT, A JAMAIS, ET LA LÉGENDE NE POURRA RIEN AJOUTER A SON HISTOIRE. — UNE ROUTE CRAYEUSE, VERS GRATREUIL, SEMBLE PORTER ENCORE LA TRACE DES CHARROIS GUERRIERS.



CI-DESSOUS, LE MONT CORNILLET, JADIS PLANTÉ DE SAPINS ET DONT LES BOMBARDEMENTS FIRENT UNE SORTE DE TEMPÊTE AUX VAGUES AUJOURD'HUI FIGÉES, ET NUES COMME LA MER. CETTE HAUTEUR, QUI FORME AVEC SES VOISINES LE MASSIF DE MORONVILLIERS, FUT L'UN DES LIEUX LES PLUS MEURTRIERS DES BATAILLES DE CHAMPAGNE. EN DOUBLE PAGE, ASPECT GÉNÉRAL DES COLLINES QUI BORDENT LA VALLÉE DE LA MARNE DANS LA RÉGION DE DORMANS. — A DROITE, NOTRE-DAME-DE-LÉPINE.

avaient alors sauvé la France. Supposons que ce fut du moins le génie tutélaire de cette province. Les géographes et les géologues vous la décriraient cependant comme formée de falaises concentriques, qui toutes sont tournées pour encadrer Paris ; le glacis extérieur s'en va vers l'Ardenne ou vers la Bourgogne ; ces enceintes successives sont la défense du cœur de la France. Les vignes, heureusement, y forment des réseaux. Si la Champagne n'avait pas d'autres droits à la gratitude, ce titre-là en créerait un encore.

M. Taine, chacun le sait, a dit des bêtises énormes sur la complexion champenoise, à propos de La Fontaine ; comme si la région limitrophe de la Brie, la grasse terre qui vit naître l'enfant de « Chaury » et lui inspira les « Rieurs du Beau-Guillaume », avait quelque rapport avec les cantons crayeux de l'Arabie pétrée, je veux dire de la Champagne pouilleuse. Là des richesses surabondantes, toutes les bénédictions de Cérès, entre la montagne de Reims au nord et la colline de Montmirail au sud, vrai belvédère pour les batailles. Il en est un autre à l'est, c'est celui de Valmy qui domine les forêts d'Argonne, mais ce haut lieu est plus austère, comme s'il guettait l'éternelle invasion.

Je ne cache point toutefois une dilection pour les cantons pauvres, ces coins devenus illustres depuis que tant de sang y a coulé, et où depuis quatre-vingts ans environ on fait pousser des pinèdes monotones sur le sol plus blanc que la neige, plus meuble que l'argile.

Photos Schall



Pays étrange où la pierre se sculpte au canif, où les villages ont l'air de plâtre, où les horizons semblent peints à la gouache. L'aquarelle seule y serait impropre, et d'ailleurs il faudrait apporter son eau...

Les innombrables jeunes gens qui, depuis la création du Camp de Châlons par Napoléon III, ont tiré la langue dans ces solitudes où la boussole est indispensable au voyageur, ont gardé le souvenir d'un désert de la soif. Et il faut admirer la Providence qui, auprès de ce coin sans eau, a placé la terre promise du vin.

Chanterai-je donc les coteaux vignobles et leurs lignes élégantes, leur rougeur en automne, leur bleu de sulfate en été ? ou plutôt les obscurs villages où, si souvent, j'ai erré à bicyclette, au bord de pauvres rivières couleur de lessive, derrière des saules calamiteux ? les aimables débits de Tours et d'Aÿ, ou bien les guinguettes autour de Châlons, à Ecury ou à Sogny-aux-Moulins, où le dimanche font rage les pianos mécaniques ?

Haussant d'un ton la lyre, il faudrait plutôt rappeler que les grands spectacles sont devenus les plus tristes, les lieux historiques étant ceux où l'homme a le plus souffert. Massif de Moronvilliers, ligne de taupinières



blanches qui hantent le passant dans la plaine comme une assemblée de volcans... Hauteurs de la ferme de Navarin d'où l'on découvre en rond dix lieues dont pas une seule n'est désormais innocente... Les emplacements déjà classés, où les vivants conservent le décor des massacres, où les abris s'éboulent, où les tranchées caillouteuses se tassent sans s'effacer. Vu d'un avion, le champ de bataille n'a presque pas changé, et l'on y peut faire du Kriegspiel. Des autocars chargés à Montparnasse ou à l'Opéra s'arrêtent là-haut, devant un appentis qui est parfois le logis d'un fossoyeur, parfois l'abri d'un limonadier. Des Allemands à motocyclette, tout équipés, sauf les armes, suants et poudreux, viennent chaque jour ausculter ce sol d'où aucune voix ne s'élève plus, ni celle des vaincus, ni celle des vainqueurs. La douleur ne suffit pas à peupler de fantômes lcs taillis et les buissons. On gratte du pied le sable ; il en sort des ferrailles, des éclats, des balles, des épines de fer comme jadis l'or suintait du Klondyke. On n'épuisera pas la mine de si tôt...

Aux portes de Châlons se trouve une basilique bien connue, Notre-Dame-de-Lépine, qui joue le même rôle que Brou dans les faubourgs de Bourg-en-Bresse. Ce sanctuaire avait jadis la réputation de rompre les sortilèges, spécialement ceux de « l'aiguillette nouée ». Sur les coteaux de Marne, en face de Dormans, la statue gigantesque d'un Champenois qui fut pape, bénit la vallée que les hommes ont maudite tant de fois. Dans Epernay, la ville la mieux balayée de France, derrière une grille toujours peinte à neuf, entre des bâtiments qui sont d'usine et qui semblent de château, l'effigie de Dom Pérignon sourit à ses successeurs et paraît leur dire en langue de Rabelais : « Salut, ô buveurs très précieux ! » Enfin dans Reims la cathédrale roussie, crevée, à moitié fondue, qui brûla sans tomber, — dans Châlons l'obscure petite église de Sainte-Pudentienne qui se cache dans un faubourg noir de charbon. Tels sont les lieux saints de la Champagne, inégaux en dignité, mais où je conseille des pèlerinages successifs pour jouir mieux des contrastes de cette province sacrée.

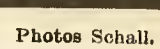
Les amoureux d'une autre tradition pousseront jusqu'au château de Hans où la dalle du seuil conserve sur le marbre noir l'empreinte gigantesque du soulier d'Henri IV. La plupart se contenteront de visiter les chais et les caves dans la capitale des sacres.

J'avoue que celle-ci est devenue une des cités les plus laides que je connaisse ; pleine de petites villas ridicules, disparates, prétentieuses, à la fois misérable et cossue : que dirait Saint-Rémi s'il revenait la voir ? Reims a plus de gloire que de chance. Il n'est plus sur l'axe des grandes communications ; il n'a qu'une royauté morale, que Paris, jadis son rival, offusque de jour en jour. Mais il fera toujours bon y aller trinquer « su c' table », comme on dit là-bas, et vérifier qu'un suc généreux de gaîté coule encore de la terre la plus sèche et la plus douloureuse de l'Europe.

André Thérive

PAGE 14, UNE RUE DE CHALONS-SUR-MARNE, L'ANCIEN « CATALAUNUM » PRÈS DUQUEL LES HORDES D'ATTILA FURENT DÉFAITES EN 451 PAR LES FRANCS, LES ROMAINS ET LES VISIGOTHS MAINTENANT VILLE QUIÈTE AGRÉMENTÉE DE PROMENADES OMBRAGÉES — ET RICHE DE SON TRÈS IMPORTANT COMMERCE DE VINS DE CHAMPAGNE. — ICI, A DROITE, TOUR DE L'ÉGLISE D'HAUTVILLERS, DU XII[e] SIÈCLE. CETTE ÉGLISE FIT PARTIE AU XVIII[e] D'UNE ABBAYE BÉNÉDICTINE.





Photos Schall.

A GAUCHE, L'ÉGLISE NEUVE DE CERNAY-EN-DORMOIS, PETIT VILLAGE DE CETTE « RÉGION DÉVASTÉE » OU TANT D'AUTRES NOMS : SOUAIN, TAHURE, LA FERME DE NAVARIN, SUIPPES, LES HURLUS, MASSIGES, VILLE-SUR-TOURBE... ÉVOQUENT D'ATROCES COMBATS POUR LA CONQUÊTE OU LA DÉFENSE D'UNE BUTTE, D'UN BOUT DE VALLÉE OU D'UN NŒUD DE ROUTES. CE SONT LA DE CES LIEUX SAINTS DE LA CHAMPAGNE, OU ANDRÉ THÉRIVE CONSEILLE DES PÈLERINAGES SUCCESSIFS.

QUELQUES SOUCHES DU VIGNOBLE D'AY, L'UN DES PLUS FAMEUX DE LA CHAMPAGNE ET QUI PAR CHACUN DE SES 865 HECTARES VAUT UNE PETITE FORTUNE. — LA STATUE, A ÉPERNAY, DE DOM PÉRIGNON, CE MOINE BÉNÉDICTIN (1638-1715) QUI LE PREMIER, PAR UN PROCÉDÉ DE SON INVENTION, FIT MOUSSER LE VIN DE CHAMPAGNE. LES VIGNERONS DE LA « RIVIÈRE DE MARNE », DE LA «COTE D'EPERNAY», DE LA «COTE D'AVIZE» ET DE LA «MONTAGNE DE REIMS» QUI SONT LES PRINCIPAUX CRUS DU DÉPARTEMENT, DEVAIENT BIEN UN MONUMENT A CE BIENFAITEUR AUTHENTIQUE.



Photos Schall.

PROPOS SUPERFLUS
SUR LE CHAMPAGNE

PAR CURNONSKY



...Le 28 juin dernier, les viticulteurs de la Champagne ont célébré avec éclat à Reims et à Epernay le 250e anniversaire de la découverte de Dom Pérignon, l'illustre moine de l'abbaye d'Hautvillers, qui inventa la *champanisation*... c'est-à-dire l'ensemble des procédés qui ont donné aux vins de la région cette légèreté, ce piquant, ce mousseux, cette grâce enfin par où ils restent inégalables.

Tout a été dit sur le champagne et l'on vient tard pour célébrer la gloire de ce vin qui a su plaire au monde entier et rallier tous les suffrages, et en particulier celui des femmes ! Et, bien que chez nous elles n'aient point encore le droit de vote — dont la plupart des Françaises paraissent se soucier tout autant qu'un poisson d'une pomme — le suffrage des femmes n'en est pas moins souverain.

CI-DESSOUS, LES VIGNES DE HAUTVILLERS, AU NORD D'ÉPERNAY. — PAGE 19, UNE ASSEMBLÉE DE CES BOUTEILLES QUI, DEPUIS LEUR REMPLISSAGE JUSQU'A LEUR EXPÉDITION, DEMANDENT UNE INFINITÉ DE PRÉCAUTIONS, D'ATTENTIONS, DE SOINS MINUTIEUX, POUR BIEN GARDER DANS LEUR VERRE LE PLUS JOLI SORTILÈGE.



Photos Schall.

Si nos autres grands vins de France, le bordeaux, le bourgogne, le jurançon, le château-châlon, pour ne citer que ceux-là, sont de hauts et puissants seigneurs, on pourrait dire que le champagne est *reine !* N'a-t-il point tous les charmes du« sexe enchanteur» ?

Comme une présence féminine, il embellit la vie. Et si parfois il verse l'ivresse, du moins cette ivresse n'est jamais honteuse ni répugnante. Elle n'engendre point ce dégoût de soi-même et des autres, ni cette tristesse qui accompagne tous les excès.

Qu'y a-t-il de plus charmant et de plus gai qu'une jolie femme un peu... partie, et qui a bu un doigt de champagne de plus qu'il n'aurait fallu ?

Dans notre doux pays de France, où le culte de la bonne chère s'allie si heureusement au goût de la conversation, où l'on cause à table et où la gastronomie reste « intellectuelle», le champagne entretient cette excitation spirituelle et cette gaîté *confite en mépris des choses fortuites*, définie par notre maître François Rabelais, et qui est l'expression même de l'humour français.

Vous rappelez-vous les couplets de la *Lettre à Métella* dans *la Vie parisienne*, ces gentils couplets qui donnent une idée si juste de ce que dut être « la noce » sous le Second Empire ?

...Ce furent trois semaines
Qui furent toutes pleines
Des passe-temps les plus extravagants :
Les verres qui se brisent
Et les lèvres qui disent
Un tas de mots cavaliers et fringants !

... Ah ! comme on sent là une griserie vive et légère ! Et comme on comprend le mot délicieux d'Adrien Hébrard qui disait, vers 1890, aux jeunes collaborateurs du *Temps :*

— Vous ne saurez jamais, mes chers enfants, combien l'existence était agréable sous le Tyran !

...Elle l'est devenue moins depuis cette époque fortunée !

Et la plus triste preuve en est qu'un grand peuple a osé proscrire le vin et se condamner au régime sec !

On sait aujourd'hui ce que lui a coûté cet ostracisme, et les résultats lamentables de la *prohibition...*

En France même, un snobisme imbécile a tenté d'importer la sombre et brutale intoxication des cocktails, c'est-à-dire de ces mixtures à base d'alcools industriels qui détraquent l'estomac et le cerveau... Une vigoureuse campagne de l'Académie des Gastronomes a eu vite fait de ridiculiser le cocktail et de remettre en honneur nos grands vins et en particulier le champagne.

De ce nectar, on pourrait dire, au risque de passer pour paradoxal — mais les paradoxes ne sont que des vérités en marche — qu'il est, parmi tous les grands vins, le seul qui désaltère.

Entendons-nous bien... Rabelais qui s'y connaissait, mais qui ne connaissait pas encore le champagne — et pour cause ! — disait à ses lecteurs, *buveurs très illustres et dipsodes très précieux*, qu'on ne buvait point pour étancher sa soif, mais bien pour se donner soif ! Et il y a beaucoup de vrai dans cette boutade ; on ne boit guère un grand vin, un bourgogne, voire même un bordeaux pour se désaltérer : on les déguste lentement et posément au cours d'un bon repas avec les mets qui en dégagent le mieux l'arome et en font valoir la saveur.

Mais le champagne a ce double avantage qu'il étanche la soif — et qu'on peut le boire tout le temps et avec tous les plats.

Et il peut être bu partout : il brave les intempéries et les variations de climat : les voyages les plus lointains ne prévalent point contre sa robustesse : il peut habiter toute la planète ! Dans le plus extrême Orient, il m'est arrivé maintes fois de déguster tels champagnes qui avaient bourlingué à travers le Pacifique ou l'océan Indien sans avoir rien perdu de leurs qualités.

Toutefois, on ne saurait trop conseiller aux gastronomes de visiter la Champagne, ne serait-ce que pour voir de quels soins les viticulteurs entourent leurs vignes et pour admirer le décor unique, et d'un pittoresque si original, des fameuses caves où les propriétaires de grandes marques abritent leurs tonnes, leurs foudres et leurs bouteilles.

Ces caves sont comme d'immenses cathédrales naturelles. Elles s'enfoncent sous les coteaux de Reims et d'Epernay à plusieurs kilomètres de profondeur, et l'on sait que pendant cette guerre... dont on voudrait dire qu'elle fut la dernière... les malheureux habitants des régions bombardées y trouvèrent un refuge contre les criminelles fantaisies de ces Messieurs de la Kultur.

Une température égale règne dans ces vastes catacombes, où l'on peut se promener des heures entières sans repasser par le même chemin. Ce sont de véritables cités souterraines avec leurs rues, leurs places et leurs boulevards ; le long des parois du rocher s'alignent des millions de bouteilles qui semblent dormir d'un sommeil léger, dans l'attente du joyeux réveil.

...C'est dans l'une de ces caves que l'an dernier l'un des plus célèbres viticulteurs de la Champagne, M. le marquis de Polignac, offrit à ses collègues de l'Académie des Gastronomes un déjeuner qui restera inoubliable pour tous les convives.

Par une délicate attention de ce magnifique amphitryon, il avait été établi sous l'immense table autour de laquelle se groupaient les Académiciens une canalisation spéciale qui amenait directement le vin des tonneaux. Et chaque couvert était surmonté d'un robinet d'argent que l'heureux convive n'avait qu'à tourner pour remplir son verre jusqu'à plus soif !

La merveille fut que le repas s'acheva sans qu'on eut à déplorer aucun cas d'ébriété manifeste.

Curnonsky





Photo Zuber.

« Oui. Le rire de Martin nous rendit tous muets, excepté Martin et son amoureuse. Ils pleuraient ensemble — les larmes du cœur. Je leur dis : « Sortez, mes enfants. Aujourd'hui, pour vous, le monde entier c'est le Paradis. Entrez-y ! »

LE MIRACLE DE SAINT-JUVANS

PAR RUDYARD KIPLING

TRADUCTION DE JACQUES VALLETTE

Le voyageur s'était laissé entraîner vingt kilomètres plus loin que le bout du chemin vicinal en construction, ayant entendu parler d'une petite fenêtre à vitrail du XIIIe siècle ; on y voyait, disait-on,

un saint auréolé, casqué, — qui n'était autre, en fait, que Saint-Julien d'Auvergne; c'était dans l'église du village de Saint-Juvans, au bas de la vallée.

Mais dans l'église il y avait un mariage, suivi de la collecte habituelle pour les bonnes œuvres. Quand le cortège fut sorti. en plein soleil, deux petits enfants de chœur commencèrent à se battre autour d'un sou qui traînait. D'une enjambée, le prêtre, un grand vieillard, fut sur eux, cogna leurs têtes l'une contre l'autre, les dépouilla de leurs robes rouges à dentelles blanches ; et les deux gamins, vêtus de gros drap sombre, toujours mêlés et luttant, roulèrent par-dessus le seuil jusqu'au roide coteau.

Lui, à la porte de l'église, restait les yeux plongés dans le village situé en contre-bas, à demi enfoui parmi les chandelles des marronniers en fleurs. Maison par maison, d'une rivière affairée, il montait jusqu'à des pentes de gazon escarpées qui déferlaient contre le roc à vif ; et là, dominant la vallée rougeoyante, se dressaient les énormes ruines d'un vieux château à bastions, à parapets, à donjons, avec un pont-levis par-dessus les fossés à sec. La valériane et le lilas en fleur jaillissaient de partout où ils trouvaient prise.

« Tous les enfants de chœur sont de vrais petits démons», dit le prêtre avec bienveillance, et il descendit vers la table du déjeuner de noce qu'on voyait comme en projection, dressée auprès de la rivière dans une cour de tilleuls taillés. Il avait moins l'air d'un curé que d'un soldat, car sa soutane se balançait comme une capote, et il lui manquait cette inclinaison du col, cette attitude voûtée du prêtre dont l'Église marque ses fils quand elle les prend jeunes.

Le festin de noces était fini. La chaleur du jour s'était calmée avant qu'il remontât, sous un énorme parapluie, trouver le visiteur parmi les ruines, à côté de la petite église...

— Je me suis fait une règle de ne pas fumer, à moins qu'on ne me l'offre... Mille fois merci... Ce doit être du Smyrne... (Il souffla la fumée à travers ses narines bien modelées). Oui, parfaitement, c'est du Smyrne... A la bonne heure ! Et monsieur apprécie aussi nos Marylands ? Hum. Moi, je me souviens du temps où nos tabacs de la régie étaient une honte nationale... Depuis combien de temps je suis ici ? — Près de 30 ans. — Non, guère allé autre part. Ça me suffit...

« De braves gens... Ça se compose de quelques vieilles familles : les Meilhac, les Leclos, les Falloux, les Poivrin, les Ballart. Monsieur a peut-être remarqué leurs noms sur notre monument.» Il tendit le doigt vers le petit poilu de fonte qui semblait être le modèle courant des monuments aux morts de la guerre dans cette région. «Ni riches, ni pauvres. — Quand il y aura une route pour les cars dans la vallée, ils seront plus riches... Des vues pour les touristes, un hôtel et peut-être un magasin d'antiquités, ici, près de l'église. — Oui, un syndicat d'initiative m'a pressenti pour écrire une notice sur les beautés du pays, ainsi que sur la vie de Saint-Juvans... Mais bien sûr qu'il a existé ! C'était un Gaulois, commandant une légion gauloise, au temps où le Christianisme se répandait dans l'armée romaine. Nous faisions — il faisait la guerre aux Bo... — aux Alamans ; voilà qu'à la veille d'une attaque, certains de ses officiers s'avisent de jeter leurs épées et d'embrasser la Croix. Sachant qu'il avait été baptisé, ils escomptaient sa sympathie ; mais il leur enjoignit d'attendre la fin de la bataille. — Il leur dit, exactement :« Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.»

« Les uns obéirent, les autres, non. — Mais, malgré le défaitisme et le mauvais moral de ses troupes, il remporta la victoire. On allait lui faire un triomphe ; mais il déposa la couronne de lauriers et, du haut de son char, abjura publiquement sa profession et les anciennes divinités. — Alors... je suppose que c'était nécessaire au maintien de la discipline — il fut décapité sur le lieu même de sa victoire.

« Voilà sa légende...

« Ses miracles ? On n'en rapporte qu'un. Il a rappelé un mourant à la vie en lui chuchotant quelque chose à l'oreille. L'homme s'est assis en éclatant de rire. (Je voudrais bien connaître la plaisanterie). C'est pourquoi nous avons ce proverbe dans notre vallée :« Il faudrait Saint-Juvans pour vous faire sourire.» — Je me le figure comme un vieux soldat, sévère dans le service, mais aussi un peu farceur. Tous les ans, le jour de sa fête, je fais un sermon en son honneur. — Et Monsieur conçoit que, lorsque la guerre est arrivée, l'histoire de sa vie s'est appliquée aux circonstances avec une force singulière...

« Si l'on a appelé les prêtres ? Bien sûr ! Je suis parti... C'est drôle de reprendre sa vie d'autrefois dans un rôle double. Voyez-vous, on peut quelquefois... euh... boucher un trou, si... si... l'on est... si l'on a la pratique du métier. Dans ce cas, naturellement, on parle comme tout le monde sur tous les sujets. Un instant après on leur donne l'absolution pendant qu'ils avancent. Mais c'était de braves... de braves enfants. Et si peu ménagés... Aussi, de tous les marieurs du pays, suis-je le plus éhonté. Demandez à nos vieilles !... Oui, Monsieur... je suis revenu sans une égratignure... Le bon Dieu m'a préservé aussi de la nuit de l'âme où tant de gens étaient et sont encore plongés... Les doutes, la défiance, la damnation en pleine vie. J'avais trouvé difficile — puisse-t-il me pardonner — de toucher le cœur de mes bonnes gens d'ici. Je les ai vus, après la guerre, déchirés. Il y en a qui sont entrés dans des enfers dont ils n'avaient jamais rêvé — trop terribles pour qu'ils puissent les décrire. — Aussi ces hommes — ces pauvres affolés — ont-ils eu besoin de plus d'attention dans les années qui ont suivi la guerre, que même au Chemin des Dames... Oui, j'y étais aussi, lorsqu'il semblait que l'espoir eût abandonné la France. — Je sais maintenant comment on peut attenter à sa propre vie par pure terreur.

« Et puis il y a eu ceux que la guerre a laissés intacts, mais paralysés jusqu'au fond de l'âme. — En particulier, il y avait Martin Ballart, le seul de sa famille qui soit revenu — le fils d'une brave femme, morte à sa naissance. — Lui, franchement, je l'ai toujours aimé, et je crois bien qu'il m'aimait aussi. — Oui, même quand je l'ai pris comme enfant de chœur (vous avez vu, au mariage, l'espèce que c'est ?) et que j'ai eu très souvent à le corriger. Il n'était ni malin, ni beau, mais il avait des yeux de bon chien fidèle et gai, et le rire même d'un Faune. — Et il est revenu à la fin, foudroyé, flétri, muet — comme un fantôme qui se rongerait. Il y avait aussi sa promise... Quand ils se sont revus, il ne l'a pas reconnue. — Elle a dit :« Ça ne fait rien. J'attendrai». Mais il est resté comme il était. Il vécut d'abord là en bas, avec sa tante. — Oh, il travaillait — ce n'était pas le moment de se croiser les bras, mais le travail ne le remettait pas d'aplomb. Il allait quelquefois se cacher pendant une heure ou deux et revenait, visiblement replongé dans ses tourments. — Naturellement je le surveillais. C'était une petite photographie — une de ces maudites vues, prises par je ne sais qui, d'un jeune homme, dans une tranchée, qui danse langoureusement avec un squelette. — C'est à ça que tenait son obsession... Je la lui laissai. Si je l'avais prise, il aurait pu avoir un accès. A part ça, j'essayai de tous les expédients, exorcismes compris... Mais pourquoi pas ? Vous appelez ça des microbes, et nous des diables... Une seule chose me donnait de l'espoir. Il prenait plaisir à me tenir

compagnie. Il me regardait douloureusement comme un chien, et me suivait toujours. En fait, il finit par venir habiter ici. Il restait sans bouger, tandis que je jouais au piquet avec notre instituteur, Falloux.

« Ah, ça, c'était le genre d'homme à qui cette guerre a fait du mal ! Non, il n'avait pas servi. — Il avait quelque malaise interne, qui, je le lui disais toujours, était une simple constipation d'athéisme. — Oh oui — libre-penseur colossalement. Un homme à barbe noire, épaisse, et dont l'intelligence (il la portait devant lui comme sa bedaine) n'est jamais heureuse si elle n'est malpropremement grossière pour le bon Dieu et ses saints. De petites histoires et de petites épigrammes sales ; vous comprenez. — Il traitait Saint-Juvans de militariste et d'imposteur — ce défaitiste à la panse de zeppelin ! Mais il savait jouer au piquet, et il faisait moins de mal chez moi qu'à l'estaminet, à infecter tout le monde de ses traits d'esprit. Je lui disais toujours qu'il serait sauvé en faveur de son « invincible ignorance ». Il tonnait :

— Mais si votre Dieu a la moindre logique, je serai damné.

« Soyez tranquille, répliquais-je, le bon Dieu n'entendra jamais prononcer votre nom. Vous recevrez votre certificat avec le Cartel, des mains de quelque préposé, un démon du dernier dessous, aussi incapable que vous de recevoir l'instruction la plus rudimentaire.

« Alors il empoignait sa barbe et lançait à terre les cartes que le pauvre Martin nous ramassait. — Mais à part sa grossièreté envers Dieu et la hiérarchie des saints, sa vie était exemplaire. — Il le fallait bien, pardi ! Elle... elle se chargeait de ça !... Ne croyant pas en Dieu, il avait naturellement épousé une diablesse devant laquelle il tremblait. — C'est elle qui l'amenait à la messe. Aussi n'était-il jamais plus extravagant, chez moi, que le lundi soir. — Son athéisme, Monsieur, n'était après tout que le panache sans lequel ne peut vivre un bon petit Français. — Au fond, il y a peu d'athées en France. Mais, je l'avoue, il y a bien quelques arrivistes. Le sachant (et la connaissant), je ne me donnais guère la peine de prier pour lui.

« C'est pour le pauvre Martin que je priais toujours, avec un redoublement de passion quand sa tante me dit qu'elle voulait l'amener à Lourdes. — (Dans le cœur de tout homme, avec tous les méchants de l'Écriture, vous trouverez un Naaman. — Vous avez vu Lourdes, Monsieur ? ah... ah !)

« Alors je dévoilai au bon Dieu ce nouvel ennui et ma pauvre petite âme mesquine. — C'est lui — je me rappelle bien quelle nuit c'était — qui m'inspira de prier Saint-Juvans pour de bon. Je l'avais invoqué, oh, bien souvent auparavant ; mais à ce moment l'idée me vint que mes requêtes précédentes n'avaient pas, étant donné sa carrière séculière, été suffisamment précisées ou soulignées. Cette idée me tint éveillé. Je me levai. J'allai à l'église : il n'y a pas trois pas, comme vous voyez. Il y a... c'est... ç'a été... autrefois un de mes devoirs dans le monde — je pris ma —, je me mis à marcher de long en large dans l'obscurité. — Enfin je me trouvai en train d'exposer mon affaire, non pas sous la forme où cela se fait pour un saint mais de façon officielle, comme à mon officier commandant — je dis en substance :

« Mon général, l'heure est venue d'agir. Vous avez donné votre vie isolément pour soutenir l'honneur de vos obligations militaires. Il y a plus d'un million de Gaulois qui ont donné la leur à peu près pour la même cause, et vingt-trois de ce village même, qui est le vôtre. — Sûrement, quelques-uns de ceux-là ont déjà dû paraître devant vous. Je vous parle donc, simplement, comme un vieux grognard qui essaie de repousser une attaque menée par le Diable contre l'âme du Caporal Martin Ballart, 743e de Ligne, médaille militaire. (Il faut toujours être précis avec les supérieurs). Je suis à bout de ressources. — Dieu m'a commandé de vous rendre compte. Je ne demande aucun miracle apparent vu que, entre nous, je ne tiens pas le moins du monde à voir cet aimable petit coin devenir un autre Lourdes. Je vous demande seulement, en qualité d'officier, votre aide en faveur d'un brave garçon qui, par suite des hasards de la guerre, descend en Enfer tout vivant. »

« Je conclus, textuellement : « Mon général, beaucoup de réputations reposent sur un seul geste. Ça aussi c'est le hasard de la guerre. Mais, je vous le fais observer respectueusement, après vos 1.600 ans de retraite, il n'est pas excessif qu'un combattant de votre race, vieux et très fatigué, envoie des signaux pour obtenir un peu de renfort de son chef... »

« Je crois — je sais, vraiment, d'après ce qui suivit — qu'il fut ému par ce dernier trait. On eût dit que toute cette belle nuit de Dieu riait doucement au-dessus de moi. Je retournai me coucher et dormis comme j'avais dormi après le Chemin des Dames... Demandai-je un signe ? Mais Gouraud en a-t-il fait quand il a pris sa revanche du Chemin des Dames et laissé tomber l'ennemi dans le piège par sa seule poussée ? — Non ! j'ai continué mon ouvrage, sans cesser de prier pour Martin. Alors descendit dans la vallée — comme tous les ans — le raccommodeur de parapluies ambulant, pour lequel ma gouvernante rassemble tout ce qu'elle a à réparer. Elle avait acheté une pièce d'étoffe pour recouvrir mon parapluie, qui, vous pouvez le voir, est de dimensions assez formidables et d'une certaine antiquité. Je ne sais même pas s'il existe un autre machin de ce genre-là qui marche, — construit, vous voyez, avec de vraies dents de baleine. Regardez-le ! Il est vaste, mais il l'était plus encore à l'arrivée de l'homme de l'art. Le bout d'étoffe de ma vieille Mathilde se trouva être trop petit. Mais l'homme dit qu'en rognant un peu le bout des baleines il pourrait en adapter le diamètre au tissu. Le résultat, vous pouvez le voir. Un peu plus petit, mais au fond toujours le même. Et aussi solide. Mon Dieu, c'était vraiment nécessaire !... Oui, quelquefois je me risque à penser que ce vagabond à figure de crapule était peut-être Saint-Juvans en personne.

« C'était dans l'intervalle, pendant que le bon Saint préparait sa deuxième ligne — tout comme Gouraud chez nous. Pendant ce temps j'écoutais la tante du pauvre Martin prendre ses dispositions pour aller à Lourdes, et j'étais forcé d'approuver officiellement. Car enfin, nous, quel miracle pouvions-nous produire ? En outre, je subissais les attaques de ce Falloux. Une allusion qu'il a pu m'arriver de faire au Tout-Puissant détourna son sale esprit de ce chapitre, et il se rabattit sur Saint-Juvans.— C'est ma vanité (le Syndicat d'Initiative, je vous l'ai dit, m'avait sollicité d'écrire sa vie pour les touristes éventuels) qui me mit cela en tête. J'ai peur, une fois ou deux, d'avoir perdu à ses yeux ma dignité de prêtre. — Il affirme que j'ai juré comme un chasseur à pied — c'était son ancienne arme (pauvres petits lapins !)

« A la fête de notre Saint, cette année-là, il plut ; aussi savais-je que tout le monde serait là. On m'avait appelé hors du village avant le sermon, à deux kilomètres plus loin sur la route. A mon retour, comme l'eau dégoulinait en cataractes, je mis sécher mon parapluie réparé... Mais allons jusqu'à l'église. C'est à moins de trois pas d'ici, et je veux vous montrer l'endroit. Et puis il y fera plus frais... C'est vrai, nous sommes terriblement délabrés, mais, comme vous dites, ce vitrail est un bijou. Il représente Saint Juvans sans aucun doute.

« Mon parapluie ? Je le déposai derrière ce pilier, en sortant de la sacristie. — Et à côté du pilier, vous voyez, se trouve tout ce que nous avons en fait de vestiaire — ce bahut, avec ses rayons. — Remarquez que je posai mon parapluie, toujours ouvert, de ce côté-ci, à cet endroit. Comme ceci. Pour moi, quand je prêche, bien que n'étant pas orateur, je préfère la soutane sans rien. Ça gêne moins pour remuer ; mais par respect pour notre Saint — je revêtis le surplis. En même temps je dis à mes deux enfants de chœur (qui sont exactement du modèle que vous avez vu après le mariage : le Diable l'a créé une fois pour toutes) de me préparer les ornements pour la Bénédiction qui suivait mon sermon. C'était à eux de les retirer avec quelque décence de cette armoire ; ils y mirent assez longtemps. — Je revins regarder de ce côté, car (un enfant de chœur est capable de tout) il me sembla qu'ils avaient choisi ce moment pour s'amuser avec mon parapluie. Je voulus savoir pourquoi ils ne le laissaient pas tranquille. — L'un d'eux répondit qu'il ne le pouvait pas ; l'autre fut pris de ce terrible fou rire propre aux enfants intimidés. — Le Ciel me pardonne, mais ma patience est courte ! Je fis comprendre que j'avais le moyen de me faire obéir. — Il y a, dans cet endroit, un écho qui rend très bien la voix aux moments dramatiques.

« Mais c'est mon parapluie qui, en cet instant, entra en scène. Il reculait devant moi, avec les deux garçons attachés à deux points différents de sa circonférence. En même temps, il tournoyait péniblement, là, dans l'ombre. — Je suivais, stupéfait, et exigeant une explication de cette incartade. Il répondit à deux voix exprimant un égal regret, qu'il était pris et ne pouvait se dégager. — Je volai à l'aide. Ils me dirent par la suite qu'ils avaient mal interprété mes intentions. Tout ce que je sais, c'est que mon parapluie, toujours ouvert mais torturé de compressions irrégulières, fit le long de ces trois marches une descente indescriptible jusque dans l'église elle-même, où les fidèles attendaient mon sermon. D'un côté de ce large cercle que vous voyez, se trouvait un enfant de chœur, tourné vers le dedans, s'accrochant aux dentelles qui lui couvraient la poitrine et le coude. — De l'autre côté se trouvait son compagnon, inextricablement engagé haut sous l'aisselle qu'il ne pouvait atteindre de l'autre main, car il était tourné vers l'extérieur, accroché là par ses vêtements. On aurait dit, en somme, Monsieur, une espèce de pagode sacrilège conduisant un pas de trois dans cet édifice de Dieu, accompagnée de geignements de plus en plus forts. — C'était avant qu'ils aient fait la culbute, ces enfants. Etait-ce par hasard ou à dessein ? — Celui qui était tourné vers le dedans agrippa la tête de l'autre par derrière. Heureusement que, chez nous, les garçons ont la tête tondue ; mais il avait des ongles, celui-là, et l'autre protesta...

« Moi ? Je suivais, à ce qu'on m'a dit, pas à pas et bouche bée. Sans doute quelque instinct m'avertissait de ne pas approcher, de peur que je ne fusse... euh... happé par ce char triomphal. De plus, ce qui m'arrive souvent mal à propos, le comique de cet incident m'avait frappé. Je voulais voir comment la chose finirait... Mais ce n'était que le commencement. Mes fidèles haletaient. Mon parapluie poursuivait sa carrière, avec des hésitations, mais sans s'arrêter. Alors l'un de ces petits Jaggernats — est-ce le mot ? — se mit à pleurer, l'autre suivit... Et alors ? — Alors, monsieur, Falloux, l'athée positiviste et logique, qui s'imagine que la raison est la source de toute chose, sauta dans la brèche en criant : « Mais ils sont accrochés. Ne bougez pas, je vais vous dégager». Mais pas de danger ! Mon parapluie, transformé en mosquée ambulante, reprit la conduite des opérations. Le manche sautillait et glissait sur la pierre comme le pied effilé d'une danseuse. Ce qui, joint à l'élasticité naturelle des baleines, rappelait toutes les figures d'un ballet. Comme Falloux se penchait vers le bord de ce cercle (il avait à tous égards la vue basse), un côté se releva et la pointe d'une baleine l'attrapa sous le menton, par la barbe. — Il sembla alors ne pas pouvoir se détacher. Il fit plusieurs gestes. Puis il cria : « Mais, c'est que moi aussi je suis accroché. Tenez-vous tranquilles, petits malheureux, jusqu'à ce que je sois dégagé ! Et il tirait à pleines mains sur sa barbe touffue, comme un suicidé qui n'a pas de temps à perdre. Mais il demeurait... il restait là... joignant de petits glapissements de douleur aux souffrances du cirque rival dans l'orbite duquel se projetait maintenant, à leur niveau, le visage de leur maître détesté, grimaçant et menaçant... Et ensuite ?...

« En de certaines occasions, monsieur, il faut savoir prendre le taureau par les cornes ; manger pour ne pas être mangé. J'éclatai une fraction de seconde avant mes fidèles, évitant certainement ainsi à plusieurs une rupture de vaisseau. Nous ne riions pas très fort, voyez-vous. Nous avions dépassé ce point-là quand nous commençâmes. Bientôt, très vite, nous n'en fûmes même plus capables. Nous ne pouvions que souffrir tout haut, ce qui, je vous assure, est très douloureux, tandis que mon parapluie insolemment promenait ses trois adhérents d'ondulations en génuflexions païennes. C'était le plat de Salomé, voyez-vous, qui aurait dansé tout seul de l'air de s'amuser infiniment, exposant de tous côtés la tête de l'Apôtre et de deux Innocents, mais pas des saints innocents.

« Elle, alors, se leva de son banc en disant : « Imbécile ! « Mais ne bouge pas. J'apporte les ciseaux ! »

Et elle sortit. C'était cruel au Saint de nous forcer à recommencer. Nous ne pouvions rien faire d'autre que tendre le doigt et taper des pieds en suppliant Falloux de finir. Il ne voulait, il ne pouvait pas, à cause de ces petits qui, pleurant de honte, essayaient toujours de se dépêtrer chacun de son côté. Falloux suivait leurs mouvements de point en point. Il était accroché à ses acrobates, voyez-vous, par des poils qui font mal quand on tire dessus. Oh, c'est un supplice de choix ! Mais il faisait de son mieux. Je n'ai jamais imaginé pareilles gesticulations, même en rêve. Vous comprendrez, monsieur, qu'il y ait des phénomènes physiques inséparables des contorsions d'un homme corpulent qui peine à des exercices inaccoutumés. Cela aussi nous fut dispensé...

« On dit que j'étais à genoux, battant du front contre l'appui d'un prie-Dieu, quand nous entendîmes la voix même d'un faune dominer tout le reste, la chère voix de mon Martin d'autrefois, pleine d'une joie innocente, qui criait : « Ah ! recommence ! Si tu m'aimes, oncle Falloux, refais-le depuis le commencement ! ».

« Nous nous retournâmes d'un seul mouvement, et la promise de Martin, qui se met toujours à un endroit d'où elle puisse le voir, se leva et le prit dans ses bras. Le miracle s'était produit... Oui, dès ce moment, Falloux passa au second plan. Elle revint alors, pareille à Atropos. Elle coupa dedans et le libéra ; elle jeta les ciseaux à terre ; elle l'emmena dehors... Moi ? Je les ramassai et pratiquai l'autopsie sur mes enfants de chœur avec plus de circonspection. Les barbes repoussent, mais pas nos pauvres petits vêtements d'église quand ils sont lacérés...

« L'explication ? — Moderne et scientifique, monsieur. — Saint-Juvans, le raccommodeur de parapluies, avait, comme je vous l'ai dit, raccourci les baleines du mien. Regardez !... Il avait ensuite coiffé la pointe de chaque baleine d'un grand bout de fer blanc serré qui, vous le voyez, se recourbe vers le bas. Cela ressemble un peu à

l'agrafe qu'il y avait autrefois au bout du timon d'un fourgon d'artillerie, et c'est parfaitement calculé pour s'accrocher dans toute espèce de tissus, ou de poils. Mais, pour plus de sûreté, ce gredin avait eu l'idée lumineuse en posant ses capsules automatiques (elles sont marquées S.G.D.G., mais ça devrait être A.M.D.G.) de recourber les lamelles, les fibres terminales, comment dit-on ? — des baleines. Voyez-les pointer d'un air affamé du col de chaque petite enveloppe, et aussi des fentes qu'elles portent sur le côté... Avez-vous oublié ces épis de graminées dans lesquelles on entortillait et on enroulait autrefois les cheveux soyeux que les jeunes filles avaient sur la nuque ? C'était absolument ça, monsieur, mais dans une barbe assez épaisse, inextricable, et causant une douleur violente à chaque tiraillement.

« Oui. Nous fûmes tous calmés dès que Martin eut éclaté de rire, excepté Martin et sa promise. Ils pleuraient ensemble — les larmes du cœur. Je leur dis :

« Sortez, mes enfants. Aujourd'hui, pour vous, le monde entier, c'est le Paradis. Entrez-y !

« Et avec raison. Ils n'auraient jamais écouté mon beau sermon. Ah ! c'est lui qu'il devint nécessaire de modifier, tandis que nous reprenions notre sérieux, car en cet instant (c'est vrai, monsieur, que le repaire favori du Diable est à l'ombre de l'autel) en cet instant m'assaillit ma tentation ! Falloux était tombé entre mes mains, grâce à Saint-Juvans. Il avait raillé Dieu et ses saints; il avait eu pour eux des gestes méprisants du menton ; et logiquement, c'est par ce menton qu'il avait été saisi et secoué sous les yeux du souk tout entier, ainsi que moi-même, — ainsi que je l'ai vu faire à un Arabe à Sidi-bel-Abbès ! Jamais il n'y survivrait ! Par ma seule parole, je le déboulonnerais de son poste, de sa conscience de civilisé, de son respect de lui-même. Mais je me souvins que c'était un Gaulois qui, ayant été humilié en public, était pour cette raison plongé présentement dans la démence. — On ne se moque, on ne doit pas se moquer deux fois d'un homme qui a souffert de la sorte. Car j'ai vu plus d'un bon soldat perdu ainsi pour la France. Et puis, c'était une âme dont j'avais la charge...

« Cependant, vous en conviendrez, la volte-face exigeait du savoir-faire. C'est alors que Saint-Juvans me vint en aide. On eût cru que lui-même me disait par signaux : « Sur l'objectif suivant, chargez ! Martin est sauvé. Sauve instantanément, à tout prix, l'homme dont j'ai fait son sauveur. Si c'est nécessaire, mens, mon vieux ! Mens pour l'honneur de la Légion! » (Pristi ! Quel chef il avait dû être dans sa jeunesse !) Aussitôt je pris comme texte notre dicton : « Il faudrait Saint-Juvans lui-même pour vous faire rire. »

« Je commençai naturellement par leur expliquer que ses mérites étaient assez grands pour faire passer le péché de rire à l'église. Je représentai ce que ce rire avait fait pour notre pauvre Martin, dont ils connaissaient tous les terribles souffrances. Je leur dis que le bon Dieu n'exige rien de plus des honnêtes gens qu'un rire honnête, et que celui qui le suscite est un bienfaiteur. Puis j'exaltai l'instrument grâce auquel s'était produit le miracle. C'est-à-dire, j'exaltai Falloux, qui s'était prêté de si bonne grâce et avec tant d'abnégation à cet heureux accident. (Après tout, il avait juré de façon assez honorable, pour un chasseur à pied). Je dis que lui et moi nous avions souvent parlé de Martin ensemble... (Ma consigne était de mentir, et je l'interprétai de la façon la plus large). Je montrai comment un homme aux sentiments moins grands se serait dégagé (ce qu'il n'aurait jamais pu faire sans ses ciseaux à elle) avant la fin de l'expérience ; mais que lui, Falloux, était d'une hauteur morale suffisante pour avancer sous une mitraille de quolibets jusqu'à l'éveil complet de l'âme de Martin. Je dis que, libre-penseur sans doute, Falloux — ce même Falloux — comprenait néanmoins la valeur de la cure morale. (Ceci leur causa une joie immense. Ils croyaient que c'était un nouveau vice importé de Paris). A l'usage spécial de Falloux, qui — elle me le dit plus tard — convulsé de honte, se rongeait les poings dans le poulailler, j'inventai une citation. Non ! Nos villageois ne lisent pas Rabelais, mais il le lisait, lui. Aussi comparai-je — le Ciel me pardonne ! — à Gargantua, cette malheureuse âme constipée, prisonnière de sa panse. — Oh, seulement par allusion, monsieur ! J'affirmai que la grandeur de son geste d'abnégation spirituelle était digne de Gargantua dans sa générosité. Cette expression les frappa aussi. Ils se rendirent compte maintenant qu'ils avaient assisté non pas à une comédie, mais à un miracle...

« Ainsi, je peinai sur mes fidèles. Mon Dieu, c'est que je suais comme un bœuf! Enfin ils s'ébranlèrent dans mon sillon, et je réclamai pour lui leur hommage. Oui, j'y réussis ! Je descendis la colline à leur tête, pour le lui offrir en masse. Il sortit, prêt à nous charger comme une bête sauvage. Mais quand j'eus expliqué ce que nous lui voulions, il fut convaincu, cet énorme Falloux, qu'étant un maître de la cure morale, il s'était scientifiquement prêté à une comédie gargantuesque de gracieuse abnégation ! Voilà — mon sermon mis à part, qui était évidemment inspiré — le second miracle, monsieur, l'abaissement de Falloux en son point, ma foi ! le plus tendre, et sa rédemption. Car c'est elle, aujourd'hui, la plus incroyante des deux. Elle est femme. Elle sait que je puis être à l'occasion un menteur presque aussi formidable qu'elle...

« Mais vous m'avez fait faire une orgie de cigarettes vraiment excellentes, et une débauche de conversation. Voilà qui exige au moins que j'offre à monsieur une tasse de café qu'il ne trouvera peut-être pas trop détestable. Allons... Mais si ! ma maisonnette est ici, à portée de la main, vous voyez, à moins de trois pas... Mais pensez donc au plaisir que vous me procurerez, monsieur. — Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce que tu me chantes-là ? Oh, mille pardons ! Mais Saint-Julien d'Auvergne n'a aucune parenté avec Saint-Juvans. Ils sont aussi différents qu'il est possible. Je vous supplie d'abandonner cette hérésie. L'Auvergne ! L'Auvergne ! « Réputée pour ses collèges et ses chaudrons », comme je l'ai lu en quelque endroit. Impossible, un million de fois impossible ! Saint-Julien était un officier romain, de sainteté irréprochable, certes, mais un Latin ; tandis que notre général était Gaulois — aussi Gaulois que... »

Il fit signe à un jeune homme du type d'après-guerre, bien en chair et bien charpenté, qui, venu des champs, gravissait contre la colline derrière une paire de bœufs, l'un d'or, l'autre d'argent, joints par un joug, et coiffés de peaux de mouton. Il approcha lentement avec un sourire.

« Aussi Gaulois que celui-là ! continua le prêtre. Regardez-le ! C'est lui qui était accroché à mon parapluie par derrière, ce fameux jour. Eh ! dis à monsieur comment on te nomme au village à présent. »

Le sourire du jeune homme s'élargit en une céleste grimace : « Parapluie, monsieur », dit-il en passant son chemin.

Le prêtre s'arrêta devant sa porte. « Mathilde, cria-t-il, la plus grande bouteille... euh... de la Martinique : ton pain d'épice, et de mon café d'Afrique pour deux. Pardi, monsieur, il y a quarante ans, vous auriez trouvé aussi deux pistolets si, dans ce temps-là, j'avais rien connu aux saints ou m'étais soucié d'eux !... Ah ! vraiment, Saint-Julien d'Auvergne ! Mais je vais vous expliquer !...

Rudyard Kipling



PLAIDOYER EN FAVEUR DE L'ANTHROPOPHAGIE

PAR TITAŸNA

C'est une bien belle chose que l'anthropophagie. Nous autres civilisés qui avons inventé à la place le sadisme, quelle vive erreur avons-nous faite.

La chair (que ce mur est doux) comme nous voudrions aller au delà. L'étrange possession que nous donne le sommeil est-elle le maximum ? Si je regarde dormir celui que j'aime, c'est une bête abandonnée dans un grand bois. Inaccessible, l'âme est dans les ramures. Alors, je sais le corps ne point suffire.

Pourquoi cette peau si mince, en la touchant quand je la désire, m'apparaît-elle d'intense profondeur ? Quelle loi mystérieuse brise-t-elle notre élan, décrétant But ce que notre instinct sait être un point de départ ?

Des primitifs ont abattu cette barrière et l'ont mangée : ils sont restés normaux. Cette pratique leur servait d'exutoire à tout le désespérément inachevé que nous appelons l'Amour. D'appeler sentimentalité notre faim, berce un temps notre insatisfaction, mais le Désir meurt sans avoir atteint l'assouvissement.

Et pendant que j'y réfléchis, tu t'approches, plongeur Tuamotou : ta race est de l'ample et grande exécution d'un bois taillé par de grosses mains, qui tiédit et devient chair. Tu es beau sans détails.

Mon frère, que les civilisés appellent sauvage, moins sauvage pour moi que les civilisés, je te retrouve où les races du monde, un jour, t'avaient laissé, au bord de la mer Pacifique, tes larges pieds dans le sable tiède.

Quand je reviens, à cause de leurs tourments,



LES TRONCS D'ARBRES ÉVIDÉS, ORNÉS DE PORTRAITS D'ANCÊTRES, SONT DES TAM-TAMS QUI ENTOURENT, GÉNÉRALEMENT AU NOMBRE DE SEPT, LA TABLE DES SACRIFICES. CHACUN REND DEUX SONS : MALE ET FEMELLE, QUI PAR UNE DOUBLE ET SIMULTANÉE PERCUSSION, EN FORMENT UN TROISIÈME. — PAGE 27, TYPE DE CANNIBALE NÉO-HÉBRIDAIS. C'EST, CORPS QUI IGNORE SA BEAUTÉ, UN JEUNE GUERRIER, AU CHEF ORNÉ D'INSIGNES RELIGIEUX.

rechercher cette douceur que tu connais, de tes paumes d'écorce un soir, arrête-moi.

Tu ignores le souci ou l'inquiétude. La nature, ici, ne permet de connaître ni le froid, ni la faim, ni la soif. Tu vas nu et tu ignores ta nudité comme ta beauté. Tu ne sais même pas le désir, car les belles filles couchées dans leurs cheveux se trouvent, la nuit, aussi facilement que les noix de coco ou le poisson cru aux heures des repas, et il n'est pas d'heure pour les repas. Ni heure, ni saison, ni année. Le soleil se cache pour te permettre de harponner le poisson attiré par ton flambeau de niau (1). Il revient pour que tu puisses sécher tes filets et voir au fond des eaux.

Tu ris comme tu respires, tu chantes comme tu ris. Tu n'a pas de mémoire et d'ailleurs pas de passé. Des hommes songent à l'avenir, mais toi, tu vis comme une plante mouvante dans l'enchevêtrement des lianes et des fleurs.

Toi seul, Sauvage, a de façon très simple réglé définitivement les autres ennuis inférieurs de la vie créée par la civilisation. Tu ignores la Propriété, donc le Vol, et cette absence du sens de la Possession, tu l'étends à ta femme, à tes enfants, à ton propre corps. Tu as des enfants, peut-être, tu n'en sais rien et n'y songes jamais. Lorsque tu désireras en avoir un. tu adopteras ce garçonnet qui t'a paru habile à conduire ta pirogue et dont la voix t'a charmé. Tu possèdes des parents sans doute, mais ne sais point si ce sont cet homme et cette femme dans la hutte desquels tu vivais autrefois. *Tu es libre.*

Un jour, un requin dévorera ton bras. Pour vivre, tu feras mourir des plantes sur ta plaie et tu boiras le sang de ton frère égorgé sans souffrance sous un manguier.

(1) Niau. Feuilles de cocotier séchées.

Marx, cet enfant, ignorait le fond des mers d'où montent, points d'interrogation, les poissons croissants de lune.

Dans le Pacifique, exquis et empoisonné, les êtres, Vie unique, se dévorent les uns les autres. Ton grand Tout, Nature, fut rapetissé par les hommes à la création de l'Individu. Mais, déjà, tandis que végètent des communismes médiocres à portée de la conception humaine, croulent des remparts, et naît le Communisme intégral : Opothérapie.

Nous revenons vers toi, Sauvage, pour apprendre. Toi, Cannibale, tu étais végétarien. Seulement, aux époques rituelles décrétées par les astres, tu communiais du cerveau d'un homme intelligent, tu faisais tienne la chair des mains d'un homme adroit, tu avalais l'œil d'un fin tireur. Empoisonné par le baiser du corail, tu portais au sorcier le foie d'un ennemi vigoureux, il purifiait ton sang, et te répétait la formule plus ancienne que le plus vieux des banians : *tout homme vivant porte en lui la vie nécessaire à cent hommes qui meurent.*

■

Les Polynésiens ont supprimé, en ne la créant pas, l'idée de faute que nous appelons Religion ou Gendarme, ayant naturellement abouti à la seule philosophie : l'absence de Philosophie.

Cela leur a poussé comme une fleur naturelle. Ils ont absorbé l'Amour par l'Anthropophagie, et tout souci de perfectionnement par la satisfaction de leurs besoins vitaux.

N'ayant pas à faire de discrimination, ils n'ont pas songé que le Bien ou le Mal puissent être quelque chose. Ils ont vécu, ils vivent.

Et c'est le plus grand mot possible que l'on puisse dire, c'est celui que je respectc entre tous au sortir de ces cages où, l'une après l'autre, j'ai tourné, celui-ci : *Je vis.*

TiTayna



LES VILLAGES LACUSTRES A PARIS

PAR JEANNE RAMEL-CALS

PARIS est un port, il y a





Photos Kertesz.

CE N'EST PAS UNE PÉNICHE. C'EST UN « HOUSE-BOAT », UNE MAISON-BATEAU, SANS COQUE. A L'ARRIÈRE, UN GRAND STUDIO, BIEN ÉCLAIRÉ — ET SI CALME ! — INCITE AU TRAVAIL, MÊME EN VACANCES. SOUS LA PLANCHE OU S'ACCOUDE UNE AGRÉABLE SILHOUETTE EST CACHÉE LA MACHINERIE : CETTE MAISON EST A HÉLICE.

même des gens qui ont entendu dire que c'est le premier port de France ! Plus fort que Marseille ! Chantons le triomphe des marins d'eau douce ! — Mais je ne veux pas, aujourd'hui, parler des bateaux qui font un trafic quelconque, seulement des villages, des vrais villages lacustres que constituent les maisons flottantes : immeubles et meubles à la fois, qui ont des salles à manger, des corridors, des radiateurs, des cheminées, tout ce qu'il faut et qui sont bourgeoisement habités.

■

Ces maisons, ayant des instincts de vagabondage, de gros anneaux d'amarrage, des troncs d'arbres les tiennent en laisse solidement au moyen de chaînes de fer, de filins d'acier, cependant que des perches de toute leur rigidité rigoureuse et professionnelle, de tout leur caractère inflexible, entre les bords et elles, maintiennent les distances, évitant les heurts, frictions et combats qui pourraient résulter d'une fréquentation assiduc.

Les habitants des villages lacustres, contrairement à l'idée que l'on se fait des amphibies, n'ont aucun rapport avec la tortue, le crocodile, le rat d'eau ou le loup de mer. Non, de mœurs généralement douces et paisibles, ils forment une catégorie de citoyens omnivores et régulièrement conditionnés.

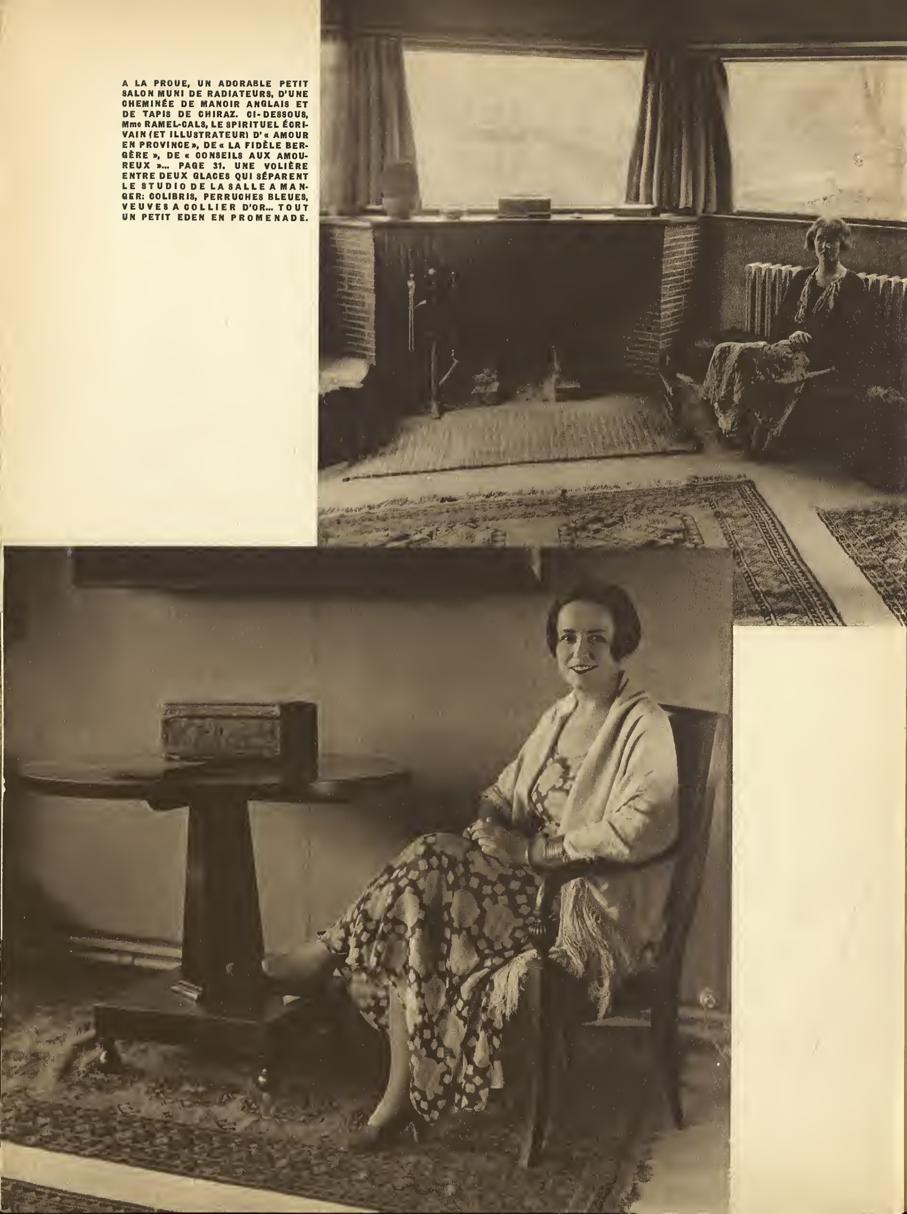
■

« Bâtir sur de l'eau », cela peut paraître fantaisiste et peu sérieux, cela peut sembler une entreprise hasardeuse vouée à des résultats éphémères, il n'en est rien ; l'eau offre, en effet, une surface portante à la fois résistante et facile à creuser, on y établit aisément et économiquement des fondations généralement en bois, or elle ne mange pas le bois, loin de là ! elle le conserve au contraire pieusement dans son sein, c'est ainsi que l'on peut voir, du côté de Saint-Michel, un ponton qui y vit heureux depuis cent soixante-quinze ans ! Il a besoin de réparations, il est déjeté et vilain, ainsi qu'il convient à un vénérable ancêtre, mais il gagne toujours sa vie de bateau-lavoir, et comme c'est beau à son âge !

■

Il y a plusieurs villages lacustres à Paris, ou tout auprès : l'un d'eux vit en plein centre au bas des Tuileries, au pied d'un rempart qui le préserve de la civilisation roulante, klaxonnante, fulgurante et fatigante. il est vraiment champêtre, on y baguenaude et les horloges de la gare d'Orsay lui servent de lunes. Un autre au Vert-Galant mène une existence modeste et sans histoires, il en est deux encore que la Seine porte dans ses bras : à Bagatelle et à Neuilly.

Sur les berges quelques vagabonds dorment d'un sommeil innocent, en ronflant à pleine trompette ; les pêcheurs pêchent — respectons-les ! Ils sont, en leur immobilité frissonnante, les poursuivants d'un idéal qui brille et frétille et ne mord pas souvent ; les grands arbres riverains couvrent le ciel du grouillis de leurs feuilles ou du noir griffonnage de leurs branches, selon les saisons qui tournent sous l'impulsion du vent, et les hydroglisseurs passent qui déchirent le fil de l'eau, en font de la charpie ; les Berrichons, les Margottins, les Cargos, les remorqueurs poussent leurs cris plus hauts que le sommet de la gamme ou de la Tour Eiffel, lesquels ne sont pas



A LA PROUE, UN ADORABLE PETIT SALON MUNI DE RADIATEURS, D'UNE CHEMINÉE DE MANOIR ANGLAIS ET DE TAPIS DE CHIRAZ. CI-DESSOUS, Mme RAMEL-CALS, LE SPIRITUEL ÉCRIVAIN (ET ILLUSTRATEUR) D'« AMOUR EN PROVINCE », DE « LA FIDÈLE BERGÈRE », DE « CONSEILS AUX AMOUREUX »... PAGE 31, UNE VOLIÈRE ENTRE DEUX GLACES QUI SÉPARENT LE STUDIO DE LA SALLE A MANGER: COLIBRIS, PERRUCHES BLEUES, VEUVES A COLLIER D'OR... TOUT UN PETIT EDEN EN PROMENADE.

des cris inconsidérés, des paroles oiseuses pour embêter les gens, mais ont au contraire une signification précise, sont d'une urgente utilité : « Homme de l'écluse ! attention ! me voici, traînant nos péniches : deux ! quatre !... six !... huit !... et passent aussi les reniflantes otaries des coupes nautiques, les canots des régates d'avirons où chaque équipe avance à grands coups d'épée dans l'eau, lesquels se montrent, contrairement à l'usage, efficaces et propulseurs ; et des bouteilles qui se sont vidées pour remplir leur mission (quel grand exemple !) et des pivots de choux, et des bidons orphelins et des casseroles abandonnées et des lessiveuses qui ont cessé de plaire, etc.

■

Les maisons lacustres sont reliées au continent par des passerelles qui s'adjoignent des rallonges ou les ravalent selon la hauteur de l'eau, c'est que tantôt les bateaux s'assoient presque à... pied sec dans le lit de la rivière et tantôt, croissant avec la crue, ils montent, montent jusqu'à flotter, semble-t-il, au-dessus du niveau de la terre et quand les voyageurs attardés : chauffeurs d'auto-camion ou nymphes bocagères avec, sur l'œil, leur petit chapeau à prendre les fols, les voient jaillir, semble-t-il, du sein des eaux, ils se signent dans les nuits sans lune...

■

Parfois la Seine, prise d'une crise soudaine d'expansion, gonfle, fait le gros dos, alors elle vole ce qu'elle peut sur les rives, généralement des troncs d'arbres qui, désormais, prennent le nom d'épaves ; les pêcher est un droit, un devoir, un honneur, un plaisir ; les poursuivre en barque, les atteindre, les mener à coups de trique, les enchaîner après leur capture, cela comporte un parfum d'aventure, c'est plus intéressant et plus avantageux que la chasse à l'iceberg, un si gros gibier ! si sournois ! si malfaisant ! si contondant et si dépourvu d'utilité pratique puisqu'il ne s'acclimate pas dans les régions tempérées.

L'habitant du village lacustre est souvent une dame. Parfois, Madame sortant de chez elle, l'après-midi pour aller prendre le thé avec ses amies en robe à volants, s'aperçoit que la Seine recouvre le quai... que la passerelle flotte sur deux mètres de hauteur ; elle doit alors s'élancer à la nage, à moins qu'avec sa gondole et son gondolier elle préfère gagner le plus proche escalier ; ou encore (si les abords immédiats sont du terrain plat) elle voit sous ses yeux s'étendre trois cents mètres d'eau sur quinze centimètres d'épaisseur ; dans ce cas, je ne sais pas comment elle fait... D'ailleurs, on peut très bien avoir devant soi une haute berge, une berge insubmersible.

■

Et les lacustres mènent à leur bord, à l'abri des bêtes féroces, une existence paisible et balancée, mais c'est en été qu'ils sont le plus malins quand, avec leur moteur ronronnant, ils passent sous les ponts comme sous des chatières et s'en vont à la campagne.

Jeanne Ramel-Cals



Photos Kertesz.

Georges Pomiès

DANSEUR FRANÇAIS

PAR FERNAND DIVOIRE

Il n'y a guère de danseurs français, car je n'appelle pas danseur français un Français qui a appris la danse italienne.

L'un des grands mérites de Pomiès, c'est d'avoir aspiré en lui toute la vie contemporaine française et particulièrement la vie du Paris d'aujourd'hui et d'avoir traduit cela, âme et gestes, en danse.

Mais voyons comment la danse peut entrer dans un homme. Pomiès, corps sain et cœur sain, « faisait du sport ». Instinctivement, il a fait du sport en musique. Instinctivement puis volontairement il a transposé sa santé physique et morale en danse.

Ces jours derniers, nous parlions danse ; il me disait :

« La danse apporte tout le plaisir de l'exercice physique transposé en art par la coordination des gestes, par la musique du mouvement.

« Il y a un état d'esprit qui s'appelle besoin de mouvement, *sans outil*, sans intermédiaire presque ; la danse traduit cet état.

« Toutes les qualités physiques et mentales sont appelées par la danse. Ainsi elle est la plus complète expression de l'individu.

« Elle est unique, car on ne répète jamais deux fois la même danse.

« Elle exige une santé totale ; que le petit doigt de pied fasse mal, la danse est impossible.

« Née d'un besoin de santé, expression de la santé, elle est école de santé.

« L'exercice de la danse crée une âme saine, non point vaguement à longue échéance mais par une action instantanée et puissante.

« On ne danse pas si l'on ne garde pas une tenue générale de vie ; on garde une tenue générale de vie quand on danse. »

Pomiès me dit encore, car il sait que je ne danse pas :

« Voir danser, c'est bien ; pratiquer la danse, c'est mieux. Tout le monde peut danser. L'homme s'est laissé machiniser ; on ne remue plus que le bout des doigts.

« Déjà notre « animal » a commencé à protester. Il a voulu chercher un dérivatif dans l'exercice sexuel, puis il a découvert le sport, puis le camping et le nudisme. Signe que les hommes voudraient échapper au machinisme, qu'ils ont besoin de faire place nette, de vivre plus harmonieusement, tout de suite. »

Pomiès ajoute : « Les hommes vont découvrir la danse ».

Par cette voie, c'est la danse de Pomiès qu'ils découvriront sans doute car elle est la plus saine, la plus gaie, la plus libre expression du corps— qui entend de la musique, qui veut donner des leçons à son âme et qui finit ainsi par rejoindre son âme en croyant que c'est lui qui a mené le jeu.

Je revois les danses de Pomiès et ce que j'ai noté en le regardant danser :

Raideur souple, maîtrise nonchalante, feutrée, caoutchoutée, bonds de laine à ressort, épaules désarticulées de Petrouchka de Pantruche, invention douloureuse et diverse, géniale fantaisie, délicatesse populaire, style de la vie moderne, âme de passereau tragique et enjoué, révolté et gaîment libre, moderne Ingénu de Watteau et qui habite rue de la Gaîté, gosse espiègle et ravi, gars déchaîné et tendre, pris par la danse comme par un rythme de boxe.

Toutes ces notes, je n'en retranche rien, j'y ajouterai beaucoup, je l'espère.



L'admirable Georges Pomiès, depuis quelque temps, danse avec l'adorable Lisa Duncan, la plus grande danseuse quand elle est elle-même.
Rencontre de la stalactite et de la stalagmite. Et ainsi unité de la plus belle colonne du Temple de la Danse. Fernand DIVOIRE.

Dessins de La Rocha.

Paul Verlaine

et F.-A. Cazals

par le docteur Fernand Vallon



Photos Vizzavona.

QUEL ÉTRANGE REGARD IL A SOUS LA LIVRÉE DE L'A.P.! UN REGARD D'ENFANT PUNI : IL SONGE A SES HOPITAUX, A SES PRISONS, A SA MISÈRE. IL INTERROGE SON SIÈCLE : « QU'AS-TU FAIT DE MOI ? » PUIS, C'EST UN VIF DESSIN A L'ENVERS D'UNE LETTRE. « BONHOMME PAS DE CHANCE » EST MALADE, POUR DE BON. MASSARY JOUE DU BISTOURI. VOUS IGNOREREZ TOUJOURS CE QUE DIT VERLAINE, CAR ON L'A — HÉLAS ! — ÉLUDÉ. LE PRONOSTIC DE CHAUFFARD EST SOMBRE. ENFIN VOICI « VERLAINE AU VOLTAIRE ».

Un jour, vous vous êtes aperçus que les moments que vous aviez passés auprès de cet homme exceptionnel étaient, au résumé, les plus intéressants de votre existence, ceux sur lesquels vous êtes appelés à revenir le plus souvent pour contenter la curiosité de vos camarades. Vous avez décidé de fixer une bonne fois vos souvenirs... Vous avez tenu essentiellement à laisser la parole aux faits. C'eût été d'un art mesquin, à votre avis, de rien interposer entre ces nudités et le public... De quelque part qu'on le regarde, un accident tel que la vie de Verlaine est fait pour terrifier. Il nous vaut tous les jours les plus creuses déclamations. Les uns accusent la mauvaise conduite du poète,





les autres font le procès de la société. La vérité est que Verlaine fut la victime de son génie lui-même. Il avait de naissance une sorte de sensibilité qui nous a enchantés mais qui sécrétait de la mort. La pomme d'or que la fée avait mise dans le berceau de ce petit garçon était empoisonnée ».

Ces phrases pures et, pour ainsi dire, blanches, l'auteur du *Jardin de Bérénice* les écrivait, en 1911, à F. A. Cazals et à G. Le Rouge, quinze ans après la mort du poète maudit. Les vieux amis de celui-ci les mirent pieusement au seuil des *Derniers Jours de Verlaine* (édit. *Mercure de France*), comme un beau vase funéraire. Aussi symbolique que la pomme de la fée, il n'est pas du même métal. Car c'est l'argent que tournait et ciselait Barrès, l'argent au timbre clair, au pâle éclat.

Or, à peine a-t-on achevé le livre qu'on le rouvre aux premières pages. La coupe précieuse brille de nouveau et, en attendant de relire le reste, on recommence la préface. On la comprend mieux à la lumière parfois crue, jamais cruelle dont les auteurs inondent leur héros. Avec Barrès on les approuve, ces « disciples impavides, d'avoir jeté par la fenêtre le manteau de Noë ». Car si on nous dérobe ses misères le génie cesse d'être humain et, moins totale, la révélation de « l'archange foudroyé » nous le rendrait moins fraternel.

D'une oreille attentive et tout émue, on l'entend boîter, tirant sa « jambe de laine ». Faune amer — car il est affamé d'amour, de tous les amours, hélas ! — il lutine quelque fille. Il rit, il rêve, sa plume gratte dans le silence de la petite salle Lasègue, à Broussais. Qu'écrit-il ? *Sagesse* ou — hélas ! — *Humbres* ? Au matin, des ruses plein son regard bridé, il demandera au Dr Chauffard l'autorisation de sortir deux heures, « deux petites heures pour aller arracher quelques *ors* à Vanier, l'éditeur ». Et le voilà qui défile devant le concierge, la canne et le feutre en bataille, plus gueux mais aussi fier que Don César de Bazan. Au Procope, maintenant, où nous le suivons, il est seul. S'il ferme les yeux, la tête contre le mur, c'est qu'il est ivre, un



Photo Vizzavona.

peu, déjà. De temps en temps on entend sur le marbre le choc de son verre, si vert...

Ah ! si je bois, c'est pour me saoûler, non pour boire.
Etre saoûl vous ne savez pas quelle victoire
C'est qu'on remporte sur la vie et quel don c'est !
On oublie, on revoit, on ignore et l'on sait.
C'est des mystères pleins d'aperçus, c'est du rêve
Qui n'a jamais eu de naissance et ne s'achève
Pas et ne se meut pas dans l'essence d'ici :
C'est une espèce d'autre vie en raccourci...

Et puis les glaces du Voltaire et celles du François Ier vont répéter la coupole tourmentée du crâne « mongoloïde » et de le voir briller parmi la trogne barbue de Vicaire et les moustaches de palikare de Moréas, Verlaine est tout réconforté.

C'est maintenant le retour indigent et nocturne. La rue Didot est loin, le pavé inégal, la jambe et le cœur sont lourds, mais l'une et l'autre se casent si mal dans les tramways ! Lui reste-t-il, d'ailleurs, assez d'argent pour payer sa place ? Le louis de Vanier est loin...

Le voici au pied de l'escalier de « l'immeuble sur pilotis » (« et allons-y pour la troisième et quatrième et quantes fois de l'immeuble sur pilotis, abattoir extérieur, intime chapelle méthodiste... ») La main à la rampe, il cloche péniblement le long des marches. Il est mauvais. Rimbaud, le Ganymède tragique de ce dieu déchu ne nous l'a-t-il pas dit ? « C'est un enfant, charmant, violent et dangereux quand il a bu ». Au seuil de la salle malodorante, toutes ses rancœurs lui reviennent. Comme « il est dur d'ainsi traîner son âge mûr, salué et j'ose dire aimé par toute la jeunesse lettrée dans la fade odeur de l'iodoforme et du phénol ; les promiscuités intellectuelles contre nature, l'indulgence un peu narquoise des docteurs et des élèves... » Il voit la visite de demain, de tous les jours : « de vrais défilés en masses profondes de docteurs et d'élèves. Tous les docteurs ont leurs nuances, gentils et doux pour la plupart. Les élèves pas tous. Pour la majorité qui est aimable, informée, suffisamment attentive, il y en a d'abominables vraiment ! poseurs et grossiers, traitant le malade en forçat du haut de leur col cassé et de leur cravate claire à bijoux faux, inhumains tout à fait et « insolents » comme dit si bien le peuple, si nerveux, de Paris. » — « Autant de Fagon, un peu plus mal habillés que l'ancêtre mais combien moins amusants » avec leurs fragiles hypothèses qui leur en imposent comme des lois et leur creuse, si creuse terminologie. Ramasseurs de mégots, de bouts de faits, grogne-t-il, qui, dans l'hiver de leur cœur, transis, battent la semelle à la porte des idées générales. Elles ne leur ouvriront pas, les belles filles : ils sont trop laids !

A tâtons, il gagne son lit. Assis sur le bord, il s'attaque à ses chaussures. Tout se ligue contre lui. Les lacets de la droite ont des nœuds gordiens. Quant à la gauche, Dieu ! qu'est gênante pour l'atteindre la vieille ankylose. « Bonhomme Misère, Bonhomme Guignon, Bonhomme Pas de Chance, Embastillé de la Mistoufle et du Bobo... » il se décline tous ses titres. La table de nuit amie ne se contente pas d'être une cave et une bibliothèque, elle recèle encore la petite lampe des insomnies. Il l'allume. Les soirs de sortie, n'est-ce pas ? elle est plus nécessaire encore que les nuits ordinaires... Enfin, le voilà couché. Que va-t-il écrire sur ce morceau de journal ? C'est à l'ancien interne du service, à Grandmaison, qu'il pense soudain. « Il fut vil et méchant ». Quatre mois se sont passés depuis qu'il a instruit son procès, différant

la sentence. « Son nom, aussi, retentira quand faudra ». Il faut. L'heure est venue du châtiment. Le lorgnon chevauche belliqueusement le nez socratique. Farouche, l'œil brille. La main ne tremble plus. La plume, déjà court...

Invective à M. Grandm... interne des hôpitaux.

Demain, sur une belle feuille d'observations il mettra la suite au net :

Tu fus inhumain
De sorte cruelle
Tu fus inhumain
De façon mortelle
Tu fus inhumain
Sans rien de romain.

Tu n'as d'un Romain
De la décadence
Tu n'as de Romain
Que ta grosse panse,
Tu n'as de Romain
Que d'être inhumain...

Il est soulagé. Le lit, qui le « pénètre » toujours, agit cette fois encore. Il pense à Chauffard. Pas plus tard que la veille il disait à son nouvel interne, Ernest de Massary : « Chauffard, c'est l'espoir réalisé de la jeune école ». Il sourit à cette formule qui condense son estime et son respect et puis ce poète l'a écrit, dans sa belle prose dont l'humour mélancolique est si délicat, sa prose où les images et les idées sautillent avec des sourires de clowns tristes : Chauffard, n'était-ce pas « les portes de l'hôpital restées toujours entrebâillées par la bienveillance du médecin en chef, à qui, merci de tout cœur, en ces lignes. » Chauffard, c'était la clef de Broussais, de *Labrousse*, comme, blagueur et tendre, son meilleur, son plus illustre client voulait appeler l'antique « hosteau ».

Évoquant les vieilles errances, les vieilles erreurs dont le temps adoucit le cuisant souvenir, Londres, Bruxelles, Rimbaud, l'Ardenne natale, les prisons, un train siffle sur la voie, toute voisine, du chemin de fer de Ceinture, et voilà que, démasquée soudain, la lune fait au poète une barbe d'or pâle et des draps d'azur. L'œil noyé dans la lumière de rêve, il écoute venir, légère et pure, la Muse. Elle est là. Il la reconnaît : c'est, ce soir, la Muse de Musset et il écrit sous sa dictée :

Le grand clair de lune
On ronfle ferme à côté
. . . .
Dame souris trotte
Rose dans les rayons bleus.

Ce Verlaine de *Mes Hôpitaux* et des dix dernières années, Cazals l'a suivi pas à pas. Lui aussi, il fut l'hôte de Chauffard. On a beau être un dandy six heures par nuit, pour dire sa chanson à la Plume ou ailleurs, on n'est pas « plus rupin que les copains » et l'on a quelquefois besoin de se reposer en marge du siècle. L'histoire ne dit pas et j'ai oublié de le demander à Cazals s'il entrait à Broussais avec son monocle et son huit-reflets, sa belle redingote, pincée à la taille, son jabot bouffant, ses manchettes de valenciennes et, plus tirebouchonnant que sa canne d'incroyable, son magnifique pantalon à souspieds, tel enfin que nous l'a conservé le dessinateur Josso. Quoi qu'il en ait été, Cazals a vu Verlaine mieux que tous et c'est sans doute parce qu'il l'aimait plus que tous. Chaque fois qu'il a évoqué l'ami, il a su le faire avec toute la tendresse de son cœur et le respect de son esprit. Si vous l'avez vue à la petite exposition familière que nous avons organisée, en décembre, chez Arnold Huggler vous n'êtes pas sans vous souvenir de certaine aquarelle. Étrange fleur blonde, un peu vénéneuse, Verlaine y est campé parmi celles du jardin hospitalier. Son peintre a pu nous dire toute l'exception du modèle, sa complexité, son ambiguïté, l'immense incertitude qui flotte sur son œuvre et sa vie. Tout cela est contenu dans les yeux bleus, asiatiques, qui nous disputent leur rêve trouble. Et c'est comme l'émouvante illustration des vers célèbres :

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
De-ci, de-là
Pareil à la
Feuille morte.

Dans un autre « document », moins documentaire, peut-être, puisque plus interprété, mais si spirituellement et dans un esprit si conforme à ce que nous savons de la réalité, il nous l'a montré une fois de plus sous le harnois hospitalier, houppelande bleue, pantoufles et bonnet de coton. Celui-ci lui chausse le crâne jusqu'aux oreilles, en nous dérobant son beau front. Ainsi privé de l'indice de son génie — tout en poils fauves, et les yeux bridés plus que de nature — le doux poète devient le plus farouche des Huns. C'est Attila, Tamerlan, Gengis-Khan. C'est surtout *Verlaine.* Rappelez-vous les descriptions des contemporains. Rappelez-vous Choulette : « Ses attitudes violentes et sa mine sauvage, dit Anatole France, étaient toujours étudiées. Sans cesse occupé d'effets puérils et bizarres, il se plaisait à paraître effrayant ».

En présence de la première aquarelle que j'avais mise sous mon bras pour la lui montrer, un homme qui porte un nom illustre dans la politique et la littérature s'est écrié : « J'ai connu Verlaine à la ville et dans ses hôpitaux. Il avait exactement l'air d'un voyou. Votre chansonnier en a fait un professeur. » C'est que Verlaine changeait avec le moment, selon ses états d'âme et sa santé. Instruit du mot brutal, Cazals ne s'est pas troublé. « En août 1889, quand j'ai fait ce portrait, Verlaine n'avait que 45 ans, il était à son second mois d'hôpital, il était reposé. » Provisoirement du moins, il n'était plus marqué au sceau de l'alcool et de la misère.

Les deux aquarelles ont été faites dans les jardins de Broussais, la seconde sous les fameux pilotis de la salle Lasègue sur une feuille d'observation, dont, en haut, à droite, on distingue, parmi les boisages de la galerie, la double ligne calligraphique. Sous cette sorte de préau, par temps d'hiver ou de pluie, Verlaine boîtillait en fumant sa pipe. L'été, il y fuyait « le soleil louche au rayon fou » (« et c'est très thessalien et très canidiaque »). Il n'aimait pas l'astre : « Il me cause des nausées, disait-il. Il m'étourdit et m'aveugle. Comme mon cher Stéphane Mallarmé, je lui préfère absolument l'hiver lucide ».

De Cazals vous connaissez encore deux dessins célèbres, le *Verlaine à l'Hôpital*, qui est au Luxembourg, et le *Verlaine à l'Hôtel de Lisbonne*, du Musée de Nancy. Dans le premier, le poète serait peut-être le vieux client des soupes populaires qu'avait entrevu notre académicien. Il n'est pas que cela, cependant. Parce qu'il s'adosse à une fenêtre, les ombres du contre-jour l'enveloppent de mystère. Il ferme ses yeux obliques, d'inquiétante façon. Il est mandarinal ou diabolique, à votre gré, et l'on s'étonne qu'autour de la pipe fumante sa main visible ne soit pas griffue, comme il est indiqué, dans les deux cas. L'autre Verlaine, celui de Nancy, est daté de 1894. Il porte, en bas, à gauche, l'indication : *Hôtel de Lisbonne*, 4, *rue de Vaugirard.* C'était le gîte que Maurice Barrès lui avait trouvé. Il est couché, la barbe rèche et les binocles sur son nez brusque, il écrit. Contre le lit, il y a une table. Sur la table une fraternité très symbolique rapproche l'en-

crier d'un verre et de deux tasses... C'était enfin presque

Le foyer, la lueur étroite de la lampe...

C'était, réalisé, un peu du rêve de la *Bonne Chanson*. Un peu seulement, car s'il y avait des femmes, il n'y avait pas *la* Femme, celle qu'il cherchait

Sans relâche, à travers toutes remises vaines,
Impatient des mois, furieux des semaines...

celle que, deux ans plus tard, il n'avait pas encore trouvée, quand, tendre camarade éplorée, Mme Cazals l'a bordé pour la dernière fois dans le lit d'Eugénie Krantz. Il avait 51 ans quand il s'y est éteint, en 1896, et il y a eu 36 ans déjà, le 8 du mois dernier, à 7 heures du soir.

Avant que le moulage n'ait défiguré le « pauvre Lélian », son ami s'est hâté de prendre un dernier croquis et ce fut l'origine des belles aquarelles que vous avez peut-être vues chez nous : *tous les Verlaine morts.*

Après tant d'autres, j'ai voulu entendre ses médecins parler de lui. Je suis allé d'abord à Broussais. J'ai vainement cherché les pilotis sous lesquels, enfin apaisée, l'ombre de Verlaine a dû revenir, fumant une ombre de pipe... Est-ce que, déjà, il y a deux ans, quand j'ai essayé de vous évoquer la clinique du Jeudi, chez le Dr Laubry, le « méchant charpentier » ne s'attaquait pas à leurs équerres brunes ? J'ai interrogé l'éminent cardiologue. « Verlaine ? m'a-t-il dit. Je l'ai si peu connu ! J'étais à Tenon un si petit externe quand il y est passé. Tout ce dont je me souviens c'est qu'il rêvait déjà de faire de Chauffard son premier médecin, l'archiâtre du Prince des Poètes. Une flamme dans son œil qu'il faisait satanique, il disait d'une voix creuse : « Chauffard me soignera et il en crèvera ! »

En me donnant rendez-vous, le professeur Chauffard m'avait écrit : « C'était un grand enfant ». Quand il me reçut, quatre jours exactement avant sa mort, il toussait, le souffle court, les pommettes bleues, mais il était *debout*, comme tant de médecins, à la veille de leur fin.

« Verlaine, m'a-t-il confié, occupait un des quatre lits de la petite salle Lasègue. Quand il n'avait plus de sous, il entrait. Il restait deux ou trois mois, le temps de faire une plaquette et de toucher de l'argent chez Vanier, son éditeur (2.000 francs, j'ai ce chiffre dans la tête). Il sortait et recommençait à boire. Il ne m'a jamais donné d'ennuis à l'hôpital. Il n'a jamais fait d'épisodes alcooliques aigus dans mon service. Il y tenait cour plénière de littérature. Il n'y avait pas de traitement pour sa vieille arthrite ankylosante du genou gauche, peut-être d'origine gonococcique. Il avait du même côté un petit ulcère variqueux, par troubles trophiques. Il était vieilli, usé avant l'âge. Je ne lui ai jamais offert à déjeuner dans « un petit restaurant qui se trouvait en face de l'hôpital ». C'est une légende. Il en a suscité bien d'autres...

« Grandmaison l'avait-il traité de haut ? Toujours est-il que Verlaine le détestait. Il était d'ailleurs vindicatif, quoique bon enfant.

« *Vieux pilier*, *vieux pilon*, Verlaine était vraiment le client de Broussais. Je l'ai bien connu, mais moins que Massary, mon interne. A la visite du matin, je ne faisais que passer, Massary demeurait, lui, et il pouvait revoir le poète à la contre-visite. Allez l'interroger, il vous en dira plus long que moi, peut-être. »

Le Dr Ernest de Massary m'a dit :

« Je fus l'externe de Chauffard en 1889 et son interne en 1893. C'est cette année-là, surtout, que j'ai approché Verlaine. A la suite d'une excoriation du pied droit, il avait fait une grosse lymphangite du membre inférieur. Il n'était de jour que je ne lui ouvrisse un abcès. Vous connaissez, sur ce thème, le dessin célèbre. Reproduit par Alph. Séché et J. Bertaut, il nous fait assister à la chose. Il a pour titre charmant et badin : « *Une petite incision*». J'incise, en effet, d'une main, j'apaise de l'autre. Verlaine me fait dire par le truchement d'une légende ailée qui s'échappe de mes lèvres : « Là ! là ! c'est fini » — « Courage ! » exhorte un externe barbu, en tablier. Quant au patient, solidement maintenu, son bonnet de coton se dresse d'horreur, pointe au plafond et je vous laisse deviner, à vous qui le connaissez, quelle peut être sa réaction verbale... Griffonné sur la même lettre, un autre graffito représente Chauffard au pied de son lit, coiffé de la traditionnelle calotte de velours. Il dit : « Je le crois foutu » —« Pour sûr» approuve la surveillante qu'on voit de dos au premier plan. Cela s'intitule : *Paul Verlaine passus est et delineabat* et c'est, comme toujours, d'une malice candide, infiniment spirituelle.

« On m'a dit, et c'est vrai, que j'avais l'air « raide », sur les dessins qu'il a faits de moi. Je me tenais à distance. Pourquoi ? A bien chercher, ce devait être ses mœurs qui m'éloignaient de lui. J'étais jeune... Sans doute, n'aurais-je pas la même rigueur, le même recul, en 1932. Nous en avons tant vu depuis la guerre !

« Pour ce qui est de Grandmaison, « le vieil ennemi », comme vous l'appelez, le pauvre garçon était la proie de la goutte. Obèse et difforme, il avait, dès son internat, les doigts *en coup de vent*. « La Vaste Turne » ou « Filiforme », comme nous l'avions surnommé sans excès d'indulgence, n'a jamais été reçu au Bureau Central ni à l'Agrégation. Ce ne fut pas faute, cependant, que Debove ne les lui eût promis. Le futur doyen rémunérait de cette monnaie platonique tous les travaux que l'autre faisait pour lui et Dieu seul sait le nombre de verres d'eau que but ce garçon confiant, en conférenciant pour le compte du patron. Sa goutte en aurait dû être amendée. Il faisait *bien*, d'ailleurs — modérément bien. Il était, comme on dit, « solide ». Il est mort, voilà dix ans.

« S'il a offensé Verlaine, Debove l'a bien vengé...

« A Broussais, la simplicité du grand poète m'a toujours paru touchante, mais dans la suite de ma carrière, je devais l'apprécier mieux encore. Avez-vous rencontré à l'hôpital des malades qui se croient au-dessus de la moyenne ? On ne s'occupe jamais assez d'eux. Depuis le Directeur jusqu'à la fille de salle, en passant par les médecins, tout le monde leur manque d'égards. Ils sont insupportables.

« Si faible, si influençable qu'il ait été, l'auteur de *Sagesse* ne se livrait pas au commun des mortels et les petits étudiants qui rôdaient autour de son lit, attirés par cette gloire, en étaient pour leurs frais. Elle ne leur répondait que vaguement... »

L'enquête est à continuer. Seulement, il faut se hâter : 1890 est loin et les médecins contemporains de cette époque prennent de l'âge. Et puis, que nous diraient-ils que nous ne sachions ? que ne nous ait conté, de sa plume, et de son crayon, digne, de Carmontelle, comme lui dessinateur et littérateur, celui que Verlaine, lui-même, appelait « le mieux amusant des camarades et le plus fidèle des copains », F.-A. Cazals.

Dr Fernand VALLON.

Légion d'Honneur. — Nos excellents collaborateurs MM. le Dr Vallon et Pierre Scize viennent d'être nommés chevaliers de la Légion d'Honneur. Nous sommes heureux de leur exprimer ici nos bien vifs et affecteux compliments. Nous avons plaisir à féliciter aussi, parmi les artistes auxquels lês chroniques d'Art et Médecine ont déjà rendu hommage, nos amis, le grand animalier Pompon, promu officier, les peintres de haut talent, Dignimont et Kisling, nommés chevaliers. (N. D. L. R.)



J. Leduc.

LECTURES

PAR P. DOMINIQUE

SUR NAPOLÉON, SUR ANDRÉ GIDE ET SUR L'HOMME...

ETRANGE titre qui me permettra de parler de M. G. Lenôtre qui, dans la collection de la « Petite Histoire », entend modestement, sous le titre *Napoléon*, faire *un croquis de l'épopée* ; de M. Léon-Pierre Quint qui nous présente un *André Gide* étudié, fouillé, disséqué jusqu'aux plus secrètes profondeurs, enfin de H. de Montherlant qui n'étudie qu'un homme, mais celui que nous avons tous vu, touché, celui que nous avons été peut-être, et que nous connaissons encore si mal.

■

On n'a pas à présenter M. Lenôtre et presque tous les lecteurs ont lu au moins un des livres de cet infatigable découvreur de vieux papiers, de vieux meubles, de vieilles histoires. Qu'on ne croie pas d'ailleurs que M. Lenôtre ne sache pas s'élever jusqu'à l'idée générale, jusqu'au travail d'ensemble. Au contraire, les grandes vues lui sont très familières, seulement il n'en fait pas l'occasion de fastidieux développements. Exemple : il étudie Napoléon à Brienne. Cela va lui permettre de vous montrer trois images, car Napoléon verra Brienne trois fois, pas davantage, mais l'ensemble formera une admirable tragédie. L'enfance d'abord, le petit écolier corse, qui écorche le français et qui va se promener le long de l'Aube, sans se douter encore qu'il y a là un de ses futurs champs de bataille. Le triomphe ensuite, en 1805 ; Napoléon vient d'être sacré empereur, s'en va à Milan recevoir la couronne d'Italie, passe deux jours à Brienne, en fêtes et en grandes courses dans la campagne, à la recherche de ses souvenirs. Les heures sombres enfin, en 1814, où le 29 janvier il bouscule et bat Blücher à Brienne, tandis que le 1er février il ne peut entamer à la Rothière, au bout de la plaine, les armées ennemies coalisées. M. Lenôtre intitule cela : trois journées de Napoléon. N'ai-je pas raison de dire qu'il sait voir ample et vaste ? On a beaucoup médit de la petite histoire. Elle est parfois — c'est le cas — l'œuvre de grands historiens.

■

La vie de Napoléon présente, on l'avouera, un intérêt dramatique de premier ordre. Au contraire, dramatiquement parlant, que peut-on attendre de la vie d'un artiste comme André Gide dont la carrière est déjà si longue et si pauvre en événements ? Eh bien, M. Léon-Pierre Quint prouve qu'il y a là non pas seulement sur le plan esthétique, mais sur le plan social et, bien entendu, sur le plan moral, une tragédie dont la profondeur ne le cède en rien à celle que peut présenter la vie d'un homme d'État.

Cet enfant, né dans une famille protestante, qui grandit silencieusement parmi des êtres sévères, rigides et sombres, se trouve, arrivé à l'âge d'homme, à la fois timide et puritain, aux prises avec une armée de scrupules d'une part, une armée de démons de l'autre. Sa vie va devenir un perpétuel examen de conscience, doublé d'un perpétuel débat sur ce thème : faut-il tout dire de ce que je sais ? Tout montrer de ce que je suis ? Et puis peu à peu il en arrivera à se constituer une morale et à poser que chacun a son propre impératif catégorique, pour employer la langue de Kant. Cela suffirait déjà à montrer l'intérêt d'une telle vie, mais il y faut joindre toute une série de démarches dans le plan social, fort clairement exposées par M. Léon-Pierre Quint et que nous ne discuterons d'ailleurs pas — nous faisons allusion aux *Souvenirs de la Cour d'Assises*, au *Voyage au Congo*, au *Retour du Tchad*, et à toute une série de récentes manifestations extrémistes, comme on dit. Pour des médecins, observateurs naturels du corps et du cœur humain, mais aussi des choses sociales, ce n'est pas la partie la moins intéressante d'un livre bourré d'idées curieuses et d'aperçus neufs.

■

Je concluerai par quelques mots sur H. de Montherlant qui est un des écrivains les plus originaux de ce temps. Sous le titre *Mors et Vita*, il nous donne toute une série de fragments sur la guerre, l'attitude de l'homme durant la guerre, le courage, la peur, la mort. Quelques-unes de ces pages ont déjà paru sous le titre : *Chant funèbre pour les morts de Verdun*, mais je signale tout particulièrement le second fragment : *Un petit Juif à la guerre.* C'est une histoire sans doute mais qui se compose de si peu de chose, et cependant le fragment en question est extraordinairement riche en idées et en observations psychologiques. Ce n'est pas tellement fréquent par le temps qui court.



Photo Martinie.

HENRI GHÉON

PAR O. BÉLIARD

A Bray-sur-Seine, quand venait le soir, la pharmacie de M. Vangeon allumait une lune rouge et une lune verte. Il plaît assez à mon imagination éprise de symboles que l'auteur futur des *Jeux de l'Enfer et du Ciel* ait reçu à sa naissance la double pluie de rayons opposés, d'ailleurs complémentaires. La mère de Henri Vangeon (Ghéon est le pseudonyme de l'écrivain) fréquentait scrupuleusement l'église et entendait bien que ses enfants grandissent dans la crainte de Dieu ; mais le pharmacien, excellent homme du reste, ne croyait qu'au Progrès. L'enfance de Henri fut soumise à l'influence maternelle ; plus tard, le jeune homme devint incrédule comme le père. Il a raconté comment, élève du lycée de Sens, il déclara un jour qu'il n'irait plus à la messe. La pauvre mère soupira et dut se dire qu'il n'est point de recours ici-bas contre les idées qui poussent aux garçons dès qu'on a allongé leurs culottes.

Mais on n'est pas toujours si incrédule qu'on le pense. « Je n'étais pas indifférent à la religion de mon enfance, me dit Henri Ghéon. Je lui étais hostile. » J'entends bien. Cette jeune personnalité en quête d'ellc-même ne secouait avec tant d'humeur les traditions imposées que parce qu'il était dans sa destinée de s'en revêtir par amour et de se définir par elles. Haïr, c'est aimer encore, ou c'est aimer déjà. Et puis une négation catégorique élude, au moins provisoirement, bien des difficultés ; et Henri Ghéon, né sous un climat tempéré, sur un sol de petit relief que la souriante Voulzie traverse pour porter à la Seine le parfum des roses de Provins, aime les paysages nets et clairs, les horizons sereins, la paix des plaines. Il craignait le doute tout autant que les passions. Plus tard cette âme finement sensible et ennemie de la dispute devait passer sans transition de l'absolue négation à la foi absolue et trouver dans un candide mysticisme sa paix définitive. Mais une conversion n'est qu'un changement de lieu et, tout de même que le zèle apostolique était jadis préparé dans l'ardeur du sectaire qui cheminait vers Damas, tout de même le doux, l'entêté négateur Henri Ghéon annonçait le

croyant obstiné et doux qu'il est devenu depuis l'Yser.

Ce qu'il fit en attendant ? Ce qu'il devait faire après, ou peu s'en manque. Des vers, de la prose, du théâtre. Une œuvre de qualité, et copieuse, pas encore orientée, mais dont rien n'est à renier. En 1893, venu à Paris pour étudier la Médecine, il débuta dans les Lettres, à *l'Ermitage*, au *Mercure de France*, à la *Revue blanche*. Francis Viellé-Griffin et André Gide furent ses intimes ; et ses premiers poèmes, *Chansons d'Aube* (1897), la *Solitude de l'Été* (1898) lui valurent une attention méritée. L'écrivain Henri Ghéon, « naturiste », bientôt champion du vers libre, se plaçait au premier rang des novateurs qui brisaient l'unité du mouvement symboliste — et cela n'empêchait point l'étudiant en médecine, l'externe des hôpitaux, de devenir tout doucettement le docteur Henri Vangeon et de s'installer en 1901 à Bray-sur-Seine, à l'ombre de l'officine natale.

Il y exerça huit ans la médecine de campagne, mais, s'il faut tout dire, ne s'adapta jamais parfaitement à une profession qui confère à des hommes un rôle démesuré, quasi-divin. Au fait, quand la vie et la mort paraissent être suspendues à nos décisions, ce qui nous donne la force d'agir et la liberté de ne pas agir, est-ce de l'héroïsme ou de la présomption, ou de l'indifférence ? Quand Vangeon avait fait tout ce qu'il pouvait, il n'était jamais assuré d'avoir fait tout ce qu'il devait ; un souci perpétuel lui ôtait le sommeil et l'appétit. Aussi, durant ce temps, l'écrivain ne travailla-t-il qu'au ralenti. Il publia une nouvelle pièce, *L'Eau-de-Vie*, un nouveau recueil de vers, *Algérie*, et exposa des peintures aux Indépendants, au Salon d'Automne. La décision qu'il prit enfin d'abandonner la Médecine l'éveilla d'un cauchemar.

C'est alors qu'il participa à la fondation de la *Nouvelle Revue Française* et y publia des essais critiques, *Nos directions*. Le Théâtre des Arts, dirigé par Rouché, joua *Le Pain*, en 1911, et le Théâtre du Vieux-Colombier, dirigé par Copeau, joua *L'Eau-de-Vie*, en 1914. Henri Ghéon voyageait, visitait les terres classiques méditerranéennes... Vint la guerre, qui refit de lui un médecin, surtout lui ouvrit une nouvelle vie, orienta son génie.

J'ai dit qu'il n'a rien à renier de son œuvre d'avant-guerre. J'y déchiffre un chrétien déjà, mais qui s'ignore, qui ne veut point l'être. On peut être athée par besoin de quiétude. Un ami intime — ami, par la loi qui pousse l'un vers l'autre les contraires — l'homme le plus torturé d'incertitude et le plus en proie aux démons, André Gide avait vainement voulu lui faire lire les Écritures et lui communiquer son tourment. C'est Gide qui provoqua pourtant la réaction explosive en ménageant à Ghéon une rencontre avec le lieutenant de vaisseau Pierre-Dominique Dupouey.

Un être rayonnant dont l'influence décisive sur Henri Ghéon serait malaisément expliquée. Ils se virent près de l'Yser, sous un ciel gris parcouru de trajectoires funestes. Ils n'eurent pas de relations suivies. Le contact eut lieu en janvier 1915 et Dupouey fut tué la veille de Pâques. Pas un ami ; un passant. En même temps qu'il apprit sa mort, Ghéon perçut soudain qu'il avait eu commerce avec un Bienheureux. Quelque chose d'oublié, de profondément enfoui — du moins le croyait-il — se remit à vivre, à naître, à foisonner en lui, tellement qu'à la Noël suivante son âme était en fleurs comme celle d'un premier communiant. L'admiration que lui avait inspirée Pierre Dupouey, il la reporta sur la veuve de cet officier qui lui survécut plusieurs années et fut ensevelie dans la robe dominicaine des Tertiaires ; et bien qu'il fût né un enfant de ce ménage chrétien, le poète put aisément le rapprocher des blanches unions de saint Alexis et d'Emilie, de sainte Cécile et de Valérien et s'en inspirer dans deux de ses plus belles œuvres : *Les Trois Miracles de sainte Cécile* (1919) et *Le Pauvre sous l'Escalier*, joué au Vieux-Colombier, en 1921.

Il avait publié durant la guerre le *Témoignage d'un Converti* et deux recueils de poèmes : *Foi en la France* et *Le Miroir de Jésus*. Dès lors, un écrivain catholique était né qui se liait avec Jacques Maritain et les néo-thomistes, et que — tout comme tant d'autres catholiques — le beau païen Charles Maurras enjôla. Auteur, en douze ans, de plus de quarante pièces, — des tragédies, des miracles, des comédies, des farces — Henri Ghéon est le rénovateur du théâtre chrétien et même, simplement, du théâtre. Il a, en effet, ressaisi la tradition d'un art populaire que les disciplines et la culture classiques avaient perdu et dont s'est encore plus écarté le faux goût qu'afficha pour le moyen-âge un romantisme grandiloque et bariolé. A la suite de Ghéon, auteur, décorateur et souvent acteur de jeux dans lesquels un public fervent est invité lui-même à figurer, on rejoint les auteurs de mystères et de soties, les tailleurs d'images de Chartres et ceux qui inséraient des pages de la Légende Dorée entre les plombs des verrières. Et surtout que l'on ne parle pas de pastiche ! Henri Ghéon ne s'embarrasse ni de la couleur locale ni de la couleur du temps ; il ne cherche aucun effet ; il n'imite pas une manière. Son sujet lui conduit la main et il écrit simplement, comme un enfant prie. Notez d'ailleurs que cette foi candide s'allie à un esprit extrêmement aiguisé, souvent à une bonhomie enjouée et malicieuse qu'on peut deviner sur le visage extrêmement mobile de Ghéon et sur le coin de sa bouche que relève le pli constant du sourire. Notez encore le clair génie de ce maître de jeux, sa langue souple sachant dire l'émotion sacrée, mais aussi tutoyer familièrement les saints ; et puis une considérable habileté d'ouvrier qu'une jolie simplicité dissimule. Faut-il que je cite encore, dans la trop longue liste de ses pièces, *La Farce du Pendu dépendu*, *Saint Maurice ou l'Obéissance*, *La Bergère au pays des Loups*, *Les Trois Sagesses du vieux Wang*, *L'Impromptu du Charcutier*, *La Vie profonde de saint François-d'Assise*, *La Merveilleuse Histoire du jeune Bernard de Menthon*, *Le Mystère de l'Invention de la Croix*, *Le Comédien et la Grâce*, *Le Petit Poucet ?...* — toutes œuvres jouées, quelques-unes au Vieux-Colombier, au Théâtre Balzac, à l'Œuvre, à la Petite Scène, au Théâtre des Champs-Élysées, ou en Belgique, ou en Angleterre ; un peu partout, par les « Compagnons de Notre-Dame », auxquels succédèrent les « Compagnons de Jeux », par des sociétés privées, des patronages, etc... En dehors du théâtre, il a écrit des hagiographies : *Le saint curé d'Ars* ; un roman en trois volumes : *Les Jeux de l'Enfer et du Ciel...*

Et, enfin, les *Promenades avec Mozart*. Rien qu'à lire cette très belle vie du grand musicien, on pourrait connaître tout Henri Ghéon, défini par son admiration. Mozart n'est-il point, des musiciens, le plus pur, le plus serein, le plus spirituel dans tous les sens que l'on peut donner à ce mot, le plus sensible et le plus habile ? Après lui, toutes les musiques sont littérature. « Ces romantiques ! » dit volontiers Ghéon, en parlant de Beethoven, de Chopin, de Wagner.

Henri Ghéon, cœur sensible et fraternel, ne fut jamais marié et sa vie sentimentale ne dut connaître que des troubles passagers. Aussi ne conçoit-il qu'une sincérité : celle qui fait chanter le poète ou le musicien, comme l'oiseau qui ne sait pas — plaisir ou peine — pourquoi il chante. Mais dans un drame passionnel, il flaire toujours un artifice d'auteur et toute expression de sentiments violents et démesurés est romantisme pour lui, c'est-à-dire mensonge et presque cynisme.



Photos Kertesz.

GRANDIR

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE

A la Croix-de-Berny, qui est en Ile-de-France, j'ai interviewé un conducteur d'auto-car, qui était d'Agen. Ce moderne aurige, d'une voix sonore, me tint des propos pleins d'éloquents témoignages. Au fait... ils me serviront de conclusion. Peut-être n'est-il pas inutile de regarder d'abord dans le passé.

Mais il n'y a pas si longtemps qu'une équipe de rugby cessa de paraître une espèce de mutualité des horions ; que l'on prit au sérieux l'art de s'élargir le souffle; que le luxe quasi aristocratique du tennis commença de s'embourgeoiser, tendant ainsi à gagner la faveur générale...

Peut-on dire, en 1933, que l'organisation du sport en France ait atteint son apogée ? Pangloss lui-même se garderait de cet excès d'optimisme. Mais il est certain que, en quelque quarante ans, de très importants résultats ont été acquis : un amusement, bien plus divers que celui que les Grecs ont connu, s'est transformé en un devoir de race ; la culture physique est devenue un chapitre indiscuté de l'hygiène ; l'aspiration à la joie de vivre a trouvé sa meilleure voie, et si belle que les médecins, les politiques et même les Églises l'ont à l'envi élargie.

Bref, en moins d'un demi-siècle s'est développé un phénomène capable d'embellir les corps, les caractères et finalement, peut-être, les rapports sociaux.

L'U. S. M.

En 1928, le personnel du Chemin de fer métropolitain comptait 128 « sportifs ». De ce petit groupe est née l'Union Sportive du Métropolitain qui compte actuellement plus de 2.000 membres actifs et 500 membres honoraires, et qui possède à la Croix-de-Berny un Parc des sports réputé comme un modèle d'organisation.

Là, les terrains de football, de rugby, de hockey, de basket-ball, de tennis, de course à pied, de croquet, un gymnase en plein air et un très grand gymnase couvert, un fronton de pelote basque, une vaste piscine, un double stand pour le tir à longue et à courte portée, et que sais-je encore... attirent en foule, les jours de congé, les sociétaires et leurs familles, et leurs invités. Pour « réaliser » le bienfait de ces réunions, il faut avoir participé au joyeux mouvement d'une fête sportive à la Croix-de-Berny et lui comparer la morne déambulation des foules dominicales dans les rues de Paris ; il faut, aussi, songer à ce labeur souterrain grâce auquel fonctionne le merveilleux mécanisme du « Métro », puis imaginer ce que peut être, pour les travailleurs du tunnel, une journée de pleine campagne.

Au Parc des sports, il y a beaucoup de « pratiquants » et d'autant plus que jeunes femmes et jeunes filles, en nombre toujours croissant, découvrent la joie de se dépenser en gestes souples et vifs, la volupté, aux jours chauds, de s'étirer de tous leurs muscles dans l'eau de la piscine, l'allégresse de se sentir, après l'effort et la douche, un sang qui bat vigoureusement dans les veines...

Mais il y a aussi beaucoup de spectateurs — et des mamans qui regardent s'ébattre leurs tout-petits dans la partie du parc réservée à leurs jeux, et qui toutes pensent secrètement : « Celui-là qui est à moi, avec ses belles couleurs, c'est le plus beau de tous ».

Le domaine de la Croix-de-Berny comprend, entre autres locaux clairs, bien aérés, commodes et ajoutons :

entièrement chauffés à l'électricité, une salle de restaurant dont l'aménagement rustique devrait être envié, pour sa coquetterie avenante et d'un goût parfait, par bien des « hostelleries » réputées. L'on y fait bonne chère pour dix francs. Il advint, un dimanche, que le traiteur dut servir trois cents repas !

Culte et Culture

Offrir à de très braves gens, qui assument un sévère service public, une saine utilisation de leurs loisirs, c'est déjà bien. Mais il y a mieux. L'on retrouve, à la Croix-de-Berny, le culte de l'Enfant, qui se traduit par la culture raisonnée, attentive, affectueuse des jeunes corps menacés par les périls de la croissance. Tous les jeudis, de confortables auto-cars recueillent en des points déterminés de Paris et conduisent à la Croix-de-Berny fillettes et garçonnets. Décrirons-nous leurs jeux, leurs exercices ? On les connaît, mais l'esprit dont ils sont empreints mérite une mention.

Au basket-ball, une gamine, ayant réussi un coup difficile, tire la langue, en louchant, à sa plus proche rivale. Celle-ci lui répond par une moue de défi qui se veut affreuse. Et il y a beaucoup d'allègre gentillesse dans les deux grimaces. « Voilà, nous dit-on, la fille d'un employé modeste et la fille d'un chef... »

A l'escrime, un garçon de dix ans commande à dix camarades le prestigieux protocole du salut. C'est un petit gars, haut comme trois pommes, mais campé, cambré, solide. Et il faut voir comme son fleuret siffle et ses appels du pied tapent ferme, comme il se fait entendre d'une voix nette. Ici, la vedette appartient au meilleur, au plus énergique, à celui qui assimila le mieux les leçons. Et l'idée me vient qu'ainsi les « Enfants du Métro » apprennent et quantités de secrets de santé, et *la vie*, où tout ce qui vaut ne s'acquiert qu'à la force du poignet, où cependant c'est un devoir élémentaire de guider et d'aider les faiblesses.

Les Enfants du Métro

Qui donc inventa ce nom simple et touchant ?... Toujours est-il qu'il existe une « Fondation des Enfants du Métro », reconnue d'utilité publique, et que c'est



DANS LE GRAND GYMNASE COUVERT DE LA CROIX-DE-BERNY, DES FILLETTES APPRENNENT CE BEAU SECRET DE SANTÉ QUE RECÈLE LA GYMNASTIQUE RYTHMIQUE, NOTAMMENT DANS SES EXERCICES RESPIRATOIRES. C'EST AINSI QUE L'ON GRANDIT, AU MOINS PHYSIQUEMENT, UNE RACE : LA PREUVE EN EST FAITE DEPUIS LONGTEMPS DANS LES PAYS SCANDINAVES. EN PLEIN AIR, UNE PHASE DÉCISIVE DE BASKETT-BALL, QUI PASSIONNE VISIBLEMENT CES ENFANTS.

une femme, Mme Yvonne Marcel-Ulrich, qui, après l'avoir créée, continue à veiller de fort près sur elle.

Or, il s'agit là d'une grande œuvre qui comprend deux colonies de vacances et une maison de repos magnifiquement installées dans des sites délicieux de la Côte-d'Or et du Jura, et une colonie annexe, dc moindre envergure, mais charmantc, cn Charente-Inférieure.

Mais si les « jeudis » de la Croix-de-Berny ne sont, cn ce lieu sportif, que le prolongement intermittent des vacances de plein été, ils n'en sont pas moins « animés » par la pensée — et d'ailleurs par la présence fréquente — de la fondatrice. Cela est rendu manifeste par lc dévouement et l'intelligente activité qu'elle suscite. A cet égard, les jeunes hôtes de la Croix-de-Berny, qui certes ne ménagent pas leur affection à leur bienfaitrice, doivent, je crois, réserver une part de leur gratitude, par exemple, à M. Vrolixs qui préside aux destinées de l'U. S. M. et du Parc des Sports, aux docteurs Kervarrec, Tronquet et Lacau-Saint-Guely, chargés du contrôle médical, et à M. Heide qui dirige un service dentaire supérieurement outillé.

Les propos du conducteur

Une dernière fois, le conducteur de l'auto-car, avant de regagner la Capitale, faisait le compte des enfants, tout en vérifiant la fermeture des lourdes portières.

— Conducteur, un instant, je vous prie...

— A votre service, monsieur.

— Contents de venir ici, ces gosses ?

— Ah! monsieur, il faut qu'ils soient malades pour manquer le rendez-vous, quand je les récolte dans Paris.

— Ils sont souvent malades ?

— Mais non ! Seulement, au départ, beaucoup sont pâlots. Voyez-vous, ce sacré Paris... Mais au retour, ah bien, regardez vous-même... Et dites, vous les avez vus goûter, avec des cubes de pain comme ça ? Maintenant, il y en a qui vont dormir dans le car. Hé! c'est qu'ils se sont secoués...

— Alors, pas de doute, ces jours de congé leur font du bien ?

— Vous plaisantez ? En quelques heures, ça prend des joues rouges, ça pousse... Oui, sans exagérer, on dirait que ça grandit à vue d'œil...»

Ça grandit !... En tout cas, quelque chose de beau, en plusieurs endroits, me paraît grandir, que j'appellerai : le sentiment réciproque de la main tendue.

R. DE LAROMIGUIÈRE.

SE MUSCLER, S'ASSOUPLIR, VIVIFIER SA CIRCULATION, APPRENDRE SURTOUT A RESPIRER, VOILA LE BUT VISÉ — ET ATTEINT, GRACE A LA COMPÉTENCE ET AU DÉVOUEMENT DES MONITEURS ET MONITRICES. ET IL EST RECOMMANDÉ AUX GARÇONNETS DE COMPTER A PLEINE VOIX, A PLEINS POUMONS, LES MOUVEMENTS.

Photo Kertesz.



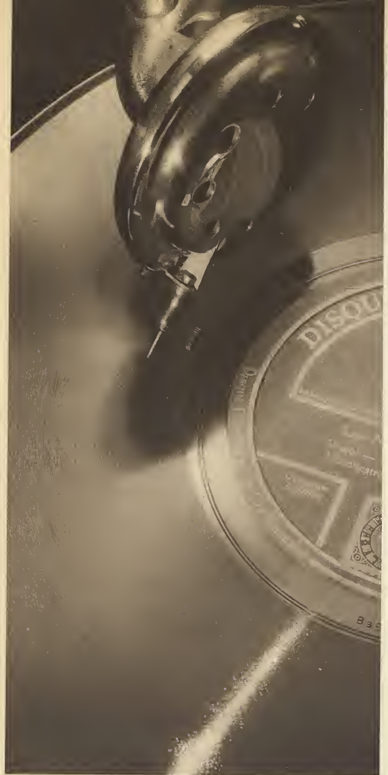


Photo Kollar.

DISCOPHILIE

Les éditions de ce mois nous apportent quelques surprises fort agréables. C'est, tout d'abord, une réalisation extrêmement réussie du deuxième *Nocturne* pour orchestre, de Debussy (P.). On sait combien l'écriture instrumentale de l'auteur de *Pelléas* est délicate et complexe et quelles difficultés elle crée aux ingénieurs du son et aux chefs d'orchestre qui s'efforcent de la donner en pâture à un microphone. Ces *Fêtes*, en particulier, avec leur atmosphère papillotante et la mobilité fébrile de leurs notations, représentaient, en principe, le type de la peinture orchestrale impressionniste dont l'édition mécanique semble impossible à réaliser. Or, D.-E. Inghelbrecht est parvenu à enfermer dans les sillons d'un disque tout ce kaléidoscope éblouissant sans en altérer aucune des taches de couleur. C'est, au point de vue acoustique, une réussite splendide. Tous les timbres sont là, exacts et vivants, reproduits avec un relief parfait et une fidélité surprenante.

Au point de vue artistique, la réussite n'est pas moins complète D.-E. Inghelbrecht est, on le sait, un spécialiste du style debussyste. Aussi nous trouvons-nous en présence, dans *Fêtes*, de mouvements et de nuances nous donnant pleine satisfaction. On goûtera, en particulier, l'intelligence avec laquelle se trouve détaillé le motif central qui nous décrit une sorte de cortège féerique passant dans un halo mystérieux qui l'estompe et l'idéalise. Vincent d'Indy, dont le debussysme n'était pas d'une orthodoxie bien rassurante, y voyait ingénument un défilé de pompiers pendant une fête villageoise. L'explication est d'un prosaïsme bouffon. L'exécution d'Inghelbrecht en montre toute l'invraisemblance en restituant à cette évocation magique son véritable caractère si souvent altéré par des chefs d'orchestre maladroits.

Il faut également signaler aux discophiles qui aiment les pièces de collection, deux enregistrements de premier ordre, ceux que Chaliapine a réalisés sur un fond sonore d'une richesse exceptionnelle, constitué par l'orgue et les chœurs de l'église russe de la rue Daru. Cet ensemble est d'une somptuosité rare et crée une atmosphère prodigieusement évocatrice. Le *Credo* d'Arkhangelsky (Gr.) bénéficie ainsi d'une traduction profondément émouvante. Mais cette émotion est encore dépassée par celle de la *Litanie de Supplication*, de Gretchaninoff (Gr.) où une lente psalmodie enveloppée d'une murmure infiniment pathétique vous envoûte et vous hallucine d'une façon inoubliable. Voilà un miracle éclatant de la machine parlante.

Il en est un autre non moins saisissant, dans un domaine différent. On est parvenu à ressusciter certains enregistrements très anciens en ramenant au jour des voix émouvantes qui semblaient s'enliser dans le néant. On est arrivé ainsi à détacher d'un antique cylindre des enregistrements de Caruso, à les séparer de leur accompagnement d'orchestre insuffisant, à les purifier, à les amplifier et à les envelopper dans un accompagnement orchestral tout neuf. Et l'on a pu nous offrir, dans ces conditions, un air de *Martha* (Gr.) et un air de *Paillasse* (Gr.) qui semblent avoir été gravés il y a huit jours dans le plus moderne des studios ! Magnifique victoire remportée par la science sur le temps et l'espace.

Parmi les disques de qualité, il faut signaler encore un très bel enregistrement du ballet d'*Isoline* (P.), d'André Messager ; une excellente ouverture de *Tannhauser* (C.) par l'Orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam, dirigé par Mengelberg, une interprétation très réussie de *Méphisto-Valse*, de Liszt (Pol.), par Albert Wolff, qui a su éviter fort adroitement les excès de sonorité et les éclats que pouvait provoquer cette œuvre tumultueuse.

Parmi les disques de musique légère, je vous conseille d'écouter les Comedian Harmonist, ces héritiers des Revellers qui nous détaillent avec un art charmant un *Rêve blond* (Gr.). Si vous tenez également à goûter dans toutes ses nuances l'orchestration cubaine, prenez les disques de « rumba » de Don Azpiazu qui est un maître du genre. Son *Lamento Borinqueno* (Gr.) et sa *Cachimba de San Juan* (Gr.) contiennent des finesses rythmiques absolument délicieuses.

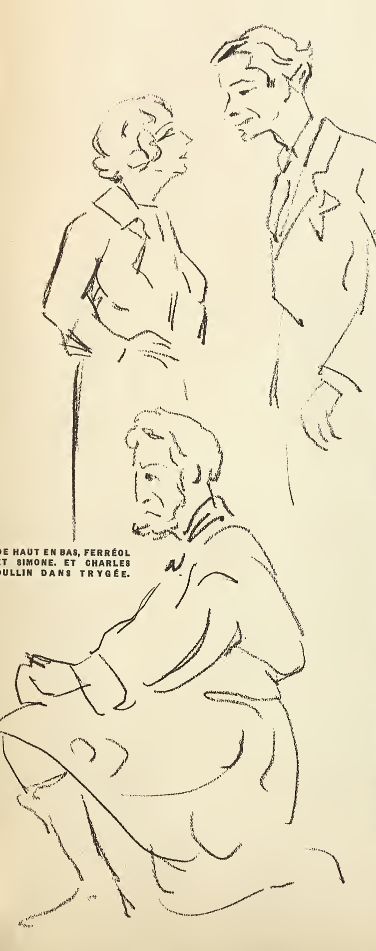
Émile Vuillermoz.

(P.) Pathé ; (Gr.) Gramophone ; (C) Columbia ; (Pol.) Polydor.

LE THÉATRE

A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE



DE HAUT EN BAS, FERRÉOL ET SIMONE. ET CHARLES DULLIN DANS TRYGÉE.

Théatre de l'Œuvre : *Une vilaine femme*, de M. Stève Passeur. — Il est peu vraisemblable que M. Stève Passeur choisisse négligemment les titres de ses pièces. Or, celle que joue en ce moment, avec un grand succès, le Théâtre de l'Œuvre, s'appelle *Une vilaine femme*. Que croire ? Ou bien, comme Mme de Ségur traçant, dans sa loyauté, ce titre : *Le Mauvais Génie*, M. Stève Passeur a réellement pensé : « Fi ! la vilaine » ; ou il a pensé tout le contraire, c'est-à-dire beaucoup de bien de la « créature de perdition » — eussent dit nos grand'mères — dont il nous dépeint la fin de carrière. J'incline plutôt à adopter la seconde hypothèse. M. Stève Passeur doit, ou je me trompe fort, fréquenter plus assidûment les histoires d'Euménides que la Bibliothèque rose, et ne point détester l'antiphrase. Si le doux nom d'Euménides désigne d'épouvantables mégères, la « vilaine femme », à l'inverse, cache, sous son orgueil, sa dureté et sa cynique sensualité, de la gentillesse et même de l'abnégation — mais la figure de rhétorique est la même. Dès lors, le sujet de la pièce *serait* le suivant :

Fanny, depuis vingt-quatre ans, trompe avec éclectisme son protecteur Remantil, paysan enrichi. Faut-il mépriser cette femme

Qui par ses longs déportements
Scandalise un département ?

Que non pas ! C'est une femme libre, l'une de celles qui ont décidé : « Mon corps est à moi », et dont la devise est, en somme : *Sic jubeo...* Mais sa superbe s'accompagne de ces vertus qu'ignore la vertu vulgaire et qui sont notamment lettre morte pour son bourgeois de frère, cet arriéré... Et c'est ainsi que Fanny, ayant jeté ses derniers feux, pendant un an, avec le jeune Raymond Tournier, le cède, au plein d'une passion réciproque, à une jeune femme, Alice, dont elle est la tante. J'entends bien, comme tous les spectateurs, que Fanny veut terminer sa carrière amoureuse sur une victoire, *quitter et ne pas être quittée ;* mais si sa décision de rupture nous émeut, c'est qu'elle est déterminée par la bonté, la pitié. Fanny, à de certains instants, avait elle-même été émue par la tenace fidélité de son vieil ami, par le dévouement de sa vieille servante; finalement, elle n'accepte pas que sa nièce Alice, follement éprise de Raymond, brise sa vie en s'expatriant. Fanny, réputée femme légère, est une femme forte, un grand cœur capable de sacrifice, et c'est sans doute ce qu'il fallait démontrer. Sinon, que voudrait dire le titre de l'ouvrage ?...

Sans doute ?... Eh bien non ! L'héroïne de M. Stève Passeur n'est ni absolument héroïque, ni intégralement orgueilleuse et par-dessus tout résolue à prendre sa retraite en triomphatrice, mais elle est tout cela à la fois et de plus, au fond, un tout petit peu maternelle pour son Raymond conclusif comme pour sa nièce. Et voilà donc un personnage profondément humain, et voilà pourquoi M. Stève Passeur est à n'en pas douter un grand auteur dramatique.

L'interprétation est parfaite. Comment, sur ce point, ne pas me répéter ? Si nous avons tant d'accomplis comédiens, qu'y puis-je ? Aucun ne ressemble à un autre, et tous, ou presque tous, ont l'essentiel génie de la sobriété. Ils s'appellent ici Jacques Baumer, Jacques Ferréol, Spanelly, et les comédiennes, Simone, Suzet Maïs et Jane Lory (une vieille bonne adorable de dévouement et d'insolence). Nous n'accolerons pas d'épithète au talent de Mme Simone. Signalons seulement qu'à la voir jouer la fin du dernier acte, Suzet Maïs, à ce moment silencieuse sur la scène, pleure de vraies larmes. Je me demande ce qui pourrait mieux louer et Simone et Suzet Maïs.

Pour conclure, quand donc M. Stève Passeur détournera-t-il ses regards de l'un peu trop éternel féminin ?...

■

A l'Atelier, justement, M. Charles Dullin, l'admirable, donne *La Paix* d'Aristophane, excellemment adaptée par M. François Porché, et il y joue Trygée, patron des pacifistes, devant des salles enthousiastes. C'est assez décourageant de penser que depuis quelque deux mille ans la guerre est au pilori et ne s'en porte pas plus mal. Mais il reste que ce ne sont ni les grands sujets, ni les grands auteurs qui manquent. Pourquoi ne se rencontrent-ils pas plus souvent ?

A VIENT DE PARAÎTRE

Amitiés étrangères, par Henri BORDEAUX, de l'Académie française. (Plon). — Un beau, un grand livre ! C'est un recueil de morceaux très divers, mais un sentiment partout apparent en fait l'unité : l'amour, la pure tendresse de l'auteur pour son pays. « Voyages et rencontres » — tel est le sous-titre — ont permis à l'écrivain de s'entretenir avec de sincères amis de la France, et il nous rapporte ses entretiens, mêlés d'anecdotes, de traits de caractères ou de mœurs, et coupés *d'a parte* d'une émouvante profondeur. L'on ne trouve pas sans mélancolie, dans ce livre, des chapitres intitulés : « Le banquet Roosevelt », « L'Amitié anglaise» et « L'Amitié de l'Italie », mais toutes ces nobles pages nous disent : certaines amitiés ne doivent pas périr.

■

Voulez-vous vivre vingt ans de plus ? par le Dr MALACHOWSKI, préface du R. P. Sanson. (Nouvelle librairie française.) — Voilà un titre qui ne peut manquer son effet. L'on médit souvent de la vie, mais l'on n'ose guère regarder en face ce qui la suit, même si l'on partage la foi du Père Sanson, éminent préfacier. L'on accueillera donc avec autant de plaisir que de profit cet ouvrage du Dr Malachowski. La préface est hautement spiritualiste et d'autant plus convaincante que son auteur reconnaît néanmoins l'importance de la matière. L'esprit, chez l'homme, doit prédominer, et *les deux éléments associés sont hiérarchisés pour concourir à une même victoire.*

C'est là une belle introduction aux chapitres que le Dr Malachowski consacre, avec un remarquable talent d'exposition, à l'art de respirer. Que cet art soit comme un brevet de santé et même de longue vie, c'est ce qu'aucun médecin moderne ne saurait, je pense, contester. Il appartenait à un spécialiste des affections des voies respiratoires de codifier les bonnes règles suivant lesquelles doit s'exercer la plus importante fonction de l'organisme. *Voulez-vous vivre vingt ans de plus ?* contient des observations, des préceptes, une méthode longuement méditée, de claires figures explicatives... L'on voudrait que des enseignements de cette sorte fussent connus de tous les éducateurs.

■

Le Problème des Guérisseurs, par Maurice IGERT. (Vigot frères). — Il fallait évidemment un médecin pour étudier ce problème, mais que ce médecin fût un homme sans passion, penché sur son sujet avec un scrupule de travailleur de laboratoire, avec de rigoureuses méthodes d'observation, bref, avec le seul souci de découvrir la vérité et de la dire équitablement. M. Maurice Igert me paraît bien avoir été ce médecin-là.

Avec raison, il élimine les charlatans et n'étudie, parmi les « contrebandiers de la médecine », que « les plus sincères et les plus aimés du public : les guérisseurs mystiques ». Et de creuser son sujet, avec une conscience, une clarté d'esprit et une profondeur vraiment dignes de tout éloge. La vie, les faits et gestes de Germaine de Rouen et de Jean Béziat, notamment, sont fouillés, analysés, interprétés. Et, tout au long de l'ouvrage, dont l'intérêt est constant, se développe une psychologie des foules fort congrûment dégagée. Aussi bien contient-elle l'explication cherchée : « Le guérisseur et son client sont tous deux dominés par une même influence, dont ils n'ont pas conscience... Ils sont tous deux des suggestibles et c'est, au fond, cet état mental qui explique l'*échange mutuel* de leurs convictions... » A ma connaissance, l'on avait pas encore fourni de réponse aussi nette à l'étrange question posée depuis qu'il y a des hommes et qui sont avides de merveilleux.

■

Smara, carnets de route de Michel VIEUCHANGE, publiés par Jean Vieuchange. Préface de Paul Claudel. (Plon). L'on sait un peu, par les courts fragments publiés ici même, quels peuvent être le ton, la substance — le métal, si je puis m'exprimer ainsi — de ces carnets. Ils paraissent maintenant en entier, sous le nom de *Smara* qui est le nom de la ville mystérieuse — lieu probable de ralliement des fanatiques du Rio de Oro — que l'explorateur-écrivain reste le seul Européen à avoir atteinte. Le livre confirmerait, si besoin était, que Michel Vieuchange fut un héros. Par ses précisions topographiques, ses photographies, ses tracés d'itinéraires, c'est un document de grand prix sur une région du Sahara espagnol complètement inconnue avant Michel Vieuchange. Mais c'est surtout une leçon d'énergie, poignante. Pour prendre conscience de tels prodiges de volonté — de volonté à l'état pur, puisqu'elle agit pour agir — l'on n'a qu'à se demander s'il s'en révèle plus d'un par siècle, c'est-à-dire par dizaines de millions d'hommes.

Enfin, *Smara* contient, outre la magnifique préface de Paul Claudel, une introduction et une postface de Jean Vieuchange, frère de Michel, qui sont de grandes et émouvantes pages dans leur pieuse sobriété.

■

Fumeurs, par Maurice COURTOIS-SUFFIT. (Editions Rieder). — Il est diverses façons de servir ses contemporains. L'une d'elles, particulièrement recommandable lorsqu'il pleut des soucis, consiste à dérider les visages qui se renfrognent. Je crois donc qu'en écrivant *Fumeurs*, M. Maurice Courtois-Suffit à fait œuvre pie.

Ce livre ne prétend pas à déclencher le rire déboutonné de Rabelais. Si d'ailleurs il faut proclamer que rire est toujours le propre de l'homme, l'on conçoit qu'un écrivain moderne adapte instinctivement sa bonne humeur à l'âge où il vit, qui est celui du fer, et à l'atmosphère qu'il respire et qu'il sent bien, malgré sa propre santé morale, être une atmosphère de maladie. Les valétudinaires se comptent par multitudes, par peuples entiers, et notre auteur se contente donc de sourire, avec discrétion. Mais avec malice ! Et sa malice, pour notre agrément, se traduit par l'invention d'un personnage assez extraordinaire, et surtout par une manière très spéciale de découvrir, comme au microscope, la drôlerie des êtres, des choses, des actions. Ce personnage, fumeur inégalable, est un candidat à la députation, qui corrompt le corps électoral par des largesses de cigares et de cigarettes et est élu autant pour sa supériorité de faiseur de fumée que pour son mode vraiment nouveau d'achat des consciences. Fumeurs ! Fumées !... L'on sort de cette lecture comme d'un nuage odorant — et d'un rêve gai.

■

Code international du bridge. (Plon). — Si je signale cet ouvrage, c'est que je sais beaucoup de médecins qui pratiquent le bridge, jeu supérieur qui met assez puissamment en œuvre le raisonnement et par-dessus tout la mémoire. Et je crois rendre service en citant ce mot d'un sage : " Comment ? Vous ne connaissez pas le bridge ? Ah! vous ne savez pas quelle vieillesse vous vous préparez ? " R. L.

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT — R. C. Seine 2.514

Imprimerie KAPP, 130, rue de Paris, Vanves.

Produits des Laboratoires du Dr Debat

Produits	Composition	Indications principales	Présentation	Posologie
PANCRINOL	Extraits de foie, rate, rein, surrénale.	Anémies, convalescences, surmenage, déficiences organiques, insuffisance hépatique.	*Adultes :* Ampoules de 5 cc. boîtes de 10 et de 30. *Enfants :* Sirop. Ampoules de 2,5 cc. boîtes de 12.	*2 à 4 par jour.* *1 à 4 cuillerées à café.* *1 à 4 ampoules.*
INOGYL	Extrait placentaire total.	Troubles de la puberté, de la menstruation et de la ménopause.	Boîte de 10 ampoules buvables de 5 cc.	*1 à 3 pendant 20 jours par mois.*
INORÉNOL	Extrait de rein.	Insuffisance rénale, néphrites, albuminurie, azotémie.	Boîte de 6 ampoules buvables de 10 cc.	*1 à 2 ampoules pendant 12 jours.*
INOSPLÉNOL	Extrait de rate.	Dermatoses prurigineuses, paludisme.	Boîte de 6 ampoules buvables de 10 cc.	*1 à 2 ampoules par jour.*
INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Oxyde de Titane, Hydroxyde orthotitanique colloïdal, Oxyde de zinc.	Eczémas, ulcères, prurits, toutes dermatoses non infectées.	Tube, 1/2 tube, quadruple tube.	*En application épaisse sur la partie irritée.*
POUDRE INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Hamamélis, Borate de soude, Silicate de magnésie.	Erythèmes, intertrigo, toilette des bébés.	Boîte poudreuse.	*En poudrage direct, ou, dans les dermatoses suintantes, pour recouvrir la pommade.*
SUPPOSITOIRES INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Chlorhydrate d'adrénaline, Stovaïne, Beurre de cacao, Hamamélis.	Hémorroïdes, toutes lésions anales.	Boîte de 10 suppositoires.	*1 ou 2 suppositoires par jour.*
OVULES INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Hamamélis, Belladone.	Métrites, vaginites, leucorrhées, vulvites.	Boîte de 6 ovules.	*1 ovule le soir.*
SAVON INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Borate de soude, Extrait d'Hamamélis.	Séborrhées, toilette des peaux sujettes aux dermatoses.	Pain.	*En savonnage.*
INOXÉMOL	Gynocardate d'éthyle, Glycérides gynocardiques, Soufre, Goudron, Camphre.	Dermatoses kératinisées, eczémas rebelles, psoriasis.	Tube.	*En couches épaisses recouvertes d'un léger pansement.*
PROVITOL	Germe de blé stabilisé, Extrait de carottes stabilisé. Orthophosphoglycérate α et β de Ca. Saccharosate de Ca.	Déminéralisation, croissance, dentition, débilité, grossesse.	Boîte.	Enfants : *1 à 2 cuillerées à dessert par jour.* Adultes : *1 à 2 cuillerées à soupe.*


mars 33
ART ET
MÉDECINE
DIRECTEUR : DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT

ANNALES
DE THÉRAPIE BIOLOGIQUE

SOMMAIRE

15 Février *1933*

Éditées par les Laboratoires du Docteur F. Debat.



Photo Régis Lebrun

Dans nos usines de Garches nous avons fait un effort sans précédent pour assurer au Pancrinol, par la qualité des organes employés, les perfectionnements d'un outillage puissant et la compétence de techniciens éprouvés, une préparation parfaite qui donne toute satisfaction au malade et au médecin.



Photos Régis Lebrun.

LE PANCRINOL

Convalescences - Surmenage
Troubles de la croissance
Toutes anémies
Toutes asthénies
Toutes déficiences

EXTRAIT DE FOIE
DEBAT

(Méthode de Whipple)

Anémies graves
Insuffisances hépatiques

PRODUIT FRANÇAIS :

La boîte de 6 ampoules de 10 cc.

PRIX : 19 fr. 50





Photo Régis Lebrun.



Pourquoi nous pouvons vendre

6 ampoules de 10 cc. d'Extrait de Foie

au prix de 19 francs 50

Parce que :

1° L'importance de nos achats et la perfection de notre outillage nous permettent d'abaisser au maximum le prix de revient.

2° Nous nous contentons d'un bénéfice très réduit par unité vendue.

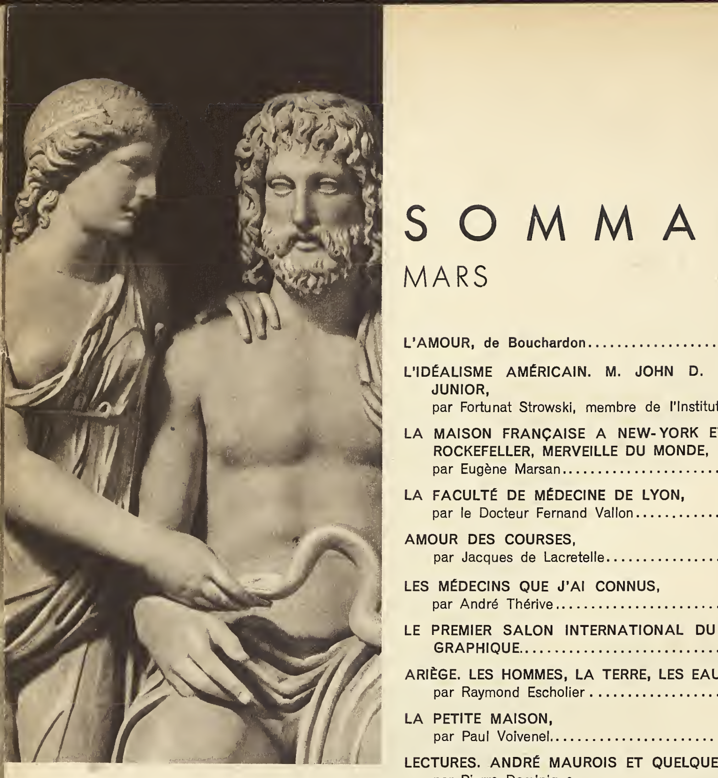
3° **L'Extrait de Foie Debat** étant **fabriqué en France** (usine de Garches), son prix de revient n'est majoré ni de frais de douane, ni de frais de transport, ni de commissions étrangères.



Boîtes conditionnées de 6 ampoules, pour permettre aux praticiens de prescrire l'extrait hépatique pur.

Pour les Mutilés de Guerre et les Malades de l'Assistance Médicale gratuite (article 64). Ampoules en vrac de 10 cc.

Photos Régis Lebrun.



SOMMAIRE

MARS 1933

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Prony

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ETRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS.

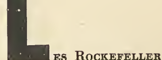
Voici le portrait d'un ami de la France, dont l'effort philanthropique suscite à juste titre l'admiration universelle ; puis un article de M. Eugène Marsan sur le " Centre Rockefeller " de New-York ; enfin, le récit d'une récente visite du Dr Vallon à la Faculté de Lyon qui est l'un des témoignages de l'affection portée à la Science par M. Rockefeller. Nous avons pensé que ce portrait et ces aperçus d'une œuvre étonnante de grandeur et de bienfaisance devaient spécialement intéresser nos lecteurs.

L'IDÉALISME AMÉRICAIN

M. JOHN D. ROCKEFELLER JUNIOR

PAR FORTUNAT STROWSKI

MEMBRE DE L'INSTITUT



Les Rockefeller

sont une dynastie : le grand-père a dépassé les quatre-vingt-dix ans ; c'est lui qui a créé hier la puissance de la dynastie ; le fils, qui n'a pas soixante ans, gère aujourd'hui cette puissance, après l'avoir reçue des mains de son père ; demain trois petits-fils aux physionomies déjà arrêtées continueront la vie et l'activité de la dynastie.

Celui qui tient à cette heure les leviers de commande, c'est le fils, M. John Davison Rockefeller junior.

Il a fait des études très complètes à Brown University, qui est une charmante Université, à Providence, au bord de la mer. Elle est bâtie à mi-côte sur le penchant de la colline ; les études y sont sérieuses; plus d'un maître français se rappelle avec émotion l'accueil qu'il y a reçu.

Quand M. John D. Rockefeller eut terminé le cycle de ses études, et qu'il a fallu l'initier aux affaires, son père l'a jeté dans la plus mauvaise, la plus ingrate de celles qu'il contrôlait. Ainsi le jeune homme, préservé de l'ivresse des succès trop faciles, apprenait ce qu'était la peine ingrate.

Cette seconde éducation achevée, le père décida de lui abandonner la fortune des Rockefeller, non pour qu'il l'accroisse, mais pour qu'il l'emploie et la dépense. Il en fit un « idéaliste ».

Le mot *idéaliste* a, chez nous, un sens à la fois magnifique et ridicule. L'idéaliste est, selon notre vocabulaire, un être dépaysé dans le monde réel, et qui s'en va, les yeux au ciel, en rêvant aux Idées. Pour l'Américain, l'idéaliste est l'homme qui, prenant pied dans la réalité, y puise les ressources nécessaires pour servir effectivement les fins idéales. Un idéaliste américain, ce sera un banquier, un industriel, un homme d'affaires qui, après avoir gagné une grande fortune, sans s'y attacher égoïstement pour lui et pour les siens, l'emploiera à créer un hôpital, un musée, une bibliothèque, un laboratoire.

John D. Rockefeller junior avait reçu de son père cet idéalisme. Il y conforme sa vie.

Ce qui le caractérise, c'est qu'il a voulu apporter dans cet idéalisme actif la même méthode, le même génie que d'autres dans la poursuite et l'acquisition de la fortune. Il a voulu que sa richesse eût le plus grand rendement possible dans l'ordre de la générosité.

Il étend cette générosité à trois domaines : médecine et sciences annexes, philanthropie proprement dite et éducation sociale, humanisme enfin au sens le plus large du mot. Il encourage dans chacun de ces domaines à la fois la recherche pure et l'application pratique.

Quelle que soit son ouverture d'esprit, il ne pourrait pas être au courant de toutes les nécessités. Il ne pourrait pas toujours démêler, à lui seul, parmi les chemins qui s'ouvrent sans cesse devant lui, ceux qui mèneront le plus loin, et ceux qui seraient vraiment, largement utiles. Déjà son père avait recouru aux lumières d'un conseiller qu'il payait fort cher pour l'aider en ce qui semble si facile : donner son argent. Le fils, de même, s'est entouré de conseillers animés de son esprit ; grâce à cette organisation, la fondation Rockefeller étend à toute la terre ses yeux, ses mains, sa bonté. D'ailleurs lui-même s'est gardé une part de générosité toute personnelle et toute directe.

Cette organisation ne s'est pas transformée en bureaucratie. M. John D. Rockfeller junior est, avant tout, sensible à la valeur personnelle, au rayonnement individuel, à l'intégrité morale. Il financera une recherche, une organisation, un établissement, si l'homme qui en sera responsable est vraiment « homme ».

Je me rappelle le geste d'un avocat américain à l'égard d'un de mes jeunes amis imprudemment engagé dans des obligations excessives. L'avocat offrit à mon ami la somme qui devait le sauver. « Mais je n'ai pas de garanties ! » protestait le jeune homme. Et l'avocat répondit : « La meilleure garantie, c'est vous ! » Ainsi parle dans le vaste empire de la science et de la bienfaisance, M. John D. Rockefeller. « L'homme », d'abord. La « chose », après ! Sans une valeur humaine qui servira de garantie, la « chose » pour lui n'est rien, elle n'est pas viable.

Il est vrai qu'il faut dans ce choix un tact, un discernement, une connaissance intuitive des hommes. C'est un génie comme celui de gouverner les peuples ou celui de prévoir les bonnes affaires. C'est le génie des Rockefeller.

J'ai vu à New-York l'Institut Rockefeller où notre grand compatriote, le docteur Carrel, poursuit ses passionnantes recherches sur le cancer. J'ai observé les cellules isolées qui, nourries par lui, vivent et grossissent. Je suis entré dans ces étranges ménageries de souris où dix-huit milliers de ces petits rongeurs servent de témoins et de matière aux plus fines recherches, sur le développement anormal des tissus et sur l'hérédité de certains caractères physiologiques. J'ai regardé les laboratoires de biochimie et de physique médicale. J'ai entr'ouvert la porte de ce suprême hôpital où les hôpitaux de New-York envoyent les cas désespérés et mystérieux. Partout l'ordre. Tout est tenu comme nos ménagères tenaient jadis nos maisons. Et l'on sent que, pas une recherche, pas une enquête ne sera retardée ou limitée faute de ressources. Rien ne manque, rien n'est gaspillé.

J'ai lu les rapports annuels de la Fondation Rockefeller ; j'aurais dû m'arrêter aux études historiques et à l'Humanisme, mais j'avoue que j'ai été surtout ému par les rapports annuels sur la fièvre jaune. Pour les années 1928-1929-1930 le rapport commence par les portraits et les biographies encadrés de noir des médecins de l'Institut Rockefeller, morts de la fièvre jaune. En 1931, plus de ces funèbres nécrologies ! Les recherches poursuivies avec les fonds Rockefeller ont fait découvrir que le virus de la fièvre jaune pouvait être inoculé aux souris par le cerveau ; le virus peut ainsi se cultiver ; un vaccin nouveau a préservé les chercheurs.

Il est difficile de dire toutes les sommes que M. Rockefeller a dépensées pour la France. Quarante-cinq millions de francs au centre médical de Lyon, cinq millions au Jardin des Plantes, quatre millions à l'Université de Strasbourg. Un million et demi a été consacré à l'étude de la fièvre ondulante, un demi-million à la Bibliothèque nationale, sans parler de dons multiples qui, en s'additionnant, constituent un formidable total. Et puis trente-cinq millions pour le palais de Versailles, treize pour la cathédrale de Reims, six pour le château de Fontainebleau, quatre-vingt-dix pour la Cité Universitaire !

A Versailles le donateur a voulu que sa contribution servît aux réparations qui ne se voient pas, et qui étaient nécessaires à la solidité de l'édifice.

Quand on pense que cette activité est internationale et qu'elle s'étend à tous les pays civilisés ou à civiliser, selon leurs besoins, on reste confondu par ce ruissellement inépuisable de générosité.

M. John D. Rockefeller junior mène comme son père une existence retirée et laborieuse, soit à New-York, soit dans le New-Jersey. Il n'a point de cour, il n'a point de Versailles. Il est plus difficile à joindre qu'un roi ou un empereur. Mais pour entendre, pour aider « un homme » et « une idée », personne n'est plus accueillant, plus attentif, plus « humain » que lui.

Tel est l'idéaliste américain.

Fortunat Strowski.



DEVANT LES HAUTES TOURS ET LES IMMENSES PALAIS DU « CENTRE ROCKEFELLER », CITÉ NOUVELLE ORGANISÉE DANS LA CITÉ, A NEW-YORK, LA MAISON FRANÇAISE ET CELLE DE L'EMPIRE ANGLAIS. D'UNE HEUREUSE ÉLÉGANCE, LIMITÉES A SEPT ÉTAGES, ET ABSOLUMENT PAREILLES, JUSQUE DANS LES VERDURES CLASSIQUEMENT ORDONNÉES DE LEURS FAITES JUMEAUX, ELLES ÉVOQUENT ENSEMBLE, EN REGARD DES BUILDINGS, LES FORMES ET L'ESPRIT DE NOTRE ANCIENNE EUROPE.

LA MAISON FRANÇAISE A NEW-YORK ET LE CENTRE ROCKEFELLER MERVEILLE DU MONDE

PAR EUGÈNE MARSAN

La Maison Française en Amérique. La Maison Française à New-York... Dans les Champs-Elysées de New-York, un beau palais sera mis à notre disposition, affecté à notre commerce et à notre science, à nos magasins et à nos arts. Les Français s'y trouveront chez eux.

Fastueusement réduit à sept étages, sur le terrain le



LE « CENTRE » VU DANS SON ENSEMBLE, AVEC SES FAÇADES PRINCIPALES EN REGARD DE LA CINQUIÈME AVENUE. CETTE BELLE MAQUETTE REND COMPTE TRÈS FIDÈLEMENT DE L'HARMONIE ET TOUTEFOIS DE L'EXTRÊME DIVERSITÉ DES ÉDIFICES. ELLE MET AUSSI EN ÉVIDENCE LE MERVEILLEUX ÉQUILIBRE DES MASSES, RAISON PROFONDE D'UN TEL AIR DE GRANDEUR. — LE PLAN GÉNÉRAL IMITE LES DISPOSITIONS TRADITIONNELLES D'UNE ÉGLISE ENTRE LE PORCHE ET L'ABSIDE.

plus coûteux qu'il y ait au monde, ce palais s'élèvera bientôt, cadeau royal. L'Amérique l'aura construit en souhaitant que nous l'occupions dans les conditions les plus favorables.

Nous aurons à le remplir de nos œuvres et à l'animer de notre esprit. Il attendra nos robes, nos bijoux, notre table, nos vins, les chatoyants secrets du luxe français. Il attendra nos livres, nos paroles, nos peintres, nos sculpteurs, nos céramistes, nos verriers, les images de notre fantaisie et celles de nos réalités. Il attendra nos délégations, nos missions, nos bureaux. Nos Chemins de fer, nos Postes, nos Manufactures d'État, nos Eaux et nos Stations, nos Colonies, notre Office du Tourisme, qui ont déjà donné leur adhésion expresse ; sans doute aussi nos compagnies de navigation et de transport. Et sans doute, au centre de tout, notre attaché commercial et notre consulat : la maison de la France.

Ce n'est pas un songe. Le Comité français qui s'était formé, il y a deux ans, « pour le développement de nos rapports économiques et intellectuels à l'étranger », s'est déjà prononcé. Il a déjà accepté les propositions que lui apportait un ami éprouvé de la France, M. Frenkel, vice-président et fondateur d'une société américaine, la *Maison Française Corporation.* Il est permis d'escompter une entière réussite, le Comité français gardant le contrôle en ce qui concerne nos intérêts généraux, si l'on songe que ce comité englobe, notamment, les institutions suivantes, qui résument ensemble beaucoup d'activités : les *Conseillers du Commerce extérieur*, la *Chambre syndicale de la Cinématographie*, la *Société des Gens de Lettres*, l'*Union centrale des Arts décoratifs*, la *Société des Artistes français*, la *Société nationale des Beaux-Arts*, l'*Association*



CES DEUX ASPECTS DU BUILDING QUI ÉTAGE SES SOIXANTE-DIX PALIERS SUR DEUX CENT CINQUANTE MÈTRES, AU MILIEU DU CENTRE ROCKEFELLER, JUSTIFIENT QUE LE NOM DE TOURS SOIT DONNÉ A CES CONSTRUCTIONS. DANS CE LONG PRISME MAJESTUEUX, TROIS GRANDS EFFETS SONT DÉDUITS DE LA VERTICALE : L'UN, D'ASCENSION ET DE JET ; L'AUTRE, DE PROJECTION DU PLAN DANS L'ÉTENDUE ; ET ENFIN, LE TROISIÈME, DE DÉCORATION, POUR ANIMER ET VARIER LES PROFILS.

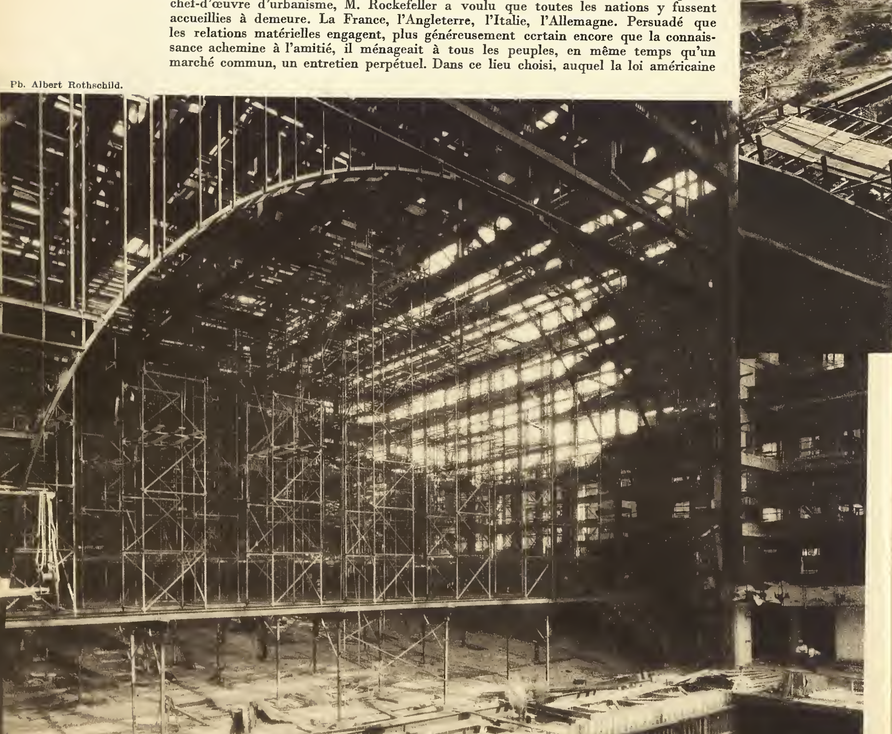
A DROITE, SUR LES CHANTIERS DU « CENTRE », LES GRUES GÉANTES QUI MANIENT, COMME DES ENFANTS AU BERCEAU, LES POUTRES D'ACIER DESTINÉES A LA VERTIGINEUSE CHARPENTE DES GRATTE-CIEL. — CI-DESSOUS, POUR UN IMMENSE THÉATRE, DANS L'UN DES PALAIS, L'ÉTONNANT RÉSEAU DE MÉTAL QUI ALLAIT SUPPORTER L'ÉNORME VOUTE DE LA SCÈNE.

de la Presse médicale, les *Syndicats d'initiative*, plus l'*Office national du Tourisme* et la *Fédération thermale et climatique*, déjà nommés... Mais certes, il ne faudrait pas que des lenteurs administratives, ou peut-être même certaines intrigues particulières, vinssent opposer des obstacles chinois à tant de bonne volonté.

Il importe trop d'aller vite et de faire bien. Les avantages matériels de l'entreprise paraissent évidents, ils éclatent. Quant à son importance morale, elle ne saurait être imaginée : il faut savoir tout ce qui est en jeu. Il ne s'agit pas d'une manifestation éphémère, dont l'échec peut être oublié et réparé. Il s'agit d'une institution à établir une fois pour toutes, pour qu'elle dure en se développant. Nous devrons y montrer un esprit de décision et de suite, un discernement, une *sagesse*, pour tout exprimer en un mot, dignes de notre histoire et de l'initiative américaine. Ce que nous produirons aura une répercussion universelle.

La Maison Française à New-York nous est, en effet, réservée dans ce prodigieux remaniement de tout un quartier que M. John D. Rockefeller junior a conçu et dont il poursuit l'exécution avec l'ardeur méthodique qui, seule, pouvait venir à bout de tant de problèmes. Rêvant d'édifier, au milieu de New-York, une cité exemplaire, chef-d'œuvre d'urbanisme, M. Rockefeller a voulu que toutes les nations y fussent accueillies à demeure. La France, l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne. Persuadé que les relations matérielles engagent, plus généreusement certain encore que la connaissance achemine à l'amitié, il ménageait à tous les peuples, en même temps qu'un marché commun, un entretien perpétuel. Dans ce lieu choisi, auquel la loi américaine a d'avance accordé les privilèges d'un port franc, et dont les pierres elles-mêmes traduiront une volonté quasi mystique.

Ph. Albert Rothschild.



La rencontre et la collaboration des races y seront figurées, avec des moyens d'une puissance fabuleuse, dans un ensemble d'édifices dont la beauté architecturale va jusqu'à la grandeur.

Manhattan, aperçu du pont des paquebots, dresse de toutes parts une forêt de campaniles.

Sur la langue de terre que les flots ceignaient et séparaient, l'insolite métropole a dû gagner dans les airs la place qui lui manquait en bas. Ainsi ont surgi les *buildings*, les tours vertigineuses. Non par caprice et pour l'ostentation mais par commandement de la nécessité. Non pas — comme nous l'avons cru trop souvent et trop vite — le délire d'une mégalomanie, mais la juste invention de l'*homo sapiens*, aux prises avec la nature des choses. Ces tours d'un nouvel âge : autant de ruches humaines, qui n'auraient pas dû nous déconcerter.

Elles ont été laides, au commencement, hétéroclites. Les architectes avaient commis l'erreur même que commettrait un sculpteur si, pour obtenir une statue monumentale, il se contentait d'agrandir au compas un bibelot d'étagère. Eux s'étaient bornés à multiplier par cinq, par huit, par dix, de bas en haut, les données d'une maison d'hier ou d'autrefois. Les nouveaux édifices étaient donc parfaitement gauches, avec un air d'emprunt. Disparates, par surcroît, et disséminés au petit bonheur.



DANS LA FORÊT DES TOURS, ENTRE LES GRATTE-CIEL DE TOUS LES STYLES, LES BEAUX ÉDIFICES EN CONSTRUCTION DU « CENTRE » COMPOSENT, POUR LA PREMIÈRE FOIS A NEW-YORK, UN ENSEMBLE URBAIN SOUMIS A L'UNITÉ. — EN GROS PLAN DE L'AUTRE COTÉ DE LA PAGE, LE FAITE, A VOL D'AVION, D'UN PALAIS : L'UN DES FAITES QUE LA GUIRLANDE D'UN JARDIN SUSPENDU VIENDRA PARACHEVER. A LA HAUTEUR D'UN SEIZIÈME ÉTAGE, UNE FONTAINE Y JOUERA. SUR L'ÉCRAN DE LA PIERRE, LES PLANTES, LES FLEURS ET TOUS LES CHARMES DE L'EAU.

Les *buildings* ayant enfin cherché leur loi dans une certaine rigueur abstraite, les premières vraies *tours* purent s'élancer. Un peu trop nues, sans doute, austères et même simplistes, harmonieuses néanmoins dans la distribution de leurs volumes, et accordées entre elles, pour la première fois, dans un même style.

C'était beaucoup. Ce n'était pas assez. Il restait à trouver une grâce. Ce qui n'était que raison trop tendue, et pour ainsi dire sur la défensive, devait apprendre à sourire, à fleurir, à régner. Il restait encore à se mettre en règle avec la loi des lois, en architecture, qui est la subordination à un tout. Chacune des tours nouvelles demeurait à part et isolée, comme un champignon. Pareille en cela à beaucoup d'autres villes (et à Paris), New-York ne parvenait pas à imposer un ordre cohérent à sa force expansive. L'on avait cédé sans contrepoids aux tentations de la liberté. Mais voici la raison et la grâce réunies dans un même ensemble grandiose, où l'on ne sait ce qui attire davantage, de l'ampleur des intentions, de l'immensité des moyens, ou de l'œuvre elle-même dans son essor. Telle que déjà elle apparaît au-dessus des chantiers.

■

L'incomparable aménagement ne se borne pas à nous présenter une suite et comme un cortège d'édifices qui méritent notre admiration : il organise véritablement une cité dans la cité. Au cœur de New-York et de Manhattan. Au milieu de la forêt des tours. Les grandes villes avaient un rôle de concentration, de condensation, qu'elles n'ont plus su tenir quand elles se sont démesurément étendues. Avec ses deux théâtres, ses centaines de boutiques, ses milliers d'offices, avec son parc souterrain, avec ses terrasses et ses jardins étagés jusqu'au faîte des palais, avec sa place monumentale, les quatre voies qui le limitent et les trois qui le traversent, le Centre Rockefeller constituera une ville de deux cent mille âmes, toute une ville rassemblée autour de ce clocher sans fin.

Entre la Cinquième Avenue et la Sixième d'une part, et la Quarante-huitième rue et la Cinquante-et-unième de l'autre, cinq hectares ont été dégagés, déblayés, et puis ouverts, fouillés dans le roc et dans la terre. Après quoi, les charpentes de métal ont enchevêtré leurs incroyables échafaudages.

Travaux sans précédent (à ciel ouvert dans une ville), et conduits, dans les démolitions comme dans la construction, avec une prudence qui n'a pas craint d'aller jusqu'à la minutie, pour épargner ce qu'il y a de plus précieux après l'honneur, à savoir la vie : l'admirable et pauvre vie des hommes. Les ouvriers ont leurs mains, leurs yeux, jusqu'à leurs pieds, protégés par de gros gants, des verres, d'épaisses chaussettes blanches et des chaussures spéciales. Un appareil a été inventé pour éliminer par absorption les mortelles poussières des foreuses mécaniques. Les hommes sont prémunis par des conseils et par une courtoise surveillance, ils sont suppliés et contraints. Et ils travaillent jour et nuit, mais les jours de pluie ou de vent, les équipes chôment. Si bien que l'ambulance de campagne qui se tient en permanence sur les lieux, avec ses docteurs, n'a eu à faire face à cette date qu'à un très petit nombre d'accidents (un seul pour vingt mille heures de travail).

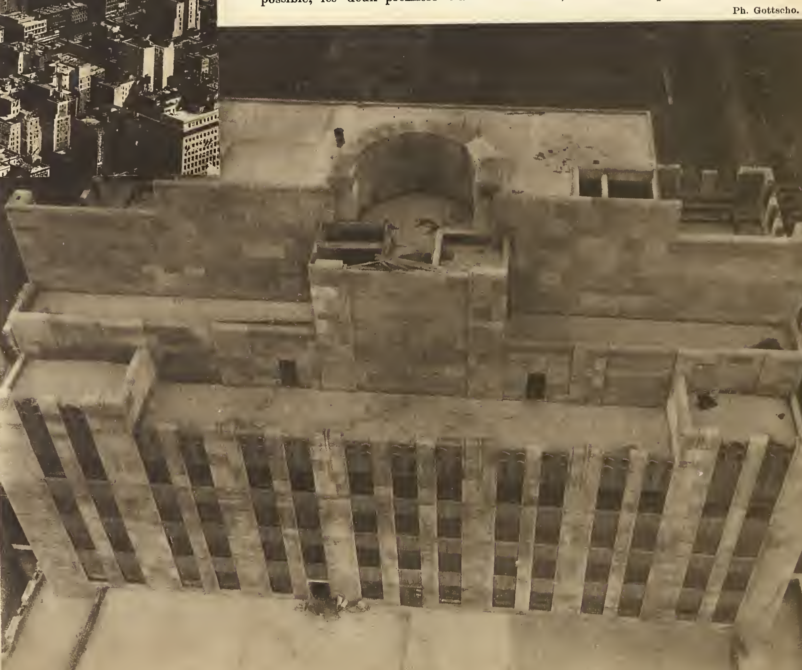
La cité nouvelle se proposait de résoudre tous les problèmes que soulèvent les habitudes de notre vie précipitée. Elle avait l'ambition de répondre à tous les désirs de nos cœurs, sollicités et entraînés, étourdis, par la séduction de tant de pouvoirs nouveaux, quelquefois effrayants. Ici, ni les saisons ni les heures ne compteront : ni la chaleur, ni le froid, ni la nuit; les fleurs et les plantes seront libérées du climat. Tous les sortilèges de notre industrie ! Mais — l'on n'y pense pas sans émotion — les mêmes moyens impériaux auront d'abord servi à cette place la charité du genre humain.

■

Considérez cette tour, si svelte et majestueuse à la fois. Elle n'est pas l'agrandissement, comme au carreau, d'une tour historique. Ses soixante-dix étages, ses deux-cent-cinquante mètres, l'empêchaient. Le caractère de son style impose à première vue sa nouveauté et son bonheur. C'est elle, la plus haute, qui sera vouée aux Ondes, au Son, à la Lumière : à l'invisible réseau qui nous enveloppe et que nous avons appris à capter. (Souvenez-vous — pour éviter l'ingratitude — que nous avons pu *entendre* place de la Concorde la foule de New-York acclamant Costes et Bellonte, et que demain nous pourrons *voir* d'aussi loin : les images parcourront l'espace.)

A gauche et à droite de cette tour, aujourd'hui achevée, deux autres, un peu en avant, et derrière elle, deux autres plus basses (dont la dernière ne figure pas encore dans les maquettes) ; ces quatre édifices aussi divers que possible, les deux premiers élancés et animés, le troisième plus massif

Ph. Gottscho.



et plus égal, le quatrième devant par force lui ressembler; et tous les cinq, entourés, comme d'un socle, par des palais.

L'on a déjà comparé ces longs prismes aux cinq doigts d'une main qui se lève pour attester. Par la gradation des cinq pointes dans le ciel, ils feront songer, je crois, à la noble ligne hiératique des églises, entre le porche et l'abside. Le porche étant ici rappelé précisément par les palais qui bordent l'avenue, et le portail, en particulier, par les deux qui sont au centre, qui ne dépassent pas la hauteur d'une de nos maisons et qui représentent, en effet, l'Europe : la France et l'Angleterre. Les États-Unis évoquent ici l'Europe comme nous pourrions évoquer, et comme ils pourraient évoquer eux-mêmes, Rome et la Grèce. Une autre comparaison a été faite : les marches d'un escalier qui s'éloigne d'étage en étage à perte de vue. J'ai pensé, quant à moi, à l'étrange escalier du Temple que le Tintoret, dans un tableau célèbre, a confondu avec les cieux.

Mais ni les tours ni les palais ne plaisent seulement par l'heureuse distribution de leurs assises. Ils enchantent d'abord par les prestiges de leur forme.

La verticale étant ici d'obligation, pour gravir si haut, elle n'a pas été dissimulée. Les tours l'exaltent, et les palais — par conséquent — l'accueillent. Dans les tours, l'architecte lui a cédé en grand artiste. Il lui a cédé et il l'a soumise. Il en a tiré trois effets étonnants : le premier d'ascension et de jet ; le second, par la projection du plan, de bas en haut, dans l'étendue ; et le troisième, au moyen de ces habiles retraits latéraux, pour l'assouplissement et l'animation des silhouettes. Dans les palais, il l'a contenue, comme par réminiscence des colonnades. C'est là ce qui assure, si délicatement, à la Maison Française et à celle de l'Empire anglais, un aspect de tradition. Bref, d'une donnée imposée par la destination, l'architecte a déduit un principe d'unité et déjà un élément décoratif. Esprit libre, qui n'a pas accepté le joug, à l'époque récente où il traçait ses plans, alors que la folie du pan nu régnait sans partage, il laissera, pour cette cause, en raison de son indépendance et de son goût, l'un des chefs-d'œuvre indiscutables de cette architecture d'ingénieur qui nous livre, après tant d'excès, ses premières réussites.

■

Imaginez à présent la cité nouvelle dans son entier. Dans ses tours, oui, et dans ses palais, mais dans tout son être également, dans toute sa vie.

Dans la double croix de ses rues, dans ses deux ponts vénitiens, dans le dédale de ses deux étages sous la terre (pour les piétons et pour les voitures, et le premier avec tous les charmes d'un jardin d'hiver) : autant de solutions magistrales aux embarras de la circulation à New-York. Dans ses parterres polychromes, dans la sobre décoration des surfaces, à la hauteur du regard, dans la variété de ses mosaïques, en contraste avec la pureté de la pierre, dans le mouvement de ses escaliers, dans l'attrait de ses fontaines, dans l'étincellement de ses intérieurs, que nous avons hâte de connaître mieux, dans le dialogue de ses statues et de ses arbres, dans la gerbe de verdure enfin qui sera offerte, de palier en palier, aux nuages et aux avions.

Comment admettre que le passé devienne sans cesse une objection, quand il doit, au contraire, nous inspirer et nous stimuler ? L'auteur de la terrasse de Saint-Germain et celui de la façade des Invalides aimeraient à méditer devant ces tours si bien composées. Ils détesteraient les amas chaotiques du

CI-DESSUS, LE BUILDING LE PLUS HAUT DU CENTRE ROCKEFELLER ; LA PLUS HAUTE TOUR, AUJOURD'HUI ENTIÈREMENT ACHEVÉE ; ET DÉJÀ LES AUTRES ÉDIFICES MONTENT AUTOUR D'ELLE, — QUI SERA EN QUELQUE SORTE LE QUARTIER GÉNÉRAL DES ONDES : DU CINÉMA, DE LA RADIO, ET DEMAIN DE LA TÉLÉVISION. — A DROITE, CE PROFIL AUDACIEUX, DONT L'ŒIL SE PLAIT A CONSIDÉRER L'ESCARPEMENT, EST CELUI DU PALAIS PRESQUE TERMINÉ QUI CONTIENT L'UN DES DEUX THÉATRES... TOURNEZ LA PAGE ET ENTREZ DANS LA SALLE.

dix-neuvième siècle. Ils approuveraient cette classicité nouvelle. Avouerai-je toute ma pensée ? Les merveilles du monde antique étaient universellement reconnues. Sachons distinguer sans crainte l'une des merveilles du nôtre.

J'admire aussi le sens en quelque sorte religieux de la cité nouvelle. Les mêmes hasards qui nous menacent tous l'environnent. Elle leur tient tête hardiment lorsqu'elle manifeste cette extrême confiance, cette magnanime espérance, et un égal respect. Certains Européens, que l'on n'aurait pas cru si prompts dans leurs jugements, ont chargé l'Amérique de torts imaginaires et de folles responsabilités. Ils oubliaient en premier lieu une Amérique ancienne, élégante et retenue, qui peut-être demeure cachée au passant trop rapide. Ils oubliaient principalement, lorsqu'ils prenaient de si haut les erreurs et les fautes, que l'Amérique a été détachée de l'Europe mais ne lui est pas étrangère. La race blanche a traversé l'Océan et poursuit, à grands risques, de l'autre côté, nos fins communes. Les principes et les causes, les responsabilités et les illusions, tout semble indivis, et l'incertitude elle-même, entre l'Europe et l'Amérique. Dans les dispositions de la cité nouvelle, j'admire surtout un symbole de cette profonde parenté.

Eugène Marsan

Photos Wilde World.

LE THÉATRE « MUSIC-HALL » DU CENTRE ROCKEFELLER, POUR PLUS DE SIX MILLE SPECTATEURS. — A GAUCHE, LA SALLE, SOUS LES ARCS QUI EN MÉNAGENT L'ACOUSTIQUE ET L'ORNENT A LA FOIS; ET LA SCÈNE, DONT NOUS AVONS TOUT A L'HEURE ADMIRÉ LA CHARPENTE. — CI-DESSUS, L'UN DES COULOIRS, AVEC SA DÉCORATION MODERNE SANS OUTRANCE, L'ESCALIER DU FOND CONDUISANT AU GRAND FOYER. — A DROITE, UN COIN DE CE GRAND FOYER, DEVANT LA PEINTURE MURALE, SOUS LES FLOTS DE LA LUMIÈRE.



Photos Florentin.

LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON

PAR LE DOCTEUR FERNAND VALLON

A Zurich, au Musée, l'été dernier, devant un buste de Despiau, je fis la connaissance d'un Américain très subversif. Il parlait notre langue sans accent appréciable et cette circonstance, me sembla-t-il, aggravait l'impertinence de ses propos.

— C'est beau, dit-il *ex abrupto*, mais je préfère un gratte-ciel, et il avait pour me considérer une goguenardise qui me parut insupportable.

— Ca n'a aucun rapport, grognai-je en le toisant, et je lui tournai le dos. Mais il savait le moyen de forcer mon attention :

— Vous êtes Français, dit-il simplement.

Je fis front d'une pièce :

« A quoi le voyez-vous, s'il vous plaît ?

— A la fraîcheur de votre teint. Vous n'avez pas d'inquiétudes. Maternelles, les routines sont pour vous aux petits soins. Chaque jour, elles vous bordent dans le lit du passé et votre antique Sorbonne dont les méthodes de travail ont bravé l'injure des siècles, file encore, pour vous bercer, le rouet de ses chansons gothiques. Vous vous endormez, la lèvre en fleur. Nous qui ne sommes pas sous la douce férule de la vieille dame, nous avons le sommeil plus léger. Nous écourtons nos nuits. La vie est si brève et si lourde la tâche! Nous avons tellement peur de mourir avant d'avoir apporté au grand building notre pelletée de ciment! Pendant ce temps vous entassez la pierre lente. Vous frisez la chicorée de l'acanthe et nichez de misérables petites allégories statuaires au front de vos monuments renaissants, néo-grecs ou romains. Vous construisez pour vos parlottes de solennels amphithéâtres, où l'on dort. Libre à vous, ô théoriciens bavards, d'y faire des cours et des discours académiques. Nous, dans nos écoles en béton, claires et nues comme des usines, nous travaillons de nos mains. Parlez ! Nous agissons.

» Un jour, toutefois, si la curiosité vous venait d'apprendre ce que c'est qu'un centre de travail et de culture — d'ailleurs créé par l'un des vôtres — prenez le train, allez le demander à Jean Lépine. La Faculté de Médecine de Lyon vous attend. »

Ces fortes paroles demeurèrent gravées dans ma mémoire et je saisis avec joie l'occasion de les contrôler. Elle me fut offerte naguère, par *Art et Médecine*. Dans le wagon qui m'emportait vers Fourvières et Grange-Blanche, je relisais, pour prendre le *la*, l'allocution prononcée à la Faculté, le 23 juin 1931, par son doyen :

« Je vous ai dit que la médecine n'est pas une science. Elle vit des acquisitions de plusieurs sciences dont les progrès sont incessants : l'anatomie microscopique, la chimie, la chimie physique, la physique, la physiologie. La France a eu, au siècle dernier, de très grands savants, dans des branches diverses. Elle en a encore. Mais la science est parvenue à un point où tout ce qui pouvait se découvrir par le raisonnement ou des moyens sommaires d'investigation a été trouvé. Il n'y a que les ignorants qui croient qu'on peut faire de grandes découvertes dans un taudis ou dans une cave. Il faut des instruments très coûteux, des installations, du matériel, des produits chimiques; notre principal effort a porté sur l'organisation de ces moyens de recherche... »

Le lendemain matin, cet homme d'action me reçut dès l'aube. Il avait, comme moi, passé la nuit en chemin de fer. Mais il n'y paraissait pas.

« Nos anciennes Facultés, me dit-il, nous apparaissent aujourd'hui sous les comiques espèces de ce Maître Jacques qui savait, avec tant d'opportune célérité, retourner son tablier. Seule, leur étiquette détermine leur destination. Si vous en doutiez, visitez notre vieille Faculté de Médecine que notre exode a laissée tristement déserte ; c'est un cadre vide où pourrait aussi bien sourire telle autre douairière à chaufferette, celle du Droit, par exemple. Cette aptitude universelle est en notre siècle de spécialisation un vice rédhibitoire.

» Au temps où nous étions quai Claude-Bernard, nous ne souffrions pas moins que Paris de l'encombrement. Tassés en séries trop touffues, nos étudiants ne pouvaient assister qu'à un très petit nombre de séances de travaux pratiques. En multipliant les salles, nous avons pu offrir aux élèves desserrés des séances multipliées.

» La principale caractéristique de la nouvelle Faculté est l'extensibilité. Elle la doit au type même de sa construction. L'unité de base des salles est la dimension : 6 × 4. Quand elles sont plus grandes, leur largeur est toujours multiple régulier de cette unité. Ainsi la ruche se compose de cellules de 6 mètres sur 4 ou sur 8, 12, 16, etc. Tous les quatre mètres, passe l'axe d'une fenêtre et une gaine de canalisation, en sorte qu'à peu de frais, les locaux sont transformables, soit par suppression, soit par intercalement des cloisons. Ainsi peut-on agrandir, diminuer, isoler...

» *Isoler*, c'est à cette possibilité que nous devons les laboratoires individuels pour travaux postscolaires. Ils nous permettent d'accueillir les chercheurs, nationaux ou étrangers. Chacun de ces laboratoires a sa clef que l'hôte de passage peut emporter, le soir, comme celle de sa chambre, à l'hôtel.

» La liaison géographique des services est la conséquence de la souplesse d'une telle organisation. Tous ceux qui ont des affinités communes sont à proximité les uns des autres, sur le même territoire, au même étage et disposés de telle sorte qu'ils ne puissent s'ignorer. Ainsi, à la



EN PAGE GAUCHE, VUE GÉNÉRALE DE LA NOUVELLE FACULTÉ DE LYON, OU FUT MÉNAGÉE UNE « ANASTOMOSE » ENTRE LA FACULTÉ PROPREMENT DITE, L'HOPITAL ET L'ÉCOLE DES INFIRMIÈRES. CETTE RUCHE A SCIENCES« SE COMPOSE DE CELLULES DE 6 MÈTRES SUR 4 OU SUR 8, 12, 16, ETC. TOUS LES QUATRE MÈTRES, PASSE L'AXE D'UNE FENÊTRE ET UNE GAINE DE CANALISATION, EN SORTE QU'A PEU DE FRAIS, LES LOCAUX SONT TRANSFORMABLES... » — CI-CONTRE, L'AMPHI DE MÉDECINE LÉGALE.



APRÈS NOUS AVOIR ÉNUMÉRÉ SES TITRES ET SES FONCTIONS, LE PROFESSEUR JEAN LÉPINE NOUS AVAIT CONFIÉ : « JE SUIS UNE MANIÈRE DE DICTATEUR ». ET, PARLANT DE SON ŒUVRE, IL AVAIT AJOUTÉ : « CES SORTES DE RÉALISATIONS SONT AISÉES A QUI PEUT TOUT CENTRALISER ». MAIS NOUS NE LAISSERONS PAS CE MERVEILLEUX ORGANISATEUR DIMINUER AINSI SON MÉRITE. QU'IL DAIGNE TROUVER ICI L'HOMMAGE QUI LUI EST DU. IL NOUS PLAIT QU'IL PARAISSE PARMI SA BELLE FACULTÉ DONT VOICI UNE DES GLOIRES: « L'ATELIER » DE DISSECTION.

faveur de cette interprétation, se réalisent des économies d'instruments coûteux.

» Etendant ce principe, nous avons voulu qu'il y ait anastomose entre la Faculté, l'Hôpital et l'École des Infirmières, voisins tous trois. Un tunnel relie donc la première au second. Et, évitant aux étudiants des pertes de temps, la dispersion de la ville, un restaurant, dont les locaux sont prêts, fonctionnera bientôt dans la Faculté même. Ainsi sera fermé le cycle hospitalier.

» Quant à l'École des Infirmières et Visiteuses Sociales qui sera terminée cette année, ce sera un grand centre polyvalent d'hygiène sociale, une École des services sociaux, la première de ce genre, car je veux que tous les élèves de dernière année y fassent un stage. C'est le seul moyen de leur apprendre à se servir des ressources des services sociaux. »

Je témoignai mon admiration à l'organisateur, à l'animateur que le monde nous envie (et ceci n'est pas une vaine formule).

« N'exagérons rien, me dit-il, avec un bon sourire. Les réalisations de cet ordre sont aisées à l'homme, qui, seul, peut se trouver à la tête de tout. Doyen depuis treize ans, administrateur des hospices civils de Lyon depuis vingt ans, président du Conseil d'administration et fondateur de l'École d'Infirmières et Visiteuses de Lyon depuis onze ans, administrateur-directeur de l'hospice Debrousse, enfin, je suis une manière de dictateur.

» Maintenant je vais vous dire la simple genèse de notre Centre médical. En 1916, la Croix-Rouge américaine est passée par Lyon. Je l'ai reçue. Elle s'est installée. Mon seul mérite, peut-être, est d'avoir su la fixer. Elle m'estimait assez, deux ans plus tard, en 1918, pour me fournir les moyens (900.000 francs) de créer la *Fondation Franco-Américaine pour l'Enfance* dont le fonctionnement et le rendement ont eu le don d'intéresser la fondation Rockefeller. Ses prospecteurs sont venus. L'annonce d'une subvention de quarante millions les a suivis de près. Ils se sont ajoutés à une somme équivalente, que le gouvernement nous attribuait sur l'outillage national. »

L'heure de partir était venue. Bientôt nous fûmes en vue de l'immense, de la belle usine dont Jean Lépine est le directeur, et tant d'éminents professeurs les contremaîtres. Pour plus vite l'entendre tourner rond (j'étais déjà dans l'enthousiasme) j'escaladai l'escalier d'honneur dont, comme une blanche lave, la coulée de béton se répand sur le gravier de la cour. Paul Bellemain, l'architecte de l'Université, était à la dernière marche. J'allais trouver partout la clarté, la simplicité, le confort. Nulle part, la matière n'a plus de prévenances pour l'homme. Nulle part elle ne le seconde mieux. Des heures, j'allais marcher dans le dédale des larges couloirs, sous la tuyauterie où ronfle le mazout, sur l'asphalte, doux au pas, qui, chemin noir et sourd, miroite parmi le carrelage mat et pâle. Je n'ai retenu — m'excuserez-vous ? — que les dimensions inédites des salles, leur couleur avenante, leur intimité — celle, par exemple très inattendue, de la bibliothèque, hall qui a 100 mètres de long sur 20 de large.

Je n'ai retenu que des chiffres, des mots et des images : les cinq hectares de surface utilisée (50.000 mètres carrés, a précisé l'architecte, et ce n'était pas indifférent : je suis si loin de mon système métrique !), les six femmes de ménage qui suffisent à l'entretien de tout cela, les huit trains de marchandises qui pourraient charger le plancher de la Réserve de la Bibliothèque, les portes de fer qui la défendent contre l'incendie, le peuple des livres, tous accessibles à la main sur les casiers de tôle, tous amovibles, la Cour des Musées (Histoire de la Médecine, Médecine Légale, Anatomie, Droguier), le petit ascenseur charmant, vif et blanc comme une mouette, dont le simple décor est dû à Prouvé, les terrasses immenses d'où l'on découvre les horizons lyonnais et ce noir Mont Ceindre qui, par ce matin glacial, portait, par-dessus la ville, une écharpe de neige rose; l'écho en longue cascade de la salle des pas-perdus des étudiants; le revêtement d'acousticilex qui éteint celui de deux amphithéâtres, géminés et superposés sur deux étages et dans *l'aile des chimistes* « la Tour des Centrifugeurs » et « le Mur des Balances ». Carrée, la tour, en double T, les murs montent du sol au ciel, d'un élan, et les balances pèsent au millième de milligramme en toute quiétude et les centrifugeurs vrombissent et trépident sans remords : le voisin ne soupçonne pas leurs fols ébats.

Je n'ai retenu que l'éclairage vertical de la belle salle de dissection. Il exempte les mains et les scalpels d'une ombre incommode. J'ai rendu grâces aux aspirateurs plafonnants qui désodorisent la salle de démonstration de médecine légale dont j'ai admiré la fosse lumineuse, bordée de degrés clairs et de rampes élégantes. Je me suis exclamé devant les proportions du grand amphithéâtre et je n'ai pu résister à l'invite cordiale de ses fauteuils *tendus de velours*.

J'ai admiré la salle du mazout, grande comme une chaufferie de paquebot, le contrôle à distance des températures, qu'y réalise un thermomètre électrique. Invité à vérifier par moi-même l'exactitude de ses renseignements j'ai appuyé au hasard sur le bouton nº 6 : 20 *degrés*, a indiqué l'aiguille, et cette température confortable était celle du domaine du professeur Leriche. J'avais eu si peu le temps de causer avec lui, il y a deux ans, que j'aurais voulu lui redire toute mon admiration et mon affection. Mais où le joindre ?

Affairé à sa besogne bienfaisante, le nouveau professeur de Pathologie Externe de Lyon court toujours, cheveux au vent, comme, naguère, dans les couloirs des Hospices de Strasbourg. Et je n'ai vu dans son beau service dont les salles d'opération sont, à l'instar de celle de la Maison de Santé des Gardiens de la Paix, à Paris, carrelées de bleu, qu'un grand toutou noir. On venait de lui faire de la morphine et, tirant une langue d'une aune, avec dans son œil humain un peu d'inquiétude et, déjà, de langueur, il bavait en attendant son chirurgien.

De Grange-Belle à la Croix-Rousse, il y a, m'avait-on dit, quelque marge. Néanmoins je me mis en devoir de l'enjamber et j'allai d'un pas que le froid vif rendait allègre. Chemin faisant, je songeai : Deux bienfaisances, deux intelligences ont eu la joie de se rencontrer, de se comprendre et de coopérer. Le pays, la fondation Rockefeller n'ont pas ménagé leur argent, ni Jean Lépine son intelligence et sa peine (car quel labeur ont dû lui coûter la conception et la mise au point de cette œuvre grandiose!) Aux deux premiers revient le mérite exceptionnel d'avoir découvert le second. Mais sans doute, me disais-je, existe-t-il en France d'autres hommes dont la sagacité et l'activité sauraient inspirer de telles confiances.

J'en crus apercevoir au moins deux. Pour mieux les voir, j'avais allumé la lanterne de Diogène, mais, en me tordant les oreilles, l'âpre bise qui court sur le Rhône la souffla tout net. Et, comme un taxi providentiel (ils sont rares dans la ville de Chenavard !) s'engageait, en même temps que moi, sur le pont de la Guillotière, je lui donnai l'adresse de Linossier qui m'attendait patiemment dans sa maison grecque avec des quenelles et du poulet à la crème, très lyonnais. Je vous parlerai bientôt de ce bon potier du métal.

C. Galloy

AMOUR

DES COURSES

QUE le monde serait varié et distrayant si chacun de nous se mettait à raconter sans fausse honte ses passions et ses manies secrètes ! On ne verrait plus autour de soi de gens médiocres, mais rien que des esprits originaux, tourmentés, aventureux... La terre nous semblerait peuplée d'exemplaires uniques.

Les goûts sensuels, l'érotisme, fourniraient sans doute les tableaux les plus étonnants, si étonnants qu'il est difficile d'en faire ici une esquisse. Ensuite viendraient les vocations étranges, la manie des collections, l'attachement à une espèce particulière d'animaux, la pratique forcenée d'un sport. Enfin il y aurait la passion du jeu.

J'ai souvent réfléchi à cette passion, soit en observant les autres, soit en m'en expliquant avec moi-même, et je suis arrivé à cette conclusion que tout homme est joueur. Le jeu est commandé par une faculté que nous possédons tous à un degré plus ou moins grand : l'imagination. C'est le besoin d'imaginer un moment différent de celui que nous vivons qui nous pousse à jouer. Nous voulons, l'espace d'un éclair, sortir de la voie tracée, avoir l'illusion de remettre toute notre destinée en question, jouir de la vision foudroyante que le hasard nous autorise à suspendre devant nos yeux.

Tout joueur est un homme qui aime à rêver. Et cette identité, le double sens du mot spéculation en fournit la preuve. Les joueurs composent une grande famille de visionnaires, depuis celui qui ayant lancé une pièce en l'air regarde l'étoile briller un instant, jusqu'à celui qui pousse sur un tapis une liasse de billets de banque, comme s'il posait les assises d'une maison.

Ces visionnaires ne sont pas toujours mus par l'appât du gain, ou bien un homme riche et pourvu ne jouerait jamais ; en réalité, ils veulent avant tout que « ça change » ; ils cèdent à un soudain désir d'évasion, à un caprice d'instabilité, ou à un puissant goût d'aventure refoulé parfois toute leur vie : ils *s'embarquent* le temps de retourner une carte.

Cela est si vrai que la passion du jeu est souvent tenue secrète même par ceux qui n'auraient point lieu de la cacher. Ils ne s'expliquent pas ce besoin, ils se sentent dominés comme s'ils étaient jetés dans une autre vie ; c'est qu'ils appartiennent tout entiers, en ce moment, à leur imagination et qu'ils en rougissent ensuite comme des fantaisies d'un rêve.

Il y a, chez les joueurs, une infinité de sectes, car le rêve qui les hante se plie aux exigences mineures du caractère. Les fervents de baccara, de roulette, de poker, d'écarté, pourraient être différenciés par des nuances psychologiques très nettes. Enfin il arrive que les sectes se jalousent, ne se comprennent pas mutuellement et se méprisent. J'ai vu un joueur traverser les salles de Monte-Carlo sans regarder les tables de roulette ; sa drogue, la seule qui mette en branle son imagination, c'est le trente et quarante, le reste n'est que sottise et plaisir frelaté.

Parmi les joueurs, il est une secte que je connais bien : les amateurs de courses. Dans la vaste religion du jeu, ceux-là sont les plus grands mystiques. Ils révèrent une mythologie qui a ses légendes et renaît chaque année, en même temps que la végétation, avec la nouvelle génération de chevaux. Ils possèdent la foi infatigable des pèlerins et le raisonnement logique des mathématiciens. Pour beaucoup d'entre eux, qui n'ont guère été pourvus de culture, la passion des courses constitue, même hors du décor élégant où elle les transporte, un véritable affinement d'esprit. Quand on s'aventure sur la pelouse d'un champ de courses, on distingue souvent de ces cerveaux épais qui, grâce aux chevaux et à leurs performances, s'exercent à bien raisonner, font appel à leur mémoire, aux finesses de la langue, en un mot ont appris la dialectique et la réflexion.

Et, puisque j'ai commencé cet article en souhaitant une confession universelle, je vais m'y livrer pour ma part et déclarer mon goût pour les courses.

C'est un goût qui est né dans ma prime jeunesse et que rien n'a pu éteindre. Sans doute, d'autres occupations, d'autres désirs, l'ont relégué en arrière, mais, dès que je remets le pied sur un hippodrome, je ressens la même fièvre, le même transport. Alors qu'une partie de cartes m'ennuie, qu'une salle de jeu m'écœure, un hippodrome m'attire comme un temple en plein air où je suis sûr de subir toute sorte de magnétismes.

Magnétisme du cheval, érigé en valeur mathématique tout en conservant sa mystérieuse volonté d'animal ; magnétisme du jockey, que l'on voit, à travers les jumelles, raffiner d'adresse, s'inquiéter, lutter ; magnétisme de la foule, tendue vers la même question, possédée par la même excitation. A-t-on jamais réfléchi à la *somme* de curiosité, d'émotion, d'angoisse, que représente, dans les quelques minutes qui précèdent le départ d'une grande course, la foule des spectateurs ? Taine l'a observé, je crois, dans ses *Notes sur l'Angleterre*, et parle de l'auguste silence qui étreint des milliers de poitrines au départ du Derby d'Epsom.

PAR JACQUES DE LACRETELLE

On m'objectera que tout sport, toute lutte, soulèvent pareil enthousiasme. Mais il faut y ajouter la captivante diablerie du jeu et aussi l'espèce de tremblement qui saisit les gens après qu'ils ont confié leur âme aux forces occultes d'un animal.

Car, pour ma part, la vue des spectateurs est pour beaucoup dans mon goût des courses. Visages graves, illuminés, ravagés, cris de joie, malédictions, insultes promptes, querelles, tout cela me place au milieu d'une peuplade hardie, brûlante de fièvre et mise à nu par sa passion. Que de fois je suis revenu des courses ayant surchargé mon programme de notes, de bouts de dialogues, de traits de physionomie, écumés dans cette chaudière !

Enfin, dans les petites villes de province, le jour des courses est considéré comme la grande fête de l'année. On voit, aujourd'hui encore, les présentations se faire, les fiançailles s'ébaucher, de même qu'autrefois, au temps des officiers et des corsets, les pensées d'adultère naissaient dans l'émotion du boute-selle. Ces vignettes sentimentales ne sont-elles pas précieuses pour un romancier trop enclin à n'observer que la faune parisienne ? Qu'on aille seulement aux courses de Compiègne et l'on verra si nous n'avons pas tout à apprendre sur la société de province.

Les courses sont aussi l'endroit où subsistent des types que l'on croit généralement disparus. Certaines moustaches, certains ports de tête ne se voient plus aujourd'hui qu'à Longchamp, à l'intérieur du rond où tournent les chevaux. Je n'oublierai jamais la vision que j'ai eue sur un champ de courses de province, en Anjou. C'était le jour du Grand Prix local. Tous les châteaux des environs avaient donné, et, comme j'allais de groupe en groupe pour m'amuser des conversations, j'entendis le même nom revenir à tout instant : « Vous l'avez vu ?... disait-on... Il est étonnant... Vous savez qu'il a dépassé quatre-vingt-dix... Quelle belle crânerie d'avoir voulu venir cette année encore... » Je me demandais qui était ce grand personnage, lorsque j'aperçus, dans la tribune réservée au comité, une figure inoubliable. Je ne tenterai pas de la décrire. Qu'on se reporte au portrait du vieux beau, fait par Balzac aux premières lignes de *la Vieille Fille*. Tout s'y retrouvait, jusqu'aux boucles d'oreilles ; la boutonnière semblait conservée sous globe depuis cinquante ans, comme une couronne de mariée ; le chapeau carré avait un air de morion Henri IV. Au-dessus de la tribune flottait un pavillon. L'admirable vieillard, entouré, mais muet et l'œil fixe, se levait, agrippant la barre de bois, dès que les chevaux paraissaient sur la piste ; ensuite il retombait assis ; il avait juste la force de saluer ses dieux.

■

Pour un amateur de courses, chaque hippodrome a sa physionomie particulière et ses secrets ; comme chaque visage a son grain de beauté et ses malices. Il en est de très beaux, il en est d'affreux. Le plus beau, en France, est sans doute Chantilly, et il est inutile d'être joueur pour admirer le tableau fameux qui s'offre aux yeux du haut des tribunes.

Moins peignés, moins coulants qu'en France, les champs de courses anglais, surtout les plus anciens, forment un paysage plus accidenté. Il y a entre là-bas et ici la même différence qu'entre les jardins anglais et les jardins à la française. Les plus importants, Epsom ou Doncaster, ont à peine été touchés depuis leur fondation ; les pistes suivent les vallonnements du sol et font corps avec la nature ; à Goodwood, qui est dans un parc privé aussi vaste qu'une province, la course semble copier une gravure anglaise. C'est par les courses anglaises et les types qu'on y rencontre que je suis attaché à Dickens.

Il est peu de pays que j'aie visités et dont je ne connaisse pas les champs de courses. Hippodromes de Belgique, mesurés, proprets, pareils à des tourniquets entourés de parasols. Hippodromes de Berlin, dessinés sur de trop vastes plans et un peu abandonnés, boîtes de cigares à belle bague, mais sans bouquet. Hippodromes italiens, dont le plus beau est à Milan, joli, distingué et un peu monotone. Et je n'aurai garde d'oublier cet étonnant hippodrome de Pest, où les inscriptions et le programme, rédigés naturellement en hongrois, m'obligèrent avant chaque course, malgré ma science hippique, à un effrayant casse-tête. Je me souviens encore des équipages fastueux (c'était il y a vingt ans), de l'assistance étrange et déjà hors de l'Occident. Et quelle ne fut pas ma surprise de voir un entraîneur saluer son propriétaire en lui baisant la main!

Mais la plus belle image de cette collection est assurément l'hippodrome d'Athènes, bien qu'il soit fort exigu et plutôt pelé. Il est situé à Phalère, et l'on découvre aisément, en face de soi, l'Acropole. Des tribunes, la jumelle se dirige tantôt vers les pistes, tantôt vers le fameux rocher, jusqu'à la colonnade du Parthénon. Quand le peloton est parti et s'égrène le long de la lice, on pense à d'autres chevaux, à d'autres cavaliers, à une frise non moins vivante. Et l'évocation de Phidias rappelle quelle beauté peut naître, pour l'éternité, d'une passion humaine.

Jacques de Lacretelle

LES MÉDECINS QUE J'AI CONNUS

PAR ANDRÉ THERIVE

Les malades n'aiment pas trop à parler des médecins qui les soignent, sauf quand leur affection est à la fois anodine et glorieuse ou qu'ils sont devenus maniaques à force de souffrir. La discrétion est dans cette catégorie une qualité professionnelle... Mais dans l'autre classe, celle des gens qui sont en santé provisoire, l'amour des médecins et de la médecine a quelque chose de noble et de désintéressé.

Quiconque en effet se pique d'esprit est fatalement amené à fréquenter plus de médecins que de malades. Sans y penser, je veux dire sans le faire exprès, j'en rencontre trois ou quatre par jour. Ce sont mes commensaux, mes amis, même lorsque ce sont mes confrères... Et, sans eux, ma vision du monde serait probablement changée, parce qu'ils répandent autour d'eux une méthode scientifique de voir les choses et une méthode artistique de juger l'homme.

Quand j'avais six ans, mon voisin de campagne s'appelait Gilbert Ballet. Il avait la tête majestueuse que les grands savants portent au théâtre et il m'imposait beaucoup. Je me souviens qu'il m'apprit à lire les chiffres romains sur ma montre. Il essaya aussi de m'hypnotiser et déclara que je serais toute ma vie un sujet rebelle. Il me donna aussi un certificat de solidité mentale que je n'ai pas démenti : et, je l'avoue à la honte de mes facultés lyriques, je me sens menacé de tous les maux, sauf de la folie. En sorte que très probablement les spécialistes de tout genre se partageront ma guenille, sauf mon éminent ami le docteur Toulouse et les autres psychiatres que je fréquente, sans reproche et sans peur.

Je voudrais bien rappeler ici la mémoire du docteur Bergeon qui présida à mon éducation hygiénique. C'était (il y a trente ans passés) un praticien expatrié en Angleterre ; il avait à mes yeux l'immense mérite de prétendre que la sardine à l'huile pouvait remplacer l'extrait de foie de morue. Ses préceptes relatifs au tub froid, au gant de crin et à la gymnastique en chambre étaient plus redoutables pour un enfant douillet ; et je me souviens avec fierté et terreur du mouvement des « pieds au mur » qu'il m'enseigna, et de tours de force qui supposaient qu'on s'arc-boutât sous une armoire à glace. Je crois bien que c'est de cet excellent homme que je tiens un manuel Muller, où l'auteur, lieutenant de génie à Klampenborg, est représenté avec sa moustache martiale, sa grosse alliance au doigt et sa chaîne de montre, défiant les microbes et les pharmaciens.

Mais il faudrait faire une place à part aux médecins de famille, à ces magiciens en redingote dont les mains toujours parfumées d'iodoforme, la cravate blanche, la barbiche austère, avaient par elles-mêmes, je le jure, une vertu curative. On savait par avance qu'ils étaient appelés comme le prêtre, qu'ils étaient revêtus d'un caractère sacré, qu'ils avaient assisté aux naissances, aux épreuves et aux bonnes morts de la tribu. Est-ce la piété ou le respect humain qui m'empêche d'écrire leurs noms en toutes lettres ? Celui du Dr R... qui devint sénateur radical de la Haute-Vienne et mourut très vieux après nous avoir tous sauvés tant de fois ?... Celui du Dr M..., providence du Petit-Montrouge, qui commençait ses visites à six heures du matin dans un fiacre, mais sans avoir manqué à cinq heures et demie la première messe d'un couvent ? Il faudrait y ajouter celui du vénérable père B... que toute une ville traitait comme un saint ; il travaillait dix-huit heures de jour et de nuit, il oubliait toujours d'adresser sa note aux gens qu'il trouvait plus pauvres que lui. Un soir un apache attaqua un passant d'aspect bourgeois, le détroussa, le laissa pour mort : ce passant, c'était le père B... Ainsi finissent les justes dans la légende dorée.

Et il me faudrait un chapitre spécial pour les médecins militaires. Dès l'enfance j'en ai beaucoup connu ; mais ce n'est pas à titre civil, malgré la légende, qu'on les apprécie le mieux. Jamais je ne pourrai exprimer ma reconnaissance à certains d'entre eux qui pratiquaient leur métier ingrat un peu comme Vincent de Paul dans la chiourme. Le major B... avait quatre galons et poussa la complaisance jusqu'à me déclarer suspect de rougeole afin de me retirer quinze jours de la chambrée et me confiner dans un coin d'infirmerie. Un matin, à la visite, il vit que je lisais *Adolphe* et il me dit d'un air narquois : « Ah ! Ah ! l'intellectuel ! pas besoin d'autres drogues, alors ! » A la guerre le hasard me fit passer par d'illustres mains, à telles enseignes que le professeur P... en personne me gratta l'os du front et me posa une agrafe Michel sur le cuir chevelu que j'avais ouvert : l'opération réussit aussi bien qu'une laparotomie. Mais là se bornèrent nos rapports : c'était le temps où on couchait sur la paille pêle-mêle des mourants et des blessés et où les infirmiers lessivaient les pansements dans un seau d'eau phéniquée pour les faire aussitôt resservir... Plus tard je me fis de véritables amis parmi les médecins de bataillon. L'un d'eux, M. W..., vint me dire adieu un jour que je larmoyais, avec un grain de sable dans l'œil : il était muté vers une ambulance. Considérant mon visage en pleurs, il s'arrêta gêné et me dit : « Mais, mon pauvre ami, ça ne vaut pas la peine, vous me reverrez peut-être... » Ce fut sa seule erreur de diagnostic.

Il faudrait des pages et des pages pour qu'un écrivain rendît hommage à tous les médecins qu'il coudoie encore tous les jours. Cependant, même en omettant la dizaine de confrères que je compte parmi eux, je ne pourrais passer sous silence le Dr A... de V... qui m'a rendu des services inoubliables et qui m'a montré par l'exemple que la meilleure thérapeutique est la plus naturelle. Les entretiens du Dr Th... qui est un de mes plus chers compagnons, forment une bonne part de l'espèce de culture que je me suis donnée en causant, c'est-à-dire en écoutant. Qu'ils exercent encore ou qu'ils soient évadés vers d'autres professions, je remarque que les médecins portent une marque indélébile : *Medicus in æternum*...

Et voilà en somme le type d'humanité où j'aurais voulu me conformer, si le destin de chacun était librement choisi. D'ailleurs on pourrait souhaiter non pas que tous les fils d'Hippocrate fussent gens de lettres, mais que tous les gens de lettres fussent médecins. L'opinion est très soutenable. Le bon ordre des esprits y gagnerait, même si les malades n'y perdaient pas trop...

André Thérive

Kollar



PAYSANS ARIÉGEOIS A LA FENAISON. LEUR PRÉ EST SOUVENT EN PENTE ABRUPTE. UNE MACHINE NE SAURAIT S'Y MOUVOIR. RESTE LE FIL TRANCHANT DE LA FAUX QUI TINTE SOUS L'AFFUTAGE, ET LES BRAS ROBUSTES, ET LE CŒUR A L'OUVRAGE ET LA BONNE HUMEUR. AVEC CELA, L'ON COUCHE BEAUCOUP D'HERBE ODORANTE AU FLANC D'UNE MONTAGNE, EN UNE JOURNÉE DE SOLEIL. — AUX ENVIRONS D'AX-LES-THERMES, LE VILLAGE DE LORDAT S'ACCROCHE A UN ROCHER QUE COURONNENT LES RUINES GRANDIOSES DU CHATEAU DE LORDAT (XIII[e] ET XV[e] SIÈCLES), A 940 MÈTRES D'ALTITUDE.

Il y a surtout les deux vents ennemis, Cers et Autan. Des confins du Couserans aux marches du Lauraguais, ils se disputent le ciel.

Cers, froid, sourcilleux comme tout ce qui nous vient de l'Atlantique, Cers gonfle de sève les bourgeons et incline doucement les épis, de façon que leurs germes se mêlent et se fécondent.

Autan alanguit les sens, casse les jambes, brise les nerfs. Combien de filles séduites qui, sans lui, n'eussent jamais fait le moindre manquement! Pour tous ces méfaits, on injurie Autan; on le traite de porc, on l'appelle *puto dé Marseillo*.

Autan sur la gelée, pluie sûrement, les pâtres, grands annonciateurs du temps, ne s'y trompent pas.

Aux alentours de Pâques, la lutte redouble de violence. Il est bien connu, le vent de la Semaine Sainte qui mêle le goût de la neige à l'odeur des premières fleurs.

Souvent l'orage s'amasse en un coin du ciel, la foudre tonne au milieu des nuages bouleversés: mais on ne s'épouvante pas pour si peu; le cierge de la Chandeleur



ne sortira pas du *cabinet;* ceux de la terre répètent simplement le vieux proverbe :

Ey bouno	*Est bon*
La trouno	*Le tonnerre*
Quand mars la souno!	*Quand mars le sonne!*

La nuit, lorsque les feux ont été soigneusement couverts de cendres et que bêtes et gens sont *retirés*, la lutte se poursuit encore là-haut ; des nuages passent devant la lune, fuite éperdue d'ombres brillantes qui projettent sur la terre leur mirage inquiétant, fait de ténèbres et de clartés.

Alors, ceux du pays qui, par hasard, cheminent encore, disent entre eux, en frissonnant : *Ré Artus.*

Souvenir presque effacé du roi Arthur, suzerain des Chevaliers de la Table Ronde. Eux ne savent plus rien de lui, si ce n'est qu'il fut chasseur et qu'il doit éternellement courir, les soirs de lune, à la poursuite du troupeau fuyant des nuages.

Tout ici est contraste, tout paraît façonné au gré, au caprice de ces deux vents adverses, gonflés de pluie et de soleil. Gascogne, Foix, Languedoc, se partagent ce pan de terre pyrénéenne, ici ruisselante d'eaux vives, toute bruissante de cascades, là maigre et aride, et ailleurs opulente.

« Des hommes et du fer », a dit Napoléon, en parlant de l'Ariège. Ces hommes, quels sont-ils ? Combien dissemblables les uns des autres !

Jolis garçons bruns, souples, alertes, si finement musclés, d'un pur dessin ibérique. Hommes blonds aux fortes moustaches gauloises. Filles rousses et nacrées, perpétuant le souvenir de l'empire wisigoth. Grands gaillards maigres et hauts, arborant le nez en bec d'aigle et la moustache de chat des Gascons. Femmes aux yeux berbères, aux fortes lèvres d'Afrique, qui vont puiser à la Fontaine Sarrasine et habitent des villages aux noms d'Islam : Rabat, Gourbit.

Comme tant de races montagnardes, celle-ci, forgée au feu des invasions, a soif d'indépendance, pour ne pas dire d'indiscipline. Jusque dans les noms de ses fils, de ses filles, elle garde, après tant de siècles chrétiens, la mémoire des vénérables cultes planétaires : les uns s'appellent Soleil, les autres Etoile (Solère, Estelle ou Lestelle).

Après avoir abrité les premiers hommes, ses grottes illustres, celle du Mas-d'Azil entre autres, ont recueilli cathares et huguenots, tous en révolte contre la puissance de Rome. Il fallut la trahison pour venir à bout de la forteresse vertigineuse de Montségur, le sanctuaire des Parfaits où le génie de Wagner entrevit Parsifal. Tant de fois, l'armée royale se cassa les dents sur le roc de Foix qu'à la fin il parut plus simple de faire du comte de Foix un roi de France. C'était *nouste Henric* et la nation française lui doit non seulement le Béarn et les terres qu'arrose l'Ariège, mais encore ses droits sur l'Andorre, libre république féodale, à laquelle ses grands voisins n'oseraient jamais s'attaquer. Elle aussi, l'imprenable Andorre, pourrait reprendre à son compte la devise gasconne de Gaston Phébus : *Toco y sé gaousos!...* Touches-y si tu oses.

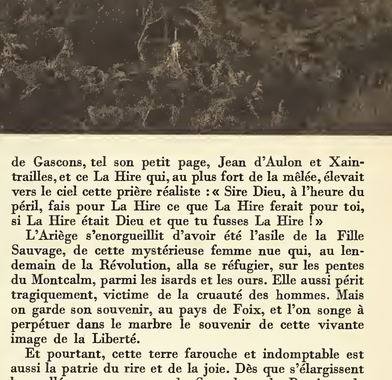
Race indisciplinée, mais race de chefs. Ce fier défi, Gaston de Foix l'arborait sur sa bannière, à Ravenne, quand il menait à l'attaque ses héroïques va-nu-pieds, ses compatriotes, et Foch dont le nom perpétue le culte du feu, qu'on célèbre ici, de cime en cime, à chaque Saint-Jean, Foch, originaire de l'Ariège, l'avait au bord des lèvres comme au fond du cœur.

Champagne et Lorraine se disputent l'honneur d'avoir donné le jour à la Sainte de la Patrie, à Jeanne la Pucelle qui sauva le royaume des lis et qui, d'ailleurs, s'entoura



PAGE 32, VUE DE RIMONT, L'UN DE CES PETITS BOURGS ARIÉGEOIS QUI N'APPARTIENNENT PLUS A LA PLAINE ET NE SONT PAS ENCORE TOUT A FAIT MONTAGNARDS. AU BORD DE LA RUE OU COULE LA LUMIÈRE, LE RETRAIT D'UNE MAISON A VIGNE VIERGE FORME UNE PLACETTE D'OMBRE OU DES BŒUFS PLACIDES ET DOCILES ATTENDENT, SEULEMENT GARDÉS PAR L'AIGUILLON POSÉ CONTRE LEUR JOUG. CELA SUFFIT A COMPOSER UN CHARME. — ICI, UN CLOCHER ÉTRANGEMENT BYZANTIN. — AU-DESSOUS, LES TOURS DU CHATEAU DE FOIX.

Photos Schall.



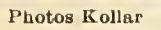
de Gascons, tel son petit page, Jean d'Aulon et Xaintrailles, et ce La Hire qui, au plus fort de la mêlée, élevait vers le ciel cette prière réaliste : « Sire Dieu, à l'heure du péril, fais pour La Hire ce que La Hire ferait pour toi, si La Hire était Dieu et que tu fusses La Hire ! »

L'Ariège s'enorgueillit d'avoir été l'asile de la Fille Sauvage, de cette mystérieuse femme nue qui, au lendemain de la Révolution, alla se réfugier, sur les pentes du Montcalm, parmi les isards et les ours. Elle aussi périt tragiquement, victime de la cruauté des hommes. Mais on garde son souvenir, au pays de Foix, et l'on songe à perpétuer dans le marbre le souvenir de cette vivante image de la Liberté.

Et pourtant, cette terre farouche et indomptable est aussi la patrie du rire et de la joie. Dès que s'élargissent les vallées, aux parages de Saverdun, de Pamiers, de Varilhes, de Saint-Girons, de Mirepoix, — le Saint-Gauderic de *Cantegril*, — la vie est douce et heureuse, flâneuse aussi parfois et lézardant volontiers au soleil.

Le berceau de Carmontelle, cet amuseur de génie, vous le trouvez aux portes de Mirepoix, à La Bastide-de-Bousignac, non loin de Senesse-de-Sénabugue et de Saint-Julien-de-Gras-Capou (les beaux mots gascons, n'est-ce pas ?). Et enfin, l'Ariège eut l'honneur de donner le jour au plus grand musicien de France, à Gabriel Fauré, l'enchanteur qui, dans le second acte de *Pénélope*, a ressuscité l'odeur champêtre, les prestiges antiques de sa petite patrie.

Ces éternels contrastes qu'offrent les hommes de chez



Photos Kollar

A GAUCHE, PATURAGE AUX ABORDS DU COL DE MARMARE OU PASSE LA ROUTE D'AX-LES THERMES A QUILLAN. ICI, QUELQUES CHAMPS DE LA MONTAGNE ARIÉGEOISE : LEUR PENTE EST SI FORTE QU'ELLE N'ADMET QUE LES TRANSPORTS A DOS D'HOMME. RIEN NE PEUT MIEUX ÉVOQUER L'INCROYABLE ÉNERGIE D'UNE RACE PAYSANNE QUE CES CULTURES MONTANT A L'ASSAUT DES SOMMETS, TANT QU'IL RESTE SUR LE ROC LA MOINDRE ÉPAISSEUR DE TERRE.



MAINT TORRENT, COMME L'ARIÈGE, « CHARRIE DES PAILLETTES D'OR ET DES TRUITES D'ARGENT ». — PAGE 37, L'UNE DE CES VALLÉES DU PAYS ARIÉGEOIS, OU LE CHEMINEMENT OFFRE UNE JOIE INÉPUISABLE. DERRIÈRE CHAQUE CONTREFORT VERT ET BOISÉ, OU NU ET FAUVE, MAIS TOUJOURS RUDE — COMME PEUT L'ÊTRE UNE PIÈCE UTILE DE MASSIF MONTAGNEUX — UN SITE NOUVEAU SE RÉVÈLE, QUI VA DU RIANT A L'AUSTÈRE A MESURE QU'ON APPROCHE DE LA CHAINE PRINCIPALE, BARRIÈRE AUX RARES FISSURES.

Photos Kollar.

nous, avec quelle vigueur on les retrouve dans les traits mobiles de cette terre mouvementée !

Terre infiniment variée où se résument tant d'aspects du vaste monde.

Sur les premiers plissements du Plantaurel, à quelque cent mètres de ma demeure d'Ariège, je sais un coteau pierreux, tapissé de romarin et de lavande, d'où l'on découvre, à chaque point de la rose des vents, des sites sans nulle parenté. Ici, vers le nord, un paysage de trumeau, souriant ct trop facile, la molle vallée de l'Hers, grasse, opulente, toute chargée de riches récoltes; par delà les paisibles verdures des premiers plans, au ponant, les bleuâtres collines qui dominent Pamiers, et plus loin, se détachant en mauve sur la pourpre du couchant, le tricorne du mont Vallier ; au levant, en deçà de la route qui mène à Laroque-d'Olmes et à Lavelanet, où l'on trouve encore des métiers à tisser millénaires, le donjon carré de Saint-Quentin et les ruines pathétiques du château de Lagarde, fief des Lévis-Mirepoix, « petits-cousins » de la Sainte Vierge ; enfin, au sud, bien avant les bois de Limbrassac, le triangle sacré de Montségur et le massif véhément du Saint-Barthélemy, des solitudes désertiques, des steppes de silence, d'une mélancolie d'Orient.

Mais d'ordinaire ici la montagne est boisée, ombreuse, toute ruisselante d'eaux vives. Gorges de la Frau et col de la Chioula, d'où le regard dilaté embrasse le cours de l'Ariège qui, du lac Noir où elle prend sa source aux portes de l'Andorre, jusqu'à Luzenac et à Tarascon,

charrie des paillettes d'or et des truites d'argent ; vallée de la Barguillière, d'un vert imprévu, aux portes de Foix; vallée du Salat, dont l'antique capitale, Saint-Lizier, recèle l'un des plus délicieux cloîtres pyrénéens; Saint-Jean-de-Verges, avec son admirable sanctuaire roman ; Castillon et son calvaire crénelé ; Bethmale et ses filles en sabots à la poulaine et aux bonnets éclatants ; Massat et ses *liadoures*, coiffes légères qu'on porte encore aux jours de fête ; col de Port, col de Puymorens où se partagent les eaux entre Atlantique et Méditerranée, Bélesta et sa fontaine intermittente ; Castella wisigoth et façade militaire de Notre-Dame-du-Camp, de Pamiers où l'on transforme en acier le fer des mines de Rancié. Couverts de Mirepoix, qu'on vit naguère transportés à l'Opéra-Comique par Georges d'Espagnat, vénérables galeries de bois du XIIIe siècle.

Eaux merveilleuses, eaux qui guérissent quand elles ne tuent pas. Car il en est, telles celles d'Ax-les-Thermes, ville thermale en plein épanouissement depuis le Transpyrénéen, dont il ne faudrait pas confier la garde à des apprentis. On en trouve, il est vrai, de moins violentes, celles d'Ussat, d'Aulus, d'Audinac, et tant d'autres, dont les vertus pourtant efficaces demeurent ignorées des « Franchimands ».

Les eaux jaillissantes, bruissantes, étincelantes, bondissantes, elles sont la joie juvénile de cette terre d'Ariège, si souvent calcinée par le soleil d'Espagne. Sous les herbes, sous les branches, sous les fougères, en entend partout ruisseler leur chanson perlée, la même qui charmait, aux soirs de printemps, la Fille Sauvage, émue, troublée, parmi ses amis les ours du Montcalm, énamourés.

Raymond Escholier





LA PETITE MAISON

PAR PAUL VOIVENEL

QUAND on a consciencieusement travaillé d'un lourd métier, porté chaque jour des soucis sur les épaules, la figure contractée, le cerveau froissé comme une étoffe fatiguée, qu'il est bon de « partir » !

Sitôt dans la voiture, la paix de la liberté vous détend.

■

Et me voici sur la route que je parcours depuis tant d'années, dont je connais l'histoire, tragique par endroits, et dont l'âme m'est apparue à toutes les saisons et à tous les moments.

Pamiers, Foix et son château sur un horizon de hauteurs d'une noblesse exceptionnelle, Tarascon, ville du fer, et son Castella qui porte les marques des balles espagnoles... et je plonge dans ma vallée du Vicdessos, harmonieuse et discrète, qui va jusqu'à l'échine andorrane.

■

En deux heures quel changement d'atmosphère !

Un torrent tumultueux dont le débit change sans cesse, déchaîné et faraud en mai-juin, quand fondent les neiges, écumant autour des rocs aux figures tourmentées, laissant voir, à la fin de l'été, les rides de son lit. Des prairies couvertes de pommiers, de poiriers, de cerisiers et d'acacias, floraisons blanches et parfumées au printemps, fruits sculpturaux dont l'abondance oblige à soutenir les branches en automne, avant que les ors et les roux n'embrasent les flancs des Pyrénées.

...Le fier squelette du château de Miglos qui se découpe sur le ciel, m'annonce que j'arrive, et, au dernier tournant de Capoulet, village sinueux, la petite maison avec sa pergola me reçoit... si gentiment, qu'une minute après avoir ouvert la porte, je ne sais plus si j'y suis revenu ou si je ne l'avais pas quittée.

Créée et entretenue par une femme qui lui a infusé sa personnalité, elle est toute vie intérieure, besoin de se donner et de garder, mesure et modestie, et si les choses parlaient comme le prétend Édouard Estaunié, elle s'étonnerait et s'offusquerait à l'idée qu'il puisse être question d'elle dans une grande revue.

Entre nous, laissez-moi vous avouer cependant qu'elle cause fort bien et que notre conversation s'engage immédiatement.

■

Je monte vite au premier, je m'accoude sur le balcon, et là, penché sur le paysage, je participe à lui. Son air léger, ses bruits familiers entrent en moi. Je fixe au bas de la verdure la ligne lumineuse et chantante de la rivière bordée de peupliers. Mes yeux suivent le jaillissement de la montagne au sommet de laquelle les toits de chaume du hameau de Lapège se détachent. A ma droite la région plus austère et rétrécie de Niaux avec l'entrée de sa grotte célèbre. A ma gauche, dans une perspective élargie, les massifs boisés de Siguer d'où s'élèvent des fumées de charbonniers. Plus loin, les pics d'Andorre que dominent les 3.080 mètres de l'imposant Montcalm.

A mes pieds, de l'autre côté de la route, un enclos, acheté pour se défendre d'une construction étrangère possible, entouré d'un mur et planté de jeunes pommiers.

Quel que soit le temps, sous le soleil d'août et dans la neige de janvier, j'obéis au rite de cette communion, baiser de l'Ariège sur le front de son fidèle.

■

Puis, saluant au passage dans le repli de l'escalier la vieille horloge au long balancier, d'abord intimidante dans la pénombre, mon chien sur mes talons, je fais une étape devant les fenêtres à pignon du second étage.

Entre la maison et moi il a été en effet convenu, une fois pour toutes, que nous devons nous aérer sans retard l'esprit.

■

J'ai alors le droit d'aller au jardin.

Encore un qui ne se monte pas le cou... Il est de



C'EST BIEN « LA PETITE MAISON », SANS FASTE, DIGNE D'UN PHILOSOPHE. SON SEUL LUXE EXTÉRIEUR, C'EST SA PERGOLA ET, POUR PLUS DE VÉRITÉ, LA VUE QUE L'ON A, DE CETTE PERGOLA, SUR UN VALLON CHARMANT AU-DELA DUQUEL LES YEUX « SUIVENT LE JAILLISSEMENT DE LA MONTAGNE ». ET C'EST BIEN UN PHILOSOPHE QUI VIENT LA, HIVER COMME ÉTÉ, CHERCHER NON PAS LE REPOS, MAIS LE SILENCE, LA SOLITUDE, LA PAIX FAVORABLES AUX LONGUES ET FERTILES MÉDITATIONS.

forme gammée. Brave garçon, il nous fournit de légumes excellents. Les prunes, reine-Claude s. v. p., les cerises, les groseilles, les cassis et les noix m'en paraissent — excusez-moi — plus parfumés qu'ailleurs. Il a fallu combler derrière la maison tout un terrain en contre-bas de plus d'un mètre, devenu une fraîche pelouse dont les arbres s'enorgueillissent de leurs premiers fruits.

Et, parc royal autour, propriété communale qui nous dispense de l'impôt, la magnifique végétation du versant contigu avec ses noisetiers, ses buis, ses airelles, ses champignons, ses marjolaines et ses colchiques, la merveille de sa flore, ses sources exquises et ses sentiers de bout de monde par l'un desquels j'aboutis au « roc d'Aillan », immense pierre en saillie d'où je possède entièrement la vie de mon village et de son cadre pittoresque.

J'égrène dans mon jardin les mois au rosaire des fleurs : les violettes de décembre, le pommier du Japon de février, l'allée des iris en avril, les églantiers de mai, les roses de juin, les œillets délicats, les capucines sans cesse renaissantes, les gueules-de-loup aux couleurs panachées et aristocratiques, les charmantes corolles du lin si « chez elles » dans cette terre de décente gaîté, les sauges éclatantes de septembre.

■

Que de minutes pleines et silencieuses j'y passe, où mûrissent en moi les images et leur lyrisme!



TOUT PRÈS DE LA ROUTE, ACCUEILLANT DANS SON ABANDON RELATIF, AVEC SES SAPINS ET SES PEUPLIERS, LE PETIT CIMETIÈRE, SEREINE ET MÉLANCOLIQUE LEÇON QUOTIDIENNE. — DANS LA PAGE DROITE, LE LIEU DE PRÉDILECTION DE L'ÉCRIVAIN, OU LE TRAVAIL LUI EST UNE JOIE : DES LIVRES, BEAUCOUP DE LIVRES, DES COPIES DE TABLEAUX ET DE STATUES PRÉFÉRÉS, DES FLEURS, DE LA CLARTÉ ET, SURTOUT, UN « CLIMAT » PROPICE, UN CLIMAT OU L'AIR DU PAYS EST POUR BEAUCOUP, OU UNE PRÉSENCE FÉMININE APPORTE UNE TIÉDEUR ESSENTIELLE.



Dirais-je aussi la profondeur fertile du repos d'après-dîner sous la pergola, lorsque, suivant les volutes de ma cigarette, ne voyant plus le bas du pays, ayant de ma chaise-longue l'impression d'être sur le pont d'un navire, le regard attiré uniquement sur les cimes, je m'abandonne à la rêverie crépusculaire ?

■

Au-dessus du garage j'ai pu constituer une vaste pièce aux fenêtres jumelées où je bénéficie intellectuellement du « climat » affectif que je ressens à Capoulet. Là, dans un décor surtout approprié, destiné essentiellement à « Campagnou », le travail m'est une joie. Une double bibliothèque à angles droits m'isole, des copies de tableaux et de statues préférés ajoutent leur note d'art sans prétention, et quelques fleurs « dans la teinte» égaient la table encombrée de livres et de feuillets.

Un article, une conférence, cahotants à Toulouse, s'organisent ici dans un déterminisme qui me paraît un jeu. Je viens d'y écrire : « *Du timide au satyre* », et d'ajouter deux chapitres au « *Médecin devant la douleur et la mort* ». Sur la cheminée, la maquette de son « Mayssonnié » domine la photographie d'Antoine Bourdelle, fleurie dès que nous arrivons. Je goûte particulièrement dans ce « pensoir » la semaine de décembre qui va de la Noël au premier de l'An. Les rideaux enlevés m'offrent la splendeur des neiges, les radiateurs chauffent et dans le foyer sous la devise : *Durum patientia frango*, le feu de bois, agrémenté de cônes de maïs, flambe bruyamment.

Enfin, tout près de la route, accueillant dans son abandon relatif, avec ses sapins et ses peupliers, le petit cimetière où j'ai marqué ma place. Sereine et mélancolique leçon quotidienne. Puisse-t-il laisser revivre suffisamment de moi pour qu'un peu de mon âme par quelques amis soit évoquée, au-dessus de ce paysage auquel je me suis fiancé.

J'ai parcouru l'Ariège, si attirante et si fine, dans la plupart de ses coins dont certains me sont très chers : le col sauvage et savoureux de Chioula, la vallée secrète d'Aston, la tour Lafon, d'où le regard plane d'un côté sur les bleuités du pays massatois et de l'autre sur la verdure sombre du col de Port, le sanctuaire de Marc, quelques lacs, orys et forêts.

Et ce pays je le revois toujours, comme on revoit une femme aimée, reconnaissable et nouveau. Depuis si longtemps ma vallée me réserve, à chacune de nos entrevues, des émotions anciennes, et rajeunies, goûtées comme des découvertes. Je sais ses courbes et ses élans, ses assonances et ses parfums, mais elle semble toujours inventer des orchestrations surprenantes sous l'archet du Temps.

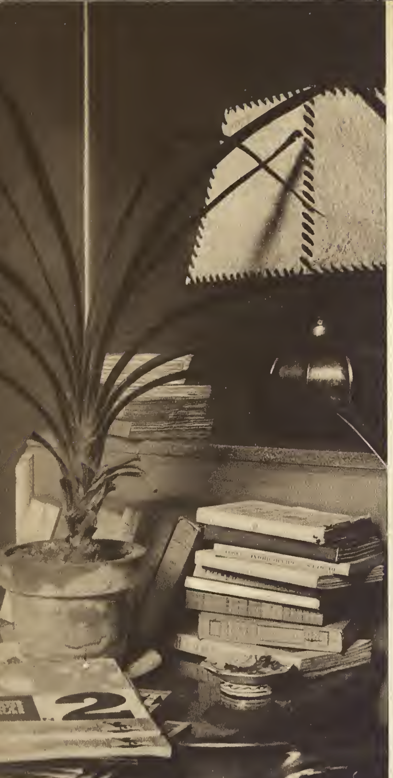
Je me meus et travaille en elle.

■

Il est des instants où je la personnifie plus intensément et où je la projette comme une divinité qui me protège.

C'est que, sans doute, j'ai reporté sur elle une partie de l'amour que j'éprouve pour la compagne fidèle — née dans « la petite maison » — et dont je puis dire, après de longues années de dévouement intégral, qu'elle aura toujours été ma conscience.

[signature]


Photo Nora Dumas.

LECTURES

ANDRÉ MAUROIS ET QUELQUES AUTRES

PAR PIERRE DOMINIQUE

ANDRÉ MAUROIS : *Mes Songes que voici.* (Grasset). — Romancier, biographe, essayiste, M. André Maurois est assurément un esprit préoccupé des études les plus diverses, et dans sa curiosité, dans sa fantaisie il va bien au delà des limites qu'on assignerait volontiers à un auteur souvent grave et quelquefois profond. Il rêve beaucoup et ses rêves le mènent fort loin. Je n'en veux pour preuve que le curieux petit livre qu'il fit paraître voici deux ans je crois : *Le Peseur d'âmes.* Peut-être pourtant dans ce livre pouvait-on noter une imitation d'Edgar Poe et aussi plus simplement de Wells, mais c'était beaucoup plus savant que Wells, plus médité infiniment, et plus fouillé. Dans *Mes Songes que voici*, même fantaisie, s'exerçant aussi bien à travers l'espace qu'à travers le temps, reconstruisant l'histoire en changeant une donnée : le caractère d'un roi, ou bien supposant établis les grands relais interplanétaires et les émigrations dans la lune. Mais c'est la fantaisie d'un philosophe, et le butin que retire le lecteur d'une semblable lecture est immense; le dernier Maurois est une mine de trésors cachés.

GASTON ROUPNEL. *Histoire de la campagne française.* (Grasset). — Autre mine de trésors, l'*Histoire de la campagne française.* Beaucoup connaissent Gaston Roupnel, romancier : c'est l'auteur de *Nono* qui est un bien beau récit; peu, j'imagine, connaissent l'historien de la *Guerre de Sécession*, mais voici mieux, à mon sens, que l'*Histoire de la Guerre de Sécession* et que *Nono*, un ouvrage qui demande la connaissance profonde de la France contemporaine, de ses différents terroirs, de ses villages, de ses parlers, qui demande vingt et trente ans de courses dans la campagne, et en même temps la connaissance de la géologie, de la géographie, de l'histoire et même de la préhistoire, avec celle de toutes les sciences qui s'y rattachent. Car il fallait savoir tout cela pour écrire cette *Histoire de la campagne française* et, de plus, il fallait aimer cette campagne et son paysan, et, pour les bien évoquer, être poète. Si j'ajoute maintenant que ce livre de lecture lente, mais qui, lui aussi, enrichit singulièrement le lecteur, est parfaitement réussi, aurais-je le droit de parler — pour employer la langue des maîtres ouvriers d'autrefois — de chef-d'œuvre ?

FIRMIN ROZ. *Washington* (Dunod). — Continuons de nous enrichir. Voici un livre qui n'est pas une biographie, mais quelque chose, à notre goût, de bien supérieur, parce que c'est à la fois une explication du caractère américain et une étude sur l'importance des grands hommes. Sous la Révolution française Anacharsis Clootz criait : « Peuple, défie-toi des individus ! » Pourtant, c'est parce qu'il ne s'était pas défié d'un individu, d'ailleurs à la fois pourvu de toutes les qualités de l'homme d'État et dépourvu d'ambition personnelle, que le peuple américain était parvenu à conquérir son indépendance. Car l'Amérique, sans Washington, serait vraisemblablement restée une colonie anglaise. M. Firmin Roz démontre fort bien non pas cette dernière proposition qui n'est pas démontrable, mais le rapport de la personnalité de Washington avec le triomphe des insurgés. Excellente leçon politique, on en conviendra.

GUICHARDIN. *Pensées et Portraits.* (Denoel et Steele). — Une autre leçon politique, mais plus ample, celle-là, nous est donnée par Guichardin, le grand écrivain italien dont voici quelques pensées et quelques portraits, mais qu'il faudrait lire en entier, que Mme de Sévigné, que Montluc, que nombre de nos grands écrivains lisaient et relisaient jadis avec fruit. M. Jacques Bainville, qui a écrit pour ce livre une substantielle préface, insiste sur ce qui rapproche Guichardin de Machiavel et note qu'au fond « *les deux hommes pensent de même, ont les mêmes principes de vie et de politique* ». Ils ont vécu en des temps troublés ; des temps qui ressemblaient un peu aux nôtres ; les maximes et les principes qu'ils ont tirés de leurs observations doivent valoir par conséquent pour notre temps, si toutefois nos hommes d'État savent prendre, comme le vieux Montluc le prenait, le temps de lire Machiavel et Guichardin.

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE

THÉATRE DES MATHURINS : *La Voie lactée*, de M. Alfred Savoir.

Elle est « à clef » jusqu'où, la pièce de Savoir ?
C'est ce que chacun veut savoir.

Oui, cette curiosité excite, sinon le public tout entier, du moins celui de Landerneau, lequel partage assez également sa naturelle malveillance entre l'auteur de *La Voie lactée* et ses supposées victimes. Nous croyons, quant à nous, devoir nous borner à dire sur la comédie de M. Alfred Savoir, simplement, notre goût.

A *La Voie lactée*, avouons-le, nous sommes tenté de préférer *La Margrave*, dont plusieurs scènes bouffonnes nous donnent encore, de mémoire, envie de pouffer ! Mais reconnaissons que M. Savoir a traité dans sa dernière pièce un sujet autrement profond : la déformation professionnelle, fruit d'une vocation tyrannique, dévorante...

Jimmy, illustre auteur-acteur-directeur, est en proie à une telle vocation. Abandonné par sa femme, il ne pense qu'à extraire un acte, au moins, de cet incident de sa vie conjugale et, simultanément, ne se préoccupe que d'engager une jeune actrice, Maïka, qui lui paraît avoir le feu sacré et du talent. Par la suite, il se montre épris, certes, de Maïka et il l'épouse, mais elle est à ses yeux, avant tout, l'interprète nécessaire, l'associée pour les communs succès de scène. Le feu sacré, au fond, cette jeune femme ne l'avait pas. Entre l'amour du théâtre et l'amour tout court, elle choisit, un beau jour, celui-ci, et elle quitte Jimmy. Deuxième abandon qui n'émeut guère plus que le premier ce mari prédestiné. C'est qu'il n'a pas ou n'a plus de cœur. Ce n'est qu'un cerveau, ce n'est qu'une machine à écrire des répliques.

L'on pense bien que M. Savoir, frottant de sa plume cette riche matière, en a tiré maintes étincelles, les unes gaîment lumineuses, d'autres assez cruellement brûlantes, d'autres enfin qui auraient pu devenir une flamme dramatique... Mais, ces dernières, il les a aussitôt éteintes. Peut-être les voulut-il fugaces comme ces scintillements émanés des étoiles de théâtre ; sans doute ne prit-il pas très au sérieux cette voie lactée où quelques Jimmy sont excusables, cependant, de considérer du point de vue de Sirius tout ce qui n'est pas leur art.

La pièce est très bien jouée par Mlle Cocéa, Mlle Christiane Jean et M. Harry Baur, entre autres bons et intelligents artistes.

THÉATRE ANTOINE : *Le Moulin de la Galette*, de M. André Pascal.

Il n'est peut-être pas trop tard pour parler de cette pièce. Tout le temps qu'elle a tenu l'affiche, elle a utilement remis en honneur, au moyen d'une fable touchante, une philosophie assez voisine de celle que l'on trouve dans *Le Savetier et le Financier*.

Claude Sorbier, financier richissime et philanthrope fort connu, est exploité par son entourage. Il est généreux, mais pas dupe. Pas indigné non plus. Écœuré seulement, mais au point qu'il serait le plus malheureux des hommes s'il n'avait un jardin secret où se réfugier, à l'abri des convoitises. Son jardin secret, c'est une jolie et tendre jeune femme, Yvonne, à qui il a caché sa véritable personnalité. Lorsque Yvonne, modeste employée, apprend que son ami est le célèbre Sorbier, elle éprouve comme une brisure. C'est un homme nouveau, un inconnu, qu'elle a devant elle. Suppliée par Sorbier, elle restera son amie, mais elle sent bien, et il sent aussi, que le joli roman risque fort d'être fané, abîmé, fini.

Tel est le sujet du *Moulin de la Galette*, le sujet principal, du moins, car, accessoirement, cette comédie satirise, et non sans esprit, la bassesse et les sottes prétentions d'une bande de parasites.

M. André Pascal, dont le vrai nom est proverbialement synonyme de « Riche », a-t-il donc prétendu vanter le bonheur d'être pauvre ?... Non, il sait que tout le monde sait qu'il est le contraire d'un miséreux, il n'a pu songer un seul instant à se poser en disciple de Gandhi ! Mais c'était son droit de rappeler que le Riche n'est pas nécessairement un oisif ni un homme heureux ; que ce privilégié est parfois pénétré du sentiment des devoirs que lui crée sa richesse ; que s'il trouve le bonheur, ce bonheur, presque toujours, n'a absolument rien à voir avec la possession des biens matériels — ce qui est une bien profonde vérité.

Une vérité que l'on voudrait pouvoir opposer aux progrès effrayants de l'Envie, maladie hideuse et maintenant universelle, affectant aussi bien les nations que les individus, et auprès de laquelle le cancer et la syphilis ne sont que des bobos négligeables !



DE HAUT EN BAS, MORINS ET JEANNE BOITEL DANS " LE MOULIN DE LA GALETTE "; ALICE COCÉA ET HARRY BAUR DANS " LA VOIE LACTÉE ".



HENRI DROUIN

PAR O. BÉLIARD

Je vois Henri Drouin plongeant, le nez en avant, dans quelque nécessaire besogne. Il en accuse la difficulté par une interjection vigoureuse et, pour tourner l'obstacle, sollicite le renfort d'une pipe en bois avidement tétée d'où monte un brouillard dense avec dcs râles bulleux. Puis les yeux s'allument, le rire de Drouin sonne comme un hennissement : la passe est franchie. Qu'il est jeune ! Evidemment, ses trente-huit ans ne sauraient être un fardeau ; mais d'habitude le diplôme de doctorat vieillit plus que cela. Drouin a gardé le naturel, l'indépendance, la spontanéité de l'étudiant ; et grâce à cette jeunesse d'esprit et de cœur, il est sûrement en train dc devenir le vainqueur de sa vie, celui que, dans le langage inventé pour me parler à moi-même, j'appelle le « petit homme des contes »; celui pour qui les épreuves semblent les plus dures et qui, pourtant, épousera la Princesse, parce qu'il est brave, parce qu'il est fin, parce qu'il est patient et parce qu'il est sincère.

A cet enfant d'Avesnes, venu de *ch'Nord* pour apprendre la Médecine à Paris, la destinée ne fit grâce d'aucune vacherie, si l'on peut ainsi parler, par allusion au mammifère enragé dont la chair légendaire est la nourriture fictive des pauvres gens. L'étudiant Drouin connut l'isolement, le froid, la faim, et pas seulemcnt par métaphore. Il ne regrette rien. La misère est un bon noviciat pour les forts ; les privations aiguisent le désir de vivre et, derrière les barrages, l'énergie s'accumule. Enfin, pour devenir fraternel aux hommes, rien ne vaut d'avoir regardé d'abord la vie par ces lucarnes sans soleil qu'on appelle justement des jours-de-souffrance. « Mange ton pain sec pour avoir de beaux yeux», disent les bonnes femmes de mon pays. Les beaux yeux sont ceux que les apparences et les conventions n'abusent plus ; ceux qui voient clair et qui ont de la colère pour les injustices, de la pitié pour tous. Et c'est avec ces yeux-là que Henri Drouin, au dispensaire de l'Hôpital Broca, aux dispensaires privés de Belleville et des Peupliers, déchiffra le secret des chairs gâtées et des âmes malades, tellement innocentes — au fond — de leurs tares que Jésus, im-

placable pour le pharisaïsme hypocrite, les abritait jadis dans un pli de sa robe.

Drouin, orienté vers la dermatologie et la syphiligraphie, eut pour premier protecteur le maître Lucien Hudelo qui l'employa aux recherches du laboratoire. Quand l'élève avait martyrisé scientifiquement souris, lapins et cobayes, il lui tombait dans la main, au bout du mois, cent francs tout ronds. Le prolétariat manuel, si prompt aux revendications, imagine-t-il la détresse du prolétariat intellectuel ? Peu à peu, grâces à des aînés secourables, Henri Drouin respira plus à l'aise, se libéra. Son cœur conserve des noms. Il y a des morts, qui ne sont pas morts pour sa gratitude ; des vivants qui oublient, mais qui ne sont pas oubliés. Le « petit homme des contes », on le sait bien, a toujours des débuts difficiles et semble concentrer sur lui la colère des ogres et des mauvaises fées ; mais aussi, il est à la fois si candide et si avisé, si entreprenant, que les bonnes gens lui indiquent sa route et l'aident et le mettent en garde.

Et c'est ainsi que le Dr Henri Drouin vint à bout de forger les instruments de son métier, je veux dire de son double métier; car, désormais les Lettres tiennent autant et peut-être plus de place dans son existence que la Médecine. Il dirige même deux journaux : *Balzac*, *l'Esprit Médical*.

Comment vint-il aux Lettres ? J'ignore au juste quels furent ses premiers essais, si le journal le tenta avant le livre, ou le livre avant le journal ; et cela est indifférent. Les hommes qui seront des écrivains sont nés pour cela et la vocation se révèle le jour qu'ils ont quelque chose à dire ou à crier.

Ce que je sais, c'est qu'une fois, Drouin mit au bas d'un manuscrit sa signature inconnue. Le manuscrit avait pour titre *Service de Jour*. Des impressions, toutes crues et toutes vivantes : la récolte quotidienne d'un médecin qui reçoit ainsi qu'en un confessionnal l'humble aveu de ceux qui n'ont pas de nom. Le défilé des martyrs et des coupables qui sont aussi des martyrs ; honnêtes femmes flétries, mères douloureuses hantées par des images de suicide, filles laides égarées par la faim d'aimer, troupeau inconscient des prostituées.... Hélas ! la clientèle de Jésus !

A qui montrer ce manuscrit? Où trouver le bon juge qui serait à la fois un maître et un frère? Drouin pensa qu'un homme pouvait le comprendre, un médecin comme lui et un écrivain généreux dont l'œuvre profonde et cordiale avait depuis beau temps commencé d'émouvoir les hommes. Et mettant son cahier sous enveloppe, il s'en alla timidement, on oserait presque dire sournoisement, le déposer chez la concierge de Georges Duhamel « avec une lettre ridicule », dit-il. Ah! cette lettre, comme je me l'imagine bien ! Une lettre de grand gosse effrayé de son audace, pour qui l'auteur de la *Confession de Minuit*, à la fois étranger et familier, inconnu et su par cœur, était paré d'une sorte de majesté ; une lettre embarrassée, maladroite, trop humble ou trop fière, enfin... exquise. Le lendemain, Georges Duhamel avait lu le livre, appelait Drouin, lui ouvrait les bras, l'assistait de ses conseils et, d'autorité, imposait *Service de Jour* à l'un des plus grands éditeurs parisiens chez qui l'ouvrage a fait une heureuse carrière.

Henri Drouin est l'homme d'un sillon ; et je l'admire beaucoup pour son orientation et pour sa fidélité. On a lu de lui, il est vrai, une *Vie de Louis Pasteur* qui n'est pas dans la tonalité générale de son œuvre et s'y offre comme un divertissement. Singulière et originale, au reste, cette Vie qui n'eût guère pu être romancée — le type même de Pasteur s'y opposant catégoriquement — mais que l'auteur par dévotion a chantée comme sur la lyre. Mais il n'est réellement pour Drouin qu'une étude ; celle de l'instinct sexuel en lutte contre les disciplines sociales. Cela résume en effet toute une face du problème de notre vie, peut-être le problème tout entier, car l'influence avouée ou méconnue de la sexualité sur la plupart des mouvements humains se précise de plus en plus à l'examen ; et la comparaison de l'homme avec les animaux, à qui une rare et périodique folie librement manifestée assure une innocente et complète sérénité dans les intervalles, fait bien voir qu'un besoin naturel, de l'ordre de la faim et de la soif, n'est devenu chez nous mystérieux, tyrannique, démoniaque et n'est l'origine de tant de douleurs et de tant de vilenies, comme aussi de tant d'héroïsme et de génie, que parce que les freins artificiels de la morale individuelle et sociale en limitent et contrarient la satisfaction. Un appétit libre de s'assouvir est rapidement, franchement apaisé ; un appétit en prison ne se calme pas ; il ruse, se corrompt et s'avilit... ou bien — mais c'est tellement exceptionnel ! — il s'idéalise et trouve des ailes.

Cette question de la sexualité, Henri Drouin ne l'attaque pas dans son ensemble et il ne l'épuisera certainement pas. Mais il apporte à son étude une précieuse contribution et cela est bien digne d'occuper toute une vie d'écrivain. Son livre, la *Vénus des Carrefours*, qui se présente sous la forme d'un reportage, fait l'histoire naturelle d'un type de la faune humaine qui s'est « affranchi » des contraintes morales et dont la société tolère la sécession sous condition de surveillance, parce que ses complaisances tarifées fournissent un évier discret pour l'élimination des obsessions toxiques et pour le soulagement des imaginations hypertendues. Un autre ouvrage, *Femmes damnées*, propose cette thèse, peut-être bien téméraire, que l'organisme féminin est naturellement incomplet et qu'il a besoin pour son parfait développement d'emprunter des hormones de l'autre sexe; qu'en conséquence, les désharmonies physiques, les troubles de caractère et les psychonévroses des femmes sevrées de l'homme sont d'origine carentielle. Quoi que vaille d'ailleurs cette explication physiologique qui porterait un coup au féminisme en consacrant la dépendance du sexe appelé faible, l'œuvre a le mérite certain de décrire psychologiquement et de situer socialement une légion d'êtres insatisfaits, aux appétits naturels irrités ou abolis, auxquels les déviations de la sensibilité et parfois le mysticisme offrent des refuges ; légion dont le recrutement paraît être à peu près exclusivement féminin. Enfin un roman qui porte pour titre le mot déjà prononcé de *Refuges* incline vers l'analyse freudique en désignant les racines psychiques d'un cas-type d'impuissance virile et l'excitant intellectuel qu'un jeu dramatique de ressemblances apporte en remède à la défaillance des ressorts normaux. Mon rôle n'est point d'analyser, mais *Refuges* est un de ces livres pénétrants et littérairement beaux, qui sacrent. Drouin annonce aujourd'hui *Angèle*, le roman d'une enfant-assistée et promet des études sur la Police des Mœurs, la Peine de Mort. Sa pensée suit une route logique. Le messager est fidèle à son message.

Il apporte l'amour d'une humble vérité humaine étouffée sous les conventions et dont on flétrit les révoltes. Il sait que le mot *passion* a deux sens dont le plus profond est *douleur*. La moindre allusion à notre pauvre chair vile et sacrée éteint le rire hennissant de ce jeune médecin, de ce jeune écrivain qu'on croit entendre murmurer comme le vieil Arkel : « Si j'étais Dieu, j'aurais pitié du cœur des hommes ».

Octave BÉLIARD.

DISCOPHILIE

Le disque continue à lutter courageusement contre toutes les crises artistiques et économiques. Il accomplit vraiment un effort très méritoire en ce moment. En effet, dans une période où la culture artistique — imprudemment classée par les ignorants dans le chapitre du luxe inutile — tend à disparaître par esprit d'économie, le machinisme musical s'efforce de suppléer à cette carence. Le Français moyen qui a congédié peureusement le professeur de piano ou de chant de sa fille, demeure encore, grâce à la machine parlante, en contact avec les chefs-d'œuvre de l'art. Si cette dernière forme de l'édition disparaissait, nos compatriotes, déjà si peu musiciens, subiraient une décadence du goût irrémédiable.

Félicitons-nous donc de pouvoir placer sur le plateau de nos appareils des réalisations aussi vivantes et aussi parfaites que *Tzigane* de Ravel (Gr.), exécutée par Yehudi Menuhin. Vous connaissez cette page de virtuosité transcendante que nos meilleurs violonistes n'arrivent pas toujours à rendre agréable à l'oreille à cause des innombrables difficultés techniques dont elle est hérissée. Yehudi Menuhin nous en donne ici une réalisation d'une splendide aisance et d'une sonorité remarquablement équilibrée. C'est là un des plus merveilleux enregistrements de violon que l'on puisse entendre sur un bon appareil à amplification électrique.

A signaler également comme des réussites acoustiques et artistiques parfaites, l'enregistrement de la seconde Suite de l'*Arlésienne* (P.), par D.-E. Inghelbrecht. Cet enregistrement contient une particularité curieuse. On sait que l'Intermezzo qui a fourni tant de transcriptions et d'adaptations diverses, contient un solo de saxophone. Bizet avait, en effet, eu l'heureuse idée d'introduire ce timbre exceptionnel afin de corser le petit orchestre qu'on avait mis à sa disposition au Théâtre du Vaudeville pour créer la pièce d'Alphonse Daudet. Cette utilisation était si discrète et les saxophones d'alors si timides que cette intervention n'est souvent pas remarquée par les auditeurs. Nous possédons, en tout cas, certains disques où cette sonorité est noyée et se confond trop avec le violoncelle, le basson ou la clarinette. Mais, depuis, le saxophone — instrument français qui nous a été révélé par l'Amérique — a pris ses lettres de noblesse. D.-E. Inghelbrecht n'a pas hésité à mettre en pleine lumière son timbre vibrant et humain dans cette page célèbre. L'effet est prodigieux. Ecoutez ce disque. Il vous donnera pour la première fois la sensation d'une réussite complète. Jamais le pauvre Bizet n'a entendu jouer du saxophone de cette façon.

Je considère également comme un disque de haute qualité technique la sélection de *Coppélia* (P.) dirigée par Ruhlmann. C'est dans un disque comme celui-là que l'on peut mesurer tous les progrès acoustiques réalisés dans nos studios de prise de son. La scène et la valse de la Poupée ont vraiment une finesse et un relief merveilleux. Indiquons également aux amateurs de musique de chambre le *Concerto brandebourgeois N° 5* de Bach (Gr.), interprété par Cortot, Thibaud et le flûtiste Cortet accompagnés par l'orchestre de chambre de l'École Nationale de Musique. Voilà une exécution d'un style très pur qui enchantera tous les admirateurs de ce chef-d'œuvre.

Que les pianistes sachent que l'admirable Walter Gieseking vient d'enregistrer la *Sonate en ré mineur* de Beethoven (C.) et qu'ils pourront prendre ici une leçon d'exécution et d'interprétation inappréciable.

Parmi les disques de diction, on doit faire un sort à celui qui contient un fragment du *Carrosse du Saint Sacrement* (Gr.) interprété par Mary Marquet et Croué. Ce disque, qui a été enregistré en public pendant une des Conférences Charles Cros, contient de charmants détails d'inflexion qui rendent particulièrement amusante cette scène de séduction où Périchole, aux prises avec son vieil amant bougon et irrité, tourne si adroitement la situation à son profit.

Et je m'en voudrais d'oublier de signaler les débuts au microphone de notre bon Vincent Hyspa, prince de l'humour montmartrois, philosophe sentencieux et goguenard aux petits yeux pétillants de malice et à la voix plaisamment caverneuse. Vous retrouverez dans *Quel joli temps !* (O.) et dans *Réunion électorale* (O.) ses intonations si amusantes et si personnelles.

Et le micro qui ne recule devant aucun paradoxe a voulu nous prouver toute la souplesse et toute la subtilité de son oreille électrique en fixant dans la cire l'étrange voix de Michel Simon qui a trouvé le moyen de se créer une originalité par un défaut de prononciation. Dans deux scènes de *Jean de la Lune* (C.), on retrouve l'excellent artiste tout entier ressuscité avec un relief hallucinant. Et l'on peut s'apercevoir que Michel Simon, tout en jouant avec art de sa diction volontairement pâteuse et embarrassée, articule à merveille et ne laisse pas dans l'ombre un seul mot de son texte.

Signalons enfin l'apparition des premiers disques d'accompagnement dont je réclame depuis si longtemps la création. Celui qui paraît aujourd'hui est plus exactement un « disque à accompagner », puisqu'il contient seulement la partie de soliste du *Cygne* de Saint-Saëns (C.) exécutée par le saxophoniste Mule et l'*Ave Maria* de Gounod joué par Benedetti (C.). D'innombrables pianistes vont pouvoir s'offrir le plaisir très vif de collaborer avec ces remarquables virtuoses et de prendre ainsi une précieuse leçon d'accompagnement.

Emile VUILLERMOZ.

(Gr.) Gramophone; (P.) Pathé; (C.) Columbia; (O.) Odéon.

VIENT DE PARAÎTRE

N*ous faisons fausse route*, par Jacques Duboin. Préface de M. Joseph Caillaux. (Éditions des Portiques.) — Sur l'effrayant désordre économique du monde, M. Jacques Duboin a écrit un livre extrêmement utile. Comme le note, en des pages pleines d'enseignements, son éminent préfacier M. Joseph Caillaux, il ne prétend pas « nous offrir des panacées, ni même des spécifiques », mais, à travers ces nuées obscures et lourdes qui paraissent peser jusqu'à l'étouffement sur la civilisation, il projette de vives lumières.

Voilà le très grand service qu'il rend, grâce à un don de clarifier les problèmes qui n'appartient qu'à de rares cerveaux. Les quelques solutions qu'il propose, l'on peut les discuter — ce sont pourtant, à notre humble avis, au moins des indications de bonne route — mais aucune objection sérieuse ne semble devoir infirmer ce qu'il énonce ou dénonce, touchant les causes du mal et les erreurs de la thérapeutique qui lui fut appliquée.

M. Jacques Duboin dit lui-même qu'en écrivant son livre il eut surtout pour but de faire réfléchir. Ce but, certes, il l'a atteint, et magistralement, puisque, en une matière des plus difficiles, il accomplit le tour de force de communiquer, pour ainsi dire, sa propre clarté d'esprit aux lecteurs les moins versés dans l'économie politique. Mais surtout, il a déblayé le terrain pour tous les chercheurs — lui compris, puisqu'on annonce de lui un nouveau livre — de façon à nous faire espérer, pressentir même, de salutaires vérités.

■

Économie dirigée, Économie scientifique, par Charles Bodin. (Librairie du recueil Sirey.) — Les solutions à la crise, il faut évidemment les trouver, ou périr. Voici encore un livre propre à guider les recherches des hommes de bonne volonté. C'est, sous la plume de M. Charles Bodin, professeur d'économie politique, doyen de la Faculté de Droit de Rennes, une critique clairement motivée de « l'Économie dirigée », expérience en cours depuis un assez long temps et dont il importe donc de « savoir si elle est salutaire ou désastreuse ».

A cette Économie dite dirigée. mais qui paraît bien avoir échappé, dans la plupart des cas, à ses soi-disant directeurs, M. Charles Bodin oppose l'Économie scientifique.

La première « se propose essentiellement de soustraire les prix au jeu normal de la concurrence et au fonctionnement des systèmes monétaires traditionnels » ; la seconde « n'a d'autre prétention que de *constater* un ordre de choses naturel ».

Il peut être nécessaire d'*intervenir* dans l'Économie, mais il faut que ce soit pour faire respecter cet ordre naturel, non point pour créer un ordre artificiel !

Telle est, en un trop bref aperçu, la pensée d'un spécialiste exceptionnellement qualifié. Elle est, à coup sûr, de celles qui doivent être méditées, de celles qui, dans leur sagesse, ont le plus de chances de faire retrouver à l'humanité le « fil conducteur » qu'elle a perdu.

■

Luc Durtain et son œuvre, par Yves Chatelain, agrégé de l'Université. (Les Œuvres représentatives.). — La personne et les livres de Luc Durtain ont fait l'objet de centaines d'articles, en France et à l'étranger, et l'on connaît, entre autres, l'étude consacrée ici même à l'auteur des *Conquêtes du monde* par Octave Béliard qui excelle à tracer de tels portraits d'écrivains.

Au moins deux fois : en 1928 à l'Université de Californie, en 1931 à l'Université allemande de Prague, Luc Durtain a été « sujet de thèse».

Et vient de paraître, sur *Luc Durtain et son œuvre*, un livre important d'Yves Chatelain, biographe-exégète des plus attachants.

C'est un livre important, d'abord, parce qu'il renferme l'analyse la plus complète — du moins à notre connaissance — qui ait été faite de l'œuvre de Luc Durtain; mais, surtout, parce qu'il met en pleine valeur — avec preuves à l'appui, si l'on peut dire — la qualité maîtresse de cet écrivain, qui est une puissante originalité. L'on savait bien (mais peut-être, comme il arrive parfois, le sut-on à l'étranger avant de le savoir en France) qu'il occupait dans la Littérature un plan supérieur, et l'on n'ignorait pas qu'il ne ressemblait qu'à lui-même. Maintenant, grâce à l'étude d'ensemble d'Yves Chatelain, la forte personnalité de Luc Durtain paraît mieux marquée encore. Il est divers, puisqu'il est à la fois poète, romancier, essayiste, dramaturge, peintre de mœurs, de pays, de sociétés..., mais il est *un* par le style, l'accent et, par-dessus tout, par ce don de nature, inestimable, qui a fait de lui, au sens plein, dans toutes les formes de son activité intellectuelle, un *créateur*.

■

Marines, poèmes de Marie Clavel, illustrations de Léon Haffner. (Éditions de la Méduse). — Tout voyageur n'est pas un poète, mais il n'est pas de vrai poète chez qui ne chante l'invitation au voyage. Furent-ils sages, ceux qui voulurent confronter à leurs départs idéaux des départs réels pour les pays qu'avait dorés leur désir ?...

Une jeune fille, un jour, s'embarqua sur l'*Atalante*, beau voilier manœuvré en partie par un équipage féminin : Marie Clavel (encore étudiante, ou dûment médecin ?) allait courir les mers non pas en passagère oisive et fantaisiste, mais en matelot actif et discipliné ! Ne risquait-elle pas doublement d'être déçue par le Port, le Grand Chemin et les Escales ? L'effort physique — même voulu comme un sport — n'allait-il pas éteindre chez elle le lyrisme d'avant l'appareillage, ce lyrisme qui a déjà tant à craindre de la seule vue des réalités ?

La jeune poétesse ne fut pas déçue dans ses contemplations ; les travaux du bord ne ternirent en rien son rêve. Bien au contraire ! Les *Marines* de Marie Clavel sont des poésies aux rythmes changeants, aux beaux chocs de mots, aux couleurs tantôt vives, tantôt délicatement apâlies. Si elles ont souvent un accent vigoureux, s'il y passe un souffle sain et comme une robuste odeur d'embruns, c'est que l'auteur a participé corps et âme, et non pas en dilettante, à la vie de la mer : impression de lecture qu'un célèbre navigateur, le commandant Charcot, a lui-même ressentie et qu'il a exprimée en écrivant une chaleureuse préface pour ces *Marines* proprement dites et pour les poésies d'inspiration variée qui les suivent. De très remarquables gravures de Léon Haffner ajoutent à l'attrait de cet ouvrage. Il nous sera peut-être permis de regretter que le luxe de son édition le destine aux seuls bibliophiles !

René de Laromiguière.

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT — R. C. Seine 2.514

Imprimerie KAPP, 130, rue de Paris, Vanves.

Produits des Laboratoires du Dr Debat

Produits	Composition	Indications principales	Présentation	Posologie
PANCRINOL	Extraits de foie, rate, rein, surrénale.	Anémies, convalescences, surmenage, déficiences organiques, insuffisance hépatique.	*Adultes :* Ampoules de 5 cc. boîtes de 10 et de 30. *Enfants :* Sirop. Ampoules de 2,5 cc. boîtes de 12.	*2 à 4 par jour.* *1 à 4 cuillerées à café.* *1 à 4 ampoules.*
INOGYL	Extrait placentaire total.	Troubles de la puberté, de la menstruation et de la ménopause.	Boîte de 10 ampoules buvables de 5 cc.	*1 à 3 pendant 20 jours par mois.*
INORÉNOL	Extrait de rein.	Insuffisance rénale, néphrites, albuminurie, azotémie.	Boîte de 6 ampoules buvables de 10 cc.	*1 à 2 ampoules pendant 12 jours.*
INOSPLÉNOL	Extrait de rate.	Dermatoses prurigineuses, paludisme.	Boîte de 6 ampoules buvables de 10 cc.	*1 à 2 ampoules par jour.*
INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Oxyde de Titane, Hydroxyde orthotitanique colloïdal, Oxyde de zinc.	Eczémas, ulcères, prurits, toutes dermatoses non infectées.	Tube, 1/2 tube, quadruple tube.	*En application épaisse sur la partie irritée.*
POUDRE INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Hamamélis, Borate de soude, Silicate de magnésie.	Erythèmes, intertrigo, toilette des bébés.	Boîte poudreuse.	*En poudrage direct, ou, dans les dermatoses suintantes, pour recouvrir la pommade.*
SUPPOSITOIRES INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Chlorhydrate d'adrénaline, Stovaïne, Beurre de cacao, Hamamélis.	Hémorroïdes, toutes lésions anales.	Boîte de 10 suppositoires.	*1 ou 2 suppositoires par jour.*
OVULES INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Hamamélis, Belladone.	Métrites, vaginites, leucorrhées, vulvites.	Boîte de 6 ovules.	*1 ovule le soir.*
SAVON INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Borate de soude, Extrait d'Hamamélis.	Séborrhées, toilette des peaux sujettes aux dermatoses.	Pain.	*En savonnage.*
INOXÉMOL	Gynocardate d'éthyle, Glycérides gynocardiques, Soufre, Goudron, Camphre.	Dermatoses kératinisées, eczémas rebelles, psoriasis.	Tube.	*En couches épaisses recouvertes d'un léger pansement.*
PROVITOL	Germe de blé stabilisé, Extrait de carottes stabilisé. Orthophosphoglycérate α et β de Ca. Saccharosate de Ca.	Déminéralisation, croissance, dentition, débilité, grossesse.	Boîte.	Enfants : *1 à 2 cuillerées à dessert par jour.* Adultes : *1 à 2 cuillerées à soupe.*


ART ET
MÉDECINE
DIRECTEUR : DOCTEUR FRANÇOIS

ANNALES

DE THÉRAPIE BIOLOGIQUE

SOMMAIRE

15 Mars *1933*

Éditées par les Laboratoires du Docteur F. Debat.

Photo Régis Lebrun.

Vue d'un des clapiers où sont élevés les animaux utilisés pour nos expérimentations physiologiques



Photo Régis Lebrun.



AMPOULES DE 10 CC.
Extrait Buvable de Foie
désalbuminé et délipoïdé
3.25 l'AMPOULE
F. DEBAT, PHarm, 60, RUE DE PRONY, PARIS (17e)
Extrait Buvable de Foie
LA BOITE DE 6 AMPOULES 19.50
Extrait Buvable de Foie

Extrait Buvable de Foie

du Dr Debat

Toutes les Anémies

An. pernicieuse - An. gravidique et consécutive à l'accouchement - An. post-hémorragique et post-cataméniale - An. du cancer et de la tuberculose - An. du paludisme - An. due aux cures radiothérapiques et aux traitements spécifiques - An. consécutives aux infections.

Insuffisances hépatiques

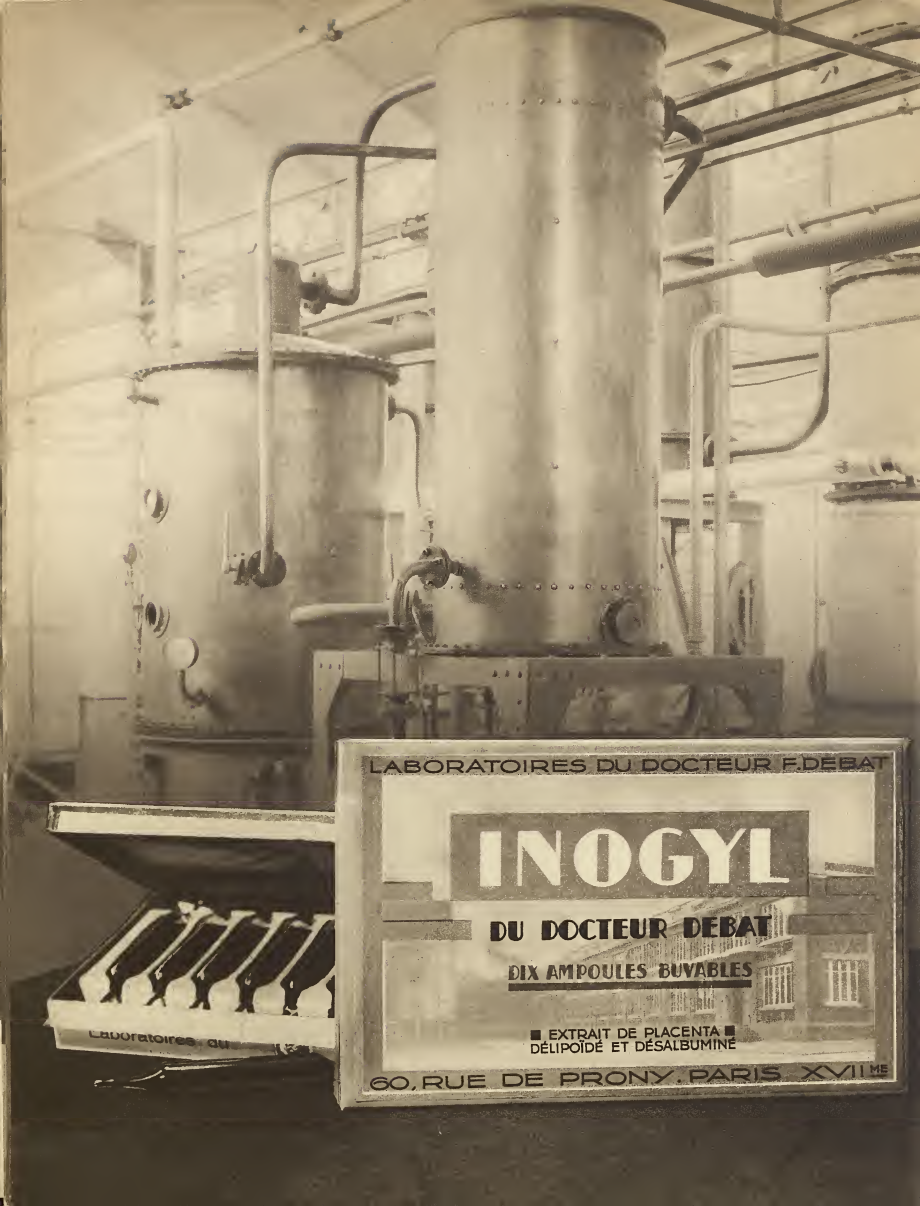
2 présentations

1° - Pour la clientèle particulière

Adultes : Boîte de 6 ampoules de 10 cc.
Enfants : Boîte de 12 ampoules de 2,5 cc.

2° - Pour les Mutilés de Guerre (Art. 64) et les bénéficiaires de l'Assistance Médicale gratuite

Ampoules de 10 cc. en vrac.



LABORATOIRES DU DOCTEUR F. DEBAT
INOGYL
DU DOCTEUR DEBAT
DIX AMPOULES BUVABLES
EXTRAIT DE PLACENTA
DÉLIPOÏDÉ ET DÉSALBUMINÉ
60, RUE DE PRONY. PARIS XVII ME
Laboratoires du

SOMMAIRE

AVRIL 1933

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Prony

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ÉTRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS



Photo Schall.

UNE BOUCLE DU LOT EN AVAL DE CAHORS. LA BELLE RIVIÈRE, QUI A TANT DE FOIS CHANGÉ D'ASPECT DEPUIS LA RÉGION MONTAGNEUSE, PARAIT ICI SOURIRE D'AISE DANS SA VALLÉE ÉLARGIE, BORDÉE DE VILLAGES, RICHE D'ARBRES ET DE CULTURES.

AU PAYS DE QUERCY

PAR LÉON LAFAGE



A CAHORS, LE PONT VALENTRÉ, DU XIVe SIÈCLE, SES ARCHES GOTHIQUES, SES TOURS CARRÉES. CE MAGNIFIQUE OUVRAGE FORTIFIÉ EST EN SON GENRE UNIQUE EN FRANCE. LA VILLE, FORT PITTORESQUE, EST BATIE SUR LES PENTES QUI DOMINENT LA RIVE DROITE DU LOT. — EN DOUBLE PAGE, UNE VUE DE LA VALLÉE DU CÉLÉ FERTILE EN TRUITES. — AU-DESSOUS, UNE MAISON A PIGEONNIER DU CAUSSE DE GRAMAT.

Photos Schall.

TERRE de la pierre et de l'eau, « blanc » vers le montalbanais — la belle plaine alluviale dorée de chasselas et de blés, embaumée de pêches jaunes et de prunes violettes — « noir » dans sa partie dorsale accrochée au massif central, rouge depuis le calcaire jurassique de ses falaises et la tuile romaine de ses vieux villages jusqu'aux murs altiers et sanglants de Castelnau-Bretenoux, le Quercy, même borné au Lot, est pays de contraste. Ce sont les champs arcadiens des trois vallées : Olt, Célé, Dordogne où la fille à l'œil celtique ou sarrasin rit, souple comme l'onde et la tige ; c'est le plateau sombre, pétré, « cramé » de soleil ; le granitique Ségala avare, dur, processif avec ses chênes courts et ses torses étroits ; c'est le *frau* dont le vent âcre et sauvage emmêle les bruyères et les ajoncs ; c'est le petit horizon nostalgique chanté par O. de Magny, petit bois, petite fontaine, coteau aux courbes pures, chargé de villages en grappe, marqué de truffières, couronné de vignes où rappelle la perdrix, timbré, sommé, comme dit la vieille langue héraldique, d'un dolmen, d'un menhir ou d'un cromlech.

Les demeures et les hommes parti-

AU SOMMET D'UNE COLLINE QUI DOMINE LE QUADRUPLE CONFLUENT DE LA DORDOGNE, DE LA CÈRE, DU MAMOUL ET DE LA BAVE, LE CHATEAU DE CASTELNAU DRESSE SON DONJON, SES TOURS, SES REMPARTS FÉODAUX, TOUTE UNE MASSE FORMIDABLE ET ROUGEATRE, DONT LA CONSTRUCTION REMONTE AU XIe SIÈCLE. DU DONJON HAUT DE 62 MÈTRES, LE REGARD EMBRASSE UNE IMMENSE ÉTENDUE DE PAYS, UN ADMIRABLE PANORAMA DE VALLÉES DIVERGENTES, DE GROUPES NUES OU BOISÉES, DE CHAMPS, DE VERGERS ET DE VILLAGES. — PAGE 13, MARCILHAC SUR LE CÉLÉ.



cipent de ces différences géographiques. Gourdon, masse sourde et sombre, fait peser son ombre féodale sur les rudes glèbes qui l'environnent, Cahors, escarpé à l'est, abrupt, ceint de courtines et de tours, armé de son pont Valentré et de sa Barbacane, élève cependant entre ses sept collines une image de fière élégance et de clair accueil. Le village terré du Ségala, couleur de granit et de châtaigne, est loin de « l'avenance » de Luzech ou d'Albas, pays de raisins, de figues, de cantaloups, amis du loisir disert, des jeux de quilles et du bien vivre.

La maison rurale aujourd'hui s'ouvre volontiers au niveau du chemin. A peine deux marches ou trois. L'ancien *houstal*, à pigeonnier et à boulins, est plus défiant. Un long escalier calcaire gris ou bleu que porte une voûte romane, conduit à l'entrée. Là, un auvent recouvert de « tuiles-canal » bronzées de mousse, soutenu par des poutres de chêne ou des piliers de pierre, permet à l'homme, au premier claquement d'esclot, au premier aboi du chien, de venir reconnaître le visiteur.

Chaque village a son humeur et ses ondes. Il en est qui vous enlisent dans leur solitude et leur abandon, il en est de toniques qui cueillent la grappe et le jour. Le plus déserté, le plus obscur possède une tour, une église, une histoire et qui s'accroche par quelque date de fer ou quelque illustre nom à la grande histoire du pays. Beaucoup méritent le destin des petites cités italiennes. Ils ont autant de couleur et de sonorité. Sous le doigt pieux qui la délivre des oxydes, la médaille a gardé son timbre, sa frappe, son effigie. On citera deux faits.

Un de nos amis qui fut percepteur dans la région de Latronquière, où se trouvait une commanderie de Templiers, paye, un jour, le mandat d'un gendarme. Le titulaire vient de signer d'une main lourde comme un poing. Le comptable se penche et sursaute.

— C'est l'orthographe exacte de votre nom ?

— Oui, Monsieur.

C'était un des noms glorieux de Fontenoy. Le militaire savait vaguement que sa maison, jadis, « avait été riche ».

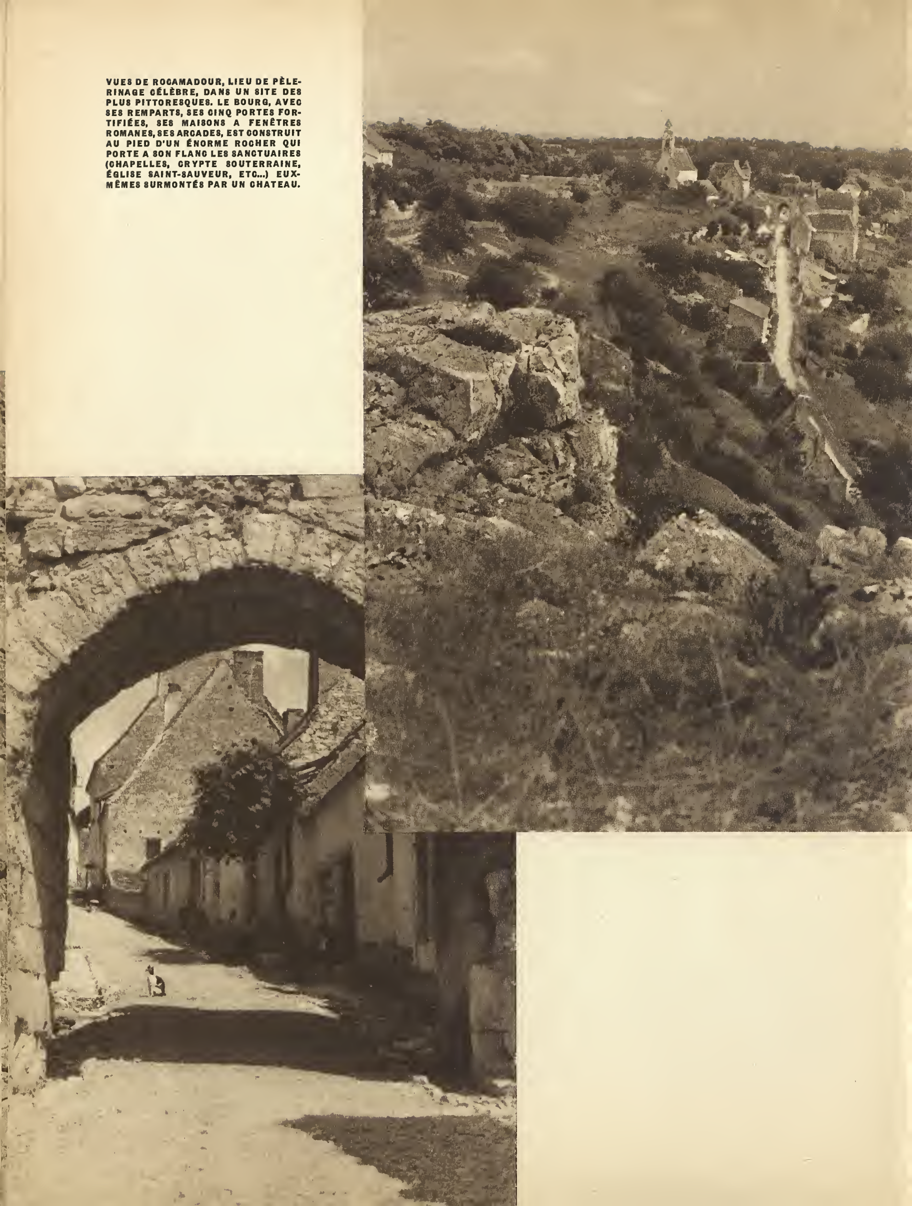
Un économe du lycée de Cahors s'arrête chez un paysan entre Cazals et Gourdon. On lui montre dans le tiroir d'une vieille « limande » des actes d'où pendent des rubans et des sceaux : le rustique crevassé comme une motte, les pieds nus dans les sabots, et qui ne sait que le labour, descend en droiture d'un roi de la côte d'Asie venu en France sous Philippe Auguste et anobli pour ses hauts faits.

Beaucoup de villages et de chefs-lieux quercynois ont semblablement oublié leurs titres. Cazals, à l'extrémité de la vallée de la résine et du fer, commence à découvrir seulement ses Viel-Castel, ses Maleville, son Hugues Salel, poète royal, le premier traducteur de l'*Illiade* en vers français, qui fut l'ami de Ronsard. Un précurseur et un protecteur de la Pléiade.

Connaît-on Assier, dans l'arrondissement de Figeac ? C'est le pays de Galiot de Genouillac, maître de l'artillerie de France sous François Ier ; il fit merveilles à Marignan. A Pavie, sans l'impatience du roi, il eût achevé de détruire les piquiers suisses dont ses boulets décimaient les carrés. Brantôme en fait foi. Dévasté par le temps et les bandes noires, les restes de son château illustrent encore la



Photos Schall.



VUES DE ROCAMADOUR, LIEU DE PÈLERINAGE CÉLÈBRE, DANS UN SITE DES PLUS PITTORESQUES. LE BOURG, AVEC SES REMPARTS, SES CINQ PORTES FORTIFIÉES, SES MAISONS A FENÊTRES ROMANES, SES ARCADES, EST CONSTRUIT AU PIED D'UN ÉNORME ROCHER QUI PORTE A SON FLANC LES SANCTUAIRES (CHAPELLES, CRYPTE SOUTERRAINE, ÉGLISE SAINT-SAUVEUR, ETC...) EUX-MÊMES SURMONTÉS PAR UN CHATEAU.

MAISONS ANCIENNES DE SAINT-CÉRÉ, PETITE VILLE COQUETTE ET JOLIE BATIE ENTRE DEUX BRAS DE LA BAVE, LIEU DE REPOS ET DE BONNE CHÈRE ET, AUSSI, CENTRE D'EXCURSIONS. TOUT PRÈS, LE CHATEAU DE MONTAL DRESSE SA MAGNIFIQUE ARCHITECTURE RENAISSANCE. PLUS LOIN, DANS DIVERSES DIRECTIONS, LES GORGES D'AUTOIRE, PADIRAC, ETC... ONT DES ATTRAITS JUSTEMENT RÉPUTÉS.

contrée. L'église, d'un « seizième » élégant et pur, renferme le tombeau du guerrier taillé en grand harnois. Une litre extérieure raconte dans la pierre dure les prouesses de Galiot aux guerres d'Italie. Sièges de villes fortes, basilics, serpentins, coulevrines, faucons, (infernales et triscacites machines, disait Rabelais) pointés sur les murs, emportés par les attelages, sacs de poudre, boulets, roues ferrées, affûts, écouvillons... il y a là, malgré l'érosion et la morsure du gel, des images qui faisaient frémir d'aise et de joie Maurice Maindron. Dans son château « aux ciels de soye d'or et d'argent », Galiot gardait un buste de Lucter, chef cadurque, suprême défenseur des Gaules.

Visitez Carennac au bord de la Dordogne, cette Dordogne ardente et tourmentée, fille du sol volcanique, que le Quercy accueille, dompte, apaise, rend digne de réfléchir les fins peupliers tout en émoi et les villages à castels. L'endroit est romanesque à souhait, idyllique, fénelonien. On sait par une lettre à la cousine au milieu de quelles harangues et mousquetades le jeune prieur fit son entrée dans le doyenné de son oncle. Mais le cloître conventuel, roman et gothique, est taillé dans la plus jolie pierre du pays, mais l'église renferme une « mise au tombeau » qui est une des plus belles de France.

Par antithèse à ces molles rives où flotte, au gré des eaux et du rêve, l'île légendaire de Calypso, qu'on imagine tels villages rupestres et à demi troglodytes. La grotte fournit la plus belle part de l'abri ou du fort, la maçonnerie n'est qu'une excroissance du roc. Et c'est Gluges dans la vallée de la Dordogne, Corn dans la vallée du Célé.

Il faudrait aussi faire le portrait des églises : coupoles de Cahors, mâchicoulis de Rudelle, clocher de bois d'Espagnac au Val de Paradis...

Et les châteaux ! Le Quercy doit beaucoup à la Renaissance, à Nicolas Bachelier et à Hugues Néron... On n'ignore point Loubressac qui fut à M. Henri Lavedan, Montal reconstitué par M. Fenaille, Castelnau-Bretenoux qui était à M. Mouliérat. Mais parle-t-on d'Aynac où brille le nom de Turenne et de ce joli castel de Thégra où naquit, où chanta le troubadour Hugues de Saint-Cirq ? On en peut citer bien d'autres de l'Angle aux Junies (ce dernier construit par



Photos Schall.



Photos Schall.

LE LOT PRÈS DE CALVIGNAC, A L'ENDROIT D'UN DE SES PLUS GRANDS MÉANDRES. CETTE RIVIÈRE AUX INNOMBRABLES REPLIS EST D'UNE TRÈS ÉMOUVANTE BEAUTÉ, NOTAMMENT ENTRE MENDE ET CAHORS, QU'ELLE COULE EN DE PROFONDS DÉFILÉS, DANS LA RÉGION DES GRANDS CAUSSES, OU CONTOURNE, PLUS BAS, DE HAUTAINS PROMONTOIRES ROCHEUX, OU ENFIN REFLÈTE, QUAND SA VALLÉE S'EST ÉLARGIE, DES VILLAGES CHARMANTS, CEPENDANT TOUJOURS UN PEU AUSTÈRES...

Jacques Duez, qui fut pape), d'Arcambal à Cieurac, de Cabrerets et de Cénevières à Larroque-Toirac dont la tour a sept étages, de la Grézette où vécurent les Ambert à Bessonies où fut arrêté le maréchal Ney.

Et le Quercy est le pays des maréchaux — maréchaux de France ou maréchaux de camp. Déclinons Ambert, Dellard, Dufour, Rameil, Bessières, Murat, Canrobert... Quand il ne peut se payer les étoiles ou le bâton, il se contente d'un sergent comme Lavayssière, de Castelfranc, le héros de Sidi-Brahim. Hâtons-nous d'ajouter que, à côté de ces guerriers, il y a les poètes : Marot et son badinage, Magny et ses amours, Maynard et sa belle vieille...

Sur toutes ces terres nobles ou manantes jaillissent, tombent, courent, par centaines en gerbes, en cascades, en navettes d'argent sous les feuillages, sources, fontaines, riviérettes, ruisseaux. La chute ici tourne la meule, plus loin le griffon dispense une eau salutaire, la source ailleurs coule inactive, paisible, contente simplement, comme la Bandusie d'Horace, d'être douce au rêveur et aux bœufs fatigués. Songez à la Divona cadurque, à l'Iffernet en face de Saint-Géry, à Bouyssac près des ruines d'Orgueil, à la source de Leygue à Touzac, à la Pescalerie, à la Briance, à Saint-Sulpice, à la font des pèlerins non loin de Lunegarde, à la *claro fountaino* d'Anglars qui chante toujours sa complainte. Et les cascades ! La Cogne aux environs de Cajarc, celle du Cayla près du hameau embuissonné de Roumègouze, celles de l'Enfer et de la Bombe à Larroque-Toirac, celle d'Autoire enfin — quarante mètres de chute — qui est la voix fraîche et puissante d'un paysage émouvant d'arbres, de toits, de pechs, de vaux que clôt au bord de l'infini la ligne bleue du plateau de Millevaches.

Ce pays d'oolithe et de grès, de phosphate et de fer, si aride en ses Causses brûlés de soleil et de vent, brille, bruit et chante grâce à la vie lumineuse des eaux. Mais si bien disant, si bon buvant, le Quercy a ses réserves et ses silences. Il a ses grottes ciselées où s'accroche et s'irradie le feu des lampes, il a ses temples ensevelis où, depuis des millénaires, règnent le renne et le bison, il a surtout ses igues, ses gouffres, ses rivières souterraines où, parmi la pierre translucide et cristalline qui gémit au moindre choc, coulent dans la solitude et la pureté les eaux profondes. L'homme mène ainsi son rêve intérieur. Il jouit avec chacun des plus beaux soleils du monde, mais il possède en secret ses chères obscurités. Ce sont ses joies et ses lumières.

HAUT-QUERCY

PAR ANDRÉ THÉRIVE

CHACUN sait, en ce siècle de lumières, que Souillac s'appelle capitale de la France, parce qu'il est placé au lieu géométrique des parlementaires subtils et des orateurs diserts. Son autre titre est d'être un centre gastronomique dont il serait vain de faire l'éloge, et même déplacé, attendu que nous ne considérons ici que les valeurs spirituelles... D'ailleurs, on se lasse des meilleures choses. Un de mes cousins qui, par profession, voyageait beaucoup par les Causses, racontait qu'à force de manger des truffes, des pâtés truffés, des champignons aux truffes, des truffes aux champignons, il avait pris ce tubercule en horreur. Un soir, dans une auberge où on lui offrait un menu pantagruélique, il commanda des œufs au plat. On les lui servit. Horreur! ils sentaient la truffe, car le patron tapissait de truffes le panier où ses poules devaient pondre...

Ce n'est pas une galéjade (et je le jure ici), cela montre à la fois le raffinement du goût, et aussi l'esprit de controverse : Ah ! tu n'aimes pas les bonnes choses, mon gaillard ? Je t'en imposerai le parfum malgré tout... Un exemple fameux de ce génie indocile fut donné par le curé de Luzech, il y a trente ans. C'était l'époque où les Français ne s'aimaient pas. Luttes religieuses, lois laïques, inventaires...

Le curé de Luzech, donc, était grand érudit, et lorsque le fonctionnaire de l'enregistrement se présenta avec des gendarmes pour expertiser son église, il lui exhiba un mémoire d'où il ressortait que la paroisse appartenait au roi d'Angleterre. On l'avait oubliée, paraît-il, au traité de 1428, comme on a oublié Llivia, en Roussillon, dans le texte du traité des Pyrénées. En sorte que, juridiquement, le Quercy contient une enclave britannique. Dieu merci, les passions sont calmées et Sa Gracieuse Majesté n'a pas fait valoir ses droits.

Citerai-je encore le cas du seigneur Bertrand de Gourdon qui suivit pendant des années Richard Cœur-de-Lion à la piste, jusqu'à ce qu'il le perçât de sa propre flèche, pour venger sa famille ? On dit que le roi mourant fit amener son meurtrier que les soldats avaient pris. Tous deux expirèrent en se querellant avec éloquence. C'est le plus bel exemple que je connaisse d'obstination parlementaire...

Et enfin, je vous conterai l'histoire d'une dame noble et pieuse qui, par un temps de pèlerinage, logea à Rocamadour, chez les religieuses qui y tenaient une sorte d'hôtel. L'encombrement était tel qu'on coupa les chambres en deux, par une portière, et comme elles sont taillées dans le roc, en pleine caverne, cette installation n'était pas sans pittoresque primitif... La dame en question s'aperçut au matin qu'elle avait partagé le dortoir d'un monsieur. Elle alla trouver la supérieure et lui dit : « Ma sœur, j'ai bien dormi et je pense qu'il ne s'est rien passé. Mais au cas où j'aurais un enfant, je vous promets que je vous l'amène pour le nourrir et l'élever!... Est-ce que vous croyez que mon mari voudrait payer pour lui ? »

Rude et plaisant Rocamadour, accroché comme une chauve-souris à ses falaises de craie et où il était jadis œuvre pie de monter à genoux des escaliers interminables ! Aujourd'hui des affiches immenses annoncent que M. Curnonsky, prince des gastronomes, descend à l'hôtel X... et les chapelets qu'on vend sous les voûtes viennent de Tchécoslovaquie. C'est il y a trente ans qu'il eût fallu voir ce pays béni et bénit, où l'eau est si rare qu'on n'y boit que du vin, à l'époque où les plateaux n'étaient pas encore décailloutés pour former les murettes, où les petits chênes se tordaient solitaires sur les pentes, fourragés à leur racine par des moutons roux et des cochons noirs.

Ma famille eut l'honneur de connaître là-bas les propriétaires d'un château en ruines et d'une lande pierreuse, où l'on remarquait un gros trou plein de broussailles. Des troupeaux y tombaient de temps en temps, et la légende voulait que le Diable les eût emmenés sous terre. Un jour, le terrain fut vendu pour quelques sous. On y découvrit aussitôt le gouffre de Padirac. M. Alfred Martel, le fameux spéléologue, l'explora, et il me souvient du temps où il y promenait les visiteurs, avec des cordes, des bougies d'un sou, sur une petite barque dont Charon n'aurait pas voulu. A présent, il y a des ampoules électriques, des tickets à souche et un tourniquet à l'entrée de l'enfer.

Le paradis est resté en haut, car la région du Haut-Quercy mérite ce nom. Pierre Benoit a lancé Saint-Céré et Sousceyrac, mais les délicats savent qu'Alvignac ne le cède en rien à ces villages pour la science de gueule, et que d'ailleurs la Providence a placé tout auprès une source d'eaux purgatives où les obèses peuvent maigrir, les dyspeptiques guérir, mais où les tentations sont si fortes que le régime subit maint accroc. Capdenac, d'où tant de pâtés de canard et de sarcelle s'envolent sur le monde, Bruniquel (qui doit son nom à Brunehilde, mais qui n'a plus rien de féodal que trois pans de murs sur le coteau), et Gramat, et Figeac, et Cahors même !

Lieux sacrés, s'il en est, où l'homme est riche sur un sol pauvre, où le soleil rit au-dessus d'une terre perforée et taraudée par les eaux secrètes, où l'on est si libre qu'on en devient égoïste et libertaire, où l'on est si malin qu'on en devient malicieux, et où (vous le voyez par ces lignes où je me parjure) les philosophes chantent la sensualité et la gourmandise, même quand ils ont promis de planer là-haut parmi les chastes et maigres Idées.

Thérive

L'ALBIGÉISME

ET LE

Sous sa cuirasse d'ocre, dressant ses forteresses démantelées sur ses collines de pierre, le Quercy n'a peut-être gardé cette apparence d'amertume redoutable que parce qu'il se souvient de son histoire tragique. Car les pays comme les hommes prennent l'empreinte de leur vie. Ceux où a coulé le sang et où la haine s'est déchaînée condensent les maux anciens dans la disposition de leurs pierres et la géométrie de leurs labourages.

Les villes laissent tomber leurs remparts, les tours cessent de regarder au loin et de communiquer par leurs signaux. La paix vient sur la province jadis torturée par la guerre. Mais si l'histoire est oubliée par les hommes, les pays que leurs fureurs ont ravagés, se souviennent. Sur le livre des bourgades et des terres demeurent des signes. C'est un morceau de fer mangé de rouille, c'est la margelle d'un puits, éloquente par son usure, c'est une vieille pierre où une secte disparue a gravé sa marque de reconnaissance. Celui qui saurait lire ces signes retrouverait sur les antiques murailles, sur les portails d'église, dans les images des vitraux, à travers les villes et les villages du Quercy, les traces de l'âme albigeoise.

Au XIIe siècle et au commencement du XIIIe, l'albigéisme a étendu sa sagesse dans le Quercy et avec le mysticisme de cette secte sont venues les persécutions et les guerres. Car il est écrit que le bien et le mal cheminent de compagnie comme deux amis inséparables et que l'homme ne peut recevoir l'ivresse de la vérité qu'en buvant en même temps le poison de la haine.

Les Wisigoths avaient passé. Les Arabes avaient passé. Les villes du Quercy avaient été également ravagées par les cavaliers d'Abd-el-Rahman, puis par les soldats de Charles Martel et elles n'avaient pas fait la différence du pillage des infidèles et du pillage des Chrétiens. Mais il n'y eut pas de jours plus terribles que ceux de la persécution albigeoise, que ceux de Simon de Montfort et de ses bandes allemandes.

Il y a dans l'âme des hommes du Midi, de ceux qui ont bu l'eau du Tarn, du Lot ou de la Garonne, un mysticisme caché sous une allégresse extérieure. Les espérances messianiques, les rêves de l'au-delà, la soif de l'absolu, sont plus vivaces dans le Midi français que dans toute autre région de l'Europe. La rapidité avec laquelle se développèrent la religion et la philosophie albigeoises en est la preuve. Elles devaient être arrachées dans la violence.

On connaît le grand drame du commencement du XIIIe siècle et comment la croisade de Simon de Montfort ravagea les villes méridionales.

Presque seule, Cahors eut le bonheur d'éviter pendant cette période la destruction qui frappa tant de cités.

Entre toutes les histoires qui, au temps des Albigeois, eurent pour cadre la région comprise entre la Garonne, le Tarn et le Lot, il en est une que les chroniques ont conservée, à cause de son caractère dramatique, et parce qu'elle mit tragiquement deux frères en présence.

Raymond VI avait un frère cadet appelé Baudouin. Peut-être, dès sa jeunesse, vit-il d'un mauvais œil ce frère appelé à lui succéder, s'il mourait. Les successeurs éventuels provoquaient assez volontiers les morts accidentelles de ceux qui devaient leur laisser un vaste héritage. Peut-être ce Baudouin était-il d'un caractère peu agréable. Raymond tenait son frère loin de lui et n'aimait pas à ce qu'on lui en parlât.

Baudouin, qui était allé vivre à la cour du roi d'Angleterre, rentra précipitamment en Languedoc quand il apprit les défaites de son frère et fit soumission à Simon de Montfort. C'était pour ce dernier un appoint moral considérable. Il l'en remercia en lui conférant, comme il avait coutume de le faire pour ses amis, de vastes fiefs qui ne lui appartenaient pas.

Ces fiefs étaient un certain nombre de châteaux sur les confins de l'Agenais et du Bas-Quercy. Baudouin, homme taciturne et violent, combattit plusieurs années contre son frère Raymond et ceux de sa race et il souleva parmi eux une indignation unanime.

Or, cheminant dans ses domaines, il lui advint de s'arrêter un soir chez un de ses vassaux au château d'Olme. Le seigneur d'Olme le fit manger et boire abondamment, boire de façon excessive sans doute, et il lui offrit pour dormir sa propre chambre et son propre lit. Les hommes d'armes qui l'accompagnaient furent traités de

PAR MAURICE MAGRE

QUERCY

même et il y eut joycuse beuverie une partie de la nuit.

Mais dès que tous furent endormis, le seigneur d'Olme, qui avait pris la clef de la chambre où dormait Baudouin, se jeta sur un cheval et gagna le château de Montlevard qui était proche et où se trouvait, avec une troupe nombreuse, Ratier, seigneur de Castelnau, qui était un fidèle ami du comte Raymond VI.

Brandissant sa clef, il leur annonça l'heureuse nouvelle. Le traître Baudouin dormait dans sa chambre au milieu d'une garde de soldats ivres. Ratier et ses hommes partent aussitôt, guidés par la clef du seigneur d'Olme. Le jour n'est pas encore levé quand ils arrivent au château. Ils se saisissent de Baudouin endormi, ils mettent des chaînes à ses poignets et massacrent sa troupe qui voulait protester. Un cavalier est envoyé à toute bride pour annoncer à Raymond la capture de son frère et il lui est donné rendez-vous dans la ville de Montauban, car le château d'Olme n'était pas assez fort pour résister à une arrivée inopinée de Simon de Montfort.

La ville de Montauban elle-même n'était pas très sûre. Elle hésitait entre son maître légitime Raymond et le spoliateur Simon dont la victoire s'étendait chaque jour davantage sur le Midi.

Raymond VI arriva juste à temps pour exercer sa justice sur le prisonnier. Il s'était fait accompagner des deux comtes de Foix, le père et le fils, du célèbre chevalier aragonais Bernard de Portelle qui représentait le roi d'Aragon, et de tout ce qu'il avait pu trouver de personnages de marque, afin de donner plus d'éclat à la condamnation qu'il méditait.

Beaucoup de ses amis et vassaux l'avaient trahi, auxquels il avait pardonné, car il était enclin au pardon. Mais la trahison d'un frère, même d'un frère peu aimé, était une trahison de qualité plus horrible.

Le jugement eut lieu, au pied du château, devant le peuple assemblé. Le peuple était divisé. On disait que les chevaliers du Temple allaient intervenir pour sauver Baudouin par la force. D'autres pensaient qu'il allait se justifier de sa conduite.

Il ne se justifia pas. Il garda un sombre silence. Vraisemblablement les deux frères avaient dû toujours se haïr. Avec l'approbation unanime des hommes nobles qui l'entouraient, Raymond condamna son frère à mort. Le peuple s'agita alors de façon diverse. On put penser que la crainte de représailles futures allait lui donner l'énergie de sauver le condamné. Raymond et les siens durent le craindre, car brusquement ils le placèrent sur un cheval au milieu d'eux et ils sortirent de la ville. Ils atteignirent un endroit désert, au pied d'un vieux noyer. Là, Baudouin demanda à se confesser et la majorité de ceux qui étaient présents refusèrent, car ils craignaient une intervention des chevaliers Templiers qui avaient suivi. Mais Raymond lui en donna la permission.

Un prêtre de l'escorte de Raymond déposa son épée et sa cuirasse et Baudouin se mit à genoux devant lui sous la branche de noyer à laquelle il allait être pendu. Quand l'absolution lui fut donnée — sans doute rapidement — ce furent les comtes de Foix, le chevalier aragonais et le comte de Toulouse en personne qui le pendirent de leurs propres mains.

Craignaient-ils quelque supercherie ? L'attaque des Templiers ? Où était-ce satisfaction physique d'une vengeance longtemps méditée ? Quand tout fut fini les chevaliers du Temple demandèrent la permission d'ensevelir le corps et ils le firent dans le cloître dc leur commanderie de Villedieu qui était située à deux lieues de Montauban.

Ainsi maints drames se sont déroulés au cours des siècles, qui ne nous sont connus que par de brefs résumés. D'autres, plus terribles, ne nous sont pas parvenus. Mais l'histoire est éternelle. Les mêmes drames se déroulent sous des aspects différents. Les villes ont des aspects plus florissants que jadis et celui qui regarde passer l'cau immuable des fleuves ne craint plus que sa maison soit brûlée, que sa fille devienne la proie d'un soudard inconnu. L'angoisse s'est transformée, mais elle est aussi grande. L'ignorance jette les mêmes racines dans les âmes. La maladie et la mort ont les mêmes droits. Et nul ne peut mesurer, en regardant à côté de l'usine qui fume, la silhouette des vieilles tours en ruine, si ce qu'on appelle le progrès compense le bienfait des fois perdues.

Maurice Magre

UN MÉDECIN DE CAMPAGNE

EN QUERCY

AU XIXᵉ SIÈCLE

PAR ROGER COUDERC

C'ÉTAIT en octobre, une fin de journée où la douceur du monde est éparse dans le ciel et close dans un grain de raisin. J'arrivai dans une ferme du Causse ; une vendangeuse s'était fracturé l'extrémité inférieure du radius. La blessée, — une pauvre Espagnole — assise sur le balcon, je commençai ma besogne. Je n'avais ni chloroforme, ni rien pour apaiser sa douleur, que mes paroles qu'elle ne comprenait pas. Elle hurlait... Je me souvins de la seule chanson de son pays que je connaissais ; je lui dis ces mauvais vers castillans : la blessée sourit et ne hurla plus ! »

■

« Une fille-mère de dix-huit ans accouchait dans la plus misérable maison du village. J'arrivai près d'elle, maugréant, le premier sommeil interrompu n'inclinant pas à l'indulgence. Le travail fut court ; j'en avais fini avec la fille et son enfant qui reprenait dans les langes ses songes interrompus. Il n'y avait là que la mère, une paysanne ; elle avait déjà pardonné mais redoutait la colère de son mari. La petite accouchée me regardait avec beaucoup d'étonnement et de peur ; je mis ma main sur son front.

« — Tu as besoin de repos, dis-je, dors en paix ; ne crains rien, je parlerai à ton père. »

« — Nous avions toujours entendu dire, répondit la paysanne, que les médecins étaient du côté des pauvres gens ! »

■

« Mon cheval maladroitement attaché — mais patient — aux branches de la croix qui marquait l'entrée du domaine, je suivais un sentier boueux avec une très humble appréhension. Le malade, un fils unique, au cours d'une typhoïde avait eu une hémorragie brutale, si abondante, que je l'avais laissé exsangue et refroidi. J'avais peu d'espoir et redoutais de me trouver en face d'une porte fermée. Le père dans la cour était occupé de son travail quotidien.

« — Eh bien, comment va-t-il ?

« — Oh ! monsieur, nous le disions avec ma femme, dès que vous arrivez à la Croix les malades vont mieux ! »

■

« Il faisait un affreux temps d'hiver : du vent, de la pluie et du noir. Je ne trouvais pas la maison isolée de mon client. Enfin une lueur me guida ; je poussai une porte : il y avait là une vieille femme et son mari, près du feu.

« — Vous ne pourriez pas m'indiquer la maison des Baptiste ?

« — Je vous accompagne, dit la femme.

« Elle prit une lanterne, le parapluie, et comme je la remerciais au retour :

« — J'ai toujours *essayé* de faire, me dit-elle, ce que j'aurais voulu qu'on me fît. »

J'ai rapporté ces anecdotes telles qu'elles me furent contées par le dernier médecin de campagne, parce qu'elles ressuscitent l'atmosphère évangélique où il avait vécu. Ce médecin, M. Théodore — on ne le désigna jamais que de son prénom — était né vers 1830, au temps du romantisme. Il habita jusqu'à sa mort le même village ; sa maison ombragée d'acacias pleureurs était sur la place, avec l'église, l'auberge, la boutique du pharmacien, et au milieu un ormeau datant de Sully.

M. Théodore était vêtu par pittoresque et négligence d'un feutre déformé à larges bords, d'un costume gris usagé, chaussé l'été de sandales, l'hiver de sabots. Il était familier et bourru, doué d'une bonté naturelle — de cette bonté véritable qui ne demande pas d'effort et qui est, sans doute, sans mérite.

Je l'en complimentais. — « Mon jeune ami, me dit-il, tu me loues d'une vertu que je n'ai pas cherchée. Le médecin est obligé d'être bon. Le spectacle de la misère détermine chez lui, comme un réflexe, la pitié. Plaindre c'est déjà soulager... La bonté est au fond de notre cœur une infirmité professionnelle, comme la cruauté innocente au fond du cœur de ceux qui, dans nos sociétés imparfaites, ont choisi la mission de punir. »

Le médecin de campagne avait une voiture dont il ne reste plus de modèles : montée haut sur quatre roues, capotée d'un cuir craquelé, par les intempéries, de mille écailles, le siège vidé de son crin végétal. Cette voiture était traînée par un cheval, toujours le même, puisqu'il ressemblait à ses prédécesseurs et que, comme eux, il se nommait Bistouri.

La voiture, le cheval et le médecin s'en allaient à l'aurore sur des chemins qui faisaient, eux aussi, partie de l'équipage... Un arrêt dans la chaumière où agonisait le tuberculeux — si dépourvue, que le médecin écoutait directement la poitrine humide du jeune homme... Plus loin l'accouchée en relevailles, la fillette menacée du croup, la vieille hypocondriaque qu'il fallait entendre avec patience, assis près d'elle à son foyer.

Le médecin de campagne déjeunait à l'auberge, plus souvent chez un client, et poursuivait ensuite les stations de ce calvaire des douleurs humaines...

Le retour, après la visite du dernier malade, était le meilleur moment de la journée. Bistouri, que le fouet n'avait jamais que caressé, marchait doucement... M. Théodore murmurait, en bon humaniste, un vers de Virgile, déclamait une strophe d'Hugo, fredonnait une chanson de Béranger... Tout cela le ramenait vite à ses rythmes personnels...

La soirée s'achevait, en été sous les acacias de la terrasse, en hiver devant le feu de sarments, de genièvre ou de chêne, entretenu par la servante Mélanie. Enfin,

M. THÉODORE AVAIT "UNE VOITURE DONT IL NE RESTE PLUS DE MODÈLES : MONTÉE HAUT SUR QUATRE ROUES, CAPOTÉE D'UN CUIR CRAQUELÉ PAR LES INTEMPÉRIES DE MILLE ÉCAILLES, LE SIÈGE VIDÉ DE SON CRIN VÉGÉTAL..." C'EST CETTE VOITURE ELLE-MÊME QUE L'ON VOIT ICI, SOUS UN PLATANE. L'AUTRE IMAGE ÉVOQUE FIDÈLEMENT LA SILHOUETTE D'UN HOMME DE BIEN QUI SAVAIT ÉCOUTER AVEC PATIENCE ET CONSEILLER AVEC BONTÉ.



Photos Fontès.

M. Théodore se couchait pour un repos incertain ; souvent de grands coups de pied à sa porte l'éveillaient... il grognait : « Ah ! les salauds ! » et sautait du lit.

Telles furent les journées sans vacances et sans repos du médecin de campagne.

...Ce médecin solitaire croyait peu au laboratoire, sans doute parce qu'il le connaissait mal... Mais la longue habitude du rêve et la pratique minutieuse de la conversation intérieure lui avaient conféré la logique dans l'observation, ouvert les portes du monde réel derrière le symbole des apparences, appris l'exactitude des rapports et l'excellence des choix. Il savait avec une subtilité infaillible démêler le fait privilégié qui résout le problème, interpréter le pouls, écouter les bruits divers et fins du poumon, apprécier la qualité moite et sèche de la peau, lire dès le seuil de la porte dans l'assemblage mystérieux et changé des lignes du visage le destin du malade... étudier jusqu'au creux de la tête sur l'oreiller.

N'est-ce pas là toute la clinique ?

Son intelligence comme sa bonté étaient sans effort ; M. Théodore, homme de son époque, aimait le jeu de la pensée et des mots :

« ...La déesse inconnue offrit aimablement, avec une pomme d'octobre, les lois de la gravitation universelle à Newton sommeillant dans le jardin... Si nous sommes préparés à la recevoir, me disait-il, la vérité s'abandonne toujours dans une surprise, et se dérobe, malicieuse, quand nous la poursuivons... »

Il pratiquait la thérapeutique des Simples, bien nommés, et avec elle la charité était le meilleur de son art de guérir.

M. Théodore, un matin de février, vers la fin du siècle, se leva comme de coutume pour visiter ses malades ; sa servante entendit un grand bruit et le trouva étendu qui râlait...

Il mourut dans la matinée, rapidement, comme il l'avait toujours souhaité.

Roger Couderc.

OISEAUX

PAR ABEL BONNARD
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

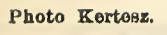


Photo Kertesz.





Photo Kollar.

AIMONS LES OISEAUX. ILS " SONT CE QUI DONNE LE PLUS DE CHARME A NOTRE SÉJOUR : LESTES, JOYEUX, JOUEURS, PRÊTÉS A NOTRE MONDE COMME S'ILS VENAIENT D'UN AUTRE, SUPÉRIEURS A L'HOMME PAR L'AILE ET PAR LE CHANT, ILS AIDENT A CROIRE AU BONHEUR. ILS SONT L'IMAGE DE L'INCONSTANCE QUAND ILS S'ENFUIENT ET CELLE DE LA FIDÉLITÉ QUAND ILS REVIENNENT."

Il est des vérités pénibles que nous croyons avoir acceptées en gros, mais qui nous surprennent toujours dans le détail. Aussi persuadé que n'importe qui de la brutalité et de la méchanceté des hommes, je n'en reste pas moins étonné quand je vois ces défauts se manifester par des actes par trop cruels ou par trop ineptes. C'est ainsi que je n'arrive pas à comprendre comment ils s'acharnent à exterminer les oiseaux. Les oiseaux sont ce qui donne le plus de charme à notre séjour : lestes, joyeux, joueurs, prêtés à notre monde comme s'ils venaient d'un autre, supérieurs à l'homme par l'aile et par le chant, ils aident à croire au bonheur. Ils sont l'image de l'inconstance quand ils s'enfuient et celle de la fidélité quand ils reviennent. Qu'ils se posent, qu'ils se penchent, qu'ils inclinent un peu la tête pour nous regarder, ils ont des mouvements si justes et si ravissants que ceux mêmes des femmes et des enfants ont une grâce moins fine. Ce plan de la gentillesse et du jeu, où les autres créatures n'accèdent que par moments, les oiseaux n'en tombent jamais. Ils semblent toujours, quoi qu'ils fassent, nous donner des modèles d'adresse, de propreté, d'élégance, soit qu'ils mangent, soit qu'ils boivent chaque goutte d'eau avec cette délicatesse enivrée qui semble enseigner à l'âme à savourer ses instants de bonheur. Il semble qu'en les créant, Dieu, jusque-là masqué par la Nature, la dépasse pour se laisser voir, et que, en les lançant vers nous, il veuille nous donner de sa propre existence un gage certain, par cette gracieuseté manifeste. Que d'impressions ne demeurent en nous que parce que la présence d'un oiseau leur a donné la pointe qui les a fixées dans notre mémoire ! Il est tels instants de Mars dont il ne nous souvient que parce que dans l'air aigre, sous un ciel noir, le chant précis, hardi, presque insolent du merle donnait à l'hiver son congé. Il est telles promenades dans la montagne, par un crépuscule d'automne, au bord des bois que les premiers froids emplissaient déjà d'amertume, que je ne me rappelle si bien que parce que, pendant des kilomètres, de buisson en buisson, un roitelet m'accompagnait, petite touffe d'ombre presque imperceptible. Avec quel plaisir n'ai-je pas souvent épié des fauvettes dont le corps fluet avait la même pureté de forme qu'un flacon né du souffle d'un verrier, petites fioles d'où tombait un élixir de musique. Avec quelle extase n'ai-je pas cent fois regardé les hirondelles tracer sur l'azur leur calligraphie impeccable, puis se poser sur un fil, où les deux bouts effilés de leur queue me paraissaient les deux pointes de la plume qui venait d'écrire tant de choses dans le ciel ! Que seraient les promenades à travers les blés sans la sublime alouette ? Qui ne s'est senti touché d'une sympathie singulière en regardant le pinson net et vif comme un sergent, le bouvreuil un peu engoncé dans son habit d'uniforme, l'adorable rouge-gorge qui, l'hiver, s'approche de nous, en nous demandant de lui permettre de nous aimer ? Qui ne s'est senti ému d'une admiration étrange et presque jalouse en entendant soudain, dans les plus merveilleuses nuits d'été, le même génie qui anime les plus grands poètes chanter, hors de notre espèce, dans un rossignol ?

Sur l'Océan désert les oiseaux animent encore l'étendue. Le marin qui arrive aux parages désolés du cercle polaire voit tout à coup d'immenses vols d'oiseaux y flotter comme la bannière même de la vie. Quand je pense au voilier sur lequel je traversai l'Atlantique, je revois aussitôt les petits pétrels toujours suspendus sur notre sillage et qui, à quatre cents milles des terres, ne nous abandonnaient pas. Je ne sais où ils passaient la nuit ; mais quand l'air s'obscurcissait, soudain, ils n'étaient plus là, comme si le Soir les avait repris dans sa main fermée : et dès que les ténèbres s'étaient affaiblies, à la fin de la nuit, ils étaient là de nouveau, comme s'ils s'étaient échappés de la main ouverte de l'Aube. Les oiseaux sont le gage le plus charmant que la Vie nous ait donné de ses intentions sur la Terre.

Voilà ce qu'on tue. Certes, la chasse ne comptera jamais parmi mes plaisirs ; cependant je ne médirai pas des chasseurs, non point pour ne pas m'aliéner une puissante confrérie, mais parce qu'en ayant connu beaucoup, j'ai souvent compris leurs sentiments. Ce qu'un chasseur demande à l'exercice auquel il s'adonne, c'est de l'introduire dans la nature. Beaucoup d'entre eux sont curieux de savoir les mœurs des bêtes qu'ils tuent, souvent même ils ont de la sympathie pour elles. Mais je demande à rappeler ici une différence que j'ai déjà proposée ailleurs : il y a chasseurs et tueurs. Le chasseur goûte un plaisir où les difficultés vaincues entrent pour beaucoup. Le tueur est un maniaque. Le chasseur choisit les bêtes qu'il poursuit, le tueur les massacre toutes indistinctement. Le chasseur rougirait de tirer sur le merle de son jardin, il n'en a même pas l'idée ; le tueur le foudroie avec un plaisir hideux ; il s'enivre de facilité. Il abuse des armes qui lui sont données pour détruire ce qui n'est pas à lui, il appauvrit le séjour des hommes. J'ai passé une fois quelques semaines heureuses dans les Landes. J'aimais ces forêts de pins d'une sérénité élyséenne, bordées par un Océan magnifique. Mais dès que la chasse fut ouverte, ce fut fini de mon plaisir. Le matin, en repoussant les volets de ma chambre, j'entendais d'abord le chant charmant d'un petit oiseau s'inscrire nettement sur l'azur. Peu après, un coup de fusil m'avertissait qu'on avait tiré sur ce chanteur-là ou sur un autre. J'allais sur la dune, il y avait des filets; je redescendais vers le lac, il y avait des appeaux. Tout était pièges, panneaux, réseaux. Cet immense complot contre quelques ailes, ce guet-apens partout dressé contre une gentillesse sans armes, cette guerre implacable déclarée à ce qu'il y a de plus frêle et de plus ravissant sur la terre finissaient par faire horreur.

■

Il est chez nous plus de gens qu'on ne croit qui seraient doux pour les bêtes, s'ils ne craignaient pas de montrer ainsi un sentiment ridicule, peu digne d'un homme. Rien de plus faux que cette idée-là. Ce sont au contraire les hommes les plus virils,

Photo Kertesz.

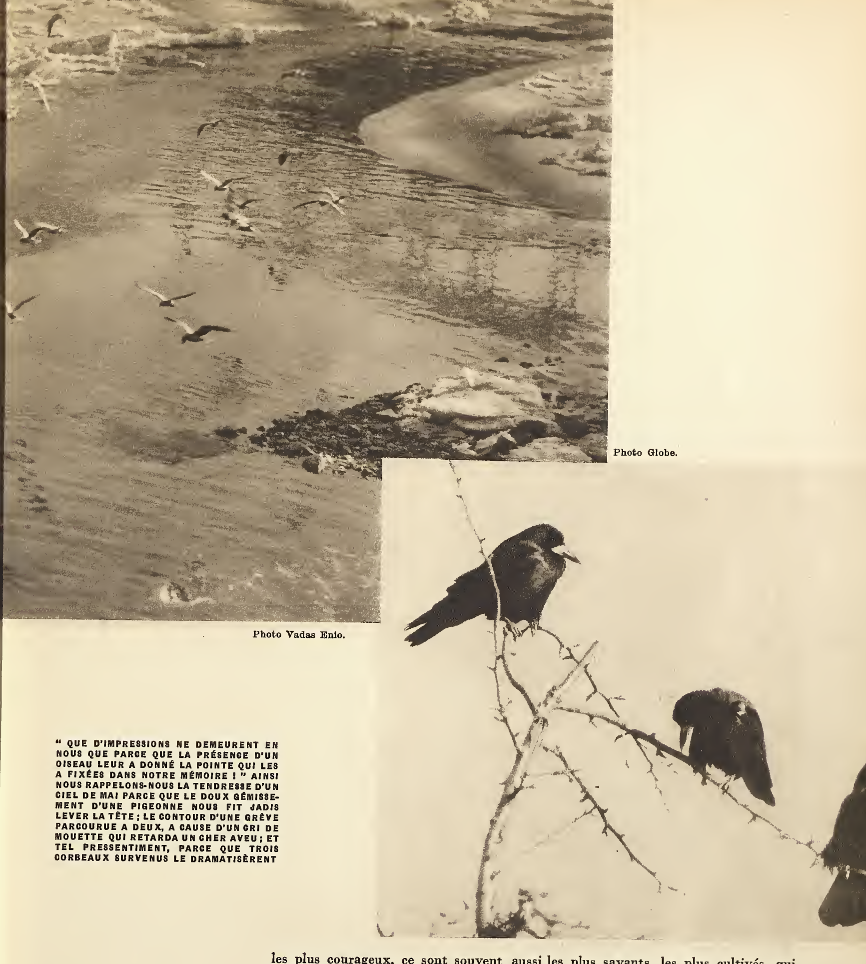


Photo Globe.

Photo Vadas Enio.

“ QUE D'IMPRESSIONS NE DEMEURENT EN NOUS QUE PARCE QUE LA PRÉSENCE D'UN OISEAU LEUR A DONNÉ LA POINTE QUI LES A FIXÉES DANS NOTRE MÉMOIRE ! ” AINSI NOUS RAPPELONS-NOUS LA TENDRESSE D'UN CIEL DE MAI PARCE QUE LE DOUX GÉMISSEMENT D'UNE PIGEONNE NOUS FIT JADIS LEVER LA TÊTE; LE CONTOUR D'UNE GRÈVE PARCOURUE A DEUX, A CAUSE D'UN CRI DE MOUETTE QUI RETARDA UN CHER AVEU; ET TEL PRESSENTIMENT, PARCE QUE TROIS CORBEAUX SURVENUS LE DRAMATISÈRENT

les plus courageux, ce sont souvent aussi les plus savants, les plus cultivés, qui montrent aux animaux le plus d'amitié. La vocation de la puissance est de protéger. Les pays où l'on préserve le mieux les oiseaux, comme l'Angleterre, la Suisse et le lointain Japon, ne sont certes pas ceux où l'homme a le caractère le moins fortement trempé. Ces sentiments sont à l'honneur des nations qui les manifestent. Un jeune



" QU'ILS SE POSENT, QU'ILS SE PENCHENT, QU'ILS INCLINENT UN PEU LA TÊTE POUR NOUS REGARDER, ILS ONT DES MOUVEMENTS SI JUSTES ET SI RAVISSANTS QUE CEUX-MÊMES DES FEMMES ET DES ENFANTS ONT UNE GRACE MOINS FINE. CE PLAN DE LA GENTILLESSE ET DU JEU, OU LES AUTRES CRÉATURES N'ACCÈDENT QUE PAR MOMENTS, LES OISEAUX N'EN TOMBENT JAMAIS. ILS SEMBLENT TOUJOURS, QUOIQU'ILS FASSENT, NOUS DONNER DES MODÈLES D'ADRESSE, DE PROPRETÉ, D'ÉLÉGANCE."

Photo Kortesz.

Anglais, lieutenant d'artillerie pendant la guerre, m'a conté un trait dont je fus charmé. Ayant reçu l'ordre de faire tirer un certain nombre de coups à un canon lourd, et ayant transmis cet ordre au sous-officier qui devait l'exécuter, il remarqua, avec surprise, que le tir n'avait pas commencé à l'heure exacte qu'il avait fixée, mais un peu après : il demanda ensuite la raison de ce retard au sergent.

— Mon lieutenant, répondit l'homme, c'est qu'un oiseau s'était perché sur le canon; alors j'ai attendu qu'il s'en allât.

Cette curiosité pour les oiseaux, pleine d'amour et d'intelligence, est si répandue en Angleterre que c'est, dans ce pays, un plaisir connu et défini, et une occupation à laquelle s'adonnent des personnages très graves, et souvent fort considérables, que de s'en aller, dans la campagne, muni d'une bonne lorgnette, pour suivre pendant des heures le manège d'un couple d'oiseaux, et les surprendre dans leurs secrets les plus délicats. Ces

contemplateurs innocents goûtent ainsi un bonheur féerique. Qu'est celui des chasseurs, qui consiste à tuer, auprès du leur, qui est de voir vivre ?

On voudrait que des sentiments du même ordre pussent se développer chez nous. Cela n'irait pas sans une amélioration générale des âmes. On peut juger chacun de nous sur la façon dont il traite les créatures qui sont à sa discrétion. Celui qui se montre dur, brutal ou méchant, dès qu'il peut l'être impunément, ne vaudra jamais grand' chose. Je ne crois guère à une bonté pour l'homme qui n'a pas commencé à s'exercer déjà au-dessous de lui. En ce monde où nous vivons, et qui est, malgré nous, celui de la cruauté et de la souffrance, chacun de nous devrait vouloir que, dans le peu d'espace qui dépend de lui, régnassent la clémence, la paix, le bonheur, même si cet étroit Paradis ne doit pas être plus grand que notre ombre. Il faudrait que tous ceux qui exercent de l'influence sur leur entourage, le curé, le médecin, l'instituteur apprissent aux gens ce qu'il y a de triste et d'inepte dans une certaine cruauté. Peut-être auraient-ils moins de peine à les persuader qu'on ne l'aurait supposé. Je ne puis croire, par exemple, que dans ce Midi où l'on aime tant les chanteurs, on ne puisse aimer les oiseaux. Sans doute il est bon de prendre les hommes par l'intérêt. Il est juste de leur dire, car cela est vrai, que les pays d'où les oiseaux disparaissent, de quelque parure que la lumière puisse encore les orner, sont, à la lettre, maudits : les insectes y pullulent et l'on finit par ne plus pouvoir y récolter un bon fruit. Mais il faut oser leur dire aussi que, quand même les oiseaux prélèveraient sur les récoltes leur dîme légère, quand même ils marqueraient leur bec dans quelques fruits, il faudrait les protéger de bon cœur, non seulement parce que ce faible dégât n'est rien auprès des services qu'ils rendent, mais pour l'amour de leur grâce, de leur gentillesse et de leur beauté, pour les semences de bonheur qu'ils semblent disperser dans nos jours, pour les guirlandes volages que leurs jeux suspendent autour de nos maisons, pour l'encouragement ineffable que leur chant a parfois donné à notre âme. De quoi faut-il être fait pour ne pas sentir ces choses ?

Abel Bonnard



Photo Jean Moral.

AU BORD DE LA SEINE

PAR FRANCIS CARCO

C'est à un jeune que je me suis remis du soin de m'installer quai d'Orsay. Jean Fraysse est le fils de mon vieil ami Roger Frène, à qui ma première plaquette : *Instincts*, est dédiée. J'étais donc sûr qu'à la compréhension et à la pratique de son art, le jeune décorateur joindrait cette ferveur du rythme que son père a si parfaitement choyée dans les *Sèves originaires*.

Laisse le rêve en feu couver sa houle ardente,

chante, en effet, Roger Frènc.

C'est le même rêve, avec cette différence qu'il s'équilibre sur une houle moins dense, plus apaisée. C'est le même style aux lentes cadences que les accords du palissandre de Rio et de l'acajou mâle impriment au miroitant bouleau de Norvège dont la transparence d'eau blonde, traversée de lumière, reflète les harmonies. Des lignes pleines, calmes, pures. De vastes et charmants volumes, légers tout ensemble et sonores d'expression. Tout est entre eux correspondance. Tout concourt à laisser du «moderne»

une impression d'heureuse sérénité, de paix et de douceur et non point d'ascétisme compliqué de morne raffinement.

Nous ne vivons pas pour les autres. Du moins chez nous. Les jeunes gens ont beau croire le contraire : c'est parce qu'ils habitent encore chez leurs parents, pour la plupart, ou à l'hôtel ou chez leurs petites amies et qu'en fin de compte ils arrivent à l'absolu. J'admets fort bien, si j'étais à leur place, qu'un Brésilien s'adapte à des meubles de verre qui lui rafraîchiront la paume des mains et qu'un Suédois ébahi par tant de merveilles se résigne à périr d'ennui sous des velours ou des plafonds capitonnés. Le dépaysement n'est point toujours chose négligeable, surtout quand le snobisme s'en mêle et préside aux recherches les plus rares. Mais qu'au paysage nuancé sur lequel ouvrent mes fenêtres et dans lequel la Seine s'inscrit entre les arbres, on prétende opposer une sécheresse hostile comme assoiffée d'elle-même... très peu..., merci.

Jean Fraysse n'est point tombé dans cette erreur. Il a su combiner, par la couleur autant que par la ligne et par la proportion, les nécessités du décor et du cadre et les faire valoir, l'un par l'autre, harmonieusement. Du rose épuisé d'un ciel tendre à l'ocre doux des murs, le jeune artiste a découvert d'intimes corrélations, et, de l'or amorti des feuilles mortes au satin tête de nègre des vastes canapés, il a, dans une même plénitude, mêlé, dosé, choisi les accords les plus chauds, les plus heureusement éprouvés et sentis.

Je lui dois donc la joie de vivre dans un ensemble où le détail d'un bibelot, d'un objet, d'une nuance n'est en rien négligé. Chacun ses habitudes. Les miennes — lorsque je pense à un nouveau roman — me portent à en chercher l'accent et les limites, non point dans le raisonnement, mais dans la secrète et complexe provocation d'une grande œuvre musicale. Si curieux que ce soit, avec les sujets de mes livres, c'est à la *Symphonie pastorale* de Beethoven ou au *Boléro* de Ravel, par exemple, que je dois d'en trouver l'équilibre intérieur et d'en ressentir et subir la première impulsion. Jean Fraysse m'a pour cela construit un meuble fort ingénieux où j'enferme mes disques dans un cylindre. Mais ce meuble est aussi un bar et mes amis m'ont fait plus d'une fois

«LE DÉPAYSEMENT N'EST POINT TOUJOURS CHOSE NÉGLIGEABLE, SURTOUT QUAND LE SNOBISME S'EN MÊLE ET PRÉSIDE AUX RECHERCHES LES PLUS RARES. MAIS QU'AU PAYSAGE NUANCÉ SUR LEQUEL OUVRENT MES FENÊTRES ET DANS LEQUEL LA SEINE S'INSCRIT ENTRE LES ARBRES, ON PRÉTENDE OPPOSER UNE SÉCHERESSE HOSTILE COMME ASSOIFFÉE D'ELLE-MÊME... TRÈS PEU., MERCI. » L'ON VOIT ICI FRANCIS CARCO CORRIGER UNE DERNIÈRE FOIS SON «PANAME».

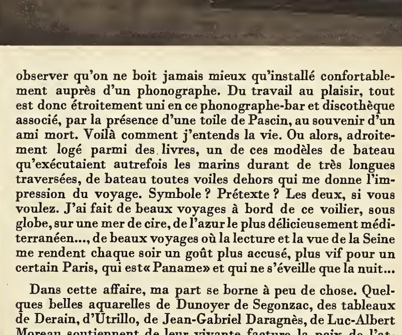


Photos Kertesz

CI-DESSOUS, LA BIBLIOTHÈQUE DE FRANCIS CARCO, OU DEUX TONS DE RELIURE, VERT ET PARME, HABILLENT LES LIVRES DES AMIS. SUR UN RAYON, L'ON APERÇOIT LE BATEAU TOUTES VOILES DEHORS, A BORD DUQUEL LE PUISSANT ROMANCIER AIME A FAIRE DE BEAUX VOYAGES IMAGINAIRES. EN DOUBLE PAGE, LE SALON, SA TABLE DE VERRE AUX PIEDS DE CUIVRE, SES VASTES FAUTEUILS, SON HARMONIE ROSE ET OCRE.







observer qu'on ne boit jamais mieux qu'installé confortablement auprès d'un phonographe. Du travail au plaisir, tout est donc étroitement uni en ce phonographe-bar et discothèque associé, par la présence d'une toile de Pascin, au souvenir d'un ami mort. Voilà comment j'entends la vie. Ou alors, adroitement logé parmi des livres, un de ces modèles de bateau qu'exécutaient autrefois les marins durant de très longues traversées, de bateau toutes voiles dehors qui me donne l'impression du voyage. Symbole ? Prétexte ? Les deux, si vous voulez. J'ai fait de beaux voyages à bord de ce voilier, sous globe, sur une mer de cire, de l'azur le plus délicieusement méditerranéen..., de beaux voyages où la lecture et la vue de la Seine me rendent chaque soir un goût plus accusé, plus vif pour un certain Paris, qui est « Paname » et qui ne s'éveille que la nuit...

Dans cette affaire, ma part se borne à peu de chose. Quelques belles aquarelles de Dunoyer de Segonzac, des tableaux de Derain, d'Utrillo, de Jean-Gabriel Daragnès, de Luc-Albert Moreau soutiennent de leur vivante facture la paix de l'atmosphère. Deux tons de reliure (vert et parme) habillent dans la bibliothèque les livres de mes amis.

Apollinaire écrivait : *Je souhaite dans ma maison*
Une femme ayant sa raison,
Un chat passant parmi des livres,
Des amis en toute saison
Sans lesquels je ne peux pas vivre.

Pour la femme, soyons discret... Mais j'ai un chat de Perse, d'un bleu de cendre, aux yeux d'or, qui fut élevé sur les genoux de Gérard d'Houville... et qui aime les poètes... Apollinaire serait content.

Enfin, sacrifice à l'ancien ou liaison heureuse, des statuettes, des poteries chinoises, un bois du XIVe siècle français et un coq de clocher qui, sur une cheminée, a l'air d'un objet nègre, rompent par le volume, l'esprit et la couleur les perspectives qu'ils ornent de leur dense rayonnement. Je n'ai voulu que ces rares et discrets témoins d'époques lointaines : ils ont ici leur place non seulement pour l'équilibre de la décoration, mais pour la leçon qu'ils enseignent et qui fait qu'on ne saurait vivre sans se souvenir, par moments, qu'un jour il faudra tout quitter.

Francis Carco

Photos Kertesz.

...Celui de qui la tête au ciel était voisine et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Mignonne, allons voir si la rose qui ce matin avait déclose...

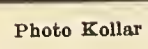


Photo Kollar

Photo Caillaud.

LES JARDINS.

D'OU SONT VENUS LES ARBRES ET LES FLEURS ?

PAR ALBERT FLAMENT

Plus on cherche à s'instruire dans l'art du jardin, plus on découvre que presque toutes les fleurs et tous les arbres, si l'on peut dire, sont des *déracinés*.

Le long de nos avenues, le marronnier, aux fleurs blanches teintées de jaune ou d'un rose de corail, fait la parure de certaines semaines de mai ou de juin. A l'automne, ses feuilles couleur de cuir craquant sous les pas étaient symboliques de la beauté mélancolique de l'arrière-saison. Mais le marronnier, originaire de l'Inde, ne peut supporter le goudronnage; d'autre part, il est très hâtif et se dessèche vite sur les places et dans les squares environnés de maisons.

Les cèdres sombres, que nous ne pouvons guère planter que pendant notre extrême jeunesse, avec l'espoir de les considérer peut-être un jour dans la splendeur de leur développement, sont originaires du Liban et de l'Atlas. Qui donc imaginerait, pourtant, le Jardin des Plantes, sans le cèdre planté par Jussieu, en 1837, à la base de son labyrinthe, et certaines perspectives de nos jardins français de la fin du XVIII[e] siècle ? Ces arbres immenses rompaient la monotonie des quinconces, des arbres taillés. Leurs branches répandaient, comme d'immenses parasols, une ombre qui faisait paraître plus fraîche l'herbe des parterres, la verdure nouvelle des printemps, plus blancs aussi, le gel et les neiges.

Le cyprès est étranger. Il naquit, croit-on, dans l'île de Chypre, d'où il tira son nom, à moins qu'il ne le tînt de Cyparisse, ce jeune berger ayant cessé de plaire à Apollon et que, pour s'en débarrasser, le dieu immobilisa sous les espèces du plus noble des arbres.

Étranger, le *platane*, dont Pline nous apprend déja, qu'il fut importé d'Asie Mineure.

Venus de Californie, les *wellingtonias*, ces géants des arbres qui peuvent atteindre 100 mètres de haut et dont les plus anciens que l'on ait découverts dans leur pays d'origine révèlent qu'ils dépassaient mille ans.

Étrangers, les pins parasols, chers à Watteau, à Fragonard et à Hubert Robert. Cultivés à Pistoïa ou dressés sur les flancs du Pausilippe, devant la baie de Naples et dans cette *pineta* sonore de Ravenne, qui enchanta le Dante, puis Byron.

Pins d'Autriche, *pins* de Hongrie, *sapins* de Norvège, *peupliers* de Lombardie, *bambous* de la Chine et du Japon, *acacias* du Sénégal et de l'Arabie, *ébéniers* de l'île Maurice, *paulownias*, dont le nom de grande duchesse n'est qu'un accident, car ils furent importés du Japon; *palmiers* d'Afrique; *orangers* des côtes de la mer des Indes, rapportés par les Portugais, le *chêne* même, peut-être venu du Nord ou de l'Est : tout nous semble étranger, soudain, dans la végétation qui nous environne, sauf, peut-être, le tilleul. Et rien ne me semble soudain plus pacifiquement international que mon jardin.

Avant de commencer un essai de promenades dans différentes sortes de jardins et d'évoquer alternativement ceux de jadis ou d'aujourd'hui, les parcs mêmes, que toutes espèces de décorations de marbre ou d'eau embellissent, nous sommes donc contraints de nous demander d'où viennent ces fleurs, ces plantes, ces arbres, ces arbustes, sans lesquels Versailles ni le plus humble parterre de curé ne sauraient exister ?

Une tendance trop aisée nous porte à admettre que, de tout temps, notre terre a produit ce que nous y trouvons en si grande abondance et sous des aspects si divers.

Que de siècles, pourtant, durent s'écouler, sans histoire ! Des bouleversements géologiques, difficiles à concevoir, s'accomplirent, sans autre témoin que la cellule primitive, flottante ou immergée déjà. Des milliers d'années passèrent, sans horloge ni calendrier, tandis qu'encore incertains, des continents s'enfonçaient dans la mer et qu'au rythme des jours et des nuits, d'autres surgissaient, tout brûlants, des entrailles rouges de la terre.

Des savants affirment que l'on peut évaluer l'âge de notre planète à un milliard *ou deux* (!) d'années. Comment esquisser la provenance des fleurs si, dans le même instant, l'esprit n'entrevoit ces périodes torrides, puis glaciaires, ces forêts succombant sous la poussée des eaux, ces monts gelés, cette Atlantide, déjà si vieille, sur laquelle déferlent, soudain, les vagues d'un Océan nouveau ?

Rien n'existait de nous, mais le ciel était là. Depuis quelques milliers d'années seulement, les hommes avaient cessé de ramper, sur cette terre où ils sentaient, selon l'expression de Mme de Noailles, « que rien n'avait

prévu la race humaine », lorsqu'un peu partout, enfin, surgit l'homme debout, tel que nous le concevons.

■

Les oiseaux migrateurs déposaient des germes dont la nature ne voulait rien perdre. Ainsi, les arbres géants se sont élancés d'une herbe primitive ! A l'aide du repiquage, de petits pots, de serres chaudes, les horticulteurs parviennent à réaliser en quelques mois les mystérieux travaux que, pendant des millénaires, le monde accomplit obscurément.

Les tribus errantes emportaient des semences et du pollen à la plante de leurs pieds nus. Elles faisaient jaillir des graines et secondaient des croisements nouveaux. Une fleur les attirait, elles la cueillaient, puis une autre. De ce geste et de la fureur des vents, des espèces sont nées. Vinrent les premiers navigateurs. Ils ont transporté à leur tour, à fond de cale, des fleurs, des fruits et des graines. Que n'ont-ils d'ailleurs transporté ?

L'esprit peut tout supposer. Durant ces périodes où des familles pullulèrent, les arbres et les fleurs subissaient des transformations insensibles. Contentons-nous de remonter à des sources, éloignées, certes, mais relativement voisines, car, dans l'ensemble de l'éternité, une année doit compter moins qu'une seconde.

Les arbres, comme les hommes, atteignirent des proportions et un âge que les uns ni les autres ne connaissent déjà plus.

Les fleurs — qui nous intéressent — étaient-elles aussi belles ? Difficile de répondre.

La nature fournissait les éléments ; mais, depuis plusieurs milliers d'années, l'homme n'a cessé de cultiver, d'améliorer les fleurs primitives et d'en créer même, sinon de toutes pièces, du moins par des séries de transformations minutieuses, subtiles et incessantes. Il en a modifié les formes, les couleurs et les parfums, à l'infini. Les essences, elles-mêmes, variaient, selon les climats. Couvert d'épaisses et profondes forêts de chênes, de pins, de sapins, le sol — qui n'était pas encore mais qui deviendrait la France — n'offrait guère de diversité. L'azur, s'allégeant de ses vapeurs épaisses, bleuissait l'horizon devant les premières huttes qui engendraient Lutèce et Paris. Le ciel devait recéler déjà cette douceur incomparable, ces diversités, ces fluidités, ces mollesses, cette acidité, que nous croyons avoir été créées avec nos boulevards et nos Champs-Élysées.

■

Celui qui étudie les races, incline bientôt à penser que, pas plus que la femme, les fleurs n'ont eu de premier modèle unique, original. Après que la terre se fut en partie dépouillée des eaux et de la glace, il jaillit un peu partout, de l'humus que fécondaient les rayons du soleil, parmi la végétation primitive et selon les climats, des fauves, des monstres. Les fleurs exhalaient déjà des parfums pénétrants, tenaces, voluptueux, qui, dans sa gangue, incitaient l'homme primitif à des langueurs qui lui étaient douces et lui donnaient peut-être le sentiment des races qui sortiraient de lui. Sans doute, sur certaines parties du globe, l'ivresse que l'émanation des plantes engendrait surpassait la fragrance des parfums que, (poursuivant les premiers et lointains enchantements causés par les fleurs), l'homme se plaît à distiller aujourd'hui. Je ne saurais oublier la violence des senteurs qui montaient de la terre, pendant un voyage en ballon sphérique, de Paris jusqu'à proximité de Tours, au début de juin, dès que, perdant de la hauteur, notre ballon se rapprochait du sol. Il nous semblait impossible, à nous qui descendions de l'azur, que des êtres humains pussent supporter sans malaise ces effluves qu'exhalait sur la terre la fureur du printemps.

■

Il est admis que la première rose est un don de l'Orient, comme tant de sujets d'enchantements. Longtemps, nos pères ne connurent,



Photo Sougez.

en effet, que celle rapportée par les Croisés et que l'on greffa bientôt sur notre églantine sauvage. Mais, des rives lointaines de la Méditerranée, les conquérants avaient déjà fait passer d'Afrique en Europe des roses, pourpres et ardentes, qui ont été chantées par les premiers Grecs et dont leurs îles pullulèrent. Aux premiers jours de mai, à Corfou, sur les pentes des collines, le long des chemins, les haies deviennent rouges d'un tel carmin que le voyageur dont le bateau approche croit apercevoir des écharpes de soie séchant au soleil. Ces roses serrées, si prolifères, les Anciens s'en sont couronnés ; leurs pétales s'effeuillaient devant les socles de leurs dieux et sur les lits de leurs festins.

Cependant, certaines roses semblent originaires de l'Allemagne, d'autres de la Franche-Comté. On les y a, croit-on, toujours connues, les poètes et les princes, les amants et les artistes, qui se rejoignent par mille liens, les ont vues, chantées ; ils en ont fait des gerbes, des guirlandes. Tandis que dans Grenade, à l'ombre de l'Alhambra, devant l'eau glissant sur des dalles de céramique, le Maure retrouvait le goût du sang dans la contemplation d'une rose pourpre, venue d'Afrique ou bien que, par son bon plaisir, Dieu avait fait naître là.

Les roses de Perse, — qui s'en doute ? — sont celles que l'on vit longtemps fleurir encore le plus abondamment aux environs de Sceaux et de Versailles. Le parfum s'en est apaisé, le nom varie, le plus commun est celui de *rose des quatre saisons*, car elle fleurit trois fois, les bonnes années. C'est la *mille-feuille*, chère à Redouté, qui les peignait pour la Dauphine, Marie-Antoinette et lui apprenait à les peindre. Avant de créer un jardin, la vue des albums de Redouté est un enseignement incomparable. Il a peint les fleurs comme Isabey peignait les jeunes femmes de qualité. Il nous montre, non seulement des roses, mais encore toutes les fleurs et des branches de fruits mêmes, couverts des insectes et des papillons qui les préfèrent.

Voici des fruits, des fleurs,
Des feuilles et des branches...

Verlaine semble avoir écrit ces vers en feuilletant les in-folio que Pierre-Joseph Redouté illustra. Le jardin qui les produit nous devient plus cher, nous l'imaginons à l'instant plus splendide, car il n'est pas une des corolles que ce Raphaël botaniste aquarella, que nous ne voudrions y voir s'épanouir.

La rose de Provins est plus rouge, plus parfumée que celle qui fleurit à proximité de Paris, — bientôt nous écrirons : « qui fleurissait », car les banlieues souriantes, maraîchères, idylliques, bachiques et bon enfant, ont presque entièrement disparu. Elles cèdent

le terrain aux usines, aux fabriques et aux lotissements. Après les roses venues de l'Orient, du Bengale, de la Chine, de la Perse, et celles originaires du Labrador et du Kamtchatka, les Américains nous ont importé la rose *banksia*. Ces roses grimpantes sont florifères, mais elles ne *remontent* pas, elles fleurissent en juin seulement et leur voisinage ne pourra se révéler la nuit dans le jardin, car elles sont sans parfum.

■

Si nous regardons, maintenant — après les rosiers et les arbres — les arbustes et les fleurs, même confusion, mêmes importations. Le *lilas* vient de la Perse. C'est à la fin du XVIe siècle qu'il fait son apparition en France, — bien peu de temps après la *tulipe*, — les Valois ne l'ont pas connu ! Mais ce n'est qu'au milieu du règne du roi Louis XIII que se montre la *tubéreuse*, rapportée de la Perse — et que les peintres hollandais reproduisent dans leurs natures-mortes, aussitôt si profusément.

Ne devons-nous pas nous demander si la printanière et odorante *jacinthe*, qui fleurit pareillement en Europe et en Asie, n'est pas tout simplement une *exotique*, elle aussi ?

Et, puisque le *lis* même, qui devint l'emblème de la monarchie française, fut rapporté du Levant, ne compterons-nous comme fleurs *nationales*, c'est-à-dire de nos climats, que la *pensée*, le *myosotis* et le *muguet?* Ce serait peu et, tout de même, important. Mais, ni le *géranium* ni le *bégonia*, venu des tropiques, ni les *calcéolaires*, apportées du Chili et du Pérou, ainsi que la *verveine citronnelle*, ni l'*œillet d'Inde*, à l'odeur pénétrante, ne sont spontanément jaillis de notre sol.

Peut-être, après avoir ainsi consulté la généalogie des hôtes de nos jardins, leur sommes-nous maintenant plus attachés ? En effet, ces évocations, ces réminiscences, donnent aux sentiments et au goût plus d'intérêt et assurent plus de prix aux nuances et à la qualité de nos penchants.

Albert Flament

Photo Kollar.



LECTURES

DE MAURIAC A CARCO

PAR PIERRE DOMINIQUE

Étonnante génération que celle à laquelle appartiennent MM. François Mauriac et Francis Carco. Elle est illustrée par une bonne douzaine d'écrivains, aujourd'hui arrivés comme on dit : Benoit, Duhamel, Carco, Mauriac, Maurois, Morand, Giraudoux, Lacretelle, Lucien Fabre, Mac Orlan (j'en oublie) qui ont à peu près le même âge et qui ont commencé à peu près à la même époque, les plus hâtifs ou les moins jeunes ayant jeté leur gourme avant la guerre, et les tard-venus n'ayant surgi qu'aussitôt après. Une bonne douzaine d'hommes dont l'effort littéraire emplit cette période de guerre et d'après-guerre d'œuvres grandes ou originales, fines ou fortes, dont beaucoup resteront.

M. François Mauriac est de tous ces écrivains l'un de ceux qui s'imposent le plus fortement à l'attention non seulement du public, mais des lettrés. Il a derrière lui une œuvre à la fois abondante et variée, de poète, de romancier, d'essayiste et de critique, et si le romancier est peut-être plus connu, l'essayiste est, à mon avis, plus riche et plus profond, en tout cas plus original. Le livre qu'il nous donne aujourd'hui est d'ailleurs un roman, mais un roman grave, sombre, de ce tragique particulier à M. Mauriac, qui se traduit par un trouble des âmes plus que par des gestes dramatiques et qui finit sur une vue mystique peu familière aux romanciers contemporains. C'est mieux que le roman de la famille, le roman du mystère qui est au centre de la famille comme le noyau au centre de la cellule. Un effort de plus pour labourer aussi profond que possible dans l'âme humaine, en suivant un sillon qui va droit comme une flèche et qui est le sillon chrétien.

■

Francis Carco n'est pas moins abondant que M. François Mauriac : mais, d'habitude, il ne peint pas le même monde, et la bourgeoisie française ne peut guère se reconnaître en lui. Pourtant, cette fois-ci, il a pris ses modèles dans la bourgeoisie, dans la petite à vrai dire. Son roman est à la fois un roman policier, un roman psychologue et un roman de mœurs. Roman policier, puisqu'il s'agit d'une affaire d'assassinat dont le coupable est inconnu. Roman psychologique, Carco ayant entrepris de mesurer le retentissement d'une accusation sur quelques âmes bourgeoises à qui les circonstances donnent un air de meurtrières ou de complices. Roman de mœurs enfin, car c'est la peinture d'une maison tout entière, avec tous ses habitants étudiés logement par logement, depuis la tanière de la concierge jusqu'aux combles. Le récit est mené de bout en bout avec un art infini, car le dénouement avec son caractère fatal est impossible à percer jusqu'à la dernière page qui est la plus émouvante du livre, dans son entière et classique simplicité.

■

Et maintenant, quittons le roman pour nous plonger dans l'Histoire. Voici deux livres qui se rejoignent dans la personne de M. Thiers ; l'un est une biographie de ce bourgeois typique et nous la devons à M. Georges Lecomte ; l'autre est une étude sur les *Origines et la fondation de la Troisième République*, par M. de Roux. Tout le livre de M. de Roux, en effet, tourne autour de l'homme d'État dont la biographie s'achève dans le *Thiers* de M. Lecomte par la fondation — car c'est lui, l'auteur responsable — de la troisième République.

Je ne m'attarderai pas à analyser ces deux livres : la matière est trop considérable pour pouvoir être traitée en quelques lignes ; je me bornerai à faire observer le rapport que l'on trouve entre la vie de M. Thiers et l'établissement définitif du régime. M. Thiers naît sous cette première République qui ne parviendra pas à durer ; il grandit sous l'Empire qui en est la forme militaire et conquérante et dont il sera l'historien ; il est de l'opposition sous la Restauration et contribue en 1830 à faire la Révolution qui n'aboutit pas. Amateur de compromis comme tant de Français, il demeurerait volontiers dans le cadre de la Monarchie de Juillet, mais la Révolution de 1848, inconsciemment préparée par lui, l'en chasse, et la République s'installe, pas encore viable, très vite dévorée par le Prince Président. A nouveau M. Thiers est dans l'opposition. Comme républicain ? Comme monarchiste ? Comme homme prudent peut-être et qui sait que ça ne durera pas. Et c'est enfin la guerre, l'Assemblée nationale, la dictature de M. Thiers, tout le livre de M. de Roux. La République était née avec l'homme d'État ; la Monarchie meurt avec lui.

■

M. Georges Lecomte et M. de Roux s'en vont chercher leurs sujets dans le passé ; M. Jacques Bardoux prend le sien dans le présent. Il étudie l'Angleterre qu'il appelle *l'île de l'Europe* et tout particulièrement la politique anglaise au cours des années 1930-1932. Son livre est une étude fort abondante, hérissée de citations et de chiffres, qu'il faut recommander à tous ceux que la politique intéresse, mais aussi à tous ceux qui, négligeant les questions de politique pure, considèrent l'Angleterre comme ils considéreraient Rome, Carthage ou Babylone, et savent la tragédie qu'il y a dans le développement et la décadence de tout Empire. Cette tragédie, elle se devine à chaque page du livre à moins qu'elle n'y éclate en traits de feu. Et ce n'est pas le plus souvent une phrase qui la crie, mais une dégringolade de ces chiffres qui doivent épouvanter Manchester. Le livre ne conclut pas d'ailleurs par un cri d'alarme. M. Jacques Bardoux souligne la permanence en Angleterre de certaines forces à la fois conservatrices et progressistes et la reconstitution d'une forte classe moyenne éprise de paix et de stabilité. C'est la grande réserve d'avenir pour des Insulaires que la vapeur et le moteur ont terriblement rapprochés du continent, autant dire de nous.

Pierre Dominique

LA GRANDE RELÈVE

PAR JACQUES DUBOIN

Sous le titre "La Grande Relève" M. Jacques Duboin fait paraître une analyse de la crise dont souffre le monde. La grande relève. c'est celle des hommes par les machines ! L'auteur montre que le nombre des chômeurs va aller grandissant et que le régime sous lequel nous vivons doit rapidement se transformer. Nous adapterons-nous ou la civilisation fera-t-elle faillite ? C'est le dilemme qui se pose, angoissant, devant tous les peuples.

L'auteur de " Nous faisons fausse route " qu'avait préfacé M. Joseph Caillaux, expose cette thèse sous une forme dialoguée, de façon à pouvoir combattre toutes les objections qu'elle risque de soulever. Nous sommes heureux de donner à nos lecteurs la primeur du chapitre qui traite de l'économie dirigée.

Où l'on cherche à démontrer que l'économie dirigée est un bateau qui nous conduit tout droit dans les eaux communistes

ALORS il n'y aurait donc pas moyen de diriger l'économie d'un peuple ? demanda le négociant parisien.

— L'économie dirigée répondit Hermodan. C'est une formule à la mode car nous vivons à une époque où l'on cherche à résoudre tous les problèmes par des formules. Comme on constate partout le désordre causé par les initiatives privées, on devait tout naturellement songer à coordonner ces efforts disparates, c'est-à-dire encourager les uns et interdire les autres. C'est bien cela l'économie dirigée ?

— Oui, répondit l'industriel. On veut substituer l'ordre au désordre. La production est anarchique et produit des résultats abracadabrants. Donc, il faut la diriger.

— A l'intérieur de chaque pays, reprit Hermodan, ou pour l'ensemble des pays ?

— A l'intérieur d'abord, puis on s'entendra avec les voisins qui, eux aussi, et même plus que nous, ont besoin de discipliner leur production.

— Si j'ai bien compris, reprit Hermodan. c'est une dictature économique que nous établirions en France ? Elle s'entendra ensuite avec les dictatures établies chez nos voisins.

— Parfaitement.

— Et si par hasard ces dictatures ne s'entendaient pas ? Supposez que deux pays voisins aient orienté leur production dans le même sens, comment parviendriez-vous à rétablir des courants d'échange de pays à pays ? Cette observation préalable ne manque pas d'intérêt. Si vous organisez votre économie nationale d'après un plan arrêté, il est clair que vous réglementez les industries qui exporteront et vous mettrez de l'ordre dans vos importations. Or, pour que le mécanisme fonctionne, il faut que les économies voisines consentent à s'y adapter au même moment. Sinon, c'est encore la guerre des tarifs, et l'ordre que vous avez cru établir dans votre maison va se muer en nouveau désordre. Passons sur ce vice rédhibitoire. Instaurons l'économie dirigée chez nous, qui va la diriger ? Existe-t-il un esprit assez puissant, assez universel, pour pouvoir exercer une dictature économique dans un pays comme le nôtre ? Choisirons-nous un fonctionnaire ? Non, ils s'entendent peu aux affaires. Un industriel, un de ces génies d'organisation qui aura réussi brillamment dans sa partie ? La déformation professionnelle lui fera favoriser l'industrie au détriment de l'agriculture. D'ailleurs si nous songeons à un industriel il serait bon de préciser dans quelle industrie il y aurait lieu de le choisir. La métallurgie ? Hum ! s'il sort de la métallurgie lourde, il aura sur bien des points quelques idées saugrenues. Un charbonnier ? Il ne fera pas sa part à l'électricité. Un électricien ? Il risque de brimer les charbonniers et les pétroliers. Non pas que je suspecte l'indépendance de ces messieurs, mais je crois qu'il leur sera difficile de ne pas tenir compte du milieu dans lequel ils ont grandi. Choisirons-nous un agriculteur ? Nous aurons des tarifs douaniers élevés qui nuiront à nos exportations. Bref. il faudrait un homme qui ne fût spécialisé ni dans l'industrie, ni dans l'agriculture. Un transporteur ? S'il sort des chemins de fer ou s'il vient de l'industrie automobile nous aurons tout de suite deux conceptions différentes de toute l'économie du pays. Un banquier ? Un grand commerçant ? Vous faites la grimace. Il faudrait, en somme, quelqu'un qui sût tout en général et rien en particulier. Où diable irons-nous le dénicher ? Je doute d'ailleurs qu'il existe, dans le monde, un cerveau capable de contrôler toutes les activités d'un pays. De plus, il lui faudrait avoir un don de double vue ; qu'il devine, par exemple, ce que donneront les récoltes,

car, s'il pleut, ou gèle, ou tonne à contretemps, s'il n'obtient pas du monde des insectes une bienveillante neutralité, ce sont tous ses calculs qui s'effondrent et, avec eux, l'économie qu'il dirige. Voyez-vous les Français, déjà si pointilleux à l'endroit d'une dictature politique, s'incliner devant les ukases journaliers du dictateur économique ? Je suppose que chaque chef de maison devra, tous les matins, lui communiquer son courrier pour savoir s'il doit, ou non, exécuter les ordres qu'il reçoit, puisque chacun d'eux peut avoir une répercussion plus ou moins fâcheuse sur le marché !

Supposons toutes ces difficultés vaincues. Voyez-vous le désordre irréparable qui suivra toute erreur de cet homme tout-puissant ? Un chef de maison se trompe, c'est triste pour la maison qu'il dirige ; mais le dictateur qui se trompe, c'est le désastre pour toutes les maisons et, de proche en proche, pour l'ensemble des productions du pays. Nous avons déjà connu des dictateurs au petit pied qui ont essayé de contrôler quelques parcelles de l'activité économique : les allumettes, la soie artificielle, les chaussures. A-t-on oublié leur succès ? C'était déjà infiniment trop lourd pour leurs frêles épaules et cependant leur tâche n'exigeait pas la dix-millième partie de l'effort que vous voulez réclamer de votre génial organisateur.

L'économie dirigée ! D'où peuvent provenir ces deux mots ? Ils doivent probablement faire encore partie du bel héritage de la guerre. Pendant quatre ans et demi, en effet, on a fait usage de cette formule, mais précisément à un moment où la vie économique, presque tout entière, était suspendue. Qu'était devenu le crédit ? Les dépôts en banque étaient moratoriés. Le commerce extérieur ? Inexistant, et pour raison majeure. L'État disposait des commandes, des wagons, de la main-d'œuvre, des matières premières, des prix. C'était obligatoirement supportable car tout l'effort de la nation était tendu vers un but unique : gagner la guerre. Mais en temps de paix ?

Je vais essayer de vous faire toucher du doigt la contradiction qui se dégage du rapprochement de ces mots : « économie dirigée » et « capitalisme ». Plaçons-nous, une seconde, dans l'hypothèse où votre dictateur économique est en fonction. Je viens de découvrir un nouveau procédé scientifique qui va me permettre, grâce à un four électrique, de fabriquer un ciment de qualité exceptionnelle et à très bon marché. Je me frotte les mains et me vois déjà en train de révolutionner l'industrie des liants hydrauliques. Je sollicite donc l'autorisation d'exploiter ma découverte et de fabriquer mon ciment. Je fais une demande au directeur de l'économie dirigée. Que fait-il ? Admettons, puisque nous sommes dans le domaine de l'hypothèse, qu'il veuille bien m'adresser un accusé de réception. Et ensuite ? Ensuite il étudiera ou fera étudier mon procédé. Il en découvrira, c'est toujours une hypothèse, toutes les conséquences qui sont : 1° que je vais pouvoir fabriquer un meilleur ciment que mes concurrents ; 2° à un prix moins élevé. Mais il va sans doute s'apercevoir que, 3°, il existe déjà des stocks de ciment un peu partout et, 4°, que ma nouvelle fabrication va les augmenter. Le dictateur froncera le sourcil. Comme, en raison de mon bas prix de revient, je dois pouvoir vendre mes produits tandis que mes concurrents ne pourront écouler les leurs, il va bondir sur son stylo pour me signifier son refus de donner suite. Il aura raison, à son point de vue, car, si je réussis et je dois réussir, mes concurrents vont être obligés d'arrêter leur fabrication et de licencier leurs ouvriers, d'où trouble sérieux dans l'économie nationale. Vous voyez les conséquences du refus ? C'est l'arrêt de toute technique nouvelle puisqu'elle ne peut surgir qu'en bousculant quelque chose. Or, peut-on arrêter longtemps le progrès ? Non, puisque, nous le répétons chaque soir, il fait partie de la nature humaine.

Mais ce n'est pas tout : si j'ai demandé cette autorisation de fabriquer mon ciment nouveau, c'est que les stocks ne m'inquiétaient pas. Etant sûr de vendre, j'étais sûr de réaliser un profit. C'est l'espoir de ce profit qui me guidait, qui me poussait à risquer mon temps et des capitaux. L'économie dirigée va donc m'empêcher de réaliser un profit parfaitement légitime, puisque je n'enfreins ni loi, ni règlement. Alors comment vais-je faire pour vivre? Et mon cas n'est pas unique. Il se présentera toutes les fois que quelqu'un voudra entreprendre quelque chose de neuf. Oui, comment pourront vivre, dans une économie dirigée, ceux auxquels on va refuser le droit de réaliser ce « profit», qui est à la base de toute activité économique? En substituant l'autorité au « profit » ne voit-on pas que l'on bouleverse d'un seul coup tout notre régime social ? Votre « économie dirigée » c'est la négation même du « capitalisme ». Alors pourquoi accoupler ces mots qui appartiennent l'un au régime de la propriété collective, l'autre à celui de la liberté individuelle? L'économie dirigée ne peut se concevoir dans une économie qui, comme la nôtre, est déjà dirigée par un maître impérieux : l'intérêt personnel.

C'est donc sauter à pieds joints dans une organisation où chacun de nous fera ce qu'on lui ordonnera de faire. « Economie dirigée» !... deux mots vides de sens dans notre civilisation occidentale ; mais formule qui, petit à petit, fait son chemin, en prenant la forme discrète de l'étatisme mal compris qui gagne, tous les jours, un peu plus de terrain. D'abord parce que les administrations ont une tendance universelle à s'infiltrer dans ce qui ne les regarde pas, ensuite parce que nombreux sont les citoyens qui font appel à l'État pour la défense de leurs intérêts corporatifs. Vous doutez-vous de tout ce dont s'occupe déjà l'État français ? Il est industriel car il fabrique de la poudre, des cigares, des cigarettes, du tabac, des allumettes, etc... Il fabrique aussi de la monnaie, des médailles et même de la porcelaine qu'il se charge de vendre au plus juste prix. Il est entrepreneur de postes, télégraphes, téléphones. Il exploite entièrement une ligne de chemin de fer et paie le déficit de toutes les autres. Mais il est encore banquier, assureur, architecte, métallurgiste. Il construit des bateaux, des aéroplanes, des routes, des ponts, des ports. Il fait imprimer et vendre des journaux, des cartes de géographie. Il est encore médecin, chirurgien, fournisseur de fourrages, horticulteur. Il est enfin graveur, mouleur, tapissier et s'est spécialisé dans la réparation des vieux monuments. J'allais oublier qu'il est maître d'école, marchand de soupe, qu'il vend de la quinine au Maroc, de l'opium et de l'alcool en Indo-Chine. Enfin il est sur le point de prendre en main tout le commerce du blé, et bientôt probablement, tout le commerce extérieur grâce aux licences et à cet affreux mot que j'ose à peine prononcer : les *contingentements !*

Vous le voyez, grâce à l'étatisme, nous sommes sur le bon chemin de « l'économie dirigée ». Ce vent gonfle, de plus en plus fort, les voiles du vaisseau qui porte notre vieille civilisation et lui fait insensiblement quitter les eaux de la propriété individuelle pour gagner celles de la propriété collective. Nos braves capitalistes, réfugiés à son bord, ne se doutent nullement de la direction que prend leur navire ; ils s'imaginent peut-être qu'une corde tendue à travers l'Océan, et visible à l'œil nu, sépare les deux hémisphères comme l'ont cru, quelquefois, les passagers naïfs qui assistent pour la première fois au passage de la ligne...

Jacques Dubois

BIFUR

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE

«...le corps des médecins étant, peut-être, en ce moment, ce qu'il y a de plus remarquable en France, par l'indépendance de caractère et la vigueur d'esprit qu'on y rencontre. » ("L'Élite éparse", par Abel Bonnard; Figaro du 27 février 1933.)

EUROPÉENS, Américains, Asiatiques... nous de la planète, nous avons beau nous croire différents les uns des autres — notamment par les supériorités que chacun de nous se décerne — nous. sommes en quelque sorte entassés pêle-mêle dans un même train rapide et nous courons tous ensemble vers une « aiguille », vers un lieu où nous devrons bien, de gré ou de force, changer de voie. La voie que nous suivons n'est pas faite pour les pays où s'effectue la Grande Relève. Elle a de trop périlleux cahots. On la sent menacée d'effondrement.

Mais qui nous aiguillera ? M. Jacques Duboin vient de démontrer lumineusement que nous n'avons pas à compter sur le génie d'un « dictateur économique». Devant l'ampleur des problèmes posés, l'hypothèse la plus plausible est que les solutions salutaires naîtront d'une maturation générale d'idées, laquelle ne saurait trouver son meilleur climat ailleurs que chez les élites.

Mais croyons-nous personnellement, par ce qui va suivre, provoquer cette maturation ? Nous ne sommes pas si présomptueux. Nous essayons simplement d'apporter au beau chantier d'idées de M. Jacques Duboin quelque modeste matériau. Et encore est-ce à titre de porte-parole. Ayant questionné sur la crise quelques « Français moyens», nous nous bornons à publier les résultats d'une maïeutique sans prétention.

■

Peut-on produire « trop de tout »? La réponse est : Oui, la preuve est faite catégoriquement, définitivement, que l'on peut produire trop de tout.

La surproduction est-elle malfaisante « en soi » ? Réponse : La surproduction semble avoir engendré bien des maux et, en particulier, le drame du chômage. Mais comment pourrait-elle être malfaisante « en soi » puisque, dans une société humaine idéalement juste, tout le monde pourrait posséder trop de tout et, par suite, le vol, l'envie, les conflits sociaux et internationaux seraient sans objet.

Peut-on donc raisonnablement croire à l'âge d'or? Et un grand esprit (La Bruyère, ce nous semble) n'a-t-il pas émis ce propos tragique : « S'il ne restait que deux hommes sur la Terre, ils se battraient *pour les limites* » ? — Réponse : Le bon sens proteste contre les formules trop péremptoires. L'on peut aisément les retourner et dire, par exemple : « S'il ne restait que deux hommes sur la Terre, ils seraient bien obligés de se donner la main». Et, quand on songe à tout ce qu'a engendré la phrase célèbre : « La propriété, c'est le vol», l'on est en droit de se demander ce qu'il résulterait de cette affirmation également tranchante et donc également suspecte : « Le socialisme, c'est le vol», si elle émanait aujourd'hui d'une bouche éloquente.

Mais ce qui est indiscutable, c'est le fait ! Or, c'est un fait que l'on peut facilement produire trop de tout. Et c'est un autre fait que cette facilité est déjà par le monde un redoutable sujet de méditation.

Mais le salut n'est-il pas dans une limitation de la production ? Réponse: L'économie dite « dirigée » a été jusqu'à présent une économie *restrictive.*

Or, le plan Stevenson, qu'il fallut abandonner, offrait-il une solution solide ? Était-ce une solution de restreindre la production des hévéas, alors que se développait d'autant la fabrication du caoutchouc régénéré ?

Prétend-on éternellement « maintenir les cours » par des destructions ?

Les vignerons du Midi de la France se plaignent de la fécondité du vignoble algérien. Mais la Russie plante chaque année 150.000 hectares en vignes. Va-t-on lui déclarer la guerre ? Sait-on, au demeurant, que l'on boit à Anvers de bon vin, peu coûteux, *venu de Californie ?*

Pourquoi engouffre-t-on des milliards dans « la mise en valeur » des colonies, puisqu'il y a déjà trop de coton, trop de cuivre, trop de café, trop de riz, trop de tout ? Là surtout apparaît la folie de contradiction, d'illogisme où se débat le genre humain comme dans une camisole de force.

Mais il y a mieux : attendu que l'hygiène, la médecine, les sports augmentent indiscutablement la capacité de production des travailleurs, va-t-on encore condamner cette forme de surproduction ?...

Et mieux encore ! Il y a ce fait, d'ordre mathématique, que : *Epargne* ou *Economie* = *Sous-consommation* = *Surproduction.* S'il est exact, comme l'affirment nombre de constructeurs d'automobiles, que la « roue libre » permet une importante économie d'essence, va-t-on interdire la fabrication des voitures à roues libres ?

Si certaine invention récente, relative à un meilleur *rendement* des moteurs, fait ses preuves d'efficacité, va-t-on condamner au silence l'inventeur et du même coup l'Académie des Sciences qui l'accueillit avec éloges ?

Si demain un esprit ingénieux tire l'énergie électrique d'une source mise par la nature à la portée de toutes les mains, va-t-on supprimer ce gêneur ?... Etc., etc...

Alors, comment conclure? Réponse : Seuls peuvent conclure des techniciens de l'Économie politique et de la Politique. Mais beaucoup de profanes — la majorité ! — résument leur croyance comme il suit :

L'instruction aidant, il y a de plus en plus d'esprits inventifs. La presse aidant, il y a de plus en plus d'êtres humains déshérités qui *savent* que l'on peut produire et que l'on a déjà produit trop de tout. Inutile d'épiloguer là-dessus : l'on ne reviendra pas en arrière.

Dans ces conditions, tout effort dirigé dans le sens « malthusien » est d'avance voué à l'échec. La surproduction généralisée est un fait moderne, un fait nouveau contre lequel personne ne peut rien.

Le nier, c'est chercher la vérité en lui tournant dangereusement le dos. L'on n'a quelques chances de la trouver que si l'on accepte d'abord cette réalité : l'inéluctable excès de toutes choses ; et que si l'on part de là, pour raisonner sur le choix d'une voie, pour bifurquer...

Et l'on ne peut ici s'empêcher de penser que la morale et le cœur ont peut-être dans tout le débat quelque chose d'important à dire.



Photo Kollar.

VIENT DE PARAÎTRE

Au service de l'ordre, par Paul BOURGET (Plon). — Le propre du sectaire, semble-t-il, c'est de fermer de parti pris son entendement à tout ce qui pourrait entamer sa conviction. Un sectaire se refuserait donc à lire les « notes sociales» de Paul Bourget — et même en déconseillerait la lecture, peut-être avec moins de franchise que cet adversaire de Gambetta qui s'exclamait : « Ne le laissez pas parler, il nous convaincrait encore !» Mais quelle étrange complexion faut-il donc avoir pour redouter ainsi la parole d'autrui ! C'est se priver de bien grands bénéficcs.

L'on peut ne point partager toutes les conceptions sociales et politiques de M. Paul Bourget, mais si l'on lit avec bonne foi une œuvre de bonne foi telle que *Au service de l'ordre*, il est impossible de ne pas tomber d'accord avec l'écrivain sur bien des points, et des plus importants. Et, ajouterons-nous, il est impossible de ne pas être ému, saisi d'admiration et de respect, devant ce livre qui porte témoignage de tant d'expérience, de tant de force spirituelle longuement nourrie, et de tant de noblesse d'âme.

Si canimus silvas, par Germain TREZEL (Éditions rhodaniennes, Lyon). — Ces « sonnets champêtres » — ainsi l'auteur nomme-t-il lui-même ses poèmes — ont un charme très vif. Coteaux riants, pampres blonds, pipeaux et cornemuses, et « la fontaine où rit la candeur du matin »... voilà les frais sujets que choisit cette fois Germain Trezel, poète de large culture classique et de riche inspiration. La fois précédente, il avait écrit un drame en trois actes, *La Tunique de Nessus* (qui, rappelons-le, reçut le Prix Capuran). « Ma muse, dessellons Pégase !» dit-il aujourd'hui, et il chante familièrement les joies simples du laboureur, du chevrier et des vendanges, il nous enchante de scènes virgiliennes. Parfois — rarement — il hausse le ton : par exemple, dans « L'Imperator déchu », sonnet d'abord retentissant que Heredia eût aimé ; mais il retrouve dans les deux tercets cette philosophie pastorale qui fait l'unité du livre. *Si Canimus silvas* perpétue avec bonheur une tradition de clarté, de grâce sans mièvrerie, de cadences solides comme un pas paysan, de santé de l'esprit et du cœur... C'est un recueil remarquable, à marquer d'une pierre blanche comme un jour heureux.

Médecins et clients, par Henri SAUBEVAL (Flammarion). — Personne n'a comme le médecin le pouvoir d'entrer dans les coulisses du monde, de toucher du doigt les décors, de discerner quels fils meuvent les marionnettes... Aussi surprend-il de cruelles vérités et lui advient-il de les dire cruellement. Henri Saubeval, qui a sans doute beaucoup lu — témoin son style net et fort — Henri Saubeval a surtout beaucoup vu. A-t-il trop retenu, en ce qui concerne quelques brebis galeuses égarées dans le corps médical ? Nous ne le pensons pas. Dénoncer une infime minorité d'indignes, c'est servir l'immense majorité des médecins.

Médecins et clients, cependant, est un ouvrage plutôt amer. L'on y trouve, entre autres souvenirs d'hôpital, et à propos d'un cœur mis en bocal, puis débité « en petits cubes pour les inclure dans la paraffine », une histoire assez atroce. Et si le « client », dans ce livre, est traité, certes, avec sympathie, ses rapports avec le médecin n'en sont pas moins définis avec clairvoyance : « Le client veut trop et le médecin ne peut pas assez ».

Enfin, « l'effroyable dureté de Paris » envers les pauvres gens a inspiré au docteur Saubeval des pages poignantes dans leur sobriété voulue.

L'Amarre, par François MAZANE (Louis Querelle, éditeur). — « A mes fils chéris », écrit François Mazane, en avant-propos. L'amarre, c'est le lien sensuel qui unit un brave homme à une femme tombée au dernier degré de l'abjection... L'on peut se demander si de tels livres (*Sapho*, *La Glu*...) ont jamais empêché des jeunes gens de préférer la Courtisane à tant de jeunes filles d'avance éprises du foyer et des enfants futurs, mais là n'est pas pour nous la question. Il nous appartient seulement de constater et de dire que *L'Amarre* est un roman bien fait, dramatique, prenant, et que de nombreuses pages évoquent avec un vigoureux talent la vie des gens de mer. L'auteur, qui exerce la médecine à Saint-Malo, embarqua-t-il autrefois avec l'un de ces magnifiques équipages qui vont chaque année à Terre-Neuve ? Il nous décrit, notamment, une tempête sur les bancs, de main de maître. R. L.



Photo Martinie.

PAUL BRUZON

PAR O. BÉLIARD

QUAND je rencontrai pour la première fois Paul Bruzon, je n'avais pas vingt ans et il venait d'en avoir dix-neuf. Mais j'entendais déjà parler de lui depuis plusieurs années et j'avais lu des contes signés de son nom, que les lettrés de notre province se passaient l'un à l'autre avec un grave étonnement. Car Paul Bruzon intéressa la critique avant d'être bachelier. C'était l'époque où les écrivains et les artistes de Bretagne, sous l'impulsion du poète Louis Tiercelin et du musicien Guy Ropartz, avaient fait une alliance qui n'eut point le renom du Félibrige, mais lança pourtant des hommes comme Anatole Le Braz, Charles Le Goffic, etc. Et ces aînés-là avaient l'indulgence de couver les premiers essais des adolescents que nous étions. Voilà pourquoi nous nous reconnûmes comme appartenant au même monde, lorsque nous nous trouvâmes face à face en pays étranger, à Rochefort veux-je dire, où nous avait conduits le rêve de devenir des médecins de la Marine, moi parce que j'étais fils de marin et Bruzon parce que Loti lui avait tourné la tête. Notre amitié demeura quand ce projet fut abandonné.

On a entendu dans son cœur l'invitation au voyage. On n'aimait pas assez les mathématiques pour entrer à l'École navale. On a imaginé cette ruse : apprendre la Médecine pour être marin quand même. Et puis, dès le seuil, la carrière maritime s'est révélée une servitude ; alors on a renoncé à l'aventure et l'on a continué les études médicales, prenant pour fin ce qui n'avait été d'abord qu'un moyen. Voilà l'histoire du docteur Bruzon.

Mais sur l'homme et l'écrivain il y a beaucoup plus à dire. L'homme est tout contrastes et j'ai bien l'impression que le relief particulier d'un être tient à ce qu'il montre d'éléments contradictoires qui font sur son âme des moires et des chatoiements. Paul Bruzon appartient par sa naissance à une bourgeoisie solidement établie qui garde de la terre à ses semelles. Sans remonter très loin dans sa lignée, on trouve les ancêtres-paysans, économes, durs à la peine, habiles en affaires, dont chaque génération a arrondi le patrimoine. A de telles gens, semble-t-il, il est

interdit de nourrir tout rêve d'un bonheur que la main n'atteint pas. Or voici que Paul, leur héritier, a conservé leur type physique sous l'enduit de sa noblesse intellectuelle : il a tout du propriétaire campagnard, la vaste face, haute en couleur, qui, dans sa jeunesse, s'allumait aux lèvres et au menton de reflets roux de cuivre, la charpente massive et le pas qui fait sonner la terre, l'appétit héroïque d'un buveur d'eau sain et fort. Il y a même entre eux et lui des similitudes d'autre sorte : la simplicité du goût qui s'accommode d'une vie réglée, l'habitude de mesurer les gestes et de les réduire à l'utile, une rondeur familière qui le met toujours au niveau de son interlocuteur quel qu'il soit, un grand besoin d'ordre. Mais avec tout cela, je ne connais personne qui soit plus que lui un songeur. Derrière sa vie apparente et quoiqu'il y soit extrêmement bien adapté, il en cache une autre, imaginaire, dont chacune de ses méditations augmente les richesses. Grandi sur le sol nantais qui est une sorte de marge entre le mysticisme de la Lande bretonne et la féerie du Bocage vendéen, il a mêlé en lui les atmosphères spirituelles de deux provinces idéalistes et, modéré dans ses ambitions terrestres, il est en songe un grand aventurier. Quand nous étions jeunes ensemble et qu'il me voyait languissant d'aimer sans objet : « Allons voir des femmes belles !» me disait-il. Et bras dessus, bras dessous, nous partions sans savoir où, rêvant tout haut à des merveilles... Nous nous retrouvions dans des solitudes champêtres, dans des forêts de chênes épiques où nous surprenions Mélusine à son bain et Viviane au bord de sa fontaine. Ah ! comme il s'entendait à monter, devant la réalité maussade, des décors irréels ! Lui-même y était pris et, quand il racontait un événement, ne savait jamais marquer le point où il avait cessé de le voir et commencé de l'inventer. Aujourd'hui encore, s'il rappelle nos communs souvenirs, je m'aperçois qu'ils ont crû et foisonné en lui, mais je m'abstiens de dire que je ne les reconnais plus ; ils sont tellement plus beaux !

Cette imagination de poète persan fut son apport dans notre association. Le mien était une humeur saturnienne qui inclinait vers l'Occulte. Paul accueillit mes obsessions et de ce mélange naquit, sous le titre de *Contes noirs*, un manuscrit qui (j'en rends grâce à Dieu !) ne fut jamais publié. Bruzon, homme de plein-air, faisait volontiers l'essai d'un vénéneux esthétisme à la mode d'alors, mais sa riche santé éliminait aussitôt le toxique. Il croyait avoir du goût pour le spleen, mais son visage solaire se refusait à contresigner cette prétention à l'étrange. Un coup de soleil méditerranéen vint lui révéler sa vraie mission.

Marié de très bonne heure, il interrompit ses études pour promener sa jeune femme dans les divins paysages de l'Hellade et à travers cette poussière d'îles héroïques qu'un courant semble précipiter dans l'entonnoir du Bosphore. Ses amis s'attendaient à un retour lyrique. Ce fut bien autre chose : Paul revint, fut abondant en anecdotes mais, sur ses étonnements, muet. Je pense que la Grèce de ses rêves d'humaniste et celle de la réalité étaient entrées en collision et que sa sensibilité en avait été traumatisée. Il lui fallut du temps pour se remettre du choc ; après quoi la Grèce que Bruzon avait construite antérieurement put reparaître et s'adapter aux contours, devenus moins distincts, de celle qu'il venait de voir ; il en naquit une interprétation harmonieuse et l'enthousiasme retardé s'épancha dans un livre, *La Poupée d'argile*. Œuvre d'un jeune homme fier de sa richesse verbale et qui ne se résout pas aux sacrifices, évocation d'une antique Hellade trop ornée, trop... corinthienne. Paul Bruzon a toujours dû s'efforcer vers la sobriété. Il y est parvenu d'ailleurs, mais, auparavant les couleurs de sa palette trouvèrent leur emploi en tel genre à quoi leur vivacité s'adaptait admirablement.

Car, je l'ai dit, il y a surtout en lui du poète oriental et la première randonnée qu'il fit dans l'Afrique du Nord lui causa un enthousiasme qui, cette fois, éclata sans aucune incubation préalable. Cet authentique Roumi, ce Celte blond se trouva immédiatement en sympathie avec l'âme musulmane, rêveuse comme la sienne. Il rapporta de Barbarie, avec un souvenir enchanté de jours dorés et de nuits bleues, le manuscrit de *Soleil d'Islam*, roman héroïque des espoirs qui couvent sous l'apparente impassibilité des peuples asservis. Ce livre, commenté en Afrique, lui ouvrit le cœur de l'élite indigène et des sympathisants européens que l'apostolat d'Isabelle Eberhardt a rendus sensibles aux plaintes étouffées sous les burnous. Désormais, Bruzon devait subir périodiquement l'attirance des villes blanches et du désert ; ses amis musulmans l'appelaient, l'hébergeaient, lui faisaient fête. Des journaux tunisiens signalèrent ses visites et ses déplacements. A Paris, il faisait des conférences sur la femme musulmane, sur les mœurs musulmanes, se liait avec Chekri Ghanem, le poète d'*Antar ;* avec Dinet, peintre sans génie mais orientaliste fervent, et Sliman, le souriant rhapsode de Bou-Saada. On le rencontrait soutenant les pas chancelants de vieux effendis cachetés de rouge. Il fut l'âme d'une alliance franco-indigène et le directeur d'un journal, *la France islamique*. Des agitateurs Jeunes-Turcs dont la guerre vint à point révéler les menées obliques croyaient utile de lc séduire et leur cautèle s'émoussait sur sa droite franchise.

La guerre fut d'abord maussade pour le docteur Paul Bruzon, obscur médecin d'une ambulance, assez loin du bal par conséquent. Mais il n'y demeura que quelques mois et le brillant causeur que ses camarades appelaient « l'Africain », conduit par son destin sur le front oriental, eut l'honneur d'être l'une de ces silhouettes que les canons turcs visaient sans relâche sur la terre étroite que l'Hellespont sépare du champ de bataille de l'*Iliade*. Rapatrié avec une blessure, il repartit aussitôt guéri, mais cette fois pour commander à une formation médicale à l'extrême-Sud tunisien, aux confins de la Tripolitaine. Même là, on n'était pas à l'abri de la guerre ; il paraît qu'elle y avait une singulière traîtrise. Mais Bruzon eût lui-même choisi d'attendre la paix dans ces lieux qui déjà lui étaient familiers, Médenine, Tatahouine, Métameur et les bords de la mer des Syrtes, si divinement classique qu'il voulut depuis unir dans ce décor, à ses songes d'Islam et à ses souvenirs de guerre, les images que lui avait laissées la Grèce. Et ce fut un livre où les impressions de sa vie se récapitulent : *Nausicaa sous les Palmes*.

Rien ne vaut pourtant *Djazia*, légende épique tunisienne, sa dernière œuvre publiée, magnifique poème d'amour et de bataille reliant aux chansons de geste certaines pages guerrières des *Mille et Une Nuits*, dont il feint d'avoir découvert le manuscrit quelque part dans le Sud. L'homme qui a écrit cela mérite la bénédiction que promet le Prophète à celui qui plante un arbre. Depuis, Paul Bruzon n'a rien porté aux éditeurs, mais il ne s'est point reposé. On lit un peu partout des contes sous sa signature. Il est un dévideur charmant et inépuisable d'histoires, comme les conteurs orientaux qu'on voit assis dans les cafés maures ou dans les boutiques des barbiers. Son imagination s'ouvre comme un coffret à joyaux. Et le plus beau de ses contes est peut-être celui qui ne sera jamais écrit, l'interminable récit à quoi cc grand-père encore jeune met une rallonge chaque fois qu'il s'assoit, le soir, au chevet de ses petits-fils.

Octave Béliard

COMMENT L'ICONE BYZANTINE EST-ELLE DEVENUE **LA VIERGE DE RAPHAEL?**



A DROITE, VOICI "LA VIE DE SAINT PIERRE ET DE LA MADONE" RETABLE BYZANTIN DONT LE ST-PIERRE, ÉMACIÉ, RIGIDE, AMORTI, PRÉSIDE AUX SCÈNES TRADITIONNELLES DE LA VIE DE LA VIERGE : ANNONCIATION, NATIVITÉ — TRÈS RUDES ENCORE MAIS OU PERCE, DÉJA, QUELQUE MOUVEMENT DE PIÉTÉ ÉMUE. A GAUCHE, VOICI DE SANO DI PIETRO LA TOUTE BRILLANTE "CORONATION DE LA VIERGE" DONT LA SUAVE FERVEUR ANNONCE ANGELICO. L'HIERATISME BYZANTIN N'EST PLUSQU'UNVAGUE SOUVENIR



Photos Anderson.

COMMENT ? M. Gabriel Hanotaux nous l'a révélé et ce fut dans le second des articles qu'il a publiés, le 1er février dernier, à la *Revue de Paris*, sous le titre : *Les Primitifs siennois et l'Art byzantin*. Paru, un mois plus tôt dans la même publication, et intitulé : *Les Primitifs d'Avignon*, le premier posait déjà la question sous la forme suivante : *Entre l'art gréco-romain, devenu l'art byzantin, et ce qu'on est convenu d'appeler les Primitifs de l'art occidental, c'est-à-dire l'art du moyen-âge, au seuil de la Renaissance, qu'y a-t-il*... une lacune, qu'il demande à l'Italie de combler. Mais il ne perd pas son temps à interroger tant de villes, dont le passé fut illustre. Guidé par l'histoire, l'historien va tout droit à Sienne. Car, boucle de la botte, posée au carrefour des routes de la péninsule, la vieille ennemie de Florence fut une grande voyageuse. Elle a inondé le monde de ses enfants. Ils étaient, nous dit le Dante, aussi prompts, aussi légers, aussi « vains » que les Français et leur mère use pour les définir et les louer d'un latin de médaille : *Grandi, Milites et Mercatores*.

Trésoriers de la papauté, un peu ses usuriers aussi, on les trouve partout, du Sahara à la mer du Nord, des foires de Champagne au golfe Persique et jusqu'en Chine. Souvent, ils traversaient Byzance et, longuement, regardaient au fond des coupoles resplendissantes son Christ Pantocrator, « géant troublant et mystérieux, divinité au regard étrange »...

Ils étaient, depuis longtemps, les familiers de la cité de rêve quand les Croisés de 1204 marquèrent un arrêt devant ses murs, éblouis — le temps de se compter avant le pillage. C'est le moment où, rapporté comme un trésor par la mémoire des princes et des prélats de la Croisade, l'art byzantin va gagner les cathédrales. Mais, depuis longtemps, les Italiens, butinant pour leur future Renaissance le miel des civilisations antiques, s'étaient mis à l'école des « Grecs ». Or la rigidité, l'insensibilité de l'icone byzantine étaient incompatibles avec leur souple et sensible génie. Et ce fut aux siennois, précisément, qu'il appartint de l'humaniser, d'abord. Pour nous le prouver, M. Hanotaux nous conduit devant le grand tableau du Duccio. Pendant des siècles, celui-ci rayonna sur l'autel de la cathédrale de Sienne, et, *basilique de marbre à façade gothique*, elle lui était un cadre symbolique. L'Opera del Duomo le conserve désormais. Nous l'irons admirer là avec notre guide. Ecoutons celui-ci : « Voyez ! nous dit-il. Toujours l'hiératisme byzantin enlève les visages sur des fonds d'or et d'auréoles. Toujours la Madone est une icone, mais c'est aussi déjà la Vierge. Elle vit. Mère des douleurs, elle offre son fils au monde, en holocauste. Quant aux Saints, ils ont une ferveur soudaine, inconnue. »

Car « Duccio a peint, selon le temps où il vivait, son hommage à la Vierge dans la formule byzantine, mais avec l'inspiration siennoise. Tel fut le moment du grand transfert, le geste qui confie l'art antique à l'art moderne et que Giotto va confirmer à Assise. »

Notre art, en somme, était créé « avec sa recherche ambitieuse de la vérité, de la nature, de l'expression » et il alla de succès en succès jusqu'au jour où, « ayant, par fatigue, lassitude ou accoutumance, laissé tomber l'enthousiasme, ayant reconnu l'insuffisance de ses propres forces, il se tourna vers l'école, l'atelier, le musée et reçut de lui le poncif, la manière, le mécanisme, et finalement la préciosité ou la plus terrible des sanctions de la paresse, la banalité ».

Voici donc retrouvé, grâce à M. Hanotaux, le chaînon perdu. Il brille d'un incomparable éclat dans ces trente pages, si nombreuses, si serrées, écrites avec la richesse de couleur et d'émotion qu'on connaît, la vigueur qu'on envie. F. V.



Photo Kollar.

DISCOPHILIE

PAR ÉMILE VUILLERMOZ

Deux disques de violon dominent très nettement toute la production de ces dernières semaines. Ils sont aussi remarquables par la qualité de leur enregistrement que par la haute valeur de leurs interprètes. Il s'agit d'un disque de Fritz Kreisler et d'un autre de Yehudi Menuhin. Le premier nous donne deux pièces de musique légère, une *Danse des Marionnettes* (Gr.) et une *Sérénade de Polichinelle* (Gr.). Ce sont d'ailleurs des textes agréables mais qui tirent leur principal intérêt de la traduction éblouissante qui leur est donnée par un virtuose dont la maîtrise s'impose en toute circonstance. C'est une joie d'entendre un violon si parfaitement dominé par un archet infaillible dans un style si solide et si sûr.

Yehudi Menuhin ne nous présente pas, lui non plus, des pages bien hautaines. C'est à la *Sicilienne et Rigaudon* de Francœur (Gr.) et à l'amusante *Guitare* de Moszkowsky-Sarasate (Gr.) qu'il consacre son talent si riche et si généreux et sa fougue disciplinée. Cette seconde pièce demeure imprégnée dans notre imagination de l'admirable interprétation plastique dont l'honora Alexandre Sakharoff. En vérité, voilà des réalisations qui font honneur à la technique phonographique.

Voici maintenant un enregistrement de violon avec accompagnement d'orchestre : le *Concerto en ré majeur* de Beethoven (C.) avec les cadences de Joachim, exécuté par Joseph Szigeti et le British Symphony Orchestra, sous la direction de Bruno Walter. On connaît le talent net et précis, la sonorité fine et l'articulation impeccable de Szigeti. On les retrouvera dans cette exécution dont la cire a respecté les moindres nuances.

A signaler une belle exécution du prélude du troisième acte des *Maîtres Chanteurs* (C.) par le même orchestre et le même chef d'orchestre. Le cinquantenaire de la mort de Richard Wagner a eu ainsi son retentissement dans nos studios. C'est cette intention commémorative qui nous a valu également, sans doute, le noble « Récit de Wolfram» de *Tannhäuser* (P.), par M. Endrèze.

L'Orchestre Philharmonique de Vienne, sous la direction de Karl Alwin, a réalisé un intéressant enregistrement d'une Suite symphonique tirée du *Chevalier à la Rose* (Gr.). L'enregistrement, très net, permet d'étudier de près la belle écriture orchestrale de Richard Strauss qui nous apporte tant d'indications techniques intéressantes.

Si vous aimez le « bel canto », prenez-en une leçon avec le dernier disque d'Auréliano Pertile qui contient un fragment de l'*Elixir d'Amour* de Donizetti (Gr.), le fameux air« Une larme furtive» dont l'étude vous sera d'un très grand profit au point de vue de la technique vocale pure. Mais si vous préférez au chant italien la technique allemande, plus sensible et plus intérieure, écoutez l'admirable Schlussnus dans *Sur les ailes du chant* (Pol.) et dans la *Barcarolle vénitienne* (Pol.).

Les Comedians Harmonist demeurent seuls sur la brèche pour défendre les droits du Quatuor vocal, depuis que les Revellers et les Singing Sophomores sont rentrés dans un inexplicable silence. Ils nous émerveillent toujours par le fini de leurs exécutions si délicates et si nuancées et par l'art raffiné avec lequel ils tirent de leur petit orgue humain des effets instrumentaux d'une fantaisie charmante. Savourez aujourd'hui deux petits chefs-d'œuvre de mise au point, *Belle Isabelle de Castille* (Gr.) et *Un deux trois quatre* (Gr.). Ce sont vraiment là deux friandises d'oreille.

Donnez également une place de choix au dernier disque de Layton et Johnstone dont l'une des faces contient une version anglo-française de notre fameux *Parlez-moi d'amour* (C.) que Turner Layton interprète avec un charme et une fantaisie extrêmement personnels.

Enfin, signalons un document d'archives curieux. On a amené devant le microphone le professeur Piccart et on l'a prié d'entretenir les foules de ses impressions sur la stratosphère. L'illustre voyageur l'a fait non pas en poète mais en ingénieur. Il nous a entretenu des possibilités comparées du ballon libre et de l'avion dans les études qu'il a entreprises. Ce curieux discours (Pol.), enregistré avec une netteté parfaite, possède une valeur historique dont l'intérêt n'est pas discutable.

Émile Vuillermoz.

(Gr.) Gramophone ; (C.) Columbia ; (P.) Pathé ; (Pol.) Polydor.

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIÈRE

Comédie des Champs-Élysées : *Intermezzo*, par M. Jean Giraudoux. — Il en est, dirait-on, de cette comédie comme des pièces musicales que l'on ne goûte bien qu'à la seconde audition. Devant *Intermezzo*, l'on pense, aussi, à tel joli visage de jeune fille, un peu hermétique. Mais l'on a un désir d'autant plus vif d'aller jusqu'à l'âme.

Il y a justement dans *Intermezzo* une Isabelle exquise. Par son « non-conformisme », — tout innocent, notons-le bien — elle met littéralement à l'envers une sous-préfecture. Et que cela est donc sympathique ! Seulement, cette jeune vierge a des rendez-vous... avec un spectre ! Et ces rendez-vous sont purs au point de ne dégager que de la métaphysique. C'est cette métaphysique-là qu'il est difficile de pénétrer du premier coup, et que l'on a envie de pénétrer, pour ne rien perdre du plaisir à deux degrés qu'offre toute œuvre de M. Giraudoux: plaisir d'un style où l'esprit étincelle, plaisir de la pensée profonde.

Pour bien aimer Debussy, faut-il pas l'avoir lu au piano ?...

Intermezzo a de parfaits interprètes : Mme Tessier, MM. Jouvet, Renoir, Oudart, Vigan — et de charmantes petites ballerines.

Théatre Saint-Georges : *Trois et une*, par Denys Amiel. — Ils sont trois frères, Charles, Marcel et Pierre Erland, épris de la même très jolie femme, Huguette Dallier. La mère des trois jeunes gens, la célèbre danseuse Loys Erland, fut peut-être un peu imprudente d'inviter ensemble, chez elle, ces grands garçons et la seule Huguette...

Loys Erland sait la vie. Au cours de sa libre existence d'artiste adulée, elle a connu successivement trois hommes très différents mais également célèbres : un boxeur, un brasseur d'affaires et un virtuose. Et ses enfants, elle a *voulu* les avoir de ces hommes parce que chacun d'eux, à sa façon, représentait un type accompli d'humanité. Une femme peu banale, vraiment! Mais souvenons-nous qu'elle a parfaitement existé dans la réalité, il y a peu d'années. Où pourrait s'exercer un esprit sceptique, c'est sur le succès des pratiques d'eugénisme de Loys Erland : le fils du boxeur est un champion de tennis, un bel athlète ; celui du brasseur d'affaires gagne à la Bourse, chaque jour, une fortune ; celui enfin du virtuose est un poète et un compositeur de grand talent. L'on a beau dire « tel père, tel fils », il n'est pas absolument inscrit dans l'ordre des choses que l'énergie du drive, l'infaillibilité de l'arbitrage et le sens de l'harmonie soient à ce point héréditaires. Mais qu'importe ! Les supériorités respectives des trois frères font se dégager de la comédie de M. Denys Amiel, qui est très amusante, très charmante, une philosophie qui va loin. Lorsque Huguette donne à croire à chacun qu'il est le préféré, elle n'est pas banalement coquette, mais elle est tour à tour sensible à l'attrait de la force physique et de la beauté corporelle, au pouvoir grandiose de l'argent, au charme d'un esprit délicat et vibrant. Au point que, ayant un soir cédé à Charles le sportif, elle donne, dès le lendemain matin, des espoirs assez précis à Marcel le nabab et à Pierre l'artiste. Pourquoi l'homme complet est-il si rare ?... Mais Charles surprend sa double infidélité. Il pardonnerait, mais, par tendresse pour sa mère et profonde affection pour Pierre qui prend trop au sérieux sa propre ébauche de roman avec Huguette, il renonce à sa maîtresse d'une nuit. Ce sportif est un brave cœur. C'est lui, d'ailleurs, qui mène constamment le jeu, dans des scènes où, parmi d'excellents éléments de comédie, apparaît une délicate et mâle émotion chaque fois que l'affection réciproque l'emporte, chez les trois frères, sur leur rivalité amoureuse.

Trois et une est parfaitement interprété par Mmes Dorziat et Alice Field, MM. André Luguet, Jean Wall et Lecourtois.

Salle Gaveau : *Hortense Schneider*, par Reynaldo Hahn. — Ici, nous trichons avec notre rubrique. Mais comment passer sous silence ce petit événement parisien qu'est une conférence de Reynaldo Hahn organisée par Mme Yvonne Sarcey ! Pas si petit, d'ailleurs, lorsque, à propos d'Hortense Schneider, le conférencier fait revivre toute une société de grande et fine allure, depuis peu disparue. Cela devient de l'Histoire parlée — parlée avec infiniment d'esprit. Puis, il y a l'art exemplaire de Reynaldo Hahn chanteur ! L'on ne sait plus le nombre de « violons d'Ingres » de ce vrai grand musicien qui, tout récemment encore, donnait aux Concerts Pasdeloup un *Concerto pour piano et orchestre*, purement admirable d'écriture comme d'invention.



De haut en bas, Mme V. Tessier, Mme Dorziat, M. L. Jouvet.

La Rocha

LE CHAUFFE-EAU ELECTRIQUE
A ACCUMULATION



Photo Ocap.

De l'eau chaude à tout instant sans danger ni peine, par la simple manœuvre du robinet, voilà bien une condition du confort optimum.

Pour l'obtenir économiquement avec toute la régularité désirable, une solution s'impose : le chauffe-eau électrique à accumulation.

Fonctionnant automatiquement et sans aucune surveillance, n'exigeant qu'un entretien minime, il est l'appareil idéal pour assurer la distribution d'eau chaude dans un appartement.

Pour Paris demandez tous renseignements sur cet appareil au Bureau d'Information de la C. P. D. E. dont les ingénieurs se mettront gracieusement à votre disposition et vous feront connaître les nouveaux tarifs de la C. P. D. E., essentiellement favorables.

Bureau d'Information de la C.P.D.E., 11, boulevard Haussmann, Téléph. Taitbout 66-60.

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT

R. C. Seine 2.514

Imprimerie KAPP, 130, rue de Paris, Vanves.

Produits des Laboratoires du D[r] Debat

Produits	Composition	Indications principales	Présentation	Posologie
PANCRINOL	Extraits de foie, rate, rein, surrénale.	Anémies, convalescences, surmenage, déficiences organiques, insuffisance hépatique.	*Adultes :* Ampoules de 5 cc. boîtes de 10 et de 30. *Enfants :* Sirop. Ampoules de 2,5 cc. boîtes de 12.	*2 à 4 par jour.* *1 à 4 cuillerées à café.* *1 à 4 ampoules.*
INOGYL	Extrait placentaire total.	Troubles de la puberté, de la menstruation et de la ménopause.	Boîte de 10 ampoules buvables de 5 cc.	*1 à 3 pendant 20 jours par mois.*
INORÉNOL	Extrait de rein.	Insuffisance rénale, néphrites, albuminurie, azotémie.	Boîte de 6 ampoules buvables de 10 cc.	*1 à 2 ampoules pendant 12 jours.*
INOSPLÉNOL	Extrait de rate.	Dermatoses prurigineuses, paludisme.	Boîte de 6 ampoules buvables de 10 cc.	*1 à 2 ampoules par jour.*
INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Oxyde de Titane, Hydroxyde orthotitanique colloïdal, Oxyde de zinc.	Eczémas, ulcères, prurits, toutes dermatoses non infectées.	Tube, 1/2 tube, quadruple tube.	*En application épaisse sur la partie irritée.*
POUDRE INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammouium, Hamamélis, Borate de soude, Silicate de magnésie.	Erythèmes, intertrigo, toilette des bébés.	Boîte poudreuse.	*En poudrage direct, ou, dans les dermatoses suintantes, pour recouvrir la pommade.*
SUPPOSITOIRES INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Chlorhydrate d'adrénaline, Stovaïne, Beurre de cacao, Hamamélis.	Hémorroïdes, toutes lésions anales.	Boîte de 10 suppositoires.	*1 ou 2 suppositoires par jour.*
OVULES INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Hamamélis, Belladone.	Métrites, vaginites, leucorrhées, vulvites.	Boîte de 6 ovules.	*1 ovule le soir.*
SAVON INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Borate de soude, Extrait d'Hamamélis.	Séborrhées, toilette des peaux sujettes aux dermatoses.	Pain.	*En savonnage.*
INOXÉMOL	Gynocardate d'éthyle, Glycérides gynocardiques, Soufre, Goudron, Camphre.	Dermatoses kératinisées, eczémas rebelles, psoriasis.	Tube.	*En couches épaisses recouvertes d'un léger pansement.*
PROVITOL	Germe de blé stabilisé, Extrait de carottes stabilisé. Orthophosphoglycérate α et β de Ca. Saccharosate de Ca.	Déminéralisation, croissance, dentition, débilité, grossesse.	Boîte.	Enfants : *1 à 2 cuillerées à dessert par jour.* Adultes : *1 à 2 cuillerées à soupe.*

LE PANCRINOL



Avril 1933

ART ET MÉDECINE

DIRECTEUR DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT

ANNALES

DE THÉRAPIE BIOLOGIQUE

SOMMAIRE

15 Avril **1933**

Éditées par les Laboratoires du Docteur F. Debat.



Une machine à remplir et à souder automatiquement les ampoules de Pancrinol

Photo Régis-Lebrun.



Photo Régis-Lebrun

Le Pancrinol combat l'Asthénie

il rend plus facile l'effort cérébral
et augmente la résistance musculaire

Il abrège les Convalescences

il réveille ou accroît l'appétit et
améliore rapidement l'état général

DOSES : 2 à 4 ampoules par jour

Présentations pour les enfants :
ampoules de 2,5 cc. et sirop



Photo Régis-Lebrun.



Photo Régis-Lebrun.

Extrait Buvable de Foie (Dr Debat)

Pour les Mutilés de Guerre et les bénéficiaires de l'A. M. G.

Ampoules en vrac de 10 cc

Figure au 3e Bulletin de variations du 1er janvier 1932 et au 5e Bulletin de variations du 1er janvier 1933 du tarif de l'Association Générale des Syndicats Pharmaceutiques de France.

Admis par les Commissions de Contrôle

SOMMAIRE

MAI 1933

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Prony

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ETRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS



BÉARN ET BÉARNAIS

L'ON VOIT AU MUSÉE DES AUGUSTINS DE TOULOUSE CETTE EFFIGIE DE HENRI IV SCULPTÉE DANS LE GRANIT. C'EST UNE TÊTE PUISSANTE, ÉNERGIQUE, SENSUELLE... ELLE RÉPOND BIEN A L'IDÉE QUE L'HISTOIRE DONNE DU « ROI DES BRAVES » QUI AIMA LE PEUPLE ET FUT DONC SENSIBLE AUTANT QUE « VERT-GALANT » (LES DEUX VONT SOUVENT ENSEMBLE). EN BÉARN — DONT IL EST PARLÉ PLUS LOIN — COMME EN ARIÈGE, L'ON DIT ENCORE : « NOUSTE HENRIC »...

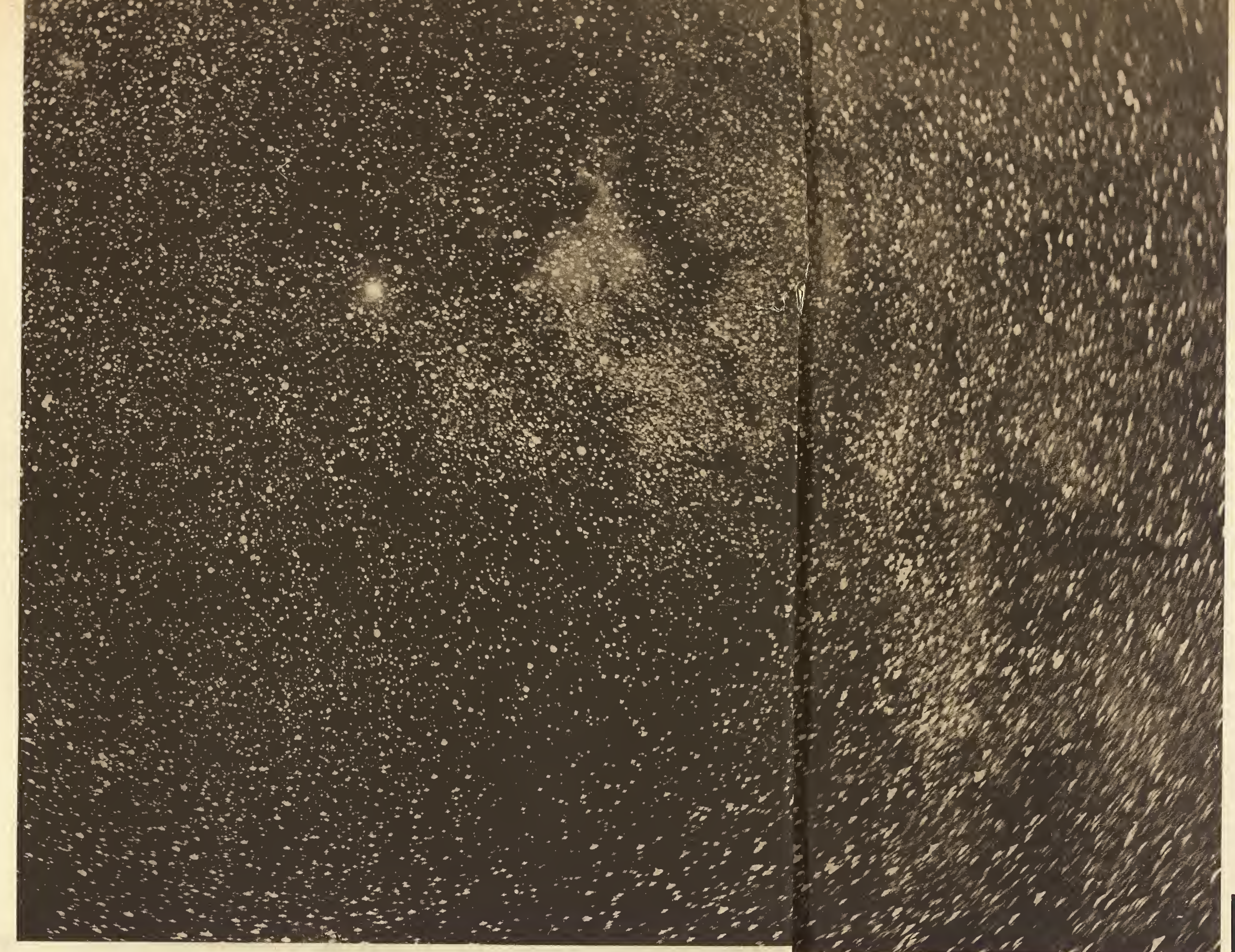


Photo L. Rudaux.

DES MYRIADES DE MONDES, DANS UN CANTON MODESTE DU CIEL BORÉAL. SPECTACLE SUBLIME, MAIS EFFRAYANT PAR TOUT CE QU'IL COMPORTE D'INCONNU. LEÇON D'HUMILITÉ A PROPOSER — AVEC L'AUTRE LEÇON TIRÉE DES MENACES DE L'INFINIMENT PETIT — AUX MAITRES TERRESTRES QUI N'AURAIENT PAS PITIÉ DU CŒUR DES HOMMES.

NOTES

PAR MAURICE MAETERLINCK

L'univers tombe-t-il dans l'espace ?

Nous n'en savons rien. Ce que nous appelons tomber, c'est peut-être monter, tourner en rond, aller

à droite ou à gauche. Dans l'infini il n'y a ni haut, ni bas, ni levant ni ponant, ni aucune direction repérable. Depuis toujours nous sommes peut-être directement attirés, nous et tous les mondes que nous apercevons, vers quelque inconcevable agglomération de matière perdue dans l'infini de l'infini, que nous ne commencerons d'entrevoir que dans des millions ou des milliards de siècles ; et qui elle-même n'est pas un arrêt ou un but, mais se précipite, à son tour, vers une agglomération plus gigantesque ; et ainsi indéfiniment dans le temps sans bornes et l'espace sans limites.

Si l'on pouvait supprimer l'attraction, qui semble la force de Dieu, l'interrompre ou la couper comme on coupe un courant électrique ; ou lui opposer la force centrifuge qui la neutraliserait, serait-ce la fin de tout mouvement, c'est-à-dire de toute vie dont elle est l'unique source ? Serait-ce une forme presque compréhensible de ce néant que nous cherchons en vain à concevoir et qui n'existe que dans notre imagination ?

Si le néant était possible, avait jamais été possible, nous n'existerions point. Pouvoir penser qu'il existe prouve qu'il n'existe pas.

Les mondes tombent ou montent et rencontrent parfois dans l'immense désert, de millénaire en millénaire, un autre monde qui les attire. Est-ce là toute la tragédie de l'espace et de l'éternité ?

Sur notre terre, la force centripète semble toujours l'emporter. Tout finit dans le repos de sa victoire que nous appelons force d'inertie. Il faut bien qu'il n'en soit pas de même dans tous les autres mondes, sinon l'univers serait figé depuis les origines sans origines et ne formerait plus qu'un bloc illimité et immobile.

La force centrifuge, telle que nous la connaissons et que nous la pouvons, dans une certaine mesure, constater, a sa source dans la rotation de la terre. Nulle aux pôles, à l'équateur, elle allège de dix grammes un poids de trois kilos. Elle y est, affirment les astronomes, la 289e partie de l'attraction terrestre ; c'est-à-dire que si la rotation du globe était dix-sept fois plus rapide, la pesanteur n'existerait plus à l'équateur. Quelles seraient les destinées d'une humanité qui pourrait ainsi, en s'avançant vers les Tropiques, s'alléger de l'invraisemblable poids qui l'accable ?

Mais cette rotation, d'où vient-elle ? Qui a donné le coup de pouce ? Qu'elle soit une conséquence de l'explosion de la nébuleuse solaire et de la projection des planètes dans l'espace, d'une collision avec une étoile vagabonde, ou plus probablement du passage d'une nébuleuse à deux branches à travers les matières d'un nuage cosmique, au début de la formation de notre monde, nous trouvons toujours une rotation qui en détermine tous les phénomènes. Mais comment cette rotation a-t-elle pu se maintenir et résister si longtemps à la toute-puissante force centripète ? Ne serait-elle pas anéantie depuis des milliers ou des millions de siècles si elle n'était au fond qu'une forme incompréhensible de la force centripète qui la régénère sans cesse ?

Il est fort probable que tous les mouvements des astres que nous croyons des cercles ou des ellipses ne sont que des spirales que la trop courte existence de l'humanité n'a pas encore permis de mesurer. N'est-il pas certain que la lune finira par tomber sur la terre et la terre sur le soleil ? En attendant, la lune ne tombe pas sur nous parce qu'elle est retenue par la force centripète du soleil. Nous avons ici force centripète contre force centripète qui, se contrariant, devient momentanément centrifuge. Mais quelle force empêche la terre et les autres planètes de tomber sur le soleil ? Est-ce également une flexion ou un détour de la force centripète contrariée par elle-même ? Mais d'où viendrait la centripète antagoniste ?

Et que dire des comètes périodiques, car nous ignorons ce que deviennent les millions et millions d'autres qui circulent dans les cieux. Prenons par exemple la comète d'Halley qui revient tous les soixante-dix ans, et la grande comète de 1843 qui ne reparaîtra pas avant l'an 3808. La comète d'Halley, à son périhélie, se trouve plus près du soleil que Vénus ; et à l'autre bout de son orbite ellipsoïdale, dépasse Neptune dans l'immense désert transneptunien. De son côté, la grande comète de 1843, dont la queue a une longueur de 320 millions de kilomètres, c'est-à-dire deux fois la dis-

tance de la terre au soleil, passa le 27 février 1843 à 52.000 kilomètres du soleil où l'on observe parfois des protubérances de plus de 200.000 kilomètres de hauteur ; et ensuite va se perdre durant 1.950 ans dans les espaces ultra-planétaires.

Or, ces magnifiques astres, ces fabuleuses fusées sidérales, n'ont qu'un noyau insignifiant. Celui de la comète de 1843 notamment, n'a qu'un diamètre de 900 kilomètres ; et ce petit noyau frôle la photosphère de l'astre gigantesque, centre de notre monde, non seulement sans être capté au passage, mais s'en éloigne à la vitesse de 550 kilomètres à la seconde, pour courir à l'autre extrémité de son orbite qu'il n'atteindra qu'au bout de 975 ans.

Que devient dans tout ceci la force centripète et par quelle puissance insensée et inimaginable, dans d'aussi prodigieuses manifestations qui transgressent toutes les lois que nous croyons connaître, est-elle remplacée ? Les astronomes, au fond, n'en savent absolument rien.

En attendant, n'allons-nous pas au grand bloc de matière qui remplirait le cosmos ? Ne serions-nous pas déjà ensevelis dans ce bloc si, à un moment donné, avant sa formation totale, il n'avait éclaté ? Mais quelle est, d'où vient la force qui l'a fait ou le fera éclater ? Quel nom lui donner qui au fond n'évoquera pas une forme, un effet, une influence ou plus probablement un choc de la force centripète ? Tant que nous n'aurons pas percé le mystère de l'équilibre et de l'éternité de ces deux forces cardinales, nous ne saurons rien. Il semble qu'on ne les ait pas assez étudiées jusqu'ici, bien que, de toutes les puissances qui nous environnent, l'attraction soit la plus familière. Elle est mêlée à tous les battements de notre cœur, à chacun de nos gestes qu'elle aide ou contrarie, à toute notre vie dont elle est la véritable source.

La force centrifuge provient-elle de la résistance, ou du frottement de l'éther dans la chute verticale ? Et la chute verticale elle-même, qui du reste n'est probablement qu'apparente, n'est-elle à son tour qu'un mouvement de l'éther, de même que l'éternel, l'inexplicable mouvement brownien des infiniment petits dans une goutte d'eau ne paraît attribuable, comme le pensent certains savants, notamment Wiener, « qu'à des mouvements internes caractéristiques de l'état de fluide » ? Ce qui, d'ailleurs, ne fait que déplacer le problème sans le résoudre.

Mais est-il absolument prouvé que l'éther existe ? On l'a plus d'une fois contesté. Il est vrai que l'hypothèse est indispensable et qu'à son défaut nous aurions autre chose qui, sous un autre nom, lui ressemblerait comme un frère ; ou le vide absolu qui, n'étant rien, ne répond à aucune question et ne peut rendre aucun service.

Dès qu'il s'agit de l'infini du temps ou de l'espace nous perdons pied. Il n'y a plus rien de commun entre la réalité et ce qu'imagine notre cerveau. Tout se passe en vase clos, rigoureusement étanche et stérilisé. « L'infini est toujours imaginaire », dit fort bien Joseph Le Boucher. Il est imaginaire bien qu'inimaginable, c'est-à-dire que notre imagination anéantit à l'instant ce qu'elle vient de créer. L'infini est impossible parce qu'il est humain. Dans l'esprit d'un surhomme ou d'un ange, un triangle resterait un triangle ; mais l'idée de l'infini n'y aurait aucun rapport avec celle qui s'ébauche dans le nôtre. Au surplus, d'homme à homme elle n'a de commun qu'une négation plus ou moins étendue, plus ou moins intelligente du fini. Néanmoins, nous avons la certitude que l'infini existe, puisqu'il est impossible d'imaginer qu'il n'existe point et parce que son contraire, le fini, est encore moins admissible.

P*aulo minora*, pour finir ces notes qui ne sont que d'humbles questions d'un profane auxquelles répondront peut-être les savants et les sages. L'humanité est menée par des puissances étrangères et inconnues ; et qui sait ? par des influences, des climats cosmiques et spirituels que la terre rencontre au cours de son éternel voyage dans l'espace et le temps ; car il n'est point du tout nécessaire que, dans l'infini, l'espace et le temps soient toujours pareils. Mais sans aller chercher si loin ou si haut, d'un point de vue plus pratique et plus actuel, ce n'est pas, comme on le croit généralement, la raison ni les sentiments qui la meuvent, mais une sorte d'hébétude collective, nettement spécifique, qui l'a toujours, à travers toute l'histoire, empêchée de suivre les avis de ceux qui, instinctivement ou intelligemment, voyaient où cette incurable hébétude la conduisait. Une fois de plus nous le constatons aujourd'hui.

Maeterlinck



hoto Lutétia.

MÉDECINE ET ART

PAR LE DOCTEUR FERNAND VALLON

PORTRAIT DU PROFESSEUR ROBERT DEBRÉ

D*oucement, frère, doucement, je te prie...*

Ainsi, sur le marché de Merv, en Perse, gémissait la terre aux mains violentes du potier. Or, le poète, qui passait par là, s'est arrêté. Bel et grave dans son collier de barbe fine. il écoute et s'attriste. Car il distingue sous le ronflement du tour et le chant mécanique de l'artisan la plainte de la matière et il compatit à la souffrance universelle.

La première fois que j'ai vu dans le *Rubaiyat d'Omar Khayâm* (édition Piazza) cette aquarelle de Leloir, j'ai pensé à Robert Debré et ce n'était pas par l'unique vertu d'une ressemblance. Pour déterminer celle-ci, sans doute y a-t-il sur les visages une lointaine affinité raciale, mais il y a surtout dans les âmes la même poésie, la même profondeur de sensibilité, une commune miséricorde, une égale beauté.

Chaque fois qu'à Beaujon, dans cette petite salle en bois où il fait sa consultation, entre le médecin, j'entends, comme dans le texte du poète, grincer le tour, chanter le potier et gémir la matière. Mais ce n'est plus l'argile qui souffre, c'est la chair.

Doucement, frère, doucement, je te prie...

Debré n'a garde d'aller fort. Et les yeux tout neufs des petits malades se lèvent en confiance vers ceux, longs, scrutateurs, si doux et si tristes, qui savent la vie, la maladie et la mort. On ne pleure pas, on regarde, un peu étonné, déjà conquis.

L'humilité du lieu n'est pas pour lui déplaire. Elle lui rappelle ses premières enquêtes, celles que lui prescrivait son professeur en Sorbonne Gustave Belot : « Allez, le dimanche, disait le philosophe aux étudiants en philosophie, allez par les quartiers ouvriers ! Frappez à la porte des taudis ! Ne restez pas sur le seuil, entrez ! »

Il est entré. Publiquement, naguère, il nous a confié « le sentiment de malaise, presque de honte » que lui valurent ces premiers contacts avec la misère humaine. Une si profonde impression devait déterminer sa vie. « Elle ne m'a pas quitté », disait-il, et la pourpre professorale qu'il avait revêtue, ce jour-là, pour la première fois,

rendait le scrupule plus noble et son aveu plus touchant.

Avec un plaisir délicat et toujours nouveau, j'assiste souvent à ses consultations, à l'hôpital Beaujon.

« Pour nous tous, a-t-il écrit à propos de la mort de Gaston Bosc, les heures passées à l'hôpital sont les heures culminantes de la journée ; la gymnastique intellectuelle que comporte l'examen en public des cas difficiles, *le goût d'apprendre aux autres en s'enseignant soi-même*, l'effort de direction qui est imposé au chef de service, la satisfaction du secours apporté, le plaisir d'une vie professionnelle collective s'associent en un sentiment complexe... »

Il l'éprouve fortement et il le juge délicieux. Mais la délectation est plus vive quand il s'agit d'enfants. Aux consultations des petits jouent mieux sa méthode, sa tendre psychologie, les intuitions de son instinct clinique, les déductions de son esprit lumineux.

Car Debré le phtisiologue (remarquez d'ailleurs que chez Léon Bernard, s'attaquant au problème de l'immunité, c'était les poupons de la crèche qu'il surveillait déjà), Debré le bactériologue est aussi un pédiatre.

Je ne vous dirai pas les malades : cette petite pithiatique que, sur la foi de ses aboiements, le médecin traitant a pris pour une choréique. L'étiquette, toutefois, ne suffit pas à Debré. A le peser, ce mot-massue qui, aux mains de Babinski, a tué la vieille hystérie, il le trouve bien lourd. Quel plomb y a-t-on coulé ? Dans le cas présent, si apyrexique soit-elle, un peu d'encéphalite en est l'âme et cela, ce n'est pas, comme la maladie chère à Charcot, une névrose, un fantôme, c'est une réalité qui, à un degré près, serait mortelle.

Voici le bouffisme pâle du Hodgkin, l'ostéoclasie sournoise du Lobstein. Voici une coxa vara, des cas chirurgicaux... car le bon médecin d'enfants n'a pas d'œillères : son champ visuel doit embrasser la pathologie entière.

Tout se clarifie sur ce filtre cérébral et la parole coule, aisée, élégante, limpide : comme c'était simple! Nulle attitude, nul effort — le ton de la conversation et, à l'instar de Bosc, *le goût d'apprendre aux autres en s'enseignant soi-même.*

Cette unité, cette simplicité et leurs moyens d'expression devaient, une fois de plus, étonner et séduire le Concile des Professeurs, assemblés, le 15 mars dernier, dans le grand amphithéâtre de la Faculté, pour le cours inaugural de leur jeune collègue.

Je voudrais pouvoir le reproduire ici, *in extenso*, comme a pu faire la *Presse médicale* dans son numéro du 18 mars.

Qu'il me soit permis, du moins, de vous faire relire cet hommage à la France :

« Lorsque le Français a parcouru les mers et les terres étrangères, vu les monuments et les hommes, des bords du Pacifique ou des rives du Danube, il laisse sa pensée s'en aller vers son pays. Sous les tropiques, les vers de Baudelaire, parlant à une dame créole, reviennent à la mémoire :

Si vous alliez, Madame, au vrai pays de gloire
Sur les bords de la Seine ou de la verte Loire.

Ou bien comme la reine Isabelle d'Espagne qui, des remparts de Cadix, essayait de voir ses royaumes fabuleux du Nouveau Monde, il cherche à l'horizon l'image de nos champs et de nos bois, la beauté de nos provinces, la splendeur de Paris sous le ciel printanier, la silhouette de la chère montagne Sainte-Geneviève, la cathédrale de Chartres, le clocher de Senlis. De loin il peut mesurer la grandeur et la force de sa patrie, voir son image majestueuse, son sourire courageux, son regard droit, la grâce de sa démarche... »

A propos de la découverte du microscope, nous avions déjà salué ce passage :

« Bien qu'Antoine de Leuwenhoeck ait eu des précurseurs, c'est bien lui, le premier, qui employa, avec fruit, le microscope à la recherche et à la découverte des protozoaires et des bactéries. Il naquit à Delft, en Hollande, en 1632, la même année que Spinoza et que le peintre Vermeer, qui fut son ami. Son père était vannier ; il fut lui-même drapier et mercier ; ses premiers autographes sont des factures de soie et de filoselle. Il devint rapidement un des notables commerçants de sa ville, et il pourrait figurer dans le tableau des Syndics des marchands drapiers d'Amsterdam, que Rembrandt peignit à cette époque : bourgeois au visage satisfait, au regard calme, coiffés du grand feutre, le rabat blanc sur l'habit noir. Mais une singulière passion animait cet homme. Il polit des lentilles, combine leurs effets, construit des microscopes : il en construisit jusqu'à *quatre cents ;* et il s'applique à regarder à travers ses étranges instruments. Quelle force le poussait ? D'où vient-elle donc la curiosité scientifique? La musique, le chant, la danse traduisent l'émotion de nos sentiments et de nos sens et les arts plastiques mêmes, car il est vrai le symbole de la fable antique : le dessin fut inventé par la fille du pâtre Deboutadès, qui, d'après la silhouette projetée sur un mur, traça le portait du berger qu'elle aimait. Mais comme il reste mystérieux l'insatiable désir qui poussait Leuwenhoeck vers tant de recherches, les unes raisonnables, d'autres étonnantes et un peu folles comme celles qu'il fit le jour où, voulant voir au microscope l'explosion de la poudre à fusil, il pensa mourir ! »

Ces évocations sont d'un artiste, cette langue est d'un écrivain.

Je ne peux me retenir encore de vous citer tel passage qui a trait au médecin de campagne. Car j'y retrouve les mêmes accents, la même émotion sobre que dans cet article paru à la *Gazette médicale* du 15 décembre 1931 — oraison funèbre de Bosc par Debré :

« J'ai eu de la chance, dès avant mon internat, de connaître un grand médecin de campagne, le docteur Meusnier. Je souhaite à chacun d'entre vous une fortune pareille : revenir d'une chevauchée matinale dans la forêt d'Amboise, frapper à la porte d'un médecin philosophe, ayant de la vie l'expérience la plus sûre, le goût des choses de la médecine, qui vous reçoit dans une demeure provinciale silencieuse, aux bonnes odeurs de fruits et de cidre et qui prend plaisir à confronter sa sagesse, durement acquise, à vos élans d'homme jeune, plein de fougue et d'espoirs. »

Pour terminer enfin, permettez-moi de vous rappeler la conclusion de ce qui fut vraiment *une leçon*. La présence de M. Roux la lui a fournie.

Après une belle apostrophe (« Vous êtes, Monsieur, non seulement le plus grand et le plus illustre de nos savants en biologie, mais aussi, à nos yeux, le témoin de l'épopée pasteurienne... ») il condensait en trois mots le conseil que nous donne une carrière si féconde : « Il faut travailler ». Et s'adressant au grand « témoin », qui, pour les jeunes générations est, désormais, un juge, il répondait pour elles, l'œil direct et la voix nette : « Monsieur Roux, nous travaillerons. »

Par cette affirmation, Robert Debré se rassurait lui-même. « Pourvu, avait-il craint, pourvu qu'elle reste vraie la vieille parole d'Eudes de Châteauroux... » pourvu, c'est-à-dire, que, loin de s'éteindre, nos ardeurs brillent d'un plus vif éclat, pourvu que la médecine française ait la volonté de travailler pour ne pas démériter du monde. C'est son noble et secret souci de tous les instants. C'est plus qu'un souci. Selon sa propre expression, c'est une « angoisse » et moi qui le connais, je sais que, dans sa bouche ou sous sa plume, le mot n'a pas d'emphase.

ENCHANTEMENT DU BÉARN





(Pho)tos Schall.

PAGE 16, L'ÉGLISE DE GOTEIN, DANS LA VALLÉE DU SAISON QUE SUIT UN MOMENT LA ROUTE PITTORESQUE DE MAULÉON A TARDETS. EN DOUBLE PAGE, UNE VUE DU GAVE DE PAU, DANS LA PARTIE APAISÉE DE SON COURS QUI, PLUS LOIN, SE FONDRA DANS L'ADOUR. CI-DESSOUS, SUR LA ROUTE D'ORTHEZ A DAX, UN BERGER BÉARNAIS, DOUÉ D'UNE ASSEZ REMARQUABLE RESSEMBLANCE AVEC HENRI IV !...

PAR TRISTAN DERÈME

J'AVAIS songé d'abord à vous donner ici une manière d'abrégé de la géographie et de l'histoire béarnaises. J'aurais cité Marca, trois bons mots d'Henri IV... A quoi bon ? Ce que je sais, vous le savez aussi. Ce n'est point ma fonction de peindre le sort des peuples au long des siècles ni de mesurer le volume de l'onde blanche et bleue que roulent les gaves. Chacun son métier, comme dit l'autre, et cultivons notre jardin.

Au demeurant, mon jardin béarnais est charmant. Entre ses choux s'ouvrent de belles roses. Ne dites pas aussitôt que c'est un jardin romantique, pour ce que les genres s'y trouvent mélangés, ainsi qu'aux drames de 1830. Il n'en est rien. Mieux vaut penser, et ce sera plus sage et plus vrai, que c'est un jardin classique et qui eût enchanté le bon Horace, puisque nous le voyons unir, de la sorte, l'utilité des choux à l'agrément des roses. Ne serait-ce point le rêve heureux d'une vie humaine ? On peut dire, sans doute : *une chaumière et un cœur ;* mais volontiers j'étendrais, autour de cette allégorie passionnée, quelques arpents de terre, avec des poules et des coqs, huit ou dix canards, des dindons et des oies et des carrés de légumes, bordés de fleurs rustiques. Je n'ai pas besoin d'inventer ce petit paradis : c'est mon jardin. Il fait soleil. A quelques centaines de mètres, les premiers coteaux s'élèvent doucement, couverts de thym où bourdonnent mille abeilles dans l'air léger, et, plus loin, comme une muraille transparente aux nuances de nacre et d'azur, les Pyrénées nous servent de féerique barrière contre les cornes espagnoles de redoutables taureaux.

La vieille et basse muraille, qui limite l'humble enclos, est couverte de verte aubépine, qui fleurit ; et parfois, quand je la longe en rêvant, brusquement, je recule d'un pas. J'étais quasi nez à nez avec un grand serpent aérien, étendu parmi les branches et vert comme elles au soleil. Il se chauffe dans le bonheur et l'immobilité. Vite, je vais chercher Patachou. Nous revenons, dans l'herbe, sur la pointe des pieds, silencieux et retenant notre souffle. Mais la couleuvre a disparu. Patachou me dit :

« Chaque fois que tu me montres un serpent, il n'est jamais là.

— La prochaine fois, je lui dirai de t'attendre. »



UNE VUE D'OLORON-SAINTE-MARIE, CURIEUSE ET VIEILLE VILLE DES BASSES-PYRÉNÉES DIVISÉE EN TROIS QUARTIERS PAR LES GAVES D'ASPE ET D'OSSAU QUI CONFLUENT A SES PIEDS POUR FORMER LE GAVE D'OLORON.

Notre jardinier est mort. Il avait quatre-vingt-deux ans. Il habitait au village voisin, où sa femme est couturière. On lui disait de se reposer, mais il ne voulait rien entendre. Il arrivait, le matin, appuyé sur deux bâtons, lent et souriant. Il regardait les légumes et les fleurs, chassait deux ou trois feuilles mortes, s'asseyait sur le banc et contemplait encore les choux et les roses, tandis qu'une mésange chantait dans le cerisier. On eût dit que de son regard il protégeait toutes les plantes, ou, plutôt, qu'il devenait lentement pareil à elles : toute la vie du jardinet, le bruit des guêpes, le cri des oiseaux, la palpitation des lézards sur le mur brûlant se mêlaient en lui et s'exprimaient, en silence, sur son visage tranquille et heureux. —« Ne lui donnez pas de vin, disait sa femme, qui l'aimait bien. Il est trop vieux. » Nous lui apportions un grand verre d'eau rougie, où fondaient cinq ou six morceaux de sucre. Il remerciait avec confusion, disant que c'était bien trop pour lui. Vieux et courbé, tout lui était bonheur, tout lui était largesse ; chaque heure du jour lui offrait un nouveau présent, dont il s'émerveillait, et quand une rose nouvelle, entre les feuilles, s'ouvrait, c'est dans son cœur qu'il la sentait s'épanouir. Nous l'avons accompagné au cimetière ; la cloche sonnait tristement et deux couples de pigeons roucoulaient sur le toit du presbytère.

■

Il était à peine mort, qu'un autre homme du village, Jean Larribère, nous écrivait. Il aurait pu tout simplement venir nous voir : il habite à deux minutes de chez nous, comme on dit ici, où l'on mesure l'espace au moyen du temps, tandis qu'à l'ordinaire, et du moins sur le

UN AUTRE ASPECT D'OLORON, DANS LE QUARTIER ANCIEN OU SE TROUVENT EN NOMBRE DES MAISONS DES XVe, XVIe ET XVIIe SIÈCLES. AU-DESSOUS, VIEUX BÉARNAIS DE SAUVETERRE, L'AIR BONHOMME, AVEC MALICE

cadran des horloges, c'est l'espace qui donne la mesure du temps.

Soucieux d'une sorte de déférence, il a préféré de nous écrire. Je ne vous lirai pas toute sa lettre : »... *je suis*, nous confie-t-il (et je respecte son texte), *un paysan n'ayant de métier que ma bonne volonté et vu les mauvaises difficultés, c'est-à-dire le chaumage que nous subissont parmi l'Europe, je me considère la situation très difficile à supporter. Alors, si vous vouliez me prendre jardinier...*»

On voit que Jean Larribère lit les journaux ou, du moins, un journal ; il n'eût pas trouvé tout seul ce «parmi l'Europe».

Il écrit *chaumage*, et non *chômage*, et si nous voulions nous amuser à rêver, je vous dirais qu'il se montre fort docte en cette confusion, car c'est du chaume, qui est en latin : *calamus*, qu'est venue l'idée de ce malheur qui détruit la moisson et que nous appelons encore calamité. Le chômage en est une autre, hélas ! comme parlent les bonnes gens.



Photos Schall.



A GAUCHE, LA ROUTE D'ORTHEZ A DAX, SOUS LE GRAND CIEL SOUVENT POMMELÉ MAIS TOUJOURS LUMINEUX DU BÉARN. A DROITE, LE VIEUX PONT D'ORTHEZ, DES XIII[e] ET XIV[e] SIÈCLES, FORTIFIÉ D'UNE TOUR, A LA FAÇON DU PONT VALENTRÉ DE CAHORS. ORTHEZ, AU BORD DU GAVE DE PAU, EST D'UN PITTORESQUE PLEIN DE CHARME. CI-DESSOUS, SALIES-DE-BÉARN, STATION JUSTEMENT RÉPUTÉE POUR LA RICHESSE DE SES EAUX SALINES, VILLE COQUETTE DANS SA PARTIE MODERNE ET, PAR AILLEURS, TRÈS ARCHAIQUE.

Mais Larribère, encore qu'il commence de grisonner, est d'une nouvelle génération. Il ne sait même pas comment on donne à la poule les œufs qu'elle doit couver. Vous savez comme on fait, je pense. Avant de le loger dans le nid, sur chaque œuf, on dessine, avec la pointe du doigt, une croix imaginaire, en disant : *Piou, piou, piou, piou — dap lou tems qué séras biou ;* ce qui, d'abord, imité quatre fois, est le cri du poussin futur : *piou ;* et puis : *avec le temps tu seras vivant.* Mais, parmi les œufs, sous la poule, il faut glisser une feuille de laurier bénit et un petit morceau de fer. N'allez pas oublier ce fragment de métal ! C'est lui qui préservera les œufs des méfaits de l'orage ; et déjà, la bonne couveuse, l'œil mi-clos, s'endort doucement sur les œufs et chauffe, en même temps, le fer et le laurier.

O Béarn ! pays tranquille, pays heureux, avec tes noisetiers qui se penchent sur les gaves, où glissent les truites couleur de sombre argent, — avec tes haies, que traversent les lièvres, dans le silence des après-midi accablés de lumière et de chaleur, c'est à ton bonheur paisible que je pense, dans cette galère de Paris, — *fluctuat nec...* — où, quand on pense tenir le bon cordage, qui commande la grande voile, c'est encore, dans la nuit, le diable qu'on tire par la queue.

Tristan Derème

Photos Schall.



Photos Sc

VUE DE SAINT-SEVER, VILLE MODESTE PAR LE NOMBRE DE SES HABITANTS, MAIS SUPERBEMENT SITUÉE SUR UN PROMONTOIRE QUI DOMINE LA PLAINE DE L'ADOUR. « QUAND VOUS ÊTES SUR LA TERRASSE DE CETTE FORTERESSE QUI SOUTINT TANT DE SIÈGES CONTRE LES VANDALES, CONTRE LES NORMANDS, CONTRE LES ANGLAIS, VOUS ASSISTEZ A UN NOUVEL ASSAUT CONTRE SES REMPARTS : L'OCÉAN DES PINS, QUI BRUIT JUSQU'A LA MER AVEC UN TUMULTE MARITIME, ONDULE SOUS VOS PIEDS. » ET... PAGE 23, EN CHALOSSE, L'ÉTERNEL LABOUREUR FRANÇAIS...



LA CHALOSSE

PAR ANDRÉ THÉRIVE

LA Chalosse est un pays heureux puisqu'il n'a pas de légende. Personne ne le situe exactement et, sauf deux ou trois romanciers locaux, personne ne le célèbre. Sur la carte littéraire, il est placé entre le fief de M. de Pesquidoux et le domaine de M. Francis Jammes. Si M. Serge Barran, si M. Ernest Tisserand ne l'avaient décrit, l'un avec dévotion, l'autre avec ironie, on le confondrait avec le reste de la Gascogne. Or ce bassin moyen de l'Adour, qui porte le nom de Chalosse, constitue le dernier promontoire du continent avant les sables des Landes, la dune, l'Océan...

Il faut aller à Saint-Sever pour comprendre cette vérité géologique : quand vous êtes sur la terrasse de cette forteresse qui soutint tant de sièges contre les Vandales, contre les Normands, contre les Anglais, vous



assistez à un nouvel assaut contre ses remparts : l'océan des pins qui bruit jusqu'à la mer avec un tumulte maritime, ondule sous vos pieds. Le vent du large que rien n'a arrêté encore, se brise soudain dans ses remous bleus. Saint-Sever

« SAINT-SEVER EST UNE VILLE QUI N'A QU'UNE ENTRÉE, UNE POTERNE, UNE CHICANE ; L'ADOUR FERME LA DOUVE INDOLENTE DE SES FOSSÉS. DERRIÈRE LA CITADELLE, C'EST TOUTE LA PROVINCE FERTILE QUI DORT A L'ABRI... » ET DANS LES RUES CALMES, LE SOLEIL DONNE DES CONSEILS D'OPTIMISME.

est une ville qui n'a qu'une entrée, une poterne, une chicane; l'Adour ferme la douve indolente de ses fossés. Derrière la citadelle, c'est toute la province fertile qui dort à l'abri : ces cantons où le palmier pousse en pleine terre, et où les grappes dorées du maïs font de chaque hangar une échoppe des Hespérides. Il y a bien d'autres richesses. Des vins légers et capiteux, une eau-de-vie qui a bien droit à s'appeler Armagnac, et des pruniers, des amandiers, qui sont déjà béarnais. Nous sommes sur la terre-mère du foie gras dont Aire-sur-Adour est la capitale incontestée. Les gens sont si gourmands et si orgueilleux qu'un de mes amis faillit se brouiller avec son fermier à l'occasion d'un dîner seigneurial qu'il lui offrit. On servit, avec des palombes grasses à lard, des pommes frites. Le vassal se leva et jeta sa serviette :

— Chez nous, monsieur, dit-il, les pommes de terre, c'est nourriture de cochons...

Le pays ondule lentement jusqu'aux collines vignobles d'où soudain se découvre à l'horizon l'aérien décor, comme disait le poète Toulet, la dentelure des Pyrénées, qu'on embrasse depuis le pic d'Ossau jusqu'à la Rhune. Les taillis d'un arbre singulier remplacent peu à peu le châtaignier qui meurt ici d'un mal inconnu, comme en Auvergne et en Limousin : ce sont ces petits chênes à feuilles dentelées qu'on nomme des *tauzins*. Quelques cyprès, çà et là, accentuent l'aspect méridional de cette province, dernier glacis de la Méditerranée avant la rudesse atlantique.

Quels étranges noms espagnols portent ici les villages ! Toulouzette, Grenade, Barcellone, sont réunies dans un périmètre de dix lieues. Les courses de taureaux ont une enceinte dans chaque commune : tantôt un enclos de planches dressé devant la guinguette du lieu, tantôt une superbe *plaza* en ciment, aussi élégante qu'un cinéma, et ornée d'une fresque où l'on voit bondir et écumer l'amant même de Pasiphaé... Mais à l'intérieur on ne houspille que de maigres vaches aux cornes mouchetées, et les athlètes qui les affrontent portent le boléro doré,



tos Schall.

L'ÉGLISE SAINT-SEVER. LA PRÉCIEUSE ÉGLISE DE PETITE VILLE, OU DE VILLAGE, SI SOUVENT D'ANTIQUE ET NOBLE ARCHITECTURE ! CELLE-CI EST UNE VIEILLE ABBATIALE DU X[e] SIÈCLE, DÉMOLIE, REBATIE, REMANIÉE AU COURS DES SIÈCLES SUIVANTS. ELLE A UN CHŒUR D'UNE RARE BEAUTÉ.

les aiguillettes, le tricorne parfois, sur un brave pantalon bourgeois, acheté aux Galeries de Mont-de-Marsan ; car la France, notre chère France débraillée, ne connaîtra jamais la grandesse espagnole...

D'autres animaux sont à l'honneur, surtout le cheval de selle et de trait, qui a conservé là-bas une cote que n'aura jamais l'auto la plus moderne. Les courses d'Aire sont, à proportions gardées, beaucoup plus fréquentées que celles d'Auteuil, et il n'est pas un métayer qui n'y devienne un pelousard. L'abeille enfin, selon la tradition virgilienne, et dont le miel se vend jusqu'à Bordeaux. La Chalosse, comme la côte landaise, a peut-être entretenu l'apiculture par dévotion inconsciente aux armoiries impériales. C'est en effet le pays de France où le bonapartisme s'est le plus longtemps maintenu : à telles enseignes qu'une charmante petite ville d'eaux sulfureuses, Eugénie-les-Bains, porte le nom de la souveraine qui de Biarritz à Auch répandait ses bienfaits.

Hélas ! c'était l'époque où les résiniers des dunes étaient des sauvages misérables comme les riverains du Baïkal. On était à cent lieues d'imaginer que les forêts qui mugissent sous la Chalosse seraient un jour parcourues par les plus belles voitures du monde et que les marais côtiers se peupleraient de joueurs de golf venus de Londres et de Madrid. Mais que la Lande soit pauvre ou riche, les Chalossains ne continuent pas moins à mener sous les arcades de leurs placettes et dans leurs champs de maïs la même vie que leurs pères; de tout temps ils ont choisi la meilleure part.

André Thérive



Photos Titaÿna.

UN JARDIN A TÉHÉRAN. ARCADES OU L'OMBRE EST LUMINEUSE, CYPRÈS AVEC LESQUELS LES MINARETS RIVALISENT D'ÉLÉGANCE, BASSINS PAVÉS ET CERNÉS DE BLEUES CÉRAMIQUES, POUDRE D'OR DU SOLEIL SUSPENDUE DANS LES AIRS... AINSI NOUS REPRÉSENTONS-NOUS LE DÉCOR DES CONTES D'ORIENT. MAIS CE JARDIN-CI EST BIEN RÉEL, POUR LA JOIE DES VOYAGEURS ET DES VRAIS SAGES DE L'IRAN.

LES JARDINS

LA PERSE. LA CHINE. JARDINS MAURESQUES

PAR ALBERT FLAMENT



EN DOUBLE PAGE, UN AUTRE JARDIN A TÉHÉRAN. C'EST LA SANS DOUTE, C'EST DANS LES PAYS OU DE VASTES RÉGIONS DÉSERTIQUES SONT ACCABLÉES DE SOLEIL, QUE LES HOMMES ONT LE MIEUX COMPRIS CE QUE POUVAIT DISPENSER DE BONHEURS PRÉCIEUX L'HYMEN DE LA TERRE ET DES EAUX. CI-CONTRE, « SALON DE PLEIN AIR », UN JARDIN INTÉRIEUR A MARRAKECH, ET SA FONTAINE A TROIS VASQUES.

Les premiers jardins sont nés dans les pays les plus brûlés de soleil et les plus pauvres de terrain : en Orient. L'imagination rêve de ce qui manque le plus. Rassembler quelques pierres, les aligner le long de petites tranchées péniblement creusées dans le sol et dans lesquelles l'homme accumule ce qu'il a pu récolter de terre végétale alentour, y planter quelques arbustes, quelques oignons, quelques bulbes d'où jailliront des fleurs, ce rêve et ces efforts ont créé le premier jardin. Des murs l'enfermaient pour préserver du vent drapé de sable et du soleil dévorant.

Un cyprès, quelques palmes en firent tout d'abord les premiers frais. De l'autre côté des murs, l'infini disposait ses pièges, préparait ses guets-apens, tramait ses embuscades, — le vol, la mort. Pour faire oublier tant de craintes, noyer tant d'effroi, le jardinier dut multiplier bientôt les trompe-l'œil et les enchantements.

Après l'ombre et la fleur, on rêva d'y héberger ce ténor frais, visiteur éperdu, fuyant, qui part sans cesse et sans cesse laisse croire qu'il ne va peut-être pas revenir et qui, tout en étant présent, n'est déjà plus présent et joue à l'infini le rôle de nouvel arrivé : l'eau. L'eau fut cherchée, attirée, captée, emprisonnée. On lui créa des lits de céramique bleue, on lui permit de jaillir et de fredonner, mais il lui fallait partir, aussitôt recueillie, en glissant dans quelque chemin préparé pour elle et dont elle ne pourrait s'évader.

Ce jardin, cette sorte de rectangle, cette cour ajoutée à la demeure, enchantait par son exiguïté même ; sa plus grande richesse était dans la première surprise que le visiteur en éprouvait. Voir jaillir les fleurs nouvelles de l'amandier cause un inexprimable plaisir à l'âme la plus simple comme la plus compliquée, le cœur le plus neuf et le plus desséché même y éprouvent des sensations analogues. La mauvaise saison passée, celle qui va naître semble s'exprimer déjà tout entière dans quelques corolles ouvertes au matin sur une branche en apparence morte.

Tout peut donc renaître, la mort n'est-elle qu'une apparence, une absence ? Le printemps de l'autre année revient vivre dans l'arbre qui avait donné ses fruits. Les enfants, les poètes, les vieillards se taisent

et regardent. En Orient, dans tout l'Islam, et jusqu'aux Indes, le jardin fut la seule évasion de la femme vivant cloîtrée, et qui ne peut être vue à visage découvert. Elle quittait les salles aux ouvertures grillées pour pénétrer dans ce jardin clos. Elle y désira bientôt plus de bassins et plus de fleurs.

Pour lui plaire, l'homme s'ingéniait, il inventa. Il creusa des puits et des citernes, donna plus de force et d'ampleur aux fontaines. Il élargit le bassin, il créa des céramiques nouvelles, il en exalta le bleu. Sous ses pieds, le sol n'est bientôt plus qu'un tapis coloré, luisant et frais, pareil à celui des chambres. Du fond obscur du harem où elles sont étendues, les femmes aperçoivent cette salle à ciel libre que traverse le vol des hirondelles et des martinets et dans laquelle viennent s'appesantir, la gorge frémissante et irisée, les tourterelles et les colombes assoiffées.

En Perse et dans l'Inde, les jardins ont devancé les nôtres. Ils ont eu leurs poètes, pour les suggérer d'abord, ensuite pour les chanter. Les enlumineurs les ont reproduits, ils servent de fond aux portraits. Nous y voyons le prodige d'un unique cyprès, d'un petit bassin octogonal, d'un tapis de fleurettes printanières et d'une porte encadrée de faïences azurées. Le sol humide et lourd de l'Angleterre, qui produit des fleurs en si grande abondance, donne des résultats bien différents de ceux qui contentaient l'Oriental ! Pour celui-ci, le choix, la présentation comptent seuls. Dans un cadre restreint, tout est prévu pour le cours des saisons. Un seul arbuste en fleurs, amandier ou pêcher, quelques tulipes, parmi les carrés de céramiques, permettent à la rêverie de se dérouler selon le caprice de celui qui fume et qui demeure immobile, sans parler.

Les amateurs de jardins devraient souvent se reporter à cette première conception de l'Oriental. La profusion doit être plutôt combattue qu'encouragée, — à moins qu'on la limite sans cesse, dans des lignes impitoyables.



A GRENADE : L'UN DES JARDINS DE L'ALHAMBRA (PRÈS DE L'ENTRÉE DU PALAIS), TEL AUJOURD'HUI QU'IL DUT ÊTRE A L'ORIGINE. « LES PALAIS ET LES JARDINS MAURESQUES ONT EXERCÉ UN TEL ENCHANTEMENT SUR LES ESPRITS QUE LES SOUVERAINS TRÈS CATHOLIQUES, FERDINAND ET ISABELLE, FIRENT DE GRENADE LEUR SÉJOUR PRÉFÉRÉ ET CHARGÈRENT DE L'ENTRETIEN OU DES RÉPARATIONS DE L'ALHAMBRA LES HOMMES LES PLUS QUALIFIÉS. PLUS TARD, L'EMPEREUR CHARLES-QUINT LUI-MÊME CONTINUA CETTE TRADITION ».

Photo Vincent et Fréal.

Les Chinois, — ce n'est pas seulement une légende — les Chinois, qui ont été de grands constructeurs, ont bâti devant leurs palais de larges escaliers qui ne menaient à rien sinon vers la nue.

Ils ont également donné, dans des décors d'arbres centenaires, de pins aux troncs torturés, des *concerts de silence* pendant le crépuscule ou, plus tard, au cœur des nuits sereines, devant des levers de lune d'été.

Leurs premiers, leurs véritables « jardins » ont toujours offert plus de rochers que de fleurs. Elles étaient apportées, elles devaient s'épanouir au moment opportun et n'étaient plus changées de place. L'Asie ne restaure point, elle ne transforme guère ses monuments. Les hommes meurent, leur ouvrage va rester inachevé. A peine croient-ils avoir terminé un palais, un jardin, qu'ils sont écrasés par le temps. Seule, l'imagination de celui qui les conçut, dans un terrible et froid grouillement de chimères, les admira dans leur perfection.

Ces vastes et tristes décors ne permettent point de considérer le détail. Cette faune de dragons au corps couvert d'écailles, aux yeux jaillis de l'orbite, aux crinières torturées, à la langue enflammée et corrosive, aux pattes armées de griffes terribles, ne symbolise pas exactement ce que notre conception occidentale et chrétienne nous porte à y découvrir. La Méditerranée, berceau de notre civilisation latine, n'a jamais imaginé pareil tumulte de gardiens fulminants, dévorateurs autour des dieux. Plus tard, l'image de l'Enfer, telle qu'elle fut imposée par notre Moyen Age, vint du Nord. Jésus n'entrevit à aucun moment le Tentateur sous ces noires apparences cornues.

En Europe, des amateurs de jardins ayant tout essayé, voulurent évoquer l'impression de ce monde asiatique si différent (et si inaccessible à nos conceptions). Ils ont toujours manqué de l'espace indispensable. Un ensemble n'existe que par rapport à ce qui l'environne et qui en fait partie, sans s'y joindre, pourtant. C'est l'immensité que les Chinois aspiraient à nous rendre familière dans leurs décors. Mais nos « paysagistes » confondent trop souvent le Japon avec la Chine. Pour exécuter un jardin chinois, il eût été nécessaire d'abord de posséder ces temples immenses, ces tours à étages illimités, flanqués de toits relevés et ne pas tomber dans le pastiche d'exposition universelle. Dans ces parcs asiatiques qui semblent consacrés à l'éternité, chaque cèdre compte individuellement. Plus ils sont âgés, plus ils sont vénérables, environnés de soins, entourés d'une armature protectrice. Ils évoquent tous ceux qui les ont admirés, qui les soignèrent et leur rendirent hommage. Nous agissons avec beaucoup de désinvolture. Nous abattons des arbres sans éprouver d'angoisse ; le sentiment de donner la mort ne nous frappe point. Nous en voyons tant d'autres grandir si vite ! Le jardin chinois, c'est une suite de rochers, quelques pins, quelques sycomores, un étang, dans les anfractuosités de ce sol rebelle où l'eau s'est accumulée et au bord de laquelle un saule vient ramener au printemps des branches balancées et, sous des feuilles nouvelles, une ombre légère sur un pont arqué et laqué de rouge. Des nénuphars ou des lotus couvrent l'eau d'une cuirasse de larges feuilles sur lesquelles s'épanouissent des corolles éclatantes. Dans une barque aplatie, des dames aux larges manches viennent cueillir la fleur sacrée, tandis que dans un pavillon voisin bâti sur pilotis, quelque musicienne pince les cordes d'un instrument couché. Toutes sortes de kiosques, de petits ponts, de degrés conduisant à des terrasses nous donnent le sentiment du plein air, mais rarement celui du *jardin*, tel que nous le concevons à la manière d'aujourd'hui. Quelques liliacées, quelques espèces de pavots, ne sont jamais mêlées, rassemblées à profusion, mais isolées toujours ou presque, comme pour être individuellement admirées.

Ces jardins évoquent une élégance, disons une politesse, toute particulière, une race, des âmes qui nous sont étrangères. Ce qui ne veut pas dire que nous ne puissions, sur certains points, nous en inspirer. Mais, dans ce genre de pastiche, il ne faut procéder qu'avec beaucoup de réflexion, de délicatesse et de temps.

Les Maures introduisirent le jardin oriental primitif en Europe. L'Andalousie en a compté d'admirables dont la première splendeur est demeurée. Ils ajoutaient à ceux de l'Orient la surabondance des eaux de Grenade et l'on ne sait dire quelle influence du climat, du voisinage de la chrétienté, des royaumes ou des duchés du Sud de la France, si verte et de tout ce qui, de tous temps, même à travers une terre moins peuplée, s'est infiltré d'un peuple à l'autre, passa les monts, affronta les plaines et franchit les gouffres.

Les voyageurs traqués ont mêlé secrètement les sangs et influencé les âmes. Ils ont exercé le prestige de ce qui est étranger et défendu. Aucune frontière n'est jamais irrémédiablement fermée à ces déracinés qui sous l'aiguillon du danger, ont transporté les premiers grands secrets dont les civilisations eussent peut-être laissé perdre le fruit par l'habitude et qui prenaient dans des esprits nouveaux, une force accrue.

L'Alhambra s'est lentement édifié sur l'une des collines de Grenade, jadis occupée par une bourgade romaine portant le nom de *Nativola*. Qui sait ce qui subsista de cette occupation et d'autres passages, lorsque les Maures s'y installèrent, au VIIIe siècle ?

Les palais et les jardins mauresques ont exercé un tel enchantement sur les esprits que les souverains très catholiques, Ferdinand et Isabelle, firent de Grenade leur séjour préféré et chargèrent de l'entretien ou des réparations de l'Alhambra les hommes alors les plus qualifiés. Plus tard, l'Empereur Charles-Quint lui-même continua cette tradition. Si l'on songe à la puissance du pouvoir religieux à cette époque et à la haine de l'Espagnol chez les Maures, il faut voir là le témoignage le plus éclatant de la beauté, de l'attrait et des splendeurs de l'Alhambra.

L'Alcazar de Séville possédait de plus nombreux jardins et de plus magnifiques que l'Alhambra, pour la végétation. L'Alhambra, ce n'est guère qu'une série de cours étincelantes dont l'eau est la seule parure empruntée à la nature. La richesse des murs contraste avec l'aridité des montagnes environnantes, au delà desquelles se détachent sur le ciel les cimes neigeuses de la Sierra Nevada. Ce sont les pays brûlants qui nous apprennent la valeur de l'eau. Un jardin mauresque possède des haies de myrtes, des touffes de palmiers et des bassins de mosaïques. Les plantes à fleurs sont toutes dans des pots de terre cuite, placés devant les haies ou le long des margelles. Ils peuvent être ainsi arrosés avec une moindre dépense d'eau et facilement déplacés ou renouvelés. Ce sont, (comme le patio dans les demeures), des salons de plein air pour noctambules. Le parfum des fleurs, celles aux corolles blanches (les myrtes, les roses, les œillets et les lys), s'avive avec la douceur de la nuit. Tandis que le clair de lune vient jouer et scintiller sur les alvéoles des portiques et des demeures. Mais ces décors ne sauraient se transplanter et nous verrons que le plus réussi des jardins sera toujours le plus sagement approprié à son paysage et à son climat.

Albert Flament

LES MÉDECINS ET MOI

PAR ANDRE MAUROIS

Longtemps j'aivécu sans médecins. Je n'étaisjamais malade et j'avais, contre la médecine, de solides préjugés. Je soutenais qu'elle savait peu de choses, qu'elle nommait les maladies plutôt qu'elle ne les guérissait, enfin que si elle possédait quelques recettes utiles, ces recettes étaient connues de tous. « Un rhume de cerveau, disais-je, dure huit jours, qu'on le soigne ou non. Il faut mettre un fiévreux à la diète et un tuberculeux dans un air pur. Le chocolat est mauvais pour le foie et la course à pied pour les cœurs fragiles. Tout homme qui a un peu d'expérience peut se soigner lui-même et s'en porte mieux. » Je m'étais fait une petite pharmacie qui contenait les remèdes dont j'avais constaté l'efficacité pour les petits maux de la vie quotidienne. Je me divertissais, quand je rencontrais des médecins, à les scandaliser en proclamant mon incrédulité. « Vous y viendrez », me disaient-ils. J'y suis venu.

Ce sont les livres de médecine qui ont commencé ma conversion. Non par leur contenu, mais par leurs effets. Quand, après la guerre, j'ai constaté que la machine de mon corps n'était plus neuve et « grippait » parfois, j'ai voulu trouver dans des livres les causes et les remèdes de mes maux. J'étais suggestible. Dès que je lus des descriptions de maladies j'en eus tous les symptômes. L'humoriste anglais Jérôme K. Jérôme a raconté comment, parcourant un dictionnaire de médecine, il avait découvert qu'il souffrait de toutes les maladies. Seuls lui manquaient les symptômes de la grossesse, et encore n'en était-il pas très sûr. Bientôt j'eus à la fois un anévrisme de l'aorte, de l'insuffisance thyroïdienne, de la tension artérielle et mille autres troubles. Le point culminant fut une appendicite. Je devais partir pour l'Amérique ; je ressentis soudain de violentes douleurs dans le côté droit; je calculai que j'avais à peine le temps de me faire opérer avant le départ du paquebot. J'allai voir un grand chirurgien qui est aussi le plus fidèle des amis. Il m'examina minutieusement, puis me dit : « Vous n'avez pas l'appendicite.

— Je vous demande pardon, répondis-je...

— Moi aussi, dit-il, et je ne vous opérerai pas.

— Mais alors, lui dis-je, pourquoi ces douleurs ?

— Je crois, me dit-il, que leur cause principale c'est votre désir de ne pas aller en Amérique. Dès que vous aurez mis le pied sur le paquebot, vos douleurs cesseront.»

Tout se passa comme il l'avait prédit, et cette sûreté de diagnostic commença de me réconcilier avec la médecine. Un peu plus tard, je fus vraiment malade et découvris un médecin selon mon cœur. Alors je compris combien la visite d'un homme sage dont l'expérience est évidente, rassure, apaise, détruit d'absurdes autosuggestions et crée, autour d'un malade, l'atmosphère de calme et de confiance hors de laquelle toute guérison est impossible. Mais peut-être faut-il expliquer ce que j'appelle un médecin selon mon cœur.

Un médecin, pour m'inspirer confiance, doit évidemment agir en savant et appliquer à l'étude, à la guérison des maladies des méthodes scientifiques. J'ai une certaine foi en des analyses bien faites ; je crois qu'il est possible de savoir qu'un organisme manque de certaines substances ; il me plaît qu'un bilan comparatif de mon corps et du corps normal me soit présenté, et que le médecin parte de là pour imposer un traitement. *Mais* je veux aussi que mon médecin soit un artiste et applique à la compréhension des malades les méthodes, toutes différentes, du philosophe et du romancier. Il est vain de dire à un homme : « L'analyse ne révèle rien. » Il faut tout en le rassurant découvrir (comme l'avait si bien fait mon chirurgien), *pourquoi* il se croit malade. La machine humaine est très différente de toutes les autres ; la volonté, la crainte et l'ignorance ont sur elle autant de pouvoir que l'alcool, la morphine ou l'insuline. Un grand médecin traite l'esprit par le corps, mais aussi le corps par l'esprit. Comme tout homme d'action il est opportuniste. Il interroge autant qu'il conseille ; il sait que chaque homme a de sa propre nature une connaissance assez profonde et que le médecin peut apprendre du malade autant que le malade du médecin.

■

Tel est le médecin que j'aime et le médecin que j'ai. Quels sont les médecins que je n'aime pas ? Ils appartiennent à des types très divers. Il y a d'abord *le médecin qui n'écoute pas le malade*. Un des grands bonheurs de la maladie, c'est de pouvoir sans fin parler de soi. Il n'en faut pas priver un pauvre homme. S'il voit rarement un médecin, il en veut profiter pour décrire ses malaises, ses « petits ennuis » qu'il n'a jusqu'alors confiés à personne. Si le médecin lui impose silence, s'il interrompt avec ennui et mépris une description peut-être longue, peut-être absurde, mais qui correspond à une angoisse sincère, il laisse dans la plaie, après son départ, une pensée septique et dangereuse. Un médecin peut être bourru, mais il doit l'être avec bienveillance.

Bien pire est *le médecin qui parle de lui-même*. « La typhoïde ? dit-il. Certainement vous n'avez pas la typhoïde. *Moi*, je l'ai eue en 1887, étant interne. J'avais alors pour patron... » Suit un récit interminable qui a le double inconvénient d'être ennuyeux et de rendre impossible le récit, beaucoup plus important aux yeux du malade, que celui-ci souhaitait faire. Tout au plus le patient tolère-t-il (et souvent même écoute avec plaisir) la description de cas plus dangereux que le sien parce qu'ils le rassurent. Mais tout médecin devrait se souvenir de cet axiome : « A tout malade le médecin doit donner l'impression que la santé de ce malade l'intéresse plus que tout le reste de l'Univers».

Insupportable aussi *le médecin qui emploie de grands mots inconnus* et qui croit avoir guéri une maladie quand il l'a désignée par un groupe de trois racines grecques. Mais dangereux plus que tous les autres le médecin qui s'est attaché, par une sorte de liaison sentimentale, à une substance chimique de laquelle il attend la guérison de tous les maux, ou à quelque glande mal connue dont la déficience explique pour lui à la fois la tuberculose, la sénilité et le rhumatisme. « Que les Dieux immortels vous assistent et vous préservent du médecin maniaque ! » Mais qu'il vous donne pour ami le médecin méthodique, affectueux, patient, qui reconnaît les liens de la science et de l'art, du diagnostic et de la sympathie : il n'en est pas de plus précieux.

André Maurois

CONNAISSANCE DE BAHIA

VERS LA VILLE KILOMÈTRE 3

PAR LUC DURTAIN

MÉTISSAGE : dès le début, loi de tout le Nord brésilien. Tout n'y poussait-il pas les premiers aventuriers : l'extrême jeunesse de ces capitaines âgés de vingt ans, de tel gouverneur qui n'en avait vécu que dix-sept, la voluptueuse magie des tropiques, la solitude, la liberté, et surtout le manque de femmes blanches, pendant plus d'un demi-siècle ? Découverte d'un Eden où s'offrait l'admirable nudité de l'Indienne, seins hauts et fermes, vêtue seulement de tatouages, « si belles qu'elles n'ont rien à envier aux dames de la rue Neuve de Lisbonne », déclare un naïf chroniqueur. « Tribus de mœurs fort libres, fort acharnées au péché », écrit Soares de Souza en 1583.

Dès 1534, lors de l'institution, par Joan III, des capitaineries héréditaires, étaient arrivées des négresses toutes charme, passivité et douceur. Vingt ans après, un prédicateur de Bahia s'écrie : « Dans cette terre il y a un grand péché, c'est que les hommes prennent quasi toutes leurs négresses pour concubines ».

Que d'aucuns, et en particulier Paolo Prado, fassent le procès de ces temps révolus ! Il n'en reste pas moins qu'au Brésil, la race blanche avec le double afflux du sang indien et du sang noir s'est vraiment accommodée au lieu où elle devait vivre.

■

Ce n'est point assez que de contempler du haut de la falaise l'immense spectacle du port et de la Baie de Tous les Saints, profonde de soixante kilomètres, que d'errer par la ville ecclésiastique où les hautes murailles grises, jaunes, bistres, sont immanquablement celles d'églises ou de couvents, que d'être saisi à São Francisco derrière les bleus azulejos de l'entrée tout à la fois par le foisonnement de l'or qui vêt les sculptures et par la couleur éclatante des motifs — outremer, vermillon, écarlate — insérée dans le métal brillant. Vous pouvez y faire d'autres expériences qui vous ramèneront par de singuliers détours à la question des races.

Mangez dans la vieille cité, en quelque restaurant sans faste. D'abord un poisson aiguille au long rostre aigu. Puis, bien sûr, la *fei-joada* à la bahianaise : lanières de bœuf séchées et morceaux de lard, servis avec des haricots noirs qu'il faut saupoudrer de cette sciure blanche, la farine de manioc. Et le xu-xu, tendre concombre cuit au beurre. Et les bananes frites. Et les sapotilles : vous aurez une idée de ce fruit-là en imaginant une nèfle parfumée à la rose.

Or, songez-y : xu-xu, fei-jao, de même que l'écœurant *quingombo* : légumes esclaves importés d'Afrique. De même, au temps de ce long crime que fut la traite des noirs, tant d'autres mets brésiliens : l'*angus* bahianais, la *canjica*, ou ce jaune et redoutable *vatapa* qui maçonne d'huile de dendé la crevette, le coco et la noix de caju.

Avec la « sensibilité africaine », comme l'indique excellemment Ronald de Carvalho, que de rythmes, musique inquiète et danse infaillible, que de contes populaires sont entrés de la sorte au Brésil ! Et même que de mots ! Écoutez les érudits. Vocabulaire pittoresque : *curinga*, nain ; *calunga*, bossu — ou utilitaire : *mocambo*, hutte ; *quitanda*, marché ; et aussi vocabulaire moral, comme ce fin *quisilia* dont le sens hésite entre « antipathie » et « dégoût », exactement comme certaines grimaces des noirs visages. Et j'oubliais *mandinga*, *marimba*, *xingar*, ces mots auxquels on croit voir un nez épaté et des lèvres épaisses. Et tant de diminutifs d'enfantine affection : *yoyo*, *yaya*, *yayasinha*, *néguinho*... Attirail puéril et sonore, qui résonne au corsage de la noble parlure brésilienne ! On dirait qu'elle a voulu s'orner par caprice d'un de ces *berenguendem* qui sont les parures typiques de la négresse bahianaise.

Berenguendem et *balangandam* : onomatopée qui désigne de lourds et sonores bijoux d'argent, pesant souvent plus d'une livre, qui se suspendaient au cou ou se mettaient à la hanche, tenus par un ruban ou une chaîne. Une sorte de poignée — têtes de nègres ou d'archanges, guirlandes ou perroquets — portait, suspendu à une courbe dentelée, un trousseau de charmes. Tout d'abord, immanquablement, la *figa*, cette main gauche fermée, montrant le pouce entre l'index et le médius, clé magique pour clore le mauvais œil à toutes les ouvertures du corps ; puis, incrusté d'argent, un morceau de jacaranda, le bois inaltérable qui signifie la longévité ; puis, longs d'un demi-pouce, le tambourin, le violon, instruments des danses noires, à côté du sceau de Salomon, de la colombe du Saint-Esprit ou de quelque reliquaire ; puis, les fruits, raisin, grenade, symboles d'abondance ; et le poisson, la vache et l'âne, le scarabée à corne ; puis les humbles outils domestiques, la hache, la calebasse à puiser l'eau, parfois même un minuscule modèle de la maison du maître. Et, enfin, des pièces décoratives, corail, nacre, cristal, dents de cochon, griffes de jaguar. Chaque berenguendem : un monde tout entier, comme devrait l'être un roman ou, simplement, comme l'est en secret chacune de ces vies naïves, à la poitrine desquelles résonnait sa musique argentine et magique.

. . . .

Venez donc errer à loisir dans les vieux quartiers de la ville haute et dans ces étroites rues appliquées à la falaise comme des échelles. Déjà, au temps de la colonie, elles grouillaient d'une foule aux visages de toute couleur. Les femmes surtout, à Bahia, ont été célèbres. La créole aux délicates épaules drapées de noires écharpes de soie ou de châles éclatants apportés de Chine, croisait la maîtresse au teint sombre de quelque « seigneur de sucre » qui, sous ses roides dentelles hollandaises, posait au sol déclive ses pantoufles brodées d'or, ou la négresse dont les innombrables bracelets tintaient à l'égal des berenguendems.

Les descendants de ce peuple sont là.

LUC DURTAIN.

Vers la Ville kilomètre 3 : chez Flammarion fin mai.

N. D. L. R. — Le Comité des Voyages et Congrès de *L'Univers médical* (24, rue de Caumartin, Paris 8e), organise, pour les grandes vacances, un voyage d'études en Amérique, que M. Luc Durtain a accepté de présider. L'attrait déjà très grand de ce voyage (qui comporte notamment la visite de l'immense exposition de Chicago) sera encore augmenté par les causeries que fera notre éminent collaborateur à bord du *Champlain* et avant la visite des principales villes : New-York, Montréal, Toronto, Détroit, Chicago, Washington, etc.

A PROPOS

DE BOURDELLE ET DE RODIN

PAR LE DOCTEUR F. VALLON

Bourdelle... prononcez ce mot, écoutez la rumeur qu'il fait en vous. N'évoque-t-elle pas cet art trouble et magnifique, barbare et subtil, si savant, si intelligent, cet art protéiforme qui a pris toutes les apparences de l'esprit ?

Bourdelle... le lourd lingot s'empenne soudain. Une grande aile lyrique lui pousse, du style de celle des Kéroubs, l'aile d'Assur que le sculpteur planta au dos de toutes ses victoires.

Bourdelle ! Quelle adroite intelligence, quelle exquise sensibilité ! Certes, s'il n'avait eu que la première, ce n'eût été qu'un virtuose plaquant de larges accords sur le clavier plastique des siècles. Mais il avait la seconde si pure, si pénétrante, et c'est un merveilleux artiste.

Pas de la qualité de Rodin, bien sûr ! Pour celui-ci le passé n'a été qu'un thème, qu'un prétexte. S'il redit la fable antique, c'est à sa façon et quand il la raconte, c'est comme s'il l'inventait. En l'imprégnant d'humanité il lui a donné une saveur, une vigueur inconnues, une éternité nouvelle.

Il est toute souplesse et tout frémissement sensuel. Comme dans ses dessins, il poursuit sans cesse la forme dansante et nue, il la rattrape et prompt et rieur comme un faune, innombrable comme le dieu Pan, il l'enlace. La matière crie sous son étreinte. Il est le désir et l'amour.

S'il est le sculpteur le plus humain, c'est qu'il est le plus sensuel, d'une sensualité enivrante et il ne l'a pas fait exprès. Or tout ce que Bourdelle a fait, lui, il l'a fait *exprès* et cette préméditation entrave ses élans.

Rodin a modelé sur la vie, Bourdelle a modelé sur l'histoire qui est l'épilogue et comme le musée de la vie.

Chez le premier, la Femme est reine, chez le second, c'est l'Idée. Or, l'intelligence a bien de l'orgueil. Elle aspire à l'immuable, au définitif. Elle veut qu'aucune de ses paroles ne se perde. L'ambitieuse force l'attention. C'est pourquoi vous voyez chez Bourdelle tant d'attitudes héroïques.

La sensualité est plus modeste, ses satisfactions sont tout intimes. Mais quand elle a la richesse de celle de Rodin, elle ne se contente pas de faire vivre la matière. Elle la transfigure. C'est mieux que Prométhée.

L'intelligence habite les statues de Bourdelle. Elle a parfois pour les traverser l'intensité d'un courant électrique. Ainsi sont raidies et comme galvanisées les quatre figures, bornes splendides, du monument du général Alvéar. C'est elle qui donne à Apollon sa volonté tendue et son secret désespoir. C'est elle qui prête au clair dieu païen la sombre parole du dieu chrétien : « Tu enfanteras dans la douleur »...

Bourdelle a conquis son époque à tel point qu'un instant elle put hésiter entre Rodin et lui. Mais la mort a rompu le charme. Chacun désormais a son lot : Rodin est un génie authentique, Bourdelle un talent hors de pair, d'une intelligence, d'une intuition et d'un lyrisme exceptionnels.

On pouvait s'y tromper, assurément. En passant par la bouche de Bourdelle les voix du passé avaient tant de séduction. Condensant la légende, il savait si bien en extraire l'essentiel avec son ambiance livresque, si touchante pour les modernes. L'évocation plastique était étonnamment décorative, d'ailleurs, et le parfum barbare de l'archaïsme achevait de nous griser.

Et puis, si l'on considérait l'œuvre monumentale des deux artistes, comment aurait-on hésité ? L'intelligence est constructive. Elle saisit, elle embrasse les ensembles. L'ordre règne dans ses conceptions, toujours claires. Par contre la sensualité, concrète par essence, est un peu confuse. Peut-elle aborder un monument, chose abstraite, purement cérébrale ?

Effectivement l'*Alvéar*, l'*Epopée polonaise*, le monument de la Pointe de Grave sont superbes. Mais c'est en vain que Rodin a chargé de tant de beautés particulières sa *Porte de l'Enfer :* l'ensemble est d'une laideur hérissée et démesurée.

Pour confronter mes impressions, les anciennes et celles du jour, je suis allé récemment chez Bourdelle, rue Antoine Bourdelle. J'ai revu ses quatre ateliers, et, de nouveau, aussi fortement que jadis, j'ai été troublé. Les artifices du magicien ont toujours la même puissance. Sur les grèves où la sirène a vécu, son âme chante toujours avec la même suavité. Il faut s'en éloigner pour se reprendre.

J'eus d'abord dans les mains le Beethoven de la *Pathétique.* Vous le connaissez. Le héros est debout, écrasé contre une croix. Comme pour le consoler, avec la complicité du vent, la cape lui fait des ailes. Et lui, muré dans sa surdité tragique, incline sa tête douloureuse, salue le public de tous les temps et lui dédie son génie crucifié. Il y a dans ce petit poème un lyrisme supérieur, un lyrisme de *surromantisme.* A peine pourrait-on lui reprocher son souci vestimentaire, la redingote, la cape et ce petit haut-de-forme, qui est si beau de forme, mais retient trop l'attention. Cependant il y a partout de si beaux plans, tout cela est si largement, si noblement dit, avec une telle émotion !

Nous trouvons dans l'*Asclepios* voisin un goût égal de la mise en scène, une adresse plus grande encore. Exécutée à la demande du docteur Debat, cette œuvre éloquente fut le chant du cygne du sculpteur. Moulée le 24 septembre 1929, huit jours avant sa mort, elle est la dernière qui ait été achevée. Elle est aussi la plus savante.

Debout devant une colonne de leur temple, Asclepios et son serpent clament l'oracle médical. Il y a parallélisme entre le bras érigé et le cou dardé, la main du dieu et la tête de la bête. Il y a synchronisme



NE REPROCHONS PAS A RODIN LA PRÉSENTATION FRAGMENTAIRE DE CE TORSE. EXHUMÉ A CYRÈNE, IL N'AURAIT PAS PLUS D'AMOUR NI DE PLUS LUMINEUSE HARMONIE. VOICI DEUX DES MAINS ADORABLES, SYMBOLES OU RODIN A ENCLOS LE PLUS TENDRE DE SON GÉNIE. COMME LEUR FERVEUR ATTEINT A CELLE DES BATISSEURS ANONYMES ET QUE LEUR PRIÈRE FAIT DANS L'ESPACE LE GESTE DE L'OGIVE, CES MAINS, CES SIMPLES MAINS DE FEMME C'EST LA CATHÉDRALE.

Photo Bulloz. Photo Bernès Marouteau.



Photo Vizzavona.

PLÉNITUDE, SENSIBILITÉ ET LE VOLUME DU LOURD CHIGNON ÉQUILIBRANT LA FACE POSÉE SUR L'ÉPAULE. C'EST BEAU, CERTES PRÈS DE L'ANTIQUE MAIS TROP HABILE, TROP MÉDITÉ POUR POUVOIR Y PRÉTENDRE. PUIS, A DROITE, VOICI L'UNE DES QUATRE BORNES HUMAINES DU MONUMENT D'ALVÉAR. L'INTELLIGENCE VOLONTAIRE DE BOURDELLE LES GALVANISE A LA FAÇON D'UN COURANT

entre les bouches et les paroles. Pourquoi une confuse réminiscence de la renaissance italienne vient-elle rôder autour de cet archaïsme grec ? En présence de cette subtilité, pourquoi pense-t-on à Benvenuto Cellini ?

On rêve de l'or pour ciseler cette orfèvrerie cérébrale...

De beaux pastels enveloppés, vaporeux, si sensibles, si intimes sous leur limpide estompe sont là, tout près. A quoi Bourdelle n'a-t-il pas touché ? Et je pense à ces fresques du théâtre des Champs-Elysées où défile toute la légende humaine dans une palpitation de nuages, et de robes, dans un éploiement d'ailes et de chevelures.

Mais voici les bustes, celui du docteur Koeberlé, le vieux chirurgien alsacien, qui inventa la pince hémostatique, dite de Pæan, — celui de son père mourant (il anhèle vraiment, les yeux angoissés n'auront bientôt plus de regard et la mort, déjà, sculpte le pauvre visage) — celui de la petite Chilienne dont la grande auréole capillaire fait une adorable enfant Siou.

Voici les bustes... ceux qui sont ici et ceux qui sont ailleurs,

mais qu'on ne peut oublier — l'Anatole France, l'Ingres, et posée sur son enclume symbolique, la tête du philosophe hindou Krishnamurti, si plein, si noble, si pur, couronnement de la carrière de Bourdelle, quintessence d'une âme et d'un métier magnifiques.

L'intelligence de Bourdelle était trop pénétrante peut-être, trop déliée, trop universelle pour un sculpteur. Les disciplines et les nécessités du portrait la limitaient à la psychologie et les bustes de l'artiste témoignent de la qualité de celle-ci. Là, comme ailleurs sa maîtrise est remarquable et sa sensibilité a le champ libre.

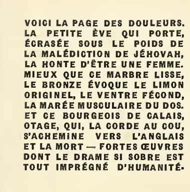
Celle-ci était telle qu'il devait s'arrêter parfois de modeler, pour pleurer. En nous montrant certain buste adorable de petite fille, Mme Bourdelle nous disait : « Elle venait de mourir et mon mari, qui ne l'avait jamais vue, travaillait d'après une photographie. Or, quand il en fut à la bouche, il eut l'âme de la mère. Son regret posa sur les lèvres enfantines tant de vivante fraîcheur et de charme délicat que les larmes obscurcissaient ses yeux. Il n'y voyait plus. Il dut sortir pour se calmer. »

La sculpture c'est l'infini, a dit Bourdelle. Il entendait par là qu'elle permettait d'évoquer toute la création, c'est-à-dire l'homme et les idées, ses créatures, et les dieux qui sont des idées. Il a réalisé sa parole. Mais la sculpture de Rodin n'est-elle pas encore moins anecdotique, plus générale, ne nous parle-t-elle pas mieux encore de l'*infini ?* Qui pouvait évoquer la Création de plus



Photo Bulloz.

Photo Vizzavona.



VOICI LA PAGE DES DOULEURS. LA PETITE ÈVE QUI PORTE, ÉCRASÉE SOUS LE POIDS DE LA MALÉDICTION DE JÉHOVAH, LA HONTE D'ÊTRE UNE FEMME. MIEUX QUE CE MARBRE LISSE, LE BRONZE ÉVOQUE LE LIMON ORIGINEL, LE VENTRE FÉCOND, LA MARÉE MUSCULAIRE DU DOS. ET CE BOURGEOIS DE CALAIS, OTAGE, QUI, LA CORDE AU COU, S'ACHEMINE VERS L'ANGLAIS ET LA MORT — FORTES ŒUVRES DONT LE DRAME SI SOBRE EST TOUT IMPRÉGNÉ D'HUMANITÉ.

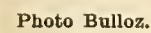


Photo Bulloz.

Photo Roseman.

De *M. Got* un agréable coin de jardin ; de *Gouzène*, une Florence et une Venise aux délicates couleurs contrastant avec les paysages décoratifs de *Gurlie. Hallé* fait preuve d'un beau tempérament de peintre et c'est une mention spéciale que nous réserverons à *Jacquemin* qui fait revivre à nos yeux le cubisme et les réalisations fauves. Beau portrait de femme de *M. Lavalée* et d'intéressantes aquarelles de *Le Bec* qui marque son penchant pour l'art medieval.

De bonnes choses de *A.* et *S. Lefèvre* et une bien belle collection de miniatures encadrée d'aquarelles, par *Y. Lévy-Engelmann. Lorentz* donne un port de Royan d'une grande finesse ; et *Marceron* des impressions très personnelles. Amusants paysages de Gérardmer par *L. Mage*, des peintures qui rappellent Utrillo par *Medioni* ; gracieux portrait de *S. Merot;* bonne marine de *Méry*, fleurs bien observées de *C. Millot;* excellentes peintures de *Papin* qui sait bien rendre le soleil et la brume provençale. *L. Pascalis* est inspirée par une Notre-Dame vue d'avion et une salle d'opération.

Une mention pour les paysages de *Perrot*, la scène d'intérieur de *Pontier* et un automne de *Prevet.* Le quai flamand de *A. Quenay* est d'un curieux effet et les aquarelles de *Raingeard* et *Rendu* sont extrêmement intéressantes. *Richert* rappelle dans son portrait les œuvres du maître Baschet, tandis que *E. Sabouraud* préfère la peinture réaliste pour ses natures mortes. Trois bonnes aquarelles de *V. Saint-Paul;* des paysages aux vibrantes couleurs de *Salas-Girardier ;* maintes natures mortes très personnelles de *S. Schaal;* une vue de Seine de *Sorton* et un panneau de *M. Sourice* d'un agréable sentiment.

Les paysages pyrénéens baignés de soleil sont bien traités par *C. Tachot* et *E. Taphanel* et nous félicitons *E. Tavarnier* d'avoir donné au Salon une note qui rompt toute monotonie par des fresques harmonieuses.

De personnelles aquarelles de *M. Thienot* et *A. Thomas*, un intéressant portrait de *F. Touchard;* des natures mortes et paysages de *J. Vidy*, traités largement et avec simplicité.

Enfin nous n'omettrons pas les gouaches de *E.-P. de La Villeon* et les détrempes de *Wilborts* qui ont été fort admirées.

Une sèche et longue nomenclature ne donne qu'un aperçu incomplet de ce que le visiteur a pu rencontrer dans cette exposition et nous la terminerons en citant les fantaisies de *C. Angeli*, les peintures de *Barachon*, *Basset* et *Bayard. Bonsergent* et *Cartier* ont su donner de belles couleurs à leurs aquarelles et *de Herain* présente quelques feuillets d'un album de types marocains dont le dessin touche à la perfection. *S. Latter* et *M. Marx* sont de bons paysagistes.

La reliure est également représentée par des ouvrages de *A. Pavie.*

Pour conclure, ce XIII[e] Salon a laissé une impression générale excellente ; les visiteurs ont été nombreux et unanimes dans leurs laudes. Il n'y eut pas de jury d'admission ! Pas d'écoles, pas de maîtres ; des amateurs sincères, qui tendent vers un idéal : le Beau. Et un progrès couronne chaque année les efforts. P. B. MALET.

N. D. L. R. — L'auteur de cet article a omis de se citer lui-même. Il exposa cependant un beau portrait et de lumineux paysages, où paraissait le talent le plus sympathique.



A GAUCHE, UNE FRESQUE DE E. TAVARNIER :« BORD DE SEINE». LE DESSIN A LA FOIS SOUPLE ET FERME, LES COULEURS HARMONISÉES DANS UNE TONALITÉ GÉNÉRALE GRISE MAIS QUI GARDE LA JOLIE LUMINOSITÉ DES CIELS DE L'ILE DE FRANCE, FORMENT UN ENSEMBLE DÉCORATIF D'UN GRAND CHARME. ICI, UNE « RÊVERIE », MARBRE DE J. BROUARDEL PARTICULIÈREMENT REMARQUÉ AU SALON DES MÉDECINS, POUR LE « MÉTIER » QU'IL ATTESTE, POUR LA GRACE QU'IL DÉGAGE.

Photos Vizzavona

MARCEL HAMON


Studio G.-L. Manuel.

PAR O. BÉLIARD

VOILA déjà des années que des livres successifs m'apportent des messages de lui. Des messages quelque peu mystérieux. Des livres graves, assez obscurs, de ceux que l'on écrit pour soi, sans viser un lecteur, qu'on publie pourtant mais en n'espérant de cette publication qu'un éventuel supplément à la joie déjà prise et complète. Oui, imaginez un pêcheur dont la seule affaire est de goûter une solitude pleine de songes sur des berges fraîches et qui ne voit pas de mal à prendre au bout de sa ligne, en surplus, ce que Dieu voudra, pourvu que sa méditation n'en soit point gênée. J'ai quelquefois demandé à des écrivains, à des amis des lettres qui était Marcel Hamon ; quelques-uns me parlèrent de l'œuvre, nul ne put me parler de l'homme. Il est de ceux qu'on ne voit nulle part, qui ne demandent rien, qui ne portent pas leur âme sur la place publique. Si elle est lumineuse on finira bien par la voir de loin, à moins qu'on ne soit aveugle. En cette époque de prostitution, que j'aime ceux-là, distants comme des gentilshommes !

Je me suis longtemps figuré Marcel Hamon, d'après un de ses héros peut-être, plus certainement d'après la musique singulière de ses livres, comme un assez long personnage blond, ascétique et barbu, très seul et très silencieux, médecin — cela, je le savais — et un peu prêtre, ou du moins mystique célibataire, occupé de sciences occultes, sûrement un Breton recréant autour de lui dans l'exil de Paris l'atmosphère d'une ville close qui fleure le cidre et l'encens, le fagot de sapin résineux et la crêpe de sarrasin... Ma foi ! j'étais bien peu perspicace, car l'homme, solide, brun, rasé de près, ne m'a montré, quand enfin je l'ai vu, rien de commun avec ce portrait, si ce n'est une saturnienne gravité dans ses yeux fervents, d'ailleurs si noirs que l'encre en semble avoir diffusé dans le large cercle de bistre des paupières. Et s'il a conservé quelque chose de l'âme bretonne c'est par la merveilleuse survivance d'un caractère atavique, car il est un Parisien fils de Parisiens et même se trahit pour

tel, quand il ne s'observe pas, par un soupçon de grasseyement. Il exerce, aux Batignolles, une très active médecine de quartier, qu'il aime, je pense, qui du moins entretient sa vie et celle des siens : il est en effet époux et père. Et quant aux sciences cachées, il est vrai qu'il est attiré par elles, mais il n'en a point fait l'étude systématique, se contentant d'en saisir l'esprit et d'en humer pour ainsi dire le parfum.

Un solitaire jaloux de sa solitude, ah ! certes. En me recevant très cordialement dans son antre, il m'a dit : « Je suis un ours ». Le monde des écrivains lui reste étranger. Trop profondément artiste pour craindre d'y être reçu en amateur, il ne se soucie pas d'y être compté pour un professionnel. Ecrire, est-ce une profession ? Aujourd'hui, tous les journalistes qui font des livres le croient, mais Vigny, Flaubert, Villiers de l'Isle-Adam l'auraient-ils cru ? On écrit parce qu'un démon vous y pousse, mais tant de gens en font métier, qu'aucun démon n'inspira jamais ! La place d'un écrivain vrai est dans la solitude... Quelquefois pourtant la solitude est visitée, mais alors c'est la loi secrète des sympathies qui commande aux relations. Il est venu à Marcel Hamon un petit nombre d'écrivains amis, qu'il n'avait pas sollicités. Le destin lui a même ménagé d'inespérées caresses d'amour-propre : par exemple, un jour, une lettre lyriquement élogieuse, portant la signature de Maeterlinck. L'auteur du *Temple enseveli* avait fortuitement trouvé sur une table de salon (chez le dentiste !) l'un des romans de Marcel Hamon, l'avait dévoré en son entier, et tenait à crier sa joie à l'auteur inconnu.

Marcel Hamon est âgé de quarante-huit ans et son nom parut tard sur le dos des brochures. Cela ne veut pas dire que le don d'expression soit tombé sur lui subitement, comme une grâce de la Pentecôte, vers le milieu de son âge. Cela ne se passe jamais ainsi ; il n'est point d'écrivain qui ne le soit dès l'enfance. Mais on peut bien vivre longtemps sans faire confidence de ce qu'on écrit, parce qu'on est fier ou parce qu'on est timide, ou parce qu'on est à la fois l'un et l'autre. Hamon ne désira se continuer dans une œuvre que lorsque la guerre l'eut vidé de sa jeunesse et jeté malade sur des pentes paisibles. Son premier livre fut ainsi rêvé et construit dans la lente monotonie des jours de cure, devant des montagnes lamartiniennes. Il guérit, mais peut-être est-ce l'atmosphère humée là qui persiste, qui donne à toutes les pages qui suivirent leur goût d'idéal et leur tonalité gris perle.

Trois romans de Marcel Hamon, *la Rose noire*, *les Désaxés*, *le Signe de Saturne*, s'unissent en une série sous l'étiquette commune : *Chroniques du Temps présent.* Mais il faut se garder de penser que l'auteur est l'historien de la vie contemporaine et qu'il vise à en donner une image objective et réelle ; il semble bien plutôt en dégager le symbolisme, en faire la traduction légendaire, en développer musicalement, pour ainsi dire, les thèmes. Ainsi, *la Rose noire* manifeste l'âme même de la période étalée entre les deux dernières guerres et la peuple de personnages quintessentiels. Le héros, un certain musicien Emmanuel Le Meur, donne l'impression d'un portrait ressemblant dont on cherche instinctivement l'original parmi les hommes notoires de cette époque, Charcot, Renan, Zola, Anatole France, Jaurès, que sais-je encore ? Et l'on voudra bien le remarquer, ces hommes-là que je prends au hasard n'eurent rien de tellement commun par quoi notre souvenir puisse les confondre. Pourtant cet Emmanuel Le Meur, qui n'est modelé sur aucun d'eux et n'est pas non plus une mosaïque de leurs traits combinés, les rappelle tous à la fois ; c'est dire que l'écrivain a le don de saisir même sur les visages de ses contemporains cet air de famille qui ne se laisse ordinairement voir qu'après des années de recul chez les hommes du même temps et qui, affleurant en surface par l'usure des caractères individuels, unifie le style des physionomies. Les deux autres ouvrages de la série stylisent de même les ans les plus proches de celui que nous vivons aujourd'hui; et le dernier livre, *le Signe de Saturne*, encore très présent à mon esprit, me semble le plus étrange et le plus captivant. C'est celui-là qui, suivant l'avis de Maeterlinck, rapproche surtout Marcel Hamon du beau romancier-poète Alain Fournier, mort à la guerre en nous laissant un livre unique, suffisant pour donner l'admiration de ce qu'il fut et le regret de ce qu'il eût été. Le rapprochement est sans doute motivé par le halo féerique qui cerne les images qu'ils inventent l'un et l'autre ; il ne faudrait pas le pousser plus loin. Marcel Hamon a une vision qui ne ressemble à aucune et c'est par un singulier privilège qu'il peut évoquer l'esprit de notre temps, même le mouvement de notre temps, dans un décor exact et pourtant de conte où circulent un vieil abbé, un jeune disciple de Lavater, un animateur monarchiste dont le fils hante les milieux anarchisants, une princesse polonaise dont l'inquiétante filleule se donne froidement à un homme et meurt étranglée par un autre.

Peut-être le secret de cette création poétique où la part de l'involontaire est certainement aussi grande que celle du médité et où ce qui est dit n'est que le vêtement de ce qui est laissé à deviner, peut-être ce secret se laisserait-il surprendre dans les romans d'une autre série, qui devrait en contenir trois puisqu'elle s'intitule : *Un Brelan de Hantés*, et qui présentement n'en contient que deux, *le Pérot*, *les Fantômes.* L'écrivain semble bien, en effet, servir de modèle à ses personnages hantés, à son Pérot qui demande à la solitude le sens de la vie, à son docteur Parfait qui sait que l'agitation des êtres apparents est doublée du tumulte invisible des fantômes bien vivants et mêmes tyranniques qui naissent de nos pensées et de nos actes. Ce sont ces fantômes plus vrais que le réel qui peuplent les livres de Marcel Hamon. Il ne voit pas des événements, il voit des formes et son récit s'ordonne autour d'elles ; il ne sait pas où elles vont, il ne compose pas leur histoire. Chacun de leurs gestes sort en lumière sur un fond d'imprécision où le lecteur a permission de le prolonger avec la joie d'aider lui-même à la naissance de ce qui n'est que suggéré.

Marcel Hamon vient de finir un nouveau livre : *la Nuit de Midi.* Ce titre évoque le jour où la mort de Jésus fit rouler les ténèbres sur le monde. L'action se passe ce jour-là et à Jérusalem, mais plutôt dans une âme. Et l'événement a son écho dans cette âme. Mais c'est cet écho seul qui est entendu. On ne voit pas Jésus ; nulle part dans le livre on ne lira le nom de Jésus. Dans un temps d'inquiétude religieuse et politique, un agitateur illuminé qui chemine sous les huées vers la colline des Supplices, c'est un spectacle banal qui n'attire guère la curiosité sur les seuils. L'homme est inconnu des passants, l'incident en lui-même est inaperçu. En encadrant les images du Chemin de la Croix, le chrétien lui a donné un relief que la réalité ne dut point avoir. « Jésus le Nazaréen ? Je ne me rappelle pas », fait dire Anatole France au *Procurateur de Judée.* Pourtant la mort obscure de ce supplicié semblable à mille autres eut, seule, une signification universelle et son retentissement multiséculaire nous invite à lui attribuer un dégagement de force tel que la sensibilité des contemporains dut mystérieusement y réagir. Exemple insigne qui s'imposait au choix d'un écrivain pour qui le moi est une prison hermétique où l'événement, strictement inconnu et irrévocablement extérieur, n'est représenté que par une émotion.

Octave Béliard

LECTURES

GEORGES DUHAMEL ET QUELQUES AUTRES

PAR PIERRE DOMINIQUE

TROIS romanciers à présenter aujourd'hui : Georges Duhamel, Jacques de Lacretelle et Roger Martin du Gard. Et puis un historien : Pierre Gaxotte. Enfin le général Mordacq qui vient de nous donner deux volumes sur Clemenceau.

Duhamel d'abord. L'auteur de *Vie des Martyrs* et de *Confession de minuit* est un homme à confidences. Avec lui, le lecteur a toujours un peu l'impression de se rassasier de souvenirs. C'est de la part de Duhamel simple façon d'écrire. J'en avertis ceux qui liront *Art et Médecine*, ils croiront sûrement que *le Notaire du Havre*, c'est le récit de l'enfance de l'auteur. Mais ce n'est pas vrai, il me l'a dit, — ou mieux il me l'a écrit — ce sont là des souvenirs imaginaires. Mais ces souvenirs donnent tout à fait l'impression du réel. Je ne les raconterai pas, comment le pourrais-je ? Tout est dans le détail, j'oserai dire dans la qualité du détail observé, bien que les personnages soient nés comme des Minerves de la tête de Duhamel. Il a créé toute unc grande maisonnée, ajouté, comme Balzac, à l'état civil, et, désormais, les choses se passeront pour nous comme si nous avions connu ces petits bourgeois qui vivent — chacun sa folie — de l'espoir d'un héritage péruvien.

Un livre lu et nous voici avec un paquet de connaissances nouvelles. Duhamel vient d'enrichir de quelques humains l'univers. Privilège du grand romancier.

■

J'en dirais volontiers tout autant pour Jacques de Lacretelle. Toutefois, ici, le romancier est d'une autre race. Duhamel, au fond, on ne l'oublie jamais, il est toujours là, présent, plus ou moins loin placé, mais qui ne sort point de la scène. C'est peut-être lui, l'enfant qui nous raconte l'histoire du notaire et de l'héritage. Tandis que M. de Lacretelle disparaît toujours derrière ses personnages.

Duhamel aime à parler à la première personne et tout de suite se reconnaît à ses réflexions, mais M. de Lacretelle, on peut le chercher au cours de ces *Fiançailles*, longue histoire qui cependant ne lasse pas, second volume d'un récit qui en comprendra cinq.

Puis-je ajouter que rien ne me fera oublier je ne dis pas *Silbermann*, mais *le Retour de Silbermann* qui est un tout petit livre et un terrible chef-d'œuvre.

■

Roger Martin du Gard maintenant. Mon Dieu, comme notre littérature contemporaine est riche en œuvres originales et fortcs ! Roger Martin du Gard, c'est l'auteur des *Thibaud*. Sans doute. Mais c'est aussi un observateur singulièrement profond de la vie des paysans. Déjà dans *la Gonfle* ou dans *le Testament du père Leleu*, on retrouve cette veine, mais dans *Vieille France* — un titre que je n'aime pas à moins qu'on y mette l'ironie nécessaire — tout le village est au complet, un de ces villages français avec le maire, le curé, le facteur, les gendarmes, l'instituteur, le garde champêtre, le chef de gare, les petits commerçants, les paysans, les anciens combattants, un petit village français d'après-guerre comme on en rencontre une trentaine de mille en France. Et ce village se trouve si bien peint, d'un pinceau tendre et fort, que l'œuvre est à mon sens bien mieux qu'un roman, un admirable document, qui dans mille ans sera là pour bien expliquer comment nos paysans vivaient en 1933, parlaient et mangeaient, sans grand idéal, animés de quelques passions médiocres.

■

Je n'opposerai pas l'historien aux trois romanciers. Et d'abord parce que Pierre Gaxotte lui aussi sait peindre. Le passé sans doute, mais ce passé — *le Siècle de Louis XV* en l'espèce — il le connaît parfaitement et mieux que par les livres, les manuscrits, les estampes. Comme tout bon historien, il y a vécu. Il a passé des journées et des nuits à Versailles, habité l'appartement du Roi. A voir la façon dont il raconte, on se dit qu'il a tout vu, tout entendu. Il finit ainsi par nous apparaître comme ce M. de Saint-Germain qui prétendait avoir eu plusieurs vies et qui racontait fort tranquillement l'avant-dernière. Dois-je dire qu'il a sur les événements son opinion qui est très particulière, mais qu'il ne la donne que soutenue par un faisceau de preuves... Et puis enfin, c'est un plaisir de l'entendre discuter, car il est de ces historiens qui, pour être savants, n'en ont pas moins beaucoup d'esprit et du plus mordant.

■

Un mot pour finir sur les deux volumes du général Mordacq : *Clemenceau au soir de sa vie*. De bout en bout, il ne s'agit que du vieil homme d'État qui vient d'être battu à l'élection pour la Présidence de la République et qui s'en va se terrer comme un sanglier blessé. D'ailleurs il garde l'œil vif et reste aux aguets jusqu'à la fin, courant en Amérique, en Égypte, aux Indes, donnant des interviews, écrivant des livres, se disputant, rageant, fulminant, n'ayant qu'une plume à la fin et assez malhabile, mais dont il se sert tout de même comme d'une épée.

LA FASCINATION DU VIRTUOSE

PAR CARLOS LARRONDE

J'AIME cette réponse de Debussy à Walter Rummel : « Je ne suis jamais inspiré, mais plus ou moins bien disposé. Croyez-vous que l'enchantement d'alentour cesse ? Ce sont vos yeux, vos oreilles, vos antennes, qui sont fatiguées ou épaisses ».

Enchantement veut dire : action du chant, sortilège du son.

Le chant non plus ne cesse jamais.

Par la musique nous cessons d'être sourds.

C'est pourquoi la boue des rues est si obscure, quand on sort d'une salle de concert.

Cloutés de migraine, les tempes battues, on est vraiment des bannis du réel.

Il n'y a que la matière pour chasser une telle nostalgie.

Je comprends que les musiciens soient gros mangeurs !

Pas d'ivresse collective plus puissante, plus totale : quand la baguette du chef d'orchestre s'abaisse, prolongée par un son, des milliers d'êtres, ensemble, quittent le sol.

Tant que les instruments joueront, un soleil tournera dans la poitrine.

Et le dernier accord tombera comme une porte de fer.

Pas toujours.

Il y a les vibrations qui se prolongent. Elles émanent du piano ouvert, comme une nébuleuse qui va, quelque part, devenir un monde.

Il y a enfin l'enthousiasme du public, sa reconnaissance qui s'exhale en hurlements, vers le virtuose, son enchanteur.

Car il est bien tel.

Le magicien véritable est le compositeur. Il forge la clé d'or du silence. Il ouvre par le son le royaume du chant. Pardon pour l'alexandrin, mais cette phrase exprime ce que je veux dire.

C'est l'exécutant qui fait les gestes d'incantation. C'est lui qui joue sur les nerfs de la foule.

Il faut reconnaître aussi que nous n'aurions jamais entendu la musique de certains maîtres, s'il n'y avait eu des virtuoses pour lui donner son véritable rythme.

Après Planté, après Sauer, qui jouera Chopin ?

Debussy a des interprètes qui le prolongent en Gieseking et Marius-François Gaillard. Mais, dans cinquante ans ?

La féerie des dimanches d'hiver, ce sont les concerts symphoniques. Je ne pénètre jamais sans une sorte de fièvre dans cette salle où m'attend l'enthousiasme. Entre ces murs, on ignore la pluie et l'ennui. Nous sommes des élus. Le papier glacé du programme, qui sent la colle fraîche, nous invite à un festin d'émotion. Et l'analyse d'un morceau prend une valeur lyrique, sur le fond grouillant de l'orchestre qui s'accorde.

Ce chaos d'instruments me procure une angoisse légère, comme celle qu'on éprouve avant un appareillage, quand on est secoué par le clapotis. C'est le moment d'échanger des confidences ou des réflexions profondes.

Et puis voilà un silence d'attente.

Encore quelques secondes et je me plongerai dans l'*Héroïque* ou dans le *Sacre du Printemps*.

Mais un claquement de mains résonne dans une avant-scène, trouve au fond de la salle un écho, se répercute au milieu. Le grand prêtre paraît. C'est Gabriel Pierné, qui devrait toujours avoir un habit vert d'académicien. C'est Rhené Baton, épaules et barbe de Jupiter. C'est Albert Wolff, qui fléchit sur les genoux pour éteindre le son. C'est Inghelbrecht, distillateur subtil et narquois. Ils nous saluent. Et leur dos devient une symphonie.

Mais le prestige du chef d'orchestre est relativement abstrait. Celui du virtuose est plus direct.

La fascination exercée par un violoniste ou un pianiste n'a pas d'équivalent.

On peut toutefois la comparer au magnétisme de l'acteur ou du champion sportif.

On ne m'a pas attendu pour appeler ténor, dans tous les domaines, l'individu exceptionnel, l'être qui triomphe par ses dons, son adresse ou sa valeur.

La foule adore les ténors et je ne donne pas ici à ce mot un sens péjoratif. Ou alors c'est contre moi-même, car il m'arrive de les adorer aussi.

Mais leur pouvoir est de natures diverses.

On subit, dans le champion, la supériorité musculaire.

On admire, dans l'acteur, son physique, son art, et, parfois, le personnage qu'il représente.

Le virtuose est un dispensateur d'extase.

Des trois ténors, lui seul paraît divin.

Certes, le champion peut avoir la cote d'amour. Regardez dans un journal de sport, une photographie prise à l'arrivée d'une course cycliste, quand le vainqueur est juché sur des épaules servantes. Examinez ces visages tournés vers lui, ces yeux qui le dévorent, qui veulent aspirer son visage poussiéreux, ces expressions de ferveur absolue, surprise dans un instant d'abandon, où nul ne cherche à dissimuler. Dites-moi quel séducteur reçoit des regards plus brûlants.

Le culte de l'acteur a ses fanatiques. J'ai connu une femme qui collectionnait les portraits de de Max. Elle en avait à tous les âges et dans tous les costumes. C'était son musée d'enthousiasme.

Le virtuose, grâce aux prodiges de la technique, est en même temps une attraction sportive. Le « contre ut » d'un chanteur ou le trait vertigineux d'un pianiste, sont de l'acrobatie triomphante.

Mais qu'ils en ont fait rêver de jeunes filles, le masque beethovenien d'Enesco ou le facies romantique de Cortot ! Rêver doublement, parce qu'ils sont à la fois des êtres élus et, par leur action sur la sensibilité de la foule, des amants universels. Ils incarnent la musique. Ils récoltent les ovations. Et bien peu songent en acclamant l'interprète que l'auteur mourut misérable et bafoué.

Carlos Larronde

DISCOPHILIE

LE GRAND PRIX DU DISQUE

PAR EMILE VUILLERMOZ

On sait que la musique mécanique a, elle aussi, son Prix Goncourt. Tous les ans, au printemps, un jury où l'on rencontre les plus éminentes personnalités, se réunit classiquement autour d'une table, au Restaurant Drouant, et récompense avec éclat les meilleurs enregistrements français de l'année précédente. Et, le lendemain, tous les discophiles s'arrachent l'intéressante sélection que leur apporte ce palmarès.

Il ne faut pas oublier la règle essentielle du jeu. Ces disques doivent être des produits du terroir, c'est-à-dire qu'ils doivent sortir obligatoirement d'un de nos studios. Les amateurs de disques n'ont pas coutume de scruter de très près les catalogues de nos maisons d'édition qui leur offrent pêle-mêle, sous une étiquette française, des exécutions réalisées à Londres, à Chicago, à Berlin ou à New-York. Le disque a fondé en musique l'internationalisme le plus impartial.

Mais le jury du prix fondé par *Candide* n'a pas le droit de couronner un disque de Stokowsky, de Gieseking, de Kreisler, de Schlussnuss ou de Furtwängler. Il ne peut récompenser ni les Revelers, ni Jack Hylton, ni Layton et Johnstone. Il ne peut estampiller que nos récoltes nationales. Voilà pourquoi les amateurs ne trouvent pas toujours dans ce florilège tel disque illustre qu'ils attendaient. Ils oublient, en effet, qu'il a été enregistré hors de nos frontières.

Cette année, le jury a dû supprimer deux prix importants qui n'avaient plus d'objet : celui de la musique symphonique et celui de la musique de chambre. Nos maisons, on le sait, ont un peu trop négligé, l'an dernier, ces deux chapitres importants de l'histoire de la musique. L'étranger, seul, nous a donné dans ce domaine des réalisations intéressantes. Voilà une constatation dont nous devons méditer la leçon.

Cependant, pour encourager ceux de nos éditeurs qui ont fait, dans ce sens, un effort artistique, sans arriver à des enregistrements transcendants dignes d'un premier prix, le jury a décerné des mentions d'honneur au *Martyre de saint Sébastien* (Gr.), au *Shylock* de Fauré (Gr.) et à la *Troisième symphonie* de Roussel (Pol.).

Par contre, un prix a été décerné au Ballet d'*Isoline* de Messager (P.) à cause de la rare perfection acoustique de sa réalisation. L'ouvrage est conduit un peu lourdement par Ruhlmann, mais, vraiment, cette gravure sur cire est un modèle. Et comme le Prix Candide doit consacrer tous les progrès techniques du disque, il ne faut pas s'étonner de voir cette petite partition gracieuse et élégante, mais dépourvue de toute prétention, triompher de toutes ses rivales.

La catégorie des enregistrements d'instruments et orchestre a permis de mettre en lumière deux chefs d'œuvre, le *Concerto en ré mineur* de Bach, exécuté à Paris par Georges Enesco et Yehudi Menuhin (Gr.) et le *Concerto pour piano et orchestre* de Ravel interprété par sa créatrice, Marguerite Long, sous la direction de l'auteur (C.). Deux réalisations de haute classe.

Le prix de chant récompensa Mme Germaine Martinelli de son parfait enregistrement de l'air du Saule dans *Otello* (Pol.). Un autre prix fut décerné à M. Jean Planel dont la voix blanche, un peu monocorde, mais séraphique, convenait admirablement à l'air du « Repos de la Sainte Famille » dans l'*Enfance du Christ* de Berlioz (P.).

Dans le domaine de la diction on créa deux sections. Un prix de tragédie classique fut offert au touchant enregistrement d'*Andromaque* (Gr.), par Mme Bartet, qui constitue un document dont la valeur sentimentale et historique est au moins égale à l'intérêt artistique. Et le prix de comédie moderne fut attribué à l'album de *Marius* (C.) qui, au point de vue acoustique, posait un problème technique beaucoup plus ardu que la douce et plaintive mélopée de notre grande tragédienne classique. Les voix tonitruantes ou pointues de Raimu, de Charpin, de Vattier et de Dullac formaient, en effet, une orchestration assez intimidante que le sillon nous restitue avec la plus méritoire fidélité.

La musique légère a fait surgir deux très jolies voix, celle de Mlle Brédy qui interprète un fragment de *Mon Amant* (Par.) et celle de Mlle Lys Gauty qui détaille avec beaucoup de talent *La Fiancée du Pirate* (C.) extraite de l'*Opéra de Quat'sous*. Le disque vient d'accomplir ici une œuvre de justice et de clairvoyance. Mlle Lys Gauty, en particulier, est une chanteuse dont la voix est admirablement posée et dont l'émission fera l'admiration des connaisseurs. Le Prix Candide va mettre en pleine lumière un talent qui n'avait pas reçu, jusqu'ici, la consécration éclatante qu'il méritait. Un prix a été également décerné pour mémoire, au légendaire *Couchés dans le foin* (C.) qui fut une des réussites les plus indiscutables de la dernière saison.

Enfin, ce palmarès si éclectique fut complété par des mentions offertes à la *Symphonie espagnole* de Lalo, exécutée par M. Merckel (Gr.), à deux ensembles instrumentaux, l'*Histoire du Soldat* de Strawinsky (C.), la *Création du Monde* de Darius Milhaud (C.) ainsi qu'au numéro abrégé de Grock (O.).

(Gr.) Gramophone. — (Pol.) Polydor. — (P.) Pathé. — (C.) Columbia. — (O.) Odéon. — (Par.) Parlophone.

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIERE

COMÉDIE-FRANÇAISE : *La Francerie*, par M. Paul Raynal. — Une jeune femme, Mme Douvisis, est restée, malgré l'invasion, dans son château de la région de l'Ourcq. Elle a pour hôtes un garçon de dix-sept ans, Paulou, et un colonel prussien... de passage. On est en pleine bataille de la Marne. Et l'énorme tragédie est évoquée uniquement par les entretiens de Mme Douvisis avec Paulou et le colonel, celui-ci symbolisant l'Allemagne, ceux-là la « francerie », les façons françaises de penser et de sentir.

Rien d'autre que ce dialogue à trois personnages ! Mais la beauté de la forme en est souvent très grande — aux endroits, notamment, où de brèves répliques, harmonieusement alternées, se pressent et s'exaltent, en quelque sorte, mutuellement — et c'est elle, sans doute, qui fait le succès de cette œuvre sévère.

Quant aux symboles, ils ne pouvaient manquer de prêter à la discussion. L'on aime, certes, ce Paulou et cette Mmc Douvisis — et la « francerie» surtout de la jeune femme, à la fois si gracieuse et si grave, si tendre et si digne — mais peut-être le personnage du colonel prussien fut-il trop généreusement traité. L'on voudrait croire, avec l'auteur, que la réconciliation franco-allemande est inscrite au livre du destin. Mais l'orgueil du Hobereau est-il conciliable avec la volonté bien arrêtée qu'ont les Français de conserver et de cultiver leur francerie ? L'on est gêné lorsque Paulou tend la main au colonel en proie à la douleur de la défaite. Car, si ce geste est bien conforme à la vérité historique, l'on sait trop que l'Histoire n'enregistra, en retour, rien de très encourageant...

L'on n'imagine pas, d'ailleurs, sur la scène, le colonel répondant par une injure à la gentillesse de Paulou. Le coup de théâtre serait sensationnel, mais la Comédie-Française eût refusé la pièce. Et nous y aurions perdu l'occasion d'entendre de parfaits artistes : M. Yonnel, Mmes Marie Bell et Vera Korène, interpréter un ouvrage de grande classe.

THÉATRE ALBERT-Ier : *Antonia, jeune fille corse*, par M. S. d'Orcino. Chants de M. Henri Tomasi. — Antonia se fiance avec son ami d'enfance, Noël. Mais le « bandit d'honneur » Piombinetti prétend exiger pour son neveu la main d'Antonia. Et la comédie frôle ici le drame. Heureusement, le maire du village, faisant appel à certaine reconnaissance que lui doit Piombinetti, le ramène à la raison. Noël et Antonia s'épouseront, entourés du respect et de l'affection de tout le village.

Telle est la simple histoire que nous a contée M. d'Orcino. Construite avec assez d'habileté pour nous intéresser vivement, elle nous met, surtout, en sympathie avec ces caractères, ces chants, ces paysages (magistralement brossés par le bon peintre Cannicioni) qui, nous le sentons, nous donnent une image très vraie de l'île magnifique. Enfin, il y a dans la pièce un passage qui nous a enchanté : c'est la scène où Antonia et Noël se promettent l'un à l'autre. Avec des termes très purs, sérieux et gais et pleins de foi, ils se disent qu'ils s'aiment, et l'on est sûr, à les entendre, que ces deux êtres s'appartiennent pour toujours. Pour cette seule scène toute chaude de vie simple et noble, l'on devrait un salut à M. d'Orcino. Mais toute sa comédie est essentiellement *vivante.* Et l'interprétation ne l'est pas moins, grâce au talent de MM. Rognoni, Albert Reyval, J. Marconi, Hieronimus, Hemme, Alex Fabry, de Mmes M. Dhervilly, Suzanne-Micheline, J. Paroli, R. Vallières et du ténor Ventura Scaglia, entre autres valeureux artistes.

TROCADÉRO : *Grande fête des Scouts de France.* — Le spectacle, sur la scène était, ma foi, excellent. Les scouts jouaient simplement, intelligemment, avec la plus jolie sincérité, un programme fort bien composé. Les chœurs, notamment, soulevèrent l'enthousiasme. Mais il fallait voir l'immense salle, entièrement remplie de jeunes visages sains et fiers. Lorsque, sur le signal d'un chef, garçons et jeunes filles se tournèrent tous vers M. de Fontenay, le très distingué président du Conseil municipal de Paris, qui présidait la fête, et poussèrent en son honneur leur cri : « *Montjoie!... Montjoie!... Montjoie!...* » de toute la chaleur de leurs milliers de poitrines, ce fut un cri si unanime, si puissant, qu'il atteignit à je ne sais quelle profondeur d'émotion. Si... je sais ! Je sais que le vieux cri de guerre des Français peut n'être plus belliqueux et, cependant, continuer d'attester la force irrésistible du sentiment de ralliement, de solidarité, de fraternité.



Dessins de La Rocha

EN HAUT, MARGUERITE JAMOIS DANS «CRIME ET CHATIMENT» ADAPTÉ ET MIS EN SCÈNE, AU THÉATRE MONTPARNASSE, PAR GASTON BATY. AU-DESSOUS, MARFA DHERVILLY ET ROGNONI DANS «ANTONIA».

VIENT DE PARAÎTRE

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE



Photo Nora Dumas.

Voyageons, par TRISTAN BERNARD. (Éd. Albin Michel). — Un voyage, disait une dame poétique, cela doit s'effeuiller comme une rose. Soit ! Mais comment faire pour n'en pas sentir les épines : panne d'auto, voisin trop bavard, hôtel décevant, etc. ?... Un seul moyen : se mettre à l'école d'un grand philosophe.

Or, voici M. Tristan Bernard qui, d'un œil prodigieusement vif, a toujours su voir ce que les plaisirs comportent d'ennuis et de peines. Il nous raconte, dans *Voyageons*, les désagréments qui accompagnent les joies de la bougeotte. Bien entendu, sans aucune prétention didactique. Mais quel enseignement par l'exemple ! Les désagréments, le plus souvent, il s'en amuse : sagesse dont on prendra de la graine en lisant, entre autres, les chapitres intitulés « La ville inconnue» et « Sur les routes incertaines ». Quelquefois les destins sont par trop contraires. Alors, l'auteur se plaint, mais si doucement : « Il est dur, quand on n'est plus un tout petit jeune homme, quand on est depuis plus de vingt ans éligible au Sénat... » Lisons, lisons ce morceau ! Et puis, pour nous pénétrer complètement de la « philosophie bernardine » (ainsi dira, sans doute, la postérité), rappelons-nous l'ensemble de l'œuvre de ce bienfaiteur authentique des pauvres hommes, qui, très peu facile à duper, très peu perméable aux illusions, montre néanmoins tant de bonhomie spirituelle, tant d'esprit miraculeusement préservé des faciles excitants de la malveillance.

Essai d'interprétation biologique de l'Univers, par le docteur LUCIANI. (Presses universitaires de France). — Un petit livre étonnant ! Il accomplit le tour de force de traiter en 96 pages ces « trois grands sujets d'inquiétude humaine » : l'énigme cosmogonique, l'énigme biogénique et l'énigme anthropogénique, et de laisser l'impression non pas d'un ouvrage superficiel mais d'un compendium d'idées profondément méditées, solidement enchaînées, en très grand nombre convaincantes. D'un bout à l'autre de cette étude qui vise à établir « un substratum scientifique de quiétude intérieure» et qui, sans parti pris religieux, démontre l'accord de la Biologie et du Christianisme, chaque ligne me fait l'effet d'un grain de blé plein à la fois de substance nourrissante et de fécondité.

Laennec, par le docteur Henri DUCLOS, préface du professeur Léon Bernard. (Éd. E. Flammarion). — C'était un livre nécessaire. Qui sait, dans le grand public, que Laennec est, selon l'expression de l'éminent préfacier, « une sorte de Newton, de Galilée, de Lavoisier de la Médecine» ? Tous les médecins seront reconnaissants au docteur Duclos d'avoir écrit cette biographie qui est d'un bel écrivain et d'un esprit plein de foi scientifique. Sujet sur lequel nous aurons à revenir.

La Capture des grands fauves et des pachydermes, par Joseph DELMONT, adapté de l'allemand par Eugène Gautier. (Éd. Plon). — M. Joseph Delmont n'est pas un chasseur. C'est un « preneur de fauves », de fauves vivants. Ce que font les gamins avec leurs pièges à moineaux, il l'a fait en très grand, au péril de sa vie, dans toutes les jungles du monde et pendant vingt ans. Je laisse à penser quelle accumulation de choses vues peut être son livre (et je signale, en passant, certain chapitre des « Animaux médecins », particulièrement étonnant). Il est fait, non seulement de notes fort curieuses sur les moyens de capture, mais d'observations d'un très grand intérêt sur les mœurs, le caractère — l'âme, peut-être ! — des animaux sauvages. J'ajoute que M. Gautier, dont le texte français a rendu à merveille le style vif et savoureusement humoristique de l'ouvrage original, est un traducteur et un adaptateur de la plus rare distinction.



M. Chaussat, architecte — Photo Kollar

CONFORT ET ÉLECTRICITÉ

A faire l'éloge de l'électricité, l'on ne saurait énoncer que des banalités. Chacun en connaît les avantages et les apprécie comme il convient. Mais ce qu'il importe de porter à la connaissance du public, c'est la progression continue de l'électricité dans nos maisons, progression bienfaisante qui transforme à notre profit les conditions mêmes du confort.

La cuisine, bien qu'exclue des pièces dites «principales», ne doit pas être considérée comme un élément accessoire puisqu'elle conditionne l'existence même. L'architecte moderne a d'ailleurs rendu à cette pièce son importance fonctionnelle. L'officine maussade de jadis est maintenant périmée. Elle est devenue un véritable laboratoire où se préparent nos repas quotidiens. Les larges ouvertures assurent un bon éclairage, les lignes nettes une grande facilité d'entretien, les peintures claires ajoutent à la propreté du local devenu accueillant et commode. Dans ce cadre, les appareils de cuisine doivent s'harmoniser. Ils sont, bien entendu, électriques.

On s'accorde, en effet, à considérer la cuisine électrique comme la plus propre, et de fait un appareil où rien ne flambe ne se détruit pas lui-même. Il est à l'abri des oxydations provoquées par les produits de la combustion. Il devient un meuble facile à maintenir en parfait état de propreté. Il se conservera indéfiniment neuf.

L'absence de combustion supprime l'allumage et les matières d'allumage, les cendres, les poussières, la fumée et la nécessité de ventiler. La mise en route est facile : un simple commutateur à tourner et l'appareil fonctionne, car aux bornes de la prise de courant l'énergie électrique est disponible à tout moment.

La cuisine électrique offre en outre le maximum de sécurité, mais son principal avantage, avantage culinaire, c'est-à-dire fonctionnel, c'est de faire une *meilleure cuisine*. Ici le technicien doit céder la parole au gastronome et s'incliner devant les raisons profondément humaines qui lui font préférer la cuisine électrique à toute autre.

Que dit l'un de nos meilleurs spécialistes, M. Dumont-Lespine, vice-président de l'Association des Gastronomes régionalistes, au sujet de la cuisine électrique : « Je puis d'ores et déjà vous affirmer qu'un bon four électrique réalise la perfection, qu'il est propre à satisfaire les plus exigeants et que les préparations qui y ont été cuites enchantent les gastronomes les plus difficiles. Rien de comparable n'avait encore été fait à ce jour et nous allons assister, dans un délai assez court, à une véritable rénovation de la cuisine bourgeoise en France, où les ménagères portent en elles le don inné de la cuisine. Entendez bien ce que je veux dire : je ne prétends pas qu'une nouvelle cuisine va naître, c'est l'ancienne bonne cuisine de nos aïeux qui va renaître».

Quel plus bel hommage peut désirer une méthode qui, moderne par ses moyens, ne peut que désirer rétablir, dans ses buts, les incomparables traditions de jadis ?

Tous ces nombreux avantages sont très certainement appréciables, mais quel peut en être le prix? La dépense dépend évidemment de la tarification du courant électrique; mais la plupart des secteurs favorisent cette application de l'électricité qui se fait normalement en dehors des heures de pointe, et des tarifs spéciaux en permettent presque partout l'usage économique. A Paris, un four de cuisine domestique fonctionnant à grande allure pendant une heure consommerait 1 kilowatt-heure, soit une dépense de 0 fr. 265 avec le tarif mixte 1er cas (dans les conditions économiques actuelles). Mais le four électrique est calorifugé et permet la récupération de la chaleur accumulée dans le four. Ainsi la cuisson d'un rôti de 1 kg. 500 n'exige qu'une demi-heure de chauffage à grande allure pour 45 minutes de cuisson. Celle-ci se termine, en effet, avec *la seule chaleur accumulée dans le four*.

La consommation est alors de 0,500 kilowatt-heure (30 minutes de chauffage par le haut). Si nous traduisons en francs la consommation indiquée, cela fait à Paris, avec le tarif mixte C. P. D. E., une dépense de 0 fr. 14.

Au cours de l'année 1932 le nombre d'appareils de cuisine électriques en service à Paris a plus que doublé. C'est la preuve que ces appareils emportent rapidement les suffrages, car le public, épris d'actualité, sait qu'il ne peut exister sans eux d'installation vraiment moderne.

F. CARREL, *Licencié ès-sciences, Ingénieur E. S. E.*

Pour Paris, renseignez-vous au Bureau d'Informations de la Compagnie Parisienne de Distribution d'Electricité, 11, boulevard Haussmann, Tél. : Taitbout 66.60.

Produits Inséva

de l'Institut de Séro et Vaccinothérapie de Garches

Produits	Composition	Indications principales	Présentation	Posologie
INOSEPTA	Antivirus de streptocoques, staphylocoques, b. pyocyaniques, dans un excipient gras.	Acné, furoncles, anthrax, panaris, toutes dermatoses suppurées.	Tnbe, 1/2 tube.	*Lésions non ouvertes : faire pénétrer par un léger massage. Lésions ouvertes : appliquer sans frotter.*
INOSEPTA OPHTALMIQUE	Antivirus de strepto, staphylo, pyocyanique, pneumocoques de Fraenckel.	Conjonctivites, blépharites, orgelets.	Tube avec embout.	*2 à 3 fois par jour.*
INOSEPTA AURICULAIRE	Antivirus de strepto, staphylo, pyocyanique.	Infection du conduit auditif.	Boîte de 10 ampoules de 2 cc.	*Le contenu d'une ampoule dans l'oreille avec une petite mèche.*
FILTRAT INOSEPTA pour pansements locaux.	Antivirus de streptocoques, staphylocoques, b. pyocyaniques.	Suppurations étendues.	Boîte de 6 ampoules de 10 cc.	*En application à l'aide d'une compresse stérile.*
INOXYL	Dentifrice à base d'antivirus de strepto, staphylo, diplococcus pharyngis flavus, micrococcus catarrhalis, proteus.	Stomatites, gingivites, pyorrhées, carie.	Tube.	*2 à 3 fois par jour.*
INORHINYL	Antivirus de strepto, staphylo, micrococcus catarrhalis, pneumobacille de Friedlaender, pneumocoque.	Coryza, infections rhino-pharyngées.	Boîte de 6 ampoules de 3 cc.	*Instiller dans les narines 1 à 2 fois par jour le contenu d'une ampoule.*

Echantillonnage et vente : 60, rue de Prony, PARIS (17e)

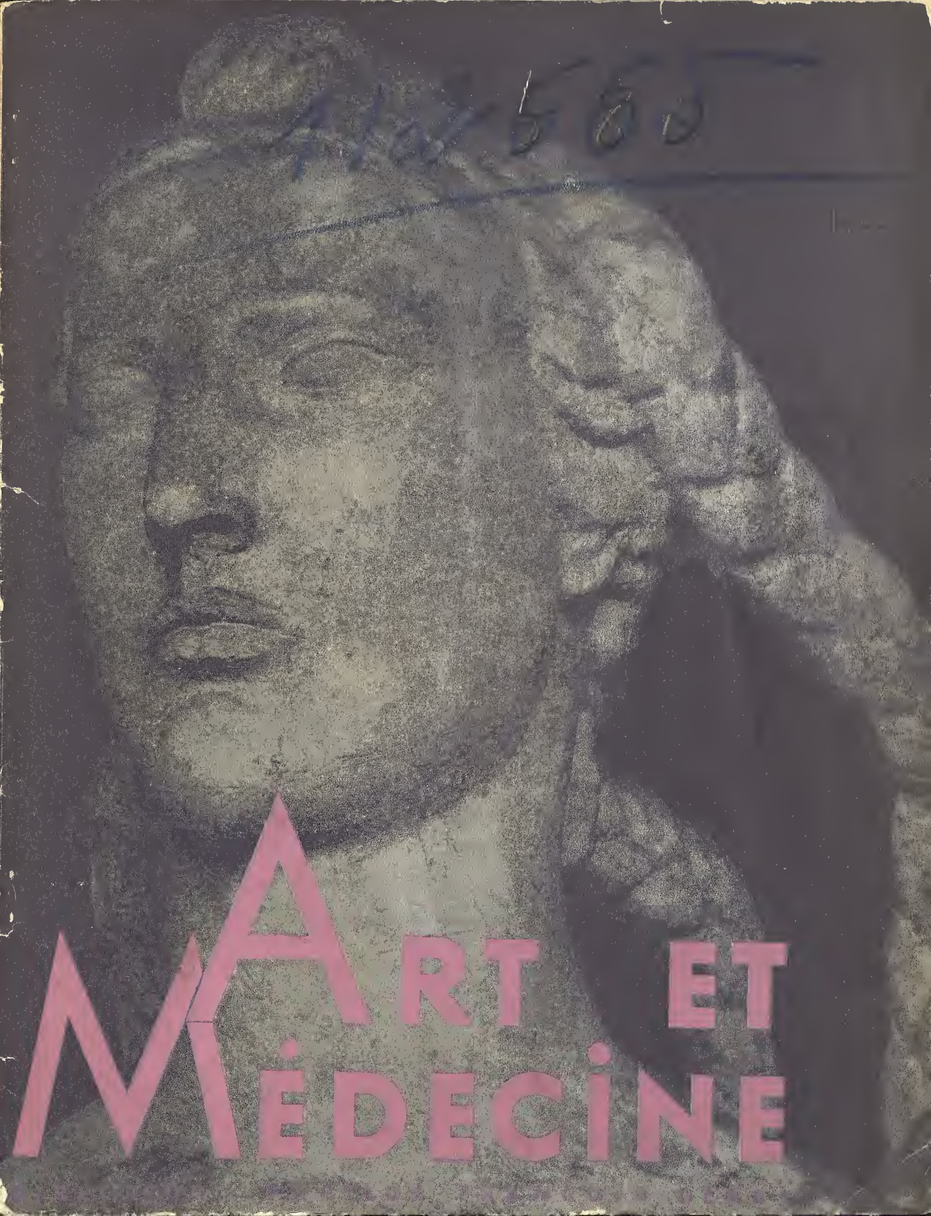
Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT

R. C. Seine 2.514

Imprimerie KAPP, 130, rue de Paris, Vanves.

Produits des Laboratoires du Dr Debat

Produits	Composition	Indications principales	Présentation	Posologie
PANCRINOL	Extraits de foie, rate, rein, surrénale.	Anémies, convalescences, surmenage, déficiences organiques, insuffisance hépatique.	*Adultes :* Ampoules de 5 cc. boîtes de 10 et de 30. *Enfants :* Sirop. Ampoules de 2,5 cc. boîtes de 12.	*2 à 4 par jour.* *1 à 4 cuillerées à café.* *1 à 4 ampoules.*
INOGYL	Extrait placentaire total.	Troubles de la puberté, de la menstruation et de la ménopause.	Boîte de 10 ampoules buvables de 5 cc.	*1 à 3 pendant 20 jours par mois.*
INORÉNOL	Extrait de rein.	Insuffisance rénale, néphrites, albuminurie, azotémie.	Boîte de 6 ampoules buvables de 10 cc.	*1 à 2 ampoules pendant 12 jours.*
INOSPLÉNOL	Extrait de rate.	Dermatoses prurigineuses, paludisme.	Boîte de 6 ampoules buvables de 10 cc.	*1 à 2 ampoules par jour.*
INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Oxyde de Titane, Hydroxyde orthotitanique colloïdal, Oxyde de zinc.	Eczémas, ulcères, prurits, toutes dermatoses non infectées.	Tube, 1/2 tube, quadruple tube.	*En application épaisse sur la partie irritée.*
POUDRE INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Hamamélis, Borate de soude, Silicate de magnésie.	Erythèmes, intertrigo, toilette des bébés.	Boîte poudreuse.	*En poudrage direct, ou, dans les dermatoses suintantes, pour recouvrir la pommade.*
SUPPOSITOIRES INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Chlorhydrate d'adrénaline, Stovaïne, Beurre de cacao, Hamamélis.	Hémorroïdes, toutes lésions anales.	Boîte de 10 suppositoires.	*1 ou 2 suppositoires par jour.*
OVULES INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Hamamélis, Belladone.	Métrites, vaginites, leucorrhées, vulvites.	Boîte de 6 ovules.	*1 ovule le soir.*
SAVON INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Borate de soude, Extrait d'Hamamélis.	Séborrhées, toilette des peaux sujettes aux dermatoses.	Pain.	*En savonnage.*
INOXÉMOL	Gynocardate d'éthyle, Glycérides gynocardiques, Soufre, Goudron, Camphre.	Dermatoses kératinisées, eczémas rebelles, psoriasis.	Tube.	*En couches épaisses recouvertes d'un léger pansement.*
PROVITOL	Germe de blé stabilisé, Extrait de carottes stabilisé. Orthophosphoglycérate α et β de Ca. Saccharosate de Ca.	Déminéralisation, croissance, dentition, débilité, grossesse.	Boîte.	Enfants : *1 à 2 cuillerées à dessert par jour.* Adultes : *1 à 2 cuillerées à soupe.*


ART ET
MÉDECINE

ANNALES
DE THÉRAPIE BIOLOGIQUE

SOMMAIRE

15 Mai *1933*

Éditées par les Laboratoires du Docteur F. Debat.

Bourses de vacances
pour les Étudiants en Médecine

Comme les années précédentes

100 bourses de 1.000 francs seront distribuées le 1er juillet à des étudiants fatigués et peu fortunés

Par suite du nombre important des demandes déjà reçues à ce jour, il n'en pourra plus être accepté au delà du 10 juin prochain

Caisse de Prêts d'Honneur aux médecins

Caisse de secours aux veuves et orphelins du corps médical

Beaucoup de demandes nous parvenant rue de Prony, nous nous permettons de rappeler qu'elles doivent être adressées à l'Association Générale des Médecins de France, 95, rue du Cherche-Midi, à Paris, VIe arrondt

Anémies graves

Insuffisances hépatiques



Photo Régis-Lebrun.

Extrait Buvable de Foie

Mutilés et A.M.G.

Présentation
spéciale
en vrac

Pour les malades de l'Assistance Médicale Gratuite et les Mutilés de Guerre (Article 64)

qui n'ont pas droit aux spécialités

présentation spéciale en vrac

d'Extrait buvable de Foie (Debat)

3 fr. 25 l'ampoule de 10 cc

Convalescences
Surmenages
Tous états adynamiques



Photo Régis-Lebrun.

SOMMAIRE

JUIN 1933

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Prony

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.

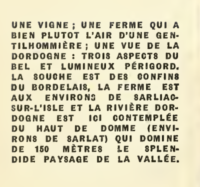
ETRANGER : 80 FRANCS FRAIS DE PORT EN PLUS



Photo Zuber.

MAISONS FIÈRES DANS LEUR RUSTICITÉ, VOICI LA PLACE A PORTIQUES DE MONPAZIER, VIEILLE BASTIDE SOLEILLEUSE. NOUS SOMMES EN PÉRIGORD, PAYS RICHE D'HISTOIRE DANS SES VILLES, SES BOURGS ET SES VILLAGES — ET DE PRÉHISTOIRE DANS SES GROTTES.

UNE VIGNE ; UNE FERME QUI A BIEN PLUTOT L'AIR D'UNE GENTILHOMMIÈRE ; UNE VUE DE LA DORDOGNE : TROIS ASPECTS DU BEL ET LUMINEUX PÉRIGORD. LA SOUCHE EST DES CONFINS DU BORDELAIS, LA FERME EST AUX ENVIRONS DE SARLIAC-SUR-L'ISLE ET LA RIVIÈRE DORDOGNE EST ICI CONTEMPLÉE DU HAUT DE DOMME (ENVIRONS DE SARLAT) QUI DOMINE DE 150 MÈTRES LE SPLENDIDE PAYSAGE DE LA VALLÉE.

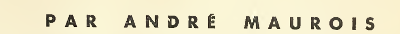




Photos Zuber.

Photo Schall.

LE PÉRIGORD



PAR ANDRÉ MAUROIS



GIRAUDOUX,



SOUVENT, DANS LA VALLÉE DE LA DORDOGNE, DE FRISSONNANTES LIGNES DE PEUPLIERS SUIVENT LA RIVIÈRE, OU BIEN GUIDENT UNE ALLÉE VERS QUELQUE BEAU CHATEAU. CI-DESSOUS : DANS LA VALLÉE DE LA VÉZÈRE OU BEAUCOUP D'ARBRES, ENCORE, ORNENT DES BORDS CHARMANTS, UN COIN DES GROTTES FAMEUSES DES EYZIES. — PAGE 13 : BALCON FLEURI AU BOURG DE CADOUIN, DANS CETTE MÊME RÉGION DÉSORMAIS AUSSI RECHERCHÉE POUR SON PITTORESQUE QUE POUR LES SECRETS DE SA PRÉHISTOIRE.

dans son ravissant *Intermezzo*, nous montre que les spectres sont malheureux en France. Aussi n'y viennent-ils guère. Si le Périgord était en Écosse ou en Irlande, chaque arpent de cette terre, chaque tourelle de ces innombrables châteaux seraient hantés, car aucune province en France, ni peut-être au monde, n'est habitée depuis si longtemps ; aucune n'a logé ses habitants en des demeures si remarquables.

Caves préhistoriques de la Vézère, châteaux suzerains de la Dordogne, gentilhommières à tourelles des cadets, que de repaires pour vous, fantômes inconsolés, si la France n'était si sage ! Mais aux lieux où vécurent les premiers hommes, un guide tranquille allume des chandelles pour montrer les bisons rouges peints sur les pierres des grottes. Dans le château de Bertrand de Born, les ouvriers posent des radiateurs ; et au pied des tours



Photos Zuber.

féodales qui protégèrent, non sans rudesse, le Périgord, les villages aux toits de tuiles anciennes mènent une vie médiocre, tranquille et heureuse.

■

Beaucoup mieux qu'en Touraine ou en Normandie on peut ici comprendre ce que fut la féodalité. Est-ce parce que des falaises difficiles à escalader dominent à pic la douce vallée de la Dordogne ? Ou parce que les invasions récentes respectèrent mieux cette région éloignée des frontières de l'Est ? Quelle que soit la cause, c'est un fait que chaque colline ici est couronnée d'une forteresse. Castelnau, Beynac, Hautefort, Biron... on pourrait continuer pendant toute une page cette liste des châteaux du Périgord.

L'épaisseur de leurs murs, la vigueur massive des tours, le savant échiquier des meurtrières rappellent la puissance guerrière de ces maisons. Mais en beaucoup d'entre elles des souvenirs poétiques se mêlent aux chroniques belliqueuses. Les plus célèbres des troubadours vécurent ici. Bertrand de Born était seigneur d'Hautefort ; il y chantait les joies de la guerre. Arnaut de Mareuil, « clerc de pauvre naissance, était d'un château qui a nom Mareuil dans l'évêché de Périgord ». Arnaut Daniel était du même

pays ; il naquit au château de Ribérac, de parents nobles. « Il aima une grande dame de Gascogne, mais on ne pense pas qu'elle lui ait jamais fait plaisir en matière d'amour. »

Car on parlait beaucoup d'amour dans les châteaux forts et quelque chose, dans leur plan, nous le rappelle : c'est cette terrasse qui si souvent les entoure, parfois offrant des vues très variées sur les quatre points d'un horizon immense, parfois longeant le château sur une seule de ses faces, parallèlement à la rivière. La Dordogne s'éloigne vers les fonds bleuâtres, très douce, semée d'îles que laisse à découvert la sécheresse de l'été, bordée de hauts peupliers d'Italie dont, vers le soir, les ombres s'allongent sur la plaine. Il devait être doux, entre les combats, de se promener au crépuscule sur ces chemins de ronde amoureuse. La terrasse et le donjon, le troubadour et la guerre, dans ces contrastes s'inscrit une civilisation.

Chaque château a son roman, sa légende. A Jumilhac, on conserve le souvenir de la Fileuse. C'était une demoiselle d'Hautefort qui, ayant trompé le seigneur de Jumilhac, son époux, fut enfermée par lui pendant quarante ans, sans autre occupation que son rouet. Il existe d'elle un mélancolique portrait. A Montal, Jeanne de Balzac d'Entraigues dont le dernier fils guerroyait en Espagne, puis en Italie, l'attendit en vain pendant toute une vie et fit enfin graver sur les murs du château les mots : « Plus d'espoir... » que l'on y lit encore.

■

Le temps des seigneurs est passé. Question d'armement. Depuis l'invention de l'arc, que vaut le guerrier à cheval ? Depuis celle de l'artillerie, que valent les murs du château ? Ce temps-ci appartient aux paysans, en attendant la nouvelle féodalité qui sera celle des mécaniciens et des aviateurs.

Pourtant, en Périgord, beaucoup de propriétaires habitent encore aujourd'hui leurs manoirs. Les gentilhommières, en cette province, sont si nombreuses que les Périgourdins

L'ÉGLISE DE DOMME. CETTE PETITE VILLE DE DOMME N'EST PAS SEULEMENT COMME UN BELVÉDÈRE D'OU L'ON DÉCOUVRE DE LONGUES BOUCLES DE L'ADMIRABLE DORDOGNE ; ELLE S'ENTOURE DE VIEUX REMPARTS OU PERDURENT DES PORTES DU XIII[e] SIÈCLE ; SON HOTEL DE VILLE EST UN BEL ÉDIFICE DU XIV[e] ; ELLE POSSÈDE ENCORE D'AUTRES PRESTIGIEUX SOUVENIRS... C'EST UN LIEU A TOUS ÉGARDS FORT PITTORESQUE. — PAGE 15, LE CURIEUX VILLAGE DE BOURDEILLES, SUR LA DRONNE.

Photo Borel.



Photo Zuber.

racontent que, lorsque Dieu sema des châteaux la France, il planta d'abord les plus beaux en Touraine, en Anjou, puis, s'en allant, laissa tomber sur le Périgord tous les petits castels qui étaient restés au fond de la hotte. Parfois ce sont de simples fermes, auxquelles un cadet de bonne maison ajouta une tourelle. Autour du manoir sont les métairies, habitées par une race de paysans dure au travail, peu amie du confort.

Que cultivent les Périgourdins ? D'abord le blé, comme toute la France, mais aussi le maïs qui parfois sert de support aux haricots. Car c'est déjà ici un pays méditerranéen et le lupin y joue son rôle, comme dans Pline ou Virgile. La truffe, la châtaigne, la noix font parfois la fortune d'un métayer. La vigne n'est pas belle en Périgord mais, par jalousie du Bordelais voisin, on se pique de la cultiver et le cabaretier du village achète, patriotisme local, la récolte du pays.

Avec la vieille paysanne au chapeau de paille noire, le trait le plus familier du décor périgourdin, ce sont les bœufs. Toujours couplés, ils suivent le bâton de l'homme qui les conduit en leur criant des mots de patois. Ces bœufs sont si intelligents que, dans certaines cultures compliquées où il convient de sauter des sillons, les métayers ont pu leur apprendre à compter jusqu'à cinq. Ils ont tant de mémoire que le paysan vous regardera d'un œil mécontent si vous l'interrompez au milieu d'un sillon car, pendant plusieurs années, en ce même endroit, chaque saison, les bœufs s'arrêteront.

André Maurois



Photo Schall.

LA NYMPHE DORDOGNE

PAR ANDRÉ THÉRIVE

Je possède un ami bolcheviste, mais périgourdin. Ce *mais* a déjà son éloquence et me dispenserait de continuer... car je voulais simplement dire que cet aimable homme, tout convaincu qu'il est de la nécessité pour l'Europe, l'univers même, de se mettre au régime de Marx, d'Engels et du *Piatiletka*, ajoute volontiers : « Il restera dans le monde futur des cantons-témoins, des espèces de « réserves » où l'ancienne civilisation survivra à titre de curiosité. Et je crois que le Périgord, mon pays, sera un de ces coins-là.»

Dans un de ses livres, M. Aldous Huxley qui nous peint le régime futur, assure que cette espèce de National Park sera située dans le Nouveau-Mexique. Pour moi qui ne connais pas au juste l'emplacement de Salente, je voterai plutôt pour le ci-devant département de la Dordogne.

Cette espèce de nationalisme jaloux provient peut-être, chez l'étranger que je suis, du baptême ou de la lustration que j'ai subie jadis. J'ai raconté au lecteur comment, à l'âge de dix ans, je faillis me noyer dans la source de la rivière Dore ; elle ne ressemble guère là-haut, dans sa cuvette de granit auvergnat, au fleuve romantique qu'elle devient ensuite sous les montagnes roses et vertes de Corrèze, ni à cette nymphe qui court dans d'altières falaises calcaires, aux Eyzies, encore moins à ce gros canal couleur

PÉRIGUEUX, SUR LA RIVE DROITE DE L'ISLE. C'EST LA, AUTOUR DE LA CATHÉDRALE SAINT-FRONT, QU'EST GROUPÉE LA VIEILLE VILLE MÉDIÉVALE SÉPARÉE DES QUARTIERS MODERNES PAR D'AGRÉABLES PROMENADES. CETTE CATHÉDRALE SAINT-FRONT EST EN FRANCE L'UNE DES PLUS PUISSANTES ŒUVRES DE L'ART ROMAN-BYZANTIN. EN FORME DE CROIX GRECQUE, ELLE PORTE CINQ GRANDES COUPOLES A LANTERNONS. L'ENSEMBLE EST DE LA PLUS RÉELLE GRANDEUR. L'ON PENSE QU'IL FUT ÉDIFIÉ AU DÉBUT DU XII[e] SIÈCLE.

de glaise qui roule sous le pont de Cubzac avant de se noyer en Gironde.

Si j'avais été homme préhistorique, peintre de bisons, caricaturiste de rennes, habitant une caverne au flanc de ces coteaux périgourdins qui semblent briller plus que le soleil, tant ils le réverbèrent, j'aurais eu à coup sûr touchant l'humanité du vingtième siècle autant de scepticisme que j'en ai présentement sur l'humanité du quarantième ; mais j'eusse aimé mon pays de façon aussi jalouse que les indigènes actuels.

Indigènes, c'est beaucoup dire. Il y a parmi eux des Sarrasins tout à fait évidents et dont le type s'étend jusqu'à la Saintonge (à croire que Saint-Front pourrait servir de mosquée). Il y a aussi ce groupe de gens râblés, à la face pleine, aux yeux bleus, dont l'accent sonore contraste avec leur impassibilité et leur finauderie normandes. Il y a enfin ces garçons bruns et brachycéphales, nettement apparentés aux montagnards du Centre, et qui, eux, peuvent passer pour autochtones. Je ne me chargerai pas de réduire ces éléments divers à l'unité, ni de comprendre comment le doux Fénelon fut compatriote du farouche Vindex (car c'était un Périgourdin, celui-là, et même le plus anciennement connu, s'il vous plaît).

Mais entre le brave général Daumesnil et Brantôme, Cyrano, la Calprenède, la parenté est évidente. Ce sont tous gaillards pleins de vie intérieure et doués pour obéir à leur imagination plutôt qu'à des principes imposés. Tous individualistes, dans le rêve, dans la bravoure, dans la galanterie. Avez-vous remarqué que c'est le Périgord qui a fourni les deux plus grands analystes de l'âme humaine, Montaigne et Maine de Biran ? A notre triste époque on s'efforce de prouver que Montaigne était juif, autant que Proust. Ces questions de race sont saugrenues en matière de réalité morale. Le démon du Moi s'empare de qui il lui plaît. Il choisit simplement d'habitude les fils d'une terre paisible où l'on n'ait pas trop le souci des volcans, des famines ou des tempêtes.

Il me souvient d'une gare, à Mussidan ou à Bergerac, je ne sais plus, où je vis la scène suivante. Sur le quai, une voiture d'enfant. Une mère en serre-tête de paysanne. Elle s'éloignait pour un instant, et elle criait à son nourrisson : « Petit, une minute... ! et que je t'y prenne à le quitter le tien berceau ! » Comme le gosse avait bien onze mois, vous pensez s'il allait s'échapper, *du sien berceau !* Mais cette femme pensait que la bougeotte gasconne allait peut-être le saisir juste pendant qu'elle serait à un guichet...

La même bougeotte qui entraîna le sieur de Foeneste, que d'Aubigné a rendu immortel, et tant de gentilshommes las de nicher sous leurs tours à poivrière : M. de Sigognac s'appelle légion dans ce pays de hobereaux, grands chasseurs, grands soldats, contents de peu, sauf de mal manger : dame ! le ciel ne les a pas mis pour rien sur le sol qui produit les truffes exprès pour les volailles de Sarlat ou les brochets de Fonta... J'en ai connu beaucoup, non pas des brochets, mais des gentilshommes. Ils avaient tous essaimé par la France, parfois plus mal lotis que des bourgeois d'ailleurs, recevant une rente en pommes de terre (trois sacs par an) ou en volailles (deux dindes par saison), tous fiers d'eux-mêmes, tous désireux de mourir dans le fief où ils n'eussent pas pu vivre. L'un était gouverneur des colonies, l'autre facteur dans une gare... C'est à la fin du XVI[e] siècle qu'ils ont commencé de conquérir la France. L'aîné, dans ces familles nombreuses, restait souvent à chasser, à courir les foires, à conter des histoires de curés, de loups-garous ou de donzelles, à mettre en cave un petit vin blanc qu'on appelle Monbazillac à Paris (par métonymie : la partie pour le tout). Mais les cadets, puisque ce titre a pris pour eux double sens, rendaient le nom célèbre, et n'étaient oubliés que chez eux.

Terre singulière que ce Périgord où le plateau souvent ignore la vallée, où les deux rives de la Dordogne paraissent souvent divisées comme par une frontière, l'une glacis du Massif central, l'autre déjà tournée vers l'Océan... Bordeaux l'a toujours disputée à Limoges, et désormais semble victorieuse. Mais sait-on jamais où tourneront encore les Périgourdins après avoir subi cette attraction-là ? Ils ne cessent de grouiller dans leur berceau, comme le bébé indocile, et s'ils avaient une devise, ce serait celle du Biron de la légende qui *ses souliers fit apporter*, pour danser, et pour aller ailleurs... Par dégoût ou inquiétude ? Non, disons par impérialisme, si vous voulez.

André Thérive

J A R D I N S

LES XVe ET XVIe SIÈCLES

PAR ALBERT FLAMENT

Ce furent tout d'abord de modestes enclos, improvisés, mais déjà géométriques, architecturaux. L'homme trace devant sa demeure une allée droite, le voici possesseur de deux parties égales, qu'il va se plaire instinctivement à équilibrer, à rendre, sinon tout à fait pareilles, du moins à peu près semblables. Et tout son goût, sa personnalité, se révéleront dans la manière dont il réalisera précisément cet équilibre. Qu'il plante des fèves, qu'il place quelques rosiers, qu'il dispose des pommiers, le voici libre d'ordonnancer, d'influencer, de diriger et de modifier la nature. Modifier, transformer l'espace de terre qui occupe son regard et remplit sa journée, dont il va se nourrir presque, auquel il va s'attacher précisément parce qu'il en retire une part de sa subsistance et aussi quelques fleurs et parce qu'il aura beaucoup peiné pour les obtenir : voilà le premier jardin. Dieu qui lui a donné cette terre, ces graines, ces germes, ces racines, Dieu qui lui en a fait connaître les parfums et la saveur, Dieu contraint l'homme du moyen âge à de durs efforts, un labeur incessant. Mais les rigueurs de ce travail l'attachent d'autant plus à ce sol qu'il prit inculte, couvert de genêts ou d'ajoncs, d'herbes folles, et dont la terre précieuse était toute mêlée de pierres et de rocs.

Le jardin persan et, en général, tout jardin d'Orient devient presque tout de suite un décor ; — le jardin de France, d'Angleterre, d'Allemagne demeure longtemps un potager, un verger, auquel les fleurs ne viendront prendre place que peu à peu, jusqu'à en exclure tout ce qui n'est point d'ornement. C'est un tort de vouloir aménager devant un château antérieur à la Renaissance, au règne du roi François Ier, des parterres de buis à grands dessins ou des bordures de fleurs à l'anglaise.

Le modèle de jardin du Moyen Age et du commencement de la Renaissance a été créé, reconstitué, au château de Villandry, non loin de Tours, par M. Carvallo, un Tourangeau d'adoption et dont l'amour pour les jardins a transformé l'existence. Mais M. Carvallo n'aime point les fleurs pour elles seules. Il ne les considère que par rapport à l'ensemble, à la tenue des jardins. Il les proscrit impitoyablement s'il ne les juge pas à leur place. Je m'étais promené à Villandry avec le comte Boni de Castellane, grand admirateur de Le Nôtre, et qui avait fait au château du Marais de magnifiques parterres. Villandry avait appartenu jadis, vers la fin du dix-huitième siècle, à un de ses ancêtres, — fastueux comme l'était celui que tout le monde pendant trente ans n'appela que Boni, de son prénom, comme un prince. Ce Castellane d'autrefois, qui avait été je crois ambassadeur auprès de la Sublime Porte, avait *habillé* à la manière de son temps le vieux château de Villandry, ouvert de hautes fenêtres dans les murs épais, remplacé les meurtrières et les meneaux par de petits carreaux, ainsi qu'il se faisait à l'époque, couvert la bâtisse d'un toit d'ardoises, dessiné des jardins et planté des allées de tilleuls et de marronniers devenus splendides avec le temps. L'église de Villandry porte encore les témoignages de l'excès de bizarrerie où tombait ce propriétaire somptueux qui avait prévu pour ses funérailles que de larges bandes noires y seraient peintes extérieurement sur les murs. Les traces en subsistaient encore au temps où M. Carvallo fit l'acquisition du château avec le désir de le restituer dans tout son éclat ou, si l'on veut, ses formes primitives. Le comte Boni de Castellane, qui faisait alors des séjours chez son frère Stanislas, à Rochecotte, venait rendre visite à M. Carvallo et l'encourageait à poursuivre son entreprise — jusqu'au bout.

Tant qu'il ne s'agit que d'arracher des persiennes (et Villandry en était couvert sur toutes les faces, même sur de fausses fenêtres), tant qu'il ne fut question que de rétablir des meneaux, supprimer un toit, refaire la cour, mon Dieu, les gens sensibles, ceux qui ne s'attachent pas à un passé seulement, mais à toute une succession de passés qui se sont juxtaposés sur les demeures, admiraient l'énergie, la science, le goût de M. Carvallo. Sur la droite du château, un essai de parterres avait été entrepris, qui donnait toutes sortes d'espérances. L'Espagne l'inspirait. Pour ce parterre, M. Carvallo avait choisi comme thème l'amour et son auxiliaire le plus sûr : la jalousie.

Si je raconte ces histoires de Villandry, c'est qu'elles peuvent servir d'exemple et d'enseignement. Il est toujours facile de vouloir installer un parterre près d'un château, mais aller trouver un *thème* qui fournisse les *éléments décoratifs* de ce parterre, voilà qui devient plus compliqué. S'étant fixé l'amour pour thème, il devenait nécessaire d'en trouver les *motifs*. M. Carvalho en imagina quatre qui formeraient en se répétant et s'opposant, les dessins de son parterre. Je me souviens parfaitement des trois premiers, sur le quatrième peut-être fais-je erreur. Il serait préférable que ma mémoire m'eût mieux servi, mais le temps me manque pour aller contrôler si ce quatrième « motif » est ou n'est pas un cœur. Parlons des trois autres : le papillon, l'éventail et le poignard. Le papillon, vous l'avez deviné, symbolise le changement, l'incertitude et ce qu'on nomme avec exagération : trahison. L'homme — et la femme — sont légers. Ils imitent dans leur jeunesse le papillon. L'éventail représentait la coquetterie féminine, les yeux dissimulés, qui observent entre les tiges de l'éventail ou qui se montrent à découvert, tandis que se dérobent les lèvres, derrière le papier ou la soie. Le poignard, enfin, venait après les paroxysmes, tout ramener au néant, dans la mort.

Le cœur qui était, je crois bien, le premier de ces quatre motifs, se passe

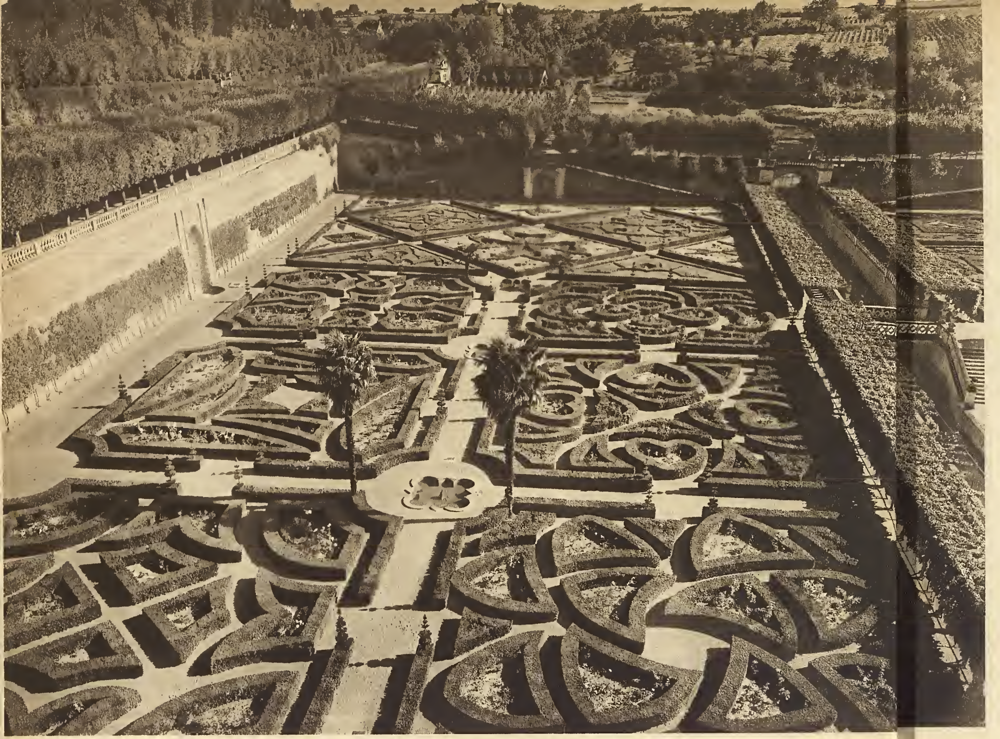


Photo Giraudon.

VUE DU CHATEAU, DU JARDIN ET DES ÉCURIES DE VILLANDRY. DE L'ANCIEN CHATEAU FÉODAL, IL NE RESTE QU'UN DONJON. L'ON ADMIRE AUJOURD'HUI UN BEL ÉDIFICE QUI FUT ENTIÈREMENT REBATI EN PUR STYLE DE LA RENAISSANCE VERS LE MILIEU DU SEIZIÈME SIÈCLE. GRANDIOSE PAR SES ASSISES QU'ENTOURE DE TOUTES PARTS L'EAU DES DOUVES, GRACIEUX PAR LES BATIMENTS DE SA COUR D'HONNEUR, LE CHATEAU DE VILLANDRY JOUIT EN OUTRE DU PRESTIGE DE SES JARDINS.

d'explication. Le poignard, l'éventail, le papillon, donnaient également des images géométriques dont étaient formés les quatre angles du parterre. Le centre rassemblait les éléments de la composition. M. Carvallo avait ajouté la sensualité de l'odorat au plaisir des yeux. Les éléments de ce parterre n'étaient composés, en effet, que de plantes aromatiques, dont le parfum variait, selon les saisons et selon la direction du vent. Voilà où est le génie et dans lequel se sont révélés à travers le temps, les grands metteurs en scène des jardins.

Pour reconstituer les jardins primitifs de la fin du Moyen Age, M. Carvallo avait détruit d'abord tout ce que les propriétaires successifs avaient ajouté à Villandry. Il partait de ce principe que les fleurs, les fruits et les légumes étant nécessaires aux habitants du château, les uns ne sauraient être exclus au détriment des autres et qu'un pommier, soigneusement taillé et dirigé, est aussi agréable à voir qu'un if ou un lilas et même bien davantage puisque l'if n'est jamais que vert, que le lilas ne porte que des fleurs, tandis que le pommier verdoie, se couvre de fleurs, porte des feuilles en abondance, puis enfin des fruits. Même théorie pour les légumes, les pois, les carottes, les choux même. Bref, les jardins de Villandry furent tracés et décorés, préparés, de manière à ce que les pommiers pussent grandir après des treillages qui formaient des berceaux, des niches, des arceaux que recouvriraient les pommiers et les poiriers. Les pommes de terre étaient alignées comme des géraniums le long de certaines bordures. Le thym, l'estragon se mêlaient à la verveine, au romarin — et la suite de ces petites salles de plein air, uniquement composées de ce qui doit servir à la vie coutumière



UNE PARTIE DES JARDINS D'ORNEMENT DU CHATEAU DE VILLANDRY, RECONSTITUÉS A FORCE D'ÉNERGIE, DE SCIENCE ET DE GOUT, DANS L'ESPRIT QUI PRÉSIDA JADIS A LEUR CRÉATION. ET VILLANDRY OFFRE AUJOURD'HUI LE SPECTACLE DE CE QUI PEUT ÊTRE DONNÉ DANS TOUTE L'EUROPE, CERTAINEMENT, COMME MODÈLE DE JARDIN DU XVe OU DU XVIe SIÈCLE. ON Y PEUT ÉVOQUER RONSARD ET MONTAIGNE.

de la maison, offrait à proximité du château (débarrassé de ce que des générations lui avaient ajouté de travestissements) un décor qui valait bien tout ce que l'orgueil et l'amour d'une ordonnance, magnifique mais stérile, déployèrent au dix-septième siècle devant les demeures.

Restaient autour de Villandry, le long des terrasses, les arbres magnifiques, héritage probable de ce Castellane qui avait été ambassadeur auprès de la Sublime Porte. A vingt mètres au-dessus du château leur feuillage formait une épaisse ceinture d'ombre verdoyante. Chargés de fleurs au début de l'été, les tilleuls centenaires environnaient la demeure de parfums. C'est alors que s'éleva le concert de protestations de ceux qui, jusqu'alors, avaient approuvé la thèse et les renouvellements de M. Carvallo.

Abattre ces arbres magnifiques, dénaturer l'aspect de la colline au pied de laquelle se trouvait Villandry, les jeunes arbres ne croissent que lentement, combien d'années seraient nécessaires pour rendre à ceux qu'on allait planter là des proportions acceptables, une apparence souriante ? L'amour de la reconstitution, le désir de retrouver l'aspect primitif, de rendre le cadre de Villandry digne de son château ne poussait-il point son nouveau propriétaire à un acte de vandalisme dont on ne pourrait plus que déplorer le résultat par la suite, sans y trouver de remède ?

Je me souviens d'avoir alors assisté, chez le comte Stanislas de Castellane, au château de Rochecotte, à des dîners fort orageux. M. Carvallo, le visage rasé, le crâne presque tondu, l'épiderme coloré de l'homme de plein air, les yeux noirs brillants, ressemblait à un moine de Zurbaran qui eût passé un smoking. Il défendait ses idées avec logique, éclat et fureur.

Il fit plus que les défendre, il les mit à exécution. Les bûcherons portèrent la hache sur les arbres qui avaient ombragé sur les terrasses de Villandry la promenade de la belle Madame Hainguerlot qui avait longtemps possédé le domaine.

Villandry est aujourd'hui ce qui peut être donné dans toute l'Europe, certainement, comme modèle de jardin du quinzième ou seizième siècle. On y peut évoquer Ronsard et Montaigne.

Peu de jardins de cette époque ont conservé leur physionomie, le dix-septième, le dix-huitième siècles, puis les romantiques, qui avaient leurs conceptions particulières et intransigeantes, ne nous ont même plus laissé que bien rarement le dessin primitif d'un de ces jardins si simples et si artistement raffinés cependant, dont l'ornementation était formée de quelque vasque à pans coupés, d'une treille, de dalles régulières, entre lesquelles l'herbe venait s'insinuer.

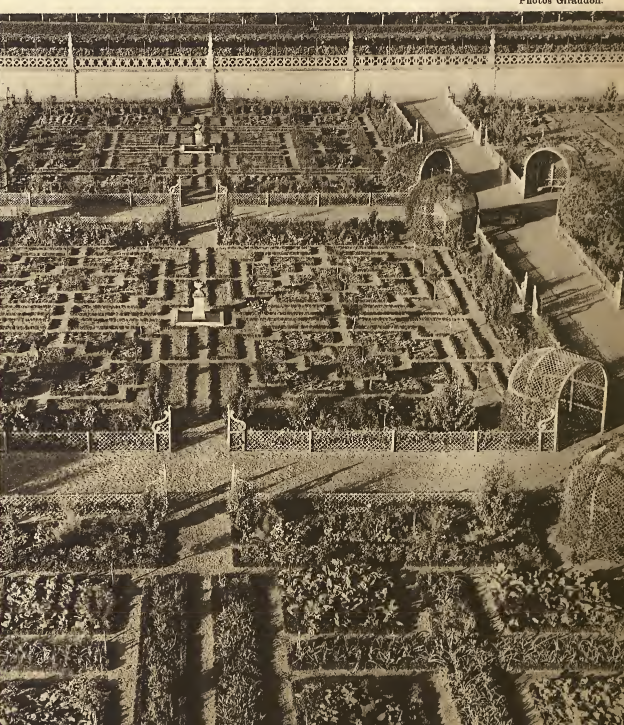
Au château de Loubressac dans le Lot, M. Henri Lavedan avait reconstitué avec le goût le plus sûr, le long d'une terrasse d'où la vue rejoignait la Creuse à l'Auvergne, par temps clair, un de ces jardins aux rectangles séparés par des allées dallées et bordés de buis et dans lesquels les fraisiers se mêlaient aux roses.

Le peintre de cette époque qui nous a sans doute laissé les meilleurs documents sur les jardins est Mantegna. Il a composé des bosquets taillés dont la *Madonna della Vittoria*, qui est au Louvre, donne un exemple peut-être trop volontairement orné, puisqu'il sert de cadre à la Vierge et à des saints, mais d'une royale rusticité, — seul temps peut-être où ces deux mots purent encore s'accoupler!

Albert Flament

Photos Giraudon.

DÉTAIL DES JARDINS POTAGERS AUXQUELS LE RESTAURATEUR DE VILLANDRY APPORTA AUTANT DE SOINS ATTENTIFS QU'AUX JARDINS D'ORNEMENT. LES FLEURS, LES FRUITS ET LES LÉGUMES ÉTAIENT NÉCESSAIRES, PENSAIT-IL, AUX HABITANTS DU CHATEAU, LES UNS NE SAURAIENT ÊTRE EXCLUS AU DÉTRIMENT DES AUTRES... ET L'ON VOIT LA LE THYM ET L'ESTRAGON SE MÊLER A LA VERVEINE ET AU ROMARIN.



MURS DE VERRE

PAR RENÉ DE LAROMIGUIÈRE





PAGE 22, UN MUR DE VERRE : ARMATURE DE FER ET DE CIMENT, ALVÉOLES DE VERRE LÉGÈREMENT TEINTÉ DE VERT. SOUS LE SOLEIL, LA LUMIÈRE D'UNE MAISON AINSI BATIE EST A LA FOIS VIVE ET DOUCE, ET QUAND LE SOLEIL DÉCLINE, DES PROJECTEURS DISPOSÉS AU DEHORS LE SUPPLÉENT SI EXACTEMENT QUE L'ON IGNORE QUE LA NUIT VIENT. ICI, DÉTAILS D'UN BOUDOIR SUSPENDU (COTÉ JARDIN) AVEC SES GLACES LIMPIDES OU JOUENT DES REFLETS.

LORSQUE le ciel noircit, le jour ne cesse pas pour si peu de baigner et de pénétrer cette maison. Elle aime, certes, le soleil, elle s'offre toute à lui — comme à la pluie d'or, Danaé. Mais qu'il disparaisse, la maison n'en est pas émue. Alors qu'il déclinait, des projecteurs se sont allumés au dehors. A travers les murs translucides et les larges baies aux glaces transparentes, sans que l'on s'aperçoive du changement, ils perpétuent la fête solaire. On sait que de tels petits astres électriques ne reçoivent jamais la vie que de l'astre-roi, par le détour des végétaux changés en houille, ou des eaux portées par lui sur les montagnes. Mais la ruse humaine qui sut utiliser ce détour est ici singulièrement hardie : elle semble narguer la nature.

La maison est bâtie, entre cour et jardin, dans une rue paisible de ce quartier Saint-Germain qui déjà s'ouvrit largement au modernisme en gardant on ne sait quel air de calme, de réflexion, de tradition. C'est un intelligent quartier. Mais l'innovation actuelle s'impose à l'attention, d'abord par la volonté systématique qu'eut l'architecte de montrer dans leur nudité les dernières techniques du fer et du ciment, et plus encore, sans doute, par l'esprit qui présida à ses conceptions : esprit de libre examen des plus troublants phénomènes sociaux, ingéniosité qui lui permit d'inclure dans la forme d'habitation la plus... collective, les locaux de travail, de loisir ou de repos les plus résolument individualistes, les plus joliment français. L'architecte, Pierre Chareau, a dans les yeux une belle flamme de jeunesse et le ferme dessin de ses traits comme l'allant de sa démarche indiquent la pleine force ; quelque chose en lui, cependant, l'argent peut-être de ses cheveux, révèle que son audace est tranquille et que, s'il la nourrit d'imagination, il passe celle-ci au



Photos Zuber.

CES QUELQUES VUES DE LA MAISON AUX MURS DE VERRE PERMETTENT DE JUGER A QUEL POINT ELLE EST TRAVERSÉE DE LUMIÈRE. L'ESCALIER CI-CONTRE CONDUIT DU REZ-DE-CHAUSSÉE, LIEU PROFESSIONNEL, AU « HALL » QUI EST UN LIEU DE RÉUNION FAMILIALE, DE RÉCEPTION, D'AGRÉMENT... CET ESCALIER PEUT SE CLORE PAR LE BAS, MAIS C'EST AU MOYEN D'UNE PORTE DE VERRE DOUBLÉE D'UNE FINE TOILE MÉTALLIQUE. PAGE 25, EN BAS, UN BUREAU SECRÉTARIAT, DONT DEUX COTÉS SONT AMOVIBLES.

crible de méditations très méthodiques. Lui-même dit de son insigne édifice : « Les plans m'en ont coûté quatre ans de sévère retraite et de travaux ininterrompus ».

■

Cet hôtel particulier, construit pour un médecin, s'appuie à droite et à gauche sur des maisons ordinaires. Mais il dresse, face à la cour et face au jardin, deux murs de verre, deux vastes surfaces assez semblables à des gâteaux de miel, à ceci près qu'elles ont des alvéoles carrés et non hexagonaux, une armature de fer et de ciment en place de cire. Et, dans le verre à peine teinté de vert des alvéoles, sourit le miel blond de la lumière.

Le luxe essentiel, le luxe magnifique de cette habitation, c'est la lumière. Elle y pare, réjouit, exalte ces autres luxes : harmonie des lignes, des plans, des volumes, ordre, netteté, spaciosité... sans parler de la sobre élégance de

l'ameublement. Comme une magie règne là. Les murs sont blancs et nus ; les poutres de métal rouge-noir affirment en pleine vue leur rôle de pièces utiles ; les matières de beaucoup dominantes sont le ciment, le fer et le verre. Cependant l'impression, chez le visiteur, est de grande richesse. Parce que, peut-être, le plus précieux Pactole, c'est celui que fait couler dans les veines la joie de vivre.

■

Telle est la nouveauté de cette maison que, pour la décrire, l'on hésite à employer les termes courants. L'on peut bien appeler *cabinet de consultations* la pièce où le docteur reçoit ses malades ; *salles d'examen* les deux locaux, parfaitement agencés, voisins de son cabinet ; *chambres* les pièces où lui et les siens prennent leur repos nocturne... Ce sont là des « volumes » classiquement délimités par des cloisons. Mais comment désigner les autres aîtres ? Nommera-t-on *salon d'attente* l'endroit où attendent les malades ? Soit ! Mais qu'une cloison articulée se replie : l'on se trouve dans un lieu indéterminé, soudain agrandi, une sorte de « site » charmant, fait de meubles, de glaces limpides et de verdures entr'aperçues.

Que si l'on monte les degrés d'un large escalier sans cage, appelons « hall » l'endroit où l'on accède. De là, adossé au mur de verre (côté cour), l'on embrasse d'un coup d'œil l'économie de l'habitation. Malgré un piano à queue, l'on n'est pas dans un salon ; malgré, là-bas sur la gauche, une table et des chaises pour les repas, l'on n'est pas dans une salle à manger. L'on

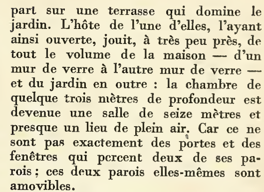


Photos Zuber.

CI-DESSOUS, UNE PARTIE DU « HALL » : LE PLAN SUPÉRIEUR EST CONSTITUÉ PAR UNE GALERIE SUR LAQUELLE DONNENT LES CHAMBRES A COUCHER UN PETIT SALON EST GRAND OUVERT, AU PLAN INFÉRIEUR ET A DROITE. — CI CONTRE, PORTE D'ALUMINIUM, A GLISSIÈRE; TAPIS DE CAOUTCHOUC.



Photos Zuber.



L'INTÉRIEUR DU « BOUDOIR SUSPENDU » QUE L'ON A VU PRÉCÉDEMMENT (PAGE 23). CETTE PIÈCE SOBRE ET JOLIE, DIFFÉRENTE DES AUTRES PAR UNE NUANCE D'INTIMITÉ PLUS CLOSE, ET QUI CONCILIE LA SIMPLICITÉ ET LE CONFORT EST RÉSERVÉE A LA MAITRESSE DE MAISON.

est dans un lieu, si l'on veut, de réunion et, en tout cas, d'agrément : l'on est au sein d'un grand volume d'ensemble, d'un volume pour la communauté, avec lequel — voilà le point important — sont en rapports constants et même peuvent à volonté quasiment se confondre les petits volumes privés, c'est-à-dire les chambres, ou tel petit salon délicieusement intime relié par un escalier au cabinet du docteur. On l'a justement devant soi, ce petit salon, à une distance de huit à dix pas. Il n'est pas clos par une porte, mais par une cloison mobile. Celle-ci, roulant sur des galets silencieux, peut s'effacer entièrement. Dès lors, le regard ne saurait être arrêté que par la sobre coquetterie d'un fauteuil, d'une table ou par la gentillesse d'une gerbe de fleurs : il va jusqu'aux baies de l'autre mur de verre et, au delà, jusqu'au fond du jardin. Et l'impression éprouvée est plus saisissante encore, si l'on se trouve, à l'opposé, dans ledit salon ou dans l'une des chambres qui sont au-dessus ! Ces chambres s'ouvrent toutes grandes, d'une part, sur une galerie située à mi-hauteur du « hall », d'autre part sur une terrasse qui domine le jardin. L'hôte de l'une d'elles, l'ayant ainsi ouverte, jouit, à très peu près, de tout le volume de la maison — d'un mur de verre à l'autre mur de verre — et du jardin en outre : la chambre de quelque trois mètres de profondeur est devenue une salle de seize mètres et presque un lieu de plein air. Car ce ne sont pas exactement des portes et des fenêtres qui percent deux de ses parois ; ces deux parois elles-mêmes sont amovibles.

Après avoir célébré la générosité fastueuse avec laquelle la maison aux murs de verre fut pourvue d'air et de lumière, l'on aimerait louer l'ingéniosité des installations que réclama la double vie — professionnelle et familiale — d'un médecin. Disons seulement que l'esprit d'invention de l'architecte paraît s'être exercé, tant au rez-de-chaussée qu'aux étages supérieurs, le plus heureusement, c'est-à-dire le plus pratiquement du monde. Les deux salles d'examen, par exemple, ont en commun leurs vitrines à instruments : ces vitrines, en effet, encastrées dans la cloison mitoyenne, la traversent de part en part et s'ouvrent des deux côtés... Ainsi s'économisent l'espace et le temps. Sur la galerie, dans les chambres, dans les salles de bain, abondent les « trouvailles » d'aménagement. Elles permettent aux hôtes de se sentir au large jusque dans des pièces de faibles dimensions. Et il est malheureusement impossible d'entrer ici dans le détail.

Quelque chose, d'ailleurs, nous paraît dépasser en importance des commodités et un air d'allégresse et de santé, qui pourtant nous ont ravi. La création de Pierre Chareau fournit d'avance, croyons-nous, au problème social qui peut-être se posera bientôt catégoriquement, la plus subtile, la plus fine, la plus élégante solution.

Nous l'avons indiqué en commençant : voilà une forme d'habitation où, tout étant le bien de chacun, il suffit aussi d'un geste pour que chaque cellule individuelle soit ouverte à la communauté, comme fondue dans l'ensemble. Oui, mais, tant que l'individu ne fait pas ce geste, il est parfaitement clos et seul, il s'appartient, divinement...

France, filtre à idées, génie de la conciliation !...

RENÉ DE LAROMIGUIÈRE.



SUR UNE PELOUSE CARESSÉE DE SOLEIL, DES PETITES FILLES LIÉES PAR LES MAINS SE NOUENT EN BOUQUET OU SE DÉNOUENT COMME UNE SOUPLE ÉCHARPE BLANCHE. IL N'EST QUE D'INTERROGER LEURS VISAGES HEUREUX POUR SAVOIR QUELLE JOIE DÉGAGE LA GYMNASTIQUE HARMONIQUE.

IRÈNE POPARD

ET LA MÉTHODE FRANÇAISE DE GYMNASTIQUE HARMONIQUE

Photos Kertesz.

PAR LE DOCTEUR BELLIN DU COTEAU



En un siècle où l'éducation physique masculine est à l'ordre du jour, il est à peine besoin de souligner que l'éducation physique féminine doit avoir sa place au soleil.

Lycurgue l'a dit, qui ordonnait qu'à Sparte, outre les athlètes guerriers, les jeunes filles prissent part aux exercices physiques. Et Philostrate justifie la pensée du grand législateur : « Lycurgue en ordonna ainsi en vue d'une belle génération et pour que, leurs corps vigorisés, elles pussent donner naissance à de beaux enfants. Pour que, arrivées dans la maison de leur mari, elles fussent en état de porter de l'eau et de moudre le blé, s'étant ainsi entraînées de bonne heure à la fatigue. Pour que, se mariant avec leurs condisciples d'exercice, elles donnent naissance à des enfants beaux, grands, forts, exempts de maladic. Et Sparte a été puissante dans le monde, par suite des mariages qui se faisaient ainsi. »

Les éducateurs originels établissent donc, dès l'abord, le principe dominant ; le plus impé-



rieux des besoins masculins... ou féminins demeure le premier des biens, la santé. Notion qui ne doit être perdue de vue à aucun moment, par ceux qui ont charge d'âme et de corps.

■

L'éducation physique féminine a d'ailleurs des objectifs différents de l'éducation physique masculine. Si nous considérons l'histoire, qui vaut comme leçon, nous pourrons constater que la personnalité masculine, sous quelque aspect qu'elle se présente, diffère du tout au tout de la personnalité féminine. Les héros de notre enfance, à l'âge où les aspirations ne sont point entachées d'influences étrangères, sont des manières de demi-dieux puissants, des créateurs d'épopée.

Exceptions mises à part, la femme ne fait point figure d'héroïne. Faute de possibilités à la fois physiques, physiologiques, voire psychologiques. Attitude qui n'est d'ailleurs point une abdication. Car, en présence de l'homme, la femme est en droit de revendiquer aussi quelques qualités natives. Dans l'histoire que l'homme a écrite, quelquefois de son sang, la femme passe avec sa sensibilité et sa grâce. Ce n'est point nous qui le disons, mais Hugo qui le proclame en une de ses phrases magnifiques, martelée et ciselée : « Cette fille de l'ombre avait de la race. Elle était belle sous les deux espèces qui sont le style et le rythme. Le style est la forme de l'idéal, le rythme en est le mouvement ». Phrase qui nous paraît contenir tout un programme et qui, par conséquent, mériterait qu'on lui fît un sort. N'englobe-t-elle pas, en quelques mots vainqueurs, la grâce féminine, qu'on ose à peine analyser? La grâce qui est à la fois faite d'adresse, de vitesse, de souplesse. Le triomphe de la femme, en effet, ne saurait être celui de la force. Balzac l'a bien vu, qui écrit : « La femme forte ne doit être qu'un symbole. Elle effraye à voir, en réalité ».

■

Rien n'est plus aisé, maintenant, que d'exposer les principales directives de la méthode française de gymnastique harmonique, due à une élève de Demeny, Mme Irène Popard.

Cette méthode essentiellement scientifique, fille de l'anatomie, de la physiologie, de la mécanique des mouvements, présente sur la méthode naturelle l'avantage de demeurer pratique, sans tâtonnements inutiles, d'employer des moyens tous contrôlés expérimentalement et d'aboutir à un résultat connu et certain. Avec elle, les faibles s'améliorent réellement, les forts sont assurés de ne pas perdre leur temps en exercices abstraits et inutiles. La gaîté, l'entrain de l'animatrice lui enlèvent tout caractère rébarbatif.

La gymnastique harmonique de Mme Popard donne à la femme, à la jeune fille, une parfaite résistance à la fatigue, corrige les défauts d'attitude, tout en conservant l'harmonie des organes dans leur forme et leur fonctionnement. Par elle, par la maîtrise de soi-même qu'elle fait acquérir, elle développe au summum les qualités qui font le charme de la jeune fille : la souplesse, la grâce, la beauté. Est-il besoin de souligner combien la musique, ajoutée à des exercices véritablement éducatifs et scientifiques, leur donne d'attrait et de vie ?

UNE INFINITÉ DE MOUVEMENTS ET D'ATTITUDES ASSOUPLISSENT ET FORTIFIENT LES JEUNES CORPS, MUSCLES SANS CESSE TENDUS ET DÉTENDUS. D'AUTRES FOIS, L'ALLÉGRESSE DE CES ENFANTS BONDIT EN APPARENT DÉSORDRE, MAIS ELLE GARDE UN RYTHME QUI EST COMME LE CHANT MUET DE LEUR ACCORD.



Photos Kertesz.



CERTES. CE NU N'EST PAS SIGNÉ. MAIS PEUT-ON NE PAS L'ATTRIBUER A DELACROIX ? IL EST AUX ARMES DU HÉROS. ŒUVRE DE SA MATURITÉ, IL RÉALISE SA GLOIRE INTÉGRALE. MALGRÉ SON POIDS ET SA DENSITÉ, CETTE CHAIR EST TOUT IMPRÉGNÉE DU PLUS PUR DES IDÉALISMES. SOUS LA MASSE DE LA CHEVELURE LA TÊTE SE DÉTOURNE, LA FIGURE SE DÉROBE ET L'EXQUIS INCARNAT DE L'OREILLE DIT LA PUDEUR DU MODÈLE ET L'ÉMOTION DU PEINTRE.

LA COLLECTION
DU DOCTEUR G. VIAU

PAR LE DOCTEUR
FERNAND VALLON

VOUS avez entendu, parmi les gemmes de Ravel, qui l'a orchestré, le chant merveilleux de Moussorgsky : *Tableaux d'une Exposition*. Vous avez salué l'entrée de la Musique chez la Peinture. Toute rose du plaisir qu'elle se promet, elle marche vite, son œil brille, son cœur bat et, dès le seuil, ce sont les effusions de deux sœurs chéries. « Comme tu es belle ! » admire la visiteuse, devant chaque tableau. Elle le décrit. La houle des violons berce le bateau de la *Marine*, les flûtes limpides distillent la rosée du *Paysage*, la palette des sons transpose celle des couleurs. Voici le rêve vert des sous-bois, la gloire fixe du soleil sur les blés accablés et ce *Nu*, sur lequel Euterpe, en frissonnant, promène les mains fluides et pures de ses harpes.



PARCE QU'IL EST REPRIS AU PASTEL, CE MONOTYPE EST EN FAMILLE, RUE D'ARTOIS, PARMI TANT DE PASTELS OU DEGAS, TRÈS GRAND PEINTRE, MAIS QUI MANQUAIT D'IMAGINATION, NOUS PRÉSENTE, SANS PEIGNOIR, LA CLIENTÈLE DE SA BAIGNOIRE. ON SAIT QUE CET APPAREIL FUT L'INSTRUMENT ORDINAIRE DE SES RÉQUISITOIRES HYDROTHÉRAPIQUES. OR PETITS MONOTYPES ET GRANDS PASTELS SONT A CETTE MAIN DE FER COMME UN GANT DE VELOURS.

Photos Vizzavona.

LE Dr VIAU ACCROCHA CE RENOIR AU MEILLEUR DE SES CIMAISES. LE LYRISME CHARNEL DU PEINTRE A TANT D'AMOUR POUR CHANTER CETTE RONDE ET RUSTIQUE ENFANT QU'IL EN ATTÉNUE L'ÉPAISSEUR. LA LAMPE MERVEILLEUSE QUE SEULS LES GRANDS ARTISTES ALLUMENT DANS LES PLUS HUMBLES MODÈLES ILLUMINE CETTE PEAU JUVÉNILE. ET, PAR LA MAGIE ROSE ET BLEUE DU PLUS ENIVRÉ DES PINCEAUX, LA GARDEUSE EST FILLE DES DIEUX.



AU PARC MONCEAU... » C'EST UN CLAUDE MONET DE 1885. COMME LE SOLEIL ROUGIT DE SES AURORES, LE PEINTRE DE GIVERNY N'AIMAIT PAS SES DÉBUTS, IL SE JUGEAIT TRÈS MAL REPRÉSENTÉ PAR CETTE TOILE ADORABLE. MAIS VIAU N'AVAIT PAS L'AIR DE VOIR LE REGARD NOIR DONT, A CHAQUE VISITE, IL ACCABLAIT L'ŒUVRE. C'EST UN MONET INÉDIT AVEC SES PERSONNAGES AUX ATTITUDES INTIMES ET SA LUMIÈRE CRIBLÉE PAR LE TAMIS FOLIAIRE.

Et puis, quand c'est fini et que pour un dernier coup d'œil — un dernier baiser — la Muse se retourne, l'action de grâces terminale s'évase comme une coupe. L'éloquente est dans la rue qu'elle chante encore.

Or je viens de revivre l'émotion du musicien et ce fut rue d'Artois, dans l'ancien studio de Jules Lemaître. Là, j'ai retrouvé cette allégresse qui rend au croyant Dieu si léger. Là, pour aller de tableau en tableau, j'ai connu la joie croissante du musicien russe. Le Dr Viau, maître de céans, me suivait attentif. « Au moins, vous aimez la peinture, vous ! » dit-il enfin.

Il y eut un silence. Notre communion rendait l'ambiance plus propice. La muse se donnait mieux. « Voilà qui me change de la plupart de mes hôtes, reprit-il. Ils ont des yeux et ne voient pas. Vous qui voyez, que direz-vous de ces deux chevaux échappés des écuries d'Eugène Delacroix ? »

C'était sur un chevalet, près de la grande baie vitrée, deux frères barbares de Pégase, deux coursiers fabuleux dont, seule, la petite main nerveuse et brune du « prince persan » pouvait ordonner le lyrisme éperdu.

« Deux chevaux conduits par un Arabe, escortés par deux grands lévriers », dit Robaut au nº 1.314 de son catalogue. Ventre à terre, ils emportent, vers la marée des collines qui déferlent aux lointains bleus, les hachures lumineuses de leurs croupes et les pierres précieuses — émeraude et rubis — dans lesquelles est taillé leur cavalier resplendissant.

— Est-ce beau ! s'écrie le Dr Viau. Longtemps, jusqu'à sa mort, en 1911 — dites-le à vos lecteurs — cette

toile appartint au professeur Dieulafoy. Ce médecin lettré ne se contentait pas d'aimer les belles images oratoires. Il avait su réunir une incomparable collection, à base de Delacroix et de Corot. *Art et Médecine*, toujours, voyez-vous ! Quand pour faire face à la laideur, à la maladie, à la mort, la Médecine invoque l'Art, il accourt et la console. Elle lui donne en retour sa compréhension élargie des choses, sa miséricorde et sa résignation à la vie fragile et fugitive. Touchantes alliances ! Vous trouverez ces nuptiales effusions chez Georges Duhamel, chez Pierre Dominique, chez Marcel Hamon, trois médecins, trois artistes. »

Non loin, magnifiquement ordonnée, l'esquisse du *Mirabeau et Dreux-Brézé* écrivait en moins d'un mètre la préface du grand drame social.

Contre la baie, je saluai *Mlle Rose*, étonnante Académie d'autodidacte. C'était l'un de ces petits modèles que l'artiste aima tant. Pourtant, ils ne firent que traverser une courte époque de sa jeunesse, mais leur parfum charmant suffit à embaumer le reste de sa vie. Ils furent pour lui *la Femme.* Car il devait s'en tenir, à pcu près, à leur image, et, tendre et rieur, leur souvenir seul parvint à forcer les disciplines ascétiques qu'il avait élevées, comme des barrières, entre son rêve, son labeur, tous deux titanesques, et le monde.

Or, frissonnant sous le givre des ombres vertes, chers témoins des premières recherches, des premières batailles, le corps de la petite Rose est comme un champ clos. L'amour de l'art s'y mesure avec l'amour « tout court ». Et tant de noble ambition, un si pur idéal triomphent. Devant cette vénusté, ce peintre de vingt-neuf ans s'est crié, on le sent, le mot qui fut le programme de toute sa vie : « Produire » et il tressaillait à la voix secrète qui répondait : « Gloire ». Mais quand il a fait cette autre femme qui nous dérobe son visage — un torse, récente acquisition de la collection et l'un de ses plus beaux joyaux — l'écho du verbe avait changé. « Avenir » ou « Postérité », disait-il tour à tour. Car Delacroix n'espérait plus qu'en ces lointaines et sévères déités. Il avait dépassé quarante ans et savait, déjà, que, tel le Christ, son royaume n'était pas de ce monde. A cette époque de son génie il ne se battait plus avec ses toiles. Sans doute avait-il toujours pour les attaquer une ardeur égale, mais elles ne lui résistaient plus. Il était en possession de son immense formule.

La gloire ! Il y croyait encore quand il a peint telle adorable petite toile où vibre tout son enthousiasme. C'est son portrait et l'on ne pouvait se décrire avec plus de candide complaisance. Avec le beau Mornay, comte, diplomate et dandy — son vain ami — il venait d'apprendre le chemin du Maroc et, sur sa tête, le fez, classique accessoire de la friperie romantique, n'était pas, comme sur celle de Decamps, une turquerie de cotillon. Quant au ruban, dont M. Thiers venait de faire fleurir sa boutonnière, il a, pour équilibrer en couleur la belle coiffure, la taille et la bravoure d'une oriflamme. Et, entre ces deux rouges — orient et chevalerie — pôles de sa fiévreuse jeunesse, le héros rayonne de foi. Il plafonne. « Dieu le veut ! » murmure la ferveur de sa bouche. Il se sent choisi pour les luttes inégales. C'est Pierre l'Ermite.

Il y a dans la collection Viau bien d'autres Delacroix, aquarelles ou dessins. Il y a cette étonnante copie du *Bœuf écorché* de Rembrandt qui a conjugué la plastique et la couleur des deux grands artistes.

Il y a tous les Corot, ceux de la maturité et ceux de la jeunesse, l'*Olevano* (Sabine) du premier voyage en Italie et ce *Pont et château Saint-Ange* qui, peint sur papier, doit être le départ de tous les autres, celui qu'assis sur une pierre de la berge sordide au bord du Tibre jaune, ce bon artiste a peint sur ses genoux. Il y a le *Coup de vent*, paysage inattendu car ce doux amant de la lumière ignore les drames et les orages. Il y a, contemporain de cette époque, un portefeuille de 30 dessins merveilleux. C'est l'acanthe des chapiteaux que, dans l'air léger, le crayon cisèle sur la claire-voie des colonnes, mortes debout. C'est la majesté d'une belle contadine. Drapée dans ces nippes comme dans un peplum, elle a fait taire un instant sa faconde criarde pour poser devant l'étranger, mais un léger basedow, frère de celui de *La Belle Zélie*, de M. Ingres donne du suc à son profil cervical, et l'annonce prompte à la véhémence. C'est au bord de la mer, le sommeil d'un jeune garçon et l'enthousiasme soudain de Corot jette sur le petit lazzaroni un trait brusque dont le raccourci fait penser à Rembrandt. C'est, enclose dans la trame arachnéenne que filait avec tant de soin le plus sensible des artistes, l'âme même des êtres et des choses.

De Degas, il y a de grands pastels, de petits monotypes et des portraits merveilleux. Le sien, d'abord, qu'il a fait en 1862, à vingt-huit ans — hautain et douloureux, âcre tête baudelairienne qu'on pourrait substituer à celle de Baptiste dans le plat de Salomé, âcre figure dont le romantisme aptère traduit le malaise d'une époque : Delacroix vivait encore, Ingres aussi, et Courbet, donc ! Or Zola avait vingt-deux ans et commençait à écrire. Degas prend le vent. Esprit positif, il se tourne vers le proche avenir, le naturalisme naissant.

Parmi les autres portraits d'une vigueur et d'une rigueur sans seconde, citons celui de Bonnat qui est si définitif. Le modèle de Degas n'en jugea pas ainsi. Il ne croyait pas dans son médiocre entendement que la toile pourrait un jour dépasser les murs du petit atelier de la rue de Laval, et il avait posé en bras de chemise. Tant que le peintre des *Blanchisseuses* fut ignoré, Bonnat ne se soucia pas d'un tel négligé, mais quand il parvint à la notoriété, celui-ci lui parut insupportable et trente ans après le premier portrait, Degas dut donner un haut-de-forme au peintre officiel et le boutonner jusqu'au col. Il est au musée de Bayonne dans cet appareil.

Il y a, rose et bleu, le portrait d'Henri de Valernes qu'une tendresse, rare chez Degas, console d'avoir été le demi-solde de la peinture.

Dans les pastels monumentaux, des femmes enjambent la baignoire obligatoire ou tordent de rousses chevelures — pastels admirables et cruels où les demi-teintes, ressuscitées des vieilles estampes japonaises, font aux femmes déshabillées (et non pas nues) des fonds très doux, consolateurs.

Quant aux beaux monotypes, le pouce de l'artiste leur fut la meilleure des estompes. Ils légueront aux arrière-petits-neveux de M. Bertillon, gravées dans la chair de velours de leurs baigneuses, les empreintes digitales de l'élève latent de M. Ingres. Cher homme ! Il ignorait, celui-là, du moins, toutes ces hargneuses enquêtes. Loin de punir, « le chef de la Peinture sérieuse » caressait de sa belle main si légère, un peu sournoise. Il était, avec les dames, « la galanterie même ». Or, devant Degas la femme qui n'était pas *du monde* n'a jamais comparu qu'en accusée et le prétoire ordinaire de ce juge singulier fut sa baignoire.

Passons aux impressionnistes. « Je fus, peut-être, un

des premiers à les comprendre, m'a dit le Dr Viau, mais je n'y eus pas grand mérite : Delacroix et Corot m'avaient mis sur leur voie et Degas m'empêcha de la perdre ». Et il me conta de quel jarret d'amoureux il escaladait, vers 1880, la rue Lepic, à ses loisirs du dimanche matin. Tout soufflant, il entrait chez Portier, le marchand. Quelquefois les frères Rouart, le comte Doria, Hazard ou Mme Esnault-Pelleterie l'y avaient précédé car si Portier avait peu de clients, ils étaient bien nés. Mais notre ami n'avait d'yeux que pour les Degas. « Ils avaient dans le mouvement, dit-il, une pomptitude et une originalité qui me ravissaient. J'adorais leur façon de dire les choses tout net, sans les périphrases et les circonlocutions romantiques. C'était la vie... Bientôt, je devins l'ami du marchand et je connus l'artiste. Mais nos relations ne devaient pas s'en tenir là, car Pissarro, Sisley, Renoir, Guillaumin, stupéfaits de vendre, s'enquirent du jeune énergumène qui les achetait. Combien les achetait-il ? Que vous êtes curieux ! Ce qu'on m'en demandait, parbleu ! 200... 300, 500 francs. Et c'était lourd à ma bourse de jeune homme. Je peux le dire, maintenant qu'ils sont morts : aucun de ces peintres ne m'a paru valoir mon cher Degas, intellectuellement, du moins. Il avait tant de culture, une telle passion de son art ! »

De Sisley, le maître de la neige et de la nuance, voici l'*Abreuvoir de Marly*, gamme de blancs que, sous un ciel exquis, vocalise la voix la plus pure. « La toile remonte à 1878, reprit le Dr Viau. C'était encore l'époque de Louveciennes. Peu après la guerre, quatre peintres s'étaient installés là. A l'ombre du beau château, ils campaient dans des cabanes dignes de l'ancienne zone militaire. A chaque aurore que le soleil donnait, c'était chez Monet, Pissarro, Renoir et Sisley un branle-bas de combat et l'on partait en bon ordre, le pliant, la toile et le chevalet au dos. Sur le motif, on adoptait la formation en carré. Assez près l'un de l'autre pour pouvoir causer, on empoignait les brosses. Et les beaux sourires courageux disaient à la rétive Nature : « A nous deux, maintenant ! » Pauvre petite troupe ! Quelle misère elle a connue : la pluie, le vent, le gel, la faim ! Car le ravitaillement n'arrivait pas tous les jours et en seconde ligne, dans les cagnas, d'où chaque jour, Monet en tête, partait l'attaque, il y avait des femmes, voire des mioches — ceux de Pissarro. Parfois, les munitions manquaient. Ce fut ainsi qu'un jour de beaux contrastes, Renoir n'eut plus de noir. Les autres s'offrirent à gratter leur palette. Mais il en fit avec du vermillon et du bleu de Prusse. Les fameuses ombres violettes étaient nées. Elles eurent, depuis lors, la faveur de deux générations de peintres. »

Je cherchai aux murs les souvenirs de ce combat légendaire, dont le temps a fait une victoire pour les gueux de Louveciennes. Je reconnus la fine émotion d'autres Sisley, la félicité de ses paysages légers, roses et comme parfumés, une mer belle-isloise de Monet — les roches violettes parmi l'écume fouettée, blanche mousse, sous le ciel bas — les Pissarro profonds et doux, si verts, et sous des caresses bleues la nacre vivante de Renoir, à la gloire de la chair féminine. De tous les Renoir que je connais, le plus beau, peut-être, est là, chez le Dr Viau, à la place d'honneur.

« En voilà un autre ! » s'écrie-t-il en brandissant une toile sans cadre. « Hein ? il vous surprend, *Un store*, mon cher ! Refusé au Salon de 1865, Renoir, farouche, cherchait du travail. Un fabricant de stores lui en donna... Non, mais vous voyez cela sur un éventaire de fruitier, avec le soleil dessus !.. » Sous un ciel digne de Delacroix, d'une hotte d'osier chavirée s'échappaient, comme d'une corne d'abondance, des légumes et des fruits et c'était, en cascade, la rutilance des pommes, l'or pâle des citrons, la succulente splendeur de l'aubergine épiscopale. Aucune composition. Tout était, à profusion, dispensé par la générosité vitale de l'artiste. Mais un souci calligraphique très amusant essayait de canaliser la veine débordante, de châtier la verve. Il avait évidemment peur d'être encore refusé par le marchand de stores et tout fait craindre qu'il n'en ait pas obtenu d'éloges. Pourrais-je ne pas vous signaler deux splendides Cézanne, l'alpha et l'oméga de la vie du peintre : une nature morte, peinte dans la manière sombre du début et cette limpide *Montagne Ste Victoire* qui fut l'un des chants du cygne du grand artiste — parenthèses où s'inscrit son génie.

La place va me manquer, hélas, pour vous dire le Van Gogh touchant. Ce sont deux de ses vieux godillots qu'il a tant aimé à peindre et qu'il nous a légués comme le témoignage d'une misère dont il accuse son époque. Il a installé leur semelle en ruine sur un tabouret propret de vieille fille, recouvert de la plus décente étoffe rouge. C'est soigné, léché — et âpre comme un reproche.

Je voudrais vous parler de la splendide falaise du Pouldu, un des plus fastueux Gauguin que je sache, des Lebourg, des Carrière, des Bonnard, des Vuillard, des Maurice Denis, des Marquet, des Roussel, des Albert André, des d'Espagnat, des Valtat et, parmi leurs aînés, de ce Cals que l'amour de notre ami console d'un injuste oubli.

Je voudrais pouvoir dire à loisir l'admirable sculpture : le *Gluck* de Houdon, réplique en terre cuite du marbre qu'en 1873 calcina, rue Lepelletier, l'incendie du grand Opéra. La matière de cette terre de la Nièvre est belle, l'hémiplégie du grand musicien est émouvante et Houdon un grand sculpteur. C'est avec Michel-Ange, Puget, Rude, Carpeaux et Rodin un maillon de la chaîne magnifique. De ce dernier le Dr Viau possède le plâtre original de *Berthelot*, le chimiste, celui-là même qui fut donné par Rodin à Mirbeau, *Le Faune et la Nymphe*, l'*Eve*, une *Cariatide*, la première épreuve du *Printemps*. De Bourdelle il a le beau buste d'*Ingres*, en bronze, si vieil aigle et d'inspiration si puissamment donatellienne.

Quelle sotte énumération ! J'aurais tant voulu vous raconter le collectionneur. Né en France, en 1855, mais élevé à Saint-Pétersbourg, où son père était médecin, il montra de bonne heure des dons exceptionnels pour la musique. N'est-elle pas la tendre sœur de cette Peinture que, depuis l'adolescence, toute sa vie allait chérir ?

Plus tard, quand il fut au lycée Charlemagne, son professeur de musique, sous-chef d'orchestre à l'Opéra-Comique, l'emmenait les jours où il avait le pupitre. Le petit Viau s'asseyait avec recueillement, derrière lui, dans la fosse sonore et c'était, sur les grandes ailes des harmonies, l'envol et l'ivresse.

Car il avait été, en Russie, l'élève de César Cui... César Cui, l'un des cinq amateurs, si touchants — l'ami de Rimsky-Korsakov et de Moussorgsky...

Mais voici qu'à ce nom s'élancent les dernières phrases de *Tableaux d'une Exposition*. Elles emplissent mon cœur et couvrent ma voix. Et, comme la Muse du grand artiste, avec une ferveur égale, je me retourne au seuil du Musée Viau pour un dernier coup d'œil — un dernier baiser.

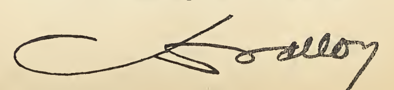




Photo Vizzavona.

CHER CÉZANNE, QUAND GESTICULANT ET PARLANT HAUT, LE NEZ ROUGE SOUS TON VIEUX MELON, TU TE HATAIS VERS CETTE MONTAGNE SAINTE-VICTOIRE QUI FUT TES DÉLICES ET TON TOURMENT, TU FAISAIS FIGURE DE VIEUX FOL. LE BOUTIQUIER D'AIX S'ESCLAFFAIT ET TOUS LES POLISSONS TE JETAIENT DES PIERRES. LA VOILA, CETTE COLLINE DONT TU FIS UN PARNASSE. UNE GÉNÉRATION DE PEINTRES ALLAIT S'ESSOUFFLER A LA GRAVIR. OR TOI, JAPONISANT, TU L'AS PEINTE DANS LE MATIN CALME, COMME UN PETIT FUSIYAMA.



DEUX ŒUVRES RÉCENTES

MADELEINE LUKA

Dans *le Jardin d'Amour* Estelle attend son sort... Or, déjà, un haut-de-forme se devine à l'ombre du catalpa. Les roses sont épanouies, mais craignons le noir reptile caché dans leur feuillage. Cornes en tête, voici l'Escargot, d'ailleurs. Il rampe et le vice brille parmi sa *bave.* Qui cueillera la fleur des fleurs ? Sera-ce Adolphe le Tentateur, ou Arthur, le petit homme qui conduit au mariage ? Dehors, les anges prient pour la vertu et les ifs invulnérables fusent droit vers le ciel. Telle est, paroles et musique — le tout de Madeleine Luka — cette belle complainte en point de Beauvais. Car la manufacture tisse, en ce moment même, *le Jardin d'Amour.* Et M. Ajalbert, son éminent directeur, nous montrera bientôt ce charmant paravent, d'une symbolique malicieusement savoureuse.

O T H O N F R I E S Z

Et puis voici un tableau décoratif d'Othon Friesz, qui est à la comtesse de Béhague. En tricorne, perruque et jabot, de beaux cavaliers y courrent le cerf et, peinte au temps du Bien-Aimé, librement transcrite par le contemporain, cette toile de fond aurait une apparence de réalité si, au premier plan, dans un pot blanc, ne se mouraient blanches elles-mêmes et trop écloses, des roses de Noël. Avec toute la largeur de patte et de pâte de Friesz, nous retrouvons là son goût et son art de la composition, cette ordonnance rationaliste que nous avions saluée, déjà, chez le Dr Sabouraud, dans *Les Jarres*, *Le Navire dans la Calanque* et ce *grand nu* si volontaire, châtié à la Manet. Il fut peint en 1922. Or, en 1933, la maturité devait délier l'artiste d'une partie de ses sévères disciplines. Il nous a montré, récemment, chez Katia Granoff, le sourire de paysages clairs où tout chante et vibre dans un ciel agrandi.





Photo G.-L. Manuel.

ANDRÉ COUVREUR

PAR O. BÉLIARD

Parmi les hommes que la Littérature prend à la Médecine, il en est qui ne sont médecins, si l'on peut dire, que par accident, ou qui n'ont demandé à la Faculté qu'un moyen d'émancipation : ainsi, sous l'ancien régime, entrait-on dans les Ordres, sans goût particulier pour la religion, mais pour avoir accès dans un monde intellectuel interdit aux vilains. Tel n'est point le cas du docteur André Couvreur pour qui la Médecine est un fief héréditaire et qui est ce que je me permets d'appeler un médecin congénital. Son père, en effet, ancien interne des hôpitaux de Paris, qui avait mieux aimé occuper la première place dans sa petite ville qu'un rang secondaire dans la grande, exerçait la profession avec une rayonnante autorité dans la cité industrielle de Seclin, près de Lille, où naquit le futur romancier, le 4 août 1865. André Couvreur médite de fixer, dans un livre qui serait le plus caressé de ses livres, les traits de cet homme de science et de bien qui laisse un sillage lumineux dans la mémoire d'une population si longtemps bénéficiaire de son dévouement éclairé, désintéressé, généreux, et qui, sur trois enfants qu'il eut, éleva deux médecins.

L'avenir médical des fils était donc une chose entendue, longuement préparée dès l'enfance. Quand André commença de suivre le cours de la Faculté de Lille, la meilleure instruction qu'il reçut, parce que la plus familière, fut celle que son père, clinicien de la bonne époque, lui donnait à Seclin, dans les salles de ce bel hôpital du XIIIe siècle qui était comme le domaine de la famille. Plus tard, il vint continuer ses études à Paris, y fut externe des hôpitaux, élève de Périer, de Potain, de Brouardel, de Tarnier, puis docteur en 1892 et resta Parisien, abandonnant à son frère l'honneur de continuer la dynastie au pays natal. C'est que ce jeune médecin montrait des goûts que la vie provinciale eût difficilement contentés. Des rencontres au Pays latin l'avaient introduit dans un milieu où les Lettres étaient cultivées. Les étudiants d'alors étaient, je le crois bien, aussi studieux que ceux d'aujourd'hui, mais leurs curiosités étaient moins rigoureusement spécialisées ; en se préparant à une profession, ils prenaient le temps d'être aussi des hommes sensibles

commenté par des philosophes et des savants, n'a pas peu contribué à créer un terrain favorable à l'eugénésie. Le troisième enfin, *Le Fruit*, agite les problèmes qui concernent l'enfant.

Que mes paroles pourtant n'égarent pas l'opinion ; ce ne sont pas des traités, ce sont réellement des romans et d'un tour très vivant. A la vérité, le roman à programme, comme la pièce à thèse, ne se passe pas d'artifice. Le romancier qui s'est donné le rôle d'enseigner et de moraliser déforme les événements pour y faire saillir le trait à quoi s'accroche sa pédagogie, rapproche des

retrouva prêt à endosser la blouse d'hôpital, d'abord dans Amiens occupée, puis à Paris. On sait qu'avec l'aide de la maréchale Lyautey, le romancier, qui avait commencé à écrire pour le théâtre, posant tranquillement sa plume, se révéla tout de go un organisateur, par la création de l'Institution nationale des Invalides, destinée aux grands blessés du névraxe, héros d'un drame terrible et victimes d'un douloureux roman qu'il n'eut pas besoin d'imaginer mais à quoi son zèle contribua à donner une conclusion miséricordieuse. Ce qui sera encore compté au médecin, en marge de son œuvre d'écrivain.

Octave Béliard

Photo G.

mieux aimé occuper la première place dans sa petite ville qu'un rang secondaire dans la grande, exerçait la profession avec une rayonnante autorité dans la cité industrielle de Seclin, près de Lille, où naquit le futur romancier, le 4 août 1865. André Couvreur médite de fixer, dans un livre qui serait le plus caressé de ses livres, les traits de cet homme de science et de bien qui laisse un sillage lumineux dans la mémoire d'une population si longtemps bénéficiaire de son dévouement éclairé, désintéressé, géné-

donnant à son frère l'honneur de continuer la dynastie au pays natal. C'est que ce jeune médecin montrait des goûts que la vie provinciale eût difficilement contentés. Des rencontres au Pays latin l'avaient introduit dans un milieu où les Lettres étaient cultivées. Les étudiants d'alors étaient, je le crois bien, aussi studieux que ceux d'aujourd'hui, mais leurs curiosités étaient moins rigoureusement spécialisées ; en se préparant à une profession, ils prenaient le temps d'être aussi des hommes sensibles

à tous les souffles de l'esprit. Couvreur, profondément médecin, qui devait exercer très activement la Médecine pendant plus de quinze ans, n'avait sans doute pas à cette époque des ambitions littéraires bien définies, mais, tourmenté depuis toujours par un irrésistible besoin de mettre du noir sur du blanc, il collaborait à des revues de jeunes, publiait un recueil de vers chez l'éditeur Vanier et faisait jouer un acte à la Potinière. On pouvait encore se méprendre sur la portée de tout cela, divertissement peut-être. Combien de camarades ai-je vus ainsi prendre le départ, qui n'allèrent pas plus avant ! Mais ceux qui ont vraiment quelque chose à dire le sortent un jour, fût-ce malgré eux.

André Couvreur avait écrit un roman pour son délassement, en 1899, et ne nourrissait assurément qu'un très modeste espoir en déposant chez l'éditeur Plon son manuscrit cravaté d'une faveur bleue. Le destin pourtant l'attendait là : le livre fut accepté et fit du bruit. Sous le titre : *Le Mal nécessaire*, il dénonçait une fureur opératoire engendrée par le progrès rapide de la chirurgie et opposait la morale traditionnelle du praticien et sa bienfaisante prudence aux excès d'une science inhumaine. La chance d'un écrivain de mérite lui fait traduire à point les thèmes qui rôdent dans l'atmosphère commune. Il faut bien croire que ce thème-là rôdait, puisque dans cette même année François de Curel faisait jouer *La Nouvelle Idole*. En 1900, Couvreur, enhardi, ne se contenta plus de cueillir une idée mûre ; il viola délibérément une vieille pudeur imbécile et força l'opinion rétive à regarder en face ce qu'elle n'avait jamais voulu voir. Son second roman, *Les Mancenilles*, feuilleton retenu par *le Journal*, n'y fut point publié, par crainte du scandale et des désabonnements ; le mot de syphilis que ce médecin employait tout crûment pour la première fois en public faisait peur à la Direction. Mais le livre paru en librairie fournit à Brieux le sujet des *Avariés* et s'il est vrai que cette pièce retentissante sonna le début d'une ère de sincérité et de prophylaxie, on ne doit pas laisser oublier que le grelot fut attaché par le docteur André Couvreur, qui, dans la même année, achevait de signaler les « Dangers sociaux » par un examen sévère de l'alcoolisme et de ses propagateurs : *La Source fatale*. Et si les mœurs ont évolué à ce point que ces thèses ne rencontrent plus de résistance, on le doit au courage, même à l'agressivité de l'homme qui, bombant l'échine sous les brocards de la critique, sut les imposer, non pas seulement en bon écrivain, mais en bon médecin.

Car, on le voit du reste, les obsessions littéraires d'André Couvreur sont des obsessions de médecin et le sacrement reçu à la Faculté lui a imprimé une marque indélébile. « J'ai fait, dit-il simplement, de la littérature prophylactique. » Il indiqua aussi la base scientifique de la morale sociale et ce fut le sujet d'une seconde série de romans publiés de 1902 à 1905 sous le titre général : *La Famille*. Le premier de ces romans, *La Force du Sang*, traite de l'hérédité ; le second, *La Graine*, émet des idées audacieuses sur la procréation consciente et, diversement commenté par des philosophes et des savants, n'a pas peu contribué à créer un terrain favorable à l'eugénésie. Le troisième enfin, *Le Fruit*, agite les problèmes qui concernent l'enfant.

Que mes paroles pourtant n'égarent pas l'opinion ; ce ne sont pas des traités, ce sont réellement des romans et d'un tour très vivant. A la vérité, le roman à programme, comme la pièce à thèse, ne se passe pas d'artifice. Le romancier qui s'est donné le rôle d'enseigner et de moraliser déforme les événements pour y faire saillir le trait à quoi s'accroche sa pédagogie, rapproche des détails, change des proportions, trouble des perspectives, compose en somme un étalage, ou une vitrine de musée avec des objets que la nature n'eût pas montrés ensemble et qui sont groupés en vertu d'une logique de professeur. C'est le système de Zola quand il écrit *Fécondité*, et cette dernière manière de Zola, indubitablement, a marqué de son influence le Couvreur de la première manière. Mais ma critique, si c'en est une, ne porte que sur le genre et le genre ne sert point à juger l'écrivain ; ce n'est que le tribut qu'il paie à son école, à son époque, à son terroir ; on subit les modes, mais on en habille sa personnalité, quand on en a une. Celle d'André Couvreur s'accuse dans la vie particulière dont il anime les événements et les figures qui doivent porter leçon puisque c'est son dessein, dans l'ingéniosité du conte, dans une tendresse humaine dont le feu couve sous les mots et qui, certes, n'était point dans l'atmosphère de Médan. « Un grand romancier », dit de lui M. André Dumas. J'ajouterai un conteur de la meilleure tradition française, soit qu'il veuille moraliser, soit qu'il laisse galoper une imagination libérée de tout contrôle.

Car tous les derniers ouvrages d'André Couvreur, *Caresco Surhomme* ou le *Voyage en Eucrasie*, une *Invasion de Macrobes*, *Le Lynx*, écrit avec M. Michel Corday ; *Le Valseur phosphorescent*, les *Mémoires d'un Immortel*, *Le Biocole*, *Hymen and C°*, *L'Androgyne* (et j'en oublie sans doute) appartiennent à ce genre merveilleux qui remonte au moins à Apulée et certainement a fleuri un peu partout ; celui même que notre génération a accueilli comme une importation anglo-saxonne, mais que pourtant chaque siècle de littérature française accommoda à son humeur et à son rêve, depuis *Pantagruel* jusqu'à *L'Ile mystérieuse*, en passant par *Micromégas*, avant que M. Wells — devant qui je m'incline du reste — s'en attribuât le monopole. Et ce qu'il faut dire d'André Couvreur c'est que, lorsqu'il se donne l'air de suivre la piste de H.-G. Wells, physicien et philosophe anglais, il emporte dans son bagage la vision d'un médecin, la culture latine et l'esprit aérien d'un compatriote de Voltaire ; de sorte que vraiment, entre l'Anglais et lui, il n'y a rien de commun, qu'un procédé.

Et André Couvreur, qui feint de conter pour conter, qui sait le faire d'une plume légère et dont la bonne humeur répand des étincelles, des paillettes et même des calembours, utilise le procédé pour faire accepter une satire bien française, qu'on administre par gouttes. Il a, de même, écrit du bon théâtre comique, qui ne vise pas lourdement à la psychologie, qui ne brandit pas contre les vices sociaux le fouet de l'Erynnie, mais qui, suivant la tradition qui ne se démode point, redresse nos ridicules, corrige nos tics, taquine, picote, mordille un peu en amusant bien plus encore. Une petite leçon dans un grand plaisir... Comme ce médecin devait bien formuler les médicaments pour petits et grands enfants !

Et, en effet, il est médecin *in æternum*, celui-ci qui changea d'occupation sans changer d'âme — et sans perdre aucune de ses aptitudes, puisque la guerre le retrouva prêt à endosser la blouse d'hôpital, d'abord dans Amiens occupée, puis à Paris. On sait qu'avec l'aide de la maréchale Lyautey, le romancier, qui avait commencé à écrire pour le théâtre, posant tranquillement sa plume, se révéla tout de go un organisateur, par la création de l'Institution nationale des Invalides, destinée aux grands blessés du névraxe, héros d'un drame terrible et victimes d'un douloureux roman qu'il n'eut pas besoin d'imaginer mais à quoi son zèle contribua à donner une conclusion miséricordieuse. Ce qui sera encore compté au médecin, en marge de son œuvre d'écrivain.

Octave Béliard

LECTURES

DE TRISTAN BERNARD A LÉON DAUDET

PAR PIERRE DOMINIQUE

Tristan Bernard, cet esprit naturellement gai — ce qui ne veut pas dire qu'il est optimiste — a eu l'idée qui paraît bizarre chez un homme gai de traiter sur un ton intermédiaire entre la blague et le sérieux un sujet dont Carco avait tiré une histoire tragique. Il a écrit le journal d'un homme traqué. Toutefois l'assassin de Tristan Bernard — je veux dire son héros — bien que traqué, garde dans ses aventures ce je ne sais quoi de doucement philosophique qui l'apparente à l'écrivain. Il a assassiné, c'est vrai, mais presque sans le faire exprès : il se rend cette justice qu'il n'est pas un malhonnête homme au sens bourgeois du mot. Peut-être ne fut-il que la victime de ses rêves et des circonstances. Persuadé d'ailleurs qu'il sera arrêté un jour ou l'autre, et quand il l'est, avouant tout aussitôt, et plus tard seulement préoccupé de tenir régulièrement son journal jusqu'à l'échafaud s'il se peut, afin de bien renseigner le public sur l'état d'âme d'un assassin encore libre d'abord, puis d'un condamné. « *Aux abois* » est ainsi le journal fort spirituellement imaginé, non du monstre, ni de l'homme du « milieu », mais du petit bourgeois en de telles circonstances qui, assurément, sont exceptionnelles, mais n'en font que mieux ressortir les caractères éternels du Français moyen.

■

Jean Giono a surgi voici quelques années avec un étonnant récit : *Colline*. Depuis, en quelque genre qu'il ait écrit : récit, essais, roman, drame, il n'a tenté de peindre qu'un seul pays, celui qui va des Basses-Alpes à la Camargue et à la Crau, terrain de pâture et de transhumance, domaine de bergers. Mais ce pays, qu'il le connaît bien, et ces bergers, qu'il sait bien nous les montrer tout crus en quelque sorte, avec leurs grands troupeaux et leurs chiens, dans la double odeur de la terre brûlée et du laitage ! Jean Giono va plus loin, il touche dans ses beaux récits à la poésie profonde ; il arrive d'un pas aisé aux plus anciennes, aux plus obscures légendes, à ce tuf d'où jaillissent d'un même élan l'âme humaine et l'âme animale. Il traduit les mouvements de ces âmes dans ce style débordant d'images, à la fois naïf et savant, savoureux au possible, et qui n'appartient qu'à lui. En deux mots, bien plus que conteur de premier ordre, il se montre une fois encore, dans le « *Serpent d'étoiles* » grand poète.

■

Faut-il maintenant échapper aux bons parfums de la campagne, pour nous plonger dans les odeurs de Paris ? Henri Drouin nous y invite. Henri Drouin est un de nos confrères, un de ceux qui connaissent le mieux le monde non conformiste dont les bandits sans doute et même les simples larrons font partie mais qui se trouve avoir deux pitoyables côtés : celui des prostituées et celui des clochards. Côtés qui se rejoignent, la vieille clocharde ayant été souvent une prostituée dans sa jeunesse. Henri Drouin est familier de ces abîmes près desquels nous passons tous les jours sans même jeter un regard dans leurs profondeurs obscures. Il n'a désiré, dans *Angèle*, que nous présenter le plus simplement du monde l'histoire d'une malheureuse comme il en est tant, bâtarde, enfant de l'Assistance, battue et repoussée par tous, roulant ainsi, quoi qu'elle fasse — et son inertie aidant, bien entendu — à la prostitution, à l'ivrognerie, à la misère. Livre sans doute vrai, mais qui surtout est tendre, qui éclaire ces ténèbres extérieures pleines de gémissements, mais sait plaindre les misérables écrasés par la grande machine dure de notre civilisation.

■

Je finirai en disant un mot du livre de Léon Daudet : *Député de Paris*. On se doute que ce sont des souvenirs et des souvenirs politiques, ceux de cette période qui va de 1919 à 1924, où Léon Daudet fut député de Paris et par ses apostrophes et ses interventions jeta dans la Chambre un feu nouveau. Livre polémique de bout en bout — et cela nos lecteurs le verront bien et concluront pour ou contre comme ils l'entendront, — mais ce qu'il nous faut dire en tout cas, c'est que voici l'écrivain probablement le plus abondant, le plus divers, le plus original, et, à mon sens, le plus puissant que nous ayons à l'heure actuelle. Léon Daudet, qui se rattache à la grande tradition de Shakespeare et de Rabelais, a toujours tenu pour une des plus hautes cimes de l'art et de la pensée ce XVI[e] siècle à la fois puissant et subtil, profond et joyeux. Il en est un des fils. Il eût été, je pense, parfaitement à son aise sous François I[er]. On trouve en lui cet amour du combat et cet amour de la science, cette abondance d'épithètes et d'images, cette vigueur de polémique et cette puissance de rire, cet appétit de vivre aussi qui marquaient les hommes de cette époque. Une belle époque dont on peut regretter la vigueur.

Pierre Dominique

VIENT DE PARAÎTRE

Au Groenland avec Charcot, par JEAN-LOUIS FAURE (Edit. Flammarion). — L'éminent professeur vient de publier le récit d'un voyage qu'il fit l'an dernier au Groenland, sur l'invitation du commandant Charcot.

Le livre commence par un vibrant hommage au savant explorateur polaire — et l'on sent par la suite, en bien des endroits, l'affectueuse admiration qu'inspirèrent à M. Jean-Louis Faure et le chef et l'équipage du *Pourquoi-Pas ?*

De Saint-Malo, l'auteur nous emmène, par Guernesey, le canal Saint-Georges, les îles Feroé, l'Islande, jusqu'au fond du Scoresby Sund... et nous l'accompagnons avec un plaisir qui se renouvelle à chaque page. Tout nous intéresse, parce que nous voyons par des yeux qui ont su voir le détail significatif comme le site grandiose, parce que, en outre, maint spectacle provoqua, chez le voyageur qui maintenant nous guide, une émotion poétique ou la méditation d'un philosophe aussi riche d'expérience que de science. Mais nous aimons singulièrement des récits tels que celui des premiers contacts avec la banquise, ou la description de la baie encombrée d'icebergs aux abords du cap Leslie, ou encore la relation d'une étape maritime par très gros temps. Car tout cela est évoqué avec un grand bonheur d'expression, tout cela est vigoureux et frémissant de vie.

■

D'autres terres en vue, par ELIE FAURE (Editions de la Nouvelle Revue critique).— Il y a, dans toutes les littératures, des monuments de pensée dans lesquels l'on trouve inépuisablement de la connaissance, des clartés, des leçons et comme une infinie quantité de semence dont chaque grain, ardant soudain comme phosphore, peut à tout instant allumer dans les cerveaux — abstraction faite ici de toute Politique — un foyer de pensées nouvelles : *Faust*, les *Essais* de Montaigne, le *Théâtre* de Shakespeare... Il est même possible que la grandeur d'une œuvre se mesure justement au nombre de ces feux créés qui, loin de dévorer, créent à leur tour.

Combien est-il d'embrasements virtuels dans l'œuvre d'Elie Faure ? On ne le saura peut-être que dans bien des années.

Mais ce qui peut d'ores et déjà s'exprimer, s'affirmer, par le moyen commode des comparaisons, c'est que, du moins en France, l'on ne voit pas bien quel livre atteint à la richesse encyclopédique, à la vigueur de raisonnement, au pouvoir éclairant d'un livre tel que *D'autres terres en vue*. L'âme noire, l'âme islamique, l'âme hindoue, l'âme chinoise, l'âme japonaise, l'âme américaine, voilà les chapitres, au cours desquels il n'est pas une ligne qui ne soit une somme de connaissances, un pénétrant examen critique, l'explication d'un art, d'une race, d'une religion, d'un caractère ou, que sais-je encore, une suggestion dont on dira plus tard que c'était une prophétie.

L'on est confondu devant cette plénitude de savoir, qui est en grande partie de première main ; et l'on se demande si ce n'est pas la première fois que se manifeste dans un livre le rapprochement matériel des races (nous ne pouvons dire, hélas, le rapprochement sentimental), l'embrassement visuel, simultané de leurs ressemblances et de leurs dissemblances, bref, le rapetissement de la terre, lequel ne date, en somme, que de la T. S. F., de l'aviation et de la mêlée des peuples pendant la grande guerre. Je salue ici avec respect, avec foi, avec humilité, le récent livre d'Elie Faure.

■

La Croisière du Hachich, par HENRY DE MONFREID (Editions Bernard Grasset).— Il y a encore de l'inconnu par le monde, et l'aventure est encore possible. Mais pour combien de temps ? L'on se prend à penser que si Henry de Monfreid vivait dans cent ans une seconde vie, et qu'il se souvînt de la première, il trouverait le monde inhabitable par manque de mystère, d'imprévu et, probablement, par suppression des fortes joies du non-conformisme.

De notre temps, Henry de Monfreid a découvert la mer Rouge — et il faut mettre tout le contraire d'une ironie à parler ici de« découverte», car, je le demande, qui, avant cet écrivain et avant Kessel, avait réussi à intéresser le grand public à cette région du globe ? Avouons qu'elle nous paraissait sans histoire, à peu près uniquement caractérisée par un phénomène jamais reproduit depuis la Bible et par une bien grosse chaleur. Or, que d'histoires, et d'histoires vécues dans le passé tout récent d'Henry de Monfreid, en attendant que des compétitions, bien plus d'orgueil que d'intérêts, ajoutent là-bas un chapitre très couleur locale à la grande Histoire sanglante !

La dernière aventure d'Henry de Monfreid est une aventure de contrebande. Elle consista à acheter du hachich en Grèce, à le transporter, sur un honnête paquebot, jusqu'à Djibouti où peut transiter cette herbe à rêves, puis, à remonter la mer Rouge pendant treize cents milles, jusqu'à Suez, sur une petite barque à voiles : extraordinaire odyssée combinée parce que la douane ne saurait imaginer du hachich venant du Sud et du diable-vauvert par une embarcation aussi fragile ! De fait, cette ruse héroïque réussit, et notre contrebandier vendit convenablement sa marchandise.

L'on est libre de ne pas exciter chez ses enfants une émulation inspirée de ce succès, mais l'on doit son admiration au courage, à la ténacité, au sang-froid d'un Monfreid, navigateur aussi habile qu'audacieux, et conteur excellent de ses hauts faits.

■

La Cité universitaire (5, boulevard Jourdan, Paris). — Ce n'est pas un livre. C'est une revue, la *Revue internationale des Etudiants de la Cité universitaire de Paris*, et c'est un organe de presse qui mérite d'être connu et de prendre du développement hors des milieux scolaires. Il serait bon que la vie de la cité fut entourée de beaucoup d'attention et d'attentions. Or, la revue est pour le public le seul moyen de prendre contact avec les étudiants de l'admirable fondation. Ce sont des étudiants qui la rédigent, l'illustrent, la mettent en page. Le vaillant petit groupe qui assume ces tâches les remplit avec beaucoup de talent. La revue qu'il « fait», il la fait bien. On l'en félicite ici de tout cœur. RENÉ DE LAROMIGUIÈRE.

DISCOPHILIE

PAR EMILE VUILLERMOZ

La production phonogénique de ce mois est dominée tout entière par un effort particulièrement généreux de la Maison Columbia qui nous a dotés d'une « édition par disques » d'*Hamlet* (C.). Il s'agit là d'une tentative tout à fait nouvelle. Elle a été entreprise et réalisée sous la direction de M. Jean Variot qui a voulu prouver que l'édition mécanique avait un domaine spécial à exploiter dans la vie littéraire de notre temps.

Jean Variot n'a pas voulu simplement enregistrer en six disques le chef-d'œuvre de Shakespeare, écourté par de nombreux coups de ciseaux. Il estime, fort sagement, que le disque doit nous faire entendre « des choses qui ne peuvent ni être lues dans un livre ni jouées sur un théâtre ». Il estime qu'il existe un art spécial du disque, un art littéraire créé spécialement pour le disque.

Pour lui, la machine parlante possède ce qu'il appelle des auditeurs « intégraux », c'est-à-dire des gens qui, les yeux fermés, voient ce qu'ils entendent, parce qu'on a su faire apparaître des images devant eux. C'est dans cet esprit qu'a travaillé l'adaptateur d'*Hamlet*. Il a confié au disque la mission d'opérer dans le texte shakespearien des prélèvements adroits dont la juxtaposition reconstitue le drame entier sous sa forme la plus vivante et la plus expressive. Ces textes offrent tous des éléments de suggestion plastique très efficaces. Ils font penser par images.

Cette synthèse qui peut paraître un peu audacieuse est, au fond, extrêmement raisonnable. Les traductions littéraires intégrales des drames shakespeariens, quelles que soient leur fidélité et leur conscience attentive, ne nous transmettent pas toujours une image avantageuse de l'original. Comme le fait remarquer Variot, la musique poétique d'une langue n'est pas transmissible dans une autre langue. La seule chose qui puisse se transmettre, c'est cette force secrète que l'on peut appeler « la poésie des situations ». Or, comme sur cent répliques de Shakespeare absolument belles en anglais, il y en a vingt, au plus, dont l'idée est susceptible de nous toucher en français, on conçoit que l'adaptateur phonographique ait le droit de déclarer avec fierté que ses disques sont plus près de l'idéal shakespearien que certaines traductions plus littéraires qui nous le rendaient fastidieux et inaccessible.

Un « décor sonore » composé et interprété sous la direction d'Eugène Bigot, achève de donner un relief étonnant à ce théâtre pour aveugles. On n'imagine pas quelle force de suggestion contiennent des appels de trompettes, des coups de gong, des murmures de quatuor, des cris, des marches héroïques ou funèbres ou des commandements chantés et repris sur différents plans sonores, pour créer des perspectives qui, entrées par notre oreille, atteignent directement notre œil. A chaque instant, on découvre dans cette technique toute une série de ressources extrêmement précieuses.

Cette représentation d'*Hamlet* en quarante minutes est tout à fait saisissante et crée un genre nouveau. L'interprétation vocale n'est pas aussi parfaite qu'on aurait pu le souhaiter. Certains timbres de voix auraient pu être mieux choisis. Mais on ne perd pas un seul mot du texte et on évite la traditionnelle psalmodie romantique des acteurs de l'Odéon et du Théâtre-Français, ce qui n'est pas un mince avantage.

Auprès de cet exploit, les autres réalisations pâlissent. Signalons cependant un bel enregistrement de l'*Ouverture d'Obéron* (Gr.), par le London Symphony Orchestra, sous la direction de Léo Blech, et de nouvelles exhumations des enregistrements de Caruso avec un accompagnement d'orchestre symphonique : l'air fameux de *Rigoletto* (Gr.), « Comme la plume au vent... » (*La donna e mobile*) et la populaire romance napolitaine *O sole mio* (Gr.).

Une belle pièce de collection pour les violonistes : le *Concerto en si mineur* d'Elgar (Gr.), interprété par Yehudi Menuhin, accompagné par le London Symphony Orchestra, sous la direction de l'auteur. Cette œuvre que Menuhin exécutera prochainement à Paris, trouve ici une édition d'une perfection rare. Et un chef-d'œuvre : le *Concerto en mi bémol* de Liszt, par Walther Gieseking (C.).

Ultraphone continue à enrichir sa collection d'enregistrements de l'Orchestre Philharmonique de Berlin avec la *Symphonie pathétique* de Tschaïkowsky (U.) et Pathé nous présente, outre une belle ouverture de *Guillaume Tell*, sous la direction de Ruhlmann (P.), un disque d'une très belle sonorité et de style très pur où Carmen Guilbert a interprété, avec ce délicieux toucher qu'on lui connaît, deux pages célèbres de Debussy, la *Sarabande* (P.) et la *Toccata* (P.).

ÉMILE VUILLERMOZ.

(C.) Columbia ; (Gr.) Gramophone ; (U.) Ultraphone ; (P.) Pathé.

des interprètes qui sont, notamment, Mmes Huguette Duflos, Pauline Carton et Jeanne Pierville, MM. Escande et Palau.

Foyer international des étudiantes : *Audition d'œuvres de Mme le Dr Nageotte-Wilbouchewitch.* — Comme l'an dernier à pareille époque, Mme Nageotte-Wilbouchewitch a fait entendre des chants qu'elle avait composés sur ses propres traductions des poèmes de Lermontov. Paroles et musiques, étrangement prenantes, sont comme une double traduction de l'âme dramatique du poète russe mort à vingt-sept ans. Mmes Speranza Callo, Julien, Laeuffer, Paoli, Rose Tison, M. et Mme Defosse en furent les parfaits interprètes.

DE HAUT EN BAS, Mme HUGUETTE DUFLOS DANS "LE PARADIS PERDU", M. SIGNORET DANS "TROIS POUR CENT", Mlle SUZET MAÏS DANS "MA SŒUR DE LUXE".

La Rocha

par images.

Cette synthèse qui peut paraître un peu audacieuse est, au fond, extrêmement raisonnable. Les traductions littéraires intégrales des drames shakespeariens, quelles que soient leur fidélité et leur conscience attentive, ne nous transmettent pas toujours une image avantageuse de l'original. Comme le fait remarquer Variot, la musique poétique d'une langue n'est pas transmissible dans une autre langue. La seule chose qui puisse

ici une édition d'une perfection rare. Et un chef-d'œuvre : le Concerto *en mi bémol* de Liszt, par Walther Gieseking (C.).

Ultraphone continue à enrichir sa collection d'enregistrements de l'Orchestre Philharmonique de Berlin avec la *Symphonie pathétique* de Tschaïkowsky (U.) et Pathé nous présente, outre une belle ouverture de *Guillaume Tell*, sous la direction de Ruhlmann (P.), un disque d'une très belle sonorité et de style très pur où Carmen Guilbert a interprété, avec ce délicieux toucher qu'on lui connaît, deux pages célèbres de Debussy, la *Sarabande* (P.) et la *Toccata* (P.).

ÉMILE VUILLERMOZ.

(C.) Columbia ; (Gr.) Gramophone ; (U.) Ultraphone ; (P.) Pathé.

LE THÉATRE A PARIS

PAR HENRI DELORIERE

Théatre Antoine : *Trois pour cent*, par M. Roger Ferdinand. — M. Giraud, petit rentier, coule des jours paisibles dans une petite ville. Ce serait s'exprimer faiblement que de dire qu'il aime bien sa femme, son fils Camille qui sort de Polytechnique et sa fille Madeleine qui est au Crédit Lyonnais. A la vérité, il ne vit que pour eux. Et c'est cela, le vrai sujet de la pièce. Un gentil roman d'amour entre Camille, ingénieur pauvre, et Christiane Barbouin, jeune fille riche, ne menace de se rompre que pour mieux aboutir *in fine* à un mariage, ainsi que tout le monde l'espérait ; et l'auteur de *Trois pour cent* semble bien s'être surtout proposé de faire vivre devant nous un spécimen de bourgeoisie, avant la disparition complète de l'espèce.

Les « Giraud » peuvent bien avoir quelques petits ridicules ; ils n'en constituent pas moins une cellule sociale extrêmement utile et solide, dont, en général, la vertu cardinale est l'amour du foyer, et le principal luxe unc honnêteté scrupuleuse. M. Giraud peut bien prêter à rire, il sait cependant à l'occasion se faire respecter : il est fort de toute la dignité dont le revêtent ses scrupules ingénus. Bref, M. Giraud, que sa brave femme d'épouse à surnommé « trois pour cent » à cause de la prudence de ses placements, M. Giraud représente essentiellement quelque chose de très propre, et il est réconfortant de voir le public accueillir très chaleureusement ce genre de théâtre.

La pièce est d'ailleurs fort bien jouée, par une troupe en tête de laquelle M. Signoret compose un personnage comme toujours irrésistible.

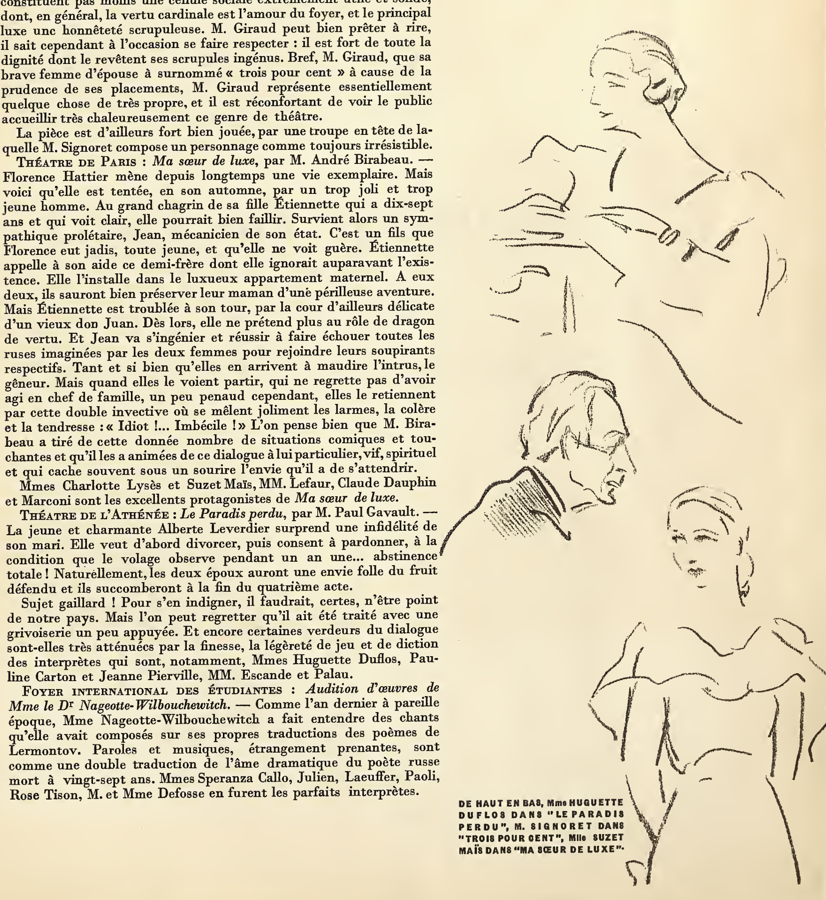
Théatre de Paris : *Ma sœur de luxe*, par M. André Birabeau. — Florence Hattier mène depuis longtemps une vie exemplaire. Mais voici qu'elle est tentée, en son automne, par un trop joli et trop jeune homme. Au grand chagrin de sa fille Étiennette qui a dix-sept ans et qui voit clair, elle pourrait bien faillir. Survient alors un sympathique prolétaire, Jean, mécanicien de son état. C'est un fils que Florence eut jadis, toute jeune, et qu'elle ne voit guère. Étiennette appelle à son aide ce demi-frère dont elle ignorait auparavant l'existence. Elle l'installe dans le luxueux appartement maternel. A eux deux, ils sauront bien préserver leur maman d'une périlleuse aventure. Mais Étiennette est troublée à son tour, par la cour d'ailleurs délicate d'un vieux don Juan. Dès lors, elle ne prétend plus au rôle de dragon de vertu. Et Jean va s'ingénier et réussir à faire échouer toutes les ruses imaginées par les deux femmes pour rejoindre leurs soupirants respectifs. Tant et si bien qu'elles en arrivent à maudire l'intrus, le gêneur. Mais quand elles le voient partir, qui ne regrette pas d'avoir agi en chef de famille, un peu penaud cependant, elles le retiennent par cette double invective où se mêlent joliment les larmes, la colère et la tendresse : « Idiot !... Imbécile ! » L'on pense bien que M. Birabeau a tiré de cette donnée nombre de situations comiques et touchantes et qu'il les a animées de ce dialogue à lui particulier, vif, spirituel et qui cache souvent sous un sourire l'envie qu'il a de s'attendrir.

Mmes Charlotte Lysès et Suzet Maïs, MM. Lefaur, Claude Dauphin et Marconi sont les excellents protagonistes de *Ma sœur de luxe*.

Théatre de l'Athénée : *Le Paradis perdu*, par M. Paul Gavault. — La jeune et charmante Alberte Leverdier surprend une infidélité de son mari. Elle veut d'abord divorcer, puis consent à pardonner, à la condition que le volage observe pendant un an une... abstinence totale ! Naturellement, les deux époux auront une envie folle du fruit défendu et ils succomberont à la fin du quatrième acte.

Sujet gaillard ! Pour s'en indigner, il faudrait, certes, n'être point de notre pays. Mais l'on peut regretter qu'il ait été traité avec une grivoiserie un peu appuyée. Et encore certaines verdeurs du dialogue sont-elles très atténuées par la finesse, la légèreté de jeu et de diction des interprètes qui sont, notamment, Mmes Huguette Duflos, Pauline Carton et Jeanne Pierville, MM. Escande et Palau.

Foyer international des étudiantes : *Audition d'œuvres de Mme le Dr Nageotte-Wilbouchewitch.* — Comme l'an dernier à pareille époque, Mme Nageotte-Wilbouchewitch a fait entendre des chants qu'elle avait composés sur ses propres traductions des poèmes de Lermontov. Paroles et musiques, étrangement prenantes, sont comme une double traduction de l'âme dramatique du poète russe mort à vingt-sept ans. Mmes Speranza Callo, Julien, Laeuffer, Paoli, Rose Tison, M. et Mme Defosse en furent les parfaits interprètes.

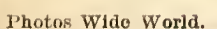


DE HAUT EN BAS, Mme HUGUETTE DUFLOS DANS "LE PARADIS PERDU", M. SIGNORET DANS "TROIS POUR CENT", Mlle SUZET MAÏS DANS "MA SŒUR DE LUXE".

La Rocha

L'AQUAPLANE





Photos Wide World.

PAR MAURICE COURTOIS-SUFFIT

Que l'un de nous lance une nouvelle façon de faire du sport, et aussitôt nous déclarerons que nous n'y voyons rien, encore une fois, d'entièrement neuf. Tous les sports se tiennent par quelque côté. Le plus récent emprunte à d'autres, les corrige, y ajoute. Jeu sur jeu. Ce n'est qu'en le pratiquant pour la première fois, ce sport baptisé depuis peu, que nous lui concéderons le pouvoir d'être neuf pour nos sens. Le retour de la belle saison va justifier les tours de force nautique.

L'aquaplane est (de préférence pour les adultes) une façon relativement nouvelle de jouer avec l'eau. Les gens que vous voyez, traînés sur le lac, le fleuve, ou la mer, par un petit canot surnommé « hors bord » ou par un hydravion de bonne volonté, et qui s'étonnent d'eux-mêmes, ils ont oublié toutes les façons dont se faisait rouler leur enfance, toutes leurs glissades, tous leurs traîneaux, et croient leur dernière invention fort différente. Ce qu'elle a d'étonnant, en vérité, c'est de vous placer sur la plaine liquide, dans une position qui n'est pas celle du nageur, mais pas celle du navigateur non plus (au sens ordinaire). Vous vous trouvez réduit au plus petit volume possible, — en piéton — sur un soutien qui n'inspirerait pas de confiance, n'était la corde qui vous relie au monde vivant, au mouvement. Corde de plaisir, de vitesse, de secours. Vous n'existez qu'en fonction de cette corde.

Jusqu'à présent, le ski, l'auto, l'avion avaient un pouvoir propre. L'aquaplane leur est nettement inférieur, si on le juge du point de vue de la personnalité. Il a besoin d'un tracteur. Le tracteur constitue pour lui un monde fuyant, capricieux, effréné et bousculatoire, mais indispensable. Sa présence, qui est la condition de l'existence de l'aquaplane, en est aussi la complication. Il peut être



d'une exigence folle si son pilote n'est pas un modéré.

Le fait que deux engins de caractères difficiles doivent être réunis pour constituer ce tout qui est une belle glissade sur l'onde, empêche, je crois, cette réjouissance d'être très populaire.

Aquaplane ou aquaski. Vous êtes *à pied sur l'eau*, pour la première fois de votre vie. Vous êtes tout surpris de n'être encore, pour ainsi dire, qu'un piéton. Vous vous dites que vous ne sortirez jamais de vous-même. Cela vous ennuie un peu sur le moment. Mais vous préférez voir cette situation se prolonger. Prenant place sur le char nautique, vous vous demandez si vous n'allez pas couler tout à l'heure. Vous espérez que vos deux talons, qui pèsent du lourd poids de votre corps sur cette surface mouvante, ne la troueront pas. Toutes vos imaginations de noyade vous assaillent. Quand le mouvement commence, vous doutez si vous tomberez plutôt en arrière qu'en avant. Bien vite, vous craignez une chute en arrière. Mais vous ne tombez pas. Les mains basses, vous tenez les rênes, — je veux dire la fameuse corde inflexible.

L'engin qui fait penser au toboggan de certains *stranbad*, de certaines « plages de sable », de l'Europe centrale, se tient nécessairement dans le sillage du canot, du horsbord, pour recevoir à point l'éclaboussement. Une eau écumante, furieuse, et qui a déjà servi. Seule eau de toute l'étendue liquide où la navigation soit déplaisante pour l'amour-propre, et difficile. Plus la vitesse est grande, et plus la résistance est forte. Si vous remplacez la planche ordinaire de l'aquaplane par les deux lattes qui le transforment en aquaski, ce sera pire. Les soubresauts violemment contrariés tentent de vous écarteler. Faites beaucoup d'efforts, et faites bien attention. Le froid de l'eau, le grand air, le soleil dans l'œil, et la corde qui casse, quelle aventure ! La corde casse. Et je vous disais que vous ne tombiez pas !

Les enfants de tous les âges qui montent en aquaplane ne se seront jamais vus encore si petits, si humbles, sur la mer, sur le fleuve, ou sur le lac, tour à tour si armés de vitesse, et si abandonnés d'un seul coup.

Je ne déteste pas ce sport passif qui requiert une grande activité de tous les muscles. Si j'en fais une esquisse qui évoque une certaine appréhension de toute douche mal préparée, c'est que je rapporte ici les impressions de celui qui s'y livre pour la première fois. Cette chevauchée qui est encore assez nouvelle pour moi, et qui me paraît rude, semble plaire particulièrement aux jeunes filles : elle leur permet le maillot collant. Leur pilote qui les admire leur choisit une petite vitesse de tout repos pour elles seules.

Chaque nouveau sport est un mélange de plusieurs autres. Et involontairement, les pratiquants du dernier-né l'inclinent tant qu'ils peuvent, — pour jouer mieux et davantage — vers un ancien sport qu'ils connaissent depuis longtemps.

Je sors ruisselant de cette course pleine d'alarme agréable, les muscles animés d'une chaleur profonde. Je reprends pied sur le rivage que j'ai quitté. Je suis plein de mouvement arrêté ; tout gonflé d'une sorte de supériorité physique. Mes membres abandonnent leur volonté de résistance. Mes jambes entreprennent sur le sable et sur l'herbe une douce offensive limitée à des pas de faible dimension, dont elles se sentent bien responsables. Assurées qu'elles arriveront où elles veulent, elles communiquent à mon corps une certitude modeste et naïve d'équilibre et de santé qui me réjouit et me rassure.

La marche est une joie trop quotidienne.

Marcel Martin Saffré

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT — R. C. Seine 2.514

Imprimerie Kapp, 130, rue de Paris, Vanves.

Produits des Laboratoires du Dr Debat

Produits	Composition	Indications principales	Présentation	Posologie
PANCRINOL	Extraits de foie, rate, rein, surrénale.	Anémies, convalescences, surmenage, déficiences organiques, insuffisance hépatique.	*Adultes :* Ampoules de 5 cc. boîtes de 10 et de 30. *Enfants :* Sirop. Ampoules de 2,5 cc. boîtes de 12.	*2 à 4 par jour.* *1 à 4 cuillerées à café.* *1 à 4 ampoules.*
INOGYL	Extrait placentaire total.	Troubles de la puberté, de la menstruation et de la ménopause.	Boîte de 10 ampoules buvables de 5 cc.	*1 à 3 pendant 20 jours par mois.*
INORÉNOL	Extrait de rein.	Insuffisance rénale, néphrites, albuminurie, azotémie.	Boîte de 6 ampoules buvables de 10 cc.	*1 à 2 ampoules pendant 12 jours.*
INOSPLÉNOL	Extrait de rate.	Dermatoses prurigineuses, paludisme.	Boîte de 6 ampoules buvables de 10 cc.	*1 à 2 ampoules par jour.*
INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Oxyde de Titane, Hydroxyde orthotitanique colloïdal, Oxyde de zinc.	Eczémas, ulcères, prurits, toutes dermatoses non infectées.	Tube, 1/2 tube, quadruple tube.	*En application épaisse sur la partie irritée.*
POUDRE INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Hamamélis, Borate de soude, Silicate de magnésie.	Erythèmes, intertrigo, toilette des bébés.	Boîte poudreuse.	*En poudrage direct, ou, dans les dermatoses suintantes, pour recouvrir la pommade.*
SUPPOSITOIRES INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Chlorhydrate d'adrénaline, Stovaïne, Beurre de cacao, Hamamélis.	Hémorroïdes, toutes lésions anales.	Boîte de 10 suppositoires.	*1 ou 2 suppositoires par jour.*
OVULES INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Hamamélis, Belladone.	Métrites, vaginites, leucorrhées, vulvites.	Boîte de 6 ovules.	*1 ovule le soir.*
SAVON INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Borate de soude, Extrait d'Hamamélis.	Séborrhées, toilette des peaux sujettes aux dermatoses.	Pain.	*En savonnage.*
INOXÉMOL	Gynocardate d'éthyle, Glycérides gynocardiques, Soufre, Goudron, Camphre.	Dermatoses kératinisées, eczémas rebelles, psoriasis.	Tube.	*En couches épaisses recouvertes d'un léger pansement.*
PROVITOL	Germe de blé stabilisé, Extrait de carottes stabilisé. Orthophosphoglycérate α et β de Ca. Saccharosate de Ca.	Déminéralisation, croissance, dentition, débilité, grossesse.	Boîte.	Enfants : *1 à 2 cuillerées à dessert par jour.* Adultes : *1 à 2 cuillerées à soupe.*


ART ET
MÉDECINE
DOCTEUR FRANÇOIS DEBAT

ANNALES
DE THÉRAPIE BIOLOGIQUE

SOMMAIRE

15 Juin *1933*

Éditées par les Laboratoires du Docteur F. Debat.

Ce journal scientifique d'endocrinologie et de bactériologie, édité par nos Laboratoires, reflétant leur activité scientifique, sera adressé gracieusement, chaque mois, aux médecins qui voudront bien nous en faire la demande par lettre



Pour les malades de l'Assistance Médicale Gratuite et les Mutilés de Guerre (Article 64)

qui n'ont pas droit aux spécialités

présentation spéciale en vrac

d'Extrait buvable de Foie (Debat)

3 fr. 25 l'ampoule de 10 cc.



Comme permet de le juger cette photographie, c'est dans des locaux abondamment baignés de lumière que s'effectue le conditionnement de nos spécialités, PANCRINOL, HÉPACRINE

SOMMAIRE

JUILLET 1933

ART ET MÉDECINE

REVUE MENSUELLE RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL

DIRECTEUR : FRANÇOIS DEBAT

Rédaction-Administration : 60, rue de Prony

PRIX : 8 FRS

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET COLONIES, 80 FR.
ETRANGER : 80 FRANCS, FRAIS DE PORT EN PLUS.

Parmi les écrivains qui ont bien voulu célébrer ici la Gastronomie française, deux grands artistes ont choisi d'en extraire le parfum spirituel, l'essence philosophique, le test de civilisation. Le présent numéro d' " Art et Médecine " commence donc par ces pages profondes et qui devraient emporter l'assentiment de la sagesse universelle, s'il en était une : " Gloire de la Cuisine ", par Abel Bonnard, et " Propositions sur la Cuisine française ", par Georges Duhamel.

Il fallait, ensuite, passer du général au particulier, c'est-à-dire au détail de quelques-unes des cuisines françaises. Mais, " Art et Médecine " ayant souhaité qu'un hommage préalable fût rendu à la cuisine franco-belge (comment oublier que la Belgique se connaît aussi bien en bonnes choses qu'en courage et chevalerie ?) ce vœu fut entendu par le plus illustre fils des Flandres et par l'un de ses confrères, compatriotes et amis. Aux " Propositions " de Georges Duhamel succèdent : " Gastronomie enfantine ", par Maurice Maeterlinck, et " La table dans le Nord et la Belgique ", par Maurice des Ombiaux.

Puis l'on entre dans le vif de la délectation nationale, avec " Gastronomie gasconne ", par Marcel Prévost. Car, au très célèbre romancier, rien d'humain n'est étranger : pas plus les secrets de gourmandise de son terroir préféré que les ressorts cachés des jeunes énergies modernes ou de l'âme féminine de toujours.

Et, tout en recueillant les précieux conseils d'un arbitre d'élégances, d'un médecin-gastronome et d'un docteur ès vins, l'on poursuit, à travers le Languedoc, la Provence, le Lyonnais, l'Alsace et la Normandie, une sorte de tour de France culinaire, où chaque auteur met " sa " cuisine régionale au-dessus de toutes les autres : voyage qui aboutit, comme il sied, à Paris où " la gastronomie est un art de dilettantes... "

Enfin, " Bucca in arte " et les pages réservées aux littérateurs achèvent un numéro qui, ayant démontré - du moins on l'espère - que la France sait composer ses repas aussi bien que ses sites, conseille de savoureux voyages, agrémentés de visites de musées et de lectures.

Le prochain numéro d' " Art et Médecine " paraîtra le 1er Octobre.

SI UNE FINE GASTRONOMIE EST A COUP SUR UN SIGNE DE CIVILISATION, CELLE-CI APPARAIT DÉJA, COMME ON LE VOIT AUX HALLES DE PARIS, DANS L'ABONDANCE ET L'AFFLUX RÉGULIER DES MATIÈRES PREMIÈRES QUI SONT A LA BASE DE L'ART.



Photo Kollar



Photo Kertesz.

Photo Schall.

Photo Krull.

GLOIRE DE LA CUISINE

PAR ABEL BONNARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Il y a des déclamations contre les gourmands : on les accuse de tomber dans la matière ; cela peut être vrai pour certains, mais le contraire est plus vrai encore. Partout où un art pénètre un besoin, on peut dire que

IL EST BON ET IL EST JUSTE QU'UN SERVITEUR DE LA BOUCHE AIT UN AIR DE DESSERVANT ET QU'IL PARAISSE OFFICIER LORSQU'IL DÉCOUPE UNE VOLAILLE DORÉE A CRAQUER. IL EST MEILLEUR ENCORE QUE DE JEUNES CUISINIERS MONTRENT DES YEUX SPIRITUELS ET GAIS : AINSI REJOIGNENT-ILS LES ARTISTES, FILS DES DIEUX ET SEMBLENT-ILS PROCLAMER L'INNOCENCE DU PÉCHÉ DE GOURMANDISE. TOUTES LES CHOSES EXQUISES, AU DEMEURANT, NE SONT-ELLES PAS DES PRÉSENTS DU CIEL?



l'esprit remporte une victoire. J'ai connu des hommes qui ne souffraient pas de vivre parmi des choses sans grâce, qui mangeaient quoi que ce fût indifféremment ; ils pouvaient valoir beaucoup par ailleurs ; je dis seulement que la pauvreté des sens ne suffit pas à prouver la supériorité de l'âme. Il est d'une nature riche et même généreuse d'aimer à implanter un plaisir partout où elle en trouve la place. Ce goût des plaisirs peut être aussi délicat que celui des fleurs, et rien ne me paraît plus comparable qu'une vie privée des uns ou des autres.

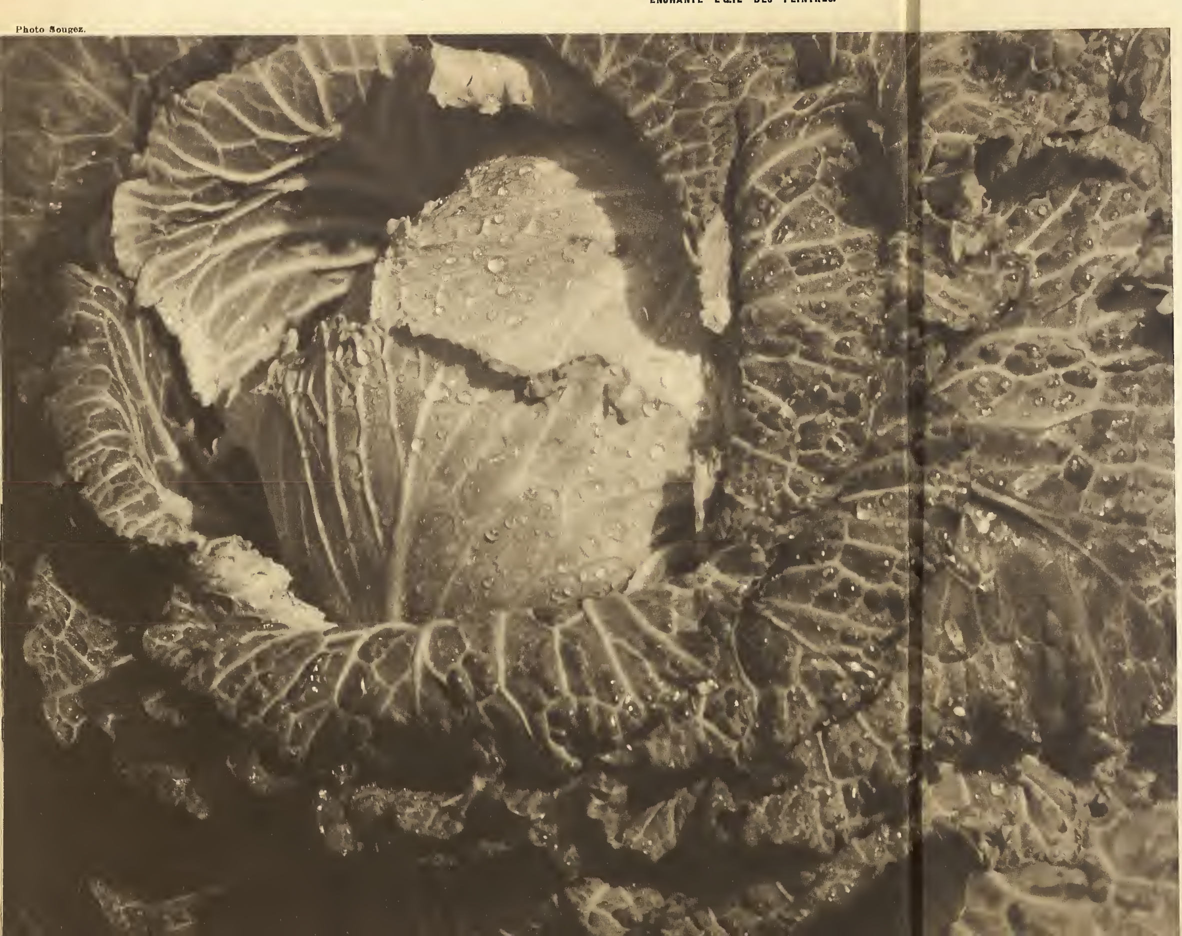
Sans doute il est des gourmands qui arrêtent aux jouissances de la table le développement de leur délicatesse ; cela est fâcheux ; du moins ont-ils mis au point un art qui servira à d'autres mieux doués pour des jouissances complètes ; le propre de la bonne cuisine est précisément d'atteindre l'esprit par le corps. Comment peut-on mieux se figurer la réunion des amis, que dans un dîner qui donne une base physique à la joie qu'ils ont d'être ensemble ? Où se dépense-t-il plus d'intelligence que dans les conversations nouées autour d'une table excellente ? C'est là un des lieux où l'homme sent le plus fortement sa royauté sur le monde. Les poissons retirés de l'abîme, les légumes nourris de soleil et de rosée, les viandes dans leur succulence viennent aboutir à lui, enrichis par l'art du cuisinier de mille saveurs accessoires qui soutiennent, sans la dénaturer, leur saveur primitive ; les vins opèrent la sublimation de la jouissance ; ils achèvent par un coup de cymbales, au plus haut de nous, la fête commencée dans la chaleur des organes. Alors chaque sensation provoque une pensée qui ne serait pas née sans elle. Une longue expérience se résume dans l'éclair d'un bon mot ; les plus lourds problèmes pirouettent soudain au bout de notre pensée comme une sphère de bronze au bout des doigts d'un athlète. La comédie de la vie est connue pour ce qu'elle vaut, une sagesse sans système éclate dans les propos des dîneurs, et telle vérité qui aurait paru fort amère au cours d'une méditation solitaire passe au-dessus des convives dans le char d'un rire. La béatitude de l'animal se mêle à l'allégresse de l'homme, la bête s'ennoblit, l'ange s'humanise, le corps et l'esprit s'embrassent en se félicitant de vivre ensemble. Comment pourrait-on les distinguer l'un de l'autre, dans cette volupté qui les réunit ?

C'est surtout en voyage qu'il me semble que la bonne cuisine est indispensable ; outre que cette vie plus alerte excite les besoins du corps et en favorise les fonctions, l'esprit s'empare alors de trop d'objets et de proies pour ne pas susciter une espèce d'émulation chez son compagnon ; après une journée passée à saisir de nouveaux aspects des choses, à voir des tableaux et des monuments, il faut que tout cela finisse par la jouissance plénière d'un bon dîner, où un plat, un fromage, un vin, achèvent de nous instruire des qualités d'une race et d'un terroir. Quels repas le voyageur peut faire ainsi dans une auberge ignorée, non seulement délectables, mais édifiants, quand l'âme d'un pays déjà courtisée, approchée par lui à travers les édifices et les paysages, se déshabille enfin dans les chambres chaudes de la sensation, pour le combler de ses faveurs! Je ne puis me rappeler tout ce que j'ai goûté de joies, en Italie, parmi les œuvres d'art qui y abondent, sans qu'aussitôt ces souvenirs soient soutenus et corroborés par tous ceux que je garde de la cuisine du pays, frugale et savoureuse, dorée d'un gai frisson de friture. Si je pense aux Flandres, aussitôt, dans ma mémoire, les restaurants répondent aux musées, je me rappelle ces repas plantureux où l'art de Rubens et de Snyders semble se continuer, et la splendeur de leur tableaux se prolonger dans les sauces. Quand on a traversé les paysages trempés et luxuriants de la Normandie, qu'est-ce qui peut mieux confirmer nos impressions éparses et les sceller dans une sensation décisive, qu'un de ces plats onctueux nourris d'une crème qui semble, dans la cuisine du pays, le reflet de ses dentelles ? Après avoir parcouru la sèche et vibrante Provence, où notre course peut-elle mieux aboutir qu'à l'un de ces plats presque effervescents que Léon Daudet nous décrit avec autant d'exactitude que de magnificence, quand, s'amusant à rendre une sensation qui semblait devoir échapper à l'art d'écrire, il la poursuit sans hâte en la taquinant d'adjectifs, pour la ramener enfin captive dans le filet d'une phrase souple et dorée? Lorsque, au contraire, me trouvant dans la capitale d'une de nos provinces, après avoir admiré la cathédrale, longé en rêvant les vieux logis, visité le musée et les églises, je ne trouve pas un restaurant où couronner ma journée par un bon dîner, je me sens dans une ville déchue et presque morte, où le goût français a cessé de se perpétuer. La cuisine de notre pays est un des signes certains de la haute civilisation où il est parvenu, et elle disparaît à mesure que cette civilisation s'efface ; elle s'en va, comme il est naturel, en même temps que la politesse. On ne saurait être raffiné dans une moitié de son être et brutal dans l'autre. Il n'est pas de vrais gourmands parmi les goujats. Cette cuisine française triomphait autrefois dans des auberges célèbres où les étrangers venaient, de toute l'Europe, dégrossir leur goût, mais elle régnait plus modestement dans quantité de maisons particulières, où elle garantissait par sa présence celle de beaucoup de qualités précieuses. Comme tous les arts, elle reposait non seulement sur les talents de ceux qui la pratiquaient, mais sur leurs vertus. Il y fallait des soins infinis, une attention assidue, une probité scrupuleuse ; elle exigeait les denrées les plus délicates, l'huile et le beurre les plus purs ; elle était innocente avant d'être exquise. Son enchantement commençait dans l'honnêteté ; ainsi méritait-elle d'être appelée bonne, dans tous les sens de ce mot. Si tant de nos contemporains doivent se réfugier dans le désert d'un régime, cela ne tient pas seulement à la faiblesse de leur santé ; c'est qu'ils ont souffert les attentats d'une mauvaise cuisine, pleine de fraudes et d'infamies, dans des endroits où on leur en promettait une bonne.

Abel Bonnard

ENTRE LES « LÉGUMES NOURRIS DE ROSÉE », LE CHOU POSSÈDE DES MÉRITES SINGULIERS. D'ABORD, IL PROSPÈRE DANS LES CAMPAGNES FRANÇAISES, PUIS, PAR DE MYSTÉRIEUSES AFFINITÉS AVEC UN MAMMIFÈRE LUI-MÊME FORT RÉPANDU (SUS VULGARIS), IL SE PRÊTE A DES FESTINS SANS FASTE ET CEPENDANT RAVISSANTS. ENFIN, AU POTAGER, LE VERT TENDRE DES CHOUX, SUR QUOI PLEURA DE BONHEUR UN MATIN DE PRINTEMPS, ENCHANTE L'ŒIL DES PEINTRES.

Photo Sougez.



« AVANT DE TRADUIRE LE GÉNIE D'UN PEUPLE, LA CUISINE EXPRIME LES RESSOURCES D'UN SOL, D'UN PAYS. UN GRAND REPAS... REQUIERT ORGUEILLEUSEMENT TOUS LES RÈGNES DE LA NATURE... POURTANT, MALGRÉ LES RÉQUISITIONS EXOTIQUES, ON PEUT DIRE QUE LES ÉLÉMENTS LES PLUS FRAIS, LES PLUS TENDRES, LES PLUS ÉVANESCENTS, LES PLUS DÉLICIEUSEMENT PÉRISSABLES, L'ART CULINAIRE LES DEMANDE AU SOL NATAL ».

Photo Brassaï.

Photo Krull.



Photo Kollar.

PROPOSITIONS SUR LA CUISINE FRANÇAISE

PAR GEORGES DUHAMEL

Il n'est pas de grande civilisation sans grande cuisine. Il existe des hommes éminents et même sages qui ont une faible curiosité culinaire, peu de goût, pas d'appétit. Mais la civilisation est un ensemble complexe d'éléments parfois contradictoires et l'on peut affirmer qu'il n'est pas de grande civilisation sans grande cuisine.

La pratique et l'intelligence des beaux-arts ont leur principe dans le jeu matériel



Photo Kollar.

« LA FRANCE EST UN HEUREUX PAYS... QUI BROIE SON FROMENT. » ET LE PAIN A PRIS CHEZ ELLE UNE VALEUR DE SYMBOLE. COULEUR D'OR COMME LE BLÉ, IL REPRÉSENTE L'ALIMENT PAR EXCELLENCE ET, SINON LA RICHESSE, DU MOINS CE QUI EST NÉCESSAIRE ET SUFFISANT A LA VIE. AU TEMPS RÉVOLU DES CULTES, L'ON DISAIT AUX PETITS ENFANTS QUE GASPILLER LE PAIN ÉTAIT UN GRAVE PÉCHÉ.

des organes. Il faut des yeux pour être peintre, une oreille pour entendre la musique. L'art culinaire suppose non seulement l'exercice des sens, mais encore l'assouvissement d'un besoin. C'est le moins libre de tous les arts. Compromis dans son essence avec les plus humbles fonctions du corps, il peut s'élever, sans jamais parvenir à la gratuité parfaite : tout ce qui passe dans la bouche fait ventre, en définitive.

L'art culinaire ne repose pas sur l'exercice d'un seul et unique sens : il se les associe tous. La vue, certes, et même l'ouïe. La bouche est un appareil vraiment remarquable. Sans doute parce qu'elle doit, avec l'assistance du regard, des mains et de divers instruments, choisir, évaluer, préparer les matériaux dont nous composons notre propre chair, sans doute en vue de cette fonction capitale, la bouche rassemble, dans un très petit espace, le goût, le toucher, le sens musculaire et le sens thermique. Elle travaille en liaison permanente avec l'odorat. Quel ensemble ! On a tout dit sur la bouche depuis que les gastronomes se piquent de physiologie ; on pourrait insister sur les extraordinaires vertus de connaissance et d'intimité qui se rencontrent dans la bouche et que ne montre ainsi nulle autre région de notre corps. Qu'une partie, même infime, de la chose mastiquée nous échappe, et nous éprouvons une très forte sensation de dessaisissement, de perte incompensable. Ce qui est à la bouche est à la bouche, et ce que les gens simples se retirent d'entre les dents, ils le remangent. Le plus petit bouton, la plus légère tuméfaction prennent dans la bouche des proportions monstrueuses ; le vide le plus minime, la plus modeste perte de substance creusent des gouffres dans cet écrin de l'imagination. Il faudrait consacrer tout un ouvrage à la langue, à ses réflexes, à son indépendance paradoxale, à son intelligence. A cela près qu'il semble sans conséquence immédiate pour la perpétuation de l'espèce, le baiser sur la bouche est, pour les natures délicates, un acte qui, par l'importante confidentielle, ne le cède à nul autre.

Les œuvres de l'art culinaire périssent chaque jour obscurément. Comme tout art cherche l'éternité, l'art culinaire a cherché son salut dans la tradition orale ou écrite. Les nourritures meurent mais les plats demeurent. Il est des recettes illustres qui vivront plus longtemps que les tableaux de nos musées. La substance des repas est périssable, mais l'ordonnance des repas, l'architecture des repas, tout cela représente un effort obstiné vers l'éternel.

L'art culinaire nous rappelle nécessairement que nous sommes des bêtes et entreprend tout aussitôt quelque chose pour nous le faire oublier.

Il vit, comme tout art, de techniques secrètes ou déclarées, de progressions, de contrastes, de conventions. Il connaît la transposition et l'image. Comme l'architecture, il ne nous donne, du monde, qu'une représentation allusive et défigurée par des nécessités immédiates. Il a

son jargon, ses préjugés, ses erreurs illustres, ses hérésies. Il sombre ici dans la routine et se sauve ailleurs par des traits d'inspiration. Il suscite des amateurs et des martyrs. Les mots de folklore, de culture, ou d'ésotérisme trouveraient à s'appliquer dans un dictionnaire gastronomique bien fait. Le romantisme, qui a touché toutes les manifestations de la vie, a laissé son empreinte dans l'art culinaire. Le naturalisme l'a marqué, le symbolisme à peine effleuré de son aile.

Malgré la mode, les attentats de l'esprit cosmopolite et l'influence du machinisme, la tradition est encore toute-puissante en France dans les cérémonies de la table. Elle dépasse en bien des points le protocole social et prend les aspects rituels du phénomène religieux auquel elle fournit, d'ailleurs, du vocabulaire et des symboles.

Il faut parler de la cuisine française pendant qu'elle existe encore. Le siècle de la rationalisation va bientôt nous mettre au pas, comme tout le reste du monde.

Si nos grands-parents revenaient s'asseoir à notre table, ils jugeraient avec raison que la cuisine française n'existe plus. Est-ce à dire que nous célébrons une légende ?

Avant de traduire le génie d'un peuple, la cuisine exprime les ressources d'un sol, d'un pays. Un grand repas met au pillage la planète entière : il prend quelque chose aux lacs, aux fleuves, aux océans. Il exige une contribution de la plaine et de la montagne, des jardins et des forêts, du maquis et du verger, de l'usine et du désert. Il évoque tous les climats, tous les continents, toutes les races. Il requiert orgueilleusement tous les règnes de la nature. C'est un monument d'ingéniosité, d'ambition, de tyrannie et d'orgueil. Pourtant, malgré les réquisitions exotiques, on peut dire que les éléments les plus frais, les plus tendres, les plus évanescents, les plus délicieusement périssables, l'art culinaire les demande au sol natal.

La cuisine française est donc ce qu'on dit qu'elle est parce que la France est un heureux pays qui prépare, en même temps, l'huile d'olive et le beurre fin, le vin et la bière, qui récolte des châtaignes et des oranges, du seigle et des citrons, qui élève des bestiaux, ménage son gibier, broie son froment, cultive une foule de légumes, même ceux qui sont de faible ou de mauvais rapport, invente des fromages, distille des eaux-de-vie, distingue les champignons, récolte du miel, pêche des poissons, fabrique du sucre, honore les œufs, ne méprise rien de ce qui se mange, même pas les grenouilles, même pas les truffes.

Si donc les Français s'entendent à l'art culinaire, c'est d'abord qu'ils ont « de quoi », comme disent les braves gens. Condition nécessaire mais non suffisante. On mange, aux États-Unis, des nourritures en elles-mêmes excellentes mais le plus souvent gâtées par des pratiques parfois grossières et parfois aventureuses. Cela sent ou l'ignorance ou la confusion des goûts, ou la Béotie ou Babel.

Un peuple doit à son sol les éléments de sa cuisine : il en doit l'ordonnance à son génie inventif tempéré par la sagesse traditionnelle.

On boit, dans presque tous les pays d'Europe, une eau-de-vie quasiment nationale qui s'appelle ici snaps, là vodka, ailleurs brandy, ailleurs encore mastic. Chaque paysan français distille les fruits qu'il a et fait son alcool personnel qui ne ressemble jamais complètement à l'alcool du voisin. Il y a bien autant de calvados que de Normands, autant d'espèces de marc que de vignerons champenois, autant de variétés de quetsche, de mirabelle ou de kirsch que de vergers dans les provinces de l'Est. Allons-nous croire que, hors de France, on ne récolte pas de fruits ? Et peut-on flamber dignement une bécasse à l'anisette ?

Dans nombre de pays, on ne boit guère en mangeant, et ce n'est pas pour satisfaire aux lois d'une hygiène tyrannique : le vin paraît sur la table (s'il en a légalement le droit) tout à la fin du repas, comme une suprême jouissance. La France produit assez de vin pour en boire à tous les repas, et elle produit une si grande variété de crus, qu'elle peut, à chacun des mets, joindre la boisson convenable. Les pays vignobles font, sur la carte du monde, assez peu de petites taches. L'esprit se refuse à croire que la vigne est à ce point capricieuse et la France à ce point privilégiée. L'expérience algérienne montre ce que l'on peut obtenir, avec de la méthode, de la patience, de la foi. La France a de bons coteaux mais, surtout, de bons vignerons.

Certains peuples ont une cuisine mélodique comme leur musique. La cuisine française est essentiellement harmonique ou polyphonique. Elle excelle aux accords dont certains sont classiques et presque sacrés. Elle marie les timbres, oppose les consistances, les grains, les aromes et les températures. L'usage des vins donne aux ensembles la richesse, la suavité, l'unité. N'empêche que la perfection se manifeste parfois dans le plus modeste solo.

Je distingue au moins trois erreurs dans notre cuisine bourgeoise et je les signale sans hésiter. L'usage est répandu maintenant de servir le champagne à la fin du repas. Il ne signifie plus rien et tombe dans l'indifférence. Il faut donner la salade non point avec le foie gras, mais sensiblement après. Je crois enfin mauvais de faire croquer des pâtisseries en même temps que les sorbets ou les parfaits, elles obligent à mastiquer et font venir la glace au contact des dents, ce qui n'est pas recommandable.

Pour bien préparer le châteaubriant, on doit sacrifier en bardes les deux tiers du morceau de viande. C'est une recette romantique. Il faut la suivre à la lettre. Il faut aussi garder les bardes. Nous les servirons ce soir, en sauce, avec des champignons. La vraie cuisine française a l'horreur du gaspillage. Elle vit délicieusement trois jours des reliefs d'un seul bon repas.

Duhamel

GASTRONOMIE
ENFANTINE

PAR MAURICE MAETERLINCK

La cuisine belge est un heureux prolongement de la cuisine française. On y retrouve la plupart des bonnes recettes classiques et longuement éprouvées des vieilles maisons parisiennes ou provinciales. Mais il s'y ajoute assez souvent je ne sais quel goût de terroir qui en accuse et en améliore la saveur. A quoi tient-il ? Matières premières, chairs, poissons, œufs, laitages et légumes nés sous un autre ciel, mijotages plus consciencieux, condiments privilégiés, noix de muscade, truffes et champignons plus généreusement répartis, association plus hardie de compotes ou de marmelades à certains gibiers, préférence pour certains légumes négligés en France, le chou rouge par exemple, panification nettement différente, etc. ? je l'ignore ; mais j'ai plus d'une fois constaté que le même plat servi dans un bon restaurant de Paris et de Bruxelles, est d'abord à Bruxelles bien plus copieux et l'emporte ensuite par je ne sais quoi qu'on ne peut définir et qui n'est peut-être au fond qu'une préférence inconsciente imposée par des habitudes ataviques ou des souvenirs d'enfance dont il est difficile de s'affranchir.

Car il me semble que l'enfant est souvent un gourmet méconnu. On croit volontiers qu'il ne s'intéresse qu'aux sucreries, aux chocolats, aux gâteaux. Il est vrai qu'il en abuse aussi fréquemment que possible ; mais cet abus, grâce au magnifique appétit que nous lui envions, n'éteint pas le plaisir qu'il prend à des nourritures plus sérieuses.

Je me rappelle, non sans « pleurer de tendresse », comme dirait le loup de la fable, certains plats familiers qui paraissaient régulièrement sur la grande table ronde de la maison natale et qu'on sert assez rarement à Paris ; notamment le carré d'esturgeon traité comme un rôti de veau dans son jus bien réduit et accompagné de petits pois au sucre, le chou rouge en fins copeaux également sucrés et flanqué de boudins, les fèves de marais, dans une sorte de béchamelle vivement assaisonnée de sarriette, que mettaient merveilleusement en valeur quelques tranches de jambon, les harengs tirés de leur tonnelet de saumure hollandaise qu'escortaient rituellement les haricots verts panachés de haricots blancs ; dans le même ordre d'idées, une variété particulière de haricots-princesses bien grenus et sautés au beurre, la tête de veau en tortue et le filet à la Chambord, extrêmement compliqués, les jets ou pousses blanches de houblon aux œufs pochés et ravivés d'une goutte de citron, une des plus fines conquêtes de l'art culinaire, le hochepot gantois : choux, céleris, carottes, navets, pommes de terre, poireaux, racines de panais, longuement cuisinés dans un puissant consommé de bœuf renforcé d'une côte et d'une oreille de porc ; et enfin sa sœur aristocratique, la poule au pot, sérieusement améliorée depuis Henri IV. Sous le nom de « waterzoie », elle nous offrait de tendres poulets de Bruxelles dans un opulent pot au feu issu de plates-côtes, de queue de bœuf, de filet de porc et ennobli d'un condiment trop peu connu, la *racine* de persil qu'on se procure assez difficilement mais qui donne au bouillon un style incomparable. Ajoutons-y les carbonades flamandes, sorte d'estouffade où la bière triple de Gand remplace assez agréablement le Bourgogne ; les groseilles à maqueraux encore vertes, passées au tamis, bien sucrées et mélangées à des blancs d'œufs battus en neige, dessert inattendu et excellent, etc.

Tout cela, pour nous, les enfants, par-dessus la bière nationale, aigrelette et rafraîchissante, était arrosé, le dimanche, d'un petit vin blanc de Touraine, très sucré, spécialement fabriqué à l'intention de la Belgique et de la Hollande, et qui, dédaigné des connaisseurs, nous semblait être le vin en soi, le vin par excellence, le vin des vins. Les jours de grande fête, le verre de Tours était remplacé par un gobelet de Sauternes, — souverain nectar des « Grandes Personnes — » ; et alors notre béatitude sur cette terre ne connaissait plus de bornes. Tout ce qu'apercevaient nos yeux s'arrêtait et se fixait dans le bonheur.

Maeterlinck

LA TABLE DANS LE NORD
ET LA BELGIQUE

PAR MAURICE DES OMBIAUX

N'HÉSITONS pas à comprendre la Belgique dans ce *liber memorialis* de la cuisine française. La Picardie et la Champagne se prolongent à travers le Hainaut et le Namurois, cependant que le Nord n'a pas oublié les liens qui le rattachaient autrefois à la Flandre. Ce furent ses industriels qui, avec leur belle toile de Flandre, couvrirent les tables de nappes et déposèrent une serviette devant chaque convive.

Jusque là les dîneurs se contentaient d'essuyer leurs doigts poissés de sauce à la toison de chiens qui se tenaient à côté d'eux, ainsi qu'on le voit dans maint tableau ancien, ou, à défaut de chien, à leur pourpoint de satin, de soie, de velours ou de linon. Il faut convenir qu'avec la nappe, les serviettes, en y adjoignant aussi les fourchettes, apparaît le confort de la table moderne. On reconnaîtra aussi qu'aucune école de peinture n'a célébré les joies gourmandes comme celle des Pays-Bas ; les natures mortes de Snyders sont les premiers chefs-d'œuvre du genre et Jordaens nous a livré quelques « Roi boit » qui sont tout imprégnés de la truculence rabelaisienne. Non, Gargantua n'a pas trouvé d'illustrateurs plus convaincus que les artistes de ce qu'on appelait les Provinces-Belgique et qui allaient d'un peu au delà de Saint-Quentin jusqu'à la mer du Nord.

Ajoutez que nulle part ailleurs le culte des vins fins n'est pratiqué comme en ces régions où depuis longtemps le repas a pris une importance liturgique. La querelle des vins n'y a jamais existé. Champagne, Bourgogne, Bordeaux y ont toujours vécu dans un accord parfait, en une divine et ineffable harmonie qu'ils n'ont jamais connue dans leur pays d'origine.

Si les pays picard, champenois et wallon pratiquaient davantage le bourgogne et le champagne, c'est parce que les vins leur arrivaient plus facilement par les routes et les rivières. Si le pays flamand maritime avait plutôt adopté le bordeaux, c'est que les produits de la Gironde lui étaient apportés sur les croupes écumeuses des chevaux de Neptune.

Vivant loin des antagonismes des pays producteurs qui ont stimulé autrefois une émulation salutaire mais qui tombent à la longue dans la mesquinerie, ils apprécient chaque nectar à ses mérites par rapport aux plats qu'ils s'apprêtent à déguster et cherchent à lui donner la place qui l'avantage le plus dans l'échelle des saveurs.

Dans le Nord, on n'a jamais hésité à faire comparaître au cours d'un même repas les trois grands vins de France. J'ai connu le temps où, après le vin blanc, entre le bordeaux et le bourgogne on plaçait le champagne rouge, le Bouzies qui était d'une grande délicatesse. Il y avait aussi les après-midi de bourgogne où l'on savourait les crus de la Côte d'Or en mangeant des écrevisses, des rôties au fromage, ou des noix selon la saison, au rythme d'une bouteille par heure et par personne. Quand on se quittait, il n'était pas rare que chacun comptât ses trois bouteilles dégustées avec quel plaisir ! Une demi-heure de promenade dissipait les vapeurs que cette séance avait pu laisser dans les cerveaux. Et l'on rentrait chez soi dans un état normal, sauf que l'on était un peu plus amoureux que d'habitude, ce dont personne ne se plaignait.

Il va sans dire que dans cette région où la table est l'objet d'une sorte de culte familial, la cuisine s'égale à la cave, magnifique bibliothèque où sont incluses la joie et la sagesse de la vie.

Sans doute y a-t-il, comme un peu partout, des particularités culinaires locales, mais ces spécialités ne caractérisent pas la cuisine raffinée de ces pays gourmands. Le fricot patard, sorte de daube faite avec la tripaille, plat si populaire autrefois qu'il ne coûtait que la plus petite division de monnaie; Watersoie, Choesels, oie à l'instar de Visé, jambon d'Ardennes, grives et écrevisses à la liégeoise, riz au safran, de même que les friandises : bêtises de Cambrai, moques de Binche, couques de Dinant, macarons de Beaumont, bernardins fleurusiens, gaugères de Mons et de Nivelles, etc., ne représentent qu'une partie négligeable du formulaire des recettes généralement appliquées dans les maisons où l'on sait manger.

Ce qui est beaucoup plus important, c'est la modalité régionale dans l'application de la recette classique. La langue française a ses règles fixées par la grammaire et la syntaxe, il n'empêche qu'elle se nuance selon chaque contrée de même que l'eau reflète le ciel. Il en est de même pour la cuisine. Il se peut que ce que nous appellerons une expression patoisante en cuisine fasse fortune et entre dans la langue, ce qui est arrivé pour la bouillabaisse, le cassoulet, le bœuf en daube, etc. Mais alors ces plats dépassent le cadre de la région pour entrer dans l'universalité, de sorte qu'on ne peut plus dire que ces plats soient spécifiquement marseillais, toulousains ou autres. Les grives et les écrevisses à la liégeoise ont été adoptées partout, et les pigeonneaux à l'ardennaise, depuis que les fêtes gastronomiques de Liége les ont fait connaître, ont dépassé les frontières des Ardennes.

La cuisine du Nord s'apparente à celle de la Normandie ; elle emploie volontiers la crème, un peu moins peut-être et davantage le beurre. Ainsi un poulet à rôtir est mis au four tout enduit de beurre et on l'arrose à la cuiller, au fur et à mesure de la cuisson, de ce beurre fondu auquel se mêle le jus de la volaille formant une sauce délectable. Cette cuisine est plus grasse que celle de l'Ile-de-France et que celle du Centre. En somme, elle se situe entre la normande et l'alsacienne et offre quelque parenté avec la bourguignonne, en souvenir peut-être des grands ducs d'Occident, mais plutôt par les affinités du goût.

Mais répétons-le, au point de vue des vins, il n'y a pas de table qui soit plus œcuménique.

Sans nous attarder davantage sur les particularités locales, disons que la Belgique a apporté la façon d'encaquer les harengs, les jets de houblon, les choux de Bruxelles, et cette sorte d'endive qu'on appelle witloof. C'est d'elle aussi que viennent ces moules grasses comme des abbesses mûres, que l'on mange à la marinière, certes, mais aussi crues et auxquelles les amateurs trouvent une saveur incomparable.

M. des Ombiaux

GASTRONOMIE GASCONNE

PAR MARCEL PRÉVOST
DE L'ACADEMIE FRANÇAISE

Il n'est pas, en France, de province dépourvue d'attrait gastronomique. Avant même que les âges successifs eussent réuni en un seul État nos provinces diverses, chacune de celles-ci pratiquait des traditions et des mœurs culinaires. Cela tenait à la générosité du sol, à la saveur du climat, à l'aisance et à la santé du peuple.

La France unifiée possède donc un copieux arsenal de recettes gourmandes ; il serait vain d'opposer, sur ce chapitre, le Nord à l'Est, ou l'Ouest au Midi.

Mais, par bonheur, chaque région de la France a sauvé et gardé ses spécialités et ses procédés de table, et, quand on parcourt le territoire de notre pays, — ce qui grâce à l'auto est devenu facile, rapide, agréable, — on constate que partout les diligentes ménagères et les bons hôteliers de chez nous défendent orgueilleusement le privilège de leur manger et de leur boire ancestraux, et dépensent un effort patriotique à les maintenir en honneur.

La tâche est moins ardue, évidemment, aux provinces que la nature a privilégiées. Un puissant privilège est de produire de bons vins. Oui, je sais bien... la bière... le cidre... Ne discutons pas, voulez-vous ? Un repas modeste arrosé de bon vin est un bon repas. Un repas somptueux privé de vins, ou doté d'un vin médiocre n'est qu'une nourriture : demandez-en des nouvelles aux Européens qui pratiquèrent l'Amérique sèche ! Donc, le bon vin *habituel*, dans une province, c'est, pour la concurrence gastronomique avec les autres, un privilège presque démesuré. D'autant plus que le bon vin incite à la gourmandise ingénieuse. Il serait désolant qu'il n'y eût pas de cuisine flamande ou bretonne. Mais la perte de la cuisine bourguignonne ou gasconne me semblerait un irréparable malheur.

Pour des raisons de goût personnel, peut-être, je ne joins pas à ces deux cuisines-reines celle de la Provence, fort recommandable, mais, à mon sens, gâtée par une huile qui a trop de saveur. D'ailleurs la plupart des vins provençaux ne sauraient se comparer à ceux de la Bourgogne ou du Sud-Ouest.

■

Ayant ainsi salué au passage l'admirable cuisine bourguignonne, mon rôle est de définir et de vanter ici la cuisine gasconne.

Entendons-nous, d'abord, sur le sens de l'adjectif.

J'appelle Gascogne le pays où l'on parle, outre le français, l'idiome gascon. Cela va de la Dordogne aux Pyrénées occidentales, du golfe de Gascogne aux approches du bassin du Rhône. Le centre culinaire de ce pays privilégié me paraît comprendre le sud de la Dordogne, le Lot-et-Garonne avec la portion limitrophe du Gers, et, *probablement avant tout autre*, le département des Landes. Réservons, bien entendu, le rôle privilégié de Bordeaux, reine des vins du Sud-Ouest, première ville gourmande de France, qui sait user et profiter de toutes les spécialités de Gascogne. Mais la cuisine de Bordeaux ne rayonne pas, et c'est parfois regrettable, sur tout le département girondin.

■

On ne diminue pas le mérite culinaire des Gascons en constatant que la nature leur facilitait la tâche : cette constatation s'impose. Au dix-septième siècle, lorsque fut émis certain projet d'ouvrir une route directe entre Agen et Paris, les États de Gascogne firent respectueusement représenter au Roi que, pour leur part, ils n'y tenaient guère, n'ayant rien à faire venir d'autres contrées pour être satisfaits, et ne se souciant pas d'exiler leurs biens hors de la province. Ces délégués étaient des sages. En fait, un propriétaire gascon de quelques hectares peut extraire de son sol toutes les céréales, dont un blé plus lourd que partout ; y élever deux races bovines célèbres : la gasconne et la garonnaise, plus les moutons landais égaux aux solognots ; oies et canards lui fournissent des confits et des foies gras inégalés. Il boit *son* vin — un nectar (certains crus gascons dépassent nettement les crus de plaine du Bordelais) — et *son* armagnac, cette ambroisie ! La terre donne abondamment le cèpe et la châtaigne : mais elle murît aussi la truffe et le tabac. Pourvu de tels éléments, et sans rien acheter au dehors, avouez que le propriétaire gascon peut s'offrir un menu de roi.

Celui-ci, par exemple, qui est à la portée du plus modeste :

Potage : Tourin blanchi.
Entrée : Alose de Garonne ou Foies d'oie chauds, sauce truffée.
Rôti : Agneau des Landes ou Poularde gavée au maïs ou Ortolans en caisse.
Légumes : Asperges de la plaine ou, dans la saison. Cèpes à la Bordelaise.
Plat froid : Jambon d'Hagetmau ou Confits découpés en tranches.
Entremets : Réduit bordelais ; Crêpes d'Agen, etc...
Desserts : Tous les fruits d'Europe (et dans tous l'arrière-saveur d'Armagnac)
Vins de Buzet. (Il en est de mousseux, égal au champagne.)
Certains vins de table landais.
Et, n'importe où, vin naturel de bonne classe.
Enfin, l'Armagnac.

Qu'en dites-vous ?

Est-il une contrée du territoire français où l'on puisse tirer de la terre un pareil repas, sans rien acheter hors des limites ?



Photo Nora Dumas.

QUELLE QUE SOIT SA CHARRUE OU SA BÊTE DE TRAIT, LE PAYSAN DE FRANCE EST PARTOUT LE MÊME: UN PATIENT, VAILLANT, SAVANT ACCOUCHEUR DES FRUITS DE LA TERRE.

Photo Caillaud.





Photo Schall.

IL EST EN QUELQUE SORTE CLASSIQUE D'AVOIR DE L'ESPRIT AU SUJET DES CONCOURS AGRICOLES. A LA VÉRITÉ, L'ÉLOQUENCE QUI S'Y DÉPLOIE ET CLAQUE AU VENT COMME UN DRAPEAU, DANS LA POUSSIÈRE DU FOIRAIL, PRÊTE QUELQUEFOIS A LA MOQUERIE ; MAIS NON POINT LE LONG, MINUTIEUX ET TOUJOURS ANXIEUX EFFORT PAR LEQUEL L'ÉLEVEUR PRODUIT UN BŒUF MAGNIFIQUE OU DES MOUTONS DÉLECTABLES OU TELLE AUTRE MATIÈRE VIVANTE DESTINÉE A FOURNIR AUX COMBINAISONS, CONSTRUCTIONS, CRÉATIONS DE LA GASTRONOMIE UN MATÉRIAU DIGNE DE CE GRAND ART.

Comme toujours, la générosité du ciel et du sol a créé naturellement en Gascogne la haute science culinaire et le raffinement de la gourmandise.

J'ai connu des Gascons qui ne mangeaient d'agneau que nourri en *même temps* par deux mères. La préparation des foies d'oies et de canards, soigneusement et longuement gavés dans la propriété même, occupe la ménagère pendant des mois, et aussi la conserve en confits des dites oies et des dits canards. Capturés vivants à leurs passages, et alors fort maigres, les ortolans sont élevés à domicile dans des cages spéciales, objet de soins délicats, car ils sont fragiles et ne mangent que dans l'obscurité, et si la cage est propre, les déchets de millet enlevés! On arrive ainsi à en faire ces boules de graisse fusantes qui ravissent le palais... L'*estouffat* cuit, enterré dans la cendre durant un jour et une nuit... On ne mange les viandes qu'en leur saison (par exemple le bœuf en hiver) et il en va pareillement pour les légumes : primeurs, ou rien.

Réellement, je ne crois pas qu'en une autre région française règne un souci de la table aussi raffiné, même parmi les moins riches. Seul défaut, à mon sens, de cette incomparable cuisine : l'abus de l'ail (moindre qu'en Provence, et actuellement en décroissance chez les bourgeois) mais qui, outre ses inconvénients d'après-table, banalise certaines sauces. Ce qui ne veut pas dire qu'il doit être exclu de la cuisine : l'exclusion serait criminelle.

Mais il en doit seulement rester dans un mets cette pointe d'arome qui persiste dans la chambre d'une femme élégante et soignée, alors même qu'elle n'y est plus.

Marcel Prévost

ESTOUFFAT, CASSOULET
CONFIT D'OIE

PAR RAYMOND ESCHOLIER

Couvé par les cendres chaudes, l'*estouffat*, lentement mijoté dans le pot de terre, l'*estouffat* parfumé d'un grain d'ail, nourri d'un morceau de confit d'oie ou d'un simple hachis de lard, l'*estouffat* onctueux, savoureux, rend joyeux et vaillant pour les besognes du lendemain ; car nos haricots, tout en douceur veloutée, moelleuse, délectable, n'ont rien de commun avec le vulgaire *fayot* qu'on sert à Paris et qui demande, pour être digéré, un estomac d'autruche. Avant leur maturité complète, tendres encore, enfermés dans leur cosse verte, les haricots offrent, pour ainsi dire, les prémices de la récolte, et forment un régal bien connu dans le pays. On s'invite d'une porte à l'autre; on fait signe à ses meilleurs amis. — *Venez, nous avons des haricots roux.*

Sublimés par un jus de tomates — pommes d'amour —, les *haricots roux* sont savourés comme le fruit nouveau. Un gigot de mouton, rôti aux braises de chêne, les accompagne d'ordinaire. Rien de plus ce jour-là, mais c'est assez pour faire trouver la vie belle et bonne.

Le cassoulet a franchi les limites de la Gascogne et du Languedoc. Saucisse, saucisson, confit d'oie, viande de mouton, confèrent au démocratique haricot ses quartiers de noblesse ; mais ce brillant cortège ne suffit pas à constituer un vrai cassoulet.

« Si vous voulez faire un civet, dit le livre de cuisine, ayez d'abord un lièvre. » Si vous voulez faire un cassoulet, ayez de *bons* haricots. J'entends que vous vous gardiez des « rognons de coq » et autres haricots emphatiques, lesquels flattent l'œil et vous ont une importance de nouveaux riches ; quelquefois — pas toujours — ils cuiront, mais resteront imperméables aux délices de l'accompagnement, leur peau étant un véritable *waterproof*, et voilà pourquoi le cassoulet parisien pèche par la base.

Le haricot de chez nous est petit, rondelet, inégal, de mine si modeste qu'un « Franchimand » n'en donnerait pas deux sous, et c'est lui pourtant qui confère au cassoulet de Castelnaudary ce quelque chose d'inimitable qu'on n'a pu importer au delà de nos provinces.

Mais j'ai parlé du confit d'oie. La préparation des provisions de ménage se fait en hiver, car le froid leur est propice. Les pots de confit d'oie, alignés sur une étagère, attestent la richesse d'une maison.

Les oies sont l'objet de soins longs, minutieux, attentifs ; petites, *vertes* encore, elles restent longtemps délicates. On leur parle avec une tendresse infinie, on ne les appelle que belles, belles, belles. Tant de sollicitude touche leur cœur ; installées sur un coin de pré, elles reviennent en courant à la ferme réclamer leur gardeuse.

Comment pourraient-elles deviner, les pauvres, que, traitées en enfants chéries, on leur réserve un sort aussi cruel ? A divers moments de l'année, elles sont dépouillées de leur duvet, puis, après avoir promené durant des mois leur importance satisfaite, elles sont renfermées dans un espace étroit, peu éclairé, et gavées matin et soir.

Il n'est plus question de belle, belle. La femme vous les empoigne l'une après l'autre, les serre entre ses genoux, leur introduit un entonnoir dans le bec et laisse tomber des grains de maïs qu'elle pousse avec un bâton et qu'elle fait couler le long de la gargante, en pressant légèrement le cou entre le pouce et l'index ; de loin en loin, une gorgée d'eau aide à la déglutition.

Les oies engraissent, au point de ne pouvoir presque plus marcher ; un peu plus loin, elles étoufferaient ; on dit alors qu'elles sont arrivées au *couteau*. Aussitôt, leur prison s'ouvre, la liberté semble leur être rendue; les anciennes *belles* se hâtent, autant qu'elles le peuvent, vers l'eau rafraîchissante, délicieuse. Elles lavent et lissent minutieusement leurs plumes qui, sans cela, seraient souillées et inutilisables. Ce suprême et dernier bain est la toilette des condamnées. A peine sorties de l'eau, essuyées, bien séchées, on saigne les oies.

On les plume; tout d'elles est recueilli avec soin ; le sang formera les *sanquettes*, servies dans une sauce piquante ; après avoir été passé au four, le duvet ira grossir la panse des majestueux édredons; le bout des ailes fournira ces plumeaux, si souvent volés par les chiens quiflairent une odeur de chair parmi les grosses plumes.

Le lendemain, les oies étalent toute la splendeur immaculée de leur graisse ; on les ouvre ; le foie, enlevé avec grand soin, va se raffermir dans l'eau glacée ; rendu énorme par l'engraissement forcé, il deviendra l'un de ces pâtés merveilleux dont tant de villes gasconnes s'enorgueillissent: Aire-sur-l'Adour, Eauze, Cazères, et bien d'autres ! — pâtés où le foie demeure intact, avec tous ses vaisseaux et sans nul adjuvant, pâtés auxquels la Faculté ne reproche qu'une chose: d'être trop succulents. Les oies, coupées en morceaux, sont mises au saloir ; après quoi, on fait le confit. Les chaudrons de cuivre entrent en danse, et les *gréselles* vernissées.



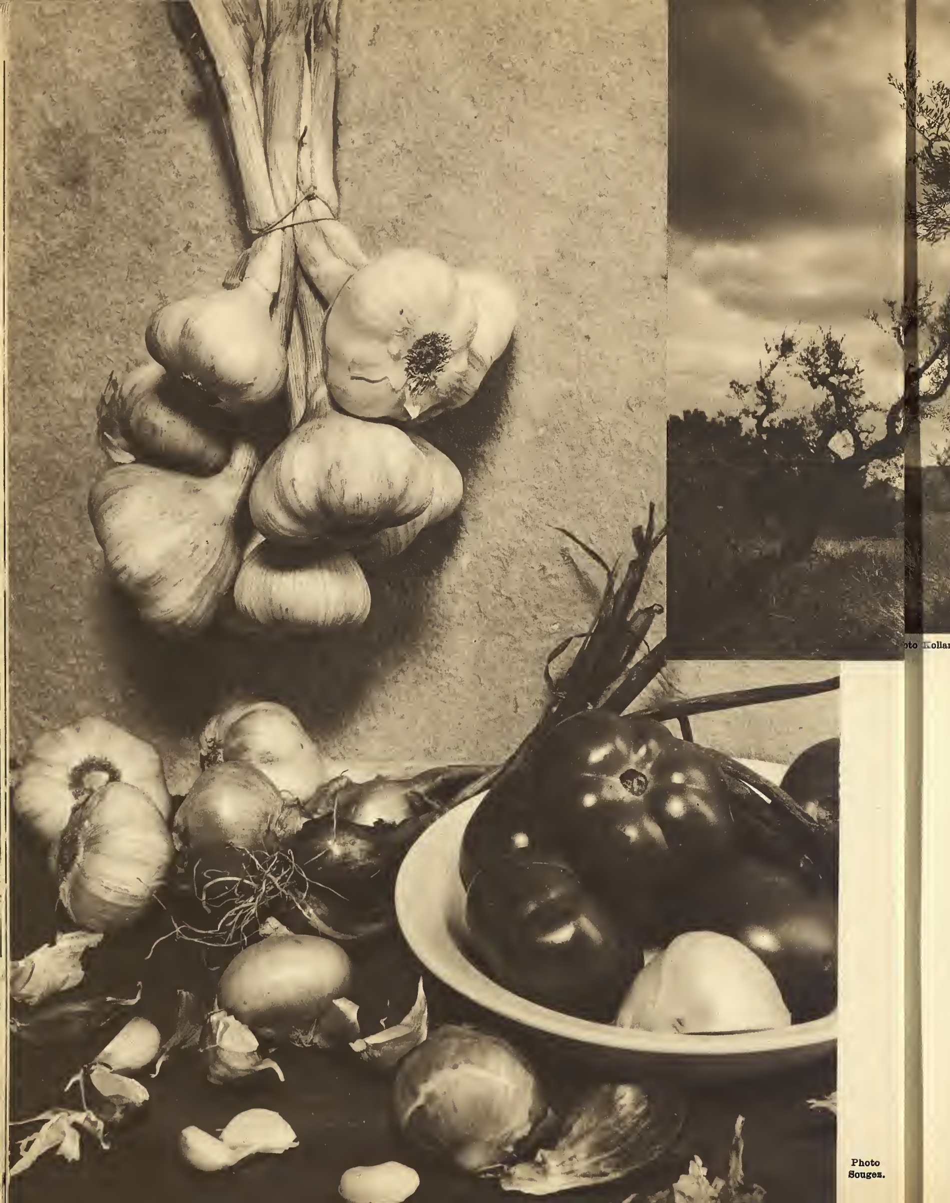
Photo Sougez.

Les morceaux cuits à feu doux dans la graisse s'entasseront dans les pots de terre, d'un jaune triomphant comme celui des boutons d'or ; la graisse brûlante versée jusqu'au bord du pot, se figera, remplissant tous les intervalles, et les quartiers d'oie, mis ainsi à l'abri de l'air, tout pénétrés d'onction, se conserveront sans dommage, un an et plus. *Aouco, paouco* — de l'oie, peu — dit le proverbe. Il suffit d'un petit morceau de confit pour rendre délectable une soupe aux choux ou un copieux *estouffat ;* ainsi une goutte d'essence de rose parfume des litres et des litres d'alcool.

Les oies bien engraissées doivent non seulement *se couvrir* (ainsi disent les femmes *essentielles*), mais encore fournir quelques pots de graisse, uniquement de graisse, si fine, celle-là, si pure, qu'elle donne à toute chose un goût exquis et qu'on l'emploie même comme un onguent pour certaines plaies malignes ou brûlures profondes.

Les Israélites regrettaient au désert les oignons d'Egypte ; Gascons et Languedociens soupirent, hors de chez eux, après le confit d'oie.

Raymond Escholier



oto Kollar.

Photo Sougez.

ÉLOGE DE L'AIL

PAR J.-J. BROUSSON

Cuisine provençale, languedocienne ? Où est la limite ? Il s'agit de langue. Les philologues vous répondent : « Comment dit-on « oui», dans l'idiome du pays ?« Oïl» ?« Oc » ? Et ils croient la question résolue. Comme si un Gascon disait oui, hormis le jour de ses noces. Et encore ! Il y a — je le sais bien — une province littéraire, qui commence à la gare de Lyon, et qui va jusqu'à Vintimille, et où se déroule l'épopée de Tartarin, Marius, Olive... Mais c'est de la littérature. Et les dieux vous gardent de la littérature, en cuisine ! Il ne s'agit pas de fricasser des épithètes, ou de mettre en galantine, le Dictionnaire de l'Usage. Il s'agit de réveiller les estomacs blasés, de redoubler la sève et l'arome des choses savoureuses, et de rendre sapides, les insipides. Nîmois, c'est-à-dire frère de la Maison Carrée et du Pont du Gard, à mi-chemin de Marseille et de Toulouse, de la molle Provence et de la spécieuse Gascogne, je me tirerai d'affaire par un quolibet : c'est une recette historique. Je ne vous parlerai ici ni de la langue d'oïl, ni de la langue d'oc, mais de *la langue d'ail*.

A ce seul mot d'ail, nos garçonnes échevelées, aux lèvres saignantes comme des biftecks, aux ongles de tigresses, blémissent, se crispent, tombent en langueur. « De l'ail ! quelle horreur ! » Pour retrouver leurs sens, elles grilleront une cigarette. Elles s'inonderont de parfums chers. L'odeur de l'ail est-elle plus atroce que celle du tabac? On frotte d'ail, dans toutes les provinces d'outre-Loire, un croûton de pain, un chapon. C'est l'accent aigu de la salade. Frottez un croûton pour la salade, à l'aide d'une cigarette de luxe... Pouah ! Et pourtant, ma mignonne, vos lèvres adorées tettent avec volupté, cette herbe, que nos grand-mères employaient jadis, mais dans leurs armoires, contre les mites. Et les parfums, le musc, l'ambre, et le « Zéphyr d'Avril», et «le Jour Viendra», et «le Premier Aveu», et « la Seconde Epingle »... Mais il n'y a plus d'épingles ! Toute cette chimie, extraite, non pas des fleurs, mais de la houille, pour ne pas dire plus... Sans compter les épilatoires, pour rendre les aisselles ivoirines, et le supplice de la «permanente », avec ses fusées électriques, son moteur névralgique ! Mais voilà : l'ail est réputé démocratique. Les petites gens en font leurs délices.

Les petites gens ! Et Henri IV ? C'est par une gousse d'ail et une goutte de pinard que commence son règne glorieux. Jusqu'à la Révolution française, l'ail a régné sur la table des rois de France, c'est-à-dire sur la France. Et il a régné durant l'épopée, car l'Aigle, qui n'avait pas beaucoup d'estomac, à table, chérissait les plats de son pays. C'est la démocratie, c'est le suffrage universel qui



DANS UN MARCHÉ AUX PRIMEURS, A ORANGE EN VAUCLUSE, LES CAISSES DE « POMMES D'AMOUR» QUE PARIS APPELLE TOMATES. «SACRILÈGE!... S'EXCLAME JEAN-JACQUES BROUSSON. CES GENS DE PANTRUCHE NE SAVENT PAS QUE CE LÉGUME CARDINAL, C'EST LE DICTAME QUI GUÉRIT LE PIEUX ÉNÉE, BLESSÉ PAR UNE FLÈCHE. » ET IL AJOUTE, PLEIN D'EXPÉRIENCE ET DE RAISON : « LA POMME D'AMOUR SANS AIL, POMME D'ANGOISSE. MAIS COMME DANS TOUTES LES ACCORDAILLES, IL Y A LE TOUR DE MAIN.» ET NOTRE UZÉTIEN S'ACCORDE ICI COMPLÈTEMENT AVEC M. MARCEL PRÉVOST.

Photo Gailland.

a excommunié l'ail. Elle a fait la renchérie. Laissons les femmes suffoquer. Côté des hommes, côté des pédants, il y a ceux qui récitent : *Parentis olim, si quis...* d'Horace. « Si un enfant est assez dénaturé pour égorger son père, qu'on le condamne à croquer une gousse d'ail, poison pire que la ciguë». L'épigramme est forte. Mais le poète-courtisan avait de drôles de goûts, en cuisine comme en amour.

Je ne prononcerai pas ici, l'éloge de l'ail, au point de vue médical. Ce serait— comme on dit — porter de l'eau à la rivière. Qui donc a appelé ce précieux bulbe, la thériaque des pauvres ? Pour expulser le ténia, ce vampire de l'estomac, une bonne salade à l'ail suffit, au témoignage de Raspail. Durant le grand choléra, cet apôtre du camphre et du suffrage universel, brava le terrible fléau, à l'aide d'un chapon quotidien, à l'ail. On lui disait :

— Mais, lors de la peste de Marseille, et de Belzunce, les Marius et les Olives crevèrent comme des mouches.

— C'est qu'ils avaient renoncé à l'aïoli, à la bourride, et au potage, à l'ail et au laurier de leurs pères et grands-pères, pour avaler des eaux gommées, et autres sirops, préconisés par des toubibs du Nord.

Y a-t-il bonne cuisine sans oignons ?

— Non, vous répondront tous les praticiens. L'oignon est la pierre d'angle de la cathédrale stomacale.

— Et qu'est-ce que l'ail ?

— C'est un oignon quintessencié. Ce n'est pas autre chose. Une cuisine sans ail, c'est un printemps sans roses; c'est une bécasse sans rôtie ni bourgogne. Evidemment, il faut savoir l'employer. L'accent d'ail se met au gigot, au filet de porc, pour corriger l'odeur laineuse, du mouton et pour adoucir le fumet, stabulaire du porc. Imaginez une bouillabaisse, avec fenouil, laurier, safran, écorce d'orange, sans gousse d'ail! Ce ne serait plus un Monticelli, mais un Ziem.

Si j'avais place, je vous donnerais des recettes. Je ne sache pas au monde union plus harmonieuse que le mariage de l'ail et de la pomme d'amour. La pomme d'amour! A Paris, ils disent la tomate. Sacrilège! Ces gens de Pantruche ne savent pas que ce légume cardinal, c'est le dictame qui guérit le pieux Enée, blessé par une flèche. La pomme d'amour sans ail, pomme d'angoisse! Mais comme dans toutes les accordailles, il y a le tour de main.

Je finirai par une anecdote : j'ai un ami très cher et très obstiné. Il est né aux bords de la Seine. Il est homme de lettres, académicien, ne croit pas à grand'chose, pas même à son académie Goncourt, mais dans son *credo*, fait de négations, il y a la haine de l'ail. Il vint me voir, il y a quelques années, dans ma maison des champs, à Uzès : « Surtout, cher ami, pas d'huile d'olive, ni d'ail ! » Il n'a mangé que ça et ne s'en est pas douté. En partant, il soupira :

— Ce que je regrette, c'est votre beurre, et cette excellente purée d'avelines, sous le gigot.

Le beurre était fourni par les oliviers du Pont du Gard; et les fameuses avelines, par les potagers de la fontaine d'Eure. Qui voudra en tâter vienne en septembre, dans la villette désuète, où l'abbé Racine rencontra Thalie et l'Amour.

Jean-Jacques Brousson

Studio 11.



LES ÉLÉMENTS PRIMORDIAUX DE LA BOUILLABAISSE SE TROUVENT, COMME ON SAIT, DANS UN PANIER DE POISSONS PETITS ET GROS. POISSONS MÉDITERRANÉENS, S'ENTEND, CAR IL N'EST DE POSSIBLE BOUILLABAISSE QU'AUX RIVAGES PROVENÇAUX. POUR ELLE, ON PREND A LA FAUNE DE LA MER LATINE LE BAR ET LA RASCASSE, LA RASCASSE SURTOUT, PUIS QUELQUES MOINDRES ANIMAUX AQUATIQUES ET L'ON DEMANDE AUX FLORES POTAGÈRES LE FENOUIL ET LE PERSIL, LE SAFRAN ET LA TOMATE. ET L'AIL DONNE A L'ENSEMBLE SON CARACTÈRE, SA VIGUEUR, SON ACCENT.

ORNEMENT DE LA TABLE

PAR ALBERT FLAMENT

Photo Louis Caillaud.

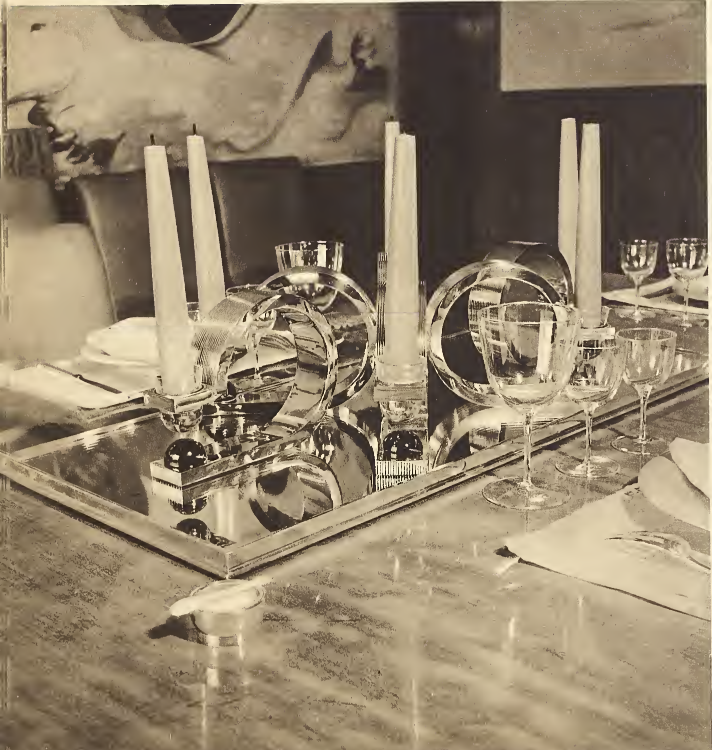


Photo Schall.

UNE ARGENTERIE D'UN MODERNISME RAFFINÉ, UN SURTOUT PLEIN DE RICHES REFLETS, DES CRISTAUX PURS, DES NAPPES IMMACULÉES... VOILA DES TABLES QUI, BIEN MIEUX QUE LUXUEUSES, SONT APPÉTISSANTES : C'EST UN FAIT BIEN CONNU DES MÉDECINS QUE LA FAÇON DE SERTIR UN REPAS PEUT TRÈS HEUREUSEMENT EXCITER LA FAIM. OR, LES TABLES LES PLUS MODESTES PEUVENT AU MOINS RÉALISER UN LUXE DE FLEURS DES CHAMPS ET D'EXTRÊME NETTETÉ.

Aux premiers « grands dîners » auxquels il me fut donné d'assister, les tables que l'on ornait alors dans le but de « faire gala » (presque toujours arrangées par le fleuriste et livrées à la dernière minute) n'étaient pas composées pour accompagner d'une manière spéciale le décor de la salle à manger ou le service de porcelaine ; ces surtouts de fleurs laitonnées et piquées dans des boules de terre glaise et de mousse, étaient placés au milieu du couvert, sans ajouter beauté, ni attrait.

Elles ne révélaient rien sur la personnalité des hôtes, sinon, peut-être, sur la qualité de leurs revenus.

A Paris, les instants manquent presque toujours aux maîtresses de maison pour grouper, comme elles ne manqueraient pas de savoir le faire à l'occasion, quelques fleurs au milieu de la table, des fruits magnifiques, quelque belle pièce d'argenterie, des biscuits de Sèvres ou des porcelaines. La plupart du temps, elles laissent ce soin aux maîtres d'hôtel et aux fleuristes, qui s'en acquittent mécaniquement.

A la campagne, où ne manquent pourtant pas les loisirs, ce travail est trop souvent laissé au jardinier. Celui-ci choisit parmi les moins belles les fleurs à couper et les dispose en mosaïques, en panaches de nuances vives, qui ressemblent à une palette qu'on aurait jetée sur la table.

Le goût pour les cristaux taillés, les verreries, les services peu décorés, mais d'une nuance délicate, le linge particulier, choisi, mat, incrusté, qui n'a pas la froide



Photo Kertesz.

impersonnalité des nappes damassées, marque des évolutions constantes ; certains artistes comme M. Lalique, de grands industriels français comme M. Rodier, y ont largement contribué.

L'aspect du couvert a bien son importance, les repas occupent deux heures de la journée. La manière dont ils sont présentés, ordonnés, servis, l'élégance de la table, vont de pair avec la qualité de la cuisine ou les vins. Nos arrière-grands-parents dépensaient des trésors de goût, de magnificence et d'ingéniosité dans l'ordonnance et la somptuosité du couvert. L'exemple venait de la Cour. Certains « surtouts » empêchaient même les convives de s'apercevoir d'un côté à l'autre de la table.

Mais, sans se soucier uniquement de ce qui se fait de plus récent,

EST-CE A CAUSE DE CE PARAVENT FLEURI D'OISEAUX ET DE COUPLES GALANTS? OU DE CES COUVERTS TROP SEULS POUR N'ÊTRE POINT DESTINÉS A SE RAPPROCHER ?... IL SEMBLE QUE DANS LA FÊTE INTIME QUI SE PRÉPARE, LA BONNE CHÈRE NE DOIVE ÊTRE QUE PRÉFACE - OU PIÈGE - ET QUE CERTAIN GILLES NE SOIT LA QUE POUR CONSEILLER AUX CONVIVES DE S'EMBARQUER... A LA WATTEAU.

il est facile d'arranger des tables qui soient pour l'esprit un divertissement et un repos. Je vois parfois chez une amie, parmi des flambeaux de cristal de roche, une caravelle de verre qui, posée sur une nappe d'argent, produit dans une salle à manger profusément décorée de miroirs, un effet d'une délicatesse et d'un raffinement qui enchantent.

Avec un peu d'imagination, quelles décorations ne peut-on improviser sur le fond d'une nappe, *peindre*, en quelque sorte, à fresque sur le linge ou *modeler*, — comme les sculpteurs disposent une guirlande après un socle ou une frise autour d'un plafond ? Il existe, avant dîner, à la tombée du jour, une heure assez souvent vide, que n'emplit pas toujours le courrier ou les soins que les femmes aiment généralement donner alors à leurs ongles et à leurs cheveux.

Voici une table que j'ai vu *exécuter* ces jours derniers, en Angleterre, par deux jeunes filles. Au centre de la nappe, avec des fleurs choisies dans une longue allée bordée de plantes vivaces, une couronne d'un rouge sombre s'arrondissait, régulièrement tracée, et dans laquelle un nouveau cercle de fleurettes de même espèce était passé, comme le second anneau d'une chaîne, mais d'un rouge moins violent. A droite, le même dessin géométrique se répétait, puis, toujours en gagnant les extrémités de la table, d'autres anneaux, d'un coloris allant toujours s'éclaircissant, jusqu'au blanc. Cette longue chaîne, c'était l'hommage du jardin à la maison. Quelle broderie aurait pu rivaliser aux lumières avec ce « chemin de table » naturel, et qui semblait tissé en relief dans le linge ? Sans doute, après le repas, les domestiques durent l'effacer d'un coup de brosse, mais sa forme éphémère ajoutait plus de charme à l'improvisation.

Voici une autre table. Celui qui l'organisa et qui n'est plus de ce monde, en avait composé où l'étrange se mêlait au luxe le plus simple comme le plus arrogant. Ce jour-là, pour le déjeuner, il avait rêvé d'évoquer Chardin. C'était une sorte de trumeau de salle à manger, *descendu* de la porte sur le couvert. Au centre, un melon à demi découpé, avec la moitié de ses tranches renversées ; autour, de grandes feuilles de choux presque bleues cueillies dans le potager, celles qui ont l'air passé à l'outre mer et que les cuisinières rejettent, craignant qu'elles ne soient pas assez tendres. Dans l'une des feuilles, il avait jeté comme dans une coupe des fraises vermeilles, les dernières framboises du potager dans une autre; dans une troisième, les premières « mûres » noires des haies environnantes; des amandes vertes, des abricots, des brugnons, des pêches emplissaient les autres. Pour achever l'aspect *décoratif*, relever l'air forcément champêtre de la « composition », il y piqua quelques bâtons surmontés de pommes de pin, dorées, un instant plus tôt, à la poudre. Puis, aux deux extrémités, deux vieilles ganses du XVIIIe siècle à glands dorés achevèrent de donner une réelle noblesse à cette vivante « nature morte ».

■

Je connais un château où ce goût, cet amusement de la décoration des tables est poussé si loin que la maîtresse de maison y organise des concours entre les hôtes. Chacun doit s'enfermer à tour de rôle dans la salle à manger et composer *sa table* avant le dîner. Depuis la veille, le concurrent dont le tour est venu, pense surprendre les convives et dépasser en originalité ou en élégance l'ouvrage de ceux qui l'avaient précédé. Un mystérieux va-et-vient emplit le rez-de-chaussée. On devine les serviteurs sortant d'une chambre en dissimulant sous une serviette des accessoires que les autres cherchent à deviner. L'un prend un socle à une pendule pour surélever une soupière d'argent d'où émergeront des guirlandes de feuillages; l'autre court après des cache-pot de Saxe ou après des flûtes de cristal, afin de conserver au frais des branches d'hortensias.

Des paris sont engagés ; l'émulation engendre la fantaisie. Je vis ainsi une table couverte de gerbes d'épis de blé, nouées d'écharpes de tulle azuré ; puis, des buissons de chardons de sable, d'un gris bleu, d'où émergeaient des roses France.

Des branches de prunelles aux baies violacées alternèrent avec des vanneries remplies de pêches et des bouquets de Maréchale-Niel. Il y eut des *constructions :* un petit temple de l'amour, de la fin du XVIIIe siècle, en bois ciré, dont la coupole était surmontée d'une branche d'orchidée jaune. On s'aperçut même que l'orchidée était artificielle ! Ce qui déchaîna les concurrents ; ils voulurent interdire l'emploi du faux. Mais, le lendemain, des raisins dorés alternant avec les grappes noires sur un treillage improvisé, l'usage du faux fut admis. C'est alors que le télégraphe et les colis postaux collaborèrent le plus. Il y eut la table japonaise garnie de véritables remous de soie orangée brodée d'or, qui simulaient une chaîne de montagnes dans laquelle on avait planté des pins minuscules. Des courges de formes invraisemblables erraient entre les verreries ; de petits éventails de papier poussaient comme des palmiers au bord d'un étang formé d'un miroir recouvert d'une voilette verte et d'un peu de gaze bleue ! Des magots de deux sous se promenaient sous des parasols de papier de riz, et, disposés après de longues et inflexibles branches de bambous, des lampions éclairaient la salle.

■

Nous eûmes ensuite la Table du Faune. Le centre de la nappe avait été recouvert de papier doré. Un buste de faune antique en bronze vert surmontait des branches et des pommes de pin qui jaillissaient dans un harmonieux désordre de petits monticules de brique pilée, dont la poussière continuait sur la nappe le ton roux du papier doré. Aux deux extrémités, les branches de pin formaient une sorte de spirale régulière, sur laquelle des anis d'argent, fixés à la *sécotine*, prenaient des airs d'épaisse passementerie.

A la description, ces briques concassées, ces pommes de pin, ce papier, ces bonbons d'argent ne semblent pas précisément destinés à former un ensemble très décoratif. Celui-ci obtint le grand prix, cependant.

Que l'on grave dans le cuivre, que l'on construise sur le sable ou le granit, que l'on sculpte dans le marbre, si l'on considère la rapidité avec laquelle le temps balaie ce que l'homme enfanta, pourrait-on rougir d'avoir perdu quelques heures de vacances à construire, avec des fleurs et du papier doré, des mirages que, d'une main négligente et implacable, un domestique viendra balayer dans les miettes d'un repas ?

Albert Flament

ART ET MÉDECINE...

ET CUISINE

PAR LE DOCTEUR ÉDOUARD DE POMIANE

Il y a cent ans, la médecine était un art... et la cuisine aussi. Aujourd'hui la médecine devient une science... et la cuisine aussi. Est-ce un bien, est-ce un mal ? C'est certes un bien si le savant ne veut pas trop empiéter sur l'artiste. Il y a de la place pour tous deux, et en médecine et en cuisine.

Nombreuses sont, en effet, les maladies qui se doublent par des états psychiques devant lesquelles le médecin doit être plus psychologue, c'est-à-dire plus artiste que savant.

Nombreux sont, aussi, les cas où le gastronome doit réagir, au nom de l'art, contre l'empiétement exagéré de la science dans l'ordonnance de nos repas.

La cuisine est un art, si on définit l'art comme un « quelque chose » qui élève, éduque, affine notre esprit en frappant nos sens. La cuisine est donc un art : mais cet art s'appuie sur une technique aussi traditionnelle qu'empirique.

Survinrent les savants, les dynamistes, qui démontrèrent que l'organisme humain est un moteur, un moteur admirable qui sait à la fois préparer son combustible aux dépens des aliments, et en libérer l'énergie pour créer le mouvement, la chaleur animale, la vie.

Le problème culinaire parut se simplifier, alors, d'une façon considérable, mais un peu, avouons-le, inquiétante.

Dans des expériences admirablement conduites, on démontra qu'un homme moyen, travaillant moyennement, a besoin de 2.500 calories par jour. Ces calories, où les trouver pour les lui donner ? Dans les aliments.

On étudia donc le nombre de calories que peut fournir un kilo de chaque aliment, et on dressa des listes de richesse en calories de tout ce que nous mangeons.

Les menus devenaient ainsi faciles à établir. Il suffisait de donner à l'individu, aujourd'hui tant de riz, demain tant de haricots, après-demain tant de pommes de terre. L'homme y trouvait mathématiquement les calories nécessaires et suffisantes pour faire fonctionner son moteur. Il n'avait qu'à se laisser gaver.

Et voici comment on se mit à nourrir les agglomérations humaines : armée, hôpitaux, lycées, prisons, etc.

Or, le problème ainsi posé pèche par la base, car le moteur humain présente des « ratés » sur lesquels les dynamistes n'avaient pas compté. Ces « ratés » sont la fantaisie, les traditions, les habitudes, les caprices humains... Que serait la vie sans les traditions, sans les caprices !

Aussi pendant la guerre ai-je vu les soldats profiter heureusement du problème dynamique le jour où on leur servait des haricots, tandis que, le jour du riz, la théorie faisait faillite. Les soldats refusaient de manger du riz, parce qu'ils ne l'aimaient pas. Ce jour-là était un jour faste pour le cochon engraissé par chaque compagnie ; il mangeait toute la ration humaine.

Je fis une enquête pour rechercher la cause de cet insuccès du riz. La vue seule du plat suffit pour m'éclairer. Ce riz, présenté sous forme de colle, était horrible. Je me substituai au cuisinier et préparai un « pilaf » à la persane. Les hommes se délectèrent et ce fut alors un jour néfaste pour le cochon.

Ainsi donc la cuisine, la technique culinaire suffit, à elle seule, à supprimer ce « raté » du moteur humain.

Le riz que j'avais préparé était légèrement doré ; ses grains, non agglutinés, se séparaient les uns des autres. Les morceaux de mouton qui l'accompagnaient en divisaient la masse. J'avais fait un *adjem pilaf*. Et, ainsi, j'eus la chance de substituer, chez mes soldats, l'appétit à l'inappétence. Tel fut le miracle de la cuisine. Telle fut la victoire de l'art culinaire sur la science de l'énergétique médicale.

Chaque individu aime les plats qui le charment, la cuisine à laquelle il est habitué. Son appétit est un facteur psychique, qui déclenche néanmoins des sécrétions de sucs digestifs qui sont, elles, des manifestations organiques.

Pawloff a montré dans ses admirables études sur les *réflexes conditionnels* que les sécrétions peuvent être déclenchées non seulement à la suite de l'excitation matérielle provoquée par les aliments sur les muqueuses, mais encore à la suite d'excitants multiples qui accompagnent ou précèdent l'ingestion de ces aliments. Ces excitations, point de départ des réflexes conditionnels sécrétoires, peuvent être olfactives, visuelles, auditives, tactiles.

Ces excitations sont spécifiquement définies par l'habitude. Ainsi, si on fait précéder le repas d'un chien par l'émission d'une note de violon, *ut* par exemple, ce son lui-même, sans présentation de repas, fera sécréter la salive du chien. Mais chez ce même chien soumis à de nombreuses expériences, l'*ut dièse* ne fera pas sécréter la salive.

Chez l'homme l'excitation sécrétoire provoquée par les aliments se double toujours d'excitations multiples visuelles, olfactives, tactiles, qui font sécréter nos glandes et provoquent l'appétit. Toutes ces excitations sont l'art avec lequel le plat est présenté, son fumet, sa saveur, l'onctuosité de la sauce, la gamme des couleurs, le sourire de l'hôtesse, le charme de la voisine de table et que sais-je encore... tout l'ensemble d'un repas qui nous plaît.

Comme nous sommes loin de l'énumération fastidieuse des chiffres qui nous autorisent à remplacer, au nom des calories, un divin homard à la Newburg par une isodynamique et maussade purée de lentilles, accommodée avec une graisse industrielle !

Dr. Edouard de Pomiane.

LA CUISINE LYONNAISE

PAR PIERRE SCIZE

On mange bien, à Lyon ? Comment le savez-vous ? On vous l'a dit ? Vous l'avez lu ? Oh ! pardon : vous y avez été voir ? Et vous en êtes revenu la panse quiète et l'œil reconnaissant ? C'est très bien. Mais ça n'est pas suffisant.

Ce n'est pas parce qu'on s'est arrêté une fois, ou dix fois, chez nos princes restaurateurs qu'on connaît la cuisine lyonnaise. Au surplus ces maîtres du bien manger pratiquent une cuisine, qui est sans doute la meilleure de France et par conséquent du monde, mais elle est, cette cuisine, dans son ensemble, plus française que lyonnaise. J'entends que ce sont les grandes formules classiques de notre pays, la cuisine selon Carême, Véfour, Urbain Dubois, Escoffier, qui paraissent sur leurs tables. Je veux bien qu'elles soient portées à un degré de succulence rare qui tient à l'amour des chefs lyonnais pour leur métier de grande réputation et aussi au point parfait des ingrédients employés : les inoubliables beurres dauphinois ou bugistes, les écrevisses des ruisseaux de l'Ain, les viandes charolaises merveilles de la boucherie, les poulets bressans, les truites de la proche Isère, les fruits de la vallée du Rhône, et le tout arrosé de ces crus étonnants qu'on trouve en abondance en ce lieu qui est le cœur exquis d'une rose des vins dont les pétales sont bourguignons, beaujolais, jurassiens, savoyards, valaisans, vaudois, rhodaniens, sancerrois.

Mais la cuisine locale ? Celle que cinq cent mille Lyonnais dégustent trois fois par jour, sur laquelle on n'a pas encore écrit, que je sache, la vérité ?

Pour la connaître, celle-là, il faut être Lyonnais, ou y avoir habité longtemps. Il faut avoir erré dans les rues des Brotteaux ou de la Croix-Rousse à l'heure de midi, quand la cuisine de chaque ménage envoie par les fenêtres des ambassades de parfums. Il faut avoir poussé la porte d'un des dix mille petits cafés à beaujolais, et avoir surpris dans un coin sombre le patron, la patronne et la bonne déjeunant d'un ragoût ou d'un morceau de veau à la cocotte.

Ah ! ce ne sont point là des plats compliqués, chargés d'essences rares et coûteuses ! Il existe une cuisine romantique au sud de la Loire, où la moindre fricassée requiert les somptueux apports du confit d'oie, de la morille, de la truffe et de la tomate.

Mais, à Lyon, la cuisine est en quelque sorte racinienne. Le glouton peut la trouver fade. Les gens d'au delà d'Avignon la prisent peu. Il y faut des palais frais, des papilles non point saturées par les essences prodigieuses. Tout y est nuance, accords. Une blanquette de veau toute unie, toute simple, avec ses viandes candides noyées dans une crème blonde, promène l'imagination dans un parterre à la française, et je sais des civets de garenne où la flamme d'un vin judicieusement unie au sang de l'animal évoque un automne de vendanges et de chasses en un pays doré où les pêches roses allument leurs globes succulents dans le feuillage des vergers.

Un grand cuisinier parisien voulait un jour dédicacer un plat à notre Henri Béraud, et m'en décrivait la préparation. Je ne sais plus au juste ce que c'était. Mais je me souviens d'une incidente de mon Vatel : « Sur purée d'oignons grillés naturellement, puisque c'est un Lyonnais... »

Je sursautai. L'indignation me coupa la parole. Ouvrez n'importe quel formulaire de cuisine. A la table des matières vous trouverez immanquablement plusieurs préparations baptisées : « à la lyonnaise ». Toutes, je dis toutes, comportent au préalable un roux d'oignons grillés. A croire que de la Grande Côte à la Guillotière et du Gourguillon à Villeurbanne, cette malheureuse ville fleure l'odeur de l'oignon, dont le cher Georges Duhamel a dit dans *Le Notaire du Havre :* « qu'elle grimpe comme une bête le long des marches, furette, rôde, s'accroche à toutes les aspérités ». Dieu merci, Lyon, le Lyon populaire comporte déjà assez de remugles — certains particulièrement infâmes — pour qu'on le délivre de celui-là.

J'affirme, je jure, j'appelle à témoignage tous les Lyonnais dignes de ce nom que la cuisine lyonnaise n'abuse de l'oignon qu'en deux circonstances : dans le gras-double, nos tripes à nous, qui devraient, s'il y avait une justice, faire pâlir Caen de jalousie, et dans la soupe au fromage gratinée.

Racinienne, vous dis-je ! La cuisine lyonnaise ne se sert de l'oignon qu'avec discernement. Et pour l'ail elle en pique ses gigots, en embaume à peine ses salades, et le broie dans son fromage blanc !

Et que ceci nous soit la transition nécessaire, ce fromage blanc, la « tome fraîche » longuement battue où se marient sans en altérer l'ivoire, l'huile et le vinaigre, le sel et le poivre, l'ail ou la ciboule, pour passer au chapitre des amuse-gueule de la cuisine lyonnaise.

Ici, évidemment, l'harmonie racinienne n'a que faire. Evoquons bien plutôt une ripaille de d'Assoussy ou de Saint-Amand. Et paraissez, fromage fort, qui êtes de fromages durs de chèvres broyés et humectés de vin blanc, de marc et de bouillon de poireaux, composé ; vous, grattons de graisse de porc, et vous qui gardez une chair succulente dans vos alvéoles osseuses, « os de china », qui êtes l'échine du cochon ! Toute la gamme des saucissons, bien entendu, et ces énormes, gélatineuses et tremblantes mortadelles qu'on appelle Bon Jésus, ou Saint-Baudet, et ces paquets de couenne ficelés et bouillis, et les queues de cochon à la moutarde, et la salade amère et dure de « dent de lion », dont l'assaisonnement se relève d'une purée de hareng saur grillé...

Avouez, lecteur d'autres lieux, vous que j'interpellais en commençant, que nous voici loin des quenelles de brochets et de la poularde demi-deuil à la façon de Madame Filloux. Et cependant nous sommes resté au cœur de la cuisine lyonnaise. Il faudrait peut-être que je vous parle de notre soupe au fromage et de la bécasse qu'on mange chez Garcin quand la saison en est revenue ? Mais il y a quelque inhumanité à abuser du malheureux chroniqueur qui n'a qu'une odeur d'encre à renifler cependant qu'il évoque les parfums et les coulis de la plus sublime des cuisines. Pitié ! Grâce ! Je vais boire un pot de beaujolais.

A votre santé !

Pierre Scize

L'ALSACE A TABLE

PAR ANDRÉ LICHTENBERGER

L'HISTOIRE de l'Alsace témoigne qu'elle a le cœur robuste et bien planté; l'estomac aussi. « La réputation de l'Alsace gourmande, écrit mon ami Carlos Fischer, est comme l'odeur du fromage de Munster; elle s'étend au loin. » Les Alsaciens se sont chargés eux-mêmes de la propager. Et dès qu'on prononce, n'importe où en France, les noms bien connus de l'ami Fritz, de ses camarades Hanezo et Frédéric, de Coucou Peter (le compagnon de l'illustre docteur Mathaeus), du capucin Johannes, habitué de la « Taverne du jambon » de Mayence, etc., nous voyons en esprit de joviaux personnages à ventre rondelet, à bonne face vermeille et à double menton, — convives tout désignés pour goûter avec le recueillement qui sied les joies de la chère plantureuse et délicate, succulente et variée.

Des deux côtés du Rhin, les meilleurs observateurs ont célébré de tout temps l'excellence des produits naturels de l'Alsace : blé, vergers, vignes, plantes potagères, poisson, gibier, bétail, lait et beurre. Point de pays où il y ait « tant de commodités pour la vie de l'homme». L'histoire nous a transmis des récits de chasses et de pêches à faire rêver. En 1627, dans une seule battue, l'archiduc Léopold tuait jusqu'à 600 sangliers. On pêchait dans le Rhin des carpes atteignant 40 et même 49 livres et des brochets du même poids. En 1759, on en servit un qui pesait 80. L'anguille dépasse aisément huit livres ; le saumon, « le plus noble de tous les poissons », y est abondant. L'écrevisse y atteint une perfection rare : *cancer laudatissimus*. Le marché de Strasbourg était au XVIIe siècle un vrai musée culinaire : « Là le riche peut satisfaire sa sensualité gourmande et le peuple pourvoir à sa faim».

A travers les siècles, l'appétit de l'Alsace fut à la hauteur des bienfaits de la Providence.

Au surplus, on ne saurait bien manger sans boire. Dès le temps de l'Empire romain, Probus rendait hommage au vignoble alsacien. Et ce fut en grande partie à cause de ses vignes que Louis le Germanique revendiqua l'Alsace dans son domaine. Au moyen âge elle exportait ses vins de tous côtés. Il faut regretter pour la gloire d'Erasme qu'il les ait méconnus. Les mérites comparés du riquewihr, du hunawihr, du turckheim, du rangen, du finkenwein (vin des pinsons) et du joyeux « kitterlé », dit « brise-mollets » à cause de la facilité avec laquelle il vous met son homme par terre, trouvèrent de nombreux et joyeux arbitres. Tel devait être bu dans un gobelet de terre ou de verre, tel dans du bois, tel dans une coupe d'or. Tel était déconseillé aux dames, « de peur que ces dames ne devinssent trop maîtresses de leurs maris ». Pour les hommes il n'y avait pas le même scrupule : « Qui n'a jamais eu une pointe n'est pas un honnête homme. » Avec quelle ardeur on rivalisait à être honnêtes gens ! Bien boire, n'est-ce pas le remède à la plupart de nos maux: « Un coup de vin pour la salade enlève un ducat au médecin ; un coup sur un œuf lui en enlève deux ». Bassompierre, le célèbre Bassompierre, succomba en Alsace aux assauts des chanoines de Saverne. Traité par eux, il demeura cinq jours ivre-mort et fut deux ans avant de pouvoir avaler une gorgée de vin.

Il n'y a pas trop à s'étonner que le législateur maussade se soit efforcé de mettre un frein à tant de ripailles, et un peu d'eau dans tant de vin. Il ne paraît pas au surplus qu'il se soit montré très rigoureux. Par an, cinquante trois occasions légitimes de festins sont reconnues au moyen âge, sans compter les extraordinaires, telles qu'un enterrement ou une pendaison : en ce dernier cas, le patient est admis à faire bombance avant la cérémonie, les magistrats après.

Parmi tant de recettes succulentes, on voudrait faire un choix; mais c'est tout un volume délicieux, d'une érudition savoureuse et parfumée, que, sous le titre : *L'Alsace à table*, M. Charles Gérard, Alsacien d'origine, ancien magistrat, a consacré aux splendeurs gastronomiques de sa petite patrie.

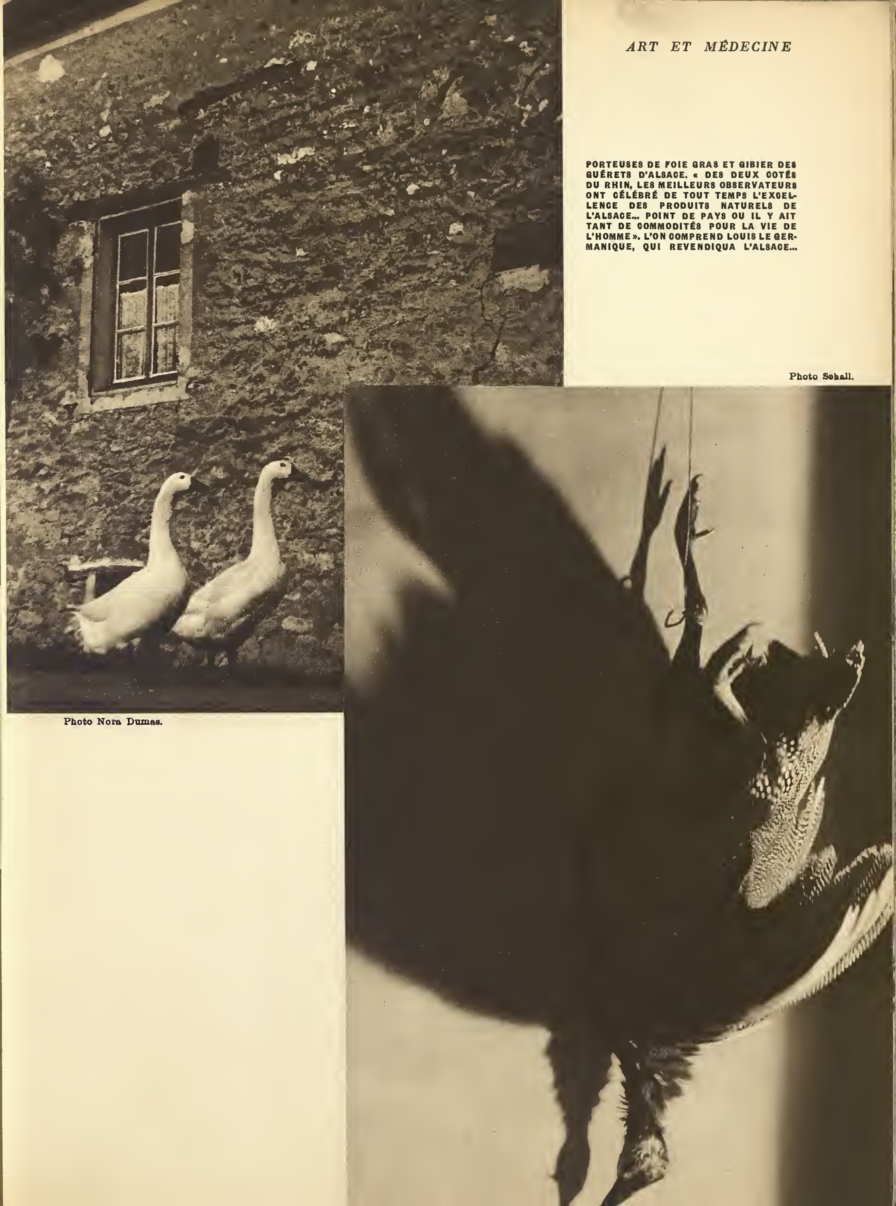
Entre les substantiels « wasserstruwel » et le délicat « buttemuss », de toute la variété des « beckenoffe » à toutes les sortes de « dampfnudels » et de « kougelhopfs » — toute Alsacienne n'est-elle pas née pâtissière ? — on ne saurait véritablement où s'arrêter.

Au surplus, les mets les plus simples sont-ils pas les plus beaux? A juste titre, Carlos Fischer, expert émérite, à la lourde choucroute d'importation germanique, oppose la classique et puissante ordonnance du magnifique pot-au-feu alsacien.

Et pourtant, de la cuisine strasbourgeoise, le morceau de roi, le chef-d'œuvre demeure intangible, inégalable. Faut-il rappeler que, connu par les Romains, l'art de préparer le foie gras fut retrouvé et gardé longtemps secret au moyen âge par les Juifs de Metz et de Strasbourg ? Olivier de Serres nous a doctement conté comment on élève en Alsace les « admirables machines qui élaborent et produisent la succulente substance connue sous le nom de foie gras ». Où donc dans le monde serait évoquée une si savante tradition ? Et l'on sait que le truffage qui donne son âme au pâté de foie gras fut inventé au XVIIIe siècle par le cuisinier du maréchal de Contades qui ensuite s'établit pour son compte à Strasbourg et démocratisa la trouvaille de son génie.

Faut-il rappeler l'hommage rendu par Brillat-Savarin à l'apparition, en un repas de choix, d'un « gibraltar de foie gras » accompagné d'un coq vierge de Barbezieux, « truffé à tout rompre » ? Quand surgit cette pièce incomparable, dit le célèbre gourmet, « toutes les conversations cessèrent par la plénitude des cœurs ; toutes les attentions se fixèrent sur l'art des prosecteurs, et quand les assiettes de distribution eurent passé, on vit se succéder tour à tour, sur toutes les physionomies, le feu du désir, l'extase de la jouissance, le repos parfait de la béatitude».

Ainsi en va-t-il encore de nos jours. Dans les deux hémisphères, le pâté de foie gras impose à l'estime des peuples la cuisine strasbourgeoise.



PORTEUSES DE FOIE GRAS ET GIBIER DES GUÉRETS D'ALSACE. « DES DEUX COTÉS DU RHIN, LES MEILLEURS OBSERVATEURS ONT CÉLÉBRÉ DE TOUT TEMPS L'EXCELLENCE DES PRODUITS NATURELS DE L'ALSACE... POINT DE PAYS OU IL Y AIT TANT DE COMMODITÉS POUR LA VIE DE L'HOMME ». L'ON COMPREND LOUIS LE GERMANIQUE, QUI REVENDIQUA L'ALSACE...

Photo Schall.

Photo Nora Dumas.

Studio Landau.

GASTRONOMIE NORMANDE

PAR JACQUES BOULENGER



O GASTRONOMES, vous n'êtes pas assez aventureux, quel dommage ! Vous aimez les chemins battus et vous ne vous piquez pas de découvertes autant qu'il le faudrait. C'est toujours aux mêmes adresses célèbres que votre voiture vous mène. Si pourtant quelqu'un d'entre vous se sentait en veine d'exploration, je lui dirais : « Allez en Normandie ».

Je ne plaisante pas. Compulsez les guides gastronomiques, feuilletez les archives secrètes des clubs spéciaux: vous n'y trouverez signalés au chapitre Normandie que quelques restaurants de grandes villes ou de plages fameuses et de leurs alentours. Et pourtant, croyez-m'en, il y a de charmantes trouvailles à faire dans ce pays, plus de trouvailles même que dans diverses contrées réputées dont toute la renommée est faite par trois ou quatre hôtelleries, d'ailleurs admirables ; partout ailleurs, on y est littéralement empoisonné. Que le sort vous préserve d'y avoir une panne grave d'auto loin d'un de ces ports du gastronome, car vous n'y pourrez pas déjeuner, je vous le garantis. Tandis que si vous vous trouvez arrêté à l'improviste dans une partie même reculée de la

«COMMENT NE MANGERAIT-ON PAS BIEN EN NORMANDIE ? C'EST LA TERRE DE LA CRÈME ET DU BEURRE, DES BESTIAUX ET DES PRÉS-SALÉS... DE L'ABONDANCE EN TOUT. LA VIE Y EST TRADITIONNELLEMENT PLANTUREUSE».

Photo Maurice Cloche.



Normandie, — dans ce Cotentin campagnard, par exemple, encore si ignoré des touristes, Dieu merci! — poussez hardiment la porte de la première auberge que vous rencontrerez : vous avez toutes les chances d'y trouver, à défaut d'une société choisie, une cuisine soignée et, en outre, une parfaite propreté. Au reste, n'est-ce pas le pays où chaque ferme s'orne d'un pot de géranium sur chacune de ses fenêtres et souvent d'un jardin aux buis taillés ? Ah ! l'indignation de ces bons gars normands, au début de la guerre, lorsqu'ils voyaient dans la plupart des villages de l'Est où arrivait le régiment, le trou à purin devant la maison et non derrière, comme chez eux!

Comment ne mangerait-on pas bien en Normandie ? C'est la terre de la crème et du beurre, des bestiaux et des pré-salés, des beaux légumes, des volailles, de l'abondance en tout. La vie y est traditionnellement plantureuse, les paysans aisés depuis des temps et des temps. Essayez de donner un fricot au beurre rance à l'un de nos bons fermiers et vous verrez ce que vous entendrez ! Ils savent vivre, ces gens-là.... Pauvres paysans normands, ils n'ont pas eu de chance : ils ont eu Maupassant, et le tort qu'il leur a fait par ses nouvelles campagnardes est effrayant. Croyez-vous pourtant qu'ils soient pires que les paysans du Centre, de l'Est ou du Midi, plus âpres, plus avares, que sais-je ? S'ils avaient eu la chance, au lieu d'être dépeints dans d'admirables romans réalistes comme *Madame Bovary*, d'être chantés dans de molles et poétiques idylles, on se rappellerait surtout leur incomparable tradition guerrière et maritime, leur sagesse aussi qui faisait au moyen âge de leur duché le pays le mieux administré et de leur coutume un modèle célèbre. Mais au lieu de George Sand, de Mistral, de Loti, ils ont eu Maupassant. Jusqu'à leurs interminables repas de fêtes dont il a médit, le traître ! Comme si dans toutes les contrées riches de la France, et depuis des temps et des temps, on n'avait pas donné des frairies semblables! Tout au moins quant à la durée, car pour l'excellence, c'est autre chose.

Et d'abord pensez-vous qu'on restait attablé durant des six, des sept, des huit heures d'affilée ? Pas du tout. On allait danser, faire un petit tour, garçons et filles, et l'on revenait s'asseoir de temps en temps à la grande table dressée dans la cour sur ses tréteaux. A un moment seulement, tout le monde, ou presque, était présent : c'était lors de l'arrivée des canards au sang. Religieusement les vieux découpaient et c'était à qui taillerait le plus d'aiguillettes. Quelle virtuosité ! Quelle finesse ! Les jeunes admiraient, apprenaient. L'inconvénient, c'est que ce découpage d'art durait si longtemps, que le canard était froid quand on le servait enfin... Mais il y avait vingt autres plats. Le canard au sang, dans ces festins-là, n'était qu'une cérémonie, presque un symbole.

Peut-être croyez-vous savoir ce que c'est qu'un canard au sang; je vous le souhaite; en tout cas n'en mangez jamais à Paris : c'est un plat qui tue hors de Normandie, car le canard doit être frais. Mangez plutôt des canetons à la Rouennaise. — Bien banal! — Ou des canetons à la Bigarrade. — *Idem!* — Des soles normandes, alors ? — On ne voit que cela sur les menus d'hôtels. — Mais est-ce notre faute si nos plats étaient si incomparables qu'ils sont entrés dans la vulgate de la cuisine universelle ?

Je sais : la cuisine à l'huile est à la mode et la cuisine normande se fait au beurre et à la crème. Non, ce n'est pas moi qui médirai de la cuisine à l'huile ! Je lui dois des moments charmants — en Provence bien entendu, et pourvu qu'elle soit faite de vraie huile de paysan, car l'huile dite « d'olive», insipide, ou d'arachide, qu'on trouve sur la Côte d'Azur comme à Paris, la rend pénible. Seulement, au bout de trois mois de cuisine à l'huile, quelle que soit celle-ci, je n'en puis plus ; ces recettes où toutes les fortes saveurs d'herbes se juxtaposent en fine marqueterie, faute d'une liaison riche et moelleuse, me lassent l'appétit, chose bien pénible assurément. Et, franchement, pouvez-vous comparer, gastronomiquement parlant, les ressources de la cuisine à l'huile et celles de la cuisine au beurre avec ses profondeurs, ses dégradés infinis ? Naguère, on n'eût même pas songé qu'il fût possible de mettre en balance cette liaison pauvre, végétale, avec le beurre : consultez plutôt les Pères de la table. Mais tout s'en va, comme on dit. En Normandie la crème se joint au beurre d'Isigny et peut accommoder tout, du poisson jusqu'à la salade, en passant par le poulet, naturellement.

Et il y a le cidre et l'eau-de-vie de cidre. Si beaucoup ignorent ce que c'est que la bonne huile d'olive, au moins autant de gens, peut-être plus, ignorent le cidre et le calvados, car il est absolument impossible d'en trouver dans le commerce : il faut acheter le cidre aux paysans et se faire donner l'eau-de-vie par eux, car ils n'ont pas le droit d'en vendre et ne s'y risquent guère. Or, le cidre a ses crus comme le vin, et il n'est vraiment de premier ordre, à ma connaissance, que dans le Calvados et le Sud de la Manche : lui comparer le jus de pomme de Bretagne, du Perche ou même de la Seine-Inférieure, c'est comme si l'on voulait mettre en balance de la piquette de Suresnes avec du chablis de l'hôtel de l'Etoile. Et il en va de même du calvados, naturellement, qui dans l'ordre des eaux-de-vie doit avoir à mon avis le numéro deux, après l'armagnac, avant la fine même, la framboise et le marc. Mais c'est une chose que savent seuls les gens du pays, car encore une fois il est à peu près impossible aux « horsains » de s'en procurer. A quoi cela servirait-il, au reste, à une époque où j'ai vu des Français, au pays du raisin — que dis-je ? des Bordelais ! — s'abreuver voluptueusement de ces eaux-de-vie de grains qu'ils nomment whisky, vodka et que sais-je?

JACQUES BOULENGER.



Photo Kollar.

LA TERRE ET LA MER, LA BASSE-COUR ET LE PORT DE PÊCHE FOURNISSENT A L'ENVI A LA GASTRONOMIE NORMANDE LA MATIÈRE DE SES CHEFS-D'ŒUVRE. LE POULET DES FERMES PROFONDES, TRAPUES ET COSSUES RIVALISE AVEC LES SOLES DE LA MANCHE OU DE L'OCÉAN POUR OBTENIR — CRUELLE FAÇON DE PARLER — LES SUFFRAGES DES GOURMETS, MAIS LE BEURRE ET LA CRÈME EXQUIS FONT RÉGNER L'ACCORD, ONCTUEUSEMENT.

Photo Kertesz.

GASTRONOMIE PARISIENNE

PAR ANDRÉ THÉRIVE



Photo Kollar.

LA BLANCHE, LA LÉGÈRE, L'ADMIRABLE FARINE, SI NÉCESSAIRE AUX PARISIENS! LE PRÉLUDE A LA CONFECTION DES POMMES FRITES QUI SONT LE RÉGAL DES MIDINETTES OU, PLUS SOUVENT PEUT-ÊTRE, UN TROMPE-FRINGALE GAIMENT ACCEPTÉ. ET LE CAMARADE-LITRE, PLEIN D'UN ÉLIXIR DE FRATERNITÉ.

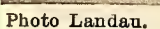


Photo Landau.

N'EST-CE pas un paradoxe que d'assurer que Paris, nombril du monde après Delphes, et cerveau de la France, puisse encore avoir un estomac ? Cette anatomie des métaphores ne laisse pas d'être confuse ; mais enfin Paris résume tout un terroir, Paris forme une province et il serait bien étonnant qu'il n'y eût pas dans ce coin de terre des façons particulières, nationales dirai-je, d'honorer le dieu Comus.

Passons sur le vin de Suresnes qui est plus rare que le Lacryma-Christi, et dont la dernière mention officielle se trouve dans une comédie de Labiche (*Quarante degrés à l'ombre*, si ma mémoire est fidèle). Les vignes de l'Institut, ni celles qu'on voit en espalier sur les maisons de ce village féodal qu'est Bercy, ne suffisent pas à donner un crû. Les pêches de Montreuil, qui existent encore, ne foisonnent pas sur nos dessertes. Et si j'ai mangé des figues mûries dans un jardin du XIVe arrondissement, je n'ose assurer que Judas eût pu se pendre au figuier sans casser la branche, le tronc et même la cabane à lapins qui s'y adossait.

Le plus spécifique, le plus parisien des usages gastronomiques réside sûrement dans les fastes populaires : les frites et les moules des fêtes foraines, avec leur odeur de graisse de chevaux de bois, les cornets insipides de crème Chantilly, les serpents de guimauve brassés par un hercule en bonnet

Photo Kertesz.



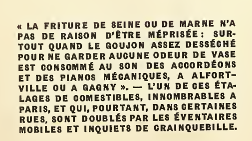
blanc ; et le *roudoudou* que les gosses lèchent dans un cadre de bois, les bonbons acides de l'épicier du coin, les rameaux de réglisse que suce en bavant tout un petit peuple vêtu de lustrine, le café-crème des demoiselles que leur père mène au café, et le vin blanc Vichy des chauffeurs sur le zinc. Ajoutons le croissant au beurre, le pain fourré au chocolat, enfin les marrons à la poêle, qui ont nourri tant d'idylles à la François Coppée, et à qui aujourd'hui les amandes grillées, les cacahuètes font une si déloyale concurrence. Voilà un ensemble plus esthétique que nutritif, plus sentimental qu'eupeptique, mais sans lequel on ne saurait décrire une civilisation.

Ce que Paris mange ? Ce n'est pas des denrées comestibles avec du pain. C'est du pain avec quelque chose pour le faire passer. Le pain de Paris est le plus varié du monde, le plus inégal, le plus soumis à des modes, mais il est l'élément essentiel. Pendant la Fronde, Paris se rendit parce qu'il ne recevait plus les fournées de Gonesse, et trente ans après le siège de 71, bien des gens gardaient dans un papier un peu de l'horrible mixture de paille et de sarrasin qu'ils avaient été contraints de manger : ce souvenir-là fit durer le sens de la défaite plus que tous les manuels scolaires.

Cependant il est dans la ville favorite de l'empereur Julien des recettes qui semblent, pour être appliquées, nécessiter certaine ambiance, certaine acclimatation, certaine hérédité. L'entrecôte Bercy, nageant dans son beurre d'échalotes et flanquée obligatoirement de frites soufflées et de cresson d'Amiens, en voilà la première. Les champignons de Montrouge ou de Malakoff, sans ail, mais au beurre persillé, ont quelque droit à la reconnaissance. Et la gibelotte de lapin domestique, la vraie

Photo Zuber.

Photo Eli Lotar.



« LA FRITURE DE SEINE OU DE MARNE N'A PAS DE RAISON D'ÊTRE MÉPRISÉE : SURTOUT QUAND LE GOUJON ASSEZ DESSÉCHÉ POUR NE GARDER AUCUNE ODEUR DE VASE EST CONSOMMÉ AU SON DES ACCORDÉONS ET DES PIANOS MÉCANIQUES, A ALFORTVILLE OU A GAGNY ». — L'UN DE CES ÉTALAGES DE COMESTIBLES, INNOMBRABLES A PARIS, ET QUI, POURTANT, DANS CERTAINES RUES, SONT DOUBLÉS PAR LES ÉVENTAIRES MOBILES ET INQUIETS DE CRAINQUEBILLE.

gibelotte dont les sanctuaires sont les guinguettes de Belleville ou de Clamart ! La friture de Seine ou de Marne n'a pas de raison d'être méprisée : surtout quand le goujon, assez desséché pour ne garder aucune odeur de vase, est consommé au son des accordéons et des pianos mécaniques, à Alfortville ou à Gagny. Vous pouvez le suppléer par les éperlans, qui sont devenus parisiens par acclimatation. A un degré au-dessus, la sole frite, vraiment frite, dont les arêtes sont aussi mangeables que la chair, ne se fait nulle part si bien qu'à Paris. Il vaut mieux en tâter à Montparnasse, qu'à Brest ou à Calais.

...Mais à la fin, dira le lecteur avec quelque rancune, vous paraissez estimer que dans la gastronomie parisienne l'élément moral, spirituel, littéraire même, joue un rôle prépondérant ?... Je ne le nie pas. On ne vient pas à Paris pour manger parisien, mais il y a une façon parisienne de bien manger qui suppose des cadres, des décors, des habitudes spéciales : oui, des restaurants camouflés en bistrots, des serveuses insolentes ou maternelles, des « zincs » reluisants, où le percolateur fait un bruit de locomotive, où le patron obèse lit *l'Auvergnat de Paris*, et certaines affiches fatidiques sur les murs, et certain mystère...

Car la gastronomie parisienne est éminemment ésotérique. Elle se propage d'initié à initié. On serait déshonoré si on ne découvrait pas soi-même des établissements obscurs et infimes où il y avait hier des maçons ou des terrassiers, où il y aura demain des « intellectuels »; et après-demain une file d'autos cornera devant la porte, sans que le menu cesse d'être polycopié avec fautes d'orthographe, sans que le parquet cesse de mêler la sciure aux flaques de beaujolais...

Oui, la gastronomie à Paris est un art de dilettantes et de snobs ; pourquoi le cacher ? A-t-on besoin de tant de sensualité, d'appétit si robuste, de digestions si heureuses dans un pays où l'air nourrit le corps et le cerveau et où manger, c'est un prétexte à causer en compagnie, comme c'est le propre du civilisé ?

Ajoutons pour correctif que ce dilettantisme et ce snobisme engendrent un libéralisme total; si quelque part les adeptes de la gueule ont le sens « européen » ou même le sens « cosmique », comme on dit aujourd'hui, c'est bien dans notre ville. Se déplacer de cent mètres, franchir deux rues équivaut à un dépaysement. Vous pouvez aller pendant le cours d'une semaine, ronger des smörrebröd chez des Scandinaves, chipoter dans une boîte chinoise le porc aux coquillages, le ragoût d'olothuries de vos baguettes expertes, rouler dans vos doigts les pruneaux et le mouton du couscous arabe, capter le macaroni transalpin sur votre fourchette, arroser de *résiné* grec les poulpes rôtis et la confiture à la rose, battre la crème du bortsch russe, ou vous brûler la gorge d'un carry des Antilles... Et le dimanche, commander un bifteck aux pommes, suivi d'un brie et d'un « mendiant » pour vous sentir un vrai Français, et déployer en quelque sorte le drapeau tricolore, les lampions du 14 juillet...

André Thérive



Photo Schall.

IL N'EST POINT DE REPAS DIGNE DE CE NOM QUI NE DOIVE, VERS SA CONCLUSION, MARIER LA SAVEUR FINE ET FORTE DU FROMAGE AUX AROMES D'UN VIN VIGOUREUX. COMMENT OUBLIER, CEPENDANT, QUE L'ON VOIT PARFOIS, A PARIS, UN QUART DE BRIE ET UN MORCEAU DE MICHE CONSTITUER A EUX SEULS UN REPAS ! A CET ÉGARD, LE FROMAGE DE FRANCE, QUI EST AUSSI DIVERS QUE DÉLICIEUX, A QUELQUE CHOSE DE TOUCHANT ET DE PROVIDENTIEL.


Photo Kollar.

L'ACCORD PARFAIT DES VINS ET DES METS

PAR CURNONSKY

Du consentement unanime des peuples — et même du peuple français (le seul pourtant qui ne se croit pas le premier du monde) trois grandes vérités sont de tout temps établies et reconnues, et avec une telle évidence qu'elles passent pour des... *lapalissades.*

1. La France est le pays où l'on mange le mieux — et où l'on trouve entre quatre cuisines, différentes quoique éminemment nationales, une cuisine *régionale* qui résume et synthétise pour ainsi dire l'admirable diversité, le caractère et l'originalité de nos trente-deux provinces.

2. La France produit les meilleurs vins du monde. Et la diversité de ses vins égale la diversité de ses mets.

3. Les vins de France sont à peu près les seuls que l'on puisse boire *en mangeant.*

A ces trois vérités, tombées (si j'ose dire) dans l'abdomen public, on en peut ajouter une quatrième, confirmée par l'expérience de tous les fins buveurs et illustres *Dipsodes*, chers à François Rabelais.

On trouve partout en France de charmants vins de *pays*, de *table* ou de *carafe* qui, sans égaler les Grands Crus, accompagnent à merveille la cuisine locale.

Cette incomparable richesse vinicole complique à plaisir (et pour le plaisir des gourmets !) la question de l'*accord* entre les vins et les mets.

On en a donné bien des solutions dont chacune a sa valeur... *Et adhuc sub judice lis est !*

Loin de moi la folle prétention de trancher (*ex cathedra*... et *inter pocula !*) un différend qui démontre la « précellence » de nos vins et leur magnifique variété. Je me contenterai de résumer les données d'un problème — auquel chaque gourmet peut apporter la solution qui s'accorde le mieux avec son goût et ses préférences.

A tous seigneurs, tout honneur. Voici d'abord, au dire des autorités les plus compétentes, comment, à quel moment et avec quels plats il sied de servir les *Grands Vins.*

— Avant les hors-d'œuvre ou après le potage, les vins d'Espagne ou de Portugal : Madère, Xérès sec, Porto. (Hélas ! de nos jours un bon Madère et un grand Porto ne courent point les rues... Mais ceci est une autre histoire...)

— Avec les huîtres — des vins blancs *secs*, Pouilly, Meursault, Vouvray, vins secs

Photo Globe.



Photo Kollar.

du Saumurois (Brézé, Turquant, Montsoreau) ou de la région nantaise (Muscadet ou Vallet). Bien entendu, *jamais* de vins mousseux.

— Avec le poisson, les vins d'Alsace, du Rhin, ou de la Moselle ; les bourgognes ou les bordeaux blancs demi-secs. *Jamais* aucun vin rouge.

— Avec les entrées, la sainte trinité des bordeaux rouges : Saint-Emilion, Saint-Julien, Saint-Estèphe.

— Avec les relevés, un bordeaux rouge corsé : Pomerol, Ausone, Château Margaux.

— Avec le rôti, un bon bourgogne rouge.

(Mais certains gourmets préconisent un grand bordeaux... et d'autres admettent le champagne !)

— Avec le gibier, un grand bourgogne : Chambertin, Clos Vougeot, Richebourg (... Et il y a aussi les vins riches et somptueux des Côtes du Rhône...)

— Avec les plats froids, un grand bourgogne, ou un beau vin blanc sec.

— Avec le foie gras, de l'eau claire... du moins dans les repas où l'amphitryon se conforme à la détestable tradition de servir le foie gras *avec la salade*, car le vinaigre de la salade *tue* tous les vins quels qu'ils soient. C'est pourquoi l'Académie des Gastronomes a décrété que le foie gras doit être servi *au début du repas*, sans salade, bien entendu, au moment où les convives apportent un appétit frais et joyeux, et bu avec un bon champagne.

— Avec les fromages, tous les bordeaux rouges, tous les bourgognes rouges, tous les vins des Côtes du Rhône, le fromage mettant en valeur toutes les qualités d'un vin.

— Avec les entremets, les grands bordeaux blancs de Sauternes (Château Yquem, Château Reyne Vignaud, Climens, etc.), les grands vins d'Anjou doux et parfumés des côteaux du Layon ; les grands vins de Touraine (Vouvray, Montlouis, Noisay, etc.).

— Avec les desserts, un grand champagne, ou quelque bon vin *de liqueur*, Malaga, Marsala, ou nos charmants vins de Lunel ou de Frontignan, ces grands méconnus !

— Après le café... Bien entendu, l'incomparable série des eaux-de-vie et des liqueurs de France.

GLOIRE AU VIN, TEL DU MOINS QUE LA FRANCE SAIT EN USER! LE VIN EST TOUTE BEAUTÉ DÈS QU'IL EST CONÇU, CONÇU PAR LE BAISER DE LA LUMIÈRE AUX PAMPRES. UN GRAIN DE RAISIN, LUSTRÉ DE ROSÉE, A UN ORIENT DE PERLE. PAR LA PLUS MERVEILLEUSE ALCHIMIE, LE VIN ABSORBE ET GARDE EN LUI, TRÈS RÉELLEMENT, DU SOLEIL. IL EST CLARTÉ, FRANCHISE, JOIE, VÉRITÉ. SI LA FRANCE ET L'ALGÉRIE POUVAIENT LE DONNER A L'EUROPE COMME DE L'EAU, LA FACE DU MONDE EN SERAIT CHANGÉE.

Mais cette ordonnance classique ne constitue point un dogme, loin de là ! Vous remarquerez d'abord qu'elle ne comporte aucun de ces délicieux vins *de pays* dont je parlais tout à l'heure. Elle ne cite même pas le somptueux et magnifique Jurançon, non plus que le sublime Château Chalon ! Elle ne fait aucune allusion aux vins d'Arbois, ni aux vins du Beaujolais, et du Mâconnais, ni aux vins du Sancerrois, ni aux vins rouges de l'Orléanais et du Blésois, ni aux vins blancs du Périgord, ni... (j'en pourrais nommer vingt autres !).

Evidemment cette liste a été dressée pour un grand dîner d'*apparat*. Et c'est pourquoi j'ose insinuer qu'elle ne réalise pas l'idéal de la Gastronomie. Car rien n'est plus fatigant qu'un grand repas arrosé de trop de *grands vins*. Ma dignité de Prince Elu de Gastronomie m'a parfois contraint de prendre part à des agapes gargantuesques, où de grands propriétaires tenaient à honneur de présenter tous les vins de leur région. Il me souvient entre autres d'un banquet où l'on nous fit déguster *vingt-sept* grands vins. C'était à ne plus s'y reconnaître — à moins d'être un de ces grands experts dégustateurs qui se contentent de *tâter* légèrement d'un vin, mais *qui n'avalent pas !* Moi, je suis de ceux qui avalent ! Et à partir du quatrième vin, je ne suis plus capable de me faire une opinion ; à partir du dixième, je renonce à la formuler ; et après le vingtième, je n'en ai plus aucune, sinon qu'il est temps de battre en retraite !

Je crois, avec beaucoup de gourmets, que *deux* grands vins, sans plus, suffisent amplement à la parure et au charme d'un bon repas... qui lui-même ne doit jamais comporter plus de deux grands plats. Et je ne sais rien de plus délicieux qu'un repas léger, arrosé d'un *seul* vin !

Cela tient peut-être à ce que je vieillis... Mais il me souvient, entre autres, d'un dîner exquis, chez un grand gourmet de Lyon, où il ne fut servi qu'un admirable Beaujolais. Ce soir-là, l'accord parfait fut réalisé !

Et s'il vous arrive de déjeuner dans une bonne auberge de mon Anjou natal, et de ne boire qu'un Bourgueil ou un Champigny, je ne vous plaindrai pas !

Car rien n'égale un vin de France bu dans son pays d'origine... et un plat régional dégusté sur place !





BUCCA IN ARTE

PAR LE DOCTEUR FERNAND VALLON

Le musée c'est nous et à notre instar il n'est pas qu'esprit. Dans le beau miroir qu'il nous tend dès son seuil reconnaissons-nous, vêtus de pied en cap de notre chair fragile, ornés de tous nos sens.

On en compte six, comme vous savez, cinq qui sont officiels — et l'autre. Or dans l'art comme dans la vie ce petit dernier est le pire des tyrans. Partout où il montre le bout de son oreille velue, le désordre naît. C'est lui

qui sur les murs du Louvre noue l'initiale de Diane à celle de son roi. C'est lui qui, gonflant la gorge de *Bethsabée* et le cou de *la belle Zélie*, fait sourire la *Joconde* et mourir *Ophélie*. Grâce à la cendre du volcan, il danse encore, capripède, aux cimaises des villes retrouvées. Et comme la table est le complément de l'amour (peintre ou mosaïste, l'artiste latin avait trop le goût des réalités pour ignorer cet axiome), les *obsonia* de l'atrium évoquent les dents blanches de Livie. Ce sont les précurseurs de nos natures-mortes.

La bouche est reine au musée. Dans celui de Dijon, dans l'ancien Palais Ducal c'est-à-dire, les cuisines atteignent à l'art religieux — cathédrale barbare dont un peuple de marmitons desservait les autels. Leurs cheminées n'ont pas cessé d'étonner Phébus et Phébé et chaque jour l'un, chaque nuit l'autre, les dieux alternatifs s'accoudent encore à la margelle de ces puits vertigineux et rêvent un instant. Mais c'était bien plus insigne — et ils le savent, eux que la fumée ne fait ciller — quand sous la pierre oblique et grise des hottes, parmi l'élégante colonnade qui les porte, des cerfs et des sangliers embrochés tournaient devant des forêts en feu. Cuite, la bête chargeait le plat d'argent et dans la grande salle sonore, aux côtés de leurs fortes épouses, ces messieurs de Bourgogne avaient pour brandir quelque cuissot une joie rouge de reîtres.

Car, en fait de fourchette, on ne connaissait que celle, collective, fourche à deux dents, dont on piquait au plat. Et lorsque entre les doigts bagués du Roi Mignon, apparut l'individuelle, ce fut un scandale : « A cette cour, chuchotait la ville, tout est contre nature ». Mais il en fallait d'autres pour troubler le satyre de la fourchette nouveau-née. Impavide, hilare, par-dessus l'assiette royale l'effronté lorgnait, déjà, comme lui d'ivoire et nue, la petite faunesse de la cuillère.

Désormais dans la vitrine du Louvre rien plus ne les sépare ; mais où sont les assiettes des rois ? La Monnaie seule le sait !

Dans le même temps environ, avec leur contenu inversable, les plats de Bernard Palissy faisaient aux murs d'étranges panoplies alimentaires. Homards et anguilles s'y cramponnent encore, hors-d'œuvre et entrées d'un festin glacé. Si celui-ci n'eût été de faïence, comme l'ascétisme du vieux huguenot l'en aurait éloigné ! Il n'eût poussé le zèle jusqu'à brûler, pour le cuire, ses meubles avecque son plancher. Mais « les rustiques figulines » ne furent, ne sont et ne seront jamais que de rocailleux fantômes.

Voici maintenant, caravelles d'argent enrichies d'émaux, les *cadenas* que la Renaissance cisela pour la sécurité de son couvert. Elle avait, la dame sanguinaire, la conscience si bourrelée !

Photos Giraudon.



A DROITE, L'ESPRIT AVEC SON ORGUEIL ET SES DISCIPLINES. MANET PRÊCHE LA RÉFORME AU BOURGEOIS QUI RICANE. IL N'ÉTAIT GUÈRE QUESTION DE DÉJEUNER, EN VÉRITÉ, ET SI LES PROVISIONS SONT SUR LE GAZON C'EST QU'ON A RENVERSÉ LA MARMITE AFIN DE MIEUX SE BATTRE. A GAUCHE, LA CHAIR. FAUNE ET NYMPHE SONT DE RUBENS. MAIS LEUR SPLENDEUR TENTA JORDAENS QUI LES COPIA. DEUX FOIS AINSI, AU MUSÉE, SOURIT LE FAUNE BONASSE ET LA NYMPHE EMPANACHÉE FAIT HOMMAGE D'UN CEP A L'OPULENCE DES RAISINS.

Ayant ouï dire que le cristal de roche se troublait au contact du poison, c'est dans l'innocente silice qu'elle creusait ses coupes. Quant à ses hanaps, ils étaient à serrure et, pour boire tranquille, le buveur avait la clef en poche.

Non loin, se gonflent les voiles de la nef dont l'immobile navigation ornait la table des rois. Onques bateau ne connut plus méfiante cargaison. Car celui-ci portait dans ses flancs les épices et les épreuves. En masquant la saveur du poison les premières n'eussent-elles pas pu devenir ses complices ? Quant aux secondes, c'était — langue de serpent et cornes de licorne — les magiques pierres de touche dont, gravement, l'officier de bouche essayait les mets.

Saluons enfin, à Carnavalet, la gourde de Louis Thomas. Par son truchement le petit manant rappelle à la cliente la coutume qui l'oblige et, bleue sur la panse du flacon blanc, l'inscription ânonne sa simple orthographe : « Mde après avouer conté, payé, remplissé la bouteille du charretier ».

Si d'aventure, donc, vous oubliiez que vous n'êtes un ange, le musée se chargerait de vous le rappeler. Le Louvre est à ce sujet d'une rare éloquence. Dès la frontière, de ses Flandres et de ses Pays-Bas, vous connaissez que la viande splendide du *Bœuf écorché* n'est pas que pour les yeux. Elle nous parle de la broche et du pot. C'est elle qui nourrit, plantureuses commères et truculents compères, les héros de Jordaens. A crier : « Le Roi boit ! » entre deux rasades, leur grosse joie s'étrangle. Du pot qui brille au verre qui chante, le vin coule en un long filet de cristal rose et, avant de poser un nouveau plat parmi les convives, la servante a, pour l'exhausser, un geste d'offertoire. Car à Anvers comme à Haarlem, la table est une religion.

Dans *Les Jeunes piaillent comme chantent les Vieux*, le même peintre nous vante sa douce philosophie. Rapprochant les âges extrêmes de la vie, sa tendresse de bon vivant les serre sur son cœur. La tarte dorée est le centre des convoitises. Une enfantine gourmandise signe la bouche de telle dame ronde qui tend son verre...

Chez Snyders, surveillés par des singes pillards, des fruits déhiscents, juteux, font de transparentes pyramides. Des chiens gourmands lèchent le sang du gibier amoncelé et la rosée mouille encore les légumes cueillis aux jardins de Téniers.

Pour les peindre, Jacob Gilly acheta quelques *Petits Poissons*. Mais la tentation fut trop forte. Déjà le merlan est vidé et l'anguille débitée en tronçons opalins que centre une belle tache de sang. De gluants intestins, des vessies natatoires jonchent la table. Plus encore que la mer tout ceci évoque la cuisine. De peur, d'ailleurs, qu'on n'achève, en esprit, l'œuvre culinaire si prestement commencée et qu'on ne sente, déjà, l'odeur de la friture prochaine et du court-bouillon imminent, l'artiste a frisé soigneusement, au premier plan, une branche de persil.

Mais pour ce qui est de Rubens, c'était, comme on dit, « une autre paire de manches ». Personne mieux que lui, certes, n'a connu ce lyrisme alimentaire (voyez donc la triomphale nature-morte de *Philopœmen reconnu par une vieille femme*), mais il a peut-être fait plus de cas de la chair que de la chère. Si parmi tant de tableaux probants, la *Kermesse* ne suffisait à vous édifier, rappelez-vous la plus belle fille de *La Famille de Loth quittant Sodome*. A la corbeille et à son contenu il a préféré, c'est clair, la canéphore, ses bras pleins, son sein rebelle, cette bouche et ces yeux de déesse.

« Dis-moi ce que tu peins, je te dirai qui tu es. »

Tels ces beaux papillons qui ne vivent qu'un matin, la plupart des grands peintres de race latine n'ont pas eu d'estomac ; comme pour Velasquez son admirable *Dindon*, la nature-morte ne leur fut qu'un prétexte. Ils y ont exprimé leur drame intérieur et le tourment de leur génie. Bien peu ont su renverser pour nous la corne d'abondance.

C'est à quoi je songeais naguère à la Collection Moreau-Nélaton. Répandus *sur l'herbe*, les vivres d'un *Déjeuner* célèbre ne me tentaient pas : je jugeais le repas tout intellectuel, comme le reste du tableau.

Manet ne me semblait pas un gourmet et ce n'était pas l'objective splendeur de certaines *Asperges*, entrevues naguère au Musée de l'Orangerie et reparties, hélas, à Berlin, leur point d'attache, qui eût pu me faire changer d'avis. En exergue d'une aquarelle, exposée au même musée, *Citrons, huîtres, poissons*, il avait écrit comme pour la postérité : « Excusez cela, c'est du chic. E. M. » Et, effectivement, malgré la magnificence du fruit dont la couleur lui fut si chère, malgré la nacre des coquillages et l'irisation des écailles, « c'était du chic ». Pour peindre cela le lyrisme de la couleur ne suffisait pas, il fallait encore celui de la bouche.

Du *Déjeuner sur l'herbe* de Manet à la *Nature morte* de Delacroix, gloire de la collection, il n'y a qu'un pas. Je le fis. De nouveau, le homard rutila et, d'un jet, telle une fusée, la queue du faisan gagna le ciel.

Rendant grâces, une fois de plus, à la hautaine, à la pure cérébralité de ce peintre sublime, j'allais partir quand une petite toile s'offrit à mes yeux. Il s'agissait encore d'une nature morte et ce n'était qu'un morceau de viande, mais de quelle viande ! Elle eût converti le plus orthodoxe des végétariens.

Curieux de connaître la main inspirée qui avait fait cette tranche de bœuf si succulemment saignante et sertie de graisse blonde, je consultai le catalogue. « 75 — Monet (Claude), né en 1840. Nature-morte, 0,24 × 0,32 » disait sans phrases le document, et il ajoutait : « Peint vers 1864 ».

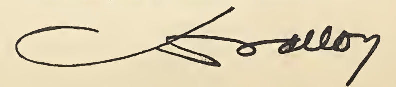
Claude avait vingt-quatre ans. Il était, j'imagine, aussi dénué que Gauguin, aussi famélique que Van Gogh. Qui donc lui avait valu cette aubaine ? Le père Aubourg était-il passé par là ?

Permettez-moi de vous montrer le bonhomme tel que dans les notes inédites de *L'Œuvre* l'a campé Zola. La parenthèse, d'ailleurs, s'ouvre bien ici et jamais citation ne fut plus opportune.

« Le père Aubourg, dit « La Crasse », achetait une toile de 5 à 15 francs. Tous lui ont vendu. Commencement de Ribot, de Fantin, etc... Il avait beaucoup de goût, beaucoup de flair, se connaissait en bonne peinture et savait ce qu'il achetait. Du reste, il se contentait de petits gains. C'est lui qui faisait *le coup du gigot*, qui donnait un gigot à un artiste, à la condition qu'il en ferait une étude et qu'il la lui donnerait. Très mal habillé, houppelande, très sale, et insultant son peintre : « Hein ? tu ne fais rien, sacrée rosse ! Tu crèves la faim. C'est bien fait ! Qu'est-ce que tu dirais si je te donnais un gigot ? etc... » Il s'est retiré avec quelques petites rentes ».

Pour Monet le gigot du père Aubourg avait-il eu une variante ? L'histoire ne le dit pas. Toujours est-il que nos amis des Flandres n'eussent pas mieux chanté ce rôt miraculeux.

Amoureusement peinte, d'ailleurs, dans un coin de la toile, une petite gousse d'ail donne, à trois cents ans de distance, la réplique au persil de Snyders. Car non contents de célébrer le mets, le Français et le Flamand, discrètement, nous ont conseillé le condiment.





Nora Dumas.

L E C T U R E S

DE PIERRE BENOIT A KIPLING

Deux romanciers, un historien et Rudyard Kipling dont viennent de paraître les *Souvenirs de France*, voici le programme d'aujourd'hui. Les deux romanciers sont M. Pierre Benoit et Mme Lucie Delarue-Mardrus, l'historien M. Marcel Boulenger qui est mort tout récemment, en pleine possession d'un talent délicat, subtil et sûr.

M. Pierre Benoit d'abord. M. Pierre Benoit a sans doute une formule et il y tient, mais sa formule est assez souple pour que son œuvre paraisse néanmoins aussi variée que possible. Témoin *Fort-de-France.*

Qu'un monsieur aille à la Martinique, la belle affaire, mais parce que c'est M. Pierre Benoit qui l'y fait aller, une atmosphère d'inquiétude s'épaissit autour de l'homme. Un air d'orage. Il a aimé à Paris une femme, qui, depuis qu'elle est revenue aux Antilles, ne lui donne plus de ses nouvelles. A tout prix il veut la revoir. La belle affaire, encore une fois ! Mais voici que cette femme, une jeune fille qui porte un grand nom, est, paraît-il, la honte de Fort-de-France. Peu à peu l'orage monte, un monstrueux secret nous attend. Mlle de Sermaize est aux mains d'un mulâtre, d'un ancien contremaître qui la possède, qui la bat, qui la ruine. Rien de plus simple, direz-vous, et ce jeune homme va sauver la malheureuse. Oui, en effet, aidé des circonstances, du procureur, il va faire arrêter l'homme qui, au surplus, n'est qu'un assassin. Mais — coup de théâtre — Mlle de Sermaize se désespère. « Qui te l'a dit ? » criait Hermione à Oreste revenant de tuer Pyrrhus. L'héroïne de Pierre Benoit, c'est Hermione aux Antilles. Il est vrai que Pyrrhus valait tout de même mieux que Timoléon. Quoi qu'il en soit, le jeune savant de Paris n'a plus qu'à se jeter dans le cratère. Il le fait très gentiment.

Lisez le roman ; lisez-le d'un trait ; puis, votre plaisir épuisé, admirez l'art du conteur ; on touche dans ce récit-là à la perfection du métier.

■

L'héroïne de M. Pierre Benoit ne s'évadera pas de son amour ; le héros de Mme Lucie Delarue-Mardrus ne s'évadera pas des sentiments bourgeois. François est le pupille d'un notaire. Il ne travaille pas pour la très bonne raison qu'il ne veut pas devenir notaire. Il est la honte de la famille. C'est le premier temps. Second temps : il cherche à s'évader. Par l'amour d'abord, par la poésie, par le journalisme ensuite. Le voilà lancé hors de la voie normale, semble-t-il, amant puis mari d'une petite jupière, mêlé à une affaire qui a l'allure criminelle, journaliste à succès. Est-ce la liberté ? Hélas ! il n'y a pas plus bourgeois que les midinettes... pas plus bourgeois que le monde des journaux et celui des lettres. François entre dans une prison nouvelle, voilà tout, et change de chaînes. Rien de plus. Tel est le sens de cette comédie : *François et la liberté.*

■

Tout cela, comme on le voit, est assez chargé de philosophie. Mais, du point de vue philosophique, puisque j'ai prononcé le mot, voici mieux. C'est la vie de Nicolas Fouquet, le surintendant des Finances de Louis XIV. Vie étonnante s'il en est. On voit un homme monter avec rapidité vers le pouvoir par la grâce d'un ministre sans doute, mais aussi par un singulier génie qui fait de lui sinon l'égal de Mazarin, ce maître politique, ou de Colbert, ce maître administrateur, du moins un ministre des Finances de premier ordre. « *Quo non ascendam?* » dit sa devise. Où ne monterait-il pas ? Dans la voie des richesses, aussi haut que possible. Dans la voie du pouvoir, il manquera son coup. Il n'aura pas les sceaux. Il sera brisé, on lui fera son procès, il perdra tous ses biens, il restera dix-sept ans dans la prison de Pignerol, et cela après un procès qui aura duré trois ans. Il y mourra. Mais comme nous sommes au XVIIe siècle, la famille s'en félicitera, car enfin cet emprisonnement, ces misères, cette ruine, lui auront permis sans doute — comme le dit sa pierre tombale — de se retrouver lui-même et de faire son salut.

■

La France a toujours eu de ces hommes étonnants. C'est pourquoi elle passionne les grands écrivains étrangers. Gœthe l'adorait, d'Annunzio l'adora et Rudyard Kipling l'adore. Il vient de réunir dans un tout petit livre deux poèmes sur la France qui encadrent des souvenirs dont les premiers remontent à l'exposition de 1878, tandis que les derniers datent de la guerre. Il faut conseiller cette lecture aux Français. Ils sont trop habitués à leur sol, à leur ciel, à leur langue. Ils n'en savent plus assez les beautés. Un étranger vient, s'étonne, s'enthousiasme, se prend d'amour pour le plus beau pays de la terre. Et comme c'est Rudyard Kipling : « Tiens, se dit le Français, il doit avoir raison !... »

René Dammorgan


H. Manuel

RAOUL GAUBERT SAINT MARTIAL

PAR O. BÉLIARD

Je viens de rencontrer le Dr Raoul Gaubert que je n'avais pas vu depuis vingt ans. Il m'était resté de lui une image très nette, je dirai indélébile. Le poète de mon souvenir avait le visage creusé d'ombres des nomades anxieux. L'homme montre aujourd'hui les traits calmes des sédentaires. A-t-il donc fini ses caravanes ? Mais surtout, derrière cette façade nouvelle pour moi, est-elle toujours semblable à elle-même, l'âme singulière que j'ai connue ?

Raoul Gaubert, fixé dans la profession médicale ! Il est vrai qu'il y a plusieurs façons de l'exercer et que la façon de cet homme-ci — homéopathe, à l'occasion théurge — lui assure un isolement relatif, agréable à ses goûts. Mais pourtant, qu'il se soit docilement adapté à d'utiles disciplines ; qu'il ait révélé, subitement pour ainsi dire, un suffisant sens pratique, le soin scrupuleux du détail et toutes autres qualités médicales estimées du client moyen à qui sa singularité devait faire peur ; voilà de quoi justifier les auteurs du théâtre contemporain qui produisent des effets de surprise, apparemment contre toute psychologie, en retournant de bout en bout, au troisième acte, le caractère que le héros affichait au premier. La nécessité, l'âge, l'état social vous roulent et sans cesse vous remodèlent. Et, sans qu'on y prenne garde, ce *rodage* facilite tout doucement votre introduction dans une case ; vous avez perdu de vos reliefs individuels et vous êtes désormais plus apte à représenter une classe d'individus. Soumission au milieu, qui légitime des regrets mais confère des sécurités.

J'ai vu des écrivains s'évader de la Médecine ; par raison de symétrie, la Médecine a-t-elle, de ce libre poète, fait son prisonnier ?

Autour de vingt ans, même bien après, Raoul Gaubert, croyant sentir pousser en lui quelqu'un, ne pensait guère à devenir quelque chose. Il étudiait à la Faculté de Droit et y prit ses grades ; on peut supposer que c'était pour reculer l'instant d'une option nécessaire (les études juridiques ouvrent tant de portes qu'en les entreprenant on ne s'engage à rien de précis) et aussi parce qu'il lui fallait

démontrer l'utilité de sa présence à Paris à la famille lourdement chargée et faiblement rentée de qui il tenait, sinon les moyens d'y vivre, du moins ceux de n'y pas mourir. Raoul, travaillant son Droit avec conscience, gagnait honnêtement la liberté de penser à autre chose, étant de ceux dont l'appétit vise l'universel aliment, pour qui la possession dévalorise la proie et qui préfèrent l'ombre, à qui l'ennui des tâches imposées et d'immédiate utilité, suggère un besoin irrésistible d'enfourcher une chimère ou d'apprendre l'hébreu. Je pense que l'étudiant, hantant les venelles où les soirs parisiens groupent les mystiques errants et les adeptes des Sciences condamnées, cueillit chez Papus un doctorat en Kabbale ; sûrement il eût choisi d'instinct, pour y être assidu, l'école ignorée, le cours sans élèves, le parti sans partisans, le culte sans fidèles, parce que la seule vraie disgrâce consiste à ne rien savoir et à ne rien sentir au delà de ce que le commun sait et de ce qu'il sent, parce qu'il faut qu'on se crée un univers qui n'appartienne qu'à soi et qu'il n'est qu'un lieu où l'on puisse être noble : celui où l'on est seul derrière des murs de songe. Aujourd'hui il a dû adopter une Médecine particulière, pour se pardonner la banalité d'être médecin comme vingt-cinq mille autres Français. Si cela n'était pas, il serait trop changé pour que je reconnaisse celui qui voulait vivre comme le Commandeur d'un Ordre disparu.

Paris est éminemment propre à nourrir ces étrangetés-là. D'abord parce qu'on n'est nulle part si bien isolé qu'au milieu d'un troupeau de trois millions de têtes où l'on peut, si l'on veut, ne pas distinguer un visage ; ensuite parce que les siècles emmagasinèrent ici de riches nourritures spirituelles ; parce que, plus que partout ailleurs, il semble qu'on y ait été sage, été fou, été ivre, été saint. Parce que la lampe du génie ne s'y est jamais éteinte, ni la lampe de l'oraison, ni la lampe de l'amour, ni celle de la magie et du songe. En sorte que la Seine est devenue, avec le Nil, le Gange, le Tibre et le Jourdain l'un des fleuves sacrés du monde et qu'une certaine terreur mystique habite la nuit ses rives hantées. Détecteur sensible des ondes surnaturelles, Raoul Gaubert limitait Paris au val de Bièvre, entre Saint-Médard et la Cité, les Fossés-Saint-Victor et le carrefour Buci — avec le lointain Montmartre pour colonie. Le reste, domaine du bruit, ne comptait pas. Il habitait au centre du silence, sous les ardoises d'une vieille maison de la rue des Prêtres-Saint-Séverin, au-dessus de la vie, seul « comme un hibou ». Sa lucarne captait le clocher de l'église et son pignon, des tintements d'angélus et les rondes des petites filles sur le parvis. Jamais l'on ne vit une femme fleurir cette chambre austère où traînaient par contre, autour du petit poêle, les odeurs d'une cuisine succincte. Raoul Gaubert prétendait à la chasteté absolue. Le premier recueil de poèmes écrit là porte ce titre : *Hors de Chair*. Un autre qui, ce me semble, n'a pas été publié, s'intitulait, à la manière de Péladan, *Comment on devient moine.* Cette chasteté d'ailleurs n'était certainement pas dans la nature du poète, que j'ai toujours supposé intérieurement agité par des démons sournois ; mais il y était assujetti par la pauvreté qui le rendait timide et, ne pouvant s'en libérer, il l'affirmait volontaire. Car c'était là son orgueilleuse et, ma foi ! belle tactique devant les adversités : trop fier pour s'en plaindre, il disait qu'il les avait voulues par raison esthétique. Sa pauvreté même n'était peut-être pas pire que celle de beaucoup d'étudiants, mais il s'en vêtait jalousement comme d'une bure franciscaine ; obligé de tenir sa jeunesse encagée, volontiers il prenait l'air vieux et l'était réellement, car, doutant peut-être de construire un avenir, il nourrissait son esprit du passé, de sciences mortes, de fleurs fanées, de mystiques abolies, d'images obsolètes, comme Quichotte nourrissait le sien des romans de Chevalerie. Ce vieux jeune homme aux cheveux longs portait des vêtements qui, même neufs, prenaient sur son corps des plis fatigués, comme s'il avait « dormi considérablement dans les trains ». Et il semblait qu'il vous regardât du haut d'une tour, de telle façon qu'on avait honte d'une relative aisance comme d'une roture et qu'on craignait de se montrer avec des taches sur l'âme devant lui qui en avait souvent sur son gilet.

Dans un roman qui parut en 1907, *Jean sans Terre*, Raoul Gaubert campa sous le nom de Jean Plomb son sosie idéal. Jean Plomb est présenté comme un habitant de l'Irréalité pèlerinant en ce monde, noble sans parchemins, riche sans un sou, d'un catholicisme inquiétant, docteur en théologie et en droit canon, royaliste fervent à condition que la royauté ne sorte pas du rêve et que le prétendant n'ait aucune chance de régner. Et peu à peu la figure de Raoul Gaubert-Jean Plomb acquit des précisions et des détails. Des poèmes, *Par ces longues nuits d'hiver*, furent publiés en 1908 ; un second roman, *Le Cabaret de la Poire d'Angoisse*, en 1910 ; d'autres poèmes, *Les Trains qu'a pris Jean Plomb*, en 1911. Entre temps, la vie de Gaubert avait été assez bousculée. Les études juridiques terminées, il ne gagnait pas sa vie et la famille n'avait plus de prétexte à remplir le rôle d'une chiche Providence. Il avait lutté obscurément, tantôt faisant les écritures d'un agent du fisc, tantôt pilant des drogues dans le mortier d'un pharmacien. Et puis, maître d'un trop petit tas d'or à la mort de son vieux père, il avait quitté Paris avec souci, pour aller — en province, par économie — se faire initier à la Médecine qui, du moins, pensait-il, nourrit son homme. On était à la veille de la guerre quand il reparut, docteur, mais aussi pauvre. Et la guerre creusa un gouffre d'années dans lequel bien des souvenirs se perdirent...

En 1928 seulement, il tomba sur ma table un mince cahier de vers, *Jean Plomb abandonné*, que je recueillis comme l'adieu définitif d'un personnage dont il était sans doute impossible de prolonger en ce temps-ci la vie artificielle, puisque dès son apparition en 1907 il était déjà en retard, frère puîné des mages de Péladan, du maître Janus de Villiers, du Borluut de Rodenbach, du Durtal de Huysmans, impressionné à la fois par l'humeur fantasque de Laforgue, l'amertume de Bloy, la ferveur de Hello, l'obsession de Baudelaire et la folie solitaire de Gérard de Nerval. Et l'âme de Raoul ne fut-elle pas comme ces maisons d'un ancien style qui sont émouvantes tout le temps que les ombres y sont respectées ? On s'y éclairait avec des cires ou la lampe à huile du mystique et dans tous les coins on sentait des présences inconnues. Un jour vient où la vie ne supporte pas ces îlots d'obscurité et où l'ampoule victorieuse remplace le cierge. Alors c'est la fin des hantises : la lumière crue chasse les beaux démons de la nuit, les fantômes tapis dans les plis des rideaux...

Raoul Gaubert Saint-Martial, médecin établi, marié, soigné dans sa mise, rangé des voitures et même en possédant une, a pourtant continué d'écrire en vers. Son dernier volume, *Ab renuntio*, est tout récent. En m'en récitant quelques pages, harmonieusement liquides et sentimentales, il m'a dit : « Ce sont les meilleures, ne le pensez-vous pas ? » J'ai fait le signe affirmatif qu'il désirait, mais j'ai pensé mélancoliquement à la curieuse beauté du petit pauvre qui rêvait sa vie au son des cloches de Saint-Séverin et je l'ai regretté.

Mais, peut-être, au fond, est-ce toujours sa jeunesse, à soi, qu'on regrette.

Octave Béliard

VIENT DE PARAÎTRE

Soyez optimiste, par le Dr Victor Pauchet. (Édit. J. Oliven.) — Après *Le Chemin du Bonheur*, *Restez jeunes*, *L'Enfant*, *L'Automne de la vie*, le docteur Pauchet nous donne *Soyez optimiste*. Un livre vraiment de saison! L'on n'a jamais tant eu besoin de s'armer moralement contre l'injustice et la malhonnêteté de trop d'individus pourris, plus que de nature, par l'exemple des États.

Le docteur Pauchet a d'ailleurs trop de philosophie pour laisser voir, peut-être même pour éprouver de l'indignation, au spectacle du monde moderne. Ce grand chirurgien, qui a beaucoup vu et beaucoup retenu, beaucoup lutté et amplement triomphé, rejoint en somme, à travers le scepticisme, l'Évangile ! Il conseille l'altruisme, et non pas sous condition, mais inventaire fait de l'âme humaine : « Sachez reconnaître la fourberie..., ne soyez pas dupe, mais cherchez à être utile... Soyez bon, serviable, généreux, *ayez une âme lumineuse* ».

Une morale de droiture, de bonté, qu'un demi-siècle d'ironie avait réduite à l'impuissance, reprend d'autant mieux ses droits, dans *Soyez optimiste*, qu'elle nous est présentée, avec la plus entraînante conviction, comme le plus sûr instrument de notre bonheur. Pour être utilitaire, elle n'en est pas moins belle.

Bien manger et faire la nique au médecin, par le Dr A. Hemmerdinger. (Édit. Oliven.) — Le titre est un peu long, mais il dit bien le dessein de l'auteur, qui est d'enseigner que l'on peut, sous certaines conditions, parfaitement goûter les joies de la table et n'en éprouver dans sa santé aucun préjudice. Enseignement combien réconfortant pour ceux qui ont reçu de leurs reins, de leur foie ou de leur estomac un avertissement plus ou moins discret ! Le docteur Hemmerdinger a écrit son livre bien plus en gastronome qu'en censeur. Chez lui, l'hygiéniste dit au gourmet : « Va, mon ami, prends ton plaisir... Mais, permets-moi de te crier parfois casse-cou, de te guider, afin que ta vie soit *longue et bonne* ». Bref, ce médecin a écrit un livre tout de mesure, de bon sens, de sagesse, un livre sérieux et cependant charmant par son style alerte, au demeurant illustré par Poulbot, et qui contient de très nombreuses recettes extrêmement alléchantes.

Sculpteur de visages, par le Dr Raymond Passot. (Édit. Denoel et Steele.) — Toute l'incroyable audace de la chirurgie esthétique est dans ce livre : incroyable, mais on ne peut plus réelle et féconde en bienfaisants résultats. C'est un fait qu'un chirurgien adroit peut modeler la chair, l'os et le cartilage, qu'il parvient en de nombreux cas à supprimer la laideur et même à la changer en beauté. Le tout est de savoir manier les secrets de cet art plastique nouveau qui se fût appelé, jadis, sorcellerie.

Mais le docteur Passot ne s'enveloppe pas de mystère ; il nous initie très simplement ; il met en somme ces secrets, qu'une longue pratique lui apprit, dans le domaine public. *Sculpteur de visages* porte en épigraphe : « Dans vingt ans, il sera aussi inconvenant d'être laid, et de paraître vieux, que d'avoir l'air sale ». La dernière page tournée, on se rappelle cette prédiction, on est convaincu qu'elle se réalisera, mais on n'en garde pas moins l'impression d'avoir vécu un moment en plein « merveilleux scientifique ». Au reste, le livre, qui fourmille d'anecdotes, est souvent amusant et, plus souvent encore, émouvant. Ne traite-t-il pas du drame de la laideur ? Et n'est-il pas dédié aux « Gueules cassées » qui adressèrent au docteur Passot une médaille de reconnaissance ?...

Poignants martyrs, ceux-là par qui la science progressa! Si la guerre a volé à certains leur part d'amour, c'est, au bout du compte, pour que les femmes soient plus belles.

Vers la ville Kilomètre 3, par Luc Durtain. (Édit. Flammarion.) — Luc Durtain a, cette fois, visité l'Amérique du Sud, en un voyage en lignes brisées qui l'a conduit à travers le Brésil et l'Argentine, de Pernambouc au fond de la Patagonie (à toucher, car tout est relatif, le cap Horn), à cette ville du pétrole et des lions de mer, qui n'a présentement d'autre nom que Kilomètre 3.

Son livre, dont *Art et Médecine* n'a pu donner naguère qu'un trop court extrait, constitue un témoignage merveilleusement plein de vues d'ensemble et de détails précis sur cette Amérique du Sud qui, « à l'esprit qui la scrute, voudrait la plus subtile agilité ». Et voici le plus important : Luc Durtain n'a pas eu que l'agilité d'esprit qu'il se souhaitait à lui-même ; il a, pendant tout son voyage, senti vibrer en lui des résonances en accord avec l'âme du continent colossal, et c'est maintenant un récit lui-même tout vibrant d'harmoniques qu'il nous fait entendre. Ame métissée, certes, comme le métal d'une cloche. Mais ce qui compte, c'est le son ! Or, l'âme sud-américaine rend un son *latin*, et c'est pourquoi Luc Durtain, qui l'a instinctivement aimée, nous incline à l'aimer et à mettre un chaleureux espoir dans la grandeur de son destin. Son art puissant sert ici une cause magnifique.

Du timide au satyre, par Paul Voivenel. (Librairie des Champs-Élysées.) — Tout au début de ce livre, Paul Voivenel déclare : « Je veux rester sur le terrain normal, l'analyser, bien entendu, jusqu'aux limites du pathologique, mais ne pas franchir ces limites. Ceci est un travail de psychologue, et non de psychiatre ». Bon ! Il s'est tenu parole, tout au long de son livre passionnant, en ce sens qu'il s'est refusé à « pénétrer dans le morbide », comme il dit ; en ce sens, surtout, qu'il a pu être profond sans cesser d'être clair et qu'il a parlé là, comme dans une de ses conférences, pour le grand public. N'empêche que Paul Voivenel — et grâces lui en soient rendues — s'était au préalable documenté *en médecin*. Malgré lui peut-être, le regard qu'il a pour un interlocuteur, quel qu'il soit : malade, ami ou indifférent, regard acéré et qui ne cille pas, est un regard de clinicien. Seulement psychologue ? Soit. Mais à côté de celui-là, combien ont un air d'amateurs ?

Avec cela, Paul Voivenel est un prodigieux liseur, et de l'espèce qui couvre de notes les marges. Autant dire qu'il ausculte les livres. Ce qui fait qu'observant sans cesse, scrutant sans répit le visage humain et ce qu'il cache, ayant ausculté, en vérité, toute la littérature, assidu, de surcroît, à la plus sincère introspection, il confronte, perfectionne l'une par l'autre, amalgame, dans son œuvre, trois façons de connaître qu'il a employées au maximum et utilisées en écrivain-né.

R. de Laromiguière.

Le Directeur-Gérant : Dr FRANÇOIS DEBAT — R. C. Seine 2.514

Imprimerie Kapp, 130, rue de Paris, Vanves.

Produits des Laboratoires du Dr Debat

Produits	Composition	Indications principales	Présentation	Posologie
PANCRINOL	Extraits de foie, rate, rein, surrénale.	Convalescences, surmenage, déficiences organiques, tous états adynamiques.	*Adultes :* Ampoules de 5 cc. boîtes de 10 et de 30. *Enfants :* Sirop. Ampoules de 2,5 cc. boîtes de 12.	*2 à 4 par jour.* *1 à 4 cuillerées à café.* *1 à 4 ampoules.*
HÉPACRINE	Extrait buvable de foie.	Anémies graves, insuffisances hépatiques.	Boîtes de 6 ampoules de 10 cc. 12 ampoules de 2,5 cc.	*1 à 3 par jour.*
INOGYL	Extrait placentaire total.	Troubles de la puberté, de la menstruation et de la ménopause.	Boîte de 10 ampoules buvables de 5 cc.	*1 à 3 pendant 20 jours par mois.*
INORÉNOL	Extrait de rein.	Insuffisance rénale, néphrites, albuminurie, azotémie.	Boîte de 6 ampoules buvables de 10 cc. Boîte de 10 ampoules injectables de 5 cc.	*1 à 2 ampoules pendant 12 jours.*
INOSPLÉNOL	Extrait de rate.	Dermatoses prurigineuses, paludisme.	Boîte de 6 ampoules buvables de 10 cc. Boîte de 10 ampoules injectables de 5 cc.	*1 à 2 ampoules par jour.*
INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Oxyde de Titane, Hydroxyde orthotitanique colloïdal, Oxyde de zinc.	Eczémas, ulcères, prurits, toutes dermatoses non infectées.	Tube, 1/2 tube, quadruple tube.	*En application épaisse sur la partie irritée.*
POUDRE INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Hamamélis, Borate de soude, Silicate de magnésie.	Erythèmes, intertrigo, toilette des bébés.	Boîte poudreuse.	*En poudrage direct, ou, dans les dermatoses suintantes, pour recouvrir la pommade.*
SUPPOSITOIRES INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Chlorhydrate d'adrénaline, Stovaïne, Beurre de cacao, Hamamélis.	Hémorroïdes, toutes lésions anales.	Boîte de 10 suppositoires.	*1 ou 2 suppositoires par jour.*
OVULES INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Hamamélis, Belladone.	Métrites, vaginites, leucorrhées, vulvites.	Boîte de 6 ovules.	*1 ovule le soir.*
SAVON INOTYOL	Sulfo-ichtyolate d'Ammonium, Borate de soude, Extrait d'Hamamélis.	Séborrhées, toilette des peaux sujettes aux dermatoses.	Pain.	*En savonnage.*
INOXÉMOL	Gynocardate d'éthyle, Glycérides gynocardiques, Soufre, Goudron, Camphre.	Dermatoses kératinisées, eczémas rebelles, psoriasis.	Tube.	*En couches épaisses recouvertes d'un léger pansement.*
PROVITOL	Germe de blé stabilisé, Extrait de carottes stabilisé. Orthophosphoglycérates α et β de Ca. Saccharosate de Ca.	Déminéralisation, croissance, dentition, débilité, grossesse.	Boîte.	Enfants : *1 à 2 cuillerées à dessert par jour.* Adultes : *1 à 2 cuillerées à soupe.*